REVUE

DES

DEUX MONDES

CIV[e] ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1934

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

DEUXIÈME PARTIE (1)

Il est cependant des orages qui ne peuvent s'en tenir aux menaces latentes. Une fatalité ordonnait que des rancunes comme celles que maman collectionnait en son âme, amenassent un beau jour la déflagration.

Mon père, qui avait toujours, — je ne sais comment, — éludé la question des vacances pour cette année 1905, fut bien obligé d'abattre ses cartes quand le mois de juillet s'acheva, et qu'arriva Sasseville avec une invitation, bien catégorique et bien cordiale, à passer tout septembre au château de sa famille, en Seine-Inférieure. Sasseville était très attaché à mon père et, de plus, magnifique. Il aimait remplir d'amis les dix-sept chambres princières de ce monument classé. Assurément les yeux de maman devaient étinceler de plaisir à la perspective d'un mois passé dans ce monde, parmi l'agitation de la chasse, des dîners en décolleté, des petits déjeuners en déshabillé le lendemain matin sur la terrasse, le mouvement d'une trentaine de personnes étrangères emmêlées tout à coup comme une famille improvisée par le boire et le manger, le rire ou l'ennui communs, la pluie ou le soleil, l'odeur des fruits d'automne au verger. Tout cela, instantanément, elle dut l'évoquer en son imagination et elle songea aux robes qu'elle

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

pourrait mettre. Pour le soir elle était pourvue, mais il lui faudrait un tailleur de drap, si l'on suivait les chasses, et aussi un peignoir de dentelles blanches pour le thé du matin sur la terrasse.

— Mon vieux, dit enfin Jacques, en se mettant debout, en prenant Sasseville par ses larges épaules, tu es trop chic, vraiment, d'avoir pensé à nous. Je retrouve bien là mon bon Sasseville de toujours, l'œil sans cesse sur mon bonheur ; — que tu as créé, puisque je te dois Béatrice. Mais cette fois, je ne puis accepter les nouveaux présents que tu m'apportes. Non, merci. Nous n'irons pas à Sasseville.

Vous n'avez jamais vu mon père, Patrice ; vous ne vous représentez pas cet air de glace, sec, coupant, froid, inexorable ; il a une façon de dire non qui supprime toute discussion. « Non, merci. » Et l'on n'a même plus envie de lui demander ses raisons. Toute sa vie il a distribué ainsi des « oui » et des « non » comme un appareil automatique auquel il est inutile de demander du chocolat, s'il veut vous donner un ticket de quai.

Lorsqu'elle entendit ce « Non, nous n'irons pas à Sasseville », ma pauvre chérie eut un effondrement. Elle savait bien que les ukases tombés de cette bouche étaient sans réplique. Elle avait déjà perdu cet espoir qu'ont tant de femmes d'obtenir par force, par la force secrète qui émane d'elles, ce que l'homme, pour des raisons inconnues, a refusé. Mon père répliquait que cette villégiature serait un précédent vis-à-vis de mes beaux-parents chez lesquels il ne voulait à aucun prix passer les vacances, et que c'était impossible.

Sasseville étant parti furieux, maman, qui avait repris ses sens mais frémissait encore, s'écria :

— Et mon avis, à moi, pour quoi compte-t-il? Vous ne m'avez même pas consultée avant de repousser l'offre de votre cousin. J'avais tellement envie précisément d'aller à Sasseville !

Mon père sourit, l'enlaça délicatement, lui fit mille cajoleries : « Écoute, chérie... » Mais cette fois, Béatrice ne lui fondait plus dans les bras comme une cire, ne s'évanouissait plus jusqu'à perdre tout sentiment d'elle-même, à n'être qu'une palpitation d'amour sur sa poitrine. Il trouvait enfin à qui parler. Elle le repoussa. Sa personnalité reconquise devait bien étonner Jacques :

— Que suis-je donc pour vous ? Nous avons offert à votre cousin le spectacle d'un ménage où la femme est trop sotte pour avoir une opinion. Je voulais, moi, aller à Sasseville. Je le veux encore.

— Béatrice, reprenait mon père, si tu savais pourquoi je ne veux pas aller là-bas, tu ne l'irriterais pas à ce point contre moi. Je t'en prie, fais-moi crédit !...

Crédit ! voilà un an qu'elle accordait toujours des délais à ce mauvais payeur. Quelle sorte d'amour avait-il donc pour elle ?...

Par la suite, c'est chez grand mère du boulevard Saint-Germain qu'elle alla se faire consoler. Elle ne s'en priva pas, comme vous pensez bien. On y commençait déjà à pousser des soupirs de condoléances, dès qu'elle arrivait. « Quand je te disais qu'il n'était pas commode, ce monsieur ! » déclarait Anselme. Béatrice en vint même à l'obligation de défendre son mari.

— Il n'a cependant pas la prétention de t'enfermer tout cet été dans Paris ! s'exclamait grand père.

— Nous pourrions, reprenait grand mère, vous arranger une chambre à coucher dans le petit salon de la villa, à Veyrier du Lac. Vous y seriez très bien, — et sans frais.

— Mais, faisait observer leur fille, puisqu'il n'a décliné l'offre de Sasseville, à ce qu'il dit, que pour en être plus libre de refuser la vôtre qu'il voyait déjà venir ! Inutile de lui en parler. Le « non » sortira tout seul de ses lèvres.

— J'irai le trouver, répondait grand mère. Les jeunes femmes d'à présent ne savent plus enjôler leurs maris. De mon temps, on était instruite à prendre les hommes, à les régenter sans qu'ils s'en doutassent.

Elle se mit en frais, apportant dans son rêticule les plus grosses pêches hâtives qu'elle eût pu trouver, en spécifiant bien que Béatrice ne les aimait pas, qu'elles étaient destinées à son seul gendre. Elle affecta une gaieté insolite que rien vraiment ne motivait dans cet intérieur où régnait un triste malaise. Elle flatta mon père : comment ! on parlait de sa nomination comme chef de bureau. C'était étourdissant à son âge ! Sans précédent. « Je n'en serai que plus rond de cuir », répliqua ce faux modeste. « Oh ! oh ! des ronds de cuir comme vous il en faudrait beaucoup, mon ami, dans l'administration française ! » Et avec ses intonations de femme du monde qui

rappelaient ses réceptions du mercredi sous les tapisseries d'Aubusson, elle évoqua les mérites, le zèle, le travail forcené que supposait un tel avancement, mais qui réclamaient aussi un repos complet. Nécessité du repos pour lui seul, bien entendu. Béatrice ne comptait plus. Béatrice était reniée par sa mère. Il n'y avait plus qu'un gendre adulé, choyé, trop précieux pour qu'on ne fût pas anxieux de ses fatigues. Les bords du lac d'Annecy seraient pour lui le sédatif indiqué, le seul. Enfin ce petit salon qu'elle allait convertir en charmante chambre romantique pour les recevoir l'attendrait, lui, Jacques.

Et mon père, imperturbable, sourit officiellement comme un préfet dont il avait l'étoffe, remercia sa belle-mère et décréta qu'il n'irait pas plus à Veyrier qu'à Sasseville.

Grand mère éclata. Le refoulement de sa rancune communiquait une incroyable force à ses anciens griefs qui lui remontaient du fond de l'âme. Son ton changea. Elle traita mon père de tyran et lui lança que Béatrice n'était guère heureuse. Encore se flattait-elle en partant d'avoir été un modèle de modération, de retenue et de patience.

C'est alors que, dans leurs entrevues, sa fille dut commencer à la calmer. Jacques était à elle, malgré tout, au même titre que « sa maison », « son foyer ». La raison sociale qu'ils formaient elle et lui vis-à-vis de ses anciennes affections, demandait à rester enveloppée d'un certain apparat. Jacques restait « son mari ».

Elle ne pouvait comprendre, par exemple, qu'Anselme passât aujourd'hui pour un saint par comparaison avec mon père. « Anselme a bien des défauts, disait grand mère; mais il est plein de délicatesses et c'est un cœur excellent. Tandis que ton mari!... — Avoue, maman, reprenait Béatrice, que, malgré tout, Jacques est plus sérieux. Il n'a jamais causé à ses parents les ennuis dont Anselme vous empoisonne. — Tu oublies, ma pauvre enfant, que Jacques a vécu trois ans avec cette Russe. C'est pire que les amourettes de ton frère, si léger. — Enfin, tout de même, maman, Jacques n'est pas un monstre! — Eh, eh! à sa façon... »

Enfin le sphinx lâcha son secret. Combien de fois maman m'a-t-elle conté l'étrange soirée...

« Une soirée d'août, après un orage, Jacques n'étant pas rentré, je m'étais mise au balcon pour respirer l'odeur du feuillage mouillé. Ce soir-là, Pauline, je t'ai désirée pour la première fois. Je me suis demandé si, entre un petit enfant qui jouerait là, à mes pieds, et ce mari inconnu, autocrate, impénétrable, je n'arriverais pas à une vie supportable. Oui, j'ai dit cela en apercevant ton père mêlé à la foule du soir, contre la grille des Tuileries, à la nuit tombante. Il rentrait pour un repas qui l'attendait depuis une heure et demie!

« C'est dans le salon qu'il me rejoignit. J'aurais craint, en demeurant sur le balcon, qu'il ne me crût à guetter son retour. En m'embrassant il me dit : « J'ai trouvé un endroit très agréable pour nos vacances. C'est sur les bords de l'Yerre, une petite maison de cinq pièces, avec chambre de domestique, un jardin planté de fleurs, et vous savez, chérie, pour un morceau de pain, grâce à un confrère des Finances qui me le sous-loue en septembre. — Et si cet endroit ne m'est pas agréable? demandai-je. — C'est impossible, voyons, chérie. J'ai couru toutes les banlieues avant de découvrir Claymençon, la fraicheur même de l'Ile de France. » Il eut beau dire. Je prétendis qu'aucune femme n'eût supporté de n'être pas consultée dans ce cas, et je refusai Claymençon.

« Je revois encore le sourire de Joconde qu'eut devant moi cette figure d'homme haut perchée sur ce corps si long. Ah! tout ce qu'il n'a pas mis en œuvre pour me fléchir! « Écoutez, laissez-vous conduire. Ce n'est pas votre obéissance que je demande, c'est votre confiance. Faites-moi crédit. Vous savez bien que je n'existe que pour vous. Il est nécessaire que nous nous trouvions un peu seuls. Laissez-moi faire. Abandonnez-vous. »

Mon père fut le plus fort. Je ne sais comment ma pauvre chérie céda. Elle céda. J'ai compris qu'elle avait résisté désespérément jusqu'à la dernière semaine d'août. Et puis là, comme la chèvre de M. Seguin, elle fut mangée. Au fond, je crois qu'elle craignait de perdre son mari. Donc, huit jours avant septembre, elle consentit à aller visiter Claymençon. Le temps était beau et chaud. Elle avoua que le pays était joli. Son vainqueur l'attendait là.

Enfin voilà septembre et on les trouve installés tête à tête dans ce désert où il n'y a ni boulanger, ni boucher, un

hameau de quarante feux dessiné par une courbe de l'Yerre. La maison est en pierres meulières couverte de tuiles rouges. Six tilleuls lui forment une allée. Le reste n'est que fleurs rustiques, flox rouges, asters violets, mufliers en forme de quenouilles. Maman y entre avec un serrement de cœur. Elle a peur de mon père. Claymençon va être un enfer sans échappatoires possibles.

Eh bien! Patrice, mes parents se sont entendus là comme un Tristan et une Iseult. J'ai vu des photographies où ils se sont pris eux-mêmes, l'un après l'autre, dans ce jardin, allongés sur l'herbe, assis sur le banc au milieu des mufliers pointus.

« Pendant cette période d'accalmie, m'a affirmé maman, j'ai voulu plusieurs fois aborder avec ton père la question de nos divisions, établir un programme de libertés réciproques pour la reprise de la vie difficile, enfin mettre loyalement au point les limites de son pouvoir et de ma dignité. Jamais ce sphinx ne l'a permis : « Les discussions sur ce sujet n'ont jamais servi de rien, dans aucun ménage. Aimons-nous, et cela suffit. »

Le retour à la rue de Rivoli le 1er octobre fut tout ensoleillé d'espoir. Béatrice croyait repartir au bras de son mari sur un chemin nouveau. Elle avait cessé d'en vouloir à Jacques. Celui-ci ne promulguait plus aucune défense ; d'ailleurs l'appartement du boulevard Saint-Germain était encore fermé. Ils dinèrent plusieurs fois rue Saint-Dominique et un de ces soirs d'octobre, en attendant le repas, Jacques entraina Béatrice dans sa chambre de jeune homme.

Cette pièce était demeurée intacte, sauf les rayons de livres, vidés au profit de la rue de Rivoli. Ils s'accoudèrent à la fenêtre, devant le cerisier dont l'automne commençait à rougir le feuillage. Le crépuscule devenait lourd, opaque. Les moineaux menaient dans l'arbre un charivari en s'y disputant les bonnes places nocturnes ; leurs criailleries aiguës composaient un concert monotone, car ces oiseaux ne connaissent qu'une seule note. Vous voyez, disait mon père, c'est ici que je vous ai attendue. » Et elle répondait : « Comme je vous aime à dix-sept ans, Jacques! » La pauvre chérie oubliait complètement dans cette minute que l'étudiante livonienne avait comblé trois ans les aspirations du jeune homme qui

avait rêvé là... Et il continuait : « Ce n'était pas mon bonheur que je souhaitais ; c'était déjà le vôtre ! » Il y eut entre eux des silences où leur cœur battait à pleine vitesse. Puis Jacques murmurait : « Que de soirs pareils à celui-ci !... Je me rappelle un crépuscule d'octobre, en 1895. Un nuage glissait au-dessus de ce toit... »

A ce moment il eut une impression de vertige. Le corps de sa femme glissait aussi le long du sien. Avant de comprendre, il l'entoura de son bras, mais elle passa au travers de ce cercle, et il perçut le bruit de sa tête sur le parquet. Elle n'était maintenant qu'une masse par terre. Il eut mille peines à la relever parce que, paraît-il, un instant il la crut morte et qu'il tremblait de tous ses membres. Enfin il la déposa sur le divan.

Lorsque grand mère alertée par le cri de Jacques arriva, elle examina sa bru et demanda à son fils :

— Es-tu bien sûr qu'elle ne soit pas enceinte?

Ainsi, c'est dans cette fameuse chambre que l'on parla pour la première fois de mon existence. Car grand mère de la rue Saint-Dominique avait deviné juste et je devais naître l'été suivant.

A cette période, toute reprise par l'amour de Jacques, Béatrice désirait moins un enfant. Mais lui manifesta une joie sans mesure. Il dut réciter là, à la jeune femme qui avait repris ses connaissances, des sentences admirables.

Ce qui n'empêcha qu'une ou deux semaines plus tard, en dépit de l'état de maman qui se confirmait, — et elle fut assez souffrante, — il redevint ombrageux. Que s'était-il produit? Simplement le retour des Parisiens qui se réinstallaient boulevard Saint-Germain. Croiriez-vous, Patrice, que cet homme d'une naissance si rare, dont la famille impliquait la culture morale la plus délicate et l'éducation la plus chevaleresque, poussa la brutalité jusqu'à défendre en propres termes à Béatrice de voir ses parents en dehors des réunions qu'ils auraient ensemble? Ma pauvre chérie n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes tout simplement fou, lui dit-elle. Vous n'avez pas réfléchi à la qualité de mon père et de ma mère. Vous les traitez comme des gens tarés dont la réputation serait suspecte, ou comme des donneurs de mauvais conseils. Est-ce que ma mère n'est pas le modèle des épouses?

— Je veux que vous soyez plus exemplaire encore et plus parfaite. Mon idéal est bien plus haut. Nous pouvons atteindre un bonheur inouï, j'en suis certain.

Et il laissa échapper la phrase secrète, le désir qui se cachait au fond de lui, depuis toujours peut-être :

— Ah ! si je pouvais vous emmener dans un désert !

Claymençon l'avait rendu à la vie sociale, en proie à un délire inexplicable. Cette jalousie qu'il avait dissimulée jusqu'à présent, mais que cette invocation au désert devait soudain mettre en lumière, atteignait le degré de l'ivresse. Un tel appel donnait la clef de toutes ses singularités. Les machinations de cet esprit maladif ne tendaient qu'à ceci : la jouissance exclusive de Béatrice, l'exclusivité de Béatrice.

Aujourd'hui, Patrice, mon père a refait sa vie, et de la façon la plus injurieuse, la plus blessante pour maman, puisqu'il est retourné à son ancienne maîtresse, la Russe qui l'a savamment repris au bon moment et s'est fait épouser. J'ignore s'il torture encore de son tourment intérieur sa seconde femme. Sasseville, qui fait de fréquents séjours chez eux, en Provence où Jacques est maintenant trésorier-payeur (il paraît que cette juive était ambitieuse et l'a poussé furieusement), Sasseville prétend qu'il se montre très sociable et que le ménage reçoit beaucoup. Cette femme l'a maté. Mais, au moment de ma naissance, ses susceptibilités atteignaient leur paroxysme.

Ce jeune homme de vingt-neuf ans à l'aspect ascétique était dévoré de la grosse jalousie canine de l'enfant qui s'écrie : « A moi tout ! » La jalousie vorace du petit Duguesclin que Sasseville dit qu'il fut à douze ans, rouge, brutal, avide de tout posséder, défendant ses balles de tennis, ses billes, ses places, son tableau d'honneur, tout.

Voilà comment j'explique cette frénésie de jouir seul, en secret, de toutes les perfections de maman. Et personne autour d'eux, ni père, ni mère, ni frère, ni amis. Un désert ! et rien que cette femme avec lui entre le sable et le ciel !

Béatrice passa des journées accoudée au balcon de la rue de Rivoli où elle pouvait pleurer à l'aise, et le vent de novembre sécher ses larmes. Elle commençait à détourner ses yeux des

bâtiments du ministère. Impossible de se refuser à l'évidence : elle était malheureuse. Une mal mariée : Jacques l'avait déçue. Rien que d'apercevoir les hauts toits d'ardoise, elle l'imaginait le nez sur son papier à écrire des phrases administratives. Un parasite. « Les fonctionnaires sont des parasites », avait dit un soir un jeune peintre à l'atelier d'Anselme, et son amie l'avait fait taire d'une tape sur le bras. « Qu'a-t-il pour lui ? » Ainsi commença pour Béatrice la lucidité.

« Ne t'inquiète pas, maman, écrivait-elle à sa mère, si je ne puis aller te voir. Je me porte mieux et ce n'est pas ma santé qui me retient à la maison, mais le singulier esprit de Jacques acharné à briser tout rapport avec ma famille. »

Bien entendu, là-dessus, grand mère accourut pour une explication. Sa fille se jeta dans ses bras en avouant combien Jacques l'avait fait souffrir depuis qu'ils étaient mariés. « Il est jaloux, même de toi, même de sa mère. Il le serait de ce fauteuil, si je le regardais trop. »

Grand mère était atterrée. Mais elle avait trop le sens du devoir pour charger le coupable. Elle redit sa phrase favorite : « Tu sais, ma fille, avec les hommes il faut beaucoup de patience. — Mais enfin, a-t-il le droit de m'empêcher de te voir ? — Les droits, ma chérie, les maris les prennent tous. Il ne faut pas lutter contre eux ; ruser, seulement. L'essentiel reste de leur persuader qu'ils sont les maîtres absolus. Feins de te soumettre, il se calmera. — Me soumettre ? C'était bon pour vos anciennes générations. Moi je ne suis pas une esclave. »

Là-dessus, Patrice, au moment où elle criait qu'elle ne voulait pas être esclave, imaginez le coup de théâtre : mon père qui avait eu à voir un directeur à la Guerre rentre une heure avant le moment coutumier et pousse la porte. Il a nécessairement la coquetterie de se montrer courtois vis-à-vis de sa belle-mère, la salue, demande seulement : « Béatrice se plaignait de moi ? — Elle en avait peut-être quelque raison », dit grand mère, aigre-douce. Et lui, bon apôtre, sans élever la voix, se possédant toujours d'une manière exaspérante : « Ma mère, dites-lui de me faire confiance encore un peu de temps, encore une année. Il en faut bien deux à des êtres très différents pour achever leur union. C'est tellement difficile ! Le bonheur ne vient pas tout seul. Il faut le créer. Je

ne songe qu'à ce bonheur. Que Béatrice croie en moi ! Qu'elle collabore avec moi ! »

Mais, si modérée qu'elle veuille paraître, grand mère est déchaînée. La figure pateline qui la regarde, — tant de haine sous cette politesse ! — finit par l'enrager ; son vieux sang s'allume, ses belles résolutions filent en déroute. « Drôle de bonheur, monsieur, que celui que vous préparez à Béatrice en la séquestrant, en la coupant du monde entier, la réduisant à pleurer des jours entiers à son balcon, sans pitié pour son état ! » Lui joue l'étonnement : « Comment, Béatrice pleure ? — Oui, je pleure, affirme à son tour maman qui prend la parole. Est-ce qu'une femme comme moi peut supporter la servitude ? Mais attendez un peu. Lorsque j'aurai mon petit enfant... »

Grand mère ne pouvait tenir sa langue : « Laisse-le, ma fille, ne discute pas, ce bureaucrate est buté. » Maman était fâchée qu'elle eût laissé échapper cette maladresse. Mais les meilleures têtes ont leurs faiblesses. Il leur arrive d'être impuissantes à retenir ce qu'elles voulaient cacher. Grand mère là-dessus s'en fut et claqua la porte. Maman s'entendit aussitôt déclarer par mon père : « Vous voyez. Vous voyez. Restons donc ensemble tous les deux. » Mais ce cercle étroit, d'être imposé, devenait définitivement une prison pour Béatrice qui repoussa le visage tendu vers elle. « Avant tout, que je sois libre ! — L'amour est toujours libre, dit mon père. — Mais quand l'amour s'en va ? » Jacques ne répondit pas. Il venait sans doute de s'apercevoir que la guerre était déclarée, et depuis longtemps...

Au cours de l'hiver 1905-1906 qui marqua les hostilités ouvertes entre mes parents, vous pensez bien que Béatrice n'allait pas renoncer à ceux qu'elle aimait parce qu'il avait plu à mon père de rendre un décret coupant ses relations avec sa famille. Elle voyait sa mère tous les jours et devint la plus enragée partenaire des réunions rue Vavin. Les petites danseuses la choyaient, l'installaient dans un fauteuil, lui apportaient son porto. Betsy lisait dans les lignes de sa main. Et c'en était fait de ses cachoteries de naguère. Aux premières observations de mon père, elle prétexta le mal que lui causaient de pareilles scènes et s'installa dans la chambre d'amis jusqu'à ma naissance.

Sasseville est venu nous voir hier, Patrice. C'est maintenant un vieux monsieur assez épaissi, les yeux bleus sertis de grosses paupières, mais le menton en casse-noisette. Et il maintient toujours sa haute taille. Nous l'avons bien à déjeuner trois ou quatre fois l'an. S'il consent à venir, c'est dans un sentiment chevaleresque envers deux femmes pauvres et seules qui l'invitent et qui firent, un temps, partie de sa famille. Je l'appelle cousin. Mais s'il n'était retenu par une certaine déférence envers le malheur de maman, il éclaterait, accablerait celle qui ne s'est pas laissé tyranniser, cette fière petite Nora française, dont je suis orgueilleuse.

Maman, elle, n'éprouve aucune gêne à parler de son ancien mari. Hier, à table, elle a encore demandé tout simplement à mon cousin : « Avez-vous revu Jacques? » Sasseville a redressé la tête par un de ces réflexes vifs qu'il a toujours. Il a rapidement essuyé ses lèvres de vieil acteur, mobiles mais serrées, et ses grosses paupières ont battu lorsqu'il a dit : « J'ai passé quinze jours chez lui le mois dernier. — Il se porte bien ? — Oui, assez bien. — Il ne vieillit pas trop ? — Non, toujours beaucoup de branche ; toujours svelte. — Des cheveux blancs ? — Oui, tout blancs. — C'est curieux », dit maman.

Quant à Sasseville, rien que d'avoir parlé du « mort », il se laisse aller à un silence serein, attendri. Il adore mon père, j'en suis assurée ; c'est pourquoi je lui bats un peu froid, car ce sentiment est fait d'une injustice à l'égard de ma pauvre Béatrice.

Mais celle-ci ne le laisse pas tranquille : « Et *Elle*, dites-moi ; elle doit approcher de la soixantaine ? Elle était bien plus âgée que lui, déjà établie docteur en 1903. Est-ce qu'elle n'est pas devenue énorme, bouffie, une masse de chair, comme cela ? » Et maman rit en écartant les deux bras ! Alors Sasseville : « Il est certain qu'elle n'a pas votre silhouette délicate, chère amie. » Maman se rengorge. Elle adore les compliments des hommes. Ensuite, elle veut savoir comment est l'hôtel de la Trésorerie. « Peuh ! dit Sasseville, un mélange de style provençal et de IIIe République. Un peu trop de dorures et de velours rouge. Mais le parc est passable avec une fontaine entourée de quatre orangers. »

Et il ne peut retenir là un regard circulaire sur notre salle à manger 1900, ornée de son verre cathédrale, la pièce si

étroite, que la gringalette petite bonne, quand elle sert, doit se faufiler entre la chaise de Sasseville et le buffet. Maman et moi savons bien d'ailleurs que mon père, devenu trésorier-payeur, vit sous les lambris dorés et dans une sorte de magnificence officielle, alors que notre appartement de Vaugirard est l'image même de la médiocrité. Mais peu importe. Il pourrait être à l'Élysée... Il a toujours correctement payé d'ailleurs toutes les pensions qu'on a voulu.

Au dessert, maman a dit que j'étais fiancée et vous a dépeint en termes heureux. Alors, Sasseville s'est tourné vers moi. La bouche réticente, strictement fermée sur mille et un secrets, il m'a dévisagée un instant. Je voyais son gros œil bleu un peu ironique, méfiant, interrogateur. Cet œil où étincelaient des sous-entendus me demandait clairement : « Et toi, ma fille, le rendras-tu heureux, ce garçon ? » Car vous autres hommes vous vous accordez tous ensemble pour assurer que la femme a toujours commencé.

Je vins au monde à la fin du mois de juin de l'année suivante. Grand mère du boulevard Saint-Germain, à cette occasion, écrivit une lettre cinglante de politesse où elle demandait si elle devait se considérer comme autorisée à voir sa fille. Mon père, au lieu de lui répondre, alla lui rendre visite et prononça des explications embarrassées sur ses prohibitions. Il alla même jusqu'à proférer des affirmations de respectueuse estime à l'égard de grand mère qui lui rit au nez. Mais après tout, comme c'était une pauvre mère qui tremblait qu'on ne la séparât de sa fille, elle fit des concessions, remercia son gendre et vint chaque jour rue de Rivoli. Le jour de ma naissance on les vit s'embrasser au-dessus de mon berceau.

Lorsque ma chérie me raconte le bonheur dont elle jouissait lorsqu'elle me tenait étendue à son côté, dans son bras replié, j'ai beau me dire que c'était une joie de mère-chatte aussi bien que de mère-femme, et que n'importe quel avorton l'eût suscitée, mon cœur fond, car, après tout, voici vingt-six ans que cette extase dure, et alimentée, au cours de ce chapelet d'années, par des raisons plus spirituelles. Cette frêle jeune femme, un peu puérile malgré ses aspirations à une noble indépendance, n'en a pas moins soutenu à vingt-cinq ans, à trente ans, des luttes héroïques pour assurer mon existence

en paix. Refusant certes la tentation d'un nouveau mariage parce que sa foi religieuse le lui défendait, mais aussi parce qu'elle m'était toute consacrée. Mortifiant tous ses goûts de luxe, toutes ses coquetteries pour que mon enfance ne fût point sevrée de bien-être.

Mon père tentait visiblement, lors de ma naissance, de se rapprocher de maman. Il entrait souvent dans sa chambre et embrassait sa main sur le rebord du drap. Lorsqu'elle avait pris son enfant près d'elle (plus souvent que la garde ne le permettait), il tournait autour du lit. « Remettez donc ce bébé dans son berceau. — Ah ! la pauvre petite ! qu'au moins les premiers jours de sa vie lui soient douillets. — Mais son berceau est au moins aussi douillet que votre lit. » Ainsi ce jaloux ne pouvait supporter que sa femme, alors que son désir lui inspirait de la reconquérir définitivement, fût distraite de lui par cette petite larve gémissante que j'étais. « Vous n'aimez pas cette enfant, lui disait Béatrice. — C'est-à-dire que vous m'êtes plus que tout, plus que ma fille, et plus que mon père qui a été le dieu de mon enfance. Je n'ai plus ni parents, ni frères, ni sœurs. Je n'ai que vous. » Deux ans plus tôt, de telles paroles eussent enivré cette jeune femme. Mais elle était payée pour savoir ce qu'il en coûtait d'être aimée à ce paroxysme. « J'aurais préféré qu'il me trompât », m'a-t-elle dit plusieurs fois. Et combien souvent m'a-t-elle souhaité un mari qui m'aimât raisonnablement !

Prenez en note, Patrice.

Elle discernait aussi que l'attendrissement de cet homme dur venait de ses récentes inquiétudes. Demain il se montrerait de nouveau aride, jaloux et autoritaire. Alors elle se raccrochait à la larve gémissante qui n'était que promesses certaines et lumineuses. Elle possédait l'objet du plus sûr amour. Elle s'engageait à lui par des serments délicieux qui lui sont encore légers.

Mon père avait raison de craindre l'objet à peine formé de ce nouvel amour. Combien de fois devait-il par la suite reprocher à Béatrice une expression qui lui venait trop souvent aux lèvres : « Ma fille et moi ! »

Néanmoins, dans les premières semaines, l'hostilité de cette femme qui ne l'aimait plus, Jacques ne put la discerner. Il n'était plus question d'aller « courir » rue Vavin. Maman me

nourrissait de son lait et ne me quittait plus. Jacques ne pouvait rien reprocher à cette mère accomplie. Et puis je commençais à l'intéresser lui-même. Mes grimaces le déridaient. Maman, pour assurer une paix dont elle sentait le besoin, avait renoncé à la chambre d'amis. Elle dormait de nouveau aux côtés de celui contre qui elle amassait chaque jour les pièces d'un dossier secret, et par vertu, par bonté, consentait à être sa femme.

Mes grands-parents préparaient leur départ pour le lac d'Annecy. Le médecin de famille, consulté, avait décidé que c'était aussi une villégiature incomparable pour une jeune mère anémiée. Maman et sa mère, qui venait la rejoindre aux Tuileries quand il faisait beau, complotèrent de placer Jacques au pied du mur : « Démontre-lui bien que c'est le docteur qui l'ordonne, disait grand mère. — Cela ne sera pas une raison pour lui. Je suis sûre qu'il voudra nous envoyer ma fille et moi à Claymençon. »

Effectivement, lorsque Béatrice lui posa la question si différée, si attendue : « Où irons-nous en septembre ? » Jacques répondit tout naturellement : « Mais à Claymençon, comme l'année dernière. — Figurez-vous que le docteur a dit à maman qu'il ne me trouvait pas bien forte : il lui a conseillé de m'emmener en Savoie... »

Jacques la regarda longuement sans répondre. Maman ne savait ce qui se passait dans ce silence. Inquiétude ? suspicion ? ou bien stupeur de voir Claymençon réprouvé ?

— Si vous doutez de ma parole, dit maman, interrogez le docteur.

— Je ne doute pas de votre parole, mais êtes-vous si affaiblie ?

Elle avoua qu'elle n'avait plus la force de remonter ses cinq étages. Mon père était confondu. Jamais un homme ne réalisera spontanément les fragilités et les fatigues d'un corps féminin. Jacques n'arrivait pas à concevoir l'épuisement de ma pauvre chérie. Il scrutait ses traits, tâtait son pouls, écoutait son cœur.

— Eh bien ! saint Thomas, êtes-vous convaincu ?

Alors il se fâcha.

— Je n'accepte pas que le moindre de mes réflexes soit mal interprété. N'importe quel mari alarmé à l'improviste aurait

en ce geste. Vous voyez bien que vous me faites trembler et que je veux me rassurer.

Néanmoins, ce mouvement d'humeur gagna la cause de maman, car il s'écria :

— Eh bien ! allez-y, à Veyrier du Lac, dans ce salon qui fera une charmante chambre à coucher romantique. Ou bien, au moindre rhume de cerveau, l'on dira que je vous tue.

La chaleur d'août qui fut extrême fatigua excessivement Béatrice. Elle ne cessait de soupirer : « Qu'il doit faire bon au bord du lac ! » Jacques fermait l'oreille. Elle finit par poser nettement la question :

— Vous ne permettriez pas que nous y allions immédiatement, ma fille et moi, et vous viendriez nous rejoindre en septembre ?

C'est alors que mon père, avec la tranquillité de ton qu'il prenait pour vexer sa femme, déchaîna le nouvel orage tenu en réserve depuis des semaines.

— Mais, Béatrice, vous partirez dès qu'il le faudra pour votre santé. Quant à vous rejoindre en septembre, je ne le pourrai pas. Je passerai mes vacances en Hollande chez mon vieil ami.

Voilà cet homme qui prétendait l'aimer plus que tout !

Bien entendu, là-dessus, il argumenta selon son ordinaire.

— Ne jugez pas, chérie, sur cette décision, que je renonce à votre présence de gaieté de cœur. Je n'ai pas changé. Vous êtes toujours mon seul bonheur, mon bonheur sans cesse menacé, mon fragile bonheur, mais mon bonheur total. Néanmoins, il ne faut pas que j'aille passer un mois chez vos parents, Béatrice. Ne voyez-vous pas le péril ? Quoi ! je demeurerais trente jours près de ces êtres qui sont naturellement contre moi parce que je vous ai ravi à eux et qui ne se résignent qu'en me discréditant à vos yeux ? Non, non ; monsieur du Rond-de-cuir, l'homme diminué dans la médiocrité du fonctionnaire ne courra plus le danger de se voir incriminé devant vous, par votre père, de banalité ou de sottise. Il y aurait un éclat et vous souffririez, mon petit. Peut-être ainsi me regretterez-vous fugitivement, quelquefois. Peut-être direz-vous à vos parents plus aisément que si j'étais là : « Mais laissez donc mon mari tranquille. » Je n'en demande même pas tant : que vous sentiez seulement une

petite blessure quand on parlera mal de moi devant vous.

Vous comprenez, Patrice, que ce n'était pas gai pour une jeune femme de débarquer seule à Veyrier en expliquant je ne sais comment que son mari refusait de la suivre, qu'il préférait voyager seul à l'étranger. Elle le supplia, l'assurant que mes grands-parents s'étaient toujours montrés très empressés pour lui. Il fut inflexible.

A la villa, maman fut choyée comme vous pensez. On s'évertua pendant ces six semaines à lui faire oublier l'abandon de son mari : « Ma pauvre enfant, heureux encore qu'il ne t'ait pas défendu cette cure indispensable. Oublie-le pendant cette période de détente. Tu es si aimée ici ! »

Mais grand père n'avait pas sa mansuétude : « Voyez-vous ce gratte-papier qui se permet de nous faire la leçon ? Ce qu'il aurait voulu, jusqu'au dernier moment, c'est que tu renonçasses à cette villégiature pour te résoudre à ce trou de Claymençon, quitte à en crever. » Et Anselme : « Ma vieille, c'est un butor. »

Mais Béatrice, toujours bonne, plaidait encore pour l'absent. « Vous savez, il m'aime à sa façon, c'est un jaloux. Votre tendresse pour moi l'irrite. Il ne peut la supporter. »

Un après-midi qu'elle se rendait à Annecy pour une course, par le bateau à vapeur, le hasard la mit en présence de Ludovic, son danseur d'autrefois. Elle avoue qu'elle en eut une grande joie. Ludovic devait être charmant par sa délicatesse et sa manière de faire en sourdine la cour aux femmes. Imprégné au surplus de tout l'apprêt de l'époque. La simplicité d'aujourd'hui qui bannit tout convenu d'une conversation entre un homme et la femme qu'il admire, — et par là même toute brutalité, — n'avait pas encore été découverte. Il laissait entendre à maman qu'elle était encore beaucoup plus belle qu'une jeune fille. Et il prit un air chagrin pour lui demander si elle aimait son mari. « En quoi cela peut-il vous importer ? » répondit maman qui riait. Ensuite il voulut savoir si elle lui était fidèle : « Irréprochablement », affirma-t-elle. Et il dit là-dessus que les femmes qui ont de la vertu sont mille fois plus intéressantes que les autres.

Lui était toujours garçon. Il villégiaturait à Talloires, tout près de là, chez des amis. Il obtint de maman la permission de venir la voir à Veyrier.

Une petite malice bien compréhensible de Béatrice consista à prendre sur-le-champ la plume pour narrer cette rencontre à celui qui par méchanceté secrète, ou simplement par esprit de système, l'avait délaissée. Elle écrivait quelque chose comme : « J'ai retrouvé ici Ludovic, mon flirt de naguère. Ma vie en sera moins triste et je ne ferai plus figure d'une femme dont nul ne se soucie. »

La vengeance était assez spirituelle, et avouez que mon père la méritait. Mais il affecta de n'avoir pas senti le coup : il n'y a guère plus d'un an, ma mère brûlait des lettres anciennes et me fit lire sa réponse avant de la détruire. Il lui disait qu'il n'était nullement jaloux. Que de la savoir admirée ne lui donnait que de la fierté et qu'il se fiait pleinement à son goût pour garder à ce flirt retrouvé un caractère qui ne le ridiculisât pas. Ma pauvre chérie en pleura. Elle n'avait pas cru que mon père se fût éloigné d'elle à un tel point.

Plusieurs fois Ludovic vint de Talloires dans son bateau. Il abordait sous la pergola, coiffé du canotier de paille que les hommes portaient alors et habillé de flanelle blanche « comme un Anglais », disait-on. Il était aussi vivant que mon père était morne. Ma grand mère rougissait en le contemplant. Maman savait bien ce qu'elle regrettait. On servait le thé sur la terrasse. On expliquait à Ludovic que mon père accomplissait un voyage d'études en Hollande. On lui montrait les cartes postales qu'il envoyait, avec les clochers bulbeux de Dordrecht ou les moulins d'Arnheim. Ludovic, dans cette atmosphère d'une incroyable luminosité, dans cette vapeur de rêve qu'exhale le lac, clignait un peu des yeux pour admirer maman dans sa robe rose, un peu courte déjà. *Les Dieux ont soif* venait de paraître. Il lisait le livre dans sa chambre, la nuit, à Talloires. Il prononça là devant la table à thé une étourdissante conférence sur Anatole France. De son côté, maman, qui avait découvert *Un Divorce* de Bourget, s'exaltait à démontrer la supériorité de la vie sur l'idéologie dans le roman.

Grand mère, heureuse de la voir s'animer à ce point, ne trouvait pas à redire qu'après le thé elle me déposât dans mon moïse, sur la terrasse et allât s'embarquer, de la pergola, dans le canot du charmant visiteur qui lui tendait la main. Ils faisaient un tour d'une demi-heure sur l'eau. La famille de

Béatrice suivait de loin la tache rose de sa robe. A mesure qu'ils se rapprochaient, pour peu que le vent portât, on entendait une voix joyeuse, un peu excitée.

Nous touchons ici, Patrice, à un point bien intime de la vie de Béatrice ; mais le but que je me propose en écrivant ces cahiers, destinés à vous éclairer sur la noblesse de cette vie dont vous avez douté, ne serait pas atteint si, par scrupule, par délicatesse, je vous taisais le plus profond, le plus secret.

Vous saurez donc qu'un soir après la mi-septembre, par une journée non spécialement belle, un peu grise même, puisque les eaux du lac où elle voguait avec Ludovic paraissaient blanchâtres, elle se trouva soudain si heureuse, si quiète, si assurée auprès de ce bon rameur, à la fois fin et vigoureux, elle eut un tel désir d'éterniser ces instants, une telle appréhension de les voir finir que tout à coup, à en prendre conscience, elle fut terrifiée.

La fin redoutable de ces instants, elle comprit qu'au plus vite, sous peine de l'irrémédiable, il fallait l'appeler, la provoquer, la vouloir. Elle pâlissait au point que le beau garçon lui demanda ce qu'elle avait. Elle demanda à rentrer.

Le lendemain, elle montait dans le premier bateau à vapeur pour Annecy. Une lettre de mon père arrivée à point lui avait fourni le prétexte d'une course : acheter un livre français et l'envoyer à Leyde. Or, dans cette lettre, mon père annonçait seulement qu'il rentrait la semaine suivante. Et à Annecy, Béatrice ne se précipita pas chez un libraire, mais à la cathédrale où règne encore pour les dévots l'ombre de Monseigneur François de Sales. Elle y connaissait de vue un vieux prêtre auquel, dans le mystère du confessionnal, elle raconta son histoire. L'entretien dura plus d'une heure.

« Ce vieux prêtre fut très bon, très indulgent, m'a confié seulement ma mère. Il parvint je ne sais comment à me rendre possible, même aisé, ce que je croyais au-dessus de mes forces. » Pas un mot de plus sur ce colloque ne m'a été dit.

Mais quatre ou cinq jours plus tard, Béatrice, sa fille dans les bras, reprenait le train de Paris, expliquant à sa famille consternée que Jacques était rentré et qu'elle ne pouvait le laisser plus longtemps.

« Tu es ridicule, disait Anselme. » « Tu es trop bonne,

disait grand mère, ce monsieur ne se gêne pas tant pour toi. » Mais Maman connaissait la soif du martyre. Ayant sacrifié à Jacques cette trop douce adulation de l'homme qui incontestablement l'aimait, et d'une façon exquise, il lui fallait encore au plus vite aller reprendre sa chaîne, s'y meurtrir avec délectation et, dans une fureur de sublimité, recréer au profit de cet égoïste un bonheur conjugal qu'elle ne saurait plus personnellement goûter.

Voilà, Patrice, ce qu'était maman.

*
* *

Le soir où, un peu avant la fin de septembre, mon père rentra réellement de Hollande, Béatrice était au fond du couloir et lui souriait.

Sa stupeur amusa maman. Il ne trouva tout d'abord qu'un accident pour expliquer ce retour inespéré. « La petite Pauline est-elle malade ? demanda-t-il. — Mais non, mon chéri, je suis revenu pour toi », dit maman, qui tomba dans ses bras.

« Pendant deux ou trois jours, me dit-elle, j'ai cru mon bonheur reconquis. Je mentirais si je prétendais que Jacques eût alors perdu tout pouvoir sur moi. J'avais beau le percer à jour, deviner ses calculs secrets, je savais bien que je ne possédais pas tout. Il me tenait par la curiosité de ce que je ne connaissais pas encore en lui. Du moins, il en alla ainsi à mon retour d'Annecy. Physiquement, rien qui ne me fût familier : le contact de sa joue blanche et toujours froide lorsqu'il me pressait contre lui, la forme de sa main osseuse que j'ai toujours, même encore aujourd'hui, devant les yeux, alors que les traits de son visage s'estompent. Mais au moral il m'apparaissait seulement par éclairs, comme un étranger que j'aurais voulu conquérir.

« Les premiers jours, nous ne parlâmes pas beaucoup. Tu comprendras cela quand tu seras mariée, Pauline. On se retrouve avec une certaine joie. Cela, c'est une aventure qui se suffit à elle-même. Je m'étais d'ailleurs imposé pour règle (Béatrice s'exprimait ainsi, mais je pense que ce ferme propos venait du vieux prêtre de la cathédrale) de ne jamais souffler mot à Jacques de Ludovic. J'avais l'impression d'être devant un mécanisme d'une horlogerie si précaire qu'un souffle le détraquerait. Et je racontai seulement mes promenades en

compagnie d'Anselme, tes petits progrès dans la connaissance. Et si le souvenir de ce que j'avais accompli là pour lui, en brisant net ce flirt charmant, me démangeait les lèvres, je renonçais à toute confidence.

« Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon retour qu'il reprenait son ton doctoral pour me démontrer qu'il fallait établir notre vie sur de nouvelles bases et selon un plan sûr. Une absolue confiance était nécessaire pour réaliser la fusion, l'unité. Avant tout, créer la solitude autour de notre bonheur, le conserver à l'abri du vide.

— Alors, lui dis-je, voici que cela recommence? Vos duretés vont de nouveau sévir pour me séparer des miens, me blesser dans mes plus chères affections?

— Avez-vous donc des affections qui vous soient plus chères que moi?

— Ces valeurs ne peuvent se comparer. Vous êtes mon mari, c'est-à-dire plus que tout. Mais les autres, je ne peux m'en passer.

— N'êtes-vous pas capable de faire un sacrifice pour votre mari?

« Cette phrase malheureuse était de trop. Ce mot provoqua ma révolte. Je mis en parallèle les délicatesses de Ludovic et ce joug que ton père prétendait m'imposer. Auprès de l'autre, j'aurais été la plus heureuse des femmes. Pour laisser ignorer à cet ingrat l'héroïsme que représentait mon brusque départ d'Annecy, il aurait fallu, à ce moment-là, que je fusse surhumaine. Je t'avoue, ma pauvre enfant, que j'eus une défaillance :

— Je suis capable pour vous de plus que vous ne pensez, lui dis-je, hors de moi-même. Je ne vous permets pas de douter de ma générosité. Si vous saviez pourquoi je suis rentrée!

« Je sentais que j'avais mon petit rire mauvais; il montait tout seul des rancunes agitées au fond de moi-même. Je ne sais comment, il eut une illumination. Il me posa une seule question :

— Ludovic ?

« Je sais bien que j'ai eu tort de déclencher là, en parlant, quelque chose d'irrévocable. Je sais que mon héroïsme n'a pas été complet, puisque j'ai failli, non pas à la vertu, mais aux conséquences arides qu'entraîne un acte de vertu. La tentation de me prévaloir sur lui d'une générosité dont j'étais fière fut

irrésistible. J'étais lasse aussi de me sentir rapetissée par lui. Et je m'étais exonérée des scrupules en me disant qu'il ne pourrait, après mon aveu, que tomber à mes pieds. Bref, deux minutes, trois minutes peut-être après sa frémissante interrogation, il savait tout.

« Que n'as-tu vu, Pauline, cet œil atone dont il envahit jusqu'au fond de ma conscience, là, sur le balcon, sans prononcer une parole! C'était terrible, cette froide électricité qu'il dégageait. Impossible de discerner si elle était chargée de colère ou d'indifférence. En tout cas, pas un encouragement, pas un élan de tendresse, de reconnaissance, pour le coup de force dont j'avais usé vis-à-vis de moi-même. L'impression était si intolérable que je m'en évadai en suivant des yeux les jeux des grands garçons qui jouaient au basket-ball dans l'allée des Tuileries, au-dessous de nos fenêtres.

— Venez, me dit enfin ton père.

« Et il me saisit durement le bras, me fit asseoir dans notre chambre et prononça :

— Je voudrais vous faire rentrer vos paroles dans la gorge.

— Comment! Alors que vous me prêchiez il n'y a qu'un instant l'absolue confiance envers vous?

— La confiance en ce qu'on aime n'exclut pas la pitié.

— Vous auriez donc voulu que, par pitié, je vous dissimulasse la vérité ?

— La vérité ?... ricana-t-il, je ne la saurai jamais désormais; bien moins que si je n'avais pas été informé du trouble où vous a jeté cet homme.

— Mais le fait est là, Jacques : sur-le-champ je l'ai quitté. Je suis revenue pour vous, pour vous...

— Oui, mais j'ignorerai toujours les ravages que, par le seul souvenir, les jeux dangereux que vous avez joués peuvent causer aujourd'hui, demain, dans votre sensibilité. Avouez que vous avez déjà regretté de n'avoir pas épousé cet homme au lieu de moi...

« Je me souviens, Pauline qu'à ce moment, tu pleuras dans ton berceau, éveillée par le bruit de nos voix. Je te pris et t'emportai dans le salon pour te donner à boire. Mais il vint nous y poursuivre.

— Combien de temps, me demandait-il insidieusement,

combien de temps a-t-elle duré cette dernière promenade sur le lac, avec Ludovic?

« Et je lui répondis :

— Ah! laissez-nous tranquilles, ma fille et moi! »

Je transcris tel quel, et sans commentaire, Patrice, ce récit de maman que je trouve si dramatique et qui éclaire si bien la physionomie énigmatique de mon père.

A partir de ce jour, Béatrice le prit vraiment en horreur. Il devint un tortionnaire. Il ne lui laissait plus de paix. Il menait une véritable instruction à propos de ce pauvre incident Ludovic dont il faisait une sorte de crime. Il voulait reconstituer l'une après l'autre toutes les promenades en barque. Elle s'embrouillait, ne se souvenait plus s'il y en avait eu quatre ou cinq. Il se figura qu'elle n'avouait pas tout. Et il fallait qu'il sût les phrases qu'ils s'étaient dites, les émotions qu'elle avait éprouvées.

D'ailleurs, en d'autres moments, il se reconnaissait odieux. Il lui disait :

— Pardonne-moi, pardonne-moi, il faudrait que tout ce poison sortit de moi-même. Aide-moi, maintenant que le mal est fait.

Il alla jusqu'à lui faire grief que ses sentiments religieux ne l'eussent pas avertie à temps du péril de cette tentation. Il lui demandait : « A quoi vous servent-ils? »

— Ils m'ont servi à tout briser avant d'avoir été le moindrement coupable, répondait maman.

— Ce n'est donc pas pour moi que vous avez quitté cet homme? reprenait alors mon père dont vous voyez l'incohérence.

Mon père est un nerveux qui dormait mal et peu. C'était surtout pendant ses insomnies qu'il tourmentait cette malheureuse. Elle n'en pouvait plus Elle demanda à reprendre la chambre d'amis avec sa petite fille. Il ne s'y résigna pas facilement, mais Béatrice était arrivée à un degré d'exaspération qui lui rendait Jacques insupportable. Cette fois elle tint bon.

* * *

A quelque temps de là, Jacques en rentrant le soir dit à sa femme : « J'ai un gros ennui. Le chef de bureau a été

nommé. C'est un étranger à notre département, un percepteur de Besançon.

— Eh bien! dit-elle étourdiment, qu'il soit de Besançon ou de Montélimar, qu'importe?

Elle était si peu initiée à ces procédés administratifs d'avancement qu'elle eut peine à comprendre pourquoi cette place prise par un personnage du dehors se trouvait définitivement déniée à mon père. Trop bonne pour demeurer insensible au souci qu'il en montrait, elle oublia tous ses griefs pour essayer de le consoler. Si peu de différence entre le titre de chef et celui de sous-chef! Dans son monde, tous deux rendaient le même son! Il se rattraperait sur ses mathématiques!

— Vous me parlez, finit-il par lui dire, comme aurait pu le faire Anselme. Mais j'aurais préféré entendre ces commentaires de la bouche d'Anselme que de celle de ma femme.

Ils passèrent une soirée affreuse dans l'hostilité d'un silence absolu. Non, je me trompe. Mon père daigna parler à la fin. C'est ce jour-là qu'il demanda ce que faisait maintenant Ludovic.

— Il est sous-préfet en Seine-et-Marne, eut la satisfaction de lui répondre Béatrice.

La semaine suivante, mon père annonça qu'il avait invité Sasseville à dîner. Maman le savait déjà par l'intéressé lui-même, l'ayant rencontré la veille à l'atelier d'Anselme. C'était le moment où mon oncle préparait ses *Trois Baigneuses* du Salon de 1907. Béatrice, bouleversée de son désespoir d'artiste devant les femmes du fond dont les valeurs se trouvaient fausses, allait le voir plusieurs fois par semaine pour le soutenir : « Ne me trahissez pas près de Jacques », avait-elle dit en se trouvant en face du conseiller d'État. Sasseville avait haussé les épaules en riant : « Vous êtes, ma cousine, une sacrée petite bonne femme. » Et comme elle arguait du caractère impossible de mon père, pour qui Sasseville était aveugle, celui-ci se retourna vers Jacques : « Et ma mère voudrait que je fusse marié! » Mais Béatrice acceptait assez bien ses insolences à cause du ton qu'il y mettait.

A ce dîner rue de Rivoli, Sasseville ne parla que du passe-droit dont Jacques avait été victime. Maman s'endormait à demi entre les plats. Ce qu'elle constatait avec étonnement, c'est la violence que mettait Sasseville à épouser la querelle

de Jacques. Sasseville pourtant passait pour dilettante. Et c'est lui qui tremblait de colère en répétant : « Je n'aurais jamais cru qu'ils t'eussent joué ce tour! Chef de bureau, tu devais l'être ! » Et il disait chef de bureau comme il se serait écrié : ambassadeur! bâtonnier! préfet! Maman ne put s'empêcher de le lui faire remarquer. « Avouez, Sasseville, que ce n'est pas une catastrophe. J'attendais de vous que vous le fissiez comprendre à Jacques au lieu d'accroître son fiel de fonctionnaire déçu. — Ma belle cousine, repartit ce gros impertinent, laissez-nous, les femmes ne comprennent rien à ces choses. »

Mon père changea beaucoup. Cet échec de vanité parut même lui ôter le goût des mathématiques. Il ne s'enfermait plus le soir avec le gros livre du professeur de Leyde. Ou, s'il commençait à crayonner des équations, on le voyait immobile sur son papier, les yeux dans le vague et repoussant le papier à la fin, dans un geste d'impuissance.

En revanche, il s'occupait de moi davantage, venait me prendre dans mon berceau et me faisait danser sur son genou. Maman lui disait : « Vous êtes ridicule. Vous dérangez tout son horaire. » Mais il n'avait pas l'air d'entendre et continuait : « A Morlaix, à Morlaix, sur un petit cheval bai. » Je l'aimais beaucoup à ce moment, m'a-t-on rapporté. J'essayais de l'appeler et d'attraper sa moustache blonde. Maman m'avoue aujourd'hui que cette préférence que je marquais à mon père la rendait malheureuse. Il faut se rappeler que mon amour était sa seule joie ; que souvent, dans ses nuits solitaires, elle me couchait à ses côtés, sous prétexte que je souffrais des dents.

Puis, un jour, mon père déclara qu'il ne rentrerait pas dîner. Son ami Laffrey du ministère l'avait invité. « Qui est ce Laffrey? demanda maman. — Vous ne connaissez pas : un très jeune rédacteur qui vient d'arriver. — Vous rentrerez tard? — Je ne sais pas. »

Maman ne dissimula pas sa joie. Depuis le retour de Veyrier du Lac, elle attendait cette occasion inespérée d'aller s'inviter seule chez ses parents. Elle était folle de bonheur; l'après-midi lui parut sans fin. Elle ne pouvait me quitter qu'après ma dernière tétée de six heures et demie. Quand elle put s'échapper, ce fut une ivresse de liberté comparable à sa première sortie. Elle prit un taxi pour hâter l'ineffable instant de sa belle surprise. Et sur le seuil de l'appartement du bou-

levard Saint-Germain, ce furent des cris : « Me voilà! Me voilà! Je viens dîner avec vous! » On voulut lui faire fête. On dépêcha la cuisinière chez le rôtisseur. Justement Anselme rentra de bonne heure. Ils venaient de se mettre à table. En apercevant sa sœur à la place ancienne, il entonna le grand air de *Louise* : « O cœur ami, ô cœur promis! Si loin, si près. » Béatrice dut répéter son explication. « Eh bien! est-ce qu'il te laisse un peu tranquille, ce monsieur? — C'est-à-dire que je m'évade le plus que je peux et toujours en cachette. »

Puis elle raconta la déconvenue du sous-chef de bureau. Elle pensait qu'on la prendrait comme elle, avec un sourire. Mais ce fut le contraire. Grand père se montra fort affecté. « Le fait d'appeler un étranger au service pour tenir un poste promis à quelqu'un de cette direction témoigne que ce quelqu'un n'était pas en mesure d'occuper la place. Je ne suis pas étonné. Jacques malheureusement semble d'un caractère apathique et mou. Ma pauvre enfant, tu es condamnée à une vie précaire indéfiniment. »

J'ignore à quelle heure elle rentra rue de Rivoli ce soir-là. « Oh! pas très tard .. » affirme-t-elle. Mais je sais qu'Anselme était venu la reconduire jusqu'à sa porte, que c'était un soir de mars avec de grosses nuées rousses au-dessus de Paris et qu'ils avaient longuement parlé de la toile dont Maxence venu la voir avait dit que les trois corps de ses baigneuses semblaient de la pure lumière.

Pour ces quelques propos rapportés du grand peintre, les Tuileries dans la nuit, avec leurs arbres noirs, le peuple silencieux de leurs blanches statues, le premier souffle indiscernable du printemps sous ce grand dais sanglant fait de nuées rapides, tout prenait un aspect pathétique.

Mais comme Anselme, peu pressé de la quitter, s'adossait aux grilles du jardin, s'y suspendait de ses bras étirés, voilà que maman en levant les yeux vit de la lumière chez elle, là-haut, dans le cabinet de son mari. Affolée, elle quitta son frère sans l'embrasser, monta ses cinq étages sans reprendre son souffle, ouvrit fièrement la porte de la pièce où se tenait mon père, affrontant orgueilleusement la scène escomptée.

Mais Jacques était un homme déroutant. En voyant maman, il sourit : « J'étais sûr que vous auriez dîné boulevard Saint-Germain, car vous êtes incorrigible. Votre

famille va bien? — Très bien. Et Laffrey a été divertissant? »

« Là-dessus, dit maman, il me regarda longuement, impénétrable comme toujours. Mais il m'embrassa d'une façon singulière en soupirant : « Ah! vilaine petite fille! » Il eut l'air triste, mais ne me demanda rien. J'eus l'impression que je l'avais dompté. »

J'ai été interrompue hier soir, Patrice, par l'arrivée inopinée de Sasseville. Nous l'avions vu voilà un mois. Il n'a pas l'habitude de prodiguer ses visites. Il avait de l'anxiété dans ses yeux bleus. J'ai cru que c'était la montée de nos cinq étages, car sa corpulence gêne son cœur. Mais à la façon dont il m'a dit : « C'est à vous, ma petite Pauline, que je veux parler », j'ai compris qu'il s'agissait de mon père. Maman demanda si elle devait s'écarter. Il répondit que le message ne s'adressait pas à elle spécialement, mais qu'il fallait qu'elle l'entendît, cependant; que la femme de mon père était assez gravement malade et que celui-ci avait désiré que sa fille ne l'ignorât pas. Maman déclara qu'elle trouvait cette intention très inconvenante de sa part; que moi Pauline je n'avais pas à connaître l'existence de cette personne. Sasseville répliqua qu'il ne s'agissait pas de la femme de mon père, mais de sa propre angoisse qu'il désirait partager avec moi.

— Jacques est une âme religieuse, ajouta-t-il, et je devine qu'il implore implicitement les prières de Pauline pour conjurer la catastrophe qu'il redoute. Et je ne vois rien d'inconvenant dans cette démarche.

— Vous me faites sourire, mon cousin, avec son âme religieuse! a riposté maman. Un homme qui a divorcé, malgré toutes mes objections de catholique!

— Ma toujours jolie cousine, fit remarquer ce terrible critique, cela prouve que vos objections n'ont pas su le convaincre et non pas qu'il fût irréligieux foncièrement. En tout cas, c'est vous qui le seriez en ne suppliant pas vous-même le Seigneur pour la guérison de cette pauvre malade.

Maman répondit qu'il ne fallait pas la tourmenter avec cette créature, qu'elle lui avait pardonné, mais qu'elle savait bien n'avoir pas de pire ennemie et que le plus qu'on pouvait attendre d'elle, était qu'elle n'y pensât jamais.

— C'est justement parce qu'elle est votre pire ennemie que

vous devez prier pour elle, reprit avec malice ce mécréant, mieux informé du christianisme que n'importe qui.

Mon premier mouvement a été de révolte, Patrice. Il y a un mur impénétrable entre mon père et nous. Et tout ce que j'ai encore à vous dire achèvera de vous en convaincre. Sa fille, oui, je la suis. Mais comme il m'a reniée ! Et puis je n'arrive pas à lui pardonner. Je trouve curieux seulement que dans son inquiétude il ait recherché ma présence.

Est-ce que je fais des vœux pour que cette femme ne meure pas ? Eh bien ! oui ; et du plus vrai de mon cœur.

***

Il parait qu'à un an, je marchais seule sur le balcon. Maman avait si peur que je ne passasse la tête au travers de la balustrade, qu'elle y avait tressé des fils de fer comme à la cage d'un oiseau vagabond. « Je n'ai jamais connu, me dit-elle, de plus joli bébé que toi. Tu me dédommageais de tous mes manques à être heureuse. Aux Tuileries, on s'arrêtait pour te voir tapoter le sable de ta petite pelle. Si avancée pour ton âge ! »

En réalité, elle s'était arrangé une existence supportable, cloitrée avec moi en pleine vie conjugale, soutenue par les siens qui redoublaient de prévenances pour une pauvre enfant si malheureuse. Et cet état précaire de résignation dura jusqu'au jour où elle apprit ce qu'elle n'aurait jamais soupçonné, tant elle avait l'âme candide : mon père avait retrouvé son ancienne maîtresse, la doctoresse de Maisons-Laffite et ils avaient renoué leurs relations.

Oui, cet homme intransigeant, ce puritain qui, depuis des mois, traînait contre cette femme irréprochable un affreux procès de tendance à cause d'une tentation vaincue, Anselme l'avait rencontré au Luxembourg à la nuit tombante, deux fois, trois fois avec cette grosse Livonienne.. Ils cherchaient des allées solitaires que, malheureusement pour eux, les feuillages n'abritaient pas encore.

Anselme n'avait pas réalisé sur-le-champ que ce fût la vieille liaison. Mais il y avait dans l'histoire cette circonstance inappréciable que l'intime, le confident, l'ami unique, Sasseville, savait tout. Comme Anselme, dès les premiers indices, n'eut rien de plus pressé que de les rapporter à mon cousin,

celui-ci commença par nier : « Mais non, mon cher, vous avez mal vu. Jacques est très fidèle à votre sœur, je vous assure. » Deux fois il put défendre mon père. La troisième, il dut se rendre. « Eh bien! oui, c'est l'ancienne qui est revenue. Que voulez-vous, mon vieux, si votre sœur se trouve à plaindre, lui n'était pas si heureux que cela... » Le cher Anselme bondit hors de ses gonds. Il trouvait un peu fort qu'on mît les torts du côté de maman. Sasseville dut avouer que Jacques était coupable. Et lui-même, dit-il, avait tout fait pour retenir son cousin sur la pente d'une si vulgaire aventure.

Un après-midi, aux Tuileries, maman aperçut son frère qui la cherchait. De son ombrelle, elle lui fit signe. Quand il eut pris un fauteuil à ses côtés, il expliqua d'abord qu'il venait de monter chez elle, et que, pour ce qu'il venait dire, il eût préféré la rencontrer entre quatre murs. « Maman est malade? questionna Béatrice. — Non, Dieu merci, mais ton mari te trompe. — Ce n'est pas possible, répondit-elle tranquillement; il ne sort jamais, si ce n'est pour aller dîner de temps en temps avec son ami Laffrey, du ministère. — Mais, pauvre idiote! dit Anselme exaspéré, ce Laffrey n'est autre que sa doctoresse d'autrefois qu'il a reprise. Apprends donc à le connaître, ce monsieur! »

Lorsque maman veut mesurer une de ses douleurs intenses, le chagrin de la mort de grand mère, son angoisse quand j'eus la diphtérie, tout ce qui gonfle de sanglots une pauvre vie humaine, elle dit toujours : « Je n'avais pas tant souffert depuis le jour où j'ai appris que ton père me trahissait. » Elle mit plusieurs minutes avant de comprendre la vérité, et sa surprise la jetait dans de véritables précipices d'angoisse. Et pourtant elle ne l'aimait plus. Aussi ai-je peine à m'expliquer ce phénomène psychologique. « Je revoyais mes fiançailles, me dit-elle, tous ces serments qu'il prononçait. Cette gravité de l'amour dont il me parlait dans le salon du boulevard Saint-Germain. Toute cette fantasmagorie, c'est vrai, s'enfonçait dans le passé, et Jacques, je te l'accorde, m'était devenu insupportable. Mais c'est lui qui n'était plus aimé. Lui seul était déchu. Moi, je me sentais toujours sur le même plan. Tout me donnait à penser qu'il avait peine à se passer de moi, et ses jalousies me prouvaient qu'il m'aimait toujours. Or, voici qu'il était retourné à l'autre femme dont il m'avait juré qu'il

ne se rappelait même plus les traits. Il n'y a pas de mots pour exprimer mon désenchantement. »

Sasseville fut très bien dans la circonstance. Depuis l'enfance, il avait été le bon génie de mon père. « Il n'est pas possible que Jacques ne vous revienne pas, ma cousine, vous êtes tellement mieux que cette grosse créature! disait-il avec une ironie qui flattait maman. — Vous comprenez, Sasseville, expliquait-elle, c'est surtout à cause de ma fille que je voudrais le reprendre; ce désordre dans un foyer est affreux pour un enfant. — Mademoiselle votre fille est encore bien jeune pour en souffrir », disait Sasseville, ni chair, ni poisson. Et il donnait des directives nettes : « A aucun prix ne laisser voir à votre mari que vous êtes instruite de sa faute. Ne faire aucune allusion. N'insinuer aucun reproche. »

Bien entendu, il demeurait, secrètement, du parti de Jacques. Il alla jusqu'à parler des erreurs que maman avait peut-être à déplorer de son côté. C'était vexant, et Béatrice se révolta : « Ah ! je vous en prie, Sasseville, ne renversez pas les rôles. Pour un peu, vous m'accuseriez d'avoir commencé ! »

Néanmoins il s'employait à un rapprochement et voici ce dont ils convinrent : Sasseville se faisait fort, cette année, de décider mon père à prendre ses vacances au château. « Parce que coupable il se sent plus faible. Il cédera. Vous aurez un mois à passer tous les deux dans un cadre nouveau. Loin des témoins inanimés de vos dissentiments. Ni trop seuls, comme à Claymençon, ni trop pressés d'intimités gênantes, comme au lac d'Annecy. Je m'engage à vous l'amener là-bas. Je vous fais la partie belle. Beaucoup d'atouts entre vos mains. Votre beauté ; la fierté qu'il aura de vous devant vingt personnes que ma mère, complice, aura triées ; la puissance que, je le sais, vous exercez toujours sur lui. A vous de jouer, ma jolie cousine. »

Apprenez, Patrice, ce que fut toujours maman. A cette époque, entre elle et ses parents, il avait été décidé qu'elle irait coûte que coûte à Veyrier du Lac. La pensée de vivre deux mois loin de Jacques était d'avance pour elle un allègement. Car même adresser la parole à celui dont elle avait l'infidélité toujours présente, lui devenait insupportable. Là-bas, c'eût été la liberté, la légèreté d'autrefois entre ces trois êtres alliés pour lui créer des jours tranquilles. Elle y eût certaine-

ment retrouvé son flirt innocent et la revanche que, dans certaines limites qui ne dépasseraient pas les causeries en public, elle se voyait déjà y prendre. Eh bien ! sur un avis de Sasseville, elle y renonça stoïquement et attendit.

Je ne sais quels arguments employa notre cousin. Mais cette fois, il vainquit mon père. Dès le mois de juillet, celui-ci, qui à la maison se montrait mélancolique, courtois pour maman, visiblement gêné, apporta triomphalement cette nouvelle qu'on irait à Sasseville. Il en faisait un geste de coquetterie, une concession à Béatrice qui riait sous cape. Il lui baisa la main et lui demanda si elle était contente : « C'est il y a deux ans que je l'aurais désiré, ne put-elle retenir. Cette année je comptais retourner chez mes parents en Savoie. Mais j'y renonce de bon cœur pour vous être agréable, Jacques. Espérons que cela vous fera du bien... moralement. »

Il en coûtait bien à cette enfant de vingt-trois ans de porter devant l'ennemi ce gros secret dont elle eût pu le confondre. Mais non, il fallait paraître niaisement confiante et se résigner à être, aux yeux du coupable, trompée deux fois.

Le château de Sasseville-Houctot est une construction Louis XIII en briques avec deux tourelles à poivrières et un toit monumental au fond d'une allée à quadruple rangée de hêtres dans le pays de Caux. Mes parents y arrivèrent le 3 août. Je ne fus pas de la partie. Grand mère s'était chargée de moi, malgré les pleurs de maman qui eût donné, disait-elle, tous les maris du monde pour sa petite fille ; et elle m'avait enlevée presque de force, disant que seuls, sans enfants, deux époux se rapprochent davantage, et j'étais partie pour Veyrier déjà depuis une semaine.

La vieille baronne de Sasseville conduisit ses hôtes à leur chambre qui était l'une des plus belles, au levant, meublée de palissandre et tendue en damas de laine rouge. « Vous aurez une vue splendide », dit-elle à Béatrice. Celle-ci se mit à la fenêtre. Le paysage était plat comme la main, presque entièrement recouvert de blé mûr à perte de vue. Et plusieurs clochers émergeaient en minuscules aiguilles çà et là, à l'horizon, de bouquets d'arbres.

« Quand elle nous eut laissés, me dit maman, et que je me vis seule avec ton père dans cette chambre qui allait nous enclore chaque soir pendant un mois, une sensation de tris-

tesse m'envahit. Qu'étais-je venue faire dans ce château? Reprendre de force mon mari? Mais je voyais soudain clair comme le jour que je ne m'en souciais plus. Il avait usé non seulement ce fol amour que j'avais eu pour lui, mais jusqu'à cette sympathie qui unit parfois encore des époux devenus étrangers comme deux voyageurs sur le même paquebot.

— Béatrice, me dit-il tout à coup, allons-nous redevenir ici de vrais époux?

— Ah! non! m'écriai-je, sans qu'aucun contrôle eût pu retenir ce mouvement instinctif de recul.

« Les larmes me vinrent aux yeux. Pour échapper à l'horreur de la réalité, je me mis à déballer mes affaires. J'avais apporté un très joli déshabillé de foulard mauve recouvert d'un dessus de dentelle en vue des déjeuners du matin; un costume de chasse et une robe du soir en mousseline de soie blanche. Je me demandais comment les autres femmes allaient être mises et si j'avais bien saisi la note qu'il fallait. Ton père me regardait secouer les plis de ces étoffes molles, les étaler dans la penderie. Il avait l'air de se moquer de mes soins. Il ne se doutait pas que je me moquais de lui bien davantage, lui qui ne se savait pas percé à jour.

« Il y avait là plusieurs jeunes ménages d'Yvetot, de Caen; de la noblesse pauvre, ou paraissant telle, et pas de Parisiens. Dans cet été de 1907, il y eut d'incessantes pluies. Les femmes restaient au salon une partie de l'après-midi, avec de petits ouvrages. Elles parlaient de gens que je ne connaissais pas. Les hommes sortaient et revenaient à l'heure du thé. Sasseville s'asseyait alors à côté de moi. Je l'intéressais visiblement plus que ces provinciales. Nous ne nous étions jamais tant vus. Demeurée muette toute la journée, il délivrait en moi des pensées que j'aurais aimé exposer (mais ils ne m'auraient pas comprise) devant ces gens fermés. Je lisais alors un beau livre de femme, *la Rebelle* de Marcelle Tinayre, dont j'étais fière. Je me rappelle en avoir fait un compte rendu verbal assez éclatant pour que tout le monde s'arrêtât, et demeurât à m'écouter, même les hobereaux du pays d'Auge, même ton père qui paraissait étonné et me dit à la fin :

— Vous ne m'avez jamais parlé de ce roman?

« Les premiers soirs, je mis pour descendre à la salle à manger ma robe de taffetas à manches demi-longues. Mais

comme les autres femmes dînaient en lainage beige ou gris, je supprimai toute toilette. Au bout de huit jours, je m'ennuyais tant que je finis par demander à ton père et à Sasseville à les accompagner sous la pluie. La baronne poussa des cris et les dames aux petits ouvrages me crurent folle; mais j'y allai. Ton père me plaisanta et dit à notre cousin que c'était pour exhiber mon costume de chasse. Je n'aimais pas ce genre qu'ils prenaient de me tourner en ridicule dès qu'ils étaient ensemble. Seul avec moi, Sasseville devenait tout autre. Je crois que je lui ai beaucoup plu pendant ces vacances. Il pressait souvent le pas à mes côtés pour que nous devancions le reste de la bande. Il me posait mille questions. Nous avons visité ainsi, seuls, de pauvres églises cauchoises; parfois de petits boqueteaux mouillés où il prenait les ronces à pleines mains pour que je pusse passer. »

Un soir, Jacques dit à Béatrice qu'il n'était certes pas jaloux de Sasseville, mais qu'il ne voulait pas que sa femme le ridiculisât par ces apartés. Cette simple remarque, un peu blessante certes, mais qui ne tirait tout son venin que de la situation de mon père vis-à-vis de maman, fut l'affront suprême à ma pauvre maman. Du coup elle perdit le souvenir des résolutions prises, la peur de l'irréparable.

— C'est vous qui osez me parler sur ce ton, Jacques, dit-elle, alors que je n'ignore rien de votre hypocrisie, de votre trahison?

Je ne sais ce que valait le plan Sasseville, mais une femme est malgré tout à demi vengée à la minute où elle voit l'infidèle, si assuré jusqu'ici dans son mystère, s'effondrer tout à coup sous la honte de la lumière brusquement dardée. Béatrice montra qu'elle connaissait tout, les rendez-vous avec la Livonienne, et la véritable idendité du dénommé Laffrey dont elle n'avait pas été dupe, et l'injure dont elle était victime.

— Béatrice, dit-il, tout tremblant, je jure que ce dont vous m'accusez...

* * *

... Hier soir, Patrice, à l'instant où je vous montrais mon père démasqué par maman, j'ai été interrompue par une lettre que l'on m'apporta... une lettre de lui-même, écrite vingt-cinq ans après cette scène, où, humilié à son tour, il essayait

lamentablement de se disculper d'avoir trahi en fait la victime de sa tyrannie.

Curieuse coïncidence. Après un quart de siècle, en dépit de sa hauteur habituelle, cet homme toujours sanglé de dignité apparaît encore ici dépouillé de tout son orgueil. La Livonienne est morte. Il reste absolument seul dans ce grand hôtel de la Trésorerie à Palanque. Il traverse une crise morale indescriptible. Un être unique lui semble nécessaire : moi. Pas un mot de la défunte. Trois lignes en tout, et pour finir : « Pauline, veux-tu venir près de moi? »

— Tiens, tiens! a dit maman, il se souvient qu'il a une fille.

Je crois que je vais refuser à cause d'elle. Cette maison des Alpes provençales est encore toute chaude de la femme qui lui a pris son mari. Un homme peut disparaître : à peine si on le retrouve dans quelques vestons pendus à la garde-robe, une canne au porte-parapluie, une pipe dans un tiroir, des notes de son écriture dans un livre. Mais une femme! la maîtresse de maison! Elle est partout. Il n'est pas une épingle trouvée dans un tapis qui ne soit tombée de ses doigts un jour de couture. Tout vient de son choix, de son goût, de son désir. Vivante, il m'eût été impossible de voir l'ennemie de Béatrice : et j'irais maintenant me heurter à son ombre? Il me semblerait à chaque instant renier ma pauvre chérie.

Ayant rompu bénévolement, voilà six ans, les liens fragiles noués avec mon père, pourquoi cette femme est-elle venue rôder autour de lui à Paris, suggérer sans doute pour commencer une sorte d'amitié douteuse? Comment a-t-elle eu l'audace de l'aborder, l'indélicatesse de se faire reconnaître même?

Comment veut-on que je demeure indifférente? Un fait est là : le complot, elle l'a bel et bien préparé contre le ménage de mes parents. Car malgré tous ses défauts insupportables, mon père, Béatrice le reconnaît elle-même, avait le sens du devoir. De plus, c'était un obstiné, un homme de fer. Par quel moyen a-t-elle abattu cette volonté? Il paraît qu'elle négligeait complètement sa clientèle de Maisons-Laffite, qu'elle venait chaque jour à Paris, pour envoûter mon père avec ses maléfices. Elle osait entrer jusque dans son bureau, aux Finances. Le divorce

dont toute ma jeunesse a porté le deuil, c'est l'œuvre de ses mains. Et j'irais, maintenant, retrouver dans cette maison l'atmosphère de cette femme? Je me heurterais à ses photographies, à ses habitudes, à ses vestiges? Je me heurterais à la douleur de mon père?

En ce moment, je revois les tableaux navrants peints si souvent par ma chérie, de ses vacances au château de ses cousins. La chambre, qui devait être celle du rapprochement, rappelait chaque soir tête à tête ces deux êtres qui, tout le jour masqués d'un sourire, avaient joué devant leurs hôtes et leurs commensaux la pièce mondaine la plus banale du bon ménage. Elle les forçait de s'affronter malgré eux. Et cette lutte atroce de griefs, de reproches dans laquelle il s'agissait pour chacun de surpasser l'autre en cruauté, devait être silencieuse, chuchotée.

Mon père, malgré son orgueil, dut pourtant se reconnaître coupable. Elle l'avait souvent entendu formuler des sentences très dures contre l'infidélité conjugale : elle le mit au pied du mur. Il s'humilia, avoua qu'il aimait cette Russe, mais qu'il détestait sa faute qui, Dieu merci, n'était pas irréparable. Et il proposa à maman un effort de bonne volonté qui pourrait le dégager de sa liaison, une tentative de réconciliation profonde. Mais il y mit de telles conditions, les moyens qu'il prévoyait apparaissaient si insensés, que Béatrice ne put les prendre au sérieux. Imaginez qu'il n'était ni plus ni moins question, non seulement de récupérer complètement sa femme, corps et âme, mais encore de me confier à l'une de mes grand mères et de partir avec Béatrice pour Djibouti ou le Tonkin, quelque part où il savait qu'il y avait un poste dans l'administration.

Vous conviendrez qu'il y avait quelque chose de bouffon à ces arrangements d'un homme qui ne pouvait être fidèle que dans la brousse et avouait ne savoir rendre une femme heureuse que tous liens coupés avec la société. Maman, qui était le bon sens même, accueillit cette proposition comme elle le devait.

— Commencez par me revenir, lui dit-elle, et peut-être vous reviendrai-je après. En tout cas, pour ce qui concerne l'exil, je vous trouve simplement fou.

Ils rentrèrent à Paris en septembre et passèrent encore

plusieurs mois comme deux ennemis. Béatrice n'obtint pas la permission d'aller finir les vacances avec moi au lac d'Annecy, ce qui lui sembla le comble de l'inconscience chez ce mari coupable qui osait manifester une intransigeance si ombrageuse.

Voilà l'homme qui aujourd'hui m'appelle près de lui.

Reste à savoir si j'ai un devoir envers lui. S'il m'avait appelée, gravement malade, je serais accourue. N'est-il pas moralement malade ?

J'ai interrogé maman qui paraît désirer que je m'abstienne. « Il s'est bien passé de toi jusqu'ici... Demande conseil à Sasseville. — Mais, maman, je n'ai pas besoin de conseils de Sasseville. »

Décidément, je ne puis opposer un refus à la demande de mon père. Ce serait une faute grave. Il y a là-dessus un commandement de Dieu.

Je vais partir et continuerai ces cahiers en Provence.

COLETTE YVER.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

CHEZ LE ROI ALEXANDRE Iᴱᴿ

A LA VILLA DE DÉDIGNÉ

C'est dans sa villa de Dédigné, sur la colline qui domine Toptchidor, faubourg élégant de Belgrade, que le roi de Yougoslavie, Alexandre Iᵉʳ, m'accorde l'audience que j'ai sollicitée.

Sa Majesté est revenue hier de la campagne où se trouvent la Reine et les jeunes princes. Peu nombreux sont les jours que le Roi peut consacrer à sa famille. Sa distraction favorite est la chasse en compagnie de la reine Marie ; car la souveraine de Yougoslavie possède la plus exquise et la plus rare des qualités d'épouse : celle de partager les goûts de son mari, sans jamais se mêler de ses affaires, si ce n'est pour prendre sa part des risques. Il est de notoriété en Yougoslavie que la Reine qui gouverne avec sagacité et une autorité absolue les affaires intérieures de son ménage, dirige avec le plus grand soin l'éducation physique et spirituelle des trois jeunes princes, ses fils, se tient, guidée par un instinct sûr et une admirable discrétion, volontairement éloignée de toute politique. Un peuple de paysans-soldats eût accueilli avec méfiance l'immixtion d'une femme dans les affaires de l'État, tandis qu'il respecte et vénère en la reine Marie son idéal de la femme compagne et mère. Mère de beaux enfants, gage de l'avenir, épouse affectueuse et dévouée, souveraine généreuse et bonne, inspiratrice et collaboratrice active de toutes les œuvres de charité, d'éducation, d'assistance et de culture sociale : telle est la reine de Yougoslavie. On cite des exemples nombreux de son dévouement au Roi et aux jeunes princes, de sa simpli-

cité sportive et souriante. Lors de ma visite à Topola, on me signala une vieille paysanne à qui la Reine avait récemment, un jour de marché, offert une place dans l'auto qu'elle conduisait elle-même, parce que la bonne femme, plantée au bord de la route, attendait en vain qu'un chauffeur complaisant voulût bien la charger avec son panier d'œufs.

Une voiture de la Cour vient me chercher. Le chauffeur en livrée verte, qui conduit prudemment, traverse une partie de la ville, puis s'engage dans la splendide avenue bordée de jeunes peupliers, qui semblent sous le vent et le soleil diffus d'un jour d'orage des torches d'écailles ou de paillettes d'argent.

Nous croisons des groupes de conscrits hauts et droits, le bonnet serbe sur le front, les *opantzi* aux pieds et qui portent à bout de bras, comme des corbeilles, leurs caisses de campagne en bois poli. Ils ne chantent pas; ils ne sourient pas, ils ne se hâtent pas : ils sont graves et beaux d'être sans effort avec une aisance et une humeur égales, soldats ou paysans, incarnant tour à tour sans le savoir les deux nécessités humaines élémentaires : cultiver le sol et le défendre.

Ce peuple yougoslave, d'une vitalité telle qu'il ignore le découragement et le doute, au point d'avoir choisi pour thème de son épopée la plus glorieuse la grande défaite de Kossovo qui inaugura son asservissement, est grave parce qu'il est à la fois réaliste et sceptique. Un poète me citait hier ces vers populaires : « Je t'aime et te crie mon amour; si tu ne m'y réponds pas je mourrai; mais si tu y réponds, c'est mon amour qui mourra... »

Ces recrues qui descendent vers la ville sortent sans doute des casernes de la Garde royale, étagées au flanc de la colline dans un parc de chênes, de peupliers et d'acacias.

On pénètre dans le domaine royal de Dédigné en passant entre deux guérites de pierre. L'auto ralentit; postes de gardes, sentinelles, officiers en uniformes impeccables, longues allées sablées bordées de buissons en fleurs, débauche de couleurs printanières, iris mauves, roses rouges, acacias pâles, taches dorées de grappes jaunes dont j'ignore le nom parmi le feuillage vert. A proximité du palais, s'étend une pelouse fraîche et par delà le parc on découvre Belgrade, le fleuve ardoise et la plaine. Un avion évolue sous les nuages bas, irisés.

La grande villa blanche, à un étage, en pierres de Bratch,

dont le souverain a surveillé personnellement les plans et l'exécution, inspirée du style national du XIVe siècle, ressemble avec ses arcades, ses loggia sobrement distribuées, à une demeure byzantine mi-monastère, mi-palais. A l'intérieur, dès le hall immense, l'impression de calme s'accentue ; l'harmonie des tons et des dimensions, les murs sans décor, les plafonds sombres lambrissés, discrètement décorés, la distribution de la lumière y contribuent. Un goût moderne et pratique, sans doute celui de la Reine, a aménagé d'une manière heureuse une architecture byzantine mâtinée du baroque de Dubar, pour obtenir un maximum de confort à la fois lumineux et austère, sobre et chaud.

LE ROI

Des officiers de la maison militaire du Roi m'accueillent, me font entrer dans la bibliothèque, où, laissée seule quelques instants, je fais curieusement mon métier d'inquisiteur. Des tapis couvrent en partie le carrelage rouge, rustique, qui fleure l'astiquage récent. Les grilles qui protègent les larges baies en partie ouvertes, si bien que, s'il m'en prenait fantaisie, je pourrais sortir de plain pied dans le parc, rappellent celles qui défendent les murs tapissés de livres ; des livres dont on se sert, car la plupart ont le dos assoupli des livres souvent feuilletés. Que lit le Roi ? Au hasard de mon indiscrétion, je parcours des titres. Beaucoup de livres de valeur : des éditions de prix. Le Roi est bibliophile. Voici d'abord tous les ouvrages parus sur la Grande Guerre ; et voici des livres de voyage. Cette collection qui occupe tout un rayon ? Thiers, et plus loin Michelet, reliés magnifiquement. Ici la traduction française des grands classiques dans l'édition de la Chouette et de la Louve ; Sophocle, Tite-Live, Sénèque...

Contre la haute cheminée se dresse le fanion rouge du Roi. Sur la table massive couverte de revues, un Saint Georges tout doré, lance au poing, brille d'un éclat presque fauve. Un aide de camp me surprend le nez sur la sphère céleste. A sa suite je traverse un salon ; il heurte du doigt une porte de bois sculpté et le Roi, la main tendue, vient à moi, non pas souriant comme je m'y attendais, mais grave, ce qui instantanément me met dans l'atmosphère. Il m'est agréable que ma première

impression en l'abordant soit celle d'un visage symbole du caractère yougoslave tel qu'il m'apparaît : grave. Je ne sais pourquoi j'eusse été déçue si le charme incontestable du Roi dont, au cours de l'entretien, je subirai graduellement la fascination, au lieu de s'insinuer dans l'ensemble de sa personnalité forte et complexe comme un adoucissement heureux de la Majesté royale, m'avait frappé comme un trait essentiel. Il m'eût déplu que le charme du roi Alexandre dont il est tant parlé fût la base de sa popularité au lieu d'en être un accessoire.

Le Roi est en uniforme de général ; comme ses officiers, comme ses soldats, il a l'air d'être né dans son uniforme. Dans ce pays, les civils ont l'air déguisé. Les gendarmes qui font office de gardiens de la paix combinent l'allure militaire et celle de « haïdouks » ; le fusil en bandoulière, la cartouchière bombée, postés aux coins des rues comme au coin d'un bois, ils font douter s'ils assurent la circulation des autos, du reste rares, ou guettent le passage de patrouilles ennemies.

Le Roi me désigne un fauteuil en face de lui, de l'autre côté d'une table basse. Je m'aperçois que la chambre est remplie de fleurs au parfum un peu entêtant, lis, narcisses, roses, lilas, iris, jasmins, dans des vases disséminés sur tous les meubles. Je n'ai point d'autre impression du lieu où je me trouve : je n'ai vu que les fleurs et le Roi. Cette passion d'un soldat pour les fleurs, de quoi est-elle l'indice ?

Le roi Alexandre est-il grand ? Je ne sais. Il « fait grand » parce que, malgré la souplesse évidente d'un corps rompu aux durs entraînements physiques de la guerre faite en chef mais au milieu des soldats, il se tient droit, la tête haute sans le moindre soupçon d'arrogance ; mais surtout parce que le regard des yeux bruns pailletés derrière le lorgnon, un regard direct à la fois aigu et profond, humain et volontaire, le grandit. C'est bien cela : certains yeux grandissent celui dont ils éclairent le visage. Tels sont ceux qui confrontent les miens et, qui, j'en suis sûre, évaluent et jugent sans rémission. Le profil est régulier, accentué. Le menton solide sans brutalité n'est pas un menton qui fonce, mais qui résiste. La bouche longue a le charme inattendu de révéler par la seule indication d'un frémissement de la lèvre supérieure à droite une sensibilité sans indulgence pour soi-même et sans faiblesse

pour autrui. Le possesseur de cette bouche doit enregistrer la plus légère onde de sympathie ou d'hostilité ; et le front droit, large, certifie que les impressions reçues demeurent, qu'un service rendu ou un mauvais procédé ne s'effacent jamais de la mémoire du monarque. Fidélité certainement, rancune peut-être ? J'imagine que le Roi, s'il n'accuse pas toujours les coups, ne doit jamais oublier de les rendre. Seule la volonté au service d'une intelligence lucide et scrupuleuse qui sacrifie tout aux grands intérêts peut décider le Roi à passer outre à ses sympathies et ses antipathies. Si, pour employer une expression freudienne, le Roi accuse un complexe, ce doit être celui de la conscience intransigeante. L'ensemble de ce visage noble et fin, sensible et tenace, révèle une intelligence de grande envergure et d'une mobilité extrême, un esprit subtil et ferme, une âme dont le climat naturel est l'héroïsme allant jusqu'à l'abnégation et dont le mysticisme est celui de la réalité. Les mains qu'orne, outre l'alliance, une chevalière moderne sans pierreries, sont longues, sèches, sobres de gestes : des mains d'intellectuel.

On ne m'avait laissé espérer que quelques minutes de conversation aimable : « Comment trouvez-vous la Yougoslavie ? Que fait-on à Paris ? Ah ! Paris !... » et deux ou trois phrases types à l'usage des journalistes en mal d'audience. Et comme poser des questions n'est pas conforme à l'étiquette, c'est ainsi qu'une audience peut être aisément torpillée par la Majesté qui l'accorde.

Le Roi, courtoisement, s'excuse d'une absence prolongée qui l'a empêché de me recevoir plus tôt, me dit quelques paroles chaleureuses sur le ministre de France dont il apprécie la haute valeur et se déclare l'ami, s'enquiert poliment de mon séjour dans son pays, s'informe avec une curiosité flatteuse de mes voyages en Extrême-Orient. Le bureau fleuri où je suis reçu me fait évoquer pour le Roi, par contraste, l'audience que m'accorda à Pékin dans son palais-forteresse feu le maréchal Chang-Tso-Lin. J'avais été reçu dans une salle immense meublée de paravents qui dissimulaient des soldats armés jusqu'aux dents dont je percevais avec angoisse la respiration accompagnée de discrets et métalliques bruits d'armes.

— Vous avez donc la passion des voyages, me dit le Roi intéressé ; c'est une passion que je partagerais si j'en avais le loisir.

Je relate au Roi mon pèlerinage à la basilique de Topola élevée à la mémoire du fondateur de la dynastie où j'allai m'incliner devant la tombe du roi Pierre. La jeunesse de ma génération se passionna pour le vieux Roi lors de son passage à Paris; dans les lycées et à l'université l'on ne parlait que du roi Pierre, qui, ne pouvant se battre pour son pays, s'était battu en 1870 pour la France. Je raconte au Roi que le fils et petit-fils de grands poètes français aimés en Yougoslavie où ils ont la cote de favori (nombreux sont les Yougoslaves qui m'ont cité avec une admiration exaltée, étincelante et pure des vers « en proue » me disait l'un d'eux de José Maria de Heredia et de Henri de Régnier) écrivit son premier poème à douze ans en hommage au Roi de Serbie. L'anecdote émeut le Roi, il remercie le jeune poète par mon intermédiaire d'un sourire plus nuancé que des paroles. Chaque fois que la conversation m'entraînera à prononcer des mots qui pourraient, à l'égard de tout être pourvu d'un minimum de vanité, passer pour une flatterie, le Roi observe un silence gêné et change la conversation. Je ne suis pas habituée à cette réaction, la modestie n'étant en général chez les grands qu'une attitude ou une forme de politesse.

Brusquement, après un de ces silences, le Roi porte la main à son front, repousse ses cheveux grisonnants qui ont cette teinte indéfinissable et émouvante de cendre de lave encore chaude et contrastent avec un teint basané de sportif :

— De quoi voulez-vous parler ? demande-t-il ; je vous en prie, considérez cette visite comme une conversation ; posez-moi toutes les questions que vous voudrez, sans souci d'étiquette. — Et, sur une protestation que je fais par déférence, mais dans l'espoir, qui du reste ne sera pas déçu, que le Roi n'en fera pas de cas : — Vous êtes d'avance excusée en bloc.

— J'interrogerai donc l'homme d'État et le diplomate que nous connaissons moins, Sire, que le chef militaire, l'habile tacticien, l'héroïque prince soldat qui, en quelques années gorgées d'épreuves et de gloire, a gagné trois guerres. Figure familière dans toutes les mémoires françaises que celle du prince Alexandre, descendant dans les tranchées, campant dans les bivouacs, entraînant ses soldats, vivant si étroitement uni à son armée qu'aujourd'hui encore, nous ne pouvons imaginer le roi Alexandre qu'au milieu d'elle.

— Je commandais un peuple de soldats : je suis leur chef,

mais je suis d'abord l'un d'eux, semblable à eux par les grands et simples idéaux qui nous ont mis les armes à la main.

Je rappelle au Roi ses campagnes de 1912, 1913 et de la grande guerre, ses victoires, Koumanovo, Bitolj, Bregalnitza, Cer, Roudnik, et l'héroïque retraite d'Albanie aussi glorieuse qu'une victoire, d'où naîtra sans doute, quand le temps aura passé qui permet aux événements de s'épanouir en épopée, un cycle poétique aussi sublime que le cycle de Kossovo. Car ce n'est pas le trait le moins caractéristique de la mentalité yougo-slave que d'exalter les souffrances, les défaites, pourvu qu'elles aient été grandioses, plutôt que la joie et le succès.

— J'ai vu, Sire, à Batavia en 1917, un émouvant film d'actualité : le prince Alexandre de Serbie marchant dans la neige et dans la boue au milieu de ses hommes.

Le Roi, un instant, je le sens, est retourné dans le passé. Il parle de son armée, non de soi-même, « cette armée qui n'était véritablement que son peuple en armes », des alliés, et je reconnais dans le ton et presque dans le choix des mots, dans l'omission volontaire de son rôle personnel qui n'est pas une affectation de modestie, la manière d'un très grand chef (le plus grand) qui est aussi un grand homme.

PROGRAMME DE GOUVERNEMENT

On sait que, le 6 janvier 1929, le Roi, abolissant la Constitution de Vidovdan, prit personnellement le pouvoir. Alexandre Ier m'explique ce qui l'a décidé à cet acte.

C'était la seule manière de sauver son pays. Il avait essayé de tous les moyens conformes à la Constitution léguée par son père et que son désir était de respecter; ils ne lui avaient pas réussi. Le Roi en quelques mots retrace la situation : les partis trop nombreux, sans souci de l'intérêt général, les forces du pays se dépensant en luttes stériles fatales à l'idéal de l'unité yougoslave, le mécontentement général. La formation hâtive d'un parlement après la proclamation de l'union, parlement dont la majorité des membres n'étaient point préparés à la tâche qu'ils assumaient, avait favorisé l'éclosion d'une faune politique inhabile, prête à exploiter les faiblesses du pays pour satisfaire des appétits égoïstes, au lieu de chercher à pourvoir les éléments disparates du pays d'un *modus vivendi*

qui, en satisfaisant les exigences communes et essentielles de la race, leur donnât le temps de s'adapter et de se fondre. Les particularismes nationaux ou religieux exacerbés dominaient la politique du pays. L'évolution yougoslave se trouvait arrêtée, plus même, menacée. Le devoir du monarque était clair : prendre avec le pouvoir la responsabilité entière envers le pays dans l'intérêt général yougoslave. Ses décisions furent, sont encore et ne peuvent être inspirées que par l'intérêt national. Dans un pays comme la Yougoslavie, dont les éléments principaux furent longtemps écartelés, il est évident que cet intérêt général risque d'être débordé par des intérêts particuliers. L'erreur d'optique commune de différents groupes yougoslaves, qui est à la base de leurs revendications, est excusable peut-être, mais doit être corrigée énergiquement.

— Chacun de mes sujets, dit le Roi, apprendra à mettre comme je le fais l'intérêt yougoslave au-dessus de toutes considérations et devra faire confiance à son Roi pour discerner les nécessités de cet intérêt. L'homogénéité du pays doit être assurée avant tout. La religion est affaire privée ; les temps où elle inspirait la politique intérieure de l'État sont périmés.

Je me permets, puisque la question m'a été posée par des catholiques français, de demander au Roi où en sont les pourparlers avec le Vatican au sujet d'un concordat. Le Roi m'assure qu'ils sont en bonne voie, que pour sa part il n'a jamais dévié de son programme de tolérance religieuse absolue.

Laissant de côté la question religieuse, le Roi veut bien m'expliquer son programme d'unification : unification législative, fiscale, administrative, ayant pour base une décentralisation radicale. Le pays est divisé en circonscriptions administratives où se fondent les anciennes frontières. Ces *banovines* désignées par les noms des rivières qui les traversent seront dotées d'une autonomie étendue pour toutes les questions qui concernent leurs intérêts privés, déterminées par les conditions ethniques, économiques, budgétaires, même culturelles et sociales. L'administrateur de ces banovines, le Ban, pourra régler toutes les questions privées de la province sans délai préjudiciable aux intérêts qui lui sont confiés, ainsi qu'il arrivait trop souvent avec le système centralisateur, quand toutes décisions devaient être prises à Belgrade dont la compétence était du reste souvent en défaut.

Cette nouvelle forme d'administration, tout en assurant l'unification du pays, puisque ces provinces sont limitées sans aucune considération régionale, semble apaiser les jalousies, atténuer les susceptibilités tout en satisfaisant les aspirations légitimes de chacun à une indépendance dans son ménage privé. Ainsi les forces vives du pays seront-elles employées pour sa prospérité.

PARLEMENTARISME ET DICTATURE

— L'expérience que Votre Majesté a faite dans son pays, dis-je à brûle-pourpoint, l'a-t-elle rendue hostile au libéralisme? Pensez-vous que le Parlement sous sa forme d'avant 1929, par exemple, favorise la corruption, le désordre ?

— Il le permet, dit le Roi. — Et il poursuit : — Il permet en tout cas les crises politiques répétées et aiguës, qui chez nous ont cette particularité de menacer l'intégrité du pays et de réveiller les convoitises étrangères, par conséquent de compromettre la paix du monde. Chez vous, en France, il en est autrement : des crises parlementaires même graves ne peuvent entamer le bloc homogène qu'est la France, et ne compromettent que la vie politique du pays.

— La dictature paraît donc à Votre Majesté le seul système capable de sauver son pays ?

On m'a dit que le Roi se cabre au mot de dictature : il le laisse passer avec indulgence ; les mots apparemment ne l'effraient ni ne le séduisent.

— Mais j'ai rétabli le Parlement !

— Un Parlement dirigé, dis-je, pensant à la liste unique, aux méthodes électorales, et au mécontentement de certains groupes de paysans privés des avantages multiples que procuraient les fréquentes campagnes électorales, car de nouvelles élections, paraît-il, compensent une mauvaise récolte. Enfin un Parlement incapable de nuire. On ne pourra pas reprocher à Votre Majesté d'être atteinte du virus dictatorial, en tant qu'idéologie.

La dictature du roi de Yougoslavie a déjà évolué, et il n'est pas impossible qu'elle évolue encore dans le sens qu'exigera l'intérêt de l'État.

— Si je comprends bien l'esprit de Votre Majesté, le roi de

Yougoslavie profondément démocrate par tradition et par goût ne se croyait pas le droit de sacrifier à l'idéologie la plus tentante et à des préférences personnelles, la destinée de son peuple ; car l'éthique est une chose, et la pratique en est une autre ; il y a des organismes sains, et des organismes atteints de fièvre maligne ; on ne saurait leur appliquer le même régime.

— Mon pays en danger de mort exigeait une thérapeutique spéciale ; un remède énergique s'imposait. Je suis avant tout un réaliste ; je dois l'être. La vie des peuples comme celle des hommes est une réalité.

Les yeux du roi Alexandre brillent derrière son lorgnon, prennent une fixité quasi extatique :

— Car j'ai foi dans la destinée de mon peuple, comme j'ai foi dans celle des Balkans. Mais pour que les Balkans et nous-mêmes puissions remplir notre mission qui est, tout en conservant notre forme unitaire, de constituer un bloc balkanique libéré d'influences étrangères, il nous faut avant tout assurer la paix intérieure. Chacun de nous doit s'y efforcer. L'horizon n'est pas encore clair : des remous sont à craindre, dont il est difficile d'augurer la nature avec certitude. Quand le régime intérieur des pays balkaniques se sera stabilisé, il sera plus facile d'arriver à nous entendre entre nous, ce qui est la première étape du nouveau cycle balkanique. Je suis prêt et je l'ai prouvé à m'entendre avec tous mes voisins, confiant que par une entente loyale dans notre secteur de l'Europe, nous contribuerons puissamment à la paix mondiale.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

— Les Balkans, continue le Roi, sont considérés avec raison comme un foyer de guerre ; nous avons servi d'échiquier au jeu des convoitises de certaines grandes Puissances ; les rivalités de la Russie et de l'Autriche nous ont entraînés, et à peine libérés de la domination turque, à nous faire des guerres fratricides. Actuellement encore, des influences étrangères poursuivent une politique tendant à empêcher de réussir toute tentative sérieuse d'accord entre les pays balkaniques. J'ai l'ambition pourtant d'y parvenir. Il est indispensable pour nous tous que nous nous arrangions entre nous, que nous réglions à l'amiable toutes les questions susceptibles de nous

diviser et qui sont habilement exploitées par qui, poursuivant un but égoïste, désire nous jeter les uns contre les autres. Le Pacte balkanique est en bonne voie de réalisation; mais pour qu'il ait toute son efficacité, il faudrait qu'il comprît tous les peuples balkaniques sans exception.

« M. Yevtitch, retour d'Ankara et de Sofia, m'a paru satisfait de ses visites en Turquie et en Bulgarie. Nous nous arrangeons très bien avec les Turcs. Personnellement j'ai beaucoup d'estime pour la race turque; c'est une race noble, mâle, qui se bat, mais n'intrigue pas: l'histoire de la Turquie est sans mesquinerie.

Le roi Alexandre allume une cigarette (Sa Majesté yougoslave fume beaucoup, — trop, dit son entourage), et son visage éclairé par la flamme et un sourire large prend un air de jeunesse extraordinaire.

— J'aime le Gazi; j'ai une sympathie profonde pour cet homme génial qui comprend admirablement les nécessités de son temps et soutient une lutte titanesque pour y adapter son peuple. L'année dernière, à Constantinople, nous avons passé plusieurs heures ensemble... La personnalité de Mustapha Kemal est faite de touches grandioses: une fresque. Je suis très satisfait de nos accords avec la Turquie.

« Nous espérons arriver à décider la Bulgarie à s'entendre avec nous dans le cadre du pacte balkanique quand les fluctuations intérieures qui l'agitent seront apaisées. Les conversations que j'ai eues avec le roi Boris me donnent bon espoir.

— Il est certain, dis-je, qu'économiquement et diplomatiquement la Bulgarie ne peut trouver d'appui sérieux qu'en Yougoslavie.

— Malgré nos querelles de famille, nous nous estimons; les peuples mâles ont toujours une secrète sympathie les uns pour les autres, à plus forte raison lorsqu'ils sont parents.

— Une alliance bulgaro-yougoslave, dis-je, donnera des inquiétudes à quelques-uns. On feindra de croire que la Yougoslavie et la Bulgarie désirent dévorer ensemble les Balkans.

— Il n'est pas question de dévorer, mais de s'entendre. Le roi Boris et la Bulgarie trouveront en nous des amis, ainsi que l'Albanie dont nous avons garanti l'indépendance. D'autre part, la Roumanie articulée à la fois comme la Yougoslavie sur le pacte balkanique et la Petite Entente ainsi que la

Tchécoslovaquie comprennent que la paix dans les Balkans ne peut être que favorable à celle de l'Europe centrale.

Tandis que le Roi silencieux semble poursuivre ses pensées, je songe que la politique d'Alexandre Ier de Yougoslavie rappelle celle qu'ébaucha son glorieux ancêtre Karageorges, libérateur de la Serbie, lorsqu'il rechercha l'alliance de la France. Quand en 1809 Napoléon eut réalisé en créant l'Illyrie une sorte d'unité yougoslave, le chef serbe, boudant la Russie, dont l'aide lui avait été parcimonieusement accordée pendant la guerre d'émancipation contre la Turquie, avait fait proposer une alliance à l'Empereur par l'intermédiaire de son envoyé Voutchinitch. Karageorges offrait aux Français les forteresses de la Save en échange d'un emprunt, de l'envoi d'ingénieurs, d'artilleurs et d'armes. Le mariage projeté de Napoléon avec une archiduchesse autrichienne détourna l'Empereur de ce projet.

Je me demande si l'avenir réserve à la Yougoslavie de rétablir sous une forme moderne le bloc de l'empire byzantin, bastion contre les immixtions étrangères dans les affaires balkaniques, clef de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

— J'ai souvent entendu, dis-je, en Yougoslavie reprocher à la politique de Mussolini d'être une politique de harcèlement, une politique de prestige, voire une politique de journaliste, de communiqués ; de la sensation, trop de sensation, cela paraît une gageure : on s'en lasse.

— Mussolini est pourtant un homme exceptionnel, dit le Roi.

Puisque le Roi m'a autorisée à la franchise, je fais allusion aux remarques qui m'ont été faites au sujet de la coquetterie de la France avec l'Italie qui rend les Yougoslaves ombrageux :

— Est-il donc exclu de voir l'Italie et la Yougoslavie s'entendre un jour ?

— Mais, répond le Roi avec vivacité, nul ne l'a désiré et espéré plus que moi.

Le Roi me regarde dans les yeux.

— Je sais bien, dit-il, que la politique française a ses nécessités, qu'à côté des engagements pris avec la Petite Entente, elle a à envisager des questions multiples et complexes ; mais je sais avant tout ce que vaut la parole de la France, comme la France sait ce que vaut la mienne et je ne suis pas inquiet.

Nous avons conclu une alliance ; et nous avons confiance en nos amis. La mienne est inébranlable.

Pourtant, au début de mon séjour, j'ai remarqué chez les Yougoslaves, chez ceux qui sont le plus attachés à la France, les symptômes d'une crise de la foi en la France. On m'expliquait, non sans nervosité, que la France laissait émietter la victoire. La France a l'air d'être honteuse de sa force. On m'a même dit dans une boutade : « Si la France avait quitté la Société des nations en claquant les portes, tout le monde passerait aujourd'hui par Paris, au lieu d'aller à Londres et à Rome. » A côté de ces reproches, jaloux de notre réputation à l'étranger, on en ébauche d'autres plus personnels et plus intéressés : « Pourquoi l'Autriche jouit-elle des conditions préférentielles qui nous sont refusées dans la question délicate des contingentements? Pourquoi achetez-vous du blé américain, importez-vous du bois de Finlande, quand nous ne pouvons placer notre blé et notre bois? Pourquoi l'exportation française est-elle si guindée et ne consent-elle ni crédits, ni reprises? Pourquoi ne faites-vous aucune propagande de prestige? Certes la France n'a pas besoin de se faire connaître parmi nous, cependant les générations nouvelles sont sensibles aux images, autant qu'aux idées. »

Oui, aurais-je pu répondre et je l'ai fait quelquefois, vous avez raison, notre politique intérieure fondée sur les masses paysannes, nous contraint parfois à une politique économique étroite; oui, il ne suffit pas d'envoyer des conférenciers en Yougoslavie, alors que les voisins (amis ou non) font parader leur flotte dans les eaux de l'Adriatique ou survoler votre capitale par des avions dernier modèle...

C'est à l'Allemagne que je pense plus spécialement, à l'Allemagne déjà privilégiée parce qu'elle est proche de la Yougoslavie, parce que la langue et la culture allemandes furent pendant longtemps la langue et la culture officielles d'une grande partie du pays. Cependant, à mon tour, je pourrais dire que je ne suis pas inquiète. Je n'ai qu'à faire miennes les paroles que Sa Majesté prononçait tout à l'heure : « Nous avons confiance en nos amis! »

CLAUDE EYLAN.

L'ALGER QUE J'AI CONNU

II (1)

L'ALGER COLONIAL

A la fin du dernier siècle, Alger avait encore le caractère colonial. On sentait toujours le pays en tutelle, qui a besoin d'aide et de protection, où tout est à un ou deux degrés au-dessous de la métropole. On répétait bien dans les journaux et dans les discours parlementaires que l'Algérie était un prolongement de la France. Si c'était vrai, c'était une France de seconde zone, avec quelque chose de vieillot, de provincial et d'exotique tout ensemble. Je me rappelle avoir eu très fortement ce sentiment, lorsque, nouveau débarqué, je considérais les vieilles maisons démodées du quartier de la Marine. Cela avait un air Louis-Philippe et petit bourgeois français. Sur la place de la cathédrale, il y avait un *Hôtel de la Colonie*. Et, chaque fois que je lisais l'enseigne, cela me froissait de n'être qu'un Français colonial. En ce temps-là, entre Algériens, on se disait encore : « mon vieux colon ! »

La ville avait un aspect surtout militaire et administratif : côté caserne et côté bureau. Tout paraissait engourdi et somnolent : on avait une impression de paresse béate sous un ciel trop doux et quelque peu amollissant. Il y avait bien une petite activité agricole et commerciale, mais timide et routinière. Aux yeux des doctrinaires, Alger passait pour une ville de flemmards et de noceurs. Un de mes camarades, homme austère en ses propos et fonctionnaire modèle, ayant été envoyé à Tunis, se livrait à toute espèce de comparaisons déso-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

bligeantes pour Alger. Il était de mode, alors, de sacrifier l'Algérie à la Tunisie. C'était une de ces idées convenues que la presse est chargée d'enfoncer dans le crâne du public, pour colorer certaines reculades ou certaines déficiences. Mon ami, dûment stylé dans les milieux officiels, répétait à qui voulait l'entendre :

— Tunis est une ruche, où tout le monde travaille! Alger est un mauvais lieu!

Depuis, il a fallu déchanter. Jamais l'Algérie, terre d'empire, ne nous a donné les ennuis de la Tunisie, terre de protectorat.

PREMIER ASPECT

Et pourtant si Alger était une colonie, elle était, dès ce temps-là, déjà bien près de la métropole. Je crois même qu'à cette époque les communications avec la France étaient plus rapides et plus nombreuses qu'aujourd'hui. La compagnie Transatlantique et la compagnie Touache assuraient au moins quatre services par semaine. Les bateaux étaient bons marcheurs, s'ils n'étaient pas très confortables. En partant de Marseille à midi, on devait débarquer à Alger le lendemain à la même heure : ce qui arrivait quelquefois.

Il y avait une véritable flotte pour desservir les lignes d'Algérie et de Tunisie. Je me rappelle avec reconnaissance les noms de ces vaillants marcheurs, qui se divisaient en trois ou quatre catégories : il y avait les villes, les maréchaux, les princes et les saints, — la *Ville de Naples*, la *Ville d'Alger*, le *Maréchal Bugeaud*, le *Duc de Bragance*, le *Moïse*, le *Saint Augustin* et, parmi les princes d'Israël, l'*Eugène* et, je crois bien, l'*Isaac Péreire*. J'ai conservé un souvenir particulier de l'*Eugène Péreire* pour en avoir été le passager pendant des années. Ce paquebot avait à Alger une réputation redoutable. J'entends encore un vieux broussard de commandant me dire avec une rudesse toute militaire :

— Vous partez par l'*Eugène Péreire*!... Ah! un sacré rouleur!

Ce « sacré rouleur » était une véritable fabrique de mal de mer. On y était horriblement secoué et, en été, envahi par les cafards. Mais c'était le meilleur marcheur de la ligne. Tout

en agonisant sur ma couchette, je me disais : « Je souffre le martyre ! Mais l'Afrique vaut bien cela ! Ce n'est pas trop payé, même par vingt-quatre heures de mal de mer ! » Le fait est qu'on dansait atrocement sur l'*Eugène Péreire*. J'aurais préféré une vitesse plus modérée sur un Prince ou sur un Duc, voire sur une Ville ou sur un Saint. Mon mauvais sort voulait qu'à chaque départ je tombasse sur « ce sacré rouleur » d'*Eugène Péreire* ! Les paquebots ont la vie dure. Pendant trente ans, j'ai vainement tenté de l'éviter. Encore en 1920, c'est lui que j'ai retrouvé pour me conduire à Tunis. Il geignait dans toute sa carcasse disloquée, il semblait à bout de souffle, et il exhalait ce que Flaubert appelle poétiquement « l'odeur des voyages ». Cela ne l'empêchait point de faire bravement sa route, tout comme un jeune bateau frais émoulu du chantier. Depuis, je ne l'ai plus revu. Qu'est devenu ce vieux compagnon auquel je ne puis songer sans un barbouillement de cœur et une obscure tendresse ?

En général, la traversée est plutôt mouvementée. Mais elle est si rapide, qu'on n'a pour ainsi dire pas le temps de s'en apercevoir. Ce que nous craignions surtout, c'étaient les fureurs du golfe du Lion. Pour se fortifier contre cette épreuve, avant le départ de Marseille, l'usage était d'aller s'empiffrer de coquillages et de bouillabaisse dans un restaurant du Vieux-Port, chez Pascal ou chez Brégaillon. On espérait ainsi pouvoir tenir le coup. Quant à moi, je n'essayais même pas de lutter. Sans attendre le démarrage, je descendais tout de suite dans ma cabine, je m'étendais sur la planche de torture, et après avoir rendu à la Méditerranée tout ce que je pouvais lui restituer, je ne tardais pas à sombrer dans une sorte de coma délicieux. Le lendemain, vers huit ou neuf heures, le garçon, entrebâillant ma porte, me réveillait par un joyeux bonjour :

— Monsieur, on voit les côtes !

On voit les côtes !... Quelle cordiale nouvelle ! Quelle musique douce à mes oreilles ! Je me levais précipitamment : le mal de mer était oublié, je me sentais le pied marin. Et bravement je montais sur le pont, pour voir les montagnes d'Afrique émerger de l'eau bleue...

Quelquefois, en été, on avait une mer d'huile. Alors, cela devenait tout à fait charmant. On mangeait avec appétit les menus plutôt sévères du bord. On arpentait d'un pied raffermi

le gaillard d'arrière, où s'alignaient, tout le long du bastingage, des bancs de jardin encombrés par des gens aux visages pâles et aux cœurs affadis. Au coucher du soleil, le spectacle était admirable : des immensités laiteuses, ou couleur d'ambre, légèrement teintées de rose, des soies chatoyantes, des moires liquides, où l'on se sentait doucement porté, où l'on naviguait comme dans un rêve, jusqu'au moment où la mer éteinte par les grandes ombres nocturnes n'était plus qu'un petit bruit perlé, un glissement suave aux flancs du navire...

Vers minuit, au milieu des ténèbres et de la fraîcheur un peu vive, on entendait crier :

— Les Iles! Voici les Iles! On aperçoit les feux!...

Le paquebot passait au large des Baléares. On s'évertuait à reconnaître les phares de Palma. La plupart du temps, on ne distinguait rien du tout que de vagues scintillations d'étoiles dans les brumes et dans le noir opaque. Mais on se couchait tranquille et satisfait : on avait vu les Iles!...

Pour moi, ces Baléares, devinées plus qu'entrevues, c'était la grande poésie du voyage.

Le lendemain, on se levait, allègre, par une mer toujours calme. Plus de malades. La vue de la côte d'Afrique raffermissait tous les cœurs. On se croyait déjà débarqué. On parlait d'Alger comme si l'on s'y promenait. Il fallait entendre les conversations : les touristes importants, qui avaient tout vu et qui se livraient à des comparaisons dénigrantes pour Alger; les femmes de fonctionnaires qui n'avaient rien vu et qui s'imaginaient qu'à Alger tout le monde avait la peau noire et les cheveux crépus, — naïvetés qui excitaient les quolibets des vieux Algérois :

— Ils se figurent Alger comme un pays de sauvages!... Mais Alger, c'est comme Lyon, mes bons amis! Mêmes toilettes, même tenue, mêmes élégances! Vous vous croiriez rue de la République, ou place Bellecour!...

Cependant, le navire entrait dans la baie. Les hautes montagnes de Kabylie dominaient tout l'horizon, la courbe des rivages s'élargissait, se perdait dans le tremblement des vagues. On saluait, au passage, le cap Matifou et les petites stations balnéaires des environs... Et, peu à peu, la Ville blanche se découvrait dans un repli de la côte, sous les collines du Sahel. On reconnaissait, à droite, le gros œuf blanc de

Notre-Dame d'Afrique, les murs de la Casba, le Fort l'Empereur et, plus à gauche, la coupole du séminaire de Kouba.

Le paquebot tournait, infléchissait sa course vers le nord, — et l'on voyait s'avancer, sous le triangle des vieilles maisons indigènes, les voûtes et les rampes du nouveau port, les quais de la marine, et l'alignement géométrique des maisons neuves qui formaient autrefois le boulevard de l'Impératrice : moderne ceinture du vieil Alger, façade imposante que la colonie offrait tout de suite à ses visiteurs. Mais on ne pouvait s'empêcher de remarquer des brèches dans cette façade. Le beau déploiement du boulevard était coupé par des trous qu'on mit beaucoup de temps à combler, — et cela finissait par les basses et laides bâtisses de la manutention militaire. En somme, un commencement, qui n'aboutissait pas. Un beau départ qui semblait s'arrêter brusquement...

Enfin, les rampes du boulevard se rapprochaient encore. On identifiait les édifices connus et banalisés par la photographie et la gravure : le phare et le pavillon de l'Amirauté, la mosquée de la Marine et celle de la Pêcherie, les tours polychromées de la cathédrale, les palmiers du square Bresson et, dans le fond, l'Opéra municipal. C'était, et c'est toujours, une belle entrée, — une entrée qui ne vaut pas celle du port de Marseille, — mais très saisissante aussi. Des passagers affirmaient que cela rappelait celle de Naples. Qu'importe ! On était prêt pour des merveilles. On était grisé par cette lumière, cette couleur, ce mouvement de foules que l'on pressentait, étourdi par les vociférations des bateliers et des portefaix. Le minaret de la Pêcherie marquait une heure, si l'on avait bien marché. Plus habituellement, il était trois et quatre heures quand on débarquait. La boule rouge et blanche, signalant le paquebot de la Transatlantique, était hissée sur la lanterne du Peñon. Des masses compactes de curieux se pressaient sur le terre-plein de la place du Gouvernement, envahissaient les rampes du boulevard...

Jour de courrier ! Tout l'Alger oisif était là, guettant le retour d'un notable de la colonie, curieux d'assister au défilé des touristes et des hivernants. C'était un événement important dans une journée algéroise de ce temps-là. Et il n'y avait pas seulement là des oisifs et des badauds attendant le retour de M. le gouverneur général, ou une fournée de sénateurs

ou de députés venus pour une vague mission. Il y avait aussi l'honorable corporation des bouchers et des épiciers de luxe qui attendaient l'arrivée du « Veau de France », — viande de choix que l'on faisait venir à grands frais de la métropole. L'arrivée du Veau de France était, elle aussi, un événement sensationnel...

LA VILLE EUROPÉENNE

Dès ces temps reculés, l'Alger européen avait déjà un certain air, — et même, il avait grand air. Ce n'était pas immense, mais c'était bien bâti, aéré et lumineux. On sentait non pas précisément la poussée d'une ville qui a un bel avenir devant elle, mais plutôt un élan contrarié vers la grandeur.

Comme à l'époque barbaresque et aux débuts de la conquête, la partie la plus vivante de la ville, sinon le centre, était toujours l'antique place de la Djénina devenue place du Gouvernement, que les Espagnols appelaient la *Plaza del Caballo*, à cause de la statue équestre du duc d'Orléans qui se dresse à l'une de ses extrémités. Aujourd'hui encore, cette vieille place a conservé tout son caractère, avec sa statue romantique, ses arcades encombrées de bars et de cafés en plein air, son massif de palmiers tout bruissants d'oiseaux, les coupoles et le minaret de sa mosquée, blancheur éclatante qui s'enlève sur le fond bleu de la mer et la ligne violette des monts de Kabylie.

Son animation, ses foules compactes me rappelaient la *Puerta del Sol* de Madrid, qui reste bruyante toute la nuit et même jusqu'aux approches de l'aube. Des cavaliers, des véhicules et des montures de toute sorte sillonnaient continuellement les quatre chaussées latérales du terre-plein réservé aux promeneurs et aux flâneurs. Je crois bien qu'Alger avait alors des tramways à chevaux comme, en ce temps-là, toute ville de province qui se respectait. Mais ce qui frappait tout de suite le nouveau débarqué, c'étaient les *corricolos*, qui, à une allure enragée, filaient à travers les rues étroites, escaladaient les rampes les plus escarpées, et, dans des nuages de poussière, se ruaient vers les prochaines banlieues. Le corricolo était une espèce de cage à poules, munie de deux banquettes longitudinales et percée de petites fenêtres en guillotine. Il voulait

être peint en rouge et jaune et être traîné par deux rosses étiques. Le corricolo, très peu confortable, mais amusant à voir, faisait partie du pittoresque d'Alger. Il s'est vaillamment défendu pendant de longues années et n'a capitulé que devant l'électricité et l'automobile...

L'Algérie, pays de la soif, a toujours été abondamment pourvue d'abreuvoirs publics, et Alger a toujours été une ville de cafés : cafés maures, bodegas espagnoles, cabarets français, bars américains, cafés à l'instar de la Cannebière.

En 1891, la place du Gouvernement n'abritait guère sous ses arcades que des cafés et des estaminets. A toute heure du jour et de la nuit, ces établissements étaient copieusement achalandés. Des foules populaires s'y pressaient. Les gens qui descendaient des tramways et des corricolos ne résistaient pas à la tentation de prendre un verre sur le zinc. Les consommations étaient d'un bon marché invraisemblable. Pour deux sous, on buvait une anisette espagnole, ou une absinthe Berger. Un « Pernod » coûtait trois sous. Et il y avait aussi la limonade Hamoud et la « bille Grima ». Il s'y faisait enfin une grande consommation de vin blanc de Médéah. Les odeurs des buvettes débordaient sur le trottoir et jusque sur la place, mêlées aux effluves marins des coquillages, aux parfums des violettes, des jasmins et des mimosas qui s'exhalaient des éventaires des fleuristes et des écaillères. Les terrasses grouillantes de monde s'étalaient jusque sur la chaussée. Mes amis Pépète et Balthasar, flanqués de leurs « cuadrillas » respectives, venaient y prendre séance pour de longues heures. A l'heure des apéritifs surtout, c'était admirable. L'heure de l'absinthe! Toute une poésie !... Un prince polonais de mes amis, échoué à Alger après d'invraisemblables aventures, beau buveur et fort latiniste, en était si touché qu'il n'avait pas hésité à célébrer cette heure divine en vers latins :

Assidue, inter nos, mediana circiter hora
Psittacus obteritur...

Ce qui voulait dire : « Vers midi, on écrase le perroquet. » Et il l'écrasait, en effet, assidûment.

Tout cela était très gai et un peu grisant comme odeur, comme ambiance, comme lumière et comme couleur. Les

pompons des bérets marins se mêlaient aux rouges chéchias des indigènes ; les blouses bleues des colons et des rouliers aux vestes chamarrées des zouaves et des tirailleurs. Le soleil africain harmonisait et faisait resplendir toutes ces crudités.

Ces cafés populaires occupaient tout le fond de la place du Gouvernement. De là, ils envahissaient la rue Bab-el-Oued et la petite place Mahon. Et même ils contaminaient le côté Bab-Azoun, alors quartier des élégances. Cependant, aux deux extrémités opposées de la place, brillaient encore d'un assez vif éclat deux établissements autrefois célèbres : le café de Bordeaux et le café d'Apollon, tous deux contemporains de la période héroïque qui suivit la conquête. Je les ai connus l'un et l'autre, alors que leur splendeur commençait à décliner. La clientèle bourgeoise émigrait vers des lieux plus modernes. On n'y voyait plus guère que des universitaires qui venaient y tailler une manille en prenant le « mazagran » de la méridienne, ou des fonctionnaires des Ponts et chaussées, anciens polytechniciens, qui s'abîmaient dans les savantes combinaisons du jeu d'échecs.

Je me rappelle aussi qu'un an ou deux avant mon arrivée, des habitués du café d'Apollon y avaient introduit François Coppée, alors hivernant à Alger. Pour un poète, le café d'Apollon semblait, en effet, tout indiqué. Je crois bien qu'on y vit aussi Barrès et Pierre Louÿs ! Ces visiteurs notoires n'y avaient laissé qu'un médiocre souvenir. Pour Coppée, c'est certain. Ses talents de manilleur furent fort peu appréciés. D'ailleurs, le chantre du petit épicier de Montrouge n'avait pas la bosse de l'exotisme : à Alger, il avait froid et il regrettait son estaminet du boulevard Montparnasse.

Puisque j'en suis au chapitre des cafés, qui tenaient alors une si grande place dans la vie algéroise, il faut bien que je commémore le Gruber, l'Oasis et le Tantonville, les deux premiers sur le boulevard de l'Impératrice, le second près du Théâtre, sur la place de la République. Prendre une glace et même un simple bock, le dimanche après midi, sur la terrasse d'un de ces établissements fameux, aux accords de la musique municipale, qui jouait alors sous les bambous du square Bresson, c'était le rêve des familles bourgeoises et le vœu des militaires perdus dans les lointaines garnisons du Sud...

Ainsi, le beau monde commençait déjà à déserter la véné-

rable place du Gouvernement pour le quartier Bab-Azoun et ses prolongements. Seul, l'imposant hôtel de la Régence (anciennement de la Tour du Pin), qui depuis un siècle occupe presque tout un côté de la place, continuait, dans ce milieu devenu populaire, une tradition d'élégance. Il avait une clientèle d'hiverneurs, bien que, dès cette époque, il y eût déjà de grands hôtels touristiques installés sur les hauteurs de Mustapha. Ce coin de la Régence était celui des coiffeurs selects, des fleuristes, des marchands de tabacs de luxe. A l'angle de la rue Bab-el-Oued, s'ouvrait le magasin de vente de la célèbre firme Mélia, où l'on faisait main basse sur des monceaux de cigares et de cigarettes, négligemment offerts aux convoitises du passant : excellents *bastos*, havanes de premier choix. Et il y avait aussi les Berthomeu, et, sur le boulevard de l'Impératrice, les Tinchant, citoyens belges, qui, avec les produits de leur pays, vendaient tout un assortiment de tabacs anglais et américains.

Sur la place du Gouvernement, deux directions sollicitaient le visiteur : à gauche, la rue Bab-Azoun, qui était le côté chic ; à droite, la rue Bab-el-Oued, qui l'était beaucoup moins.

Et pourtant, au lendemain de la conquête, Bab-el-Oued avait eu sa période d'éclat, comme l'attestait encore le vieil Hôtel de Paris, qui, de mon temps, n'était plus fréquenté que par des commis-voyageurs et de vagues universitaires. Cette rue européenne, tracée en plein quartier mauresque, en avait gardé quelque chose de pittoresque et aussi de négligé et d'un peu sordide. L'ambiance, comme l'odeur, y était maltaise et mahonaise. Sous ces étroites arcades, on frôlait d'inquiétantes épiceries, enguirlandées de rouges saucisses valenciennes, hérissées de queues de morue, et qui vous soufflaient aux narines de violents effluves de saumure et de piments de Cayenne. C'était aussi le quartier des pâtisseries et des confiseries populaires, des magasins de nouveautés et des bijouteries bon marché. Vers le milieu, contre l'ancienne mosquée bâtie par un renégat italien et devenue l'église catholique de Notre-Dame des Victoires, il y avait une échoppe de barbier maure. Quand on passait, on voyait cet homme farouche coller brutalement la tête du client contre le mur de la mosquée et

brandir de l'autre main une espèce de coutelas, comme pour lui couper le cou. Après quoi, il se mettait à le raser avec beaucoup de douceur et de dextérité...

On débouchait sur la place Bab-el-Oued, encadrée par les bâtiments fastueux du lycée et par la laide caserne du génie. Et puis on tombait dans un grand terrain vague, dominé par les terrasses en étages du Jardin Marengo et par les premières maisons de la Rampe Valée. Au fond, on apercevait la mer, quelques misérables poivriers tout poussiéreux, et la ligne des remparts qui aboutissaient à une double porte voûtée, avec ses ponts-levis, comme celles de nos vieilles enceintes à la Vauban : la nouvelle Porte Bab-el-Oued, conduisant au Faubourg du même nom.

Bab-Azoun offrait des perspectives plus riantes.

Et pourtant cette étroite rue en arcades, quelque peu tortueuse elle aussi, n'est guère plus brillante que Bab-el-Oued. C'est bas et tassé, et tout y présente l'aspect mesquin et ladre de l'époque homaisienne et prud'hommesque. Mais je ne daignais pas voir ces laideurs. Le profil de la rue et des bâtisses n'existait pas pour moi. Je ne considérais dans Bab-Azoun que la splendeur de ses magasins et l'élégance de ses passants, à l'heure du trottoir ou du « persil », comme nous disions : à savoir à midi et à sept heures du soir. Encore ces splendeurs et ces élégances ne se déployaient-elles que sous les arcades de gauche (en venant de la place du Gouvernement). Le côté droit, réservé aux petites boutiques et à la clientèle populaire, était sans gloire et mal porté.

On s'écrasait les pieds sous cette galerie minuscule. Parmi les figurants de ce défilé bi-quotidien, les plus voyants étaient naturellement les militaires, les officiers de la garnison, zouaves, tirailleurs, chasseurs d'Afrique. Les petites modistes du passage Duchassaing, les midinettes, les demoiselles de magasin se mêlaient aux femmes de fonctionnaires. Le lieutenant Lorgnegrut et le capitaine Ronchonnot braquaient leurs monocles. Les retraités venaient aussi faire leurs petits embarras en Bab-Azoun, à l'heure du « persil ». Il y avait parmi eux un gaillard superbe, qu'on appelait « le Pot de fleurs », tellement ce sexagénaire était fleuri et parfumé. L'oreille rouge et le teint vermeil, moustache au vent, le

feutre en bataille, un énorme œillet à la boutonnière, un œillet plus gros que sa rosette d'officier, la taille pincée dans un dolman de coutil blanc, le Pot de fleurs s'avançait d'un pas conquérant, en balançant sa canne et en assénant sur les femmes des œillades assassines.

Bien entendu, messieurs les fonctionnaires prétendaient ne point céder le pas aux militaires. Mais comment lutter contre le prestige de l'uniforme? Les gens bien habillés étaient rares, en ce temps-là. Presque tout le monde portait le chapeau mou et le veston. En été, dolman et pantalon blancs, chaussures de toile. Le casque colonial, ridiculisé par Tartarin, n'était arboré que par de naïfs touristes, ou des nouveaux débarqués. Seuls, M. l'ingénieur en chef des Ponts et chaussées et M. le conservateur des hypothèques se distinguaient par une inexorable correction de tenue, l'un, en jaquette, portant plié sur son bras, par les coups de sirocco les plus intenses, un somptueux pardessus à revers de moire, — et l'autre bravant les ardeurs caniculaires sous un haut-de-forme à bords plats, sanglé dans une redingote de drap mortuaire et cravaté de noir. Ce personnage funèbre servait de repoussoir à l'insolent Pot de fleurs, qui était la gaieté et le pittoresque des arcades Bab-Azoun.

Ces arcades, ce n'étaient même pas cent mètres: on allait et venait de la place du Gouvernement au square Bresson. Assez rares étaient ceux qui, arrivés au square, tournaient à gauche et gagnaient la galerie beaucoup plus large du boulevard de l'Impératrice. De ce côté-là, on jouissait d'une vue magnifique sur le port et sur le golfe, on respirait l'air marin, on était au large, tandis qu'on s'écrasait sous Bab-Azoun. Cependant la foule ne s'y portait point, sans doute parce que le soleil de midi inondait les arcades, mais surtout parce que les grands magasins y étaient rares: rien que des cafés, des bureaux et des banques. Bab-Azoun, au contraire, offrait aux convoitises féminines tout un chatoiement d'étalages. Il y avait là les Louvres et les Bons Marchés algérois, les vitrines des bijoutiers, les grands pâtissiers et confiseurs, — et la boutique de Ruff, le libraire, où l'on trouvait les dernières nouveautés. Tassé dans sa graisse et comme collé à son comptoir, Ruff, ancien gendarme et bon israélite alsacien, dirigeait, du fond de sa librairie, les consciences littéraires : on y feuilletait

l'Orme du Mail et l'on y entendait jaboter M. Bergeret.

A l'entrée de la rue, on s'arrêtait devant la maison Fille, la grande pâtisserie d'Alger, en ce temps-là, toujours regorgeante de monde à toute heure du jour. Les thés de cinq heures étaient particulièrement brillants. En hiver et au printemps, on y voyait des hiverneurs et le corps diplomatique. M. le consul d'Allemagne et sa famille, qui occupaient plusieurs petites tables, s'y distinguaient par leur appétit et leur fracas. On y voyait aussi quelques riches propriétaires et des gentilshommes-fermiers des environs, qui étaient venus en cabriolet, ou à cheval : l'automobile ne se développa qu'à partir de 1900. Bottés et éperonnés, la cravache haute, ces hobereaux étaient la gloire de la maison Fille et ajoutaient une note spéciale, à la fois coloniale et militaire, aux élégances de la rue Bab-Azoun.

Les dernières arcades de cette rue fameuse marquaient la limite sinon des terres habitables, du moins des régions ambulatoires. Même le soir, lorsque la chaleur était tombée, on ne dépassait guère les palmiers et les bambous du square Bresson et de la place de la République. Et pourtant, quel splendide paysage se déployait devant les promeneurs qui, à l'heure du crépuscule, arpentaient le trottoir du boulevard de l'Impératrice, cette avenue qui domine le port et qui est parallèle à Bab-Azoun : les lumières s'allumant le long des rampes, l'amphithéâtre de la Ville blanche qui se teintait de mauve dans la nuit tombante, les cyprès et les coupoles mauresques de Mustapha, la courbe soudainement étalée des collines et des rivages et, par-dessus tout cela, les pics neigeux du Djurjura...

Mais, au lieu de contempler cette merveilleuse féerie du soir, on préférait s'entasser aux terrasses du « Tantonville » et des cafés voisins. Et puis enfin il y avait là, derrière le square, le Théâtre municipal, — l'Opéra, comme on disait pompeusement, — attraction irrésistible. Les gens d'Alger étaient aussi fiers de leur Opéra que ceux de Nice. Les hôteliers s'évertuaient à y organiser des vegliones comme en Côte d'Azur, des saisons théâtrales, comme à Monte-Carlo. En dehors d'une vague clientèle d'hivernants et d'étrangers, il y avait alors, à Alger, tout un petit clan d'amateurs. On avait

sa loge à l'Opéra. Pour les israélites riches, question de snobisme. Pour d'autres, question d'économie. Le prix de l'abonnement était si modique que certaines personnes trouvaient à la fois plus agréable et moins coûteux de passer leurs soirées au théâtre, où l'on était chauffé et brillamment illuminé, que dans des appartements sans feu et parcimonieusement éclairés de méphitiques lampes à pétrole. On se signalait un ménage universitaire qui, pour cette raison, était tous les soirs à l'Opéra et qui subissait stoïquement les pires rengaines du répertoire, devant des salles vides...

Mon vieil ami, Charles de Galland, enfant d'Alger (il était né, m'assure-t-on, rue des Consuls, au cœur du plus vieil Alger), violoniste et virtuose de première force, essayait de faire l'éducation musicale de ses compatriotes. Il attirait au théâtre du square Bresson de grandes vedettes parisiennes. En pleine terreur wagnérienne, il sut même imposer l'œuvre de Saint-Saëns. Tant et si bien que l'illustre maître en personne consentit à venir manifester sa divinité aux Algérois. Que dis-je? il s'installa dans Alger, il en prit possession comme d'un fief et il lui resta fidèle jusqu'à son dernier soupir. Une année il loua, à la Pointe Pescade, une villa vaguement mauresque, où il composa sa *Suite algérienne*. Cependant, cette musique savante n'était pas acceptée sans résistance : au fond, le goût du public, très panaché d'Italiens et d'Espagnols, allait à des œuvres plus faciles. Ce qu'on jouait ordinairement, c'était *Boccace* ou *Cavalleria rusticana*, et, quelquefois, *Manon* ou *Carmen*. La presse locale ne ménageait pas l'amour-propre de l'auteur d'*Henri VIII* et de *Samson et Dalila*. Cela souleva, à un certain moment, toute une polémique, où il crut devoir intervenir. Irascible, il répondit lui-même à ses détracteurs, il leur répondit en prose et en vers. Et je ne sais vraiment par quel sortilège diabolique ces alexandrins baroques du grand musicien se sont accrochés à ma mémoire :

Tu peux me dénigrer, ou bien me louanger :
Mon âme s'en bat l'œil, ô critique d'Alger !...

Tout cela est bien oublié. Aujourd'hui, Alger ne veut plus se souvenir que du grand artiste qui a tant aimé son ciel et ses paysages. Le nom de Saint-Saëns a été donné à un des boulevards de la ville nouvelle.

Il y a quarante ans, la ville coloniale, emprisonnée dans ses remparts, finissait à l'extrémité des rues de Constantine et d'Isly. Ces quartiers neufs et en général assez bien bâtis, manquaient un peu d'animation.

La rue de Constantine ne s'égayait guère que le dimanche, à la sortie de la messe de onze heures, la messe élégante de la paroisse Saint-Augustin : petite église mesquine, tout à fait indigne de ce riche quartier, et dont le mince clocher villageois détonne au milieu des imposants *buildings* qui l'environnent. Quant à la rue d'Isly, devenue aujourd'hui la plus commerçante et la plus vivante du nouvel Alger, elle était, en ce temps-là, plutôt somnolente. Elle s'arrêtait, en réalité, au rond-point, où se dressent toujours la statue de Bugeaud et l'hôtel du XIXe corps d'armée. Après cela, commençaient des guinguettes populaires, des échoppes de petits négoces, des ateliers de maréchaux-ferrants, de charrons et de bourreliers : c'était le quartier du roulage, importante entreprise dans un pays où les chemins de fer étaient rares, — et qui nécessitait tout un personnel et des industries que l'on ne connaissait plus en France. On se trouvait presque à la campagne : des fumiers s'amoncelaient dans les cours. Les poules couraient jusque sur les trottoirs, qui sentaient l'anisette, le cuir et l'écurie. Et l'on aboutissait à une placette, occupée, en son centre, par le buste du docteur Maillot, propagateur de la quinine, — ce qui faisait une chose très laide. Au fond, une porte à prétentions architecturales, une porte à colonnes et à pilastres, œuvre du Génie, qui a été transportée sur l'esplanade de Bab-el-Oued, lors de la démolition des remparts : au delà, passés les ponts-levis, la banlieue commençait.

Après cela, si l'on ne voulait pas sortir d'Alger, on grimpait par des sentiers qui serpentaient à travers l'herbe rare des terrains militaires jusqu'au joli quartier Saint-Augustin, d'où l'on avait, par endroits, une vue admirable sur la rade et sur la baie. Ce quartier clérical, qui commémorait à la fois l'évêque d'Hippone, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, et Jean Levacher, martyrisé par les Barbaresques, avait alors un petit air bucolique qui m'enchantait. Il s'adossait à des pentes ombragées et verdoyantes; des jardins s'étagaient au-dessus ou à côté de ses maisons. Et, le matin à l'aube, quand les façades ensoleillées étaient encore humides de la fraicheur nocturne,

on y voyait dévaler des troupeaux de chèvres et l'on entendait nasiller la flûte du chevrier maltais. Un peu plus loin, au croisement des Tournants Rovigo, il y avait même une vacherie suisse, à côté d'une auberge de la Croix de Malte. Et c'était une étrange impression : en sortant de la pieuse enclave placée sous l'invocation de saint Augustin et qui rappelait certaines rues de Barcelone ou de Valence, on tombait dans cette longue rue montante, aux zigzags déconcertants, que forment les Tournants Rovigo, et dont l'aspect était alors vaguement cosmopolite : vacherie suisse, petites maisons pauvres de la banlieue lyonnaise, bars marseillais, bodegas espagnoles, modestes logis bourgeois du temps de Louis-Philippe, grands immeubles modernes à cinq ou six étages...

J'ai habité quelque temps un de ces buildings : c'était tout en haut des Tournants, c'est-à-dire tout en haut de la ville, au-dessus de cette trouée en escaliers, qu'on appelle le boulevard Gambetta et qui, dévalant toute droite, d'un mouvement rapide et presque perpendiculaire, semble s'abîmer dans la mer. Du haut de ce belvédère, la vue est magnifique. D'un côté, les vieux remparts vermeils de la Casba, avec leurs meurtrières et leurs créneaux maugrebins, de l'autre les blancheurs mauves de la ville neuve et les coteaux couronnés de pins et de cyprès de Mustapha ; en face, l'immense envergure de la baie d'Alger, déployée en demi-cercle jusqu'au cap Matifou, les monts de Kabylie, et, plus près du regard, pressé par la ceinture des môles, au milieu de l'eau bleue, le peuple frissonnant et bougeant des pavois et des vergues sur les navires et les embarcations de pêche. Certains soirs, par les temps calmes, lorsque tout est reflets et miroitements liquides, j'avais l'illusion que la mer, avec ses barques et ses bouées flottantes, allait entrer chez moi, par la porte ouverte de mon balcon, d'où l'on n'apercevait plus que l'étendue marine illuminée.

Quand on avait atteint les dernières maisons des Tournants Rovigo, on redescendait vers la ville, en longeant les bastions de la Casba et en suivant la route poudreuse qui s'intitule le boulevard de la Victoire : c'est par là, en effet, que le 5 juillet 1830, le maréchal de Bourmont, à la tête de ses troupes, fit son entrée solennelle dans Alger. Il y entra par la Porte Neuve, qui a disparu avec le mur d'enceinte. Mais la rue du

même nom existait encore, longue rue étroite et farouche, dont on ne voyait que l'embouchure pleine d'ombre, qui s'engouffrait, d'un mouvement brusque, entre ses vieux logis aveugles, et, par des escaliers au dur pavé, dégringolait vers les profondeurs mystérieuses de la ville indigène.

On saluait au passage, à l'entrée de la Casba, la triste mosquée, devenue l'église Sainte-Croix, puis la plus désolante prison civile, et l'on avait le choix, pour redescendre dans Alger, entre les lacets interminables de la Rampe Valée, pendant exact des Tournants Rovigo, et le fossé en escaliers des anciens remparts turcs, pendant lui-même du boulevard Gambetta, et qui tombe en droite ligne sur la mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman.

Cette mosquée, dont la réputation est quelque peu surfaite, est surtout agréable à regarder des terrasses du Jardin Marengo. Ce qu'elle a de mieux à montrer, c'est son petit minaret quadrangulaire à revêtement de faïences peintes et à triple étage de colonnettes. Cette jolie silhouette est du plus heureux effet au milieu des verdures du vieux jardin qu'elle surplombe. J'aime Sidi Abd-er-Rhaman à cause du jardin Marengo, à cause de ses terrasses ombragées, aux vasques chantantes et pleines de grenouilles, à cause de ses beaux arbres, de ses palmiers, de ses yucas et de ses bellombras. Cet ancêtre des jardins algérois a quelque chose de vieillot, de provincial et de créole, qui m'a toujours charmé. Il est pour moi le symbole du vieil Alger colonial, qui commence avec 1830. Et il est déjà tout chargé d'histoire : il a une colonne, élevée par un grognard de Marengo (d'où son nom) et dédiée à Napoléon, le brave des braves, qui « avait prévu cette conquête », comme dit l'inscription gravée sur le socle. Il a un kiosque mauresque consacré à la mémoire du duc d'Orléans. Les noms des rues avoisinantes évoquent les fastes militaires et les héros de la conquête, — et, par toutes ses perspectives, il rappelle les épisodes de la prise d'Alger. Il faut sauver des démolisseurs et garder pieusement le vieux jardin Marengo.

Et maintenant nous voici au bout de l'Alger colonial, enfermé dans les murailles du Génie militaire, — et tel qu'il a subsisté jusqu'au début de ce siècle. Mais, déjà, il aspirait à briser sa ceinture trop étroite : ses faubourgs et sa banlieue étaient au moins aussi importants que la ville elle-même,

DE LA CANTÈRE A NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Quand on quittait le Jardin Marengo et, qu'après avoir longé l'esplanade de Bab-el-Oued, on passait le pont-levis des fortifications, tout à coup, on avait l'impression de se trouver en pleine campagne. A droite, un monticule gazonné, où se trouvait un vieux cimetière juif, avec la tombe autrefois célèbre du rabbin Barchicha, but de pèlerinage pour les Israélites d'Alger et des environs. En face, il y avait une guinguette non moins connue, à l'enseigne du Mamelon vert. Et c'est de là que partait, sur la droite, une route qui suivait le littoral et qu'on appelait pompeusement l'avenue Malakoff, parce que, un peu plus bas, elle était bordée de quelques masures. A gauche, une autre route, à travers des terrains vagues et des cambuses, conduisait au faubourg populeux de la Cantère.

La Cantère était primitivement une carrière (*Cantera*, en espagnol), — la carrière, — d'où est sorti à peu près tout l'Alger moderne. Une population presque exclusivement espagnole vivait là de l'exploitation de la pierre : carriers, terrassiers, charretiers, muletiers, maçons, charbonniers, avec quelques petits commerçants et de nombreux cabaretiers, qui vendaient presque exclusivement de l'anisette, de la limonade et les vins du crû. Il y avait bien aussi quelques Juifs et quelques Français à la Cantère, mais à l'état sporadique. Le gros des habitants se composait de gens de Valence et d'Alicante. Très peu de Catalans et de Mahonais. Un Castillan était un oiseau rare dans ces parages. Et il était l'objet d'une certaine considération à cause de son langage aristocratique, qui était disait-on, celui de la Cour, — *la Corte*, — c'est-à-dire celui de Madrid. La multitude ne parlait que le valencien, qui était le dialecte en quelque sorte national de la Cantère. Mais, après soixante ans d'occupation française, la plupart de ces Cantérois parlaient couramment le français. Ils n'usaient du valencien qu'entre eux, exactement comme les Marseillais de Marseille usent du provençal. Ils étaient fiers de parler une langue qui était celle des maîtres du pays, de la haute société algéroise, et qui rendait à leurs oreilles un son encore plus aristocratique que le castillan. Leur français était bien panaché d'un certain

nombre de locutions espagnoles et provençales et de mots arabes d'un usage courant et connus de tout le monde : il restait essentiellement français et ne ressemblait que de très loin à l'affreux charabia des Arabes et des Juifs qui, alors, essayaient de s'exprimer dans notre langue.

On me permettra d'y insister, parce qu'une erreur est en passe de s'accréditer sur ce point. Les Algérois d'aujourd'hui s'imaginent qu'il y a eu, entre 1880 et 1900, une langue populaire, une langue des rues d'Alger. Et de bons pédants d'université s'apprêtent déjà à écrire des thèses de doctorat sur cette langue morte. Pure imagination de gens qui ne sont pas sortis de leur cabinet. Il n'y a pas eu une langue populaire algéroise, il y en a eu plusieurs. Et voilà la première erreur. Une autre erreur, c'est de les confondre. Les gens de la Cantère avaient leur français à eux, qui n'était pas celui des Maltais, et des pêcheurs de la marine (la plupart Napolitains), lequel se distinguait nettement du français de Belcourt et de Mustapha inférieur, en général parlé par des Italiens et des Marseillais. Enfin, il y avait le « bicot » et le juif de la rue Randon, qui n'était plus du français, mais une horrible mixture de toutes les langues parlées à Alger, quelque chose comme le « petit nègre » algérois ; c'est ce « petit nègre » que des personnes mal averties voudraient nous présenter comme la langue populaire algéroise pendant les dernières années du dernier siècle.

En réalité, c'était le provençal qui dominait tous ces langages méditerranéens. Ce sont des Provençaux, qui, avant l'instituteur, ont appris le français aux Espagnols, aux Maltais et aux Italiens ; qui les ont initiés aux élégances françaises ; qui leur ont imposé leur accent et leurs locutions favorites.

Je me souviens d'avoir eu pour propriétaire, dans la Rampe Valée, une bonne dame de Marseille, qui s'appelait Mme Roux. Les Mahonais du quartier, à l'imitation des Provençaux, l'appelaient Mme Roux', en faisant sonner l'*x*, à la marseillaise, et même Mme Rouxe (prononcez Rouxeu) ! Bientôt cela ne suffit plus à leur goût pour la pompe. Il fallut mettre une queue à ce nom décidément trop court. Et Mme Roux' devint Mme Rouxt' et finalement Mme Rouxteu. Très amusé par ces transformations mahonaises d'un honnête nom marseillais, je proposai à mon tour une dernière rallonge : Mme Roux'teus-

teu, qui, à mon vif regret, ne fut pas adopté. J'avais violenté le génie de la langue populaire...

Les Valenciens de la Cantère parlaient donc le français des quais du Vieux Port de Marseille, mais mélangé de tournures et d'expressions espagnoles et de quelques mots d'arabe. Telle était la langue de Bab-el-Oued, avant que l'école primaire l'eût rapprochée du français officiel.

Mais, de même qu'ils avaient conservé leur dialecte natal, ils conservaient aussi les costumes, les usages et les nourritures de leur pays. Les femmes portaient toujours la mantille de tulle et quelques-unes le châle de Manille. Les hommes gardaient la petite blouse de lustrine noire, à empiècement et à plis nombreux, avec le sombrero à larges bords. Mais, depuis longtemps déjà, s'y mêlaient les bérets pyrénéens et les blouses bleues à broderies blanches et noires introduites par les colons languedociens et les rouliers d'Aix et de Perpignan. Et l'on continuait à se régaler de la « botifarre » nationale et de la « soubresade » bourrée de piments et de poivre rouge. Et chaque année, on s'en allait en foule manger solennellement la « mouna », le gâteau de Pâques, dans quelque crique ensoleillée de la plage.

Cela décevait les romantiques amateurs de couleur locale, qui exigent qu'Alger soit un pays nègre, avec beaucoup de chameaux, de mosquées et de burnous. La Cantère n'était pas un endroit pour touristes. Mais ses foules m'ont toujours émerveillé par leur animalité splendide, leur ardeur de vivre et de jouir, la beauté de leur sang : le bouillonnement du sang des races, c'est là surtout que je l'ai observé. Avec ses innombrables ramifications à travers tout le pays, la Cantère m'apparaissait comme le grand réservoir racial de l'Afrique latine.

Ce n'était pas grand chose, en ce temps-là : deux ou trois longues rues parallèles, coupées par quelques venelles transversales, une petite église coloniale, un marché, une vieille fontaine turque. En revanche, on pouvait partir de là pour de très jolies promenades.

A gauche, par un sentier qui s'embranchait sur la route du Frais Vallon, on grimpait jusqu'à la Casba, en longeant le cimetière musulman d'El-Kettar avec ses stèles de marbre blanc, entre lesquelles circulaient des formes long drapées.

Ou bien, on s'engageait sous les maigres ombrages du Frais Vallon lui-même, qui ne justifiait pas toujours son nom, qui n'était frais que dans nos imaginations, mais que nous trouvions le plus poétique du monde avec ses vieilles villas mauresques, son oued en cascades au fond d'un petit ravin hérissé de cactus et d'aloès, son café maure où l'on s'arrêtait pour boire une gorgée de café brûlant et griller une cigarette, avant de reprendre l'ascension ardue vers les hauteurs de la Bouzaréa. C'était charmant par un tiède matin de printemps, lorsque les feuillages et les verdures n'étaient pas encore gris de poussière ou fripés par les siroccos.

De l'autre côté, une rue montante vous conduisait à l'Hôpital du Dey, ancienne résidence estivale du dey d'Alger, ensemble un peu incohérent de bâtiments mauresques, aux traditionnels patios à colonnettes, aux inévitables carreaux de faïences, le tout au milieu de jardins spacieux que nous embellissaient le soleil africain et les floraisons d'un printemps prodigue. En suivant les murs de l'hôpital, on atteignait enfin le terre-plein de Notre-Dame d'Afrique, après avoir laissé à gauche le chemin des Consuls, souvenir des temps barbaresques. Assurément, les églises du cardinal Lavigerie ne brillent point par leur beauté, mais elles sont, en général, merveilleusement placées. Du haut de sa colline en proue de navire, la blanche coupole de la Basilique a du moins l'avantage de dominer un immense paysage marin. Mais ces vues splendides sont, si j'ose dire, la banalité d'Alger. Dans cette ville en amphithéâtre, comme dans ses environs, tout fait spectacle, tout est panoramique. A chaque coin de rue, à chaque détour des chemins en lacets ou en escaliers, un décor est planté.

De ce haut lieu, on redescendait vers Saint-Eugène, longue rue tortueuse bordée de villas et réputée fraîche en été. Villas de riches israélites ou de riches Maltais, auxquels se mêlaient quelques consuls étrangers, quelques retraités de l'armée ou de la marine, quelques fonctionnaires aussi. Saint-Eugène était le type de la banlieue coloniale. Il ne fallait lui demander qu'un peu d'ombrages et, le long de la mer, quelques points de vue vraiment très beaux, comme le vieux Fort des Anglais et les rochers de la Consolation. De là, le regard embrassait tout le golfe jusqu'à Matifou et jusqu'au Djurjura toujours

voilé de brumes. Et, tout près, à droite, on voyait les hautes maisons de la Casba et ce qui restait des anciens remparts barbaresques dévaler en une masse puissante vers les écueils de Bab-el-Oued...

Tout cela est envahi aujourd'hui par le pullulement des constructions neuves qui obstruent les perspectives.

DE LA RUE DE CONSTANTINE AU JARDIN D'ESSAI

La Cantère, au nord d'Alger, avait déjà son pendant, au sud, dans cette agglomération populaire, qui s'étend tout le long du littoral et qui, depuis près d'un demi-siècle, n'a cessé de se développer : population surtout provençale, languedocienne et italienne, à laquelle se mêlaient quelques Espagnols.

En sortant de la rue de Constantine, après avoir franchi les fortifications et la zone militaire, on tombait dans des terrains vagues aux pentes caillouteuses, qui, d'un mouvement rapide, descendaient vers la mer. C'était le quartier de l'Agha, qui, si j'en crois de vieilles gravures datant du règne de Louis-Philippe, n'a jamais été bien riant. Il y a quarante ans, toute trace de végétation avait disparu. Rien que des fours à chaux, comme on en voit aux portes de toutes les villes d'Orient, un sol creusé et bouleversé, coupé de petits sentiers de chèvres et, témoin d'une époque disparue, une fontaine turque, qui tombait en ruines et, depuis longtemps, ne donnait plus d'eau.

En contre-bas, se trouvait un établissement aquatique, alors très fréquenté : les bains de mer de l'Agha, lesquels répondaient aux bains de Bab-el-Oued, de l'autre côté de la ville, établissement non moins fameux et dirigé par un Mahonais, portant le nom farouche de Matarès et terrible aux nageurs inexpérimentés. Les bains de l'Agha comprenaient non seulement des cabines, mais une buvette et un restaurant en plein air, où le beau monde se donnait rendez-vous pendant les chaudes soirées du mois de juin, avant les grands départs « pour France », comme disaient les Algérois. On dînait là sur une terrasse en bois qui dominait la mer, on y mangeait d'excellent poisson et des bouillabaisses à faire pâlir de jalousie celles de Marseille. Dans la chaleur des photophores que tempéraient la brise marine et un commencement de fraîcheur nocturne, on s'éternisait devant les petits verres et les boissons

glacées et l'on rentrait en ville dans des barques de pêcheurs ou de bateliers indigènes qui, sur la plage, attendaient le client. Les soirs de lune, le spectacle du port et de la ville illuminée était féerique.

Au delà des bains, commençait une longue rue faubourienne, poussiéreuse et débraillée, qui aboutissait au Champ de Mars, à l'Arsenal et aux casernes de cavalerie. C'était grouillant et coloré, extrêmement intéressant pour l'observateur comme pour le peintre de mœurs. On retrouvait là, dans cette poussière et cette aridité africaine, de petits coins de France qui vous étaient comme une salutation amicale. Le long du Champ de Mars, commençait une zone lyonnaise appelée encore aujourd'hui Belcourt, avec des logis et des cafés qui évoquaient certaines rues de Vaise ou de la Guillotière. Plus loin, une enclave auvergnate, dénommée Nouvel-Ambert. Au milieu de tout cela, une population sensiblement différente de celle de Bab-el-Oued.

Mais l'ordinaire touriste ne voyait dans cette longue rue, quelque peu sordide et débraillée, qu'une avenue désagréable à traverser pour se rendre au Jardin d'essai.

Ce célèbre jardin, créé dès les premières années de la conquête, a mérité de bonne heure sa réputation. A la fois pépinière et promenade publique, il éblouissait le visiteur par la luxuriance de sa végétation et par toute une variété de plantes exotiques. Depuis il a été agrandi et embelli. Mais je regrette sa simplicité débonnaire, son aspect encore à demi rustique, le petit café maure près de la fontaine lambrissée de faïences et surtout les magnifiques platanes qui formaient une vaste tente de verdure, haute comme une voûte de cathédrale, au-dessus de ce lieu de fraîcheur, tout plein de ramages d'oiseaux et d'eaux courantes et murmurantes. Et je regrette aussi les retraites secrètes au bout du jardin, les petites rotondes où l'on pouvait s'isoler sur un banc, dans l'ombre criblée de soleil des ficus monstrueux, ou devant un bassin minuscule envahi par les papyrus et les capillaires.

En dépit des embellissements, le Jardin d'essai a conservé ses splendeurs végétales, ses allées de bambous et de dracénas, ses tapis de roses au printemps, et, à son extrémité qui touche à la mer, cette petite oasis de palmiers, d'où l'on a une vue incomparable sur le golfe, sur le port et sur Alger, qui a l'air

d'une ville toute en marbre blanc. Les soirs d'automne et de printemps, au crépuscule, devant cette toile de fond merveilleuse, on assiste à des jeux de lumière, à des féeries blondes et mauves, mauves surtout, dont les nuances et la douceur sont infinies...

DES PORTES D'ISLY A LA COLONNE VOIROL

Ces portes, c'était pour moi l'entrée dans un monde enchanté : le quartier des villas et des grands hôtels cosmopolites, des gens riches, des hiverneurs de marque, des étrangers et des artistes. Avec leurs prétentions monumentales, leurs pilastres et leurs colonnes à tambour, ces braves portes d'Isly faisaient toute espèce d'embarras pour vous donner par avance une idée de ces splendeurs.

Mais pour y arriver, il fallait, comme pour le Jardin d'essai, traverser d'abord une zone ingrate, la bourgeoise rue Michelet, artère principale d'un Mustapha qui, n'étant plus inférieur, n'était pas encore supérieur, et qui sentait un peu le faubourg. Les ponts franchis, on avait à sa droite un pâquis planté d'eucalyptus et qui s'intitulait pompeusement : « le Parc d'Isly ». Il a disparu depuis longtemps. Je ne le regrette pas. Ce parc était mal peigné, et ses eucalyptus, démentant leur nom, donnaient fort peu d'ombrage. Il y avait, après cela, — et il y a toujours, — l'imposante façade des Écoles supérieures (devenues Université d'Alger), construites depuis peu sur un emplacement que les maraîchers mahonais appelaient *El camp des naps*, le champ des navets : terrain évidemment désigné pour la culture universitaire. Et puis après avoir atteint, dans un petit tramway poussif, les hauteurs du Plateau Saulière, on commençait enfin l'ascension de Mustapha supérieur : montée ou descente triomphale par une route en lacets, dont chaque boucle marque un changement de paysage. Et quel paysage ! Tout le golfe étalé jusqu'aux lointaines plages du cap Matifou, les blancheurs d'Alger et de l'Amirauté, le port, les rouges cheminées des navires, la courbe étincelante des môles et les monts de Kabylie à l'horizon !...

De chaque côté de la route montante, le défilé des villas fameuses : le Bardo, alors complètement restauré et habité par le musicien Pierre Joret, le Bardo avec sa cour de marbre, ses

bassins et ses jets d'eau, ses kiosques et ses cafés maures, ses jardins en terrasses, petit alhambra algérien. Puis, la villa du gouverneur, ou Palais d'été ; la villa Francis, véritable musée d'art indigène, composé et aménagé avec un goût exquis par un amateur anglais, collectionneur fervent. Au milieu de tout cela, les grands hôtels échelonnés de distance en distance jusqu'au bois de Boulogne et jusqu'à la colonne Voirol : blanches façades encadrées de cyprès, de palmiers et d'eucalyptus, tapissées de bougainvilliers, de banxias, de plumbagos et de roses grimpantes. Un air Côte d'Azur, mais corrigée par l'esthétisme et la tenue britanniques, embellie et enchantée par je ne sais quoi de secret, de violent et de voluptueux que l'Islam dépose partout où il passe.

Parmi tous les chemins et les sentiers qui aboutissaient à la grande avenue montante de Mustapha, il y en avait un que je préférais et qui, d'ailleurs, avait ses fidèles, pour ne pas dire ses initiés. A cette époque-là, il était encore mal connu et assez peu fréquenté : c'est ce charmant chemin du Télemly, dénommé aussi chemin des Aqueducs, qui, épousant les sinuosités, les anfractuosités du coteau, voire les gorges de certains petits oueds, serpente pendant près d'une lieue, au-dessus des faubourgs et de la mer, à travers des jardins et des villas. Je l'aimais tellement que j'y avais loué une maisonnette juste au-dessus du village d'Isly. Cela s'appelait la villa des Marguerites ; c'était tout ce qu'il y avait de plus primitif comme installation. Mais du petit balcon du premier étage, je dominais un immense horizon de mer et de montagne. Et c'était un spectacle de tous les instants.

Ce chemin du Télemly était lui-même un spectacle perpétuel. Dans cet Alger panoramique, c'était peut-être le lieu le plus panoramique de tous. A mesure qu'on avançait, on avait comme l'impression d'un fil qui se déroule, tant les aspects variaient et se succédaient rapidement, avec les coudes brusques, les détours et les retours du petit chemin idyllique. Le grand charme, c'était de le parcourir tout entier, en partant du champêtre quartier Saint-Augustin et en franchissant les glacis des fortifications, pour aboutir aux environs du Palais d'Été, sur la grande route de Mustapha. Les villas n'étaient pas encore très nombreuses dans ces parages. Il y avait, je me rappelle, une villa belge, habitée par de pieuses

matrones d'Anvers ou de Bruges, une villa anglaise bâtie par un musicien ou un poète londonien, qui avait mis partout des lyres dorées, une villa alsacienne qui s'appelait « la Robertsau », nostalgique souvenir d'un Strasbourgeois exilé, nid de verdures touffues, où l'on reconnaissait les plus beaux arbres du Nord. On cheminait ainsi, dans une solitude à peu près complète, au milieu des brillants feuillages méditerranéens, auxquels se mêlaient des tilleuls et des acacias, au bruit d'une foule de petits ruisseaux invisibles. Et le plus délicieux et le plus exaltant, c'était, avec la fraîcheur et l'air très pur de ces hauteurs, ces vastes échappées de mer et de ciel et, partout, comme une largesse inépuisable, cette effusion radieuse de la lumière.

LA BANLIEUE ALGÉROISE

Resserrés entre les collines et le rivage marin, les faubourgs d'Alger ne peuvent guère se développer qu'en longueur. Pour se donner plus d'air et plus d'espace, il faudra que la ville continue sa croissance le long du littoral, ou qu'elle déborde sur le Sahel, c'est-à-dire sur la région montagneuse qui la surplombe de tous côtés. Ce Sahel et ce bord de mer, c'est peut-être la partie la plus pittoresque du paysage algérois, et même algérien : j'excepte, bien entendu, les régions sahariennes et le pays kabyle, qui sont des mondes à part.

En 1890, Alger avait déjà une banlieue des plus étendues. De jolis villages et même des petites villes d'aspect tout européen lui formaient une ceinture verdoyante, comme n'en possède aucune des grandes villes de l'Afrique du Nord. Le plus joli peut-être de ces villages algérois, c'était El-Biar, où des corricolos et des tramways à chevaux vous montaient en une demi-heure, par des chemins passablement tortueux et malaisés, mais qui, à de certains paliers, vous ménageaient la surprise d'une vue admirable sur Bab-el-Oued et Notre-Dame d'Afrique, ou sur le port et le massif des hautes montagnes. Il n'y avait pas encore d'hôtels pour les touristes. Il y avait, en revanche, le fameux restaurant Malar, célèbre par ses menus plantureux et surtout par ses pâtés de ménage. On y courait de tout Alger et de tous les environs. On pouvait même y trouver une chambre et y faire un séjour d'automne ou de printemps, à condition, comme disait Malar, de ne pas chercher « le gran-

diose ». La cuisine du patron et le pittoresque des alentours vous consolaient facilement d'un certain manque de confort.

El-Biar comptait quelques villas néo-mauresques, la plupart échelonnées le long du chemin des Crêtes, qui domine Mustapha et le golfe. Rochegrosse y avait la sienne. Je crois bien que M. Albert Besnard y séjourna tout un hiver, et aussi Grosclaude et l'ambassadeur Patenôtre. Un charmant écrivain, Mme Pilon-Fleury, pour qui les harems impériaux de la Stamboul medjidienne n'eurent pas de secrets et qui en a tiré toute une série de romans plus colorés et plus curieux les uns que les autres, y avait aussi son délicieux Djenan-es-Saka. Toutes ces villas construites par des architectes qui connaissaient très bien le pays et ses antiquités, qui l'aimaient, qui s'y étaient établis, étaient de très heureuses adaptations de l'art et des styles mauresques aux habitudes et aux exigences du confort européen. Décoration, disposition intérieure, aménagement extérieur, emplacement et cadre, tout était réglé et choisi par un goût scrupuleux et souvent parfait.

El-Biar aussi était un centre d'excursions des plus agréables. On allait, de là, à la Bouzaréa, le plus étonnant belvédère de tout ce littoral d'Alger où les grands points de vue abondent. A cette hauteur, on ne voit plus que le ciel et l'eau. L'étendue n'est plus qu'une mer d'azur, où la terre ferme et les contours des rivages prennent des apparences nébuleuses. Certains matins d'extrême limpidité, c'est tellement radieux qu'on ne veut rien apercevoir du paysage environnant, ni de la couleur locale indigène qui s'offre dans sa nudité et sa misère : quelques gourbis, quelques blanches koubas, une petite mosquée, et, çà et là, des bouquets de palmiers-nains...

De l'autre côté d'El-Biar, en descendant vers la grande plaine agricole de la Mitidja, une foule de charmants villages, où conduisaient de petits chemins ombragés et alors solitaires. On longeait des olivaies, des haies toutes fleuries de roses sauvages, des massifs de figuiers et de chênes-lièges, des fourrés de grands roseaux à panaches, et, tout à coup, on tombait sur une jolie place campagnarde, avec sa fontaine, son abreuvoir, son église et sa mairie : un petit coin de France méridionale transplanté dans le Sahel algérois. Des platanes géants couvraient toute la place, où l'on pouvait déguster

à l'ombre, dans de petites tasses bariolées, le café brûlant du kaouadji. Je songe, en écrivant cela, à tous ces pittoresques villages du Sahel qui portent de si jolis noms : Birmandreis, Kadous, Hydra, Tixeraïn... Terres de vignes, de cultures maraîchères, de cultures florales, cela sentait, suivant les saisons, le mimosa, la violette, l'iris, l'œillet ou le vin nouveau.

Le littoral est de figure plus austère, mais aussi de plus grand style. Une promenade matinale à la pointe Pescade était, au temps de ma vie algérienne, un enchantement. Pas d'autos lancées en bolides, pas de lourds camions défonçant les routes. On cheminait paisiblement, en longeant les rochers, où achevaient de se défaire de vieux forts en ruines. On se grisait d'air marin, en écoutant la rumeur du flot tout proche qui rejaillissait en écume contre les écueils. Ou bien on escaladait les rampes de la forêt de Baïnem, voisine du rivage, afin de trouver un peu d'ombre et de fraîcheur sous ses pins d'Alep et ses eucalyptus ventilés par la brise de mer. Quelquefois, la route était si engageante, qu'on se laissait entraîner jusqu'au cap Caxine et jusqu'à Guyotville, type de la petite ville coloniale, habitée par des pêcheurs, des maraîchers, des viticulteurs, type du municipe néo-africain, en croissance continue, et qui, d'abord, réjouissait les regards par son foisonnement d'enfants...

On mangeait la bouillabaisse dans un restaurant de Guyotville sur une terrasse dominant la mer. Et, dans la griserie de l'espace, du grand air et des vins généreux, il était bien difficile de résister à la tentation de sauter dans le corricolo qui passait et de pousser jusqu'à Staouëli et même jusqu'à la presqu'île de Sidi-Ferruch et jusqu'à la plage où débarquèrent, en 1830, les soldats de Charles X. Là, c'était le désert, le silence, les grandes images historiques. Assis dans le sable de la plage, on pouvait s'y recueillir pendant de longues heures, sans autres témoins qu'une barque de pêche perdue dans l'immensité marine, et le massif du Chénoa, la montagne de marbre qui commande tout l'horizon...

Louis Bertrand.

(A suivre.)

LA PSYCHOLOGIE DU PEUPLE SUISSE [1]

Voici l'objection que je dois me poser tout d'abord : y a-t-il un peuple suisse ? Et voici la réponse : Il n'y a point de peuple suisse, mais des peuples suisses. Si j'en avais le temps, je devrais faire le portrait psychologique de chacun des vingt-deux cantons, ou tout au moins des quatre groupes qui constituent le peuple suisse : les Alémannes, les Romands, les Rhétoromans et les Tessinois. La Suisse, en effet, n'est pas un petit pays : elle est un petit monde.

C'est pourquoi, sous des apparences simples et parfois rustiques, le Suisse est l'être le plus complexe qui existe en Europe. Pratique, il se tire d'affaire mieux qu'un autre dans la vie quotidienne. Mais, dans la vie de l'esprit, il est sollicité par tant de contraires qu'il en devient souvent hésitant, scrupuleux. Marc Monnier raconte plaisamment que Dieu, en créant le Suisse, en lui fixant son destin, lui dit : « Tu ne te débrouilleras jamais. » Et un proverbe du XVIIe siècle constate avec mélancolie : *Helvetia gratia Dei regitur et confusione hominum.*

Le Suisse n'est pas le berger simple et vertueux, tout proche de l'état de nature, que les « âmes sensibles » au XVIIIe siècle ont vu à travers les *Idylles* de Gessner, les *Alpes* de Haller, la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Il n'est pas non

(1) Lecture faite à l'Académie des sciences morales.

plus le montagnard farouche et libre, le fils de Tell, cher au romantisme. Le Suisse est un laborieux qui a dû lutter, et lutte chaque jour encore, contre une terre ingrate, contre une vie difficile et contre soi-même. « La Suisse, dit Robert de Traz, est une victoire de l'homme sur l'homme. » Voilà pourquoi la psychologie du peuple suisse est faite de contrastes, d'antinomies. Voilà pourquoi notre esprit est solide et compliqué, tout en rouages enchevêtrés et délicats, à l'image des chronomètres que nous fabriquons.

C'est que la Suisse elle-même est, à la fois, petite et compliquée. On ne peut s'y retourner sans se heurter à une frontière. De mon village, qui pourtant est déjà dans la Suisse centrale, je vois, lorsque le temps est clair, quelque chose de la France, quelque chose de l'Italie, quelque chose de l'Allemagne, et même quelque chose de l'Autriche. Mon village de Cressier n'a que trois cent cinquante habitants; il est de langue française, mais il est entouré de villages où l'on parle un dialecte allemand; il est catholique, mais presque tous les villages voisins sont protestants. En Suisse, les distances physiques sont insignifiantes. En revanche, les distances morales sont considérables : quand je me promène, je franchis une de ces distances morales en dix minutes.

UN PARADOXE DE L'HISTOIRE

La Suisse est une formation historique et politique. Le Suisse est un être historique et politique. Il n'est helvétien, comme on aurait dit au XVIIIe siècle, ni par la langue, ni par la race, mais exclusivement par la terre et l'histoire. Essayons de le démontrer.

Si vous dépliez une carte physique de l'Europe, vous constaterez qu'entre l'Italie et l'Allemagne, la France et les pays danubiens, entre le monde germanique et le monde latin, la nature a déterminé un espace libre. Le fossé du Rhin, les crêtes du Jura, le pied méridional des Alpes, forment à peu près le cadre de cet espace libre. Peu importe que ce cadre, la Suisse l'ait dépassé sur tel point ou qu'elle n'ait pas su l'atteindre sur tel autre : il y a bien là comme une réserve destinée à un peuple indépendant des grands ensembles qui l'entourent.

La première impression est donc celle de l'étroitesse et de l'isolement. A y regarder de près, on constate que cette terre est un carrefour, un croisement de routes naturelles.

Ces routes naturelles sont des voies fluviales ou des passages alpins. Voies fluviales et passages alpins se coordonnent de telle manière que la Suisse est, en réalité, ouverte à toutes les influences, mais avec la possibilité de les canaliser et même de s'y soustraire, de se clore, de se défendre contre les invasions et les submersions. Ainsi la nature impose des directions constantes à ces influences, directions qui se retrouvent dans les esprits. Il est bien rare que ceux-ci subissent des emballements ou, tout à coup, se retournent. Les idées, chez nous, progressent lentement, par étapes, souvent avec des retards. Et notre réaction première est de nous mettre en état de défense contre les « nouveautés étrangères ». Je pourrais même dire, — et notre histoire intellectuelle m'y autorise, — qu'une idée venue de France, ou d'Allemagne, ou d'Italie, n'est en général reçue en Suisse qu'après avoir été éprouvée pratiquement par les autres. En politique, malgré les apparences, nous sommes plus traditionnels que novateurs. L'esprit suisse est donc à la fois particulariste et européen.

Si nous ouvrons maintenant notre atlas à la carte de la Suisse, nous constaterons que cet espace libre, comme nous l'avons nommé, est lui-même d'un relief très tourmenté. Je ne parle point des vallées alpestres ou jurassiennes, mais de ce que l'on appelle improprement le plateau suisse, là où sont les villes, les foyers de culture, où la population se concentre, où la vie nationale se développe. La Suisse est un pays à compartiments. Chacun de ces compartiments appelle une tribu, une cité. La Suisse n'a jamais été peuplée par des invasions en masse, — exception faite pour les Alémannes, et encore, — mais par infiltrations successives, lentes et continues. Ces infiltrations se sont dégagées, se dégagent encore des grands ensembles qui nous entourent, du monde germanique et du monde latin.

Voilà pourquoi la Suisse ne possède aucune unité, ni de langue, ni de race. Au contraire, par la race et par la langue, les grands ensembles se prolongent sur son territoire : l'Allemagne par la Suisse alémannique, la France par la Suisse romande, l'Italie par le Tessin et quelques vallées grisonnes.

Ajoutez-y, depuis le xvie siècle, la scission religieuse. Au premier abord, la Suisse parait livrée aux forces centrifuges. Qu'une nation ait pu se former de catholiques et de protestants, de Français et d'Allemands, de Rhétoromans et d'Italiens, qu'elle ait pu même acquérir, au cours des siècles, un esprit, c'est un paradoxe de l'histoire.

Et nous voici de nouveau en présence d'un autre contraste psychologique : la différenciation poussée à l'extrême, et, cependant, l'union, qui est plus solide et plus souple que l'unité. Cette antinomie, comment se résout-elle? Par un besoin commun d'autonomie, d'indépendance.

Revenons encore une fois à la carte, à la terre. La Suisse, donc, cette terre à compartiments, est formée de petites communautés urbaines ou paysannes. Ces communautés sont disparates, elles sont même opposées. Comme elles parlent des langues différentes, il leur arrive de ne pas se comprendre. Ce qui les rapproche, c'est le même besoin d'autonomie, partant la même politique. Car, une fois qu'elles se sont détachées des grands ensembles originaires, ces petites communautés ne veulent plus se laisser réabsorber par eux. Au contraire, pour mieux se défendre, elles s'allieront les unes aux autres, elles formeront le faisceau : image traditionnelle que vous retrouvez aux façades peintes des maisons, aux vitraux multicolores des salles publiques.

C'est ainsi que les Suisses allemands ont lutté pendant trois siècles contre l'Autriche, se sont détachés du Saint-Empire, de fait, par les guerres de Souabe, en 1499, de droit, par les traités de Westphalie, en 1648. C'est ainsi que les Genevois n'ont jamais supporté la domination française. C'est ainsi que les Tessinois se sont soulevés en 1802 contre les soldats italiens de la Cisalpine, au cri de *Liberi, ma svizzeri*. Et l'on pourrait remonter plus haut, par exemple jusques à cette première coalition qui rassembla contre les Habsbourg, au milieu du xiiie siècle, le comte de Savoie et l'évêque de Constance, la ville de Berne et l'abbé de Saint-Gall, la noblesse et les paysans libres. Il suffira, quelques années plus tard, en 1291, que les habitants de la région centrale, celle du Saint-Gothard, s'unissent par une alliance perpétuelle, pour que cette alliance à force attractive s'étende peu à peu à tout l'espace libre entre le Rhin, les Alpes et le Jura, devienne, enfin, la Suisse.

LA DÉFENSE COMMUNE

La Suisse a commencé par être un système de défense commune. Elle l'est demeurée. N'entendons point cette défense commune à la manière des romantiques ; n'évoquons point des montagnards libres et sans ambition, surpris tout à coup par des chevaliers et des princes et se retournant pour les écraser avec des troncs d'arbres ou des quartiers de rocs, vainqueurs parce qu'ils avaient le droit pour eux :

L'effrayant avoyer Gundoldingen cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang.

Inutile de dire que l'avoyer Gundoldingen, dont le nom barbare plut à Victor Hugo, était un patricien riche et cultivé, excellent capitaine et fin diplomate, et qu'il n'avait rien d'un géant inculte et formidable... Non, nous entendons par défense commune la minutieuse préparation à la guerre, la supériorité de la tactique et de l'armement compensant l'infériorité du nombre, l'accord entre la politique et la stratégie ; en un mot, l'intelligence et la volonté. La bataille du Morgarten, en 1315, est sous ce rapport un modèle. La victoire de Morat, en 1476, fut remportée par un état-major instruit, admirablement renseigné, et moderne, de patriciens et de grands seigneurs, contre un adversaire hésitant, mal renseigné, dépassé. Les Suisses ont surtout pratiqué la défensive offensive, ils ont fait leur pays à la pointe de l'épée par une série de conquêtes ; ils ont conduit la guerre rudement, souvent avec cruauté. Ils ont eu des visées impérialistes. Mais ils se sont révélés un peuple de soldats et ils sont restés un peuple de soldats. Ce qui fit et ce qui fait encore leur éducation nationale, c'est le service militaire. Notre armée de milices est d'ailleurs notre plus vieille institution. Elle remonte à ces assemblées en armes des hommes libres qui survivent encore dans les « landsgemeinde » d'Unterwald et d'Appenzell. Si l'on compare les milices suisses, telles qu'elles étaient à l'époque de Morat, à ce qu'elles sont aujourd'hui, on voit que rien d'essentiel n'a changé. Le Suisse, et c'est là un des traits les plus profonds de sa psychologie, considère que le service militaire est pour lui un droit, non un devoir. Les armes sont le privilège de l'homme libre,

le signe de la liberté : survivance des temps médiévaux, et même primitifs.

Mais la défense commune, par la force des choses, devait aboutir à une organisation politique. Alliances temporaires, alliances perpétuelles, confédération, État fédératif : vous avez là tout le développement de la Suisse, développement qui a duré sept siècles et qui, jusqu'en 1847, fut constamment interrompu, retardé, même brisé par des guerres civiles. Le Suisse est pacifique en apparence. En réalité, il est un dur et un obstiné, qui unit l'indiscipline politique à la discipline militaire. Le Suisse est un « animal politique », au premier chef. Mais de quelle manière ?

Cette manière, ce n'est pas en soi, ni à l'origine, la démocratie : la démocratie n'est que l'aboutissement d'une tendance. Cette manière, c'est le fédéralisme, c'est-à-dire l'autonomie régionale, ce qu'on appelle en allemand *Selbstverwaltung*. Il faut bien se représenter ici quelle est la hiérarchie des valeurs politiques pour le Suisse, et comment on est Suisse. On n'est pas Suisse directement, comme on est Français : on est d'abord Fribourgeois ou Bernois, et parce que Fribourgeois ou Bernois, on est Suisse. Il n'existe pas d'indigénat helvétique, il n'y a que des indigénats cantonaux. Les cantons sont des républiques, chacune avec son parlement, son gouvernement, voire son petit ministère de la Guerre. Les cantons sont la patrie. Les cantons sont l'État. Dans le langage courant du peuple, lorsque mon fermier dit l'État ou le gouvernement, il sous-entend les autorités fribourgeoises ; lorsqu'il veut parler des autorités fédérales, de Berne, il dit la Confédération. L'idée nationale a commencé en Suisse par le canton. C'est le canton qui, entre le XV[e] et le XVI[e] siècle, a fait passer la Suisse de la bigarrure et de l'émiettement féodaux à une première forme d'unité administrative et politique. Le canton est donc le foyer du sentiment national. Ce n'est guère avant le XVIII[e] siècle que celui-ci, peu à peu, s'est étendu à la Suisse entière.

C'est que la Confédération est toute jeune ; sous la forme de l'État fédératif, elle a quatre-vingt-six ans d'âge. Le patriotisme suisse est donc un sentiment cantonal et une idée fédérale. Idée d'alliance, de défense commune, d'arbitrage, de solidarité ; l'idée du serment, renfermée dans le terme même de confédéré, *Eidgenossen* ; l'idée d'appui mutuel, exprimée

par la devise : « Chacun pour tous, tous pour chacun ». Mais c'est aussi l'idée que chacun doit rester à sa place, l'idée d'un équilibre intérieur qui, sous aucun prétexte, ne doit être rompu. Voilà pourquoi le patriotisme suisse est devenu, aujourd'hui, réfractaire à toute idée d'expansion, car toute expansion, dans un sens ou dans un autre, dérangerait l'équilibre péniblement établi. On l'a bien vu en 1814-1815, à propos de la Valteline, et de 1918 à 1920, à propos du Vorarlberg. La neutralité a donc tendu, peu à peu, à s'identifier avec le patriotisme suisse, à pénétrer dans la psychologie du peuple, et cela de deux manières, en apparence opposées : s'abstraire de l'Europe, se replier sur soi-même, pratiquer la politique du hérisson sur la motte de terre ; ou, au contraire, se considérer comme le prototype de la Société des nations, accrocher le patriotisme suisse à un idéal d'ordre international et de paix européenne.

L'ESPRIT SUISSE

La Suisse actuelle est un compromis, datant de 1848, entre la vieille Suisse, qui est une survivance du Saint Empire romain germanique, et une démocratie moderne, issue de la Révolution française et découpée ensuite sur le patron des États-Unis. Ce compromis a produit à son tour un dualisme psychologique. Je vais tenter de le décrire.

On découvre très souvent dans le Suisse un mélange curieux d'esprit démocratique et d'esprit aristocratique. Les anciennes républiques suisses ont, en effet, combiné, à la manière médiévale, la démocratie et l'aristocratie durant l'époque héroïque, du XIIIe au XVIe siècle. Puis l'aristocratie a dominé durant tout l'ancien régime. Enfin, la démocratie a triomphé à partir de 1798. Mais quand on connaît la Suisse contemporaine, on est frappé de tous les éléments aristocratiques dont la démocratie helvétique est encore pénétrée. La Suisse est le pays des sociétés d'histoire. La Suisse, en effet, cultive, et jusqu'à la manie, l'histoire, la généalogie et l'héraldique. Presque tout le monde, même le petit paysan, possède des armoiries. La Suisse est, par excellence, la terre des anciennes familles. C'est parce que le tissu des familles a résisté aux déchirures politiques ou religieuses, que la Suisse a duré.

La Suisse est donc l'œuvre des familles enracinées. Ce caractère familial, que la démocratie centralisatrice et l'étatisme socialisant ne sont point encore parvenus à effacer, est celui de toutes ces petites communautés urbaines ou paysannes, devenues, plus tard, les cantons suisses. Et cela est naturel : plus la communauté est restreinte, plus la famille y garde son rôle de cellule sociale. Jusque très avant dans le XIXe siècle, les bourgeoisies suisses ne sont pas autre chose que des familles associées. Aujourd'hui encore, on distingue dans la plupart de nos villes deux sortes de communes : la commune des bourgeois, la commune des habitants. A Berne, la commune des bourgeois est une cité dans la cité; elle possède une administration particulière, elle est encore organisée en corporations, et ces corporations, — il y en a treize, — ne sont plus des corps de métier, mais des groupes de familles.

L'esprit corporatif, l'esprit d'association vient compléter, en effet, l'esprit familial. Partout des sociétés, des commissions, des conseils : tout Suisse est président de quelque chose. Cet esprit d'association a, d'ailleurs, son revers. Il s'oppose volontiers aux initiatives individuelles; il cherche à réduire, à étouffer les personnalités trop fortes, — « Ce qu'il y a de bon, chez nous, disait un vieux Bâlois, c'est que, dès qu'une tête veut dépasser le niveau, nous sommes tous d'accord pour lui taper dessus, » — il instaure le règne de l'anonyme tout-puissant et irresponsable ; il décourage parfois les hommes : de là, ce « découragement suisse » dont un Amiel, un Vinet, un Conrad-Ferdinand Meyer, un Jacob Burckardt et même un Spitteler, furent les victimes, et qui me paraît une forme spécifiquement suisse du « mal du siècle ».

Ce curieux mélange d'aristocratie ancien régime et de démocratie avancée, d'esprit particulariste et d'esprit communautaire, d'égalitarisme et de différenciation, s'explique donc et par la terre et par l'histoire, par le besoin d'indépendance au milieu de l'Europe et d'autonomie dans l'intérieur de la Suisse. Le Suisse craint les dominations étrangères, mais il craint tout autant le gouvernement personnel. Toutes les fois que l'étranger a voulu le soumettre, il a pris les armes, il s'est battu désespérément : la résistance du minuscule canton de Schwytz, en 1798, en est la preuve héroïque. Mais toutes les fois qu'un homme a voulu imposer sa dictature, cet homme

a coalisé contre lui les oppositions, à commencer par celle de ses propres partisans. La neutralité et la démocratie sont une assurance et une réassurance contre ce double risque.

Je situe donc l'esprit suisse à égale distance entre l'individualisme français et le caporalisme allemand. J'y vois un individualisme qui s'est transposé de l'individu, non pas sur la masse, mais sur la petite communauté, sur le groupe, sur la famille. Voilà pourquoi, entre autres raisons, l'État totalitaire, la *Gleichschaltung* me semblent, pour le moment, impossibles chez nous. Il est significatif que nous ayons un gouvernement fédéral sans chef d'État, ou plutôt qui est lui-même un chef d'État collectif : le Président de la Confédération n'est qu'un président de séances. Et même nous nous sommes arrangés pour que le Conseil fédéral soit plutôt un collège d'administrateurs qu'un véritable gouvernement.

UN PEUPLE DE TRAVAILLEURS

La Suisse actuelle pourrait se définir : une organisation de travail. La politique, certes, joue un rôle de première importance chez nous; elle est l'occupation, le jeu, le sport favori des Suisses, avec le tir et l'alpinisme. Mais elle ne dépasse guère l'étage de la politique communale et celui de la politique cantonale. Encore une fois, la Confédération est trop jeune pour qu'elle ait une politique nationale active. Notre politique étrangère est négative, abstentionniste : la neutralité. Notre tendance est, d'ailleurs, de ramener toute question politique à une question économique. Il y a là un manque d'expérience, mais aussi, et surtout, un trait psychologique.

Le Suisse ne vit que par son travail. Et il n'a point la vie facile. La terre est ingrate, les deux tiers en sont improductifs. Nous ne possédons ni matières premières, ni débouchés sur la mer, ni colonies. Nous comptons, aujourd'hui, plus d'un million d'habitants que nous n'en pouvons nourrir. Notre indépendance économique est, dans ces conditions, un problème qui devient chaque jour plus difficile à résoudre.

Nous n'arrivons, et depuis longtemps, à nous tirer d'affaire qu'en nous ingéniant. C'est ainsi que nous avons su rendre productifs le roc et la neige. Le Suisse est donc un travailleur : je dirais même qu'il travaille trop. Un travailleur conscien-

cieux, un travailleur soucieux : en général, il n'est pas gai, s'il lui arrive d'être bruyant. Il est pratique : il est contraint à l'être, et, pourtant, il est matériel. Il ignore et méprise volontiers ce qui est le luxe nécessaire de la vie : le loisir, la fantaisie, les raffinements de l'éducation et des mœurs. Il a toujours traité, — lisez Béat de Muralt, Bodmer ou Jean-Jacques Rousseau, — la politesse de corruption étrangère. Il est plus consciencieux qu'imaginatif. Il est plus spécialiste que créateur. Il est moraliste, utilitaire, pédagogue : tout Suisse, dit un proverbe, porte en soi un maître d'école. Il est à la fois étroit et profond. Son esprit est lent et persévérant, comme celui du montagnard qui avance d'autant plus lentement, en regardant bien où il pose le pied, que l'ascension est plus difficile. Il éprouve de la gêne à s'extérioriser, et, souvent, il est un refoulé, comme disent les psychanalystes. Il n'en est pas moins, comme tous les peuples, imbu de sa supériorité : supériorité de son travail, de ses méthodes. Il est fier, même orgueilleux, d'être à un niveau d'instruction et à un niveau de vie qui sont, je crois, les plus hauts du monde.

Mais il faut ici se méfier des apparences. Ce peuple moyen qui fait de la médiocrité un dogme national; ce peuple utilitaire et matériel, qui s'assigne un « standard of life » comme idéal; ce peuple dont l'orgueil et la grossièreté ont mis en colère le comte Keyserling; ce peuple n'en possède pas moins de la finesse et de l'humour. Il est fidèle, croyant, il est doué d'un magnifique esprit civique, il a le sens du sacrifice, il est charitable et altruiste. Il est surtout honnête; il sait exiger, de ses magistrats et de ses fonctionnaires, la plus scrupuleuse honnêteté; il les surveille jusques à les tyranniser parfois. Il est cultivé : l'illettré, en Suisse, est inconnu, et tout le monde lit, même le montagnard à la lueur du feu qui chauffe le lait dans le chaudron noir au dehors, rouge au dedans. Et ce petit pays n'a cessé de produire de grands hommes. Malheureusement, comme nous ne possédons pas de langue nationale, la France, l'Allemagne, l'Italie s'annexent nos écrivains, nos poètes et nos penseurs, et ce sont des annexions sans indemnités.

C'est que, en Suisse, les races, les familles, les hommes sont souvent plus forts que la nation elle-même : prenez l'histoire d'une tribu comme les romanches, d'une famille

comme les Reding ou les Erlach, d'un homme tel que Jean-Jacques Rousseau ou Albert de Haller. Vous constaterez, car je pourrais multiplier les exemples, le besoin de briser des frontières trop étroites, de s'exporter, de s'ouvrir le vaste monde, d'y dépenser ses énergies, et puis, à la fin, de revenir. Quand on connaît l'histoire de la Suisse, on en arrive à voir dans ce petit pays une grande puissance manquée. « La souffrance la plus aiguë qu'un homme puisse éprouver, dit Hérodote, est de se sentir une grande puissance par la pensée, et de ne régner sur personne. » On découvre ce renoncement forcé dans le Suisse. Il s'en console par le culte de son histoire, par le culte des victoires et des héros. Car il a besoin, autre contraste, de grandeur et d'héroïsme.

Peuple historique, s'il en fût, il a su faire de l'unité avec le divers, le divisé même, créer une civilisation originale et complexe. Une civilisation profondément et même primitivement humaine, où se maintiennent et se défendent les droits de la personne, de la famille, de la région, les droits présociaux et protosociaux. Aujourd'hui, la crise que le peuple suisse traverse n'est point seulement économique : elle est politique, elle est morale. Contre le nivellement étatiste, le peuple suisse reprend peu à peu conscience de soi, des valeurs qu'il représente. Il tend à redevenir ce qu'il était : fédéraliste, corporatif, familial et chrétien. Il sait très bien que, ne pouvant différer de ses puissants voisins, ni par la langue, ni par la race, il est obligé d'en différer par son organisation politique et sociale. Il commence à comprendre ce qu'est la Suisse, et quelle est, au cœur de l'Europe, sa raison d'être, son originalité. Il opère la jonction de la vieille Suisse et du monde nouveau. Tel est le sens du redressement national à quoi nous assistons depuis quelques mois.

Et, si je voulais, pour terminer, fixer dans une formule la psychologie du peuple suisse, je dirais, tout en me mettant moi-même en garde contre cette formule trop simple : les Suisses se ressemblent par leurs défauts, mais ils diffèrent par leurs qualités.

GONZAGUE DE REYNOLD.

HISTOIRE DE RICHELIEU

III [1]

L'ENTOURAGE

Nous avons rappelé dans quel état Richelieu avait trouvé le royaume en arrivant au pouvoir, quelle position il avait prise, quels principes il allait appliquer au relèvement national et royal. Avant d'exposer ce qu'il fit à l'intérieur, il nous semble utile de mettre sous les yeux du lecteur, non seulement ses méthodes de travail, mais encore le personnel qui fut sous ses ordres directs, ce personnel qui devait devenir l'instrument de sa prodigieuse activité et de son autorité sur les choses de France.

LE CHOIX DES HOMMES

La connaissance des hommes est une qualité indispensable aux chefs et ces chefs, s'ils sont dignes de commander, ont ce don inhérent à leur supériorité même. N'ayant ni envie, ni sentiments mesquins, ne craignant autour d'eux nulle élévation parce qu'ils dominent, ayant besoin de bons seconds, parce qu'ils ne peuvent suffire à la tâche, ils n'hésitent pas à accorder au mérite ce qui lui est dû : cette générosité est la marque insigne de l'aptitude au commandement. Selon la parole de Richelieu lui-même, « aux entreprises dont le fruit n'est pas présent, il faut employer d'ordinaire de grands esprits, de grands courages et personnes de grande autorité :

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin.

grands esprits, pour qu'ils puissent aussi bien prévoir une utilité éloignée comme les médiocres esprits voient les présentes; grands courages, pour que les difficultés ne les empêchent point; grande autorité, pour qu'à leur ombre beaucoup de gens s'y embarquent (1) ».

Au moment où Richelieu parut, en ces temps d'individualisme violent décrits par La Fare, de tels choix étaient nécessaires : les organes du gouvernement étant faibles, il fallait au pouvoir des hommes forts.

Traditionnellement, le chef féodal agissait au moyen d'une troupe de fidèles, de dévoués, une « mesnie » ; et cela suffisait pour la conduite de la parcelle féodale. Plus tard, sous Louis XIV, lorsque la France se sentira devenir nation, elle recourra d'elle-même à des institutions générales, organisées et durables. Richelieu eut pour rôle de veiller à cette transformation.

La discipline nationale, mal conçue et mal acceptée, était, au début, sans hiérarchie et sans cadres. Dans les provinces, dont la plupart avaient, en consentant à se « réunir à la Couronne », exigé le maintien de leurs privilèges, c'est-à-dire d'une sorte d'autonomie plus ou moins discutée, l'autorité du pouvoir central ne se manifestait guère que par des inspections rapides, des « chevauchées », « tournées », « grands jours », « assises », rares apparitions de « commissaires », magistratures nomades, éphémères, et, comme on allait répétant, le « cul sur la selle » : ce mot dit tout.

A Paris, capitale encore incertaine, alors que la Loire abritait dans ses magnifiques châteaux, les Rois, les ministres, les grands, on eût cherché en vain l'ensemble des services publics que les temps modernes appellent « le gouvernement » ou bien encore « l'administration ». Rien de tout cela n'existait. Un homme était désigné pour servir d'organe à la volonté royale, tantôt par une convenance héréditaire, tantôt par l'achat d'une charge, tantôt par la faveur du Prince, ou simplement par le caprice d'un familier, d'une maîtresse. Les Villeroy, les Bouthillier, les Brienne, les Pontchartrain tenaient de père en fils, avec plus ou moins de compétence, la plume et le secret de l'État (secrétaires du

(1) *Maximes d'État*, p. 733.

Roi ; Concini avait gouverné la France par le crédit de sa femme sur Marie de Médicis ; Luynes était un fauconnier ; Saint-Simon avait eu, pour premier titre à la confiance du prince, l'art de présenter un cheval.

Le vrai ministre, l'homme d'affaires, le travailleur de l'État, personnage de robe le plus souvent, exerçait la charge qui lui était confiée à peu près comme un notaire ou un avoué de nos jours, sans installation officielle, sans personnel régulier, sans archives autres que ses propres dossiers ; les affaires étaient traitées dans des Conseils à demi publics, en présence du Roi ; et la Cour elle-même, en son va-et-vient familier, était un Conseil à portes ouvertes. Il ne s'y traitait guère, d'ailleurs, que des questions d'importance secondaire ou de pure forme. Quant au secret de l'État, il était réservé pour les « cabinets », l'intimité du prince, les colloques à l'oreille et portes closes. D'où l'influence occulte et à peu près constante des favoris. On comprend que, dans ces conditions, Richelieu, ministre élevé au pouvoir par cette confiance royale où s'attardait une ombre de « faveur », ait eu besoin de s'entourer d'hommes à lui, qui n'eussent à répondre qu'à lui et qui fussent les agents de sa seule volonté.

LES MÉTHODES DE TRAVAIL

Ayant à peu près seul la haute conception de ses devoirs d'État, il agissait de lui-même, recevait lui-même, écoutait, négociait, écrivait, dictait, en se passant le plus souvent de toute délibération organisée, de tout formalisme encombrant. Maître de sa décision, il n'avait besoin de seconds que pour le travail en quelque sorte matériel, préparation des dossiers, écriture des notes et mémoires nécessaires à la suite des affaires. Il eut dans sa maison, dès les débuts de sa vie publique, des hommes sûrs, des familiers qui ne le quittèrent jamais ; ils travaillaient sous ses ordres à ce qui se trouvait être l'occupation de l'heure : recherches, compilations, rédaction, parfois exécution. Ses collaborateurs, — ses « écrivains », — se formèrent ainsi à son contact, prirent le pli de son esprit, se dévouèrent à son œuvre.

Il y en eut qui s'élevèrent de son élévation et dont il fit des maîtres à leur tour. Le Père Joseph, les Chavigny, Bullion,

figurèrent dans les ministères ; Mazarin devint son successeur. Les autres, destinés à l'anonymat, formaient l'entourage proprement dit. A Rueil, au Palais-Cardinal, à Courance, à Charonne, partout ils suivaient le ministre, travaillaient avec lui, montaient dans son carrosse, couchaient dans la chambre voisine. Ils partaient soudain pour des missions lointaines ; familiers des salons, ou bien s'attardant sur le Pont-Neuf, ils savaient écouter et renseigner. L'heure venue, ils se rassemblaient autour du chef, prêts à parler, à prendre note, à écrire.

Tous écrivaient : l'aumônier Mulot écrivait ; le secrétaire intime Le Masle écrivait ; le médecin Citoys écrivait ; le « sirurgien » ou « secrétaire de nuit » (sans doute, Berthereau), toujours là pour les soins intimes, écrivait (1) ; Desbournais, le valet de chambre, écrivait. De ces hommes de plume, le plus fidèle, le plus sûr, le plus assidu, le plus effacé, Charpentier, écrivait depuis le temps de l'exil d'Avignon.

L'historien Dupleix, qui faillit s'enrôler dans la troupe explique la manière dont s'exerçait cette attraction souveraine et se captaient ces dévouements. « La vérité est, écrit-il, que mon histoire était encore loin d'être mise sous la presse qu'il me l'ouït lire mot à mot tout entière, lui-même la pouvant lire quant et moi (avec moi) qui étais assis à son côté dans l'abbaye de Beaumont, avec tant d'attention, que personne ne le voyait durant des heures qu'il employait à cette lecture ; mais il ne laissa pas pourtant de la faire relire cahier par cahier durant l'impression ; à quoi il vaquait la nuit et le sieur Citoys, homme de singulière probité et doctrine, et digne de foi, son médecin (qui en était le lecteur ordinaire avec Le Roy son chirurgien) l'attestera. Ainsi Son Éminence me fit la faveur de m'instruire de plusieurs choses que je ne pouvais apprendre que d'elle. Je pourrais assurément marquer les endroits qui sont de son style. » Ainsi l'envoûtement d'une habile familiarité s'exerçait sur les Silhon, les Mézeray, les Aubery, les Gramond et tant d'autres écrivains de l'histoire. Richelieu était un homme qui pensait à tout et dont le cabinet était entouré de tous les moyens de l'information et de la publicité.

Il lui fallait des hommes du secret ; et il les lui fallait non

(1) Voir l'étude si ingénieuse et si complète faite par M. Deloche, à la page 135 de la *Maison du Cardinal de Richelieu*, 1912, in-8°.

seulement pour travailler, mais pour convaincre. Son « bureau de la presse », comme nous dirions aujourd'hui, l'occupait non moins que sa « direction politique ». Ainsi se trouva fondée de bonne heure auprès de lui cette « Académie gazétique », injuriée par le pamphlétaire Mathieu de Morgues avec d'autant plus de compétence que ledit Mathieu avait été l'un de ses membres. Groupement dévoué, intime, qui se resta fidèle à soi-même lorsque le chef eut disparu (1).

Dans le cirque de labeur où tournaient ces hommes dont l'existence n'a guère été révélée que de nos jours (2), toute discrimination certaine du travail individuel est, pour ainsi dire, impossible. L'œuvre était fondue d'un seul bloc. Les idées, les arguments, les rédactions, les formules, les citations, les exemples, tout aboutissait à un trésor commun où les uns et les autres puisaient à leur gré. On peut imaginer ces réunions : le cardinal allant et venant, distribuant la besogne, de belle humeur et en verve, ou bien, étendu, accablé de ses migraines, morose, et actif cependant. L'un s'approche sur un signe, une rédaction à la main. Le maître entraîne un autre dans son cabinet; portes closes, il corrige, prend la plume ou, de préférence, dicte à mi-voix; ce sont les instructions secrètes, les confidences mises en conserve, des mémentos pour le « Journal », des « Avis », plutôt courts, destinés au Roi, parfois même, — quelque lueur soudaine ayant traversé son cerveau, — un mot, un trait qu'on fixe sur le papier pour qu'on le retrouve et qu'on approfondisse.

Princes, altesses, ministres, chefs d'armées, gouverneurs de provinces, commissaires, émissaires, espions, confesseurs sont introduits; le cardinal s'applique à les écouter : « C'est l'ordinaire des grandes âmes et des esprits plus relevés, écrit-il, de ne penser qu'aux choses grandes; mais il est du tout nécessaire qu'ils se contraignent et abaissent aux petites, vu que des moindres commencements naissent les plus grands désordres et que les grands établissements ont fort souvent

(1) *Les Lumières de Mathieu de Morgues pour l'Histoire*. Condom, 1645. Cité par M. Deloche, *Autour de la plume de Richelieu*, p. 18.

(2) Nous citerons en maints endroits les beaux travaux de M. G. Fagniez, du chanoine Dedouvres, de M. Huraut, de M. Maximilien Deloche, et, surtout, les recherches profondes et variées de MM. Lavollée, Delavaud, Batiffol, P. Bertrand, etc., publiées, dans les notices ou appendices de la nouvelle édition des *Mémoires de Richelieu*, par la Société de l'Histoire de France.

pour origine ce qui semblait être de nulle considération. » L'un après l'autre, le maître interroge ses visiteurs. Personne ne se tait comme lui. Son opinion faite, l'audience s'abrège : « Il faut, lisons-nous encore dans les *Maximes d'État*, écouter et parler peu pour bien agir au gouvernement des États (1). » Parfois, il s'anime, brille, éblouit. Son confident littéraire de prédilection, Desmarets, l'auteur des *Visionnaires*, dépeint admirablement cet éclat de l'esprit, cette brillante fantaisie, escrime de l'extraordinaire jouteur : « Son plus grand plaisir était lorsque, dans la conversation, il enchérissait de pensées par-dessus les miennes ; si je produisais une autre pensée par-dessus la sienne, alors son esprit faisait un nouvel effort, avec un contentement extrême, pour renchérir encore par-dessus cette pensée ; il ne goûtait au monde aucun plaisir plus savoureux que celui-là (2). » Toujours dominateur, même dans ce duel de l'esprit, dans ce cliquetis de la conversation.

Dans le travail des affaires, le cardinal parlait à chacun le langage qui convenait : « Aux grands esprits les fortes et solides raisons sont excellentes, et les raisons faibles sont bonnes pour les esprits médiocres. » Par une sorte de familiarité et de bonhomie, il engageait aux confidences, arrachait le secret qu'on s'était juré de taire. « Je vous dirai bien, avoua t le Roi lui-même à son confesseur le Père Caussin, que M. le Cardinal est un étrange esprit. Il a des espions près des princes étrangers. Il apprend leurs desseins et fait surprendre leurs paquets par des hommes déguisés qui détroussent les courriers (3). » Il se donne la réputation de « lire les chiffres ». Il entretient à cet effet un pauvre garçon nommé Rossignol. Il arrive ainsi à la réputation de tout savoir que son adresse et la peur lui ont faite.

LES DISTRACTIONS ET LES PLAISIRS

C'est dans ce tumulte réglé qu'il vit, soit à Paris, soit dans les châteaux du voisinage où sa déplorable santé le force souvent à séjourner. Il ne craint pas, d'ailleurs, les chevauchées :

(1) *Maximes d'État*, p. 778.

(2) *Les Délices de l'esprit*, 1658, cité par Delavaud ; Rapports et notices, p. 80.

(3) D'après le Père Griffet, *Histoire du Règne de Louis XIII*, t. III, p. 39, et Tallemant, *Historiettes*, II, 32.

nous l'avons vu camper devant La Rochelle, galoper vers les Alpes et vers les Cévennes; nous le verrons surprendre en Avignon et jusqu'à Perpignan les cabales et les intrigues.

Quand il est de loisir, il aime les distractions, le théâtre, la musique, les objets d'art, les bibelots, les pierres précieuses, les chats. Il se laisse aller à des éclats parfois bizarres, à des abandons subits, des plaisanteries même grossières, et, si l'on en croit Tallemant, à des incartades, à des amusements faits pour surprendre le respect conventionnel de l'histoire : « Un jour, enfermé avec Desmarets, que Bautru avait introduit chez lui, il lui demanda : *A quoi pensez-vous que je prenne le plus de plaisir? — A faire le bonheur de la France*, lui répondit Desmarets. — *Point du tout*, répliqua-t-il, *c'est à faire des vers.* » Et il est frappant que, parmi les éloges que lui accorde le fameux pamphlet *la Lettre déchiffrée*, écrit sous sa propre inspiration, on vante son talent à composer des vers : « Nous avons vu, depuis deux ou trois mois, des vers dont, à l'imitation de l'empereur Auguste, il payait le change de quelques autres qu'on lui avait donnés. Il ne se peut rien lire de plus clair, de plus pur, et de plus coulant. Vous diriez que ce sont les Muses elles-mêmes qui, pour se concilier la faveur du Louvre par la sienne, lui font, par manière de dire, venir les paroles en cadence (1)... »

Ni la fantaisie ni même la gauloiserie ne manquaient dans ces réunions, aux heures de détente : « En ce temps-là, raconte Tallemant, le cardinal dit en riant à Quillet, qui est de Chinon : *Voyez-vous ce petit bonhomme-là ? Il est parent de Rabelais et médecin comme lui. — Je n'ai pas l'honneur*, dit Quillet, *d'être parent de Rabelais. — Mais*, reprit le cardinal, *vous ne nierez pas que vous êtes du pays de Rabelais. — J'avoue, Monseigneur, mais le pays de Rabelais a l'honneur d'appartenir à Votre Éminence.* Cela était assez hardi, ajoute Tallemant. Mais que ne tolérait-il pas? » Même en présence du mystique et ténébreux Père Joseph, on risquait une plaisanterie « à la soldade », comme la fameuse histoire de l'étalon et de la jument. Un autre jour, le Père Joseph, exposant une manœuvre militaire de son crû, mettait le doigt sur la carte et disait : « Nous passerons la rivière là. — Mais, Monsieur

(1) *Recueil de diverses pièces pour servir à l'Histoire*, publié par Hay du Châtelet, édit. 1637, in-4°, p. 24.

Joseph, lui dit l'Écossais, votre doigt n'est pas un pont. »

Lorsque la nuit était venue, que la maison s'était vidée et que le cardinal tombant de fatigue, avait gagné le lit pour prendre un court sommeil disputé par les soucis et les soins intimes d'une santé minée, toujours quelques-uns de ces hommes veillaient auprès de lui, la plume prête et le papier sur la table : « Le cardinal faisait écrire la nuit quand il se réveillait. Pour cela, on lui donna un petit garçon de Nogent-le-Rotrou nommé Chéret, parce qu'il était secret et assidu (1). » Richelieu tombait parfois sur des scribes moins sûrs : « Un jeune garçon dont je n'ai pu savoir le nom, raconte encore Tallemant des Réaux, commençait à être fort bien avec lui. Mais, un jour, il vit que ce monsieur lisait quelques papiers sur la table. Cette curiosité lui déplut; il le regarda d'un œil de dépit et le lendemain il le congédia sans lui dire la raison. » La précaution n'était pas inutile : le ministre, une autre fois, constata sans plaisir que des écritures du sieur Ferrier annotées de sa propre main, avaient été communiquées à ses ennemis (2).

RICHELIEU ET LES FEMMES

Il faut bien aborder ici un point délicat, les relations du cardinal avec les femmes. On ne peut, en effet, fermer complètement l'oreille à certains on-dit accrédités par l'hostilité ou la légende. Il y aurait toute une bibliographie à établir des amours ou prétendues amours de Richelieu. La plupart de ces commérages trouvent leur origine dans les pamphlets contemporains, notamment dans ceux de Mathieu de Morgues. C'est ainsi que l'histoire de Richelieu et de Marion de Lorme, tant de fois répétée, vient en droite ligne d'un libelle intitulé : *Réponse du Cardinal de Richelieu à la lettre*, etc .. L'héroïne de l'aventure n'y est appelée que « la dame du quai de la Tournelle » (3).

(1) Tallemant, II, p. 55. — La main de Chéret se retrouve fréquemment dans les immenses dossiers du cardinal.

(2) Mathieu de Morgues, cité par M. Deloche, *Autour de la plume du Cardinal de Richelieu*, p. 252.

(3) *Réponse du cardinal de Richelieu à la lettre de son frère, le cardinal de Lyon. Imprimée en 1631*, ce qui ferait remonter l'aventure à une époque où Marion de Lorme, âgée d'à peine quatorze ou quinze ans, était encore chez les

Le cardinal de Retz est moins discret ; il nomme la dame et gratifie Richelieu d'une autre bonne fortune : « Marion de Lorme, dit-il, qui était un peu moins qu'une prostituée, fut un des objets de son amour et elle le sacrifia à Desbarreaux. Mme de Fruges, que vous voyez traînante dans les cabinets sous le nom de vieille femme, en fut une autre. La première venait chez lui la nuit ; il allait aussi la nuit chez la seconde, qui était un reste de Buckingham et de Piennes (1). »

Guy Patin est plus généreux encore pour le cardinal-duc : « Je me souviens, écrit-il en 1649, de ce qu'un courtisan me conta l'autre jour, que le cardinal de Richelieu, deux ans avant de mourir, avait encore trois maitresses qu'il entretenait. La première était sa nièce, Mme de Vignerot, autrement Mme de Combalet et aujourd'hui Mme la duchesse d'Aiguillon. La seconde était la Picarde, savoir la femme du maréchal de Chaulnes, frère du connétable de Luynes. La troisième était une certaine belle fille parisienne, nommée Marion de Lorme, que M. de Cinq-Mars avait entretenue comme a fait aussi M. le Maréchal de La Meilleraye et beaucoup d'autres. » Le peu scrupuleux épistolier va jusqu'à dire, dans la même lettre, que le saint cardinal de Bérulle mourut d'une maladie honteuse et il conclut ainsi : « *Vere cardinales isti sunt carnales* (2) ; pauvre trait d'esprit qu'il est tout heureux d'amener par ces bruits absurdes.

Et ce sont là tous les témoignages à peu près contemporains ! Le reste n'est que du fatras sorti, cinquante ans plus tard, des presses de Hollande : *la Milliade, le Siècle de Louis XIV en chansons*, les *Lampons*, les *Landeriri*, etc..

siens en Champagne. La « Réponse » est publiée dans *Diverses pièces pour la Défense de la Reine mère*. Anvers, in-12, t. III, p. 77.

(1) Cette Mme de Fruges, née Piennes de Fruges, garda son nom de fille, même après son mariage avec Deschapelles, fils de la nourrice d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre. Elle et sa fille étaient des aventurières qui furent deux fois chassées de la Cour. En 1642, Richelieu les fait exiler à Bourges comme « bien dangereux esprits ». (Avenel, t. VII, p. 128). En 1648, elles sont traitées de même par Anne d'Autriche lors de la maladie du jeune Louis XIV. — Voir les *Mémoires de Montglat*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 331 : « Elle avait toujours aimé l'intrigue, se mêlant de tout, se fourrant partout ». Il est à remarquer que Montglat, qui ne ménage pas Richelieu, ne parle pas de relations amoureuses entre cette femme et lui. Le cardinal fit exécuter un Deschapelles qui doit être le mari de Mme de Fruges pour avoir, « par sa lâcheté », perdu Mézières en 1635. (Avenel, IV, p. 760.) — Voir *Mémoires* du cardinal de Retz, édit. Charpentier, t. I, p. 18.

(2) *Lettres de Guy Patin*, édit. Reveillé-Parise, t. I, p. 494.

Pas un fait précis, pas une preuve réelle ou historique, quelle qu'elle soit. Voyez comme nous sommes renseignés sur les amours de Louis XIV, de Talleyrand et de tant d'autres. D'ordinaire en cette matière, tout finit par se savoir. Au sujet de ce cardinal élevé sur le plus haut pinacle, en proie aux haines les plus atroces, on ne trouve rien.

Deux noms de femmes seulement pourraient être retenus en raison de l'intimité singulière entre elles et le cardinal : celui de Marie de Médicis et celui de la nièce du cardinal, la duchesse d'Aiguillon. La première protégea Richelieu passionnément jusqu'au jour où elle devint son ennemie acharnée; l'autre vécut auprès de lui dans une familiarité étroite jusqu'à la fin.

Or, il n'est pas douteux que la reine-mère n'ait été jalouse de Mme d'Aiguillon et que cette jalousie ne soit devenue brusquement une haine féroce qui détermina le drame de la rupture entre la mère et le fils. Richelieu défendit sa nièce avec une fermeté impitoyable.

Quelles furent les relations de l'homme avec l'une et l'autre femme?

Mystère, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de pénétrer. Sous la Régence, le jeune prélat au regard de feu conquit la Reine mère dont il était l'aumônier; ce fut elle qui le porta au pouvoir. Aux temps du château de Blois, il peuplait son exil, dictait sa conduite, fascinait sa volonté, était tout pour elle. La grosse banquière, déjà fanée, a-t-elle subi cette domination jusqu'à la couronner par une récompense un peu mûre, et le jeune ambitieux s'est-il fait, de ce corps important, un échelon vers les hautes destinées ? On ne sait. Tallemant, si curieux de ces choses, s'en tient à un vague propos: « On a fort médit du cardinal, qui était bel homme, avec la Reine mère (1). »

Marie-Madeleine de Vignerot était la fille de Françoise Du Plessis, sœur aînée du Cardinal, mariée à un gentilhomme du Poitou, nommé Vignerot ; la fille, Madeleine, épousa un seigneur de peu d'importance, Antoine de Beauvoir du Roure de Combalet : celui-ci, n'ayant ni fortune ni situation, ni santé, la laissa veuve, et vierge, assure-t-on. L'oncle prit la nièce

(1) Édit. Techener, I, p. 381.

auprès de lui. Le bruit public au sujet de cette intimité se résume en cette phrase du même Tallemant : « On a fort médit de l'oncle et d'elle ; il aimait les femmes et craignait le scandale. Sa nièce était belle et on ne pouvait trouver étrange qu'il vécût familièrement avec elle. Effectivement, elle en usait peu modestement... »

C'est tout. On voit que le subtil chroniqueur met les deux femmes dans le même sac : « On a fort médit... » Rien que le bruit de cour, *le mot à l'oreille*.

Reste le drame de la jalousie pénétrant jusque dans la politique et la culbutant de fond en comble. Mme d'Aiguillon était belle, pieuse, volontaire, avare. Elle a su conduire sa vie de telle sorte, qu'en 1638, aidée de la munificence de son oncle, elle put acheter aux créanciers du duc de Mayenne, le duché d'Aiguillon et prendre ainsi un rang personnel et unique dans la haute noblesse. C'était, en un mot, un caractère indépendant, une femme qui, ayant manqué l'amour, s'était réfugiée dans l'ambition. Ces tempéraments, quand ils peuvent échapper aux simagrées et aux servitudes des cours, s'en débarrassent une bonne fois. Dès que l'oncle se sentit confirmé au pouvoir, la nièce, qui était dame d'atours de Marie de Médicis, laissa tomber ses fonctions et leur assiduité. La crise de Lyon, en 1630, la délivra complètement. La reine, affolée de rage, la chassa avec éclat. Au fond, c'était la nièce qui écartait la vieille dame cramponnée, forcenée, déconsidérée. Avait-elle, pour enlever sa victoire, offert sa jeunesse et sa beauté ? L'histoire s'arrête quand, faute de renseignements précis, elle risque de s'égarer dans le roman.

Peut-être, pour en finir avec ce sujet délicat, n'est-il pas inutile de connaître l'opinion que le cardinal professait sur les femmes : « Il est difficile, écrit-il, de détourner leur esprit des résolutions qu'elles prennent par passion. » « Leur tempérament les porte plutôt à suivre leur humeur que la raison. Leur science doit consister en modestie et retenue. Celles-là doivent être, dit-on, les plus habiles qui ont le plus de jugement. Je n'en ai jamais vu de fort lettrée qui n'ait tiré beaucoup d'imperfection de sa grande connaissance. Et il est vrai de dire que les hommes emploient leur capacité à bien et les femmes l'emploient à mal... »

En politique, quand il s'agit de se prémunir contre

l'intrigue des femmes, il n'est pas de méfaits dont il ne les accuse : « Ces animaux que le Roi sait sont étranges ; on croit qu'ils ne sont pas capables d'un grand mal, parce qu'ils ne le sont d'aucun bien ; mais je proteste en ma conscience qu'il n'y a rien qui soit si capable de perdre un État que de mauvais esprits couverts de la faiblesse de leur sexe (1). » Il est vrai, qu'au moment où Richelieu écrivait à Chavigny ces lignes destinées à être mises sous les yeux du Roi, la Reine, la Reine mère, la duchesse de Chevreuse et tant d'autres dames de la Cour, étaient conjurées pour sa ruine (2).

La pensée de fond parait être exprimée dans le *Testament politique*: « Il n'y a rien de plus contraire à l'application nécessaire aux affaires publiques que l'attachement que ceux qui en ont l'administration, ont pour les femmes. Je sais bien qu'il y a certains esprits tellement supérieurs et maîtres d'eux-mêmes, que, bien qu'ils soient divertis de ce qu'ils doivent à Dieu par quelque affection déréglée, ils ne se divertissent pas pour cela de ce qu'ils doivent à l'État. Il s'en trouve qui ne rendent pas maîtresses de leurs volontés celles qui sont maîtresses de leurs plaisirs, ne s'attachant qu'aux choses auxquelles leurs fonctions les obligent. » Nul doute que Richelieu ne se rangeât parmi ces esprits supérieurs (3).

LES ÉCRIVAINS « A LA TÂCHE »

Élevons-nous au-dessus de ces misères de la polémique et considérons l'activité de l'homme, son dévouement au bien de l'État, l'immense production intellectuelle, fruit d'une imagination « qui roule toujours » ; considérons ce génie en mal de création et nous nous rendrons compte de la nécessité de ces intimités, de ces sécurités, de ces collaborations confidentielles et même occultes, du groupement de forces qui, pendant les dix-sept années du ministère, soutint le ministre.

Les véritables collaborateurs de l'homme d'État, ceux qui

(1) *Maximes d'État du Cardinal de Richelieu*, p. 771.
(2) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. VI, p. 122.
(3) *Testament politique*, partie I, chapitre VIII. — Ajoutons que, dans la Réponse à Mathieu de Morgues, Richelieu ne niait pas « quelques péchés de jeunesse ».

jouissent de sa confiance absolue et du secret de son secret, intimes dans le sens exact du mot, forment une véritable famille.

Il en est, parmi ces fidèles, que Richelieu avait trouvés penchés sur son berceau, par exemple ces Bouthillier, dont le Père Griffet explique la fortune dans une note gardée manuscrite : « L'avocat La Porte (grand-père de Richelieu), avant que de mourir, laissa son étude et sa pratique à son clerc, Bouthillier, qui avait été reçu avocat avant sa mort et lui recommanda de veiller à l'éducation de ses petits-enfants de Richelieu, qui avaient perdu leur père... L'évêque de Luçon allait souvent chez l'avocat Bouthillier, où il fit connaissance avec Barbin, qui goûta son esprit et qui lui procura la charge de secrétaire d'État de la Guerre... Bouthillier, fils de l'avocat, ci-devant maître-clerc de l'avocat La Porte, devint ministre d'État et surintendant des finances, et son petit-fils Chavigny fut fait, à l'âge de vingt-deux ans, ministre et secrétaire d'État des Affaires étrangères (1) ».

Relevons quelques noms encore parmi ces amis de la première heure. Ce sont des voisins, ces hommes de l'ouest, que Richelieu distingua de bonne heure.

En voici un d'une activité singulière, écrivain, soldat, diplomate, que quelque imprudence juvénile, remontant au temps de Henri IV, paraît avoir compromis, mais que Richelieu, non sans plaisanteries familières, bourrades, abandons et dépits, employa dans les circonstances les plus délicates et éleva même jusqu'à l'amitié du Roi, Jean de Guron, seigneur de Rechignevoisin. Il semble que c'est bien à lui que s'adresse une lettre particulièrement rude, écrite par le cardinal en 1615 (2). Guron fut l'un des écrivains employés à la rédaction des libelles que Richelieu publiait pour se défendre (3). Cependant il ne se confina pas dans les travaux du cabinet. Gouver-

(1) Recueil de pièces et de faits particuliers que le Père Griffet n'a pas cru devoir ni pouvoir insérer dans l'*Histoire du règne de Louis XIII* et dans les *Fastes du règne de Louis XIV*, dont il est l'auteur. Manuscrit faisant partie de la collection de M. Gabriel Hanotaux.

(2) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. I, p. 137.

(3) On a publié de lui en 1686, *Histoire du temps ou les trois vérités historique, politique et chrétienne*, livre qui est une apologie tellement circonstanciée de la politique de Richelieu, notamment dans les affaires de la Reine mère, qu'on peut la considérer comme faisant partie du substratum des *Mémoires*. — Voir Delavaud, *Rapports et Notices*, p. 159.

neur de Marans, emploi dans lequel lui succéda l'un de ses fils, il reçut du cardinal, au cours du siège de La Rochelle, des marques multipliées du crédit le plus rare. Même quand il s'agissait d'affaires, Richelieu le prenait, avec ce vieil ami, sur un ton de plaisanterie et de familiarité tout à fait exceptionnel, le traitant de « Père Guron », de « convertisseur », sans doute parce qu'il s'était « converti », ayant renoncé aux mœurs trop faciles qui avaient d'abord aidé, puis compromis sa fortune : « M. de Bullion se recommande à vous ; la goutte lui fait payer une partie de la peine due à ses fautes passées. Si vous aviez tous deux ce que vous avez bien mérité, La Rochelle ne serait pas en peine de se délivrer de vous. »

Mais, lorsqu'il s'agit de secourir l'Ile de Ré, Richelieu adresse à l'homme de confiance et de valeur cette exhortation vraiment cornélienne : « Enfin, faites paraître que vous êtes Guron ! » En avril 1628, au plein du siège de La Rochelle, alors que tous les adversaires, Espagne, Autriche, Angleterre, même les alliés, Savoie, Venise, sont sur le point de l'accabler dans l'affaire de Mantoue, il recourt à Guron et lui confie la mission la plus difficile auprès du duc de Savoie. Le « mémoire » qu'il adresse au Roi pour exposer une situation si critique, fut rédigé vraisemblablement par Guron lui-même sur ses indications. C'est un chef-d'œuvre de clarté, de finesse, de tact diplomatique et qui prouve de quel prix était, pour le cardinal, l'aide confidentielle des vieux amis de toujours. Guron remplit sa mission ; il réussit, et Mantoue fut secourue « par diversion ». Puis La Rochelle ayant succombé laissa les mains libres à la politique française en Italie. C'est ainsi que Guron fut amené à écrire, sans doute à la demande du cardinal, une *Relation des affaires de Mantoue ès années 1628, 1629, 1630* (1) qui le montre au point culminant de sa carrière et de ses services. Le Roi lui écrivait de sa main des lettres qui étaient le « comble des grâces ». Jean de Guron s'était assuré une admiration universelle par sa conduite dans la défense de Casal. Maréchal des camps et armées du Roi, il fut encore chargé d'une mission de confiance près du duc de Lorraine et nommé ambassadaur en Angleterre. Seule sa mort, survenue en 1635, l'empêcha vraisemblablement de

(1) Publiée par le Père Griffet, t. III en appendice.

parvenir à des fonctions plus hautes dans l'État. Son nom est presque oublié, mais il fut l'un des premiers de cette génération des « gens de main », distingués par l'œil attentif du cardinal (1).

FANCAN, LE FAMILIER DES PREMIERS TEMPS

Un autre personnage non moins digne d'intérêt a occupé une grande place dans les entourages jusqu'au moment où il finit de façon mystérieuse : c'est Fancan (2).

Le cardinal le compta parmi ses intimes, non seulement durant les dix premières années de sa carrière, mais même pendant ses premières années de ministre tout-puissant. Nous l'avons vu rédiger les pamphlets les plus violents contre Luynes, contre Sillery, contre La Vieuville et, par des éloges un peu prématurés peut-être, ouvrir la voie aux ambitions du jeune évêque. Son camarade Mathieu de Morgues, qui combattait alors côte à côte avec lui sous l'œil de Richelieu, est catégorique : « Le cardinal a tiré de Fancan toutes les instructions des Affaires étrangères ; il s'en est servi dans des négociations très importantes en Allemagne et aux Pays-Bas ; il lui a fait dresser durant deux ans (1624-1625) toutes les dépêches, mémoires et instructions de grande conséquence. » Le même Morgues ajoute : « Fancan a été familier et confident plus de dix ans du cardinal de Richelieu ; il a eu tous les jours des conférences de deux ou trois heures avec lui... Il avait les entretiens les plus secrets et les plus longs (3). »

Rien de plus naturel que ces relations du jeune ambitieux avec le pamphlétaire, homme d'esprit, plein de verve, grand connaisseur en affaires étrangères, grand remueur d'idées et de paroles, plume alerte et féconde : le pamphlétaire s'était donné au jeune évêque, dont il avait pressenti la haute destinée.

Ses papiers furent saisis lors de sa disgrâce ; ils ne laissent

(1) Voir comte de Cosnac, *Rôle politique de Louis de Rechignevoisin de Guron, évêque de Tulle*, 1886. Cet évêque de Tulle était fils de notre Guron. A l'occasion de la carrière du fils, Cosnac parle très brièvement du père.

(2) V. *Histoire du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 467 et suivantes.

(3) *Les bons avis du François fidèle*, août 1631. — *Reparties sur la réponse à la très humble Remontrance*, 1631. Cités par Geley, *Fancan et la politique de Richelieu*, Cerf, 1884, in-8, p. 294.

aucun doute sur cette espèce d'ubiquité dans les grandes choses européennes qui caractérise la carrière du publiciste. Dans la familiarité du grand ministre, il était, ce Fancan, la contre-partie du Père Joseph. Son activité est prodigieuse ; on pourrait dire qu'il y avait en lui une parcelle de génie, en admettant que l'immodération soit assez souvent comme une maladie du génie. On le trouve partout à l'affût : il surveille les combinaisons diplomatiques, il les embrouille, il en tire parti. En Angleterre, en Bavière, à Cologne, en Hollande, à Venise, sans parler de la France, qui n'interroge-t-il pas? qui ne renseigne-t-il pas? avec qui ne complote-t-il pas? La liste extrêmement longue de ses dossiers, telle qu'elle fut dressée par le maître des Requêtes Nicolas Fouquet, étale un nombre infini de mémoires ou brochures et jusqu'à des volumes entiers, restés manuscrits, où le trop plein de sa verve s'est répandu.

Tous aboutissent au même *delenda Carthago* : il faut réduire à néant l'influence de la Compagnie de Jésus, contrecarrer partout les empiétements de la Cour pontificale. Le numéro 353, *Discours contre la cabale étrangère* (*1626*), donne ce conseil à Richelieu : « Que celui qui gouverne veuille éloigner les suppôts de tout emploi, réduire les Jésuites à prier Dieu, et fermer leurs collèges, appuyer la Sorbonne, changer le logis du nonce, introduire un autre confesseur, donner un premier président au Parlement de Paris qui soit de bonne odeur au public, etc. » Le numéro 355 indique les *moyens légitimes pour contenir le Saint-Siège et empêcher qu'il n'accroisse son autorité en France au préjudice de celle du Roi et tranquillité de l'État* : « C'est erreur de croire qu'il faille être bien avec Rome; au contraire il faut se montrer jaloux de la conservation des lois de la Monarchie; Rome se gouverne par crainte ; il ne la faut jamais obliger en chose qui soit aux dépens de l'autorité royale, mais lui susciter des affaires sous main et ne la délivrer jamais d'appréhension. Il faut faire demander par le Clergé la cassation du Concordat et rétablissement des élections aux bénéfices.«

On entend bien, dans ces paroles, comme un écho de celles que prononça parfois Richelieu ; mais on y remarque aussi la ligne de démarcation et le point de rupture entre les idées du pamphlétaire et celles du ministre. Richelieu n'oublia jamais qu'il portait la pourpre romaine : il

n'entendait ni briser avec Rome ni dénoncer le Concordat.

Fancan va plus loin encore : « Témoigner n'avoir volonté que les Français soient faits cardinaux ; retarder la nomination ou en nommer d'étrangers. Appuyer la Sorbonne et l'Université, exclure des chaires publiques ceux qui ont des sentiments contraires au bien de l'État. Ne permettre plus que les religieux réformés ni autres se mêlent aux affaires du temps (le Père Joseph n'oubliera pas ce conseil qui le vise) ; défendre de passer aucun acte devant le nonce. Défendre l'introduction de nouveaux ordres en France. Faire demander au Pape, en plein consistoire, par l'ambassadeur un secours d'un million de ducats pour la guerre de religion (contre les protestants). Le Pape assurément refusera et on aura beau sujet de faire la paix et rejeter l'envie sur le défaut d'assistance de Rome ; par ces moyens, l'État se maintiendra, ainsi qu'a fait celui de Venise (1). » De ces propositions à l'idée d'un schisme ou d'un patriarcat dont Richelieu aurait rêvé, si l'on en croit ses adversaires, il n'y aurait eu qu'un pas ; or tout cela se déclamait à voix haute sur un ton de familiarité exigeante dans ces entourages du cardinal où tant d'oreilles étaient aux écoutes.

Pour les grandes affaires vers lesquelles tous les esprits sont tendus, les affaires d'Allemagne et d'Espagne, Fancan est non moins péremptoire, non moins tranchant. Il suffit pour s'en convaincre de cette analyse du dossier 422 que donne Fouquet sous le titre : *Discours sur les affaires présentes en 1625* : « Faire la paix avec ceux de la Religion, raser le fort Louis, faire la guerre en Allemagne. » Tout le système repose sur une alliance effective avec l'Angleterre. « L'*Avis sur les affaires d'Angleterre en mars 1627* dit que le mariage a été fait par différents respects : savoir, de *France* pour y établir la religion (catholique) et d'*Angleterre* pour se venger de la maison d'Autriche ; que le changement de religion n'est pas utile à la France ; que les deux Couronnes se doivent tenir, et qu'en France il ne faut point tant travailler aux moyens pour se défendre de l'Angleterre qu'aux moyens de prévenir la guerre par une bonne union ; qu'il ne faut aussi penser

(1) Voir Théodore Kügelhaus, *Unbekannte Papiere Fancans*, Leipzig, 1899 (d'après le n° 6651 du Fonds français à la Bibliothèque nationale), et Erich Wiens, *Fancan und die französische Politik*, 1624-1627. Heidelberg, 1908.

à la conquérir et que la France n'a d'appui plus sûr pour résister à l'Espagnol qu'une bonne union avec l'Angleterre ; et qu'il est facile d'accommoder les aigreurs ; et qu'il faut considérer que la moindre dépense extraordinaire achèvera de ruiner le Roi, le peuple et l'État. »

Il y a toujours eu un parti anglais en France et presque toujours cela vint de dissentiments et de griefs réciproques entre Français. Fancan se prononce avec la plus grande vigueur pour un rapprochement avec l'Angleterre, et c'est là, sans doute, qu'à la veille de la rupture avec les protestants de France et avec l'Angleterre, il trouvera le point de sa chute (1). Le parti pris anticatholique, vers lequel se laissait entrainer cet homme d'Église, se précisait en un véritable système : « Dissiper accortement la Chambre de la Propagation de la foi, établie en France et dans Paris au déçu du public. Ne la point heurter de plein saut ; mais peu à peu, en refusant tout ce qu'elle demandera et reculant des emplois ceux qui en sont les sujets, gagner ceux qui se sont mis dans ladite Propagation, non par conscience et faiblesse, mais par leurs seuls intérêts... Laisser les autres et les faire observer seulement (2) ».

On imagine l'éclat produit par de telles affirmations, le ton de la discussion qui s'élève avec le parti catholique, avec le Père Joseph, au moment où Richelieu se décide à ruiner le parti protestant et à faire la guerre aux Anglais : on croit entendre les objurgations qui s'abattent sur le cardinal, le somment de s'expliquer sur son intimité avec ce Fancan. Elles viennent de la fameuse *cabale jésuitique*, c'est-à-dire des Reines, de Marillac, du parti espagnol, de la Cour presque tout entière.

Et quelle prise donnent à la passion adverse les relations trop connues de Fancan avec les hommes publics, les princes, les gouvernements étrangers ! La poste a dévoilé les rapports de Fancan avec l'Angleterre ! Si l'on cherchait du côté de l'Alle-

(1) Voir *Discours sur les affaires présentes d'Angleterre*, publié en appendice par M. Wienz, *op. cit.*, p. 128.

(2) Extrait des papiers trouvés au cabinet de Fancan, les plus considérables, selon l'ordre dans lequel ils ont été cotés (*Mémoire de Nicolas Fouquet*, B. N. Manuscrits F. Fr. N° 6651. — Voir aussi *la Voix d'un Théologien sans passion*, par Mathieu de Morgues, dans le *Mercure françois*, 1626, t. XII, p. 301, 521, et l'*Opinion et la Presse sous Louis XIII*, d'après un mémoire inédit adressé, en 1627, au Roy par Fancan.

magne, de la Bavière, de Cologne, on trouverait bien d'autres indices de manigances obscures et, parmi ces correspondances suspectes, des transferts d'argent! « La liste des emprisonnés, condamnés, etc. », publiée en 1643, dans le *Journal du Cardinal de Richelieu*, signale la liaison de notre homme avec le plus dangereux des « fronts d'airain » protestants, « le sieur de La Milletière mis en la Bastille en l'année 1626 *pour même sujet que Fancan* (1) ».

Tous ces faits sont graves; le heurt des principes ne l'est pas moins. Richelieu se sent las de ces affirmations hautaines, de ces familiarités compromettantes. De part et d'autre, d'ailleurs, on est à bout. Fancan écrit : « Le temps s'écoule; la patience m'échappe et l'appréhension de voir nos maux sans remède me jette dans le désespoir. » Et encore : « Ma consolation est d'avoir représenté courageusement, en tout ce qui s'est passé ici, les inconvénients qui en pouvaient arriver en public et en particulier, et d'avoir combattu jusques au bout. Il ne me reste plus qu'à faire une retraite honorable... »

Trop tard : Richelieu tient les clefs de la Bastille, dont est gouverneur le propre frère du Père Joseph. Il note dans son *Journal* : « Le sieur de Fancan-Langlois, abbé de Beaulieu et chantre de Saint-Germain-l'Auxerrois, mis à la Bastille en 1627 (le 4 juin) pour cabale contre le dessein requis du siège de La Rochelle... »

Les *Mémoires* sont plus explicites. Richelieu a besoin de se défendre. En effet, Fancan, arrêté en même temps que ses deux frères, Dorval et Langlois, était mort bientôt dans sa prison et cette brusque disparition avait déchaîné Mathieu de Morgues. L'homme qui venait de mourir mystérieusement avait été, répétait-il avec insistance, le confident des années difficiles et contrastées du début. Il connaissait les dessous et les dossiers. On ne l'avait mis au secret de la Bastille, puis au secret définitif que pour l'empêcher de parler. Avec quelle joie le fougueux aumônier de la Reine mère portait contre

(1) *Journal*, édit. 1666, p. 154. — Il est à noter que, dans la réponse qu'il fait faire au libelle de Mathieu de Morgues qui a pour titre : *Réponse à la très humble remontrance au Roi*, parue en 1632, Richelieu jette franchement Fancan par-dessus bord : « ...Fancan, homme reconnu de tous points pour impie et qui avait réputation de ne croire pas en Dieu et qui est convaincu d'avoir toujours favorisé les intérêts de l'hérésie dedans et dehors le Royaume contre le Roi. » (Édit. in-12, p. 117.)

Richelieu cette accusation de sévérité implacable et de cruauté qui devait finalement s'imposer à l'histoire !

De telles insinuations appelaient une réponse : « Le Roi, disent les *Mémoires*, fit arrêter un nommé Fancan pour lui faire expier une partie des crimes qu'il avait commis. De tout temps, il s'était déclaré, plus ouvertement que ne pouvait un homme sage, un ennemi du temps présent ; rien ne le contentait que des espérances imaginaires d'une République, qu'il formait selon le dérèglement de ses imaginations. Il n'en voulait pas seulement au temps, mais à l'éternité, toutes les apparences faisant croire qu'il n'avait point d'autre Dieu que sa folie... »

On n'emprisonne pas un homme sans l'appareil de la justice, pour des soupçons de cette sorte. Il faut autre chose. Les *Mémoires* ajoutent, après d'autres allégations assez vagues : « Le parti huguenot lui était en si grande recommandation, quoiqu'il fût ecclésiastique, que tous ceux qu'il estimait être bons catholiques lui étaient en horreur. En cette considération, il avait pris de tout temps intelligence avec les protestants étrangers, auxquels il servait de fidèle espion, d'autant plus à craindre que sa condition le rendait moins suspect. Il se servait envers eux de l'entrée qu'il avait en diverses maisons des ministres pour, sous prétexte de bons avis, leur donner de fausses alarmes pour les armer contre l'État... *Sa malice a été jusques à ce point que de chercher toutes sortes d'artifices pour séparer en la maison royale ce que la nature et le sacrement avaient étroitement uni* (*c'est-à-dire les Reines et le Roi*)... Le Roi se résolut de châtier justement un si méchant homme par un supplice conforme à son crime : mais le cardinal, dont les conseils vont toujours à augmenter les récompenses des services et diminuer la punition des fautes, supplia très humblement Sa Majesté de se contenter d'en arrêter le mal par l'emprisonnement de sa personne (1). »

Le dossier de Fancan, tel que Nicolas Fouquet, nommé rapporteur, l'a analysé, donne une réelle valeur à ces incriminations. La violence des invectives contre le parti catholique, les Jésuites, la Propagation, et même le Père Joseph suscitaient de ces ressentiments profonds qui ne pardonnent

(1) *Mémoires du Cardinal de Richelieu*, t. VII, p. 84.

pas. Fancan allait jusqu'à conseiller la rupture du mariage royal. Il est à croire que le Roi, averti, intervint alors : on connaît son étroite et jalouse sévérité. De quoi se mêlait ce pamphlétaire ? Peut-être même les relations trop familières de Richelieu avec cet ennemi de l'Église, cet ami des protestants, finirent par l'irriter. Si la personne du Roi, si le ménage royal étaient en cause, la rupture s'imposait : Fancan et les siens furent emprisonnés et Richelieu crut, — peut-être de bonne foi, — qu'il les traitait avec une sorte d'indulgence en leur épargnant une pire destinée. Morgues lui-même finit par reconnaître que Fancan n'avait pas été assassiné. Quant à Dorval, il implora sa libération, en des lettres émouvantes, mais ne l'obtint qu'après la prise de La Rochelle. On était alors en 1630 : la politique du cardinal se portait de nouveau vers les alliances protestantes (1).

LE FAMILIER DE TOUS LES TEMPS : LE PÈRE JOSEPH

Nul doute que dans cette crise à la fois intime et politique, le Père Joseph n'ait joué, comme d'ordinaire, un rôle peu apparent, mais décisif (2) : entre l'évêque et le moine, les liens sont si anciens et si forts, que les deux figures apparaissent inséparables.

La personnalité du Capucin a été, de nos jours, l'objet d'études approfondies (3) ; son histoire, longtemps incertaine,

(1) La vie et le rôle politique de Fancan ont été étudiés par M. Geley dans son ouvrage : *Fancan et la politique de Richelieu*, 1884. Ce livre, qui apportait des données nouvelles et intéressantes sur ce point peu connu de la carrière du cardinal, était malheureusement gâté par une insuffisante information. M. Geley attribuait à Fancan toute la littérature des libelles indistinctement et exagérait, sans preuves suffisantes, l'influence de Fancan sur la politique du cardinal ; il n'avait pas su découvrir le dossier décisif de l'enquête, qui a été publié par M. Kügelhaus. Nous nous sommes efforcés d'éclairer certains traits restés mystérieux de cette étrange personnalité, sur laquelle, peut-être, le dernier mot n'est pas dit.

(2) Voir le pamphlet de Morgues, *Reparties sur la réponse à la Remontrance au Roy*, dans *Diverses pièces pour la défense de la Reine mère*, t. III, p. 341. « Il a sacrifié Fancan à l'envie de ce bon Père que vous appelez *Révérend* et que nous n'osons point nommer pour le respect que nous portons à son ordre... »

(3) Voir Gustave Fagniez, *le Père Joseph et Richelieu*, 2 vol. in-4°, Hachette, 1894 ; on trouve réunies, dans ce magistral ouvrage, les études publiées dans divers recueils par l'auteur. — V. aussi Chanoine Dedouvres, *le Père Joseph*

et romanesque, s'appuie désormais sur des documents authentiques, la plupart émanant de lui-même.

Il est démontré que le Père Joseph, ce « Capucin de Paris », ce François Le Clerc du Tremblay, prit son origine dans cette Ile-de-France, créatrice de l'unité française : il descendait du beau-père de Jacques Coictier, le fameux médecin de Louis XI (1). Né d'une mère protestante, qu'il eut la joie de convertir lui-même, il était entré en religion par une vocation irrésistible ; dès que ses supérieurs l'eurent désigné pour les œuvres de mission et de propagande, surtout dans l'ouest, son intelligence, son énergie, son ardeur mystique et son sens unique du maniement des hommes et des affaires le mirent hors de pair. Il rencontre Richelieu et bientôt, par une décision irrévocable, son humilité se subordonne aux aptitudes, aux ambitions, à l'esprit réaliste qu'il a reconnus en son ami dès 1610.

Sa jeunesse ardente, son imagination parfois chimérique, — il y avait un poète sous la robe de bure, — avaient caressé un rêve : réunir toutes les puissances européennes, catholiques et protestantes, dans une même campagne contre les Turcs. La croisade était, à ses yeux, la seule pacification honorable pour tous, la seule guérison de la cruelle blessure causée par la Réforme. L'union, restaurée dans le catholicisme, était le but suprême de cette conception, survivance de l'esprit théocratique du moyen âge.

Mais, pour s'assurer le concours des princes protestants, il était nécessaire de les aborder, de les séduire, de satisfaire jusqu'à un certain point leurs ambitions particulières ; et il fallait, en vue de ces difficiles rapprochements, que la France devînt l'arbitre des affaires d'Allemagne, soit en écartant la maison de Habsbourg de la succession impériale, soit en la détachant de l'Espagne, qui avait refusé d'entrer dans le grand projet de croisade (2).

polémiste, 1895, in-8, Picard. *Le Père Joseph de Paris, Capucin. L'Éminence grise*. 2 vol. in-8, Beauchêne, 1932.

Pour ce qui concerne la personnalité mystique du Père Joseph, il est indispensable de voir les belles pages que lui a consacrées l'abbé Bremond dans l'*Histoire du sentiment religieux*, t. II, p. 168.

(1) *Annuaire de la Noblesse*, années 1835-1836.

(2) L'Espagne ne voulut pas se subordonner, en quelque sorte, à un projet français ; elle avait conçu le dessein de détourner le grand projet de croisade sur l'Afrique, où ses ambitions étaient en péril. Le chanoine Dedouvres dit : « Le

Le Capucin avait développé ces idées complexes dans une épopée latine, la *Turciade*. Il crut pouvoir y convertir le cardinal. Richelieu, après de longues hésitations, s'y porta dans une certaine mesure, mais il revenait toujours au dessein qu'il avait conçu lui-même et qu'il mettait au-dessus de tout : devenir l'arbitre de l'Allemagne en ménageant les protestants, travailler les catholiques pour les séparer, si possible, de l'Autriche et de l'Espagne. Cela suffisait à occuper une vie. Après, l'on verrait.

En tout cas, les deux amis étaient pleinement d'accord sur l'entreprise la plus urgente : fermer la porte que La Rochelle ouvrait aux interventions étrangères dans les affaires de France et que Fancan s'obstinait à vouloir laisser ouverte.

Le détail de ces orages intérieurs éclaire les passages difficiles où se trouvait continuellement engagée la carrière du cardinal ; il prouve aussi la solidité des liens qui existaient entre le ministre et le capucin : inséparables parce que l'un à l'autre indispensables. Nous ne savons si l'on rencontrerait, dans l'histoire, une pareille compénétration de pensées entre deux personnalités si fortes.

Richelieu à peine arrivé au pouvoir, le Père Joseph s'était trouvé installé dans sa maison et dans sa confiance. Quand la robe de bure apparaissait, les groupes se séparaient, le silence se faisait. On doit attribuer au Père Joseph un rôle, non seulement de confident insigne, mais aussi de collaborateur acharné dans le travail quotidien : c'est lui que nous retrouvons toujours comme chef de ce groupe d'intimes attaché à la personne de Richelieu et s'adonnant, dans un secret absolu, à l'exécution des décisions prises par le cardinal sous l'autorité du Roi. Après s'être assuré de la volonté royale, soit dans les conseils, soit au cours des longs tête-à-tête, le ministre distribuait les ordres au petit troupeau rassemblé. Le Père Joseph écrivait lui-même ou faisait écrire, corrigeant, abrégeant, développant, mettant la nuance, le fini, l'achevé (1).

Père Joseph avait, plus que personne, poursuivi de ses efforts l'accord de la France et de l'Espagne. Mais il se tourna contre la catholique Espagne, parce que, avant tout hostile à la France, elle avait, seule, empêché la croisade projetée et préparée contre les Turcs... » *Le Père Joseph polémiste*, p. 228.

(1) Sur la méthode de travail du groupe dirigé par le Père Joseph, nous avons eu l'occasion de citer déjà un document des plus formels, une lettre de Bouthillier, secrétaire d'État, qui signait les correspondances en sa qualité officielle.

Ces documents surchargés de corrections servirent pour la plupart à composer les *Mémoires du Cardinal de Richelieu*. Ils sont conservés aujourd'hui dans le dépôt des archives du ministère des Affaires étrangères. Ils témoignent de cette activité de ruche qui remplissait le cabinet du ministre. A ces rédactions toujours urgentes tout le monde mettait la main ; un style unique, imprégné de l'esprit, des idées, des formules, des notes, des dictées du cardinal et du moine, finissait par donner à cette paperasserie un ton presque uniforme, quelque chose à la fois d'ecclésiastique et de cavalier, où se reconnaît l'inspiration des deux gentilshommes, l'évêque et le capucin (1).

Né persuasif, le Père Joseph avait dans ses attributions, comme nous dirions aujourd'hui, le maniement de l'opinion publique. D'après le chanoine Dedouvres, toutes les notes, toutes les « pièces », tous les « mémoires », tous les « avis », tous « les communiqués » livrés à la presse pour présenter sous un jour favorable les décisions et les actes du cardinal émaneraient de sa plume. Contentons-nous de dire que, s'il en écrivit plusieurs, qu'il est facile de distinguer, il s'en tint le plus souvent à contrôler les projets fournis par les autres. Il semble bien, comme tend à le démontrer le chanoine Dedouvres, avoir eu la haute main sur le *Mercure françois* de 1626 à 1638, date de sa mort. C'est lui, probablement, qui introduisit auprès du cardinal le sieur Théophraste Renaudot (de Loudun), fondateur de cette *Gazette de France*, à laquelle le Roi et son ministre prirent parfois la peine de collaborer.

Instructions diplomatiques (notamment pour les affaires

Bouthillier et le Père Joseph « se concertaient » ; un commis de Bouthillier écrivait; le cardinal revisait encore ; la dépêche était recopiée de la main d'un secrétaire ; l'original, signé du Roi et contresigné de Bouthillier, partait enfin pour sa destination. — Voir Gabriel Hanotaux, *Étude sur un prétendu Supplément aux Mémoires de Richelieu*, dans *les Chemins de l'Histoire*, t. I, p. 25.

(1) En ce qui concerne les pamphlets ou « libelles » destinés à la publicité, cette même collaboration des personnes qui avaient l'entrée chez le cardinal se révèle, au milieu de tant d'autres traits, par celui-ci que signale l'abbé Houssaye dans *le Cardinal de Bérulle et Richelieu*. Au cours de la rédaction du *Catholique d'État* (publié comme nous l'avons vu sous le nom de Jérémie Ferrier), Bérulle est consulté et propose : « Après les mots... on pourrait glisser un passage tel que le suivant ou quelque chose d'analogue », ce qui fut fait. Voir Dedouvres, *le Père Joseph polémiste*, p. 286.

d'Allemagne) (1), négociations avec la Cour pontificale, affaires importantes et secrétissimes, du dedans et du dehors, tractations et conciliabules, confidences, confessions, combinaisons, larges vues, dessous profonds, tout cela est suivi, poursuivi par l'activité et la persévérance inouïes de ce capucin qui, pour le service de son grand ami, chemine pieds nus de Paris à Rome et de Rome à Paris.

Peut-être même le Père Joseph ne fut-il pas étranger à la conception de cette vaste *Histoire du règne de Louis XIII*, objet constant des pensées du ministre. Du moins, les papiers rédigés sous la direction du capucin dans le cabinet du cardinal, en fournirent les documents. Richelieu « put mettre au point quelques années de ce récit », comme il le dit lui-même, et la compilation fut publiée, depuis, sous le nom de *Mémoires du Cardinal de Richelieu*. La postérité aurait donc subi, ainsi que les contemporains, une sorte d'envoûtement occulte de la part de l'Éminence grise, qui sort, aujourd'hui, du mystère romanesque où sa mémoire s'était enlizée, pour ressurgir, plus singulière, plus complexe, plus haute, plus surprenante, devant l'histoire.

LES LAUNAY-RAZILLY

Parmi les hommes de confiance que Richelieu sut grouper autour de lui et sans parler des collaborateurs en quelque sorte officiels, ministres ou secrétaires d'État, — ceux qui disparurent (d'Effiat, d'Aligre, Schomberg, Marillac, Servien) ceux qui durèrent (les Bouthillier, Bullion, Des Noyers, Mazarin), — il est une famille, venue de l'ouest comme le cardinal, et dont les services sont restés trop méconnus, les Launay-Razilly. Ils furent les initiateurs techniques de l'une des œuvres qui honorent le plus Richelieu, la reconstitution de la marine française et le développement colonial. Le ministre choisit les deux frères comme conseillers dès son arrivée au pouvoir, de même qu'il l'avait fait pour le Père Joseph; il écrivait, en décembre 1626, au chevalier de

(1) L'une des pièces importantes qui portent le plus manifestement l'empreinte de l'esprit du Père Joseph, parait être l'Instruction donnée à M. de Marcheville, ambassadeur en Allemagne. Notez qu'elle est inscrite presque *in extenso* dans le *Supplément* de Lepré-Balain.

Razilly : « Je serai bien aise que M. de Launay, votre frère, s'en revienne ici, ayant toujours besoin d'avoir auprès de moi quelqu'un qui m'instruise des affaires de la mer (1). »

Les Launay-Razilly étaient partie angevins partie tourangeaux, quelque peu alliés aux Richelieu et marins comme tant d'autres gentilhommes de ces contrées. Le grand père de Richelieu, Guyon Le Roy, était vice-amiral de France sous François Ier, et c'est en cette qualité qu'il avait fondé le Havre. Richelieu tenait aux choses de la mer par ses origines, par son évêché de Luçon, par ses vues sur La Rochelle, par son souci du rôle de la France entre l'Espagne et l'Angleterre. Il garda toute sa vie son gouvernement du Havre, dont il parlait avec une sorte de tendresse : « C'est une place pacifique, convenable à mon honneur, à ma profession et à ma santé. »

On a souvent cité le passage de son *Testament politique* où il remémore, pour en tirer profit, la maxime d'État qu'Antonio Perez exilé avait transmise à Henri IV : *Roma, el Consejo y la Mar* (Rome, le Conseil et la Mer). Cette maxime, on la trouve, dès 1631, dans l'une des pièces officieuses inspirées par lui. Dans les *Entretiens des Champs-Élysées*, l'ombre de Spinola fait remarquer à l'ombre de Henri IV : « Sire, je sais qu'Antonio Perez a dit autrefois à Votre Majesté qu'il était certain que les Français n'avaient point de pareils en courage, mais que,si on pouvait y ajouter trois choses: *Roma, la Mar y el Consejo*, ils seraient pour conquérir toute la terre (2). »

Ce goût des choses de la mer, ce sens de ce que la mer pouvait faire pour la grandeur du Royaume, cette volonté de donner à la France une marine puissante avec les grands établissements coloniaux qui devaient en être la suite, tout cela le futur grand maître de la navigation devait l'acquérir de ces amis, techniciens expérimentés qu'il tenait à garder sans cesse auprès de lui. Dès 1626, à peine investi de la confiance de Richelieu, Isaac de Razilly éclaira définitivement Son Éminence en lui soumettant un plan d'ensemble, à la fois maritime et colonial, qui devait assurer à la France sa vraie place dans le monde : « Quiconque est maître de la mer, écrivait le chevalier de Razilly, a un grand pouvoir sur terre »; et il disait encore :

(1) Voir La Roncière, *Histoire de la Marine française*, t. IV, p. 499.
(2) *Les Entretiens des Champs-Elysées*, dans le *Recueil* de Hay du Châtelet, édit. 1637, p. 330.

« J'ai le cœur tout serré quand je viens à considérer les discours que font chaque jour les étrangers quand ils parlent de la France. Ils me disaient : *Quelle puissance a votre Roi, vu qu'avec toutes ses forces il n'a pu vaincre un gentilhomme de ses sujets* (*Soubise*) *sans l'assistance de l'Angleterre, de Hollande et de Malte ; à plus forte raison s'il avait guerre contre le roi d'Angleterre ?*... Et pourtant, que nous manque-t-il pour avoir une marine ? Nous avons des ports à profusion, des forêts dans le voisinage de la mer et telles qu'on pourrait bâtir plus de navires qu'il n'y a dans toute l'Europe ; pour fret, du blé et du vin ; pour marins, des gens d'une bravoure et d'une endurance sans égale ; tels ces marins du commandeur de La Porte et du chevalier de Beauregard qui, rationnés à vingt-deux fèves par jour, le ventre creux, livraient des combats admirables, ou ces matelots ponantais, réduits, durant leurs voyages au long cours, à manger jusqu'à leurs souliers. Je me suis trouvé plusieurs fois en ces extrémités-là, ajoute Razilly ; et tous mes soldats supportaient cette fatigue patiemment avec de fortes résolutions. »

Nous exposerons l'œuvre maritime et coloniale de Richelieu ; mais comment ne pas montrer auprès de lui, dès le début de son ministère, ces gens de mer et de main qui représentaient les connaissances, la vigueur, la tenue, l'élan, par lesquels s'inaugurait le Grand Siècle? Richelieu médita longuement sur le plan général de Razilly pour en assurer le succès : développer le goût de la navigation dans le pays et en particulier chez la noblesse ; tenir à Marseille et à Toulon vingt-cinq galères capables d'empêcher les communications d'Espagne et d'Italie; construire pour le Ponant de nombreux vaisseaux de deux cents à trois cents tonneaux, des pataches de même modèle, des navires mobiles et de gros canons, qui seront « la quintessence de la mer » ; établir des fonderies de canons à Brest, au Havre, et des écoles de tir dans les ports ; créer, avec l'appui du pouvoir, des compagnies de navigation ; agir en Afrique; supprimer la piraterie ; reprendre en Sénégal l'œuvre des Dieppois et l'étendre plus loin ; naviguer aux Indes ; planter des colonies en Amérique et surtout dans cet « Eldorado » de l'Amérique du Sud jusqu'à la rivière des Amazones, où abondent les terres les plus fertiles du monde, n'attendant que des cœurs énergiques et des bras disciplinés.

« Ce que les Espagnols, les Portugais, les Hollandais ont fait, pourquoi les Français ne pourraient-ils pas le faire? »

Richelieu lut et approfondit le mémoire avec cette attention passionnée, cet enthousiasme froid qui dictent les grandes résolutions. C'est vers ce temps qu'il mit sous les yeux du Roi ce *Règlement pour la mer*, écrit de la main de Charpentier, annoté de sa propre main, où il proposait d'entretenir des galères en Méditerranée et de subvenir à cette dépense en augmentant les droits prélevés sur le tabac et le sucre : « Le roi d'Espagne ayant envahi la Valteline, écrit-il, il ne reste autre passage à la France pour secourir l'Italie, que celui de Savoie, de Piémont, et de la mer. »

Le plan d'ensemble était d'une ampleur telle, qu'il demandait une lente élaboration. Richelieu le fait observer à Razilly dans sa lettre de décembre 1626 : « Pour l'entreprise que vous me proposez, nous en parlerons particulièrement ensemble, ne voulant pas légèrement donner au Roi conseil et hasarder ses vaisseaux (1). »

Le 15 août 1627, il soumet à Louis XIII un nouveau mémoire, « pour faire voir au Roi que, si l'on procède comme on l'a fait jusqu'ici, on ne pourra avoir des vaisseaux pour l'année prochaine. C'est donc à Sa Majesté à penser de nouveau que, si elle veut tenir tête aux Anglais et si elle y est résolue, elle doit commander à M. le Garde des Sceaux et à M. le Surintendant de fournir l'argent nécessaire « pour rendre au Roi plus de soixante vaisseaux prêts dans le mois de juin et, sans cela, Sa Majesté trouvera bon, s'il lui plaît, que le cardinal de Richelieu ne se charge point du blâme qu'il mériterait s'il l'entreprenait sans le pouvoir faire (2) ».

Le siège de la Rochelle était alors l'affaire urgente. On avait besoin de vaisseaux sur toutes les côtes de France. Et l'on avait besoin aussi des deux frères, Razilly et Launay. Claude de Razilly, seigneur de Launay, capitaine entretenu des vaisseaux du Roi, allait prendre part au siège et s'y conduire admirablement; il devint commandant de l'île d'Oléron et chef

(1) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 164, 304, etc. — Voir pour toutes les précisions, les volumes de l'*Histoire de la Marine*, de M. de La Roncière, notamment le t. IV. Cet admirable ouvrage devrait être entre les mains de toute la jeunesse française.

(2) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 561.

d'escadre, plus tard vice-amiral des armées navales de France. Son frère Isaac de Razilly, chevalier de l'Ordre de Jérusalem et premier capitaine de l'Ordre de Ponant, commandeur de l'Ile-Bouchard, fut, en exécution du grand projet qu'il avait tracé lui-même, lieutenant pour le Roi et pour le cardinal en la « Nouvelle France ». Jamais le cardinal ne perdit de vue cet homme qui avait, selon ses propres paroles, « une pratique acquise dans les quatre parties du monde » (1).

RICHELIEU ET LES HOMMES DE SON TEMPS

Ce groupe des entourages est fort nombreux : on pourrait citer bien d'autres noms ; les ruches bourdonnantes attirent les amateurs et les fabricateurs de miel. Le cardinal, soit tendance naturelle, soit calcul, était accueillant et, l'on pourrait dire, communicatif ; il avait besoin d'être compris, de convaincre et il avait aussi besoin d'être soutenu, apprécié. Vivant dans une anxiété perpétuelle, sous le battement frontal de ses migraines et de ses soucis, il était aux écoutes de l'opinion. Orateur, il cherchait les auditoires ; organisateur, il cherchait les équipes ; auteur dramatique, il voulait les salles pleines. On se groupait autour de lui et les groupes étaient, par sa présence et par son choix, pour ainsi dire consacrés. Nous le verrons fonder, avec ses « écrivains », l'Académie française, et il avait conçu le dessein de choisir, parmi ses prélats et ses clercs, une « Académie théologique ». Ancien député aux États généraux de 1614, il avait le sens des assemblées ; à diverses reprises, il réunit soit des Conseils extraordinaires, soit des Assemblées de notables, désireux de leur exprimer ses vues et d'obtenir leur approbation. La presse politique dont il fut le créateur en France, la multiplicité des « mémoires », « pièces », « libelles », publiés par son ordre prouvent sa volonté constante d'obtenir l'appui de l'opinion.

(1) Le chanoine Dedouvres (t. II, p. 258) attribue au Père Joseph le « Discours sur la marine » publié par le *Mercure françois*, t. XIII, p. 208-258, comme l'œuvre « d'un ancien serviteur de la couronne de France ». Sans doute, le Père Joseph a pu y mettre la main ; mais tout porte à croire que « l'ancien serviteur de la Couronne » est l'un des deux frères Razilly, plus qualifiés pour traiter un pareil sujet. — A propos de la marine, il faut rappeler ici le nom du cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, l'un des intimes de Richelieu. Il prendra sa place dans le récit des événements.

Or, l'entourage était son premier public ; là il s'essayait et, par le choc des idées, — tel que nous l'a décrit Desmarets, — il découvrait ce que la politique peut laisser paraître de son secret. Son cabinet fut un portique de disciples, une pépinière d'hommes d'État et d'écrivains.

On y rencontre des gens de cour, gentilshommes, gens de lettres, gens d'esprit, qui, par là, se glissaient à la confiance et aux emplois. Comment oublier, après les trouvailles de l'érudition moderne, l'homme étrange, l'aventurier un peu mystérieux, le diplomate bâtonné, le prélat prébendier, qui, par une aventure plus singulière que toutes ses autres aventures, est devenu le répondant devant l'histoire des hauts faits du grand cardinal, Harlay de Sancy, évêque de Saint-Malo ? Signalé dès 1878, d'après Victorio Siri, comme l'auteur d'une *Histoire de Louis XIII*, — qui n'était autre que les *Mémoires de Richelieu* (1), — il est présenté aujourd'hui comme le confident que Richelieu chargea de compléter et d'arranger cette collection de papiers d'État, de papiers d'affaires, de correspondances, de fragments historiques, imprimés et réimprimés depuis lors sous ce titre et que publie à nouveau, avec tout le soin qu'ils méritent, la Société de l'histoire de France (2).

Le mystère de cette rédaction est en partie élucidé : une étude plus approfondie de ce monceau de papiers ajouterait sans doute quelque lumière et donnerait quelques renseignements sur l'étonnante ubiquité de l'homme qui menait de front les devoirs d'évêque résident en Bretagne et ceux du « secrétaire des *Mémoires* », toujours sous la main de son maître à Paris. Il faut admettre que Richelieu était, à son égard, extraordinairement indulgent et que, l'ayant eu comme camarade de classe, il s'était attaché à lui. Ce qui paraît certain, en tout cas, c'est qu'en dépit des étranges remous du caractère et de la vie de cette ancienne connaissance, il l'avait reçu chez lui, puis établie dans sa familiarité. Il écrivait

(1) Voir Gabriel Hanotaux, *Étude sur la prétendue découverte d'un « Supplément aux Mémoires de Richelieu »* (*Revue historique*, 1878, p. 411), reproduite dans : *Sur les chemins de l'histoire* (t. I, p. 213).

(2) Voir toute la discussion incluse dans les Rapports et Notices sur la nouvelle édition des *Mémoires du Cardinal de Richelieu*. En particulier : Robert Lavollée, *le Secrétaire des Mémoires de Richelieu*, extrait de la *Revue des études historiques* (A. Picard, 1904) ; et *De l'authenticité des Mémoires du Cardinal de Richelieu*, par Robert Lavollée, extrait des Rapports et Notices (Paris, 1922).

dès décembre 1626 : « Monsieur, ces trois mots sont pour vous témoigner que je n'oublie pas mes anciens amis, au nombre desquels vous êtes en tête du catalogue... » Huit ans après, en 1634, il avait jaugé à fond le personnage. Il le défendait cependant, — à propos d'une de ses incartades en Bretagne, — auprès du Roi toujours méfiant : « C'est un esprit chaud, disait-il, qui prend feu quelquefois sans mauvaise intention ; mais les retours sont toujours bons. Si Dieu n'oubliait point les fautes les plus criminelles des hommes, il y a longtemps que le genre humain serait exterminé ; à plus forte raison, est-il à propos d'oublier celles qui font plus de bruit que d'effet. » Admettons que Sancy ait été de ces camarades de jeunesse qui ne vous lâchent pas et dont on finit par tirer parti, ne pouvant ni ne voulant s'en débarrasser.

L'homme avait, tout compte fait, une certaine connaissance du monde et des affaires. Ambassadeur à Constantinople, il y avait tout connu, même les coups. Attaché à la mission de Bérulle près de Henriette-Marie, reine d'Angleterre, il avait plu au fondateur de l'Oratoire, qui l'avait choisi pour lui succéder à la tête de son œuvre. Envoyé en Savoie, en Italie, d'ordinaire mal vu du Père Joseph, ce Harlay, louangeur attitré du cardinal, avec sa fantaisie vagabonde, savait arriver et partir au bon moment (1).

Si c'était ici le lieu d'aborder la question très complexe des *Mémoires*, — dont la rédaction fut assurément une des grandes besognes de l'entourage, — on aurait à mettre en lumière, chez le cardinal, jusque dans le détail, cette application, cette précision, cette ponctualité que lui inspirait le haut souci de sa gloire ; il faudrait montrer cette vanité active et violente, cette domination sur les choses, cette main mise sur les rênes du destin, qui tourne les événements dans le

(1) Sur ce Harlay de Sancy qui était entré de bonne heure dans l'intimité du cardinal, Mathieu de Morgues, dans ses *Reparties pour la défense de la Reine mère*, publiées vers 1631, insiste cruellement : « Vous, dit-il, Monsieur le Censeur, qui voulez passer pour béat et aspirez au chapeau rouge en ayant gagné une mitre en mal faisant, mal parlant, mal écrivant... ; abbé, étant jeune, vous changeâtes vos bénéfices en argent pour prendre un manteau court, et on peut dire que M. le Cardinal tient de vous une de ses meilleures abbayes... Vous fûtes d'abbé marchand, et de marchand, lâche homme d'épée ; vous recherchâtes une ambassade, en laquelle vous avez si bien réussi, que vous avez ruiné non seulement les Français, mais les chrétiens, ayant été emprisonné et battu pour une avarice et grivèlerie infames » etc.

sens que leur impose la raison, cette vue pénétrante des hommes, des idées, du siècle et de l'avenir, qui illumine une époque et s'y joue avec tant d'aisance et de laisser-aller que l'ouvrier lui-même devient le plus habile avocat de l'œuvre devant l'histoire. Pour avoir su garder le reflet de cet éclat et pour avoir été le serviteur assidu de cette ambition, l'évêque fantaisiste et nomade était assez indiqué en tant que compagnon de la vie du ministre dans cette génération cavalière qui tenait la plume et l'épée, toujours en « errance », à cheval, en carrosse, homme de plume et homme d'action tout ensemble. On comprend que le rejeton un peu fol de cette haute famille de Harlay, ce disciple chéri de Bérulle, se soit inscrit, non loin du Père Joseph, « en tête du catalogue ».

Évoquons à la hâte d'autres figures. Et toutes inclinées devant le cardinal. C'est l'abbé de Boisrobert, ce plaisant, digne émule de Théophile, que la *Requête des Dictionnaires* définit en ces termes :

...Grand chansonneur de France,
Favori de Son Éminence,
Cet admirable patelin
Aimant le genre masculin,
S'oppose de tout son courage
A cet efféminé langage (1).

C'est Nicolas Rigaut, c'est Favereau, c'est Bautru, comte de Serrant, le plus habile des amuseurs, — jusqu'à en devenir diplomate, — incomparable à manier la louange et qui, le 13 juin 1628, venant de quitter La Rochelle, écrivait au cardinal : « Je croyais avoir vu la plus grande merveille du monde, mais en arrivant à Paris, j'ai remarqué quelque chose de moins commun et de plus grand étonnement, c'est, Monseigneur, d'avoir vu un applaudissement général pour toutes vos actions et des louanges universelles pour un homme qui gouverne cet État ; j'eusse eu peine à ne le pouvoir croire un ange (2) ... »

C'est Desmarets de Saint-Sorlin, l'auteur des *Visionnaires*, visionnaire lui-même, à moitié fou, mais qui a l'adresse de s'installer dans la spécialité théâtrale du cardinal et dont Cha-

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édit. Techener, in-8°, t. IX, p. 270.
(2) Archives particulières.

pelain écrivait : « M. Desmarets a fait un premier volume des cinq qu'il a dessein de faire sous le titre de *Rosane*, dédié à Mme d'Aiguillon et dont elle fait partie. » Flatteur en cinq volumes! Voilà qui n'est pas banal. Mais ce fou avait surpris le goût singulier que le grand homme d'État avait pour les vers et dont il voulait être loué (1).

Bautru, Desmarets, la plupart des écrivains de l'entourage viendront s'asseoir sur les fauteuils de l'Académie française. Ils retrouveront, parmi les Quarante, Jean de Sirmond (neveu du célèbre Jésuite) à qui l'on attribue les meilleures pièces composées « pour la défense du cardinal »; Hay du Châtelet, qui fut employé sans grand succès dans les fonctions actives, intendances, commissions judiciaires, etc..., et qui ne fut qu'un arrangeur de dossiers, péchant, au gré de Richelieu, par manque d'ardeur et de sévérité; Jérémie Ferrier, qui a signé le « Catholique d'État », attribué par d'autres à Jean de Sirmond; enfin jusqu'à cet Isaac de Laffemas de sanglante renommée.

Faut-il relever les noms de folliculaires de bas étage, un Marcel, un Dryon, un Mathieu de Morgues, celui-ci aussi violent dans l'insulte qu'il avait été plat dans la louange?...

Arrivons enfin aux vrais maîtres de la langue, à ceux qui annonçent le Grand Siècle : Malherbe, avec son bon sens normand, découvre, dès 1627, la grandeur future du jeune ministre : « L'esprit, nous dit-il, le jugement et le courage ne furent jamais chez un homme au même degré qu'ils sont en lui... Voit-il quelque chose d'utile au service du Roi, il y va sans regarder ni d'un côté ni d'autre. Les empêchements le sollicitent, les résistances le piquent, et rien qu'on propose ne le divertit (2). »

Dupleix, l'un des maîtres de l'école historique française, loue Richelieu d'avoir « pris si bien ses mesures et ajusté si dextrement les projets aux moyens et les moyens à la fin qu'il s'était proposée, que le succès en a heureusement réussi. Les desseins du Roi ont été secrètement concertés entre Sa Majesté

(1) Voir Léopold Lacour, *Richelieu dramaturge*, p. 64.

(2) *Œuvres*. Édit. des Grands Écrivains, t. IX, p. 103. Voir la belle lettre de remerciement adressée par Richelieu à Malherbe, au sujet de son ode « au Roi allant châtier la rébellion des Rochelois ». Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. III, p. 61.

et lui, les délibérations mûrement résolues, les entreprises prudemment conduites, vigoureusement exécutées. On n'a rien épargné pour découvrir les projets des ennemis; le commandement des armées n'a été donné qu'à des capitaines de fidélité assurée et de grande expérience; jamais les finances n'ont manqué; jamais les munitions de guerre ni de bouche, jamais la discipline militaire (1). »

Silhon prend le cardinal comme modèle de son *Ministre d'État*; il dépeint en termes frappants la surprenante activité déployée pour secourir l'île de Ré : « deux cents courriers dépêchés en moins de deux mois; tant d'ordres donnés au dedans et au dehors; nul avis négligé qui eût quelque apparence de bien; tant de vaisseaux assemblés en si peu de temps, et tant de provisions faites pour le ravitaillement de la place assiégée; bref, tout ce que l'industrie humaine a d'invention, tout ce que la prudence a de conduite et d'ordre, tout ce que la diligence a d'activité et le courage de hardiesse » (2).

Balzac, fondateur de la prose française, dès 1630, écrit au cardinal en lui dédiant son livre du *Prince* : « Que si mon entreprise m'avait réussi et si j'avais montré aux nations étrangères qu'en France tout se change en mieux sous un règne si heureux que celui du Roi et qu'il nous augmente l'esprit comme il nous a crû le courage, je n'en mériterais pas pour cela la gloire; mais il faudrait la rapporter tout entière à la fidélité de mon temps et à la force de mon objet (3). »

Chapelain, s'il encense le cardinal en vers médiocres, rappelle de la façon la plus heureuse, que la géographie européenne a été bouleversée par lui :

.. Nos courses guerrières,
Qui plus rapides que le vent
Nous ont acquis en le suivant
La Meuse et le Rhin pour frontières.

Un peu plus tard, Voiture expose, avec une précision frappante, les services que le cardinal a rendus à la France : « Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli

(1) Scipion Dupleix, *Histoire de Louis le Juste*, p. 4.
(2) Jean de Silhon, *le Ministre d'Etat*, éd. 1634, p. 393.
(3) Le *Prince* de M. de Balzac dans le *Recueil des pièces*, édit, 1637, p. 546.

La Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité comme par un coup de rêts, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette Couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise en notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas eu un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles, s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines, quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui? »

Enfin, — car il faut finir, — c'est Corneille, le Grand Corneille, qui, oublieux de la « Critique du Cid », fait en 1647, cinq ans après la mort du cardinal, un admirable éloge du fondateur de l'Académie française, réconciliant ainsi devant l'histoire les gloires des deux illustres contemporains : « Quand je ne saurais autre chose de vous, dit-il dans son discours de réception à l'Académie, sinon que vous êtes le choix de ce grand génie qui n'a fait que des miracles, feu M. le Cardinal de Richelieu, je serais l'homme le plus dépourvu de sens commun, si je n'avais pour vous une estime et une vénération toutes extraordinaires, et si je ne voyais que, de la même main dont ce grand homme sapait les fondements de la monarchie d'Espagne, il a daigné jeter ceux de votre établissement et confier à vos soins la pureté d'une langue qu'il voulait faire entendre et dominer par toute l'Europe (1). »

S'il était nécessaire, le cardinal prendrait à témoin l'élite de son temps. La France du Grand Siècle, qui se cherchait encore, travaillait avec lui d'un cœur ardent et fier à la défense de ses intérêts, à la réalisation de son idéal, à l'accomplissement de sa destinée.

GABRIEL HANOTAUX.
LA FORCE.

(1) Discours prononcé par M. Pierre Corneille, avocat général à la table de marbre de Normandie, le 22 janvier 1647, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Meynard ; dans le *Recueil des Harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française*. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1709, t. I, p. 14.

LES TROIS GROSSES DAMES D'ANTIBES

L'une s'appelait Mrs Richman ; elle était veuve. La deuxième, Mrs Sutcliffe, une Américaine, avait divorcé deux fois. Quant à la troisième, miss Hickson, c'était une vieille fille ; toutes trois très établies dans la quarantaine et fort à leur aise.

Mrs Sutcliffe répondait au prénom bizarre d'Elfe. Elle ne s'en plaignait pas au temps de sa svelte jeunesse ; il lui allait bien et les plaisanteries faciles qu'il provoquait la flattaient. A son avis, il s'harmonisait aussi avec son caractère : ne suggérait-il pas légèreté, grâce, vivacité ? Aujourd'hui, avec ses traits empâtés par la graisse, ses épaules et ses bras massifs et ses hanches alourdies, elle s'en montrait moins satisfaite. Il devenait de plus en plus difficile de lui trouver des robes dont la coupe dissimulât cet épanouissement. Depuis quelques années, c'est derrière son dos que l'on riait de son nom et sans la moindre aménité, elle s'en rendait bien compte. Loin d'avoir pris son parti de l'âge mûr, elle continuait à porter du bleu pour faire valoir la couleur de ses yeux. Grâce aux secours de l'art, ses cheveux blonds avaient gardé leur éclat. Ce qui l'attachait à Béatrice Richman et à France Hickson, c'est qu'auprès d'elles, elle paraissait toute mince ; et comme elles étaient ses aînées, elles la traitaient volontiers en gamine. Elfe ne se rebiffait pas. Ces bonnes âmes la taquinaient à propos de ses soupirants, — elles-mêmes avaient complètement renoncé à ce genre d'occupations et même miss Hickson n'y avait jamais pris le moindre intérêt, — mais elles

suivaient avec sympathie les flirts d'Elfe. Il était entendu qu'un de ces jours, elle ferait le bonheur d'un troisième mari.

— Mais ne vous laissez pas empâter, chérie, recommandait Mrs Richman.

— Et surtout, mettez à l'épreuve les talents de bridgeur de votre amoureux, ajoutait miss Hickson.

Elles pensaient à quelque quinquagénaire bien conservé et d'allure distinguée : par exemple, un amiral en retraite, bon joueur de golf, ou un veuf sans charges de famille, mais dans tous les cas, pourvu d'un revenu à l'abri des tourmentes. Elfe les laissait dire et se taisait : elle avait une autre idée en tête. Se remarier ? Certes, elle n'eût pas demandé mieux, mais elle rêvait d'un Italien brun et mince, aux yeux de braise, avec un nom ronflant, ou d'un hidalgo de haute lignée. Mais avant tout, pas de candidat au-dessus de trente ans. Certains jours, en se regardant dans la glace, elle se demandait si elle-même les avait.

Miss Hickson, Mme Richman et Elfe Sutcliffe étaient inséparables. Leur embonpoint les avait rapprochées et le bridge avait cimenté cette union. Leur première rencontre datait d'un séjour à Carlsbad. Descendues au même hôtel elles étaient traitées par le même médecin, et avec la même rigueur.

Béatrice Richman était énorme. Une belle femme pourtant, aux yeux de biche, les joues fardées et les lèvres peintes. Elle s'accommodait fort bien de sa situation de veuve riche. Toujours affamée, elle ne pensait qu'à se gaver : oh ! le pain et le beurre, la crème, oh ! les pommes de terre, oh ! les puddings au sucre ! Onze mois par an, elle s'offrait à peu près tout ce dont elle avait envie, quitte à aller faire pénitence à Carlsbad, le douzième mois. Mais chaque année, son poids augmentait. Elle s'en plaignait au docteur, et ne rencontrait chez lui aucune commisération. Sans mâcher les mots, il la mettait en présence des faits.

— Mais si je dois me priver de tout ce que j'aime, à quoi bon vivre ? gémissait-elle.

Il haussait les épaules.

— Il est moins capable que je ne croyais, confia-t-elle à miss Hickson.

Miss Hickson ne se fit pas faute de ricaner. Affligée d'une

voix de basse taille, d'une large face aplatie où, dans un teint bilieux, pétillaient de petits yeux de cochon, elle se croyait obligée de marcher à grands pas, les mains dans les poches, et, quand elle le pouvait sans attirer l'attention, elle allumait un gros cigare. Le plus possible, elle se donnait une allure masculine.

— Non! mais me voyez-vous avec des volants et des falbalas? s'emportait-elle. Vous ne voudriez tout de même pas qu'une dondon comme moi fût encore gênée aux entournures.

Ses préférences allaient au tweed bourru et aux souliers à talons plats et elle sortait volontiers sans chapeau. Forte comme un buffle, elle se vantait d'avoir au golf un *drive* à rendre jaloux la plupart des hommes. La liberté de son langage et son répertoire de jurons eussent fait honneur à un corps de garde. On lui faisait plaisir en l'appelant Frank au lieu de France. Autoritaire, mais pleine de tact, elle maintenait par sa fermeté joviale la bonne harmonie dans leur petit groupe. Elles allaient à la source ensemble, prenaient leurs bains à la même heure, s'épuisaient dans les mêmes promenades énergiques, piétinaient le *court* de tennis stimulées par le même professeur, et prenaient à la même table leurs repas frugaux. Rien, en dehors de la balance, n'altérait leur humeur, mais quand le poids de l'une ou de l'autre n'avait pas diminué depuis la veille, ni les gaillardes plaisanteries de Frank, ni la sérénité de Béatrice, ni les chatteries d'Elfe ne parvenaient à dissiper la mélancolie de la victime. Alors, c'était des mesures draconiennes; elle s'infligeait vingt-quatre heures de lit et rien ne passait ses lèvres, hors le fameux bouillon du docteur, fade à faire regretter la lavasse où ont été blanchis des choux.

Jamais trio ne fut plus uni. Leur indépendance eût été complète sans la question du quatrième au bridge. Aussitôt la cure quotidienne achevée, ces joueuses enragées accaparaient la table de jeu. C'était Elfe, la plus féminine des trois, qui jouait le mieux, un jeu serré et brillant. Jamais une défaillance dont l'adversaire pût profiter. Un art impitoyable de tirer parti de la moindre faute. Quant à Béatrice, c'était la partenaire de tout repos. On ne résistait pas à la fougue de Frank. Ferrée sur la théorie, elle vous citait, à tout propos,

les grandes autorités du bridge. Et ces controverses sur les systèmes rivaux! Elles se jetaient à la tête Culbertson et Sims. De toute évidence, aucune d'elles ne jouait jamais une carte sans quinze bonnes raisons, mais il résultait de leurs discussions que, pour quinze autres raisons non moins bonnes, elles auraient pu tout aussi bien ne pas la jouer. Leur vie eût donc été sans nuage, même avec la perspective des vingt-quatre heures de lit et de l'infâme bouillon, toutes suspendues qu'elles étaient au fléau de cette balance de malheur, disait Béatrice, de cette peste de balance, enchérissaient Elfe et Frank; mais il restait toujours l'éternelle difficulté de trouver un quatrième de leur force au bridge.

Ce fut la raison qui décida Frank à inviter Lena Finch, chez elle, à Antibes. Frank avait eu l'idée d'y louer, après la cure, une villa avec ses amies. Son bon sens n'admettait pas que Béatrice, quand elle venait de perdre dix kilos, allât les reprendre au plus vite en mangeant à sa convenance. Béatrice était faible : sans la surveillance d'une personne à poigne, elle ne se fût jamais astreinte à jeûner. A Antibes, elles pourraient prendre beaucoup d'exercice, — rien ne vous rabote, chacun le sait, comme la natation, — et, dans la mesure du possible, continuer la cure. En composant elles-mêmes leurs menus, elles pourraient au moins éviter les plats par trop substantiels. Pourquoi ne perdraient-elles pas encore quelques kilos? L'idée était séduisante. Béatrice avait beau savoir ce qui convenait à son régime, elle ne pouvait résister qu'en fuyant la tentation. D'ailleurs, elle était joueuse, et avec le casino, deux ou trois fois par semaine, la vie serait supportable. Après un mois de Carlsbad, pensait Elfe, on est à point pour s'exhiber à Antibes. Elle n'aurait que l'embarras du choix entre les fougueux Italiens, les Espagnols passionnés, les galants Français et les Anglais aux longues jambes qui flânaient tout le jour en caleçons de bains et en peignoirs clairs. La combinaison réussit. Deux fois par semaine, elles ne mangeaient que des œufs durs et des tomates crues et, chaque matin, elles montaient sans inquiétude sur la balance. Le poids d'Elfe tomba à soixante-dix kilos. Une vraie jeune fille. En se faisant légères, Béatrice et Frank évitaient de justesse les quatre-vingts kilos.

Mais ce diable de quatrième au bridge, quel problème! Celui-ci jouait comme une mazette, celui-là était d'une lenteur désespérante; il y en avait un qui avait un sale caractère; cet autre était mauvais joueur; quant à ce partenaire presque bossu, merci bien! Qu'il est donc difficile de mettre la main sur le joueur idéal!

Un matin, assises en pyjama sur la terrasse en face de la mer, elles buvaient leur thé, — sans lait ni sucre, — agrémenté d'une biscotte Heudebert garantie sans graisse. Frank venait de lire son courrier.

— Tiens, Lena Finch qui part pour la Riviera, dit-elle.

— Qui est-ce ? fit Elfe.

— La veuve d'un de mes cousins. Il est mort, il y a deux mois, et elle se remet à peine d'une dépression nerveuse. Si nous l'invitions à venir passer quinze jours ici ?

— Joue-t-elle au bridge ?

— Si elle joue ! éclata Frank. Mais d'une façon épatante ! Nous n'aurions plus besoin de personne.

— Quel âge ? demanda Elfe.

— Le même que moi.

— Alors, ça peut aller.

On tomba d'accord. Avec sa décision habituelle, Frank sortit à grands pas aussitôt après le breakfast pour envoyer une dépêche et, trois jours plus tard, Lena Finch débarquait. Frank alla la chercher à la gare. Lena portait son deuil avec une décence discrète. Frank ne l'avait pas vue depuis deux ans. Elle l'étreignit avec vigueur et l'examina de la tête aux pieds.

— Je te trouve bien maigre, mon petit, dit-elle.

Lena sourit vaillamment.

— Je viens de traverser des moments très durs. Ce n'est pas ça qui vous remplume.

Frank soupira, mais était-ce par sympathie pour la veuve ou par envie, à la pensée des kilos perdus ?

Lena n'était pourtant pas trop déprimée et aussitôt son bain pris, elle se déclara prête à accompagner Frank à Eden Roc. Frank la présenta à ses deux amies et elles s'installèrent dans la « cage aux singes ». On appelle ainsi une baie vitrée qui donne sur la mer, avec, dans le fond, un bar encombré de

baigneurs en pyjama ou en peignoir. Assis à des tables, ils sirotaient en bavardant, après avoir passé toute la matinée dans l'eau. Le cœur tendre de Béatrice fut aussitôt conquis par la veuve éplorée et Elfe, la voyant pâle, pas jolie et tout près de la cinquantaine, se sentit prête à l'aimer beaucoup. Un garçon s'approcha.

— Que vas-tu prendre, toi ? demanda Frank.

— Oh ! je ne sais pas, répondit Lena, comme vous autres, un martini sec ou un white Lady.

Elfe et Béatrice lui jetèrent un coup d'œil. Nul n'ignore combien les cocktails engraissent. Franck chercha à l'excuser.

— Évidemment, après ce voyage, tu as besoin de te remonter.

Elle commanda un martini sec pour Lena et un mélange de jus de citron et d'orange pour elle-même et ses deux amies.

— Par cette chaleur, l'alcool ne nous paraît pas très indiqué, expliqua-t-elle.

— Oh ! moi, ça ne me fait jamais rien, répondit légèrement Lena. Un cocktail, ça ne se refuse pas.

Elfe blêmit sous son rouge, — Béatrice et elle prenaient grand soin de ne pas se mouiller la figure, à l'encontre de cette grosse bête de Frank qui prétendait raffoler des plongeons, — mais elle ne dit rien.

La conversation se poursuivit, enjouée et vive. Chacune y allait de ses banalités. Bientôt, elles retournèrent à la ville pour déjeuner.

Sous les serviettes se cachaient des petites biscottes de régime. Avec un aimable sourire, Lena les repoussa.

— Puis-je avoir du pain ? demanda-t-elle.

La plus énorme incongruité n'aurait pas produit un effet pareil sur les oreilles de ces trois femmes. Aucune d'elles n'avait mangé de pain depuis dix ans. Même Béatrice, gloutonne comme elle l'était, n'allait pas jusque-là. Bonne maîtresse de maison, Frank se ressaisit la première.

— Bien sûr, chérie, dit-elle, et se tournant vers le maître d'hôtel, elle le pria d'en apporter.

— Et du beurre, ajouta Lena, d'un ton détaché.

Il y eut un silence embarrassé.

— Je ne sais pas s'il y en a dans la maison, dit Frank, mais je vais m'en informer. Ils en ont peut-être à la cuisine.

— J'adore le pain et le beurre. Et vous ? dit Lena en se tournant vers Béatrice.

Un pâle sourire accompagna la réponse évasive de Béatrice. Le maître d'hôtel apporta un petit pain doré. Lena le coupa en deux et l'enduisit du beurre surgi miraculeusement. On servit une sole grillée.

— Nous mangeons très frugalement ici, dit Frank. J'espère que ça t'est égal.

— Oh ! moi, je suis pour la cuisine simple, dit Lena en reprenant du beurre et en le laissant fondre sur son poisson. Pourvu que j'aie du pain, du beurre, des pommes de terre et de la crème...

Les trois amies échangèrent un regard. Les bajoues de Frank tombèrent un peu plus bas et elle contempla avec dégoût la sole sèche et insipide déposée sur son assiette. Béatrice vint à la rescousse.

— Ici, malheureusement, impossible de trouver de la crème, dit-elle. C'est une des choses dont il faut se passer sur la Riviera.

— Quel dommage ! dit Lena.

Le reste du déjeuner consista en côtelettes d'agneau soigneusement débarrassées de leur graisse, — Béatrice sortait si vite du droit chemin, — et en épinards bouillis. Pour finir, des poires cuites. Lena goûta ses poires et jeta au maître d'hôtel un regard interrogateur. Cet homme de ressources la comprit tout de suite et, bien que jamais encore du sucre en poudre n'eût paru sur cette table, il lui en offrit sans une minute d'hésitation. Elle se servit généreusement. Les autres firent semblant de ne rien remarquer. On apporta le café et Lena mit trois morceaux de sucre dans sa tasse.

— Vous avez un faible pour les sucreries, fit Elfe, sur un ton qui s'efforçait de rester aimable.

— Nous trouvons la saccharine tellement plus agréable, dit Frank, en jetant une petite tablette dans son café.

— Pouah ! Quelle horreur ! dit Lena.

Les coins de la bouche de Béatrice s'abaissèrent et elle jeta au sucre un regard de convoitise.

— Béatrice ! gronda Frank.

Béatrice étouffa un soupir et étendit la main vers la saccharine.

Frank se sentit soulagée quand elles purent s'asseoir à la table de bridge. Elfe et Béatrice étaient agacées. Quant à Frank, si elle tenait au succès de sa cousine, elle n'en désirait pas moins qu'elle gardât un bon souvenir de son séjour.

Pour le premier rubber, Elfe se trouva avec la nouvelle venue.

— Jouez-vous d'après Vanderbilt ou d'après Culbertson? demanda-t-elle.

— Je me moque des méthodes, répondit Lena avec insouciance. Je suis mon instinct.

— Moi, je ne m'écarte pas des règles de Culbertson, déclara aigrement Elfe.

Les trois grosses femmes se préparèrent au combat. Pas de méthode! Elles allaient lui apprendre à cette pécore. Quand il s'agissait de bridge, Frank oubliait jusqu'à ses sentiments de famille et elle mit la même énergie que les autres à tailler des croupières à l'invitée. Mais l'instinct servait fort bien Lena. Elle avait le don des cartes et beaucoup d'expérience. Elle jouait avec imagination, hardiment et sans jamais hésiter. Les autres étaient des joueuses de trop grande classe pour ne pas s'apercevoir très vite que Lena savait ce qu'elle faisait et comme elles avaient toutes une nature généreuse, elles sentirent fondre leur rancune. Ça, c'était du bridge! Elles s'amusaient follement. Frank remarqua ce changement d'attitude et poussa un soupir de soulagement. Le triomphe de son poulain paraissait assuré.

Au bout de deux heures, elles se séparèrent. Frank et Béatrice allèrent faire leurs dix-huit trous au golf, et Elfe, une troublante promenade avec un jeune prince charmant, le prince Roccamare, dont elle venait de faire la connaissance. Lena préféra se reposer.

Elles ne se retrouvèrent que pour le dîner.

— J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée, dit Frank. J'avais des remords de t'avoir laissée seule pendant si longtemps.

— Oh! ne t'excuse pas. J'ai dormi comme une bienheureuse, puis je suis descendue à Juan pour prendre un cocktail. Vous allez être si contentes! J'ai découvert... une charmante petite confiserie où il y a une de ces crèmes... J'ai dit qu'on

nous en envoie un quart tous les jours. Ce sera ma petite contribution aux frais du ménage.

Ses yeux brillaient. Elle s'attendait évidemment à leur faire un grand plaisir.

— Tu es bien bonne, dit Frank, tout en cherchant à réprimer d'un regard l'indignation inscrite sur le visage de ses deux amies. Mais nous ne mangeons jamais de crème. Sous ce climat, ça vous remue la bile.

— Alors, me voilà réduite à manger toute cette crème, dit gaiement Lena.

— Et votre tournure? Vous n'y pensez donc jamais? dit Elfe, d'un ton pinçé.

— Le docteur me prescrit de manger beaucoup.

— Et il vous conseille le pain et le beurre, les pommes de terre, la crème?

— Mais oui. Je croyais que c'était ça votre nourriture simple.

— Vous allez devenir un tonneau, dit Béatrice.

Lena se mit à rire.

— Pas de danger. Rien ne me fait engraisser. J'ai toujours mangé tout ce dont j'avais envie et ça ne m'a jamais produit le moindre effet.

Le silence de mort qui suivit fut rompu par l'entrée du maître d'hôtel.

— Mademoiselle est servie, annonça-t-il.

Quand Lena fut couchée, elles restèrent à chuchoter jusqu'à une heure avancée dans la chambre de Frank. Pendant la soirée, elles avaient affiché une gaieté factice et leurs aimables plaisanteries auraient donné le change à l'observateur le plus sagace. Mais, à présent, elles jetaient le masque. Béatrice boudait, Elfe jaunissait de rancune et Frank s'effondrait dans le découragement.

— Ce n'est pas très drôle pour moi d'être là à la regarder se bourrer de tout ce que j'aime le plus, gémit Béatrice.

— Avec ça que c'est drôle pour nous! riposta Frank.

— En voilà une idée de l'avoir invitée, celle-là! dit Elfe.

— Comment pouvais-je me douter? bondit Frank.

— S'empiffrer comme ça, quand on vient de perdre son mari! dit Béatrice. Il n'y a pas deux mois qu'il est sous terre. On devrait pourtant avoir le respect de la mort.

— Elle pourrait bien manger la même chose que nous, dit Elfe, venimeuse. Après tout, c'est notre invitée.

— Enfin, vous l'avez entendue. Son âne bâté de docteur lui a recommandé de manger beaucoup.

— Alors, on va dans un sanatorium.

— C'est au-dessus des forces humaines, Frank, soupira Béatrice.

— Du moment que je le supporte, vous pouvez bien le supporter aussi.

— C'est votre cousine, ce n'est pas la nôtre, glapit Elfe. Je ne vais pas passer quinze jours ici à regarder cette créature se gaver à en éclater.

— C'est si vulgaire d'attacher tant d'importance à la nourriture, dit Frank, et le timbre de sa voix baissa encore de quelques tons. La seule chose qui compte, n'est-ce pas l'esprit?

Elfe se dressa, le regard flamboyant.

— Vous dites que je suis vulgaire, Frank?

— Elfe n'est certes pas vulgaire, intervint Béatrice.

— Qui me dit que vous ne descendez pas en cachette à la cuisine, quand nous sommes couchées, pour manger tous les restes?

Frank bondit.

— Comment osez-vous dire une chose pareille, Elfe? Je ne demande jamais à personne de faire ce que je ne suis pas prête à faire moi-même. Vous me connaissez pourtant assez pour me savoir incapable d'une telle indignité.

— Alors, pourquoi votre poids ne baisse-t-il jamais?

Frank faillit étouffer. Elle fondit en larmes.

— Quelle perfidie! J'ai perdu des kilos et des kilos.

Elle sanglotait comme un enfant. Toute la graisse de son corps tremblait et de grosses larmes s'écrasaient sur les montagnes de sa monstrueuse poitrine.

— Chérie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'écria Elfe.

Elle se jeta à genoux et prit tout ce qu'elle put de la personne de Frank dans ses bras énormes. Elle pleurait et le maquillage fondait sur ses joues.

— Alors, vous ne me trouvez pas plus mince? se lamentait Frank. Après tout ce que j'ai enduré...

— Si, chérie, bien sûr que si, protesta Elfe, entre deux hoquets. Tout le monde l'a remarqué.

La placide Béatrice se mit à pleurer discrètement. Seul un cœur de pierre aurait pu rester insensible à la vue de Frank, cette femme au cœur de lion, transformée en fontaine. Pourtant, elles finirent par s'essuyer les yeux et après avoir pris un peu de cognac et d'eau, la boisson du monde qui engraisse le moins, à en croire les hommes de l'art, elles se sentirent mieux.

On décida de faire servir à Lena les plats nourrissants qui lui avaient été prescrits, mais, elles en prenaient la résolution solennelle, leur sérénité n'en serait pas altérée. Au bridge, la supériorité de Lena était indiscutable et, après tout, quinze jours passent vite. Elles tâcheraient même de lui rendre son séjour agréable. Sur un baiser chaleureux, elles se séparèrent pour la nuit, l'âme singulièrement pacifiée. Rien ne troublerait l'amitié merveilleuse qui mettait tant de bonheur dans leur vie.

Mais si l'esprit est fort, la chair est faible. Leur poisson grillé faisait triste figure à côté des macaronis de Lena ruisselants de beurre fondu et d'onctueux fromage, leurs côtelettes grillées et leurs épinards auprès de son pâté de foie gras. Deux fois par semaine, elles mangeaient des œufs durs et des tomates crues, pendant qu'elle se régalait de petits pois à la crème et de pommes de terre accommodées de toutes les façons les plus succulentes. Le chef, un virtuose, profitait de l'occasion. Chaque jour, il se surpassait.

— Pauvre Jim, soupirait Lena en pensant à son époux défunt. Il aimait tant la cuisine française !

Le maître d'hôtel révéla qu'il détenait le secret d'une douzaine de cocktails, et Lena se laissa aller à dire que le docteur lui avait recommandé du bourgogne à déjeuner et du champagne à dîner. Les trois grosses femmes tenaient bon. Elles affectaient la gaieté et risquaient même des facéties, tant est grande la puissance de dissimulation des femmes !

Mais Béatrice se sentait faible et découragée et dans les yeux bleus d'Elfe passaient des éclairs. La voix grave de Frank se faisait plus rauque. C'était surtout au bridge que la tension devenait sensible. Elles avaient toujours expliqué volontiers les coups, mais jusqu'ici leurs discussions étaient restées

amicales. A présent s'y glissait une visible amertume et parfois l'une d'elles soulignait une faute avec une franchise superflue. La discussion tournait à la chicanerie, la chicanerie à la dispute, et la partie se terminait dans un silence lourd de menaces. Un jour, Frank accusa Elfe de ne jamais la soutenir. Deux ou trois fois, la douce Béatrice fut encore réduite aux larmes. Elfe alla jusqu'à jeter ses cartes et à quitter la pièce en claquant la porte. Leurs caractères s'aigrissaient. Lena s'efforçait de maintenir la paix.

— C'est trop bête de se fâcher à propos de bridge, disait-elle. Voyons! ce n'est qu'un jeu.

C'était facile à dire, quand on venait de faire, comme elle, un repas solide, arrosé d'une demi-bouteille de champagne. Et cette chance insolente! Elle gagnait tout leur argent. Les points étaient inscrits dans un carnet à la fin de chaque séance et, tous les jours, sa colonne s'allongeait avec une régularité inflexible. N'y avait-il pas de justice en ce monde?

Elles commençaient à se détester. Et tout en la détestant aussi, elles ne pouvaient s'empêcher de la prendre pour confidente. Chacune allait la trouver en secret pour lui dire du mal des autres.

— Comme c'est bon pour moi, lui glissait Elfe, de vivre avec ces deux fossiles!

Elle avait grande envie de sacrifier sa part de location et d'aller finir l'été à Venise.

De son côté, Frank déclara indigne de sa culture toute masculine la compagnie d'une linotte comme Elfe ou d'une sotte comme Béatrice.

— Il me faut une conversation plus relevée, bougonna-t-elle. Quand on a la tête organisée comme moi, on a besoin de frayer avec des intellectuels.

Béatrice ne rêvait que paix et calme.

— Vraiment, j'ai horreur des femmes, disait-elle. Elles sont si peu sûres, si méchantes!

A la fin du séjour de Lena, les trois grosses dames ne se parlaient presque plus. Devant l'invitée, elles gardaient les apparences, mais, hors de sa présence, elles s'ignoraient et

quand elles ne pouvaient pas faire autrement, elles se traitaient avec une politesse glaciale.

Lena partait pour la Riviera italienne où l'attendaient des amis, et elle reprit le train qui l'avait amenée. Elle emportait beaucoup d'argent qu'elle leur avait gagné. Frank l'accompagna à la gare.

— Je ne sais pas comment te remercier, dit Lena, en montant dans le wagon. Ce séjour me laissera un souvenir délicieux.

Plus encore que d'être l'égale de n'importe quel homme, Frank se piquait d'être une femme du monde accomplie, et sa réponse allia à souhait le tact et la dignité.

— Nous avons toutes été ravies de t'avoir ici, Lena, dit-elle. Notre séjour en a été transformé.

Mais quand le train s'éloigna, Frank poussa un tel soupir de soulagement que le quai en trembla. Elle haussa ses massives épaules et retourna à la villa.

— Ouf ! répétait-elle par intervalles! Ouf !

Elle enfila son maillot de bain d'une seule pièce, ses espadrilles, un peignoir d'homme et se rendit à Eden Roc. Elle avait encore le temps de piquer une tête avant le déjeuner.

Frank traversa la « cage aux singes » dans l'espoir d'y trouver une personne de connaissance, car elle se sentait tout à coup réconciliée avec l'humanité, mais la stupeur la cloua sur place. Béatrice était installée seule à une table : elle étrennait un élégant pyjama de Duprey Maguin; son collier de perles dissimulait le bourrelet de graisse de son cou; ses cheveux ondulés de frais frappèrent aussitôt l'œil exercé de Frank; ses joues, ses lèvres, ses yeux étaient fardés. Grosse, ou plutôt énorme comme elle l'était, elle n'en restait pas moins une très belle femme. Mais que faisait-elle donc là ? De sa pesante démarche d'homme du Neandertal, Frank fonça sur Béatrice :

— Qu'est-ce que vous faites là? s'écria-t-elle, de sa voix de reître.

Béatrice la regarda froidement.

— Je mange, répondit-elle.

— Sapristi, je le vois bien.

Devant Béatrice étaient disposés des croissants et du

beurre, un pot de confitures de fraises, du café et une jatte de crème. Béatrice étendait une épaisse couche de beurre sur le pain croquant passé au four, entassait dessus de la confiture et couvrait le tout de crème.

— Il y a de quoi vous tuer, dit Frank.

— Tant pis! murmura Béatrice, la bouche pleine.

— Vous allez en prendre des kilos!

— Fichez-moi la paix!

Elle se permit de rire au nez de Frank. Bon Dieu! que ces croissants sentaient bon.

— Vous m'étonnez, Béatrice, je vous croyais plus de caractère.

— C'est votre faute. Cette horreur de femme! Vous nous l'avez imposée. Pendant quinze jours, il a fallu que je la regarde se gaver comme une oie. Dussé-je en crever, je vais faire un bon repas.

Des larmes brouillèrent les yeux de Frank. Soudain, elle se sentit très faible, très femme. Ah! un gars solide qui l'aurait prise sur ses genoux en lui donnant des petits noms d'enfant! Sans mot dire, elle s'effondra sur une chaise à côté de Béatrice.

Le maître d'hôtel s'approcha. D'un geste pathétique, elle désigna le café et les croissants.

— Je prendrai la même chose que madame, soupira-t-elle.

Elle avança une main distraite vers les croissants, mais Béatrice les lui arracha.

— Jamais de la vie, dit-elle, attendez les vôtres.

Au bout d'un moment, un garçon apporta ses croissants, son beurre, sa confiture et son café.

— Et la crème, imbécile? rugit-elle, comme une lionne en furie.

Elle commença à manger. Elle mangeait gloutonnement. Des baigneurs arrivaient pour s'offrir un ou deux cocktails après avoir sacrifié au culte du soleil et de la mer. Bientôt Elfe entra avec le prince Roccamare. Drapée dans un châle de soie somptueux qu'elle serrait étroitement pour s'amincir le plus possible, elle levait la tête dans l'espoir de dissimuler son double menton. Elle riait aux éclats. Une vraie gamine. Il venait de lui dire, — en italien, — qu'à côté de ses yeux bleus,

la Méditerranée était grise comme le brouillard. Il la quitta pour aller au vestiaire des hommes lisser sa chevelure noire et ils convinrent de se retrouver au bar cinq minutes plus tard.

Elfe se dirigea vers le vestiaire des femmes pour raviver l'éclat de ses joues et de ses lèvres. En chemin, elle aperçut Frank et Béatrice. Elle fut suffoquée.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Lâcheuses ! Goinfres !

Elle saisit une chaise.

— Garçon !

Elle oublia complètement son rendez-vous. En un clin d'œil le garçon fut auprès d'elle.

— Apportez-moi tout ce qu'on a servi à ces dames, ordonna-t-elle.

La grosse patte de Frank s'éleva.

— Du foie gras, tonna-t-elle.

— Frank ! supplia Béatrice.

— La ferme !

— Bon. Je vais en prendre aussi.

On apporta le café, les croissants chauds, la crème et le foie gras. Elles couvrirent le pâté de crème et l'avalèrent. Après, ce fut la confiture à grandes cuillerées. Elles croquaient avec volupté les délicieux croissants. A cet instant, Elfe se souciait bien de l'amour ! Le prince pouvait garder son palais de Rome et son château des Apennins. Pas un mot. Ce qu'elles faisaient était beaucoup trop sérieux. Elles mangeaient avec ferveur, avec solennité.

— Je n'ai pas mangé de pommes de terre depuis vingt-cinq ans, dit Frank, d'un ton apaisé.

— Garçon ! cria Béatrice, des frites pour trois.

— Très bien, madame.

Les pommes de terre arrivèrent. Tous les parfums de l'Arabie ne sentaient pas aussi bon. Elles les mangèrent avec les doigts.

— Un martini sec ! commanda Elfe.

— Êtes-vous folle, Elfe, un martini sec au milieu d'un repas ? s'étonna Frank.

— Pourquoi pas ? Vous allez voir.

— Très bien. Alors, pour moi, ce sera un double martini sec, dit Frank.

— Apportez trois double martini sec, enchérit Béatrice.

Ils furent avalés d'un trait. Elles se regardèrent et poussèrent un soupir. Les malentendus de la dernière quinzaine se dissipaient et la fleur de l'affection s'ouvrait à nouveau dans leurs cœurs. Comment avaient-elles pu songer à détruire une amitié si précieuse? Elles nettoyèrent gaillardement le plat de pommes de terre.

— Je me demande s'il y a des éclairs au chocolat dans cette maison? dit Béatrice.

— Bien sûr qu'il y en a.

Et il y en avait. Frank en enfourna un tout entier dans sa bouche; elle en saisit un autre, mais, avant de l'engloutir, elle regarda ses amies et, d'une phrase vengeresse, poignarda l'absente exécrée :

— Vous direz ce que vous voudrez, mais il faut reconnaitre qu'elle jouait au bridge comme une horreur.

— J'en suis encore écœurée, approuva Elfe.

— Une meringue, garçon! commanda Béatrice.

SOMERSET MAUGHAM.

Texte français de Mme E.-R. Blanchet.

SUFFRAGE UNIVERSEL ET SUFFRAGE SOCIAL

S'il est une vérité, qui, hélas! devient aveuglante, c'est que la crise des régimes issus du suffrage universel s'accroît chaque jour davantage en tous pays du monde. Les faits nous en fournissent la preuve éclatante : non seulement un grand nombre de parlements ont dû se résigner à confier eux-mêmes à un cabinet les pleins pouvoirs; mais surtout le nombre est grand des dictatures qui se sont établies en Europe sur les ruines de démocraties impuissantes à résoudre les graves problèmes de l'heure. Fait qui aurait paru incroyable il y a seulement vingt ans : plus des deux tiers des Européens que nous sommes vivent sous des régimes autoritaires, mille fois plus oppressifs de toutes libertés privées et publiques que la monarchie absolue d'un Louis XIV ou d'un Frédéric II! Comment expliquer la chute de tout cet ensemble de libertés que notre génération avait cru définitivement intégrées au patrimoine de l'humanité civilisée?

L'effondrement de la démocratie dans divers pays d'Europe qui en avaient fait l'essai depuis la guerre ou même auparavant, — Allemagne, Italie, Pologne, Yougoslavie, Hongrie, sans parler de la Russie, — la crise angoissante du régime parlementaire dans les États qui ont conservé ce mode de gouvernement obligent tout démocrate à un sérieux examen de conscience. Et les paroles de Rousseau qui viennent en mémoire semblent une ironie : « L'élection, moyen par lequel la probité, les lumières, l'expérience et toutes les autres raisons de préférence et d'estime publique sont autant de

nouveaux garants qu'on sera sagement gouverné (1). » Et notre philosophe, dans un autre passage du *Contrat social*, poursuivait : « La volonté générale est toujours droite et tend au bien commun. » Il est vrai que, plus bas, il atténuait un peu sa pensée, ajoutant que : « Le jugement qui guide la volonté générale n'est pas toujours éclairé (2). » Sans doute y aurait-il cruauté par les temps actuels à insister sur l'optimisme de ces malencontreuses prophéties.

Voilà longtemps que Rousseau a écrit et qu'il est mort. Malheureusement, la mystique qu'il a créée garde même aujourd'hui une réelle influence. A dire le vrai, c'est encore sur la base de cette quasi religion civile que, consciemment ou non, la plupart des démocraties vivent sous l'angle politique.

DES TARES DU GOUVERNEMENT POPULAIRE

Bornons-nous pour l'instant à une constatation qui nous paraît élémentaire. De quelque côté que l'on regarde, que ce soit en Europe, en Amérique ou plus loin encore, en Extrême-Orient, l'œil ne découvre que très peu de gouvernements propres à inspirer à la fois grande admiration et grand respect, très peu de politiques qui aient de la force, de l'envergure et en même temps de la sagesse. Les peuples, ou presque tous, sont voués, les uns à la dictature la plus absolue avec tous ses maux, les autres à la démagogie avec ses abus. Entre les deux il n'est guère de juste milieu. Ainsi, soit nous-mêmes, soit les autres pays, nous n'avons plus de grands ministères. Faute d'autorité quand ils sont au pouvoir, les meilleurs ministres ont une action très faible. Certainement une cause générale existe qui rend compte d'une situation, si générale elle aussi ; pour notre part, nous n'en découvrons qu'une : le déplorable choix que le suffrage universel fait d'habitude de ses élus, la contre-sélection que, à quelques exceptions, il opère sans se lasser.

L'expérience semble surabondamment faite que le gouvernement par les masses s'est révélé absolument défectueux, défectueux de façon non pas seulement passagère, mais permanente et croissante. A mesure que les traditions s'en sont allées,

(1) Livre III, ch. 5, p. 232, édition Beaulavon.
(2) Livre II, ch. 6, p. 181.

que tout respect pour les anciennes classes dirigeantes a disparu, il faut reconnaître que le mal a empiré.

Le vice essentiel du régime est la démagogie, ce fait que de plus en plus l'intérêt général est sacrifié aux intérêts particuliers des groupes professionnels les plus puissants dans l'arène électorale ; de jour en jour davantage l'action, la tyrannie des syndicats, tant patronaux qu'ouvriers, entrave, annihile pouvoir exécutif et pouvoir législatif, constamment débordés par toutes ces coalitions d'appétits privés et corporatifs.

Pour le dire d'un mot, le syndicalisme a tué le parlementarisme. Du jour où l'électeur, le paysan, le petit détaillant, le petit fonctionnaire ont compris que le moyen le plus court de faire fortune était de mettre leurs voix aux enchères, bref d'appuyer le candidat recommandé par leur syndicat de préférence à celui qu'ils auraient choisi spontanément, de ce jour il n'y a plus eu de suffrage universel. Le suffrage choisit encore la personne des élus, mais, celle-ci à peine désignée, ce sont les syndicats qui la manœuvrent, qui, autant dire, en tirent les ficelles.

Observons d'ailleurs que les dictatures elles-mêmes sont, au fond, des gouvernements populaires. Être populaire est la condition de leur maintien. C'est là ce qui fait leur force. C'est aussi leur faiblesse, car ces régimes doivent exciter tous les appétits des masses. Le dictateur est un homme qui, d'instinct, a la divination des sentiments profonds des foules et qui de sa parole flatte ces penchants. Le malheur est que, pour plaire au peuple, il faut crier avec lui. Le dictateur moderne est l'élu des masses. Que le dictateur moderne soit le fruit ultime, mais le fruit quand même, du suffrage universel, cela est évident chez un Hitler ; c'est aussi partiellement vrai de Mussolini.

Ainsi un jugement désabusé touchant l'incapacité présente et d'ailleurs croissante des peuples à se gouverner eux-mêmes nous paraît, expérience en mains, hors de discussion. Avons-nous besoin de dire que, bien loin de nous en réjouir, nous en sommes attristés ? Mais rien ne sert de se dissimuler le fait.

En dépit de ce qui vient d'être dit et des tares bien connues du suffrage universel, nous sommes de ceux qui néanmoins continuent à penser que, si le suffrage universel n'existait pas, il le faudrait inventer. En effet, pas d'autre régime qui se soit

révélé susceptible de garantir à tous libertés publiques et libertés privées; or, après la vie et la santé, ce sont là les biens les plus précieux de l'homme. Et le suffrage populaire possède d'autres mérites dont il ne faudrait pas sous-estimer la valeur. Il procure sans grand appareil de police ni de contrainte un ordre légal aisément respecté parce que fondé sur l'idée, — la superstition, — du consentement populaire. De plus, dans les pays depuis longtemps convertis aux idées démocratiques, il donne naissance d'habitude à des gouvernements prudents et conservateurs, amis des solutions pacifiques, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Le malheur est que le suffrage universel s'est révélé tout à fait incapable de donner aux peuples des gouvernements raisonnables et doués d'autorité.

ANALYSE DU SUFFRAGE UNIVERSEL

S'il en est ainsi, quels principes de gouvernement préconiser? sur quelles assises faire reposer l'État? Pour nous faire une opinion à cet égard et comprendre les raisons de la déficience du suffrage universel comme principe de gouvernement, nous avons été amené à rechercher ce que valait l'explication doctrinale qui, traditionnellement, est donnée du droit de vote pour tous les citoyens (1).

Aux termes de la doctrine classique qui remonte au *Contrat social*, donc à 1762, voire même à Descartes, c'est parce que tous les hommes sont censés pourvus d'une faculté de raison égale que tous jouissent du même suffrage. Cependant, à supposer même que tout homme soit doué de raison, l'expérience quotidienne de la vie montre la prodigieuse différence d'intelligence et de raison qui sépare les hommes. De la théorie classique, il faudrait tout au plus conclure que, d'un homme à l'autre, l'influence légalement accordée à leurs bulletins de vote doit être inégale. En réalité, c'est d'un tout autre point de vue que l'universalité du suffrage peut être comprise et justifiée.

(1) Tel est le problème que nous avons étudié dans les deux tomes de notre ouvrage récent : *Le gouvernement des démocraties modernes : la nécessité du double suffrage universel : suffrage individuel et suffrage social.* Paris, Alcan, 1933, 624 p. in-8°, 2 tomes.

Le droit du citoyen à participer par son vote au gouvernement de la chose publique, à notre avis, s'explique, pour l'essentiel, par le fait que tout habitant d'un pays est astreint par la nature des choses à recourir sans cesse à toute une série de services fournis par les pouvoirs publics. Hors ces prestations, non point suffisantes mais essentielles à la vie, nul ne peut, qu'il soit surtout producteur ou surtout consommateur, subsister un seul jour. Telle est la base essentielle du droit de suffrage : *le besoin ressenti par un chacun de nous de l'ensemble des services publics.* Mais cette condition fondamentale ne suffit pas.

Le second élément qu'implique la théorie du suffrage est un grand fait d'ordre moral : *la croyance, chrétienne et cartésienne à la fois, en l'éminente respectabilité de la personne humaine.* Des millénaires l'homme a vécu sans nourrir semblable conviction. Mais voici qu'en tous pays de civilisation moderne pareil axiome s'est mué en une foi granitique. S'il n'est pas admis à titre de postulat moral que tout homme, si dégradé qu'il puisse être, a même respectabilité virtuelle, porte en lui un principe, une vertu latente de progrès ou de relèvement impossible à limiter d'avance, nulle raison de donner à chacun un certain droit, si faible soit-il, de porter ses désirs à la connaissance des gouvernants, d'influer sur la conduite des affaires publiques.

Ainsi, tout homme a un besoin et un besoin légitime des prestations de l'État. Mais, pour muer un besoin en droit effectif, encore faut-il prouver qu'on en a payé le prix. *Par l'impôt chaque citoyen acquitte le prix des services qu'il consomme,* et ce, autant que faire se peut, proportionnellement à l'usage qu'il en fait. L'humble laboureur qui ne réclame guère aux pouvoirs publics que des routes convenables pour amener au marché ses récoltes et son troupeau paie de faibles impôts. En revanche, le grand industriel ou banquier qui demande à l'État une série presque indéfinie de prestations supporte de lourdes charges fiscales. Rien de plus équitable.

Ainsi l'analyse des faits quotidiens nous conduit à concevoir *la société politique tout entière comme une vaste coopérative productrice de services où tous les usagers ont même droit de vote,* car tous ont même besoin des services fournis par elle et tous en acquittent le prix. L'État apparaît comme une

immense coopérative de services publics. En effet, du point de vue économique qui est son sens habituel, l'idée coopérative revient à affirmer que tout être humain, en tant que consommateur, a, d'emblée, le droit théorique éminent de participer à la gestion directe ou indirecte des moyens de production propres à la fabrication des objets qu'il consomme, et qu'il acquiert le contrôle et la propriété effectifs de ces capitaux dans la mesure où il paie l'usage de leurs services. Notre doctrine du suffrage n'est donc pour l'essentiel que l'idée coopérative transposée du plan économique à celui de l'organisation étatique.

Une dernière condition doit enfin être mentionnée. C'est un principe élémentaire, une règle de bon sens acceptée de tous, qu'un homme ne doit être admis à jouir d'un droit qu'à condition de le pouvoir exercer convenablement. Or, le droit de vote, selon notre conception, a pour but de permettre à l'électeur de faire savoir aux gouvernants quels sont les besoins essentiels dont il attend des autorités la satisfaction. Pour décider de ce choix purement subjectif, tout homme, qu'il soit inintelligent ou plein de sens, pauvre ou riche, ignorant ou très cultivé, a même compétence. *L'électeur n'a qu'une compétence : celle de marquer auprès du gouvernement les besoins principaux qu'il ressent, au moment où il les ressent.* Cette connaissance élémentaire, on ne saurait la lui refuser.

Ainsi analysé comme l'expression des besoins et désirs, tant moraux que matériels, du citoyen consommateur-né des services publics, le droit de suffrage repose sur un fondement solide.

Sitôt que cette explication du suffrage est admise, se comprennent admirablement les caractéristiques actuelles du gouvernement populaire. Le suffrage doit être *universel* et *égal*, tout homme, de par notre conviction en l'infinie respectabilité de tout être humain, ayant même droit que son compatriote à porter ses désirs à la connaissance des gouvernants. Le suffrage doit être *direct* aussi, car nul autre que l'intéressé ne peut savoir quels besoins il ressent. Dans le choix et l'expression de nos désirs d'usager, chacun de nous est souverain et irremplaçable. Cependant, à prendre pour fondée notre analyse du suffrage, on aperçoit aussitôt que le pouvoir politique ne saurait reposer sur ce seul fondement.

Qu'il recoure aux services de l'État en qualité de producteur professionnel ou de consommateur privé (et tout homme presque a successivement cette double qualité), toujours est-il que tout citoyen se place, pour ce faire, sous l'angle de ses intérêts privés. Or, *une collectivité ne peut prospérer, ni à la longue subsister, si l'intérêt général, bien différent de la somme ou de la moyenne des intérêts privés, est sans cesse sacrifié aux intérêts individuels coalisés.* Nous touchons ici à la grande erreur faite par Rousseau. Notre parlement, tel qu'il est organisé, s'acquitte à merveille du soin de défendre auprès des pouvoirs publics nos intérêts privés, mais, dans la réalité de notre vie politique, qui donc a charge et autorité pour faire prévaloir l'intérêt général sur les intérêts individuels ou corporatifs ? Les ministres s'y essaient le plus souvent, mais ils échouent d'habitude devant l'hostilité de la Chambre qui n'a cure de l'intérêt collectif.

Tant l'analyse doctrinale que l'observation des faits révèlent donc avec la dernière évidence que, dans notre structure politique moderne, existe une lacune effrayante, un trou béant par où l'énergie, la vie même de l'État s'écoulent sans répit. Aussi longtemps que des forces agissantes et vouées au service du bien public n'auront pas été découvertes et investies d'une autorité nécessaire, la crise de l'État moderne, chaque jour, ira s'aggravant.

LES ÉLITES SOCIALES COMME SOUTIEN DE L'ÉTAT

Au fondement individualiste que les consentements privés additionnés donnent à l'autorité publique, devra le plus tôt possible s'ajouter comme soutien de l'État un second pilier, une seconde base, à savoir *la volonté et la compétence de toutes les élites*, de tous les corps que leur culture et leur désintéressement rendent aptes à discerner et à vouloir le bien général, car, pour être expert, il faut certes ces deux qualités : l'instruction et l'impartialité. Et c'est parce que les démocraties n'ont jamais eu ce second pilier, cette seconde base organique que presque toutes se sont effondrées depuis la guerre.

Comment sommes-nous parvenus à cette conception ? Économiste de profession, nous avons cru apercevoir qu'une idée d'ordre économique, la distinction des deux faces de l'homme,

— producteur, consommateur, — rendrait ici de grands services. Sous l'angle politique comme sous l'angle économique, l'homme peut être envisagé à un double point de vue : après être intervenu auprès des organes de l'État en qualité de consommateur des services publics, en qualité donc de créancier, il est tout naturel, il est nécessaire même, qu'il intervienne en qualité de producteur, d' « apporteur de compétence sociale », bref, en qualité de collaborateur de l'État, disons même de débiteur. Avant de consommer, il faut produire. Le citoyen moderne se préoccupe sans cesse de consommer, d'exiger. Il n'a cure de fournir à l'État, de se mettre à son service. Or, le gouvernement de la chose publique exige de jour en jour plus de technicité, plus d'instruction. Impossible maintenant de gouverner sans savoir beaucoup, sans avoir sur les hommes et les choses tout un ensemble d'idées justes et précises. Plus que jamais il faut voir loin et vrai. Pour cela deux conditions sont indispensables: une grande instruction et un réel désintéressement. L'État moderne se condamne à mort, qui néglige de parti pris tout l'apport intellectuel et moral que les élites sociales détiennent en chaque pays.

Pour obvier à cette lacune, il ne suffit pas de charger des commissions, des organes consultatifs de préparer des projets de loi. On sait assez que présentement les désirs électoraux ont vite fait de balayer comme fétus de paille les projets de loi les mieux préparés. Les hommes que leur compétence désigne ne seront rien dans l'État, tant qu'ils ne détiendront pas, comme les élus des masses, un nombre élevé de mandats législatifs.

Pour que la désignation des élus sociaux, représentatifs des élites, soit faite de la façon la plus judicieuse, il paraît opportun de confier ce choix aux corps eux-mêmes, disons de façon plus précise à leurs bureaux ou comités directeurs. On sait en effet que les hommes, quand ils sont réunis en corps, pensent et agissent autrement que lorsqu'ils demeurent isolés. Groupés en corps professionnels, ils s'élèvent plus facilement à l'intérêt général que demeurant isolés, à condition toutefois que le corps en question accepte de faire abstraction de ses intérêts corporatifs propres. Or, sans se nourrir d'illusions, il semble bien que les corps et groupements arrivent de façon générale à ce désintéressement si souhaitable dans la mesure

où ils sont plus instruits : l'instruction en effet enseigne aux hommes combien leur bien-être, leur prospérité sont liés à ceux des membres des autres classes. Je pense donc que toutes les élites sociales, les élites de la pensée et les élites de l'action doivent, par l'intermédiaire de leurs corps, déléguer des élus dans les deux Chambres du parlement.

LE SUFFRAGE SOCIAL SERA UNIVERSEL, MAIS INÉGAL D'UN HOMME A L'AUTRE

Ce suffrage social sera, lui aussi, universel. Tout homme, en qualité de producteur, dispose d'une certaine compétence sociale, parfois grande, parfois restreinte. Il est donc naturel que tout citoyen, en tant que producteur, participe indirectement à la désignation des élus sociaux. Nous aboutissons ainsi à un *second suffrage universel*, celui-ci social, qui se doit superposer au suffrage universel individuel que déjà nous pratiquons.

Les modalités de ce suffrage universel social seront, bien entendu, différentes de celles du suffrage universel individuel. Alors qu'en qualité de consommateurs les hommes sont nécessairement égaux entre eux, en qualité de producteurs, ils sont essentiellement inégaux en mérite et en compétence. La loi de toute production est la hiérarchie. Pour que les groupes de producteurs fassent apport à l'État de compétence et de savoir, il est non pas utile, mais indispensable, que les corps sociaux disposent chacun d'un coefficient de vote en rapport direct avec le niveau de leur instruction et, autant que faire se peut, avec celui de leur désintéressement. *Le suffrage social sera universel, mais indirect et essentiellement inégal, si l'on envisage l'influence de chaque citoyen.* Nulle injustice à cela, car le suffrage social représentera une fonction, une charge et non un droit; son but ne sera pas de défendre les intérêts des corps sociaux, mais de démêler l'intérêt général et de le faire prévaloir. Tôt ou tard, il faudra reconnaître que, dans nos sociétés modernes si complexes, *le savoir doit conférer un certain pouvoir dans l'ordre politique*, comme dans l'ordre scientifique ou dans l'ordre de la vie pratique. C'est là un principe nouveau, mais dont la consécration dans nos constitutions politiques semble nécessaire.

Ainsi, en fin d'analyse, nous aboutissons à ce résultat : un double suffrage universel, qui envisage tous les citoyens tour à tour en leurs deux qualités complémentaires de consommateurs et de producteurs des services publics, est indispensable, si l'on veut restaurer dans l'État moderne le respect et la prévalence de l'intérêt collectif sur les intérêts individuels.

Souvent il a été proposé que les élus sociaux (ou corporatifs) constituent le Sénat, la Chambre basse étant composée des élus du nombre. Pareil système serait, croyons-nous, absolument impraticable. Déjà le Sénat et la Chambre, quoique émanant en France tous deux du suffrage universel, l'un par élection directe et l'autre à deux degrés, sont souvent en violent désaccord. Que serait-ce, si nous mettions face à face deux assemblées d'origines aussi différentes que le sont le suffrage universel, d'une part, le suffrage social, de l'autre? Nul doute que jamais elles ne pourraient se mettre d'accord! Force est donc de déléguer des élus sociaux dans les deux assemblées. A notre opinion, chacune d'elles devrait comprendre par moitié les élus des deux sortes de suffrage.

LES PROCÉDÉS PRATIQUES D'ÉTABLISSEMENT DU SUFFRAGE SOCIAL

Mais, demandera-t-on, par quels procédés pratiques intégrer dans les faits le suffrage social? Il va de soi que les modalités d'application sont infinies.

Le plus simple semble de prévoir *trois grandes catégories de corps sociaux* appelés à élire des délégués dans les deux Chambres. La compétence sociale est soit d'ordre scientifique, soit d'ordre pratique (ce qui veut dire économique), soit d'ordre proprement social. D'où les trois catégories suivantes de corps sociaux : les corps dits scientifiques, les corps économiques, et les associations d'intérêt général.

D'abord les *corps scientifiques*. Le rôle important que nous leur attribuons, — la majorité des mandats sociaux leur serait attribuée — fait éclater la différence qui sépare le suffrage social du suffrage corporatif, ou représentation des intérêts, maintes fois préconisé depuis un demi-siècle, nous tenons à insister sur cette différence fondamentale.

A notre sens, les intérêts corporatifs en tant que tels n'ont

pas besoin d'être plus fortement représentés qu'ils le sont déjà auprès du Parlement par le moyen de leurs syndicats. L'intérêt corporatif, en lui-même, n'est souvent que l'intérêt professionnel privé, élevé à la puissance *n* : que de fois il aboutit à donner force et action à l'égoïsme individuel multiplié, renforcé par la puissance du nombre ! Certes il conviendra de faire appel à la compétence sociale des producteurs, mais il faudra, dans toute la mesure du possible, l'obtenir abstraction faite de leurs intérêts strictement corporatifs, c'est-à-dire de leurs intérêts en tant que vendeurs de produits.

Or, de tous les corps sociaux qui existent dans une nation, ce sont ceux qui groupent les fonctionnaires des cadres supérieurs qui sans doute ont la plus grande compétence sociale, et, en tout cas, le plus grand désintéressement. La vie même de ces hommes se passe à rechercher quel est l'intérêt national, envisagé sous tel ou tel aspect. De plus c'est un fait que ceux dont l'activité est consacrée au service de l'État et qui sont seuls dans la nation à n'être ni employeurs ni employés, à n'avoir aucun produit à vendre, ont de ce chef une impartialité que les producteurs économiques ont peine à acquérir, engagés comme ils le sont dans le feu de l'action.

Le suffrage strictement corporatif, — la représentation des intérêts, — n'a, à notre sens, aucune chance de donner, à l'expérience, des fruits convenables. Il dresserait immédiatement tous les égoïsmes professionnels les uns contre les autres. L'intérêt général serait aussi gravement méconnu que de nos jours. Il existe, en revanche, dans nos États des réserves d'hommes à qui les pouvoirs publics, en fait, ne reconnaissent nulle influence politique et qui seraient propres, plus que tous autres corps, à exercer une influence pondératrice sur la gestion des affaires publiques. Ces corps, qui incontestablement ont du savoir et de l'impartialité, sont les corps de fonctionnaires supérieurs.

Ajoutons que, dans un pays comme la France, les masses n'accepteront jamais de reconnaître une influence politique hégémonique aux grands industriels et aux grands banquiers envisagés en tant que tels, bref à la fortune capitaliste. On peut espérer au contraire que, le progrès des idées aidant, l'opinion trouvera naturel tôt ou tard que le savoir et l'expérience de ceux qui passent leur vie au service de l'État et qui ont

conquis leur fonction dans des concours souvent difficiles et ouverts à tous (ceci est essentiel) obtiennent à raison de leur compétence une certaine autorité politique. Tous les problèmes politiques actuels sont des problèmes mondiaux. *Il n'est pas possible que la politique demeure éternellement le seul champ de l'activité humaine où le savoir humain soit tenu pour élément négligeable.*

Quoi qu'il en soit, nous suggérons que tous les fonctionnaires, des plus petits aux plus grands, soient rangés en trois classes : les petits, les moyens fonctionnaires et les fonctionnaires supérieurs ; la classe supérieure, quoique groupant très peu de membres, aurait au moins autant de délégués dans les Chambres que chacune des deux autres classes. Il faudrait ensuite répartir tous les fonctionnaires en divers groupes à raison de leur technique.

Technique administrative, technique économique et financière, technique juridique représenteraient l'ensemble des sciences sociales. Membres du Conseil d'État, directeurs de ministères, membres de l'administration des Finances, professeurs des Facultés de droit, magistrats de l'ordre supérieur formeraient, répartis selon leurs spécialités, les corps sociaux du degré supérieur relatif aux sciences sociales.

Deuxième ordre de connaissances : *la culture historique et la culture générale.* Membres du corps diplomatique, membres des Académies, professeurs des Facultés de lettres seraient ici à envisager.

Enfin un troisième ordre de connaissances, celui des *sciences exactes*, serait représenté par les membres de l'Académie des sciences, les professeurs des Facultés des sciences, tous les ingénieurs de l'État sortis des grandes écoles.

On déterminerait selon des critériums analogues les corps sociaux qui grouperaient les fonctionnaires des cadres moyens et des cadres inférieurs.

A notre avis, il serait souhaitable que ce soit le bureau de ces corps qui fasse la désignation des élus. A la rigueur on pourrait décider que ces élus seraient désignés par tous les membres du corps.

Selon des principes analogues seraient représentés au Parlement les corps économiques, c'est-à-dire les corps de pro-

ducteurs. Trois étages également : grandes entreprises, entreprises moyennes, enfin la foule de tous les salariés, paysans, détaillants, artisans, cette dernière section comprenant peut-être les neuf dixièmes des Français.

Selon leur chiffre d'affaires ou leur capital social, ou le nombre moyen de leurs employés et salariés, chacune des entreprises serait classée parmi les grandes ou les moyennes entreprises. Un principe fondamental simplifierait beaucoup le travail de classement de tous citoyens : *ce serait aux intéressés à faire preuve qu'ils appartiennent à telle ou telle classe ;* sinon, tout citoyen serait classé dans la dernière catégorie. Les membres des conseils d'administration des sociétés anonymes et les propriétaires d'entreprises privées auraient qualité pour voter dans la section dont l'entreprise en question ferait partie. Par ce moyen la grande banque, les grandes affaires auraient, ainsi que les entreprises moyennes et les salariés, des représentants directs aux Chambres. Tous seraient désignés par les bureaux des corps sociaux.

Si plusieurs associations professionnelles existent dans la même section électorale, il conviendra que tous les électeurs individuels indiquent par un vote secret à quel corps social ils donnent leur voix, et les sièges afférents à la section en question seront partagés entre les associations professionnelles candidates, au prorata des voix obtenues par chacune d'elles.

Enfin les *associations d'intérêt général* mériteraient d'avoir un certain nombre de représentants dans les Chambres. Les hommes qui dirigent ces groupements se sont acquis, par des années de dévouement et d'action, diverses compétences sociales : que ce soit en matière d'antialcoolisme, de relèvement de la natalité, de lutte contre les taudis, les dirigeants de toutes ces associations ont une valeur morale et une compétence sociale qu'il y aurait grand dommage à négliger. On prierait tous les citoyens d'inscrire sur un bulletin de vote, à certaines dates, les noms des deux ou trois associations à qui ils accordent leurs suffrages et le partage des mandats entre toutes les associations candidates aurait lieu au prorata des voix recueillies par chacune d'elles.

LES MÉRITES DU SUFFRAGE SOCIAL

Les élus de tous les corps sociaux seraient députés ou sénateurs en quelque sorte de plein droit, sans avoir fait de politique. D'où une stabilité très grande des élus, leurs commettants leur faisant confiance, et, par voie de conséquence, une plus grande stabilité des ministères.

Le suffrage social aurait pour résultat de donner autorité et force politique à toutes les élites nationales. C'est une *erreur grave de penser que la nation se trouve valablement représentée par les élus du nombre.* Toute nation est autre chose que la somme des hommes de chair et d'os que nous sommes. Toute nation consiste avant tout en un ensemble de conceptions morales et intellectuelles. Dans des temps lointains, la France, comme tous les États actuels, aura disparu depuis des siècles, mais le génie de ce qu'a été notre nation vivra éternellement dans la mémoire des hommes, alors que nous et nos descendants serons morts. Ce sont ces valeurs morales et intellectuelles que notre suffrage universel ne traduit jamais. Que les Parlements modernes sont des images infiniment déformées et fausses des nations qui les élisent, le doute n'est plus permis. Et c'est la non-représentation dans les corps élus de ces valeurs spirituelles qui fausse tout le gouvernement des peuples.

Nos pères et nous-mêmes avons donc été victimes d'une méprise profonde en pensant que le suffrage universel pouvait, à lui seul, parvenir à gouverner raisonnablement nos grands États. Comment cela pourrait-il être ? Le régime actuel donne le maximum de puissance aux passions et aux instincts des foules. Comme les masses sont ignorantes et bornées, il est fatal que les gouvernements populaires, obligés qu'ils sont de céder aux préjugés et aux aveuglements des masses, aboutissent aux catastrophes. La dictature non plus n'est pas une solution; elle peut devenir inévitable pour donner de temps à autre un coup de balai dans le chaos des abus démagogiques, mais elle n'est pas un régime acceptable en raison et offre les plus grands dangers.

Le suffrage social faisant contre-poids au suffrage individuel, les élites et le nombre se trouvent également représentés et un équilibre pondéré peut être espéré entre les aspirations

des foules et les exigences des techniques matérielles. De toute évidence les peuples civilisés n'ont pas encore trouvé un mode raisonnable de gouvernement. La mystique de Rousseau sur laquelle nous vivons encore a fait fiasco. Mais le redressement des sociétés politiques ne sera obtenu que le jour où un principe de gouvernement conforme à la nature des choses sera enfin découvert et admis. Nous avons essayé de creuser ce problème et d'indiquer des voies nouvelles. Ajoutons que nous n'avons aucune illusion sur les chances de réalisation présente de pareilles idées. Le monde ne s'est pas fait en un jour, il faut à tout beaucoup de temps. Il n'est pas vraisemblable qu'une démocratie à base démagogique comme la nôtre puisse accueillir ces suggestions en ce moment, mais des États comme l'Italie, l'Allemagne, presque tous les États de l'Europe centrale, quand ils sortiront de la dictature, pourraient faire accueil à semblables propositions.

Le problème de la restauration de l'autorité publique ne date pas d'aujourd'hui. Déjà au début du siècle dernier, Auguste Comte en avait été angoissé ; chacun sait la solution qu'il proposa : en imposant, à tous les membres du même groupe national, l'unité de foi politique et religieuse, le grand sociologue a espéré rebâtir l'édifice de l'État moderne. C'est par la contrainte implacable du groupe sur l'individu, par la négation de tout droit individuel que le pontife de la nouvelle religion, dans son intolérance candide, comptait restaurer avec l'unité de foi l'autorité de l'État. Mais il y a là un cercle vicieux. Au fond, dès ses prémisses, Comte suppose le problème élucidé et la façon dont il le prétend résoudre, par asservissement de l'individu, est, de toutes les solutions, celle qui provoque chez toute âme moderne la plus profonde horreur, le plus violent mépris. A voir la rigueur du despotisme comtien, tout homme de notre siècle, ou qui en est digne, sent l'infinie valeur de cette invention, le libéralisme individualiste, surgie à la veille de la Révolution française.

Notre projet à nous est tout autre ; il consiste à chercher comment on peut *restaurer l'autorité publique sur la base de l'autonomie individuelle respectée*, comment on peut faire sortir l'autorité de la spontanéité humaine, métamorphoser les indépendances privées en ordre collectif, car le respect de toutes

les croyances individuelles est et demeure la plus grande conquête de l'homme.

Quand on descend au fond des choses, on voit qu'il est de par le monde très peu de principes capables de faire obéir l'homme. Des milliers d'années la foi, la mystique semi-religieuse en la toute sagesse et la majesté du chef, symbole de la collectivité, a été l'unique ressort de la discipline publique. Que ce principe ait donné aux hommes, à côté d'innombrables abus, de grandes formes gouvernementales dont les avantages sont inscrits tout au long de l'histoire, il serait puéril de le nier. Les gouvernements d'autorité qui encore subsistent ne vivent qu'en galvanisant les foules par l'amour, le culte de la patrie. Cependant en tout excès humain gît un immense danger. Sitôt qu'il dépasse les normes raisonnables, l'idéal patriotique se mue en haine de l'étranger. Car l'homme est ainsi fait qu'on ne peut porter à un diapason élevé son goût de la discipline, son oubli de soi, sa soif de sacrifice qu'en le dressant avec soin contre des groupes intérieurs, ou extérieurs, qu'il jalouse et déteste. Et parce que cet état de tension constante, d'agression virtuelle, où vivent alors les masses implique de grands dangers, il faut consentir au chef une autorité totale, absolue, qu'on ne discute pas. En dépit de quelques retours offensifs de ces régimes à base militaire, l'époque de cette obéissance générale est, dans l'ensemble, passée sans retour.

Cette grande règle millénaire écartée, quelles bases donner à l'ordre public ? Deux seulement semblent possibles : le *consentement général des intéressés* ou le *respect des valeurs humaines supérieures*. L'adhésion des intéressés d'abord, en un mot le suffrage universel qui déjà a fait le tour du monde. Poursuivre dans la paix, dans le respect spontané de soi et des autres, de ses compatriotes comme des peuples étrangers, son propre enrichissement moral et matériel, tel est l'idéal démocratique. Sans doute celui-ci est-il moins tissé d'héroïsme que l'idéal édicté par les régimes d'autorité. Mais, à condition de ne pas choir au simple appétit des biens matériels, ce statut est le seul où l'enrichissement d'un chacun favorise l'enrichissement de tous. Au lieu d'avoir pour principe comme les gouvernements anciens la lutte contre quelqu'un, l'idéal, sans doute ambitieux, du régime démocratique est la collaboration de chacun avec tous. Or, s'il est donné à l'esprit de

lutte et de haine de susciter parfois certaines valeurs individuelles, l'éternel honneur du régime démocratique est qu'il est réservé à l'esprit d'entr'aide, à l'amour du prochain, d'atteindre aux plus hautes cimes.

Toutefois, le destin de l'homme est que tout ce qu'il a réalisé déjà demeure perfectible toujours. Ou nous nous trompons fort ou, en dépit de ses mérites, le suffrage populaire devra se réformer ou périr; selon la parole fameuse, il lui faudra se soumettre à de hardies novations ou se démettre. Et c'est bien là que nous en sommes dans l'évolution des sociétés politiques; le consentement des intéressés suffit de moins en moins à assurer le bien général. Il doit être amalgamé à un principe tout autre, le respect des compétences, lequel implique le désintéressement, car il n'est nul moyen d'être expert, si l'on n'est d'abord impartial.

Associer en un équilibre heureux ces deux principes opposés, mais complémentaires, voilà le seul moyen de faire cadrer la liberté des croyances, et par là même toutes les libertés, avec la nécessaire force de commandement de l'État. Combiner la spontanéité individuelle avec l'autorité collective, tel est le grand, presque l'unique problème de nos sociétés publiques. Si l'analyse que nous avons tentée n'est pas inféconde, elle fournit le moyen de réussir enfin cette association difficile.

Dans sa *Politique*, Spinoza observe que les passions humaines demeurent inévitablement les mêmes d'âge en âge, mais que le génie des institutions favorables consiste à savoir concilier l'intérêt général avec les passions égoïstes et mauvaises des hommes. De même que l'idée coopérative appliquée à l'ordre économique sous forme de sociétés et de régies coopératives de consommateurs réussit à bâtir sur l'égoïsme de chacun une société harmonieuse où la production est faite en vue de la satisfaction solidaire de tous, de même, à notre avis, le double suffrage universel réussit à extraire de la grande mêlée des cupidités humaines une approximation convenable de l'intérêt de tous. Tel est l'enjeu de la doctrine dualiste du suffrage. L'avenir dira si celle-ci découle de la nature même des choses ou repose sur les sables de l'erreur.

BERNARD LAVERGNE.

LES FOUILLES DE CRÈTE

Nulle part la Méditerranée, — ce verre d'eau salée autour duquel a fermenté l'esprit humain, — n'a mérité mieux que sur les rivages de la mer Égée l'éloge décerné ici même par M. Paul Valéry à sa haute fonction civilisatrice. Là était l'*omphalos* véritable, le nombril du monde antique, le lieu de convergence des apports du sud, du nord et de l'est et comme la charnière où s'articulent les trois vieux continents ; là furent écrites quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de l'homme ; là furent récités d'abord les vers d'Homère.

Parmi les riverains privilégiés du lac égéen, un petit peuple, qui n'est pas le peuple grec, a joué longtemps avant l'arrivée des Achéens un rôle de premier plan ; il a connu, dès les débuts du second millénaire avant notre ère, une civilisation raffinée, un art merveilleux, comparables seulement aux cultures contemporaines de l'Égypte et de la Mésopotamie. Ce peuple, oublié et ignoré pendant plusieurs dizaines de siècles, vient de nous être rendu grâce aux découvertes étonnantes faites par les archéologues en Crète au cours des trente dernières années.

LE PAYS

La première fois que je vis la Crète, voilà plusieurs lustres déjà, je fus séduit par elle. J'arrivais de Port-Saïd sur un minuscule rafiot grec, nonchalant et capricieux, heureux de butiner, après quatre jours de haute mer, dans toutes les rades qui s'ouvraient à lui de la pointe orientale de l'île au port

central de Candie. On imaginerait difficilement deux pays d'Orient plus différents que la Crète et l'Égypte : l'une faite du limon charrié par le Nil du fond de l'Afrique, vallée plantureuse guettée par le sable brûlant de deux déserts; l'autre, longue et haute arête rocheuse, dont le pied se colore d'arbres verts et de toits rouges qui coiffent des maisons très blanches, avec, partout, la mer creusant et battant les escarpements du rivage.

Dans les ports de la côte septentrionale de la Crète le débarquement était, il y a peu, une opération qui n'allait pas sans quelques risques. Il fallait saisir le moment où la vague soulevait la barque près de la coupée et sauter de l'échelle sans perdre une seconde. Aujourd'hui, la charmante rade vénitienne de Candie est d'un accès plus facile, parce qu'elle est doublée par un port moderne, bien protégé contre les assauts d'une mer que bouscule continuellement le *meltem*, ce mistral de l'Archipel grec. Hérakleion (Candie est le nom vénitien) est, sinon la capitale de l'île, — c'est la Canée, plus à l'ouest, — du moins la plus importante cité de la Crète actuelle : ce n'est pourtant, malgré ses 33 000 habitants, qu'une petite bourgade d'Orient, amusante et paysanne, entourée d'anciennes murailles que scelle de sa griffe le fier lion de Saint-Marc. La ville *s'européanise*, malheureusement. Comme Perpignan, comme Besançon, — j'allais dire : comme Avignon, — Candie démolit ses vieux remparts. A mon plus récent passage, en octobre dernier, je notais cette nouvelle manifestation de l'esprit occidental : non loin de l'agréable fontaine aux lions de Morosini, perché sur un socle élevé, un agent de police stylite, orgueil de la cité, règle désormais la circulation des carrioles et des bourricots trottinant sans discipline, avec la difficile mission d'inculquer à l'Orient insouciant et fataliste les meilleurs principes « giratoires » reçus de Londres.

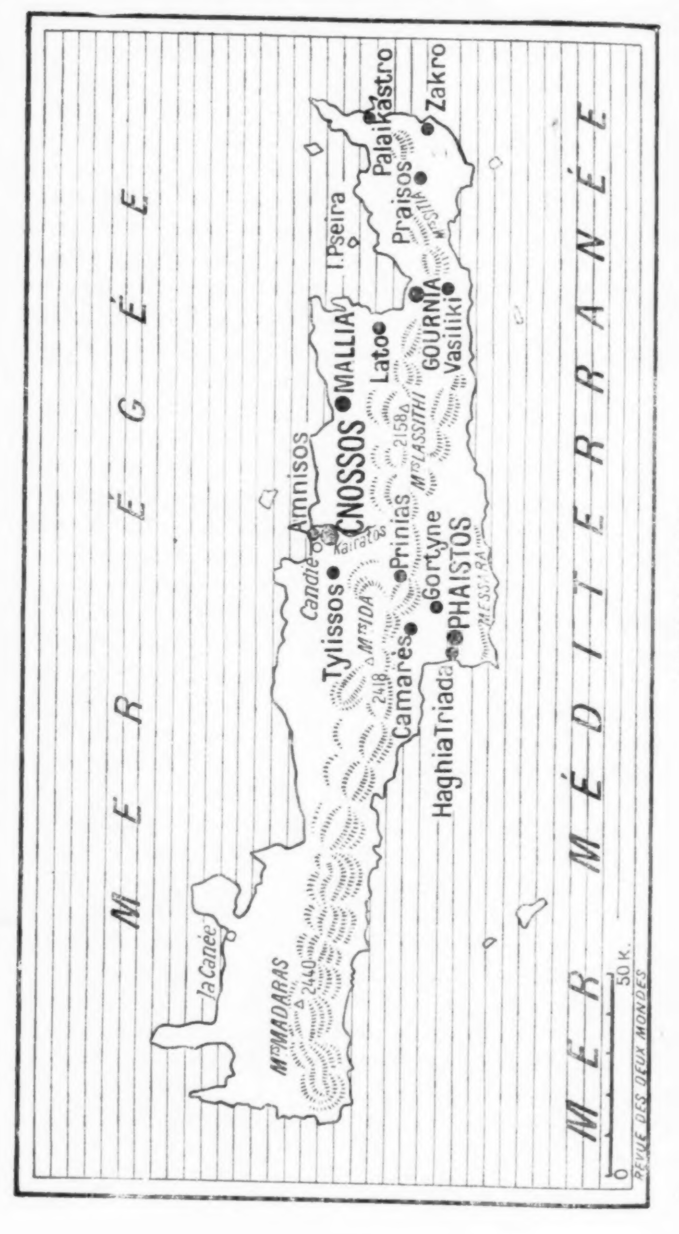
Les costumes locaux n'ont pas tout à fait disparu. On revoit avec joie le pantalon bouffant, ajusté au genou, dont le large fond, ballottant sur les mollets, sert à son propriétaire de magasin à provisions : curieux compromis entre la culotte de zouave et la jupe paysanne. Un gilet croisé avec boutons et brandebourgs à pompons, parfois une longue redingote de drap bleu avec capuchon doublé de rouge, une large ceinture cramoisie où l'on glisse un poignard et une blague à tabac,

une toque de velours noir, remplacée en été par un canotier, complètent le pittoresque accoutrement. Les femmes de la campagne portent encore volontiers la robe longue à broderies vives, le tablier à raies bleues et rouges, un mouchoir bariolé sur la tête. Aux devantures d'Hérakleion, on voit quelques étoffes tissées sur place, dont les dessins copient sans vergogne les motifs anciens, dauphins et poulpes. Pour le reste, vases et objets d'art moderne, rien ne sort d'une banale médiocrité, et l'on s'étonne, devant de pareilles pauvretés, que des artistes aient autrefois, voilà environ quatre mille ans, créé, dans ce même cadre, de si ravissantes formes et qu'ils aient senti et rendu si délicatement la nature.

SIR ARTHUR EVANS

L'île des Minos n'a pu être étudiée et fouillée avec méthode que depuis son retour définitif à la patrie grecque. Aussi notre connaissance de la civilisation et de l'art minoens est-elle une conquête récente de l'archéologie. L'impulsion fut donnée par un riche Anglais, collectionneur et numismate, sir Arthur Evans, fils d'un préhistorien connu. Sir Arthur avait été frappé des signes portés par certains cachets des Cyclades, et la discussion entamée à ce propos, si elle n'avait pas fait jaillir tout de suite la lumière, avait du moins montré la nécessité d'interroger le sol de la Crète : vers 1900 commencèrent ses célèbres fouilles de Cnossos, qu'il poursuivit depuis presque sans interruption jusqu'aujourd'hui.

Comme H. Schliemann a créé l'archéologie mycénienne en déblayant Troie et les châteaux-forts de l'Argolide, sir A. Evans, en dirigeant, payant et publiant les fouilles de Cnossos, a ressuscité la civilisation crétoise. Ne nous étonnons pas du hasard judicieux qui, à leur insu, orienta ces vocations : l'Allemand s'était senti naturellement attiré par le choc des armes homériques autour des burgs féodaux du continent, aux murailles épaisses, défendues par des guerriers courageux et bien armés, amis de l'ordre, des discours, de la vaisselle d'or et de la ripaille ; l'Anglais se tourna instinctivement vers un peuple de marins, pratique, soucieux du confort, aimant la nature, les fleurs et les sports, embusqué dans son île sous la garde d'une puissante flotte.



CARTE DE CRÈTE

Les hommes qui se dévouent à quelque grande œuvre sont exposés aux attaques, justifiées ou non, de leurs contemporains. L'enthousiasme seul de Schliemann, cet épicier enrichi dépourvu à la fois d'éducation scientifique et de sens critique, suffirait à expliquer ses partis pris et ses erreurs : on est moins sévère pour lui lorsqu'on admire les inestimables trésors qui remplissent, grâce à lui, l'immense salle mycénienne du Musée national d'Athènes. A sir Evans on reproche d'avoir trop restauré et de n'avoir pas laissé suffisamment de *témoins* pour permettre de vérifier l'exactitude de ses reconstructions. Mais, il faut le répéter, la restauration du palais de Cnossos était nécessitée par la fragilité des matériaux employés par les constructeurs minoens, et par l'état des ruines qui, sans ces travaux, « n'auraient été, dans l'espace de quelques années, qu'un amas de murs écroulés et de pierres effritées » (1). C'est ce qu'a peut-être un peu trop oublié certain congrès récent de muséographes, qui, d'Athènes, a condamné sans appel les méthodes suivies par l'archéologue anglais. Il n'est pas mauvais qu'on ait une fois tenté semblable reconstitution, et sir A. Evans était un des rares savants capables d'obtenir des résultats aussi satisfaisants. Les visiteurs, en tout cas, ne se plaignent pas de cette présentation du palais, — le touriste, j'en ai souvent fait la remarque, a la phobie des ruines dites couchées, — et les spécialistes disposent de plans et de photographies de fouilles suffisamment explicites pour faire d'eux-mêmes les rectifications qui pourraient s'imposer.

Sir Arthur Evans a consacré à l'archéologie active sa vie entière et sa fortune presque entière. Saluons bien bas, à une époque que l'actualité scandaleuse suffit souvent à occuper, les rares hommes capables de se passionner pour d'aussi nobles recherches. Sir Arthur est aujourd'hui un beau vieillard, — il est né en 1851, — très actif encore et d'une parfaite courtoisie. S'il n'est plus si souvent dans son fief cnossien pour recevoir lui-même les visiteurs, son buste de bronze, érigé par la gratitude de la cité d'Hérakleion, est bien à sa place pour les accueillir à l'entrée du palais qu'il a rendu à la lumière.

(1) R. B. Seager.

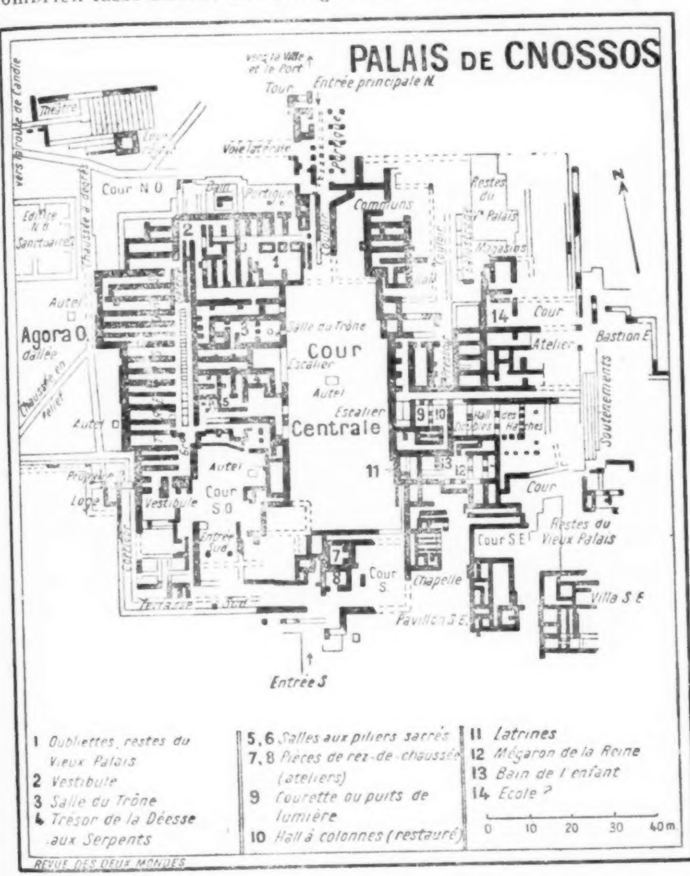
LES TROIS AGES MINOENS

La civilisation que sir A. Evans et ses émules ont rappelée à la vie avait presque complètement disparu de la mémoire des hommes. Les Grecs eux-mêmes n'en connaissaient plus que quelques légendes : le Minotaure, le labyrinthe et le fil d'Ariane, la Crète aux cent villes d'Homère, belle, grasse, aux hommes innombrables, isolée dans la mer pourprée. Il a fallu, par les découvertes archéologiques seules reconstituer l'histoire de ce peuple dont les écritures demeurent encore indéchiffrables pour nos épigraphistes. Partant des faits connus dans les autres domaines antiques, des séries historiques déjà établies pour les vallées du Nil et de l'Euphrate, les savants ont mis en ordre et classé peu à peu les documents égéens : grâce aux objets égyptiens ou asiatiques trouvés en Crète, grâce surtout aux représentations sur les tombeaux égyptiens de marchands ou de tributaires crétois, apportant aux pharaons les produits de leur industrie nationale, la chronologie préhellénique, étayée par les trois Empires égyptiens, a distingué trois grandes époques auxquelles on a donné, pour le pays des Minos, les noms de *minoen ancien, moyen et récent*. Sans entrer dans le détail des trois subdivisions un peu schématiques, mais commodes, en lesquelles les spécialistes ont dû les fractionner de nouveau, on observera seulement qu'après une période néolithique longue de trois millénaires, l'âge des métaux a commencé en Crète vers 3400 avant notre ère. Le *minoen ancien III* inaugura vers 2400 l'âge du bronze, qui dura pendant tout le *minoen moyen* (2100-1580) et le *minoen récent* (1580-1200), jusqu'à la civilisation du fer, apportée dans la Grèce méridionale par les Doriens, au courant du XIIe siècle avant Jésus-Christ.

LE PALAIS DE CNOSSOS

Au temps où l'automobile n'avait pas encore pénétré en Crète, il était facile de se procurer à Candie pour trois drachmes un petit âne solide et rusé; le loueur vous le confiait après lui avoir donné son point de direction et, je crois, aussi quelques coups de bâton, et l'on partait de compagnie, l'un

portant l'autre, trottinant pendant cinq kilomètres dans la campagne crétoise. On abordait bientôt Cnossos sous le signe de Dionysos, avec la surprise de découvrir une sorte de village ombrien tassé autour de son église. Le clocher sans flèche que



PLAN DU PALAIS DE CNOSSOS

l'on apercevait de loin était, par une attention des fouilleurs, destiné à permettre aux touristes de mieux dominer la ruine : la tour a récemment disparu du paysage et l'aspect général s'est modernisé à mesure que le béton gagnait les divers étages du palais. On regrettera encore l'effet fâcheux, aux

galeries supérieures, de certaines amorces de colonnes rouges profilées sur le bleu du ciel comme des tuyaux de cheminées. Mais, une fois dans la place, le visiteur impartial ne pourra manquer d'être saisi par l'hallucinante évocation.

Le site n'est pas grandiose, mais il est bien choisi : une petite éminence, avec l'eau toute proche dans la vallée d'un minuscule fleuve côtier, le Kairatos. L'emplacement du palais avait été repéré anciennement par les paysans, qui avaient trouvé et vendu des cachets, des débris de fresques et beaucoup de céramique. Toute la colline est aujourd'hui fief de sir A. Evans, qui, après avoir fait acheter le terrain par des gens du pays, l'a peu à peu entièrement fouillé, dégageant autour du palais de nombreuses constructions annexes.

Cnossos était une capitale, et le palais était une résidence royale. Qu'on ne s'attende pas toutefois à rencontrer en Crète des demeures princières aussi majestueuses que celles de nos capitales modernes. Le principe en est foncièrement différent : les palais minoens sont à rapprocher, non pas de nos châteaux royaux, Versailles ou Blois, mais plutôt des caravansérails de l'Orient, complexes, sans plan d'ensemble, peu soucieux d'alignements, de perspectives, de symétrie. L'extérieur n'y compte guère : les murs de clôture n'y sont point un ornement, ils sont à peine une défense. Mais on a pris soin avant tout de la commodité des habitants et de leur agrément. Partout apparaît un souci très actuel d'hygiène, de confort et de luxe. Point d'immense Salle des glaces, mais plusieurs salles de bains, des égouts et des latrines avec eau courante. Les Grecs avaient conservé le souvenir d'un ensemble compliqué de chambres, de couloirs, d'escaliers et d'étages, d'un *dédale*, d'un *labyrinthe*, et Dédale désignait précisément l'architecte légendaire du labyrinthe ou palais de la double hache (*labrys*) créto-asiatique. La complexité de la ruine s'augmente pour nous du fait que sur un même emplacement s'étaient succédé deux palais au moins, remaniés à diverses reprises, le premier antérieur à 2000 avant Jésus-Christ, l'autre datant de la fin du XVIIIe siècle et détruit vers 1400 par les Achéens venus de Grèce.

Ce second palais est naturellement le mieux connu, celui qu'a restauré sir A. Evans, celui dont on trouvera ici le plan. Lorsqu'on arrive par la chaussée minoenne qui reliait

Cnossos à la mer, on rencontre d'abord une aire dallée bordée de gradins : c'est le *choros* que Dédale, selon l'*Iliade* (chant XVIII, vers 591-592), avait aménagé pour Ariane aux beaux cheveux et ses danses sacrées,

> οἷόν ποτ' ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ
> Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ.

Dans ce théâtre de cour se donnaient les représentations : fêtes religieuses, jeux athlétiques et la *tauracrobatie*, chère aux peuples méditerranéens. D'une sorte de tribune, le roi pouvait y parler à son peuple. Un long couloir mène à une entrée d'honneur, un *propylée* à colonnes décoré de fresques, lointain ancêtre de la porte monumentale de l'Acropole d'Athènes. Mais nous ne suivrons pas les touristes dans ce dédale inextricable de petites chambres réparties sur deux ou trois étages et situées à des niveaux différents en raison de la pente sur laquelle est bâtie la moitié orientale du palais. Sans le fil d'Ariane, nous y serions bientôt perdus, incapables peut-être d'en jamais plus sortir. Installons-nous, pour échapper au Minotaure et au bavardage des gardiens, dans la cour centrale, un large rectangle de soixante mètres sur vingt-neuf, orienté sensiblement nord-sud : c'est le cœur du palais. De là tout s'éclaire. Voici, dans l'aile occidentale, le quartier officiel avec la fameuse *salle du trône*, petite pièce décorée de curieuses fresques, entourée de banquettes que domine, en face d'un bassin lustral, un fauteuil de gypse à haut dossier droit : trône assez inconfortable, malgré la forme évocatrice du siège ! Derrière les salles de réception, qui ouvrent sur la grande cour, un long couloir parallèle à l'axe de cette cour donne accès à une vingtaine d'étroites resserres portant encore la marque de la double hache et des traces de l'incendie qui détruisit le palais : ce sont les trésors, les « magasins » à provisions, farcis d'énormes jarres, — les tonneaux de l'époque, — ou creusés de cavités dallées pour recevoir des céréales, des olives, du vin, de l'huile, du miel.

Dans les grandes résidences de l'Orient, le sérail est nettement séparé des appartements ou harem et des dépendances englobées dans le han. Ici de même. Laissons l'aile officielle et tournons-nous vers la moitié orientale du palais : voici

maintenant le quartier domestique avec les appartements royaux d'un côté, de l'autre les communs et les ateliers. Il serait un peu long de nous promener dans tous ces corps de logis prenant jour sur des courettes ou des puits de lumière comparables à ce qu'on voit à Paris et dans les grandes villes modernes. Mais on pourra parcourir les fraîches galeries donnant sur la vallée du Kairatos et gagner par le bel escalier d'honneur les terrasses supérieures, dont les parapets étaient autrefois défendus par des rangées de cornes parasismiques : faible assurance contre les assauts du taureau géant qui ébranle périodiquement la terre crétoise. On domine de là le hall aux doubles haches, ouvert sur une cour à portique, et les appartements de la reine composés de chambres bien aérées, pourvues d'eau courante et de salles de bains, dont l'une contient encore une baignoire d'enfant. Près de là une petite chapelle affectée au culte domestique montrait en place des idoles, des vases, une table à libations et plusieurs fétiches en forme de double hache, de croix ou de cornes de consécration.

Dans le quartier des communs, les fouilleurs ont encore reconnu une salle d'école avec ses bancs bien rangés, un atelier de céramiste, une faïencerie, une officine de lapidaire, un pressoir à huile, des échoppes d'artisans nombreux. En somme, les divers corps de métiers nécessaires à la vie d'une agglomération humaine étaient représentés dans cette sorte de bazar oriental : le palais constituait un centre urbain aménagé pour se suffire à soi-même, avec ses rouages administratifs, ses sanctuaires, son arsenal, sa grand place, son théâtre, son école, ses quartiers séparés par des couloirs à ciel ouvert semblables à des rues, ses services municipaux, égouts, eau courante et autres commodités que pourraient lui envier bien des villes modernes d'Orient et même d'Occident. L'échelle des logis était réduite, sans doute, mais il semble que pour tous les hôtes du palais, — et ils devaient être nombreux, — il y avait de l'air et de la lumière, de l'ombre et de l'eau : biens essentiels, surtout nécessaires sous le soleil de Crète !

PHAISTOS ET HAGHIA TRIADA

Il serait injuste de rapporter au seul maître de Cnossos toute la gloire des découvertes crétoises. Saisis d'une noble

émulation, des savants de tous les pays ont fait voile pour la Crète, et, pour ne citer que les principaux chantiers minoens ouverts depuis le début du siècle, les Italiens ont déblayé Phaistos et la villa royale d'Haghia Triada; les Américains, Gournia et Vasiliki; les Anglais, Palaikastro; les Grecs, Tylissos; les Français, Mallia.

Le plus grand après Cnossos des palais crétois ramenés à la lumière est celui de Phaistos, qui, par son plan comme par son histoire, forme, par delà l'arête dorsale de l'île, le pendant méridional de la capitale des Minos du nord; moins complet seulement et moins bien conservé en raison de sa situation sur une colline assez abrupte. Phaistos est, en effet, perché sur un éperon rocheux dominant la riche plaine de Messara, et ses princes commandaient la seule bonne rade de la côte qui regarde vers l'Égypte. Du port méridional de Comô, la *route égyptienne* conduisait autrefois vers Cnossos. On traverse aujourd'hui plus rapidement les contreforts sauvages de l'Ida par une splendide route, dont la construction a coûté, dit-on, un million de drachmes le kilomètre.

Le palais de Phaistos a été déblayé depuis 1900 par l'École italienne d'Athènes. M. Pernier, qui fut avec M. Halbherr des premiers pionniers, n'a cessé d'étendre en largeur et en profondeur l'exploration du site, sur lequel on a souvent la bonne fortune de le rencontrer. Les corps de logis se répartissent encore autour d'une cour rectangulaire, bordée de portiques, orientée, comme celle de Cnossos, nord-sud, et mesurant 46 mètres 50 sur 22 mètres 30. On retrouve, à l'angle nord-ouest, où était l'entrée d'honneur, les gradins majestueux d'une sorte de théâtre de plein air. Un escalier monumental menait à des propylées. Puis venaient les salles de réception et les magasins avec leur double série de resserres parallèles. Les communs et les ateliers occupaient les quartiers de l'est et du sud. L'aile septentrionale abritait la famille royale, logée dans la partie la plus élevée du palais, d'où la vue s'étend au loin sur la campagne et sur la mer.

A une petite heure de marche à l'ouest de Phaistos, en descendant la vallée du Hiérapotamos, qu'il faut franchir à mulet ou en se déchaussant, la colline consacrée par les Byzantins à la Sainte-Trinité (Haghia Triada) porte encore une chapelle vénitienne du XIVe siècle et les ruines d'une résidence

minoenne, villa d'été des princes voisins, ou palais d'un de leurs vassaux. Le plus récent des édifices qui se sont succédé là alignait une belle suite de pièces de réception ; un des salons montre encore en place trois lampadaires de pierre. Plusieurs fresques, des tablettes inscrites, trois précieux vases en stéatite ciselée, et le grand sarcophage en terre cuite décoré de scènes de culte, ont fait la célébrité du site d'Haghia Triada, dont la fouille a été fort habilement conduite, comme celle de Phaistos, par les archéologues italiens.

LES FOUILLES FRANÇAISES DE MALLIA

C'est à l'éphore grec Hatzidakis, qui avait fait les premières prospections, et à deux archéologues français, MM. Ch. Picard et L. Renaudin, que les études crétoises sont redevables de la découverte du palais de Mallia. Les débuts des travaux furent laborieux en raison de la pénurie financière de l'après-guerre. Pourtant, en dix années à peine, sous l'énergique impulsion des deux savants qui ont dirigé depuis 1919 notre École d'Athènes, MM. Ch. Picard et P. Roussel, le site a été méthodiquement déblayé par une équipe de jeunes « Athéniens ». Ceux qui ont collaboré avec succès à une exploration qui n'alla pas toujours sans difficultés, ont droit à une couronne de feuillage : comme les vainqueurs des jeux antiques, ce sont les récompenses qu'ils connaissent, celles qui conviennent à une belle vie de travail au plein air.

Mallia est à une trentaine de kilomètres vers l'est de Candie, à quelque distance de la mer, dont le bleu indigo ferme l'horizon vers le nord (1). D'innombrables moulins à vent, légers comme des jouets d'enfant, tournent parmi les oliviers pour monter l'eau qui arrose la plaine bien cultivée. Au sud commence tout de suite la haute chaîne dénudée, dépassant deux mille mètres, des monts Lassithi. Dans ce cadre grandiose et paisible reposent les ruines du plus ancien palais de la Crète.

Pour être plus ancienne, cette demeure n'était pas très différente de celles que nous avons précédemment parcourues : on y reconnaît, autour d'une grande place rectangulaire, le

(1) Voyez la carte, p. 162.

quartier officiel, les appartements privés, les magasins (qui ont pu être conservés, sous un auvent protecteur, dans l'état où ils furent retrouvés). Mais le palais de Mallia présente pour nous l'exceptionnel intérêt d'être contemporain, — la céramique en fait foi, — des premiers palais de Cnossos et de Phaistos, dont il ne reste plus que des vestiges sous les secondes résidences ramenées à la lumière. Il fixe, de plus, une utile étape dans le temps comme dans l'espace sur la *route orientale* reliant Cnossos à l'est de l'île et, plus loin, à l'Asie.

Les précieuses trouvailles faites au cours des travaux ont confirmé les rapports suggérés par le plan d'ensemble et par certaines dispositions des ruines. Ce sont les monarques orientaux qui avaient coutume d'aménager, autour d'une grande cour rectangulaire, pour eux et pour leur nombreuse suite, de semblables cités-palais solides et confortables, alors que les pieux pharaons, plus soucieux d'éternité, donnaient tous leurs soins à leurs tombeaux et aux temples de leurs dieux. Ce sont également les antiques civilisations de la Mésopotamie et de la Syrie du nord que doivent évoquer pour nous la hachette d'apparat en schiste brun sculptée en protome de panthère attelée, ou cette longue épée de bronze à pommeau en cristal de roche, que sir A. Evans a baptisée du nom de « Durandal minoenne ».

Entre le palais de Mallia et la mer, un quartier de la ville et une partie de la nécropole ont été fouillés encore par l'École française, qui a entrepris, à titre d'exemple, la restauration d'une des habitations contemporaines du palais. Sir A. Evans, depuis longtemps, avait montré l'intérêt de ces villas, royales ou non, et même des maisons plus humbles. Ainsi découvrit-il la fameuse fresque des huppes et perdrix qui décorait le *caravansérail* de Cnossos, hostellerie-terminus de la route de la Messara, où l'on logeait à pied et à cheval, au murmure rafraîchissant des fontaines. Gens pratiques et soucieux du confort, sans doute, mais aussi quels artistes étaient ces Crétois, amoureux de la couleur claire et gaie, de la nature et de la vie! Ils l'ont assez prouvé par la manière dont ils ont décoré leurs intérieurs et orné les moindres objets mêlés à leur existence quotidienne.

LE MUSÉE DE CANDIE

C'est un régal que de visiter le Musée de Candie, unique au monde pour les trésors qu'il a recueillis de tous les champs de fouille de la Crète. Un régal et une souffrance : car, disons-le tout de suite, il est peu de musées au monde aussi dangereusement installés que celui-là. L'esprit des hommes est si oublieux, — ou si confiant dans l'ultime présent de Pandora, — qu'au lendemain d'une éruption ils s'accrochent de nouveau aux flancs du volcan, et qu'ils rebâtissent au même bord du fleuve leur maison détruite par l'inondation. Pour Candie, la leçon des derniers séismes de 1926 et 1930 fut de courte portée. Le gouvernement grec a bien voté un crédit de trois millions de drachmes pour construire un bâtiment bas, en béton armé, à l'épreuve des tremblements de terre, comme le nouveau musée bâti par les archéologues américains à Corinthe. Mais il fallait aussi faire des routes en Crète, et puis la crise est venue, plus cruelle en Orient qu'ailleurs. On a dû se contenter de réparer tant bien que mal les fresques et certains des vases mis en miettes par la chute d'une lourde corniche de pierre sur les vitrines qu'elle s'était lassée de menacer. Les plans du musée moderne sont prêts, mais les reliques si précieuses et si fragiles de la civilisation minoenne continuent à subir leur supplice renouvelé de celui de Damoclès dans une immense salle de onze mètres de hauteur, au premier étage d'une haute et laide bâtisse, exposées à un continuel risque d'engloutissement. Il y a là une situation regrettable qui ne laisse pas d'inquiéter à juste titre l'actif et savant éphore des antiquités crétoises, M. Marinatos, et qu'on ne doit pas craindre de signaler avec insistance à l'attention du monde lettré.

Sir A. Evans a fait mettre en place, à Cnossos, les copies de certaines des fresques qui décoraient le palais, afin de leur rendre un peu du caractère qu'elles pouvaient avoir dans leur cadre, à l'échelle des salles et du paysage et pour que les ruines ne parussent pas trop réservées aux gens de métier. Mais les originaux sont à Candie. C'est là que le *Cueilleur de safran*, — ombre opaline glissant dans un paysage soufré, — se penche sur son parterre jaune et bleu, choisissant les

crocus sacrés qu'il place dans des vases posés sur le sol ; là que les dames aux reins cambrés, aux jupes à volants bigarrés, et les porteurs de rhytons aux tailles de guêpe défilent en procession religieuse ; là qu'on voit danser les bayadères aux longues tresses flottantes, sauter les acrobates, hommes et femmes, bavarder et minauder à un balcon ou dans une salle de spectacle les jeunes élégantes aux lèvres peintes, aux bouclettes provocantes, si modernes parfois qu'on les jurerait croquées par Manet. Plus loin, un officier amène au pas de course des soldats basanés, avant-garde de nos troupes noires, et le jeune prince au collier de fleurs passe fièrement, semblable à ces tiges de lis parmi lesquelles il avance. La liberté, la souplesse de ces peintures, brossées selon la technique hardie de la fresque, sont si étonnantes, pour qui songe surtout à la raideur consciente de la formule égyptienne, qu'on ne souffre pas de l'absence d'ombres et de modelé, non plus que de l'emploi en teintes plates de ces couleurs conventionnelles, plus décoratives qu'imitatives, qui se nuancent en des gammes de tons frais et habilement combinés.

L'artiste minoen projetait sur le fond rouge brique des parois stuquées les scènes de la nature prises directement à la source. Sa traduction se passait sans dommage de la notion de perspective et il mêlait curieusement le réel et l'irréel, aimant à situer dans un cadre étrange et multicolore des plantes et des animaux si parfaitement attrapés que les naturalistes peuvent les étiqueter sous leurs noms latins. A côté de la frise du caravansérail cnossien, où les perdrix à pattes rouges et les huppes picorent dans le curieux réseau coloré de leurs rochers, beaucoup d'autres fresques, grandes ou petites, ne sont pas moins justement célèbres. Ici un paysage africain montre un singe bleu soudanais cueillant des papyrus dans un décor de féerie ; là c'est un oiseau bleu, le rollier-geai, qui chante parmi les églantines et les lis maritimes ; ailleurs un chat sauvage, tapi dans les touffes fleuries, guette un coq de bruyère prêt à s'enfuir : « partout les tiges bougent encore ; l'oiseau surpris va s'envoler lourdement ; déjà le chat guetteur risque un autre pas feutré, et toute la scène se reforme dans l'avenir » (Ch. Picard). La nature est saisie sur le vif dans sa poésie exquise et cruelle, et l'on songe malgré soi à des vers de Rostand.

Ce sont encore des parterres fleuris de crocus, d'iris, de menthes et de lis blancs et rouges qu'ont révélés à M. Marinatos les fresques découvertes dernièrement par lui au port minoen d'Amnisos, l'arsenal maritime de Cnossos. Les plantes sont ici l'unique thème, disposées en touffes symétriques par un habile jardinier. Les fleurs des lis blancs s'épanouissent au bas des tiges; plus haut les corolles s'entr'ouvrent et les pointes se garnissent de boutons près d'éclore : la plante vivante est fixée dans sa fraîcheur du matin, dans sa jeune délicatesse de lignes et de couleurs. Ne prenons pas pour des primitifs des artistes capables d'observer avec cette acuité et de traduire avec cette perfection, même s'ils vivaient quinze siècles avant l'ère chrétienne. Sans connaître nos raffinements, ils étaient conscients de leurs techniques, et l'on peut parfois surprendre certains détails qui en disent long sur leurs recherches : comme cette incision que trace dans son fond rouge le peintre d'Amnisos avant de poser une touche blanche, pour éviter que l'oxyde de zinc en faible épaisseur ne soit altéré par l'oxyde de fer. A Cnossos, plusieurs fresques en relief présentent une fort adroite combinaison de la plastique et de la couleur. Il est curieux surtout de suivre l'évolution du dessin des espèces végétales, le lis ou le palmier-dattier, par exemple (qu'on se reporte aux pages excellentes de sir A. Evans, G. Glotz, J. Charbonneaux), partant de la nature pour tendre vers des formes de plus en plus stylisées, toujours parfaitement décoratives : on sent ici tout ce que les artistes modernes pourraient apprendre, je ne dis pas à l'étude, mais à la simple connaissance de la décoration crétoise.

LA CÉRAMIQUE MINOENNE

Une autre branche de cette décoration, en étroit rapport avec la peinture murale pour les sujets comme pour la technique des couleurs, se trouve brillamment représentée au musée de Candie : c'est la céramique, art industriel dont les Crétois avaient déjà fait un art de luxe. Les tessons retrouvés dans tous les champs de fouilles sont si nombreux que les poteries moins précieuses ont été laissées sur place, et qu'on peut voir autour du palais de Cnossos, par exemple, des montagnes de débris évoquant, à l'échelle de la Crète, le *monte*

Testaccio de Rome. Chaque fragment a livré son secret, précisant une époque, un style, permettant d'assurer un jalon et de lire mieux, dans le sol même, l'histoire oubliée. Une fois sorti de sa couche archéologique, il est sans valeur, pauvre tesson que le savant ne connaît plus, mais que cache pieusement dans sa main le visiteur en quête de souvenirs.

Les beaux vases sont naturellement dans les vitrines du musée, où ils font une collection qui n'a nulle part d'équivalent. La céramique crétoise n'a pas à souffrir de la comparaison avec la grecque. Leurs domaines, d'ailleurs, sont différents. Les plus achevés des vases attiques présentent des tableaux en miniature, où l'homme tient, comme généralement dans l'art et la pensée helléniques, tous les premiers rôles : les potiers crétois, au contraire, proscrivant la figure humaine, ont emprunté leurs motifs à la flore ou à la faune terrestre, marine et surtout sous-marine, et ils les ont conçus et disposés décorativement, selon le galbe et la taille des vases. A la haute jarre étroite de Cnossos convenaient les tiges sveltes et élégantes des lis ; la grâce un peu alourdie de la tulipe oscillant, sur une arabesque irréelle mais exquise, s'accordait avec la panse plus large de l'amphore de Phylacopi.

Les plus anciennes poteries minoennes se contentaient des ornements géométriques habituels, chevrons, zigzags, lignes sinueuses, spirales, croix gammées : résidus, sans doute, d'essais naturalistes antérieurs, disparus pour nous. Grâce aux progrès des techniques du métal, au IIIe millénaire avant notre ère, la céramique à couverte marbrée de Vasiliki et de la Crète orientale présenta de chaudes colorations rouges, orangées ou noires cernées de rouge vif, dans lesquelles le décor signifiant allait se faire jour. Il est curieux de noter que la recherche des mêmes coloris vibrants et riches a tenté vers la fin du siècle dernier quelques céramistes (parmi eux un artiste mort trop jeune, qui avait plu à Rodin, A. Voisin-Delacroix), qui réussirent avec leurs grès flammés des jaspures comparables à celles des vases crétois.

Sur les vases polychromes de Cnossos les thèmes végétaux voisinèrent franchement avec les décors linéaires dans une composition bien équilibrée. Les couleurs prirent un vif éclat en même temps que l'emploi du tour à rotation rapide permettait d'obtenir des galbes ravissants et des parois minces

comme des coquilles d'œuf. On a donné à cette céramique brillante le nom de la grotte de Camarès, parce que les premiers échantillons de ce style y furent trouvés aux flancs du mont Ida, — non pas celui de Mysie où le berger Pâris eut la bonne fortune d'hésiter entre trois déesses et de choisir la plus belle, mais l'Ida de Zeus, crépitant déjà du tympanon des Corybantes.

La spirale devait bientôt reprendre son sens plein d'enroulement végétal : la sève vivante remontait peu à peu dans les tiges stylisées, dont elle faisait jaillir des pousses, des feuilles et des fleurs. On peut suivre la progression sur les séries bien classées du Musée crétois. Ce renouveau printanier, c'est le style naturaliste, greffé sur les derniers rameaux polychromes, qui va se développer et triompher autour du XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Son succès est dû en partie à l'influence des grandes fresques florales des seconds palais : la même gerbe de lis se voit sur telle muraille de Cnossos et sur tel vase peint trouvé dans les appartements. La nature était à la mode : les céramistes se mirent à la mode. Ils représentèrent toute espèce d'arbres et de plantes, olivier, palmier, papyrus, lierre, toute la nature végétale, de l'herbe des champs à la rose et au nymphéas. Ils délaissèrent l'homme et les animaux terrestres, — goût personnel ou raison religieuse, on ne sait, — pour s'attacher à la flore sauvage, aux plantes des jardins et surtout à la faune marine. Leurs paysages de fond de mer ont un intérêt *océanographique* ; sans parler des poissons volants, des dorades roses et des dauphins, familiers aux côtes crétoises, ils connaissent tous les coquillages, le triton, le murex à pourpre, les oursins et les anémones de mer; les éponges, les coraux et les algues meublent les vides de leurs champs sous-marins. Mais leurs espèces préférées sont les nautiles à trois bras flexibles et surtout les poulpes. Saisis d'abord sur le vif dans les rochers du rivage, puis stylisés avec leurs huit tentacules qui s'enroulent en spirale et se rangent docilement autour du corps, les astucieux mollusques, experts, dit-on, en camouflage et grands ennemis de tout ce qui, dans l'onde amère, porte coquille, ont fini par s'établir dans une formule symétrique admirablement décorative : c'est celle-là même qu'ont adoptée, trente-cinq siècles plus tard, les ateliers de la Crète d'aujourd'hui.

En même temps que le décor naturaliste se stylisait, la fabrication des vases crétois prenait un caractère industriel. On voit à Candie de nombreux échantillons de ces vases bons pour l'exportation, œuvres de techniciens et non plus de créateurs. Les motifs desséchés s'y entremêlent; le lis, le papyrus, le palmier se confondent dans un schéma floral stéréotypé: un jaillissement de lignes divergentes entre deux volutes. C'est ce que les spécialistes nomment le *style du palais*, correspondant aux palais remaniés de Cnossos et de Phaistos (xve-xive siècles). La géométrie va de nouveau dominer avec ses éternels motifs linéaires, damiers, rosaces, spirales. Lorsque les derniers éléments vivants du décor auront disparu, le cycle sera fermé et il faudra commencer à rapprendre pour sortir de cette nouvelle barbarie.

LA PLASTIQUE

La grande sculpture en pierre ne semble pas avoir été un des arts chers aux Préhellènes ; elle n'eût pas été à l'échelle de leur construction. Comme les Orientaux, ils ont préféré le relief et les emplois décoratifs de la plastique. Mais ils ont en ce genre atteint plus d'une fois la perfection. Entre les grandes vitrines regorgeant de poteries, on a le plaisir de découvrir au musée de Candie quelques très beaux vases de pierre, dont les ciselures témoignent de la même verve réaliste, de la même fraîcheur d'impression et de la même liberté d'expression qu'on admire partout chez ces artistes épris de la nature. Les trois vases en stéatite d'Haghia Triada sont célèbres, très différents, au reste, de forme et de sujets : le « cornet des boxeurs » superpose quatre zones violentes de tauracrobatie, de lutte et de pugilat; les cinq personnages immobiles du « gobelet du chef » fixent une scène d'hommage d'un vassal au prince; sur le « rhyton des moissonneurs », une trentaine de travailleurs agricoles, demi-nus, la fourche sur l'épaule, défilent en rangs derrière un chef, aux accents de leur fanfare; l'un d'eux tombe, ce qui fait rire les voisins. « Ne resterait-il de la Crète préhistorique d'autres vestiges que ces trois vases, on y reconnaîtrait encore un peuple de haute civilisation, fortement organisé, ami des jeux et des fêtes, et merveilleusement doué pour les arts. » (G. Glotz.)

Les Minoens furent aussi habiles dans le travail des métaux précieux, du bronze, de l'ivoire. Rien n'est plus étonnant qu'une figurine d'ivoire de vingt-huit centimètres de longueur, saisissant en plein vol un acrobate nu : des cheveux, figurés par des fils de bronze doré, aux ongles des pieds et des mains, chaque détail est étudié et rendu avec une minutie scrupuleuse. Pour la faïence, industrie égyptienne anciennement acclimatée en Grèce, on connaît, à côté de la *Chèvre sauvage allaitant ses petits*, des poissons volants et des coquillages (si vrais, ceux-ci, qu'on les a pris d'abord pour des fossiles), les célèbres idoles féminines de Petsofa et de Cnossos. Leurs costumes ajustés ont un charme étrange, accru par une vive polychromie, et une allure si moderne qu'on a été tenté d'établir, par-dessus le long règne de la draperie grecque et romaine, un rapport entre les toilettes féminines préhelléniques et celles de notre époque. Bien que le corset fût « une invention de la métallurgie » (R. Dussaud), le prototype commun serait le costume néolithique de l'Europe méditerranéenne, constaté à Malte, par exemple, et, d'après M. W. Deonna, porté encore, — avec quelques variantes, — dans le canton suisse d'Appenzell. Ce qui est sûr, c'est que les dames crétoises ont connu les jupes longues collant aux hanches, les volants, les corsages décolletés, les tabliers, et que leurs vêtements avaient des formes fixes et prenaient appui à la taille comme le costume ajusté moderne, alors que la femme grecque se drapait dans une pièce d'étoffe rectangulaire, telle que le métier l'avait tissée, qu'elle agrafait sur ses épaules par deux fibules.

LA TRADITION CRÉTOISE

La leçon de la Crète n'a pourtant pas été perdue pour la Grèce. Les dernières études de sir A. Evans tendent à prouver que la paix minoenne, comme plus tard la *pax romana*, régna pendant plusieurs siècles sur le monde égéen, et que la grande extension de l'empire crétois en Méditerranée fut antérieure au développement de Mycènes, qui fut d'abord seulement une sorte de colonie minoenne sur le continent. En fait, les derniers objets d'art de la Crète ont meublé les manoirs et les tombeaux des rois de l'Argolide, et l'art mycénien prit la suite du minoen, comme l'art romain, plus tard, la succession de l'art

grec. Mais les Achéens apportaient avec eux des costumes et des thèmes nouveaux et un type différent d'habitation. Il fut un temps où ils dominèrent seuls la mer Égée; puis à leur tour ils durent céder la place à une autre branche de la famille hellénique, qui les soumit ou les chassa vers l'Orient : ce fut l'invasion des Doriens, avec les grands bouleversements qu'elle causa, dont un épisode nous est bien connu par la tradition épique, le siège et le sac de Troie par les Achéens.

L'épopée ne vit pas d'histoire mais de légende, et les faits historiques ne se revêtent des couleurs de la poésie qu'après que le temps a passé par là. On sait aujourd'hui que les poèmes homériques content, dans une langue raffinée, des aventures bien antérieures à l'époque à laquelle ils ont été composés. Homère est une fin autant qu'un commencement; il est à la limite de deux mondes : il achève l'un, le complète, le résume, et il ouvre l'autre, qui sera plus grand que le premier. Vingt siècles d'histoire préhellénique et protohellénique ont précédé l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui en donnent le brillant et tardif reflet littéraire. Les fouilles de Crète et d'Argolide permettent de replacer les récits homériques dans leur cadre humain : le *mégaron* de Tirynthe explique le palais du roi des Phéaciens. Victor Bérard, le dernier exégète de l'*Odyssée*, avait raison d'écrire en tête de son ouvrage : « en traduisant..., j'ai toujours eu devant les yeux ou dans l'esprit les merveilles de l'art minoen et mycénien ».

M. Ch. Picard a montré tout récemment ce qui de la religion crétoise avait passé dans la légende hellénique, et même au delà, pourrait-on dire, si l'on suivait sir Evans insistant sur le puritanisme des dogmes et des cérémonies et sur la doctrine spiritualiste de l'âme, figurée sous les espèces légères du papillon. On ne lit pas encore les écritures pictographiques des Crétois, mais on observe que l'alphabet phénicien, ancêtre des nôtres, semble leur avoir pris environ un tiers de ses caractères. Quant à la langue crétoise, que nous ne comprenons pas, elle a transmis jusqu'à nous, par le grec, une foule de mots se rattachant aux choses de la mer (le zéphyr, l'éponge, la pourpre), aux jeux ou à la religion (comme triomphe, cithare, péan) et surtout les noms des fleurs et des arbres, du lis à la jacinthe et au narcisse, du térébinthe au cyprès. Cette langue devait exprimer déjà les plus subtiles nuances de la pensée et

se prêter aux variations de la poésie. Il est sûr que les danses d'Ariane et de ses sœurs, dans le théâtre de Cnossos, devaient s'accompagner de chants, préludes aux « Récits chez Alkinoos », que nous ont conservés les aèdes homériques. La belle société qui assistait à ces représentations était bien en mesure de goûter l'art charmant que viennent de nous rendre les fouilles de Crète, un « art raffiné et mûr, épris de la nature, étudiant avec passion toutes les formes de la vie, cueillant sur le vif l'ondulation des plantes, le mouvement des animaux, la confusion des foules humaines » (G. Karo).

Cet art si éclatant et si varié ne pouvait pas rester sans postérité et la civilisation qui l'a créé et dont il était la plus haute émanation doit être pour une notable part comptée parmi les antécédents et les sources mêmes de la pensée religieuse et du rayonnement artistique des Grecs. La transmission s'est faite par l'intermédiaire de l'Orient grec, de l'Ionie, de Rhodes, de Chypre, des principautés achéennes de la Cilicie et de la Phénicie septentrionale, où nos services archéologiques de Syrie fouillent maintenant avec tant de succès. Tenant le rôle que jouera plus tard Byzance entre l'antiquité classique et la Renaissance, les peuples de l'Asie hellénisée maintinrent la tradition égéenne au temps du « moyen âge grec » (XIIe-IXe siècles avant Jésus-Christ), enrichirent d'éléments orientaux leur part d'héritage des anciennes civilisations préhelléniques et la remirent, à l'époque dite « orientalisante» (VIIIe-VIIe siècles), avec les chants d'Homère, à la jeune Grèce archaïque qui montait.

ROBERT DEMANGEL.

L'ESPIONNAGE
PENDANT LA GRANDE GUERRE

Au cours des dernières années, les publications relatives à l'espionnage pendant la Grande Guerre se sont multipliées au point de remplir presque une bibliothèque (1) ; et la série s'en accroît chaque jour en France par de nouvelles traductions qui ne semblent pas en épuiser le succès. Elles forment dès maintenant un ensemble assez complet pour que la dernière parue, — sous la forme d'un ouvrage collectif et semi-officiel allemand, — puisse nous être présentée comme l'encyclopédie et l'inventaire, au moins pour les Empires centraux, de toutes les précédentes (2). Le moment paraît donc favorable pour tenter au moins d'en préciser l'intérêt comme l'utilité.

Elles prêtent à première vue aux mêmes objections qui ont été opposées aux biographies romancées, si fort à la mode maintenant, et dont la principale réside dans la difficulté d'y

(1) A défaut d'une bibliographie complète qui prendrait plusieurs pages, l'on peut citer parmi ceux dont la traduction a le plus récemment paru : 1° pour l'Angleterre, ceux de Bywater et Ferraby, *Intelligence Service* ; Fitch, *Scotland Yard contre l'espionnage*; L. Hoy, *40 O. B.*; Mac Kenna, *Souvenirs d'une espionne*; Silber, *les Armes invisibles* ; Basil Thomson, *la Chasse aux espions* ; — 2° pour l'Allemagne et l'Autriche, Bauermeister, *la Guerre dans l'ombre* ; Berndorff, *les Grands espions* ; Nicolaï, *Forces secrètes*; Rintelen, *Mes souvenirs de guerre secrète* ; Ronge, *Espionnage* ; — 3° pour les États-Unis, Johnson, *l'Intelligence Service américain* ; — 4° et enfin pour l'ensemble, l'un des ouvrages les plus intéressants de tous, *Spione und Verräter*, par le colonel autrichien Seeliger (qui n'est pas traduit).

(2) *L'Espionnage et le contre-espionnage pendant la Guerre mondiale, d'après les Archives militaires du Reich*. Trad. franç. Paris, Payot, 2 vol. in-8.

faire la part de la vérité et celle de la fiction. Elles retracent pour la plupart des aventures dont les héros ont été les seuls témoins, et qu'ils sont volontiers portés à enjoliver au gré de leur imagination ou de leur amour-propre. On peut se demander si elles sont dignes dans ces conditions de retenir, autrement que par un divertissement passager, l'attention des lecteurs. Dans une phrase qui pourrait servir d'épigraphe à toutes, un spécialiste du genre, le colonel autrichien Seeliger, a répondu en excellents termes à cette question : « Quatre-vingt-dix pour cent des histoires d'espionnage, a-t-il écrit, sont du domaine de la fable et de la fantaisie Mais les dix autres centièmes contiennent parfois des révélations d'une importance capitale. »

C'est sous ce double aspect qu'il convient de les considérer, en examinant successivement quelle contribution elle peuvent apporter à l'histoire et quelles satisfactions elles procurent à la curiosité du public.

PROLOGUE D'UNE CAMPAGNE VICTORIEUSE

Il est indéniable d'abord qu'elles peuvent servir à expliquer certains événements, et non des moindres.

On se rappelle qu'au début de la Grande Guerre les armées russes remportèrent des succès marqués en Galicie sur les armées autrichiennes. Or ces opérations militaires avaient eu pour prologue, quatre mois auparavant, une bien curieuse scène qui se déroula dans le cabinet du ministre des Affaires étrangères de Russie, Sazonoff.

Dans la matinée du 8 avril 1914, — jour de la Pâque orthodoxe, — ce dernier y a convoqué le ministre de la Guerre Soukhomlinov, le chef d'État-major général Janusch-kiévitch et quelques collaborateurs de confiance pour y prendre connaissance d'un document d'une importance capitale et unique, annoncé comme tel par un télégramme de l'attaché militaire à Vienne, le colonel Swankewitch. Après une journée d'attente un peu fébrile, le courrier spécial chargé de son envoi arrive enfin à la nuit, accompagné d'un « homme politique slave d'Autriche » qui n'a pas été, sans doute, étranger à son détournement. Ce n'est rien moins que le plan complet de concentration des armées autrichiennes sur

la frontière russe en cas de guerre. A cette vue, explosion de joyeuse surprise parmi les assistants, congratulations réciproques, concert d'exclamations, auxquelles l'un des deux messagers coupe court en rappelant la nécessité de faire repartir le document dans une heure, si l'on veut que l'absence n'en soit pas remarquée dans le coffre-fort officiel auquel il a été « emprunté ». Les photographes du ministère, convoqués en grande hâte, suent à grosses gouttes pour en obtenir des épreuves satisfaisantes dans le délai fixé. Et après que le précieux papier a repris le chemin de Vienne, les stratèges de l'État-major s'ingénient à en tirer parti pour monter contre l'ennemi, ignorant de cette fuite, une manœuvre à laquelle leur imagination prête à l'avance l'ampleur d'une bataille d'anéantissement.

Si leurs espérances à cet égard ne se trouvèrent que partiellement réalisées, ils n'en durent pas moins, au début, de très sérieux avantages à la connaissance qu'ils avaient des desseins de l'adversaire. Et eux-mêmes allaient éprouver, cette fois au détriment de leurs armes, quelle influence les faits d'espionnage ou de trahison exercent parfois sur le sort d'une bataille.

LE MYSTÉRIEUX AVIATEUR

L'armée Samsonoff avait été destinée par l'État-major russe à envahir la Prusse orientale, en partant de Varsovie et en conjuguant ses mouvements avec ceux de l'armée Rennenkampf. Après avoir remporté dans une marche rapide et un peu improvisée quelques succès partiels, elle ne tarda pas à rencontrer sur son front une résistance croissante, appuyée sur de sérieux obstacles naturels, tandis qu'elle sentait sur ses flancs une pression qui semblait le prélude d'un encerclement.

Son chef se trouve alors en proie à une cruelle perplexité. Poursuivre l'offensive, c'est risquer un désastre, et l'interrompre, c'est manquer à sa mission. Ce qui ajoute encore à son embarras de choisir entre ces deux partis, c'est qu'il n'a pas même la ressource de consulter, pour en sortir, le Grand Quartier général, avec lequel il a cru bon de couper les communications téléphoniques pour mieux assurer la

complète liberté de ses mouvements. Dans la journée du 27 août, il échange avec ses aides de camp quelques réflexions mélancoliques sur les périls de sa situation, quand ceux-ci aperçoivent tout à coup dans l'azur du ciel, venant de la direction de Varsovie, un aéroplane, reconnaissable comme l'un des leurs à ses marques distinctives; ils le voient atterrir et un jeune officier en descendre, qui demande à être conduit aussitôt auprès du général en chef. Après s'être présenté à lui comme « le capitaine baron Keller, du Grand Quartier général », il lui remet le pli urgent dont il est chargé à son adresse et dont il ignore d'ailleurs le contenu. Puis il invoque la nécessité d'aller sans tarder rendre compte de sa mission pour remonter sur sa machine et disparaitre au bout de quelques minutes dans les airs.

Dans l'enveloppe remise entre ses mains, Samsonoff trouve une note officielle qui déplore, avec une nuance de reproche, la mollesse de son offensive et lui intime, de la part du généralissime, l'ordre de pousser vigoureusement de l'avant, sans se laisser impressionner par les apparences de difficultés qu'elle présente. Il donne aussitôt des instructions en conséquence... C'est pour voir vingt-quatre heures après son armée non seulement arrêtée, mais acculée à l'extrémité d'un encerclement et d'une capitulation. Ayant fait rétablir le téléphone avec le Quartier général de Varsovie, il en profite pour réclamer avec angoisse du secours. Et comme il tente d'excuser sa détresse présente par son obéissance à l'ordre apporté la veille par la voie des airs, il entend dans l'appareil des exclamations d'étonnement, et même des réflexions désobligeantes sur son état mental, aucun message de ce genre ne lui ayant jamais été adressé. La surprise de cette révélation venant combler la mesure de son désespoir, il croit devoir se soustraire par le suicide à la responsabilité de la catastrophe de son armée.

Quant au jeune aviateur auquel elle était due, nul n'en entendit plus jamais parler, mais il est aisé de deviner qui pouvait avoir intérêt à l'envoyer. Et quand on pense aux conséquences de son intervention, l'on n'est pas éloigné de la regarder, avec l'officier russe qui nous en a laissé le récit pour en avoir été le témoin, comme « la plus extraordinaire aventure d'espionnage de toute la Grande Guerre. »

DEUX SUCCÈS DE L' « INTELLIGENCE SERVICE »

Elle devait trouver, quelques mois plus tard, une réplique à l'autre extrémité du globe, dans un exploit qui apparaît à distance comme l'une des meilleures « performances » du fameux *Intelligence Service* anglais.

La guerre qui agitait le centre de l'Europe n'avait pas tardé à s'étendre aux mers lointaines, où les débuts en étaient marqués dans le Pacifique par la bataille navale du Coronel (1er novembre 1914). On y avait vu les cinq croiseurs, placés sous les ordres de l'amiral allemand von Spee, couler près de la moitié de la flotte qui leur était opposée ; perte douloureuse pour la marine britannique et atteinte plus sensible encore à son prestige. L'alerte par laquelle elle passa fut, heureusement pour elle, de courte durée. Après une escale à Santiago-de-Chili, le vainqueur du Coronel avait appareillé vers l'Atlantique, en direction des îles Falkland. Il vint y donner en plein sur une nouvelle escadre anglaise, cette fois très supérieure en nombre et en valeur combative, avec laquelle la rencontre tourna promptement à la débâcle (8 décembre).

Mais pourquoi avait-il fait prendre à la sienne cette direction, malgré les avertissements répétés de ses officiers ? « Mystère », devait écrire à ce sujet Guillaume II, en marge du premier rapport parvenu sur le désastre. Von Spee avait en réalité obéi à un ordre impératif, secret et personnel qui était bien parti de Berlin... mais après avoir été rédigé à Londres. Un agent secret que le gouvernement anglais entretenait à l'Amirauté allemande, et dont l'identité ne sera probablement jamais révélée, s'était chargé, par des moyens à lui, de le chiffrer et de l'envoyer à destination, muni de tous les cachets officiels et de tous les visas nécessaires.

Quand un officier allemand prisonnier, le capitaine de Rintelen, entendit pour la première fois raconter cette histoire par l'amiral Hall, chef de la section navale de l'*Intelligence Service* (juin 1915), son premier mouvement fut de n'y voir qu'un piège tendu à sa crédulité. Son scepticisme tomba aussitôt après devant une autre confidence, qui ne lui permettait plus de la tenir pour invraisemblable. Il s'était fait envoyer en mission aux États-Unis pour y entraver par tous

les moyens, même les plus illicites, la fabrication et le transport de munitions pour les Alliés. Il s'acquittait avec autant d'ardeur que de succès de cette honorable besogne, et il commençait à enregistrer de notables résultats, lorsqu'au bout de deux mois l'attaché naval de l'ambassade, le rencontrant dans la rue, lui communiqua un télégramme officiel arrivé la veille de Berlin, et par lequel il devait être « discrètement invité » à y rentrer sans tarder. Il obéit aussitôt, mais en se perdant en conjectures sur les secrets motifs d'une mesure aussi injustifiée à ses yeux. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre l'amiral Hall, au cours du même entretien, non seulement faire allusion à cet ordre de rappel, mais encore en revendiquer la paternité et lui en réciter le texte! Il avait suivi sans doute la même voie que l'ordre envoyé à l'amiral von Spee.

Si les « Services secrets » des Puissances belligérantes ne trouvaient pas tous les jours l'occasion d'apporter une contribution décisive au gain de batailles comme celles de Tannenberg et des Falkland, ils avaient à remplir une tâche quotidienne plus modeste, mais nécessaire, qui était la défense contre les agents de l'ennemi, c'est-à-dire la besogne du contre-espionnage proprement dit. Même dans ce domaine, il leur arriva de se signaler par des initiatives dont certaines méritent d'être sauvées de l'oubli.

L'*Intelligence Service* anglais, par exemple, inaugura son activité par un véritable coup de maître. Le jour même de la déclaration de guerre, il fit « cueillir » à leur domicile tous les espions entretenus par l'Amirauté allemande en territoire britannique, et les mit ainsi dans l'impossibilité d'envoyer à Berlin le moindre renseignement sur la sortie et les mouvements de la flotte. Un seul (sur 22) échappa à cette exécution, et l'on peut se demander si cette omission ne fut point providentielle ou même intentionnelle.

Un mois plus tard, en effet, la censure postale laissait passer une lettre par laquelle il annonçait à son correspondant de Hollande l'arrivée par mer en Angleterre et l'acheminement prochain sur Ostende d'un corps de 80 000 Russes, destiné à prendre à revers les armées en marche sur Paris : menace dont l'obsession contribua puissamment, ainsi qu'on le sait maintenant, à faire ordonner par le G. Q. G. allemand le mouvement de retraite d'où sortit la victoire de la Marne.

UN CAMBRIOLAGE FRUCTUEUX

Au cours des deux premières années de guerre, les autorités militaires italiennes, péniblement impressionnées par de nombreuses fuites de documents, comme par la perte, due à la malveillance, d'un beau cuirassé (le *Benedetto Brin*) attribuaient ces disgrâces à la néfaste activité d'une agence d'espionnage autrichienne établie à Zurich et camouflée en annexe du Consulat général. La direction en était confiée à un capitaine de vaisseau détaché, qui croyait avoir suffisamment pourvu à la sécurité de ses locaux, en fermant le soir la porte à double tour, sans les faire garder la nuit.

Ce ne fut qu'un jeu pour un ingénieur italien, depuis longtemps établi dans le pays, de s'en ménager l'accès au moyen de fausses clefs obtenues à l'aide d'empreintes de serrures. Pour le coffre-fort, qui renfermait les documents les plus importants et était du dernier modèle, il crut devoir recourir aux services de deux « spécialistes », hôtes d'une maison centrale, auxquels on promit leur grâce comme prix de leur participation à un cambriolage patriotique. Il les accueillit à leur descente du train et leur exposa son plan d'opérations. Tous trois commencent par aller un samedi soir, — c'est le 24 février 1917, — déposer dans la cave du Consulat le matériel assez pesant qui leur servira le lendemain. Et le dimanche vers minuit, ils reviennent à la maison, pénètrent cette fois dans les bureaux et s'accroupissent devant le coffre-fort pour en percer la porte d'acier au moyen du chalumeau oxhydrique. Besogne particulièrement pénible, fiévreusement poursuivie avec la continuelle appréhension d'une surprise et la sensation d'étouffement produite par l'épaisseur d'un drap tendu au-dessus de leurs têtes afin d'empêcher la réverbération de leurs lampes de trahir leur présence aux fenêtres.

Après trois heures d'efforts, ils parviennent enfin à pratiquer dans le coffre une ouverture assez large pour leur permettre d'apercevoir et de saisir une importante rangée de sacs et de dossiers. Ils s'évadent avec ce chargement dans le silence de la nuit. Et le matin au petit jour, trois voyageurs, porteurs de volumineuses valises et munis de passeports diplomatiques,

prennent à la gare centrale le rapide de Paris. Deux heures après, avant même la découverte de leur effraction à Zurich, le passage de la frontière française les met en sûreté. Ils procèdent le soir à l'inventaire d'un butin dont la richesse dépasse leurs espérances. Outre une importante somme en argent monnayé, ils y trouvent, entre autres documents militaires, une liste complète des espions à la solde de l'Autriche restés en Italie. Six des principaux devaient être fusillés un mois après (25 mars 1917), et les autres réduits pour longtemps à l'impuissance.

L'ÉTUI DÉNONCIATEUR

Les histoires d'espionnage offrent souvent le passionnant intérêt qu'excitent le mystère et le pittoresque des situations. Parfois leurs péripéties semblent empruntées à l'un de ces romans policiers qui ont illustré les noms de Conan Doyle et de son héros, Sherlock Holmes.

A l'automne de 1908, à l'un des moments les plus critiques de cette tension diplomatique qui devait six années plus tard aboutir à la guerre, l'État-major autrichien s'alarmait de voir toutes ses mesures de défense militaire non seulement connues, mais encore prévenues et déjouées par l'adversaire. Il ne pouvait renforcer une garnison en Galicie sans qu'un déplacement de troupes analogue ne fût aussitôt opéré de l'autre côté de la frontière. Vainement, pour tarir les sources d'informations russes, l'officier chargé du contre-espionnage, le colonel Redl, avait-il fait arrêter quelques comparses contre lesquels il prononçait d'impitoyables réquisitoires devant le Conseil de guerre. Les fuites continuaient et les principaux coupables semblaient échapper à toute recherche. En désespoir de cause, on imagina d'ouvrir à tout hasard les lettres adressées de Russie sous des initiales ou des chiffres à la poste restante de Vienne. L'une de ces lettres, qui fut ainsi repérée après quelques jours de surveillance, parut particulièrement suspecte, parce qu'elle venait d'une station frontière et contenait, sans autre explication, une somme importante en billets de banque. Pour en connaître le destinataire, deux agents de la police secrète vinrent s'installer au bureau central, avec la consigne de prendre en filature celui qui viendrait la retirer.

Leur faction durait depuis une semaine sans résultat quand un après-midi ils entendent résonner à leurs oreilles la sonnerie électrique qui représente le signal convenu. Ils se précipitent dans la salle du public, mais pour voir l'individu désigné sauter dans une voiture dont heureusement ils peuvent relever le numéro. Quelques instants plus tard ils la rencontrent revenant à vide. Ils arrêtent le chauffeur et se font conduire par lui au café où il leur dit avoir déposé son mystérieux client. Cédant à une habitude professionnelle, ils passent en cours de route une minutieuse inspection de l'auto et découvrent sur un coussin l'étui oublié du canif qui a sans doute servi à décacheter la lettre. Ils le prennent au hasard et au bout de leur course éprouvent une nouvelle déception. L'inconnu n'a fait que passer au café, pour monter à la station voisine dans un autre taxi, mais en donnant, à voix assez haute pour être entendue des voisins, l'adresse de l'un des principaux hôtels de Vienne. Il ne reste plus aux deux policiers qu'à s'y rendre, qu'à se faire reconnaître du concierge et le prier de présenter aux personnes récemment rentrées l'objet trouvé sur la banquette de la voiture.

Presque aussitôt après, ils voient un homme descendre l'escalier, et le portier lui montrer l'étui; l'inconnu répond qu'en effet l'objet lui appartient et glisse d'un geste machinal l'étui dans sa poche. Les détectives le mettent aussitôt en état d'arrestation et lorsqu'ils s'informent de son identité, croient tomber à la renverse en reconnaissant en lui... le colonel Redl en personne. Devant l'impossibilité de nier l'évidence, celui-ci, conduit devant ses supérieurs, n'a d'autre ressource que de leur confesser un crime ou plutôt une suite de crimes dont l'étendue dépasse toutes leurs suppositions. Exposé par des vices honteux à des tentatives de chantage qui l'ont rendu esclave de continuels besoins d'argent, il n'a pas eu le courage de repousser les offres d'agents secrets russes, avertis de son indignité. Hors d'état de se dégager de l'engrenage de la trahison, il leur a livré pendant des années, sans être jamais soupçonné en raison de ses fonctions, des renseignements militaires puisés à la meilleure des sources.

Sa confession laisse d'abord ses chefs partagés entre la crainte du scandale et la nécessité du châtiment. Pour sortir d'embarras, ils le gardent enfermé dans la chambre où ils ont

entendu sa lamentable confession, en laissant un revolver à portée de sa main. Il comprend l'invitation et se fait justice à lui-même au cours de la nuit suivante. Toute cette tragédie n'a pas duré vingt-quatre heures.

ESPIONNE PAR PATRIOTISME

La péripétie principale de ce drame, c'est le moment d'inattention et le réflexe instinctif de la part du traître qui lui font reconnaître pour sien un objet dénonciateur. Le même incident s'est produit dans une autre affaire d'espionnage, par ailleurs très différente. Cette fois il ne s'agissait plus d'un misérable trahissant pour de l'argent, mais, au cours de la Grande Guerre, d'une héroïque jeune fille inspirée par le plus ardent patriotisme.

Une jeune Belge, Maria Crockaert, restée dans sa ville natale de Roulers après l'occupation allemande, était entrée en relations, pour servir son pays, avec les agents secrets de l'*Intelligence Service* anglais. En même temps, elle avait réussi à dissiper les défiances des envahisseurs par le dévouement avec lequel elle soignait leurs blessés dans les hôpitaux. — Elle commence par signaler l'arrivée en gare de Roulers d'un train de munitions que viennent faire sauter des avions britanniques (avril 1915). Un an après, c'est sur une division entière, assemblée pour un service religieux, qu'elle provoquera le bombardement meurtrier de toute une escadrille. Entre temps, elle a trouvé le moyen de repérer et de rendre inutilisable, à la prière du commandement anglais, une ligne téléphonique secrète par laquelle les Allemands reçoivent des communications d'un complice caché derrière les lignes des Alliés. Elle réussit enfin, en octobre 1916, à incendier un immense dépôt de munitions et d'approvisionnements constitué au centre de Roulers, en y pénétrant par un égout souterrain abandonné, dont l'autre extrémité s'ouvre dans le jardin même de son hôpital... Pourquoi faut-il qu'elle égare une montre-bracelet marquée à son chiffre, et qu'elle commette l'étourderie de venir la réclamer, pour l'avoir vue figurer sur une liste d'objets perdus affichés à la *Kommandatur*? Une perquisition opérée presque aussitôt chez elle fait découvrir ses correspondances secrètes avec l'*Intelligence Service*, et le sou-

venir de ses services comme infirmière lui épargne seul une condamnation capitale devant le Conseil de guerre.

Les espions, — et surtout les espionnes, — ne sont-ils pas parfois de simples instruments inconscients dans la main d'instigateurs qui sont, eux, de véritables criminels? La navrante histoire qui nous a été racontée sous le nom de la « comtesse Denise » semblerait le démontrer. Le pseudonyme de « comtesse Denise » désigne une jeune fille, appartenant à une excellente famille de la province française, remarquablement douée, et qui, aux premiers jours de la guerre, obéit à l'élan de son patriotisme pour venir se former à Paris au métier d'infirmière. Comme elle souffre de rages de dents nerveuses et chroniques, elle profite de son passage dans la capitale pour consulter un praticien américain qui lui a été recommandé, et dont les premiers soins lui paraissent faire merveille. Envoyée ensuite dans un hôpital proche du front de l'Argonne, et d'où elle ne revient qu'à de rares intervalles pour continuer son traitement, elle y fait montre d'un zèle exemplaire, qui lui attire l'estime de tous. Le secteur dans lequel elle se trouve est le théâtre d'une guerre de position, poursuivie à coups d'artillerie lourde. Par une inexplicable fatalité, toutes les batteries françaises nouvellement établies sont repérées et réduites au silence avant même d'avoir pu commencer leur activité. Il devient évident, au bout de quelque temps, qu'un informateur mystérieux doit renseigner l'ennemi sur leur emplacement.

Les recherches faites ne donnèrent aucun résultat. On se décida alors à faire fouiller, à leur arrivée à Paris, les permissionnaires venant du secteur, afin de s'assurer s'ils n'étaient pas porteurs de messages suspects. L'un d'eux fut découvert, porteur d'une lettre de la « comtesse Denise » à son dentiste, mais qui ne contenait que des détails techniques sur son traitement. On commençait à désespérer de percer le mystère, quand le directeur de l'Identité judiciaire, auquel la lettre avait été envoyée, annonça y avoir découvert toute une correspondance tracée entre les lignes, au moyen d'une solution très légère d'un sel d'argent; l'on y trouvait des renseignements précis et détaillés sur les positions du secteur. — Après cette révélation, il ne restait plus qu'à arrêter les coupables. Prévenu à temps par des voies inconnues, l'Américain disparut sans laisser de

traces. Quant à la jeune fille, elle ne put expliquer son crime que par le traitement hypnotique auquel elle avait été soumise, et qui faisait d'elle une esclave docile entre les mains de son dentiste. Après avoir été saisie de crises d'hystérie au cours de son interrogatoire, elle échappa par un empoisonnement au véronal à la honte d'une comparution devant le Conseil de guerre.

LE FAUX CAPITAINE WHITE

Dans ces romans policiers que sont les histoires d'espionnage, les déguisements, les substitutions de personnes tiennent une large place. Nous avons parlé plus haut de l'aviateur mystérieux qui, en 1914, vint apporter au général Samsonoff un ordre fatal. Dans cet art de jouer la comédie, un des plus fameux espions des Empires centraux, Bob Werner, était passé maître.

Par une brumeuse matinée de novembre 1915, le paquebot *Queen of Ireland* accostait à la jetée de Folkestone, venant de la côte belge et amenant des permissionnaires. Parmi les passagers, se trouvait un officier du 12e régiment de volontaires canadiens, le capitaine White, évadé de l'hôpital allemand de Turnhout, où il s'était remis d'une blessure. A peine arrivé à Londres, il se présente au ministère de la Guerre, demande à s'y rendre utile pendant le reste de sa convalescence, et se voit affecté au service chargé de l'expédition des renforts à l'armée. Le matin, il arrive le premier à son bureau, il en part le soir le dernier, et il n'en sort que pour aller entre temps développer à l'aérodrome de Croydon de naissants talents d'aviateur. — Il menait cette existence depuis trois semaines, à la pleine satisfaction de ses chefs, lorsqu'un après-midi il voit l'un d'eux, le colonel Jackson, dont il remarque l'air à la fois sarcastique et concentré, lui mettre sous les yeux une lettre de lui saisie deux jours avant au contrôle postal. Il y annonçait à une soi-disant cousine de Hollande s'être occupé de l'affaire de succession dont il avait été chargé par elle avant son départ, et il lui donnait une liste précise des sommes qu'il avait pu récupérer à ce titre dans diverses villes de province. Mais, par un singulier hasard, toutes ces villes étaient des ports de mer, et pour chacune d'elles, le

total, indiqué en shillings, se trouvait rigoureusement égal au nombre d'hommes qui s'y étaient embarqués pour le front au cours de la semaine précédente. Une aussi troublante coïncidence rendant toute dénégation impossible, l'auteur de la lettre dut confesser qu'il était en réalité un officier allemand, et qu'il avait pris les papiers et usurpé la personnalité du véritable capitaine White, mort à côté de lui à l'hôpital.

A la suite de cet aveu, son sort aurait été réglé si le colonel l'avait fait arrêter sur-le-champ ; mais, pour éviter un scandale, il s'était borné à le placer sous la garde provisoire d'un détective auquel il avait laissé ignorer sa nationalité. C'était lui ménager une chance d'évasion que lui offrait aussitôt un bombardement de Londres par les Zeppelin. A la faveur de l'alarme, il persuade son gardien que son devoir d'officier-aviateur l'appelle à Croydon, le décide à l'y accompagner en taxi, l'endort en cours de route au moyen d'un narcotique. Arrivé à destination, c'est un jeu pour lui de se faire reconnaître du corps de garde et de sauter dans un avion, le seul encore disponible, sur lequel il prend son vol à grande vitesse dans la direction de la Belgique.

Pour jouer un rôle de ce genre, surtout s'il doit se prolonger pendant des mois, il faut à la fois du « cran » et un rare pouvoir d'adaptation et de dissimulation. Ce fut le cas d'un jeune Allemand de Silésie, nommé Silber, dont le père avait émigré dans l'Afrique du sud lorsque lui-même était encore enfant. Son éducation dans ce dernier pays, et plus tard un long séjour aux États-Unis avaient presque fait de lui un déraciné lorsque la guerre vint réveiller dans son cœur le culte oublié de sa patrie d'origine. Résolu à la servir par n'importe quel moyen, il passe au Canada et profite de la confusion des premiers jours pour prendre le bateau pour l'Angleterre, sans posséder d'autres pièces d'identité que de vagues certificats de services auxiliaires rendus pendant la guerre des Boers. Une fois sur place, à Londres, il réussit à se faire engager au Bureau de la censure militaire chargé de contrôler toutes les communications postales et téléphoniques avec l'étranger (octobre 1914). Il devait exercer ces fonctions pendant toute la durée de la guerre, d'abord dans la capitale, puis à Liverpool (octobre 1915), avec la crainte continuelle d'être découvert, car il cherchait à transmettre en Allemagne

les secrets que son emploi lui permettait de surprendre. Heureusement pour la cause des Alliés, il se trouvait forcé d'employer la voie détournée et peu sûre de New-York pour envoyer à Berlin ses informations, notamment sur l'apparition des premiers tanks et sur les ouvertures faites par le prince Sixte à l'Entente.

Au bout de quatre années, l'armistice vint lui rendre des loisirs, mais pas encore la liberté. S'il reçut son congé en règle, avec des félicitations pour son zèle, il se trouvait toujours dépourvu du passeport régulier exigé, même quelque temps après la guerre, pour sortir d'Angleterre comme pour y entrer. Il n'osa pas en demander un, de peur de se trahir après coup, et il dut attendre jusqu'en 1925 l'occasion d'aller faire connaissance avec le pays de ses pères.

LE RÔLE DES FEMMES

Dans les affaires d'espionnage les femmes tiennent un rôle important, et nombreuses furent celles qu'utilisèrent les Empires centraux durant la guerre. Faut-il rappeler la trop fameuse Mata-Hari, dont les interventions criminelles sont désormais élucidées? Mais souvent l'action de ses pareilles reste entourée de mystère. Dans leurs ouvrages sur l'espionnage, les Allemands parlent avec admiration du « merveilleux travail » accompli par « une petite serveuse suisse qui, dans une gargote de dernier ordre située à l'arrière du front, auprès d'une importante gare de triage (dans le secteur de Verdun), tirait les vers du nez des poilus venus pour s'y désaltérer ». Encore faudrait-il connaître avec plus de détails les faits et gestes de cette « petite serveuse ». Et quelle stupéfiante histoire, que celle qui est indiquée plutôt que racontée dans les récents *Souvenirs* de M. Faralicq : celle de cette femme du monde, désignée seulement par une initiale, qui, lors de l'avance allemande sur Paris en août 1914, se trouvait être à la fois la directrice d'une cantine militaire à la gare du Nord et l'épouse du colonel de cavalerie commandant l'avant-garde ennemie !

Quant à la célèbre *Fraulein Doktor*, espionne singulièrement active au service de l'Allemagne, sa personnalité reste enveloppée de légendes et apparaît comme difficile à iden-

tifier à travers des versions différentes. Tantôt on nous la donne comme une demoiselle Henrichsen, d'origine scandinave, fixée à Anvers, telle une araignée au centre de sa toile, étendant sur tous les théâtres de la lutte le réseau d'une armée d'espions qu'elle commande avec une insensibilité et une habileté diaboliques, qu'elle fait marcher sous la menace de son revolver, et qu'elle n'hésite pas à perdre par des dénonciations aux Alliés, au moindre symptôme d'infidélité ou même de mollesse. Tantôt, selon un Allemand, M. Berndorff, il s'agirait d'une demoiselle Anna-Marie Lehrser, lancée dans la vie irrégulière par sa liaison avec un officier dévoyé, destinée après la guerre à succomber dans une maison de santé à l'abus des stupéfiants, animée d'un goût du risque qui l'entraîne à payer sans cesse de sa personne et à tenter, dans des conditions de folle audace, l'aventure d'un voyage en France sous un déguisement au cours de chacune des quatre années de guerre. Pendant son troisième séjour, elle aurait réussi ce tour de force de se faire engager comme femme de ménage dans l'un des locaux occupés par le Service secret français, et d'y dérober une liste de ses agents en Allemagne.

Enfin, d'après les *Souvenirs* dont une traduction partielle a paru l'année dernière dans un journal parisien, l'espionne, qui s'appelait en réalité Schragmüller, serait accourue au début de la guerre à Bruxelles, mue par le simple désir de se rendre utile, pour offrir ses services au Gouverneur général allemand. La maîtrise qu'elle manifesta dans l'accomplissement d'humbles tâches amena ses supérieurs à lui confier la direction d'une agence d'espionnage dont l'importance alla toujours en s'élargissant, et dont le siège fut placé d'abord à Anvers pour être transféré plus tard à Fribourg. Mais elle aurait déployé à la tête de ce service le tempérament d'une petite bourgeoise et les qualités d'une bureaucrate ponctuelle bien plus que celles d'une audacieuse et mystérieuse aventurière.

ÉTRANGES HISTOIRES

Quel est le mobile qui pousse les espions et les traîtres ? Le plus souvent l'appât du lucre, parfois la rancune, la haine envers leur pays, et quelquefois aussi une sorte de perversité. A quel mobile exactement obéissait cet Allemand qui fut le

collaborateur secret de l'*Intelligence Service* et à qui l'Angleterre aurait dû le gain de la bataille du Jutland? Et comme singulièrement trouble apparaît la psychologie de ce fonctionnaire allemand « occupant dans un grand service administratif un poste de confiance » qui lui permettait d'être au courant de toutes les nouvelles! D'après M. Johnston, historien du Service des renseignements américains, il se serait mis à la disposition des États-Unis pour leur communiquer les plus importantes informations, avant même leur entrée en guerre, « par un moyen aussi simple qu'ingénieux ». Il aurait continué pendant toute la durée des hostilités, et même après, en faisant tenir à Washington les renseignements les plus précis et les plus précieux (entre autres sur l'extension de la guerre sous-marine en 1917 et sur les préparatifs de la grande offensive de Champagne en 1918) : « Jamais il ne se fit prendre, conclut l'auteur, jamais même on ne le soupçonna. La divulgation de son identité stupéfierait l'Allemagne. »

De tels cas de trahison n'ont pas été rares en Allemagne et c'est sans doute ce qui explique le soin que les auteurs allemands apportent à relever de pareilles défaillances chez leurs adversaires, et en particulier chez le principal d'entre eux. Sur les complicités qu'ils auraient réussi à trouver en France, leurs publicistes nous donnent des indications dont certaines apparaissent bien invraisemblables, et dont la plupart sont trop sommaires pour nous inspirer aucune confiance.

Et, par exemple, que contient de vrai la singulière histoire que M. Berndorff nous raconte comme celle d'un Français, déguisé sous le nom harmonieux de Pissard? Il dirigeait à Paris avant la guerre une importante agence d'espionnage allemand camouflée en maison pour accessoires d'automobiles. Après l'ouverture des hostilités, il aurait échappé à toute recherche et continué sans être inquiété son petit commerce, en conservant même des relations régulières avec ses correspondants de province. Mais au début de 1916 son appel tardif sous les drapeaux (il appartenait aux vieilles classes) vint marquer le terme de la force de résistance nerveuse qui lui avait permis jusqu'alors de tenir devant les périls de sa situation. Il prit le parti de mettre fin à son honorable existence en se tirant une balle dans la tête.

D'autre part, le major de Bismarck, l'ancien attaché mili-

taire allemand à Berne, évoque le souvenir, sans du reste rappeler son nom, d'un « authentique parlementaire français, membre de la commission de l'armée » dont il aurait reçu « une grande quantité de renseignements précieux » et qu'aurait fait prendre à son retour une liasse de cent mille francs suisses en billets de banque, laissés par mégarde dans son pardessus et trouvés au vestiaire de la Chambre des députés ». Ailleurs, le général autrichien Ronge hasarde une allusion très brève, — et peut-être pour cause, — à « un officier du service des renseignements français passé dans nos rangs ». Mais la plus singulière aventure dans cet ordre d'idées est celle que racontent... ou qu'imaginent les auteurs de la relation allemande citée plus haut.

D'après eux, les dirigeants du service des renseignements de Metz seraient parvenus, longtemps avant la guerre, à déterminer un officier français, qu'ils savaient en proie à d'écrasants besoins d'argent, à leur apporter des documents confidentiels, soit en personne, soit par l'entremise de sa femme ; les voyages de l'un et de l'autre auraient été entourés par les autorités allemandes de précautions assez minutieuses pour ne donner prise, pendant de longues années, à aucun soupçon. Au début de la guerre, l'officier en question commandait un fort de l'Est et reçut de Metz un émissaire secret qui l'invita à se rendre en invoquant d'anciennes relations. Dans un sursaut de patriotisme, il repoussa la proposition et défendit assez bravement la place confiée à sa vaillance pour mériter les félicitations et une promotion du gouvernement français. En rapportant cet « exploit » du Service des renseignements de Metz il faut, pour l'apprécier à sa valeur, concluent les auteurs « connaître l'ardent patriotisme de nos voisins de l'Est ». C'est surtout une raison pour en mettre en doute la réalité.

S'il y avait dans ce récit autre chose qu'un roman inventé de toutes pièces, les réflexions attristantes auxquelles il donnerait lieu trouveraient du moins une diversion et un dérivatif dans une savoureuse histoire de « faux traître » rapportée par un auteur anglais et qui apparaît comme l'une des mystifications les mieux réussies de la guerre. Un jeune « employé à l'Ambassade de France dans un pays neutre » alla, tout au début de la lutte, s'offrir comme informateur au prince

de Ratibor, ambassadeur d'Allemagne à Madrid. Il se donna comme le fils d'une Allemande, expliqua sa démarche par de pressants besoins d'argent et insista pour faire agréer ses services sur les possibilités que lui donnait sa position, de connaître les documents les plus confidentiels de la diplomatie alliée. Ayant réussi à convaincre son interlocuteur, il lui aurait jusqu'à la paix régulièrement transmis les renseignements que les gouvernements de Londres et de Paris avaient intérêt à faire parvenir à Berlin, en les présentant avec assez de vraisemblance pour que leur véritable origine ne fût jamais soupçonnée. Ses communications étaient abondamment rémunérées, et il gagna à ce jeu, prolongé pendant quatre ans, une petite fortune. Le malheur est que l'auteur n'apporte aucune référence probante permettant d'authentiquer son récit.

On saisit ici le caractère essentiel des nombreux ouvrages sur l'espionnage : leur faveur, comme leur infériorité, tient à cet attrait du mystère qui est comme leur principale raison d'être. Ils prêtent au reproche de nous offrir des récits impossibles le plus souvent à contrôler et qui, si l'on voulait satisfaire aux règles de la critique historique, devraient nous être présentés sur le mode conditionnel, et avec le retour de continuelles formules dubitatives. Mais le gros public ne se lasse pas d'y trouver à la fois des explications pour satisfaire son esprit, des aventures pour séduire son imagination, des énigmes mêmes pour provoquer ses recherches et exercer sa sagacité. Ce sont là plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer le développement d'un genre qu'il serait abusif sans doute de qualifier de littéraire, mais dont il est difficile de contester le succès de librairie.

ALBERT PINGAUD.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

M. T.-S. ELIOT ET LES FAUX DIEUX [1]

En Amérique, professeur,
En Angleterre, journaliste...
En Yorkshire, conférencier ;
A Londres, quelque peu banquier,
En Allemagne, philosophe,...
J'erre toujours de ci, de là,
A divers coups de tra la la,
De Damas jusqu'à Omaha...

Voilà une quinzaine d'années que M. T.-S. Eliot, jeune espoir de la littérature et lieutenant de J.-M. Murry, directeur de l'*Athenæum*, publiait sur lui-même cette épitaphe comique en petits vers français dans le goût de Laforgue :

On montrera mon cénotaphe
Aux côtes brûlantes du Mozambique,

concluait cette petite pièce ironique et désabusée, *Mélange adultère de tout,* comme se baptisait l'auteur avec une gaieté où il était aisé de discerner la grimace.

C'était au lendemain de la guerre, dans un monde surmené qui avait une courbature d'émotions tragiques, et où il

(1) T.-S. Eliot, *After Strange Gods*, Londres, 1 vol. in-8, Faber and Faber Ltd., 1934; cf. du même auteur : *Selected Essays*, 1932 ; *The use of Poetry and the use of Criticism*, 1933; *Poems* (1909-1925); *Ash Wednesday*, 1930; *Sweeney Agonistes*, 1932.

aurait paru de mauvais ton de se prendre trop au sérieux. Les petits poèmes persifleurs de *Prufrock*, contractés jusqu'à la sécheresse, rendaient une note d'humour acide qui était bien au goût du jour. On savait gré à l'auteur de faire des économies de sensibilité, d'affecter des façons d'écrire brusques et anguleuses, de nous entretenir de sensations indifférentes, de tracer de vives pointes-sèches où frissonne un petit jour sordide dans une triste rue de Londres, où « le vent arrache au masque d'une passante crottée un sourire sans but, un sourire vide qui flotte dans l'air et s'en va mourir là-haut, au bord de la ligne des toits ».

Ces minces recueils frappèrent l'opinion par un caractère de réserve, de pudeur et de nudité. *The Waste Land* (*Régions dévastées*, 1922) et *Mercredi des cendres*, publié en 1930, sont deux dates de l'histoire spirituelle d'après-guerre. Il s'agit dans le premier poème d'une sorte de peinture funèbre, rappelant un peu les cauchemars d'*Une Saison en Enfer*, peinture compliquée à l'excès, laborieusement allégorique, mais néanmoins fort émouvante de la détresse morale, du désert et des ruines laissées par la grande tuerie, — les véritables dévastations, les régions dévastées du cœur; tandis que le poème suivant, avec son titre pénitentiel, marque déjà une nouvelle étape et un début de convalescence : ce n'est plus le désespoir total, la morne apathie du néant, mais l'attente, peut-être l'espérance d'une aurore et d'une résurrection possible : « Ces ossements, Seigneur, les ferez-vous revivre ? ranimerez-vous cette poussière ? »

Si j'ai commencé par cette esquisse de la physionomie poétique de M. T.-S. Eliot, ce n'est pas que je le tienne (me pardonnera-t-il de le dire ?) pour un très grand poète ; mais c'est que ce petit volume ascétique, rebutant, qui n'a garde de plaire, se défend de tout, n'en est pas moins un livre très significatif, un guide précis, une carte, la feuille de température anglaise des quinze ans qui suivent l'armistice.

C'est ce qui explique l'autorité qui s'attache au nom de M. Eliot et qui fait de lui un des maîtres les plus écoutés de la jeunesse. Tandis que son ancien ami M. Murry, cet inquiet et vagabond esprit, s'éloigne à la recherche de vérités nouvelles, adhère à demi à Moscou et dépose l'orgueil de sa culture au pied de la crèche soviétique, où vagit l'Avenir, M. Eliot suit

une route diamétralement inverse. Au lieu de se répandre, de courir de nouvelles aventures, il éprouve le besoin de se fixer et de se recueillir. Là où d'autres parlent de démolir, il pense au contraire à construire. Dans le gâchis d'une société qui doute d'elle-même au point d'avoir donné sa démission de penser, il veut croire du moins à l'existence d'une vérité. Bref, ce critique occupe un peu en Angleterre une position analogue à celle qu'ont respectivement chez nous, chacun dans son camp, M. Julien Benda ou M. Jacques Maritain.

Ce qui ajoute à l'intérêt de la position de M. T.-S. Eliot, c'est que ce *leader* de l'opinion anglaise n'est qu'un Anglais d'adoption. M. T.-S. Eliot est d'origine américaine : petit-neveu, je crois, de ce fameux président Eliot, qui fut longtemps le recteur de l'Université Harvard. D'où cette gravité, cette conviction passionnée du jeune homme. Je n'ai eu l'occasion de le rencontrer qu'une fois dans son bureau de Russel-Square, le quartier général de la librairie à Londres, derrière le British Museum, quartier de jardins et de silence, tranquille comme un cloître, et qui est là-bas la capitale de la pensée, comme le sont à Paris les pentes de la montagne Sainte-Geneviève. Je vis un homme d'aspect très jeune, autour de la quarantaine, de manières courtoises, de haute taille, émacié, le regard perçant, avec une flamme d'allégresse et, dans toute la personne, je ne sais quel air de Don Quichotte, qui vous faisait chercher malgré vous dans le paysage des moulins à vent.

Il y a cinq ou six ans, à la suite d'un essai sur l'évêque de Winchester, Lancelot Andrews, le saint François de Sales anglais, M. Eliot annonçait qu'il se proposait d'écrire encore trois ouvrages, dont le premier serait consacré aux Hérésies contemporaines. C'est ce projet qu'il vient d'exécuter en partie, dans une série de conférences prononcées l'automne dernier à l'Université de Virginie. Le cadre aristocratique et un peu suranné de la vieille maison de Jefferson, l'atmosphère pure et délicate, légèrement provinciale, en dehors du mouvement des affaires modernes, convenait à une telle entreprise ; c'était un lieu de paix, un point fixe, bien fait pour envisager de là la fuite et le désordre de la pensée moderne, un lieu de recueillement, d'où porter un regard lucide

sur le monde et conduire une sorte de retraite spirituelle.

C'est dommage que ce bréviaire ou ce manuel de l'hérésie ne tienne pas toutes ses promesses et que le livre ne soit bien mince pour un pareil sujet. Trois heures pour un tel tableau! C'est à peine le canevas de ce que le lecteur attendait. Il semble que pour faire le dossier de l'erreur, il aurait valu la peine de s'y appliquer davantage et d'entrer plus au fond des choses. On aurait souhaité aussi que l'enquête ne portât pas seulement sur un coin très étroit des lettres anglaises contemporaines et sur une demi-douzaine de noms d'auteurs récents. Manquait-il d'exemples en Allemagne, en France, en Russie, et même en Amérique? Fallait-il tenir la pensée anglaise pour un phénomène indépendant, qui ne devrait rien qu'à lui-même et ne connaîtrait rien des influences du dehors? Peut-être qu'au dernier moment l'auteur s'est trouvé pris de court : il a faibli devant l'entreprise et, au lieu d'une attaque en règle, se borne à une vive escarmouche. Un coup de clairon, une fanfare, c'était assez, lui semblait-il, pour réveiller les esprits et provoquer les réflexions ; il suffisait de faire un geste, de proposer le thème : le germe lèverait de lui-même, la grâce du ciel ferait le reste.

En réalité, le mérite de ce manifeste ne consiste ni dans son volume, ni dans sa documentation : c'est moins un livre qu'une déclaration, plus simplement une attitude, c'est la présence même et la personne de l'auteur. C'est un homme qui pense tout haut. Le discours est un monologue qu'on peut prendre à n'importe quel point de son développement, on est sûr qu'il ramènera toujours les mêmes motifs. Une phrase, un mot évoque une étude antérieure qu'ils résument. Ce petit livre est moins une œuvre particulière qu'il ne marque la direction de l'œuvre entière de M. Eliot. Il ne fait qu'y ajouter un titre et un drapeau.

On est embarrassé de résumer à son tour un écrit de ce genre. On sera surpris (mais au fait, pourquoi le serait-on? chaque génération a ses mots de passe, ses consignes), on sera frappé d'y rencontrer des formules comme celle-ci, qui pourraient être avouées par toutes les jeunesses d'aujourd'hui : « Notre désir d'unité, d'économie et de synthèse, opposé au désordre et au gaspillage intellectuels de l'époque précédente ;

la volonté de renouer avec la sagesse du passé ; le dessein de rétablir l'accord entre l'individu et la race, en un mot, la lutte sur tout le front contre le libéralisme, etc... » Voilà des paroles singulières dans la bouche d'un Anglo-Saxon. Le romantisme n'a pas meilleure presse en Angleterre que chez nous. M. Eliot parle de Coleridge, de Shelley, de Wordsworth avec les mêmes réserves que nous faisons sur un Hugo. Pas plus d'indulgence pour Dickens, pour Browning, pour Carlyle. Quant à Swinburne, M. Eliot en a fait quelque part un carnage. Ces enfants sont terribles ! On dirait un jeu de massacre, ce qui est assez plaisant pour quelqu'un qui, comme on le verra, parle tant de la tradition. On s'émerveille de voir un Anglais, catholique sans doute, mais non pas *Roman catholic*, déclarer qu'il approuverait fort une Congrégation de l'Index, et vous dire paisiblement, en définissant la Nation : « Pas trop de Juifs, surtout libéraux ! » Il est vrai que c'est un Yankee qui parle, et qu'il y a deux millions d'Israélites à New-York.

Le point de départ de ces études est un article paru en 1917, *Tradition et individu*. C'est un aspect particulier du problème de la tradition, qui est lui-même un aspect du problème de la vie. On parle beaucoup de la tradition, mais la tradition n'est pas simple. Les Anglais sont un peuple très traditionaliste, puisqu'ils ont conservé la perruque des avocats aussi bien que la tunique écarlate des *beef-eaters* de la Tour de Londres, et que leurs traditions concilient pêle-mêle le respect de la monarchie avec un cabinet gouverné par un travailliste. Ils sont donc un peuple presque aussi conservateur que le nôtre, mais ils ont le bon sens de parler beaucoup moins souvent de leurs traditions; car il y a des choses qui ne s'accordent jamais si bien que dans le silence. Comme la tradition c'est tout le passé, elle a naturellement l'incohérence du passé ; il y a de tout dans cet héritage et dans ce capharnaüm. Pour ne parler que de nous, il y a une tradition de Voltaire, qui n'est pas moins puissante que celle de Bossuet ; il y a une tradition de droite et une tradition de gauche, et elles sont à peu près aussi anciennes l'une que l'autre. Rien ne sert de s'en tirer en qualifiant les uns de classiques, les autres de romantiques. Classique est ce qu'on lit dans les classes, comme tout ce qui entre au Louvre,

comme tout ce qui a sa place au Panthéon. Dans la multitude de branches que comporte la vie d'une tradition, qui peut dire à l'avance celle qui demain sera branche morte, celle qui au contraire continuera de fleurir? Dans cette biologie du génie, existe-t-il des lois plus sûres que celles qui président aux phénomènes de la naissance et de la reproduction ? Que de fois il est arrivé ce qu'on a vu en Israël, que la postérité de l'esclave ait supplanté celle de l'épouse ou (pour me servir d'une autre image également biblique) que la pierre de rebut soit devenue la clef de voûte et la pierre angulaire.

En ces matières, je crois peu aux formules absolues. Ce ne sont pas des problèmes à traiter dans l'abstrait. Je suis pour Sainte-Beuve plutôt que pour saint Thomas d'Aquin. Le grand saint Thomas, comme Jéhovah, est l'intelligence qui contemple l'univers dans le repos et la lumière inaltérable du septième jour. Ce sont les esprits du dimanche : nous sommes les humbles ouvriers du lundi.

En somme, ces questions ne sont pas beaucoup mieux connues que les lois de l'hérédité. On peut renier son père, on n'est pas libre de le choisir ou de n'en avoir pas du tout : rebelle tant que tu voudras, le plus rebelle n'est pas toujours le fils le moins ressemblant. Les Anglais ont un bon proverbe : « *Blood is thicker than water*, le sang n'est pas de l'eau claire », disent-ils, et que dire de plus? C'est pourquoi j'ai quelque peine à suivre M. T.-S. Eliot, quand il mêle ces questions de race à celles de classicisme et d'orthodoxie, c'est-à-dire le fait et le droit, et ce qui est de l'ordre charnel et de la physiologie avec ce qui relève de la raison et du jugement. Tout cela me paraît d'une confusion extrême, un composé de termes empruntés à des langages différents, qu'il faudrait distinguer au contraire avec le plus grand soin. Il faut laisser le sien à la théologie, et en prendre un autre dans l'histoire ou la critique littéraire. A chacun sa technique, tout le monde ne s'en trouvera que mieux.

La vérité est que pour M. Eliot, le problème se pose d'une façon très spécifiquement anglo-saxonne, qui ne peut être à aucun degré celle d'un autre pays. Il reproche à beaucoup d'écrivains anglais contemporains d'empiéter à tort et à travers sur le domaine religieux, et de se faire au petit bonheur des idoles, les premières venues, avec ce qui leur tombe sous la

main, au gré de leur caprice ou de leur sentiment : c'est une espèce d'*Ersatz* ou de camelote religieuse, l'article d'occasion qu'on adopte à défaut de l'article authentique, *the real thing*, comme disent les Anglais, et faute de la parole de Dieu. C'est ainsi qu'on a vu se répandre une foule de « mystiques » sociales, humanitaires, esthétiques, décadentes, industrielles, progressistes, scientifiques, naturalistes, freudiennes, voire « sexuelles » (pendant qu'on y était!) qui ne sont à vrai dire que des trompe-la-faim, des aliments de fortune jetés à l'appétit spirituel du genre humain, un peu comme du « pain de siège », qu'on faisait avec n'importe quoi, avec de la paille, avec du chanvre, avec du bois, avec tout, sauf avec du grain.

Ici, il faut avouer que M. Eliot voit très juste, en s'en prenant à une cause essentielle, qui est « l'extrême dégradation des Églises protestantes », et l'état de profonde misère physiologique, d'anémie cérébrale où ces Églises, en Angleterre, sont progressivement tombées depuis deux siècles : autant dire qu'elles avaient apporté en naissant le germe de cette maladie. Elles étaient nées mourantes, exsangues, sans force, sans élan, avec un *Credo* tout négatif, qui n'a pas tardé à se volatiliser en pur agnosticisme. « Quoi de plus glacial, de moins nourrissant que le vague piétisme et la chétive psalmodie auxquels était réduite la mère d'un Lawrence pour y trouver un remède à la détresse de sa vie, et qui furent même incapables de fournir à cette femme aucun principe ferme dans l'éducation morale de ses fils? »

Il n'est pas niable que cet état de dénutrition, d'extrême indigence religieuse des Églises d'Angleterre, n'ait eu de très graves conséquences pour la pensée anglaise, surtout au dernier siècle : M. Eliot lui attribue ce « caractère puéril, qui fait que la littérature anglaise, vue des principaux centres intellectuels de l'Europe, a un air *province*, un air gauche, puéril, à peine adulte ». Qu'on songe à Walter Scott ou à Dickens, comparés à Stendhal, à Balzac, à Flaubert. Dans tout ce XIXe siècle anglais, il faut bien l'avouer, la substance morale est absente : il n'y a pas de drame, pas d'intérêt tragique, pas de vraie comédie. L'âme n'y est jamais engagée. Il n'y va pas du *tout* de l'homme, d'une question de vie ou de mort, de perdition ou de salut. Il y manque toujours (excepté chez

George Eliot, pour laquelle l'auteur me paraît bien sévère) le grand sentiment du mystère, l'impression de l'horreur sacrée, si fréquente au contraire chez Hugo ou même chez Balzac (voir l'admirable livre de M. E.-R. Curtius), pour ne rien dire d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevsky.

C'est ce qui fait que tant d'Anglais, comme M. Chesterton, M. Hilaire Belloc, Francis Thompson, ou les Meynell, ou le P. Gerard Hopkins, ou M. Maurice Baring, sont venus, après Newman, à l'Église romaine : et aussi que tant d'autres ont essayé de substituer à une religion appauvrie et exténuée, mourante d'inanition, des formes de religion nouvelles, depuis le noble humanisme et le stoïcisme majestueux de Matthew Arnold, jusqu'au renanisme esthétique et à la religiosité épicurienne de Walter Pater. M. Eliot n'a pas de peine à montrer que ces solutions raffinées ne sont pas faites pour tout le monde ; elles sont bonnes pour les *happy few*, qui ont d'ailleurs le bénéfice d'un reste ou d'un fonds préalable d'éducation chrétienne. A qui fera-t-on croire que la religion de la culture puisse tenir lieu de règle, hormis quelques personnes d'élite ? Il n'est pas beaucoup plus sérieux de compter sur le Bouddhisme ou sur la doctrine de Lao-Tsé ou de Confucius (qui du reste ne sont pas du tout des religions), comme planches de salut pour remplacer le christianisme. Je professe le plus grand respect pour le Bouddhisme, ainsi que pour Miss Annie Besant, et je ne doute pas que la civilisation chinoise ne soit d'une antiquité et d'une délicatesse auprès de laquelle la nôtre paraît mal élevée et grossière ; nous sommes des enfants auprès de ces sages si polis, d'une urbanité millénaire ; mais nous ne sommes pas de la paroisse.

Il faut ajouter que plus d'un de ces traits, dont se plaint M. T.-S. Eliot, ne sont nullement particuliers à l'Angleterre et à l'état de l'Église anglaise : c'est le monde moderne (on devrait dire, le « monde » tout court, l'esprit du siècle, l'esprit du monde) qui est contraire à la religion et à l'esprit religieux. Je ne suis pas très sûr qu'il y ait jamais eu, au temps même des cathédrales, beaucoup plus de religion profonde qu'il n'y en a aujourd'hui. Les saints, les spirituels, ont toujours été rares : il en était ainsi au temps de Jeanne d'Arc et de saint François d'Assise. C'est l'homme qui est trop lourd pour le ciel. Des phénomènes comme ceux que décrit M. Eliot, de petites écoles

bouddhistes ou chinoises, des chapelles néo-kantiennes, des « religions de la beauté », ou des religiosités hybrides et composites, genre Anatole France première manière, comme celle que s'était forgée le poète W.-B. Yeats dans sa jeunesse, peuvent apparaître partout où le contenu des dogmes s'est évaporé et où il n'en reste plus dans les âmes que ce que le vase de Madeleine garde du parfum évanoui.

Ce qui est proprement anglais, c'est l'état d'esprit de Messie, le métier de prophète (y compris l'obsession délirante et la rivalité *professionnelle* avec Jésus), comme ce fut le cas de William Blake ou d'un D.-H. Lawrence. Il y a là, je crois, un produit tout à fait spécial à l'Angleterre. La France, même dans ses cas de messianisme les plus prononcés, chez un Michelet, un Quinet, n'offre rien de pareil. Ce sont, comme Quincey, comme Thomas Hardy, comme Whitman, de monstrueux autodidactes. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont, des « mystiques à l'état sauvage », ainsi qu'on l'a dit de ce malheureux Rimbaud, des espèces d'anges incultes, condamnés à vivre en parias, sous une souquenille plébéienne ou sous le veston du prolétaire. Rien n'est plus étonnant que le mélange qu'ils offrent d'éclairs et de ténèbres. Rien de plus singulier que leur sentiment du mystère. Quant aux fétiches mexicains que Lawrence cherche à faire revivre, Quetzatcoatl, Huitzilipochtli, ils ne valent pas mieux que la défroque des livres prophétiques de Blake et son personnel baroque d'Urizens et d'Oothoons, de Los et d'Entharmons. Cette fantasmagorie peut tout au plus faire sourire, dit quelque part M. Eliot, comme on sourit du paysan « qui aurait ajusté lui-même son lit et son escabeau, plutôt que d'acheter ses meubles chez l'ébéniste ». Ne donnons pas à penser, ajoute-t-il avec esprit, que nous sommes à ce point « un peuple de Robinsons, jetés nus sur une île déserte, et ne pouvant compter que sur soi pour se débrouiller ».

L'observation est fine et juste. Trop souvent l'Angleterre, dans ses grands réfractaires, du type de Blake ou de Lawrence, donne cette impression de se complaire et de s'entêter dans un sentiment excentrique, comme si le reste du monde n'existait pas, ou comme si rien de bon ne s'était fait avant eux. Il y a chez ces gens si bien doués une grande absence de critique.

Ils ont d'immenses défauts, qui les rendent aussi curieux qu'intolérables. Mais est-il juste de les en tenir pour absolument responsables? Lawrence et Blake lui-même ne sont pas des météores isolés ; ce ne sont pas des aérolithes ; ces révoltés aussi dépendent d'une tradition. On ne peut les juger en dehors des circonstances, en dehors de leur temps, de leur éducation. Est-il bien charitable d'accuser Lawrence d'être un génie diabolique, et de vouer son âme aux puissances infernales? Quel homme, se disant chrétien, a le droit d'écrire une pareille injure sur son frère? On sait peu de chose du diable : je n'avais pas ouï dire qu'il écrivît des romans. Ce n'est vraiment pas la peine d'être Satan pour en écrire d'aussi mauvais qu'*Amoureuses* ou que l'*Amant de Lady Chatterley* qui, comme on dit, ne valent pas le diable.

M. Eliot est mieux inspiré quand il reconnaît que le danger de l'erreur et sa séduction, c'est qu'elle contient presque toujours une parcelle de vérité. Tout est un mélange de bien et de mal. Il est vrai qu'il y a un « démon » de Lawrence, et qu'il n'est que trop possédé par certaines images et par certaines idées. C'était certainement un malade, et non pas moins d'esprit que de corps. Un malade n'est pas un damné. Avec cela, on ne peut oublier que cet homme impossible a eu quelquefois un instinct prodigieux du divin, et qu'il a écrit, dans la *Barque de la mort*, quelques-uns des plus beaux vers religieux du monde. Son tort a été de trop se fier à son génie; c'est le tort de tous les inspirés. Nul n'est juge, dit M. Eliot, de la qualité bonne ou mauvaise de son inspiration. Nul n'est juge de sa propre sainteté. Le véritable saint est humble. Il sait que nous sommes impurs, et que rien d'absolument bon ne peut sortir d'un cœur corrompu et d'une chair souillée. C'est pourquoi l'Église faisait bien d'éprouver ceux qui se mêlaient de faire les prophètes et les réformateurs, et de s'entourer de prudence et de circonspection, avant de prononcer s'ils agissaient au nom de Dieu.

Il faut admirer, encore une fois, de semblables maximes dans la bouche d'un protestant. On comprend désormais ce que veut dire M. Eliot quand il parle de tradition : il l'entend au sens de l'Église, comme le corps de doctrines et de vérités religieuses, fondées sur l'Écriture, attestées et approfondies par

l'ensemble des Pères et des théologiens. L'individualisme absolu, la folie du libre examen, l'émiettement des sectes protestantes, comme le débile compromis de l'Église officielle, sans force de résistance contre l'esprit moderne, puisqu'ils n'en sont qu'une des formes, c'est tout cet ensemble de choses qu'il condamne et rejette, comme une dépouille morte et déjà tombée en poussière. La première tâche à entreprendre est de rebâtir l'Église, l'Église, « cette usine désaffectée de Dieu », de lui rendre un corps et une âme, la conscience de son rôle et de ses traditions. Hors de l'Église, pas de salut.

C'est ainsi que M. Eliot repousse jusqu'au nom de protestant. Il cesse de protester. Il n'abjure son père (comme Barrès l'a dit de Psichari) que pour renouer avec ses pères. Il écarte le XIXe siècle pour se remettre d'accord avec la suite des autres siècles. Il ne veut rien savoir de la Réforme hybride conçue par une étroite cervelle de femmelette, « la plus médiocre des Tudors », cette petite bourgeoise qu'on appelle la grande Élisabeth. Il se déclare catholique, comme on l'était au moyen âge : catholique comme Dante, comme Villon et comme Chaucer. Il embrasse dans son catholicisme tout ce qu'y comprenaient les hommes qui construisirent les cathédrales d'York, de Peterborough, de Durham et de Westminster, tout ce qu'y embrassaient les pèlerins de Canterbury. Il a écrit un livre de toute beauté sur Dante, son poète favori, à ses yeux le sommet de la chrétienté, et qui lui paraît l'emporter sur Shakespeare lui-même, non pas tant par le génie et la grâce qui font le poète, que par la majesté de son architecture et la solidité du cadre où il fait tenir la Création. Gœthe n'a pu, dans son *Faust*, que lui emprunter la scène de son immense Mystère.

En effet, c'était autre chose, ne fût-ce qu'au point de vue du beau, d'opérer sur ces grands thèmes chrétiens, élaborés par des siècles de pensée et d'amour, avec pour fond de décor la façade de Notre-Dame, que de travailler à ses risques et périls sur les petites aventures et les fantaisies illusoires que peut offrir la courte expérience d'un homme. C'était là une plus riche étoffe. On pouvait dire moins de sottises. On avait toujours derrière soi, pour pallier vos faiblesses, la grandeur et la dignité impersonnelles de l'Église. On était débarrassé d'une foule de soucis qui ne sont pas l'affaire de l'artiste. Personne ne se croyait obligé de découvrir la vérité. Un livre ne

se chargeait pas d'être une révélation. On pouvait donner tout son soin à écrire une chose parfaite, et se donner le plaisir de « divertir les honnêtes gens ». On ne mettait pas en question à tout bout de champ les vérités fondamentales. On faisait (ou on pouvait faire) les tragédies de Racine, parce qu'on avait le sentiment délicat et passionné du péché. Et aujourd'hui encore, la supériorité d'un Joyce tient à la connaissance que possède de la vie morale cet ancien élève des Jésuites.

Je ne le fais pas dire à M. T.-S. Eliot: avec tout cela, et malgré la largeur de son catholicisme, il demeure irréductible sur un point. Il reste un « catholique Anglais », ce qui n'est pas la même chose qu'un Anglais catholique. Il s'arrête sur la question de Rome. « Il y va, écrit-il quelque part, d'un enjeu trop important, pour qu'on puisse laisser les choses entre les mains d'un seul. » Là gît toute la nuance. C'est toujours, comme à Doullens, la question du commandement unique. Je n'entre pas dans la discussion. Je ne chercherai pas querelle à M. Eliot. Ces affaires ne peuvent se résoudre dans un esprit de polémique. Plutôt que d'entamer une controverse sur le Pape, je me permettrai de citer à M. Eliot la page par laquelle il terminait, il y a trois ans, ses *Réflexions sur le concile de Lambeth*. Elle nous servira de conclusion :

« Le monde se divise plus que jamais en deux camps: il n'y a plus de place aujourd'hui que pour les chrétiens et les non-chrétiens. L'Église universelle et le monde se trouvent engagés dans une bataille telle qu'il ne s'en est point vu dans l'histoire depuis les derniers siècles de la Rome païenne. Je ne dis point que notre siècle est plus corrompu que les autres : tous les siècles sont corrompus. Je veux dire que le christianisme, en dépit de certaines apparences locales, n'est pas, et ne saurait être d'ici longtemps, une puissance officielle. Le monde commence une expérience: il est en travail d'un essai de civilisation non-chrétienne. Cette expérience avortera; mais il nous faudra de la patience pour attendre ce résultat, et en attendant, il faudra ne pas perdre notre temps : pour faire en sorte que la foi dure et traverse les âges de ténèbres qui nous menacent, afin de pouvoir, le jour venu, restaurer une civilisation rajeunie, et arracher le monde au suicide. »

LOUIS GILLET.

L'ACADÉMIE POLONAISE DE LITTÉRATURE

Fondée depuis quelques mois à peine, l'Académie polonaise de littérature a voulu que sa première manifestation fût pour prendre part à la commémoration du livre fameux d'Adam Mickiewicz Pan Tadeusz, *qui vient d'être célébrée au Collège de France. C'est M. Kaden-Bandrowski, le brillant romancier, qui va nous présenter la jeune Académie dont il est le secrétaire.*

Le 29 septembre 1933, le Conseil des ministres de la République polonaise appelait à la vie l'Académie polonaise de littérature, en lui confiant le soin de veiller sur la production littéraire du pays et de travailler à son développement. L'article premier de la décision prise à cet effet par le Conseil est des plus caractéristiques ; il déclare que le Conseil crée cette institution, « désirant assurer à la littérature polonaise la situation qui lui appartient dans la vie de la nation, eu égard aux grands mérites qu'elle s'est acquis en soutenant l'esprit national aux temps de la lutte pour l'indépendance, et en même temps l'élever à l'état d'organe supérieur, par lequel l'âme de la nation puisse s'exprimer dans ses éléments les plus idéaux ».

Ce que la Pologne doit à ses écrivains

Ces quelques mots définissent le rôle éminent que la littérature a joué en Pologne, après la perte de l'indépendance politique : depuis l'époque du dernier roi, Stanislas-Auguste, en passant par la période exceptionnellement brillante du romantisme. qui

donna l'essor à des génies tels que Mickiewicz et Slowacki, puis par la période du positivisme, jusqu'à l'explosion de la guerre mondiale, les belles-lettres, en Pologne, non seulement ont été fonction normale des formes du langage et des formes littéraires, mais ont constitué en même temps une histoire de la race, des coutumes et des mœurs.

Si l'on peut reconnaître de fait aux diverses littératures certaines propriétés spécifiques, certaines vocations ou missions, j'estime qu'on peut attribuer, sans exagération, à la littérature polonaise un rôle protecteur : elle protège ses valeurs spirituelles nationales et ses caractères ethniques contre les courants et les influences qui l'assaillent de l'Est et de l'Ouest.

On se tromperait cependant si, dans cette façon de comprendre et de définir son caractère et son rôle, on apercevait un exclusivisme hostile aux influences étrangères et, par conséquent, un parti pris de se murer dans ses limites propres et de repousser tout élément européen. Cette attitude défensive a les plus purs mobiles d'humanisme ; elle repose sur le droit qu'a chaque nation de développer en toute liberté les formes spéciales de son langage et de son art.

Ainsi donc, du point de vue du rôle qu'ont joué les belles-lettres dans la dernière période de l'histoire de Pologne, il faut affirmer que la création de cette Académie est, d'une part, un acte de reconnaissance du gouvernement, et que, d'autre part, elle implique sa volonté d'unir la vie littéraire à la vie de l'État restauré, autant que son dessein d'assurer, dans cette vie, à la littérature l'influence qui lui revient.

Les concours et les prix

De quels moyens dispose, pour atteindre ces buts, l'Académie polonaise de Littérature ?

D'après son statut, l'Académie polonaise de littérature a la faculté d'intervenir et de prendre initiative en tout ce qui concerne le bien de la culture intellectuelle et des beaux-arts en Pologne. Elle émet son opinion relativement aux questions de langue ; elle étend sa tutelle sur le domaine littéraire tout entier. Non seulement elle a dans son ressort les concours littéraires les plus importants, institués par elle, ainsi que les distinctions ou prix qu'elle décerne. — tels le Prix des Jeunes, d'une valeur

de 3000 zloty, le concours d'Art dramatique, d'environ 10000 zloty, ou les bourses accordées aux jeunes auteurs, — mais elle intervient également dans les récompenses accordées par les villes polonaises. Plusieurs grandes villes, depuis quelques années, ont fondé, en effet, des prix importants, allant de 3 000 à 10 000 zloty, destinés à récompenser l'ensemble de l'œuvre d'un écrivain. Les membres de l'Académie prendront une part notable dans les jurys institués par ces villes. Il va de soi que ses délégués jouent un rôle de premier plan dans les fondations et concours d'État.

L'Académie élabore actuellement les statuts de tous les prix littéraires, tant officiels que privés, de façon que toute la carrière de l'écrivain, depuis ses débuts jusqu'à son couronnement, soit suivie dans toutes ses phases et périodes par la tutelle de l'État et de la société.

En ce qui touche la garde de la langue polonaise, l'Académie a entamé son action en intervenant dans la réforme de l'enseignement de la langue et de la littérature, dans les écoles primaires et secondaires. L'après-guerre avait vu naître dans le domaine social, professionnel et pédagogique, de nouveaux besoins, auxquels la littérature scolaire et peut-être même, en un certain sens, toute la pédagogie n'étaient pas suffisamment adaptées. L'Académie a préparé, de concert avec le ministère de l'Instruction publique, tout un plan d'enseignement de la langue et de la littérature ; elle a appuyé, pour les écoles primaires, l'idée féconde de livres de lecture, composés par d'éminents écrivains contemporains ; pour les écoles secondaires, elle a fortement insisté en faveur de l'équivalence des matières historico-méthodologiques et de la production contemporaine. Après de longs débats de principes, elle a reconnu qu'il convenait plutôt de commencer par le livre moderne pour mener le jeune lecteur vers la perspective des temps passés. Ce déplacement d'équilibre dans le choix des matières n'a pas été, — on s'en doute, — sans de violents conflits entre le monde des linguistes, des pédagogues et les représentants des œuvres vivantes.

L'influence exercée sur l'enseignement de la langue et la lecture, dans les classes secondaires, s'exerce également sur les lectures du grand public. L'Académie travaille activement à faire aboutir une loi sur les bibliothèques, qui serait introduite graduellement dans toute l'étendue de la République.

Cette loi, qui sera discutée, en automne, par la Diète, peut contribuer notablement à accélérer le rythme de la lecture et

animera sans aucun doute le mouvement de la librairie et de l'édition. Dans la pensée du projet qu'élabore l'Académie, les bibliothèques communales devront posséder un fonds obligatoire et, si l'on peut dire, classique d'ouvrages nécessaires, et elles pourront en outre satisfaire aux besoins des régions, des États et des spécialistes.

Le Laurier académique

A côté des travaux susdits et qui sont, on le voit, en rapport étroit avec la marche des questions contemporaines et les besoins de la vie touchant la langue et la littérature, l'Académie étendra son action sur les branches et disciplines qui emploient la langue maternelle comme instrument. A cet égard, elle figurera, et figure déjà, comme chapitre de l'ordre qui porte le nom de « Laurier académique », d'or et d'argent.

Le Laurier académique doit être conféré aux personnes qui ont bien mérité de la langue et de la littérature polonaises, soit par une œuvre éminente (Laurier d'or), soit par une action utile ou dévouée (Laurier d'argent). Cette catégorie peut comprendre des instituteurs spécialement méritants, des fondateurs de bibliothèques, de salles de lecture, des professeurs éminents de l'enseignement secondaire. Quant à la première, elle ne doit pas s'arrêter aux écrivains, critiques, chercheurs ou commentateurs, mais s'étendre à tous ceux qui, dans la vie publique, manient la parole, tels que conférenciers, orateurs politiques, ou enfin prédicateurs.

Il s'agit ici de la noblesse du verbe national et de son haut niveau dans la vie publique. Pourront donc prétendre au Laurier académique : les membres du barreau, les talents des corps judiciaires, procureurs, juges, les prédicateurs distingués de toute confession, les députés particulièrement brillants à la tribune, enfin, les écrivains politiques et les publicistes, au style particulièrement châtié.

Par cet insigne du Laurier, l'Académie établit une fusion magnifique du monde des lettres et des larges sphères sociales, de tout ordre de travail, qui ont la parole pour instrument.

Les fauteuils

Il va de soi qu'en dehors des travaux susdits, l'Académie installée dans le magnifique palais Potocki, à Varsovie, publiera bientôt ses propres éditions : comptes rendus ou œuvres originales.

Elle travaille en séances mensuelles et en séances solennelles publiques.

Son recrutement est indépendant des luttes politiques et sociales. L'Académie polonaise de Littérature comprend quinze fauteuils qu'occupent actuellement : Venceslas Sieroszewski, président, Léopold Staff vice-président, Zénon Miriam-Przesmycki, Thadée Boy-Zelenski, Georges Szaniawski, Charles-Hubert Rostworowski, Sophie Nalkowska, Jules Kleiner, Vincent Rzymowski, Thadée Zielinski, Boleslas Lesmian, Pierre Choynowski, Venceslas Berent, Charles Irzykowski et le soussigné, secrétaire. Quiconque connaît ces noms, par la vie littéraire et politique, accordera qu'ils englobent presque toutes les nuances de parti, depuis l'ultranationaliste comte Rostworowski jusqu'au socialiste décidé qu'est l'éminent critique Charles Irzykowski.

Au point de vue des genres littéraires, l'Académie offre une majorité notable de romanciers. Berent, Choynowski, Sieroszewski, Nalkowska et le soussigné, représentent le roman. Ce groupe compte un survivant de la « période héroïque » du roman polonais, Sieroszewski. Déporté, avant la guerre, par le gouvernement tsariste dans les régions polaires, il a doté la Pologne de toute une série de romans exotiques, qui respirent le plus héroïque optimisme et déploient les splendides beautés d'une nature sauvage. Ce même groupe compte encore un « parnassien » de la prose, Berent, un narrateur parfait, Choynowski, et une rare analyste des conflits intérieurs, Mme Nalkowska.

La poésie est représentée, à l'Académie, par son vice-président Léopold Staff, que l'on appelle justement, en Pologne, « le père de toute la jeune poésie », et par Boleslas Lesmian. On peut s'étonner que le lyrisme, si florissant en Pologne, ne figure pas dans l'Académie en nombre plus imposant. La raison en est, en partie, que certains écrivains d'autres genres, romanciers ou dramaturges, tels Rostworowski, Miriam, Sieroszewski, ont également écrit des poésies, mais cela tient aussi à ce que nous avons actuellement quantité d'excellents poètes. Dans cette affluence, chaque électeur s'est entêté à soutenir son candidat, ce qui a entraîné, pour les poètes, une extrême dispersion des voix.

L'art dramatique est représenté par le grand tragique Charles-Hubert Rostworowski et le subtil écrivain de comédies Georges Szaniawski.

La critique a l'avantage de posséder l'un des plus brillants

champions de la « Jeune Pologne » d'avant-guerre, mouvement de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, Miriam-Przesmycki, écrivain des plus raffinés et des plus méritants, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir tiré de l'oubli le général Cyprien Norwid. Elle compte de plus les professeurs Jules Kleiner, l'un des meilleurs spécialistes du romantisme polonais, et Thadée Zielinski, éminent philologue classique. La critique littéraire contemporaine a son représentant dans le brillant dialecticien Charles Irzykowski ; quant à Vincent Rzymowski, il figure, non seulement comme critique de valeur, mais comme publiciste au style digne d'un grand artiste.

L'Académie polonaise de littérature a-t-elle été choisie pour le mieux et compte-t-elle vraiment ce qu'ont donné de meilleur les lettres polonaises contemporaines ? Remplira-t-elle les espérances de la société, qui a salué cette institution avec le plus vif enthousiasme ?

Je crois pouvoir avouer que nous commettrons plus d'une erreur, plus d'une méprise. Mais, tout immortels que nous soyons, nous ne sommes pas éternels. Si longue que doive être notre vie, d'autres viendront certainement qui corrigeront nos fautes, répareront nos bévues, et mettront notre littérature sur la voie du perfectionnement.

JULIUS KADEN-BANDROWSKI.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Rolande et le mauvais garçon*, opéra en cinq actes, poème de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Marie l'Égyptienne*, mystère en trois épisodes, de M. Claudio Guastalla, traduction française de M. Jean Chantavoine, musique de M. Ottorino Respighi. — Théâtre des Champs-Élysées : *Les Imaginaires*, ballet en deux tableaux de M. David Lichine, musique de M. Georges Auric. — Concerts.

Ce n'est pas la première fois que M. Lucien Népoty collabore avec M. Henri Rabaud. Le musicien n'était pas encore directeur du Conservatoire, ni membre de l'Institut, que déjà il s'associait au poète pour chanter les exploits de *Marouf, savetier du Caire*, avec un succès qui s'est prononcé dès le premier soir et, depuis lors, n'a cessé de s'amplifier, car cet aimable ouvrage a passé de l'Opéra-Comique à l'Opéra et s'est fait applaudir sur les principales scènes du monde entier.

L'Opéra vient d'avoir l'honneur de présenter au public *Rolande et le mauvais garçon*, et les auteurs, avec moins d'atouts dans leurs jeux, ont encore gagné brillamment la partie. Il manquait au premier, pour imposer sa fiction, l'éloignement propice au mensonge et le renom des *Mille et une nuits*, à son partenaire le coloris oriental dont il usait avec tant d'esprit, ainsi que l'agréable diversion du ballet, pourtant de tradition à l'Opéra, surtout en un spectacle qui occupe toute la soirée, et où son talent de symphoniste pouvait faire merveille.

C'est un sujet de fantaisie, développé en cinq actes de tragédie lyrique. Le poète use de son droit souverain pour brouiller les époques et créer des royaumes, avec une imagination nourrie de souvenirs et qui survole, sans jamais en dépasser les frontières, le

territoire national. Il fallait les temps reculés du moyen âge pour inventer, comme Flaubert en sa *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, une autre Occitanie, méridionale et légendaire, où s'ennuie une reine auprès d'un époux qui, pareil à un Guillaume d'Aquitaine ou un Thibaut de Champagne, est musicien et poète, au point de ne songer qu'à célébrer en vers sa beauté. Mais on lui montre, pour la distraire, des marionnettes chinoises qui ne pouvaient être à la mode avant le règne de Louis XV, et elle a fait acquisition, par devant notaire, d'une maison des champs où elle se déguise en paysanne, comme si elle avait lu Jean-Jacques Rousseau. C'est là qu'elle rencontre le mauvais garçon qui est un clerc en rupture d'office, coupeur de bourses, jongleur de rimes, larron sentimental, rêveur de grands chemins, sorte de François Villon pour drame romantique. Une accorte suivante, un peintre italien, un important majordome et un valet rustaud favorisent l'intrigue avec des artifices de théâtre et jettent sans le vouloir la princesse dans les bras de l'aventurier : l'une excite son dépit de n'être pas dès le premier instant la préférée, l'autre met sa pudeur en échec par le portrait qu'il fera d'elle en un déshabillé mythologique, les deux derniers sont bernés et bafoués à plaisir, et tous quatre ont pour lieu de naissance avéré la comédie du dix-huitième siècle.

Cette marqueterie d'anachronismes n'a pas d'inconvénient et peut même amuser, si c'est un jeu d'esprit. Le conte sera bon aussi longtemps que les personnages ne se prendront pas eux-mêmes au sérieux. Notre plaisir est sans mélange au premier acte, dans le palais enluminé où l'on s'ingénie à distraire cette reine puérile; au deuxième acte où le brigand, comme chez Guignol, rosse le guet, et visant de son pistolet les rideaux de l'alcove, en fait sortir deux poupées ; et encore au début du troisième où il enjambe la balustrade de la terrasse, pour se laisser attirer par cette écharpe qu'il rapporte et dont la malicieuse a saisi l'autre bout. Mais bientôt ils ont fini de rire, et devant un coffre plein de lettres amoureuses qu'ils jettent au vent, vestiges d'un passé à jamais aboli, échangent de tendres aveux qui nous laissent perplexes. Les traits épars dont ils sont formés ne leur assignent aucun caractère appréciable. Nous ne connaissons d'eux que leur condition. Une reine éprise d'un malandrin n'est plaisante qu'en image ; vivante, ce n'est plus qu'une dévergondée.

Le quatrième acte nous rassure d'abord, à la vue de ce vieux

parc où s'avancent en gai cortège des nymphes fallacieuses et, comme pour une comédie-ballet de Molière et Lulli, des violons dansants. Mais le divertissement ne va pas plus loin. Celui qui vient troubler la fête, c'est le mari jaloux qui ne badine pas. Il clame sa douleur et se fâche tout rouge contre son indigne rival qu'il fait mener sous bonne escorte en prison. Il ne voit pas que ce n'est qu'un rôle, et non pas un homme. Et lui-même, est-il autre chose? Voltaire n'aurait pas hésité :

> Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
> Mais je crois entre nous que vous n'existez pas.

Il ne veut rien entendre, et sans une goutte de sang dans les veines s'obstine à souffrir. Pour savoir jusqu'où va son infortune, le voilà qui s'affuble du manteau laissé par l'autre, et comme ce stratagème réussit toujours au théâtre, la reine s'y laisse aussitôt prendre. Recevant à bout portant une déclaration qui n'est pas pour lui, il tombe à terre de saisissement, et elle prend la fuite, épouvantée.

Au dernier acte, il cherche à s'étourdir en faisant chorus aux refrains bachiques de ses officiers, dans la docile compagnie de la suivante élevée au rang de favorite. Il voudrait se venger, consulte à ce sujet le majordome, puis le peintre, qui lui en font passer l'envie. Réflexion faite, il pardonne, et l'on arrive ainsi, en pleine incohérence, au dénouement pacifique où le prisonnier libéré va reprendre son chemin d'aventure, refusant un bonheur qui ne s'accorde pas avec sa destinée. La comédie, qui brusquement avait tourné au drame, s'achève en élégie.

Nous n'en serions pas dupes sans le secours de la musique. Mais elle est constamment là, pour sauver la situation et couvrir les inégalités du poème d'une élégance imperturbable. On a bien fait de l'inviter, car elle a toujours son mot à dire, sur quelque sujet que ce soit, et quand la conversation languit, elle se met en frais, sans élever la voix, sans sortir de sa place, admirable de tact, de politesse et de finesse. Est-il question de marionnettes ? Elle contrefait leurs voix grêles, leurs gestes saccadés. Des souvenirs païens où se complut la Renaissance ? La harpe vibre comme un luth. De danses entre les arbres et le château ? Les violons y préludent en accords cadencés. L'aventurier s'annonce à la cantonade par un refrain gaillard, et seul en scène, chante en joyeux luron le monologue nécessaire au récit de ses derniers exploits. Ce qui ne

l'empêche nullement de trouver, à la première requête du texte, le ton qu'il faut pour se montrer empressé ou timide, insolent, résigné, comme s'il n'avait été que cela toute sa vie, pendant que le mari à qui il fait tort accomplit de son côté d'autres évolutions et passe avec une égale aisance de la bonté à la colère, de la débauche à la clémence. Pour lier le tout, des chansons de route, de village ou de guerre, joliment imitées, légèrement parées, telles que les aimait le beau monde au temps des gardes françaises, des bals champêtres et des relais dans les auberges. Nous les aimons toujours, surtout quand elles portent un habit du dimanche qui leur sied à ravir. Rien d'archaïque dans l'orchestre, ni dans l'harmonie. Les instruments que nous avons coutume d'entendre, auxquels vient même s'ajouter, parfois, mais sans aucune allusion au jazz, le saxophone, et les modulations qui nous semblent le plus naturelles produisent un coloris délicat, un dessin ferme et pur. Le mérite éminent de cette musique est dans le style, châtié, mais heureux, sans rien qui trahisse jamais la recherche ni l'effort, d'une clarté limpide. C'est ainsi que M. Henri Rabaud, presque seul aujourd'hui, mérite d'être comparé à Camille Saint-Saëns, grand musicien à qui l'on n'a pas encore assez rendu justice. L'empressement du public à l'applaudir montre à quel point nous est nécessaire cette tradition classique et nationale.

L'interprétation est de premier ordre. Mlle Marisa Ferrer chante délicieusement et prête à la reine inquiète une grâce touchante et fière. M. Georges Thill, dans le rôle de son ami inattendu, ajoute à sa voix admirable le sentiment musical et une vivacité de geste méritoire. M. Pernet rend le mari vraisemblable à force de sincérité, de dignité, de vérité dans l'émotion. Mme Solange Delmas et Mlle Courtin sont charmantes sous les traits de la suivante et d'un page ingénu. MM. Le Clezio, Huberty et Gilles tracent avec entrain, mais toujours avec goût, les figures du peintre, du majordome et du valet. M. Narçon, à qui échoit encore une robe ecclésiastique, ne prononce que quelques mots de bon conseil, au quatrième acte, mais avec le plus bel accent de gravité et de ferveur. Les décors de Mme Germaine de France, pour le premier, le deuxième et le cinquième acte, sont spacieux et gais, ceux de M. Émile Bertin ouvrent au troisième et au quatrième d'harmonieuses perspectives. La mise en scène réglée par M. Pierre Chéreau est d'une vivacité fort spirituelle. M. Philippe Gaubert conduit l'orchestre avec une parfaite intelligence. On oublie le

poème, car la musique est exemplaire. Ce succès est une leçon. Cette leçon est un succès.

***

Après deux opérettes, un oratorio. L'Opéra-Comique a-t-il trouvé son chemin de Damas ? *Marie l'Égyptienne* était digne de l'y conduire. On le peut affirmer sans aucune ironie, car l'histoire ou la légende de cette sainte pécheresse n'est scandaleuse qu'aux incrédules ; MM. Claudio Guastalla et Ottorino Respighi l'ont traitée fort pieusement.

C'est bien un oratorio, malgré l'appellation de « mystère » que lui ont imposée les auteurs. Le mystère ou mieux mistère du moyen âge était un spectacle, exigeant le décor, le mouvement scénique, la diversité des personnages. L'oratorio est un opéra de concert, réduit à une suite d'airs formant le récit d'une action assez simple et assez connue de l'auditeur pour qu'il n'ait pas besoin de l'avoir sous les yeux. Tel est le cas ici : tout se passe en discours, ponctués de loin en loin par un geste qu'il est aisé de sous-entendre. On peut aussi le figurer, et il n'y a aucune objection de principe à ce que l'Opéra-Comique tente pour *Marie l'Égyptienne* ce que fit naguère l'Opéra pour la *Rébecca* de César Franck et plus anciennement, avec un meilleur succès aussi, pour *Samson et Dalila* que Saint-Saëns destinait d'abord aux concerts spirituels.

En fait, la mise en scène qui illustre cet ouvrage est d'un goût raffiné qui ajoute à son charme. Quand le rideau se lève, deux anges à pas mesurés s'avancent et ouvrent les volets du triptyque où vont s'inscrire les trois épisodes. M. Nicola Benois a joliment tracé, en style de vitrail, les tableaux contigus qui s'éclairent tour à tour. A gauche, le navire en partance avec son mât bruni sur la mer aux flots sinueux, et contre le quai où la belle effrontée entre en propos avec les matelots : un pèlerin s'embarque pour la Terre sainte, et elle veut y aller aussi, mais sans argent, payera en luxure le prix de son passage. A droite, c'est la porte de l'église qui s'ouvre d'elle-même devant le pauvre, le lépreux, l'aveugle; Marie reste indécise, et le pèlerin arrivé à bon port avec elle lui fait honte. Il entre seul, la laissant confondue. Un long récit nous dit le trouble de son cœur. Elle voit apparaître un ange et comprend la nécessité du repentir. Elle est admise au sanctuaire : la porte s'ouvre. La pénitence accomplie lui donnera enfin accès

au panneau central où luit, sous le soleil levant, la grotte rocheuse de l'ermite et la fosse avec le lion héraldique qui vient de la creuser. Marie implore le vieillard qui l'accueille et se prosterne devant elle, ayant reconnu sa sainteté. Pour tous deux, la délivrance est proche, et leurs voix, devant la tombe où reposeront leurs dépouilles mortelles, s'unissent en action de grâces. Leur destinée terrestre est accomplie. Les anges peuvent clore les volets du triptyque.

M. Respighi est un des meilleurs musiciens de l'Italie contemporaine. Nous connaissions déjà son talent de symphoniste par deux poèmes descriptifs, exécutés à plus d'une reprise en nos concerts. Mais ici, sauf dans l'intermède entre les deux premiers épisodes, qui trahit avec beaucoup d'énergie l'emportement des passions charnelles, il modère à dessein l'orchestre, ralentit sa démarche, égalise la sonorité, l'étale en accords larges, mais soigneusement aplanis et évidés, comme des baies ouvertes où le chant se répand et circule, sans aucune saillie qui puisse l'accrocher au passage. Ce chant est un cantique, qui même dans la détresse ou le péché garde l'accent de la dévotion, mais aussi une grâce mélodieuse qui ne l'abandonne jamais. L'auteur connaît les ressources de cet autre instrument qui est la voix humaine, et il sait la rendre expressive, sans la mettre à la torture. La traduction française de M. Jean Chantavoine, attentive aux syllabes et aux notes, non moins qu'aux mots, en respecte habilement l'euphonie. La voix de Mlle Ninon Vallin est fort belle, dans le rôle de Marie qui reste en scène du début à la fin de l'ouvrage. Les autres personnages sont épisodiques. MM. Carlton Gauld et L. Arnoult, Mlles Jane Rolland et Mattio se les partagent et chantent avec autant d'agrément que de goût, sous la ferme direction de l'auteur, acclamé avec ses interprètes, après les derniers accords, par l'auditoire ému.

Marie l'Égyptienne se présente dans la compagnie d'*Angélique*, mégère que l'enfer même ne peut apprivoiser, et de *Reflets* qui furent d'Allemagne, avant que d'être pris en un sens absolu. De la farce de M. Nino, M. Jacques Ibert a fait un opéra-bouffe en miniature, avec des airs gentiment parodiques et des sonorités goguenardes, d'une ingéniosité qui n'est jamais en défaut ; écrit d'abord pour les spectacles de Mme Beriza, l'ouvrage s'est fort bien acclimaté à l'Opéra-Comique ; Mlle Maguy Gondy, MM. Jean Vieulle, Tubiana, Pujol, Marvini, Jobin y rivalisent d'entrain et

de drôlerie. Les *Reflets* gardent le souvenir d'un heureux voyage au pays de la valse, et passant du piano à l'orchestre, n'ont rien perdu de leur fraîcheur. M. Florent Schmitt, qui depuis lors nous a donné des œuvres plus profondes, y affirme déjà ses belles vertus de franchise, de vigueur, et d'abondance musicale, avec l'éclat de la jeunesse. La chorégraphie a été établie par M. Robert Quinault quand l'ouvrage fut adopté, il y a peu d'années, par l'Opéra-Comique. Mlles Solange Schwarz, Juanina, et M. Constantin Tcherkas y font briller leur virtuosité, dignement soutenus par le corps de ballet que M. Gheusi a formé, et dont il est fier à juste titre, car l'éducation en est correcte et l'aspect fort plaisant au regard. Il faut remercier la sainte de qui l'intercession nous a valu ces deux reprises, et féliciter le sympathique directeur, pour un succès qui s'annonce durable, étant de qualité.

*
* *

Aux Ballets russes de Serge Diaghilev ont succédé les Ballets russes de Monte-Carlo. Modestement, M. Léonide Massine, en recueillant ce glorieux héritage, n'a voulu y attacher qu'un nom géographique, celui du luxueux séjour où la compagnie vagabonde prenait, depuis quelques années déjà, ses quartiers d'hiver. Mais pareil à ces astres éteints dont le rayonnement nous parvient encore, l'esprit de Diaghilev continue à briller sur la salle et la scène. Seule manquait sa puissante figure, à cette soirée où se pressait, au théâtre des Champs-Élysées, la foule des fidèles anciens et nouveaux. On le cherchait des yeux, dans la loge centrale, dominant de sa haute stature, de son affectueux despotisme et de son grave souci l'état-major de musiciens, de peintres, de poètes et d'artistes, où d'année en année apparaissaient d'autres visages, marqués du même zèle attentif et joyeux. On le disait changeant, alors qu'il suivait avec un indomptable courage la route périlleuse où constamment à la recherche de l'inédit, il n'était jamais sûr du succès. Sa place était aux avant-postes, et il ne l'a pas désertée jusqu'à son dernier jour. Il n'avait pas créé un style, ni même un genre exactement déterminé, mais, ce qui en art est autrement fécond, un mouvement dont il était l'instigateur infatigable. Et le mouvement ne s'est pas arrêté. Un instant déconcertée par la disparition soudaine de son chef, la phalange s'est ressaisie, regroupée, et s'est remise en marche. Elle vient chaque année nous rendre juges de ses entreprises,

qui peuvent plaire ou déplaire, mais suscitent toujours cette curiosité intense, privilège non pas de Monte-Carlo, mais bien des Ballets russes.

Le ballet des *Imaginaires* mérite ce joli titre, qu'il faut prendre, mais par allusion seulement, au sens que lui donne l'algèbre. On n'a pas cherché à représenter par des lignes réelles, puisque c'était impossible par définition, les racines carrées des nombres négatifs. Mais les figures de la géométrie, tracées par la craie, effacées par l'éponge, se détachent du tableau noir, prennent corps et s'animent, comme si le secret d'un autre espace, avec sa dimension supplémentaire et ses existences inconnues, soudain nous était révélé.

C'est un secret charmant. Il suffit, pour l'entendre, d'être à même de reconnaître comme un souvenir de classe, sur la toile de fond, un cercle flanqué d'un triangle et d'un polygone irrégulier, dont l'échancrure presque aussitôt laisse apparaître et passer sur la scène leurs incarnations allégoriques. La courbe est féminine; sa robe de danseuse soutenue de cerceaux tourne en rond autour d'elle. Le polygone a pour visage un masque tourmenté ; le triangle élancé s'achève par un serre-tête au sommet pointu. D'emblée, ils sont rivaux, et leur existence est précaire, parce que l'éponge au coin du tableau les guette, gonflée de malice et servie par un assistant armé d'une fourche, non pour les précipiter dans l'enfer, mais pour les couvrir du voile noir, indice de l'abolition. La craie dont le chapeau est taillé en biseau peut les ramener au jour, mais l'éponge à la fin l'emporte et détruit tout, mettant au désespoir le chœur inoffensif des points mathématiques qui portent sur la tête un prisme de cristal aux reflets d'arc-en-ciel. Nul théorème n'est à craindre ; la géométrie est en vacances. Elle n'est intervenue que pour imposer au spectacle un thème sans précédent, que M de Beaumont a traité, en ses décors et ses costumes, avec un goût exquis.

Quant à l'intrigue, M. David Lichine l'a établie selon la règle d'un genre où tout, jusqu'à « Je vous hais », doit se dire en dansant, avec des personnages fort acceptables, car ils ont juste assez de consistance pour tenir debout et assez peu de densité pour n'opposer aucune résistance aux impulsions de la musique. La chorégraphie que cet argument détermine use des pas classiques sans les déformer, mais en accuse le caractère et les relève de vifs épisodes en pantomime où le danseur soudain emporte la

danseuse, ou bien déjà couvert par le linceul funèbre oscille, entre les bras de ceux qui le soutiennent, d'une rigidité inanimée. Mlle Tatiana Riabouchinska prête au personnage féminin sa grâce légère et nerveuse. M. Léon Woizikowski, poursuivant la carrière si bien commencée sous la direction de Diaghilev, est aussi remarquable par la vigueur de l'accent que par l'infaillible justesse du mouvement dans les pas un peu baroques, mais non pas ridicules, du polygone dédaigné et jaloux. C'est M. Lichine qui interprète le rôle de son heureux rival, avec une agilité resplendissante et sûre. M. Matouchevsky bondit et rebondit comme une balle, d'une élasticité fort amusante sous l'habit boursouflé de l'éponge. Les artistes chargés des autres rôles, comme ceux qui dansent dans les ensembles, sont toujours dignes, par le talent et le savoir, du bon renom des Ballets russes.

La musique est de M. Georges Auric. C'est un bonheur d'y reconnaître l'auteur des *Fâcheux*, des *Matelots*, d'*Alcine*, et de l'étincelant ballet de *Concurrence*, présenté par la même compagnie l'an passé, avec son tour d'esprit décidé et réfléchi, sa verve qui sait où elle va, et son sentiment tendre et fort, mais dans un style plus large et soutenu, qui mûrit bien. Sa haute intelligence domine, le sujet, en dégage l'idée, et trouve l'expression frappante. Cette fois encore, il y fallait de l'enjouement : le sien est naturel mais a toujours un sens. C'est un ballet classique : sur un rythme marqué, la mélodie a le mouvement qui invite à la danse et le trait qui indique la situation. Elle se fait galante, empressée, délicate, indiscrète, triomphante, cruelle ou douloureuse, sans toutefois se prendre entièrement au sérieux, adressant à la dérobée un sourire complice à ces personnages de mascarade. Et soudain, pour le pas de deux un peu alangui qu'on appelle dans la langue du ballet un « adage », pareil en effet à l'adagio ou à l'andante d'une symphonie, s'élève un chant d'une douceur contenue et délicieuse, comme une source pure dans la faille du rocher, découvrant tout à coup des trésors de bonté.

Parmi ceux de sa génération, qui sont aussi ses émules et ses amis, l'auteur s'est toujours distingué par ces qualités de discernement et de concentration. Mais, aujourd'hui, elles s'affirment avec plus de franchise et d'expérience. La phrase, toujours aussi nette, admet des incidentes qui en achèvent la signification. L'harmonie, sans rien de superflu, rapproche les notes en alliances imprévues et savoureuses, de même que l'orchestre soude direc-

tement l'un à l'autre des instruments dont on croyait l'adhérence impossible. Mais l'accord est plus fourni et la sonorité plus nourrie, en gardant toutefois cet éclat intérieur qui tient à la facture, donc à la nature du musicien.

Diaghilev, à qui M. Georges Auric doit ses débuts au théâtre, aurait joint ses applaudissements à ceux du public et souri de bon cœur à un succès qui lui donne raison. Il aurait, je suppose, été content aussi de voir le ballet de *Cotillon*, où M. Balanchine a mis sur la musique de Chabrier une chorégraphie d'un goût et d'une invention remarquables, ainsi que celui du *Beau Danube*, où triomphe M. Massine en son double talent de chorégraphe et de danseur, et dont j'ai dit ici le mérite l'an passé. Ce spectacle est sans doute le meilleur que nous aient donné jusqu'ici les Ballets russes de Monte-Carlo. Ce fut une belle soirée.

* * *

C'est la saison où les chefs d'orchestre venus d'autres climats traversent notre ciel. Parmi les plus brillants passages, il faut signaler ceux de MM. Furtwaengler et Toscanini. Le premier, de retour à l'Opéra, a dirigé *Tristan et Yseult* et *les Maîtres chanteurs* avec une précision autoritaire et minutieuse qui ne laisse aucun jeu au sentiment personnel de l'exécutant. Une discipline aussi ferme convient mieux à la carrure des bourgeois de Nuremberg qu'au lyrisme métaphysique d'un amour coupable qui trouvera son refuge dans la nuit, son salut dans la mort. Les artistes allemands qui figuraient les principaux personnages formaient un excellent ensemble, où se détachent en relief Mme Frida Leider, dans le rôle d'Yseult, et M. Bockelmann en celui de Hans Sachs, l'une et l'autre admirables non seulement pour la voix et la justesse, mais aussi par l'émotion musicale et profonde. Les rôles subalternes ne valaient pas le voyage. Parmi les artistes de l'Opéra qui pour la circonstance donnaient la réplique aux étrangers, il faut citer particulièrement MM. Le Clezio et Cambon, qui avaient pris la peine d'apprendre en allemand la chanson du matelot et le défi du traître, dans *Tristan et Yseult*, prononçant les paroles avec un accent très correct.

M. Toscanini ne prépare pas avec moins de soin les textes qu'il doit expliquer au public. Peut-être même va-t-il plus loin encore dans le respect de la note écrite, le scrupule de la mesure exacte, le souci du détail. Mais quand tout est fixé, sitôt que sa baguette

légère a donné aux instruments le signal de l'attaque, il sait les contenir et les animer à la fois, communiquant à tous son ardeur lumineuse. Le style ne lui suffit pas ; il lui faut la pensée. Il la suit à la trace, la devine sous les notes et l'oblige à sortir, sans la blesser jamais, pour la pousser vers nous, d'un geste souple et sûr dont il a l'éloquence comme un langage naturel. La connaissance de la musique est la fonction de son esprit. Partout où elle existe, sous quelque forme que ce soit, il la met en évidence, aussi habile à en déceler la présence, imperceptible jusque-là, dans une solution très étendue, qu'à rendre immédiatement assimilable une dose massive. C'est ainsi qu'il a pu interpréter avec un égal bonheur des œuvres aussi dissemblables que l'ouverture d'*Anacréon*, opéra de Cherubini, et la *Symphonie* de César Franck, les *Murmures de la forêt* de Wagner, la *Septième symphonie* de Beethoven. Mais son triomphe, cette année encore, fut cette symphonie de Claude Debussy, qui a pour titre *la Mer* et fut si mal accueillie à sa première apparition, il y aura vingt ans bientôt, par les adversaires de l'auteur et même par plusieurs de ses partisans, plus debussystes que lui-même, inconsolables parce qu'il ne leur donnait pas un second *Pelléas* ou d'autres *Nocturnes*. Il n'était pourtant besoin que de prêter l'oreille pour reconnaître, en cette composition plus régulière, une délicatesse égale, avec des qualités nouvelles de force et d'abondance. Mais désormais le doute n'est plus possible, grâce à M. Toscanini, car personne jusqu'à ce jour n'avait comme lui dégagé, en ces tableaux d'une contexture riche et fouillée, la perspective de l'orchestre.

Poursuivant cependant son intelligent labeur, la *Société des études mozartiennes*, que dirige avec tant de zèle et de dévouement Mme Homberg, nous conviait à un concert d'œuvres religieuses, choisies et réunies par un goût avisé. Mozart avait quinze ans et suivait encore l'enseignement du P. Martini quand il écrivait, en 1770, la musique de ce psaume où déjà, sous une forme un peu scolaire, sa grâce innée se manifeste. La sonate pour orgue et orchestre, qui date de l'année suivante, montre le progrès accompli : l'auteur est maître de sa pensée dont il laisse intacte, en suivant cependant toutes les règles du genre, la fraîcheur juvénile. Les offertoires pour le Saint-Sacrement et pour la Vierge Marie ont été composés à Salzbourg, quand il venait d'atteindre sa vingtième année. Ce sont œuvres de foi, mais d'une foi heureuse et tendre, où l'âme innocente élève sa prière et reçoit la céleste clarté. Les

Vêpres solennelles pour un confesseur appartiennent à la période qui en sa brève existence fut celle de la maturité : il avait vingt-cinq ans. Le style a pris de l'ampleur, à la fois par la conduite des développements et la force des sonorités : à l'orgue et à l'orchestre à cordes accompagnant les voix s'ajoutent deux trompettes, un basson, trois trombones et deux timbales. Plus de ferveur aussi, mais sans inquiétude ; l'espérance toujours s'unit à la prière et les épreuves terrestres n'ont pu ternir cette confiance radieuse. Avec les notes de la gamme, les inflexions naturelles de la voix, le son des instruments, c'est, mise à la portée de l'oreille humaine, la musique d'un monde meilleur. Sous la direction solide et fidèle de M. Félix Raugel, l'exécution, qui réunissait Mme Malnory-Marsillac, Mlle Fiszel, MM. Cathelat et Hazart pour le quatuor vocal, et M. Georges Jacob à l'orgue, a été excellente ; les chœurs s'y sont particulièrement distingués par la justesse de la note et de l'accent. Il n'y a pas aujourd'hui un pays où l'on sache mieux qu'en France rendre hommage à Mozart.

LOUIS LALOY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE COMPROMIS DE GENÈVE

Être bon Français, c'est être bon Européen. La sécurité, la stabilité des frontières, indispensables au renouveau de la prospérité générale, la France ne les souhaite pas seulement pour elle-même. Elle est si convaincue que la solidarité entre la France et l'Angleterre est la condition nécessaire, — et qui pourrait devenir suffisante, — de la tranquillité et de la paix européennes que, dès qu'elle s'est trouvée dans l'obligation de définir nettement ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas accepter pour concilier les exigences de sa position continentale avec les desseins de la puissante thalassocratie britannique, elle cherche un terrain d'entente et un motif de collaboration. Même si sa bonne volonté est finalement déçue, comme il arrive parfois avec un Premier ministre tel que M. Ramsay MacDonald, elle ne la regrette jamais, car c'est au peuple anglais tout entier qu'elle s'adresse, à celui qui travaille et à celui qui repose dans nos cimetières militaires.

C'est en présence d'une telle situation que s'est trouvé, à Genève, notre ministre des Affaires étrangères. L'opinion britannique affirmait, en le déplorant, que la note du 17 avril et l'attitude de la France mettraient fin à la Conférence pour la limitation des armements. La proposition de M. Barthou, — dont notre précédente chronique annonçait le dépôt, — avait au contraire pour objet d'ouvrir de nouvelles perspectives à la Conférence. Tandis que M. MacDonald ne pensait qu'à en constater la fin en rejetant la responsabilité sur nos épaules, M. Barthou démontrait le mouvement en marchant et prouvait que la Conférence pouvait aboutir à un résultat pratique en lui donnant une méthode pour

travailler et un thème pour négocier. Une partie de la presse anglaise a voulu faire de l'initiative prise par M. Barthou un succès pour la politique de M. MacDonald et de sir John Simon. Il faudrait, dans tous les pays, que les journaux voulussent bien renoncer à chercher dans toute négociation, dans tout effort de conciliation, un succès pour les uns et un échec pour les autres; c'est en dénaturer l'intention et fausser le résultat.

M. Barthou, par son programme du 6 juin, n'abandonne rien de sa position, c'est-à-dire qu'il fait passer la sécurité au premier plan. Son texte, amendé d'un commun accord par l'Angleterre, les États-Unis et la France sur trois points qui n'en altèrent pas le caractère, a été adopté le 8 juin par la Commission générale à l'unanimité, moins les voix de l'Italie et de la Hongrie. Il mentionne comme désirable le retour de l'Allemagne à la Conférence. Deux comités se partagent le travail. L'un doit étudier les pactes régionaux de sécurité et le moyen de les adapter à la convention générale en préparation. M. Politis, l'éminent juriste qui représente si brillamment la Grèce à Paris et à Genève, en est le président. L'autre étudie les garanties d'exécution et les modalités d'un contrôle. La Conférence trouve donc, par l'initiative française et le rapprochement franco-britannique, un regain de vie. Elle peut élaborer une convention non seulement acceptable pour tous les États, mais utile et bienfaisante. Si l'Allemagne se refuse à y revenir sans conditions, elle portera la responsabilité de l'échec.

Le point de divergence reste que l'on croit généralement, en Angleterre, que, par des concessions, il serait possible de ramener l'Allemagne, tandis que l'on reste convaincu en France, que toute concession à l'Allemagne hitlérienne n'aurait d'autre effet que d'accroître son intransigeance et de stimuler ses appétits. Nous sommes en présence d'un fait qui constitue une violation flagrante du traité: le réarmement, déjà très avancé, des forces militaires, navales et aériennes du Reich. En changerait-on le caractère en le sanctionnant, comme on le souhaite à Londres et à Rome? Devrait-on, en outre, adresser des félicitations à l'Allemagne en déléguant M. Henderson à Berlin pour l'inviter à revenir à une Conférence qu'elle a quittée sans motif pour des raisons de tactique politique? C'est à ce jeu que nous refusons de nous prêter.

Mais il va de soi que le retour de l'Allemagne reste, en lui-même, désirable, puisque toute convention de limitation et de contrôle n'a d'intérêt que si elle est signée par l'Allemagne. Sans son

adhésion sincère, une seule politique reste possible, celle à laquelle, faute d'un accord d'une nature différente, recourt la France, celle des pactes de sécurité. Les Anglais et les Américains ont raison de les considérer comme un retour à la politique des alliances, mais ils ont tort de croire que cette politique est responsable de la dernière guerre. C'est tomber dans le sophisme bien connu : *post hoc, ergo propter hoc*. La volonté du gouvernement impérial allemand ou, comme le dit Bulow dans ses *Mémoires*, son ineptie, sont seuls responsables de la guerre (1). Reprenons la formule dont nous aimons à nous servir : la paix est assurée quand les États qui n'ont rien à gagner et beaucoup à perdre à la guerre sont notoirement les plus forts. Le gouvernement de M. Hitler s'est empressé de publier une note pour préciser que le baron von Lersner, à Genève, n'a parlé que de la Sarre et non du retour de l'Allemagne à la Société des nations et qu'un tel retour ne pourrait être envisagé « avant que la réalisation de l'égalité des droits allemands telle qu'elle ressort des négociations germano-anglo-italiennes soit assurée ». L'Allemagne veut un succès. La France ne pense pas qu'il soit opportun ou qu'il puisse être utile de le lui offrir. C'est tout le débat. Peut-être des entretiens que M. MacDonald a invité M. Barthou à avoir avec lui à Londres au commencement de juillet sortira-t-il une solution ? Nous en doutons, car la France n'a pas de concession à faire et M. MacDonald n'aime que les cotes mal taillées.

Le *Times*, qui puise souvent ses inspirations chez le Premier ministre, se renferme dans son affirmation coutumière : « Sans une large reconnaissance du droit de l'Allemagne à posséder des armements défensifs, il ne peut y avoir de possibilité d'un accord sur les armements. » Nous retrouvons dans ces quelques lignes les sophismes accoutumés et, au premier plan, l'absurde distinction entre les armements offensifs et défensifs. L'Angleterre est-elle prête à s'engager à apporter le concours de toutes ses forces à l'État, quel qu'il soit, qui serait attaqué par les forces « défensives » du Reich ? Non. C'est son droit. Mais alors que l'on cesse de nous rebattre les oreilles de cette turlutaine. Les forces aériennes que l'Angleterre possède et qu'elle estime insuffisantes puisqu'elle se dispose à les augmenter, sont défensives. Mais

(1) La démonstration exacte, lumineuse, complète, vient encore d'en être faite par M. Camille Bloch dans un excellent précis, *les Causes de la guerre mondiale*. Paul Hartmann ; in-16.

celles de l'Allemagne, qui produisent en Angleterre une alarme justifiée, pourquoi ne seraient-elles pas, elles aussi, défensives? Puérilités que tout cela, mais dangereuses puérilités. Le mieux serait tout simplement de décider la coalition obligatoire et automatique contre toute Puissance qui, d'après le critérium Politis-Litvinof, serait réputée avoir attaqué un autre État.

LES ENTRETIENS DE VENISE

Ces négociations, si sérieux qu'en soit l'objet, sont d'abord et avant tout une escrime qui dissimule des « épreuves de force ». La politique de l'Italie apparaît, de ce point de vue, particulièrement subtile ; elle aime à mener de front plusieurs intrigues, dont l'objet est de s'assurer à elle-même un rôle d'équilibre et d'arbitrage. Les entretiens du Duce et du Fuhrer aux environs de Venise, les 14 et 15 juin, paraissent avoir eu ce caractère. Les commentaires que la presse du monde entier a répandus à flots autour de cette entrevue ne doivent pas nous faire illusion : sur les propos qu'ont pu échanger en tête-à-tête les deux dictateurs qui exercent en Allemagne et en Italie un pouvoir que ne connurent jamais un Guillaume II ou un Victor-Emmanuel, nous n'avons pas d'informations précises.

Jadis, quand venaient en Italie les souverains de la Triplice, Guillaume II, casqué et empanaché, François-Joseph, auréolé de toute la gloire des Habsbourg, le roi d'Italie faisait, en face de ses alliés, figure de parent pauvre. Voici aujourd'hui le Duce, portant la chemise noire et les galons de caporal de la milice fasciste ; il reçoit à sa descente d'avion le chancelier du Reich allemand, successeur de Bismarck, vêtu d'un imperméable beige et coiffé d'un chapeau mou. Cette fois, c'est le chancelier allemand qui a la mine du parent pauvre. Ainsi se marque la différence des époques et des pouvoirs. Le fils du forgeron des environs de Forli et le petit bourgeois autrichien de Braunau, si despotique que soit leur autorité, sont sortis du peuple et restent en contact avec le peuple dont ils incarnent l'âme et réalisent en leur personne la profonde unité. Cette similitude d'origine de leurs pouvoirs respectifs, le fait qu'ils sont l'un et l'autre le chef d'un parti organisé, fermé et armé, qui a mis la main sur l'État national et qui s'identifie à lui, crée entre eux certaines affinités; ils s'attribuent la gloire d'être

les colonnes d'un ordre nouveau, les fondateurs d'une Europe rajeunie. La révolution raciste, si différente qu'elle soit de la révolution fasciste, l'avoue cependant pour sa mère ou sa sœur aînée. Comment, dans une certaine mesure, une solidarité fasciste ne se développerait-elle pas dans une atmosphère de commune idéologie ?

Mais l'idéologie n'est pas l'élément qui domine dans la politique de M. Mussolini. C'est M. Hitler qui a pris l'initiative d'une rencontre avec le Duce ; c'est lui qui éprouve le besoin de lui exposer les difficultés de sa situation. Le Chef du gouvernement italien a volontiers profité de l'occasion pour ménager à sa politique des combinaisons plus variées et faire valoir à plus haut prix l'importance de son concours. Mais il est vraisemblable que M. Mussolini a évité de prendre des engagements. Le fascisme italien, durant les premiers mois de la révolution nationale-socialiste, aimait à regarder les Chemises brunes d'Allemagne comme taillées sur le modèle des Chemises noires d'Italie ; mais l'esprit subtil et avisé des Italiens fut choqué par les lourdes bévues du racisme germanique. Comment pouvait-on, à la fois et sans nécessité, s'aliéner l'influence que les Israélites représentent dans la finance internationale et dans la presse, blesser les consciences catholiques, alarmer les convictions luthériennes, combattre chez soi le communisme sans trouver le moyen de ménager le gouvernement de Moscou ? L'espèce de logique brutale et sans nuances des chefs nazis devait inquiéter et éloigner l'intelligence plus souple et moins mystique des Italiens. On imagine volontiers M. Mussolini faisant à M. Hitler d'amicales remontrances sur les difficultés où il risque de s'enlizer. Mais on se représente aussi le Fuhrer invoquant la camaraderie fasciste. La popularité personnelle de M. Hitler est sans doute intacte et son pouvoir incontesté, mais la nation allemande attend encore cette ère de gloire et de prospérité que le III[e] Reich devait apporter à ses fidèles. L'Allemagne a besoin d'un succès, fût-il de façade, par exemple, une rentrée brillante à Genève précédée d'une reconnaissance éclatante de l'égalité des droits, une réconciliation avec la Russie soviétique que M. Mussolini, le premier, a su ménager et que M. Hitler s'est aliénée, ou mieux encore une renonciation de l'Italie au veto qu'avec la France et l'Angleterre elle oppose au désir passionné du Fuhrer de favoriser en Autriche le succès des nazis, prélude de l'Anschluss. Les réalisations du

national-socialisme dans l'ordre extérieur sont vraiment trop éloignées de ses promesses et de ce que le peuples fanatisés attendent de lui. Il appartient à l'Italie fasciste de sauver en Allemagne l'avenir du fascisme sous sa forme germanique.

Comment ne pas croire que de tels propos ont trouvé place dans les entretiens de Stra et du Lido ? Les communiqués officieux obligent à se demander si un accord ne serait pas intervenu aux dépens de l'Autriche ? Le chancelier aurait consenti à respecter l'indépendance de l'Autriche, au moins durant une certaine période, mais on lui aurait promis une « normalisation » du régime de M. Dollfuss. Qu'est-ce à dire, sinon que les nazis retrouveraient la liberté de leur propagande destructrice et obtiendraient une participation au pouvoir ? S'il en était ainsi, par la porte entr'ouverte le flot brun se précipiterait et emporterait l'œuvre encore fraîche de l'énergique Dollfuss. Ou les mots n'ont pas de sens, ou c'est quelque chose de ce genre que M. Mussolini aurait concédé à son hôte. Comment admettre cependant que le Duce pourrait se prêter à une comédie aussi dangereuse pour ses propres intérêts ? Et pour quel plat de lentilles aurait-il sacrifié cette indépendance qui est la condition première de la sécurité italienne du côté de l'Autriche ? Mieux vaut conclure que, malgré les termes inquiétants de ce communiqué de presse, nous sommes mal renseignés sur les résultats des entretiens de Venise, et attendre le développement des actes.

Quoi qu'il en soit, les entretiens de Venise qui, — on l'annonce déjà, — seront suivis d'une visite de M. Mussolini en Allemagne, auront une répercussion considérable. C'est la première fois, depuis la fin de la guerre, qu'un chef du gouvernement allemand est accueilli sur une terre étrangère avec des honneurs et des marques d'amitié qui prennent dans ce cas particulier une importance spéciale. Cet accueil réservé à l'élu du peuple, à celui qui porte ses espérances et sa foi en l'avenir a été très sensible à l'opinion allemande. Le peuple allemand est atteint de la manie de la persécution ; il croit discerner de noirs complots contre lui, quand il se trouve en présence des conséquences naturelles de ses propres fautes. Il subsistait en Allemagne certaines défiances à l'égard de l'Italie en raison de son rôle et de son choix dans la Grande Guerre ; on peut croire que ces préventions sont dissipées et le Duce a le droit de penser que c'est un bénéfice pour son pays. La diplomatie italienne entend réserver en toute

circonstance la liberté de son jugement et de ses actes ; elle espère par cette méthode accroître le prix de son adhésion ou la force de son opposition. Il ne lui déplaît pas de chaperonner l'Allemagne et, si l'on ose dire, d'apprivoiser son Fuhrer. Dans toute la mesure où la paix et la sécurité générales en profiteront, on doit lui en savoir gré. Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que, dans ce rôle, elle n'éprouve quelques déceptions.

Si l'entrevue de Venise est dirigée contre quelqu'un, c'est certainement contre la politique française. Le rapprochement très net qui s'est dessiné depuis quelques mois entre la France et la Russie soviétique sur le terrain des intérêts et de la sécurité, le « Locarno oriental » qui semble se préparer, soulèvent en Italie et en Angleterre des critiques assez âpres. L'Italie fasciste a, la première, donné l'exemple d'une entente avec le gouvernement bolchéviste, alors qu'il était encore dans toute sa virulence ; cette politique ne lui a rien rapporté, mais il lui déplaît de voir la France, à son tour, s'en servir. A peine peut-on dire que la France ait choisi cette politique; elle s'est imposée à elle comme une mesure de précaution et de sécurité, non de prédilection. C'est la menace d'une Allemagne réarmée qui a inquiété le gouvernement de Moscou et l'a incité à chercher, dans une entente avec ses voisins et avec la France, une protection contre l'expansion vers l'Est annoncée par l'Allemagne hitlérienne. Il y a là, en quelque sorte, une loi de physique politique qui, dès que l'Allemagne s'agite et devient menaçante, porte ses voisins de l'Est et ceux de l'Ouest à s'épauler. Personne en Europe n'est fondé à s'en étonner, encore moins à s'en inquiéter, car, si nous avions obtenu la garantie anglaise, nous ne serions pas tentés de chercher une contre-assurance continentale. Et si M. Mussolini n'avait pas depuis longtemps adopté une attitude revisionniste pour s'assurer l'alliance hongroise et la confiance de l'Allemagne, les États menacés n'éprouveraient pas le besoin de se grouper pour opposer leur volonté de stabilité à ses velléités de bouleversement. Il y a en politique une logique inéluctable dont il n'est au pouvoir de personne d'arrêter les effets. Et quant à l'Allemagne, on dit que ses chefs s'étonnent et se scandalisent de la politique orientale de la France. Que ne relisent-ils *Mein Kampf*, que l'on nous interdit de publier en français, mais que nous connaissons cependant ? Que ne regardent-ils l'éducation qu'ils donnent à la jeunesse, le ton des journaux, le thème des discours officiels ? Les

canons, les avions ne nous inquiéteraient pas, s'ils n'étaient maniés par un peuple chez qui l'on entretient la mystique de la force et la passion de la puissance.

C'est un fait que la collaboration pour la paix qui s'établit entre la France et la Russie soviétique et que la consolidation des frontières dans l'Europe orientale indisposent l'opinion britannique. La reconnaissance du gouvernement soviétique par la Tchécoslovaquie et la Roumanie, bientôt sans doute par la Yougoslavie, sont, personne n'en doute, le prélude de l'entrée de l'U. R. S. S. à la Société des nations. Certains journaux britanniques, faisant écho à la presse hitlérienne, s'en alarment, comme s'il s'agissait de réaliser l'« encerclement de l'Allemagne ». Il faudrait pourtant prendre garde de ne pas ressusciter cette absurde et dangereuse légende qui a fleuri de 1904 à 1914 et qui a été l'un des prétextes de la guerre. Le *Times* du 13 juin écrit : « Pour les gouvernements étrangers qui tiennent à de bonnes relations avec l'Allemagne, il n'y a rien de plus déconcertant que la rapidité avec laquelle se réalise l'encerclement de ce pays. Cet encerclement n'est pas le résultat d'une malveillance délibérée, comme le prétendent les Allemands ; c'est la réaction qui devait fatalement suivre l'explosion de l'ambition allemande. » Si cela est vrai, pourquoi n'en pas tirer les conséquences ?

En réalité, ce que redoute une partie de l'opinion britannique et italienne, c'est un accroissement de l'influence française par la stabilisation de l'Europe orientale. La diplomatie britannique paraît appréhender l'annulation des clauses du traité de Lausanne qui prescrivent la démilitarisation des Détroits et des rives de la Marmara ; elle voit déjà la Russie, qui cependant n'est plus une Puissance maritime, invitée à la Conférence navale de 1935 et cherchant à y faire accepter un pacte de sécurité pour la Méditerranée, un autre pour la Baltique, et un troisième pour le Pacifique. C'est apercevoir de bien loin un péril imaginaire.

Le *Daily Telegraph*, dont on sait les accointances avec le *Foreign Office*, voit dans la politique orientale les raisons profondes d'un rapprochement entre l'Italie et l'Allemagne dont l'entrevue de Venise serait le signe. « M. Mussolini cherche à établir avec l'Allemagne un arrangement qui écarte du bassin danubien les menaces de conflit et qui donne à l'Italie toute tranquillité pour développer son action économique dans le Proche-Orient. » Mais s'il ne s'agissait que d'action économique, l'organisation d'un

Orient pacifié et stabilisé ne serait pas, au contraire, un obstacle. « Il faut aussi, continue le journal britannique, faire équilibre au groupement de la France et des États de l'Europe orientale... Un compromis politique respectant l'indépendance de l'Autriche et comparable à l'accord germano-polonais, fonderait sur une base plus ferme les rapports entre Berlin et Rome. La voie qui mène à un tel arrangement a été préparée par la récente activité de M. Litvinof. Le succès que celui-ci a remporté du côté de la France, de la Turquie et des États balkaniques a produit comme réaction naturelle et inévitable un rapprochement entre l'Allemagne et l'Italie... Nous pouvons nous attendre à voir le Duce pencher de plus en plus du côté de l'Allemagne. Et non pas contre la France, mais contre les associés de la France dans les affaires du Proche-Orient où les intérêts de l'Italie, déjà considérables, s'accroissent rapidement. »

Pacte balkanique, récemment renforcé par le coup d'État militaire et le changement de gouvernement à Sofia, activité pratique de la Petite Entente dont la session à Bucarest coïncide avec le voyage de M. Barthou, rapprochement entre la Russie et la Roumanie, entre la Russie et la Pologne, proposition soviétique d'un pacte de sécurité pour les États baltiques, rapprochement qui se prépare entre la Pologne et la Lithuanie, visite récente de M. Barthou à Varsovie et à Prague, visite actuelle de notre ministre des Affaires étrangères à Bucarest et à Belgrade, projet déjà très poussé d'admission de l'U. R. S. S. dans la Société des nations, tout cela constitue un ensemble impressionnant, mais qui ne menace personne et qui devrait paraître heureux à tous les amis de la paix et de cette stabilité politique si indispensable à un renouveau économique. Cependant, le son de cloche qui nous vient d'Italie et d'Angleterre ne doit pas être négligé. Le travail d'apaisement et de pacification auquel la diplomatie française a pris une large part n'a de pointe contre personne ; mais il inquiète certains peuples à l'amitié desquels nous attachons du prix. Il est superflu de rappeler les dangers qu'une intimité avec la Russie bolchéviste, dans l'état politique et moral où elle se trouve encore, pourrait comporter pour la France et ses colonies. Ce qui a été fait nous a été imposé par les circonstances. Il convient de ne pas aller plus loin ; ce serait dépasser le but.

M. BARTHOU A BUCAREST ET A BELGRADE

Il n'était pas besoin de ces succès diplomatiques pour préparer au ministre français des Affaires étrangères un accueil enthousiaste et triomphal dans la capitale de la Roumanie ; ils sont venus cependant s'ajouter au vieux capital d'amitié politique et de fraternité spirituelle que l'histoire a créé entre les Roumains et les Français et que la Grande Guerre et les traités qui ont fondé la Grande Roumanie ont encore augmenté. Ce peuple intelligent et fin, qui a le sentiment de l'éminente dignité de ces peuples latins que son poète Basile Alexandri a célébrée comme Mistral, qui a témoigné, durant les heures tragiques de la guerre, aux officiers français une si émouvante confiance, a compris tout le sens et toute la portée, dans les circonstances actuelles, de la visite d'un ministre des Affaires étrangères qui est en même temps l'un des plus illustres représentants de la haute culture française. Toute la nation, depuis le roi Carol et ses ministres jusqu'aux plus humbles paysans, sans distinction de parti ou de groupe, a vibré à l'unisson. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu en Roumanie pareil enthousiasme.

Les paroles officiellement échangées ont souligné le caractère d'une telle manifestation : la Roumanie repousse toute atteinte à son intégrité, toute modification de ses frontières, toute revision des traités. La réalisation de son unité nationale est récente : elle a besoin de longues années de tranquillité pour achever de la cimenter ; l'amitié de la France et la consolidation de la sécurité dans le Proche-Orient les lui assurent. M. Titulesco, ministre des Affaires étrangères, dont l'activité éclairée a obtenu de si brillants succès, a impétueusement précisé le sens d'une telle visite. A la séance de la Chambre où M. Barthou, au milieu d'une tempête d'acclamations, reçut, sur la proposition de M. Tataresco, président du Conseil, le titre de citoyen d'honneur de Roumanie, M. Titulesco termina son discours par ces paroles solennelles : « Au nom de la nation roumaine, je tiens à proclamer en votre présence aux yeux du monde, que si jamais on s'imaginait pouvoir nous demander un mètre carré du territoire national que nous possédons actuellement, la réponse invariable des Roumains serait : Non ! Non ! Jamais !... Entre ceux qui veulent l'intangibilité de ses frontières et ceux qui ne parlent que de la mutiler, la Roumanie

a fait son choix. » En termes heureux, M. Barthou, dans sa réponse vibrante et élevée, parla de « la fraternité séculaire de la Roumanie et de la France », dont son voyage apportait une nouvelle et éclatante preuve, et termina, aux acclamations de l'assemblée : « Vos frontières sont et seront toujours à vous. Sachez que si un centimètre carré de la terre de votre pays est touché, la France sera à côté de vous. » De ces fêtes magnifiques, on voudrait pouvoir rapporter tous les détails. Nos lecteurs connaîtront, à l'heure où ils liront ces lignes, le récit de la visite que M. Barthou rend à Belgrade au roi de Yougoslavie, à son gouvernement et à ses peuples ; ils sauront qu'elle ne le cède ni en enthousiasme ni en résultats politiques à l'inoubliable triomphe de Bucarest.

LE DISCOURS DE M. VON PAPEN

De l'entrevue de Venise et des conseils amicaux que M. Hitler semble être venu demander à M. Mussolini, comment ne pas rapprocher le singulier et courageux discours que M. von Papen, vice-chancelier du Reich, a prononcé le 17 juin à l'Université de Marbourg et dont le gouvernement a interdit à la presse de publier le texte ? Depuis le 30 janvier 1933, dans le silence obligatoire de la tribune et de la presse, aucune voix discordante ne s'était élevée pour une critique du régime. Et c'est aujourd'hui M. von Papen, dont l'initiative a décidé le maréchal Hindenburg à remettre le pouvoir au favori des foules, à Adolf Hitler, et qui peut-être le regrette, qui, le premier, fait entendre une voix angoissée et sévère. Le régime s'intitule « national-socialiste ». Il est, en effet, à la fois nationaliste-conservateur et révolutionnaire. M. Gœbbels, M. Gœring représentent la tendance des masses allemandes qui rejettent et les anciennes dynasties et l'influence prédominante des hobereaux et du grand patronat, tandis que M. von Papen incarne la vieille Prusse traditionaliste et nationaliste. Entre les deux tendances, le Fuhrer manœuvre habilement et garde son prestige et sa popularité. Que le vice-chancelier ait osé élever la voix, d'accord, semble-t-il, avec le Président, c'est le signe que l'heure approche où il faudra que M. Hitler choisisse. Et que le chancelier n'ait pas craint d'interdire la publication d'un discours du vice-chancelier, c'est l'indice que le différend est aigu.

La critique impitoyable de M. von Papen s'en prend à tout le

système hitlérien. Il estime que le gouvernement est assez fort pour supporter « des critiques convenables et loyales » ; il se plaint de l'ardeur excessive des jeunes révolutionnaires qui qualifient de réactionnaires les conservateurs attachés à leur devoir. Le système du parti unique n'est justifié que temporairement, pour établir un régime nouveau. Les discussions religieuses sont sévèrement jugées. Les Allemands ne doivent pas oublier « que la doctrine chrétienne est la force de toute la pensée occidentale. La lutte qui s'engage décidera si le nouveau régime sera chrétien ou se perdra dans un idéalisme pseudo-religieux... L'humanité, la liberté et l'égalité devant les juges sont des notions chrétiennes et germaniques, non des expressions du libéralisme. Le fondement des États, c'est la justice. » On doit aussi s'élever « contre le faux culte de la personnalité ». Enfin, « il est temps de résoudre le dualisme entre le parti et l'État... La nation endurera de lourds sacrifices, à la condition que l'on n'interprète pas chaque critique comme une méchanceté et qu'on ne stigmatise pas comme ennemis de l'État les patriotes qui désespèrent. »

Un tel discours, dans un pays condamné au silence, est, même et surtout si on cherche à l'étouffer, un acte ; il marque une date. Désormais, entre M. von Papen et M. Gœbbels, le conflit est déclaré. Le vice-chancelier a, dit-on, offert sa démission, qui a été refusée. Au moment où a presque disparu la couverture or de la circulation monétaire et où l'Allemagne fait banqueroute à sa signature, les paroles de M. von Papen illustrent de façon saisissante ce que disait ici, le 15 juin, M. Robert d'Harcourt et ce que nous écrivions nous-même. La chape de plomb de l'autocratie policière n'étouffe pas la pensée et n'impose pas la satisfaction. Le jour où il faudra que le Fuhrer se prononce, s'il penche à gauche, du côté de ses origines, qui peut dire jusqu'où il glissera, et qui sait alors si n'interviendra pas la Reichswehr avec M. von Papen et toute l'armature sociale de la vieille Prusse ? Raison de plus pour nous de garder, avec de bonnes finances et une solide armée, un gouvernement fort et libre.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

rt
se
ui
ur
o-
li-
as
ée
ne
t...
ns
ne.
ver
ps
ra
ue
pas

me
te.
est
été
la
sa
sis-
ce
tie
on.
he,
qui
pen
lus
ée,

N

sa
ju
Ja
de
nu
ur
ob

cu
A
lu
pa

av
tr
su
pl
av

15

A SAINTE-HÉLÈNE [1]

I

LA « PETITE ISLE »

Napoléon n'avait voulu atterrir qu'à nuit close pour n'être point vu. Mais tous les habitants étaient là, sur deux haies, avec des lanternes, et c'est sous leurs yeux luisants, dans leurs murmures, qu'il fut conduit par Cockburn jusqu'à une manière d'auberge, à l'entrée de l'unique rue de Jamestown, contre un jardin public planté par la Compagnie des Indes. On l'appelait le maison Porteous. Elle était propre, nue, pourvue de meubles communs. L'Empereur s'établit dans une chambre au premier étage. Son service avait emporté les objets accoutumés. Il se coucha presque aussitôt.

Il dormit mal. A l'aide de son flambeau couvert, il lut. Des curieux s'attroupaient sous ses fenêtres, il les entendait parler. A l'aube, il se leva. Cockburn vint bientôt le chercher pour lui montrer Longwood. L'Empereur tardant un peu, il s'impatienta. Napoléon le sut et dit :

— Monsieur l'amiral est un grossier personnage.

Il descendit et se mit en selle. Le cheval que Cockburn lui avait fait amener était un bel arabe noir. Ali l'avait essayé et trouvé doux. Accompagné de l'amiral, de Bertrand et d'Ali, il suivit la rue, bordée de maisons à vérandas, garnies de plantes exotiques, et d'où sortaient des cris de perroquet. Tout avait un air vieillot d'Inde portugaise. Des femmes jaunes et

(1) Voyez *Vers Sainte-Hélène*, par Octave Aubry, dans la *Revue* des 1er et 15 décembre 1933 et 1er janvier 1934.

brunes comme des poteries, aux larges yeux sans regard, des groupes d'enfants vêtus de loques bariolées, assis sur les perrons disjoints, les mains sur les genoux, le regardaient passer. On lui fit prendre une ruelle qui, à gauche, escaladait la falaise noire. Elle devint presque aussitôt un lacet de montagne qu'un parapet de pierres sèches séparait seul de l'abîme. De l'autre côté, le chemin était bordé d'aloès géants et de cactus pareils sous la broderie de leurs fruits pourpres à des entrelacs monstrueux de cobras.

Nature âpre, tourmentée, terrible, Sainte-Hélène est le débris d'un volcan, l'un des plus puissants qui aient jailli des mers à l'époque où l'Afrique et l'Amérique venaient, croit-on, de se séparer. Précipices, crêtes, entassements de roches violacées et brunes, que des millénaires de pluie, de vent et de soleil n'ont pu que rider, sont les scories de l'immense cratère englouti au sud de l'île, à Sandy-Bay (1).

A mesure que montaient Napoléon et sa suite, ils voyaient changer le paysage. A certains détours de la route, il rappelait la Provence, la Corse. Plus de palmiers, de bananiers. Jamestown les gardait dans sa chaude crevasse. Sur les pentes calcinées croissaient des pins, des oliviers, de petits chênes verts et une sorte de saule africain qui sait résister à l'altitude et aux chèvres. Rien de tropical en vérité. Napoléon pouvait se croire sur un morceau d'Europe qu'autrefois, dans le désordre d'un monde qui se fige, le flux des océans avait emporté au delà de l'équateur.

(1) Sainte-Hélène, découverte le 21 mai 1502 par Juan de Nova Castella, navigateur portugais, fut occupée par les Hollandais, puis par la Compagnie des Indes orientales (1651). L'île, la plus isolée de tout l'Atlantique, à sept cents lieues du Brésil, à quatre cent soixante lieues de la plus proche côte africaine, a seize kilomètres de longueur sur douze de large, avec une superficie égale à celle de Jersey. Quoique tout près de l'équateur (16° de latitude sud), Sainte-Hélène, en raison de son élévation au-dessus de la mer (de trois cents à mille mètres), offre un climat tempéré. Jamais moins de dix degrés centigrades, jamais plus de vingt-huit degrés. L'été commence le 22 décembre, l'hiver le 21 juin. Les pluies et les brouillards règnent surtout l'hiver, avec d'assez fréquentes éclaircies. Mais l'île, véritable navire à l'ancre, est en toutes saisons sous l'influence de la mer et il y pleut souvent aussi l'été. Le vent du sud-est, l'alizé, assez doux alors, atteint en hiver une violence et une continuité qui, en terrain découvert, le rendent presque insupportable.

La population, qui devait s'accroître après l'arrivée de Napoléon au point de s'élever en 1820 à 7998 âmes, se composait en 1814 de 3395 blancs, civils ou militaires, 1218 esclaves noirs, 489 noirs libres, 293 Chinois, 116 Hindous et Malais. *Archives de Jamestown, 1814.*

Quand il atteignit la crête, il longea à sa gauche un vaste entonnoir calciné que les gens du pays appelaient le *Bol à punch du Diable*. Derrière les cavaliers, dominant les vallées de velours ras, se dressait la chaîne de Diane, boisée, où s'accrochaient des nuages. A un endroit nommé Hutt's Gate, on tourna et prit une piste, tracée au sommet d'une espèce d'isthme qui, entre deux vides de mille pieds, menait à Longwood.

Ils arrivèrent enfin à deux piliers de pierre, flanqués de logettes blanches (1). Là s'ouvrait une avenue de six cents pas qui conduisait à la maison choisie par Cockburn pour devenir la résidence de Napoléon. On l'apercevait de loin, sur un plateau désert, à peine ondulé, où croissaient quelques arbres tordus par le vent. Une sorte de petite ferme composée de bâtiments disparates, coiffés d'ardoises. A l'est s'étendait un bois de gommiers (2), clairsemés et pâles. Devant la maison, sur le tapis d'herbe jaune, des moutons étiques, à grosse queue, paissaient. Cette vue plus tard accablera Napoléon. Mais tout d'abord il en reçut une impression assez favorable. Après l'ingrate route, entre des escarpements sourcilleux, cette vaste plate-forme lui offrait un repos. Le soleil brillait, l'air était doux. L'amiral affirma à l'Empereur que Longwood, occupé pendant les mois chauds par le colonel Skelton, lieutenant-gouverneur, était frais et salubre, et qu'après les aménagements nécessaires, les Français s'y trouveraient à l'aise et maîtres de leurs mouvements. Il ne dit pas, — sans doute ne le savait-il point encore, — que là s'amassent les brouillards les plus denses et que l'alizé sans répit y souffle durant des mois. A vrai dire, il n'avait guère eu le choix. Point de résidences à Sainte-Hélène entre lesquelles il pût hésiter. Peu de maisons véritables dans l'île, surtout des bungalows et des cottages. Il ne pouvait penser au château de Jamestown, vieille bâtisse spacieuse, mais sans jardins, dès le printemps étouffante, et située trop près de la rade pour ne pas faire craindre toujours l'évasion. Plantation House, habitation du

(1) Longwood est situé à un peu plus de cinq milles anglais de Jamestown, plus de huit kilomètres.

(2) Les gommiers sont des arbres grêles, de cinq à six mètres de haut, qui ne donnent guère d'ombre et dont les fleurs ressemblent curieusement à des asters.

gouverneur, dans un site abrité, entourée d'un grand parc, possédait de beaux appartements, avec une large vue sur la mer. Mais elle était difficile à garder. Et du reste, la Compagnie des Indes, en prêtant l'île à la Couronne, avait stipulé que cette demeure devrait continuer d'être affectée au gouverneur. Le cabinet anglais n'entendait pas l'en priver en faveur de son prisonnier, qu'il désirait maintenir sur un rang inférieur au chef de la colonie. Avant tout, il voulait le placer en un lieu d'où la fuite serait impossible. Que ce lieu fût aride, sans verdure, affligé par les sautes brusques du temps, souvent privé d'eau, qu'importait? Inabordable de la côte, entouré de ravins à pic, sous la vue directe du camp de Deadwood où Bingham déjà plantait ses tentes, Napoléon et ses amis n'y feraient pas un geste dont, par signaux optiques, le gouverneur ne dût être aussitôt averti.

A sa descente de cheval, le colonel et Mme Skelton, avec respect et bonne grâce, accueillirent l'Empereur. Il se promena avec eux, puis entra dans le salon où un déjeuner était servi à l'anglaise. Mme Skelton, grande blonde fanée, parlait un excellent français. Napoléon prit plaisir à causer avec elle. Il visita la maison : cinq pièces, petites, avec d'assez nombreuses dépendances. Il fit encore quelques tours dans le jardin, puis demanda son cheval. En redescendant vers Jamestown, sans répondre, il entendit l'amiral énumérer les travaux qu'il projetait pour agrandir Longwood qu'à la réflexion il jugeait mesquin. L'Empereur trouvait mélancolique ce plateau sans ombrage. Mais du moins pourrait-il s'y promener en terrain plat, en calèche ou à cheval, sans courir le risque de tomber dans un gouffre. Il y serait enfin à soi-même, il échapperait aux hommes entre qui, depuis tant de jours, la vie à bord l'avait serré... La solitude ne l'effrayait pas ; au moins il aurait ses souvenirs, le travail, la marche, et, ce qu'il aimait par-dessus tout, une étendue de ciel...

LES BRIARS

On était à un mille environ de la vallée où se glisse Jamestown, quand il aperçut à sa gauche, non loin de la route, dans des jardins luxuriants, une habitation à l'indienne, pourvue d'un seul étage. Une avenue de figuiers banians y

conduisait. Plantés sur une infinité d'escarpements et de terrasses, de gros laquiers, des palmiers, des manguiers, des bananiers, des grenadiers, des citronniers lui faisaient un cadre vert et mouvant. Derrière, tombant de la roche, taillée en forme de cœur, une mince chute d'eau s'enveloppait de vapeur d'argent. Des fleurs d'Europe, roses blanches et géraniums ; des fleurs de pays chauds, magnolias, camélias, hibiscus, poussaient partout en buissons. Enfermé dans ses montagnes de lave, abrité de la mer par un mamelon, ce coin de terre montrait, à l'encontre de Longwood, si européen, une grâce exotique dont Napoléon fut charmé. Il demanda à le voir.

Le domaine, appelé les *Briars* (1), appartenait à William Balcombe, pourvoyeur, et agent financier de la Compagnie des Indes, qui venait justement d'être chargé par le colonel Wilks de fournir tout ce qui serait nécessaire à l'installation de Napoléon dans l'île. Il était, disait-on assez à la légère, fils naturel du Prince-Régent. Envoyé à Sainte-Hélène, il emplissait ses poches de son mieux, pour les vider sitôt après. Bel homme gras aux cheveux blonds ondés, il était gai, bon vivant, adroit et serviable. A ce moment, la goutte le tenait au lit. Sa femme, et ses quatre enfants, deux filles et deux garçons, reçurent l'Empereur. Avec eux il parcourut le jardin et, avisant un charmant pavillon, élevé sur un tertre où, aux jours chauds, les Balcombe offraient le thé et même donnaient de petits bals, il demanda s'il ne pourrait s'établir là, en attendant que Longwood fût aménagé. Le pavillon ne comportait qu'une seule chambre de vingt pieds sur quinze, percée de deux portes et de six fenêtres (2), mais décorée avec élé-

(1) Les Églantines. On trouve encore aujourd'hui, dans les jardins abandonnés des Briars, d'énormes buissons d'églantiers à larges fleurs d'un blanc rosé.

Les Briars, quand les Balcombe les quittèrent, furent occupées par l'amiral Plampin, puis par son successeur l'amiral Lambert. La Compagnie des Indes les racheta ensuite et remplaça les jardins par une vaine culture de mûriers. L'*Eastern Telegraph Company*, qui les possède aujourd'hui, a installé ses services et logé ses employés dans de grands bâtiments de briques qui gâtent la pittoresque vallée. Le pavillon habité par l'Empereur a été pourvu d'annexes et chargé d'un toit qui le défigurent. Le bungalow des Balcombe est en ruine. Les fourmis blanches s'y sont attaquées et, d'ici à peu de temps, il s'effondrera tout à fait.

(2) Dans le style Adams. Ce qui en reste aujourd'hui est d'un détail ravissant. Les portes et l'encadrement des fenêtres sont du goût le plus délicat. En 1805, Wellington, revenant de l'Inde, avait habité ce pavillon.

gance. Au-dessus, une soupente partagée en deux galetas. Napoléon ne désirait rien tant que d'éviter la curiosité indiscrète de Jamestown. Les Balcombe s'empressèrent. Ils offrirent leur maison : Napoléon refusa, ne voulant point, dit-il, que sa présence changeât rien à leurs habitudes. Cockburn, qui avait pensé lui-même à s'établir au pavillon, se désista. Napoléon demeura aux Briars et renvoya Bertrand à Jamestown, le chargeant de prévenir Las Cases et Marchand qu'il les attendait.

Deux heures après il était installé. Son petit lit, son lavabo, son nécessaire, quelques meubles prêtés par les Balcombe garnissaient sa chambre. Las Cases était là, à ses ordres. Sous un appentis trouvé dans le jardin, Cipriani et Marchand s'affairaient autour du dîner apporté de la ville dans des paniers et qui fut servi devant sa porte à l'Empereur sur une table boiteuse.

Les autres Français devaient demeurer à Jamestown, mais viendraient chaque jour aux *Briars*. Napoléon était mécontent du grand-maréchal. Il lui reprochait de l'avoir laissé trop mal loger à la maison Porteous. Les Montholon et Gourgaud se montrèrent déçus d'un arrangement qui les écartait de la familiarité de l'Empereur. Ils jalousaient la faveur de Las Cases, se disputaient entre eux et, chaque fois qu'ils montaient aux Briars, fatiguaient Napoléon de leurs plaintes.

L'amiral avait détaché un officier d'artillerie, le capitaine Greatly, et deux sergents pour garder son prisonnier. Méfiance excessive qui irrita Napoléon au point qu'il refusa de recevoir Cockburn, tandis qu'il se promenait sous ses yeux avec Mme Bertrand.

Campé comme au bivouac, mais distrait par les aspects d'une vie si nouvelle, amusé par le train des Balcombe, servi à genoux par Las Cases et Marchand, il ne s'ennuyait pas dans cette vallée tiède qui, cultivée par des hommes de couleur, lui évoquait, disait-il, *Paul et Virginie*.

BETZY BALCOMBE

Le matin il descendait au jardin pendant qu'on balayait sa chambre, déjeunait sous un berceau de vigne, puis travaillait avec Las Cases. Après avoir corrigé la dictée de la

veille, recopiée par le jeune Emmanuel, il dictait jusqu'à cinq heures. Il marchait dans le dédale rocheux des terrasses jusqu'au moment du dîner. Presque toujours, il y rencontrait les filles de Balcombe, Jane et Betzy, qui, d'abord effrayées par Napoléon, s'étaient vite familiarisées avec lui.

Elles portaient des jupes courtes, des pantalons blancs serrés à la cheville, des corsages à collerette et des bavolets. Jane avait seize ans. Elle était brune, tranquille, un peu balourde. Sa sœur, de deux ans plus jeune, était une fillette mal élevée et jolie, avec des cheveux blonds qui s'échappaient toujours des rubans, des yeux bleus aigus, brillants, une petite bouche rose qui disait cent impertinences, mais que l'on pardonnait parce qu'elle avait de la grâce. Sous ce climat elle avait mûri précocement de corps, sinon d'esprit. Ses propos étaient d'une enfant, quand elle avait déjà la gorge d'une femme. Elle traitait Napoléon en vieil oncle, se pendait à son bras, cueillait pour lui des fruits et des fleurs, lui adressait dans un français assez bon des questions folles et éclatait de rire à son nez. Las Cases n'aimait pas Betzy. Il était choqué de ses façons, trouvait « cette fille ridicule ». Mais Napoléon se prêtait à ses jeux. « Je me crois au bal masqué », disait-il. Cette fantaisie le reposait des airs cérémonieux de son confident, des causeries sans fin sur des sujets de guerre et d'histoire dont le chambellan gardait notes pour son profit futur.

Une petite Legge, fille d'amis des Balcombe, qui vint dans les premiers jours aux Briars, craignait fort le « général Buonaparte ». Bonne pièce, Betzy courut avertir Napoléon, qui parut aussitôt chez les Balcombe, les cheveux ébouriffés, secouant la tête avec d'affreuses grimaces et un sinistre hurlement. L'enfant eut si peur que Mrs Balcombe dut l'emporter hors du salon. Napoléon s'amusa de passer pour un tel monstre chez les Anglais. Il voulut par les mêmes moyens effrayer aussi Betzy, mais elle ne fit qu'en rire.

Enfant terrible, elle poussait le coude de l'Empereur, tandis qu'il prenait à la cire l'empreinte d'une médaille. Des gouttes brûlantes tombaient sur ses doigts, sans qu'il parût fâché. Elle lui dérobait ses papiers, dans la tonnelle où il travaillait, criant qu'elle tenait ses secrets. Quand il avait couru après elle, elle les lui rendait assez gentiment.

Habituées à une vie large, mais rustique, et ne sachant

rien du monde, les deux jeunes filles avaient reçu grande impression de la manière cérémonieuse dont, malgré son dénuement, le repas de Napoléon était annoncé. Le maître d'hôtel Cipriani se présentait et, après avoir salué très bas, disait à haute voix :

— Le dîner de Sa Majesté est servi.

Il se retirait à reculons et l'Empereur le suivait vers la table dressée sous la tente ou dans le berceau.

Quelques jours après son arrivée, il y invita ses jeunes amies. Le repas fut gai. Napoléon plaisanta leur goût du roatsbeef et du plum-pudding. Betzy en retour reprocha aux Français de manger des grenouilles. Courant chez elle, elle fut chercher une caricature représentant un long et maigre Français, la bouche ouverte, une grenouille sur la langue. Au-dessous était écrit : « Le dîner d'un Français ». L'Empereur rit de l'impertinence et se contenta de tirer l'oreille de Betzy, comme il faisait jadis à ses grenadiers.

Balcombe, qui comptait gagner de grosses sommes avec les Français, se montrait en toute occasion obligeant et respectueux pour l'Empereur, qui le traitait avec amitié. Sa femme, bonne puritaine, dont les conversations étaient graves, ressemblait un peu à Joséphine. Napoléon l'avait remarqué du premier jour... Effrayés parfois des inconvenances de Betzy, les parents semonçaient leur fille. Elle venait alors vers l'Empereur pleine de meilleures résolutions, puis l'instant d'après, se rejetait aux folies.

Avant la nuit, Napoléon se promenait avec Las Cases ou quelqu'un de ses généraux. D'habitude il terminait la journée chez les Balcombe, quand ils n'avaient pas de visiteurs. Las Cases allait s'en assurer en regardant par la fenêtre. On jouait au whist, dans une intimité campagnarde qui ne déplaisait pas à l'Empereur. Cependant il dut s'enfermer quelques jours au pavillon, ayant pris froid au brusque coucher du soleil. Ses bronches étaient sensibles. Sa gorge s'irritait et il toussait avec violence. Son humeur s'en trouva affectée.

Parfois Napoléon prenait les jeunes frères de Betzy sur ses genoux et les laissait jouer avec ses croix, comme jadis il avait fait pour le roi de Rome. L'aîné, Alexandre, avait trouvé un

jour un paquet de cartes sur lequel se trouvait l'habituelle image du Grand Mogol. L'enfant la tendit à Napoléon en disant :

— Voyez, Boney, c'est vous.

L'Empereur ne comprit pas. Betzy lui expliqua que Boney était le surnom que lui avaient donné les Anglais. Las Cases dit que *Boney* ou *bony* voulait dire osseux.

— Je ne suis pas osseux, dit Napoléon en riant.

Il montrait ses mains petites et grasses et ses doigts à fossettes qui s'effilaient comme ceux d'une femme. Betzy s'étonnait qu'ils pussent tenir une épée. Napoléon fit alors tirer d'une boite un sabre splendide. Le fourreau en était d'écaille, incrusté d'abeilles d'or. Betzy prit dans ses mains la belle arme. Elle avait une vengeance à tirer de l'Empereur. Napoléon, qui parfois l'aidait dans ses thèmes français, avait ce matin même averti Balcombe que Betzy ne voulait pas travailler. Le pourvoyeur, partant pour la ville, avait menacé sa fille de la punir sévèrement, si son devoir n'était pas fait pour le dîner. Betzy tira la lame du fourreau et se mit à en jouer au-dessus de la tête de Napoléon, qui rompit peu à peu jusqu'à un mur où il dut s'arrêter. La diablesse lui criait de dire ses prières, car elle allait le tuer. Jane accourue suppliait en vain sa sœur. Betzy, trop énervée, haussait les épaules; elle tint en respect l'Empereur jusqu'à ce qu'enfin elle laissât tomber son bras de fatigue. Las Cases qui assistait à la scène n'osa intervenir. Quand elle eut lâché le sabre, Napoléon, avec bonne humeur, lui tira le nez.

Ce même soir, il montra aux enfants Balcombe des portraits, des dessins qu'il avait emportés de son fils, couché sur des drapeaux ou agenouillé devant un crucifix avec cette devise : « Je prie Dieu pour mon père et pour la France », ou chevauchant un mouton, ou encore aux côtés de sa mère sur un fond de nuages et de roses. Il semblait heureux de voir ces jeunes Anglais admirer « son petit roi »...

Comme presque tous les jours, il proposa une partie de whist. On descendit vers la maison. Les cartes glissaient mal. Las Cases fut chargé de les battre avec soin. Cependant l'Empereur parlait aux jeunes filles du bal de l'amiral Cockburn, auquel elles venaient d'être conviées, et demandait quelle serait la toilette de Betzy. Elle courut à

l'étage chercher sa robe, sa première robe de bal, dont elle était fière, et l'étala devant lui. Il l'admira. On joua enfin. L'Empereur avait Jane pour partenaire et Las Cases Betzy. Jusqu'alors, on n'engageait pas d'enjeux, mais ce soir-là l'Empereur dit :

— Mademoiselle Betzy, je jouerai un napoléon.

La petite n'avait qu'une pagode (1) pour toute fortune. Elle la mit au jeu.

Napoléon semblait fort en train. Tâchant de distraire Betzy, il montrait ses cartes à Jane. Betzy menaça de quitter la partie. Il continua et peu après, pour l'empêcher de voir sa fraude, brouilla les cartes. Betzy lui secoua les mains et l'accusa d'avoir triché. Il répliqua, riant aux larmes, que c'était Betzy qui trichait et qu'elle avait perdu sa pagode. Comme elle prenait feu, il se leva à l'improviste et saisissant la robe qui reposait sur un fauteuil, il s'enfuit jusqu'au pavillon où il s'enferma. Betzy le poursuivit et, arrivée à la porte close, le supplia. Elle craignait qu'il ne chiffonnât sa robe et les petites roses de tissu qui y étaient attachées. Il demeura inexorable. A la fin, elle rentra chez elle et s'endormit dans ses larmes. Le lendemain, elle espérait reprendre sa robe, mais elle ne put approcher Napoléon de toute la journée. Chaque fois qu'elle se présentait au pavillon, Marchand ou Ali lui répondaient que l'Empereur ne pouvait être dérangé. Elle était au désespoir. Ce ne fut que lorsque la voiture arriva pour les conduire à la ville, elle, sa mère et sa sœur, qu'elle vit reparaître Napoléon. La robe sur le bras, il courut jusqu'à la voiture où elles étaient montées :

— Voici votre robe, mademoiselle Betzy. Soyez sage maintenant et amusez-vous à ce bal. N'oubliez pas de danser avec Gourgaud.

Elle fit la moue. Elle n'aimait pas Gourgaud, le trouvait laid, parce qu'il ne voyait en elle qu'une enfant. Napoléon marcha à côté de la voiture jusqu'au bout du chemin qui conduisait des Briars à la route. Là il s'arrêta et demanda à qui appartenait la maison qu'on apercevait au fond de la gorge. Suivi à distance par l'officier de garde, il descendit avec Las Cases et revint, après avoir été fort bien reçu

(1) Monnaie indienne, ayant alors cours à Sainte-Hélène, et qui valait environ dix francs.

à Maldivia House par le major Hodgson (1) qui lui prêta des chevaux pour revenir.

Napoléon avait été invité par Cockburn à ce bal. Il ne pouvait lui convenir de s'y rendre. Mais il commanda à ses compagnons d'y aller tous. Ce serait, pensait-il, une diversion à leur vie étroite et chagrine. Puis il fallait ménager l'amiral, bien qu'on eût à se plaindre, à ce moment même, de ses procédés.

L'AMIRAL COCKBURN

L'île était passée sous la loi martiale. Deux navires de guerre demeuraient à l'ancre dans la baie et deux bricks croisaient sans relâche. Dès le 17 octobre, une proclamation du colonel Wilks interdisait aux habitants de circuler sans le mot de passe, après neuf heures du soir. Les bateaux de pêche devaient être amenés à quai dès le coucher du soleil. Aucun navire étranger n'était admis à communiquer avec l'île. Tout bâtiment suspect serait canonné.

Napoléon pesta contre l'amiral, dit à ses compagnons que dans leurs lettres pour l'Europe, ils devaient se plaindre hautement du traitement qui lui était, et à eux, infligé. Enfin, poussé sans doute par Las Cases, il commanda à Bertrand d'adresser une protestation officielle à l'amiral. Le grand-maréchal, encouragé par Gourgaud, refuse. Ces récriminations sont, disent-ils, indignes de l'Empereur. Napoléon paraît céder, mais, à plusieurs reprises, revient sur le sujet. A la fin, la bourrasque éclate. L'Empereur dit à Bertrand qu'il n'est qu'un « niais ». Le grand-maréchal se fâche :

— Votre Majesté a bien tort de ne pas croire à mes avis...

Le respectueux, le timide Bertrand élève la voix... L'Empereur le regarde, stupéfait, puis murmure :

— Aux Tuileries, vous ne m'auriez pas dit cela. Tout ce que je faisais alors était bien...

Les têtes s'échauffant, Napoléon ajoute :

— Au reste, le *Weymouth* apportera bientôt à chacun la permission de partir.

(1) C'était un grand diable de six pieds, fort imposant. Napoléon l'appelait *Hercule*. Il était « major de la ville » et se montra prévenant pour les Français. Il passa la plus grande partie de sa vie à Sainte-Hélène, et assista aux funérailles de l'Empereur et à son exhumation.

Gourgaud proteste :

— Ceux qui ont suivi l'Empereur ne le quitteront, si mauvais que devienne son sort, que si lui-même les congédie.

Napoléon et le grand-maréchal, laissés seuls peu après, se réconcilient. Gourgaud et Bertrand dînent aux Briars. Quand ils doivent regagner Jamestown, après une longue conversation sur les chances qu'a l'Empereur de rentrer en France, Napoléon invite Gourgaud à venir s'installer près de lui.

— Vous êtes jeune, lui dit-il d'un ton redevenu serein, nous parlerons de nos amours, des femmes... Elles auraient été le charme de ma vie, si j'en avais eu le temps, mais les heures étaient si courtes, j'avais tant de choses à faire ! Si jamais je remontais sur le trône, je consacrerais deux heures par jour à des causeries de femmes. Mme Duchâtel, Mme de Rovigo, Mme de Montesquiou m'ont appris bien des choses que sans elles je n'aurais jamais sues...

Obéissant enfin, Bertrand envoie à Cockburn, le 5 novembre 1815, une protestation plus mesurée que ne le proposait Las Cases. L'amiral y répond avec rudesse :

« Vous m'obligez à vous expliquer officiellement que je n'ai pas connaissance d'un empereur se trouvant actuellement sur cette île, ni d'aucune personne de cette dignité venue avec vous sur le *Northumberland.* »

Napoléon s'emporte :

— Cet homme me manque, s'écrie-t-il, et je suis bien sûr que Bertrand ne lui a pas écrit ce que je lui avais dicté !

A sir George Bingham, venu lui rendre visite avec le major Fehrzen, il ne cache pas son ressentiment :

— L'amiral est un vrai requin ! leur dit-il.

Il veut renvoyer les trois chevaux que Cockburn a mis à sa disposition. Puis son irritation s'amortit. L'amiral a pu le blesser ; il lui garde au fond de l'estime.

INSTALLATION DE FORTUNE

En vérité, dans ces premières semaines aux Briars, Napoléon ne se sentait pas malheureux. Après sa catastrophe, il respirait comme un homme tombé d'une cime et qui s'étonne de vivre. Il travaillait avec entrain, soutenait le courage de ses compagnons. Ils étaient excédés de la vie à Jamestown, étroite

et surveillée. Gourgaud se plaignait de tous et de tout. Bertrand et Montholon s'épiaient, en conflit latent pour la direction de la maison de l'Empereur : ordres à donner, achats à faire, comptes à tenir. Peu à peu Montholon évinçait Bertrand, armé seulement de maussaderie et de silence. La vie matérielle souffrait de ce train des choses. Partout désordre et laisser faire. On mangeait mal, d'autant que les vivres étaient médiocres. Ils venaient du Brésil ou du Cap, souvent échauffés ou avariés. La farine moisie ne donnait qu'un détestable pain. Les bestiaux souffraient de la traversée, et il leur eût fallu plusieurs mois dans les pâturages de l'île pour se rétablir. Seuls le poisson, la volaille et les légumes étaient bons. Mais ces gens habitués à la cuisine raffinée de France ne trouvaient rien à leur goût.

Les plus mal partagées sans doute étaient les femmes. Elles se trouvaient si isolées dans le garni Porteous! Les hommes, après déjeuner, partaient pour les Briars et ne revenaient qu'à la nuit. Mme Bertrand et Mme de Montholon, en les attendant, se tenaient à leurs fenêtres, sur le jardin de la Compagnie, protégées par des stores chinois. Elles s'occupaient de leurs enfants, lisaient, accommodaient leurs robes. La chaleur était lourde dans la bourgade écrasée entre ses falaises. Mme de Montholon la supportait mal. Elle commençait une grossesse. Mais elle s'irritait moins que Mme Bertrand, toujours en colères et reproches. Au soir, elles allaient dans la rue, entraient dans l'unique boutique, celle du juif Salomon, alors fort dépourvue, au point qu'on n'y trouvait pas d'épingles (1).

Trop différentes de caractère, d'éducation, d'habitudes, Mme Bertrand et Mme de Montholon ne pouvaient s'entendre. Elles se querellaient âprement, se traitant l'une l'autre de « catins » (2). Puis elles se réconciliaient pour un jour ou deux. Elles firent connaissance avec les gens de l'île, Mrs Porteous leur hôtesse, sa fille et une jolie amie de celle-ci, miss Knipe, que toute l'île appelait *Rosebud* (3), pour sa fraîcheur ; elles se

(1) Elles manquaient du nécessaire. Sur le *Northumberland*, avant le départ, on ne leur avait pas permis de faire acheter du linge à Plymouth (Mme de Montholon, *Souvenirs*, 101).

(2) Gourgaud, 3 nov. 1815, *inédit* (Biblioth. Thiers. Fonds Masson).

(3) Bouton de Rose. Fille d'un fermier, elle était, dit Mme de Montholon, « grande, blonde, d'une belle taille, figure polonaise ». Elle avait quelques traits de Mme Walewska. Elle intéressa par là, pour un instant, Napoléon.

lièrent avec le lieutenant-gouverneur Skelton et sa femme, les Wilks, les Doveton. Mme Bertrand donnait à médire par l'engouement qu'elle avait pris pour le beau capitaine Hamilton, de la *Havannah*. Elle allait parfois dîner à bord, emmenant Gourgaud dont l'isolement lui faisait pitié. Ces dames s'étaient rendues avec empressement au bal de Cockburn. Toutes les importances de la colonie, militaires ou civiles, se trouvaient dans les deux salles du château, ouvertes par de larges baies sur la mer. « De tous les coins de l'île, raconte Mme de Montholon, arrivaient de jolies personnes en robe blanche et corset rose. » Les deux Françaises avaient fait toilette et, dans cette société simple, parurent d'une élégance raffinée. Mme de Montholon portait une parure d'émeraudes et de diamants « qui fit un effet merveilleux ». Elle et Mme Bertrand dansèrent beaucoup et, sevrées comme elles l'étaient depuis si longtemps des plaisirs du monde, elles ne boudèrent pas l'occasion et s'amusèrent franchement (1).

Gourgaud promena dans le bal une figure fermée. Il ne voulait pas danser avec Betzy Balcombe, qui arborait sa fameuse robe, et s'y vit contraint. La fille du gouverneur, miss Wilks, d'une distinction fine et légère, fit sur lui grande impression. Et la charmante Rosebud. Un moment, il rêva d'amour, car il avait le cœur tendre, et souffrait de son célibat. Mais il se trouva mal placé au souper et, de nouveau, rechigna. Sa consolation fut de voir que Las Cases n'était pas mieux traité que lui.

Le lendemain, aux Briars, Napoléon se fit raconter la soirée. Gourgaud le porta à morigéner Bertrand, qui avait accepté à table un rang inférieur à sa dignité :

— Si Votre Majesté, dit-il, s'était rendue à ce bal, comme le conseillait M. de Montholon, tous les sots habitants de l'île se seraient mis à tu et à toi avec Elle.

Napoléon le reprit :

— Je pense que j'ai bien fait de n'y pas aller, mais si j'y avais été, soyez sûr qu'on aurait été autour de moi comme dans un grand cercle à Paris (2).

(1) Quelques jours plus tard, le 28 novembre, le colonel Bingham offrit un déjeuner suivi de bal. Las Cases y conduisit Mme Bertrand dans une voiture attelée de six bœufs. Les Français, en passant à Longwood, visitèrent leur future demeure et se récrièrent sur sa pauvreté, alors que Cockburn prétendait que cette résidence « vaudrait Saint-Cloud ».

(2) Gourgaud, 21 novembre 1815. *Inédit.*

Il faut bien de la force d'âme pour parler ainsi dans un campement de bohémiens. Pourtant le train s'en est amélioré. L'amiral a fait dresser une tente pour que l'Empereur puisse y déjeuner ou travailler par temps de pluie. Son service, tout réduit qu'il soit, est régulier. Chaque dimanche, les Français et O'Meara sont réunis aux Briars et dînent de compagnie.

Le 29 novembre, Gourgaud s'y installe à demeure. On lui établit une petite tente à côté de la grande. Devant lui Napoléon se montre ému des nouvelles de la condamnation de La Bédoyère et de l'assassinat du maréchal Brune. Montholon, arrivant de Jamestown, dit que toute la France s'insurge, « qu'une armée de cent cinquante mille hommes s'est formée ; que partout on réclame l'Empereur ». L'Angleterre effrayée met sur pied ses milices...

Mensonges, niaiseries, mais qui remontent les cœurs. Napoléon le premier se laisse ressaisir par l'imagination :

— C'est à présent qu'il est cruel d'être ici prisonnier. Qui va se mettre à la tête de ce mouvement ? Eugène ? Non, il manque de caractère. Soult ? Il n'est bon qu'à faire un intendant d'armée. Il n'y avait que moi qui pouvais réussir. Clauzel ? Oui, peut-être Clauzel. Il a des moyens, de la vigueur. Je ne crains que celui-là.

— Eh bien ! sire, dit Las Cases, s'il réussit, ce sera fort heureux pour Votre Majesté.

— Croyez-vous qu'il soit assez bête pour me céder sa place ?... Les derniers ont toujours raison. On oublie le passé pour le présent.

Il va ensuite à des pensées plus calmes. Bertrand lui propose, — pour éviter des difficultés avec les autorités anglaises, — de prendre un titre nouveau, celui de comte de Lyon. Il cite l'exemple de Louis XVIII devenu comte de Lille. Napoléon paraît assez tenté. Gourgaud dit que tel déguisement prêtera au ridicule, « les comtes de Lyon étant des chanoines ». On y renonce. Plus tard on y reviendra...

* * *

Au début de décembre, l'amiral vint aux Briars annoncer que les aménagements de Longwood étant terminés, Napoléon pourrait s'y installer dès qu'il lui conviendrait. L'Empereur accueillit cette nouvelle avec plaisir. Il était las maintenant des

Briars. Il y trouvait l'air clos. Il y dormait mal, s'enrhumait souvent. Après une longue période de beau temps, il pleuvait chaque jour. Le vent s'élevait. Quoiqu'on fût mieux abrité dans cette crevasse que sur les plateaux supérieurs, l'alizé emportait la tente de Gourgaud. Puis, disait Napoléon, ces montagnes noires qui dominaient la gorge et bouchaient toute vue, « l'emprisonnaient deux fois ». Au moins Longwood était ouvert et il y serait chez lui. Il dépêcha Gourgaud et Bertrand en fourriers. Ils revinrent, disant que les chambres sentaient encore la peinture. L'Empereur détestait cette odeur. Il était si impatient toutefois qu'il décida de s'y transporter deux jours après.

Le 10 décembre, après avoir déjeuné au jardin avec Balcombe, il reçut Cockburn venu pour lui faire les honneurs de sa nouvelle résidence. Betzy était désolée de le voir partir. Napoléon vint à elle :

— Il ne faut pas pleurer, mademoiselle Betzy, vous viendrez me voir souvent à Longwood.

Son hôtesse, souffrante, gardait la chambre. Il s'assit sur son lit et la remercia de ses attentions. En la quittant il lui laissa pour Balcombe une tabatière d'or. Il donna une bonbonnière à Betzy qui se sauva pour cacher son chagrin.

Il avait quitté son uniforme des chasseurs de la Garde, depuis son embarquement sur le *Bellérophon*. Il portait un frac vert sous lequel paraissait le cordon de la Légion d'honneur. Il était coiffé d'un petit chapeau. Sur un cheval du Cap, jeune et vif, assez beau, il partit avec Cockburn et ses officiers, sauf Gourgaud, qui avait pris les devants. Femmes, enfants, bagages, suivirent à quelque distance, dans des voitures traînées par les grands bœufs à bosse et à cornes blanches qui faisaient les charrois du pays. Beaucoup de gens, pour voir passer Napoléon, s'étaient rangés le long du chemin. Quelques officiers anglais se joignirent au cortège.

Vers quatre heures, on arriva au corps de garde. Les soldats sortirent et présentèrent les armes. Le cheval de l'Empereur, effrayé par le tambour qui battait aux champs, fit quelques écarts, comme s'il se refusait à passer le seuil. Napoléon lui donna de l'éperon et le força d'entrer dans l'avenue. Devant la maison, Cockburn sauta de selle pour l'aider à descendre. Il le précéda dans la maison, lui montra

les pièces l'une après l'autre. L'Empereur parut plus satisfait que l'amiral ne l'avait espéré. Matelots de Cockburn, soldats de Bingham avaient bien travaillé; ils avaient changé « cette réunion de masures » en un logis qui, au premier abord, paraissait décent. Cockburn partit joyeux et soulagé.

Dès qu'il eut tourné les talons, l'Empereur demanda son bain. La baignoire disposée dans un cabinet derrière sa chambre était primitive, une grande auge de chêne garnie de plomb qui ressemblait à un cercueil (1). Mais Napoléon, privé depuis Malmaison du bain qui lui était si nécessaire, la vit avec une véritable joie. Il y demeura plus d'une heure, causant avec Las Cases, pour qui il se montra fort amical, au point de vouloir que le lendemain son chambellan vînt se baigner à son tour. Comme le petit homme, cérémonieux, se récriait :

— Mon cher, lui dit-il, en prison, il faut s'entr'aider. Je ne saurais occuper cette machine tout le jour, et ce bain vous ferait autant de bien qu'à moi.

Il ne se rhabilla pas, se mit au lit. Il était las. Il avait marché le matin, tandis qu'on déménageait sa chambre, et sa course à cheval l'avait secoué sur la dure route. Depuis son départ de France, dans ces cinq mois de repos obligé, il avait grossi et Marchand avait dû lui faire élargir ses ceintures. Il dîna dans sa chambre, se coucha tôt et, gardé par la lueur de sa petite veilleuse d'argent, pour la première fois depuis des semaines, dormit profondément.

LONGWOOD

Longwood House, construite en 1753, se composait d'abord d'une grange et d'une étable. En 1787, le lieutenant-gouverneur Robson, pour se faire une maison des champs, avait converti la grange en une suite de quatre pièces. Il en avait ajouté une autre, en équerre, au milieu du bâtiment. Derrière, il établit des communs et des logements d'esclaves. Tout cela sans cave ni sous-sol. Ce n'était qu'une habitation d'été. Pour agrandir l'appartement de Napoléon, l'amiral avait fait élever, dans le prolongement du salon, une salle en bois de sapin qui

(1) Elle était due à l'industrie des charpentiers du *Northumberland*. On en fera plus tard un petit bassin pour le jardin.

pût servir d'antichambre ou de billard. On y accédait par un étroit perron de cinq marches et une véranda vitrée, garnie de treillages. Cette pièce, assez vaste (1), s'éclairait par cinq châssis à guillotine, deux regardant le Barn, montagne sombre qui tourne vers l'Afrique un immense profil humain, et trois orientées vers la chaîne de Diane, l'avenue, la sévère silhouette de High Knoll (2) et une large étendue d'océan. Les murs étaients peints de vert clair et bordés d'une grecque noire. On y trouvait deux sofas, quelques autres sièges, plusieurs tables et, placées de chaque côté de la porte, une sphère terrestre et une sphère céleste envoyées par le colonel Wilks (3). On passait de là dans le salon, tapissé d'un papier chinois à rosaces jaunes, et percé de deux fenêtres à l'ouest (4). Au centre du mur opposé, deux canapés encadraient la cheminée de marbre noir. L'ameublement, ramassé à la hâte, au hasard et à bas prix dans l'île, était là encore bien chétif. Un tapis à fleurs presque usé, deux fauteuils, des chaises d'acajou foncées de crin noir, des tables ployantes, une table à jeu (5). Sur la cheminée un miroir. Les rideaux étaient de simple mousseline blanche.

Derrière, s'ouvrait la salle à manger, plus basse (6) et très sombre. N'y donnait jour que le haut vitré d'une porte accédant au jardin. Les murs étaient peints de bleu clair (7). On y avait placé un tapis marron, dix chaises, une grande table et une desserte. Un paravent dissimulait la porte allant à l'office et à la cuisine.

Sur la gauche était une chambre froide et nue, sans foyer. L'Empereur la donna aux Montholon, comme premier loge-

(1) 8 mètres de long sur 5 m. 30 de large et 3 m. 70 de haut. Ces dimensions ont été relevées avec l'aimable assistance de M. Georges Colin, conservateur du domaine français de Longwood.

(2) La forteresse située au sud-ouest de Jamestown et qui domine la plus grande partie de l'île.

(3) L'auteur les a retrouvées et identifiées au château de Jamestown où elles avaient échoué sans que personne connût leur provenance. Le gouverneur de l'île, sir Spencer Davis, s'est aussitôt fait autoriser par le Colonial-Office à en faire don au petit musée de Longwood.

(4) C'est la pièce où mourra l'Empereur. Elle mesure 7 m. 30 de long sur 4 m. 45 de large et 3 m. 56 de haut. Le papier en fut changé plusieurs fois.

(5) Quelques jours plus tard s'y ajouta un piano que l'amiral fit envoyer pour M[me] de Montholon.

(6) 6 m. 75 sur 4 m. 54. Hauteur : 2 m. 98.

(7) En 1819 cette pièce sera revêtue d'un papier rouge à fleurs dorées.

ment. A droite se trouvaient les deux petites chambres (1) qui formaient l'appartement intime de Napoléon, ce qu'il appelait son « intérieur ». De la première il fit son cabinet, de la seconde sa chambre. Toutes deux prenaient jour sur un parterre, au nord-est, c'est-à-dire (dans l'hémisphère austral) au soleil. Elles étaient pareillement tendues de nankin jaune, bordé de papier à fleurs rouges. La chambre seule avait une cheminée. Les montants et la tablette en étaient de bois peint en gris. Un mauvais tapis, qui avait servi auparavant à un officier de Sainte-Hélène, cachait le plancher. Un fauteuil, des chaises cannées de hêtre peint en vert, un vieux sofa couvert de cotonnade blanche, une commode.

Ce réduit, bon à peine pour abriter la fin d'un notaire de campagne, Marchand, du premier jour, avec un goût pieux, le transforma. Devant le miroir de la cheminée, il disposa deux flambeaux d'argent, une tasse de vermeil, une cassolette. De chaque côté, il suspendit les plus chers, les suprêmes souvenirs du captif : le portrait du roi de Rome, les miniatures de Madame Mère et de Joséphine et, dernier butin de guerre, la montre-réveil du grand Frédéric, prise à Potsdam. A droite de la cheminée il plaça le lavabo d'argent emporté de l'Élysée, à gauche le nécessaire déployé sur une petite table. Le lit de camp, dont les rideaux de soie verte s'étaient rejoints sur tant de rêves, longea le mur intérieur (2). A son pied, le canapé fut protégé par un paravent sur lequel on accrocha un portrait de Marie-Louise, son fils dans ses bras.

Derrière la chambre étaient le cabinet de bains et un couloir où fut dressé le lit du valet de chambre de service, Marchand ou Ali. On passait de là par une galerie à la cuisine installée dans une petite maison à un étage. Tout contre, Las Cases y eut sa chambre. Son fils coucha dans le grenier qu'il atteignait par une échelle. Ces bâtiments et les communs étaient

(1) Cabinet de travail : 4 m. 56 sur 4 m. 40 et 3 m. 07 de haut; chambre : 4 m. 50 sur 4 m. 34 et 3 m. 04 de haut.

(2) Le second lit de campagne fut placé dans le cabinet de travail. La nuit, Napoléon allait souvent de l'un à l'autre. Il semble bien d'ailleurs qu'en été, il couchait de préférence dans son cabinet. A l'automne il regagnait sa chambre, seule pourvue d'un foyer. Il était très frileux et l'humidité le transissait. Pendant au moins neuf mois de l'année, les comptes de Longwood en font foi, on entretenait dans la grille de sa chambre un petit feu de bois ou, quand le bois manquait, de charbon.

séparés par une cour intérieure souvent boueuse, qui par une porte basse ouvrait sur le bois de gommiers. Au delà, près du mur de pierres sèches bordant le domaine sur la Vallée du Pêcheur, se trouvaient les écuries.

La famille Montholon, Gourgaud, O'Meara et l'officier de surveillance Poppleton (1), devaient être logés dans une annexe, placée en équerre contre le mur de la cuisine. Quand ils arrivèrent, les couvreurs posaient seulement la toiture de feutre goudronné. En attendant, les Montholon campèrent près de l'Empereur, les autres couchèrent sous des tentes plantées dans le jardin.

Mme Bertrand s'était refusée à vivre en commun avec tant de personnes (2) dans une habitation si étroite. Elle voulait garder ses habitudes et ne paraître qu'à sa guise. Chapitré par elle, le grand-maréchal demanda à l'Empereur la permission de louer un cottage qu'il avait remarqué sur la route de Longwood, au coude de Hutt's Gate. Son éloignement ne durerait d'ailleurs que quelques mois, l'amiral étant disposé à lui faire construire une maison séparée, à un jet de pierre des fenêtres de Napoléon.

Napoléon accueillit cet arrangement avec humeur :

— Faites ce que vous voudrez, dit-il, Montholon logera avec moi.

Il ne pardonnera pas au grand-maréchal, encore moins à sa femme, cette marque d'indépendance.

On le vit les jours suivants, quand Napoléon, minutieux en cette matière, régla sa maison. Le grand-maréchal en devait normalement garder la charge. L'Empereur la lui enleva pour la donner à Montholon. Bertrand ne fut plus dès lors qu'une sorte de secrétaire général, occupé surtout des rapports avec les Anglais. Gourgaud reçut la surveillance de l'écurie (3). Las Cases eut en partage l'administration du maté-

(1) Le capitaine Poppleton, du 53e, avait été établi à Longwood par Cockburn pour rendre un compte journalier des allées et venues de Napoléon.

(2) En tout, maîtres et serviteurs, Longwood House abritera, en 1816, cinquante et une personnes.

(3) Napoléon allait disposer de six chevaux de selle et quatre de voiture fournis par le gouvernement anglais, sauf *Fringant* et *Vizir* qui venaient des écuries impériales. Ils avaient été embarqués dans la nuit du 14 au 15 juillet sur l'*Épervier*. La plupart des chevaux arrivèrent du Cap le 23 décembre sur le *Doris*. (Archives de Jamestown, 1815.)

riel et des fournitures, mais, soucieux d'abord de rester le portefeuille et la plume de l'Empereur, il ne prit pas ces fonctions au sérieux et s'en laissa volontiers dépouiller par Montholon.

LES SERVITEURS

Parmi les douze serviteurs (1) qui, à Plymouth, avaient été autorisés à suivre Napoléon, la plupart étaient et devaient rester des comparses, mais quelques-uns par leur intelligence ou leur courage allaient jouer près de l'Empereur un rôle supérieur à leur rang.

Comparses, le chef d'office Pierron, habile pâtissier et confiseur qui a été à l'île d'Elbe ; les deux frères Archambault, d'abord valets de pied, maintenant cochers qui conduisent avec une étonnante adresse ; Rousseau, chargé de tenir l'argenterie en état ; Lepage, cuisinier médiocre cédé par Joseph à Rochefort, qui s'est laissé faire sans entrain et que son caractère tient à l'écart ; l'Elbois Gentilini gardé dans son emploi de valet de pied ; le chasseur Noverraz, grand et gros Suisse, obtus, mais d'une fidélité éprouvée.

Ceux qui vont compter sont tout d'abord le valet de chambre Marchand et le maître d'hôtel Cipriani.

Louis Marchand avait vingt-quatre ans. Sa mère, « la bonne Chanchan », berceuse du roi de Rome, l'avait suivi à Vienne en 1814. D'abord simple garçon d'appartement, quand Constant et Roustan trahirent à Fontainebleau, Marchand avait été choisi par le grand-maréchal pour l'emploi de premier valet de chambre. Il fut de l'île d'Elbe et des Cent Jours et son service plut à Napoléon qui lui donna peu à peu sa confiance. Il la méritait. De figure belle et sérieuse, de santé solide, d'excellentes façons, Marchand était plus instruit qu'un homme de son état. Il écrivait, comptait, dessinait bien. Il était scrupuleux, actif, plein de tact. Il portait à l'Empereur une admiration absolue, un respect tendre et désintéressé. Pour Napoléon il sera le serviteur le plus attentif, et, dans les derniers jours, le plus dévoué des amis.

(1) Dans ces douze domestiques on doit compter le Belge Bernard Heymann qui, avec sa femme (en surnombre), était au service des Bertrand. Une femme de chambre, Joséphine Brûlé, avait été également laissée en sus à Mme de Montholon.

Cipriani Franceschi, Corse, et qui connaissait depuis l'enfance la famille de Napoléon, avait joué durant l'Empire, comme agent secret de Saliceti à Naples, un rôle mystérieux. Il vint à l'île d'Elbe et fut maître d'hôtel aux Tuileries pendant les Cent Jours. Grand « polichinelle » à voix nasale, sans instruction, mais vif, hardi, quoique républicain de cœur il s'était attaché à l'Empereur, surtout depuis les revers, comme au chef de son clan. Plus encore que maître d'hôtel, il sera à Longwood l'informateur, le bureau de renseignements de Napoléon.

Sur un plan inférieur se placent enfin le petit chasseur corse Natale Santini, qui s'est battu depuis Austerlitz jusqu'à la campagne de France, a suivi à l'île d'Elbe comme huissier du cabinet et que, parce qu'il est Corse et s'en sait adoré comme un Dieu, Napoléon, sans trop savoir à quoi l'occuper, a désigné pour venir à Sainte-Hélène, et l'ancien mameluck Saint-Denis, que tous appellent Ali et qui, à Longwood, tient avec un zèle égal l'emploi de second valet de chambre, de copiste et de gardien des livres et papiers. Il est droit de cœur et laborieux. C'est un autre Marchand, plus effacé.

LA COUR DE LONGWOOD

Les premiers jours de son installation à Longwood, Napoléon, à cheval avec ses officiers, reconnut son domaine. Il longea le mur de quatre milles, fut à la ferme de la Compagnie, située sur le revers ouest du plateau de Longwood, et descendit dans le ravin de Mulberry-Gut où s'allongeaient les potagers et vergers du fermier Breame. Une fois, il se trouva arrêté par un factionnaire qui avait mal compris sa consigne. Bingham, qui avait sous ses ordres directs toutes les troupes de l'île, accourut présenter des excuses.

Les limites fixées par Cockburn aux promenades de l'Empereur, sans qu'il fût accompagné de l'officier d'ordonnance anglais, étaient étroites : un espace d'environ douze milles de circonférence, qui comprenait le plateau de Longwood-Deadwood, la route allant de Longwood jusqu'à Hutt's Gate, celle qui conduisait à Orange Grove et la vallée du Pêcheur. En somme, en dehors du parc de Longwood, Napoléon pouvait faire librement trois promenades de huit à dix kilomètres,

toujours les mêmes, avec pour buts le camp du 53e, la maison du grand-maréchal et le cottage de miss Mason. Au delà, mais s'il le voulait dans toute l'île, l'Empereur devait être suivi d'un officier anglais.

A la porte de Longwood, autour du mur, sur les trois routes ouvertes à Napoléon, étaient postés des piquets de soldats. Les Français ne pouvaient bouger sans se heurter à une sentinelle. A neuf heures du soir, des factionnaires pénétraient dans les jardins mêmes et encadraient la maison. Dès lors, nul n'y devait entrer sans mot d'ordre, nul n'en pouvait sortir sans être accompagné.

Tous les mouvements de l'Empereur étaient signalés. Un poste télégraphique, placé à Longwood même, les faisait aussitôt connaître par un jeu de pavillons à Plantation House et à Jamestown. D'autres postes, placés sur les principales hauteurs de l'île, inspectaient assidûment la campagne et la mer. Cockburn redoutait toujours une attaque venant du large (1).

Telles précautions avaient d'abord fait lever les épaules de Napoléon. Des maladresses de subalternes les lui rendirent bientôt sensibles. Son entourage, Las Cases et Gourgaud surtout, maugréaient contre ces indignités. A la fin, il s'emporta. Le 21 décembre, il fit adresser par Montholon à l'amiral une note trop raide qui, de nouveau, s'élevait contre le déni de justice commis par le gouvernement anglais. Il demandait un élargissement des limites, la liberté pour tout habitant de l'île ou tout officier du 53e de venir à Longwood, la permission rendue à O'Meara d'accompagner les Français, l'autorisation permanente pour les membres de la maison de Napoléon d'aller à Jamestown sous la conduite soit d'un officier, soit d'une ordonnance suivant leurs rangs, enfin il réclamait une autre résidence que Longwood « qui, malsaine et incommode en été, serait intolérable en hiver » (2).

Cockburn n'allait pas laisser cette protestation sans réponse. Il répliqua le lendemain à Montholon avec brutalité : « L'in-

(1) Dans son souci de prudence, il avait annexé l'île de l'Ascension, à 300 lieues de Sainte-Hélène, où le cabinet britannique prévoyait qu'une expédition de secours pouvait s'organiser en faveur de Napoléon. Le *Peruvian* et la *Zénobie* en prirent possession le 22 octobre 1815. Moins d'un an plus tard, et pour la même raison, le drapeau anglais sera également hissé sur Tristan da Cunha, îlot perdu dans la mer australe.

(2) *Lowe papers*, Bristish Museum, 20114, *inedit*.

tempérance et l'indécence du langage que vous vous permettez à l'égard de mon gouvernement, je ne condescendrais pas peut-être à les remarquer, si je ne croyais juste de vous informer qu'à l'avenir, je ne répondrai plus à des lettres écrites sur un pareil ton d'invective (1). »

Ses instructions, ajoutait-il, « respiraient la modération et la justice qui caractérisaient la conduite de son gouvernement et qui seraient, à n'en pas douter, admirées par les âges futurs ».

Pris peut-être d'un regret, il vint deux jours après à Longwood présenter le capitaine de la *Doris* et deux dames venues de l'Inde. Napoléon répondit sèchement « qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille ». L'amiral invita Montholon, sa femme et Gourgaud à dîner. Ils refusèrent, d'ordre de l'Empereur.

Tandis qu'aux Briars il avait vécu de la façon la plus simple, à Longwood où il sort du provisoire, il entend se créer une existence qui maintienne vis-à-vis des Anglais, vis-à-vis du monde qui l'épie, son caractère de souverain. Puisqu'on le lui dénie, il veut le faire éclater par tous les dehors. Dans cette maison rustique, il prétend perpétuer une observance stricte de l'étiquette, une véritable vie de cour, comme s'il était encore dans un palais de France. Fiction de grandeur qu'il impose moins par vanité que par orgueil, par conscience de ce qu'il a été dans un passé si proche, de ce qu'il représente encore pour l'avenir. Même avec ses compagnons, il se redresse, évoque à tous moments son règne, paraît plus susceptible sur les formes. On dirait qu'il craint que ce quotidien de l'exil, la triste communauté des besoins, n'affaiblissent trop vite en eux l'idée qu'il est encore, qu'il doit rester l'Empereur.

La vie de cour dans ces humbles chambres, imagine-t-on ce qu'elle eût pu montrer à la fois de burlesque et de tragique? Napoléon, qui l'avait senti, sauvait tout à force de dignité. Les Anglais eux-mêmes, malgré leur prévention, sont touchés du contraste de ces pièces étroites, mal meublées, et de ces valets revêtus de la livrée des Tuileries, ces femmes en grande toilette, ces généraux toujours chapeau bas qui ne se

(1) *Id.*, 20114, *inédit.*

présentent devant leur maître qu'après avoir obtenu audience, qui ne s'assoient que sur son ordre, qui, en toute occasion. ne s'adressent à lui que par les mots de Sire et de Majesté

LA JOURNÉE DE NAPOLÉON

Vers l'aube, — six heures du matin sous cette latitude, — il sonne le valet de chambre de service qui entre et ouvre les volets. Napoléon se jette à bas du lit de camp, met un pantalon de futaine blanche, une robe de chambre de piqué, des pantoufles de maroquin rouge. Dans cet équipage, chantonnant un air de sa jeunesse, toujours faux, il prend une tasse de café noir, puis se rase lui-même avec soin. La toilette vient ensuite, très minutieuse. Napoléon se fait brosser fortement la poitrine et le dos qu'on inonde d'eau de Cologne, ou d'eau de lavande quand l'eau de Cologne fait défaut. Il s'habille alors : redingote de chasse verte à boutons d'argent ciselé, sur laquelle sont épinglées ses deux croix, cravate noire, gilet et culotte de basin blanc, souliers à boucles d'or, remplacés par des bottes quand il doit sortir.

A moins qu'il ne pleuve ou que le brouillard ne soit trop dense (1), il fait chaque matin une course à cheval, le plus souvent avec Las Cases et Gourgaud. Ils sortent du domaine, descendent à Mulberry Gut, font un temps de galop sur le plateau de Deadwood ou vont sur la route de Hutt's Gate jusqu'à Alarm House, pour revenir par la maison de Miss Mason perchée sur sa colline, Woody Ridge et la vallée du Pêcheur. Au fond de cette vallée, arrosée par un ruisseau qui par places se perd en marécages, ils ont trouvé un petit cottage et devant la porte une enfant de quinze ou seize ans, Mary Ann, fille du fermier Robinson, qui fait la révérence. Napoléon soulève son chapeau, sourit et l'interroge par l'intermédiaire de Las Cases. Prompt à baptiser les gens, il l'appelle la Nymphe. La vallée du Pêcheur sera désormais pour les Français la vallée de la Nymphe. Ils y reviennent souvent, quoique la pente

(1) Dans ce cas la promenade était reportée à l'après-midi. Napoléon passait alors la matinée à lire et à dicter. L'emploi du temps de l'Empereur à Longwood a constamment varié. Frédéric Masson et Fremeaux l'ont retracé uniquement d'après Las Cases, Montholon et Gourgaud. Les différences qu'on trouvera dans notre récit viennent de ce que nous avons dû tenir compte des sources anglaises et notamment des rapports, très précis, de Poppleton et de ses successeurs.

soit très escarpée, le fond bourbeux et que, le premier jour, l'Empereur ait failli s'enlizer dans l'argile. Il prend plaisir à revoir cette simple fille des champs qui vient à sa rencontre, des fleurs à la main.

En rentrant, l'Empereur se met au bain où il s'attarde. Il reçoit son médecin O'Meara, bavarde avec lui en italien, se fait conter les nouvelles de la ville, les bruits du camp. L'Irlandais, médisant et qui, sous sa vulgarité, ne manque pas de drôlerie, l'amuse comme l'amusait jadis Constant. Bertrand vient, et, s'ils sont appelés, Gourgaud et Montholon. Las Cases est presque toujours là. L'Empereur déjeune sur le guéridon de sa chambre. A moins que, par beau temps, il ne se transporte sous la tente dressée dans le jardin, non loin de la véranda ; il invite alors à partager son repas l'un ou l'autre de ses compagnons, parfois tous les quatre : c'est un signe de bonne humeur.

Ce déjeuner, pour l'époque, est des plus modestes. Deux plats seulement : des œufs, un poulet rôti, une poitrine de mouton panée et grillée, des côtelettes, une tranche de gigot, des haricots en salade, des lentilles, sont les mets préférés de Napoléon. Il ne prend guère que d'un plat, mais d'abord un potage qu'il veut « bouillant ». Il boit un verre de Bordeaux coupé d'eau, les Anglais ne lui fournissant pas le Chambertin dont il avait l'habitude. Pour finir, une tasse de café. C'est l'affaire de dix, quinze minutes, jamais plus. Il mâche vite, l'air absorbé, et ne se plaint jamais des digestions. On le sait, les vivres sont médiocres. Napoléon s'en apercevrait à peine, tant il est étranger aux délicatesses de cuisine, si ses compagnons ne se répandaient chaque jour en doléances. Le déjeuner leur a été servi d'abord en commun dans le parloir, mais quand, la mésentente croissant, leurs rapports deviennent trop pénibles hors la présence de l'Empereur, chacun mange dans sa chambre.

Napoléon fait un tour de jardin, puis rentre dans le parloir, pièce qu'il trouve la plus sèche et la mieux éclairée, où il peut marcher selon son habitude, les mains croisées derrière ses basques, tandis qu'il dicte à l'un de ses officiers les commentaires de ses campagnes, les notes de stratégie et de tactique, chaînons de ses futurs *Mémoires*. Il les occupe tour à tour (1),

(1) Napoléon avait ainsi réparti les sujets : Bertrand eut l'expédition d'Égypte,

surtout Las Cases, accoutumé à ce travail et qui enregistre avec avidité, confidences ou explications des principaux événements du règne. Et Gourgaud, Gourgaud qui s'ennuie, et dont il faut remplir les heures par des travaux, des copies même inutiles (1), quand la pluie le renferme dans sa tente où l'eau goutte des toiles et qui claque au vent.

Parlant vite, de sa voix sourde qui monte lorsqu'il s'anime, il va et vient, de la porte du salon à la porte de la véranda, de chaque côté de laquelle sont disposées les deux sphères. Sans doute, en passant, les tourne-t-il souvent de la main. Geste machinal, mais parfois aussi il doit chercher sur le globe terrestre, dans l'énorme étendue bleue de l'Atlantique, ce point infime où l'enferment la haine et la peur du monde (2). Sa main caresse les continents, les mers qui ont retenti de son nom. Du doigt il peut parcourir les étapes de son ascension : Corse, Italie, Égypte, guerres d'Autriche et de Prusse ; celles de son déclin : Espagne, Russie, campagne de 1814. Il détourne les yeux de la forme si réduite à présent de la France. Il voit dans le lac méditerranéen l'île où, l'année d'avant, il était déjà prisonnier, mais encore monarque, avec les attributs de grandeur et de vanité mêlés que Saint-Hélène lui refuse et dont le refus consacre son suprême abaissement.

Parfois il s'interrompt et, allant vers l'une des fenêtres, il regarde avec sa lunette de poche, — la lunette d'Austerlitz, — par les petites ouvertures pratiquées dans les volets à demi clos. Car il ne veut pas être observé par l'officier anglais. Quoique Poppleton soit bon diable et se montre respectueux, que Napoléon d'ailleurs, lorsqu'il le rencontre au dehors, le traite avec bienveillance, il ne peut souffrir d'être aperçu de lui à l'intérieur de la maison.

Dans l'après-midi se présentent souvent des visiteurs. Les Wilks, les Skelton, les Bingham, les Balcombe sont reçus

à laquelle il avait pris part, Las Cases la première campagne d'Italie, Gourgaud Waterloo. Montholon écrivait sur des sujets variés. En outre, l'Empereur dictera à Marchand un précis des guerres de César. La plupart des copies étaient confiées à Ali qui avait une belle main.

(1) Ainsi lui faisait-il souvent traduire l'*Annual Register*, extraire des racines cubiques et résoudre des équations compliquées.

(2) Sur ce globe, autour de Sainte-Hélène, demeurent marquées de nombreuses traces d'ongle.

sans formes, en amis. L'Empereur s'entretient longuement avec le gouverneur Wilks, très cultivé et qui, longtemps accrédité par la Compagnie près des princes hindous, connaît bien l'Asie. Il a approché Tippoo Sahib à qui Bonaparte, en Égypte, avait pensé s'allier, Tippoo Sahib dont la puissance a été brisée par le même Wellesley qui, quinze ans plus tard, sous le nom de Wellington, devait en briser une autre, à Waterloo... Mrs Wilks est généreuse, obligeante, de la meilleure compagnie, comme sa fille Laura dont le pauvre Gourgaud rêve et que, malgré les brocards de ses compagnons, il voudrait épouser. Les Skelton aussi sont les bienvenus, et les Bingham. Lady Bingham, petite, « ni laide, ni jolie, ni spirituelle, ni sotte », a plu par son bon ton, sa mise recherchée. Mrs Balcombe vient quelquefois, accompagnée de ses filles. Betzy n'ose plus prendre avec *Boney* les libertés du temps des Briars. Elle le voit à peine. Il lui apparaît entouré d'un appareil, même d'un luxe, qui imposent à la petite. Napoléon prend plaisir à entendre le pourvoyeur assurer que les Anglais s'indignent contre sa déportation, qu'on parle à Londres d'un changement de ministère... Aussi dit-il de Balcombe :

— Il est très bien pour moi ; il m'apporte toujours de bonnes nouvelles !

Viennent aussi à Longwood marins, officiers, Anglais de marque, qui, allant à la Chine ou aux Indes, ou en revenant, sollicitent l'honneur d'être présentés à Napoléon. Se déploie alors un véritable cérémonial.

Munis d'un laisser-passer du gouverneur, après avoir vu le grand-maréchal qui leur délivre une lettre d'audience, les visiteurs sont reçus dans le parloir par Montholon ou Gourgaud en grand uniforme. L'huissier Santini ou le chasseur Noverraz, dans leur meilleure livrée, annoncent l'arrivant à l'Empereur qui se tient dans le salon, debout, son chapeau sous le bras (1). Las Cases est près de lui pour servir d'interprète, car Napoléon, malgré ses leçons, ne sait toujours que quelques mots anglais, qu'il défigure en les prononçant.

Presque chaque jour, vers quatre heures, il fait atteler et

(1) Depuis que Cockburn s'était assis devant lui sans y être invité, Napoléon restait debout pour recevoir ses visiteurs. Il s'appuyait d'une main à un siège ou au mur quand il était trop las.

invite une ou deux dames, — Mme de Montholon, une visiteuse, Mme Bertrand quand elle est là, — à monter près de lui en calèche. Bertrand et Las Cases s'assoient sur la banquette de devant. Montholon et Gourgaud suivent à cheval. Au grand galop des six chevaux (1) conduits par les deux frères Archambault, l'on fait le tour du parc, qui n'est en somme que l'ancienne plantation de gommiers où quelques pistes ont été ouvertes. Le train est si rapide qu'il ne faut guère plus d'un quart d'heure pour parcourir tout le plateau et la voiture est si secouée sur ses hauts ressorts que les dames ont peine à respirer. Ce tour fait, on recommence. Parfois l'on sort de l'enceinte et l'on va jusqu'au camp de Deadwood, où les soldats se rangent pour saluer avec un entrain qui inquiète Wilks et Cockburn. D'autres jours, quand pour quelque cause Bertrand n'est pas venu, la calèche remonte l'avenue, passe le corps de garde et vole jusqu'à Hutt's Gate. Mme de Montholon a bien peur, car le chemin borde le Bol à Punch, sans parapet, et il ne faudrait qu'un oubli du cocher pour que la voiture vînt rouler à trois cents mètres de profondeur. Mais l'Empereur aime à aller vite et sans doute s'amuse-t-il de ce danger.

Quelquefois la course en calèche est remplacée par une promenade à pied. Napoléon marche assez lentement, en causant avec les femmes; les officiers suivent derrière, tête nue. On ne quitte guère le jardin ou le petit bois. Certains jours, dans la même allée, la promenade dure des heures, à force de retourner sur ses pas.

Mais le soleil, entre High Knoll et les pentes du Flagstaff, disparaît dans la mer, sans crépuscule. Le coup de canon d'Alarm Hill ébranle l'air (2). L'on rentre à la maison, et chacun retrouve sa liberté pour un moment. L'Empereur revient à sa chambre et lit sur son sofa, éclairé par un flambeau couvert. Journaux français et anglais vieux de trois mois, livres emportés de France et dont Ali a reçu la garde, d'autres prêtés par le gouverneur ou Cockburn. Il lit vite, avec le pouce, puis les jette sur son tapis. Quand il quitte la pièce, le sol est jonché de brochures et de papiers.

(1) Ce chiffre dans la suite fut réduit à quatre.

(2) La grosse pièce qu'on voit encore près d'Alarm House tirait chaque jour, au lever et au coucher du soleil.

Avant le dîner, fixé d'abord à huit heures (1), il se rend au salon, où l'attendent les généraux en grande tenue, Mme Bertrand et Mme de Montholon en robes décolletées, les bras nus, coiffées pour le soir. Napoléon les salue en soulevant son chapeau, qu'il garde le plus souvent, et les invite à s'asseoir. Les hommes restent debout (2), hormis celui qu'il désigne à tour de rôle pour jouer avec lui aux échecs. Les parties sont courtes. L'Empereur joue mal, par coups brusques. Il attaque toujours, exposant ses pièces. Bien que ses adversaires ne soient pas de première force, qu'ils le ménagent (sauf Gourgaud), et qu'il triche, il perd souvent.

Ouvrant la porte de la salle à manger, Cipriani annonce le dîner. L'Empereur passe dans la pièce voisine, suivi par la file des dames et des officiers, à leur rang d'emploi ou de grade, car les préséances causent entre eux, surtout entre Montholon, Gourgaud et Las Cases, d'infinies querelles.

Napoléon s'assied au centre de la table, le dos à la cheminée. A sa droite est Mme de Montholon, à sa gauche Las Cases. En face le jeune Emmanuel, Gourgaud et Montholon. Ces places changent quand, le dimanche, les Bertrand viennent dîner, ou quand l'Empereur veut faire honneur aux étrangers qu'il invite volontiers dans les premiers mois du séjour (3). L'Empereur est servi par Ali et Noverraz qui se tiennent derrière son fauteuil. Gentilini et les marins anglais du *Northumberland*, transformés en valets et revêtus de la livrée vert et or, servent les autres convives. La salle est brillamment éclairée. Plats, assiettes, couverts sont d'argent (4). Au dessert paraît le beau

(1) Las Cases, I, 236. Il fut ensuite avancé à sept heures. Puis l'Empereur le fixa à neuf heures. Les heures des repas varièrent beaucoup durant la captivité. Napoléon les changera par une sorte de douloureux caprice, comme pour échapper à la pesanteur des habitudes, couper le temps, si long...

(2) Ils étaient quelquefois près de se trouver mal de fatigue. Le général Gourgaud s'appuyait contre la porte : « Je l'ai vu pâlir en regardant la partie d'échecs » (Mme de Montholon, 144).

(3) Furent priés à la table de Napoléon : Sir G. Cockburn, sir G. Bingham, le colonel et Mrs Skelton, le major et Mrs Hodgson, le major Fehrzen, le capitaine et Mrs Younghusband, les capitaines Ross, du *Northumberland*, Devon de l'*Icarus*, le chirurgien Warden. Balcombe fut plusieurs fois retenu à déjeuner par l'Empereur, ainsi que ses filles. Les derniers Anglais priés à dîner furent, le 11 avril 1816, les Skelton qui devaient partir pour l'Europe un mois plus tard.

(4) Une argenterie considérable avait été emportée. Quand on en aura brisé 130 livres en 1816, il restera encore 96 couverts, 34 plats, 134 assiettes et un grand nombre d'ustensiles de table.

service, dit des Quartiers généraux, accompagné de couverts de vermeil. Les mets sont plus nombreux qu'au déjeuner : potage, relevé, deux entrées, un rôti, deux entremets, des sucreries. L'heure a quelque chose encore d'impérial. On oublie le lieu, la distance, les murs étroits, les meubles modiques. Ces lumières, ce vermeil, cette porcelaine précieuse, ce service aisé, muet, font comme un îlot de grandeur française autour de Napoléon. Les Anglais le voient mal ou s'en irritent. Bingham, bienveillant pourtant, écrit à sa femme : « Ce fut un magnifique dîner; il ne dura que quarante minutes et après nous passâmes au salon pour jouer aux cartes... Le dîner fut plutôt morne. Les gens qui vivent avec Bonaparte parlaient à voix très basse et lui-même était si occupé à manger qu'à peine il a dit un mot. La pièce était si remplie de bougies qu'il y faisait chaud comme dans un four. »

On passe au salon pour le café, servi par Pierron dans un Sèvres admirable représentant des vues d'Égypte. Les hommes ont alors permission de s'asseoir. On joue au reversi, ou encore aux échecs. Quelquefois, à la demande de l'Empereur, Mme de Montholon chante au piano que Cockburn a fait venir pour elle. Elle a peu de voix, mais sait nombre d'airs italiens, faciles et gais. Napoléon les entend avec plaisir. Fermant les yeux, se souvient-il des concerts des Tuileries où, sous l'éclat des lustres, devant un peuple de princes et de femmes parées à éblouir, les violons jouaient les cantates de Paer ou de Cimarosa?...

Mais le plus souvent, quand les Français sont seuls, la soirée se consacre à la lecture. L'Empereur se fait donner une tragédie de Corneille ou de Voltaire, un roman : *Don Quichotte*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Faublas*, parfois Homère, la Bible, Ossian et se met à lire. Il lit en imitant Talma, mais sur un ton monotone, sans toujours respecter les vers. Les femmes étouffent des bâillements. Qu'il s'en aperçoive, par malice il passe à l'une ou l'autre le volume en la priant de continuer. Lui-même alors est prompt à s'endormir. Mais les soirées s'animent lorsque Napoléon, grand causeur, et qui aima toujours se raconter, retrace quelque épisode de sa prodigieuse vie. C'est à la Révolution peut-être, cette Révolution d'où il est sorti, qu'il revient le plus. En traits saisissants, avec d'étonnantes trouvailles de mots, il la ressuscite. Le 10 août,

la mort du Roi, le siège de Toulon, Vendémiaire... Le siècle agonise dans l'odeur du sang et de la poudre, le feu des incendies. Les Français en guenilles courent à l'assaut des trônes et les jettent bas en riant, dans un tumulte où passent des éclats de *Marseillaise*... L'Empereur parle avec des gestes nombreux, un instinct évident du théâtre. Alors les somnolents se réveillent. On passerait la nuit à l'écouter (1)... Tout à coup, las, ou l'esprit traversé par d'autres reflets, il s'arrête, fait un petit salut aux dames et donne à tous congé.

Il rentre dans son « intérieur » où Marchand l'attend, se déshabille à la volée (2), noue un madras autour de sa tête, se couche, et, éclairé par son flambeau à trois bougies, reprend un livre. Il lit longtemps parfois, bercé par le cri stridulé du grillon, la plainte de l'alizé, ou l'égouttement de la pluie sur les ardoises. Puis il s'endort. Sur la pointe du pied, Marchand enlève le flambeau. Il allume la veilleuse. Le souffle de l'Empereur est régulier. Mais souvent il s'interrompt. Il remue, tousse, soupire, se lève, va s'asseoir près de son feu, tente d'écrire, essaie de l'autre lit... Lui qui pendant tant d'années a commandé au sommeil, depuis Waterloo ne sait plus, quand il le veut, dormir.

***

Le 1er janvier 1816, à dix heures, Napoléon reçut au salon ses compagnons qui lui présentèrent leurs vœux.

— Il y a un an, dit-il, j'étais à l'île d'Elbe.

Il caressa les enfants Bertrand et Montholon, fit à tous de petits présents. Descendant au jardin, il dit qu'ils devaient s'efforcer de vivre en famille, sans brouilleries :

— Vous ne composez plus qu'une poignée au bout du monde ; votre consolation doit être au moins de vous y aimer.

On lui apporta ses fusils de chasse, de la part de l'amiral qui jusque-là les avait retenus. L'Empereur les remit à Ali qui, déjà bibliothécaire, devint armurier.

(1) Un jour (le 9 janvier 1817), le monologue de l'Empereur durera jusqu'à trois heures du matin.

(2) « Il n'était pas plus tôt dans sa chambre qu'il jetait son chapeau sur le tapis, se dépouillait de son habit, ôtait son cordon, son gilet, son col, sa cravate, ses bretelles : tout était çà et là autour de lui. » (Ali, 167.) Les *Souvenirs* de Saint-Denis, dit Ali, ont paru dans la *Revue*, 15 juin-1er octobre 1921.

On déjeuna en commun. Il faisait chaud. L'air brillait. Napoléon se promena en calèche, puis monta à cheval et descendit dans la vallée. Le soir, il fut gai et conta ses amours de lieutenant.

C'était maintenant le plein été. Mais à Sainte-Hélène il n'est point de saisons tranchées. Point de nouveauté dans le paysage. Toujours les mêmes arbres qui, sauf quelques têtes rousses de chênes à l'automne, ne jaunissent et ne se dépouillent jamais. Cette verdure permanente ennuie. Un changement de saison, c'est une espérance. Elle était refusée à Napoléon.

Pas de ciel plus capricieux, plus subitement variable. La mer est bleue, un dur soleil raye la peluche des prés et fait éclater dans les jardins tous les rouges des hibiscus, des géraniums, des bougainvilliers, et de ces poinsettias qui portent au bout de feuilles plates d'éblouissants diadèmes de plumes. Les moineaux de Java, les *avedevats*, presque aussi petits que des oiseaux-mouches, en troupes innombrables pépient sur les gommiers, les sapins du bosquet, le chêne près de la maison sous lequel l'Empereur parfois veut déjeuner...

Un moment après, la féerie est morte. Un lourd couvercle de nuages s'abat sur l'île, les montagnes fauves et noires, striées de vert, ont disparu. Une ouate opaque couvre tout. On ne voit point à six pas. Puis une gifle du vent, un réveil de l'alizé qui ne dort jamais qu'à demi, et les buées s'évaporent. La lumière de nouveau inonde. Un instant plus tard, elle s'éteint encore et une longue, fine pluie commence, qui ne durera peut-être qu'un quart d'heure, ou ne finira que dans trois jours.

Maintenant que les Français étaient installés à Longwood, et que la distraction de la nouveauté s'épuisait, ils éprouvaient les incommodités du site et la pénurie du logement. Cinquante personnes entassées, la maison pleine d'allées et venues d'ouvriers occupés à édifier les annexes prévues pour les Montholon, Gourgaud et le médecin, les rats qui courent sous les lits, qui, la nuit, sortant par troupes des trous du plancher, épouvantent les femmes et les enfants, l'extrême humidité qui fait en quelques jours des habits, des robes à ruches et volants, de pauvres nippes molles qu'il faut sans cesse passer au fer, les cheminées qui fument, l'odeur de la cuisine trop proche qui se répand partout, les plaintes des

serviteurs, qui trouvent tout mal parce qu'ils comparent tout à ce qu'ils avaient en France, les mouches et les moustiques dont les mousselines sur les fenêtres, les lits, n'abritent pas. Et bien plus encore, la surveillance sèche, mesquine, insupportable des Anglais. Ne pouvoir sortir des étroites limites sans l'escorte d'un habit rouge, rencontrer à chaque pas des fantassins qui croisent sur vous la baïonnette, avoir sans cesse sous les yeux le manège du corps de garde, du camp dressés pour assurer la prison, à la longue ces désagréments tournent au supplice. Les Anglais demeurent sur le qui-vive. Des imprudences, des espiégleries de l'Empereur d'ailleurs les entretiennent dans leurs craintes. Un après-midi, il fait avertir Poppleton qu'il veut aller à cheval à mi-chemin de Sandy Bay. Le capitaine, puisqu'il va franchir les limites, doit l'accompagner. On part, Napoléon en tête, suivi de Bertrand et Gourgaud. Poppleton est derrière, à cent pas. Ils prennent la route de Hutt's Gate, descendent dans la vallée de la Nymphe, remontent jusque chez miss Mason. Napoléon s'arrête à plusieurs cottages, donnant chaque fois quelques pièces d'or aux esclaves. En passant un ravin, il remarque que Poppleton s'est rapproché :

— Qu'il ne soit pas si près! crie-t-il à Bertrand.

Et Bertrand, avec hauteur, de dire à l'officier anglais :

— Mais, capitaine, est-ce que vous croyez que nous voulons nous sauver? Vous êtes tout à fait sur notre dos. Sa Majesté désire que vous restiez plus à distance...

Poppleton obéit. Cependant Napoléon, que cache le tournant de la piste, enlève son cheval.

— Gourgaud, au galop!

Suivi des deux généraux, il file par un chemin casse-cou. Poppleton, dont le cheval bronche, est bientôt hors de vue. Essoufflés, les Français arrivent au cottage de Rock Rose, saluent la maîtresse de la maison, Mrs Pritchard, et se promènent dans le jardin. La vue, dominant deux vallées et la mer, est une des plus belles de l'île. Napoléon l'admire, puis donne l'ordre du retour. On rentre à Longwood par Woody Ridge et le parc de gommiers. L'Empereur est enchanté de sa fugue. Il voudrait la renouveler. Il ira déjeuner chez les habitants, dit-il, à Gourgaud. « Un cheval portera le repas avec un service d'argenterie. Cela fera de l'effet. »

— Je ne veux que leur demander de l'eau, et de temps en temps, j'en inviterai à manger avec nous.

— Mais le capitaine, sire, il faudra donc que nous le perdions ?

Cependant, Poppleton, affolé, a couru chez l'amiral, qui dîne avec Bingham aux Briars.

— Monsieur, s'écrie-t-il, hors de lui, j'ai perdu l'Empereur.

L'Empereur ! Cockburn toise le malheureux, puis quand il a conté l'incident, lui commande avec calme de retourner à Longwood, où sans doute il va trouver le général Buonaparte.

Bingham a paru s'émouvoir. Cockburn le rassure :

— Ce n'est rien, il n'y a pas de danger. Seulement, c'est une leçon...

Dès lors en effet, Poppleton reçoit l'ordre de suivre l'Empereur au plus près. Napoléon s'en agace ; quoique ces courses l'apaisent, lui donnent appétit, abrègent les journées si longues, plutôt que d'avoir l'Anglais à ses trousses, il ne sortira plus des limites, réduira ses chevauchées à la vallée de la Nymphe, à Hutt's Gate et au camp.

Ces rapports de déportés à gardiens, quelques formes qu'on y mette, ne peuvent qu'être délicats. Mais ils sont rendus encore plus difficiles par la différence des caractères, l'incompréhension réciproque des deux peuples. Les Anglais tiennent les Français de Longwood dans cette estime courte qu'ils ont de tous temps réservée aux continentaux. Ils les trouvent légers, bavards, menteurs, exigeants, querelleurs. Ils ne comprennent pas leur respect, leurs empressements autour de ce « général vaincu ». Seule Mme Bertrand, *poor Madame Bertrand*, leur est sympathique. Mais c'est qu'elle est à demi anglaise par la naissance et tout à fait par les goûts, les instincts.

A l'inverse, les Français réunis autour de Napoléon luttent contre les habitudes, les idées anglaises où cette vie les plonge. Les Britanniques leur paraissent rudes, hautains, pointilleux, absurdes. Outre le malheur qui les aigrit, l'exil excite en eux le nationalisme presque amer que nous vaut l'éloignement. Ils se ferment, ils s'aveuglent, ils s'insurgent contre tout ce qui n'est pas, ne saurait être français.

Comme ils peuvent, avec plus ou moins de bonheur selon les jours, ils tuent le temps. Père et fils Las Cases s'absorbent dans les dictées qui feront le gros du *Mémorial*. En sus des travaux qu'impose l'Empereur, Bertrand lit beaucoup, s'occupe de ses enfants. Les Montholon, rivalisant avec Las Cases, multiplient les soins près de l'Empereur. Le mari régnant sur la dépense, la femme essaie de régner au salon. Gourgaud fait le despote à l'écurie, monte le plus qu'il peut pour fatiguer son sang, va aux jeux du camp, à la chasse, abat quelques perdrix, des tourterelles, qu'il offre à Mme Bertrand...

L'EMPEREUR ET SES COMPAGNONS

Au reste, sauf l'Empereur qui ne peut accepter aucune invitation, puisqu'on lui dénie son titre, les Français ont maintes occasions de sortie. Ils sont priés dans toutes les maisons de la colonie. La vie y est large et l'hospitalité fastueuse. L'île, enrichie par le passage obligé des navires de l'Extrême Orient, est prospère. On y reçoit à table ouverte. Chaque escale est prétexte à grands repas, à soirées, à thés, à pique-niques en plein air. Gourgaud va souvent, seul ou avec O'Meara ou l'un des Las Cases, à Plantation House. Il brûle toujours pour la charmante Laura Wilks. Il se promène avec elle dans le parc entretenu avec soin. Mrs Skelton, en amie, lui fait la morale. Il ne peut prétendre à épouser la fille du gouverneur. D'ailleurs elle va partir bientôt avec son père. Le général Hudson Lowe a été désigné pour remplacer le colonel Wilks, et il est attendu par un prochain vaisseau. Napoléon, qu'amusent toujours les projets conjugaux, console son aide de camp :

— Je vous marierai en France mieux que cela !

Les compagnons de l'Empereur se rendent aussi assez souvent à la ville. Il faut pourtant que Poppleton, que sa mésaventure a blessé, veuille bien les y conduire, et il ne s'y prête pas toujours. Jamestown, on connaît le pauvre village. Mais pour les exilés de Longwood, c'est quelques éventaires où acheter de menus objets, la rue, le quai, où ils rencontrent la société de l'île, le port rempli de barques où s'agitent des natifs bigarrés et, à l'ancre, un peu plus loin, sous les falaises noires, toujours quelques grands navires qui, faisant claquer leurs

voiles à la brise, parlent à ces reclus de tous les espaces d'où ils viennent et qu'ils vont encore parcourir. C'est là qu'ils apprennent les nouvelles. Chaque navire venu d'Europe rend des bruits que déforment l'imagination, l'espérance. Les Alliés ne s'entendent plus... Les libéraux s'agitent en Angleterre... On dit que Fouché a été exécuté. Le roi de Rome va revenir. Car aucun d'eux ne doute qu'après un séjour de quelques mois, d'une année ou deux tout au plus, ils seront rappelés en Europe. Mmes Bertrand et de Montholon pensent à la grande situation qu'auront leurs maris, quand l'Empereur sera remonté sur le trône, à la vie brillante qui les paiera de leurs sacrifices. Des gazettes dépareillées arrivent. Pendant plusieurs jours elles passent de main en main, lues, commentées avec fièvre. Elles annoncent la mort de Murat, le procès de Ney. Contre Murat l'Empereur garde de la rancune. Il parle de lui d'abord avec des mots amers :

— Il faut qu'il ait été fou pour débarquer en Calabre avec cinquante Corses !

Mais, sur une réflexion de Gourgaud, il s'attendrit. Il revoit l'admirable cavalier que fut le roi de Naples :

— C'est affreux. Ceux qui ont ordonné sa mort sont des monstres.

Pour Ney, ses sentiments suivent le même cours. Lisant son interrogatoire, il se montre dur :

— Ses réponses sont bêtes, son caractère ne répond pas à son courage.

C'est qu'il se rappelle la promesse du maréchal de le ramener à Louis XVIII « dans une cage de fer ». Mais bientôt il l'excuse.

— On ne peut oublier, dit-il, que Ney a sauvé soixante mille Français dans la retraite de Russie.

Et quand il apprend sa terrible fin, il s'écrie :

— La mort de Ney est un crime... Son sang était sacré pour la France... Louis XVIII et ses émigrés se sont vengés sur lui de la honte de leur fuite!...

Disparus, Murat, Ney, soldats incomparables, quelle assurance que l'Empire n'était plus que du passé! Ces grands noms, associés à son règne, lui faisaient mieux sentir la médiocrité de son entourage actuel. Il n'avait près de lui maintenant que des serviteurs. Plus d'amis. Ceux de sa

jeunesse, Junot, Bessières, Duroc, étaient morts. Le dernier, Marmont, l'avait trahi. Depuis il était seul, il le savait, Il prétendait même être au-dessus de l'amitié. « Je me suis fait des courtisans, disait-il; je n'ai jamais eu la prétention de me faire des amis. » Au temps de sa puissance, peut-être n'en avait-il pas besoin en effet. Mais à présent qu'il n'était plus un prince, rien qu'un homme jeté à deux mille lieues de tout ce qui avait fait sa vie, cloué sur un îlot pour y attendre la vieillesse et la mort, il devait à certaines heures étouffer de solitude.

Ces comparses que le hasard ou l'intérêt ont agrégés autour de lui, il s'ouvre à eux pourtant, s'inquiète de leur bien-être, cherche à gagner leur confiance. Mais il leur est trop supérieur, il demeure, quoi qu'il fasse, trop loin d'eux. Ils voient toujours en lui l'Empereur. Et d'ailleurs, s'ils l'oubliaient, lui-même, d'un regard, d'un mot, leur rappellerait leur distance.

Celui qu'il traite le mieux, c'est Las Cases, qui lui plait par sa déférence inlassable, son habileté à écouter. En habit bleu à boutons d'or, culotte de casimir, petites bottes, cravate de mousseline, haut chapeau de castor gris, il le suit partout comme un caniche. Encore Napoléon le taquine-t-il, à plusieurs reprises cherche-t-il à le mystifier.

Avec Montholon, Gourgaud, plus jeunes, il a tout autre ton.

Un jour, on a parlé de revenants qui se promèneraient la nuit à Longwood. Il ne s'agit sans doute que de mulâtresses qui viennent en secret visiter les domestiques. Montholon demande à Cockburn de faire rapprocher les sentinelles. Gourgaud l'apprend à Napoléon qui se fâche.

— Il faut que vous ayez l'âme bien basse, crie-t-il à Montholon, pour vous faire notre geôlier. Bientôt, si cela continue, il y aura des factionnaires jusque dans ma chambre. Pourquoi prétendez-vous que je cours des dangers? Que les matelots, les habitants, vexés de mon séjour dans cette île, veulent m'assassiner? C'est une sottise. D'ailleurs, s'il était nécessaire, quelqu'un de mes officiers coucherait près de ma chambre, mais, pour Dieu! ne prenez pas tant de soin de ma sûreté, en employant des factionnaires anglais!... Allons, laissez-moi tranquille!

Les mensonges de Montholon l'excédent. A tous moments, il reçoit de lui de douteux rapports sur la vie domestique de Longwood, sur les difficultés avec les Anglais. O'Meara n'a pas tort d'écrire à Finlaison : « Tout lui est représenté de façon fausse et mutilée, en particulier par Montholon. »

Mme de Montholon, malgré sa grâce adroite, essuie, elle aussi, des bourrades. Parlant amourettes, — c'est un de ses sujets favoris, — l'Empereur dit « que rien ne fait plus d'effet à une femme qu'un joli garçon ».

Et se tournant vers la comtesse, soudain il l'apostrophe :

— N'est-ce pas, madame de Montholon ? Vous devez savoir cela, car on dit que vous avez eu bien des aventures... A propos, est-ce vrai que vous avez eu trois maris, divorcé deux fois ?

La pauvre femme rougit, décontenancée. Elle fait peine, même à Gourgaud. Napoléon continue :

— M. Roger, je sais celui-là; Montholon encore, mais le troisième, qui était-il ?

Elle balbutie :

— Je ne sais ce qui a donné lieu à me supposer un troisième mari... (1).

Mme de Montholon dut lui garder rancune quelques jours. C'est sans doute à propos de cet incident que l'Empereur dira à Montholon :

— Elle me boude; qu'est-ce qu'elle a ?

Comme Montholon explique :

— Vous croyez que ça l'a fâchée ?... Eh bien! voilà comme je suis. Je blesse toujours sans mauvaise intention.

En vérité, vivant à la porte du maître, Mme de Montholon montre une grande patience. A quelle gène n'est-elle pas contrainte, avec ses jeunes enfants qui ne peuvent parler, rire, jouer, se plaindre qu'en sourdine? Pas de bruit, l'Empereur travaille ou repose. Point de désordre, l'Empereur va passer. Pauvres enfants!... Par bonheur, Napoléon les aime, les caresse et d'eux du moins il semble qu'il ne se soit jamais plaint...

(1) Gourgaud, 7 janvier 1815 (fragment inédit. Bibl. Thiers). Il n'est pas impossible en effet que, pendant la Révolution, Mme de Montholon se soit mariée une première fois (à un Conventionnel, a-t-on dit). Elle aurait ensuite divorcé et épousé Roger. Les actes d'état-civil qui le concernent ont disparu.

Il ne ménage pas Gourgaud. Ce grand garçon, trop sensible, s'ennuie à périr et le laisse trop voir. Soldat de fortune, âme aventureuse, bonne pour l'action et la gloire, il se sent affreusement enlizer dans cette vie lente, creuse, vaine. Tandis que Las Cases a son fils, Bertrand et Montholon leurs femmes, il est isolé. Son célibat lui pèse et l'aigrit. Les Bertrand sont bons pour lui cependant. Mme Bertrand lui parle avec confiance. Le grand-maréchal l'encourage, mais Gourgaud le méprise un peu, le trouve médiocre et mou sous sa gravité. Il hait Las Cases qu'il nomme le *jésuite*, Montholon, le *pied plat*, l'*intrigant*, Mme de Montholon, la *coureuse*, Marchand, le *valet*. Il n'aime que l'Empereur. Mais il l'aime avec une passion maladive. Il est jaloux de ses regards, de ses moindres mots, de ses menues faveurs. Il voudrait l'avoir à lui tout seul. Par là, comme par sa franchise souvent brutale, il agace Napoléon. Si le jeune homme s'attriste sur le sort de sa mère, laissée, dit-il, sans ressources en France, l'Empereur le rudoie :

— Vous êtes fou de tant aimer votre mère ! Est-ce que vous croyez que je n'aime pas la mienne ? Mais il faut être raisonnable. A chacun son tour. Quel âge a-t-elle ?

— Soixante-sept ans, sire.

— Parbleu, vous ne la reverrez plus, elle mourra avant que vous retourniez en France !

Gourgaud là-dessus rentre sous sa tente et pleure. Pour qu'il se rassérène, — car Napoléon ne peut supporter les longs visages, — il se met à le cajoler. « Sa Majesté, écrit Gourgaud après une dispute, me dit que je serai celui de nous tous qui gagnera le plus à rester deux ou trois ans avec Elle, qu'Elle ne me connaissait pas, que j'ai beaucoup de moyens, que je suis susceptible de parvenir à tout, que Montholon n'est pas sur mon chemin, et que je ne dois pas en être jaloux. » Gourgaud se rengorge. Pour retomber presque aussitôt dans sa neurasthénie.

Cependant, lorsqu'il est malade, et gravement, de la dysenterie, l'Empereur le voit presque chaque jour et l'encourage. Le jeune homme en est touché et aussi des attentions de ses compagnons : « Le général Bertrand s'est conduit avec moi comme un frère aîné. Montholon et Las Cases ont été fort bons pour moi. » Mais quand la santé revient, revient aussi la mauvaise humeur.

Avec le grand-maréchal et Mme Bertrand, les brouilleries sont continuelles. Napoléon n'a jamais aimé la comtesse. Sa répugnance à venir à Sainte-Hélène, ses plaintes depuis qu'elle y est, l'ont blessé. Elle dispute son mari à l'Empereur, l'empêche de vivre à Longwood, partage ainsi en deux maisonnées les Français. Elle se lie trop avec les familles de l'île, les officiers anglais, va trop souvent chez l'amiral. Fantasque, passant des journées au lit, elle vient le moins qu'elle peut à Longwood, se fait attendre au dîner du dimanche, essaie de l'esquiver. Napoléon s'en offusque :

— Ils faisaient la même chose à l'île d'Elbe ; ils ne pensent qu'à eux, oubliant ce qu'ils me doivent ; ils prennent ma maison pour une auberge ; qu'ils viennent dîner toujours ou pas du tout !

Un jour d'avril, le grand-maréchal annonce que sa femme, fatiguée d'une promenade à la ville, ne viendra pas le surlendemain dimanche. Prétexte, pense Napoléon, qui confie sa rancœur à Gourgaud et le charge d'aller dire à Mme Bertrand que « si elle tient à son estime, elle doit changer de conduite ». Gourgaud va à Hutt's Gate accomplir son ambassade. Mme Bertrand pleure. Le grand-maréchal la défend. Il faut bien qu'elle aille à Jamestown se distraire. « L'Empereur est victime d'intrigants. Longwood est un séjour affreux par toutes ces tracasseries. » Désormais, ils demeureront chez eux. Il tient parole. Le dimanche est très triste. L'Empereur dîne seul chez lui, très affecté.

— A Paris, dit-il à Gourgaud, Bertrand n'aurait pas fait cela.

Pendant toute la semaine, les hostilités continuent. Gourgaud essaie d'apaiser l'Empereur, d'adoucir les Bertrand. Ce n'est que le dimanche suivant, jour de Pâques, que Mme Bertrand daigne paraître. Encore garde-t-elle un air piqué devant l'Empereur. Ce jour de fête est si morne qu'on se sépare à neuf heures et demie.

A vrai dire, ce ne sont qu'incidents de surface, malentendus nés d'une vie trop resserrée. Dans le train quotidien de Longwood, il est des moments de bonace, de détente, même de gaieté. On fait trêve aux plaintes sur la nourriture. On rit des incommodités du logement, de la pénurie des garde-robes. Les querelles s'apaisent entre les femmes, les rivalités entre

Montholon, Las Cases et Gourgaud s'endorment pour quelques jours. L'Empereur retrouve sa bonne humeur. Le climat et le site, vus sans parti pris, paraissent moins affreux. « Cette température modérée et monotone, écrit Las Cases, présente peut-être plus d'ennui que d'insalubrité. » « Exil pour exil, dit Napoléon, Sainte-Hélène est peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées, nous aurions beaucoup à souffrir des rigueurs du froid et nous aurions expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île des tropiques. »

Et les Anglais ne sont pas toujours haïssables. L'Empereur, après avoir dit que Poppleton n'est qu'un espion, comprend qu'il suit sa consigne et l'invite à sa table. Il prend plaisir à surveiller les travaux de la ferme, même, comme on laboure, à prendre la charrue et dans l'argile rouge à tracer un sillon. Il va s'asseoir dans le cottage de miss Mason, bizarre fille aux façons d'homme, brusque et charitable, qu'on rencontre sur tous les chemins de l'île montée sur un bœuf. Il promène en calèche Mrs Skelton, miss Knipe, les petites Balcombe. Dans ces bons jours, il rend même justice au caractère de l'amiral qui sera bientôt remplacé : « Nous regretterons Cockburn, dit-il à ses compagnons, c'est un homme d'honneur. Sa brusquerie nous blesse, mais, en définitive, c'est un vieux et brave soldat. »

Il se félicite de sa santé : « Il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été ; il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui de ces grands événements... » Ses propos montraient qu'il ne doutait pas de son retour en Europe, de sa rentrée en France où l'avenir les paierait, lui et ses compagnons, d'autant mieux de leurs épreuves qu'ils les auraient tous supportées plus dignement...

Octave Aubry.

(*A suivre.*)

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

DERNIÈRE PARTIE (1)

SECOND CAHIER

Palanque, Alpes provençales, 29 juin 1932.

Quand le train s'est arrêté à Palanque, j'ai aperçu un vieux monsieur qui s'abritait du soleil sous la treille du chef de gare. Il portait des lunettes noires parce que la montagne en face est si crayeuse que tous les gens de la ville, ici, en ont les yeux brûlés. Pourtant, entre la ville et la montagne s'étend un fleuve de galets qui est la Durance. Aussitôt, l'homme âgé coiffa d'un grand feutre noir sa chevelure argentée qui est très belle, et s'avança vers la sortie des voyageurs. A la pensée que je venais vivre pour un temps auprès de cet étranger, je sentis fondre mon courage. Je me répétais : « C'est mon père, c'est mon père. » A l'improviste, je ne l'aurais pas reconnu, tant il a changé.

Les dernières fois que je l'avais vu, c'était d'abord après la guerre, chez grand mère de la rue Saint-Dominique. Je devais avoir treize, quatorze ans. Je portais des boucles sur le dos et je ne pensais pas encore à mon bachot. Lui n'avait pas encore été nommé receveur des Finances en Dauphiné où il a séjourné plusieurs années. J'ai le souvenir d'un homme

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

encore jeune, mince, aimable qui, sur ma prière, ôta son veston et releva sa manche de chemise pour me montrer, au bras droit, la cicatrice d'une horrible blessure par obus. J'étais assez fière alors que mon père eût été blessé à la grande guerre, car Anselme n'avait pas attrapé une égratignure en quatre ans, et je lui en voulais secrètement. Il m'avait questionnée sur mes études. Mais je n'eus aucun échange vrai de pensée avec ce père que, par la suite, je ne devais plus rencontrer sinon aux obsèques de grand mère, me bornant à lui écrire correctement quatre ou cinq fois l'an.

Mais ici, il suivait des yeux ma lente avance vers lui. Quand j'approchai, il leva un peu ses deux bras comme un acteur qui s'écrierait : « Ah ! ma fille ! te voilà enfin après une si longue séparation ! » Ou bien : « Dans quelles circonstances nous retrouvons-nous ! » Mais ses lèvres ne bougèrent pas. Je lui serrai la main sans dire un mot, et constatai avec un certain plaisir qu'il avait fait tomber sa longue moustache démodée. Ce fut bien d'ailleurs le seul plaisir que me causa cette rencontre.

— La ville n'est pas grande, me dit-il enfin. Veux-tu que nous rentrions à pied, ou prendrons-nous la voiture?

— Je ne voudrais pas vous fatiguer, lui dis-je. Il vaudrait peut-être mieux prendre la voiture.

— Oh !... dit-il seulement avec un petit sourire.

Ce fut tout. Je compris que j'avais retrouvé ce silencieux obstiné dans son mutisme, dont maman a été excédée.

Nous allions à pied le long d'un cours très ombreux. Le feuillage des grands platanes, au bout de l'avenue, s'écartait de chaque côté comme un double rideau et laissait apercevoir dans la lumière une fontaine grecque monumentale dont l'eau retombait en scintillant dans une vasque. Le chauffeur avait chargé ma malle et filait devant.

— La Trésorerie, murmura mon père tout à coup, est dans ce rond-point ensoleillé, là-bas.

Il marchait vite. Je vis la maladresse que j'avais commise tout à l'heure en le traitant comme un vieillard. Je supputai l'âge qu'il avait : cinquante-quatre, cinquante-sept ans peut-être. Le cours était bordé de cafés, à la terrasse desquels des consommateurs buvaient des citronnades. J'entendais comme un bruit de scierie assourdissant.

— Vous avez une usine dans la ville ? demandai-je.

Je sentis qu'il me dévisageait derrière ses verres fumés.

— Non, fit-il : ce sont les cigales.

Lorsqu'on monte le perron de la Trésorerie, il y a bien sur la place vingt-cinq personnes à vous voir. L'hôtel est au fond d'une cour, en plein soleil. Mais, le perron franchi, on se trouve dans de grandes pièces noires et fraiches, du fait des volets hermétiquement clos. Mon père me guida par la main. Le thé se trouvait servi sur une table. Le service d'argent fut la première chose que mon œil découvrit. Ensuite, je vis le geste de mon père qui se défaisait de ses lunettes noires. J'étais enfin devant ces yeux gris insensibles dont ma pauvre Béatrice m'a tant parlé.

— Je te remercie d'être venue, Pauline, me dit-il enfin.

— Puisque vous avez désiré que je vienne, répondis-je, c'était indispensable.

Je pensai que, s'il avait la moindre finesse, il comprendrait le sens de ce propos fielleux. Car Dieu sait si depuis dix ans il s'est désintéressé de moi ! Se peut-il qu'il n'ait jamais mis les pieds à Paris pendant cette période ? Oh ! je sais, il a chargé souvent Sasseville de m'inviter à venir ici. Il paraissait absolument fermé à cette idée que je ne pusse me trouver en présence de sa femme. C'est un de ces hommes qui ne nous comprennent jamais.

Sans réagir aucunement à la pointe que je lui lançais :

— C'est très gentil de ta part, reprit-il. D'autant plus que Sasseville me l'a appris, tu es fiancée, paraît-il ? Tu as dû te séparer de ton fiancé.

Je répondis, Patrice, que vous étiez en voyage d'études et sur un ton qui ne fait pas augurer, d'ordinaire, de longues confidences. Mais je sentais ses prunelles incolores avidement ouvertes sur moi, qui me toisaient, qui me jaugeaient comme Sasseville l'avait déjà fait à Paris. « Et toi, mon enfant, quelle épouse seras-tu ? »

Nous avons pris le thé ensemble, — à la mode russe, bien entendu, avec citron et confiture, — je m'y attendais. Cette salle à manger me semblait pleine de délices après la fournaise du dehors. Tous les meubles surgissaient de l'ombre, des buffets provençaux du XVIIIe siècle, une jardinière improvisée dans un berceau d'enfant. Par les fenêtres ouvertes sur

les volets clos, dès que les cigales faisaient grâce un instant, venait un bruit de source. Je me surpris à me trouver divinement bien. Je glissais à une mollesse agréable, je grappillais sur la table des fraises et des cerises d'une saveur inédite et des petits gâteaux anisés. Je pensais à la chambre inconnue où le lit était fait pour moi là-haut après ce pénible voyage. Dans le jardin qu'on ne voyait pas, je devinais la fontaine grecque entre quatre orangers, dépeinte par Sasseville, et dont j'entendais d'ici la pluie chantante. On respirait une odeur de résine et d'eucalyptus qui me frappait beaucoup. Un homme, qui était mon protecteur naturel, avait préparé pour moi ces délices. J'éprouvais une sensation de sécurité, d'un autre goût que celle dont, enfant de huit ans, de dix ans, je jouissais dans les bras de maman.

Ah! Patrice, comme il faut se méfier de soi, se surveiller! Ce sentiment de sécurité... Comme c'est vil d'éprouver ainsi la puissance d'un père riche, tout au moins « arrivé »! Car le prestige de cet appareil officiel dont Jacques s'enveloppe, voilà simplement ce qui m'inspire cette confiance. Ou bien n'est-ce pas le manque même du secours paternel, soutien robuste qui doit si bien épauler un être jeune et que je n'ai jamais connu, qui me créait là, gratuitement, auprès de cet homme veule, infidèle à ses devoirs, une illusion de protection? Il me fallut me secouer, me raidir. J'ai tellement horreur du fallacieux dans les rapports humains!

— Veux-tu maintenant monter dans ta chambre? me demanda-t-il après un long silence.

Je répondis que je n'étais pas fatiguée et que j'aimerais voir les salons et le jardin provençal que Sasseville m'avait vanté. Sa figure changea. Sa figure est excessivement mobile, bien que très fatiguée, avec des joues fripées et molles. Sur cette figure, il passe des ondes comme sur l'eau. Ce doit être un grand nerveux. Il se leva rapidement. « Toujours svelte, toujours beaucoup de branche », avait dit Sasseville...

Je vis le petit parc qui n'était qu'un jardin enclos de hauts murs et d'une rangée de cyprès à l'ouest, pour le mistral. Le vase grec de la fontaine était adorable et je demandai la permission de cueillir une orange aux orangers qui me semblaient de cire. Elle était juteuse et chaude. Le soleil n'éclairait plus pourtant que la pointe des cyprès. Ce jardin me parut triste.

Nous rentrâmes par le couloir de service. Ensuite, ce furent l'escalier de marbre à rampe de fer forgé qui se développait d'une façon grandiose entre les tableaux anciens. Puis les deux fameux salons de velours rouge, au premier, dont les boiseries scintillèrent d'or, quand mon père alluma le lustre. A ce moment, je me vis devant le portrait en pied d'une très belle femme, un peu trop déesse dans son élégance, sa maturité, son embonpoint, mais dont le facies triangulaire, l'écrasement asiate des ailes du nez, les yeux bridés sous les bandeaux noirs me renseignèrent. Une curiosité un peu trouble, un peu honteuse, me retint là-devant. Que Dieu me pardonne, je me crois assez profondément chrétienne, mais rien ne peut empêcher que j'aie horreur de cette femme. Je voulus prononcer une parole de compassion à l'adresse de mon père. Rien ne sortit de ma gorge. Il vit que je regardais toujours ce portrait. Il me dit :

— Dans l'autre salon, il y a un trumeau d'Hubert Robert auquel on prête une grande valeur.

Je crois que mon séjour ici se passera sans heurts sensibles et que tous les points névralgiques dont je m'étais fait d'avance un cauchemar ne seront même pas effleurés. La bizarrerie de mon père, cette indifférence foncière dont, à le voir, je me persuade de plus en plus, arrange tout. Pourvu qu'il ne demeure pas seul, il est sauvé. Tant d'hommes sont ainsi !

***

30 juin. — « Ta mère se porte-t-elle bien? » m'a-t-il demandé ce matin, comme il voyait que je lisais une lettre de ma chérie. J'ai relevé la tête rapidement et j'ai vu son regard insensible. Comme il a l'air de s'enhardir vis-à-vis de moi, il a encore ajouté :

— Je crois que vous vous adorez toutes les deux, d'après ce que m'a dit Sasseville.

— Autant qu'une mère et une fille peuvent s'aimer, ai-je répondu, Dieu merci !

J'ai ajouté ce Dieu merci ! dont le sens n'était pas équivoque, par religion pour maman, pour qu'il sût bien que, si, par devoir, je me montrais gentille envers lui, je n'oubliais pas nos malheurs dont il est l'auteur, nos malheurs au milieu

desquels nous n'avons gardé que notre mutuelle tendresse.

— Tu as raison de l'aimer, a-t-il repris.

Et il a regardé je ne sais quoi dans le jardin.

Je déjoue sans peine ses coquetteries vis-à-vis de moi. Nul doute qu'il ne cherche à me reconquérir. Ses moyens sont insidieux comme tout son être, mais non dépourvus d'élégance. Il s'entend à me flatter, mais ne se doute pas de cette science que j'ai de son âme impitoyable.

Impitoyable ! a-t-il fallu qu'il le fût pour qu'à la fin de cet hiver 1907-1908 qui vit leur rupture, maman finit par me prendre dans ses bras et s'enfuir boulevard Saint-Germain comme une pauvre femme chassée. Il y a en effet d'autres manières de mettre une femme dehors que de la battre.

C'est après la fermeture des bureaux que nous sommes partis, dès que le soleil fut moins intolérable. Son premier soin fut de m'acheter aux « Dames de France » des verres fumés et un chapeau de toile dont je ne voulais pas.

— Mais, me dit-il en riant, tu « prendras le soleil » et tu mourras comme Mireille ; ou il faudra te le faire « lever » par la vieille Miette qui sait les prières d'usage.

Je reconnais qu'il sera peut-être d'aventure un charmant compagnon.

La traversée de la Durance fut assez dure. De petits filets d'eau qui s'écoulaient entre les galets blancs miroitaient comme du mercure. En face, la colline crayeuse de Sainte-Roseline nous renvoyait sa chaleur accumulée tout le jour. A son flanc s'accrochaient de maigres verdures blanchies de poussière. « Pauvre Durance, disait mon père, le soleil de la Provence l'a bue comme un coup de vin de la Crau. » Puis ce fut la banlieue de Palanque et ses champs de cannes sur la rive.

— Je voudrais savoir, dit enfin mon père d'une voix étrange, ce qui t'a décidée à venir jusqu'ici, car enfin, tu as fais un effort...

— Oui, lui dis-je, j'ai fait un effort. Mais vous étiez malheureux et vous m'avez appelée. C'était suffisant, je pense.

— Car, dit-il avec une certaine application, une hésitation qui m'inspirait presque de la pitié, je ne puis croire que ce soit la chaleur de ton sentiment filial qui t'ait convaincue...

Pas de réponse de ma part.

— ...et j'ai tout lieu de penser que c'est par devoir.

— Pardonnez-moi, lui dis-je à la fin, si je suis un peu dure pour vous. Mais le mensonge m'est impossible : et pas seulement le mensonge, l'équivoque, surtout dans mes rapports avec quelqu'un qui m'est aussi proche que vous. Voilà. Je suis, je crois, essentiellement religieuse. Je prends, autant que je le puis, conseil de la loi chrétienne. Il m'a semblé que l'ordre de Dieu était que je répondisse à votre appel.

— Oui, me dit-il assez tristement : je m'en doutais. Mais moi qui n'ai pas de raisons pour te haïr, j'aime tes manières de penser et de vivre, la jeune fille que tu es, tes propos directs. Si j'avais pu devenir religieux, c'est comme toi que j'aurais voulu l'être.

— Vous n'avez pas encore trouvé la vérité? lui demandai-je, heureuse d'aborder un sujet métaphysique et d'esquiver ainsi les propos que je jugeais dangereux.

Il me lança alors cette réponse énigmatique :

— La vérité? Il aurait fallu, pour que l'esprit la trouvât, avoir commencé par l'établir dans sa vie, ce qui n'était pas mon cas.

Est-ce que vraiment il s'accusait devant moi? Est-ce qu'il se reconnaissait coupable? J'aurais voulu pénétrer cette âme, chercher un éclair dans ses yeux. Mais j'avais devant moi un visage aveuglé par des lunettes sombres.

Nous étions parvenus au sommet de la colline, un désert de pierre où poussaient des touffes de genévriers rôtis. Et l'on apercevait en bas Palanque avec les trois tours sarrazines de ses trois églises, et les larges chemins de verdure que traçaient au milieu des toits rouges les cours bordés de platanes. Dans le lointain, le lit caillouteux de la Durance rampait dans la plaine. A gauche, les sommets neigeux des Alpes d'Italie émergeaient des montagnes effleurées par un soleil horizontal.

— Pauline, me demanda mon père, crois-tu que les hommes qui ont enfin trouvé leur Dieu soient meilleurs que les autres?

— Je le crois, m'écriai-je.

— Si cela m'était démontré seulement... murmura-t-il. Oui, ce serait une expérience établie scientifiquement.

Je cherchais autour de moi des exemples à lui citer : celui

de maman me venait aux lèvres, mais il m'était défendu d'en faire état. Et puis, ma pauvre chérie est quelquefois tellement illogique dans sa foi que j'aurais voulu plus probant. Je rappelai certains missionnaires, des prêtres dévorés de zèle. J'étais exaltée, je ne sais quelle fureur de parler m'a prise, bien que je ne m'y sentisse guère excitée par un interlocuteur avec lequel je ne suis pas en confiance. Mais jusqu'au retour à la maison, je ne cessai de pérorer sur les faux dévots et ceux qui n'ont aucun droit à porter le titre de chrétiens. Mon père semblait intéressé. Il m'écoutait sans m'interrompre.

Le soir, au dîner où nous étions redevenus silencieux, tout à coup le pauvre homme m'a posé cette question :

— Pauline, est-ce que tu crois que les morts nous voient?

Je lui dis que j'en avais le sentiment très ferme.

Alors j'ai vu les premières larmes dans ses yeux.

2 juillet.

J'ai de lui une grande curiosité. Qu'il possède des côtés séduisants, on ne peut le nier. Maman elle-même m'en avait avertie. Mais je ne suis pas un enfant pour le juger sur cette suprême habileté qu'il a de ne jamais prononcer que les paroles qu'il faut. Je me souviens de quel sortilège il avait enveloppé aussi Béatrice au début. C'était pourtant le même qui voulut ensuite détruire son âme pour lui en repétrir une autre, lui-même, à sa guise.

Et cependant il a trouvé le moyen de m'émouvoir hier soir par surprise.

L'après-midi, profitant du repos dominical, il m'a emmenée en voiture jusqu'à la côte. Il conduisait lui-même et, de ce fait, parlait peu, car la route réclame assez d'attention. Il avait l'air plus triste que de coutume. Je l'observais dans le rétroviseur, avec ces lignes tombantes issues des ailes du nez, des commissures des lèvres et qui marquent un homme vieillissant dès qu'il ne s'observe plus. Mes yeux allaient de ce paysage humain d'un visage ayant perdu tout ressort, au paysage céruléen de la côte, ciel, mer, atmosphère entièrement bleus : intensité de joie.

Plus loin, dans l'Esterel, une phrase lui échappa et pour la première fois, il laissa glisser de lui-même, par inadver-

tance assurément, le nom dont tout son être est animé encore, ce nom secret pour lequel je suis ici :

— C'est là que, l'année dernière, j'ai eu un accident avec Youlia.

Et il me raconta la collision qui s'était produite à ce tournant avec un autocar.

Ce soir, si je n'ai pu revenir à ces cahiers comme chaque jour, une fois dans ma chambre, c'est que mon père m'a proposé après dîner de venir fumer une cigarette avec lui.

— Car, m'a-t-il dit en affectant un air moderne, toutes les étudiantes fument, aujourd'hui.

Je sentais si bien sa crainte d'être seul que j'acceptai cette invitation qui allait à l'encontre de tous mes projets.

Son cabinet est très beau, garni entièrement de livres dans la partie qui fait face aux fenêtres, et ailleurs, des plus riches armoires et bahuts provençaux que j'aie jamais vus. Nous nous sommes assis sur un de ces petits canapés empire qu'on voit ici partout. Des coussins s'exhalait encore un parfum d'œillet qui me força de me redresser, afin de supprimer tout contact avec ces étoffes. Mon père et moi fumions sans rien dire.

Au bout d'un instant, je le vis se lever brusquement, faire quelques pas jusqu'aux rayons de sa bibliothèque et, là, matérialiser soudain à mes yeux l'image que Béatrice a fait si souvent flotter dans mon esprit d'un homme dressé devant des livres comme devant une treille où ses doigts grappillent au hasard. Tel j'ai décrit pour vous, Patrice, le jeune marié de la rue de Rivoli qui, distrait de l'amour par son impatiente curiosité du mystère, promenait sa main de volume en volume, en arrachait un, puis un second, puis un troisième, en quête et comme aux abois d'un texte définitif; tel, et presque semblable encore physiquement, à la blancheur près des cheveux, ce même homme était là.

Ses doigts tirèrent d'abord à lui un des volumes de Salomon Reinach sur les religions. Il le feuilleta, mais, n'y trouvant sans doute rien qui lui plût à me lire, le referma, ne m'en ayant dit que le titre. Il fit de même pour plusieurs autres. Enfin, le dos appuyé aux rayons, il me lut ceci :

Tous les hommes recherchent d'être heureux, cela est sans exception; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre

et que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différences. C'est le motif de toutes les actions des hommes jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Puis, ayant refermé Pascal, il se mit à en infirmer la valeur convaincante, disant que toute cette beauté d'éloquence n'aboutissait pas, comme elle s'y essayait, à l'évidence d'une félicité perdue, et que la recherche du bonheur s'expliquait trop naturellement toute seule pour qu'il fût utile d'en imputer la cause à un état hypothétique antérieur.

J'attirai son attention sur ce que Pascal allait plus profondément que l'avidité du bien-être et précisément jusqu'à cette inquiétude que le bien-être absolu lui-même serait impuissant à contenter. Je parlai de cette neurasthénie psychologique des gens à qui tout réussit. Nous discutâmes un peu là-dessus. Puis à mon tour, j'allai lui reprendre le livre et lui lus le fameux passage qui prête à Dieu ces mots : *Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie...* et qui se termine par ceux-ci : *Je veux que vous croyiez les choses que je vous enseigne quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez connaître par vous-même si elles sont ou non...*

Toutes les idées qui peuvent germer à propos de celle-ci qui est l'essence de la thèse pascalienne, nous en fîmes là les échanges un peu vains, mais pressés et fiévreux. Ensuite la main chercheuse de mon père alla un peu comme celle d'un aveugle, — pauvre main qui vraiment cherche Dieu à tâtons, — jusqu'à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Et nous lûmes ensemble le chapitre : *En quelque lieu que vous soyez, de quelque côté*

que vous vous tourniez, vous serez misérable si vous ne revenez à Dieu...

Jusqu'à une heure du matin, nous épuisâmes le sujet, ou plutôt nos munitions et nos ressources pour y atteindre. Mon père en arrivait toujours à conclure :

— En somme, tu ne peux aboutir qu'à cette constatation précaire : Tout se passe comme si Dieu existait.

— C'est déjà beaucoup, répliquai-je, comme prélude à l'expérience psychologique.

Je pense que, pendant ces trois heures, nous avons cessé totalement d'être un père et une fille hostiles pour devenir deux esprits s'affrontant sans contingences. Le réveil, quand l'heure sonna, fut assez bizarre. Je ne savais plus où j'étais. Je regardais mon père comme une personne que l'on reconnaît soudain.

Lui s'excusait de m'avoir retenue si longtemps sans y songer :

— Pardonne-moi, Pauline. Vraiment, je suis honteux. Mais ne regrette pas trop le sommeil volé. J'ai passé une si bonne soirée !

Premier geste affectueux qu'il eût encore eu pour moi ; il me prit alors la main et la baisa.

***

7 juillet.

Je sens maman rongée là-bas, à Paris, par la peur que je ne sois assez conquise ici pour passer à l'ennemi. Elle m'écrit : « Je ne devrais pas me morfondre et compter les heures de mes longues journées solitaires quand je te vois si heureuse à Palanque. Ton père s'entend à jeter des chaînes au cou de qui lui plaît. Ravie que tu le trouves si charmant... » Je ne lui ai jamais dit que mon père était charmant. Je ne me suis jamais accordé, en écrivant à maman, le droit d'une appréciation sur mon père. A vrai dire, je me trouve de plus en plus incapable d'en formuler une. Depuis cinq jours je n'ai rien écrit sur ces cahiers, tant je vois d'images successives de lui se substituer à celles que l'expérience de maman m'a inspirées. Mon Dieu ! qu'il est difficile de connaître une âme humaine !...

On avait espéré ces jours-ci quelques nuages qui permissent de sortir l'après-midi ; mais le soleil semble se rap-

procher chaque jour de la terre. Alors nous sommes réduits à chercher un peu de fraîcheur dans l'obscurité absolue des grandes pièces du rez-de-chaussée.

Avant-hier, j'ai demandé à mon père s'il faisait toujours des mathématiques?

— Ah! fit-il en souriant, tu sais que je me suis passionné jadis pour cette philosophie de l'exact? (il paraissait enchanté que je connusse de lui cette particularité). Effectivement, j'ai demandé beaucoup, un temps, à ces jeux de l'esprit. C'est une planète où l'on va cheminer quelques heures, quand celle-ci nous propose des problèmes trop peu solubles. C'est très agréable. Plus tard, j'ai abandonné. Dès qu'on éprouve à l'exercice des mathématiques de la fatigue, il faut abandonner. C'est qu'on n'en a plus besoin.

— Et ce fut, je pense, lui demandai-je, lorsque vous avez quitté le ministère?

— Non, me fut-il répondu; un peu plus tôt, lors de mon second mariage.

Je fus outrée de cette réponse. Mon père me laissait proprement comprendre qu'il n'eut plus besoin de cet échappatoire des mathématiques dès qu'il eut retrouvé enfin le parfait bonheur auprès de cette grosse femme, ce bonheur qu'il devait reprocher à un être exquis tel que maman de ne lui avoir pas donné. Les yeux me piquèrent. Je dis d'une voix altérée :

— En effet, vous aviez épousé une intellectuelle, qui ne devait pas laisser chômer votre cerveau, avec qui vous ne pouviez plus vous ennuyer, comme avec maman.

Et tout à coup je vis devant moi ce masque figé dont maman me parle toujours, ce mur sans oreilles et sans bouche qui a opposé tant d'implacables silences à ses interrogations, à ses angoisses. Et puis, je ne sais pourquoi, — lui non plus peut-être, car est-il logique à nos impulsions? — au bout d'un long quart d'heure, ses lèvres s'ouvrirent :

— Ta mère était infiniment plus brillante, plus piquante, plus captivante que Youlia. Dans une soirée, dans un dîner, elle pouvait attirer tous les visages vers elle par l'originalité de sa tournure d'esprit. J'ai adoré l'entendre, Pauline, je t'assure. Malheureusement, j'ai toujours mendié en vain les trésors de ce gracieux esprit. Il lui fallait, pour être en verve, un cercle d'admirateurs étrangers. Et devant l'admirateur pas-

sionné que j'étais, moi, il n'y avait plus qu'une enfant boudeuse ou une ménagère appesantie par ses ennuis domestiques.

L'entendre accuser maman pour la première fois m'était insupportable. Je ne puis dire quel fiel se formait dans mon cœur. Est-ce pour discréditer maman à mes yeux qu'il m'a fait venir jusqu'ici? Ainsi, après vingt-cinq ans, ce jaloux n'est pas encore apaisé!

— Peut-être, lui dis-je, n'avez-vous pas su obtenir ces trésors. Pour être spirituel, il faut ne pas se sentir devant un censeur terrible qui fait sans cesse votre procès.

Il doit avoir peur que je ne le quitte, car là-dessus, au lieu de se fâcher, il s'est approché de moi. J'ai vu sa grande taille s'incliner :

— Je n'ai pas voulu te faire de peine, Pauline, ni te blesser dans ton culte pour ta mère. Encore moins me plaindre. J'ai eu trop de torts envers vous deux. Il ne me demeure aucun droit. Je voudrais seulement que tu me comprennes mieux. Peut-être un jour m'expliquerai-je devant toi.

Puis il alla prendre le thermomètre à l'ombre et m'avertit qu'il n'y avait plus que 36° et que nous pourrions peut-être sortir; mais je dis que je ne le désirais pas et remontai dans ma chambre.

Est-ce d'un homme sans générosité de me dissimuler avec tant de pudeur la douleur d'avoir perdu une compagne que je ne puis aimer? Hier, le valet de chambre qu'il a depuis près de quinze ans, Victor m'a dit :

— Mademoiselle devrait faire prendre à monsieur quelque chose pour dormir. Monsieur ne dort pas. Je l'entends marcher une partie de la nuit dans sa chambre.

Or, quand je demande à mon père, le matin, s'il a bien dormi, il me répond : « Mais oui, assez bien, je te remercie. »

Qui était donc cette femme près de laquelle, un quart de siècle, il n'a jamais éprouvé le besoin de s'évader une seule fois vers la sérénité apaisante du nombre?

Je parle avec lui de mes études. Il m'interroge aussi sur vous, Patrice. Il m'a dit : « Tu le connais bien, ton fiancé? Efforce-toi de bien le connaître. Tu ne sais pas la bonne volonté, le désir de garder intelligemment le bonheur conjugal

qui peuvent exister, au moment du mariage, dans l'âme d'un jeune homme qui réfléchit beaucoup. Il y a chez l'homme, à ce moment de sa vie où il s'élance vraiment dans sa carrière humaine, une si bonne envie de bien faire qu'elle toucherait les femmes, si elles se rendaient compte de l'application, du désintéressement, de la pureté d'intention, de la gravité qu'ils apportent à cette opération de l'union des existences. Il ne s'agit pas de jouer sa chance. On veut se l'assurer, la fonder en raison. Mais une jeune fille comprend difficilement les intentions secrètes, les mobiles de l'homme...

Mon père en est demeuré là, coutumier de ces réticences. Il a eu raison. Il savait bien que j'avais compris. Je revoyais l'adolescent de la rue Saint-Dominique devant le cerisier poussé dans l'étroite cour. Ma pauvre Béatrice n'a jamais pu prendre au sérieux le plan conjugal élaboré là par l'étudiant qui n'avait pas une idée pratique.

8 juillet.

J'ai beaucoup réfléchi cette nuit à cette confrontation qu'a été la première année de mariage pour ce jeune homme et cette jeune fille d'autrefois, si éloignés l'un de l'autre. Maman était si rieuse, si influencée par la fantaisie d'Anselme, que les idées sévères de ce garçon qui prétendait diriger leur destin sentimental la faisaient pouffer. A-t-elle essayé de le comprendre? Cela, jamais. Son esprit rapide jugeait électriquement ce qui lui déplaisait. L'esprit de maman est infiniment plus vif que celui de mon père. Mais mon père est loin d'être le premier venu...

10 juillet.

L'orage a enfin éclaté hier. Le tonnerre est tombé plusieurs fois sur la montagne Sainte-Roseline et les grosses tuiles rousses des toits de Palanque ont été lavées par d'obliques nappes d'eau qui couraient de l'est à l'ouest comme un torrent aérien. Tous les habitants sont calfeutrés chez eux comme si dehors sévissait un cataclysme, car la pluie continue. On a ouvert les volets de la maison qui est grise, claire, complètement différente. On dirait une sous-préfecture de l'Ile-de-France ou du Pas-de-Calais. Mon père aussi a changé. Il a, par la pluie, retrouvé sa vraie physionomie tranquille d'homme

du nord : une secrète paix. Et en même temps je le sens plus communicatif. C'est à la pluie, à son bruit monotone, à son action sédative que j'attribue la confession qu'il m'a faite ce matin après le premier déjeuner.

Je crains de lui avoir répondu un peu sèchement lorsque m'ayant vu lire la lettre de maman, il m'a demandé de ses nouvelles.

— Pauline, me dit-il à mi-voix, je ne suis pas ton ennemi.

Je pensais : « Peut-être pas mon ennemi, mais si peu mon père! » Sans que j'eusse rien exprimé de cette idée, à mon silence, à mon demi-sourire, il dut la deviner, car il reprit :

— La faute que j'ai commise envers la petite fille que tu étais, il y a vingt-quatre ans, lorsque j'ai défait ton foyer normal, crois-tu que je ne l'aie pas expiée un peu, en ignorant toute la belle évolution de ta jeunesse? On dirait que tout ce que j'avais souhaité dans l'âme de ta mère s'est accompli en toi. Mais de ces échanges divins que j'avais rêvés avant que tu ne naisses, de ce commerce du père et de son enfant, sur quoi je méditais déjà à dix-sept ans, de cette nourriture qu'on donne à l'âme après la vie, de tous ces graves plaisirs humains j'ai été frustré, car, quoi que j'aie fait, quoi que j'aie demandé, ta mère m'a toujours refusé ta présence chez moi en dehors d'affreuses visites officielles. A voir ce que tu es devenue, Pauline, tu n'as rien à regretter. J'ai tout manqué dans ma vie. Je t'eusse peut-être manquée aussi. Mais j'ai beaucoup souffert, tu sais.

Je résistai à l'émotion trop facile qu'on peut subir à entendre de telles paroles. Je me rappelai qu'à maman aussi mon père tenait des discours empreints de pathétique.

— Il n'empêche, lui dis-je, que vous avez eu une vie très heureuse dans votre second mariage.

Beaucoup plus que des paroles, alors, agit le regard qu'il jeta sur moi. Devant l'anxiété, l'étonnement, la déconvenue de ces yeux, j'aurais voulu n'avoir pas laissé échapper ma rancune. J'appelais sa réponse, je désirais qu'il s'emportât, qu'il criât, qu'il allât jusqu'aux injures comme l'oncle Anselme dès qu'on le contrarie. Mais je l'imagine impuissant à mettre au jour ses émotions trop profondes. Ce qui se passe d'extraordinaire dans son âme, surtout l'agitation, je suis assurée que cet être en demi-teinte serait confus de l'exprimer.

Il y avait eu déjà entre nous de ces silences difficiles où l'on se sent accablé par le voisinage trop proche d'un esprit qui semble peser sur vous. Que des paroles seraient légères à côté de cette muette impression! Jamais encore l'inconnu de l'âme de mon père ne s'était imposé à moi d'une façon si angoissante. De même que j'eusse demandé grâce pour rompre enfin ce silence, je formulai des excuses : « Ce n'était pas un reproche que je venais de faire. J'avais été indiscrète simplement. » Il secoua la tête. Il luttait contre son penchant de taciturne. Je devinais ses efforts pour venir à bout d'une honte qui étrangle son plus simple aveu. Je les devinais à l'anxiété de son regard. Et soudain, avec cette sorte de peur émouvante au fond des prunelles :

— Je n'ai jamais aimé une autre femme que ta mère.

Ces mots me furent projetés d'une telle distance, du fond si lointain de cette âme obscure, que j'en fus étourdie. Ce n'étaient pas des paroles ordinaires aux discours humains dont on prend et dont on laisse. C'était un jet de pierre, direct, indéniable. Mais lui, semblait soulagé, contenté et vouloir continuer, si possible, ce labeur dont toute sa pudeur tremblait encore. Il savait que reprendre une autre fois ce prélude serait impossible. Et en ce moment même, il s'en fallut d'un rien, d'une porte qui aurait battu, du timbre du bureau qui aurait retenti.

Et j'entendis une voix sourde me dire :

— Je ne trahis pas, en proclamant cette vérité, la compagne disparue qui a sacrifié sa carrière, sa gloire, ses goûts, sa personnalité, sa nationalité pour devenir l'humble soutien d'une vie désolée. Il faut que tu le saches, Pauline, Youlia était un très grand médecin. Elle avait le feu sacré, la science, l'intuition, tout. Elle devait bientôt quitter Maisons-Laffite et s'installer à Paris où elle avait déjà loué un appartement près du Luxembourg quand je l'ai rencontrée, un jour de détresse. Tous ses maîtres le lui avaient conseillé. Ils lui passaient la plus étonnante clientèle pour une femme à cette époque. Aujourd'hui, elle serait célèbre. Elle a renoncé à cet avenir qui l'attendait. Tu vois dans quelle obscurité elle a vécu ici. Obligée d'aller dans le monde, de recevoir les femmes de fonctionnaires qui la traitaient comme une métèque, à cause de son accent. Et pendant vingt-cinq ans, je ne dis pas dans

ses paroles, mais dans son humeur et dans les plus indiscernables mouvements de ses traits, j'ai épié en vain le rappel de ce qu'elle avait abandonné pour me suivre. Tu peux, je pense, Pauline, évaluer là-dessus ma dette envers elle et la religion que j'avais vouée à ma chère femme. A sa mort, je me suis vraiment effondré. Il ne me restait rien.

Mon père ne me regardait pas en parlant ; il obéissait à un devoir plus qu'à un besoin en s'extériorisant ainsi comme il ne l'a peut-être jamais tenté de toute sa vie. Je crois qu'il prononçait des paroles qui devaient être dites sans trop penser que je les écoutais, de peur de se taire. A cet endroit, il leva sur moi des yeux si misérables que, sous la poussée de la pitié, pour la première fois mon cœur céda et je n'en pus arrêter l'élan vers ce vieil homme qui me suppliait pour ma confiance.

— Mais, père, lui dis-je, assez troublée, je l'ai bien compris, puisque je suis venue.

C'était aussi la première fois que je lui donnais ce nom de père. Il lui fit savoir que je ne me défendais plus contre lui. Ses paupières battirent, soit pour refouler des larmes, soit au contact de mon sentiment nouveau qui l'atteignait à l'improviste. Et parlant de plus en plus bas :

— Ma reconnaissance pour elle est inexprimable.

Il s'arrêta là une seconde : c'était pour se rappeler un vers de la comtesse de Noailles qu'il arrangea ainsi :

Son cœur toujours tendu et prolongé vers moi...

Et encore :

— Dieu ! que nous semblions différents, cependant ! Son matérialisme était effrayant et la satisfaction qu'elle en tirait encore plus incompréhensible. Elle ignorait l'inquiétude, la soif intérieure de l'Infini. « C'est si simple », répétait-elle toujours. Ou : « C'est si naturel ! » Dans la première partie de sa carrière elle avait ordonné sa vie morale autour de la science ; dans la seconde, autour de moi, et ces deux axes ont toujours suffi à son équilibre. Elle me comparait à un enfant qui n'est jamais satisfait, et parce qu'elle n'était heureuse qu'en attribuant une cause à tout, elle s'en tirait là en m'expliquant avec un fatalisme merveilleux que je regretterais indéfiniment d'avoir vu mourir mon seul amour, qui était l'amour de ta

mère, comme je le lui avais avoué le jour qu'elle m'a, je puis le dire, ramassé pantelant dans la rue. Sa philosophie primaire donnait cette cicatrice douloureuse comme cause à tous les flottements, aux doutes qu'elle lisait en moi. Car, chose extraordinaire, cette positiviste faite d'un autre sang, d'une autre étoffe que mon âme, cette étrangère qui a toujours ignoré le sens de la plupart des mots subtils de notre langue ne pouvait se pencher un instant sur moi sans voir ce qui s'y passait, comme le radiologue qu'elle était autrefois plongeait au fond des corps. Elle aurait été incapable de sentir ce que je souffrais, et de quelles causes complexes, multiples je souffrais. Mais le médecin n'éprouve pas non plus la douleur du malade, et j'avais au moins cette douceur d'être soigné. Tu le vois, Pauline, et c'est pourquoi je t'analyse si longuement le dévouement, le désintéressement de ma pauvre femme, elle n'a jamais eu que l'ambition d'endormir ma vieille douleur. Et elle savait que je le savais. Je ne la trahis donc pas aujourd'hui (où je te laisse voir néanmoins combien j'ai pu la chérir) en te disant que je n'ai jamais aimé d'autre femme que ta mère.

Je vous rapporte, Patrice, à peu près mot par mot, ce que fut la conversation ce matin, dans la salle à manger, au bruit de la fontaine provençale qui s'écoulait avec un petit son de fifre parmi le tambour de la pluie sur les toits. Mais ce que je ne puis vous rendre, c'est cet effort pénible, cette recherche des termes, ce scrupule d'une impropriété ou d'une impudeur dès qu'il s'agissait de réactions personnelles, intimes qu'il aime tant cacher. Je frémissais vraiment de ce que lui coûtait cette mise à nu, mais aussi de l'acte de foi qu'elle m'arrachait envers ce père inconnu. Non, il ne se peut que ce ne soit sa vérité profonde que j'ai entrevue là. Il ne mentait pas. Il ne trompait ni lui, ni moi.

Je pense à ce personnage falot aux entêtements ridicules, à ce fonctionnaire lunatique et médiocre que je vous ai montré dans mes premiers cahiers...

Il aurait parlé davantage ce matin, si le téléphone ne l'avait appelé au bureau pour une question litigieuse à traiter avec un receveur d'enregistrement. Il m'a quittée précipitamment sans attendre de moi le moindre écho à cet appel immense qu'il venait de lancer vers mon cœur.

Au déjeuner nous nous sommes retrouvés. Je n'ai pu faire

devant le domestique aucune allusion à ces terres lointaines vers lesquelles il m'avait emportée ce matin. Mais il avait l'air moins triste. Chose curieuse, le son de sa voix était changé, plus assuré, plus désinvolte. Pour dire la vérité, il avait l'air moins intimidé devant moi.

Après tout, c'est peut-être ma propre figure qui n'était plus la même devant lui.

Cet après-midi, je me suis enfermée dans ma chambre.

***

11 juillet.

Copie d'une lettre de maman reçue ce matin :

« Ma Pauline, ta pauvre Béatrice est bien misérable sans toi. Elle se traîne dans cet appartement où tu fuis de pièce en pièce et qui pour la première fois lui semble grand. Germaine elle-même s'ennuie. Elle a repassé hier ta petite chemisette à pois et, bien entendu, l'a roussie au col. (Faut-il te l'envoyer à Palanque, malgré cette horreur?) Je l'ai grondée. Elle a pleuré en m'affirmant : « Si mademoiselle aurait été là, elle se serait fichue de moi, mais elle n'aurait pas dit que j'en ai fait exprès. »

« Il y avait hier des occasions au Printemps : j'y ai fait un tour pour tuer le temps. J'ai trouvé un rouge aux lèvres exquis et parfumé au géranium. Anselme est venu dîner avec moi, et ce diable de garçon s'est avisé que j'avais changé mon rouge. Il m'a dit : « Ma vieille, tu as trente-cinq ans. »

« Depuis ton départ, je le vois presque chaque soir. Il me parle de toi. « Et la petite? que dit-elle de Jacques? Pourvu que cet animal ne jette pas le grappin sur elle! Avec cette frénésie de s'annexer tout ce qui rôde autour de lui, il est capable de la détacher de toi pour la prendre en exclusivité! » Et il me répète : « Méfie-toi. Méfie-toi. A ta place je ne la laisserais pas trop longtemps chez cet être ranci dans les paperasses. » Je réponds à ton pauvre oncle que je me sens bien tranquille, que tu es une plus forte tête que moi, qui ne souffrira pas d'être dominée.

« Il a vendu par Bernheim son *Enfant danseuse* qui était aux Artistes français l'année dernière, tu te rappelles? Les bras allongés, presque suspendue en l'air, les jambes reposant sur

les pointes, et la poitrine, un si joli morceau de peinture. Tout cela a filé en Norvège chez un armateur-amateur. C'est dommage. J'allais exprès rue Vavin pour la revoir. Enfin Anselme m'a remis cinq cents francs pour cette petite robe des Trois Quartiers dont j'avais tant besoin cet été. Tu sais, la robe en crêpe de Chine rouge toute en draperies croisées.

« Je n'aime que toi, ma fille, et je meurs d'ennui jusqu'au 1er août. »

13 juillet.

Le soleil est de nouveau magnifique. Une pêche mûrit en trois heures. L'eau de la vasque tiédit avant qu'on ne descende au jardin, malgré son bruit glacial. Cet après-midi j'ai demandé à mon père une nouvelle promenade. Il m'a proposé de prendre la voiture. « Mais non, ai-je insisté : à pied. — Tu dis ainsi parce que tu sais que j'aime la marche. — Je vous assure que je l'aime aussi. — Je crains ta fatigue... » Vous voyez ces enchères et où nous en sommes sur le point de l'amabilité mutuelle.

Le mot d'Anselme : « cet être ranci dans les paperasses » m'a fait mal. Songez que je venais d'entrevoir la vie profonde de l'homme qui respire ici dans une atmosphère auguste de douleur et de pensée !

Hier, comme nous fumions après le déjeuner, je lui ai posé cette question :

— Si vous avez regretté véritablement que je vous devinsse peu à peu une étrangère, comment n'avez-vous pas fait un geste pour vous rapprocher de moi ?

Il m'a regardée, au comble de l'étonnement :

— Mais, Pauline, pendant toute ton enfance j'ai supplié ta mère de m'accorder au moins tes vacances. Et depuis que je suis ici, combien de fois, dans mes lettres, t'ai-je conjurée de venir me voir? Combien de fois t'ai-je dépêché Sasseville avec mission de te ramener? Chacun de tes refus m'a blessé très...

Il chercha probablement un adverbe qui ne laissât passer qu'avec retenue la mesure de la contrariété qu'il voulait strictement exprimer et, comme il arrive souvent, sa voix à demi éteinte n'acheva pas la phrase.

— Vous si subtil ! m'écriai-je enfin, vous pouviez concevoir que je fusse, moi, dans cette maison, reçue par celle qui

vous a pris à maman et dont la vue m'eût été une douleur inexprimable ?

— Mais, Pauline, Youlia ne m'a pas pris à ta mère... du moins comme tu l'entends... avant que celle-ci n'ait quitté la maison, et moi. D'ailleurs, déjà, mon amour, cet amour unique dont elle fut le principe, était mort. Je n'étais plus occupé depuis des mois qu'à le sauver, à le ranimer, aux abois, comme un homme qui a perdu tout crédit, dont la faillite va être prononcée, mais ne l'est pas encore, de sorte qu'il cherche toujours à emprunter. J'avais recours à des expédients. Je l'ai emmenée au château de Sasseville. J'essayais de faire parler pour moi la nature, la campagne. Ensuite, ce fut le théâtre. On commençait à connaître Debussy, Cortot aussi. Ces retours de concert le soir, dans les taxis... Elle m'amenait à lui dire : « Mais je ne suis cependant pas un monstre, Béatrice ! Qui croyez-vous donc que je sois ? » Et elle, inexorablement...

Sa voix s'éteignit tout à fait, je n'entendis pas le reste. Mais tout à coup il se redressa et reprit sur son ton ordinaire :

— Je te demande pardon, Pauline, de découvrir devant toi cet inextricable et morbide mélange de nos deux âmes. Je ne te dois que le silence. Je m'excuse. Je voulais seulement te dire que dans ta présence ici, rien, rien n'aurait offensé ton culte pour ta mère. Tu aurais été simplement *ma* fille, tu comprends. — Au bout d'un silence, assez émue : — Mais je voulais seulement savoir pourquoi, lors de vos voyages à Paris, vous ne veniez pas me voir, à la Faculté, chez Sasseville, n'importe où...

Il sourit faiblement.

— Tu croyais que j'allais à Paris? Non, jamais. Pas une fois. Elle était devenue très casanière ; je n'aurais pu d'autre part la laisser seule ici. Et puis, je n'avais pas de ministre à harceler, aucun désir d'avancement...

A mesure que dans ce domaine j'abats des fourrés obscurs et hostiles, et que je déblaye ce terrain, la vérité m'en apparaît plus attrayante. Toute vérité dont je m'empare est favorable à mon père. Je me dis parfois qu'à la place de maman, j'aurais su découvrir l'harmonie secrète qu'il semble y avoir dans cet homme et m'y accorder. Mais n'est-ce pas que, physiologiquement et spirituellement, aujourd'hui, mon

être représente en effet une harmonisation de ces deux-là?

Qu'y a-t-il au juste en moi de mon père ?

Je ne m'étais jamais promenée de si bon cœur avec lui que cet après-midi où nous allions avec nos lunettes noires dans la pierraille de la montagne Sainte-Roseline. Quelle joie de voir nette une âme qu'on vient de laver d'un soupçon ! Celui de ces voyages à Paris que je prêtais à mon père, — et qui m'étaient autant d'offenses personnelles, — une fois disparu, je pouvais m'autoriser quelques abandons au sentiment filial. Est-ce une faiblesse ? Que dirait ma pauvre chérie? A la première pause que nous fîmes dans un endroit affreusement sauvage au-dessus d'un à-pic sur la Durance, je dis avec une émotion que je ne me dissimulais pas à moi-même :

— Père, j'ai souvent pensé à cette petite chambre de votre appartement, rue Saint-Dominique, où vous avez passé votre jeunesse. Ma mère m'en a tant parlé que je la revois mieux par ses souvenirs que par les miens, bien que j'y aie couché un soir où grand mère m'avait gardée après un grand dîner auquel j'avais été invitée avec vous, à six ans. Il y avait un cerisier...

Ce vieil homme que j'avais à côté de moi assis sur une pierre, accablé, d'un réflexe ôta ses lunettes et je vis ses yeux gris anxieux :

— Ah ! ne parle pas de ces choses... C'est si triste, ce passé, cette faillite !

Et il resta bien cinq minutes impassible, sans un mot. J'éprouvais cette confusion, la pire de toutes, d'avoir été indiscrète et maladroite. J'aurais voulu rattraper ces paroles stupides. Avec mon père, on ne sait jamais quelle mise en branle on va déclencher avec le moindre mot qui aille un peu loin. Instantanément je me comparais à ma pauvre chérie qui, avec sa cervelle de linotte, et faute de réfléchir, dut tant de fois commettre de ces porte-à-faux, méconnaissant d'ailleurs totalement cette sensibilité que mon père dérobe si bien. Et j'eus une soudaine illumination de ce que put être cette vie conjugale où maman, Anselme, mes grands-parents du boulevard Saint-Germain, tous si incompréhensifs, formaient une coalition redoutable contre ce jeune homme sans cesse blessé et qu'ils accusaient d'être de pierre.

— Pardonnez-moi, lui dis-je dans un élan consenti. Il ne faut pas m'en vouloir si je vous recherche jusque dans votre

jeunesse. Je crois que les enfants essaient toujours de se représenter leurs parents à vingt ans, à quinze ans. Ils ont besoin de les posséder jusque-là. Je sais par exemple de vous un trait qui m'a toujours poursuivie : je le tiens de maman, qui le tenait de Sasseville. Vous aviez au régiment un cheval que vous aimiez beaucoup, la légende dit qu'il vous saluait d'un sourire. Est-ce vrai ?

Il ne put ne pas s'égayer à ce souvenir. Mais je crois qu'il était surtout étonné et charmé que sa fille si lointaine eût sur son passé cette espèce d'hypothèque dont elle réclamait aujourd'hui le bénéfice.

— C'est vrai, dit-il. Il s'agissait d'une jument assez vive. Elle s'appelait Pervenche ; beaucoup de race ; quand on lui adressait la parole, à son seul nom elle avait ce mouvement bien féminin de renverser en arrière et de balancer sa fine encolure. Mon brosseur l'accusait d'être bavarde parce qu'au plus léger bruit, nerveuse, spontanée, on l'entendait hennir. Je te montrerai ses photographies. Tu ris, Pauline. J'avais vingt et un ans et venais de subir des années de choc. Personne ne l'a su. Personne n'a soupçonné le mystère de mon enfance. D'ailleurs, est-ce que toutes les enfances ne sont pas des mystères, dis, Pauline, toi qui sors à peine de la tienne ? Il est vrai que vous autres, aujourd'hui, avez une façon de prendre les réalités à bras-le-corps qui est votre salut. Tant mieux ! tant mieux !

Je l'écoutais, j'étais haletante, je touchais au point le plus sacré de ce domaine d'âme, à l'inaccessible, au saint des saints, à la forêt vierge de ce continent inconnu où je suis sûre que personne n'est entré, dont cet homme est lui-même le sauvage gardien. Pourrait-il jamais me l'ouvrir ? N'allait-il pas s'arrêter ?

Hélas ! il s'est arrêté, effrayé de m'avoir menée jusque-là, anxieux de nouveau comme à se découvrir nu devant mes yeux. Et il eut ce second réflexe presque risible de remettre ses lunettes noires et de s'abriter un moment dans le silence.

Après cette histoire de cheval, il n'a plus rien dit. Nous sommes redescendus par des chemins assez escarpés où des touffes de genévrier épineux nous griffaient au passage.

17 juillet.

Je puis aller et venir dans cette maison, me heurter à la table à ouvrage de Youlia, à sa bibliothèque scientifique qui trône dans le bureau de mon père, m'asseoir sur le canapé qui sent encore son parfum, prendre à cinq heures le thé avec le citron et les confitures, me savoir suivie, chaque fois que je monte le bel escalier Louis XV, par le regard prophétique de Tolstoï, dont la barbe sereine se perd dans la muraille peinte en faux marbre, cette femme s'est totalement évanouie de ma pensée. Je l'ai fait rentrer dans le néant. La personnalité de mon père éteint son souvenir, l'abolit, le supprime. Le peu d'elle qui resterait ici, pour moi, c'est l'expression du rapport établi naguère entre eux, entre cette idole et son adoratrice. Confusément je sens le vide d'un temple où il n'est plus de fidèle. Ce manque à être aimé qu'il doit éprouver me rend triste.

Mais bien plus puissante est l'évocation de l'autre rapport, celui qui unissait Jacques et Béatrice, toujours indéfinissable pour moi depuis que j'ai reconnu si fallacieux celui que j'avais imaginé.

22 juillet.

Dans ma correspondance avec maman, je m'efforce à ne rien dévoiler du renversement accompli dans mes idées, en ce qui concerne le maître de ces lieux. Cette réhabilitation du père pour qui ma jeunesse n'a été qu'un long blâme s'est imposée à moi sans que je l'aie voulu. Ma pauvre chérie en serait trop fâchée, si elle s'en doutait. Et pourtant elle s'en doute. Quelle maladresse ai-je laissé échapper dans mes lettres?

Il n'en est pas une des siennes qui ne me mette en garde contre les sortilèges dont peut jouer cet homme insaisissable envers ceux qui ne le connaissent qu'à demi. Elle va jusqu'à répéter le mot d'Anselme : « Méfie-toi. »

Est-ce qu'elle n'a pas raison? Ne me suis-je pas laissée embobeliner par cet extraordinaire ascendant spirituel que possède mon père? En ce moment, je le vois tout en forte vertu. Mais pourtant, un fait est là. Il a brisé les liens qui l'unissaient à maman et à moi, nous laissant nager à la grâce

de Dieu pendant que lui se garait dans le havre d'un mariage où il avait eu le soin, cette fois, de choisir une esclave comme partenaire. Puis-je oublier ce divorce qui est, après tout, un parjure? Ma médiocre adolescence avait sa place ici, dans cette maison. C'est le grand portrait de maman qui devrait trôner dans le salon officiel. Est-ce que, près de ce père insidieux, je ne suis pas en train de trahir Béatrice ?

Mon père aussi a changé. Il a senti qu'il me tenait. Il lui échappe maintenant de me contredire et cette appellation qu'il a eue plusieurs fois quand il n'était pas de mon avis : « Mais, mon enfant... »

Ma pauvre chérie qui m'attend là-bas, est-ce que je la trahis?

23 juillet.

— Pourquoi avez-vous divorcé, alors que maman vous suppliait de ne rien rompre et que son intuition lui dictait sans doute que tout s'arrangerait, que la famille pourrait se refaire?...

Je lui ai posé la question brutalement hier soir, car je ne supportais plus cette ambiguïté de sentiments qui me force à discuter sans cesse ni pitié le cas de mon père. Non, il n'avait pas lavé tout son passé. Non, rien de ce qu'il avait allégué ne justifiait cette faute que j'ai payée pendant vingt-cinq ans, moi, sa fille. Non, je n'avais pas le droit de céder à l'affection qui m'envahit, tant que je n'aurais pas vidé ma rancune.

Il réfléchit un moment. Puis :

— J'étais trop malheureux, Pauline.

Mais il eut l'air de se reprendre :

— Par faiblesse.

Et il se reprit une seconde fois :

— Par lâcheté...

Il a de ces accès de sincérité où il s'accuse jusqu'à se mettre à vif. Mais il est comme tout le monde. Au fond, il craint les sévérités de ce qu'il aime. Il n'est pas surhumain. Il s'accorde des indulgences. Il veut les justifier. Il veut surtout que son public les ratifie, et souvent, après avoir dénudé sa misère, il se dément et son respect humain plaide.

Cinq minutes après ces aveux, il retournait encore une fois à ce passé qu'il allait de nouveau évoquer devant moi.

— Le premier jour où le hasard m'a remis en présence

de ma seconde femme, — tu n'ignores sûrement pas, Pauline, que je l'avais déjà connue quand elle était étudiante, — je venais de subir la plus cruelle incompréhension de ta mère, à l'occasion d'une très forte déception de ma carrière. Un avancement qui m'avait été promis, on me le refusait. Peut-être toi, Pauline, ne sourirais-tu pas comme elle, *a priori*, si je te disais que ce poste, peu reluisant en soi, on n'est guère accoutumé de le voir tenu par un garçon qui n'a pas trente-trois ans. C'était comme un fruit bien commun, mais cueilli mûr hors saison, la beauté d'être capitaine à vingt ans, une combinaison, au goût mordant, de l'autorité et de la jeunesse. Les femmes connaissent maintenant le pathétique des compétitions, les drames de la concurrence dans la carrière, l'obsession du classement, la fascination du choix, les hantises de l'échec. Mais non, je doute même qu'elles sachent jamais, à cause d'une certaine passivité naturelle, avec quelle violence un homme peut désirer un succès de métier. On peut faire profession de stoïcisme, savoir sérier les valeurs, avoir pesé toutes les vanités qui font agir les humains, on peut s'être moqué de l'ambition, n'avoir coté que l'absolu : quand un autre est nommé chef de bureau à votre place, on sent fermenter en soi la haine et la colère.

« Mon orgueil fut de le dissimuler à ta mère. Ç'aurait été si simple de m'en ouvrir à elle à chaud, comme j'en agis à froid aujourd'hui avec toi. Mais, Pauline, on se lasse de s'expliquer en vain. Et puis nous touchons là à d'autres ténèbres de ma jeunesse dont je ne t'ai jamais parlé. Il faut encore remonter jusqu'au cerisier de la rue Saint-Dominique, jusqu'au jour où le petit garçon vaniteux qui méditait de racheter un jour le château de Sacy est mort, remplacé par un jeune philosophe assez acide, résolu à contrarier en tout sa nature. Ce fut l'enivrement du stoïcisme. Les plus ridicules desseins d'abaissement social, de déclassement arrêtèrent, de dix-sept à dix-neuf ans, mon imagination si constructive à cet âge. C'est ton grand père qui exigea, Dieu merci! que je préparasse une licence. Puis un jour vint où je compris que la folie des grandeurs frémissait encore dans cette frénésie d'un jeune noble rentrant dans la masse obscure avec esclandre pour braver le sort. Je pensai que la sagesse consistait plutôt à s'éteindre discrètement, à s'adapter plus précisément aux

exigences exactes de son destin. Il me parut que l'Administration ferait des funérailles décentes, un peu tristes, mais raisonnables à mes ambitions conquérantes. C'est ainsi que j'entrai au ministère des Finances.

« Et puis j'avais l'attente, la certitude d'un amour extraordinaire. Je croyais que cette créature rare qui allait venir me vengerait de tout, en comprenant qu'il y avait eu quelque peu d'héroïsme dans mon choix de cette carrière, que mon goût n'était pas de besognes faciles, ni mon essence bureaucratique. Qu'il ne fallait pas déduire mes mesures de celles de ma profession. Et cependant, Pauline, c'est ce qui fut. Loin de deviner ce que m'avait coûté mon assentiment à ce sort, ils ne firent pas autre chose, ta mère, mon beau-père, ma belle-mère, ton oncle, tous humiliés pour Béatrice de ce mari bureaucrate et qui ne me pardonnèrent jamais une profession dépourvue de gloire.

« Alors, de ma déconvenue, je n'ai rien expliqué.

« Youlia, elle, me croyait heureux. Le soir où elle m'a rencontré, elle est venue à moi comme une vieille camarade. Nous avons causé. J'ai senti le goût de son attachement d'autrefois. Dis, Pauline, qui, mais qui aurait résisté au besoin de lui confier la déception présente ? Toute ma faute pourtant, ma faute initiale, le commencement de ma déchéance a été là : lui raconter l'histoire du ministère. Et encore j'ai une circonstance atténuante, car elle me voyait dans un état affreux et je ne voulais pas qu'elle l'imputât à mon chagrin de ménage. Et j'ai mis en avant l'histoire du ministère. Et *elle* a compris. Voilà tout, je ne prévoyais pas, je te le jure, ce qui allait arriver par la suite...

24 juillet.

Je voudrais n'être pas venue ici. Je voudrais être demeurée dans la paix de naguère, dans cet esprit d'une jeune fille placée entre sa mère impeccable et son père chargé de tous les torts. C'était si simple ainsi, comme j'aime.

A présent, tout est remis en question. Surtout la responsabilité de Béatrice, chose dure à avouer pour moi, chose que je voudrais éluder. Mais nul moyen de me soustraire à l'examen de son cas. Impossible de jeter le manteau sur tant d'erreurs commises. Malgré moi, je refais en pensée le dérou-

lement de la vie conjugale de maman à la lumière de cette connaissance que j'ai acquise de mon père. Pourquoi, même si elle ne lisait pas en clair toutes ses intentions, n'a-t-elle pas fait crédit à l'homme qui donnait par ailleurs tant de gages? Mon père était avant tout une noble conscience.

Béatrice, je vous en veux de l'avoir fait tant souffrir. Aucun respect filial, aucune convention ne m'empêchera de le dire ici pour Patrice, à qui j'ai promis la vérité, et avec autant de violence que je le sens.

26 juillet.

— Ma chère Pauline, m'a dit hier mon père, je vois avec terreur diminuer le nombre des jours où ta présence m'est encore acquise.

J'ai répondu :

— Cependant il ne m'est pas possible d'en allonger la série. Père, j'ai trop formellement promis à maman de rentrer au 1er août.

— Mais, Pauline, a-t-il répliqué, je n'ai jamais pensé à retarder ce départ.

— Moi j'y ai pensé... lui dis-je.

C'est vrai, je redoute ce retour.

28 juillet.

J'ai organisé hier un pique-nique. Mon père m'a chargé de tout acheter. Le matin j'ai couru Palanque avec Victor, pour les provisions. Je ne sais quel singulier contentement je ressentais à diriger ainsi le ménage de mon père. Victor m'a dit : « Il faudrait que mademoiselle reste toujours avec nous. » La drôle de phrase, et qui m'a joué un tour : j'ai envisagé aussitôt le retour à Paris comme un devoir. Mais l'agitation de notre partie de campagne a, bien entendu, empêché mes pensées de s'engager dans un chemin si dramatique. Le chauffeur nous a conduits sur la route de Sisteron dans un endroit assez sauvage avec lequel il semblait familier. Mon père n'avait eu qu'un mot à dire pour le lui indiquer. « Oui, oui », a-t-il répondu aussitôt comme un conducteur qui rappelle des souvenirs, des précédents. Je parierais que Youlia et mon père venaient là souvent. Cela m'est égal. J'ai pardonné à Youlia.

Nous nous trouvions dans une gorge dorée au fond de

laquelle était le lit d'un torrent. Pas une feuille et pas un brin d'herbe : des pierres, des quartiers de roches éboulés. A mi-hauteur de la paroi qui montait vers l'indigo du ciel, une plate-forme atteinte avec peine où nous avions dressé le couvert sur du sable jaune. Pays de vigueur et de violence où le soleil a déteint sur les rochers, où sans fleurs, sans frondaisons, sans végétation, sans eau, sans douceur, sans poésie, on sent la nature en jubilation ardente.

J'abordai enfin le sujet des décisions de mon père et lui demandai s'il comptait finir sa carrière à Palanque, s'il pourrait supporter la solitude dans cette maison pleine de souvenirs? Il me répondit que c'était une question qui ne s'était jamais posée.

— Je ne sais ce que je ferai. Je ne sais, disait-il. Que penses-tu, toi, Pauline?

Je lui dis sans ambages ce que je méditais depuis bien des jours, et qui était qu'il prît sa retraite, qu'il gardât ici une bastide, car on ne rompt pas d'un coup toutes les amarres qui vous tiennent attaché à ce pays, et qu'il se fixât à Paris.

— A Paris! répéta-t-il avec cet air angoissé que je connais si bien maintenant.

— Vous comprenez, répondis-je, que j'aimerais bien désormais que vous ne fussiez plus à trois cents lieues de moi.

Est-ce par pitié que j'ai parlé ainsi? Est-ce par affection véritable? Il en fut bouleversé. Je vis de grosses larmes rondes se former dans ses yeux.

— Chère Pauline! a-t-il dit seulement.

Il n'y avait pas d'oiseaux, pas de cigales, pas d'abeilles, pas un murmure. Une joie solennelle et silencieuse de l'espace. Tout d'un coup mon cœur a éclaté :

— Maman a commis envers vous de très grandes fautes, père, lui dis-je. En vain je me défendais de les reconnaître devant vous. C'était déloyal. J'ai tout compris. Sachez-le. Je suis très sévère envers elle. Très sévère.

Je le vois encore assis sur une pierre, les genoux remontés presque jusqu'au menton, — car ses longues jambes n'avaient pas leur place, — et dessinant de sa canne sur le sable des figures que ce gravier trop épais ne pouvait recevoir. Ses lunettes noires me dissimulaient l'expression vraie de son

visage, et il disait de sa voix faible, cette voix qui vient d'on ne sait quelle profondeur :

— Prends garde, Pauline, de l'être autant que moi.

Et il baissa la tête. Il semblait parler à la terre.

— On n'imagine pas les sévérités d'un homme pour la femme qui a étranglé de ses mains l'amour qu'il avait pour elle. Du moment où j'ai senti qu'elle commençait de tuer à petits coups mon amour, j'ai été impitoyable. Quels procès je lui intentais tous les jours, Pauline! Tous mes plus légers griefs contre elle, je les inscrivais dans la substance même de mon cœur. Elle ne pouvait plus ouvrir les lèvres que je ne marquasse un point contre elle. C'était elle, alors, la victime. Je ne voudrais pas que cette grande amitié qui règne entre vous deux, et qui est l'apaisement de ma pauvre conscience, diminuât. Je te supplie de ne pas l'aimer moins à cause de ce que je t'ai révélé.

— Je l'aime moins, répondis-je nettement.

Il fit un « ah! » d'impatience et de désespoir.

— Tu vois, tu vois, on ne peut s'arrêter de faire le mal. J'aurais dû me taire. Est-ce que j'avais le droit de parler contre ta mère, moi qui déjà contre elle ai refait ma vie? On ne devrait jamais dire un mot. Qui saura jamais auquel de nous deux revient la responsabilité de notre désunion? Qui aura le courage de venir me reprocher cette triste vérité : que c'est moi sans doute qui en porte le poids, moi qui représentais la réflexion et la raison, moi qui suis devenu le jouet d'un amour-propre froissé?...

Il s'accusa longtemps. Il me parla du charme de Béatrice qu'un autre que lui aurait dû mériter de garder.

— Aime-la, me répétait-il, me suppliait-il; aime-la, toi qui as eu la vraie fleur de son âme. Ne t'en va pas en me laissant cette flèche du remords!

« Si je savais t'avoir détachée d'elle, ajoutait-il, j'aimerais mieux que tu m'eusses refusé de venir et t'avoir perdue à jamais.

Paris, 2 août.

Comme la vie simplifie tout ce qu'elle touche, Patrice, et comme il est aisé de voir que ce ne sont pas nos esprits compliqués et extrêmes qui la dirigent!

Je suis rentrée depuis ce matin auprès de ma chérie, après le voyage le plus anxieux, le plus pénible. La tristesse où j'avais laissé mon père à la gare de Palanque, hier après-midi, m'accablait déjà passablement. Mais comment vous décrire le trouble où me mettait la seule idée de revoir maman d'un cœur vide, d'un cœur désaffecté ? Son attitude vis-à-vis de son mari et que j'envisageais avec une lucidité effrayante me donnait un désir inavouable de la châtier.

De toute la nuit dans le train je n'ai pu dormir. J'ai fait en esprit la revision de ces premiers cahiers écrits pour vous. Tout y est faux. Maman a été sur toute la ligne, pendant quatre ans, injuste pour mon père. Son incompréhension était inexplicable, révoltante. Quant à Anselme, je ne pouvais plus le considérer que comme leur mauvais génie.

A neuf heures, ce matin, Sasseville était à la gare de Lyon avec sa voiture, pour me conduire chez moi.

— Eh bien ! eh bien ? m'a demandé ce gros homme débordant d'intelligence.

— Eh bien ! dis-je en riant, le procédé a réussi.

— Pauline, ajouta-t-il avec une prière visible, dans ses yeux bleus, n'est-il pas délicieux, votre père ?

— Il l'est, Sasseville, et qu'il vous suffise pour ce matin de savoir que je l'ai décidé à venir prendre sa retraite à Paris.

— Sacrée petite fille ! s'est écrié ce conseiller d'État.

Anselme avait couché à l'appartement de Vaugirard pour assister à mon retour. Béatrice et lui vinrent au-devant de moi dans l'étroit corridor encombré des bahuts de Sacy-sous-École. Quand j'ai senti le bras de maman autour de mes épaules, qu'elle étreint à grand peine, quand j'ai pensé que depuis vingt-sept ans... Mais non, au fait, Patrice, je n'ai rien pensé du tout : j'ai goûté une douceur qui m'avait manqué pendant un mois, voilà tout.

COLETTE YVER.

LA SARRE
ET LES ACCORDS DE GENÈVE

L'affaire de la Sarre est entrée dans une phase toute nouvelle. Mis en face des nécessités de l'heure, le Conseil de la Société des nations a dû prendre ses décisions et ses responsabilités. Réuni pour examiner à la fois le problème de la Sarre et celui du désarmement, il a abordé ces deux questions, dont on ne saurait dire laquelle est la plus difficile et la plus délicate.

L'opinion publique du monde entier a concentré son attention sur le désarmement, qui intéresse plus directement toutes les nations, et n'a peut-être pas attaché un intérêt suffisant à la Sarre. En France tout particulièrement, les résolutions qui ont été prises en ce qui la concerne, n'ont pas été appréciées et jugées à leur juste valeur. Elles ont été sous-estimées par les uns et surfaites par les autres. Il convient d'en fixer l'importance aussi impartialement que possible, afin d'être à même d'en tirer le meilleur parti dans la campagne plébiscitaire qui est ouverte dès maintenant et dont la Sarre est l'enjeu. C'est là le but de cette étude.

TRAVAUX PRÉPARATOIRES

Dans sa session de janvier 1934, le Conseil de la Société des nations avait nommé une commission de trois membres pour lui présenter un rapport sur les mesures à prendre en vue du plébiscite de la Sarre. Ce Comité était composé du baron Aloïsi, auquel la présidence était acquise en sa qualité de rapporteur permanent des affaires sarroises, de M. Lopez

Olivan, de nationalité espagnole, et de M. Cantillo, de nationalité argentine. Il siégeait à Rome et à Genève et avait chargé un sous-comité de juristes d'étudier les dispositions du traité de Versailles au point de vue strictement juridique. Les principaux objets de son examen étaient : la fixation de la date du plébiscite, l'organisation de celui-ci, les garanties à établir pour la liberté et le secret du vote et pour la sécurité des habitants, avant et, éventuellement, après le vote.

Sur les instances très pressantes de M. Barthou, le Conseil de la Société des nations a convoqué, le 17 mai, en Comité secret, le président de la Commission de gouvernement M. Knox, Anglais, et trois membres : M. Morize, Français, M. Zoritchich, Yougoslave, et M. Kossmann, Sarrois, pour recueillir leur avis. Leurs déclarations concernant les garanties pour l'indépendance du vote, une augmentation des forces de police et une organisation spéciale de la justice pendant la période plébiscitaire, firent une profonde impression sur le Conseil.

L'absence de l'Allemagne à Genève rendait la situation plus compliquée. D'une part, cette absence semblait nous être favorable, car l'Allemagne n'était pas en mesure d'exercer à Genève une action directe sur le Conseil ; cependant l'action indirecte de « cette puissance invisible et présente », comme l'a fort bien dit M. Barthou, se manifestait dans les coulisses.

D'autre part, une décision prise sans l'assentiment de l'Allemagne et contre elle, offrait de graves inconvénients. C'est pourquoi le baron Aloïsi fit tous ses efforts pour opérer une entente entre la France et l'Allemagne.

Celle-ci, il y a encore un mois, était complètement opposée à tout accord. Elle était intransigeante sur l'octroi de garanties et sur la protection des Sarrois non votants, notamment des émigrés allemands établis en Sarre, et elle insistait sur la fixation immédiate de la date du plébiscite. C'est en tirant profit de cette insistance toute spéciale sur la date, qu'il a été possible d'obtenir sur les autres points litigieux des concessions, dont on ne saurait nier l'importance.

Les socialistes sarrois et M. Max Braun notamment étaient complètement opposés à la fixation d'une date : leur idée était de différer, à cause du terrorisme exercé par les nationaux-socialistes en Sarre, le plébiscite de deux ou trois ans, et leur

arrière-pensée d'attendre pendant ce temps la chute du régime actuel, pour permettre ensuite à la Sarre de rentrer dans le giron d'une Allemagne affranchie de l'hitlérisme.

Cette solution n'était guère réalisable. Les membres de la Commission de gouvernement avaient été unanimes pour déclarer devant le Conseil de la Société des nations que la situation économique et financière de la Sarre ne permettait pas de laisser le pays dans l'incertitude de son avenir pendant une période longue ou indéterminée.

Le budget sarrois de 1934 se solde par un déficit de plus de 32 millions de francs, couvert au moyen d'un appel aux réserves bientôt épuisées, et un emprunt dans une situation incertaine aurait été voué à un échec.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

Les négociations du baron Aloïsi avec Berlin, celles de M. Barthou avec le baron Cersner à Genève, permirent d'aboutir à un ensemble d'instruments diplomatiques, qui comprennent: un rapport du Comité des trois approuvé le 4 juin 1934 par le Conseil de la Société des nations ; un échange de lettres des 1er et 2 juin entre le baron Aloïsi et les ministres des Affaires étrangères de la République française et du Reich, MM. Barthou et von Neurath, un règlement en soixante articles pour le vote plébiscitaire du 13 janvier 1935 dans le territoire du bassin de la Sarre, complété par une ordonnance portant constitution d'un tribunal de plébisciste et de tribunaux de cercle dans ce territoire.

Nous allons nous efforcer de donner une analyse aussi brève et aussi complète que possible de ces documents, qui constituent la charte du plébiscite sarrois. Une déclaration solennelle de M. Barthou devant le Conseil de la Société des nations, le 4 juin, en a marqué la gravité et la portée.

Les résolutions du Conseil de la Société des nations débutent par une reconnaissance formelle de l'obligation, pour les signataires du traité de Versailles, d'assurer la liberté, le secret et la sincérité des votes de la population sarroise. Cette obligation s'étend à la fois à l'organisation même du plébiscite et aux mesures nécessaires pour empêcher que la liberté et la sincérité soient compromises par des actes de représailles

envers les Sarrois « en raison de leur attitude politique pendant l'administration par la Société des nations en rapport avec l'objet de la consultation populaire ».

Les gouvernements français et allemand, dans l'échange de lettres précité, se sont ralliés expressément aux déclarations du Conseil. Ils s'obligent à respecter les libertés sarroises, dans des termes qu'il convient de citer textuellement et qui donneraient toute satisfaction, si nous n'avions, dans le passé, trop souvent vu l'Allemagne manquer à sa parole.

Les deux parties s'engagent :

1° A s'abstenir de toute pression directe ou indirecte de nature à affecter la liberté et la sincérité des votes ;

2° A s'abstenir également de toute poursuite, représaille ou discrimination à l'égard des personnes ayant droit de vote, en raison de leur attitude politique pendant l'administration par la Société des nations en rapport avec l'objet de la consultation populaire ;

3° A prendre les mesures utiles pour empêcher et réprimer toute action de leurs ressortissants contraire à ces engagements.

Il est certain que l'Allemagne n'a pas accepté de gaieté de cœur de pareilles obligations, qui peuvent être interprétées comme un aveu, et qui contiennent des promesses contraires au principe même du national-socialisme intégral. Sous ce rapport, nous avons obtenu un succès indéniable.

Le gouvernement allemand a pris ces engagements sans préjudice de l'article 39 de l'annexe 50 du traité de Versailles qui donne au Conseil de la Société des nations d'une manière générale le droit de prendre toutes dispositions pour l'organisation future du régime de la Sarre. Comme M. Barthou l'a déclaré expressément, et conformément aux décisions mêmes du Conseil, celui-ci pourra, en temps utile ou le moment venu, ce sont les termes employés, étendre aux habitants qui n'ont pas le droit de vote, notamment aux émigrés allemands, les garanties souscrites en faveur des votants.

Une question se pose avant d'entrer dans le détail des accords qui ont été souscrits. Qu'adviendra-t-il, si l'Allemagne ne remplit pas ses engagements? La date du plébiscite pourra-t-elle être modifiée ou laissée indéterminée jusqu'à nouvel ordre? Nous le pensons. C'est l'opinion de M. Barthou, lorsqu'il déclare, conformément aux conclusions du rapport

Aloïsi, que l'accomplissement des promesses des deux gouvernements constitue une condition *essentielle* de la consultation populaire. Toutefois, il ne faut pas méconnaître les difficultés qu'il y aurait à obtenir du Conseil une décision modifiant les dispositions arrêtées.

ORGANISATION DU PLÉBISCITE

Voyons maintenant comment le Conseil a assuré pratiquement l'observation des engagements pris et l'organisation du plébiscite. Il a institué à cet effet une Commission de plébiscite et des tribunaux spéciaux, il a autorisé la Commission de gouvernement à renforcer sa police et sa gendarmerie et il a fait des propositions pour assurer le règlement des frais entraînés par le plébiscite.

La Commission de gouvernement conserve tous ses pouvoirs, et nous ne pouvons que nous en féliciter, car elle nous a donné des preuves non équivoques de son impartialité et de son énergie. Son président, M. Knox, notamment, a été un gardien vigilant de ses prérogatives et a combattu la terreur des nazis par les moyens dont il disposait.

La commission de plébiscite qui a été constituée sous l'autorité du Conseil de la Société des nations doit entrer en fonctions le 1er juillet; elle a pour attributions d'organiser, de diriger, et de contrôler le plébiscite. Elle est composée de trois membres : M. Rohde, agent du ministère des Affaires étrangères suédois, M. de Jongh, haut fonctionnaire hollandais, et M. Henry, préfet suisse de Porrentruy, qui donnent tous les trois des garanties sérieuses de compétence et d'impartialité.

Comme conseiller technique, une Américaine, qui a acquis par ses travaux une grande autorité dans les questions de plébiscite, est attachée à la Commission.

La tâche de cette Commission sera longue et compliquée. Elle devra notamment établir les listes des votants, ce qui occasionnera des recherches laborieuses. Il faudra qu'elle travaille d'arrache-pied pour avoir terminé sa tâche le 13 janvier 1935. Les ordonnances et dispositions utiles se référant au plébiscite seront préparées par elle et soumises au Conseil de la Société des nations, qui en décidera. La Commission de gouvernement devra lui prêter son concours. Une preuve de

la complexité de la tâche de la Commission de plébiscite est fournie par l'ampleur du règlement général pour le plébiscite, dont soixante articles ont déjà été promulgués.

Comme chacun sait, les Sarrois auront à se prononcer ou pour le *statu quo*, ou pour l'union à la France, ou pour celle à l'Allemagne. Le droit de vote appartient sans distinction de sexe, et, ce qui est particulier, sans distinction de nationalité à toute personne ayant vingt ans révolus à la date du vote, et ayant eu la qualité d'habitant du territoire à la date du 28 juin 1919. Qu'est-ce qu'un habitant? C'est toute personne ayant eu, à cette date, sa résidence habituelle en Sarre avec l'intention d'y rester. La disposition du règlement général excluant les individus qui n'ont résidé dans le territoire, en service militaire ou civil, que pour les besoins de l'occupation militaire, ne suffira pas pour trancher toutes les difficultés. Comment établir le droit de vote des Français, des Allemands du Reich, des étrangers de toutes nationalités, qui ne sont plus en Sarre, et dont il faudra rechercher la résidence actuelle? Comment voteront-ils? Comment fonctionneront, — question très importante, — les bureaux de vote, quelle sera la procédure pour les réclamations, comment préparera-t-on les opérations de vote? Ces questions et tant d'autres sont bien réglementées par des dispositions dont nous ne pouvons pas analyser le détail, mais combien de cas d'espèce échapperont à cette réglementation!

Une grande controverse s'était élevée au sujet des circonscriptions de vote. Que fallait-il entendre par les mots « voter par communes ou districts » employés dans le traité de paix? Le règlement a décidé que le résultat du vote sera établi par unions de communes là où elles existent, et par communes pour celles qui ne font pas partie d'une union. Ce mode de vote a un inconvénient : la circonscription étant petite, une pression peut être exercée plus facilement sur les votants.

Mais, d'autre part, la décision finale ne portant pas nécessairement sur la totalité du territoire d'après les termes formels du traité, il peut y avoir avantage à ce que le vœu de chaque commune ou union de communes soit exprimé, pour permettre au Conseil de la Société des nations de disjoindre celles qui se détacheront de la majorité, et de leur accorder le sort qu'elles réclament.

POLICE ET TRIBUNAUX

L'insuffisance de la police sarroise pour maintenir l'ordre est notoire. L'esprit nazi a infesté la gendarmerie (les Landjæger) et les polices municipales, et tout récemment encore, lors des incidents de Sarrelouis des 2 et 4 juin, elle a fait complètement défaut. La Commission de gouvernement avait pris des mesures pour renforcer les formations locales en engageant des émigrés allemands, socialistes ou israélites, qui avaient occupé dans la police du Reich des fonctions importantes, et qui rendent maintenant d'éminents services. Les protestations les plus véhémentes avaient été élevées, à ce sujet, par le gouvernement du Reich. Il eût été nécessaire, pour assurer pleinement l'ordre public, de mettre à la disposition de la Commission de gouvernement des forces militaires, indépendantes et organisées, inspirant à la population un sentiment de sécurité, et aux nazis un respect salutaire. Pour des raisons faciles à comprendre, l'engagement de détachements français, qui, en vertu de conventions antérieures, peuvent toujours être réquisitionnés en cas de troubles graves, ne saurait être envisagé. Mais d'autres pays auraient pu être invités à fournir des troupes organisées. Le Conseil de la Société des nations n'a pas voulu aller jusque-là, mais il a expressément autorisé la Commission de gouvernement à renforcer la police locale et la gendarmerie, et à avoir recours au recrutement d'éléments étrangers au territoire. Ce recrutement ne pourra toutefois se faire qu'à titre individuel, sauf à grouper les individus dans des formations spéciales. Le Conseil interviendra auprès des États membres de la Société des nations pour faciliter les engagements. On est d'accord pour exiger, et avec raison, que les engagés sachent l'allemand, et c'est aux Tchécoslovaques, aux Suisses, aux Autrichiens, aux pays nordiques, que l'on songe particulièrement.

La mesure la plus importante, et, espérons-le, la plus efficace, concerne l'institution de tribunaux spéciaux pendant la période plébiscitaire. Ces tribunaux spéciaux auront à statuer sur les contestations concernant les opérations plébiscitaires proprement dites, mais aussi, et ceci est le principal, sur des

infractions de droit pénal commun, « en tant qu'elles sont en rapport avec l'objet de la consultation populaire, commises avant, pendant et après les opérations ». Une ordonnance très complète en quarante articles règlemente l'organisation et le fonctionnement de ces tribunaux. Huit tribunaux de cercle jugeant avec un juge unique, un tribunal supérieur dit de plébiscite composé d'un président, d'un vice-président, de six juges et d'un juge d'instruction, forment, avec les greffiers et le personnel auxiliaire, cette juridiction nouvelle.

Les magistrats sont nommés, en partie par le président du Conseil de la Société des nations sur proposition du comité des trois qui reste provisoirement en fonctions, en partie par la Commission de gouvernement sur proposition de la Commission de plébiscite.

Ils doivent posséder la langue allemande et n'être ni sarrois, ni français, ni allemands. On prévoit comme président du tribunal de plébiscite, un magistrat italien, M. Galli, qui a fonctionné autrefois comme juge plébiscitaire en Haute-Silésie, où il a été fort apprécié.

L'organisation du ministère public est prévue d'une manière qui nous donne satisfaction. C'est le Parquet général près la Cour suprême de la Sarre qui est chargé de l'exercer. Or le procureur général, de nationalité luxembourgeoise, est un magistrat de premier ordre, qui, dans maintes affaires délicates, a fait preuve d'une énergie et d'un courage remarquables.

Il sera assisté d'un avocat général et d'un substitut, nommés comme les autres magistrats. C'est à lui qu'il appartiendra de saisir le tribunal de plébiscite, lorsqu'il estimera qu'une infraction revêt un caractère politique, étant de nature soit à mettre en danger le maintien de l'ordre public, soit à entraver la préparation ou l'exécution du plébiscite, soit à porter atteinte à la liberté des citoyens avant, pendant et après le plébiscite, ou à la liberté, à la sincérité et au secret du vote.

Le procureur général peut aussi dessaisir les tribunaux ordinaires de toute affaire ayant le caractère ci-dessus. Il est inutile d'insister sur la valeur de ces dispositions qui permettent de substituer à la juridiction des tribunaux ordinaires sarrois, dont nous avons si souvent déploré la révoltante

partialité, la juridiction nouvelle, dans toutes les questions ayant tant soit peu un caractère politique.

Le fonctionnement de ces tribunaux d'exception est en principe limité à la période plébiscitaire, mais la convention entre la France et l'Allemagne du 2 juin 1934 prévoit le maintien du tribunal de plébiscite pendant un an, à dater de l'établissement du régime définitif, qui sera l'œuvre de la Société des nations. C'est là la plus grave concession que l'Allemagne a dû faire, et nous pensons qu'elle n'y a consenti que sous la pression des graves difficultés d'ordre économique et politique au milieu desquelles elle se débat. Pendant cette année tout votant sarrois pourra saisir le tribunal d'une plainte se fondant sur une pression, ou sur des mesures de représailles ou discrimination de caractère politique, et le tribunal pourra, nonobstant toute autre décision judiciaire, lui accorder telles réparations, de caractère pécuniaire ou autres, qui lui sembleront appropriées.

Allant encore plus loin, l'Allemagne a dû consentir à ce que les poursuites pénales ou administratives devant les tribunaux du Reich puissent être suspendues par le tribunal plébiscitaire, si elles sont contraires aux engagements pris par le gouvernement allemand. Cette ingérence dans la juridiction allemande par un tribunal neutre, a un caractère véritablement exceptionnel.

Outre le recours au tribunal plébiscitaire, les plaignants en ont encore un autre à la Société des nations elle-même. Le cas de l'israélite silésien Bernheim prouve qu'une pareille intervention peut, le cas échéant, se révéler comme efficace.

Enfin l'Allemagne s'est engagée à ce que tout différend surgissant entre elle et un membre du Conseil de la Société des nations au sujet de l'application ou de l'interprétation des engagements pris soit porté devant la cour de La Haye.

Si nous mentionnons encore que, pour le règlement des frais entraînés par le plébiscite et tout particulièrement par le renforcement de la police, il a été prévu une avance de un million de francs français pour le gouvernement de la Sarre, et de cinq millions pour chacun des gouvernements français et allemand, nous aurons terminé cet examen sommaire des résolutions et accords pris à Genève à l'occasion du plébiscite sarrois.

VALEUR DES ACCORDS ET SITUATION ACTUELLE

Il est trop tôt pour avoir une opinion bien établie sur l'efficacité des mesures qui ont été prises et qui vont entrer en vigueur incessamment. Les chances que nous avons d'obtenir un vote favorable (nous entendons par là un vote pour le *statu quo*) ne sont aucunement négligeables. Pour leur donner leur plein effet, nous devons veiller à ce que l'organisation de la police et des tribunaux, prévue par les accords, ait lieu rapidement et dans des conditions telles que les hésitants y voient une garantie complète.

Il faut aussi que les Sarrois sentent que la France est prête à soutenir de toutes ses forces les libertés sarroises, si elles étaient menacées. Ne nous faisons pas d'illusion sur la sincérité et la valeur des promesses allemandes et rappelons ici les termes des accords qui ont été signés en octobre 1929 par les représentants de l'Allemagne, de la Belgique et de la France en vue de l'évacuation de la Rhénanie :

« Le gouvernement allemand interviendra par tous les moyens en sa possession, y compris l'administration judiciaire, pour empêcher que des actes de représailles, directes ou indirectes, soient exercés à l'encontre de quiconque pour tous les faits connexes à l'occupation. »

L'Allemagne a violé ses promesses à maintes reprises ; tout récemment encore, le régime hitlérien a exercé des représailles révoltantes contre des Rhénans à raison de leur attitude pendant l'occupation interalliée. La France n'a pas soutenu suffisamment ceux qui s'étaient compromis pour elle, ce qui a éveillé des doutes parmi la population sarroise dans l'efficacité de sa protection. Elle a le devoir d'affermir son prestige vis-à-vis d'elle. Il est possible que l'Allemagne, qui se trouve actuellement non seulement en face des gouvernements français et belge, mais de tous les États qui font partie de la Société des nations, mette une sourdine à son action en Sarre. Toutefois, les attaques des postes allemands de T. S. F. contre la Commission de gouvernement et la France n'ont pas cessé, quelques-unes sont même particulièrement violentes. Il est possible aussi, et même probable, qu'Hitler fasse de nouvelles propositions pour un règlement amiable. En atten-

dant, ce que l'on a appelé *der stille Terror*, — la terreur silencieuse, — continue. Chicanes et boycottages, menaces, comités secrets, action des patrons sur les ouvriers (notamment de Rœchling), pression sur les familles, sur la clientèle, tous les moyens sont bons pour influencer l'opinion et les votants.

Les tribunaux, malgré leur bonne volonté, le ministère public, malgré son énergie, pourront difficilement empêcher cette activité clandestine, qui s'exerce au moyen d'une organisation secrète d'hommes de confiance. Des « Blockwart » (surveillants de blocs) contrôlent dans toutes les villes sarroises les blocs, c'est-à-dire les groupes de maisons qui leur sont attribués. Ils sont les espions des occupants et donnent le mot d'ordre pour toutes les manifestations, pour le pavoisement des rues, les cortèges, les agissements contre les suspects, les réunions de toute sorte. Malheur à ceux qui ne leur obéissent pas, ils sont portés sur la liste noire. Pourra-t-on contrecarrer leur influence, et libérer les habitants de leur action néfaste? Un article de *la Nouvelle Gazette de Zurich*, qui, avec beaucoup d'autres organes importants de la presse suisse, a dénoncé avec vigueur les abus de l'hitlérisme en Sarre, exprime avec un certain scepticisme le souhait que les promesses de l'Allemagne ne soient pas de pure forme. Mais en même temps elle suggère au Conseil fédéral d'instituer un Consulat pour protéger les cent cinquante Suisses établis en Sarre, qui ne lui paraissent pas à l'abri des menées national-socialistes. Pour le rédacteur de cet article, le national-socialisme est, par son essence, incorrigible, et son absolutisme aboutit à la condamnation sans pitié de tous ceux qui ne se rallient pas sans réserve aux principes hitlériens. Toute promesse ou convention contraire à cette règle n'a pas une très grande valeur. Les Français auraient donc tort de trop se fier à la parole donnée. Ils doivent être sur leurs gardes et user de tous les moyens dont ils disposent pour amener, sans pression illicite, les Sarrois à reconnaître leur intérêt à se rallier au *statu quo*.

Actuellement, la situation est la suivante : les communistes, sans rien renier de leurs revendications révolutionnaires, engagent, par opportunisme, leurs adhérents à voter pour le *statu quo*. Les socialistes, malgré la déception qu'ils

ont éprouvée à Genève, donnent le mot d'ordre « Libre la Sarre ». Quant aux catholiques, qui forment la majorité des votants, ils n'ont pas encore pris nettement position. Mgr Testa enquête pour la seconde fois en Sarre, comme délégué du Vatican ; il donnera certainement à Rome des renseignements dont le Saint-Siège s'inspirera pour ses instructions futures au clergé sarrois, qui est très puissant dans le pays, notamment à la campagne.

Mgr Testa vient d'être appelé à une légation apostolique en Orient, mais il sera remplacé vraisemblablement par un autre dignitaire de l'Église, capable de comprendre et de transmettre les doléances des catholiques sarrois.

La manifestation qui a eu lieu lors de la réunion de la jeunesse catholique à Hombourg en juin 1934 est révélatrice des inquiétudes de la Sarre chrétienne. Les paroles violentes prononcées par des prêtres sarrois contre les persécutions religieuses des hitlériens, la révolte que suscitent en leur âme l'essai d'une religion nouvelle fondée sur le sang, la race et le sol, prouvent l'aversion des catholiques sarrois à l'égard des dirigeants actuels du Reich.

Beaucoup de protestants sont animés des mêmes sentiments.

La *Deutsche Front*, qui a fait état à Genève des quatre cent cinquante mille signatures qu'elle prétend avoir recueillies en faveur d'un vote pour l'Allemagne, a certainement bluffé ; la cohésion de ses membres n'est pas aussi forte qu'elle l'affirme, et ses prédictions de victoire sont fortement sujettes à caution.

Les lettres nombreuses que reçoit journellement le poste émetteur de Radio-Strasbourg, dont les émissions en allemand à l'usage de la Sarre sont fort bien accueillies dans le territoire, sont un vivant témoignage du désir des Sarrois de conserver leur indépendance.

Une lettre, signée d'un Sarrois, est particulièrement significative.

Elle révèle que les voyages de propagande des Sarrois en Allemagne produisent le plus souvent un effet contraire à celui qui était visé par leurs organisateurs. Les voyageurs se rendent compte par eux-mêmes de la véritable situation du Reich, des effets désastreux de la loi sur le travail et sur la

propriété paysanne, du désarroi des trop nombreuses organisations national-socialistes et de toutes les brutalités à l'égard des mal pensants. Ce Sarrois a eu l'occasion de voir en Allemagne des nazis militants, qui ne lui ont pas caché la possibilité d'un putsch militaire en Sarre, accompagné de terribles représailles contre Max Braun et les socialistes.

Il exprime l'espoir qu'une protection suffisante de la part de la France empêchera le renouvellement des sauvageries de Pirmasens et de la Rhénanie. Enfin il dénonce le désir non dissimulé des nazis de s'emparer de l'argent français qui circule en Sarre.

La question monétaire est une de celles qui préoccupe le plus les Sarrois, car s'ils devaient convertir leur monnaie et leurs créances, actuellement valorisées en bons francs français, dans la monnaie dépréciée du Reich, ce serait pour eux un désastre.

Pour les Français également, cette question est capitale. La somme totale des billets de banque et de la monnaie divisionnaire française, circulant actuellement dans le bassin de la Sarre, est évaluée par la Chambre de commerce de Strasbourg à environ deux milliards de francs. Il serait inadmissible que la Reichsbank, en cas de retour à l'Allemagne, se saisit des francs français pour enrichir son encaisse-or ; et que les créances françaises, si importantes, sur la Sarre fussent remboursées en marks.

Nous nous contentons de signaler ce péril qui serait écarté, si le *statu quo* était maintenu, et nous comptons sur la vigilance du gouvernement français pour prendre des mesures énergiques et rapides, afin de le conjurer en toute occurrence.

***

Dans notre article de la *Revue* du 15 septembre 1933, nous avons relevé que le problème sarrois et la question autrichienne constituaient les deux éléments principaux de la politique hitlérienne.

Cette politique a échoué en Autriche ; un échec en Sarre lui porterait un coup fatal. C'est pourquoi l'affaire sarroise ne doit pas être considérée seulement sous son aspect sarrois. Elle a une portée européenne et mondiale, qui échappe trop

souvent à nos nationaux. La France doit défendre avec la dernière énergie les intérêts français en Sarre. Les mines de la Sarre qu'elle ne conservera qu'en cas de vote pour la France ou de *statu quo*, constituent pour elle un patrimoine de plusieurs centaines de millions qu'elle ne saurait abandonner ; elle a aussi la responsabilité des libertés sarroises, mais les Français ne sauraient oublier que la partie engagée est d'une portée toute générale. Le prestige de la Société des nations, que la France considère à juste titre comme le pivot de la politique internationale, est en jeu ; l'avenir du régime hitlérien, qui est aujourd'hui en proie à de graves difficultés, l'est également.

Une victoire de ce régime en Sarre le consoliderait considérablement avec tout son cortège d'idées militaristes, dictatoriales et racistes, qui représentent pour la paix un danger permanent. Une défaite lui serait néfaste.

La cause de la liberté des peuples, dont la France a toujours été le champion, remporterait un succès considérable si la majorité des Sarrois, agissant conformément à leur intérêt moral et matériel, et affranchis de la terreur national-socialiste, mettaient dans l'urne un bulletin de vote en faveur du *statu quo*.

La France recueillerait dans ce cas les sentiments de reconnaissance du peuple sarrois, et une légitime garantie de tous les intérêts que ses nationaux, confiant en la protection de leur patrie et de la Société des nations, ont engagés dans le territoire de la Sarre.

Trop de Français, en Sarre et en France, font preuve d'un manque de confiance et de clairvoyance, qui paralyse et souvent contrecarre l'action qui nous incombe. Il y a des chances sérieuses pour que la Société des nations conserve son mandat. Sachons utiliser les accords de Genève pour les accroître ; ne soyons pas timorés, et, conscients de la portée du plébiscite du 13 janvier 1935, unissons nos efforts pour le diriger dans la voie qui seule peut donner satisfaction à la Sarre et à la France.

FRÉDÉRIC ECCARD.

L'ALGER QUE J'AI CONNU

III (1)

FIGURES D'HIER ET NOUVEL ALGER

J'ai évoqué l'Alger paisible et provincial que j'ai connu entre 1891 et 1900. Je n'y ai guère vu que des gens heureux de vivre, et cela dans toutes les catégories sociales, aussi bien dans les milieux de fonctionnaires et de militaires que dans les plus pauvres faubourgs, à Belcourt comme à Bab-el-Oued. La vie, d'ailleurs, était d'un bon marché invraisemblable. On pouvait avoir un poulet pour un franc, ou un franc cinquante; un perdreau coûtait cinquante centimes; le vin était à dix centimes le litre. En revanche, les prix des hôtels, des chambres garnies, des restaurants se maintenaient assez élevés. On exploitait tant qu'on pouvait les touristes et les hiverneurs. Mais le confort, comme les nourritures qu'on leur offrait, étaient des plus médiocres. On se dédommageait chez l'habitant. Quelques-uns élevaient la cuisine à la hauteur d'un sacerdoce : les plats indigènes, transposés sur le mode français, égalaient nos plats les plus savoureux. Et c'est avec une gratitude attendrie que je répète ce que me disait un haut fonctionnaire de là-bas, me parlant d'une maison amie : « Que j'y ai donc gentiment déjeuné ! »

Cette ville calme et comme engourdie de soleil ne connaissait guère d'autre animation que celle des sorties dominicales. La banlieue était encore plus paisible : de loin en loin, un corricolo traîné à une allure enragée par de petits chevaux

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

arabes, ou bien une poussive diligence de l'ancien temps, la diligence à coupé de Mme Bovary, ou encore le cabriolet du colon ou du petit propriétaire, plus rarement la calèche de louage du touriste, avec son parasol gris de poussière. Comme les routes d'Algérie étaient agréables, en ce temps-là !

Un roulage peu encombrant : quelques charrettes chargées de futailles allant d'une ferme à l'autre. Peu de commerce aussi : celui du vin commençait à peine. J'ai encore entendu de vieux colons parler des temps héroïques, où l'on ne buvait, en Algérie, que du vin de figues. Cependant, dès cette époque, un sérieux effort était tenté pour populariser et répandre en France les vins algériens. On organisait une réclame encore trop modeste. Je me souviens d'avoir vu, en 1891 ou 1892, sur la place du Gouvernement, une Exposition vinicole destinée à éblouir les touristes et les hivernants. On y dégustait d'assez bons crus de Médéah et de Staouëli. Le médéah blanc et les vins de dessert surtout étaient appréciés. Mais ces essais n'étaient pas encore au point. Les amateurs de la métropole se montraient rétifs. Cela n'empêchait pas la production algérienne de faire déjà fort honorable figure. Le député Burdeau envoyé en mission vers cette époque, s'ébahissait des ressources de la colonie. Dans un rapport forcément superficiel, — et trop écouté, — il représentait l'Algérie comme un pays de cocagne et demandait la suppression du quart colonial pour les fonctionnaires, c'est-à-dire d'un supplément égal au quart du traitement métropolitain : ce qui, pendant quelque temps, réduisit ces malheureux à un état voisin de la famine. Car l'abondance n'était point faite pour le passant, fonctionnaire ou touriste, espèce exploitable à merci.

On vivait donc dans une aimable médiocrité, une nonchalance que n'interrompait même pas la vie mondaine, très calme elle aussi. Dans Alger, ville de garnison, il se donnait, pendant la saison, à peine quelques bals officiels, où brillaient surtout MM. les militaires. Après cela, plus rien, sinon les ordinaires sauteries intimes, les promenades à cheval et le tennis quotidien. L'aristocratie locale, composée de quelques gentilhommes-fermiers, et de gros propriétaires, sortait peu, se montrait peu. Ce fut un événement sensationnel, lorsque Mme Étienne Flandin, femme du procureur général, se mit à donner des garden-parties, comme Mme Carnot, à l'Élysée. Et

comment n'être pas tenté d'en donner! Les jardins d'Alger sont si beaux au printemps! Ce trait de magnificence n'en passa pas moins pour scandaleux et même suspect de « réaction » : les vieilles barbes démocratiques, les descendants des déportés de 1851, ne cachèrent pas leur désapprobation.

La vie intellectuelle était également fort assoupie. De quoi parlait-on dans les milieux algérois de ce temps-là, en dehors des faits du jour? Je n'ai jamais entendu la moindre allusion aux généraux, aux gouverneurs illustres qui avaient défendu ou administré la colonie à ses débuts. Personne ne savait ce que représentait la statue du duc d'Orléans sur la place du Gouvernement, ou celle du maréchal Bugeaud, sur la place d'Isly. Le cardinal Lavigerie venait de mourir, et un grand silence s'était fait sur la mémoire de cet animateur et de ce créateur génial. Personne n'avait l'air de se douter de ce que ce prince de l'Église avait fait pour la mise en valeur et aussi pour l'illustration mondiale de l'Afrique du Nord. Même indifférence à l'égard des notabilités artistiques ou littéraires, qui avaient célébré et glorifié la colonie. Gautier et Goncourt étaient oubliés. Fromentin n'était plus qu'un vague souvenir. On ne rappelait le passage de Jules Lemaitre à Alger que pour s'égayer de ses infortunes conjugales. Rares étaient ceux qui avaient pris plaisir à entendre la Voix d'or s'essayer dans les petites salles de conférences de l'École des lettres, devant quelques chapeaux féminins. Coppée, Loti, Maupassant, Barrès, qui venaient d'hiverner à Mustapha, ou de passer en météores, n'étaient guère qu'un prétexte à cancans de la plus vulgaire sorte.

Et c'est pourquoi je me rappelle avec plaisir les quelques endroits où l'on pouvait causer. A part deux ou trois maisons amies, où je rencontrais quelques personnes aimables et cultivées, ces endroits-là étaient rares dans Alger.

Avant mon arrivée, on se réunissait dans la boutique de Jourdan, le libraire et l'éditeur, à qui l'on doit tant de publications savantes sur l'histoire de l'Afrique ancienne et moderne : les habitués étaient surtout des universitaires ou des fonctionnaires du gouvernement général. Ce qui me poétisait la boutique de Jourdan, c'était la proximité du café d'Apollon, dont la terrasse, débordant le trottoir, envahissait

presque cette halle aux bouquins, — et surtout la vue de la place du Gouvernement avec sa figuration bariolée, et son animation de tous les instants.

Plus intime et plus propice aux délicats entretiens était la bibliothèque de la rue de l'État-major, l'ancien palais de Mustapha Pacha, avec son beau patio et ses galeries en arcades. On n'y travaillait guère, on y potinait ferme. Mais on y voyait défiler toute une variété de types algérois, des clients de toute catégorie, depuis le lycéen paresseux qui venait copier clandestinement sa version latine jusqu'aux sommités de l'armée, du clergé, et de la magistrature. Tout ce monde était reçu avec une affabilité, une patience et une complaisance admirables, par le conservateur de ce temps-là, l'éminent biologiste, Émile Maupas, qui a laissé, paraît-il, une œuvre géniale et qui, profondément inconnu de la plupart des Algériens, était célèbre dans les milieux savants du monde entier.

Cet homme d'un si rare mérite était d'une incroyable modestie. Jamais une allusion à ses travaux, du moins en dehors d'un petit cercle d'amis : il ne voulait être, pendant les heures qu'il devait à l'État, que le serviteur du public. Tout le reste de son temps appartenait à ses « petites bêtes », comme il disait. Cette passion pour les microbes était, en vérité, bien surprenante, chez cet ancien chartiste que sa formation professionnelle destinait plutôt aux études d'histoire et aux fouilles d'archives. Il y fallut la vocation et ce qui s'appelle proprement le feu sacré. Il dut faire lui-même son éducation scientifique, loin de tout centre universitaire, avec une bibliothèque mal outillée. Il nous contait que, le jour où, à force d'économies, il avait pu s'acheter un microscope pour ses observations, il avait éprouvé la plus grande joie de sa vie. Ses fonctions lui laissant toutes ses matinées libres, il était debout dès l'aube, aux aguets devant ses bouillons de culture, sur la terrasse d'une modeste maison d'ouvriers, qu'il habitait, à Bab-el-Oued, en bordure de la mer, et où il est mort. C'était le pauvre de la science, n'attendant rien d'elle, ni honneurs, ni fortune, ni même la notoriété, uniquement satisfait par les joies de la connaissance et de la découverte. Ce Normand de Falaise vivait là, sur sa terrasse de Bab-el-Oued, au milieu de tous les prestiges de la lumière et de la couleur, sans en jouir, ni en rien voir, exactement comme

il eût vécu dans un poêle de Hollande, ou dans un grenier de Kœnigsberg.

L'hôte le plus assidu de la Bibliothèque était assurément mon ami Stéphane Gsell, plus tard professeur au Collège de France et membre de l'Institut, archéologue et historien, qui a consacré aux antiquités africaines toute une série d'études magistrales et dont les recherches condensées en une foule d'opuscules forment une véritable encyclopédie. Pour lui, comme pour Émile Maupas, les saisons n'existaient pas : il n'y avait ni froid ni chaud. Il vivait littéralement à la Bibliothèque, enfermé dans un sombre recoin, qui avait dû servir de boudoir, autrefois, à quelque belle dame du harem. Et c'était un contraste amusant de voir, au milieu de ses bouquins, la nouvelle odalisque de ce galant réduit.

Parmi les autres clients de l'ancien palais de Mustapha Pacha, il y en a deux surtout dont je me souviens comme types représentatifs de l'Alger et même de l'Algérie d'alors, j'entends l'Algérie coloniale : c'étaient Charles Rivière, le directeur du Jardin d'essai et, je crois bien aussi, de l'agriculture officielle de la colonie, et le prince de Polignac, propriétaire et colon, fils du fameux ministre de Charles X, promoteur de l'expédition d'Alger et auteur des Ordonnances de juillet 1830.

Ce M. Rivière était un homme malade et, par tempérament comme par habitude d'esprit, toujours désespéré. C'était un petit homme maigre et nerveux, à l'abondante chevelure noire et aux yeux vifs, mais perclus de rhumatismes. A peine arrivé dans le pavillon vitré où le conservateur Maupas, assisté de son adjoint, Gilbert Jacqueton, tenait salon, de deux heures de l'après-midi à six heures du soir, il commençait par se plaindre, et d'abord de ses rhumatismes, dont il accusait son appartement, très humide, disait-il, du Jardin d'essai, et le sol marécageux du Hamma. Après quoi, il se mettait à gémir sur la stupidité, la paresse, la négligence, la coquinerie des colons, sur la mauvaise qualité des terres, les inconvénients du climat. A l'en croire, la colonisation de l'Algérie était une affaire détestable, qui ne paierait jamais la métropole de ses sacrifices en hommes et en argent. Il n'y avait rien à tirer de cette malencontreuse acquisition. Et il prophétisait les pires catastrophes. Il ne rêvait que sécheresse et

inondations, invasions de sauterelles, gelées et siroccos. A son appel, tous les fléaux d'Égypte s'abattaient sur la malheureuse Algérie. On avait la mort dans l'âme rien que de l'entendre.

Et pourtant cet excellent homme, qui était un administrateur aussi habile qu'intelligent, avait fait du Jardin d'essai un établissement horticole de premier ordre. Il y habitait un charmant logis, perdu dans la verdure, au milieu de toutes les magnificences d'une végétation tropicale, — un logis qu'on lui enviait. Il touchait un traitement fort honorable, il voyait sur sa table les vins et les fruits de cette Algérie qu'il vouait à une incurable stérilité. Les arbustes et les fleurs qui le passionnaient poussaient sous ses yeux : il aurait dû vivre le plus heureux des hommes. Mais quoi? Le pli était pris : on *devait* désespérer d'un pays où cependant on vivait grassement, au milieu d'une population qui ne paraissait nullement à plaindre et qui ne cessait d'augmenter. Ce pessimisme était d'importation française, ou, plus exactement, de provenance parlementaire. Encore fortifié par la presse, le préjugé en question paraissait indestructible comme une catégorie de l'entendement. Dès les premiers temps de la conquête, il avait été entendu, dans les partis d'opposition, que l'Algérie était un « four » sinistre. Et toutefois c'était à qui profiterait de cette lamentable erreur gouvernementale.

Si j'insiste sur le cas de Rivière, c'est qu'il n'était pas isolé. La plupart des fonctionnaires que j'ai connus pensaient de même. Ces hommes intègres faisaient consciencieusement leur service, avec la conviction que cela ne servirait à rien.

Tout autre était le prince Ludovic de Polignac, au moins par l'allure qui avait conservé quelque chose de réellement princier. Mais c'était un peu le chevalier à la triste figure. Quand il arrivait à la bibliothèque, on se demandait où il avait déposé sa lance, avec l'armet de Mambrin, et on cherchait, dans la rue, l'anneau auquel il avait attaché sa Rossinante. Lui, il était un grand homme maigre, au buste et aux jambes filiformes et qui devait être un excellent cavalier. Mais je crois qu'il descendait à pied de sa propriété de la Bouzaréa, où il vivait solitaire dans un simple gourbi. Ce grand seigneur était d'ailleurs la simplicité même, s'efforçant d'être aimable avec tout le monde, surtout avec les petites gens, comme s'il voulait conquérir à toute force une popularité qui fuyait son nom.

Il n'y réussissait qu'à moitié, sans doute à cause de son grand air, qui mettait tout de suite une distance entre lui et les gens, et sans doute à cause de l'étrangeté un peu extravagante de sa personne. Ce long corps squelettique était surmonté d'une toute petite tête, aussi bizarre qu'intelligente : c'était une tête à mathématiques. Aussi ce prince était-il passé par l'École polytechnique, ce qui lui valait un surcroît de prestige. C'était à coup sûr un intellectuel, à l'esprit peut-être un peu biscornu, un peu irréel comme sont parfois les polytechniciens. A quel genre de travaux (1) se livrait-il, et que venait-il emprunter à la bibliothèque, je ne m'en souviens plus, ou je n'en avais cure. Mais j'avoue que j'étais extraordinairement frappé par cette extraordinaire figure. Sa seule présence m'évoquait les temps héroïques de la conquête. Et, à travers ses amabilités, je sentais percer une protestation obstinée, une protestation noblement orgueilleuse contre l'injustice et l'oubli dont ce nom de Polignac était victime. Après tout, si nous étions là, confortablement installés dans le patio de Mustapha Pacha, en train de bavarder agréablement, devant les merveilleuses boiseries des balustrades, et la vasque murmurante du jet d'eau, c'était à l'auteur des Ordonnances que nous le devions. Et si celui-ci n'avait pas réalisé ses grands projets pour l'Algérie et pour la France, c'était, comme le disait un autre ministre de Charles X, pour avoir négligé de faire coffrer à temps « ce petit foutriquet de Thiers ».

Voilà ce que nous signifiait clairement le visage affable et dédaigneux, l'air hautain et légèrement sarcastique du prince. Il semblait porter le deuil d'une grande espérance déçue et aussi la fierté d'une grande chose accomplie. Il était un reproche vivant à l'adresse des générations ingrates qui avaient oublié cette grande chose. Et, en même temps, avec ses allures un peu donquichottesques et rustiques tout ensemble, il personnifiait l'ancien officier d'Afrique, qui, suivant la devise de Bugeaud, sait quitter l'épée pour la charrue.

Quoi qu'il en soit, dans cette Algérie nonchalante et somnolente, que j'ai connue, dans cette Algérie coloniale livrée à de vulgaires et misérables politiciens, dans la platitude et la

(1) On en trouvera la liste dans la très curieuse biographie que lui a consacrée M. Gabriel Esquerre : *Un Saharien : le Prince Ludovic de Polignac* (Paris, Émile-Paul éditeur).

sottise des tristes années Quatre-vingts, le vieux prince de Polignac est, avec le cardinal Lavigerie, le seul homme qui m'ait offert l'image de la grandeur : je ne dis pas qu'il était grand, mais il évoquait quelque chose de grand...

Le clergé fréquentait peu la bibliothèque de l'État-major, et pour cause : son fonds théologique était plutôt indigent. Malgré cela, on y voyait de temps en temps quelques ecclésiastiques, professeurs au séminaire de Kouba ou à la maison professe des Pères Blancs. Parmi eux, le conservateur Maupas, qui n'avait aucun besoin métaphysique, accueillait néanmoins avec une dilection particulière un chanoine de la cathédrale, qui s'appelait Mgr Bos, étant prélat de Sa Sainteté et protonotaire apostolique.

Mgr Bos venait à la bibliothèque uniquement pour bavarder et pour rencontrer quelques vieux Algériens comme lui. C'était le type du prêtre africain formé par le cardinal Lavigerie, qui demandait à son clergé d'abord les aptitudes pratiques, les dons d'organisateur et aussi le tact et la diplomatie qui conviennent dans un pays neuf où les causes de conflit sont continuelles, en raison des hostilités de race et des difficultés administratives. Il traitait ses collaborateurs un peu comme Louis XIV traitait ses ministres : ceux-ci devaient être souples et ponctuels dans l'exécution d'ordres qui ne se discutaient point. A part cela, il se montrait pour eux d'une grande indulgence. Il voulait ses curés populaires, vivant en toute simplicité et en toute cordialité au milieu des colons, s'intéressant discrètement à leurs affaires, se mêlant à leurs jeux, enfin leur présentant une religion souriante et bon enfant.

Mgr Bos était extrêmement populaire dans les quartiers faubouriens de Bab-el-Oued : cordial, la main tendue, ne détestant pas les histoires grasses. C'était un joyeux vivant, beau buveur et beau convive. Avec cela, un sens très vif de sa dignité et une certaine pompe dans les manières, qui s'accordait parfaitement avec son extrême bonhomie.

C'était aussi un fumeur enragé, fumeur jusqu'au martyre. Quand ses lèvres se fendaient et se brûlaient au contact d'innombrables cigares et cigarettes, il se collait sur les muqueuses des feuilles de papier d'alfa, afin de pouvoir continuer ce délicieux supplice. Il lui arriva même, à cause d'un

bon cigare, un accident héroï-comique, qui divertit fort ses bons amis de la Bibliothèque. Ce fut un soir de fournaise, par un sirocco intense, qui carbonisait les eucalyptus du jardin Marengo. Pour se rafraichir, disait-il, Mgr le Protonotaire avait allumé un gros cigare de chez Mélia, et, vêtu d'une simple gandoura, longue chemise mauresque qui dégage les bras et qui descend jusqu'aux chevilles, il le fumait, les deux coudes appuyés au rebord de sa fenêtre grande ouverte. De cette fenêtre située au second étage d'une maison vide, il dominait les étendues marines et tout un magnifique paysage... Tout à coup, une rafale de sirocco fait tomber le cigare négligemment planté dans la bouche de Monseigneur !... Désespoir ! Un bon fumeur n'abandonne jamais un cigare commencé. Monseigneur ne balance pas une minute. Confiant dans les ténèbres et dans la solitude de la rue, il descend quatre à quatre ses escaliers, vêtu de sa seule gandoura, et il a la joie de ramasser son cigare encore allumé et brasillant sur le trottoir. Mais, ô malédiction, un nouveau coup de sirocco ferme la porte entrebâillée du logis ! Et voilà Monseigneur, sur le pavé, en gandoura, qui se met à appeler, d'une voix déchirante, sa vieille bonne endormie :

— Mariette ! Mariette ! jetez-moi mon passe-partout.

Mariette dormait comme une souche. Des agents cyclistes passent, stupéfaits de ce gaillard à demi nu qui se démène sur le trottoir, en appelant une nommée Mariette ! Ils emmènent Monseigneur au poste. Explications, excuses du commissaire. Une escouade d'honneur ramène à son domicile l'infortuné fumeur, à qui il reste au moins la consolation d'avoir sauvé son cigare.

Je ne me souviens pas d'avoir vu à la Bibliothèque des militaires de marque. Le temps des grands chefs et des grandes expéditions était passé. Mais l'élément militaire tenait toujours le haut du pavé et l'armée continuait à jouir, dans le pays, de la plus haute considération. Les services qu'elle continuait à rendre étaient évidents pour tous. Sur d'immenses régions pacifiées, mais où la révolte couvait toujours, elle assurait la sécurité. Cette sécurité était complète. L'ordre régnait d'un bout à l'autre de l'Algérie. En ce temps-là, on pouvait traverser les steppes les plus désertes sans autre arme

que sa canne : si, par hasard, on croisait un Bédouin, il s'enfuyait à toutes jambes. On était réellement le peuple souverain.

Pour l'Européen, pour le Français surtout, l'armée représentait la grande force salutaire qui soutenait tout l'édifice de la conquête. Grâce à elle, l'Algérie était devenue une terre d'empire, où le plus humble colon se sentait son maître, où l'on avait de l'espace devant soi, où les qualités d'audace, d'initiative, d'organisation pouvaient se déployer avec une liberté inconnue dans la métropole. Au lieu de se sentir bloqué de toutes parts, comme en France, par des frontières trop étroites, on se voyait sollicité par un continent à peine entamé, par d'immenses terres vierges à conquérir.

J'ai d'abord aimé l'Algérie pour cela : pour les perspectives infinies de liberté qu'elle ouvrait à mes regards comme à mon imagination. Et aussi parce que, en ces tristes années qui suivirent la Défaite, ces années sans gloire et sans âme, elle m'offrit l'image d'une France victorieuse, d'une France maîtresse d'elle-même, que l'on ne connaissait plus, hélas ! de l'autre côté de la Méditerranée.

L'ALGER NOUVEAU

En dépit des calomnies, des dénigrements intéressés, l'Algérie continuait à travailler sans bruit. Et, à mesure qu'elle intensifiait sa production, elle s'enrichissait. Cet enrichissement ne pouvait manquer de se traduire par une transformation matérielle du pays, — transformation qui s'accomplit pendant les premières années de ce siècle. Alger, en particulier, prit une extension extraordinaire et un aspect tout nouveau. Dès 1911, cette métamorphose était un fait accompli.

Les notes que voici, écrites par moi à cette époque, m'ont conservé l'impression toute vive de ce grand changement :

« Voilà bientôt dix ans que je ne suis revenu à Alger. En cet espace de temps relativement court, la transformation a été si rapide et si subite, qu'au premier abord je ne m'y retrouve pas. J'erre comme un étranger dans des quartiers jadis déserts, où j'ai eu mon logis. Des terrains vagues sont devenus des squares entourés de maisons neuves à cinq étages. On y a tracé de longues rues à arcades, on a démoli les anciens remparts, comblé les fossés des fortifications. Des boulevards en gradins

escaladent les pentes abruptes de la zone militaire. Une immense avenue de près de six kilomètres se développe le long de la mer qu'elle surplombe, depuis Saint-Eugène jusqu'aux environs du Jardin d'essai... » Toutes mes prévisions se trouvaient ainsi réalisées. Alger n'était plus la préfecture coloniale, un peu assoupie, que j'avais connue vingt ans plus tôt. Alger était maintenant une capitale.

« Du bateau qui m'y ramenait encore une fois, je considérais avec une surprise joyeuse sa façade neuve, qui, en somme, était bien toujours l'ancienne, mais développée et complétée. Les trous du boulevard de l'Impératrice avaient été bouchés par de fastueuses constructions. Çà et là, des minarets imprévus s'élevaient le long du front de mer. Et je constatais que l'ancien port avait été presque doublé. La ligne blanche des môles embrassait de vastes bassins et se prolongeait bien au delà de l'Agha, jusqu'aux Bains de Tivoli. Sur les hauteurs de Mustapha, près du Fort-l'Empereur, on allait planter bientôt une monumentale pyramide à la gloire de l'armée d'Afrique : laideur incontestable, à laquelle il faut être indulgent, eu égard à la pieuse intention et à la velléité de magnificence. Une nouvelle gare maritime venait de s'ouvrir, large et fastueuse, pourvue de tous les dégagements et de toutes les commodités désirables. Du ponton de débarquement, on voyait fonctionner des ascenseurs géants, mettant les quais du port en communication directe et rapide avec le boulevard qui domine les hautes substructions des docks. Tout cela donnait à la capitale de l'Afrique du Nord une mine des plus avantageuses.

« Aujourd'hui, toutes ces innovations et ces agrandissements ne suffisent plus : on projette la reconstruction totale des vieux quartiers indigènes : ce qui, à mon avis, est une chose déplorable. Il faudrait seulement les assainir, les entretenir et les aménager selon les exigences de l'hygiène et du confort modernes. On parle de bâtir une nouvelle gare de chemins de fer et d'en construire une toute neuve pour les autobus. Que de bouleversements et peut-être d'horreurs en perspective !

« Le fait est que la circulation, de plus en plus intense, se trouve bien à l'étroit dans les petites rues de l'ancien Alger colonial. Des percées inévitables vont en modifier encore la physionomie.

« Mais ce sont surtout les mœurs qui ont changé. Effet de la

richesse. J'ai connu autrefois un Alger presque pauvre. Aujourd'hui, comme à Alexandrie ou au Caire, la jeune aristocratie commerciale et agricole se plaît à étaler sa neuve opulence. Une frénésie de luxe et de plaisir s'est emparée de ces hommes sobres et besogneux. Les petits théâtres, les restaurants de nuit se multiplient. Chose inouïe pour les vieux Algériens, on est en smoking dès cinq heures du soir. Le champagne coule à flots dans des établissements autrefois modestes, où l'on ne débouchait de vieux Médéah que dans les grandes occasions. On achète les limousines les plus coûteuses. Tout le long des avenues qui montent à Mustapha Supérieur, une trombe continuelle d'automobiles ébranle les vitres des hôtels et des palaces tout battant neuf. »

Telle est l'impression que j'avais, à la veille de la guerre de 1914, dans un Alger touché par une pluie d'or aussi merveilleuse qu'inattendue. J'ai peur que la crise actuelle ait sensiblement enrayé cette prospérité trop belle. Mais la fièvre d'activité des bâtisseurs algérois ne paraît pas se ralentir.

On a construit une médersa de style mauresque, à l'extrémité de la rue Randon, au-dessus des massifs de verdure du Jardin Marengo; une nouvelle préfecture, à l'extrémité opposée de l'ancienne ville; un palais des Délégations financières sur le boulevard de l'Impératrice; un Casino à l'angle de la rue de Constantine; un Hôtel des postes au débouché de la rue d'Isly, et quantité d'édifices particuliers à prétentions plus ou moins architecturales. Enfin le palais d'été de Mustapha a été considérablement remanié et agrandi. Un palais des Beaux-Arts, de dimensions imposantes, a été élevé en face du Jardin d'essai. Que de palais! Alger a le sentiment de la gloire.

Notons que la plupart de ces constructions, palais scolaires ou administratifs, sont de style néo-mauresque. On voit une préfecture qui ressemble à un Éden-Théâtre, un bureau central des Postes qui a l'air d'un Alhambra de Montmartre ou des Batignolles, une gendarmerie nationale qu'on prend d'abord pour un Alcazar marseillais. On peut en sourire, on peut se moquer de cette architecture d'exposition universelle, et par exemple regretter qu'on ait écrasé la charmante petite mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman sous la lourde masse de la Médersa musulmane. Néanmoins, l'idée étant admise, confes-

sons qu'on ne pouvait guère en tirer un meilleur parti. Il suffit, pour rendre hommage au goût des Algérois, de se rappeler les bâtisses similaires qui déshonorent les rues du Caire et d'Alexandrie. Là-bas, c'est le triomphe de la pacotille et de la caricature carnavalesque. Ici, le sens français de la mesure a tempéré fort à propos l'exubérance et l'enflure africaines.

Et puis enfin il fallait *cela* pour le touriste, qui, autrefois, pouvait se plaindre qu'Alger manquât de couleur locale. Aujourd'hui, on lui sert, au débarquer, un Orient de la place Clichy, qui est exactement à sa portée et qui satisfait tout son idéal d'exotisme.

Cela dit, empressons-nous d'ajouter que l'idée est tout ce qu'il y a de plus contestable. Il est permis de critiquer cette vieille manie romantique qui consiste à se représenter l'Algérie uniquement sous les traits d'une mosquée, comme si des Africains et des Asiatiques se représentaient la France uniquement sous les traits d'une cathédrale. On peut même trouver une certaine inconvenance à abriter des bureaux, des écoles, ou des magasins dans un édifice religieux. Les musulmans austères en sont scandalisés. Et maints Algériens se moquent de ces bureaux de poste ou de ces bureaux de rédaction, qui affectent la forme d'un sanctuaire musulman flanqué de son minaret et coiffé de sa kouba. Un minaret est un édifice essentiellement religieux. Cela n'empêche pas nos architectes de fourrer un minaret dans un dancing ou un casino. Que dirions-nous si un Moulin-Rouge, ou une boîte de nuit quelconque, prenait pour enseigne un clocher d'église?

Enfin il y a lieu de s'étonner de cette routine ou de cette paresse d'esprit qui consiste à n'admettre d'autre style pour l'Algérie que l'hispano ou le turco-mauresque, à le considérer comme le style unique et, si l'on peut dire, national du pays, — comme si nous ne pouvions concevoir d'autre style français que le gothique, et si nos architectes nous resservaient perpétuellement une cathédrale ou un castel moyenâgeux.

Y a-t-il là une flatterie à l'égard des indigènes? Mais d'abord ils ne nous en savent aucun gré. Et comment considérer l'hispano-mauresque comme le style national de l'Afrique du nord, alors que cette Afrique n'a jamais eu de style original, ayant emprunté son architecture à tous les peuples de la Méditerranée, aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Grecs,

aux Romains, aux Byzantins, aux Espagnols, aux Italiens ? J'avais parlé autrefois de la villa romaine, cette villa dont on retrouve les spécimens et les ruines d'un bout à l'autre de l'Algérie, comme d'un type de construction locale à ressusciter et à perfectionner. Mais la maison romaine est aussi mal adaptée que la maison mauresque aux exigences de la vie moderne. On peut emprunter à l'une et à l'autre quelques éléments décoratifs, on peut leur demander certaines inspirations pour le plan ou l'aménagement intérieur : il serait imprudent d'aller plus loin. Les indigènes eux-mêmes ne veulent plus de ces vieux logis où l'on n'a pas d'air, où l'on ne voit pas clair, où l'eau, le gaz, l'électricité, le chauffage central ont toutes les peines du monde à trouver une installation appropriée. En réalité, un style nouveau, qui ne soit ni français, ni espagnol, ni italien, — un style vraiment algérien, adapté au climat, aux mœurs, aux conditions du confort et de la vie moderne et qui, en même temps, ait quelque souci de la beauté, — ce style-là est encore à trouver.

En Tripolitaine comme en Cyrénaïque, les Italiens nous donnent l'exemple. Ils ne commettent pas la faute absurde, ils ne se donnent pas l'attitude piteuse de copier humblement l'indigène. Ils cherchent à créer un style impérial qui soit bien à eux, tout en restant bien africain, et qui, en même temps, se rattache à toute une tradition glorieuse, qui enfin ne détonne pas à côté des basiliques et des arcs de triomphe de l'Afrique romaine...

LES QUARTIERS NEUFS

Ce ne sont pas seulement des maisons et des palais qui ont été bâtis, ces derniers temps, mais de véritables quartiers se sont construits.

L'esplanade de Bab-el-Oued, qui était restée si longtemps à l'état de terrain vague, poudreux et sordide, est couverte d'immeubles confortablement aménagés et jouissant d'une vue splendide sur la mer. Des rues qui se coupent à angle droit conduisent à un square, ou à des chemins en corniche, qui dominent tout l'horizon du golfe. Des avenues, bordées de maisons à arcades, ont rattaché à la ville le faubourg de la Cantère. De larges boulevards en escaliers ont remplacé les

anciens remparts au nord, comme au sud de l'enceinte fortifiée. Cette cascade de terrasses gazonnées, encadrées de maisons neuves aux balcons fleuris et se perdant dans des lointains de verdure et de ciel, est du plus heureux effet.

La rue d'Isly, qui autrefois était excentrique, est devenue l'artère la plus vivante d'Alger. Elle est commerçante, joyeuse, mondaine et même demi-mondaine. Les grands magasins s'y sont transportés. Les cafés, les lieux de plaisir s'y multiplient et on l'a prolongée, par-dessus les remparts démolis, jusqu'aux premières maisons de Mustapha. L'ancien boulevard Bon-Accueil, devenu boulevard Saint-Saëns, a été prolongé, lui aussi, jusqu'au chemin du Télemly : il s'est couvert d'hôtels, de palaces, de buildings à terrasses et à balcons. Le quartier Saint-Augustin, prenant un soudain essor, a débordé sur la zone militaire et a fini par rejoindre le village d'Isly, qui, du temps où je l'habitais, se composait seulement de quelques villas et qui forme, à présent, un quartier nouveau. Même chose à Mustapha inférieur : Belcourt s'est considérablement agrandi ; sur le champ de manœuvres, des stades ont été aménagés. Tout un réseau de rues nouvelles s'est développé à flanc de côteau, le long de la rue de Lyon : il envahit les pentes de la Fontaine Bleue et, à travers d'interminables zigzags, grimpe jusqu'au belvédère du boulevard Bru et jusqu'au bois de Boulogne.

L'innovation la plus réussie peut-être de cette charmante région de Mustapha supérieur, c'est le parc de Galland, installé sur un terrain déclive et formant, comme les boulevards en étages de la ville, une succession de terrasses plantées d'arbres et d'arbustes et égayées par des fontaines et des bassins. Des escaliers et des allées montantes conduisent de ce joli jardin à la plate-forme où s'élève le Musée des antiquités. On y verra le torse célèbre de la Vénus de Cherchel et surtout une Vénus à la sandale, statuette de bronze, qui est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'eurythmie et qui rappelle les créations les plus charmantes de notre XVIIIe siècle.

A l'extrémité du terre-plein, il y a une vieille maison mauresque, qui est un bijou et d'où la vue s'étend sur un des plus magnifiques paysages qu'on puisse rêver...

La banlieue aussi s'est développée et transformée : El-Biar, Saint-Eugène, la Bouzaréa rappellent les stations thermales

et maritimes de la Côte d'Azur. Hussein-Dey, Maison Carrée, Guyotville sont maintenant les faubourgs agricoles et industriels d'Alger.

A cet essor matériel a correspondu tout un essor intellectuel. Alger capitale tend à devenir un centre d'art et d'études, voire un centre littéraire. Depuis 1917, une villa Médicis algérienne a été installée dans une ancienne maison mauresque, au quartier du Hamma : c'est la villa Abd-el-Tif- dont les pensionnaires n'ont d'autre objet d'étude, comme à Rome et à Madrid, que les beautés picturales et plastiques d'un pays de lumière et de couleur. Des musées de toute sorte se sont ouverts : musée des antiquités romaines et barbaresques, à Mustapha supérieur, — palais des Beaux-Arts, au Jardin d'essai, où de nombreuses salles sont consacrées à la peinture et à la sculpture modernes, aux moulages et aux estampes, — musée Franchet d'Esperey, à la Casba, qui est consacré à la gloire et aux souvenirs de l'armée d'Afrique.

L'ancienne École supérieure des lettres, sciences, droit et médecine, est devenue une grande université, pourvue d'une importante bibliothèque, d'un jardin botanique, de laboratoires et de collections de toute sorte. A côté des cours publics qui y sont donnés régulièrement, des conférences sont organisées un peu partout pendant la saison d'hiver, avec le concours de toutes les célébrités littéraires et artistiques de la métropole. Et, bien entendu, des concerts classiques, des manifestations théâtrales et musicales ont lieu à l'Opéra et dans les nombreux théâtres de la ville. La presse elle-même s'est singulièrement développée pendant ces trente dernières années. Pour la tenue, comme pour l'information, elle peut rivaliser avec la presse parisienne. Enfin toute une école littéraire est née en Algérie. Des associations se sont formées, des prix considérables ont été fondés par les assemblées locales. Une littérature néo-africaine commence à se dessiner, qui est représentée par des jeunes gens nés dans le pays, et dont beaucoup ont déjà derrière eux une véritable ascendance africaine. Un même esprit, des tendances analogues groupent toute cette jeunesse ; il s'agit de substituer à la vieille badauderie de l'exotisme la peinture objective de tout un milieu nouveau qu'on ne peut bien pénétrer qu'après une longue familiarité, ou par la sympathie et la communauté d'origine.

LE MIRACLE DU VIN

Cette transformation soudaine d'une ville et, — on peut bien le dire, — d'un pays tout entier, elle est due à la vigne : l'Algérie moderne, telle que la France a su la créer ou la recréer, est un immense vignoble, qui recouvre un pays grand comme la métropole, un pressoir géant, d'où s'échappe, comme d'une source naturelle, un véritable fleuve de vin, de quoi abreuver des millions de gosiers gargantuesques. Le vin, c'est l'avenir de l'Algérie, c'est le grand bienfait dont la France a doté ce pays du soleil, qui est aussi le pays de la soif.

Je me rappelle une mosaïque romaine du musée de Sousse, opulente, éclatante et chaude comme une tapisserie espagnole ou une tapisserie des Flandres, — et qui représente le triomphe de Bacchus.

Le jeune dieu vainqueur de l'Asie y est vêtu d'une robe traînante, une véritable robe orientale, surchargée de broderies et chatoyante de couleurs. Les guides en main, comme un cocher de cirque, il est debout sur un char traîné par un attelage de tigres, et guidé par des satyres et des œgipans. La figure divine se détache avec une extraordinaire intensité parmi des branches de vignes arborescentes, qui, lourdes de leurs grappes et de leurs pampres, se recourbent et s'enchevêtrent en un prodigieux jaillissement. Ces branches et ces grappes semblent participer à la vie immortelle du dieu, tant elles sont pleines de force et de sève. On dirait qu'elles vont éclater et, par toutes leurs veines ouvertes, répandre à flots les ondes du rouge Pactole... Cette mosaïque de Sousse, ce triomphe de Bacchus, n'est-ce pas comme une préfiguration de l'Algérie française du xxe siècle ?

Si l'on songe à cela, à cette richesse créée par nous, — et, si l'on se rappelle l'Alger barbaresque, la petite ville dont nous parle Fromentin, aux maisons aveugles et murée comme un sépulcre, — comment ne pas reconnaître que, depuis l'achèvement et l'organisation de la France moderne par Louis XIV, Alger et l'Algérie sont ce que nous avons fait de plus grand?

LOUIS BERTRAND.

SILHOUETTES ÉTRANGÈRES

M. NICOLAS POLITIS

Présenter M. Politis au public, n'est-ce point perdre sa peine? Car il n'est guère de pays, d'Europe ou d'Amérique, où M. Politis ne se soit lui-même fait connaître. Le dessein qui seul peut servir d'excuse à ces pages est celui de mettre en lumière l'unité d'une vie que les circonstances ont agitée, traversée, presque décousue, où la diplomatie, la politique et la science ont paru régner tour à tour, mais dont un merveilleux effort de logique et de volonté harmonise tous les épisodes et raccorde tous les détours.

Nicolas Politis est né à Corfou, le 7 février 1872, d'une famille où le patriotisme et l'humanisme ne faisaient ensemble qu'une seule et même tradition. Quatre siècles de domination vénitienne avaient protégé l'île grecque contre les entreprises turques, y avaient introduit et maintenu l'influence et les idées de l'Occident, tout en respectant son caractère original. Les Français passèrent à Corfou, puis les Russes et plus longuement les Anglais, sans rompre davantage une tradition d'hellénisme que les apports étrangers ne faisaient qu'enrichir. C'est ainsi qu'une atmosphère tout ensemble grecque et internationale baigna l'heureuse enfance de Nicolas Politis. Son père, qui exerçait la médecine dans la ville de Corfou, représentait aussi l'île natale au parlement d'Athènes, partageant son activité entre la science et la vie publique. Il avait étudié à Paris, au début du second Empire, et voulut que, comme lui, ses enfants allassent compléter à l'étranger leur éducation. Les aînés furent envoyés en Allemagne; Nicolas, qui était le cinquième, vint à Paris faire son droit. Il avait

seize ans, lorsqu'il prit ses premières inscriptions à la Faculté et à l'École des Sciences politiques. Docile aux intentions paternelles, il se préparait à la carrière diplomatique. Cependant le succès d'une thèse de doctorat, consacrée aux finances internationales, et les conseils de Louis Renault, l'un de ses professeurs, l'induisirent à continuer ses études de droit en vue de l'agrégation. Il se présenta au concours et fut reçu premier.

Voilà donc le futur diplomate aiguillé vers la science et le professorat. Il enseigne le droit public à Aix-en-Provence, à Poitiers, puis à Paris. Un grand sujet a de bonne heure retenu son attention : l'arbitrage, son rôle et son développement dans les sociétés politiques modernes. Et M. Politis entreprend, dès 1905, la publication d'un *Recueil des Arbitrages internationaux*, qu'il poursuivra à travers les vicissitudes de sa carrière, se trouvant être parfois l'auteur même des actes dont il se fait l'historien.

A la fin de septembre 1912, le professeur Politis siégeait au jury d'agrégation, lorsque la guerre éclata dans les Balkans. Les grandes Puissances, qui avaient été incapables de prévenir le conflit, s'efforcèrent d'y mettre fin et, dès le mois de décembre, une conférence fut réunie à Londres en vue de rétablir la paix entre la Turquie et les États balkaniques. M. Venizelos, qui était alors à la tête du gouvernement grec, demanda pour la première fois à M. Politis un concours que celui-ci ne devait jamais lui refuser. Le juriste se mua en diplomate ; il ne voyait là qu'un épisode et n'avait sollicité de l'Académie de Paris qu'un congé temporaire. L'épisode devait se prolonger et le congé devait devenir rupture presque définitive avec l'Université. A la conférence politique de Londres succèdent la conférence financière de Paris, puis le Congrès de Bucarest, d'où sortira le nouveau, l'éphémère statut balkanique. M. Venizelos, qui a désormais reconnu la valeur de son conseiller, ne consent point à s'en séparer ; il le ramène à Athènes et lui confie la direction générale du ministère des Affaires étrangères.

Nous sommes au printemps de 1914. Le vaste programme de réorganisation conçu par M. Politis est à peine en voie d'être appliqué ; et l'œuvre de paix, qu'il entreprenait avec tant d'ardeur et de confiance, sombre dans le formidable tourbillon de la guerre mondiale. Le « diplomate malgré lui » a

dépassé de peu la quarantaine. Au physique, c'est un homme de taille bien prise, plutôt inférieure à la moyenne. Le teint est un peu foncé, les cheveux sont noirs et drus ; l'œil sombre étincelle derrière le lorgnon ; le geste, vif et précis, s'accorde à la parole et traduit comme elle un tempérament nerveux et équilibré, une pensée rapide et nette, un égal désir de comprendre et de persuader. Passant par cet esprit, s'exprimant par cette voix, les idées deviennent si claires, les opinions si raisonnables, les conclusions si fortes que, sur le moment, on n'éprouve même pas le besoin de les critiquer ou de les discuter. On ne peut pas entendre M. Politis sans songer à ces orateurs de la Grèce antique, dont l'art était fait bien moins de passion véhémente que de mesure, d'ordre et de raison. Qu'il soit à Paris, à Genève ou à Boston, il parlera toujours pour des Athéniens.

En face de l'agression allemande et de la Belgique envahie, le jugement de M. Politis fut simple et catégorique : la Grèce devait prendre parti contre l'Allemagne et se ranger du côté de ceux dont elle violait cyniquement les droits. Certes, le diplomate ne pouvait ignorer à quel point son pays, après deux guerres victorieuses, mais épuisantes, avait besoin de calme et de repos. Mais l'Allemagne, en envahissant la Belgique, ne menaçait-elle point, du même coup, l'indépendance de tous les petits États? D'autre part, la victoire des Puissances occidentales, protectrices traditionnelles de la Grèce, permettrait peut-être à celle-ci d'achever l'œuvre de libération nationale qu'elle n'avait accomplie qu'à moitié. Pour toutes ces raisons, il était impossible à la Grèce de rester neutre.

M. Venizelos en était fortement convaincu. Restait à persuader le roi Constantin qui, à mesure que s'affirmaient les succès allemands, penchait de plus en plus vers la neutralité. L'expédition des Dardanelles et l'entrée en guerre de la Bulgarie entraînèrent sa décision. M. Venizelos, se trouvant en conflit déclaré avec son souverain, quitta le pouvoir. Pendant plus d'une année, M. Politis fit de vains efforts pour rapprocher le roi et le ministre : ils ne cédèrent ni l'un ni l'autre. A la fin de 1916, M. Venizelos se retirait à Salonique et y établissait un « gouvernement provisoire », décidé à marcher avec l'Entente contre les alliés de l'Allemagne, la Bulgarie et la

Turquie. Dès lors, M. Politis n'hésita plus ; il quitta son poste d'Athènes pour prendre à Salonique le ministère des Affaires étrangères.

Il y passa neuf mois, qui furent, — il se plaît à le rappeler, — les mieux remplis de sa vie. Son activité dut alors s'étendre à tous les domaines. Il ne s'agissait pas seulement d'assurer le contact avec les Puissances étrangères ; il fallait encore lever des troupes et les organiser, administrer le territoire, diriger l'opinion vers le dénouement qui s'imposait : l'abdication du roi Constantin et le retour à Athènes de M. Venizelos. Au mois de juin 1917, c'était un fait accompli. La Grèce tout entière se rallia à la politique d'intervention et fut mise en mesure de soutenir d'une aide efficace la cause des Alliés. Un an plus tard, les trois corps d'armée hellènes jouaient un rôle décisif dans l'opération victorieuse qui devait aboutir à la rupture du front oriental.

Le 11 novembre 1918, l'armistice est signé. Avec Venizelos, M. Politis part aussitôt pour Paris, où vont s'engager les négociations de paix. Représentants d'un petit pays, les deux hommes qui, sur bien des questions, voudraient donner leur avis et le défendre, se heurtent à toute sorte de résistances. Plus on affecte de les tenir à l'écart, plus ils multiplient les démarches et les efforts. Le plus clair succès qu'ils obtiennent, c'est la présence de Venizelos dans le Comité où s'élabore, sous la présidence de Wilson, le pacte de la Société des nations. Cependant, avec Venizelos, M. Politis met sa signature au bas des traités de Versailles, de Saint-Germain et de Neuilly ; puis au bas de la Convention pour la protection des minorités. Après quoi, il rentre à Athènes, où la guerre continue, puisque la Grèce a reçu mandat d'occuper Smyrne et de s'y maintenir contre les Turcs.

Et voici que s'ouvre devant le ministre des Affaires étrangères une nouvelle période de graves difficultés. Au début de 1920, Venizelos a dû repartir pour l'Occident. Tout le fardeau, toute la responsabilité du pouvoir pèsent sur M. Politis. Le roi Alexandre ne se considère que comme le lieutenant de son père, écarté du trône par une intervention étrangère, mais demeuré souverain légitime. Les partisans de Constantin s'agitent et conspirent contre le gouvernement de Venizelos. Celui-

ci pense triompher en rapportant à Athènes le traité de Sèvres, qui donne à la Grèce la Thrace orientale et une partie de l'Asie Mineure. M. Politis vient par mer à sa rencontre ; il veut, avant son arrivée, le mettre au courant de la situation presque désespérée où se trouve son gouvernement. Il monte sur le croiseur *Averof*, qui porte le premier ministre, l'adjure de modifier, avant qu'il ne soit trop tard, la composition du cabinet. Venizelos refuse : plutôt que de sacrifier ses collaborateurs, il partagera avec eux l'impopularité et, s'il le faut, la disgrâce.

Sur ces entrefaites, la morsure d'un singe met fin à la vie et au règne d'Alexandre. Les partisans de Constantin veulent que la couronne soit remise au prince Georges, l'héritier. On est à la veille des élections générales. M. Politis presse son chef d'accepter un compromis avec les royalistes. Venizelos, toujours confiant dans son étoile, préfère attendre le résultat du scrutin. Les élections donnèrent la majorité au parti du roi Constantin. C'est à Genève, où il avait conduit la délégation hellénique à la première Assemblée de la Société des nations, que M. Politis apprit l'échec de Venizelos et sa fuite précipitée devant des adversaires inexorables. Il offrit aussitôt sa démission ; le nouveau gouvernement le pria de rester à son poste. Quelques jours après, Constantin était rappelé à Athènes. Les grandes Puissances l'avaient averti que, s'il y rentrait, elles refuseraient de le reconnaître. Il y rentra. M. Politis quitta Genève pour Paris, et reprit tranquillement son métier de professeur. Pendant près de deux ans, il enseigne le droit international, tantôt à Paris, tantôt à La Haye.

Mais la politique ne lâche point sa proie. A l'automne de 1922, le désastre grec en Asie Mineure soulevait à Athènes une révolution, qui balaya Constantin. Le nouveau gouvernement fit appel à M. Politis, qui, dès le mois de novembre, reprit sa place au ministère des Affaires étrangères. Dans quelles tristes conditions ! Un pays ruiné par la guerre et accablé par la défaite ; des frontières menacées par l'armée turque ; un million et demi de réfugiés implorant un asile, des vêtements et du pain ; le Trésor épuisé, la défense nationale désorganisée ; enfin la discorde à l'intérieur, et le parti militaire exigeant le châtiment des ministres et des généraux de Constantin, tenus pour responsables de la débâcle. Malgré tous ses efforts,

M. Politis ne put empêcher l'exécution de six d'entre eux; du moins n'eut-elle lieu qu'après qu'en signe de protestation contre un crime odieux et inutile, il eut quitté le pouvoir.

Redevenu simple citoyen, il rentre à Paris. Une fois de plus, en août 1923, le gouvernement de son pays vient l'y relancer, comptant sur lui pour représenter la Grèce à la quatrième Assemblée de Genève. Comme toujours, M. Politis répond à l'appel ; à son arrivée en Suisse, il apprend l'assassinat du général Tellini en Épire et le bombardement de Corfou par la flotte italienne. Le voilà chargé de défendre à la fois sa petite et sa grande patrie, sans rien faire pourtant qui pût nuire au prestige de la Société des nations. Avec une belle franchise, sans être couvert par aucune instruction, il va trouver M. Salandra, qui représente l'Italie à Genève, et lui propose d'ajourner la discussion de l'incident devant le Conseil et de négocier à l'amiable un arrangement. C'était compter sans l'intransigeance de Rome, qui repoussa cette trop simple méthode. Les débats furent engagés à Genève, poursuivis à Paris devant la Conférence des ambassadeurs et aboutirent heureusement à l'évacuation rapide de Corfou, moyennant le paiement d'une amende, dont le Duce attribua d'ailleurs la plus grande part aux victimes innocentes du bombardement.

Le 14 avril 1924, un plébiscite ratifiait l'instauration en Grèce du régime républicain. M. Politis fut le premier représentant de la République hellène près la République française. Avec quelle unanime satisfaction ce choix fut accueilli à Paris, où le nouveau ministre était considéré comme un très ancien et très sûr ami, il est à peine besoin de le rappeler. Mais les démocraties sont ombrageuses, surtout dans leur jeunesse. Le fait, pour M. Politis, d'avoir élaboré avec M. Benès le protocole de Genève suscita contre lui d'amères jalousies. On prit prétexte de la signature d'un autre instrument, relatif à la protection des minorités grecques en Bulgarie et des minorités bulgares en Grèce, pour attaquer le ministre qui en avait conduit la négociation. L'accord sur les minorités fut repoussé par le parlement d'Athènes, et un télégramme apprit à M. Politis qu'il ne représentait plus la Grèce à Paris (août 1925).

La science reprit aussitôt le transfuge, qui sans doute ne demandait pas mieux. D'Europe et d'Amérique, les propositions

les plus flatteuses affluèrent ; le professeur Politis n'eut que l'embarras du choix. Il contenta tout le monde en poursuivant, durant deux années, à travers les deux continents, une tournée de conférences et une série de cours publics, qui devaient ensuite lui fournir la matière d'ouvrages considérables : *les Limitations de la souveraineté* et *Nouvelles tendance du Droit international*. Au mois de juin 1927, un nouveau gouvernement réparait l'erreur que l'ancien avait commise et rappelait M. Politis, tant à la Légation de Paris qu'à la Délégation hellénique de Genève. Depuis lors, il n'a plus cessé de remplir ces deux fonctions.

L'activité du ministre de Grèce à Paris est trop bien connue pour qu'il faille y insister. Les milieux politiques et les cercles mondains disputent M. Politis aux sociétés savantes. Tantôt il parle en Sorbonne, tantôt il fait une communication à l'Académie des Sciences morales, dont il est associé étranger. Quand il ne préside pas quelque congrès de droit international, il inaugure une exposition d'art grec ancien ou moderne. Peu de diplomates se sont mieux employés que lui à faire connaître et aimer le pays qu'ils représentent dans celui où ils sont accrédités. Aucun n'a mis en pratique avec un zèle plus attentif la grande idée de rapprochement et de collaboration entre les peuples, parce que pour lui cette idée n'est pas un thème de discours, une formule abstraite, mais une force vivante et un principe d'action.

C'est encore cette idée qui inspire l'activité genevoise de M. Politis, sur laquelle il convient sans doute de s'étendre un peu davantage. Le chef de la délégation hellénique connaît d'expérience toutes les faiblesses, toutes les lacunes de la Société des nations. Néanmoins, il croit en elle, espère en son progrès et s'applique à la rendre digne du rôle qui lui a été assigné. Il assistait à sa naissance, il a suivi pas à pas son évolution, et rien n'est plus intéressant que de l'entendre, dans un entretien familier, évoquer tour à tour les grands jours de Genève et les jours moins reluisants ; car son dévouement à l'institution ne l'empêche point de reconnaître les échecs aussi franchement qu'il marque les victoires.

A partir de 1927, on trouve M. Politis à la Commission préparatoire du désarmement, qu'une indisposition du délégué des Pays-Bas, M. Loudon, lui donne, pour quelque temps, l'occa-

sion de présider. Au Comité de sécurité et d'arbitrage, que préside M. Benès, il est rapporteur pour les questions de sécurité et nul n'a oublié la critique qu'en cette qualité il fit de l'article 16 du pacte, déclarant que les garanties qui y sont inscrites, « *imprécises dans leurs principes, sont aléatoires dans leur application* ». En 1928, il rapporte devant l'Assemblée le projet de l'Acte général d'arbitrage. La même année, il prend une part importante au débat sur l'adhésion des États-Unis aux statuts de la Cour de justice internationale. Le texte présenté par M. Politis est si précis, si lumineux, qu'il lui vaut cette curieuse réponse du vieux M. Root, délégué de l'Amérique : « La formule que vous recommandez est certainement plus claire que celle que je propose. Mais je connais trop le Sénat américain pour ne pas préférer la mienne. » On retint la rédaction de M. Politis ; mais elle ne fut point ratifiée par le Sénat de Washington.

Le 2 février 1932, après un travail préparatoire qui avait duré plus de quatre ans, on réunit à Genève la conférence du désarmement. Le chef de la délégation hellénique en fut élu vice-président. Pour apprécier exactement le rôle qu'il y a joué, il faudrait refaire toute l'histoire de la Conférence. Nous rappellerons seulement, d'une part, l'énergie avec laquelle M. Politis défendit le projet français présenté par M Paul-Boncour, de l'autre, le grand débat qui aboutit à la « définition de l'agresseur ». Dans le projet français, c'est aux clauses relatives à la sécurité que M. Politis attachait avec raison le plus d'importance. « Les États, observait-il, ne pourront désarmer que dans des conditions analogues à celles qui ont permis, à l'intérieur de chaque État, le désarmement des individus. Ceux-ci n'ont cessé d'être armés que le jour où ils n'ont plus senti le besoin de l'être, parce que les garanties de sécurité créées par la collectivité les dispensaient de pourvoir à leur défense par leurs propres moyens. » Et il concluait que toute réduction des armements était, non seulement inopportune, mais encore dangereuse, tant qu'on ne pourrait offrir aux États, en échange d'une diminution de leurs moyens de défense, des garanties de sécurité pratiques et efficaces.

Ces garanties se résumaient pour lui dans l'obligation, consentie par tous les États signataires, de se prêter un mutuel appui contre l'État agresseur. Mais comment définir

l'acte d'agression? Les formules proposées offraient à peu près toutes l'inconvénient de considérer trop exclusivement, soit l'aspect juridique, soit l'aspect politique du problème. Il fallait envisager l'un et l'autre. Après avoir réfuté quelques objections soulevées par l'Italie et par la Grande-Bretagne, après avoir réservé expressément les garanties, insuffisantes mais précieuses, qui découlent des accords de Locarno, M. Politis exposa et défendit les termes de sa propre définition: « Est considéré comme agresseur, dit à peu près son texte, l'État qui a exécuté ou laissé exécuter l'un des actes suivants : déclaration de guerre, invasion de territoire; attaque des navires, des avions ou des ports d'un autre État, même sans déclaration de guerre; blocus; incursion de bandes armées, préparées sur le territoire d'un État qui ne les a point désavouées. » Finalement, la définition proposée par le délégué de la Grèce fut adoptée par la Commission générale.

La principale force de M. Politis réside peut-être dans le fait qu'il ne sépare jamais la science et l'expérience, que jamais il ne les sacrifie l'une à l'autre. Étant lui-même tout ensemble un excellent juriste et un homme d'État éminent, il a appris de bonne heure à concilier la théorie et la pratique, à plier la logique aux exigences du réel. Avant son éducation, son tempérament semblait l'y incliner. La puissance dialectique et le don d'observation, l'idéalisme et le réalisme ont formé en lui un composé harmonieux, dont les éléments s'équilibrent sans se combattre. Il voit aussi clair dans les idées des autres que dans les siennes. Les différences de race ne lui sont pas plus un obstacle que les différences de langage : à chacun de ses interlocuteurs il propose les arguments de droit ou de fait, qu'il a reconnus les plus propres à le frapper et à le convaincre. Avec nous, il raisonne en Français; avec les Britanniques ou les Américains, il parle en Anglo-saxon. Nous admirons la rigueur de ses déductions; d'autres sont plus sensibles à la souplesse de ses desseins et à la pénétration intuitive de son jugement; tous s'inclinent devant une droiture d'intention et une noblesse de caractère qui le font estimer et respecter de ceux mêmes qui ne pensent pas comme lui.

VERAX.

OUESSANT

UNE CAPITALE EN MINIATURE

Un sentier en pente raide et glissante, et taillé rudement dans le roc, mène en quelques instants, de la dalle humide où viennent accoster les barques à une maison grise qu'entoure une grille un peu rouillée, et qui, juchée au sommet d'un haut promontoire, tourne vers la baie les quatre fenêtres de sa façade. C'est là le « Grand Hôtel », le palace de l'endroit; accueillant du reste avec ses grands lits de bois désuets aux courtines soigneusement blanchies, et ses multiples napperons de guipure jetés sur les tables et les cheminées.

L'arrivée du bateau, en été surtout, suscite toujours une vive animation dans la salle à manger un peu triste, au plafond bas, dont les fenêtres n'encadrent qu'un étroit horizon de gazon ras, et qu'emplit vite le flot des voyageurs. Des plats circulent, portant des homards écarlates et des monceaux de coquillages, parmi la joie bruyante des touristes à l'étape et les échos du bar où, de l'autre côté d'un étroit vestibule, des matelots, déjà, viennent choquer leurs verres en plaisantant avec les servantes.

Au sortir de la salle enfumée, pleine d'ombre et de bruit, me voici bien vite rendue, à quelque cent mètres du promontoire gazonné, dans la rue principale du bourg. Elle n'est guère plus large qu'une carriole de campagne; les véhicules sont rares du reste dans l'île, et il se passe bien des jours sans qu'on entende, dans les calmes ruelles, le trot d'un cheval.

Le réseau serré des solides maisonnettes en forme de bastions nous protège des vents du large. Le soleil de ce début d'après-midi tape droit sur le sol inégal où des roches

affleurent. Quelques chiens s'ébrouent avec des marmots sales dans la chaleur pénétrante qui semble intensifier l'odeur du goémon venue des criques toutes proches, et qui s'épand par nappes, avec des brises salées accourues du large. Une troupe joyeuse d'enfants s'en va vers l'école, cahotant, se bousculant, avec des rires et des cris, et, à mon adresse, des coups d'œil mi-curieux, mi-narquois.

Me voici sur la grand place du bourg. Tout est en miniature dans cette capitale qui compte un peu plus de deux cent cinquante habitants. Il y a bien dix pas de l'église de pierre déjà verdie, dont le clocher à jour monte très droit dans le ciel, jusqu'aux villas aux perrons blancs garnis de touffes de fleurs, qui font face au porche, tournées vers le levant. Les demeures les plus cossues du pays se sont réunies pour la plupart dans ce coin abrité que favorise le soleil. Elles ont un aspect plus gai que les pauvres logis des ruelles, grâce au badigeon blanc qui avive souvent leur façade, et aux corbeilles fleuries des fenêtres garnies de rideaux transparents; mais leur forme est la même, carrée, trapue, comme agrippée au roc pour résister aux assauts des tempêtes.

La place est presque déserte à cette heure où les ménagères sont absorbées par les travaux de leur intérieur. A peine une îlienne en contemplation devant les étalages qui bordent un côté du quadrilatère irrégulier : quelques pièces d'étoffe, une coiffe brodée, des chaussons de couleur vive pour bourrer les sabots, entrevus à travers les vitres à croisillons d'étroites fenêtres. Quelques oiseaux s'ébattent devant le seuil dallé de l'église, dans un peu de poussière blanche que soulèvent leurs ailes.

Dans la rue que nous suivons maintenant, et qui traverse le bourg dans la direction de la Pointe de Pern, les petites maisons deviennent vivantes; des portes s'ouvrent dans les murs gris; aux fenêtres, que souligne un rectangle de couleur vive, des visages s'encadrent, animés par la palpitation des coques de ruban noir que fixe, au sommet de la tête, un étroit béguin de velours. Quelques poules picorent, dans la cour minuscule entourée d'un muret de pierres sèches qui précède chaque maisonnette. Dans un angle, une femme tire de l'eau du puits, en secouant à chaque effort les boucles grisonnantes de ses cheveux, épandus en broussaille sous le nœud de

taffetas noir. Uue petite fille trottine autour d'elle, drôlement affublée déjà du costume ouessantin : châle à franges, tablier de soie, corsage ajusté serrant sa frêle poitrine.

Une autre femme, plus loin, jeune encore, avec des cheveux épais tressés en double natte, tire une botte de paille de la meule haute qui encombre tout un côté de la cour, et que protègent contre les vents les solides mailles d'un réseau de corde. Elle nous regarde, par-dessus le petit mur qui lui arrive à peine aux hanches. Elle a les yeux sombres aux prunelles élargies et le geste noble si commun parmi les femmes de l'île, qui sont de vieille race restée très pure, et dont une tradition locale, tout au moins contestable, fait les descendantes d'un groupe d'émigrés de la Florence du XVe siècle, à laquelle les apparente en effet leur coiffe, et cette mode charmante de porter les cheveux flottants sur le dos.

Le soleil, venu après plusieurs jours de pluie, fait sortir de leurs demeures ces iliennes, amies cependant de la solitude, et qui si volontiers s'enferment derrière leurs fenêtres closes. Voici deux femmes, mère et fille sans doute, qui arrachent silencieusement les mauvaises herbes dans un rudiment de jardin poussé à l'abri des pierres amoncelées : petits pois en fleur, choux hauts sur tige, pommes de terre dont le feuillage verdit de légers tumuli...

Ils sont touchants, ces jardinets d'Ouessant, qu'un miracle de sollicitude a fait éclore sous la protection bien mince de quelques cailloux entassés. Les touffes de fleurs aux couleurs vives qui jettent une note gaie, et combien fugitive, dans la grisaille environnante, une haie de myrte taillé, quelques plantes sauvages, à longues tiges folles fleuries de corolles jaunes, et ces arbustes rabougris dont la cime dépasse à peine la muraille basse de l'enclos, et que les rafales de suroît ont tous tordus, dans le même sens ; toute cette pauvre vie végétale, si précaire, toujours menacée, brûlée de sel et frissonnante dans le vent, émeut de pitié, en même temps que, de sa grâce fragile, émane une séduction.

La ruelle que je suis toujours et qui monte en pente égale, tourne et retourne, serpentant à flanc de rocher. Parfois, à un détour, dans un espace vide de maisons, une échappée s'ouvre sur la baie d'indigo rayonnant que strient de minces rides lumineuses.

Un groupe d'îliennes vient vers nous, toutes âgées, noires comme si elles étaient en deuil, sauf le biais de soie claire qui dépasse, sur la poitrine, le croisement du châle, et sur lequel se détachent les têtes en ovale nacré des longues épingles. Elles ont toutes le teint hâlé par le vent de mer, et des traits un peu rudes, taillés nettement comme dans du bois dur ; et leur démarche reste robuste et jeune, par l'accoutumance des gros travaux.

GOUT DE LA SOLITUDE

Une croix blanche se dresse au milieu du chemin, sur un socle élevé de granit, peinte à neuf comme ces amers placés sur les côtes qui servent aux alignements.

Et me voici sortie du bourg. Le chemin de terre, que le roc crève constamment, s'en va maintenant tout droit, en terrain plat, entre des champs minuscules où mûrissent de maigres moissons, des prés-joujoux où le foin coupé sèche en petits tas blanchissants, des rectangles d'herbe arrosée que broutent un cheval et quelques vaches. Deux ou trois femmes se hâtent de couper le regain dans un pré large comme un tapis de table. Elles avancent toutes courbées, tranchant à la faucille les herbes déjà couchées par la pluie et l'ouragan, la courte jupe plaquée aux jambes, leurs ailes d'oiseaux de nuit ouvertes au vent du large.

Ce sont les femmes ici qui assument tous les travaux de la campagne, puisqu'il n'y a pas d'hommes dans l'île, sauf les gardiens de phare, et puis les vieillards et les enfants. Je ne parle pas de quelques rares insulaires attachés à leur roc, que les îliennes regardent du reste avec une pointe de mépris. Tout bon Ouessantin s'embarque à dix-huit ans, souvent plus tôt, dans la marine marchande de préférence. On le voit tous les deux ou trois ans, quelques mois, le temps de donner un coup de main à sa payse. Et tandis qu'il navigue de par le monde, les femmes, jeunes et vieilles, rudes à la tâche, bêchent les parcelles de champs, — car la charrue est inconnue, peu pratique du reste pour des espaces si restreints ; elles sèment, moissonnent à la faucille, arrachent les pommes de terre et les rapportent sur leur dos, dans des corbeilles. Et malgré l'âpre vie, les longues solitudes, l'angoisse des soirs de tempête où

l'on songe aux absents, il en est bien peu qui voudraient s'évader vers le continent, et prendre un étranger pour mari.

Quelques hameaux s'égrènent le long de la route. Chacun compte trois, quatre maisons, parfois deux seulement, et ils portent des noms aux syllabes rudes : Kere'here, Poull Gwegen, Penn Kear... Petites fermes toutes pareilles, grises, carrées, ramassées sur elles-mêmes. Elles s'écartent les unes des autres, chacune s'isolant dans son microscopique jardin où poussent quelques légumes, près de la meule en dôme arrondi serrée dans ses maillons de corde.

Partout ici, on sent le goût de la solitude : dans le visage fermé des femmes ; dans ces maisons éparpillées et silencieuses qui n'offrent au passant qu'une façade sévèrement close ; dans les landes désertes livrées aux vents et aux oiseaux de mer.

La voilà devant moi, la lande. Le dernier hameau dépassé, ainsi que les deux fermes misérables de Roc'h al Leac'h qu'enveloppe une forte odeur d'embruns marins, la sente, devenue déjà presque invisible, s'efface dans le gazon. Je laisse les vivants derrière moi. C'est maintenant la zone farouche où l'océan, seul, a mis son empreinte. Le sol, que recouvre un tapis d'herbe pelée, se livre aux plus capricieuses dénivellations. Ce ne sont que creux et bosses, et qui réservent parfois d'étranges surprises, car, dans les parties basses, l'herbe plus verte et molle, et qui tente les pas, vient à céder sous les pieds, et l'on enfonce jusqu'aux mollets dans une fondrière.

De-ci, de-là, des plaques de gazon arrachées, et retournées la terre en l'air, sèchent au soleil, assemblées en petits tas arrondis qui représentent des réserves de combustible pour l'hiver. Et il y a aussi des amas de goémon craquant, noirci, dont les îliennes fumeront leurs champs à l'automne, et qui présentent des formes bizarres de serpents tordus ou de queues de vaches en monceau.

Et parfois, le sol fleurit : végétation de petits coquillages roses, épars dans l'herbe courte, et qu'ont semés les tempêtes de l'hiver. Végétation de printemps aussi, timide, presque attendrissante, qui s'étend par nappes de petites fleurs jaunes et rosées, pas plus hautes que le gazon, et que remue un perpétuel frisson.

Là-haut, des goélands passent à tire d'aile, en jetant une

pluie de petits cris aigres. On entend, mêlée à leurs appels, la grande lamentation de la mer. Du sommet des monticules, elle se découvre, la mer ouverte à l'infini, toute blanche d'écume, ponctuée à l'horizon de fins nuages cendrés qui marquent la course des paquebots lointains en route pour l'Amérique.

Deux ou trois de ces monticules, les plus élevés, portent encore de ces moulins à vent qui avaient déjà jalonné ma route aux alentours des derniers hameaux. On les voit de partout, ces moulins, petits comme tout ce qu'ont fait les hommes sur cette terre en raccourci, dressant sur des éminences leurs cabanes de planches noires posées sur un socle de pierre, qu'étoile la large croix des ailes étendues. Il en est quelques-uns qui tournent. La plupart, désentoilés, n'offrent plus que des squelettes de bras immobiles, dont la mince ossature s'effrite.

Je dépasse le dernier, très délabré, assis de guingois sur son rude piédestal. Plus rien d'humain ne m'entoure. Je dévale des pentes, escalade des montagnes de gazon où le pied, soudain, rencontre la surface dure et glissante du granit. Le gros œil du phare de Creac'h me regarde de temps en temps, émergeant sur ma droite, à quelque distance en arrière, par-dessus les monticules.

Et voici qu'une dernière grimpade, dans le chaos d'herbe jaune, me mène au seuil d'un monde plus désolé.

Une compagnie de pierres géantes a soudain envahi la lande. Elles ont surgi de partout : assises dans les creux du terrain toujours bossué ; juchées sur les mamelons qu'elles haussent de leur formidable masse dressée ; encombrant la terre où on les voit debout, couchées, accroupies, penchées en tous sens comme si un tourbillon les avait secouées ; campées le long du rivage, qui se découvre tout entier maintenant, en promontoire déchiqueté dont le niveau va s'abaissant vers la pointe, qui trempe dans la mer. La Pointe de Pern, distante de trois kilomètres peut-être du bourg de Lampaul, et qui semble le bout du monde, tant elle est sauvage, déserte, lugubrement tourmentée.

Et au delà de la pointe, et le long des côtes, d'autres pierres, toutes pareilles, baignent dans l'eau, aussi énormes de proportions, aussi étranges dans leurs attitudes, arrondis-

sant au-dessus d'une écume toujours bouillonnante des dos de granit rugueux tout ravinés de blessures, tendant des bras fantastiques aux mains rongées, de monstrueuses têtes d'oiseaux de proie ou d'humains sans visage.

MER FAROUCHE

Les rochers avancés dans la mer ont de grandes taches noires sur leurs flancs, et des bases luisantes d'eau. Je les vois à contre-jour, en me tournant vers le grand Océan. Aussi ont-ils des arêtes vives, un dessin net, avec des creux soulignés d'encre. Ceux qui se profilent dans la lueur déclinante du soleil ont l'air d'ombres chinoises, sur une mer de moire sombre, saupoudrée d'étincelles.

Mais, sauf dans les criques abritées où la surface de l'eau blanchit seulement autour des roches, les vents et les courants soulèvent partout la mer. Elle saute autour des blocs immobiles qu'environne un bouillonnement laiteux. Elle se gonfle vers le large, d'où naissent constamment des vagues longues, souples, qui étirent leurs ventres moirés, puis se dressent, menaçantes, en secouant un plumage blanc. Et elles accourent de toutes parts, ventre au ras des flots, se gagnant de vitesse, avec des bondissements, et, dans leur rapide sillage, d'impalpables crinières d'écume qui se dispersent au vent. Un mugissement les accompagne, qui va croissant à mesure que leur galop les rapproche.

Et tout à coup, un choc furieux, un coup de tonnerre... Plusieurs à la fois, venues de directions différentes, se sont ruées sur le même roc. Mêlée terrible. Puis, la transfiguration merveilleuse : les forces de colère muées en fusée jaillissante. La gerbe monte en un splendide élan, prodigieusement blanche, féerie de cristal et de lumière ; inconsistante fleur d'eau qui s'épanouit en un instant, s'ouvre en une vaste corolle tout de suite effeuillée, retombe en plumets légers qui s'envolent de toutes parts et se désagrègent avant de toucher le flot en milliers de gouttelettes bondissantes.

Le rocher disparaît sous la neigeuse efflorescence de ce jardin magique. Lorsqu'il émerge à nouveau, noir, bombant son dos mouillé, on entend chanter les cascatelles qui ruissellent sur ses flancs. Coulée des eaux, blanches

encore et mousseuses, ailleurs redevenues transparentes.

Et déjà des escadrons nouveaux déferlent de ces coursiers ailés dont on ne sait s'ils volent ou s'ils galopent, tant leur glissement sur l'eau est fluide, souple et rapide, et vertigineux l'élan qui les précipite, poitrail contre poitrail, dans le grondement des abîmes et le désarroi des crinières éparses à tous les vents.

Un roulement sourd, prolongé, comme enrichi de multiples échos, court sur la mer, vient vers nous, s'éteint en gémissant, et reprend de plus belle. Les cris des cormorans en grand affairement en déchirent la sauvage harmonie. Volée noire qui plonge, disparaît un instant sous de minces flocons, émerge en s'ébrouant, dans un battement d'ailes sombres, se disperse au hasard des récifs, où l'on voit partout posés, parmi des jaillissements d'écume, les oiseaux en livrée funèbre qui serrent leurs ailes comme des bras maladroits le long d'un ventre blanc verticalement dressé.

Je suis à présent la ligne sinueuse de la côte, longeant une petite plage courbe semée de galets blancs, gravissant des talus en palier où des pierres toujours montent leur garde immobile, et se haussent en falaise à pic d'où la vue plonge sur les jeux écumeux des vagues et la troupe égaillée des roches noires, si noires sur cette eau chatoyante et sous le ciel d'or fondu.

Au sommet d'une croupe dominante qu'avait précédée un val profond, car le bord de la falaise reste, comme la lande intérieure, étonnamment accidenté, un extraordinaire spectacle me cloue soudain de surprise et d'admiration.

Une cité en ruines a surgi de la mer. Elle apparaît dans une anse déchiquetée, farouche et rougeoyante, magnifiée par la lumière du soir qui avive le grain ardent du granit, allume les rousseurs du lichen qui adhère par plaques au poli de la pierre, verse des coulées d'or vert dans les brassées de varech mouillé accrochées aux arêtes vives. Un formidable entassement de roches qui s'épaulent, s'étayent les unes les autres, s'amoncellent en vertigineux étages, simulent cette forteresse de légende qu'on dirait avoir été construite par des géants guerriers. Elle est de dimensions colossales, et redoutable encore parmi l'écroulement de ses remparts, ses pans de

murs aux dentelures barbares, le hérissement de ses tours qu'une fantaisie sauvage a fait fuser partout, massives ou pointues comme des aiguilles, droites, obliques, de toutes grandeurs et de toutes formes, dans un désordre fou de créneaux inégaux, de bizarres échauguettes, de clochetons innombrables projetés en tous les sens...

Fantastique ville d'Ys émergée des flots par miracle, mais sans carillon, sans toits étincelants, privée de cette vie étrange et merveilleuse que devinaient les rêveurs, par les beaux soirs d'été, penchés sur l'eau transparente d'où montait la chanson des clochers engloutis. Il semble qu'en revoyant la lumière du jour, la cité magique soit tombée en ruines, et que je ne sais quel charme diabolique ait démesurément grandi ses décombres.

Je rentre à la nuit tombante, par les sentiers déserts. De Creac'h, un chemin rocailleux me ramène en vingt minutes au bourg. Du hameau que je traverse tout près de la grande croix blanche où le chemin de Creac'h vient rejoindre le sentier qui mène à la Pointe de Pern, les deux maisons se sont jalousement closes. Même pas un trait de lumière au fil des volets joints. Les cheminées n'ont pas de fumée, la rareté du combustible obligeant les iliennes à économiser le feu. On se croirait dans le domaine de la Belle au Bois dormant, n'étaient l'aboiement d'un chien et le bêlement de quelques moutons, qui m'apportent enfin le salut de la vie.

A l'entrée de Lampaul, une fenêtre rougeoyante, dont on a oublié de fermer les contrevents, m'accueille de loin, comme une chose douce et familière, qui m'émeut secrètement.

Sauf cette tremblante petite lueur, une atmosphère morte enveloppe aussi le bourg silencieux, qui se déploie devant moi, dans un demi-jour cendré. Au moment où j'en vais atteindre les premières maisons, un grand rayon très pâle m'environne à l'improviste d'une clarté si furtive et diaphane que je crois d'abord rêver. Mais non, le rayon s'allonge, s'étire jusqu'à l'horizon, décrit un cercle immense autour de moi. Vague pâleur tournante dont l'extrémité brille, fouillant très loin le ciel. Le premier feu de Creac'h lutte avec ce qui reste de clarté éparse dans l'atmosphère. Et ce crépuscule d'été est si transparent, qu'on y devinerait à peine le faisceau d'indécise

lumière, si son frôlement ne causait un indéfinissable malaise, comme d'une présence insolite et surhumaine.

UN CIMETIÈRE DE MARINS

J'ai voulu profiter d'une éblouissante matinée pour visiter le cimetière, qui est ici un lieu incomparable de rêverie et de silence. Il s'étend en contre-bas de l'église, à l'abri de murs très hauts, dont quatre vrais arbres, les seuls de l'île, plantés en ligne sur un côté, dépassent la crête de leurs cimes en pointes, toujours secouées ; — quatre peupliers frissonnants, assez pauvres de ramure, et qui ont l'air d'être en exil.

Le champ des tombes descend depuis l'église jusqu'au mur du fond, en pente assez rapide. Et les dalles pressées, toutes modestes, mais toutes abondamment fleuries, dévalent ensemble, serrées les unes contre les autres, comme si elles avaient peur de manquer de place. Ce cimetière est un jardin, tout rempli de plantes vivaces et de rustiques bouquets. La mort s'y fait accueillante et douce. On sent qu'elle est familière aux gens d'ici ; que, dans leur longue intimité avec les plus redoutables des forces naturelles, ils ont pénétré un peu de son secret. N'est-ce pas l'obscure compréhension du grand mystère de paix où trouvent à jamais leur fin tant d'efforts désespérés, de luttes sans merci contre les éléments, et tous ces jours d'angoisse, de deuil, d'attente incessamment déçue dont la vie est tissée ; n'est-ce pas cette divination des choses éternelles dont leurs humbles cœurs ont su reconnaître l'image dans la rude splendeur de leur univers qui fait la résignation si simple des îliennes, et si mélancoliquement douce la peine qu'elles viennent promener ici, dans ce champ des fleurs qui est aussi celui de la mort ?

Elles y viennent souvent, glissant comme des ombres par les petits chemins bordés de dalles bleues. Elles sont silencieuses, échangeant un salut muet lorsqu'elles se rencontrent, comme si aucune voix humaine ne devait troubler le repos profond des morts. Leur douleur n'a jamais besoin de s'exprimer. Toutes repliées dans leur songe intérieur, qui est volontiers triste comme leur vêtement toujours endeuillé, on sent qu'elles évoquent de chers fantômes, dont l'image est précise derrière leur front dur, mais qu'elles pleurent sans

larmes, rudes à la souffrance, accoutumées aux délais interminables et aux lointains revoirs.

Il n'est point de promeneurs aujourd'hui, à cette heure qui est celle du repas méridien. Mais l'atmosphère de leurs âmes simples, à la fois si compréhensives de l'au-delà et attachées à des rites naïfs, tant de choses ici l'expriment, cette atmosphère, de choses paisibles et limpides, qu'elle vous pénètre, et qu'on éprouve au fond de soi-même, comme si l'on avait pris contact avec quelque invisible et bien exacte réalité, la grande douceur sereine de l'éternel repos, si sensible ici, dans ce cimetière marin débordant de fleurs et tout bruissant d'abeilles, parmi les dalles rustiques où des inscriptions s'effacent, vite enlevées par l'eau du ciel, et les croix de granit brut qui disparaissent sous les églantiers sauvages, et les liserons grimpants aux calices finement nacrés.

Je lis de nombreux noms aux consonances celtiques sur les pierres marquées de lettres qui furent dorées, et dont les creux gardent des paillettes finement ternies; des noms d'ici qui reviennent toujours les mêmes, parce qu'ils sont portés par beaucoup de familles qu'unissent, dans la suite des générations, tant de liens de parenté : des Le Bars, des Caradec, d'innombrables Malgorn. Et je remarque comme ils sont juvéniles souvent, les âges inscrits sur les tombes : dix-neuf ans, vingt ans, vingt-deux ans! La phtisie décime les jeunes dans cette race affaiblie par les unions consanguines, l'humidité pénétrante des hivers, par l'abus de l'alcool aussi qui ravage toute terre bretonne. Mais on ne parvient pas à s'étonner qu'il y ait tant d'adolescents couchés sous ces pierres bleutées, si joliment tapissées de grappes mauves, où le soleil rit dans l'eau des minuscules bénitiers creusés à une extrémité, que la pluie renouvelle sans cesse et fait toujours fraîche et transparente.

Contre un mur ensoleillé qu'ont pris d'assaut le lierre aux feuilles lustrées et le chèvre-feuille tout fleuri de houppes odorantes, près d'un palmier haut déployé à l'abri des vents, voici cinq tombes de naufragés anglais, recueillis il y a quelque trente ans dans les rochers de la Pointe de Pern, après une tempête d'équinoxe. Des mains pieuses n'ont cessé d'entretenir ces simples monuments gravés de noms étrangers;

elles ont ratissé le sable alentour, déposé des poignées de fleurs coupées près du bénitier miroitant d'eau pluviale.

Et au centre du cimetière, un édicule s'élève, tout en granit bleu comme les tombes, en forme de châsse posée sur un socle de roc poli, et qui tout d'abord m'intrigue. Mais, avec quelle émotion, m'étant approchée, je lis l'inscription burinée dans la pierre !

« Ici, nous déposons les croix de proëlla en souvenir des marins morts loin du pays, dans les guerres, les maladies et les naufrages »

C'est donc ici, dans ce coffre de pierre, que s'enferment les petites croix de cire, où ces gens, trouveurs de gestes expressifs parce qu'ils jaillissent sans recherche du fond d'eux-mêmes, ont symbolisé tant de souffrance ! Que de fins tragiques elles racontent, ces reliques de la douleur, — d'agonies solitaires, quelque part sur cette mer immense où s'en vont tous les enfants d'Ouessant, et qui déjà en a tant pris ! Parmi quelles affres ont-ils plongé dans l'abîme, si cruellement seuls sous des cieux étrangers ; avec quels appels désespérés, quel ultime élan de leurs forces tendues vers leur île lointaine, vers une vieille maman en coiffe noire, très silencieusement aimante, dont si souvent ils ont revu en songe les nocturnes ailes palpitantes penchées sur leurs chagrins d'enfants, et qui, là-bas, les attend !

Quand le deuil est entré dans la maison, apporté par une lettre officielle, la missive maladroite d'un camarade, ou simplement par ces torturants silences qui distillent lentement la certitude, on a déposé, un soir, la croix de cire sur un linge blanc, entre deux cierges allumés. Les voisines sont venues ; et, pendant la longue veillée, assises toutes noires en rond dans la lueur des flammes vacillantes et les confuses clartés lunaires venues de la nuit à travers les fenêtres à croisillons, elles ont monté la garde funèbre. Les bourrasques qui secouent les vitres, apportant la grande rumeur de la mer, ont accompagné le petit bruit triste de leur prière. Et le matin venu, on a porté la croix de proëlla dans l'église, sur une civière, comme pour un cadavre. On l'a glissée sous le drap noir du catafalque flammé d'argent qui est dressé en permanence dans la nef de toute église bretonne, comme si on y attendait toujours le prochain mort. Et, après l'office des trépassés, le

prêtre l'a enfermée pour quelque temps dans un coffret de bois posé sur un autel du transept, au pied d'une statue de saint, verte de moisissures, d'où elle sera transférée un jour, avec une poignée d'autres croix, dans le petit cercueil de granit qui marque le centre du cimetière, pêle-mêle avec toutes celles qui déjà étaient là, comme les corps roulés tous ensemble par la mer.

Il est poignant, cet ossuaire des disparus, qu'habite seul leur souvenir, accroché à ces croix de cire vierge dont le nom d'une vieille racine celtique, — proëlla, de *bro*, pays, et *elez* ou *ela*, suffixe de mot abstrait, — signifie rapatriement. Comme si, d'avoir enfermé ces amulettes dans un coin de l'île, entre des cloisons de pierre arrachée à son sol, on y ramenait aussi les âmes des morts. Ou bien peut-être, car ces gens simples ont le sens des choses divines, pour marquer d'un signe, qui est de deuil et d'espoir tout à la fois, le retour d'un être cher à l'éternelle patrie.

Mais ce qui est singulièrement émouvant dans ce cimetière, c'est, tout au fond, le long du mur de clôture, séparée de la zone antérieure par une brusque différence de niveau, la partie réservée aux sépultures des enfants. Elle est plus fleurie encore que le reste du cimetière, car, dans ce creux ensoleillé, toutes les graines germent dans la terre humide, — et plus sauvage s'il est possible, plus capricieusement envahie par une végétation spontanée qui est touffue, variée de nuances douces fleurant l'herbe chaude et le frais parfum des graminées en fleurs.

Les petites tombes, bien nombreuses, hélas ! denses parmi les herbages et les buissons feuillus, et dont les tailles diverses, — beaucoup sont de la dimension d'un berceau, — permettent de deviner l'âge de l'enfant, s'entourent toutes d'une barrière de bois peinte de couleur claire, comme les lits des nurseries.

Chacune est un minuscule parterre, que des vents errants ont semé sur le sol toujours détrempé. Et la mince clôture semble contenir avec peine les touffes exubérantes de pervenches bleues, de marguerites sauvages mêlées à des buissons de fuchsias éclatants venus tout seuls dans cette tiédeur propice, à l'abri des grands murs. Massifs charmants, plantés par les

fantaisies de la nature, et que domine, peinte en clair aussi, et mêlée à la verdure environnante, une croix de bois où s'efface un nom, une inscription touchante, la photographie devenue presque indiscernable d'un petit minois drôle sous une chevelure ébouriffée.

Comme sous ces traits si pâlis, qu'on devine avec peine, elles nous émeuvent étrangement, les plaintes écrites sur le bois, d'un couteau maladroit qui a fait de grandes éraflures, — les plaintes naïves, qui disent, en même temps que la peine, la résignation si profonde et si simple :

> Notre bonheur est parti avec toi.
> Nous t'aimions tant, mon cher petit Loïc!
> Le Bon Dieu nous l'a pris!

Je pense involontairement à cette stèle funéraire que j'ai vue, si loin d'ici, sous le ciel de l'Hellade, et qui exprimait avec plus de sobriété encore, dans ce pays du soleil et de la pure lumière, l'insondable douleur de voir mourir un enfant. C'était un adolescent, un bel éphèbe svelte de taille, aux membres encore délicats, que l'artiste avait sculpté nu sur la plaque de pierre au grain poli par le temps. Près de sa mince silhouette dressée, vue de profil, un chien aussi élégant de proportions, et de race aussi fine, son chien favori sans doute, qui s'était mêlé à ses juvéniles ébats, se tenait assis, le museau levé. On eût dit qu'il hurlait à la mort.

Sous le groupe deux mots :

Agathocles Kaire. — Adieu, Agathoclès.

C'est tout...

VERS OUESSANT EN HIVER

Il souffle, ce matin de février, une brise très aigre de noroît. J'ai traversé, venant de la gare, ce quartier de Brest, assez mal famé, qui dévale, derrière le jardin, jusqu'au port de commerce. Les rues étaient presque obscures encore, et mortellement tristes ; toutes luisantes d'eau dans la clarté blafarde du petit matin, qui filtrait péniblement au travers des nuages lourds, très bas suspendus.

Sur le quai, encombré de caisses, de sacs, de gros paquets de cordages qui fleurent le goudron, des hommes d'équipage,

quelques petits groupes de dockers s'occupent aux chargements près d'un cotre et de deux remorqueurs, dont les mâts et les cheminées émergent peu à peu de l'ombre.

Le jour se lève avec une peine infinie. A côté de l'*Enez Eussa*, qui tire sur ses chaînes en grinçant très fort, je reconnais quelques silhouettes familières :

Le gros pilote, cousin du capitaine, qui a une façon si amusante, presque naïve, de rire en ouvrant une bouche énorme, comme font les poissons dans l'eau, tandis que se forment autour de ses yeux, sur son visage tout rouge, de gros plis de graisse.

Le jovial compagnon qui délivre les billets aux passagers, qu'on rencontre toujours entre deux vins, et qui fait plaisir à voir, tant sa figure, hérissée d'un poil gris, rude et inégal, déborde de franche gaieté; et tant est tonifiante, dans les jours lugubres de l'île, où la plainte du vent fait mal, sa bonne voix éraillée qui clame toujours quelque plaisanterie.

Et puis, le matelot taciturne, plus jeune, actif, mais qu'on dirait intérieurement rongé d'inquiétude ou d'ennui.

Vers huit heures moins le quart, arrive le capitaine, très emmitouflé, un cache-nez jusqu'aux oreilles, d'épais chaussons fourrant ses sabots. Il fait très froid. La brise, qui semble fraîchir encore à mesure que le jour s'éclaire, vous coupe en deux à chaque rafale.

La présence du chef a électrisé l'équipage. En quelques instants, chacun est à son poste. Avant huit heures, on appareille. Il fait gris. Au bord de la rade, la masse confuse de Brest s'éloigne. On distingue, dans la rade abri close d'une digue en béton, quelques silhouettes de bâtiments de guerre, trapues, puissantes, à peine plus grises que la lumière.

Devant nous, le goulet se rétrécit. Tout à coup, le fût blanchâtre du phare du Minon jaillit de la grisaille. A ce moment précis, notre vapeur, qui, déjà, tanguait fortement, se cabre au choc d'une lame énorme, bientôt suivie d'une autre, plus monstrueuse.

Une jeune Ouessantine, la seule passagère qui se soit embarquée avec moi, pousse un cri de terreur, et, les ailes blanches de sa coiffe de fête battant furieusement au vent, elle se précipite en titubant vers l'escalier à rampe de cuivre qui plonge dans l'intérieur du bateau.

Il semble qu'un accès convulsif ait saisi notre petit navire. Il tremble dans toute sa membrure. Il s'agite follement, piquant du nez dans l'écume, dressant sa quille si haut dans le ciel qu'un instant on ne voit plus déferler à l'avant les lames menaçantes. D'immenses gerbes d'embruns se déploient à la proue, retombent avec un grand bruit d'averse ; et des paquets d'eau brinqueballent de droite, de gauche, sur le pont, jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue pour retomber à la mer.

Le capitaine m'a donné asile sur sa passerelle vitrée, d'où l'on domine le combat furieux des lames, en échappant à leurs coups.

Un rude homme, ce capitaine, avec son foulard serré sous le menton et son béret crânement posé sur l'oreille ! Vrai type de marin breton, énergique et râblé, qui a promené ses épaules trapues, son visage hâlé par les embruns à travers tous les océans du monde, avant de venir « prendre ses invalides », comme il dit, dans ce coin de mer qu'il parcourt deux fois la semaine, dont il connaît les fonds accidentés, et chacun de ces dangereux rochers à fleur d'eau qu'il évite d'un coup de barre, avec l'instinct sûr que donne une longue expérience.

Il est si calme, le regard droit sur la route d'eau que nous allons suivre, la main au volant du gouvernail, qu'il inspire confiance. On *sait* qu'il ne peut rien arriver.

— Ces vents de noroît, bougonne-t-il, ça amène des grains. Et puis, la sortie du goulet est terrible. Tout à l'heure nous serons sur du velours.

Un velours bien agité encore. La houle est forte, et nous tanguons et roulons sans cesse. Cependant, à présent que se développe à tribord la courbe harmonieuse de l'anse de Berthaume, c'est fini des murailles d'eau qu'on croit à chaque instant voir crouler sur le pont.

Une nouvelle frénésie s'empare de l'*Enez Eussa*, comme nous doublons la pointe Saint-Mathieu, parmi les dangereux courants qui se croisent et remuent les fonds. Mais la danse de cauchemar est de peu de durée. Un quart d'heure de vertige, de secousses folles, où l'on entend crier la membrure de la cale, où l'on croît disparaître à jamais dans les gouffres béants aux parois qui bougent.

Après l'arrêt dans le petit port du Conquet, où nous n'embarquons que du fret, nous nous engageons dans le dédale des

passes, parmi les rochers émergeants. La mer s'est un peu calmée. De temps à autre, de grandes rafales viennent sur nous. Elles sifflent dans les haubans, font craquer le mât. Le bateau se couche sur le flanc en gémissant.

La petite Ouessantine est remontée sur le pont ; toute frissonnante dans son châle, dont les franges s'envolent. Elle est jeune, presque jolie, avec des cheveux frisés qui s'échappent en désordre de sa coiffe, qui viennent battre un visage menu, rougi par le froid, où les yeux s'écarquillent d'épouvante. A chaque reprise hurlante du vent, elle se remet à crier, agrippée à une corde tendue. Elle invoque la Vierge, coupant sa prière de gémissements : « Je vais mourir! »

Un moment, le vent glacé, qui accourt avec fureur en noircissant la mer sur son passage, apporte un gros paquet de grêlons qui se mettent à crépiter sur le pont, clac, clac, clac..., pressés, claquants, sonnant sec comme un feu roulant de mitrailleuse. Il faut se garer, se cacher le visage et les mains, car chaque boule de glace, projetée avec une force incroyable, fait une blessure.

Il fait de plus en plus froid. Tandis que la houle, lentement, s'apaise, surtout depuis que nous naviguons à l'abri des îlots, le vent remonte progressivement vers l'est.

Lorsqu'après la traversée mouvementée du Fromveur, nous doublons la pointe de Portz Goret, et nous engageons dans la baie de Lampaul, un nuage soudain nous enveloppe, duveteux, épais, si mouillé qu'on se sent transi jusqu'aux moelles : la neige!

Les rafales, qui soufflent par à-coups inégaux, la brassent, malaxent de grandes portions de flocons tourbillonnants qui se déchirent, s'éparpillent, forment en se rassemblant encore de nouveaux centres giratoires. Nous glissons dans un monde fantôme, où l'air a de la consistance, et la couleur des plumes de mouettes, où l'on respire de l'eau, où de l'eau vous frôle, pénètre dans vos vêtements, vous fait couler du froid dans les artères.

La tornade de neige dure à peine quelques minutes. Quand le voile se déchire, et comme le vapeur jette l'ancre à quelques encablures de l'embarcadère, j'aperçois, l'espace d'un instant, l'île saupoudrée de poudre blanche. Vision étrange, sous le ciel noir, chargé de menaces, cet éparpillement blanchâtre

sur la lande toute nue. On dirait quelque charnier solitaire, perdu dans la mer maudite, très loin du monde vivant, où blanchiraient, privés de sépulture, parmi les seuls rapaces mangeurs de morts, les ossements épars des réprouvés.

RIEN QUE LE VENT

J'ai eu la surprise, au lieu de trouver l'auberge vide comme je m'y attendais, de rencontrer à la salle à manger une demi-douzaine d'officiers de marine, joyeusement attablés autour de quelques bouteilles. Ils sont venus en manœuvre sur leur torpilleur, qui a mouillé dans la baie, mais auquel je n'avais pas prêté attention, tout occupée que j'étais, après le subit enveloppement de la neige, à cette fugitive et surprenante vision de l'île poudrée à frimas.

Il faut tout leur jeune entrain pour vaincre l'oppressante tristesse de cette salle, qu'un jour avare, filtrant à travers les étroites fenêtres, laisse livrée à tant d'obscurité qui rôde dans les coins et sous les poutres fumeuses du plafond. Dans les vitres, à peine plus larges que l'ouverture d'un hublot, se découpent dans une vague clarté jaune, un bout de grille rouillée, tordue par les ouragans, du gazon couché, déteint et trempé de pluie, qui tente parfois de se redresser entre deux reprises du vent, avec des frissons spasmodiques.

L'après-midi est lugubre.

Dans la lande où j'ai mené ma course errante, qui s'étend sur plus de quatre kilomètres de long jusqu'au phare du Stiff, on ne rencontre pas âme qui vive : ni homme, ni bête. A peine, de temps à autre, mal dessiné sur l'écran moutonneux des nuages qui filent à vive allure, quelque courlis luttant contre la tempête, et qui pousse en passant un cri de détresse.

Le vent n'a pas de repos. Il court partout sur la lande, couchant les grandes herbes, les fougères gorgées d'eau, les tiges souples d'osier qui croissent dans les fondrières, toutes dans le même sens, au ras de la terre. Il secoue de rapides frissons le gazon court, mou comme une éponge, et qui a pris, sous la patine d'innombrables averses, une indéfinissable couleur de pourriture.

Le vent ! On ne sait rien de sa puissance, de sa fougueuse vie d'élément qui nous courbe, nous vainc, nous détruit, mais

exalte en nous je ne sais quelles mystérieuses réserves d'énergies ; — on ne sait rien de ses secrets terribles et magnifiants quand on ne l'a rencontré que dans nos villes et nos campagnes, où tant de barrières de murailles, de haies et de futaies viennent à chaque instant briser son élan...

Je suis seule avec le vent, sur la lande jaune qu'écrase le ciel, et que la mer encercle de houles tonnantes. Il n'y a que lui dans le cercle de l'horizon. Sa grande présence emplit tout...

Présence invisible, plus émouvante de se cacher ainsi et de nous saisir sournoisement, à la dérobée. On se sent pris, serré dans quelque insaisissable étau qui se rétrécit, vous broie la poitrine, vous laisse immobile et sans souffle. Puis l'étreinte se desserre. On voudrait avancer. Impossible. Un obstacle insurmontable est devant vous, qu'on ne voit pas, et qui s'oppose invinciblement à vos efforts.

Par bonheur, il y a, pour échapper à l'étreinte étouffante de ce vent qui jamais ne lâche prise, il y a les *goaskeddou* semés par toute la lande pour abriter les petits moutons. Ils sont partis, les petits moutons ; fuyant le vent d'est, ils hantent aujourd'hui d'autres régions moins éprouvées de l'île... Quel soulagement de prendre leur place, agenouillé un instant derrière les monticules de pierres sèches, contre la paroi qui fait face au vent, et d'y renouveler son souffle!

On rentre dans la lutte avec plus de vigueur, tête baissée, coudes aux flancs pour offrir moins de prise à l'ouragan, avide de se dépenser, de se fouetter le sang dans le corps à corps avec l'invisible ennemi, pour secouer cette glace qu'une courte halte a répandue dans vos membres...

J'ai pu, après plusieurs heures d'efforts épuisants, coupés de repos à l'abri des *goaskeddou*, les genoux dans l'herbe trempée, j'ai pu gagner enfin la pointe du Stiff.

Le vent a atteint, près de cette extrême pointe de la terre, une violence inouïe. On ne peut plus avancer que sur les genoux, presque à ramper sur le sol. Et, bien que son souffle vienne face à moi, je n'ose, de peur d'un remous qui me précipiterait en bas, me glisser jusqu'au bord de la falaise, qui domine ici la mer de plus de soixante mètres.

Une rage furieuse semble soulever les eaux. Elles se dressent partout, en colonnes tendues comme du cristal filé, mais

tout de suite croulantes, et qui, en s'affaissant sur elles-mêmes, se raniment de subites révoltes, se tordent, haussent un instant des tronçons écumeux, jettent à tous les vents des fragments d'eau qui vont s'éployant en d'impalpables étendards, vite dissous dans les buées environnantes.

Jusqu'à l'horizon, que le ciel bas coupe, à peu de distance, d'une ligne noirâtre, comme de fumée de charbon, toute la mer bouge. D'énormes pulsations gonflent des masses luisantes qui retombent pour s'enfler à nouveau. Souffle respiratoire, dont les arrêts, les brusques reprises, inégales et coupées de borborygmes, font peur, comme si l'on entendait râler un monstre.

Devant moi, contre la côte élevée de l'îlot de Keler, — fragment détaché de l'île d'Ouessant, dont la sépare une simple passe, — des gerbes d'eau jaillissent, si hautes que leur fleur immense s'épanouit au-dessus de la falaise, et qu'on voit du ciel au travers...

C'est la nuit, quand j'arrive à Lampaul. Depuis quelque temps déjà, les phares sont allumés. Leurs pâles feux follets m'ont escortée sur le chemin du retour. Clarté rouge du phare du Stiff. Lueur blanche de Creac'h, qui révèle, en traînant sur la lande, parmi les herbes secouées, toute une vie inquiétante et minuscule.

Solitude. Non, le vent m'accompagne. Il se démène furieusement dans l'ombre. Il me chuchote des choses à l'oreille, puis se met à crier, clamant je ne sais quelle indicible souffrance...

Plainte immense, qu'on n'entend jamais naître, qui vient à vous déjà pleine, qui fuit, chargée de tant d'angoisse, et qu'on n'entend pas mourir.

O détresse du vent, sur la lande obscure où plus rien ne vit!

UN DRAME

Le torpilleur est parti ce matin. Il a dû appareiller au petit jour ; car, lorsque j'ai couru à ma fenêtre, — non certes pour l'ouvrir, la fureur du vent ne m'aurait jamais permis de la refermer, — son long fuseau flottant, couleur de brume épaisse, avait disparu de la baie. Il était merveilleux hier soir, dans l'illumination de ses feux! Ces colliers de perles

irradiantes, dans la noirceur dense de la nuit, cela faisait penser à quelque fête lointaine.

Je descends à la cuisine, la seule pièce chauffée de la maison, pour y dérouiller mes doigts gourds au-dessus du fourneau. Pour m'informer aussi près de l'hôtesse de l'heure où se doit lever le courrier qu'emporte le bateau.

— Le bateau ne part pas, me répond-elle d'un ton bref, avec cet air maussade qui lui est habituel.

Je m'étonne.

— Comment ? Le bateau ne part pas ! Mais le capitaine m'avait affirmé hier, au débarqué, qu'il lèverait l'ancre aujourd'hui à midi.

— Le bateau ne partira pas, parce qu'il y a un noyé à bord.

Elle dit cela d'une voix creuse, qui me fait frémir. Impossible d'en rien tirer d'autre.

Je descends vite vers le port, en quête de renseignements. Une bise glaciale vient tournoyer dans le creux de falaise où s'abrite la cale. Je descends avec peine, luttant contre des vents traîtres qui me happent en tous sens, l'étroit sentier qui sinue au flanc de la croupe herbeuse. Personne sur le quai. Rien que des souffles rageurs qui déracinent, sur les pentes, de maigres touffes de gazon, tout de suite éclatées, éparpillées en poussière.

Ah ! le capitaine ! Il vient à moi, son large cache-nez battant comme une voile qui fazeille dans l'ouragan. Il a l'air soucieux et de fort méchante humeur.

— Quelle affaire ! fait-il en m'abordant, si concentré en lui-même qu'il semble poursuivre un monologue. Depuis trente ans que je navigue, je n'en ai jamais vu de pareille... je n'en ai pas dormi de la nuit. Ça me trotte tout le temps par la tête.

Il crie, pour dominer la grande rumeur de la tempête. Mais le vent est si fort qu'il emporte cependant des lambeaux de paroles. Je tends anxieusement l'oreille. Et, par mots hachés, avec de grandes déchirures qu'emplit le tumulte des éléments, je saisis le dramatique récit.

Une barque retournée, hier, dans l'après-midi, au cours des manœuvres de déchargement. Une grande lame qu'on n'avait pas vue venir et qui a pris de flanc l'embarcation, avant que les rameurs eussent le temps de virer pour lui présenter

l'étrave. Deux hommes à la mer. Les bouées qu'on jette ; les cordes tendues. L'un des naufragés s'accroche à l'engin sauveur... On le hisse sur le pont, à force de bras. L'autre coule à pic. Il n'a pas fait un geste. Le froid de l'eau a dû le saisir et déterminer tout de suite une congestion... On n'a pas pu retrouver son corps. Le capitaine vient de câbler à Brest qu'on envoie d'urgence un scaphandrier pour explorer les fonds. Mort ou vif, il tient à ramener son équipage...

Ce soir-là, un papier collé au mur, dans le vestibule de l'auberge, annonçait une collecte faite dans l'île pour la famille du noyé : une jeune femme et deux petits enfants, demeurés à Brest, et que ce deuil, qu'on ne leur avait pas encore appris, allait laisser sans ressources...

NUIT DE TEMPÊTE

Toujours ce vent, qui jamais ne fait trêve ! Depuis huit jours, sa grande voix hurlante ne s'est pas tue un instant.

La nuit, quand les vivants se terrent dans les maisons peureusement closes, il règne en tyran sur les rochers et les herbes. Il parcourt la lande en tous sens, torture les maigres buissons, qui se mettent à vivre sous la lune, font en agitant leurs branches des gestes de détresse. Il tourne sur lui-même, follement, avec des sursauts de rage, comme si quelque affreux tourment l'enfermait dans un cercle d'angoisse. Puis, soudain libre, — et brisé l'orbe maléfique, — il bondit dans l'espace, galopant à pleines foulées vers l'infini de la mer.

On entend, sur la basse puissante de l'océan qui gronde en mesure, courir son chant sauvage de triomphe et d'étrange douleur, ses rauquements saccadés, son sifflement sans fin, tendu vers je ne sais quel impossible apaisement.

Je m'éveille en sursaut parfois, au choc des rafales qui frappent plus fort contre ma fenêtre, comme si s'abattait sur la vitre une grêle d'invisibles poings. Et cette plainte dans l'ombre qui ne finit pas ; et cette colère obscure qui monte, qui s'exaspère sans qu'on sache pourquoi, qui annihile le monde extérieur par l'obsédant retour de ses éclats : tout cela, qui dit la véhémence des forces élémentaires, inquiète, comme d'aveugles puissances qui nous sont étrangères et cependant, en vertu peut-être d'une parenté secrète, éveillent

en nous de mystérieux, de troublants échos... Et l'on reste haletant dans la nuit, et torturé d'angoisse.

LES OUESSANTINES AU TRAVAIL

Chaque année, à pareille époque, — parfois plus tôt, parfois un peu plus tard, — une semaine de vent d'est assure un peu de sécheresse, et permet aux îliennes de semer dans leurs champs les orges et les pommes de terre.

Cet hiver, ce vent propice aux semailles, s'est fait particulièrement rude et froid. Cependant, les Ouessantines ne sont pas femmes à se décourager. Bravement, elles vont à leurs travaux. Je les rencontre sur le sentier qui sort du bourg, dans la direction de la pointe de Pern. Elles marchent à la queue leu leu, portant, les unes de grandes bêches soigneusement astiquées dont l'acier bleu luit très fort dans le soleil; les autres des sacs de semence, ou bien de lourdes corbeilles de pommes de terre qui les font avancer courbées en deux et la taille un peu de travers, dans un grand effort de résistance contre le poids de leur charge et les rafales qui les bousculent.

Arrivée à la hauteur des petits champs, leur file silencieuse, toute noire, ployée par la lutte contre le vent, se rompt doucement; et les silhouettes en deuil s'égaillent dans les carrés fraîchement retournés, qu'un pli de terrain et l'écran précaire du bourg protègent un peu contre la violence de l'ouragan.

Je les vois, penchées vers le sol, leur buste, qu'enveloppent les franges volantes du châle, se balançant en mesure au rythme de la bêche. Les jupes plaquées dessinent leurs formes robustes; au-dessus des cheveux épars, les oiseaux de ruban de leurs coiffes battent désespérément des ailes. Parfois elles se relèvent, les poings aux hanches, et hument le vent du large.

Et toutes ces formes noires, droites ou courbées par la tâche, dans l'envol de leurs coiffes ailées, de leurs jupons courts, — et, dans les prés minuscules où l'herbe reverdit sous de brefs soleils, l'ombre toute frissonnante des vaches sur l'herbe qui bouge; — toute cette pauvre vie harcelée par les vents, dévorée par le sel de la mer, c'est parmi l'expansion

brutale des éléments, les êtres vivants réduits à leur échelle : si petits, et misérables, et durement besogneux, sur ce roc que des immensités hantent ! Mais c'est aussi l'effort humain, âpre, patiemment continu, nourri d'énergie obstinée, vainqueur enfin par l'âme qu'il manifeste.

DU HAUT DU PHARE

Un soir, comme je passais près de Creac'h à la nuit tombée, à l'heure où, déjà, la grande lueur voyageuse accomplit dans le ciel ses tournées circulaires, j'entrai chez le gardien chef pour le prier de me faire monter dans le phare allumé.

Les règlements s'y opposent. Mais ma bonne étoile, aidée de quelques aimables protections, m'avait permis de me procurer d'avance toutes les autorisations nécessaires. Cette chance, dont j'ai vite compris tout le prix, me valut une vision prodigieuse.

Il faisait un clair de lune d'une rare limpidité. Un ciel de diamant. Derrière le gardien de service qui, hélé par le patron, vint me quérir aux premières marches, je montai l'escalier en spirale entre les murs de ciment.

Une escale dans la chambre du phare, dont l'aveuglante clarté me brûle les paupières, et je pousse une petite porte, à laquelle une violente résistance s'oppose. Une trombe de vent me râpe le visage. On dirait que je m'envole; je n'éprouve plus la pesanteur de mes membres. Me voici sur la galerie extérieure du phare, à deux cents pieds au-dessus de terre, protégée contre le vide attirant par une rampe de pierre qui monte à hauteur de la poitrine. Quelques minutes pour reprendre conscience, pour sortir de ce vertige où m'ont emportée les tourbillons d'air. Et mes yeux s'ouvrent sur la magie de la nuit.

Devant moi, l'océan s'épand à perte de vue. Bleu. D'un bleu lunaire d'une transparente intensité, comme si l'on voyait toutes choses à travers le prisme d'un limpide saphir. Et cela bouge. Des luisances plus sombres vont et viennent, se balancent, révèlent, en dessinant des pentes, des creux mouvants tout de suite comblés, se dissolvent dans cette clarté de cristal bleuté qui enveloppe tout; reparaissent plus loin pour

accrocher aux flancs oscillants des vagues leurs moirures d'un ténébreux éclat.

Elles courent, les vagues. On devine dans tout ce bleu confus leurs galops échevelés. Des crinières volent, d'une irréelle légèreté, faites d'un oblique rayon très translucide qui aurait cristallisé en une poussière de pierreries. Et des panaches s'éploient, haut dans l'air, créatures fragiles de mousse et d'écume divinisées par la lune. Et partout, en désordre, issues d'abîmes sans nom qui les scellent de mystère, des fleurs ont poussé sur la mer ; des fleurs immenses à éclosion troublante, — d'étranges fleurs de neige et de flamme pâle...

Quelques pas sur mon observatoire aérien. Maintenant l'île tout entière est devant moi. Bien étroite et ramassée lorsqu'on l'embrasse d'un coup d'œil, avec sa forme singulière de patte de homard, dont les pinces écartées enserrent la baie de Lampaul toute miroitante de clair de lune.

Au delà s'étend la mer. Non plus le vaste océan vide qu'habitent seules les vagues courantes et les figures d'écume sous un ciel sans bornes au rayonnement glacé. Je fais face au continent. La côte fuit vers le sud, remonte vers le nord, — invisible dans la nuit, mais jalonnée de luminaires. C'est une jonchée de phares dans le demi-cercle de l'horizon. Sur le littoral, sur les rocs isolés, aux extrémités des promontoires et des îles, en trente points de cette carte indistincte ensevelie dans du bleu flottant, partout ils s'allument, s'éteignent, se rallument à nouveau : verts, blancs, rouges, dessinant toute une topographie avec leur pointillé d'étoiles intermittentes.

Ils sont si nombreux que j'ai peine d'abord à les compter. Le gardien qui m'a suivie, silencieux jusqu'ici parce que l'avait saisi comme moi l'étonnante beauté de la nuit, m'en nomme quelques-uns, qui surgissent l'un après l'autre ; des constellations anonymes prennent une individualité, et créant soudain une ambiance autour d'eux, s'animent comme d'une vie mystérieuse...

Je me hâte à présent vers le bourg. C'est bientôt le cœur de la nuit. De nouveau le vent m'assaille. Je me débats contre lui, de toutes mes forces, suivant avec peine le sentier cail-

louteux, dans cette pénombre transparente, si froidement bleue, où la lueur du phare lance à intervalles égaux sa coulée pâle et translucide comme une eau de rivière. Toutes les dix secondes, avec une obsédante régularité, il accomplit sa tournée silencieuse, le grand faisceau incolore qui, chaque fois, semble chercher sans se lasser une chose qu'il ne trouvera jamais. En passant, et très vite, comme s'il faisait cela par manière de jeu singulier, il accroche des oripeaux blanchâtres aux murs, aux ailes des moulins, aux clôtures de pierres sèches des minuscules jardins.

Car j'arrive à Lampaul. Je presse le pas, anxieuse d'éprouver enfin une présence humaine.

Le vent me poursuit à grandes hurlées. Autour de moi, pas un bruit vivant. Plus une lueur aux fenêtres. Rien que des maisons mortes, dont le dessin projeté sur le sol, nettement, par le clair de lune, me surprend tout à coup. Comme si c'était un prodige de voir immobiles ces froides ombres bleues dans le tumulte qui les environne.

YVONNE PAGNIEZ.

UN SECRÉTAIRE DU GRAND ROI

LA VIE DE M. ROSE

MONSIEUR ROSE, MARQUIS DE COYE

C'est au delà de Luzarches et près de Commelles, assis au bord d'une prairie verdoyante, à l'abri des hauts arbres, un château d'Ile-de-France, un château sur la Thève. « Un grand vieux logis du XVII[e] siècle, délabré par l'injure du temps, mais devant lequel nul poète ne passe sans rêver, à cause des douves mélancoliques, et des arbres séculaires qui le défendent ou de la longue allée de peupliers bruissant et frissonnant sous la brise qui nous y mène. » Voilà comment l'a décrit l'un de ceux qui ont le mieux aimé le Valois, ses sites forestiers et giboyeux, Marcel Boulenger (1). Et pour le poète, il est venu aussi. Il est venu par un bel été, durant que les colchiques piquent d'une flamme mauve l'émeraude des pâturages, tandis aussi que les iris et les nymphéas, comme au temps de Sylvie, couronnent la rivière. C'est, dans la *Maison sur la Thève*, M. Henri de Régnier :

Venez. C'est là. Voici l'avenue et la grille,
Les pavillons, les douves et l'étang qui dort...
Venez. Tout le beau parc français et romantique
Vous accueille, et la Thève y coule mollement...

La Thève est cette gentille rivière que Gérard de Nerval, qui devait la suivre tant de fois parmi « les prés fleuris de marguerites et de boutons d'or », compare, comme sa sœur la

(1) Marcel Boulenger, *le Marquis de Florange*.

Nonette, à une jeune fille de village. Mais l'allée de peupliers dont nous parle l'auteur du *Marquis de Florange*, qui arrive droit de Chantilly, est la même sans doute que suivit Chateaubriand quand, « parmi les prêles et les mousses », à travers les humides méandres, il vint à la recherche des souvenirs d'Henri de Bourbon, duc d'Enghien. Car à cet endroit, tout à l'orée, au bord des ajoncs et des bruyères, finit le fief des Condé. A Coye, le château tout seigneurial dont nous parlons, commence celui de M. Rose. Et tout de suite, il faut dire qui était cet homme-là, chiche d'habits, modeste en ses manières et qui pourtant dans bien des cas, — nous le verrons dans un instant, — tint tête à M. le Prince, son puissant voisin.

A défaut de Chateaubriand, dont les hôtes de sang royal seuls occupaient l'esprit, c'est le grand mémorialiste, c'est Saint-Simon en personne, avec le relief du trait, la vérité des couleurs, qui nous aidera à camper la droite et sérieuse silhouette de M. Rose, à peindre son visage tout honnête, tout digne et le plus achevé, le plus saisissant de ceux pris dans la bourgeoisie dont l'auteur des *Mémoires* fixa l'expression. « Rose, dit-il, était un petit homme ni gras ni maigre, avec un assez beau visage, une physionomie fine, des yeux perçants et pétillants d'esprit, un petit manteau, une calotte de satin sur ses cheveux presque blancs, un petit rabat uni presque d'abbé, e toujours son mouchoir entre son habit déboutonné et sa veste : il disait qu'il était là plus près de son nez. » Avec cela, quand une circonstance l'amenait à sortir de son flegme ou de la réserve de son emploi, à se jeter tout à la traverse dans une discussion, capable de tenir tête aux plus grands et aux plus réputés, « gai, libre, dit encore Saint-Simon, volontiers audacieux; mais, à qui ne lui marchait point sur le pied, poli, respectueux, tout à fait en sa place et sentant extrêmement l'ancienne cour ».

La place, dont Saint-Simon parle ici, était celle de secrétaire du cabinet du Roi. M. Rose, que Retz qui s'y connaissait avait cédé à Mazarin et que Mazarin, grand psychologue, devait léguer en même temps que Colbert à Louis XIV, occupa pendant cinquante ans cet emploi de confiance. Et, pendant ce demi-siècle, il arriva à M. Rose, bourgeois de Provins, de petite maison, mais laborieux, appliqué, doué d'une mémoire nette et admirable, « parfait répertoire de cour et d'affaires », de

vivre en contact quotidien, et il faut le dire intime et permanent avec le roi le plus grand, le plus magnifique, qui fit de Versailles le lieu le plus éblouissant et de sa cour la plus fastueuse, la plus riche et la plus brillante de l'univers. « Un esprit vif, une grande connaissance des belles choses, un arbitre en fait de style », voilà comment le représentent les *Mémoires* du marquis de Sourches. Ceux de Choisy le confirment. « Il avait, dit l'abbé, de l'esprit et de la capacité, écrivait facilement et plaisait à son maître. » C'est aussi, assure Saint-Simon, qu'il « était extrêmement fidèle et secret et le Roi s'y fiait entièrement ».

Voilà donc l'homme qu'était M. Rose, effacé, retenu, humble même d'apparence, mais par la charge qu'il occupait auprès du Roi, confident des ministres, secrétaires d'État, maréchaux et ambassadeurs, de la race des « commis », de ces grands « commis » de l'Ancien régime, travailleurs, honnêtes, droits, soucieux de leur charge, intègres, pour qui le dévouement au prince et à l'État était par définition la raison d'agir et de vivre, des plus montés sur l'honneur et le devoir d'abord, le devoir qu'ils accomplissaient bien et en silence. Une « manière de personnage », voilà encore ce qu'était M. Rose, et, dans l'entourage du souverain, influent, respecté, très redouté même des plus puissants ou des plus glorieux, celui par qui passaient tous les ordres, les avancements, les nominations, la louange ou la fortune, le blâme ou la disgrâce, l'homme enfin qui « tenait la plume ». Et cela au point qu'il n'y avait pas deux mots que le Roi dictât qui ne fussent de lui, et toujours de cette grande écriture, un peu grêle et déliée, mais droite, belle et qui ressemblait de si près à celle de Louis XIV que, pour peu qu'on la vît apparemment, on crût que c'était la même.

Maître en écriture, voilà d'abord ce qu'était M. Rose en sa charge privée ; et cela s'entend de cette calligraphie tellement en honneur alors et dont le XVIIe siècle, à commencer par le superbe manuscrit de la *Guirlande de Julie* et celui de l'*Adonis* de La Fontaine, tous deux de Nicolas Jarry, a laissé de parfaits exemples. Toutefois, ce serait faire tort à M. Rose de penser que ces talents ne fussent que ceux d'un copiste et que son adresse consistât seulement, par l'effet d'un curieux mimétisme, a reproduire fidèlement l'écriture royale. A ce mérite

si particulier M. Rose en joignait un autre, des plus précieux dans son emploi. Il rédigeait avec beaucoup de clarté, de compréhension, et comme il avait l'intelligence des affaires, il trouvait naturellement le style qui convenait au mieux non seulement à les expédier mais encore à le faire dans un langage si ferme et si noble qu'on eût l'illusion que, là encore, c'était son maître qui s'exprimait ; et cela au moyen de tant de phrases adroites et tournées avec goût. Le témoignage le plus probant que nous possédions de ces talents est celui que La Bruyère, — qui vint rejoindre plus tard M. Rose à l'Académie, — apporta devant ses collègues, dont Racine et Boileau, tous deux des amis de notre personnage. Et c'est quand le maître des *Caractères*, distribuant les louanges, comme doit le faire tout nouveau venu dans la Compagnie, en vient à saluer « cet homme habile, plein d'esprit et d'expérience qui, par le privilège de sa charge, fait parler le prince avec dignité et justesse ».

Encore qu'il le querellât sur ce don de l'imitation dans l'écriture qui était le sien, et le traitât en passant assez rudement de « faussaire public », Saint-Simon, dans le portrait haut en couleurs et si bien venu du bonhomme Rose, va se rangeant à l'opinion de La Bruyère. « Il n'est pas possible, dit-il, de faire parler un grand roi avec plus de dignité que faisait Rose, ni plus convenablement à chacun ni sur chaque matière que [dans] les lettres qu'il écrivait ainsi et que le Roi signait toutes de sa main. » Car, pour signer à sa place, Louis XIV ne le permit jamais à personne et même à M. Rose il ne le permit qu'une fois. M. Rose, dans ce temps-là, se trouvait encore au service de Mazarin. Du moins, le rapporte de cette façon l'abbé de Choisy. « Rose, écrit ce dernier, m'a conté qu'il n'avait jamais signé pour le Roi qu'une fois en sa vie. La Cour était en Provence. La nouvelle y vint de l'extrémité où était M. le duc d'Orléans. Le Roi manda à Rose, qui était à Aix auprès du cardinal, d'écrire une lettre de compliment à Madame et de la signer Louis ; et écrivit en même temps au cardinal d'ordonner à Rose de le faire. »

Cette confiance de Louis XIV en un serviteur aussi averti que zélé, pendant tout le temps que dura cette étroite et constante collaboration, ne se démentit pas un seul jour. Même quand Rose mourut et que ce fut Callières qui eut la plume,

la première chose que fit le Roi, — à ce que dit le P. Léonard, — fut de signifier au nouveau nommé « qu'il s'étudiât à prendre son style et ses manières ainsi qu'avait fait M. le Président Rose ». Président de la Chambre des comptes, voilà en effet, par la grâce de Louis XIV, la dignité dont avait été revêtu le secrétaire du Cabinet. Mais il était autre chose de plus rare et de plus éclatant qu'avec le temps était devenu M. Rose: en récompense des services éminents qu'un aussi précieux auxiliaire lui avait rendus durant tant d'années, le Roi, dès le mois de janvier 1697, avait décidé d'ériger en marquisat la terre et la seigneurie de Coye, et cela « tant en faveur du nouveau Président qu'en celle de ses hoirs, successeurs et ayants cause ». Et marquis, M. Rose le devint tout naturellement; non qu'il prît avec le titre le faste et la superbe que Molière, son ami, a raillés dans son théâtre; mais l'aisance et la courtoisie des manières, l'ornement de l'esprit, Rose les avait en soi naturellement; et comme sa terre de Coye « était sa passion » (1), il tint, par les soins qu'il consacra à l'embellir, à la rendre digne de l'honneur si grand que le Roi lui avait fait. Cette terre allait au reste à sa rusticité, et, comme il était natif de Provins, la ville des roses, l'idée vint au nouveau marquis de piquer son blason de quelques-unes au moins de ces fleurs. Ses armes furent dès lors « d'azur au chevron d'or accompagnées de trois roses doubles de même, deux en chef, une en pointe ».

LE CABINET DU ROI

Comme c'était un emploi assez chargé que celui de M. Rose, et comme l'homme qui en était investi se trouvait appelé à tout moment à « tenir la plume du Roi », il arrivait que notre Président ne passait pas dans son marquisat autant d'instants qu'il l'eût souhaité en son privé; plus volontiers les heures s'écoulaient pour lui, toujours à la besogne et à la tâche, dans ce Cabinet du Conseil, attenant à la chambre de Louis XIV et qu'en raison des glaces dont les lambris sont ornés on appelait aussi le Cabinet des miroirs. Et là, aux heures d'apparat, était la ruche bourdonnante d'allées, de venues, d'audiences

(1) *Toussaint Rose, marquis de Coye, membre de l'Académie française*, par le baron Marc Villiers du Terrage (1891).

accordées aux princes étrangers, corps de l'État, ambassadeurs; là où le Roi recevait les révérences et présentation des dames, où il donnait le cordon bleu. Mais là aussi était, durant les heures de travail, le lieu recueilli, silencieux, austère même où se tenait le conseil; le cabinet enfin où tous les jours, et souvent huit heures par jour, tantôt avec les ministres et secrétaires d'État, tantôt avec les architectes chargés du soin des bâtiments, le Roi s'occupait tant des affaires civiles, religieuses, navales et militaires de son royaume que des jardins et des palais dont, avec Mansart, Le Nostre et Le Brun, il réglait l'économie. Et les fortifications, tout ce qu'il faut pour investir et prendre les places, avec M. de Vauban, il les traitait là, tout aussi bien, devant les plans et les épures.

En même temps que les commis de MM. Colbert ou Chamillart, les officiers de M. de Louvois entraient ou sortaient, expédiant des commandements aux gouverneurs et intendants dans les provinces, aux maréchaux dans les armées, les amiraux en mer ou dans les ports, les prélats dans les diocèses. Mais les secrétaires de la chambre ou Cabinet du Roi ne se montraient pas, de leur côté, moins empressés à recevoir les ordres du monarque. Plus volontiers assidus auprès de la personne royale, ceux-là étaient au nombre de quatre, Rose d'abord, puis Bartet, Talon et Galand. Ils exerçaient chacun par trimestre et recevaient 1 200 livres de gages, 6 000 d'appointements, 300 de droits d'habits, 1 750 pour la bouche. Cependant la « plume », c'est-à-dire le droit d'écrire pour le roi seul ou sous sa dictée, était réservée au plus ancien des quatre. Cela valait au bénéficiaire 8 000 livres de plus de gratifications; mais depuis longtemps déjà le plus ancien des secrétaires, préposé au service de la plume, était M. Rose.

Afin qu'il se trouvât, de jour et de nuit, plus à portée de répondre à l'appel du Roi, un petit appartement lui avait été concédé, dans la cour des secrétaires d'État et dans l'une des ailes des ministres, celle des deux à droite où logeait l'évêque de Meaux, c'est-à-dire Bossuet, et au-dessus de ce prélat. Sans doute que, des fenêtres de ce logis, sous l'avant des toits alors dorés, M. Rose n'avait pas une vue aussi boisée ni étendue que de celles de son château de Coye. Le divertissement en était d'autre sorte, plus conforme aux habitudes d'une maison royale. D'abord, par la belle grille forgée par Delobel et bla-

sonnée aux armes de France, c'était l'allée et venue des mousquetaires et gendarmes rouges; puis, au matin, dès que le palais s'éveillait, le brouhaha des chaises bleues et des brouettes amenant de Paris ou de Saint-Germain à Versailles, les uns et les autres à l'effet de solliciter une audience ou de pénétrer dans l'Œil-de-Bœuf; et les effronteries des pages de la Petite et de la Grande Écuries, le bruit que faisait Millet, le cocher du Roi, se querellant avec les Suisses, tout cela occupait et distrayait M. Rose.

D'autres fois, le secrétaire du Cabinet, s'il faisait beau, s'en allait promener un instant au Tapis-Vert; s'il pleuvait, il demeurait chez lui à lire. Il travaillait pour l'Académie, ou, s'il écrivait, c'était à quelqu'un de cette compagnie qui lui fût cher, en particulier l'abbé de Choisy, le comte de Bussy-Rabutin, MM. Racine ou de La Bruyère. Et comme, pour les lettres qui lui étaient propres, il se servait « du même cachet et de la même cire que pour celles de son maître », il faut imaginer M. Rose au milieu de ses occupations, et tel qu'il est représenté, dans un portrait de grande allure, attribué par M. Gaston Brière à François de Troy le père et qu'on peut voir, actuellement encore, dans l'antichambre de l'ancien appartement de Mme de Maintenon. Et là, il est montré à mi-corps, assis dans un fauteuil, et dans le costume de Président de la Chambre des comptes, c'est-à-dire en robe et avec le rabat.

La physionomie douce et à peine vermeille, le nez proéminent, le front découvert, les cheveux longs, plats et sans poudre, une bouche fine et déliée, un regard souriant et qui pénètre accusent l'agrément du personnage, sa bonhomie et sa franchise. Placé devant un écritoire, le secrétaire de la plume tient une lettre à la main; et sur le tapis, qui jette une note violette dans cette composition quelque peu grave, sont disposées d'autres lettres, apparemment dictées par le Roi et prêtes à être expédiées. Cachetées aux armes de France, ces missives sont fermées d'un ruban de soie croisé sous le cachet, et pour deux au moins d'entre elles, la suscription est visible, l'écriture de la main de Rose bien entendu. Sur l'une, on lit: « A l'Empereur, monsieur mon frère et très aymé cousin »; et sur l'autre : « Au roi d'Espagne, monsieur mon frère, beau-frère et neveu. » C'étaient là des formules, mais que le Prési-

dent possédait à la perfection ; et il les savait toutes, suivant la qualité de ceux à qui le Roi les destinait.

Le plus souvent ces lettres s'écrivent « en petit papier doré des quatre côtés », mais la couleur du cachet varie suivant que la lettre est adressée au Pape, aux princes souverains ou à ceux qui ne sont ni princes, ni cousins du Roi. Dans le premier cas, la cire est blanche, elle est bleue dans le second, et rouge dans tous les autres. Il y a aussi la cire violette, mais celle-là ne s'emploie que lorsque le Roi est en deuil ; alors la soie elle-même est violette, quelquefois noire. Toutes ces minuties protocolaires, Rose, qui en sait l'importance, les connait et les observe. Il n'y a pas jusqu'aux plis, qui sont placés sous les yeux de Colbert, dont il ne pense à assurer l'envoi et toujours de façon que cela soit, pour le choix du ruban ou celui de la cire, conforme à l'usage. « Si vous avez agréable de les faire cacheter chez vous, écrit alors Rose au grand ministre en lui faisant porter les lettres royales, il ne faut que de la soie rouge et le cachet aux armes de France. Si vous aimez mieux que je les cachette moi-même, vous n'avez, Monsieur, qu'à me les renvoyer. »

Il n'y avait pas jusqu'aux suscriptions, placées en tête des lettres, à quoi ne veillât M. Rose ; et si c'était Monsieur, Madame ou Mademoiselle, il le fallait mettre en abrégé ; mais cela ne s'observait ni pour le Pape, ni pour l'Empereur ; et, pour les rois, reines et princes des maisons héréditaires, les titres et qualités étaient marqués tout au long. Tout cela, comme on pense, demandait beaucoup d'ordre, de clarté et d'attention. Mais M. Rose, dans un emploi aux attributions aussi étendues et même dangereuses par la qualité ou la gravité des affaires qu'on y traitait et qui souvent intéressaient jusqu'à la paix et à la guerre, était expédient à tout voir, à tout comprendre et cela jusqu'aux plus fines nuances et subtilités du style royal. Dans un addenda aux *Mémoires* de Saint-Simon, M. de Boislisle a même donné un exemple des plus probants de cette intelligente pénétration. C'est lorsqu'il commente une lettre que Louis XIV adressa au roi d'Espagne, le 26 mars 1661, afin de lui annoncer le mariage de Monsieur. M. de Lionne en avait tracé la minute ; le Roi avait commencé à la copier de sa main, mais son attention ayant été distraite par un autre objet, il appela Rose et lui ordonna d'achever ce

qu'il avait commencé ; ce que celui-ci fit le mieux du monde, non sans trouver cependant « qu'on se fût bien passé de ce mot d'agrément comme trop chatouilleux d'un fils de France à un roi d'Espagne ». « Mais, par respect pour le Roi qui était présent, fait remarquer Rose lui-même, je n'osai y toucher et je fis, sans répliquer, ce qui m'était commandé. »

Voltaire, plus difficile, ne prête pas, il est vrai, le même discernement et la même subtilité à M. Rose. Dans son *Siècle de Louis XIV*, il va même jusqu'à faire grief au Président d'une certaine lettre par lui rédigée, adressée à M. de La Rochefoucauld et dans laquelle le secrétaire de la plume, faisant parler le monarque, lui aurait prêté soi-disant ces mots, sinon peu convenables, au moins mal choisis en la circonstance : « Je vous fais mon compliment comme votre ami sur la charge de grand maître de la garde-robe que je vous donne comme votre Roi. » « C'est, commente Voltaire, ne pas sentir combien il est peu délicat, combien même il est dur de dire à celui dont on est le maître, qu'on est son maître. » Et l'auteur du *Siècle* d'accabler pour cela le Président ; « le secrétaire du Cabinet, Rose, écrivit cette lettre, et, dit-il, le Roi avait trop de bon goût pour l'envoyer. »

A cette réserve près, le nombre des lettres qu'écrivit, recopia et expédia M. Rose au nom du Roi ne se peut évaluer (1). Afin de le bien comprendre, il faut se représenter avec quelle extraordinaire netteté, quelle claire et vive intelligence Louis XIV abordait les questions les plus ardues et les plus diverses de son gouvernement. Et le mot de Mazarin, disant qu' « il y avait en lui de l'étoffe pour faire quatre rois et un honnête homme », n'a jamais été plus vrai dans son application que les jours où le Roi tenait conseil et traitait de tant de questions d'un ordre si différent. « Jamais, dit Primi Visconti, l'oisiveté n'a eu d'ennemi plus redoutable »; mais jamais les ministres ou secrétaires d'État un prince plus capable de donner le mouvement ou l'impulsion à leurs travaux. Le jour du conseil des dépêches en particulier, — qui

(1) Nos grandes bibliothèques en apportent le témoignage. Voir à la Bibliothèque Sainte-Geneviève : le recueil des *Lettres du cabinet du Roi, écrites en 1657 et continuées jusqu'en 1693*; à la Bibliothèque nationale (N° 10 266 du fonds français) : *Recueil des Lettres les plus importantes écrites par le roi Louis XIV, depuis l'année 1661 jusqu'en 1669, par M. Rose, secrétaire du Cabinet.*

était le lundi, — le Cabinet du Roi, tant les rouages en étaient exacts, précis et ordonnés, toujours en action, ressemblait, plus que les autres jours encore, à une ruche affairée, dont le monarque, le « Roi des abeilles », écrivait justement Saint-Simon, était l'animateur.

Une lettre, en réponse à quelque affaire urgente, venait-elle à être dictée, elle ne l'était pas sans que le Roi eût indiqué lui-même dans quel sens il le fallait faire. Aussitôt, un secrétaire la rédigeait et Rose l'écrivait, « aussi vite que la parole », assurent ceux qui l'ont vu ; ou bien Rose faisait la minute, le Roi la revoyait et un secrétaire la recopiait ; et cela dans le grincement mesuré des plumes, le froissement du papier, et, — tant M. Rose comprenait le Roi, même à demi-mot et saisissait ses intentions, — avec cette cadence et cette netteté qui est l'ordre suprême et que tous deux à Coye et à Versailles avaient, dans un autre dessein, imposées au tracé des jardins et des canaux, à la taille des bosquets et des charmilles.

RIVALITÉ DE ROSE ET DE M. LE PRINCE

Car des bosquets et charmilles de son jardin, des bassins et canaux de son domaine épousant dans leur courbe la rivière de Thève, M. Rose était aussi glorieux, toutes proportions gardées, que le grand Roi pouvait l'être des siens à Trianon, à Meudon ou à Marly ; et même, en ses viviers, le châtelain de Coye montrait des carpes et des truites aussi rebondies et aussi appétissantes que celles des maisons royales. Là pourtant n'était pas tout ce qu'aimait le marquis de Coye ; et les parterres, les cascades et les ronds d'eau, ni même les espaliers où grimpaient les roses, ses armes parlantes, ne suffisaient pas à lui composer une seigneurie cossue, riche et de grand air ; mais l'habitation, pour le moins aussi était son orgueil, le tout meublé de cabinets de bois précieux, orné de tentures de Beauvais et de la Savonnerie, de peintures des maîtres, et ce sanctuaire d'abord où le secrétaire du Roi, en probe académicien, aimait le plus souvent à se retirer et à méditer : le cabinet des livres.

Là, disposés sur les rayons, étaient toute sorte d'ouvrages bien reliés, les uns en latin et les autres en français, des historiens, des voyageurs et des poètes, tous décelant l'honnête

homme et l'homme de goût : Tive-Live, Mézeray, Thucydide, la *Genèse* de Port-Royal, des atlas, une pharmacopée, le *Mercure galant*, celui de Hollande, les *Métamorphoses* et jusqu'à l'Alcoran en arabe (1). Et dans cet endroit, si c'était l'hiver, ou dans les jardins, si c'était l'été, avec Madame sa femme née Madeleine de Villiers, sa petite-fille, qui était jolie et même volage, mariée à Antoine Portail, et Louis Rose, son petit-fils, qui devint mousquetaire, puis entra aux gardes françaises, il passait le temps agréablement. Même si des amis le venaient voir, ou des collègues de l'Académie, entre autres l'abbé de Choisy, MM. Quinault, Desmarets et de Benserade, il prenait à cœur de les bien traiter, de les régaler de mets excellents, de vins capiteux et de les divertir de quelques bons contes.

Il en avait toujours quelques-uns de piquants à rapporter, et, comme dit Saint-Simon, des « saillies et reparties incomparables ». Tantôt, c'était sur Conrart auquel il avait succédé à l'Académie, tantôt sur cette Compagnie elle-même. Il y avait quelque mérite, étant de ceux qui avaient le plus assidûment travaillé au Dictionnaire ; enfin, au témoignage de Perrault, étant celui encore qui avait obtenu du Roi le droit aux harangues pour MM. de l'Académie ; au surplus, le droit pour eux également d'assister, au nombre de six, aux « différentes pièces de théâtre qui se jouaient à la cour et devant Sa Majesté ». Si bien qu'en 1676, la première fois où elle eut à bénéficier de ce privilège, la délégation de ce corps savant, à la tête de laquelle on voyait l'illustre Racine, M. de Benserade et Rose lui-même, les « officiers du gobelet eurent l'ordre de présenter des rafraîchissements à MM. de l'Académie, de même que cela se faisait aux personnes les plus qualifiées de la Cour ».

Ces propos témoignaient de l'esprit de M. Rose, car Rose, — selon Bussy-Rabutin, — en avait beaucoup et du meilleur ; mais ce dont témoignaient encore ces anecdotes et menus faits, c'est que le Président était du dernier bien avec le Roi et, par un dévouement aussi permanent que quotidien, avait su gagner sa confiance. Celle-ci était même affermie si bien dans l'esprit du monarque qu'il n'y avait rien que Rose n'entreprît de demander que le roi ne lui accordât, et même, — car le bonhomme était prompt et sujet à emportement, — il arrivait

(1) *Inventaire* publié par le baron Marc Villiers du Terrage.

que le secrétaire le fit souvent tout à l'abordée, c'est-à-dire sans préparation et suivant son humeur. Roger de Gaignières, qui faisait collection de tout, d'estampes, de livres et même de bons mots, en a conservé un de M. Rose qui démontre assez que, quels que fussent le lieu, l'heure et les circonstances, celui-ci gardait son franc parler jusque devant le souverain lui-même. Donc une fois à l'armée où il avait suivi le roi, MM. d'Humières et de Vauban, tous deux maréchaux de France se trouvant présents, il s'en vint tout de go se plaindre à son maître que l'on maltraitait ses gens, — à lui Rose, — et qu'on les chassait des logements et cantonnement des troupes. Le Roi lui dit : « Que ne prenez-vous ma livrée, Rose ? » Mais Rose, sans perdre l'à propos et tout comme il le pensait : « Si j'avais une livrée à prendre, ce ne serait pas la vôtre, Sire, mais celle de M. de Louvois. » Le fait est que le Président n'aimait pas M. de Louvois ; mais il était quelqu'un au moins que Rose haïssait autant : c'était M. le Prince.

Ce dernier, dont nous parlons, était Henry-Jules, le fils et l'héritier du héros de Rocroi. Il n'y avait pas un prince dont le caractère fût plus pétri de contrastes, ni quelqu'un qui présentât un mélange plus surprenant de petitesse et de générosité, de mesquinerie et de magnificence. Pour tout dire, un original affecté de manies bizarres, mais qui concevait cependant des projets grandioses et se montrait obstiné à les poursuivre. Dans l'ordre des bâtiments, par exemple, nul de plus entreprenant, ni dans ce qu'il pensait contribuer aux splendeurs de son domaine, de plus opiniâtre. « Chantilly, écrit Saint-Simon, était ses délices ; il s'y promenait toujours suivi de plusieurs secrétaires avec leur écritoire et du papier, qui écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit pour raccommoder et embellir ; il y dépensa des sommes prodigieuses. »

Le moins qu'on puisse dire est qu'il avait formé un grand dessein qui était, par des acquisitions, d'étendre si avant le territoire de Chantilly que celui-ci pût aller, en s'élargissant, d'un côté plus loin que Dammartin et Châalis, de l'autre que Coye et Royaumont ; et même, pour ses meutes et équipages, ceux-ci parés aux couleurs amarante, coquelicot et ventre de biche de la maison de Condé, non seulement dans les forêts d'Halatte et de Chantilly, où il avait droit et rang de capitaine des chasses, mais dans celle de Pontarmé, les bois de Coye et

d'Orry, il entendait posséder le droit de passage. Il est vrai qu'il est peu de contrées aussi giboyeuses que celle-là : non seulement les cerfs, daims, chevreuils, mais aussi les loups, renards, voire les sangliers et les bêtes noires s'y rencontraient; quant aux faisans, perdrix et autres oiseaux, du côté de Commelles on les chassait aux toiles.

Tout cela ne laissait pas, comme bien on pense, d'inquiéter les voisins de M. le Prince, ni de susciter des rivalités et des disputes. Selon Gourville, familier des Condé, c'est par une histoire de faisans justement que commença la brouille avec le Président, les gardes de Chantilly voulant empêcher ceux de Coye de chasser ces bêtes sur leur territoire pour le compte de M. Rose. Aussi bien, quand Son Altesse Sérénissime chargea Gourville de venir offrir un certain prix d'un bois que possédait le châtelain de Coye, ce dernier, pour éluder l'offre, exigea-t-il une somme qui dépassait de beaucoup la valeur réelle. M. le Prince s'entêta. Deux et jusqu'à trois fois Gourville revint avec de nouvelles propositions, mais M. Rose les repoussa toutes, se contentant de dire à son habitude, — qui était la franchise, — « qu'il savait bien le respect qu'il devait à M. le Prince, mais qu'en France chacun était libre de son bien pour en disposer à sa fantaisie. »

Comme on voit, c'était parler net; M. le Prince le prit mal, lui en fit des menaces et, comme il était prompt et vindicatif, il usa de représailles dont la plus sanglante qu'il imagina fut de faire capturer, par ses gardes et gens de louveterie, tant dans les bois de Chantilly que ceux d'Halatte, tous les renards et renardeaux qui se purent trouver, si bien qu'il y en eut au moins trois à quatre cents, et, la brume venue, il les fit porter à Coye dans des cages ou des corbeilles, et subrepticement jeter « par-dessus les murailles » dans le parc appartenant à M. Rose, et « l'ajustèrent en une nuit, nous dit Saint-Simon, comme bien se peut imaginer ».

Bon appétit surtout, renards n'en manquent point...

a écrit La Fontaine dans l'une de ses Fables (*le Renard et la Cigogne*) ; et tant aux treilles qu'aux clapiers et aux poulaillers du président Rose, ils le firent bien voir. Mais aussi le courroux du châtelain se montra tel qu'on se l'imagine, et son emportement et sa fureur!

Même l'action qui s'en suivit est une chose si osée, si téméraire qu'il n'y avait qu'un homme comme Rose, tellement au fait du caractère de son roi et maître, qui pût avoir l'audace de l'entreprendre. Donc, c'était à Versailles: Sa Majesté remontait de la chapelle où elle avait ouï la messe et, suivie des ducs de Noailles, de Chevreuse et de Beauvilliers, M. de Montchevreuil, gouverneur de Saint-Germain et M. de Maupertuis, capitaine des gardes, marchant par-devant, elle regagnait ses appartements. Bien que ce jour-là, et plus qu'à l'habitude peut-être, elle se fit voir avec « son grand air et sa grande mine », le chapeau à plumet sur la tête, le collier de l'ordre avec des diamants par-dessous l'habit, chacun s'approchait « et lui parlait qui voulait ». Pour chacun le Roi avait un mot, approprié et des mieux dits. Et tout ainsi parvenu à la porte de la Grande Galerie, recouverte de miroirs et qui donne accès au Cabinet du Conseil, il allait la franchir, quand, de ce Cabinet, les uns avec effroi, les autres avec stupeur, virent surgir une espèce d'homme fort véhément et coléreux qui n'était autre que le secrétaire de la plume, M. Rose lui-même.

Sans reprendre haleine, et de la façon la plus farouche, tout agité et tremblant qu'il était, celui-ci bondit d'impromptu pour ainsi dire et demanda dans un souffle à Sa Majesté la permission de lui poser « une question peut-être un peu sauvage ». Le Roi reçut le choc à son ordinaire, c'est-à-dire avec la contenance et le sang-froid le plus imperturbable. Il se contenta de demander à Rose ce que c'était et quel objet pouvait le courroucer ainsi. « Ce que c'est, Sire? lui répondit Rose d'un visage enflammé (ici, c'est Saint-Simon qui parle), c'est que je vous prie de me dire si nous avons deux rois en France? » Encore qu'il fût, selon son caractère, toujours « maître de lui, sans inégalité et sans faiblesse » (1), le Roi, ajoute le mémorialiste, « rougit quelque peu à son tour ». Le fait est qu'il y avait, dans l'éclat que soulevait le Président, quelque chose de si nouveau et de si furieux que d'aucuns qui se voyaient bien malgré eux témoins de l'algarade, commençaient à le trouver mauvais et à trembler des suites d'un événement si peu commun. Cependant le Roi, avec un flegme que rien ne parvenait à altérer, se contenta de prononcer un

(1) Au dire de Racine.

peu sèchement ces mots qui exprimaient sa surprise : « Qu'est-ce à dire, Rose ? » Ce dernier n'en demandait pas plus. « Qu'est-ce à dire ? Sire, répondit-il toujours bouillant et hors de lui, c'est que si M. le Prince est roi comme vous, il faut pleurer et baisser la tête sous ce tyran. S'il n'est que premier prince du sang, je vous en demande justice ! »

Fort habile homme, Rose savait bien ce qu'avec ce mot de « justice » on pouvait faire, et qu'avec ce mot-là, il n'y avait rien qu'on ne pût attendre d'un roi si avide « de connaître en toutes choses la vérité ». Là-dessus le Président, avec le plus de détails et les plus grandes plaintes qu'il se puisse imaginer, se mit à exposer l'affront que M. le Prince lui avait fait ; et, quoique le fils du grand Condé fût prince du sang et son cousin, le Roi ne l'en tint pas quitte. Sur-le-champ il dépêcha à Chantilly un officier de ses gardes avec un ordre exprès de sa main au prince Henry-Jules d'avoir à reprendre immédiatement ses renards et renardeaux chez M. Rose, et tellement, disait le commandement, « qu'il n'en reste pas un ».

De cette manière, fort hardie et convaincante, M. Rose gagna son procès. Mais qui fut quinaud ? Ce fut M. le Prince. Cela d'autant mieux que le Roi tint la main fort sévèrement à ce que tout fût accompli selon ce qu'il avait voulu et ordonné ; et même, un peu plus tard, il en parla au châtelain de Chantilly de telle façon, — et qui admettait si peu la réplique, — que M. le Prince n'eut de cesse désormais de chercher à se raccommoder avec M. Rose, « à qui il se garda bien de déplaire dans l'avenir ; mais le bonhomme lui garda une dent le reste de sa vie » (1) ; et cette dent était tenace, puisque Gourville écrit que M. Rose, tant sur les bois que sur les terre et château de Coye, ne céda jamais un pouce à M. le Prince, et se maintint fièrement dans son refus et sa superbe.

LA CHANSON DE SGANARELLE

Fort sensible à tout ce qui, de près ou de loin, tenait à sa dignité, M. Rose, dans ses relations avec ses collègues de l'Académie, et là aussi, quand on ne se pliait pas comme il l'entendait à ses façons, témoignait de l'impatience et montrait

(1) Saint-Simon.

quelque humeur. Non point que l'affection qu'il portait à ses amis ne se fît voir chaleureuse et, s'il le fallait, agissante à l'occasion. Mais M. Rose n'eût point été bel esprit, s'il ne se fût, dans ses rapports souvent délicats avec les écrivains d'un siècle si fertile en talents, montré çà et là fantasque et même déraisonnable.

L'injustice dont il témoigna envers La Fontaine n'est pas oubliée, et même, à ce point de vue, l'antipathie qu'il marqua toujours à Fontenelle resta si évidente que, lorsque celui-ci se présenta à l'Académie, il n'y rencontra pas d'adversaire plus déterminé. En 1691, l'auteur du futur *Livre des Oracles*, le philosophe des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, soutenu par Perrault et par Bussy, força pourtant les portes de l'illustre maison ; mais cela n'alla pas sans susciter l'ire du Président et sans soulever sa réprobation. Racine, alors qu'il lui advint de rencontrer M. Rose au camp devant Mons, et dans le temps où tous deux, l'un comme historiographe, l'autre comme secrétaire, avaient suivi le Roi aux armées, ne cache point, — dans ses lettres à Boileau, — le dépit que le châtelain de Coye laissait échapper à l'occasion de la réception de M. de Fontenelle. « M. Rose, écrit l'auteur d'*Andromaque* à celui du *Lutrin*, parait fâché de voir l'Académie *in pejus ruere* (tomber en décadence) (1). » Et, s'il faut en croire une autre missive de Racine, datée à un an de là, du camp devant Namur, Rose demeura longtemps aigri de cet événement. Du moins le laisse entendre le poète à son ami d'Auteuil. « M. Rose, dit-il, m'a confié les grands dégoûts qu'il avait de l'Académie jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jetons, s'il n'était retenu par la charité (2) ». Et, non sans quelque malice, Racine d'ajouter, un peu en se moquant : « Croyez-vous que les jetons durent beaucoup, s'il ne tient qu'à la charité de M. Rose qu'ils ne soient retranchés? »

Cependant Boileau, qui n'était pas sans ressembler à M. Rose par quelque côté, ne se fâchait nullement de cette rudesse d'un homme si bien fait pour le comprendre. « Les gens de son tempérament, disait-il, sont de fort dangereux ennemis, mais il n'y a point aussi de plus chauds amis, et je sais qu'il a de l'amitié pour moi. » Cela s'entend à toutes les

(1) 3 avril 1691.
(2) 3 juin 1692.

belles et magnifiques lettres que Racine, du « front » des Flandres, ne cesse d'adresser à son cher Boileau, ces lettres dans lesquelles, par l'intermédiaire du célèbre poète, M. Rose, pour mieux assurer le satiriste de son attachement, use de ces « expressions fortes, vigoureuses », et telles qu'on voit bien en vérité qu'elles partent du cœur. « M. Rose vous fait ses baise-mains (de Racine, devant Mons, le 3 avril 1691); ou : « M. de Cavoye vous fait mille baise-mains et M. Rose aussi » (le 3 juin 1692); ou bien encore (devant Luxembourg, le 24 mai 1687) : « Je ne finirais point si je vous nommais tous les gens qui m'en demandent (de vos nouvelles) tous les jours avec amitié. M. de Chevreuse entre autres, M. de Noailles, monseigneur le Prince que je devais nommer le premier, surtout M. Moreau (chirurgien ordinaire du Roi) notre ami, et M. Rose. »

Que M. Rose ait, par son activité, par son dévouement, donné plus d'une fois du lustre à l'Académie, rien n'est moins niable, et, choisie entre tant d'autres éloquentes, la harangue qu'il prononça devant le Roi à Saint-Germain en 1679, au nom de la Compagnie, à l'occasion de la paix de Nimègue, en est le témoignage. Mais autre chose plaide encore en faveur du marquis de Coye, de son amour désintéressé des lettres. C'est par sa sincérité, sa droiture, voire sa franchise à s'exprimer sans détours ni feinte, l'attachement vif et profond, la réelle confiance qu'il avait su éveiller chez le sévère Boileau, le sensible Racine, voire le grand et sérieux Molière.

Avec Racine et Boileau, il y eut bien, çà et là, quelque nuage. Cela provint du fait que M. Rose, qui était fort « secret » comme dit Saint-Simon, ne voulut rien céder à ses amis des particularités curieuses qu'il avait été, « par sa position à la cour, à même de recueillir » et dont les deux historiographes eussent désiré si ardemment faire leur profit. Par crainte de se laisser aller à parler plus qu'il ne voulait, le président, selon Choisy, observait la plus grande retenue; une fois même qu'il rapportait à l'abbé quelques détails sur la mort de l'Éminentissime cardinal de Mazarin, il lui arriva, par prudence, de s'arrêter net; et ce fut pour ajouter, en plaisantant de façon assez caustique : « M. Racine voudrait bien être ici; mais je ne lui ai jamais rien voulu dire. J'ai bien affaire qu'il m'aille citer à tort et à travers! » Mais pour

Molière, sauf une facétie en vérité assez drôle, dont M. Rose se plut à mystifier une fois le grand comique et que celui-ci, en droit et honnête homme, supporta le mieux du monde, il n'y eut jamais entre eux que de bons et excellents rapports.

Au surplus, cette facétie d'un caractère érudit, piquant même, la voici dans sa vérité spirituelle, gauloise et telle à peu près que le *Mercure de France* la relata plus tard (en décembre 1739), peut-être, a-t-on dit, en y ajoutant quelque ornement. Il s'agit d'une rencontre que M. Rose fit de Molière chez le duc de Montausier. C'était peu après que *le Médecin malgré lui* eut été donné pour la première fois, environ le mois d'août 1666, sur le théâtre du Palais-Royal. Une scène, entre toutes celles vraiment plaisantes de cette comédie, n'avait pas laissé de beaucoup amuser le public. C'était cette *chanson à boire* que l'illustre comique, sur un air que Poquelin avait demandé, paraît-il, à Lully, avait placée sur les lèvres de Sganarelle et que celui-ci vient, au premier acte, chanter devant Lucas et Valère :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux.
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous ?

Pour avoir l'heur de plaire, tant au duc de Montausier qu'à l'inimitable Julie sa femme, Molière qui, — ce jour-là, — se sentait en verve, accepta de reprendre et de chanter cet air tel qu'il avait l'habitude de le faire, chaque soir, sur le théâtre. A peine pourtant le grand acteur venait-il de se rasseoir, au bruit des applaudissements, que M. Rose se levait à son tour. Et c'était pour soutenir, avec le sérieux le plus intrépide, que les paroles qu'on venait d'entendre n'étaient pas de M. de Molière : celui-ci n'avait fait que les traduire d'une épigramme latine imitée de l'anthologie. Afin de le démontrer, M. Rose, de cette voix un peu farouche et certainement assez fausse qui ajoutait au comique de ce qu'il avançait, se mit, — en s'efforçant tant bien que mal à la scander sur l'air de Lully, — à débiter sa chanson :

Quam dulces,
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces !
Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena !
Ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces ?

Et l'expression, les gestes mêmes, tout cela qu'y mettait le Président, jusqu'à la vraisemblance des paroles, parut si déconcertant que d'Alembert pourra, au siècle suivant, dans un *Éloge de M. Rose*, assurer que « Ménage et La Monnoye eux-mêmes y eussent été trompés ». Aussi Molière demeura-t-il confondu. Pas pour longtemps au reste, car M. Rose, qui était brave homme, le vint dissuader et, tout en le serrant d'amitié entre ses bras, lui avouer que la pièce latine était de lui, M. Rose, et qu'il n'avait fait en toute simplicité que la traduire du petit chant bachique du *Médecin* lui-même.

C'étaient là, comme on voit, des divertissements et passe-temps de connaisseurs nourris de belles-lettres et même des anciennes. Il s'en fallait pourtant que ces passe-temps et supercheries fussent toujours aussi innocents ; et si M. Rose apportait à mystifier ses amis un tour et un à propos aussi savants et narquois, il arrivait en échange que ceux-ci, ou du moins quelques-uns d'entre eux, le prissent de court et lui fissent pièce. Un certain Primi Visconti, dont nous avons parlé plus haut, le même qui a laissé des *Mémoires*, Bolonais d'origine et que Saint-Simon malmène un peu en le qualifiant d' « Italien subalterne, théâtin renié, d'homme à tout faire, mais avec de l'esprit », se trouva introduit à Versailles par M. de Vendôme. Comme il était graphologue émérite et capable, au premier examen d'un billet, de peindre un personnage ou de définir un caractère, il reçut des seigneurs avantageux et des plus coquettes et belles dames le meilleur accueil.

La comtesse de Soissons, Monsieur et même Madame, entre autres curieux de qualité, assurèrent son succès et lui firent fête; mais il était un triomphe plus complet encore que devait remporter Primi. C'est quand le Roi, à la requête et sur le conseil de Madame, lui demanda de qui pouvait bien être

l'autographe qu'il lui vint placer sous les yeux et dont l'écriture avait furieusement de l'air de celle de Sa Majesté. Stylé par Vendôme, qui avait éventé d'avance l'épreuve à laquelle le Roi voulait soumettre son protégé, Primi répondit, avec le plus d'assurance et même d'audace qu'il se peut, que l'écriture de ce papier était celle « d'un vieil avare, d'un fesse-mathieu, d'un homme enfin incapable de jamais rien faire de beau et de bon ». Convaincus que c'était là un autographe de la main du Roi, les courtisans, qui entendirent ces paroles pour le moins irrespectueuses, étaient consternés de l'insolence d'un maraud tout au plus bon à faire bâtonner par les valets ou par les Suisses. Cependant le Roi, qui le prenait moins mal, lui qui ne haïssait rien tant à l'ordinaire que le bas et le trivial, en rit cette fois d'un cœur si franc et si libre qu'on crut bien qu'il allait pâmer.

L'écriture du billet était non de lui en effet, mais de M. Rose. Ce qui est piquant est de rappeler à ce propos que M. de Boislisle, dans l'examen auquel il procéda plus tard des lettres de Louis XIV, arriva, — en les comparant à celles de Rose, — à discerner lui aussi, aussi bien que Primi avait pu le faire, les dissemblances les plus frappantes qui se remarquent entre l'écriture même du souverain et celle de son secrétaire. « Le caractère, chez Rose, est plus petit, plus anguleux », en quelque sorte; enfin, « l'imitation généralement bonne ne saurait tromper un œil exercé. »

VIEILLESSE ET FIN DE M. ROSE

A tout prendre, et quelque prévenu d'ailleurs qu'il se fît voir, Primi Visconti avait touché juste : M. Rose, à mesure qu'il avançait en âge, bien que demeuré serviable et obligeant aux uns et aux autres, avait pris un défaut assez laid. Il était devenu ménager de ses biens et deniers au point qu'on le pût dire ladre et avaricieux. Le P. Léonard, à qui l'on doit de posséder plus d'un trait de notre personnage, en rapporte un entre autres des plus pittoresques. C'est, dit-il, que le châtelain de Coye, « se vantait de n'avoir jamais prêté ou emprunté à qui que ce fût »; même, pour éviter de céder à la tentation, il ne portait jamais sur lui que quatre louis d'or et pas de monnaie; si bien que lui, qui se montra jadis, chez le marquis

de Montausier, un divertissant Sganarelle, était devenu, aux environs de quatre-vingt-six ans, un Harpagon quelque peu minable.

Si ce n'eût été cette lésine, dont il donna les marques et qui le portait à retrancher sur tout dans sa maison, à vivre enveloppé d'une vieille robe de chambre de panne verte rapiécée de grands carreaux de drap, enfin très économe et même resserré, il fût demeuré jusqu'au bout fort sortable et digne homme. Cette parcimonie lui fit tort pourtant en ses vieux jours; le pis est qu'il en étendit l'application même aux choses de la médecine et de la religion. Alors que, par suite d'un froid que, vu son grand âge, il avait pris en revenant de Marly, il s'était alité, il refusa tout net de voir le moindre Diafoirus, le moindre Purgon ; mieux même, il signifia aux personnes de son entourage qu'on n'eût point, s'il venait à mourir, à gaspiller d'argent à faire dire des messes pour « le tirer plus vite du purgatoire ». « Je prendrai patience », dit-il. C'est là un fort bon mot, et, comme en témoigne Saint-Simon, la dernière des « saillies et reparties » dont il divertit les curieux avant de quitter ce monde.

A peine trépassé en son hôtel de la rue des Bourdonnais, le samedi 8 janvier 1701, M. Rose fut transporté à Saint-Germain-l'Auxerrois et même inhumé en cette église. Ses contemporains, et d'abord l'Académie qu'il avait tant de fois aidée et défendue, se montrèrent affectés de cette perte ; et jusqu'aux bûcherons et forestiers de sa terre de Coye en Ile-de-France prirent le deuil de ce vieillard quelque peu rude, mais bon au demeurant et resté jusqu'au bout aussi solide et vert qu'un chêne. Pour les roses, de l'espèce de Provins, c'est-à-dire doubles et fleuries à souhait, on ne put, comme c'était l'hiver, — pour les lui dédier à son heure suprême, — en cueillir dans son marquisat. Seulement celles qui étaient peintes dans ses armes furent taillées et placées en son cercueil comme le dernier bouquet et l'hommage de ceux qui regrettaient ce bonhomme si docte et plaisant et lui survivaient : Boileau, Perrault et Choisy, puis celui-là que, pendant dix lustres, il avait servi avec tant de zèle, un dévouement inaltérable, le Roi d'abord, le Roi.

EDMOND PILON.

LE DOCTEUR SCHMIDT

ET

LA VIE DES ANGUILLES

L'illustre naturaliste danois, le docteur Johannes Schmidt, n'est connu du public que par sa découverte des extraordinaires migrations accomplies par l'anguille, ce poisson commun qui paraît n'être qu'un hôte sédentaire et banal de nos rivières et de nos étangs. Les travaux du docteur Schmidt ont démontré qu'en réalité l'anguille est un poisson né en mer, qui y passe son enfance, vit pendant sa jeunesse en eau douce, et, dès qu'il est adulte, repart pour la haute mer, s'y reproduit et meurt au point où il était né dix ans auparavant, à six mille kilomètres de nos côtes. Pour arriver à élucider les diverses étapes de cette odyssée, il a fallu au docteur Schmidt une somme incroyable d'ingéniosité, de patience, d'énergie. Il a mis en œuvre une série de méthodes d'investigation entièrement nouvelles pour réaliser une découverte de premier ordre, non seulement en elle-même, mais aussi par ses conséquences dans l'ensemble de nos connaissances sur la vie dans les profondeurs des mers, et sur la philosophie générale de la nature.

Il faut encore remarquer que si l'histoire de l'anguille est la découverte la plus en vue du docteur Schmidt, il en a accompli beaucoup d'autres aussi intéressantes pour les naturalistes, bien que moins sensationnelles. Il ne sera possible dans cet article que d'en donner un aperçu rapide, car elles sont trop techniques pour être exposées en détail.

Mais il est nécessaire de mettre en relief un point caractéristique des méthodes du docteur Schmidt : jamais une de ses découvertes ne fut due au hasard. Tous ses travaux, avant d'être entrepris, ont été longuement médités, le plan d'exécution strictement préparé, les lacunes à combler soigneusement définies. Son esprit précis, à tournure mathématique, ne supportait pas l'à peu près ; il lui fallait une base solide d'où il faisait partir des sillons qu'il n'allongeait qu'après en avoir, de proche en proche, vérifié la valeur et l'utilité.

J. Schmidt fut un grand naturaliste. Sa mort prématurée est certainement la conséquence des fatigues occasionnées par un labeur ininterrompu, par ses croisières multiples et des séjours prolongés tantôt dans des régions glacées, tantôt dans des pays tropicaux malsains. Sa santé, usée avant l'âge, ne put résister aux atteintes d'une grippe, compliquée d'anciennes lésions cardiaques, qui le terrassa en quelques jours à Copenhague, le 26 février 1933. Sa mort fut un deuil national pour le Danemark ; elle fut vivement ressentie par les savants et les amis qu'il comptait dans tous les pays, et particulièrement en France.

Schmidt n'avait que cinquante-six ans ; malgré toutes ses découvertes, il ne considérait pas son œuvre comme terminée. Il laisse un grand nombre de travaux inachevés, de recherches ébauchées. Ses disciples sauront coordonner ses innombrables observations, et en tirer les conséquences auxquelles leur maître se proposait de les faire aboutir.

La grande réputation du docteur Schmidt avait fait rechercher sa collaboration dans maints conseils scientifiques ; il était vice-président du Conseil international pour l'exploration de la mer, directeur du laboratoire Carlsberg, membre de la Commission internationale pour l'exploration de la Méditerranée, membre du Conseil de l'Institut océanographique de Paris, et d'autres encore.

Schmidt possédait au plus haut point une qualité que l'on refuse trop souvent, bien à tort, aux savants. Il avait un charmant caractère, serviable et généreux, ce qui ne l'empêchait pas d'être en même temps un chef résolu, énergique, mais juste. Son équipage était fier de lui et prêt à tous les dévouements, comme il l'a bien montré. Partout où il a passé il a su se créer des amis, toujours prêts à l'aider dans ses tra-

vaux. Il se faisait un plaisir de montrer ses incomparables collections scientifiques aux naturalistes qui lui en exprimaient le désir. Que d'heures intéressantes j'ai passées à les étudier, presque chaque année depuis la guerre, dans sa jolie et hospitalière maison de Valby !

LE DOCTEUR JOHANNES SCHMIDT

Johannes Schmidt naquit le 2 janvier 1877 à Joegerpris, petite ville de Seland, peu éloignée de Copenhague ; il fit ses études à l'Université de cette capitale, où il obtint en 1903 le titre de docteur en philosophie. Ses premières recherches eurent pour objet l'étude des plantes microscopiques et des bactéries ; il publia ensuite une flore des algues du Danemark et de l'Islande.

En 1899-1900, il fit partie, en qualité de botaniste, d'une mission au Siam, où il étudia les palétuviers, ces arbres singuliers qui, dans les pays tropicaux, vivent à moitié immergés dans la mer. C'est ce travail qui lui servit de thèse pour le doctorat. Il rapporta aussi de cette mission la première flore siamoise qui ait été publiée.

En rentrant en Europe, pendant son passage par la mer Rouge, il récolta de nombreux échantillons d'algues microscopiques flottantes, dont, avec la collaboration de son ami, le professeur Ostenfeld, mort tout récemment, il donna un important catalogue illustré. A son retour, il fut nommé assistant à la station de biologie marine danoise, et chef des travaux de microscopie à l'École polytechnique de Copenhague.

Cette station de biologie possédait un petit navire, le *Thor*, aménagé pour les recherches océanographiques à petite distance ; Schmidt prit part aux croisières, puis bientôt fut appelé à les diriger, et de 1903 à 1911, chaque année, il effectua des voyages de plusieurs mois autour de l'Islande et des îles Féroé, dans la mer du Nord et la Méditerranée, en vue d'études sur la reproduction de divers poissons. C'est à la suite de ces croisières qu'il publia d'importants travaux sur les larves de divers poissons commerciaux de la famille des gades (morue, merlan, etc...) dans l'Atlantique septentrional.

Au cours d'une exploration des îles Féroé, en 1904, il captura la première larve d'anguille qui ait été rencontrée dans

l'Atlantique, découverte qui fut le point de départ des mémorables travaux qui devaient illustrer le savant danois et ouvrir des horizons tout nouveaux à la science de la vie dans les mers.

Pour faire comprendre la portée de cette découverte et la suite de cet exposé des travaux du docteur Schmidt, il est nécessaire de résumer diverses questions préliminaires qui vont nous amener à l'histoire de l'anguille d'Europe, telle qu'elle résulte des découvertes du docteur Schmidt et de quelques-uns de ses devanciers.

LA QUESTION D'ORIGINE

La question de la reproduction des anguilles est une des plus vieilles qui aient excité la curiosité, la sagacité et l'imagination des anciens naturalistes : Aristote s'en est préoccupé il y a quelque deux mille ans. Personne n'avait jamais vu les œufs de ces poissons chez lesquels on n'arrivait à distinguer ni mâles ni femelles ; on avait seulement constaté qu'à certaines saisons, de petites anguilles noires, guère plus grosses qu'un crin, remontaient les cours d'eau. Ne sachant d'où elles sortaient, on répandait sur leur compte les fantaisies les plus diverses ; on pensait, par exemple, qu'elles étaient nées par génération spontanée, de la vase des rivières. Ceci dura des siècles.

Ce n'est qu'en 1897 que deux éminents naturalistes italiens, Grassi et Calandruccio, découvrirent l'origine réelle des jeunes anguilles. Ils trouvaient en abondance dans le détroit de Messine un petit poisson bizarre, à tête minuscule, plat, ayant soixante-quinze millimètres de long et un contour analogue à celui d'une feuille de saule ; il est complètement transparent, à un tel point qu'il est impossible de reconnaître dans un réservoir d'eau la présence de cet animal cristallin ; seuls deux très petits yeux noirs décèlent sa présence au naturaliste averti. Ce singulier animal a reçu le nom de *Leptocéphale*. Les savants italiens reconnurent qu'à la suite d'une métamorphose compliquée ce leptocéphale se transforme en une petite anguille. Ils en tirèrent cette conclusion que les anguilles des fleuves méditerranéens viennent se reproduire dans les eaux profondes du détroit de Messine, que leurs larves y

vivent sur le fond, et de là, ramenées à la surface par les courants marins, se disséminent dans les embouchures des fleuves tributaires de la Méditerranée pour se répandre de proche en proche dans les rivières et les étangs européens. Mais cette théorie, tout en contenant une part de vérité, était, comme on va le voir, entachée d'énormes erreurs ; en outre, elle n'expliquait pas comment les cours d'eau non tributaires de la Méditerranée pouvaient renfermer des anguilles.

Les savants italiens avaient trop tôt abandonné le terrain solide des faits précis et s'étaient laissé entraîner par leur imagination. Pendant dix-huit ans, tous les naturalistes ont considéré le problème de l'anguille comme résolu par Grassi et Calandruccio et personne ne s'en occupa plus.

C'est alors qu'apparaît la découverte par Schmidt d'une larve leptocéphale aux îles Féroé en 1904. Ce fait, d'apparence insignifiant, fut, pour le savant danois, un trait de lumière. Il comprit que la théorie des savants italiens sur la migration des anguilles était inadmissible. Il n'était pas, en effet, vraisemblable que la larve des Féroé qui avait soixante-quinze millimètres de long, comme celles de Messine, fût partie de ce détroit, ait franchi les courants contraires du détroit de Gibraltar, contourné toute l'Europe occidentale, sans subir le moindre changement, pour venir finalement se faire prendre aux îles Féroé. Schmidt en conclut que cette larve ne venait pas de Messine, mais d'ailleurs et que les anguilles de l'Europe ont une tout autre origine ; il en arriva à penser que même celle des fleuves méditerranéens ne viennent pas de Messine.

Il restait à le démontrer.

Ainsi donc la question de l'origine des anguilles d'Europe, que l'on considérait comme résolue, renaissait de ses cendres. Schmidt résolut de la reprendre et il employa plusieurs années à établir un plan de croisières. Mais, selon ses habitudes de précision, il ne se fiait pas au hasard de captures heureuses; il voulut par des études préalables, minutieuses, se rendre compte d'abord des conditions dans lesquelles vivent ces larves, c'est-à-dire la nature des eaux de l'Atlantique, la marche des courants, en un mot faire l'hydrographie, aussi poussée que possible, de cet océan.

Partant de l'unique larve leptocéphale capturée aux Féroé,

il estima que ce frêle animal, dépourvu de puissants moyens de natation, était incapable d'accomplir par ses propres forces un voyage au long cours et qu'il avait dû être véhiculé par un courant; or le seul qui existe dans la région des îles Féroé vient de l'ouest, c'est-à-dire de la direction de l'Amérique. Il en conclut qu'en remontant ce courant, il rencontrerait d'autres larves de plus en plus jeunes et par conséquent de plus en plus petites, à mesure qu'il se rapprocherait davantage du lieu de leur naissance. Il s'agissait en somme de jalonner leur route à travers l'Atlantique jusqu'à la région inconnue d'où elles étaient parties. Toutes les larves recueillies pendant plusieurs années dans les eaux européennes ayant invariablement soixante-quinze millimètres, jamais plus, devaient avoir leur taille définitive; il fallait donc en chercher de plus petites vers l'ouest. Cela paraît une idée très simple pouvant s'appliquer à toutes sortes d'animaux flottants; c'est en effet ce qui fut fait plus tard quand il s'agit de trouver le lieu de ponte de la morue. Restait à appliquer ce programme si patiemment élaboré; cela devait durer dix-huit ans.

Si l'on veut se rendre compte des difficultés à surmonter, il faut songer que les leptocéphales sont absolument transparents et invisibles dans l'eau, que plus ils sont petits, plus la difficulté de les trouver augmente et, — anticipons sur la suite des événements, — qu'à leur naissance ils ont seulement quatre millimètres, et éclosent vers mille mètres de profondeur, à six mille kilomètres des côtes d'Europe.

Ces faits montrent quelle patience, quelle ingéniosité il fallut au docteur Schmidt pour rechercher dans ces conditions ces larves invisibles, en collectionner une quantité suffisante pour avoir des précisions et en tirer des conclusions fermes en éliminant le plus possible tout ce qui tient au hasard des circonstances.

VOYAGES ET MÉTAMORPHOSES DE L'ANGUILLE D'EUROPE

Cela étant exposé, il nous faut maintenant résumer l'histoire de l'anguille d'Europe telle que, grâce aux découvertes du docteur Schmidt, nous pouvons la concevoir désormais avec certitude.

Comme disent les mathématiciens, supposons le problème résolu.

L'œuf de l'anguille d'Europe est une petite sphère transparente d'environ un millimètre de diamètre; il est pondu vers mille mètres de profondeur dans une région de l'Atlantique comprise entre les îles Bermudes et l'extrémité occidentale de la mer des Sargasses qui occupe le centre de l'Atlantique septentrional tropical. Cette mer, qui a une étendue de cinq cent mille kilomètres carrés environ, doit son nom aux innombrables touffes de ces algues qui flottent à sa surface.

De cet œuf microscopique sort une petite larve transparente, semblable à un petit bout de fil de verre de quatre millimètres, tellement faible et fragile qu'elle est incapable de se nourrir. Elle est un peu plus légère que l'eau grâce à une petite goutte d'huile qu'elle renferme, ce qui la fait monter lentement vers la surface de la mer éclairée et chauffée par le soleil. Bientôt elle commence à s'alimenter de petites algues microscopiques et sur sa tête apparaissent deux petites taches pigmentées noires et argentées, qui sont des yeux. La larve a alors environ six millimètres de long, ou, comme disent les naturalistes, elle est âgée de six millimètres.

Ces petits leptocéphales font partie du plancton superficiel, foule nageante de petits êtres entraînés par les courants de l'Atlantique, branches ultimes du Gulf Stream, ou nappe montante de la transgression d'été, ou par l'action des vents dominants allant de l'ouest à l'est; ces diverses forces peuvent d'ailleurs se combiner.

Les leptocéphales ont grandi en route. En deux ans ils arrivent au large des côtes de l'Europe et de l'Afrique du nord, depuis le sud du Maroc jusqu'au nord de la Norvège: beaucoup franchissent le détroit de Gibraltar et pénètrent dans la Méditerranée. Toutes ces larves de deux ans ont soixante-quinze millimètres de long.

La plus grande partie de leur voyage est terminée; elles ont parcouru six mille kilomètres et elles ont encore leur forme plate et leur transparence. Mais elles ne sont pas au bout de leurs tribulations: il leur faut maintenant se préparer à subir une première métamorphose.

La larve commence par changer de forme; elle perd son contour foliacé et plat pour devenir cylindrique et sensible-

ment plus courte. En même temps, elle perd sa transparence et devient opalescente, puis ensuite opaque. Jusqu'ici, le leptocéphale n'avait pas de sang; maintenant il s'en forme qui, étant rouge, se répand dans de fins capillaires et l'animal devient rose. Il ressemble dès lors à un petit ver de terre rose. Que s'est-il donc passé ? Les tissus de la larve ont été rongés, détruits par des cellules spéciales, les phagocytes, qui se sont gorgées de leurs débris, les ont digérés et ont employé les matériaux provenant de ce travail à reconstruire de nouveaux tissus, de nouveaux organes; ils ont rebâti un animal neuf sur un autre plan.

Les petits vers roses attendent au large des côtes un moment favorable pour s'en approcher; ils choisissent une nuit sombre, surtout au printemps, quand le temps est mauvais, pour se précipiter en foule dans les estuaires des fleuves. Les pêcheurs connaissent cette habitude et capturent en grande quantité, au moyen de havenaux en toile ou de simples paniers, ces petits animaux qui, sur nos côtes de la Charente ou de la Gironde, sont connus sous les noms de civelle ou de piballe. Ces petits poissons, dont il faut environ deux mille pour faire un kilogramme, se vendent fort cher sur les marchés et sont exportés en quantités considérables en Espagne.

Mais ces piballes roses ne sont pas encore des anguilles; il leur faut subir une nouvelle métamorphose. Leur peau se couvre un peu plus tard de pigment vert foncé, leur corps s'allonge, leurs mouvements s'accélèrent, leurs nageoires se développent, leurs organes se modifient encore une fois; enfin, au bout de quelques jours, elles sont devenues de toutes petites anguilles qui n'ont plus qu'à grandir. Elles ont mis trois ans environ à parvenir à cet état, depuis leur naissance aux îles Bermudes. Mais elles n'ont encore accompli que la moitié de leur odyssée; elles sont maintenant des enfants qui vont accomplir leur croissance et leur adolescence en eau douce, jusqu'au moment où, arrivant à l'âge adulte, elles repartiront pour un nouveau et dernier voyage.

La troupe immense des petites anguilles, qui réside encore dans l'estuaire des fleuves, se divise en deux groupes; l'un reste dans les étangs et les marais du littoral; ces anguilles grandissent et, en cinq ou six ans, elles atteignent cinquante centimètres; elles sont destinées à devenir des mâles, mais

rien dans leur apparence ne l'indique. L'autre groupe continue à remonter le fleuve et se divise en rameaux qui s'engagent dans les rivières, les ruisseaux, les étangs, dans l'intérieur des pays, souvent à de très grandes distances de la mer. Au bout de six ans, ces anguilles ont beaucoup grandi et peuvent atteindre un mètre : ce sont de futures femelles. Ces poissons se font remarquer par leur voracité ; toute proie animale leur est bonne ; mais c'est surtout pendant la dernière année de leur vie fluviale que leur appétit devient formidable. Ces anguilles accumulent ainsi dans leurs tissus des réserves de graisse, destinée à former leurs œufs et à fournir l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'une dernière métamorphose et d'un ultime voyage.

Pendant les derniers mois de leur séjour en eau douce, les anguilles se transforment profondément. Leur ventre, vert bronzé jusqu'alors, devient blanc, d'où le nom d'Anguilles argentées par lequel on les désigne sur les marchés où elles abondent en automne. Leurs yeux grossissent beaucoup et prennent un des caractères les plus frappants des poissons des grandes profondeurs marines ; leurs nageoires changent de forme et grandissent, indice d'un genre de vie plus actif ; leurs organes reproducteurs deviennent apparents.

Les anguilles commencent alors à quitter les étangs et les ruisseaux, et même on en trouve errant à travers champs à la façon des couleuvres, à la recherche d'un canal pouvant les conduire à une rivière voisine. Elles descendent les fleuves et aboutissent enfin à la mer, groupées souvent en bandes considérables. Arrivée à la côte, la troupe des femelles rencontre dans les estuaires les mâles qui depuis cinq ans n'ont pas quitté ces régions et ils partent de compagnie pour la haute mer, nageant rapidement en ondulant sur le sol abyssal ou à travers les eaux profondes. Toutes ces anguilles, qu'elles partent du Maroc, de l'Europe centrale, de la Méditerranée ou de la Norvège, convergent vers un point unique, en passant sous la mer des Sargasses : la région au sud-ouest des îles Bermudes.

Elles mettent six à huit mois pour y arriver. En cours de route, leurs glandes reproductrices se sont développées aux dépens de leur réserve de graisse, car elles ne se nourrissent

plus; elles s'accouplent, pondent et meurent épuisées, probablement aussitôt après, car on n'a jamais capturé une anguille ayant pondu. Les œufs éclosent et nous voici revenus au point de départ de la larve dix ans plus tôt; celle-ci a fait alors 6000 kilomètres en surface et 6000 autres en profondeur pour y revenir pondre et mourir.

Certes ce récit est compliqué, mais il le serait encore bien plus s'il avait fallu énumérer les difficultés, les objections que le docteur Schmidt a dû résoudre avant de rendre irréfutable l'histoire fantastique de l'anguille d'Europe. Ce n'est pas sans peine qu'il est arrivé à convaincre les savants italiens de l'erreur de Grassi; il fit à plusieurs reprises des croisières en Méditerranée pour accumuler les preuves favorables à sa thèse, et montrer que les leptocéphales de Messine viennent, comme les autres, de l'Atlantique par Gibraltar.

LE PROBLÈME DE L'ANGUILLE D'AMÉRIQUE

Il se produisit au cours des recherches de Schmidt une autre complication dont il est nécessaire de dire quelques mots, ne serait-ce que pour faire ressortir une fois de plus sa patience et son ingéniosité. Il a pu en venir à bout et résoudre en même temps que le problème de l'anguille d'Europe celui de l'anguille d'Amérique qui se posait de la même façon.

Aux États-Unis et au Canada on trouve dans tous les cours d'eau tributaires de l'Atlantique une anguille (*anguilla rostrata*) qui, à première vue, est identique à celle d'Europe (*anguilla vulgaris*). Mais les zoologistes ont remarqué des différences importantes dans leur structure, notamment dans le nombre de leurs vertèbres.

Les deux espèces se reproduisent au moyen de larves leptocéphales, mais les naturalistes américains ignoraient où leur anguille allait se reproduire. C'est Schmidt qui a découvert cette région dans l'Atlantique. Il avait remarqué que dans la mer des Sargasses on capturait deux sortes de leptocéphales mélangés qui ne différaient d'ailleurs que par le nombre de leurs vertèbres. Il n'est pas inutile de remarquer en passant quelle difficulté il y a à compter exactement, sur des larves transparentes d'environ deux centimètres, le nombre, qui dépasse cent dix, de vertèbres également transparentes;

or il n'y a que quelques unités de différence entre les deux espèces. Ajoutons encore qu'il ne suffisait pas de les compter chez quelques individus, il fallait en vérifier des centaines pour arriver à des conclusions précises. C'est là un des plus caractéristiques exemples de la valeur de la biométrie dont Schmidt a tiré un si intéressant parti dans un grand nombre de ses travaux.

En suivant de proche en proche la marche des larves de l'anguille américaine, le lieu de leur naissance a fini par être découvert un peu plus au sud et à l'ouest des îles Bermudes, plus près de la côte des États-Unis que celui de l'anguille d'Europe. Il s'agit encore là d'une fosse profonde de l'Atlantique offrant à peu près les mêmes conditions que l'autre. L'anguille d'Amérique subit les mêmes métamorphoses, mais comme elle ne naît pas très loin de ce continent son voyage ne dure qu'un an, après quoi elle se transforme en civelle et en adulte qui pénètre dans les fleuves américains.

Ici le lecteur se pose une question, la même que s'est posée le docteur Schmidt. Pourquoi les anguilles font-elles pour aller pondre de tels voyages, alors que d'autres membres de leur famille, les congres par exemple, ne font que des trajets restreints ou même pondent près des côtes sans migrations? Il résulte des travaux du savant danois, non seulement dans l'Atlantique, mais dans tous les autres océans, que seules les anguilles ne peuvent se passer de conditions spéciales, très strictes, de la nature des eaux auxquelles les autres poissons sont indifférents; il en est de même du temps de leur jeunesse qui doit inéluctablement se passer en eau douce. Elles voyagent jusqu'à ce qu'elles aient trouvé à leur portée, dans des fosses très profondes, des eaux à température élevée, à forte salure. Si, dans les limites que leur force leur permet d'atteindre, ces conditions ne se trouvent pas réunies, alors elles ne peuvent se reproduire. C'est pour cette raison que d'immenses continents, comme tout le versant occidental de l'Amérique, sont dépourvus d'anguilles; en effet, dans la partie américaine du Pacifique il n'y a pas de fosses convenables à proximité. Il en est de même dans l'Atlantique sud; c'est pourquoi tous les fleuves tributaires de cet océan dans l'Amérique du Sud et dans l'Afrique jusqu'au Sénégal, sont complètement dépourvus d'anguilles.

Quand une telle fosse existe, les anguilles y retournent de génération en génération, par suite de l'hérédité, comme les oiseaux migrateurs, qui, selon les saisons, font des voyages aller et retour immenses pour aller pondre, puis hiverner.

Laissons maintenant cette extraordinaire migration des anguilles, nous y reviendrons un peu plus loin.

VINGT-CINQ ANS DE CROISIÈRES

Il nous faut maintenant exposer par quels moyens le docteur Schmidt a pu effectuer au loin, pendant vingt-cinq ans, des croisières et des expéditions de longue durée qui nécessitent plusieurs navires et beaucoup d'argent.

Le premier de ses navires, dont nous avons déjà cité le nom, fut le *Thor*. C'était un petit vapeur de la marine royale danoise, de 90 tonnes, destiné aux recherches hydrographiques sur le plateau continental, c'est-à-dire dans les eaux littorales de l'Europe, de la mer Baltique à la Méditerranée. Son faible tonnage ne permettait ni les longs voyages ni des installations suffisantes à bord. Après avoir été utilisé de 1903 à 1911, il fut abandonné.

Les problèmes soulevés par la découverte par Schmidt de la larve d'anguille aux îles Féroé déterminèrent la commission danoise des pêcheries à confier au savant naturaliste des recherches de grande envergure, d'autant plus que l'anguille est capturée en grande quantité en Danemark et fait l'objet d'un important commerce. Le programme des croisières comportait des pérégrinations diverses à travers l'Atlantique. En attendant la construction d'un navire spécial, une compagnie de navigation danoise prêta gratuitement un petit navire à deux mâts, le *Margrethe*, qui fit en 1913 une croisière mouvementée.

Parti des îles Féroé, il fit de nombreux crochets dans la mer des Sargasses et arriva aux Antilles où il fit naufrage sur la côte de l'île Saint-Thomas. La population d'un petit village du littoral participa avec un grand dévouement au sauvetage du personnel et du matériel. Mais, le lendemain, on constata que les habitants étaient dans un profond état d'ivresse : les sauveteurs avaient bu tout l'alcool où étaient conservés les précieux échantillons de poissons et autres animaux. Cette courte

croisière du *Margrethe* avait procuré assez de renseignements pour montrer que la solution du problème de l'anguille était désormais en vue. Il était évident qu'il fallait continuer les croisières, mais la grande guerre survint et tous les projets furent suspendus.

Ici se place une observation importante. Le docteur Schmidt avait su intéresser à ses recherches diverses personnalités éminentes : le prince Valdemar de Danemark, le prince Georges de Grèce, le commodore Drechsel. Sous leur influence, les compagnies de navigation danoises, celles de pêche, les navires de la marine royale, avaient été chargés de faire, en cours de route, quelques observations océanographiques simples et de pêches de plancton à la surface. Ainsi s'accumula une foule de documents qui, classés et juxtaposés, apportèrent une contribution préalable précieuse au grand travail que méditait le docteur Schmidt. Il a dressé une carte de l'Atlantique où ces observations bénévoles ont été pointées par centaines ; elle est vraiment impressionnante.

Les années d'après guerre furent employées à la reprise des préparatifs en vue de poursuivre les croisières. En 1920, la Compagnie de l'Est asiatique danois mit à la disposition de la commission des pêches un shooner à quatre mâts de 550 tonnes, le *Dana*, que nous appellerons le *Dana Ier*. Il fut utilisé pendant les années 1920 et 1921 à effectuer deux croisières dans l'Atlantique nord et la mer des Sargasses. Les matériaux de toute sorte rapportés de ces expéditions étaient fort importants et firent encore faire un pas vers la solution du problème en restreignant de plus en plus l'aire des recherches dans l'ouest de la mer des Sargasses.

Pendant ce temps la marine royale danoise transformait un navire releveur de mines en navire de recherches scientifiques. C'était le *Dana II*, de 360 tonnes seulement, auquel, malgré sa petite taille, était réservée une brillante carrière, qui d'ailleurs n'est pas terminée.

La première croisière du *Dana II* eut pour but l'étude des animaux flottants, autrement dit du plancton de grande profondeur, dans la région de l'Atlantique précédemment circonscrite où Schmidt pensait trouver l'œuf de l'anguille d'Europe, entre les îles Bermudes et la mer des Sargasses ; il voulait aussi élucider le problème de l'anguille d'Amérique. Le *Dana* quitta

Copenhague le 30 août 1921 et n'y rentra que le 11 juillet 1922, après avoir parcouru les mers d'Europe, du nord de l'Afrique, la Méditerranée, les îles du Cap Vert, la Guyane, les Antilles, et fait une courte mais importante incursion dans le Pacifique par le canal de Panama ; puis il revint par la Floride, les Bermudes, la mer des Sargasses et les Açores.

Au cours de cette longue croisière, d'innombrables échantillons scientifiques furent accumulés ; ils forment avec ceux des expéditions précédentes une incomparable mine de documents sur la faune des grandes profondeurs océaniques. Ces matériaux ont été répartis entre divers spécialistes chargés d'en faire l'étude ; pour ma part, j'ai examiné plus de 30 000 céphalopodes dont beaucoup étaient absolument inconnus, et j'ajoute que les croisières suivantes m'en ont apporté beaucoup d'autres. Mais ces admirables collections ne représentent qu'une partie des résultats des croisières du docteur Schmidt : elle ont fourni une documentation de premier ordre pour l'hydrographie, la composition chimique et physique des diverses couches d'eau des océans, la marche des courants. Le but principal des croisières était atteint ; le docteur Schmidt avait trouvé au sud et au sud-ouest des îles Bermudes le lieu de reproduction des anguilles d'Europe et d'Amérique.

De 1924 à 1927 le *Dana II* fit chaque année de nouvelles croisières aux îles Féroé, en Islande, au Groënland. Il s'agissait d'étudier d'autres questions, notamment les races et les migrations compliquées de la morue ; nous y reviendrons brièvement un peu plus loin.

Mais l'infatigable docteur Schmidt ne se tenait pas pour satisfait de sa brillante découverte, qui suffirait pourtant à la gloire d'un naturaliste. Il voulait savoir si les anguilles des autres parties du monde se comportent comme celles de l'Atlantique et obtenir ainsi une confirmation de ses observations. Une question préalable se posait. Les anciens naturalistes avaient décrit ou simplement signalé des anguilles dans les cours d'eau de pays divers. Mais on n'avait sur elles que des données éparses, insuffisantes ou contradictoires. Il fallait donc, avant de chercher à connaître les larves de ces animaux, être fixé sur leur nature exacte à l'état adulte, connaître avec précision les caractères distinctifs de chaque espèce, pour ne pas confondre leurs larves. Schmidt se rendit

dans les principaux musées et étudia leurs collections d'anguilles ; il se fit envoyer celles des musées où il ne pouvait aller et finalement reconnut l'existence de 18 espèces d'anguilles nettement différentes. Cependant cette documentation établie sur des échantillons conservés ne lui parut pas encore suffisante. Il entreprit, en 1926, avec Mme Schmidt, un voyage préparatoire en Australie, en Nouvelle Zélande et à Tahiti. Il tira de cette nouvelle étude une foule d'observations qui fixèrent les caractères anatomiques et l'extension géographique de chacune de ces anguilles exotiques du Pacifique.

L'EXPÉDITION DU DANA II AUTOUR DU MONDE

Rentré à Copenhague, après avoir établi le bilan de toutes ces connaissances, précisé les lacunes à combler, il entreprit une croisière autour du monde.

Il est impossible, dans ce trop court exposé de l'œuvre du docteur Schmidt, de résumer même sommairement ce mémorable voyage. Je ne puis que renvoyer au magnifique volume où Schmidt a raconté et abondamment illustré son odyssée et donné un rapide aperçu des résultats obtenus. Ce livre passionnant est, malheureusement pour nous, écrit en danois. Il serait vivement à désirer qu'une traduction française en fût donnée.

Le *Dana II* dans cette expédition parcourut 121 000 kilomètres; plus de 600 stations océanographiques complètes, avec sondages par le son, prises d'eau, de températures et de densités, furent exécutées, en même temps que d'innombrables pêches jusqu'à 5 000 mètres de profondeur. Le *Dana* quitta Copenhague en juin 1928 et n'y rentra qu'en juin 1930, sans autres escales que celles nécessaires au ravitaillement. Les opérations dans les mers tropicales sur ce petit navire surchauffé, surtout dans la région de Sumatra, furent particulièrement pénibles ; chacun des membres de l'expédition fut plus ou moins malade, et il est vraisemblable que la mort prématurée de Schmidt fut la suite des fatigues qu'il eut alors à supporter. Il en fut de même pour le médecin du bord, le docteur Andersen qui, gravement malade, dut quitter l'expédition et rentrer à Copenhague où il mourut peu après.

Le navire suivit rapidement le littoral européen, fit la tra-

ditionnelle incursion dans la Méditerranée, puis traversa l'Atlantique, Panama et le Pacifique en ligne droite jusqu'aux îles Marquises, où commençait seulement le programme spécial de la croisière. Notons qu'il était inutile d'entreprendre des recherches dans le voisinage du versant pacifique de l'Amérique, dont, comme il a été dit plus haut, les fleuves et rivières tributaires du Pacifique sont totalement privés d'anguilles.

A partir des îles Marquises commence une série compliquée de crochets à travers le Pacifique équatorial dont voici quelques jalons : Tahiti, Samoa, Fidji, Nouvelle Calédonie, une grande boucle autour de la Nouvelle Zélande. Signalons un fait intéressant ; à l'île Stewart, dans une région sud-tropicale, le docteur Schmidt a découvert une zone marine où la température des eaux est aussi basse que dans celle, sub-polaire, des îles Féroé et contient une faune de mer froide.

Le *Dana*, gagnant Sydney, traverse la mer de Célèbes, longe le nord de Bornéo et remonte jusqu'à l'Indochine. Notons en passant la visite que fit le docteur Schmidt à la magnifique station océanographique française de Nha-Trang en Annam. Il arrive ensuite à Formose et à Changhaï, point le plus septentrional atteint dans le Pacifique. De là le *Dana* redescend aux îles Philippines, explore les îles de la Sonde, la Nouvelle Guinée et pénètre dans l'Océan indien où il exécute bon nombre de circuits à l'ouest de Java et Sumatra. Il découvre et explore une fosse très profonde bordant l'archipel des îles Mantavei, dont il sera question plus loin en raison des découvertes qui y furent faites. Traversant, par Ceylan, l'Océan indien, il gagne les îles Seychelles, croise entre Madagascar et la côte africaine dans le canal de Mozambique, passe par le cap de Bonne Espérance, remonte l'Atlantique par Sainte-Hélène, arrive à Gibraltar. Il fait encore une incursion très intéressante en Méditerranée, et enfin, après une dernière escale à Boulogne, dont il sera encore question plus loin, il rentre à Copenhague après deux ans d'absence. Ainsi se trouvait bouclée cette immense boucle par un petit navire de 360 tonnes, prouesse qu'il n'est pas sans intérêt de signaler pour montrer qu'avec un petit navire, des marins dévoués et expérimentés et des savants entêtés, tout animés d'un amour intense pour la science et leur pavillon, on peut faire de

grandes découvertes. Nous en avons heureusement en France un exemple aussi caractéristique : le *Pourquoi-pas* du commandant Charcot.

Examinons maintenant quelques points plus particulièrement intéressants de l'immense voyage du *Dana II*. Et d'abord Tahiti. Cette petite île célèbre par sa, et ses beautés, est aussi remarquable à un tout autre point de vue. On y trouve trois espèces d'anguilles, alors qu'il n'y en a qu'une seule pour toute l'Europe ; deux d'entre elles atteignent deux mètres de long, cinquante centimètres de tour et dépassent trente kilogrammes. Elles sont très voraces et les indigènes les pêchent pour s'en nourrir et pour en préserver leurs canards dont elles font une ample consommation. Des légendes courent sur ces anguilles ; il est recommandé de parler bas dans le voisinage des lacs où elles habitent, parce qu'elles ont de grandes oreilles et entendent tout ce qu'on dit. Ces oreilles sont leurs nageoires pectorales qui se développent beaucoup à l'époque où ces anguilles vont partir pour leur mystérieux voyage nuptial.

Le docteur Schmidt aurait voulu visiter une île au nord de la Nouvelle-Guinée, où il espérait trouver des indications sur les anguilles de ces parages, mais un incident tragique supprima cette visite. Dans ces pays, le percepteur ne vient pas tous les ans toucher les impôts et, quand il y vient, les indigènes ne le reçoivent pas avec enthousiasme. Mais cette année, les naturels, pour ne pas payer d'impôts, n'avaient rien trouvé de mieux que de manger le malheureux fonctionnaire, d'où représailles et ordre aux Européens de s'abstenir d'aborder dans cette île.

Le nom de l'archipel Mantavei, parallèle à l'île de Sumatra dans l'Océan indien, a été indiqué plus haut. Dans la grande île, tous les cours d'eau qui descendent à la côte de cet Océan, renferment des anguilles ; au contraire, tous ceux qui, sur l'autre versant, se jettent dans la mer de la Sonde en sont totalement dépourvus. Pourquoi cette différence ? C'est qu'entre Sumatra et les îles Mantavei, une fosse profonde de 5 000 mètres s'étend comme une longue cassure de l'écorce terrestre ; les anguilles de Sumatra, et même celles de Ceylan y trouvent les conditions nécessaires à leur reproduction et à la vie de leurs larves leptocéphales. Au contraire, de l'autre côté de l'île, la mer de la Sonde, malgré sa grande étendue, n'atteint pas plus

de 200 mètres de profondeur; aussi, dans les cours d'eau des nombreuses îles qui l'entourent, n'y a-t-il jamais d'anguilles. Dans la grande fosse de Mantavei, on trouve mélangés les leptocéphales des quatre espèces d'anguilles qui peuplent les cours d'eau du versant occidental de Sumatra, mais ils sont beaucoup plus petits que ceux de l'anguille d'Europe et n'ont qu'un court trajet à faire pour venir rejoindre les fleuves de la côte. Ainsi se trouvait confirmée dans l'Océan indien la découverte de Schmidt dans l'Atlantique.

Une autre démonstration devait encore en être donnée dans l'Océan indien, mais de l'autre côté. Toutes les anguilles de Madagascar, des Seychelles, de la Réunion, de Maurice et des fleuves d'Afrique qui se jettent à la mer le long de la côte orientale de ce continent, notamment dans le canal de Mozambique, jusqu'aux approches du cap de Bonne Espérance, viennent se reproduire dans une grande fosse entre Madagascar et les Seychelles. Le docteur Schmidt a retrouvé là leurs larves et les mêmes conditions de leurs métamorphoses.

Il ne reste en réalité qu'une partie du Pacifique où le docteur Schmidt n'a pas pu, faute de temps, arriver à des précisions. Il a trouvé au large de Bornéo, des Philippines, de la Nouvelle-Guinée, une région où il a constaté la présence de jeunes leptocéphales différents des autres, mais il ne les a pas suivis jusqu'au point de leur naissance. Or, dans cette région du Pacifique, se trouvent de grandes fosses; on en connaît qui dépassent 10 000 mètres de profondeur. C'est probablement là que les anguilles de Tahiti, de Samoa, de Nouvelle-Guinée, de Bornéo, et d'autres îles encore, viennent se reproduire. Il aurait fallu prolonger pendant un an au moins la croisière du *Dana* pour en avoir la preuve. Schmidt se proposait d'y revenir; souhaitons à ses disciples d'en trouver le moyen. Au cours de ses pérégrinations en Malaisie, le *Dana* fit de nombreux relevés géographiques qui permettront de corriger les cartes de ces régions; il y a trouvé une fosse océanique dont la profondeur approche de 8 000 mètres.

Toutes ces croisières de longue durée coûtent très cher. Quel est donc le mécène généreux qui soldait de pareilles dépenses? Il faut citer d'abord le gouvernement danois qui fournit le *Dana II* complètement remanié et pourvu d'un

outillage moderne. Il y ajouta, pour cette croisière de deux ans, une subvention qui, à cette époque, correspondait à un million et demi de francs. La fondation Carlsberg donna, de son côté, une somme de trois millions de francs.

Expliquons maintenant ce qu'est cette fondation, qui est une des institutions les plus originales et les plus utiles du monde.

Deux grands brasseurs danois, Jocobsen père et fils, après avoir gagné une énorme fortune dans leur industrie, connue dans tout le Danemark sous le nom de Brasserie Carlsberg, la léguèrent à une institution spécialement créée par eux, l'*Institution Carlsberg*. Ce legs était estimé à 300 millions de francs; les brasseries y étaient comprises. Elles sont administrées par un conseil composé de techniciens et de délégués de l'Académie et de l'Université de Copenhague. Il n'y a ni actions, ni obligations à rémunérer. Les revenus des capitaux et des usines sont partagés de la façon suivante. Une partie va aux œuvres d'assistance pour les ouvriers des usines; une autre va à la Glyptothèque de Copenhague, magnifique musée des beaux-arts, fondé par Jacobsen, et enrichi chaque année par les revenus de la fondation. La troisième part est attribuée à des œuvres scientifiques, en particulier aux magnifiques laboratoires Carlsberg dont le docteur Schmidt était l'un des directeurs, à des publications, des subventions pour des recherches et des missions ; c'est de là que sont venus les trois millions de la grande croisière du *Dana*.

L'ŒUVRE DU DOCTEUR SCHMIDT

J'ai, un peu trop longuement peut-être, exposé l'œuvre si originale et si importante par ses multiples résultats du docteur Schmidt relative à la reproduction des anguilles. C'est elle en effet qui peut le mieux faire connaître, dans le public instruit, l'intérêt de découvertes qui ont eu un énorme retentissement sur nos idées philosophiques et scientifiques ; quel plus intéressant chapitre pourrions-nous trouver dans le « livre de la nature »? C'est cette découverte des invraisemblables pérégrinations de l'anguille qui a répandu le nom de Johannes Schmidt jusque dans la grande presse.

Mais s'il fallait arrêter ici l'exposé des travaux de Schmidt,

ce serait supprimer la moitié de son œuvre et de ses titres de gloire scientifique. Dans des domaines variés il a acquis une réputation mondiale ; mais toute cette partie de son œuvre est beaucoup trop spéciale et technique pour être exposée dans la *Revue* ; je me vois dans la nécessité de la réduire à ses grandes lignes et à quelques détails caractéristiques. Je m'en excuse auprès des biologues qui liront cette notice ; mais ils connaissent certainement l'œuvre du docteur Schmidt, et ils savent où il faut aller chercher ses Mémoires originaux.

Une des grandes questions philosophiques qui préoccupaient le savant naturaliste était celle de l'hérédité ; on en trouve des traces fréquentes au cours de ses travaux sur les anguilles. Mais son esprit clair et positif recherchait toujours la précision, et ne se satisfaisait pas de phrases creuses, d'affirmations *a priori*, sans preuves convaincantes. Il cherchait toujours une base indiscutable dans des mesures mathématiques répétées ; une forme spéciale de la biologie, la biométrie, avait toutes ses préférences et il a su en tirer de remarquables déductions. Ses Mémoires sont remplis de tableaux, de graphiques, de formules, de moyennes établies parfois sur un nombre énorme de mesures. Nous avons vu comment il appliqua cette méthode à la distinction des espèces d'anguilles ; il fit de même pour l'étude d'autres poissons, notamment dans ses mémorables travaux sur la morue.

En vue de recherches plus étendues, à titre d'expérience préliminaire, il entreprit une longue étude d'un poisson vivipare, le Zoarces, qui abonde dans les fjords du Danemark, notamment dans celui de Roskylde qui se termine, à travers l'île de Seeland, à la pittoresque ville de ce nom, dont la cathédrale aux deux longues flèches pointues est le Saint-Denis des souverains danois. Il remarqua que les zoarces vivent par petits groupements, sortes de villages isolés dont les habitants présentent le singulier caractère d'avoir d'autant plus de vertèbres qu'ils vivent plus près de l'entrée du fjord. Cette variation est-elle due à l'hérédité où à l'influence du milieu? De nombreuses expériences et des milliers de mensurations lui montrèrent que l'hérédité presque seule est en cause, et que l'action du milieu n'y entre que pour une part minime. Schmidt entreprit des recherches analogues sur les alevins de la truite ; elles lui donnèrent les mêmes

résultats ; il avait mis en train des expériences du même genre sur le poulet.

Ces travaux étaient en quelque sorte la préface d'une étude de bien plus grande extension sur les différentes races de la morue. Pendant vingt ans les petites croisières du *Thor*, du *Dana*, de quelques bateaux loués, ont eu pour objet de rassembler, sur les bancs, des échantillons de ce poisson, non seulement pour en faire une étude purement scientifique, mais surtout pour en tirer des conséquences avantageuses pour l'industrie de la pêche. On peut penser quel nombre énorme de mesures furent prises sur les poissons capturés au cours de ces croisières, ainsi que ceux que lui procuraient les nombreux correspondants qui s'intéressaient à ces travaux. Ses investigations s'étendaient à tout l'Atlantique boréal, du Spitzberg à la Bretagne, du cap Nord à l'Islande, au Groënland, au Canada, à Terre-Neuve ; elles ont montré qu'il existe plusieurs races de morues, différant les unes des autres par le nombre de leurs vertèbres et des rayons de leurs nageoires dorsales. Les vertèbres varient de 51 à 56, mais il est remarquable que les morues qui ont 51 vertèbres occupent une région déterminée, différente de celle où vivent celles qui ont 52 vertèbres, et ainsi de suite. Une carte de l'Atlantique dressée par Schmidt montre que plus la température de l'eau est basse, plus le nombre des vertèbres des morues qu'on y pêche est élevé ; par conséquent les morues à 56 vertèbres sont les plus septentrionales, et celles à 51 vertèbres les plus méridionales. Ces dernières descendent jusqu'à notre Bretagne qui marque au sud la limite la plus extrême de l'habitat de ce poisson.

En marquant des morues qu'il rejetait ensuite à l'eau, le docteur Schmidt a constaté que quelques-unes de celles qu'il avait prises à l'ouest du Groënland, revenaient, après avoir contourné la pointe de cette terre, se faire reprendre sur la côte ouest de l'Islande, où elles venaient pondre. Quant aux morues d'Islande, elles pondent au sud de cette île que les alevins contournent ensuite pour venir accomplir leur croissance au nord. Toutes ces observations, et bien d'autres que je passe sous silence, sont d'une importance capitale pour l'industrie de la pêche de la morue.

Je citerai seulement pour mémoire des travaux du même

genre sur le flétan, grand poisson voisin du turbot, qui ne se trouve pas dans nos eaux, mais abonde sur les marchés des villes du nord de l'Europe où il est, à juste titre, très recherché.

Il faudrait encore signaler des travaux de moindre importance sur les charmantes larves habillées de dentelle qui, après de singulières métamorphoses, deviennent l'énorme et affreux poisson-lune; sur les spirules, céphalopodes abyssaux qui portent à l'arrière de leur corps une ventouse énigmatique que Schmidt a reconnue être une brillante lanterne à projection. Ajoutons encore des travaux, malheureusement inachevés, sur la chimie des eaux de la Méditerranée, si différentes de celles des autres mers.

Il faut cependant citer encore une série de recherches qui, d'aspect très différent, se rattachent encore à la génétique. Il s'agit du houblon. En relations fréquentes avec les brasseries Carlsberg, le docteur Schmidt entreprit d'améliorer les races de cette plante utilisée en grandes quantités pour la fabrication de la bière. Il eut à sa disposition des champs d'expériences où il utilisa les méthodes biométriques qui lui avaient si bien réussi pour les animaux. Il publia sur ses expériences une série de mémoires qui aboutirent à l'intensification de la production de la *lupuline*, principe actif de la fleur de houblon qui donne à la bière sa saveur caractéristique; il créa ainsi des races nouvelles, riches en lupuline, qui donnèrent à la brasserie d'excellents résultats.

Schmidt laisse un grand nombre de travaux inachevés, notamment ceux qu'il avait commencés au cours de sa dernière croisière autour du monde. Il est certain que les jeunes savants qu'il avait choisis, formés et associés à ses travaux, sauront tirer parti de ses notes, de ses ébauches, dont ils connaissent le but. L'œuvre posthume de Schmidt nous réserve encore, grâce à eux, des découvertes importantes.

D'autre part, il est décidé que les innombrables collections rassemblées pendant vingt-cinq ans par le docteur Schmidt formeront un musée spécial.

Le docteur Schmidt avait reçu de tous côtés des marques de l'admiration où les académies et sociétés savantes tenaient ses travaux. Il était membre de l'Académie danoise, correspondant de l'Institut de France. La Société royale de Londres

lui avait conféré sa grande médaille Darwin ; bien d'autres distinctions étaient venues le chercher pendant ses croisières, à son insu. Mais il est juste de rendre hommage à ses collaborateurs, en particulier au docteur Tanning qui est maintenant chargé de la direction des croisières du *Dana* et aussi à Mme Schmidt qui l'accompagna dans plusieurs de ses croisières. Elle était l'âme de la charmante demeure que son mari occupait à Valby, près de Copenhague, dans les laboratoires Carlsberg ; elle y accueillait avec lui les savants de passage dans la capitale danoise ; ils y trouvaient la plus cordiale hospitalité, mais les Français y recevaient des marques spéciales les plus touchantes de la reconnaissance que leur hôte manifestait envers notre pays, en raison de la part que la France a prise à la restitution du Slesvig au Danemark.

A son retour de sa croisière autour du monde, au mois de juin 1931, le *Dana II* fit sa dernière escale à Boulogne. J'ai eu le plaisir et l'honneur de remettre au docteur Schmidt, en grande cérémonie, sur le pont de son navire, en présence du ministre du Danemark à Paris, des représentants de l'État, de l'Académie des sciences, du Muséum, de la marine, de l'Office des pêches, de la ville de Boulogne, et des savants de France, au nom du Président de la République, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

L. Joubin.

POÉSIES

BRETAGNE

Bretagne, fin d'un monde arrêté sur la grève!
Seul pays où la vie encor s'enlace au rêve!
Aujourd'hui j'aurai vu ta plus haute beauté!
Par un chemin pierreux, lents, nous avons monté,
Voyant se découvrir peu à peu des contrées
Lointaines, au soleil de septembre dorées,
Où quelque champ vert d'eau semblait un étang clair,
Et d'autres qu'on sentait aboutir à la mer.
Quelque chose en nous deux s'émouvait par avance;
Et nous fûmes en haut, seuls dans le vent immense...

Mais comment dire là le monument bénit
Où de l'âme est mêlée aux moëllons de granit?
Des escaliers bâtis pour des passants illustres
S'étagent, alignant leurs obliques balustres,
Vers un vieil ermitage et sa chapelle, au creux
De rochers surplombant l'espace... Heureux, heureux,
J'étais heureux, j'avais des pleurs à la paupière
Devant cet imprévu paysage de pierre,
Dans ce nœud d'escaliers si nobles et si doux!
J'aurais voulu longtemps habiter, loin de tous,
Cette cime de l'âme où le pays s'achève,
Ce lieu sublime, étrange aussi, ce roc de rêve!
Car ici l'église est une roche de plus :
Elle est de la couleur des grès; ses pans moussus
La confondent avec les herbes, les fougères
Qui dentellent le seuil de leurs ombres légères.

Déjà la vétusté, dehors, sacre ce lieu :
On entre, et l'on reçoit dans la poitrine Dieu !
O révélation, ô foi qui sans étude
Produisit lentement dans cette solitude
Par des secrets obscurs ailleurs, ici réels,
Une présence enfin venue à tant d'appels !
Tant d'âmes ont ici prié que leur prière
A comme pénétré, comme imbibé la pierre !
Tant de cierges ont lui sous le granit du coin
Que ses pores chauffés exsudent le divin !
Le sol, ce ne sont pas des dalles ni des lames
Que l'on a sous les pieds : on marche sur des âmes !

Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on sent ici
De certain, par l'élan du cœur qui sait aussi ?
Il est des lieux où bat plus fort le sens du monde.
Parmi cette Bretagne extatique à la ronde,
Dans l'air armoricain plein de songe et de sel,
On communique avec le cœur universel !
On sent, d'un sentiment qui jette en défaillance,
Que le plus humble espoir prime toute science,
Et qu'une effusion d'amour prend à revers
Les raisons que l'esprit oppose à l'univers !
Et quand l'âme, troublée un peu, puis accoudée
Dans l'ombre, s'est avec le mystère accordée,
Sous le modeste autel aux rustiques douceurs,
On croit sans fin entendre, entre les épaisseurs
D'un silence où remuent des souvenirs de foule,
Une source d'où l'Être incessamment s'écoule !

HYMNE MARIN

L'eau vaste est bleue au loin et tout près bleue à croire
Qu'en elle on a versé le grand ciel bleu d'hier ;
Un vent frais, dont la vague innombrable se moire,
Y promène l'odeur du beau temps sur la mer.

A peine, à l'horizon fuyant, quelques nuées
Soulignent l'azur sombre et pur de leurs longs bancs ;
Un arc-en-ciel, avec ses sept couleurs nuées,
Irise les embruns que font jaillir nos flancs.

Dans l'incessant fracas des flots, formes muettes,
Éclairs d'argent levés et reposés sur l'eau,
Jouent des poissons volants ainsi que des mouettes,
Ou parfois glisse, écueil mouvant, un cachalot.

Et je respire, avec le vent neuf qui m'asperge
De l'écume où bondit sous sa gerbe un souffleur,
La jeunesse du monde immaculée et vierge
Sur ce printemps des flots où la mer semble en fleur.

* * *

Ah! que le vaisseau soit steamer, felouque ou barge,
Que la brise le meuve ou l'hélice au fer nu,
L'homme est toujours celui qui, tourné vers le large,
Aspirait sur un tronc d'arbre creux l'inconnu!

Celui-là qui, sentant déferler l'air fluide,
Encor plus attiré que poussé par le vent,
Voulait l'atteindre, et le poursuivait intrépide,
Et pour le dépasser se penchait à l'avant!

Les jours peuvent couler, les siècles et les âges,
La navigation changer de forme : en vain.
Toujours l'enfant de l'homme aura soif de voyages
Sur une mer qui houle au gré du vent divin!

Toujours il rèvera d'une terre quelconque,
Paradis bleu du sel et du matin éclos,
Toujours l'appel d'*ailleurs* sonnera dans la conque
Du dieu glauque haussant la tête au ras des flots!

Toujours l'homme boira l'infini, qui l'enivre
Du vieux plaisir dont rien ne peut le fatiguer:
Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire de vivre,
Mais qu'il est nécessaire encor de naviguer!

* * *

Vocation des flots forte, innée, éternelle!
On ne remplacera même pas l'ample mer
Par un autre infini pourtant plus vaste qu'elle,
Par le nouvel espace offert à l'homme, l'air!

Il est grand, il est beau certes, il est sublime
De cabrer le cheval de toiles et d'aciers,
Et de voir s'enfoncer la plus hautaine cime
Comme un pâté d'enfant qui se fond sous les pieds!

Mais là-haut, dans l'azur, sauf quelque aigle rapide
Et qui plonge à plein vol pour regagner son nid,
Hormis quelque alouette au cri d'or, l'air est vide,
L'air, ce commencement de l'éther infini!

La mer, elle, est l'immense et dense créatrice
De tout ce que la terre avant l'homme a porté,
L'énorme, multiforme et profonde matrice
Qui cèle en soi la force et la fécondité.

La mer, c'est l'autre nom, aussi beau, de la vie,
Toujours neuve comme elle en ses aspects divers,
Changeante sans arrêt, prolixe, inassouvie
Dans son instinct de combler d'êtres l'univers!

C'est cette nouveauté que l'homme cherche en elle
Partout, dans le marsouin qui se montre crêté
D'un court aileron noir qui s'arque comme une aile,
Dans le thon elliptique ou le dauphin sculpté,

Dans l'hippocampe absurde ou la méduse à voile
Dont cingle au vent le bloc de cristal argentin,
Dans la sargasse, errante et végétale toile
Effrangée au ressac du continent lointain!

Ce qu'il aime et qui gonfle ardemment sa poitrine
Quand sur le pont il rêve en humant l'air salé,
C'est toute cette vie intense et sous-marine
Qui fait de la mer nue un monde surpeuplé!

Monde obscur et géant d'où la terre est surgie,
Profond réservoir plein d'horreur et de douceur,
Plasma liquide, lourd de secrète énergie,
Dont la monère fut la première épaisseur!

Monde où l'homme lui-même a puisé l'existence,
Dont il enclôt toujours dans son corps refermé,
Avec l'invariable et complexe substance
La chaleur primitive où la vie a germé !

Et ce que nous cherchons dans nos errances vaines
Qui croisent sur les mers les fils d'un long tissu,
Ce que nous cherchons, c'est de rajeunir nos veines
A la primitive eau d'où leur sang est issu !

NOVEMBRE

Une pourpre dernière au bas de ce soir gris.
Vive comme un regret, sourde comme un remords...
C'est bien le lendemain de la Fête des Morts...
Les feuillages, les fleurs, les espoirs sont flétris.

Un an, encore un an qui passe après tant d'autres !
Voici l'hiver, voici la fin inexorable !
Avril partait, croyant à la vie adorable,
Comme Jésus suivi de ses jeunes apôtres.

Les coqs ont trop chanté ! voici la trahison,
Voici l'automne, éponge imbibée, et son fiel !
Et l'année est en croix sur la triste saison,
Et cette barre longue et rouge, au bas du ciel,
Semble ses bras sanglants cloués sur l'horizon !

DEUX ÉTOILES

Sous la lune qui joue au jardin dans l'automne,
Un peuplier porte à sa cime, en l'air atone,
Goutte vive au plus haut du jet d'eau végétal,
Suprême perle où luit le point oriental,
Une étoile d'argent frémissant, qui scintille
En un continuel et silencieux trille,
Tandis qu'une autre étoile, ainsi que sa sœur d'or,
Seule, immobile au bas du ciel immense, dort,
Si calme dans l'éther, si douce, si profonde
Qu'elle a l'air de savoir tout le secret du monde.

IRONIE

Oui, j'ai gagné le port après le long voyage,
Après tant de combats et tant de désespoirs.
Ah! pour trouver le phare entre les deux musoirs,
Nous n'avons pas eu trop de tout notre courage!
Et de loin, pour ceux-là qui nous voyaient des bords,
Nous semblions un blanc trois-mâts qui tangue certes,
Mais qui joyeusement coupe les vagues vertes
Et qui glisse au vent frais, toutes voiles dehors!

ODEUR

Dès notre premier pas, ce soir, dans le jardin,
Une odeur nous a faits immobiles soudain,
Une senteur où dix mille autres vivaient toutes...
Nous nous sommes penchés tous les deux, aux écoutes
Comme tendant l'oreille à quelque divin bruit :
L'odeur de la forêt, plus forte dans la nuit
Après que le soleil tout le jour l'eut chauffée,
S'exhalait des fourrés et soufflait par bouffée.
Ce n'était plus l'odeur d'Avril, mais de Juillet.
C'est ainsi que, mêlant le jasmin à l'œillet,
Sous les cieux tout pavés d'immenses émeraudes,
Sentent les nuits d'été, ténébreuses et chaudes..
Et pourtant ce parfum était encor léger.
Rien d'épais, rien de lourd ne venait le charger.
Il sentait le beau temps dans notre Ile-de-France.
Il n'avait pas la force en feu, l'exubérance
Du parfum des bois ivre en Août, charnu, comblé,
Si riche qu'on croirait l'odeur du bois brûlé.
L'odeur vive gardait une tendresse en elle.
Et par-dessus cette senteur continuelle,
Notes dans un accord, couleurs dans un tableau,
D'autres flottaient ainsi que des fleurs sur de l'eau.

PROVENCE

Voici l'heure où l'on veut voir des roses de nacre
Au bord d'un golfe rond et bleu, dans les clartés
D'un soleil triomphal qui sacre
Les calanques de pourpre et les pins argentés,

L'heure où l'on veut courir les pieds nus dans le sable,
S'asseoir et l'amasser en quelque tas brûlant,
Puis, fin, léger, intarissable,
Le laisser de ses doigts couler en ruisseau blanc !

Enfance qui revient dans nos cœurs, nostalgie
De ce qui brille heureux et naïf sous le ciel,
Après la soucieuse orgie
De la Ville où bouillonne un tumulte éternel !

Ah ! marcher sur les bords frangés du flot sonore
Où l'algue verte va et vient au gré de l'eau,
Et regarder le madrépore
S'ouvrir dans une flaque et se gonfler au flot !

Dans les rochers où le sel met l'odeur première,
Courir et trébucher joyeux sur les varechs,
En croyant voir dans la lumière
Au bout d'un promontoire aborder les dieux grecs !

***

O môles ronds que perce encor la meurtrière,
Où l'on sent que Vauban de Rome antique sort !
Larges dalles, miroirs de pierre
Où s'endort le soleil sur le seuil d'un vieux port !

Évanouissement dans le ciel bleu des Iles,
Et, là-bas, sur le fil tendu de l'horizon,
Sommeil des vaisseaux immobiles
Dont la beauté paraît la seule cargaison !

Et sur un quai de marbre à la patine jaune,
L'univers oublié pour un rayon tiédi,
Rêve indolent de lazzarone
Au lent soleil doré d'un long après-midi !

***

O Provence, patrie à mon sang révélée !
O Méditerranée héréditaire ! azur
    Entré d'une seule coulée
Dans mes veines qui l'appelaient d'un rêve obscur !

Je ne puis plus passer dans la brume une année
Sans avoir soif de ton beau ciel éblouissant,
    Provence séchée et tannée
Par le vent d'est torpide et le mistral glissant !

Pauvresse étincelante, exquise moricaude
Dont la peau sent le sel et le poivre et le miel,
    Sarrazine hâlée et chaude
Qui coule des yeux noirs où pétille le ciel,

Il me faut tes baisers âcres et doux qu'embaume
L'adorable parfum de la fleur d'oranger
    Ou le primordial arome
De l'eau de mer qui sèche en un trou de rocher !

C'est l'Hellas d'où me vint mon nom, la blanche Malte,
La roche ardente où j'ai vécu dans mes aïeux
    Qui, retrouvée en toi, m'exalte,
O Provence, paquet de thym dans les flots bleus !

FERNAND GREGH.

LE DÉJEUNER
DE MONSIEUR ROCHEBILIÈRE

Les derniers jours d'avril étaient légers, déjà chauds, et, ce soir-là, il y avait dans les rues comme un air de fête ; mais M. Antoine Rochebilière, conservateur-adjoint à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, allait, le long des quais où les bouquinistes achevaient de fermer leurs boîtes, à grandes enjambées et tête basse. Il portait encore un gros paletot bourru de Montagnac et sa mise, cependant fort convenable, était celle d'un homme d'étude qui se soucie peu des modes, aux approches de la soixantaine. Derrière lui, un marmiton qui venait sans doute de livrer quelque timbale à un bourgeois du quartier, chantait, sa bannette d'osier sous le bras :

Les Autrichiens ont voulu du tabac,
Qu'on leur z'en donne,
Qu'on leur z'en donne,
Les Autrichiens ont voulu du tabac,
On leur z'en donnera !...

M. Rochebilière qui désirait traverser la place Saint-Michel dut s'arrêter contre le parapet, car le trottoir était plein de curieux, et il n'était pas assez hardi pour se frayer un passage.

Des chapeaux se levèrent. A cheval, entouré d'un brillant état-major qui observait une respectueuse distance, le maréchal Canrobert saluait la foule qui l'acclamait.

Il portait la moustache aux pointes effilées comme presque tous les officiers de l'époque, mais une crinière bouclée de vieil artiste s'échappait du bicorne galonné d'or et frisé de plumes blanches qu'il soulevait de temps en temps. Avec son

visage ouvert, son port de tête, sa crânerie et ses longs cheveux de chansonnier sous son chapeau de maréchal de France, il était fort décoratif. Il était aussi très populaire.

On ne reconnaissait pas les généraux qui le suivaient, car ils se ressemblaient tous, et pourtant, il y avait là quelques divisionnaires de marque : Mac Mahon, Niel, Regnaud de Saint-Jean d'Angely.

Le maréchal avait une silhouette originale et son nom sonore était facile à retenir, un nom qui eût pu être celui d'un maréchal-ferrant, d'un journaliste du boulevard, d'un sergent ou d'un curé français.

— Vive Canrobert!... Vive l'Italie!... criait-on, et M. Antoine Rochebilière levant son chapeau, comme ses voisins, songea que ces grands chefs devaient avoir passé en revue les troupes qui se préparaient à voler au secours de l'Italie, à laquelle l'Autriche venait de déclarer la guerre, mais il se moquait ce soir-là de l'*ultimatum* du gouvernement de Vienne à la Sardaigne, de l'empereur François-Joseph, du roi Victor-Emmanuel, du comte Cavour, et même de Canrobert!

Il venait de laisser dans une boîte du quai de Conti, à présent fermée, et parce qu'il l'avait trouvé trop cher, le livre le plus rare de la terre, le Molière de 1682, dont on ne connaissait que deux ou trois exemplaires; la première édition complète des œuvres du grand poète comique, publiée neuf ans après sa mort, par deux amis qui, ayant joué à ses côtés, avaient indiqué les jeux de scène; les huit volumes in-12, ornés de gravures en taille-douce par Sauvé d'après Brissart et imprimés par Thierry, Claude Barbin, et P. Trabouillet, *sans aucune suppression*, c'est-à-dire *avant les cartons de remplacement* ordonnés par la censure, qui avait interdit la fameuse *Scène du pauvre* dans le *Festin de Pierre*!

L'exemplaire de Regnault-Bretel lui-même était en partie *cartonné*, et il n'existait sans doute que l'exemplaire ayant appartenu à M. de La Reynie, le lieutenant de police qu'on eût pu comparer à celui que M. Rochebilière, épouvanté par le prix, avait laissé au bouquiniste (1).

Quatre-vingts francs! Le bonhomme chez qui on trouvait

(1) Le vendredi 2 juin 1882, à la vente des livres de M. A. Rochebilière, Salle 1, maison Silvestre, 28, rue des Bons-Enfants, cet exemplaire de Molière fut payé 15 000 francs.

des livres fort rares pour quelques sous savait ce qu'il possédait cette fois. Il en profitait pour dépouiller un amateur de petites ressources comme lui. Quelle indignité!

Le bibliothécaire, qui ne se laissait pas souvent aller à la colère, s'était fâché. Il avait dit au marchand, avec assez de vivacité, ce qu'il pensait, et, brusquement, il se souvenait de ce qu'avait répondu l'autre, avec un sourire dans sa barbe, en cadenassant le couvercle de ses boîtes, pour aller souper :

— C'est un livre très rare et qui vaut dix fois ce que j'en demande, monsieur. Un Anglais que je sais m'en donnera deux cents francs...

M. Rochebilière avait oublié cette phrase et elle lui revenait à la mémoire au milieu de ces gens qui acclamaient Canrobert.

Le bouquiniste avait-il inventé ce client pour l'effrayer? S'il existait vraiment? S'il allait lui ravir ce trésor?... L'Anglais n'était-il point l'ennemi héréditaire, ainsi que le prétendaient les historiens? Ce fanatique des livres du XVII[e] siècle murmura dans son cœur plein d'angoisse que, malgré les applaudissements de ces badauds, une campagne contre l'Autriche ne pouvait être populaire et il eût été rassuré si ce maréchal de France et ces généraux s'étaient préparés à partir en guerre contre l'Angleterre... Cette énormité amena sur ses lèvres un sourire triste et, la foule s'étant écoulée, il put traverser la place et rentrer chez lui.



M. Rochebilière, qui dîna sans appétit, dormit fort mal. Il aimait les livres d'un amour exclusif et ce qui eût ravi beaucoup de jeunes gens de sa condition, quand il était jeune, lui avait paru odieux.

En quittant son mentor, un bon chanoine qui l'avait dirigé dans les études classiques, son père le confiait à Jean Husson, un graveur, dans l'atelier duquel il s'ennuya, mais dont il épousa la fille. Les artistes formaient, à ses yeux, des bandes tumultueuses et romantiques; leur fantaisie et leur pittoresque le déroutaient, et sérieux et réservé, il ne fréquentait jamais les rapins des autres ateliers qu'il n'était pas loin de tenir pour des barbares.

Lorsqu'il avait quelques francs en poche et un moment de

liberté, il descendait jusqu'aux quais et furetait dans le fatras des bouquinistes. Il y courait comme à un rendez-vous d'amour, et s'il chérissait les vieux tomes qu'il feuilletait avidement, c'était d'instinct, car il ne possédait qu'un vague rudiment de la science qu'il devait illustrer. Trois siècles de librairie, de peinture, de dessin et de gravure s'entassaient alors chez les fripiers auvergnats, sur les quais, et les choses qui sont devenues des trésors de musées et de bibliothèques traînaient, ignorées et méprisées.

Le jeune Antoine Rochebilière regardait à peine les toiles posées contre le parapet, les sanguines et les dessins dont certains étaient des maîtres les plus éminents, et ce n'est pas lui qui eût ramassé dans ce fouillis la *pièce aux cent florins* de Rembrandt qu'on pouvait trouver. Les gravures ne l'intéressaient que dans les volumes où elles servaient de frontispices. Chaque amateur d'art a ainsi ses faiblesses! Il avait, malgré cela, perdu beaucoup de temps, puisqu'en 1850 seulement, il obtint un petit poste à la Bibliothèque nationale qu'il quitta six ans après pour Sainte-Geneviève.

Il était devenu l'homme des livres. Le matin, de bonne heure, il s'éveillait au milieu des siens; il n'avait que quelques pas à faire pour être à la Bibliothèque dont il avait la conservation; après son repas, sauf les jours de grande pluie, il descendait aux quais de la Seine et il n'y avait dans sa vie que des bouquins.

Cette nuit d'avril, pourtant, il n'en existait qu'un : le Molière de 1682!...

L'insomnie le tenait, déformant toutes ses pensées. Rallumant sa lampe à huile, il apercevait alors de son lit, connaissant leurs places, ses éditions originales de Michel Montaigne et de Mathurin Régnier, de Pierre Corneille, de Descartes, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de Pascal, et toutes celles de La Rochefoucauld, de La Bruyère, sans compter celles de Chateaubriand, de M. de Lamartine, de M. Victor Hugo, de son ami Sainte-Beuve qui ne dédaignait pas de venir se renseigner auprès de lui quand il était dans l'embarras, la veille de son feuilleton.

Tous ces ouvrages imprimés chez Billanges ou Augustin Courbé, chez Barbin, Mabre-Cramoisy, Billaine, de Luynes, ou chez Eugène Renduel et Poulet-Malassis, n'étaient rien

à côté de celui que ce bouquiniste détenait, et, pour le posséder, il les eût peut-être donnés tous.

Les heures sonnaient à Saint-Étienne-du-Mont où furent ensevelis Blaise Pascal et Jean Racine. Il se leva, essaya de s'intéresser à un travail commencé, afin de chasser les fantômes qui le tyrannisaient : et, mettant sa grosse robe de chambre, il s'accouda même à sa croisée.

Paris dormait. Le dôme du Panthéon baignait dans une vapeur bleuâtre de sanctuaire ; la lune faisait briller les vieux toits et la nuit printanière, légère et molle, était d'une grande pureté. Sur la docte colline qui portait le nom de la Sainte, on eût dit que flottait toujours la prière de Geneviève.

Dieu, à n'en pas douter, inspira celui qui eut la pensée d'édifier une bibliothèque à l'endroit le plus haut de la Cité, sur l'emplacement de l'ancien collège de Montaigu.

La noble maison ! Cinq cents lecteurs pouvaient y trouver place, entourés de deux cent mille volumes, de trente mille estampes, de manuscrits précieux, des plus rares impressions du xve siècle, celles des Aldes et des Elzeviers, et, le matin même, M. Rochebilière avait inspecté, à *la Réserve*, les manuscrits du xive siècle, celui de *la Cité de Dieu* de saint Augustin, celui de Tite-Live qui était orné de miniatures et avait appartenu à Charles V ; le manuscrit des *Chroniques de Saint-Denis* ; un évangéliaire du xie siècle... des merveilles !...

L'air de la nuit l'apaisa et, sa fenêtre fermée, il s'aperçut dans une glace. Avec sa robe de chambre étoffée et le mouchoir qu'il nouait autour de sa tête, il ressemblait au *Malade imaginaire*... Molière revenait !

Il se recoucha, fatigué par sa longue insommie, et décidé à se rendre quai de Conti, dès son réveil. Un cauchemar l'y conduisit bien avant...

Devant la boîte où manquaient les huit tomes de l'édition rarissime, un Anglais riait de toutes ses grandes dents. C'était un insulaire pareil à ceux qu'on représentait dans les vaudevilles et les pièces gaies des petits théâtres. Il avait des favoris roux, un costume à carreaux, un chapeau minuscule, et en bandoulière, une lorgnette et une sacoche. Il venait de donner au bouquiniste qui les tenait encore à la main deux billets de cent francs et il bourrait son sac jaune de volumes. Le maréchal Canrobert passait à ce moment, suivi de tous les

généraux, de l'état-major de l'armée d'Italie, et M. Rochebilière, se précipitant vers lui, avait saisi son cheval par la bride, en criant : « Monsieur le maréchal, les ennemis sont ici!... Ils pillent le saint patrimoine!... Je vous demande aide et protection, au nom de la France... On emporte le Molière de 1682! » Deux argousins l'avaient pris au collet et on l'entraînait au poste de police, tandis que l'Anglais et le bouquiniste dansaient une gigue ironique, un grotesque cancan sur le trottoir...

Il s'éveilla, heureux de voir que ce n'était là qu'un mauvais rêve, et, comme le jour pointait, il se leva.



Ainsi qu'un paysan qui craint pour sa moisson, il se précipita vers la fenêtre, poussa les volets et son cœur se serra lorsqu'il vit le ciel couvert. Sans doute, s'il pleuvait, le bouquiniste demeurerait chez lui, aucun acheteur ne risquerait de lui prendre ce Molière, qui l'avait empêché de dormir, et cette pensée le rassura d'abord, mais il se dit tout de suite que le marchand pouvait profiter de cette journée morte pour aller chercher les volumes et les porter à cet Anglais dont il l'avait menacé.

Il s'habilla à la hâte, prit à peine le temps d'avaler son café au lait et se sauva, un parapluie sous le bras, après avoir vérifié le contenu de son portefeuille. La femme du portier balayait le trottoir devant la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il la chargea de prévenir un conservateur-adjoint qu'une affaire urgente l'obligerait peut-être à n'être à son poste que dans le courant de l'après-midi, et il descendit d'un bon pas la rue Soufflot dont les boutiques de libraires et de coiffeurs s'ouvraient une à une. Au coin du boulevard Saint-Michel, les balayeurs poussaient au ruisseau des journaux froissés, des bouchons et des bouquets flétris. Il prit par la rue Monsieur-le-Prince, la rue Dauphine, et fut en quelques instants au Pont-Neuf.

Il ne pleuvrait pas ou ce ne serait qu'une averse, mais les petits libraires en plein vent n'avaient pas encore étalé leurs bouquins et leurs estampes, et seuls, à cette heure matinale, les marchands de quatre saisons commençaient à pousser leur carriole et à crier leur marchandise.

M. Rochebilière songea, comme de juste, à un ouvrage acheté il y avait trente ans et auquel il n'attachait pas grande importance, bien qu'il fût daté de 1550 : *les Cris de Paris que l'on entend journellement dans les rues de la ville.*

Il en savait par cœur plusieurs quatrains; ces vers pédestres et familiers se retenant facilement.

La marchande de *Saulce verte*, une bouillie du moyen âge, composée de pain mariné dans du vinaigre avec beaucoup d'épices, disait :

Vous faut-il point de saulce verte ?
C'est pour manger carpe et limande,
Ça qui en veut en demande,
Tandis que mon pot est ouvert...

Elle ne vendait que la sauce, mais elle avait le ton péremptoire des poissonnières.

D'autres criaient le lard à pois, les pruneaux de Tours, les navets, les échaudés. Certains étaient d'une prodigieuse gaillardise et le bibliothécaire se disait que les sergents de ville de l'Empire libéral ne tolèreraient pas les couplets gaulois qui vantaient le cidre, les artichauts, les grenouilles et surtout l'amère et vertueuse camomille. Il se rangea pour laisser passer un grand diable attelé à une voiturette pleine de sièges démantibulés. Ayant poussé l'appel de sa corporation, il tirait d'un ocarina grelottant et vainqueur, un chant d'allégresse qui semblait sortir de la syrinx du dieu Pan devenu rempailleur de chaises.

Le premier regard de M. Rochebilière en débouchant sur la place Dauphine avait été pour les boîtes du bonhomme qui possédait le fameux exemplaire de Molière. Grâce à Dieu, elles n'étaient pas encore là. Celles du voisin bâillaient déjà comme d'énormes coquillages noirs, et, sûr de voir arriver d'un moment à l'autre son bouquiniste, il fit quelques pas le long de la Monnaie. La demie de huit heures sonna au cadran de l'Institut; à peu près tous les marchands s'activaient devant leurs étalages, mais celui qu'il attendait ne venait pas.

A neuf heures, n'y tenant plus, il traversa la chaussée, feuilleta un volume près du Pont des Arts et questionna la femme qu'il connaissait depuis longtemps. Elle remplaçait son

mari qui avait dû aller voir un lot de bouquins, dans la banlieue, en compagnie du voisin. Ils seraient de retour, probablement, avant midi. M. Rochebilière respira, mais il avait plusieurs heures devant lui et il n'osait pas s'éloigner. Accoudé au parapet, il regarda le fleuve.

Deux pêcheurs à la ligne occupaient déjà leur poste. Sous une arche, le tondeur de chiens exerçait son métier près d'une cardeuse de matelats. Il y avait encore d'autres petits personnages pareils à ceux qu'on voit dans les estampes du XVI[e] et du XVII[e] siècle, représentant les berges de la Seine. Sur une péniche, blonde et robuste, vêtue seulement de son jupon rouge et de sa chemise de grosse toile, une femme de marinier étendait sur une corde les rideaux à carreaux rouges et blancs de ses minuscules fenêtres. Elle avait de la mousse de savon à ses beaux bras nus, dorés et patinés par le hâle.

Tout en surveillant l'étalage qui demeurait fermé, M. Rochebilière tâchait, afin de se distraire, de s'intéresser au paysage de ciel, de pierres et d'eau qu'il ne regardait pas souvent lorsqu'il chassait le livre rare.

Le Pont-Neuf était un roi de France, un monarque débonnaire sur un grand cheval qui eût pu charger les hallebardiers ennemis, tirer la charrue, ou passer lentement devant des tribunes pleines de nobles dames aux corsages fleuris d'une rose. Chacune de ses arches était un arc de triomphe fluvial. Massif comme une citadelle, il ressemblait à un de ces ouvrages fortifiés qui défient les sièges et les siècles. Il avait un jardin d'abbaye, des créneaux de donjon, des trottoirs de boulevard et cette statue équestre du Béarnais qui lui donnait son allure royale.

Le Pont des Arts, lui, eût été symbolisé à souhait par un membre de l'Institut où il mène. Un peintre d'allégories eût pu le représenter de la sorte avec les boucles argentées de ses cheveux sur le col de son paletot, un riflard sous le bras, malgré le soleil et songeant à un mot qu'il désirait faire entrer au dictionnaire de l'Académie, à une médaille grecque, à un discours plein d'érudition et de malice courtoise.

Quant au Pont Saint-Michel qu'on apercevait au loin, c'était un étudiant en droit qui n'aurait eu que deux pas à faire pour être au Palais de justice, mais qui préférait une brasserie du boulevard.

M. Rochebilière alla s'asseoir sur un banc du Pont des Arts, car il était debout depuis longtemps. D'ailleurs, pouvait-il avoir un meilleur observatoire ? Il apercevait même de l'autre côté de la chaussée la librairie de M. Joux où il entrait quelquefois.

La Seine coulait au-dessous de lui. Au vieux Parisien qu'il était, elle apparaissait comme l'âme vivante et fluide de la capitale ; elle était mêlée à tout son passé et elle avait reflété dans son eau toutes les images de son histoire : les toits de chaume et de terre des huttes de Lutèce, quand l'immense ville n'était qu'une bourgade dans un marécage ; les pieds nus et le visage pensif de Geneviève quand elle écoutait dans son cœur fervent l'écho lointain des trompes barbares... Notre-Dame, après des siècles, sortait de l'eau comme un merveilleux songe de pierres... Le fleuve s'illuminait... C'était le reflet du bûcher des Templiers... Une gerbe éclaboussait l'ombre !... On jetait d'une fenêtre de la Tour de Nesle l'amant de la reine cousu dans un sac... De hauts chapeaux flottaient à côté de nombreux cadavres... Les morts de la Saint-Barthélemy passaient... Des siècles et des siècles... Toute l'histoire de France !...

Le quai s'animait un peu et les boîtes dont M. Rochebilière attendait son bonheur n'étaient pas encore là.

Il vit passer M. Fontaine de Resbecq, un bibliophile qui venait de publier un petit ouvrage : *Voyages littéraires sur les quais de Paris*. Cela ne valait pas cher, et la méthode de cet amateur de bouquins n'était pas la sienne. Il n'avait aucune discipline et achetait sans beaucoup de discernement, mais enfin, il lui était quand même sympathique et il appartenait à la bonne confrérie.

Il avait un ami qui, devenu aveugle, se faisait conduire par son domestique sur le quai Voltaire. Il allait le long des boîtes, prenait un livre, le caressait de la main et disait : « N'est-ce pas de chez Claude Barbin ? » ou : « N'est-ce pas de chez Augustin Courbé ? » Plus d'une fois, il disait vrai ; sa joie était alors si grande qu'il faisait venir le marchand et achetait le volume !

M. Fontaine de Resbecq se livrait à des observations assez faciles. Il s'amusait à compter les bouquinistes des quais. Il en dressait la liste :

Sur le quai d'Orsay.	5
Sur le quai Voltaire.	10
Sur le quai Malaquais	15
Sur le quai Conti	10
Sur le quai des Grands-Augustins . .	7
Sur le quai Saint-Michel.	6

Il n'oubliait pas ceux du Pont-au-Change, du Pont-Marie, des quais de la Mégisserie et des Orfèvres, et il faisait des calculs enfantins : les 1 020 boîtes des bouquinistes, l'une contre l'autre, atteignaient à une longueur de plus d'un kilomètre, et il y avait, à 80 par boîte, 75 000 volumes sur les quais. Il aimait tout de même les livres. Il parlait de six pièces originales de Molière reliées avec un *Poème sur la pharmacie*, traduit de l'anglais. Il avait trouvé aussi un Marot de 1539, un beau Ronsard, et payé quelques sous une Bible du XIIIe siècle sur vélin, mais il connaissait mal les classiques et il disait que la première édition des *Maximes* avait paru en 1665. Aux yeux de l'érudit conservateur, il n'en fallait pas davantage pour déshonorer un homme.

Tirant de sa poche le gros carnet qui ne le quittait pas, il relut la note qu'il consacrait à cet ouvrage :

« Éditions des Maximes. Sentences et maximes de morale (par le duc de La Rochefoucauld). [Au dessous : La marque des Elzeviers avec la devise : *Non solus*.] *A La Haye, chez Jean et Daniel Stencker, 1664*. Petit in-8, de 79 pages, chiffr. ; V. br. — Livret précieux et qui doit être fort rare, puisqu'il a échappé jusqu'ici à toutes les recherches. Il contient le texte original et authentique des *Maximes*. L'édition est antérieure d'un an à la première édition française. Imprimée sans la participation de l'auteur et à son insu, sur une copie envoyée de Paris aux frères Stencker, elle détermina La Rochefoucauld à publier lui-même son œuvre... »

Bien entendu, et cet exemplaire à part, M. Rochebilière possédait les neuf volumes des *Maximes* édités par Barbin en 1665. Aucun n'était absolument pareil à l'autre, et, sans doute, personne, jusqu'à lui, ne l'avait soupçonné.

Il avait collationné, épluché à la loupe, compté les lignes, mesuré la hauteur des marges... un travail de bénédictin ! Mais il connaissait les moindres variantes, les plus petites corrections. Par exemple, pages 69-70, la *Maxime* CXLIX avait

été augmentée et contenait une addition où il était question de Turenne; page 74, lignes 3-4, on lisait « *estimables* » au lieu d'« *inestimables* »; page 136, la *Maxime* CCCI était remaniée et « *les hommes entreprenants* » avaient remplacé « *les femmes entreprenantes* ». Avec une patience infinie, il avait fouillé chaque ligne, chaque mot, et aucun changement ne lui avait échappé.

Son amour obstiné ne le décevait jamais. A aucun moment il ne lui fût venu à l'esprit de se dire que cela n'avait pas plus d'importance que les observations puériles de M. Fontaine de Resbecq comptant les boites et les bouquinistes. Il travaillait sur les textes des grands classiques et il tenait pour une basse plaisanterie de commis-voyageur et d'illettré l'épigramme de Pons de Verdun :

> C'est elle... dieux que je suis aise !
> Oui... c'est... la bonne édition;
> Voilà bien, pages neuf et seize,
> Les deux fautes d'impression
> Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Il se leva d'un bond. Le marchand qu'il attendait depuis l'aube avait installé ses boîtes pendant qu'il rêvait !



Lorsqu'il devait y songer plus tard, et tous les jours, jusqu'à son dernier, il y songea, M. Rochebilière demeurait persuadé qu'entre midi quarante et midi quarante-cinq, Dieu même l'avait conduit, s'intéressant, ce qui n'était pas indigne de lui, à cet exemplaire de Molière.

Il s'était approché des boites, il avait vu les huit volumes à la place où il les avait laissés la veille, le tome I près d'une *Grammaire de Port-Royal*, le tome VIII, à côté des *Mélanges d'histoire et de littérature*, par M. de Vigneul-Marville.

Comme s'il eût fait une chose naturelle, il les avait pris, examinés, feuilletés, et le marchand souriant et probablement ravi de s'en débarrasser, avait dit :

— Ils sont toujours là, mais vous ferez bien de les emporter, parce que mon Anglais ne marchande pas et il se peut qu'il vienne tantôt. Quand vous n'en voudrez plus, je les rachète au même prix... Voilà, monsieur...

Il lui avait rendu un napoléon sur son billet de cent francs et il n'y avait pas eu autre chose. L'événement prodigieux avait été brusque et simple, comme tous les miracles !...

Ayant mis deux tomes dans les poches de sa veste, quatre dans celles de son paletot et les deux plus précieux dans la poche intérieure, près de son cœur, il continua sa promenade ainsi qu'il le faisait habituellement et comme s'il eût été un flâneur pareil aux autres. Il avait prévenu chez lui qu'il ne fallait pas l'attendre pour déjeuner, passé midi, et une heure sonnant à l'horloge de l'Institut, il songea à son repas. La veille il avait à peine dîné, il avait bu seulement une goutte de café de grand matin, et il mourait de faim. L'insomnie, l'angoisse, l'attente, la fatigue et la joie lui faisaient une âme inaccoutumée.

Certes, il était homme d'ordre et de devoir, jamais rien de malhonnête ne l'avait troublé, il vivait à l'aise dans la règle et la morale de sa famille et de sa classe, mais il se peut qu'on soit ivre sans avoir bu et M. Rochebilière l'était assurément, puisque, après avoir dépensé d'un seul coup quatre-vingts francs, il alla s'asseoir à la terrasse d'un marchand de vins du quai Conti dont l'enseigne montrait une frégate toutes voiles dehors et peinte par un artiste maladroit et sincère.

Ce restaurant s'appelait : *A la Marine.*

Le temps qui avait hésité pendant toute la matinée s'était décidé. Le ciel printanier ne gardait qu'un nuage au-dessus de la statue d'Henri IV, un nuage blanc pareil à la fumée des mousquets d'Ivry et arrondi en forme de couronne. A l'abri de deux gros fusains, le bibliothécaire pouvait se croire dans un cabinet de verdure d'où l'on voyait les passants sans en être vu.

L'écharpe bleue d'une jeune femme s'accrocha à un rameau des arbustes protecteurs. Une bouffée de lilas flotta, s'évanouit avec cette jolie passante, et le garçon de *la Marine* tendit la carte du menu à M. Rochebilière.

Cette page composée de lignes inégales ressemblait à une fable de La Fontaine, et si la carpe était absente de ce poème gastronomique, son compère le brochet y figurait, froid et à la sauce mayonnaise. Il y avait aussi Jeannot lapin en civet, et les deux pigeons qui « s'aimaient d'amour tendre » avec une garniture de petits pois.

M. Rochebilière n'avait pas l'habitude du cabaret et tous

ces noms de plats l'embarrassaient énormément. Il demanda des radis nouveaux, du beurre et un *lapin-chasseur*. D'un crayon qu'il porta à sa bouche pour le mouiller, le garçon raya le lapin. Il n'en restait plus à la cuisine... La blanquette de veau était également finie, ainsi que le gigot aux haricots et le bœuf à la mode...

Il était plus d'une heure, les clients prenaient leur café... et M. Rochebilière accepta l'omelette aux fines herbes et la côtelette de mouton aux pommes de terre qu'on lui proposa, heureux d'être libéré du souci de choisir parmi des plats qui n'existaient plus.

Tout de suite, il tira les volumes de ses poches et les collationna rapidement en attendant ses radis. Il avait l'habitude. Fermés, à la seule vue de leurs tranches massives, il les devinait intacts. Ouvrant le tome VII à la page 175, il lut dans un ravissement :

SGANARELLE.

« Je veux sçavoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel?

DON JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est-à-dire que non. Et à l'Enfer?

DON JUAN.

Eh!

SGANARELLE.

Tout de mesme. Et au diable, s'il vous plait?

DON JUAN.

Oüy, Oüy.

SGANARELLE.

Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie?

DON JUAN.

Ah, ah, ah...

SGANARELLE.

Voilà un homme que j'auray bien de la peine à convertir. Et dites-moy un peu, encore faut-il croire quelque chose. Qu'est-ce que vous croyez ?

DON JUAN.

Ce que je croy.

SGANARELLE.

Oüy.

DON JUAN.

Je croy que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit... »

Cette scène tenait environ trois pages supprimées par la censure dans les réimpressions. Elles étaient là, sans un carton, sans qu'il manquât une virgule, et au milieu de la page 177, commençait la fameuse *Scène du pauvre* !

Le texte interdit partait de la deuxième ligne, au haut de la page 178.

M. Rochebilière, qui avait avalé son omelette aux fines herbes sans y prendre garde, laissait à présent refroidir sa côtelette sur un lit de pommes de terre dorées et persillées.



Une fanfare éclata. Entre les fusains et la chaussée, le trottoir fut envahi par des passants qui s'arrêtaient, afin de voir défiler un régiment.

Les soldats devaient se rendre à quelque embarcadère, et ils appartenaient au corps expéditionnaire qui allait au secours de la Sardaigne. La plupart étaient des briscards, des remplaçants, et ils portaient l'impériale et la moustache comme Napoléon III. Ils étaient graves et beaux. Après les sept ans de service qu'ils avaient faits pour leur propre compte, ils étaient revenus au village. Le père ou la mère ou les deux à la fois étaient morts, une jeune fille à laquelle ils pensaient ne les avait pas attendus et s'était mariée. Leur maison et leur cœur étaient vides. Les vêtements civils laissés dans l'armoire ne leur allaient plus. Pendant quelques semaines, on les voyait

vêtus de la vieille capote et du bonnet de police qu'on laissait à ceux qui avaient fini leur congé, et le jour où un jeune bourgeois atteint par la conscription offrait deux mille francs, ils signaient le papier, refaisaient leur sac, et partaient à sa place.

Leur fortune était sur eux : deux chemises, deux mouchoirs de fil, la boite-encaustique et la trousse à boutons, un pantalon de rechange, le livret-matricule sous la pattelette de cuir, et, sur les souliers de repos, la gamelle pour la soupe et le rata. La gourde au côté, la pipe, le couteau, la blague à tabac et le briquet en poche, un pain de munition et le quart de fer-blanc dans la musette, ne regrettant rien, le cœur libre... arrive qui plante! On meurt partout et autant voir du pays avant d'être vieux...

M. Rochebilière leur accorda un regard, et il revint tout de suite à ses livres, mais les tables voisines ayant été envahies par les curieux, et n'étant plus tranquille dans son coin, il remit les volumes dans ses poches et demanda l'addition.

Les consommateurs parlaient fort, assignant déjà une date à la fin de la campagne qui serait, à n'en pas douter, rapide et glorieuse... Le garcon de *la Marine* se pencha devant M. Rochebilière, une ardoise à la main et murmura, les yeux levés :

— Nous disons : une serviette, cinq centimes... pain, dix, radis-beurre, vingt-cinq... omelette, cinquante... côtelette, soixante... vin, quarante... café, vingt... pas de dessert, pas de gloria... deux francs et deux sous...

En attendant sa monnaie, M. Rochebilière consulta sa montre. Quatre heures!... Quelle journée! Il ne savait plus comment il vivait!...

Il abandonna généreusement au garçon les huit sous qu'il lui rapportait, et le soleil, à travers les feuilles vernies des fusains, jetait sur la nappe de toile bise une poignée de pièces d'un or immatériel et dansant, comme s'il eût voulu payer le modeste déjeuner enchanté de cet ami des vieux livres...

LÉO LARGUIER.

LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

En publiant le texte du discours prononcé par le duc de La Force au centenaire de la Société de l'Histoire de France, *nous sommes heureux de participer à l'hommage rendu à une Société gardienne vigilante et active du trésor de nos annales.*

Mesdames, Messieurs,

Depuis un siècle, il n'est pas un historien, membre de l'Académie française, qui n'ait tenu à honneur d'appartenir à la Société de l'Histoire de France. C'est dire combien je suis heureux d'avoir été désigné pour représenter l'Académie en cette fête du premier centenaire de cette Société; en cette vénérable Sorbonne; devant cette assemblée d'élite; devant les historiens éminents que vous venez d'entendre.

Tous deux formés aux sévères disciplines de l'École des Chartes. L'un, brillant continuateur des Sorel et des Vandal, qui avaient discerné son mérite, comme eux peintre au relief puissant, aux couleurs éclatantes, vient de nous présenter cette année même, avec une autorité, une loyauté et une finesse rares les dessous inconnus de la Révolution et les réalités de la légende impériale ; l'autre a ressuscité Richelieu et Jeanne d'Arc, rendu le même service à Ramsès, aussi à l'aise pour dire à ce Pharaon : « Lève-toi et marche », que pour évoquer à nos yeux le panorama de la guerre de 1914 et nous expliquer les victoires de nos maréchaux ; tour à tour familier et

grandiose, parlant avec une vivacité, un esprit, une saveur de terroir qui donnent à l'exposé le plus sérieux le charme des mémoires vécus; auteur lui aussi de *Souvenirs*, dont la variété n'est pas le moindre agrément et, pour la plus grande gloire de notre pays, ayant fait l'histoire avant de l'écrire.

Messieurs de la Société de l'Histoire de France, l'Académie française salue avec respect votre labeur, votre érudition, votre vigilante sagacité. Vous avez su établir les textes authentiques d'une foule de mémoires, identifier et souvent même ranimer des personnages que les historiens n'ont plus que la peine d'introduire tout vivants dans leurs ouvrages. Ce fut le mérite de l'un de vos membres les plus illustres, au cours d'un travail qui, s'il ne parut pas sous vos auspices, fut publié du moins selon vos méthodes : l'édition savante des *Mémoires de Saint-Simon*. Je me souviens d'y avoir rencontré certain bâtard du comte de Soissons, qui, nous disent les Mémoires du célèbre duc, vivait au Mans, dans les cavernes. Les cavernes du Mans? Il n'y en a point dans la ville des poulardes, mais cette opulente cité comptait, — et compte encore, — plus d'une taverne. C'est ce que prouva M. de Boislisle en scrutant le manuscrit à l'éclat de votre flambeau. Ce Louis de Bourbon, chevalier de Soissons, prince de Neuchâtel, abbé de la Couture, pourvu d'une abbaye de quinze mille livres de rente, n'était pas un saint ermite faisant pénitence dans les cavernes, mais un fin gourmet noyant ses soucis dans les pots des tavernes.

Que ne doit pas à votre société le cardinal qui fonda notre compagnie? Vous faites pour ses *Mémoires* ce que M. de Boislisle fit pour ceux de Saint-Simon. Que dis-je? vous rendez au cardinal ce qui appartient au cardinal, ces rédactions toujours urgentes auxquelles, nous explique M. Hanotaux, tout le groupe des intimes mettait la main, auxquelles un style unique, imprégné de l'esprit, des idées, des formules, des notes, des dictées de l'Éminence rouge et de l'Éminence grise, finissait par donner un ton presque uniforme, quelque chose à la fois d'ecclésiastique et de cavalier où se reconnaît l'inspiration des deux gentilshommes, l'évêque et le Capucin.

De tels travaux exigent des Mécènes. Pour conduire l'édi-

tion des *Mémoires du Cardinal de Richelieu* jusqu'au dixième volume, l'Académie a déjà entr'ouvert ses coffres et nous souhaitons tous qu'elle ne les referme pas.

***

C'est une merveille de voir les austères travaux de la Société de l'Histoire de France en un temps de vies romancées, où maint historiographe improvisé tranche du ministre, du diplomate ou du général d'armée, donne pour les impressions, les pensées et les paroles des plus brillants génies, les pauvretés écloses dans sa cervelle. Que diraient-ils, ces héros caricaturés, s'ils pouvaient sortir de leurs tombes? Sans doute ce que disait un jour le Grand Condé au cardinal de Retz en jetant un regard de dédain sur deux ou trois biographies plus que romancées où je ne sais quels pamphlétaires les maltraitaient fort l'un et l'autre : « Ces misérables nous ont faits, vous et moi, tels qu'ils auraient été, s'ils s'étaient trouvés en nos places. »

Plus encore que le xxe siècle, le xviie raffola des histoires romancées. Sans parler du « menteur Varillas » et de tant d'autres, n'oublions pas que l'abbé de Saint-Réal, auteur de la *Conjuration de Venise*, — récemment étudiée par M. Dulong, — fit les délices de ses contemporains et que Voltaire, si sévère pour Varillas, proclama chef-d'œuvre l'opuscule de Saint-Réal.

Quel danger pour l'histoire que ce genre facile où l'un des collaborateurs du *Gallia Christiana* ne put s'empêcher de tomber! Je veux parler du Bénédictin dom Prévost, — plus connu sous le nom d'abbé Prévost, — qui déjà coupable pour avoir mis au monde son immortelle *Manon*, le fut bien davantage en publiant une divertissante et fantaisiste *Marguerite d'Anjou*, que précède une curieuse préface où il codifie les principales règles du genre. Fort pardonnable, avouons-le, s'il s'était contenté des avantages d'un plan ingénieux : « Je crois avoir éprouvé, déclarait-il, que sans faire la moindre violence à la vérité et par le seul art de disposer assez heureusement les circonstances pour leur faire emprunter plus d'importance et d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt. » Mais il s'était accordé plus d'une liberté illicite. Car les fabricants de vies romancées, — il y en a,

d'ailleurs, de charmantes, — considérant avec Voltaire que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

souscriraient volontiers à la boutade de Dumas père : « Il est permis de violer l'histoire à condition de lui faire un enfant. »

L'abbé Prévost n'avait pas atteint sa vingtième année que les ouvrages de tels déformateurs de la vérité trouvaient un censeur éloquent en la personne du Père Daniel de la Compagnie de Jésus, auteur d'une *Histoire de France* en trois volumes in-folio, imprimée en 1713. Le religieux n'eut pas besoin de s'abaisser aux procédés ordinaires des Varillas et des Saint-Réal pour passionner la Cour et la Ville : « L'éblouissement fut d'abord si extrême, raconte Saint-Simon, que tout y courut, jusqu'aux femmes... Sur les matières de la Ligue et de Rome, c'était un plaisir de le voir courir sur ces glaces avec ses patins de Jésuite... Le Roi en parla et demanda à quelques-uns de sa Cour s'ils le lisaient. Les plus éveillés sentirent de bonne heure combien il était protégé : c'était bien sûrement l'unique livre historique dont le Roi et Mme de Maintenon eussent jamais parlé. Aussi parut-il bientôt à Versailles sur toutes les tables des gens de Cour et, hommes et femmes, on ne parla d'autre chose, avec des éloges merveilleux qui étaient quelquefois plaisants dans la bouche de personnes ou fort ignorantes ou qui, incapables de lecture, se donnaient pour faire et goûter celle-là. »

Cet engouement était loin d'être aussi injustifié que veut bien nous le dire Saint-Simon, puisque Gabriel Monod écrivait en 1876 : « Le Père Daniel dont l'*Histoire de France* est supérieure non seulement à toutes celles qui avaient été composées avant lui, mais encore à la plupart de celles qui ont été composées depuis. » Il est intéressant de parcourir la préface de l'édition de 1713, où le religieux a dressé, à l'usage des auteurs d'histoires romancées, une sorte d'examen de conscience : « C'est pécher contre la vérité de l'histoire, enseigne-t-il, que d'attribuer sans fondement aux acteurs qui paraissent sur la scène, des motifs de la conduite qu'ils tiennent... Il en est de même des raisonnements qu'on fait faire aux princes ou à leurs ministres dans des conseils de guerre, des souplesses qu'on attribue aux ambassadeurs dans

des négociations et des traités de paix... Cette politique outrée règne dans Varillas... Il a pris pour modèle Corneille, Tacite parmi les anciens. »

Tacite était alors le modèle que le goût du jour imposait aux historiens. Le début concis et magnifique de ses *Histoires* résonnait dans la mémoire de tous les lettrés. « *Opus adgredior,* j'entreprends une œuvre féconde en catastrophes, pleine de batailles affreuses, de discordes et de séditions, où la paix même a ses horreurs. Quatre princes succombant sous le fer, trois guerres civiles, beaucoup d'étrangères et très souvent les unes et les autres à la fois; des succès en Orient, des revers en Occident, l'Illyricum troublé, les Gaules chancelantes, la Bretagne domptée et puis abandonnée... » Aussi Fléchier, dans son *Théodose*, composé en 1679 pour le fils de Louis XIV, écrit-il sous la dictée de l'historien romain : « Cette histoire, Monseigneur, renferme de grands événements et l'on en peut tirer des instructions très importantes; vous y verrez d'un côté des barbares, etc., etc. » Et quand, vers 1694, l'auteur de *Théodose* trace les premières lignes de son *Cardinal Ximénés*, Tacite est toujours invisible et présent : « L'histoire du cardinal Ximénés, que j'ai dessein d'écrire, contient des exemples qui peuvent la rendre utile, et des événements qui peuvent la rendre agréable. On verra, etc., etc. »

Pourquoi l'historien Levassor résisterait-il, en 1710, à la voix qui lui corne aux oreilles et qu'il prend pour celle de l'inspiration? Il n'y résiste donc pas et il grave au seuil du premier des sept in-quarto de son *Louis XIII* : « Le règne dont j'écris l'histoire est plein de grands événements. On y verra, etc., etc. » Ton majestueux qu'il s'empresse de quitter dès la deuxième page. Selon une expression dédaigneuse de Chateaubriand, « il retombe avec joie dans son talent ».

Ne soyons pas trop sévères pour le troupeau servile des imitateurs. Depuis qu'il y a des hommes et qui écrivent, il en est bien peu qui n'aient pas songé en quelque minute de découragement :

Qui pourrais-je imiter pour être original?

Mais le pastiche continu ennuie le public et avant lui l'auteur.

Il faut, cependant, reconnaître que tout n'est pas faux dans les drames historiques et les histoires romancées. Un des plus beaux vers de *Marion Delorme* :

Un peu de seigneurie y palpitait encore,

n'est qu'une phrase de Saint-Simon limée par Hugo : « Un peu de seigneurie palpitait encore en ce temps-là. » C'est M. de Boislisle qui a fait cette curieuse remarque dans son édition savante du fameux mémorialiste. Quant au vieux Dumas, il publia en 1860, dans *les Grands hommes en robe de chambre*, un passage, — alors inédit, — du *Journal d'Héroard*. Il feuilleta le *Journal* du médecin de Louis XIII, où abondent mille comptes rendus pittoresques et louables, « dont MM. Purgon et Diafoirus auraient eu bien de la joie ». Il voulut voir si la digestion royale avait été troublée le soir de l'assassinat du maréchal d'Ancre et il eut le regret de constater qu'elle avait été, le 24 avril 1617, identique à elle-même.

Durant tout un siècle, c'est dans les romans d'Alexandre Dumas que les trois quarts des Français apprirent l'histoire de France. Ils y apprirent parfois à détester ce qui aurait dû être l'objet de leur admiration et de leur amour. Notre histoire est si belle, qu'il ne faut pas permettre qu'on la déforme. Quelle plus noble tâche que de maintenir la pureté des textes sur lesquels elle se fonde ? C'est la vôtre, Messieurs de la Société de l'Histoire de France. Vous nous présentez dans des éditions impeccables des textes exacts, enrichis de notes et d'appendices qui formeraient, à eux seuls, des ouvrages admirés. Vous tenez vraiment au-dessus des historiens le flambeau symbolique dont vous avez orné la couverture de vos livres. Ce flambeau, depuis quelques années, illumine même les temps qui sont plus proches de nous. Nulle époque ne vous est indifférente, car il n'en est aucune qui n'ait apporté des gloires à notre pays. Ceux qui veillent sur la langue sont les obligés de ceux qui veillent sur les textes. Nos causes sont pareilles. C'est pourquoi, en cette fête de votre premier centenaire, l'Académie française a tenu à venir saluer la Société de l'Histoire de France.

LA FORCE.

SPECTACLES

LE JARDIN DES GOBELINS

Une douce et intermittente pluie de juin tombait ce jour-là sur les roses. La verdure épaisse en était lustrée. Les lilas et les arbres de Judée printaniers n'avaient plus leurs fleurs, mais sur quelques clôtures s'étirait encore le long caprice odorant du chèvrefeuille. Et que ces enclos, amoureusement soignés, avec leurs arceaux, leurs bouquets frais de roses grimpantes et enguirlandées, avaient de charme sur ce jour gris! De chaque côté de la longue allée centrale leurs divisions, faites de verdure, ne s'aperçoivent point et ce vaste espace verdoyant a l'agrément, la salubrité d'un seul grand jardin, d'un jardin simple presque bucolique où les jardiniers sont les artisans, les artistes qui, pour se reposer de leur labeur minutieux, au crépuscule cultivent leurs fleurs ainsi que les anciens sages. Tout le jour, dans les ateliers éclairés horizontalement par les hautes fenêtres, ouvertes sur la verdure, assis derrière leurs harpes de laine aux fils tendus fortement et dont la vibration imaginaire s'assourdit sous les doigts adroits qui passent entre les fils les « broches » chargées de laines de couleur comme autant de fuseaux navettes ayant quelque chose de magique, ces patients ouvriers obtiennent la naissance des formes, l'exacte ressemblance des tons du modèle et contemplent, dans le miroir incliné devant leur minutieux ouvrage, les exacts résultats de leur labeur. Il faut trois ans pour achever un panneau de tapisserie. De beaux modèles modernes, établis par des peintres connus, sont reproduits par les teintes, les nuances de la laine. Un person-

nage brun et nu dont l'épaule et le bras sont baignés par les artifices des couleurs claires d'une véritable lumière, semble, lorsque nous passons dans ces beaux ateliers, sortir de la tapisserie inachevée, étendre vers nous un geste de protestation. Oui, le héros, tissé de laine, prisonnier des trames et des chaînes, proteste. Et je sais contre quoi. Ne fermez pas, n'aveuglez pas ces fenêtres, semble-t-il dire, ne nous privez pas de cette clarté, indispensable à nos travailleurs!

En est-il donc question? Je me renseigne et on m'apprend et m'affirme ceci : déjà, une tannerie, bâtie vers la fin du XIXe siècle ruelle des Gobelins, en face des vieux bâtiments de la manufacture, a obligé cette manufacture à fermer les ateliers qui prenaient jour sur cette partie de la ruelle et qui, privés de clarté et ne pouvant travailler à la lueur électrique, ont dû émigrer ailleurs. Eh bien! il est question d'achever ce désastre et de bâtir, à l'entrée de ces beaux jardins qui me ravissaient tout à l'heure, masquant, offensant la façade antique et respectable, — séparée des jardins par cette ruelle, jadis un des bras de la Bièvre enserrant ce terrain, — de bâtir un énorme immeuble de ciment armé et de cinq étages. Et, pourquoi donc? Pour y transférer les locaux de l'actuel garde-meuble. Affaire d'exposition future et de terrains convoités. Et pourquoi le garde-meuble ne pourrait-il s'installer ailleurs? A-t-il un rapport étroit avec la manufacture? Certes, il possède quelques belles tapisseries, — et en a cédé au musée des Gobelins après l'incendie de 1871, — et aussi quelques meubles historiques qui parent les demeures de nos ministres et ornent les appartements des hôtes officiels, mais il fournit aussi les petites chaises dorées, les vaisselles les plus diverses et les plus intimes, les livrées des domestiques, les matelas, les lits; c'est le tapissier de l'État, un agent de garde et d'achat et non autre chose... On admettrait mal que Belloir ou Dufayel exigent de bâtir ici pour aveugler la magnifique façade des vieux Gobelins. Ne peut-on bâtir leurs locaux en autre lieu? Tout à l'autre extrémité des jardins, à leur fin, sur un terrain vague qui servait à entraîner les chevaux du directeur de la Manufacture, du côté de la rue Corvisart, la bâtisse neuve ne gênerait plus les ateliers. Elle se contenterait d'être laide ou de le sembler, par opposition malheureuse avec l'aspect si particulier de cet admirable coin du vieux Paris.

Car le pavillon de Julienne, ni le château de la Reine Blanche ne sont loin, ni la rue Lhomond et le souvenir des Feuillantines qui dans ce même quartier étaient « le refuge » qu'immortalisa Hugo dans *les Misérables*. Les ombres célèbres de Cosette et de M. Fauchelevent me semblaient se promener encore en ce beau jardin des Gobelins qui, fleurissant et verdissant depuis tant de siècles, soigné par les fils des pères qui les ont embellis, ont gardé cet aspect si émouvant, si poétiquement simple des jardins d'autrefois. « Mais, quoi! me direz-vous, ils seraient toujours là, les jardins? » Hélas! non! eux non plus, ne seraient plus les mêmes. Un square quelconque, voilà ce qu'ils deviendraient. Des frais considérables de gardiens, d'éclairage, d'entretien, etc., n'empêcheraient point la population de ces quartiers de les gâter et de les abîmer, car on sait le manque de respect des citadins pour la verdure.

Et à quoi bon? Ce vaste espace de pure fraîcheur et de végétation intacte profite à tous, déjà, si l'on veut y réfléchir. Cet ilot salubre d'arbres et de fleurs donne à toutes les rues avoisinantes une atmosphère campagnarde, l'air qui a passé sur ces feuillages est sain pour tous. C'est une réserve d'hygiène en même temps qu'un lieu réservé. Mais on ne peut supporter, paraît-il, plus longtemps, que ce lieu soit justement réservé aux ouvriers de la Manufacture et on veut les en frustrer. On continuera à les loger dans les locaux des Gobelins... provisoirement, car, une fois les jardins repris, les logements le seront peut-être ensuite. On porte ainsi à ces nombreux artistes un préjudice moral autant que matériel. Ces jardins sont une part de la santé de ce personnel de choix. Ce sain travail de la terre après les heures de travail difficile, où l'on respire les fins duvets des laines, les récompense et les purifie. Ces heures de jardinage ou de repos en plein air transforment leur mentalité autant que leur santé. Pesez bien cette constatation importante: ces logis, ces jardins, maintiennent chez eux la vocation de famille, le désir d'être, de père en fils, tapissiers des Gobelins. C'est leur maison depuis des siècles. Cette tradition a ses droits et sa beauté autant que son utilité et ses modestes privilèges. Et on ne peut non plus passer sur ce fait que ces projets nouveaux veulent, en écrasant matériellement cette maison, tuer tout un coin du vieux Paris, du très vieux Paris.

Car, si les Gobelins furent depuis Louis XIV manufacture royale, les jardins datent, eux, du quinzième siècle. Il en est question dès François Ier quand ils appartenaient à la famille des Gobelins, teinturiers comme chacun sait, et se servant des eaux de la Bièvre. Il en est question sous Henri IV qui les protégea. Je me penche sur ce plan très ancien venant des pièces d'un procès intenté entre les possesseurs de ces jardins et le couvent des Cordeliers pour droits de passage et de mitoyenneté. Sous Louis XIV ils furent, ces jardins, réservés avec les logis aux meilleurs artistes et à tous les ouvriers et employés qui figuraient sur l'état de la manufacture; ces jardins furent alors entretenus par le jardinier du roi. Sous Louis XV, ce jardinier fut supprimé et les bénéficiaires des jardins durent les entretenir eux-mêmes. Sage, utile obligation. Aujourd'hui, leurs possesseurs actuels récoltent les fruits des arbres qui furent plantés par leurs pères. Ces jardins n'ont donc jamais cessé d'être à eux. Les leur reprendre est une sorte de spoliation. C'est sans utilité véritable, sans élégance, et cela pose une question fort grave : veut-on *tuer* la manufacture des Gobelins? Déjà les cours de dessin, si utiles aux jeunes ouvriers tapissiers qui doivent devenir de véritables artistes, ont été supprimés. Pourquoi toutes ces brimades? Les beautés du passé sont aussi nécessaires que celles de l'avenir. Et les ouvriers, dissimulés par le panneau vibrant qu'ils travaillent à l'envers, ont l'air d'unir ce passé à ce futur, ce qu'on ne sait plus voir à ce qui ne nait que peu à peu et si longuement et avec tant d'art et de travail persévérant! Or, pour certain art et certain travail, il faut une certaine forme de pensée, une certaine habitude d'existence, une certaine tenue morale. Mais sont-ce là titres de noblesse intime qui doivent, eux aussi, être supprimés?

Une belle visiteuse qui avait, voilà quelques années, vu à la manufacture la chambre des laines que l'on ne m'a pas montrée à cause de l'heure tardive, m'a décrit l'aspect conte de fées de cet amas de toutes les couleurs. Elle y avait pensé, m'a-t-elle dit, à ce conte de Mme d'Aulnoy où la pauvre Belle est enfermée par la méchante fée avec un monceau de plumes multicolores qu'elle doit trier et classer par nuances en quelques instants. On sait que le bon enchanteur Percinet, d'un coup de sa baguette sorcière, divisa instantanément

toutes les teintes en merveilleux petits tas et sauva ainsi la Belle. N'y a-t-il plus d'enchanteur ? Si quelque puissance est encore réservée au bon sens, à la justice et aux droits de l'art et de l'œuvre, aux traditions des lieux du passé, aux beaux sites chargés de tant de souvenirs et de tant de rêves, que cet enchanteur intervienne et sauve les Gobelins menacés. Déjà, toute la presse s'est émue. Lucien Descaves, avec sa générosité habituelle, a signalé, le premier, le danger couru par ces quartiers de la vieille Bièvre, chère à Huysmans ; Jean Giraudoux, en ses articles de *Marianne* où il traite de l'urbanisme avec tant de goût, Cadilhac, dans un charmant papier de l'*Illustration*, et plus de mille autres ont poussé chacun le cri d'alarme. La Société pour l'esthétique générale de la France est violemment émue ; l'opinion publique refuse d'adhérer au projet dangereux du ministère de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts.

« Le principe du respect absolu de l'intégrité des espaces libres subsistant encore dans Paris, ou dans son voisinage immédiat, présente une importance permanente et considérable », nous affirment avec raison cette grande société et son interprète M. Henri Texier et sa lettre ouverte au ministre. N'est-il pas absurde en effet d'abîmer, de défigurer le vieux Paris ? Que les quartiers neufs soient modernes, construits selon de nouveaux moyens, de nouvelles habitudes et nécessités par de nouveaux goûts, rien de plus agréable, rien de plus légitime, mais que soient respectées ces anciennes beautés qui sont nos gloires persistantes ! Et surtout ne bâtissez pas le haut immeuble extra-moderne à côté de vieux monuments dont toute la gloire est vétuste. On a déjà abîmé, par une reconstruction fort laide, ce rare ensemble de corps de logis, de voûtes, de grandes cours, — où la chapelle ancienne est respectueusement arrangée en beau petit musée, — et de petites cours plantées, où les arbres imprévus nous saluent au passage, d'escaliers non moins inattendus qui font songer à certains coins pittoresques de Venise. Là on est tout près et en même temps on est très loin. Là, on travaille depuis des temps très anciens à cette interminable tapisserie qui est la vie des nations, qui est l'histoire des peuples. Les fables antiques nous ont déjà montré Pénélope défaisant son ouvrage à mesure qu'il avançait, pour mieux attendre le

retour du très sage Ulysse. Veut-on obliger la manufacture à défaire son travail et à le recommencer sans fin pour attendre mélancoliquement le retour de ce qui est sage, le retour du bon sens, auprès de ce qui est fidélité à l'ancienne parole donnée?

QUELQUES DANSES

Au musée d'ethnographie du Trocadéro, on admire une exposition d'antiques danses sacrées ; en ces mêmes salles, Mme Titayna, exploratrice intrépide des îles et des contrées les plus sauvagement ignorées ou mal connues, et qui de ses voyages écrivit de pittoresques et passionnants récits, Mme Titayna, voilà quelques semaines, fit défiler les plus jolis mannequins de Paris, vêtus ou plutôt dévêtus, selon les modes de Tahiti ou d'autres ingénus rivages. Elle proposait ces pagnes drapés, ces étoffes enroulées, ces couronnes de fleurs à nos occidentales élégantes comme modes de plages et d'été. Certes, cela serait plus gracieux que le « short » garçonnet ou autres imaginations plus bizarres que troublantes. Mais, avec ces « tapas » ou autres oripeaux séduisants, avec maints autres accoutrements, il faudrait aussi compter avec la jeunesse et la beauté, et nul n'a encore inventé la draperie ou le maillot qui rendront les laides jolies et les grosses dames gracieuses. Mais... passons...

Ceci pour vous dire que ces premières chaleurs ont fait fleurir des danses orientales : Uday Sankar a dansé ses belles danses de l'Inde. Je les avais vues et admirées, voilà deux ans, au théâtre des Arts. La salle étant petite, chaque spectateur voyait le danseur admirablement bien, et ne perdait rien du détail de ses mouvements et des jeux de sa physionomie. Il m'avait fait grande et majestueuse impression. Dernièrement, à la trop longue salle Pleyel, placée trop loin de la scène, je ne voyais, malgré la lorgnette, ce grand danseur, — ceci dans le sens double du qualificatif, car Uday Sankar est immense, — que dans un rayon rapetissé où la modulation des attitudes n'était plus qu'un imparfait schéma. Pour bien apprécier une danse il faut la voir de près. C'est à quoi devraient penser les organisateurs qui réclament votre opinion et ne font rien pour vous faciliter ces soirées. Mauvaise organisa-

tion du contrôle; munis de billets fallacieux qu'on y change en places indésirables, les soi-disant invités sont obligés à une fatigante, interminable station devant ce contrôle. Tout cela refroidit singulièrement le désir que l'on éprouve d'aller contempler des danses.

Parmi celles de M. Uday Sankar les plus curieuses sont, avec les danses guerrières à vastes bonds, à larges éclairs de sabre, les danses religieuses qui ne sont que mouvements sacrés et que l'on sent être la reproduction émouvante des gestes et des rites millénaires. Ces danses, presque immobiles, sont plutôt des condescendances et nous retrouvons ces condescendances dans les « numéros » les plus beaux de Mme Djemil Anik en ses danses océaniennes et asiatiques. Mme Djemil Anik et ses élèves ont dansé à l'Atelier. Mêmes ennuis de contrôle préludant aux délices espérées. Ne pourrait-on améliorer tout cela et ne pas nous faire attendre si peu aimablement dans une foule pressée, puisque, soi-disant, nous sommes invités? Les spectateurs munis de cartes ou billets d'invitation devraient pouvoir passer tout droit dans la salle sans être contraints à des combats comme s'ils allaient être admis ensuite et pour toujours à voir la danse des houris dans le paradis de Mahomet... De toutes ces erreurs les artistes ne sont en rien responsables, mais bien les organisateurs de leurs festivals.

Mme Djemil Anik et ses élèves nous ont dédommagés par quelques très belles danses. Djemil Anik, au visage rêveur et mystérieux de Bouddha, est bien belle en ses « condescendances » hiératiques, surtout dans le *Bodhisattwa* (dernière incarnation avant de devenir Bouddha). Cette immobilité, assise, jambes repliées, qui, peu à peu, semble éclore au mouvement rythmé, ainsi qu'une fleur énorme et vivante, est d'un art vraiment admirable. Les bras s'étirent; la tête tourne, s'incline et se penche, coiffée de la tiare noire qui fait paraître blafard le large visage pâle; les yeux sont clos sous d'expressives paupières. La jupe d'or, étalée autour de l'immobile danseuse, telle une eau magique, semble, aux lentes inflexions du corps, frissonner comme un lac moiré. La danseuse est à la fois le lotus où Bouddha s'assied et rêve dans les peintures et sculptures religieuses de l'Asie, et le dieu même qui fleurit dans un réveil momentané. Oui, le dieu s'anime, le dieu se lève, le dieu va naître... Mais non... La vie vaut-elle d'être

vécue? le dieu hésite et se repose; la fleur humaine du mouvement se replie; et de nouveau s'immobilisant, la tête sur la main, Bouddha se rendort.

Par contraste avec cette si belle danse du rêve et de la méditation renoncée, l'*Amazone*, toute tintante du cliquetis de ses coquillages blancs, exprimant sa victoire par ses bonds véhéments et sauvagement lyriques, mettant le pied sur l'invisible ennemi vaincu, le transperçant de sa haute lance, agite férocement sa tête casquée, cependant que sa jupe, faite de bruissantes coquilles en chapelets, vole, retombe, s'entrechoque avec un bruit mat et sec de danse macabre, l'*Amazone* n'est que mouvements et désordre cruel, et c'est très beau.

La *oupa-oupa*, danse populaire de Tahiti dont s'inspirent en deux compositions mimées et dansées les danseuses polynésiennes et Djemil Anik figurant le danseur, l'amoureux, l'infidèle, obtient toujours le même succès du public. Ces petites ondulations corporelles, mains, pieds, reins, taille, ventre, arrivent par une série lente et calculée à des déplacements insensibles, à des effets de bizarre charme; les danseuses se mouvant à peine sur place en imperceptibles piétinements, ces jupes faites de brins de paille qui tressaillent à chaque ondoiement comme un champ brûlé de soleil, les bracelets, les colliers, les bustes presque nus, les tailles étroites, les dos cambrés et frémissants, tout cela est d'un attrait singulier, ingénument sûr et le public ravi redemande toujours ces attrayantes contorsions.

Enfin, l'invocation Maori, dont j'ai vanté souvent la grandeur étrange, nous a encore saisis par l'étrangeté de ses prosternations, et ses religieuses attitudes. Une famille Maori prie les Dieux au soleil couchant pour avoir un sommeil et un réveil heureux... Ce sont là choses très rares évidemment chez les Maoris comme chez tous les mortels et ils se livrent, pour s'attirer la faveur céleste, à d'admirables mouvements d'invocations et de gestes pieux. Les Ondes musicales de Martenot, exécutant, après des thèmes populaires tahitiens ou maoris, leurs airs aux sonorités surnaturelles, achevaient de nous transporter en des contrées lointaines et non seulement de l'autre côté de la terre, mais presque dans un autre astre.

Mlle Ranou Mé, que M. Fernand Divoire nous présenta de façon fort intéressante à la Société de Géographie, se sur-

nomme la danseuse de l'île rouge et de l'Océan indien. Elle a dansé, avec un très curieux talent et une grâce ardente et primitive, elle aussi, mais seule et sans comparses, cette fameuse *oupa-oupa* déjà dansée par Djemil Anik et ses élèves. Elle l'exécute avec plus de puérilité et en est ainsi plus charmante avec son corps parfait et son visage chaud sous la chevelure d'un noir violet et bouclé, son sourire de petite fille et la volupté rieuse de ses yeux roulants. Elle a dansé aussi des danses de Madagascar : Vorondolo, danse bien curieuse, pour la naissance d'un enfant de la tribu Bestimisaraka, et la danse guerrière de la tribu Tanala. Cette danse guerrière n'a rien de la férocité stylée et brillante de l'Amazone de Djemil Anik. C'est, chez Ranou Mé, une danse d'une fureur lente, bestiale, pesante et sombre. Le front, le nez, la bouche sont peints d'une couche verticale de peinture noire qui coupe le visage en deux. La lance légère, le tout petit bouclier rond donnent lieu à des mouvements d'adresse et de jeu triste; une étoffe bariolée enroule le corps du guerrier et c'est une succession de pas lourds, de piétinements prudents et sauvages, d'aveugle marche vers l'inévitable tuerie. C'est très impressionnant et très beau. Le charme de ce récital fut la *Sega Maloya*, danse populaire de l'île Bourbon. On dit, parait-il : *rouler* la Sega ; et, en effet, tout le beau corps de la danseuse roule, tangue et se pâme en des poses renversées, en des pas naïfs et une provocante ardeur. Ranou Mé l'a *roulée*, cette Sega, avec une grâce éclatante en sa longue, étroite robe à volants rouges et verts, un nœud vert dans les cheveux et une longue tresse noire et luisante frétillant sur le dos et la croupe à chaque déhanchement, à chaque détour de nuque, à chaque frisson d'épaule.

Le public, enchanté, lui a fait, sans pitié pour la lassitude peut-être née de tant d'ardeur, bisser cette séduisante *Sega*. Ranou Mé fraîche et riante a recommencé à creuser et remuer sa taille, régler ses pas de plus en plus vifs; d'une main retenant la traîne bariolée, de l'autre maniant l'écran agile avec toute une minauderie enfantine, un peu simiesque de jeune animal enivré... Ce fut ravissant et comique et d'une saveur que l'on sentait authentique et fraîche. D'excellents guitariste et mandoliniste ont accompagné cette joyeuse et vivace ardeur et les choristes invisibles et des musiciens malgaches

ont présenté et soutenu les danses de l'île rouge et nous ont chanté en intermèdes une musique très curieuse et très originale.

La grande Argentina, en une de ses danses créoles, a stylisé avec son art sans rival cette *Sega* et nous l'y avons, sous un autre titre, applaudie. Bien que j'aie déjà célébré si souvent cette artiste, je veux redire en quelques mots toute l'admiration que sa dernière soirée à Paris a suscitée chez son public toujours fasciné. En des danses anciennes ou de création récente, l'Argentina, admirablement en forme et costumée avec un goût exquis et brillant, a été, une fois de plus, et avec perfection, égale à elle-même. On la revoit avec joie ainsi qu'aux saisons renaissent les fleurs à la fois pareilles et toujours nouvelles.

Et il ne me reste plus qu'à citer avec éloges la gracieuse Argentinita et sa troupe et ses beaux ballets espagnols qui ont eu du succès au théâtre des *Ambassadeurs*.

KATHERINE HEPBURN

Katherine Hepburn a créé dans Paris un mouvement d'amour. Depuis que son ombre légère nous est apparue sur l'écran où elle incarne, dans *Little Women*, — film tiré du célèbre roman *les Quatre filles du docteur Marsh*, — un rôle de vérité, de jeunesse et de naturel incomparables, elle est illustre, elle est adorée.

Elle a détrôné, d'un sourire malicieux et tendre, les « stars » de cinéma, le genre « star », horriblement joli, et si banal en sa fausse originalité. Marlène et Greta ne sont, à côté de Katherine Hepburn, que d'excellentes cabotines. Katherine Hepburn est la vie même, la jeunesse même, avec cette spontanéité dans le charme, cette brusquerie dans la grâce qui sont l'attrait tout entier des premiers élans. Que de drôlerie qui semble involontaire, en ses enfantillages passionnés, de mélancolie en ses hésitations amoureuses, de douleur étonnée et profonde en face de l'apparition de la mort ! Entourée, en cette gracieuse et fort simple histoire de la vieille Amérique, d'une mère, — si vraie ! — et de trois jeunes sœurs, toutes si fraîchement, joliment sincères, — ô groupe des sœurs aimées, que vous êtes touchant et charmant ! — on peut se

demander ce qui, en ces aventures si quotidiennes, guerre, amour, erreur, mort, fiançailles, attente, retour, rencontre ou désespoir, peut séduire, peut émouvoir avec tant de sûreté.

Certes, c'est le visage, ce sont les mouvements de chat de Katherine Hepburn, sa gaucherie délicieuse, ce petit masque de tendre malice où les jeux de physionomie, les étonnantes variétés d'expression se succèdent avec une mobilité si franche. Elle se coiffe en chignon, et des boucles en désordre ombragent son front, entre les yeux, comme la mèche d'une pouliche folle, et ses yeux, ses yeux magnifiques de naïve surprise devant la vie, sont les miroirs d'une âme sincère et effarouchée. Fou désir d'un départ galopant, mais frisson maté par la raison ou son instinct de petite cavale. Et tous ces dons, ce talent si sûr d'être si surprenant en son naturel, tels l'épanouissement et la force fraîche de la rose épineuse, ne seraient pas ce qu'ils sont, n'auraient pas sur nous tant de pouvoir, si cette jeune fille, qui n'a pas honte de porter au bal une robe déchirée, — oh! qu'elle est amusante en son rire contrit, son aveu d'enfant! — enfin, si cette grande artiste ne possédait encore le don le plus pur, le plus beau, le plus rare : celui de l'intensité.

L'intensité, flamme magique qui transforme tout ce qu'elle approche. Intensité! qui dédaigne les effets forcés, les larmes fausses, les rires en réclames de dentifrice dont toutes les vedettes célèbres ont tant abusé; qui dédaigne les robes « d'étoiles », les bijoux, les séductions, tout le ridicule attirail de ces reines des apparences; l'intensité! qui de ces apparences fait une apparition, l'intensité, ne l'a pas qui veut. On ne l'acquiert pas; c'est un don des dieux qui fait voir et comprendre et sentir, en toutes les plus humbles choses de la vie, je ne sais quoi de mystérieux et pourtant de plus vrai.

C'est pourquoi, toutes les originalités, singularités littéraires, théâtrales, cinématographiques, sont si vite vaines, lassantes, tôt démodées. La plus modeste histoire peut paraître chef-d'œuvre, si l'anime et la vivifie la jeune fille imaginaire ou l'interprète merveilleuse qui possède ce pouvoir et ce miracle : l'intensité dans la simplicité.

LE THÉATRE DE MARIONNETTES DU LUXEMBOURG
OU LA LETTRE D'UNE PETITE FILLE

« Ça t'apprendra, ma vieille Nénette, à prendre des vacances!!! On est allé à ce nouveau petit théâtre du Luxembourg qui est, paraît-il, pour les enfants, mais j'ai vu sur les chaises et les petits bancs une quantité de grandes personnes. Alors, j'ai pensé à toi. J'avais cru que grand père serait une exception ou qu'on ne le laisserait pas entrer, car enfin, entre nous, il est trop sérieux pour s'amuser à tout ça, mais on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les parents et aussi les grands parents. Ils ont des goûts de tous les âges. Je me demande si ces poupées de bois qui dansent, qui ont l'air de chanter, qui font de grands gestes et de grands pas et des saluts et des sauts et des farces et des batailles, ont aussi des idées et des avis, et si elles sont entêtées, puisque leurs têtes, si bien peintes qu'elles semblent vraies, sont quand même en bois. Ce ne sont pas des pantins comme les autres : ils ont une vie et une histoire. Grand père prétend qu'ils ne savent pas leur rôle et que des gens bien cachés les font se mouvoir et parlent et chantent pour eux. C'est bien possible. Tout est si bizarre. Je t'ai dit, et tu t'es moquée de moi, que je croyais souvent, quand je pense malgré moi à quelque chose, que quelqu'un de caché me l'a soufflé exprès, soit pour m'ennuyer, soit pour me faire rire.

« Ces marionnettes sont, paraît-il, la famille préférée de M. Robert Desarthis qui leur a fait bâtir une maison dans le jardin que les enfants aiment. Je sais bien pourquoi. C'est pour que les enfants viennent remplir les places de son théâtre, m'a dit grand père. Les parents ne savent pas tout. C'est pour que toutes ces marionnettes puissent se promener, prendre l'air et jouer un peu à leur aise aux heures où leurs précepteurs et leurs bonnes sont fatigués et les laissent enfin vivre. Alors elles courent dans les allées, elles grimpent aux arbres, elles nagent dans les bassins ou y voyagent en bateau; elles cueillent des fleurs dans les jolis parterres de toutes les couleurs; on ne le leur défend pas, parce qu'on ne les en croit pas capables. Ça, c'est une chance... Ces marionnettes-là, autrement dit tous ces messieurs et mesdemoiselles Desarthis,

sont très jolies, très grandes, très drôles. Elles ont joué l'année dernière une histoire espagnole que Charlotte avait bien aimée, celle de don Quichotte, un grand biscornu qui ne fait que des bêtises et, maintenant, elles se lancent dans une histoire de voleurs. Mais pas des vilains voleurs comme ceux des romans policiers du grand frère de Charlotte. De beaux voleurs persans, superbement habillés, et ils se cachent dans des jarres pour que leurs costumes tout chatoyants ne les fassent pas trop remarquer et ils font leur métier dans des endroits merveilleux et ils volent de vrais trésors et non des petites affaires et des bouts de papier. Ils en ont plein une caverne et figure-toi qu'Ali Baba trouve le mot qui ouvre la caverne : Sésame, ouvre-toi... Il paraît qu'en ce pays-là, personne ne le savait que les voleurs. Je le dirai devant les armoires où grand mère cache les bonbons et on verra si ça sert pour tout.

« Et Ali Baba qui était pauvre devient riche, après toute sorte d'aventures extraordinaires dans des palais, des décors, des lumières de toute beauté. Grand père a dit que c'était plus beau qu'à l'Opéra et même les ballets et les danses. Or, il paraît que pour les danseuses il s'y connaît très bien. Ces marionnettes sont très intelligentes et jouent tout cela on ne peut mieux. J'ai peine à croire qu'elles ne savent pas qu'elles jouent. Elles ont une vie de bois, mais une vie quand même. Au fond, j'épouserais très bien cet Ali Baba en bois, cet Ali Babois. Il est malin et il dépiste les voleurs à lui tout seul. Grand père dit que bien des policiers célèbres n'en font pas aujourd'hui autant. Il m'a emmenée avant la fin des bravos qui n'en finissaient pas. Les grandes personnes sont toujours pressées. Il a dit que c'était un spectacle ravissant, un spectacle d'une rare splendeur, un spectacle incomparable en son genre. — Je copie. Je lui ai fait écrire cela pour ne pas l'oublier. Oh !... n'oublions pas non plus que les voleurs sont quarante, comme les académiciens. Grand père est un des quarante, mais il ne m'a jamais dit s'il sait se cacher dans une jarre. J'aurais voulu applaudir encore et s'il ne veut pas le prochain samedi être plus sage, je ne l'emmènerai plus voir les marionnettes. »

GÉRARD D'HOUVILLE.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

La *Revue des Deux Mondes* a publié, dans son numéro portant la date du 15 juin 1933, un article anonyme sur le « péril révolutionnaire en Indochine », où plusieurs de mes prédécesseurs et moi-même voyons nos intentions méconnues et nos actes travestis. Il y est dit que « depuis une quinzaine d'années, les consignes d'une organisation politique favorable à la révolution communiste ont inspiré ou influencé les décisions du gouvernement général de l'Indochine ». Mes prédécesseurs, du moins ceux qui, encore vivants, ont les moyens de se défendre, useront de leur droit de réponse s'il leur convient d'en user. Pour mon compte, j'entends le revendiquer énergiquement et ne puis le faire avec quelque succès qu'en vous priant d'accueillir cette rectification.

L'accusation, en ce qui me concerne, repose notamment sur ces deux faits : la grâce de l'agitateur annamite Pham-Boï- Chau, et la protection dont j'aurais couvert un autre « agitateur », M. Lé-Thuoc.

Il est parfaitement exact qu'à mon arrivée en Indochine, fin 1925, j'ai eu à connaître du procès intenté à l'ancien révolutionnaire Pham-Boï-Chau, et que je l'ai gracié de la condamnation aux travaux forcés à perpétuité prononcée contre lui par la Cour criminelle de Hanoï, après que j'eus obtenu de

M. le Président de la République délégation de son droit de grâce, et sur l'accord conforme du gouvernement.

Mais, contrairement à ce que prétend mon accusateur, ce n'est pas pour obéir aux sommations ni même aux supplications d'une turbulente jeunesse universitaire que je me suis résolu à cet acte de clémence. Je ne m'y suis décidé qu'après un examen personnel du dossier, et dans le dessein de priver la propagande antifrançaise d'un de ses moyens d'action les plus efficaces.

Cette décision, qui me fut d'ailleurs conseillée par les plus hautes personnalités de la colonie, ne rencontra guère en Indochine que des approbations. Et quant à l'effet produit, il fut exactement le contraire de ce qu'imagine votre auteur. Celui-ci prétend que cette mesure de haute bienveillance valut à l'agitateur « une gloire et une popularité sans égales ». Votre informateur se trompe ou trompe ses lecteurs.

Ainsi que je l'avais prévu, Pham-Boï-Chau, rentré dans son pays, mais retiré à Hué sous la surveillance du résident supérieur Pasquier, vit son prestige s'évanouir sans retour, et ce prétendu martyr de l'indépendance fut à jamais découronné aux yeux de l'opposition. Son culte n'eut plus de fidèles, ses effigies et ses libelles plus d'acheteurs. Vieilli, démodé, il évapora ses dernières ardeurs en se faisant le défenseur des idées de collaboration franco-annamite. Et cette étrange conversion, mon accusateur ne doit pas l'ignorer, puisqu'il a cité lui-même, sans y prendre garde peut-être, un long plaidoyer de Pham-Boï-Chau en faveur de nos idées. Vos lecteurs pourront se reporter à ce texte publié à la page 824 : ils jugeront ensuite du crédit qu'ils doivent accorder à un article où les assertions les plus formelles se ruinent d'elles-mêmes.

Pour ce qui est de la protection que j'aurais accordée à un autre « agitateur », que l'auteur de l'article ne nomme pas, mais où j'ai reconnu en effet le directeur de l'École de Vinh, M. Lé-Thuoc, voici ma réponse.

Il occupait ce poste quand je suis arrivé en Indochine. Ce n'est donc pas moi qui l'y ai nommé. Il l'occupait encore, je pense, à mon départ. Voilà comment je l'ai protégé. Mais j'ajoute qu'en effet j'avais hautement apprécié la valeur intellectuelle et la tenue morale de ce maître de notre enseigne-

ment franco-annamite. Le discours par lequel il m'accueillit à Vinh, en 1926, n'est pas seulement remarquable par sa forme impeccable, il l'est plus encore par la qualité des sentiments qu'il exprime, et je souhaiterais que tous nos compatriotes d'Indochine se fissent des rapports entre les indigènes et l'autorité protectrice une idée aussi noble et aussi digne de la France.

J'ignore si, par la suite, M. Lé-Thuoc put être considéré comme un « agitateur ». Sous mon gouvernement il fut regardé comme un très utile et très loyal collaborateur.

Je m'élève encore avec une énergie indignée contre la légende de prétendus troubles qui auraient marqué mon passage en Indochine. J'ai occupé pendant trente mois, dont seize passés à la colonie, les fonctions de Gouverneur général. En trente mois, pas une goutte de sang versé, pas une seule condamnation politique, à l'exception d'un procès de presse insignifiant qui valut à l'inculpé une peine légère avec sursis. Ce n'est que longtemps après mon départ, plus de deux ans, qu'éclatèrent les troubles de Yen-Bay au Tonkin, du Ngé-An, et du Ha-Tinh en Annam. Et si mon successeur se vit obligé à une répression sévère, à des sentences capitales en grand nombre, à d'innombrables emprisonnements et déportations, j'ai le droit de reprendre à l'actif de mon gouvernement cette constatation que faisait naguère un journal de Hanoï, qui ne me fut pas toujours favorable, que, de mon temps, *les caisses étaient pleines et les prisons étaient vides.*

Si votre accusateur m'était personnellement connu, s'il voulait bien lever pour moi le voile de son trop prudent anonymat, je mettrais sous ses yeux une documentation qui le convaincrait aussitôt de son erreur : ce sont les appels chaleureux qui me furent adressés de là-bas, il y a quelques semaines, quand il fut question de mon retour en Indochine. Ils n'émanaient pas seulement des plus hautes autorités et des personnalités les plus représentatives de l'opinion indigène, mais aussi de Français établis depuis de longues années dans nos possessions indochinoises, qui y jouissent de la considération générale, et même de certains autres qui combattaient ma politique, mais qui, guéris de leurs préventions, me suppliaient de revenir. Je pourrai même lui montrer la dédicace

d'un livre récent sur l'Indochine où l'auteur, que je ne connaissais pas, formulait, à mon adresse, cet éloge, heureusement excessif : « M. Alexandre Varenne, le seul homme qui puisse nous conserver l'Indochine. »

Je serais confus et désolé que vos lecteurs puissent m'attribuer de moi-même une aussi flatteuse opinion. Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert l'Indochine ni d'y avoir montré du génie. Je me suis sans doute trompé souvent, tout comme d'autres. Mais je crois avoir justifié cette appréciation que portait sur mon gouvernement le ministre des Colonies du cabinet Poincaré lorsqu'il m'écrivait, au terme de ma mission, que je laissais l'Indochine « en plein essor économique et dans la tranquillité la plus complète », et se faisant l'interprète du gouvernement, me remerciait « au nom du pays » des résultats de mon « labeur », de mon « dévouement » et de mon « expérience » (*Temps*, du 25 janvier 1928).

Vous voudrez bien, ainsi que vos lecteurs, m'excuser de cette longue réponse. Vous reconnaîtrez sans doute que ce n'est pas moi qui l'ai provoquée.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

ALEXANDRE VARENNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

DU SANG ET DE LA BOUE EN ALLEMAGNE

Un récit du drame sanglant qui vient de secouer l'Allemagne doit être accompagné, comme d'une sorte de coefficient, d'une remarque générale. Nous connaissons très mal, très incomplètement, la vérité sur ce qui s'est passé depuis le 30 juin. Les citoyens de pays tels que la France et l'Angleterre ont quelque peine à se représenter ce que peut être la vie d'un peuple qui ne dispose d'aucun moyen de faire entendre sa voix, ni de la presse, ni de la parole, ni de la T. S. F., ni même des correspondances privées. Des faits atroces qui se sont accomplis, nous ne possédons que des relations officielles. Il se peut que le général von Schleicher ou le capitaine Rœhm soient coupables du crime de trahison ou de complot contre la sûreté de l'État, mais il se peut aussi qu'ils en soient innocents, et quels moyens resteraient alors à leurs amis pour crier leur protestation et défendre leur mémoire ? La plus atroce des tyrannies n'est pas celle qui tue : c'est celle qui calomnie, bâillonne. Au commencement de la guerre, les Allemands, quand ils se croyaient assurés de la victoire, se moquaient des responsabilités : « C'est nous qui ferons l'histoire », disaient-ils. Et « l'histoire », c'était, en Belgique et en France, la sanglante légende des francs-tireurs ! Les peuples libres ne savent pas ce que pèse la chape de plomb d'une dictature policière.

Trois faits préparent et expliquent dans une certaine mesure les événements des journées sanglantes. C'est d'abord le discours du vice-chancelier von Papen dont nous avons montré, il y a quinze jours, le caractère et l'importance. Nous écrivions : « L'heure approche où il faudra que M. Hitler choisisse. » C'est fait. Le discours du 17 juin, si audacieux et si sévère, n'était pas seulement l'indice d'une inquiétude grandissante et d'un croissant mécon-

tentement dans l'opinion allemande, c'était déjà le signe qu'une action se préparait pour ramener le régime national-socialiste à des voies moins dangereuses et moins révolutionnaires. Le discours de von Papen fait l'effet d'une bombe qui a éclaté trop tôt. Tout s'est passé comme si le coup de force du 30 juin était une réponse à l'avertissement du 17 juin. Qui sait si tout le complot ne se réduirait pas à cette rumeur de déception et de colère qui montait vers le Fuhrer? Et si M. von Papen a été gardé à vue et finalement respecté, ne serait-ce pas tout simplement parce qu'au fond on reconnaît qu'il avait raison ?

Le second fait, c'est le moratoire proclamé par le gouvernement de Berlin pour tous ses paiements à l'étranger, c'est la protestation de la Grande-Bretagne, c'est la note terrible dans sa juste sévérité du gouvernement de Washington. A une faillite imminente, à une nouvelle dévaluation du mark, on ne saurait échapper par une politique de révolution et de troubles. Il se peut que les dirigeants du national-socialisme, avec l'absence de tact qui est habituelle au caractère teutonique, aient cru rassurer l'Europe et l'Amérique par un coup de force qui a l'air dirigé contre « les réactionnaires », mais qui, en réalité, détruit la virulence des éléments révolutionnaires et calme les agités.

Enfin, troisième fait : la publication par M. Wickham Steed, dont ses adversaires eux-mêmes reconnaissent la loyauté et la sûreté d'informations, d'un article sensationnel, dans la *Nineteenth Century*, où il révèle que, sous la direction de l'État-major de Berlin, des expériences ont été poursuivies à Londres et à Paris afin de préparer le succès d'une offensive chimique et bactériologique. Qui donc a livré à M. Steed de tels documents dont on ne conteste que pour la forme l'authenticité ? Il faut bien rassurer le peuple allemand et apaiser sa colère en lui livrant des coupables ou de soi-disant coupables. N'aurait-on pas cherché à rendre le général von Schleicher responsable ?

A ces faits, il conviendrait peut-être d'en ajouter un quatrième : les entretiens de Venise, dont l'initiative appartient à Hitler et qui, dit-on, auraient été précédés d'une démarche de M. von Papen auprès du Duce. Il serait surprenant que le Fuhrer, qui était au courant des menées de ses adversaires et de ses rivaux, n'en ait rien dit au Duce et ne lui ait pas demandé avis. En tout cas, on peut être assuré que M. Mussolini, qui a souvent prouvé qu'il savait garder la mesure et trouver la « manière », ne lui a pas

conseillé les procédés ignobles dont il reste déshonoré. — Essayons maintenant d'analyser les faits.

Depuis quelque temps, surtout depuis le discours de M. von Papen, le 17 juin, le Fuhrer est informé qu'un complot se trame contre lui. De quoi s'agit-il ? D'une deuxième révolution nationale-socialiste. Hitler s'est laissé accaparer par les hobereaux et le grand patronat ; il est allé dernièrement à Essen où il a eu une entrevue avec M. Krupp von Bohlen ; il a abandonné son programme socialiste si clairement exposé dans *Mein Kampf*; il faut le ramener dans le droit chemin révolutionnaire. Ainsi raisonnent ses compagnons de la première heure, les Rœhm, les Ernst, les principaux chefs des sections d'assaut qui ont porté Hitler au pouvoir ; on n'écartera pas le Fuhrer qui reste populaire, mais on l'entourera de vrais révolutionnaires et on éloignera de lui la clique réactionnaire. Comment ne verraient-ils pas la situation sous ce jour surtout depuis que M. Gœbbels, ministre de la Propagande, a violemment répondu au discours du vice-chancelier et dénoncé les menées réactionnaires ? Ses discours sont une apologie pour Hitler révolutionnaire contre von Papen, l'homme de la réaction, du capitalisme, le catholique suspect de tiédeur pour la doctrine raciste. Comment les Chemises brunes, chefs et soldats, n'auraient-ils pas été trompés ?

Est-ce là tout le complot ? Non. Les communiqués officiels, l'apologie de M. Gœbbels pour les assassins, cherchent à établir une collusion entre cette révolution démagogique et le général von Schleicher. On nomme les individus qui auraient servi d'intermédiaires entre Rœhm et Schleicher, un von Alvensleben, un von Bredow, de grands noms de l'histoire militaire allemande, un Gregor Strasser. Les accuse-t-on parce qu'on les a fusillés ou les a-t-on fusillés parce qu'on savait leur culpabilité ? Qui pourrait le dire ? Le général von Schleicher, ancien adjoint de Ludendorff et de Grœner, qui, entre la démission de M. Bruning et l'avènement de M. Hitler, fut chancelier et qui tenta, sans oser aller jusqu'au bout, de réaliser une dictature de gauche avec l'appui de l'armée et des syndicats ouvriers et de dissoudre le parti national-socialiste, était, en cas de chute ou de mort d'Hitler, l'homme indiqué pour prendre le pouvoir et réconcilier l'armée avec les anciens groupes de gauche. Hitler voyait en lui un rival, un successeur possible, un candidat éventuel à la présidence. Avec Gœring, c'était pire ; les deux hommes

avaient échangé des injures ; ils s'étaient réciproquement traités de « cochon » ; c'était, entre eux, une rivalité à mort. Schleicher, plus politicien que militaire, aimait l'intrigue et le conciliabule ; il était, disait-on, l'homme de son nom (*Schleicher* : cafard, sournois). Il avait, dans l'armée, des amis, mais il était suspect à la caste aristocratique qui lui reprochait certaines compromissions avec la gauche. Il est certain qu'il sentait son heure approcher et qu'il se préparait au rôle que l'opinion des mécontents semblait lui destiner. Était-il en relations avec Rœhm ? Il n'est guère vraisemblable qu'il ait ourdi un complot avec lui. Comme il n'y a eu ni procès ni jugement, il est impossible de savoir la vérité.

Il semble bien que, pour trouver à leurs atroces vengeances une justification, Hitler et ses suppôts aient imaginé une sorte « d'amalgame », comme au temps où nos révolutionnaires supprimaient leur rivaux en les accusant de complot réactionnaire et de complicité avec « Pitt et Cobourg ». Quant à un crime de trahison, l'hypothèse ne se défend pas. Si les communiqués officiels parlent de relations « avec une Puissance étrangère », qu'on se garde bien de nommer, c'est afin de corser l'accusation et de tromper l'opinion populaire (1). Complot ou simple poussée de mécontentement ? Il y a eu certainement quelque chose, probablement plusieurs intrigues entremêlées ou entrecroisées. A l'étranger, des réfugiés parlaient d'un retour à la démocratie, au drapeau de 1849 et de 1919. La présence de M. Bruning à Londres pouvait donner à penser que les chefs catholiques favorisaient l'intrigue dont le discours de von Papen semblait avoir indiqué l'objet et la portée.

Bien plus important a été le rôle du président Hindenburg. Dans une entrevue qui eut lieu à Neudeck après le discours de von Papen, le vieux maréchal aurait mis le chancelier en demeure d'en finir avec la démagogie de MM. Gœbbels et Gœring et avec la guerre contre les religions ; il aurait refusé de souscrire à la fusion préparée par Rœhm de la Reichswehr avec les S. A. C'est alors qu'Hitler aurait pris la résolution de mettre pour un mois les S. A. (sections d'assaut) en congé avec interdiction de porter l'uniforme. C'est l'exécution de cette mesure qui est la raison directe de la mutinerie de Munich.

(1) Le 5 juillet, les ambassadeurs d'Angleterre, des États-Unis et de France ont fait à ce sujet une démarche. M. de Neurath leur a répondu que cette insinuation ne répondait à aucun fait. Le lendemain 6 juillet, Gœbbels déchainait sa presse et accusait la France et M. Barthou. Cette manœuvre indécente et grossière ne saurait tromper personne.

Le 29 juin, Hitler est en Rhénanie. Il s'agit sans doute de tromper ses adversaires, car il est vraisemblable qu'il n'a pas quitté Berlin sans se mettre d'accord avec Gœring et sans avoir arrangé avec lui, et peut-être avec les chefs de l'armée (Reichswehr), tout le scénario. Chacun a sa besogne dans cette œuvre de sang. Lui-même quitte Godesberg sur le Rhin en avion, à deux heures du matin. Le 30 juin, flanqué de Gœbbels, il descend au champ d'aviation de Munich ; il y trouve le ministre de l'Intérieur bavarois et reçoit un rapport détaillé sur la situation. Les S. A. ont été alertées par les chefs du complot ; on leur a dit que le Fuhrer trahissait la révolution. Hitler se fait amener leurs chefs, qui venaient d'être arrêtés par les soins du gouvernement bavarois ; il leur reproche leur trahison, leur arrache lui-même leurs insignes. Les chefs du complot, Rœhm, Heines, sont aux environs de Munich, dans une villa sur le Wiessee. Hitler, depuis longtemps, déteste et méprise Rœhm en qui il pressent un rival. S'il le tutoie, c'est plus encore par dédain que par camaraderie. Rœhm et la plupart des chefs des S. A. sont les profiteurs de la révolution ; pour eux, le nazisme n'a pas fait faillite ; ils se gobergent aux frais du Reich. Hitler, lui, est l'homme pur ; il a gardé dans son vêtement, dans ses mœurs cette simplicité démocratique qui plaît au peuple allemand. Rœhm s'agitait beaucoup. Il était allé, en avril, à Raguse, en Yougoslavie, où il avait reçu un accueil chaleureux; sa popularité s'en était accrue ; il passait pour l'homme qui allait dissoudre la Petite Entente. On savait qu'il se proposait, d'accord avec quelques généraux, peut-être avec Schleicher, de réaliser la fusion des S. A. avec la Reichswehr. On lui prêtait l'intention de reprendre le programme socialiste abandonné par Hitler.

C'est alors l'équipée en automobile, au petit matin. Hitler, avec un détachement des S. S. (sections de sécurité), arrive à la villa de Rœhm à 7 heures ; on y a festoyé la veille en suspecte compagnie : crapuleux festin, comme dans la ballade de Verlaine,

« Lucullus ? Non. Trimalcion ! »

Le communiqué officiel, afin de mieux représenter Hitler dans son rôle de vengeur de la morale outragée, est prodigue de détails sur le genre de débauche auquel s'adonnait Heines. Hitler lui-même pénètre dans la chambre de Rœhm et le fait arrêter. On revient à Munich avec les prisonniers. Heines est fusillé.

Rœhm est mis en cellule, avec un revolver et une corde ; comme il refuse de jouer le rôle de suicidé par persuasion, on le fusille dans la cour de la prison. Telle est l'expédition digne du Guépéou que la presse officielle exalte comme un exploit. Chacun, selon ses préférences, est libre d'y voir, avec la presse nazi, le coup d'audace d'un chef qui brise toute résistance par une offensive brusquée, ou la brutale vengeance de l'aventurier parvenu qui se débarrasse d'un rival et qui assassine lui- même.

A Berlin, c'est Gœring, ministre de l'Intérieur de Prusse, qui opère. Par son ordre, au commencement de l'après-midi, le 30 juin, un ou plusieurs policiers (les versions varient) se présentent chez le général von Schleicher avec un ordre d'arrestation. Fit-il un geste pour porter la main à son revolver ? En tout cas, il est tué net ; sa femme, mortellement blessée, succombe en arrivant à l'hôpital. Cette boucherie est le signal des arrestations et des meurtres. De nombreux chefs des S. A., dont M. Ernst, leur chef pour toute la région de Berlin, c'est-à-dire les personnages les plus puissants du régime, ceux qui ont fait la révolution et porté Hitler sur le pavois, sont arrêtés et fusillés. On arrête aussi et on fusille plusieurs membres du Herrenclub (le club des Seigneurs, la citadelle des hobereaux) ; on arrache à sa famille et on tue M. Klausener, chef de l'Action catholique de Berlin, directeur dans un ministère. M. von Papen est gardé à vue dans son appartement ; deux de ses principaux collaborateurs sont tués ; le prince Auguste-Guillaume est arrêté et surveillé. On parle d'une soixantaine de personnes fusillées sans jugement. D'autres, en grand nombre, seraient arrêtées et on instruirait leur procès.

Tels sont les faits dans leur atroce nudité. Il faut en lire le récit romantique tel que l'a radiodiffusé, le soir du 1er juillet, le ministre de la Propagande, Gœbbels. Quelques jours plus tôt, il excitait l'opinion allemande contre M. von Papen, et lui reprochait ses critiques « réactionnaires ». Maintenant, les « réactionnaires », — le mot revient quatre fois dans son récit, — c'est Rœhm, c'est Heines, c'est Ernst, ce sont les chefs des S. A. qui ont voulu supplanter Hitler et qu'il a châtiés avec la dernière rigueur. Le texte de Gœbbels éclaire l'opération politique qu'Hitler vient de réaliser : c'est celle en présence de laquelle se sont trouvés tous les révolutionnaires nantis ; il a coupé sa queue révolutionnaire. L'assassinat de Schleicher ne doit pas nous faire illusion ; il s'agit d'une vengeance de Gœring, de la suppression d'un rival

dangereux, d'un successeur désigné du Fuhrer. Les hobereaux exécutés avaient peut-être tenu quelques conciliabules, parlé de restaurer la dynastie ou risqué d'imprudents propos ; leur mort est, pour ainsi dire, un alibi, un trompe-l'œil. Celle de M. Klausener est un avertissement aux catholiques. « Le Fuhrer a l'habitude de faire à fond tout ce qu'il fait, dit Gœbbels : tout ou rien. Nous sommes bien loin de prendre au tragique les critiques mesquines inhérentes à la nature humaine ; mais quiconque se dresse résolument et méthodiquement contre le Fuhrer et son mouvement doit être convaincu qu'il joue frivolement sa tête. »

Ainsi, en apparence, l'épuration du 30 juin continuée les jours suivants a consisté à punir des rebelles alliés aux réactionnaires, réactionnaires eux-mêmes. Peut-être le Fuhrer lui-même s'imagine-il avoir consolidé son pouvoir. Il sent pourtant le besoin de se justifier du meurtre de ses meilleurs et plus fidèles partisans. Et voici la phrase lyrique que Gœbbels met dans la bouche d un témoin scandalisé du drame du Wiessee : « Je voudrais que ces murs s'effondrent et que tout le peuple allemand puisse être le témoin de ce qui se passe ici pour comprendre combien le Fuhrer fait bien de demander des comptes impitoyables aux responsables et de leur faire expier par la mort leur crime de lèse-nation. » Ainsi, pour le public allemand, le plus « gobeur » qui soit au monde, opération d'assainissement, épuration du parti qui est réorganisé sous les ordres de Lutze, en qui le Fuhrer met toute sa confiance.

Mais la réalité est plus complexe. Les S. A. ne sont plus l'élément dirigeant en Allemagne ; leurs membres n'ont plus le droit de porter l'uniforme ; on prendra les meilleurs éléments que l'on fondra dans la Reichswehr qui s'en trouvera utilement renforcée ; le reste sera dissous, obligé à l'obéissance et au silence. L'État, avec l'appui de la Reichswehr, s'émancipe de la tutelle du parti organisé et armé qui avait mis la main sur lui et qui prétendait s'identifier à lui. L'État allemand, l'État fort, l'État hegelien, l'État total, absorbe le parti et le digérera. Le président Hindenburg, dont on avait d'abord annoncé la démission, félicite officiellement Hitler. Le général von Blomberg, ministre de la Reichswehr, le général commandant en chef, remercient le Fuhrer de son action énergique et salutaire. En réalité, Hitler ne peut plus se soutenir qu'avec leur appui. Les chefs assassinés avaient des amis qui pourraient devenir des vengeurs ; pour se protéger contre eux, Hitler n'a pas assez de ses gardes noires, il lui faut

l'armée. Débarrassé de Schleicher qu'il n'aimait pas, l'État-major tient en ses mains l'avenir du régime. M. von Papen n'a guère tardé à être relâché ; n'est-il pas l'homme du président Hindenburg ? Relâché aussi le prince Auguste-Guillaume. Mis en demeure de choisir entre sa droite et sa gauche, Hitler a tenté de biaiser, de tenir la balance égale entre les deux tendances ; il s'usera vite à cet impossible équilibre ; il ne sera bientôt plus que la trompeuse enseigne d'une sorte de directoire où domineront les hobereaux, les magnats de l'industrie et les militaires. Sa popularité, son énergie personnelle, son prestige, captés et canalisés par les pouvoirs historiques qui ont fait l'Allemagne, serviront à renforcer l'autorité de l'État, la centralisation du Reich et la puissance de l'armée. L'Allemagne qui l'emporte, c'est celle des bureaux, de la Wilhelmstrasse, de l'État-major, l'Allemagne encadrée et traditionnelle.

Dans cette bataille entre ses maîtres, le peuple allemand est l'enjeu. Lui-même ne réagit pas, tant il a l'habitude d'une discipline grégaire. Pourtant, c'est lui qui a porté au pouvoir Hitler et ses amis. Il avait mis en lui ses espoirs romantiques, ses rêves mystiques de millénarisme rénovateur, et voici que tout s'effondre. Si dénué de sens critique que soit le peuple allemand, comment ne s'apercevrait-il pas que, si les chefs auxquels on l'obligeait, il y a peu de jours, à obéir avec enthousiasme et qui ont été fusillés étaient des traîtres, des concussionnaires et des gens de mœurs inavouables, ce n'est pas eux seulement qui sont déconsidérés, mais le régime qui en avait fait des héros et des maîtres. Tant de sang ne lavera pas le Fuhrer de tant de boue. Que deviennent ces vertus de la pure race aryenne qui la prédestinent à la domination du monde et dont le régime nazi devait être le restaurateur ? L'humanité sera-t-elle donc conduite dans la voie du progrès par une bande d'assassins, de concussionnaires et d'invertis ?

Dans les masses qui acclamaient Hitler et qui suivaient les chefs choisis par lui, il est d'anciens communistes, de petits bourgeois ruinés, des employés sans emploi, des ouvriers en chômage Quelle sera leur réaction ? Pour le moment, la crise aiguë paraît calmée, mais pour combien de jours ? Un appel lancé par un « Comité révolutionnaire des S. A. » dit : « Ernst et les commandants de sections qui ont été fusillés comprenaient l'idéal des troupes d'assaut, ceux qui restent ne le comprennent pas. » On dit qu'un comité révolutionnaire se serait constitué à Munich.

Tout mouvement populaire serait rapidement réprimé par la Reichswehr ; c'est d'elle que dépend l'avenir du régime ; ses chefs sont les arbitres de la situation. Hitler est une force, mais une force qui décline et qui n'est plus libre de ses mouvements. Le gouvernement hybride dans lequel, avec Hitler, Gœring et Gœbbels, restent von Papen et von Neurath, demeure au pouvoir, mais pour combien de jours ? La santé du vieux président est très précaire ; s'il achevait de mourir en ce moment, un nouvel élément de trouble s'ajouterait à ceux que nous venons de voir en action. Hitler, maintenant qu'il a tué tous ses rivaux : Schleicher, Rœhm, Ernst, Gregor Strasser, chercherait sans doute à le remplacer. Le dernier mot, de toute façon, sera à l'armée. Mais quelles convulsions secoueront encore le Troisième Reich avant qu'il trouve une forme de gouvernement qui convienne à son humeur inquiète, il est impossible de le prévoir. La période actuelle ressemble par plus d'un trait à celle qui précéda la guerre de Trente ans.

Alfred Rosenberg écrit, le 3 juillet, dans son journal *Vœlkischer Beobachter* : « Par l'épuration du 30 juin 1934, le mouvement et l'État nationaux-socialistes se sont débarrassés de tous les pourris, parasites et réactionnaires intrigants. Le peuple allemand est fier d'avoir à sa tête un chef qui sait intervenir avec énergie et sans crainte au moment voulu. Le monde entier a vu qu'un poing puissant et qu'une volonté de fer gouvernent l'Allemagne. La journée du 30 juin ne constitue pas seulement une épuration intérieure et le rétablissement dans les S. A. des anciennes vertus germaniques ; elle signifie aussi un renforcement du prestige germanique et même nos plus violents adversaires ne peuvent se défendre d'un sentiment d'estime pour l'homme qui tient en mains le sort de l'Allemagne. »

Il est impossible de se tromper ou de tromper plus grossièrement. Personne ne sait ce qu'ont été les sentiments du peuple allemand, puisqu'il n'est pas plus libre que le peuple russe de les exprimer ; mais ce que chacun peut constater, c'est l'impression d'horreur que les événements du 30 juin ont produite dans tous les pays civilisés. L'Angleterre qui, par tradition et par intérêt, trouve parfois des trésors d'indulgence pour les méfaits du germanisme, a senti passer un de ces courants collectifs qui, dans les circonstances graves, unissent toutes les nuances de l'opinion dans un même sentiment. Les exécutions sans jugement froissent le sens profond de la justice et de la dignité humaine

qui est l'une des grandes qualités du caractère anglais. Hitler étalant sans pudeur les ignobles vices de ses victimes et s'en servant comme d'une excuse à ses procédés sauvages révolte le sentiment anglais de la décence extérieure dont un gentleman ne doit jamais se départir.

Le *Times* lui-même, qui, ces temps derniers, soutenait les prétentions du Reich avec des arguments déconcertants, a fait volte-face. Son article du 3 juillet résume avec force ce que, pour notre part, nous avons toujours soutenu, à savoir que le peuple allemand, malgré ses qualités, n'est pas un peuple comme les autres. Il vaut la peine d'en citer un large extrait : « Persécution sans merci de quiconque était suspect de détachement ou considéré comme hétérodoxe pour une raison quelconque ; suppression de toute liberté de parole et même, dans la mesure du possible, de toute liberté de pensée ; épidémie d'espions et de délateurs qui infestaient tout le pays et faisaient de chaque individu un suspect pour son voisin ; vague de propagande intense par la parole, la T. S. F. et le cinéma, destinée à maintenir le peuple dans un état voisin de l'hystérie ; propagation de doctrines païennes vraiment singulières et glorification constante de la force ou de la violence : tous ces faits ont contribué à élargir le fossé qui sépare l'Allemagne d'aujourd'hui des autres nations européennes. Dans la mesure où sont en cause les méthodes de gouvernement, le respect de la vie et de la liberté humaines, le Reich a cessé pour le moment d'être partie intégrante de l'Europe moderne. Ce qui caractérise cette situation, c'est le mépris sauvage dont témoigne l'Allemagne pour toutes les formes légales considérées comme des sauvegardes indispensables de la justice et qui sont sacro-saintes dans tous les pays civilisés. »

Voilà une condamnation motivée dont on ne peut qu'approuver les considérants. Mais, à la différence du *Times*, nous n'éprouvons aucune surprise ; nous reconnaissons jusque dans le paroxysme de la crise actuelle les traits caractéristiques de l'Allemagne prussianisée. Le jour où toute l'Angleterre comprendra ce que le *Times* vient d'énoncer et agira en conséquence, la paix du monde sera assurée par la coopération des peuples libres. On peut espérer que le Révérend archevêque de Canterbury, primat de l'Église établie, qui, le 7 juin, approuvait, dans une assemblée solennelle, les prétentions germaniques et dénonçait les responsabilités de la France, est revenu à des sentiments plus équitables.

Les événements actuels montrent une fois de plus, avec un éclat inusité, qu'il est imprudent aux amis de la paix de ne pas prendre certaines précautions spéciales à l'égard de l'Allemagne, d'autant plus qu'elle compte 65 millions d'habitants et que les convulsions d'un colosse menacent d'écraser ses voisins. Le problème européen, le problème de la paix, existait déjà au temps de la guerre de Trente ans; il est plus que jamais nécessaire aujourd'hui, d'articuler à l'Europe pacifique une Allemagne pacifiée. Tant que ce résultat n'est pas atteint, il faut recourir à certaines précautions spéciales, à une coopération des Puissances qui ont un intérêt capital à la paix et à la stabilité des frontières. Les événements d'Allemagne ont eu en Autriche un favorable écho et y renforcent le sentiment d'une personnalité nationale de l'Autriche et le goût de l'indépendance ; les violences atroces que les nazis y exercent prennent, à la lumière des assassinats de Munich et de Berlin, leur vrai caractère. La légion de nazis autrichiens organisée en Bavière a été désarmée. Dans la Sarre, à laquelle M. F. Eccard a consacré plus haut un très intéressant article écrit avant le 30 juin, la propagande brutale des hitlériens trouvera moins que jamais crédit. Les pangermanistes les plus ardents sont moins pressés d'entrer dans un paradis où la Chemise brune elle-même n'est plus une sauvegarde.

L'Allemagne est pleinement libre de son évolution intérieure, mais lorsqu'elle traverse de pareilles crises, il est bon que les hommes d'État des pays voisins se concertent. C'est sans doute ce que ne manqueront pas de faire, dans leurs entretiens, les 9 et 10 juillet, M. Barthou et M. Piétri, sir John Simon et M. Baldwin. Le voyage de M. Barthou à Londres était prévu avant les événements d'Allemagne qui viennent à point fournir aux ministres français les plus frappants arguments. C'est un tour d'horizon complet que feront les dirigeants des deux grandes nations occidentales. M. Barthou n'a, en Angleterre, rien à demander ni rien à céder. Ce sont les événements qui se chargent, une fois de plus, de prouver que la seule garantie efficace pour une paix durable, c'est l'amicale collaboration de la Grande-Bretagne et de la France.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant: RENÉ DOUMIC.

a
s
,
e
e
s
e
e
r
-
s
n
é
-
e
a
e.
es
n-
-
a-
e.
e,
es
te
9
et
vu
ir
un
es
à
se
ce
t-

LE JUGEMENT DES TÉNÈBRES

A NOTRE époque, beaucoup de gens déplorent qu'un Balzac ne se soit pas levé, ne se lève pas pour tracer en vingt ou trente volumes le tableau des grands gestes et des turpitudes compliquées qui sollicitent chaque jour notre curiosité. Avec l'abondance, la masse même d'informations rapides qui caractérise notre siècle, est-il bien sûr que le rôle de Balzac serait le même qu'en 1840 ? Il semble en effet qu'il n'y ait rien à écrire de plus étonnant que les relations quotidiennes de drames humains venus des quatre coins du monde ou de tragi-comédies dont les acteurs nous coudoient chaque jour, quand ils ne vivent pas sous le même toit que nous. Lorsque ces articles de journaux, groupés ou condensés dans les feuilles périodiques, — dont la vogue est aujourd'hui si grande, — ont été assaisonnés des réflexions de l'auteur, émaillés de remarques inspirées par les faits ou éclairés par l'analyse plus ou moins poussée des caractères, il apparaît que ces lectures arrivent souvent à primer le mieux imaginé des romans.

Toutefois, et bien qu'en ces jours de trouble pour les esprits et les consciences l'entreprise en soit audacieuse, je n'hésite pas à rapporter ici l'histoire d'un homme et d'une femme dont l'amour, infecté au début par des germes vénéneux, connut davantage encore le tourment des climats excessifs et devint l'occasion d'un conflit de races. C'est même parce que le milieu humain exceptionnel, la pesanteur des orages, la charge d'élec-

tricité atmosphérique, l'étroitesse de la prison végétale qui limitait les pensées, c'est parce que toutes ces terribles influences que l'on subit dans l'Afrique tropicale traversèrent un tel amour et en firent une douloureuse aventure, que je me permets de relater aujourd'hui ces incidents qui n'eussent pas eu les mêmes conséquences sur notre terre d'Europe.

Voici comment je connus le docteur et Mrs Thornby, ou du moins celle qui se faisait appeler Mrs Thornby. Ce fut à bord d'un des paquebots français des Chargeurs Réunis qui desservent toutes les grandes escales de la Côte occidentale d'Afrique. M. et Mrs Thornby s'étaient embarqués à Marseille. Comme il avait grand air, qu'elle était jolie et qu'ils avaient pris une cabine de luxe, le commandant les avait placés à sa table avec deux autres passagers et moi. Je crois bien me rappeler que ces derniers étaient un colonel d'infanterie coloniale et un médecin-chef. Mais cela n'a aucune importance.

Dès le premier dîner, deux heures après avoir quitté le port, quelqu'un fit compliment au docteur et à Mrs Thornby d'avoir choisi notre navire. C'était une manière détournée de leur faire bon accueil. M. Thornby dit très placidement qu'il aimait la société des Français, « et, ajouta-t-il en souriant, leur cuisine ». Il dit aussi qu'il avait beaucoup tenu à éviter le golfe de Biscaye, que nous appelons « de Gascogne », à cause de Mrs Thornby : elle craignait le mal de mer.

Mrs Thornby appuya son opinion en coulant un regard aimable vers le commandant. Cela nous fit entendre le son de sa voix qui était bien timbrée : le timbre des Anglaises de Londres qui parlent mieux que correctement. Surtout, elle plaçait bien sa voix. Ses cheveux étaient d'un blond cendré, naturellement ondulés, et d'une légèreté douce à contempler. Quant à sa peau, malgré une certaine fatigue des traits, elle avait cette fraîcheur que l'on ne se lasse pas d'admirer chez beaucoup de femmes, dès qu'on a franchi le Pas de Calais.

Le docteur et Mrs Thornby furent attentifs, car ils parlaient notre langue sans facilité. Après le dîner, à la douce fraîcheur méditerranéenne de cette fin d'octobre, tout le monde sortit sur le pont, soit pour se rendre au fumoir ou au jardin d'hiver, soit pour faire les vingt allées et venues qui représentent les deux kilomètres nécessaires à une bonne diges-

tion. Je vis alors que Mrs Thornby était de taille moyenne, presque petite, mais bien tournée. Le mollet était ferme, la cheville fine, le pas décidé, le port du corps alerte.

Lui paraissait grand à côté d'elle. Il était de bonne taille et sans graisse. A en juger par son allure, il pouvait avoir quarante-trois ans au plus. Dix ans de plus qu'elle. Son complet de voyage indiquait qu'il s'habillait du côté du Strand, avec assez de recherche, mais sans exagération. Il ressemblait à une foule d'Anglais en voyage. Mais ce qui le distinguait, c'était son regard intelligent et las ; c'étaient aussi sa mâchoire fine et sa calotte crânienne très développée, soudée à un front très large. Il n'était pas beau, mais mieux que cela. Je puis croire que s'il eût été seul et si rien ne fût arrivé, cet homme serait peut-être sorti de ma mémoire, tant il me parut d'abord semblable à des milliers de ses compatriotes ; mais rien n'est moins sûr, car il possédait le don de sympathie, et son visage revêtait, sans attitude recherchée, un air de bonté intelligente qui, nous le verrons bientôt, s'accommode parfois avec l'idée fixe.

Le couple s'abstint de venir aux lumières du fumoir et préféra le tour du pont. Tout de suite, je me rendis compte qu'ils s'aimaient. Et pas depuis longtemps. Maintenant qu'ils avaient échappé à l'étiquette de la table, leurs regards exclusifs, leurs colloques passionnés, leurs arrêts, leurs départs, tout trahissait une passion neuve. Ils me firent même l'effet de gens qui ont volé une auto et qui poussent sur l'accélérateur, frénétiquement, dangereusement, sans prendre le temps ni le soin de se reposer à travers bois ou dans un chemin défilé.

Ce premier soir, ils disparurent très vite dans leur cabine. Octobre marque le départ des coloniaux d'Afrique occidentale. Les passagers étaient donc nombreux. Toujours les mêmes, pour ainsi dire : des officiers qui vont vivre une petite vie prosaïque là où leurs aînés ont couru l'aventure, des fonctionnaires et leur famille, des colons qui repartent en hâte se mettre en position de travail après la trêve de l'hivernage, des missionnaires et de rares chasseurs. Mais tout ce monde, coutumier de la ligne, me paraissait trop connu. La découverte, pour moi, était cette femme blonde aux lèvres bien faites, au nez droit, qui riait avec grâce, découvrant de jolies dents saines et régulières, qui rosissait avec discrétion, qui pâlissait

bien plus curieusement, ce qui rendait ses yeux, d'un bleu foncé, très brillants.

Au moment de me coucher moi-même, plus tard, un doute me vint. Non point que je fusse obsédé par le visage de Mrs Thornby qui, à coup sûr, me plaisait déjà, car j'ai toujours aimé la beauté anglaise, mais parce qu'il me semblait que je connaissais cette physionomie. Mieux que cela, j'entendais sa voix, comme une voix connue, sans surprise.

Je crains fort la paramnésie, à laquelle je fus assez sujet. Tout le monde connaît ce phénomène de conscience qui nous porte à nous rappeler un fait dans tous ses détails, alors qu'il s'accomplit devant nous pour la première fois. Cette fausse mémoire s'accompagne de circonstances exactes, telles que l'odeur, la couleur, le temps, les personnes présentes; tout se situe dans le passé imaginaire comme à l'heure même. Avant de m'endormir, je fus donc tourmenté par cette idée. Je finis par m'en remettre à ma vraie mémoire qui est à retardement. Elle ne me déçut point.

Le lendemain matin, en effet, après une nuit calme, la voix de Mrs Thornby se mit à parler dans ma cabine. Mais au lieu d'être la voix de Mrs Thornby, c'était la voix de Clara Evans, de *Sadler's Wells* ou de *Old Vic*. C'est sûrement dans un de ces théâtres de la rive droite, à Londres, que j'avais entendu cette voix un peu maniérée et langoureuse, cet accent qui grasseyait assez pour que j'en fusse étonné. N'avais-je pas pris cette actrice pour une étrangère?... Peu à peu, je reconstituai ses traits qui m'avaient frappé, mais qui aujourd'hui se présentaient dépouillés de fards.

Puis, je revenais en arrière. Pourquoi se serait-elle trouvée sur ce bateau? Nous ne faisions pas escale au Maroc. Les seuls arrêts du navire étaient marqués par les ports de l'Afrique occidentale et ceux de l'Afrique équatoriale. Qu'allait faire là-bas celle que je prenais pour une actrice de deux théâtres d'avant-garde? J'étais fort embarrassé, car la femme offrait vraiment pour moi un intérêt tout particulier. Ainsi, je pensais qu'elle aurait dû s'embarquer toute seule. Pourquoi d'ailleurs accompagnait-elle cet homme? Telle était la question ridicule que je me posais.

En voyage, sur un bateau, l'étude des voisins prend de

l'importance. On sait qu'ils ne descendent pas à la prochaine gare, que l'on couchera plusieurs jours sous le même abri, parfois plusieurs semaines (ainsi, ceux qui vont jusqu'à Pointe-Noire), souvent côte à côte et séparés par une mince cloison, que l'on prendra tous ses repas à la même table avec le même rite gratuit que celui de la famille, et que l'on est exposé aux mêmes dangers. Ce premier matin de notre traversée, j'attendis avec impatience la venue de Mr et Mrs Thornby.

Ils arrivèrent. Lui, très calme, presque lent. Elle plus légère, très décidée, heureuse de vivre. Tous deux semblaient entreprendre une nouvelle aventure, car il est des marques certaines pour vous avertir qu'un ménage n'en est plus à sa première sortie. Seulement, dès qu'ils furent assis et qu'ils eurent pris la première bouchée de pain, beurre et sel, je remarquai tout à coup la fixité de leurs regards. Mieux que cela, leurs yeux étaient, ce matin-là, d'un éclat anormal et démesurément ouverts.

Le commandant encourageait déjà tout le monde par des promesses de beau temps, d'autant plus faciles à tenir que le vent, très faible, venait de l'ouest et paraissait bien établi. Chacun passait à son voisin le sucre, la marmelade d'oranges, le beurre et les toasts.

Un mot en anglais me fut payé d'un souriant merci par Mrs Thornby. La glace était rompue. Je connaissais l'Angleterre et Londres. Elle connaissait un peu Paris. Il en fallait moins pour engager une conversation qui se continua quelque peu sur le pont après le petit déjeuner. Les autres convives, le médecin-chef et les deux officiers parlaient de voyages précédents, de postes, de situations, d'annuaire, de leurs relations coloniales et métropolitaines. Chacun lançait des grappins sur la vie de son voisin. Chacun offrait un accès dans sa propre aventure ou jetait un pont sur le fossé qui le séparait des autres.

Pour ma part, je ne parlai pas tout de suite de théâtre. Et pourtant, lorsque Mrs Thornby sut qui j'étais, elle ne cacha pas sa joie d'avoir à fréquenter quelqu'un qui s'occupât des choses de l'esprit. Le docteur Thornby fut réservé, mais il m'avertit néanmoins qu'il était médecin civil, attaché par contrat au service sanitaire anglais en Gold Coast. Il m'exprima l'espoir d'aller dans le Soudan français. Certaines

études vétérinaires, qu'il avait ajoutées à la médecine, ses recherches sur quelques bacilles déterminés, pouvaient lui donner l'occasion d'aller faire un examen sur place de la peste bovine qui sévissait dans nos territoires, maladie que les marchands de bœufs poussaient avec les troupeaux sur les territoires anglais privés de bétail.

Il nous quitta pour aller chercher des livres et du tabac. J'offris à Mrs Thornby de jouer au jeu de tonneau. Ce jeu enfantin lui donna quelque joie. Elle m'aidait, à chaque tour, à ramasser les palets. A ses gestes, je voyais mieux encore qu'à ses traits qu'elle avait dépassé la trentaine. Elle avait cependant le don des attitudes, et cette aisance sur la légère pente du pont qui caractérise les marins et les acteurs.

— Vous marchez, lui dis-je, comme si vous aviez toujours marché sur des planches inclinées.

— *May be...* me répondit-elle. C'est possible...

Elle éclata d'un petit rire de tête, en vrille, qui me ravit sur le moment, parce que c'était la première fois qu'elle riait en ma présence.

Le troisième soir, elle n'y tint plus. Mes allusions au théâtre, le goût que j'affichais pour les spectacles, ma préférence pour Shakespeare, pour Ben Johnson, que l'on joue périodiquement à *Old* et à *Sadler's Wells*, firent qu'elle répondit à mon appel. Le docteur Thornby faisait les cent pas. Nous avions dépassé Gibraltar. Le navire bougeait très lentement, bord sur bord. Mrs Thornby avait préféré s'étendre sur sa chaise-longue et j'avais posé une couverture sur ses genoux, un coussin sous sa tête. Le mal de mer ne l'atteignait pas encore, mais elle demeurait alanguie. Nous causions, tout lentement, à bâtons rompus, comme il arrive au cours des premières escarmouches entre une femme et un homme qui lient connaissance et tâtent le terrain.

A ce moment, un cri partit du pont inférieur, du côté des deuxièmes classes. Le fameux passage de Macbeth me revint en mémoire et je déclamai, d'un ton plaisamment tragique :

Who was it that thus cried (1) ?

J'avais imité l'accent et les poses archaïques qui plaisent

(1) Qui donc a crié ainsi?

aujourd'hui au public britannique. Sans hésitation, elle comprit et continua dans l'esprit du rôle :

Why, worthy thane,
You do unbend your noble strength, to think
So brainsickly of things (1)?

Elle s'interrompit et tourna vivement la tête de mon côté.

— Oh! dit-elle. Comment savez-vous ces *histoires*?

Et elle continua :

Go get some water
And wash this filthy witness from your hands.
Why did you bring these daggers from the place?
They must lie there. Go carry them; and smear
The sleepy grooms with blood (2).

— Vous dites cela dans le ton et de la meilleure manière! lui dis-je.

— Comment savez-vous donc que c'est ainsi qu'il faut dire ces vers?

J'étais sur la bonne piste. C'était bien Clara Evans. Le timbre de sa voix qui devenait rauque, ardent, surtout son petit grasseyement, je retrouvais tout cela. C'était assurément au cours de mon dernier séjour à Londres que je l'avais entendue.

— Aimez-vous *Old Vic*?

— J'en connais tous les coins et tous les instants, me dit-elle.

— Et Clara Evans?

Elle éclata de rire, encore de ce rire qui commençait à me perforer la tête.

— Naturellement! s'écria-t-elle. Et votre mémoire est bonne. Vous êtes un artiste. Je n'ai donc rien à vous cacher.

(1) Pourquoi, valeureux seigneur,
Usez-vous votre noble force à penser à des
Choses si dépourvues de sens?

(2) Allez chercher de l'eau
Pour laver votre main de ce sale témoignage.
Pourquoi avez-vous apporté ici ces poignards?
Ils doivent être là-bas. Allez les reporter, et barbouillez
De sang les valets endormis.

Macbeth. — Acte II. — Scène I.

Voilà : j'ai quitté le théâtre pour épouser M. Thornby.

Je passe les détails qu'elle me donna, d'une parole volubile comme si elle voulait me persuader de leur vérité. Ils étaient d'ailleurs sans intérêt. En résumé, elle se trouvait divorcée, prétendait-elle, lorsque le docteur l'avait rencontrée chez des amis à Reading, lors de son dernier congé, retour d'Afrique. Il était très amoureux. Elle l'aimait beaucoup. Elle répéta même trop, à mon sens, qu'elle l'aimait *beaucoup*.

Ce jour-là, je n'en sus pas plus long sur son compte. Elle communiqua la chose à son mari, ce qui le rapprocha de moi. On aurait dit qu'il était heureux d'avoir trouvé un complice. En revanche, comme j'avais jeté un regard sur sa propriété privée, dans son jardin secret, il ne quittait presque plus sa femme.

Les jours passèrent, très neutres, très reposants. Nous nous parlions à chaque rencontre, mais sans insister. L'après-midi, le docteur et Mrs Thornby restaient tous deux longtemps enfermés dans leur cabine et se levaient tard. Et chaque fois qu'ils revenaient sur le pont, leurs yeux agrandis brillaient d'un étrange éclat.

Les autres passagers faisaient leur métier de passager, ennuyeux ou consciencieux, sans plus. Et c'est ainsi que nous arrivâmes à Dakar.

A la poste de Dakar, mêlé à la foule des Blancs venus pour chercher leur courrier et des boys nègres porteurs de dépêches, je surpris une conversation.

— Vous n'avez pas écrit à Peter, je pense? disait le docteur Thornby, qui pensait que nul ici ne parlait anglais.

— Vous êtes fou, Ralph, puisqu'il me croit à Port-Saïd ou en Mer Rouge.

— C'est vrai, excusez-moi.

— Que va penser Peter, reprit-elle, lorsqu'il n'aura pas de lettre d'Aden? J'en ai envoyé une à Port-Saïd, chez un ami qui la mettra à la poste. Mais après?...

Elle soupira et sourit ensuite. Après un détour derrière la foule qui les entourait, je les rejoignis et les menai en visite à travers Dakar.

Cette ville donne au voyageur un faux aperçu du Sénégal. C'est une parodie de la France et de la côte d'Afrique. Mais ce

n'est pas ici le lieu de déplorer que l'on n'en ait pas fait une ravissante escale. Dakar est jeune et a le temps de changer de robe aussi bien que de politique, pour peu que le destin l'y aide encore. Mrs Thornby s'égaya de cette promenade à terre. Elle voulut s'asseoir à toutes les terrasses de cafés, place Protêt, au Théâtre, à la Marine, à l'Europe. Elle acheta quelques armes indigènes, des objets de cuir tressé, des vues photographiques, un livre illustré sur l'Afrique dont j'ai oublié le titre. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était de lui voir choisir ses journaux.

Elle n'y manqua pas et acheta les journaux d'Angleterre arrivés par avion. A mon tour, je pris le *Daily Mail* et l'*Observer* du dernier dimanche. Elle me jeta un coup d'œil inquisiteur. Puis, son attention fut attirée par le spectacle de la rue. La manière de conduire des chauffeurs nègres, acrobatique, parfois insensée, la remplissait de joie. Elle était vraiment jolie.

Nous reprîmes la mer. Le docteur Thornby se montrait moins silencieux à mesure qu'il s'enfonçait vers le sud. Notre prochaine escale était Conakry où je devais descendre. Nous avions quarante-huit heures devant nous, y compris le temps d'arrêt du navire. Je fouillai ardemment tous mes journaux anglais, espérant trouver quelque chose sur le compte de Clara Evans, persuadé que l'accent de ses confidences n'était pas celui de la vérité. Par l'indiscrétion d'un commissaire-adjoint, j'avais d'ailleurs appris que son passeport mentionnait Clara Evans et non Clara Thornby, qu'elle était née à Sydney et qu'elle avait douze ans de moins que Thornby. Sur certains points, elle m'avait donné le change.

Dans les échos du théâtre, un entrefilet du *Daily Mail* annonçait que Clara Evans partait en tournée pour l'Australie, qu'elle pousserait vraisemblablement jusqu'en Nouvelle-Zélande, en suivant le climat, et qu'elle reviendrait pour l'été suivant. Le journal lui souhaitait bon voyage.

Je ne sais si la chose est conforme à la discrétion qu'il est de mise d'observer en pareille circonstance, mais ce que je sais bien, c'est qu'avant tout j'allais quitter cette femme le lendemain soir et qu'il fallait tout risquer. Je lui montrai donc le passage du journal. Mon air était engageant, approbateur.

— *It's true!* C'est vrai ! me dit-elle. On me croit sur la route des Mers du Sud...

— Et Peter?

Elle se redressa sur sa chaise-longue, sans brusquerie toutefois, avec beaucoup de calme.

— Qui vous a dit ça ? Est-ce lui, Thornby ?

Elle était un peu plus pâle et ses yeux ne brillaient plus.

— Ne pensez pas de telles choses sur son compte, lui dis-je. Il vous aime... Et il a raison, ajoutai-je. A sa place...

— Vous êtes fou, vous aussi ! murmura-t-elle.

Mais elle ne manifestait aucune colère.

— Ah ! le destin ! reprit-elle. Le destin !

Et elle me récita toute une tirade de Shakespeare sur la destinée.

— Pour moi, ajouta-t-elle, comme pour se faire pardonner le choix singulier qu'elle avait fait de son nouveau genre de vie, Ralph représentait l'aventure, la grande aventure. Je suis née à Sydney (c'est pour cela que j'ai donné cet alibi), mais j'en suis revenue jeune. Fillette et jeune fille, je fus élevée à Londres. Je l'ai connu, lui, à son dernier congé. Il m'a décidée à le suivre, à laisser là-bas Peter le sédentaire, Peter le sous-directeur de l'Agence Cook à Londres, Peter qui donne les billets de voyage et qui ne part jamais... Vous comprenez, n'est-ce pas? Être ou ne pas être! (décidément elle aimait citer Shakespeare). Je n'étais ni l'un ni l'autre : je ne parvenais qu'à paraître. J'en avais assez, pour le moment, du théâtre... Et puis, le docteur Thornby sera un chef en Afrique. Il commandera. Je serai, avec lui, la reine d'un pays. J'aurai des serviteurs nombreux et soumis...

Elle riait maintenant, comme une enfant. Évidemment, pour elle, le docteur Thornby représentait bien l'aventure, celle dont beaucoup d'Anglaises rêvent et qui fait que des filles de famille partent un jour seules à destination des Indes, afin d'y trouver plus aisément un mari.

Je réfléchis cependant qu'elle ne me disait pas tout et que, sans doute, des démêlés avec quelques directeurs et d'autres actrices lui avaient un instant fait prendre les planches et sa loge en horreur. Je ne voulais pas comprendre pourquoi elle avait tout pu quitter pour suivre Thornby en Gold Coast, aux cinq cents diables, sans savoir ce qu'elle allait trouver,

sur la foi de photographies et de racontars d'un colonial exalté. Mon amour-propre, ou plutôt ma vanité était en jeu, sans que cela fût chez moi à fleur de conscience.

Il est vrai que je ne savais pas tout. J'aurais pu deviner autre chose, si j'avais été davantage au courant de certains stigmates ; mais je ne pouvais encore savoir.

— Je pense que je vous reverrai, dis-je à Clara Evans. Je dois faire une grande tournée de plusieurs mois à travers la Guinée, le Soudan, la Côte d'Ivoire, et aller jusqu'au Congo. Tout le possible, je le ferai pour passer en Gold Coast. Dans quelle ville allez-vous résider ?

A ce moment, le docteur Thornby arriva. Il venait de passer une heure au fumoir où il avait écrit des lettres qu'il devait mettre à la poste le lendemain à Conakry.

— Où allons-nous résider ? lui demanda sa femme.

— A Nohina, dans le centre de la Gold Coast, en pleine forêt ashanti.

— Le climat ? Sain ?

— Pas trop mauvais, dit-il. Et puis nous avons de bons médicaments. Peut-être aussi irons-nous au Soudan français, si rien n'est changé.

— Je suis vraiment heureuse de tout cela ! s'écria Mrs Thornby. Dites-moi que l'Afrique est belle, inconnue, insoupçonnée...

Le lendemain, je les vis peu. Moi-même, alourdi par la température qui change aussitôt que l'on a dépassé Dakar, je sommeillais dans un coin de la passerelle, à l'ombre, avec mon casque rabattu sur le visage. J'entendis deux pas, celui d'un homme et d'une femme.

— Oh ! chéri, disait-elle, comme il fait beau ici !

— Et quelle lumière ! dit-il d'une voix grave. Voyez-vous, Clara, la lumière est seule belle...

— Oh ! oui ! fit-elle d'une voix plus grave encore. Nous sommes réellement des enfants de la lumière !...

Je suis en général d'esprit positif. Je ne compris pas le sens de ces paroles et mis leur étrangeté sur le compte du caractère nordique qui s'exalte au contact du soleil.

Après avoir pris congé et donné mon adresse en France (Clara Evans me fit seulement signe de garder le silence), je

quittai Conakry par le petit train du matin qui emporte dans ses wagons-joujous les voyageurs blancs et noirs à travers les pittoresques montagnes du pays des Foulahs de Guinée. J'étais enchanté de ma traversée, qui aurait vraiment pu être plus neutre sur un parcours dont je suis assez blasé pour l'avoir suivi quelque vingt-deux fois.

II

Les paysages de la Guinée m'étaient déjà familiers et je n'en parlerai point, car ils n'ont aucune influence sur le drame qui eut lieu par la suite. On peut ainsi les résumer : hors des terres basses tout en vert sombre des palmiers et des palétuviers, ce ne sont que terres rougeâtres et savanes de montagne. Point de ces forêts majestueuses, impérissables, qui défient encore le feu des hommes et que l'on rencontre en Côte d'Ivoire et en Côte d'Or, mais des boqueteaux d'arbres tortueux, assoiffés, et de hautes herbes plus ou moins noircies par les incendies annuels.

Ce voyage me laissa tout le temps de réfléchir. Je songeai, avec un peu de regret, que les instincts solitaires de Thornby, qui s'accordaient si peu avec la nature étrangement expansive de Clara Evans, m'avaient laissé des chances d'intimité avec cette femme. Sa chair si claire, quoique un peu meurtrie, sa démarche rythmée, ses attitudes provocantes, lorsqu'elle jouait et se baissait pour ramasser les anneaux de corde ou les palets, son abandon sur la chaise-longue, tout cela m'avait troublé. Je sais bien que l'ambiance du bateau y était pour quelque chose, comme mon goût pour la beauté anglaise, pudique et musculeuse à la fois. Mais cela ne m'empêchait pas de maudire mon esprit lent, le manque de ce sens de l'à-propos que je me reproche toujours et qui fait que je songe d'ordinaire à saisir l'occasion après qu'elle a disparu.

Je me rattrapai sur les oranges des Hauts-Plateaux, après Mamou, ces oranges que les femmes indigènes vendent à raison de quatre ou cinq francs le quintal, sans arriver à épuiser la cueillette des arbres. Ce sont des fruits dont la peau verte est à peine jaunie du côté que le soleil a trop regardé ; mais leur chair abondante, d'un jaune « vert tendre » et transparent, est fort agréable. Plus qu'ailleurs encore il est utile sous le tro-

pique de manger des crudités, des fruits, et surtout les fruits du pays. Ils n'ont jamais trahi personne et sont un gage de santé, de jeunesse et d'entrain. Maintenant, je dois avouer que si je n'aimais pas les oranges, je penserais moins à ma santé. Je mangeai donc des oranges jusqu'à Kouroussa, à l'endroit où la voie ferrée traverse le Niger.

Pendant trois mois environ, je m'attardai dans la région autrefois occupée par Samory. Nulle part la paix ne règne mieux qu'en cette contrée. Au sens de la discipline qu'avait inculqué à ces populations le vieux guerrier, s'est ajouté le sens de la sécurité. Le pays est giboyeux et fertile à souhait. Les sorciers y exercent jour et nuit leur métier; mais il n'en est pas moins vrai que ce vaste territoire qui s'étend de Kouroussa à Beyla, ancienne marche du grand Empire mandingue, sera un jour une de nos plus grasses provinces. La forêt y est encore dense et haute, sans atteindre toutefois les couches d'air où respirent les géants de la Côte, plus au sud, justement où allaient le docteur et Mrs Thornby. Le climat est ici plus humain et l'Européen ne se lasserait pas d'y vivre, s'il était davantage accoutumé à ce dépaysement.

Lorsque je repris le chemin du nord, pour aller à Bammako et, de là, dans les villes du delta intérieur nigérien, je trouvai à Kouroussa une voiture qui m'emmena, un jour entier, le long des rives du Niger. Cet immense cours d'eau, qui s'allonge dans la dépression de la grande vallée, procure un sentiment de largesse divine. Ses eaux, devenues précieuses en période des six mois de sécheresse (nous étions au début de février), coulent si posément que celles qui partent cette année du Fouta n'arrivent que l'année suivante à la mer. Il faut dire que, jusque-là, elles parcourent les territoires de plusieurs empires ou royaumes noirs, sans compter les provinces fréquentées par les nomades anarchiques, et des colonies françaises et anglaises plusieurs fois grandes comme chacun de ces deux pays.

Sur la route, un gros serpent noir se dressa pour s'opposer au passage de la voiture. Il fut tué par les pneumatiques. Je crois peu aux présages; mais le chauffeur noir fut assez violemment impressionné.

Bammako est une ville chaude, très chaude, surtout à cette

époque de l'année. Les seules consolations viennent de la bière glacée que fournit l'hôtel du Soudan et des fraises que les indigènes ont appris à cultiver et qu'ils vendent, — tant leurs cueillettes sont importantes, — deux francs le kilo.

Le premier soir que je passai à l'hôtel du Soudan, à l'heure de l'apéritif du soir, que l'on sert devant les jardins aux fleurs lourdes, j'aperçus, assis à une table ronde, le docteur et Mrs Thornby. Je m'empressai.

Elle parut ne s'étonner de rien, pas plus que lui, d'ailleurs.

— Ah! quel beau fleuve! me dit-elle. Et que l'espace fait du bien à l'âme! Nous arrivons de Nohina, en pleine forêt de Gold Coast. Réellement, on dirait que nous sortons de prison. Mon mari va vous expliquer...

Il me confia plutôt, comme s'il avait craint de gêner les buveurs assis aux tables voisines, que son gouvernement l'avait effectivement envoyé ici en mission. La chose était un peu prévue, puisqu'on l'en avait averti avant son départ de Londres. Il s'agissait bien de repérer et de dépister le mal que transportaient les meneurs de bœufs qui passaient la frontière pour passer en Gold Coast. Les habitants des régions forestières de la côte gagnent beaucoup d'argent avec le cacao; ils regorgent de bananes et de manioc; mais ils manquent de viande. Tout au plus quelques cabris et des porcs arrivent-ils à résister au climat. Pas le moindre bœuf, pas un cheval ne tient devant la forêt menaçante. Aussi, les Soudanais, dont la savane nourrit des bœufs en quantités importantes, vont chaque année de la vallée du Niger aux pays du sud, poussant devant eux des troupeaux de bœufs et de vaches, à petites étapes, avec toute la patience naturelle des bergers nègres et même des bergers de tous pays. Le malheur veut (car les choses ne sont jamais simples, même au Soudan) que la peste bovine et les maladies des hommes du Soudan voyagent avec eux et passent les frontières sans aucun souci des douaniers. Alors, le gouvernement anglais avait trouvé plus simple d'envoyer au départ des bœufs un médecin capable de s'entendre avec ses collègues français pour tâcher d'enrayer le mal à son origine.

Pendant que le docteur Thornby m'expliquait cette histoire, je considérai avidement Clara Evans que tout le monde

ici ne connaissait naturellement que sous le nom de Mrs Thornby. Une puérile fierté me venait du secret qui existait entre nous. Je n'étais pas seul, d'ailleurs, à la regarder avec attention. Il faut bien le dire, elle avait déjà fortement excité l'imagination des hommes de Bammako.

Les Anglaises passent rarement dans ce pays. La capitale du Soudan français ne se trouve sur aucune route suivie par les Britanniques. Gambie, Sierra-Leone, Gold Coast et Nigeria sont des colonies desservies par la mer plus rapidement que par toute autre voie ; et même, pour rejoindre le Nil par l'ouest, il ne viendrait jamais l'idée à personne qu'il soit utile de passer par le Haut-Niger. Quant à Tombouctou, depuis qu'un major anglais y fut étranglé autrefois à la sortie de la ville, ils ne s'y intéressent plus personnellement.

Clara paraissait heureuse de tous ces regards. On voyait qu'elle aimait être le centre d'attirance d'une salle, d'une foule. Bien que son visage fût un peu fatigué déjà par ces voyages à travers les terres brûlantes du Soudan, un peu macéré par la soif et la nourriture irrégulière, contracté par le soleil qui nous force à cligner les yeux, elle gardait ici une allure qui la faisait aisément remarquer. Je retrouvais ces cheveux blonds et ondulés qui faisaient ma joie chaque matin, à partir des Canaries, lorsque la lumière était encore douce. Ses dents si bien rangées ne souffraient pas de l'éclat de celles des négresses. Mais j'étais encore intrigué par la lueur étrange de ses yeux, quoiqu'elle fût moindre que sur le bateau.

Le couple ne devait rester que quatre jours auprès du gouverneur. Le docteur Thornby se mit d'accord avec le service vétérinaire du Soudan, très bien installé dans un bel immeuble d'architecture soudanaise qui enchantait Mrs Thornby.

Tout en conversant de choses et d'autres, celle-ci me confia qu'elle était étonnée de la tenue des coloniaux français. Dans les rares films venus de Paris et qu'elle avait vus, les acteurs se croyaient obligés de tordre la bouche, de faire des yeux d'ivrogne ou de dégénérés, de parler un langage trivial et gras, dès qu'ils s'affublaient d'un casque et d'un complet de toile claire. Ici, au contraire, tout se passait très correctement, quel que fût l'emploi ou le grade de l'homme. On se serait cru, disait-elle, à la terrasse d'un café de plage méridionale. J'étais très fier de son appréciation.

Je la retrouvai à ce même café de l'hôtel, mais dans la partie intérieure, pendant que le docteur Thornby était occupé avec les services du gouvernement. Ils allaient, me dit-elle, repartir pour Mopti et Djenné, chefs-lieux des pays qui envoient le plus de bœufs dans le sud, en Gold Coast. La contrée la ravissait, malgré sa température, et la portait à nous accorder plus aisément le bénéfice d'être des étrangers, ce qui souvent est un excitant pour l'imagination. Nous étions sans doute bien loin des boutiquiers de Londres.

Je les revis sur les bords du Niger, à Ségou-Sikoro, à l'endroit où le fleuve est d'une largeur impressionnante, hors des mesures communes de nos fleuves d'Europe. C'était une énorme nappe d'eau bien plate qui descendait lentement entre des villages et des champs. Clara était toujours enchantée de son voyage, de sa situation. Partout fêtée, elle se trouvait forcée de boire. Cependant, son regard était devenu plus humain, ses yeux moins brillants, plus calmes.

— Que je suis heureuse d'être ici! me répétait-elle.

Parfois, je m'imaginais, à cause de nos confidences, que j'étais pour quelque chose dans sa joie de vivre. Mais le doute qui me semble de mise en pareil cas jouait vite de toute sa force. Un secret instinct m'avertissait que nul penchant ne la portait vers moi. Et pourtant, je sentais bien qu'il y avait quelque chose d'anormal, que la prestance du docteur Thornby n'était pas tout dans cette espèce d'euphorie qui lui donnait du rayonnement.

Ce fut un infirmier indigène qui tira un coin du voile. J'étais allé à l'hôpital chercher de la quinine et du stovarsol, indispensables contre la fièvre et les vagues dysenteries que l'on peut récolter en voyage. L'homme auquel me confia le médecin était un Sénégalais, donc un homme dépaysé lui aussi. Dès que je lui eus dit quelques mots de sa langue, il fut en confiance. Interrogé sans aucune habileté, il me raconta tout ce que je voulais et même tout ce que je ne cherchais pas à savoir. C'est ainsi que j'appris que le docteur anglais avait insisté pour obtenir ici de la cocaïne ou de l'héroïne.

On ne refuse rien à un confrère. Cependant, la quantité me parut peu normale. Et puis, ma réflexion n'alla pas si loin. D'un seul trait, je revis Thornby tour à tour apathique, indifférent ou euphorique ; je revis, sur le pont du bateau,

surtout après la sieste, les yeux agrandis et brillants de Clara et de celui qu'elle faisait passer pour son mari. Je compris également, dans un tumulte de pensées, ce que signifiaient leurs « lumières ». J'aurais voulu aller sur-le-champ la trouver pour lui reprocher sa folie. J'enrageais littéralement.

Par un réflexe assez rare chez moi, poussé sans doute par la familiarité du Sénégalais, je lui demandai, en même temps que ma quinine et mon stovarsol, quelques grammes d'héroïne. On lui confiait volontiers toutes ces drogues, car les Sénégalais, s'ils sont souvent hâbleurs, parfois chapardeurs, sont en général peu vicieux. Ils vivent très près de la nature et n'ont guère pour passion que nos parfums. On pouvait donc confier à cet homme, sinon une caissette de vingt-quatre flacons de Coty ou d'Houbigant, du moins toute la cocaïne, toute la morphine et tout l'éther du monde.

Je cachai mon héroïne dans ma cantine, sans but avoué, mais certainement, — je m'en rends compte aujourd'hui, — avec le propos caché, inconscient, d'user de cet alcaloïde au moment propice, le jour où je rencontrerais de nouveau Clara Evans. Une occasion est vite née dans la brousse : elle me suffirait pour tenter ma chance.

Lorsque je la retrouvai, elle ne me laissa pas parler, mais me demanda de l'emmener voir les travaux d'irrigation du Niger. Pour cela, il nous fallait traverser le fleuve afin d'atteindre un de ses affluents. Je me mis en quête d'une vedette automobile appartenant à une maison de commerce.

Nous passâmes ainsi la journée sur l'eau, pour ainsi dire, ne descendant à terre que par brèves occasions, dès que nous trouvions un monticule d'où la vue s'étendait sur quelques travaux en cours.

Je profitai d'un moment où l'on nous laissa seuls pour lui dire :

— Je sais maintenant ce que sont vos « lumières ». Ah ! vous êtes de jolis enfants de la lumière !

Malgré mes efforts pour paraître enjoué, mon ton avait été assez vif. Je craignis une réaction. Clara Evans me prit la main :

— Je ne sais comment vous avez appris la chose... Ce n'est pas lui, certainement, qui vous a parlé. Vous êtes un devin ou un policier. Je préfère le premier...

Elle avait gardé ma main, tout doucement.

— Il n'en est plus question depuis quelque temps, dit-elle. Je suis trop distraite ici. J'aime ce pays clair. On peut regarder loin. Ces espaces me font du bien. Ce n'est pas comme les rues de Londres ou...

Elle hésita.

— Ou la forêt des Ashantis. J'ai le cafard rien que de penser qu'il faudra y retourner. *I' ve got the blues about it.*

Elle était demeurée grave et sérieuse. Elle éclata tout à coup du rire qui lui était propre et que je trouvai obsédant.

— Vous verrez, me dit-elle en me menaçant du doigt. Vous aussi, vous serez un jour partisan de la « lumière ». Vous serez aussi ébloui par nos « lumières »...

Elle rit encore, de ce rire en vrille, de ce rire artificiel qui me torturait. Vraiment, à l'entendre parler de la drogue avec une telle désinvolture, je croyais qu'elle avait échappé au danger, que le Soudan l'avait guérie comme il a guéri bien des passions, ardentes ou funestes, ne serait-ce qu'en les remplaçant par de plus funestes encore.

C'est ainsi que nous nous séparâmes, avec un secret entre nous, plusieurs secrets même. Optimiste, je pensai que le destin me serait favorable et je voyais déjà ma solitude peuplée par un visage blond, aux cheveux ondulés et doux, derrière lequel vivait une âme crispée. Elle m'exprima le désir de me revoir, me fit promettre formellement de passer en Gold Coast et de descendre chez eux.

Mais ce fut la dernière fois que je vis Clara Evans. Les seules choses qui me rappelèrent tristement cette femme que je plaignais, que j'aurais voulu sauver et qui avait enchanté mon voyage, ce fut une photographie et une tombe. En revanche, pas un instant de sa vie, à dater de ce moment-là, ne me fut pour ainsi dire caché.

Huit mois plus tard, l'horaire de nos paquebots, qui contrariait mes plans, me força à prendre un bateau anglais qui rentrait sur Liverpool. Thornby, lui, s'y trouvait. Mais, hélas! seul, et dans quelles conditions!

III

Le *Kano* est un fort beau navire de la Compagnie Elder Dempster. Pour les indigènes, il a le tort de ne posséder

qu'une seule et courte cheminée; mais pour nous, cette cheminée unique signifiait : mazout, c'est-à-dire la propreté à bord et jamais de charbonnage à faire. C'est sur ce bateau que je m'étais embarqué, le long d'un des quais du port de Lagos, en Nigeria, qui sont encombrés de rails, de magasins et de grues électriques tout comme un des bons vieux ports des Iles britanniques.

La traversée fut calme pendant les premiers jours. Si l'on en excepte la monotonie de la cuisine ou son étrangeté (témoins ces nouilles teintées au jus de betterave!), la vie à bord des bateaux anglais offre cet avantage que nul n'y empiète sur la liberté de son voisin. On y trouve un repos presque absolu, si on le désire, au milieu de gens qui peuvent fort bien faire un voyage de quatorze jours à côté de vous sans dire autre chose, dans la dernière demi-heure de l'arrivée, que : « *Fine weather indeed* (1) ! » à quoi vous répondez : « *Very fine, indeed!* » ou plus court encore : « *Really* ». Pourtant, c'est à bord de ce bateau que je devais avoir le plus long colloque de ma vie avec un passager, bien que j'eusse fait, et que j'aie fait depuis ce temps-là, des traversées beaucoup plus longues.

A Takoradi, nouveau port de la Gold Coast qui coûta plus d'un milliard de nos francs à la Couronne, quel ne fut pas mon étonnement d'abord, puis ensuite ma stupéfaction, lorsque je vis monter à la coupée du paquebot le docteur Thornby lui-même. Mais quel Thornby je revoyais là, amaigri, marchant aujourd'hui comme un automate! Quant à sa figure, dès que je pus la détailler à mesure qu'elle montait et que le casque la cachait moins, elle me parut terriblement fatiguée. Les deux dépressions presque verticales qui lui encadraient la bouche, étaient maintenant deux sillons, ou plutôt deux failles. Sous ses yeux devenus ternes, des poches s'étaient formées. Son teint était terreux. J'allai vers lui, la main tendue.

— Oh! comment allez-vous? me dit-il. Je suis désolé...

— Comment va Mrs Thornby?...

Il hésita et n'eut pas le temps de répondre. Une personne qui l'accompagnait passa devant moi et l'entraîna. Deux policemen noirs, qui suivaient eux aussi, s'en retournèrent après

(1) « Beau temps, n'est-ce pas? »

qu'un personnage très correct eut fait signer un papier, une sorte de reçu, par l'intendant du bord. J'interrogeai doucement un colon venu de la terre.

— Je ne sais trop, me dit l'inconnu. Mais je crois que l'homme a tué quelqu'un.

— Vraiment ?

— C'est ce que j'ai entendu dire moi-même. Le type habitait dans le nord de la Gold Coast, et moi je suis installé près de la mer du côté du Togo... On prétend qu'il a tué sa femme. Je ne sais si l'on m'a dit la vérité, mais c'est ce que j'ai entendu...

Au lunch, je cherchai le docteur Thornby, par habitude prise sur le paquebot français qui nous avait amenés. En vain. J'appris alors qu'il était prisonnier et qu'un avocat, venu de Londres pour l'assister, le ramenait en Angleterre. C'était la personne qui avait dérobé Thornby à mes questions. Oh ! le prisonnier avait encore droit à des égards : ne fût-ce que parce qu'il avait été condamné, disait-on, par un tribunal nègre et qu'on ne sait au juste ce qui se passe dans ces affaires plus ou moins ténébreuses où les questions de races jouent un rôle de première importance... C'est ce parti pris, et bien d'autres opinions encore voilées par de singulières restrictions, que l'on sentait chez les gens posés qui voyageaient sur ce bateau, — et ils étaient en nombre. C'est à cause de tout cela, à cause des convictions personnelles du commandant, qui primaient tout de même celles de l'intendant et du maître d'hôtel, que l'on avait donné à Thornby une bonne cabine de première classe, une cabine libre où son avocat et le médecin du bord pouvaient venir le voir à heure fixe.

Je demandai à ce dernier et au commandant la faveur de communiquer avec le prisonnier. Je l'obtins aisément, surtout lorsque Thornby eut expliqué la genèse de nos relations.

Tout de suite, je dois dire que, lorsqu'il me vit, il eut un haut-le-corps. Eût-il voulu éviter que je fusse témoin de sa déchéance ? Je ne le pense pas. Trop d'interrogatoires l'avaient fatigué, il avait subi trop de présences depuis les journées si lourdes de mystère qu'il venait de vivre... Un moment, je crus (car il se reprit vite) qu'il était enfin soulagé de voir quelqu'un

qui ne fût pas de chez lui, de sa nationalité, un homme auquel il pourrait confier des sentiments dont il eût rougi en présence de ses semblables. On profite souvent de la qualité d'étranger... Ma méprise fut de courte durée.

— *You did love her* (1) ! me dit-il, lorsque nous fûmes seuls.

Et comme je demeurais stupéfait, ne répondant rien :

— Vous l'aimiez, répéta-t-il. Elle me parlait de vous à Nohina. Elle ne m'en aurait pas parlé avec tant de chaleur, si vous ne l'aviez pas aimée... Elle avait le sentiment de tout, voyez-vous... Rien ne lui échappait... Ces jours-là ne seront plus...

Pour distraire sa douleur, qui était réelle, et pour me donner une contenance, je tirai de mon portefeuille une photo que j'avais prise d'elle et de lui, ensemble sur les bords du Niger.

— Oh! me dit-il, si nous étions restés là-bas, rien de tout cela ne serait arrivé. Là-bas, les « lumières » étaient fidèles.

Il ne détachait plus ses regards de la photographie.

— Dans la forêt où nous sommes revenus, en même temps que les troupeaux, reprit-il, les paysages sont tellement différents! Ce sont des paysages tragiques... Et ces nègres! Des hommes féroces. Des bandits. Quelle damnée haine ils ont montrée contre nous! C'est un pays justement créé pour qu'on y égorge des bœufs...

Il m'offrit à boire, je ne sais plus quoi. Je remarquai seulement que le steward ouvrait le hublot pendant que nous étions là.

— Lorsque je suis seul, ils condamnent ce trou. Ils ont peur que je saute à la mer. Ils sont stupides! J'ai confiance dans la lumière...

Il ajouta avec un sourire triste, tout juste de quoi me faire voir qu'il n'était pas fou et qu'il lui restait seulement une peine indicible :

— Et pourtant, les ténèbres ont condamné la lumière!...

Il ne voulut plus rien me dire ce soir-là, prétextant la fatigue, le besoin de dormir. Cependant, un courant d'excitation physique le redressait par moments. Puis il se laissait aller de nouveau.

(1) « Comme vous l'aimiez! »

Je sortis, non sans lui avoir promis de revenir le voir. Ce qu'il accepta très correctement, sans plus.

Je ne sus d'abord s'il tenait à me revoir. Mais je penche à croire qu'il dissimulait ses sentiments par crainte de me paraître importun; car, à ma deuxième visite, ce fut avec une joie véritable répandue sur toute sa face qu'il m'accueillit. Je crois même qu'il fit quelques gestes, ce que je n'avais jamais remarqué jusqu'ici dans son attitude.

On peut penser que la langue me démangeait fortement et que j'avais tout le temps envie de lui demander : « Comment est-elle morte? Si c'est vous qui l'avez tuée, pourquoi et comment l'avez-vous tuée? »

Il alla au-devant de mes pensées.

— Je suis très touché de votre discrétion, me dit-il. Bien d'autres personnes m'auraient déjà questionné au sujet de l'*affaire*. Et pourtant nul n'aurait autant de droits que vous à ce sujet... Elle gardait pour vous beaucoup de sympathie... J'en avais et j'en ai encore à votre égard... Aussi je vous dirai tout... Tout ce qui peut se dire...

Le paquebot, après avoir touché Bassam, Monrovia où le ministre des Finances du Libéria vint nous vendre des cartes postales, Sierra-Leone et Bathurst, ne devait plus s'arrêter qu'à Las Palmas, dans la Grande Canarie. Nous avions donc beaucoup d'heures devant nous. Je connaissais peu de monde à bord. Le jeu? Mais je ne suis qu'un joueur d'occasion. Quant à la lecture, suivie à longueur de journée elle me fatigue les yeux. Et puis l'histoire de Thornby m'intéressait par-dessus tout. Il me la raconta, tout au long, tantôt posément, tantôt à une allure tourmentée, au gré des influences auxquelles il était soumis. Si je connus la fin et la vérité, ce ne fut qu'à force de patience, par des questions silencieuses, — si j'ose ainsi parler, — et grâce à un subterfuge dont je rougis quelquefois en y pensant, bien que j'aie pour excuse de n'avoir pas aggravé le cas de Thornby, mais plutôt de lui avoir procuré un soulagement dans son infortune.

Avant même de recevoir les confidences, — ou, si l'on préfère, les aveux, — du docteur Thornby, j'avais lié connaissance avec son avocat, M. Amherst. Il était sympathique avant

tout, puisqu'il avait risqué le voyage, dépensé son temps pour venir en Gold Coast au secours d'un de ses compatriotes, au secours d'un homme en péril de vie et d'un homme de sa race en péril d'honneur. Il était peu bavard, taciturne même, et je mettais son silence sur le compte de l'inquiétude que lui inspirait le cas de son client. Au cours des quelques entretiens que je lui vis amorcer avec des passagers, il donnait l'impression de provoquer plutôt les paroles chez son interlocuteur : il n'avait rien à dire, mais beaucoup à apprendre de ces coloniaux qui avaient fréquenté ou entouré Thornby, qui surtout avaient vécu au milieu des Ashantis.

Les seules questions qu'il me posa furent précisément sur les indigènes. Comme j'avouais mon incompétence au sujet des Ashantis (je ne les connus que plus tard et n'ai pas les grâces d'état de certains voyageurs qui pénètrent en huit jours l'âme des peuples les plus singuliers), il m'interrogea sur les mœurs des gens de la Côte d'Ivoire, du Soudan et du Dahomey. Comme mes réponses ne lui apportaient guère de lumières utiles pour le cas de son client, autres que les lois générales qui régissent le tropique, et comme il savait par Thornby que j'avais connu Clara Evans, il ne se fit pas prier pour faire l'éloge du docteur. Par la même occasion, il mit au point certains détails, il précisa certains types dont les traits allaient être curieusement déformés dans le récit de Thornby.

C'est ainsi que j'appris tout d'abord que le docteur Thornby était un homme fort estimé à Londres, dans les milieux médicaux et scientifiques. Nul ne se permettait de critiquer l'étrangeté de ses habitudes, car il ne faisait de tort à personne et n'empiétait jamais ni sur la liberté ni sur les droits de ses voisins ou collègues. On le disait même poète à ses heures (il avait publié deux plaquettes fort estimées), au surplus ennemi de toute tendance à la liberté du style et des rimes. Ses communications aux Sociétés savantes étaient également très appréciées. On y remarquait parfois ce que l'on pourrait appeler « une fugue dans l'irréel », ou du moins dans l'inconnu. Mais comme, à plusieurs reprises, les expériences avaient confirmé la valeur d'hypothèses audacieusement conçues, ses points de vue étaient examinés avec beaucoup d'attention.

M. Amherst me parla aussi du Royal Commissionner Norton dont le rôle, dans l'affaire, devait paraître capital. C'était, paraît-il, un grand garçon de trente-cinq ans, affecté de cette nonchalance élégante que recherche une partie de la jeunesse, de physique plutôt agréable, correct en ses manières. Sans doute, pas plus d'esprit qu'un officier de horse-guards, ce qui avait été prouvé par la suite. C'est lui qui avait imaginé de déférer Thornby au tribunal des Ashantis, au mépris de toute fierté de race, sous le prétexte qu'un tel tribunal n'oserait jamais condamner un homme blanc, Anglais pur sang et docteur de surcroît. Ce Norton, après le verdict, avait déclaré qu'il n'avait laissé faire la chose que pour sauver Thornby.

— Où est la vérité ? me confia l'avocat. Où est la vérité ? Dieu seul et Thornby la savent, cette vérité...

A mon tour, je lui parlai longuement de Clara Evans qu'il ne connaissait pas, ou plutôt qu'il ne connaissait que pour l'avoir remarquée au théâtre. Il y parut fort intéressé, car on s'étonnait beaucoup que le docteur Thornby eût changé de colonie et d'occupations pour cette femme.

Mais, voici les confidences du docteur Thornby.

IV

— Vous n'avez fait que traverser le pays des Ashantis, n'est-ce pas ? Le hasard des épidémies et la poursuite de mes recherches m'avaient conduit à habiter, comme médecin de l'Assistance indigène, d'autres contrées de l'Afrique, en Nigéria. J'ai connu les immenses savanes de la Nigéria orientale et ses plateaux arides; j'ai subi le delta du fleuve, les montagnes de Sierra Leone ; il m'est arrivé de séjourner assez longuement dans la Haute-Gambie : je ne connais rien d'aussi terrible que les roches noires et la forêt de ce pays ashanti... Les grands fûts blancs des arbres me faisaient l'effet des barreaux d'une cage. Nous pouvions voir le soleil tomber sur le sommet des arbres ; jamais nous ne fûmes dans la possibilité de le voir se lever ou se coucher à l'horizon. Pas d'horizon. Pas davantage d'aube ni de crépuscule. Vous comprenez ça, vous ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas longtemps habité dans la forêt. Quand on ne fait qu'y passer, évidemment, ça

paraît sublime, ces masses de verdure qui n'ont pas d'âge et dont les cimes se balancent au vent. Mais après deux mois, au bout de six mois, c'est l'obsession. On cherche à fuir la forêt. Mais elle est partout pareille. Un arbre ressemble à l'autre. Vous avancez et, après plusieurs heures, vous êtes resté sur place... Du moins, c'est ce qui vous semble...

« Et dire que c'est là que j'avais amené Clara! Je sais qu'elle vous a dit comment je l'avais connue. Elle me l'a raconté un soir que nous avions des *blues*. Nous faisions de la récapitulation. Les moindres incidents de notre passé prenaient de l'importance. Et ce passé était tout proche. Ce que vous ne savez pas, c'est que, lorsque je la connus, elle représenta tout d'un coup pour moi le plus beau rayon d'un bienfaisant soleil, après des années de soleil africain. Elle fut ma vraie lumière...

« Elle jouait à *Old Vic*, et c'est à la reprise des théâtres que je fis sa connaissance, grâce à un artiste qui la fréquentait dans le métier et avec lequel j'avais fait mes études au collège, à Bedford School.

« Je la décidai à quitter son mari pour venir avec moi. Mais elle ne voulait pas encore d'une rupture officielle. Le prétexte d'un engagement en Australie lui suffit alors pour motiver une longue absence. Evans, que je n'ai jamais vu, devait être un brave homme, un peu terne, à ce qu'elle disait. Ce fut pour moi la grande histoire d'amour, comme pour elle ce fut la grande pièce sans maquillage. Je crus être le maître de Londres, de la Grande-Bretagne et de ses Dominions ; elle eut pour empire l'Afrique. Nous étions des rois de féerie...

« Vous avez été témoin de notre voyage. C'était notre voyage de noces, le vrai. Le début de notre arrivée en Gold Coast ne fit pas cesser l'enchantement. Les réceptions chez le gouverneur, chez les *commissionners*, chez d'autres encore, quelques bals à Cape Coast Castle, à Accra, donnèrent à Clara l'impression que le pays n'était pas tout à fait sauvage. Elle le crut même riche, et non sans raison, à la vue des stocks immenses de cacao qui étaient rassemblés dans les ports. Elle riait en pensant qu'elle coudoyait tous les jours des rois de ce chocolat qu'elle aimait, comme l'aiment les enfants. Car c'était une enfant, je m'en rends compte aujourd'hui...

« Les soucis de notre installation à Nohina lui firent oublier

un instant que nous nous étions laissé prendre dans ce piège de forêts comme des papillons dans le filet vert. Bien mieux, elle était de la race de ces Anglais, mes compatriotes, qui voudraient qu'on ne coupe jamais un arbre et qui détournent une route plutôt que de gêner ce brave porteur de feuilles... Et puis, elle se croyait dans un bungalow, dans un pavillon de chasse. C'était très sportif. Enfin, nous pouvions à loisir consulter nos lumières.

« Bien sûr, vous ne pouvez comprendre ce qu'étaient nos lumières, mais ça ne fait rien. Peut-être qu'un jour vous saurez. Je vous aurais même appris à les consulter, s'ils ne m'avaient tout dérobé, s'ils ne m'avaient pas privé de tous mes moyens...

« Notre maison était celle de presque tous les fonctionnaires anglais. En bas, les bureaux et la salle de consultation. En haut, l'appartement. Le tout entouré d'une large véranda montée sur piliers qui se prolongeaient et soutenaient le toit. Sans luxe, comme vous le savez, mais confortable. Un large escalier descendait tout raide comme la barre inclinée d'un Z. Une porte à claire-voie permettait d'interdire l'accès de cet escalier. La couleur était blanche pour les murs, grise pour les boiseries. Clara m'avait demandé de changer le gris pour du vert, de ce vert Waring et Gillow qu'elle aimait par-dessus tout. Que lui aurais-je refusé ?

« Au début, elle jouait à la maîtresse de maison, surveillait les boys, s'occupait de me faire faire par le cuisinier noir des plats de chez nous, comptait le linge : bref, remplissait des fonctions auxquelles elle aurait répugné à Londres. C'était pour elle une grande partie de camping. Mais, de mois en mois, cette belle ardeur s'était calmée. Le cuisinier s'était mis à nous nourrir beaucoup plus souvent avec des conserves qu'avec des pâtés et des gâteaux. Au moment où arriva l'accident, elle ne s'occupait plus de rien... Mais elle était toujours Clara, l'inoubliable Clara... Oh ! pourquoi tout cela est-il arrivé ?

« C'est sûrement la faute de ces sales Ashantis qui nous entouraient de leurs maléfices... Leurs cases n'étaient pas tellement éloignées de notre maison. On entendait leurs chants, leurs disputes, leurs querelles. Ce sont les nègres les plus orgueilleux de l'Afrique. Je les hais. Ils nous encer-

claient, nous les Blancs, ceux du gouvernement, les gens des factoreries, et Clara et moi. De notre véranda, on pouvait les voir aller en troupe le dimanche, vers leur petit lac sacré où ils nous interdisaient de faire du canot, pour la raison, disaient-ils, qu'aucun fer, fût-ce une simple pointe, ne devait toucher cette eau. Ils sont pleins de manigances, ces types-là, et amateurs de guerre, de *riots*, d'émeutes, de bruit, de sang... Des damnés !... Et riches avec cela : riches à pouvoir tous se payer des autos, ce qui les pousse à être insolents. Ah ! vous avez de la chance, vous autres Français, de ne pas avoir d'Ashantis. C'est trop fort pour être des nègres, et pas assez pour devenir des Blancs. Que Dieu les damne tous ! Je les hais !

« Acceptez un autre verre de gin. Ça ne remplace jamais tout ce qu'on peut désirer. Mais c'est tout de même quelque chose. »

— J'ai passé une assez bonne nuit. Merci. Il y a si longtemps que je n'avais parlé de Clara avec quelqu'un, avec un homme... Si vous saviez combien vous m'êtes sympathique de m'éviter les promenades sur le pont. Avec vous, je ne songe pas à m'ennuyer. Vous m'apportez la société dont tout homme a besoin, surtout lorsqu'il a été condamné à être pendu par un tribunal de nègres...

« Donc, je vous disais que Clara s'était beaucoup intéressée à notre intérieur. Elle avait, par les moyens du pays, réussi à faire de notre home quelque chose qui se tenait. Je ne lui reproche qu'une chose aujourd'hui, c'est d'avoir trop voulu s'entourer d'objets nègres de toute sorte. Elle en avait acheté au Soudan, sur le Niger. Elle en avait ramassé sur tous les marchés, lorsque nous étions rentrés du Soudan en voiture, par la Côte d'Ivoire. Moi, j'avais horreur de ces masques, de ces statuettes nues et grotesques. Ce que j'aimais dans Clara, c'était justement ce teint clair, ce teint de fleur à peine touchée par le soleil, et ces cheveux blonds qui me mettaient sur un autre plan, loin de tous ces magots.

« Mais comment lutter contre ses désirs ? Je l'aimais passionnément. Et puis, nous étions perdus, loin du monde. Elle s'en était séparée par sa fuite. Car son mari devait bien s'apercevoir, un jour, qu'elle ne lui écrivait plus. Même si elle

envoyait des lettres à des correspondants chargés de les lui renvoyer, il devait bien finir par comprendre qu'elle ne répondait pas aux siennes. Aussi, je pense que je vais l'avoir sérieusement contre moi, ce Peter Evans. Pourvu au moins qu'on ne me renvoie pas au tribunal de la colonie!

« Je suis vraiment comme un bouchon agité entre le flot et le vent contraire... Je ne suis plus rien. D'autant moins que je ne vois plus mes lumières... Là-bas, il y avait bien les Blancs, dont deux Français, directeur et employé de comptoir, qui furent très *gentlemen* par la suite, lorsque j'eus du malheur. Il y avait aussi une dizaine de factoriens anglais. Mais je n'eus garde de les fréquenter. Ils n'avaient pas de femme et je ne me souciais pas de faire sortir de terre des drames autour de Clara. Donc, pas de tennis, pas de golf. Vous savez que les chevaux ne vivent pas dans ce damné pays. Nous n'avions donc pas la ressource de monter ensemble à cheval le long des quelques routes du pays. Quant aux marches, aux promenades à pied, cela ne vient même pas à l'idée. Une femme ne pourrait guère supporter ce genre d'exercice...

« Il nous resta donc le plaisir, si l'on peut appeler ainsi un jeu qui ne vous conduit pas assez hors de vous-même, de jouer le bridge à trois avec le *royal commissionner*, qui commandait le district. C'est l'homme que vous appelez, vous, en colonie française, le résident ou l'administrateur.

« Cet homme, — qu'il soit maudit, lui aussi! — s'appelait Norton. A mon départ, il n'était pas encore mort. C'est dommage. Homme très prétentieux, son meilleur titre n'était pas d'avoir passé de bons examens, mais d'avoir joué au golf avec sir William *such and such*, d'avoir fait partie d'un *team* de rugby avec tel auteur lorsqu'il était au collège, avec tel avocat ou tel parlementaire. C'était un sot sur deux longues pattes. Il n'avait pas plus de cheval que les autres habitants de l'escale, mais il était toujours botté, éperonné, et maniait sans cesse un *stick*. Il avait le front bas, peu d'occiput, une mâchoire qui se balançait de droite à gauche, une bouche carrée lorsqu'il riait. Ah! Jim Norton! *Royal commissionner!* C'était une grande plaisanterie de penser à cela! Mais lui se croyait installé dans ses prérogatives par un droit divin assez semblable à celui qui exalte le règne de notre glorieux roi George V. Ses rapports étaient des bulles pontificales, tout au moins des décrets

impériaux... Ah! ah! je ne rirai jamais assez de ce stupide lapin. Et il cherchait tout le temps à épater Clara, lui parlant d'Oxford et de ses camarades d'université, lui énumérant ses relations de Londres et les parties de polo qu'il avait jouées avec le banquier K... ou lord W... On pouvait se demander pourquoi il n'était pas encore gouverneur, avec ses longues jambes maigres, ses grandes mains noueuses et moites, et surtout ses grands pieds, si grands que ses souliers avaient l'air de reliures d'in-folios. Ah! le damné crétin! Pourquoi les Ashantis ne l'ont-ils pas décervelé? Je les aurais pris en affection...

« Tenez, buvez avec moi un verre de gin... Le dernier de ce soir, voulez-vous? Vous ne jouez pas au bridge, vous, n'est-ce pas? Alors, une autre fois j'essaierai de vous faire comprendre... »

— Oh! pourquoi êtes-vous resté un jour sans venir me voir (1). Je vous ennuie avec mes histoires? Non? Alors, ne m'abandonnez pas de la sorte.

« Nous avons passé Dakar, n'est-ce pas? Tant mieux. Mon avocat travaille. Il me dit que les nouvelles qu'il a reçues d'Europe sont bonnes pour moi. Je pense qu'ils ne toléreront pas que les lumières soient vraiment vaincues par les ténèbres. C'est un vrai gentleman, mon avocat. Il n'a pas hésité à quitter Londres, ses affaires et ses causes pour venir me défendre... Simplement, sur un appel de notre club. Voyez-vous que je sois pendu? Ça ferait trop plaisir à Norton, à Jim Norton, — l'homme qui plaît aux femmes parce qu'elles ne l'ont vu qu'habillé, — et aux Ashantis, à ces damnées figures de suie! Je vous raconterai tout cela...

« Je vous disais donc avant-hier soir, — excusez-moi, je ferme les ventilateurs, car il commence à faire plus frais, avec cet alizé qui rend la mer si sombre, si noire, le soir, lorsque vous partez, — je vous disais donc que nous jouions au bridge avec ce faux gentleman qui, un jour, dépouillera une femme sur le retour d'âge en lui racontant de stupides histoires d'amour. Du haut de sa véranda, il nous faisait un signal, vers cinq heures, parfois à six heures. Il ne travaillait pas beaucoup. Je crois même qu'il travaillait beaucoup plus au bridge

(1) J'avais été obligé de descendre à Dakar pour rendre visite à des amis.

qu'à son bureau, tellement il voulait faire voir à Clara qu'il jouait bien. Alors nous traversions la place qui séparait nos deux maisons et nous montions sur sa véranda. D'autres fois il venait chez nous. En somme, il s'était établi un tour de rôle...

« Ça n'avait d'ailleurs pas d'importance. D'autres fois, Clara et moi nous nous enfermions, sous un prétexte quelconque, afin que nul ne vînt nous déranger. Ce furent d'ailleurs nos meilleures heures, au cours desquelles nous échappions à cette petite ville d'enfer, avec sa prison de verdure et son gardien de prison, le Jim Norton, et les fous qui nous entouraient, noirs et prétentieux.

« Vous me direz que j'avais dans ma carrière de médecin des joies toutes particulières, que je pouvais répandre les bienfaits de la science parmi ces êtres dont vous connaissez bien les semblables sur le reste de la côte. Pas même! Ces Ashantis de notre région sont tellement orgueilleux qu'ils ne croient qu'à leurs sorciers, à leurs fétiches, à leur lac sacré. Les jeunes gens qui ont été dans nos collèges et qui pourraient être guéris de ces folies ne reviennent plus dans la forêt. Ils restent sur la côte où ils voient le prêtre et le médecin. Mais dans la forêt, rien à faire. J'en étais réduit à parcourir la région comme je pouvais, tantôt en auto, tantôt à pied. Cela me faisait quelques sorties et, de la sorte, j'accomplissais mes tournées réglementaires. Mais il m'était impossible d'emmener Clara à cause du climat, de l'incommodité des étapes... De là, le malheur!...

« C'est au retour d'une de ces courses à travers la forêt qui avait duré quatre jours, au lieu des cinq jours prévus, que je découvris les manœuvres de ce Norton.

« Comment ne m'étais-je pas aperçu plus tôt de ses manigances? On est toujours aveugle, voyez-vous. On a confiance en soi et l'on n'aime guère à troubler sa propre paix. Vous me direz que je suis un jaloux qui s'ignorait. Je ne sais pas. A maintes reprises je me suis interrogé, j'ai remis la question en train pour me persuader tantôt que j'avais raison, tantôt que j'avais tort. Les faits sont là. Ils vous intéressent plus que mon tourment intérieur, sans doute.

« Il était tard, sept heures, le soleil couché. J'étais rentré à pied, au déclin du jour, sans bruit, et j'avais suivi mes aides

dans mon bureau et mon laboratoire pour me débarrasser de mes instruments et de mes notes. Je tenais à monter dans l'appartement les mains et l'esprit libres, comme je faisais à l'ordinaire.

« Je vous ai dit qu'on ne m'attendait que le lendemain, mais je ne suis pas sûr que j'aie pris ces précautions discrètes et silencieuses par jalousie vraie. J'avais confiance en Clara. Elle avait bien montré un peu d'humeur, un peu d'irritation au cours des dernières semaines. Mais ces petits symptômes, je les avais attribués à l'état du ciel qui était vraiment un peu tragique. Vous connaissez bien, n'est-ce pas, cette véhémence du ciel, qui inspire de la crainte à toute la nature, bien que la vie soit le fruit de ses emportements, de ses déchaînements... J'aurais pu remarquer aussi qu'elle riait d'une façon plus nerveuse lorsque, après le bridge, Norton lui racontait une histoire de Londres. J'aurais dû voir depuis quelque temps que ses yeux s'allumaient, quand elle entendait le bruit des instruments nègres qui accompagnaient les danses nocturnes... J'aurais dû m'apercevoir qu'elle recherchait tout ce qui était vivant, chiens, chats, pour donner des caresses... Mais on ne pense à ces choses qu'après coup. Et j'ai eu vraiment beaucoup de temps pour y penser depuis...

« Où en étais-je? Excusez-moi, monsieur. Ah! oui! Je vous disais donc que j'étais en train de classer mes notes et mes observations dans mon bureau, lorsque j'entendis des pas précipités et des paroles au-dessus de ma tête. Comme dans vos colonies, nous ignorons le plafond plein puisque l'on ne peut employer le plâtre. Les planches du parquet séparent seules les salles inférieures du premier étage, si bien que d'en bas on entend les moindres déplacements, et même les chuchotements...

« Je ne sais pourquoi, je fus pris tout d'un coup sinon d'un doute, du moins d'un désir aigu de voir Clara, avant même la fin de mon classement, et de distinguer ce qu'elle faisait. Pourquoi parlait-on à voix presque basse? Ce n'est pas ainsi que parlent les boys et qu'ils reçoivent les ordres... Je fermai doucement mes tiroirs et montai sans bruit.

« Un boy avait dû avertir de mon arrivée, car je trouvai Norton dans le salon. Il sortait à peine de la chambre de Clara : la porte était encore mal fermée.

« La physionomie des serviteurs, la tête de Norton, le trouble de Clara, tout me poussa sur l'instant à croire que la visite de cet imbécile n'était pas si innocente qu'il aurait voulu le laisser croire.

« J'ai eu très peur d'un orage, ce soir, me dit Clara. Et aussi des gens du pays dont une cérémonie m'a paru dangereuse... J'ai prié Mr Norton de dîner avec moi...

« Au son de sa voix, je perçus nettement qu'elle mentait. D'ailleurs, il n'y avait qu'un couvert sur la table. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai supposé de la part de cet homme. L'imagination va vite dans ces circonstances. Mettez-vous seulement à ma place. Mais une chose par-dessus tout me torturait : comment Clara avait-elle pu accepter, peut-être désirer, l'intimité de cet idiot, de ce personnage masqué qui ne portait que le masque du chef, sans plus?

« Vous supposez que je me suis jeté sur lui, que je l'ai mis *knock out* d'un coup à la mâchoire, comme au cinéma. Sachez plutôt que je n'aime pas le ridicule. J'ai ce trait de caractère, qui est un peu vôtre, et je pense que le ridicule tue plus sûrement qu'une mitrailleuse ou le plus terrible des poisons. Je devais rester gentleman et ne pas m'abaisser à me battre avec lui, pour une cause qui pouvait, vue de l'extérieur, paraître futile. Car, on n'était capable de distinguer aucune trace de quoi que ce soit...

« Ma surprise allait tourner en une colère sans nom, lorsque cet idiot proféra ces paroles dans le silence :

« Avez-vous fait une bonne tournée ?

Je ne lui répondis qu'un mot :

— Sortez ! sortez d'ici ! Je suis fatigué et ne veux voir personne !

« Il n'attendait que cette permission... Quant à Clara, elle disparut dans sa chambre.

« Il faut que je vous dise, à vous qui l'avez aimée, — oh ! ne vous en défendez pas, vous fûtes toujours avec elle un véritable gentleman, — il faut que je vous précise ce qu'était Clara pour moi. J'ai passé quarante ans. C'est vous dire que depuis ma sortie de Bedford j'ai connu la vie. Je l'ai même éprouvée. Vers trente-deux ans, un malheur me frappa qui me fit perdre confiance en moi-même. Je ne marchais plus que dans l'obscurité. Pas encore dans les ténèbres, mais presque.

A force de recherches, non pas seulement de recherches scientifiques, mais de ma propre personnalité, je retrouvai, un soir, les *lumières* de ma vie...

« Ah! je sais bien qu'un homme comme vous pourrait trouver ma conduite répréhensible. C'est une faute, disent les uns. Une aberration, prétendent les autres. Une maladie de la volonté : telle est la condamnation que portent de plus malins encore sur mon cas. Ils n'ont pas senti le coup sur la tête que j'avais reçu lorsque ma première femme m'eut quitté pour suivre un fonctionnaire de la Couronne en Nouvelle-Guinée, cette colonie dont le mandat nous fut donné en 1917. Alors, c'est tout de même la poudre blanche qui m'a sauvé...

« Mais... ce n'était qu'une lumière froide, qui me rendait indifférent à tout. Vous n'en avez jamais pris? Si, une fois... Ce n'est pas assez. Moi, tout m'était égal. Médecin, je pouvais m'en procurer tant que je voulais. Ce n'est pas comme aujourd'hui : ils ne veulent plus m'en donner. Ils veulent sciemment, volontairement me plonger dans les ténèbres. Je donnerais un monde pour en avoir. Et si vous étiez un ami... Je sens que cela me soulagerait tellement, que cela me permettrait d'oublier...

« Ce qu'elle fut pour moi? Je vais tout d'abord vous le dire. Elle est morte maintenant. Rien ne peut plus la gêner, n'est-ce pas? Eh bien! elle fut pour moi qui vous parle la lumière chaude, la lumière qui brûlait mon corps et mon âme sans les consumer. Nous croyons tous avoir connu l'amour, soit avec la première femme, soit avec une autre ou une autre. Mais un jour arrive où nous rencontrons celle qui nous révèle que tout jusque là n'était rien, qu'un semblant de rien. C'est cette femme que Clara fut pour moi. Elle avait l'air évaporé au dehors, et toute son ardeur se concentrait dès que nous quittions la terre, tous les deux, étroitement unis, par les mêmes chemins, guidés par les mêmes *lumières*...

« Oh! de ce soir-là je ne devrais jamais plus me souvenir! Et pourtant il me semble que, de vous en parler, la douleur s'en efface un peu. Je suis certain que les paroles, en me quittant, entraînent hors de moi les minutes, les heures affreuses de ces jours qui suivirent...

« Elle aussi, Clara, voilà que je la perdais, que j'allais la perdre. Elle me dit que Norton avait amené avec lui des amis

et que ces amis étaient seulement partis juste dix minutes plus tôt. Mais les boys, qui ne connaissent pas nos complications de cœur, me racontèrent à moi, que ce stupide animal était resté seul avec elle de quatre heures à sept heures.

« Bien entendu, je ne dis rien ce soir-là et feignis d'accepter son explication. Mais je me mis à boire. Oui, je me mis à boire. Ce qui n'arrangea rien du tout. Dans ce damné pays, on a toujours soif et l'on est toujours en moiteur...

« La chaleur était étouffante. Un orage se préparait. Je l'avais senti dans les derniers moments de mon retour dans la forêt. Mais il tardait tellement à venir... S'il avait crevé en pluie lourde, en pluie qui rafraîchit la terre pour quelques heures, peut-être ne serait-il rien arrivé. Mais le poids de cet orage manqué nous écrasait. Nous n'étions plus rien du tout, dans l'attente de la décharge des puissances naturelles.

« Je m'enfermai donc avec Clara dans notre chambre, la désirant et la repoussant à la fois, perdu de délire à l'idée que cet être et cette pensée pourraient aller à un autre, à ce type stupide et prétentieux qui habitait en face.

« Et elle, sur son lit, sur notre lit, m'appelait en me disant d'apporter les « lumières » et qu'elle voulait entrer avec moi dans la lumière. Je cherchai ce qu'elle me demandait, dans le tiroir de la table.

« Dans ce tiroir il y avait aussi un browning, que je gardais là en cas d'attaque nocturne. C'était surtout pour la rassurer. Je ne sais pourquoi je pris cette arme dans mes mains. Sans doute pour mieux chercher ce que Clara me demandait et que je ne retrouvais pas...

« Au moment où elle me vit tenir cette arme, elle se dressa, les yeux hagards, les yeux fous.

— Vous voulez me tuer ! cria-t-elle. Vous voulez me tuer !

« Et elle se précipita sur moi. C'était un aveu, ou du moins je le crus. Ne me demandez pas ce qui arriva. Je ne vous le dirai point. Clara me saisit les mains et reçut le coup à la ceinture... Elle tomba comme une masse, puis se releva devant moi qui demeurai hébété. Je n'ai jamais tué personne, monsieur. Même à la guerre. Je vous le jure ! J'ai toujours été médecin...

« Alors, elle se coucha sur le lit...

« Sur le moment, je voulus me tuer, pour en finir avec ce

problème, avec tous les problèmes de la vie. Ce coup de feu avait agi comme si le tonnerre, en éclatant, avait libéré toutes choses de l'étreinte mystérieuse que nous subissions. Je n'avais plus de rôle à jouer dans cet univers qui pouvait ainsi être privé de Clara. Mais aussi, je réfléchis qu'elle pouvait ne pas mourir et que, dans ce cas, je ne devais pas l'abandonner à cet homme stupide et maudit que la foudre aurait dû pulvériser !

« Mais, monsieur, laissez-moi voir vos yeux... Regardez-moi en face ! Vous croyez, au moins, ce que je vous dis ? Ma voix exprime bien le son de la vérité, n'est-ce pas ? Il faut croire ce que je vous dis ! Vous le devez ! ou alors vous me trahissez ! Et vous trahissez également Clara !

« Mais non ! Sortez d'ici ! Vous croyez, vous aussi, vous croyez que je l'ai tuée, n'est-ce pas ? Sortez d'ici ! Je ne veux plus vous voir ! »

ANDRÉ DEMAISON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA FRANCE AU CANADA

I

LA DÉCOUVERTE

Le Canada va célébrer ses origines françaises. Le quatrième centenaire de sa découverte par Jacques Cartier lui en offrait l'occasion ; il s'est empressé de la saisir et il a voulu que cette commémoration prît le caractère le plus largement national.

Pour préluder aux cérémonies canadiennes, auxquelles participeront, dans une significative unanimité, le gouvernement fédéral et les neuf gouvernements provinciaux, Paris a inauguré, le 2 juillet, un buste du navigateur malouin, en présence d'une délégation canadienne, qui s'est rendue ensuite à Saint-Malo. Là, de belles fêtes rendirent à la ville, encore si pittoresque avec ses vieilles maisons et ses vieux remparts, sa physionomie du seizième siècle. Mais c'est sur les rives du Saint-Laurent, aux lieux où est né, d'une semence française, un peuple maître de ses destinées, qu'il convient de commémorer cette origine.

Une imposante mission, organisée par le « Comité national français pour la célébration du quatrième centenaire de Jacques Cartier », s'embarquera au Havre sur le *Champlain* le 18 août et, refaisant le voyage du grand marin, débarquera comme lui à la pointe de Gaspé ; l'évêque du diocèse, Mgr Ross, dévoilera la croix dressée à la place de celle que le découvreur y planta en 1534. Les congrès qui se tiendront ensuite à Québec et à Montréal, — celui des médecins de langue fran-

çaise, les « Journées de la langue, de la culture et de la littérature françaises en Amérique du Nord », le congrès des avocats de langue française, — manifesteront la part persistante de la France dans la vie intellectuelle du Canada. La mission sera reçue ensuite à Ottawa, capitale fédérale, Toronto et Niagara, tandis qu'un groupe se détachera pour visiter la vieille colonie française d'Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Écosse. C'est l'honneur de la jeune nation canadienne et des deux vieilles nations d'Europe dont elle est issue, qu'après tant de luttes et de heurts, le passé n'apparaisse plus aujourd'hui que dans le rayonnement de sa gloire et la persistance de ses bienfaits. Quelles circonstances pourraient être plus favorables à son évocation ? Pour nous aussi, elles sont une occasion que nous ne devions pas manquer.

LA DÉCOUVERTE DES « TERRES NEUFVES DU CANADA »

Le 24 juillet 1534, Jacques Cartier, de Saint-Malo, prenait possession du sol de la Nouvelle-France. Voici, tel qu'il l'a lui-même rédigé, le procès-verbal de cet acte solennel :

« Le XXIIIIe jour du dit mois, nous fîmes faire une croix, de trente pieds de haut, qui fut faite devant plusieurs d'eux [il s'agit de sauvages hurons], sur la pointe de l'entrée du dit havre ; sous le croisillon de laquelle mîmes un écusson en bosse, à trois fleurs de lys, et dessus, un écriteau en bois, engravé en grosses lettres de forme, où il y avait : *Vive le roy de France !* Et icelle croix plantâmes sur la dite pointe, devant eux, lesquels la regardaient faire et planter. Et après qu'elle fut élevée en l'air, nous nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en adorant icelle devant eux [toujours les Hurons] et leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par icelle était notre rédemption. »

Tout le développement de la colonisation de la Nouvelle-France, avec sa politique indienne, son souci d'évangéliser, son désir de donner au royaume un prolongement d'outre-mer, est en germe dans cette cérémonie de la pointe de Gaspé, qui prend une grandeur symbolique. A l'extrémité de la grande presqu'île qui s'étend sur la rive droite du Saint-Laurent, entre l'embouchure du fleuve et la baie des Chaleurs, trois quarts de siècle avant que les premiers colons anglais

missent le pied sur le continent de l'Amérique du Nord, un navigateur français, un Breton, préludait ainsi à la naissance de la première des colonies françaises, celle qui devait avoir la plus glorieuse et la plus émouvante destinée historique, le Canada.

Il y avait déjà près de deux mois que Cartier, sans savoir où il était, naviguait dans le golfe du Saint-Laurent, après avoir, pendant une quinzaine de jours, contourné Terre-Neuve. Qu'était-il venu faire dans ces parages ?

Les voyageurs-explorateurs du seizième siècle n'avaient pas, pour se mettre en route, des raisons aussi précises, aussi claires et distinctes que leurs successeurs d'aujourd'hui. Il y avait, dans leur esprit, bien de la confusion et du mystère, et le plus souvent des motifs très hétéroclites, — curiosités et convoitises fondées les unes et les autres sur des traditions incertaines ou de romanesques légendes, — se mêlaient dans cet appel des pays lointains. Jacques Cartier est un éclatant exemple de ce que furent les grands découvreurs de la Renaissance.

Il était né dans cette ville de Saint-Malo bâtie sur un rocher en mer et prédestinée à fournir à la France ses plus hardis marins. Naissance obscure, dont on ne connaît même pas exactement la date : on l'a longtemps fixée au 31 décembre 1494 : les recoupements des érudits permettent de la reculer d'environ trois ans et de la placer dans le second semestre de 1491. On ne connaît pas plus sûrement la place exacte qui serait, suivant une poétique hypothèse, celle même où s'élève, rue de Buhen, près du rempart nord-est, la maison natale de Chateaubriand. Quoi qu'il en soit, l'humble maisonnette où Jacques Cartier a vu le jour, et qu'il acheta au retour de ses voyages, a aujourd'hui disparu. Nous ne savons rien non plus de son enfance sinon, — et c'est bien là, heureusement, ce qui importe le plus, — qu'elle s'écoula dans une atmosphère héroïque et légendaire, dans ce milieu de marins où le bruit des exploits se mêlait à de vagues notions sur les pays lointains, inconnus et merveilleux.

Charles VIII, guerroyant en Italie, avait appelé à la rescousse les marins de Saint-Malo : et, en octobre 1496, l'empereur Maximilien, qui assiégeait Livourne, reculait devant eux. Puis la France avait envoyé contre les Turcs deux escadres

dans l'Adriatique, pour secourir les Vénitiens. Un Malouin, Jean de Porcon, commandait le plus beau de ces navires qui, enveloppé par soixante galères musulmanes, les avait secouées comme des « chenilles importunes (1) ». Puis la Bretagne, à son tour, avait été menacée. « Une escadre anglaise va entrer dans le goulet de Brest. Une nef bretonne se sacrifie pour l'arrêter. Le 10 août 1512, après un combat furieux contre toute une flotte, la *Cordelière* s'accroche au *Régent* et se fait sauter en entraînant son adversaire dans l'abîme. *Potius mori quam fœdari*, « plutôt la mort que la souillure ». Les Bretons, fidèles à la devise de leur duchesse Anne, ne s'étaient pas rendus. »

Tout cela se passait durant l'enfance et l'adolescence de Jacques Cartier. Au moment de l'exploit de la *Cordelière*, il avait vingt et un ans. On peut supposer même qu'il avait pris part à cette dernière campagne. Ce qui est certain, c'est que, d'une manière ou d'une autre, il avait dû acquérir de la notoriété, puisqu'en avril 1520, il épousait une des jeunes filles les plus riches de Saint-Malo, Catherine des Granches ou des Granges, fille du connétable de la ville. Il est dès lors un notable, qui trouvera dans son entourage, lorsqu'il en aura besoin, les plus fermes appuis.

Nous voyons comment avait pu naître chez Jacques Cartier le goût de l'aventure héroïque. A cette impulsion, il dut certainement, de bonne heure, s'en mêler une autre, car cette atmosphère des marins de Saint-Malo était toute saturée, non seulement d'héroïsme, mais aussi de légende. Les cartographes et les cosmographes contemporains de Jacques Cartier avaient pris à leur compte le riche folklore géographique légué par le moyen âge à Christophe Colomb. On croyait autour de lui, et sans doute croyait-il lui-même, aux pérégrinations de saint Brandon et de son compagnon saint Malo qui, avec dix-sept religieux bénédictins, avaient parcouru les mers au sixième siècle, à la recherche de la Terre promise des Saints. Une carte de 1492, que possède la Bibliothèque nationale, a consigné toutes les étapes de cette odyssée à travers l'Extrême-Orient, depuis l'île Salonique jusqu'au Paradis terrestre entouré, au

(1) Charles de La Roncière, dans Gabriel Hanotaux et Alfred Martinon : *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, t. I. Librairie Plon, 1929.

milieu des eaux, de montagnes de diamants. On croyait à l'île des Sept Cités, où les mousses d'un navire espagnol avaient reconnu, en nettoyant dans les sables de la plage leurs ustensiles de cuisine, que ce sable était formé aux deux tiers de l'or le plus fin. Christophe Colomb lui-même s'était nourri de ces légendes et ce qu'il allait chercher lorsque, sans le savoir et sans le vouloir, il découvrit l'Amérique, c'était l'or du pays d'Ophir où allaient les flottes de Salomon, l'or de l'île des Sept Cités. Un collègue de Jacques Cartier, son compagnon au Canada, le pilote Jean Alfonse, déclarait : « En la ville de Cibola (une de ces villes légendaires) les maisons sont toutes couvertes d'or et d'argent. » Comme Christophe Colomb, comme Jean Alfonse, Jacques Cartier fut certainement tenté par la conquête de l'or.

La sagacité des historiens a découvert que son premier voyage au Nouveau Monde l'avait conduit au Brésil. On savait que les Malouins avaient été des premiers à explorer ce pays et, d'autre part, Cartier, dans le récit de ses voyages au Canada, fait des allusions à ce qu'il a vu là-bas : « Ce dit peuple vit en une communauté de biens assez de la sorte des Brésiliens. — Leur blé est gros comme pois (c'est le maïs) et de ce même, en croît assez au Brésil. » D'autre part, un autre indice orientait l'enquête sur la date de ce voyage. En octobre 1526, trois de nos bâtiments qui se trouvaient dans le rio de San Francisco, envoyèrent une chaloupe à un navire portugais pour le piloter dans le fleuve : ils lui prêtèrent même des ouvriers pour le radouber et il éclata entre les matelots des deux nations une rixe où les Bretons l'emportèrent sur les Portugais. Or, à Saint-Malo, le 31 juillet 1528, c'est-à-dire environ quinze mois plus tard, avait lieu le baptême d'une « Catherine du Brésil »; la marraine était Catherine des Granges, la femme de Jacques Cartier, et le parrain un autre membre de la famille du navigateur, ce qui permet de supposer que la Brésilienne convertie au catholicisme avait été ramenée par le pilote malouin.

Le goût de l'aventure, l'attrait des légendes sur les îles de la mer ténébreuse, comme on les appelait, et la recherche de l'or, n'étaient pas les seules causes qui mettaient en route les hardis navigateurs du seizième siècle : il s'y ajoutait une des grandes idées du temps, plus précise, plus positive, l'idée d'une

découverte géographique dont l'intérêt apparaissait à tous très pressant : celle du passage du nord-ouest. Le détroit découvert par Magellan en 1520, et auquel il avait donné son nom, était beaucoup trop méridional pour devenir une route de commerce entre l'Europe et l'Asie. Il fallait en chercher une autre dans la direction du nord. C'est la mission que François Ier avait confiée au navigateur florentin Giovanni Verazzano, en lui donnant une charte de découvreur et une escadrille de quatre vaisseaux. Cet intrépide marin ne réussit ni dans son premier voyage en 1524, ni dans le second, deux ans plus tard, à trouver un passage qui n'existait pas ; mais, de la Floride à Terre-Neuve, il avait reconnu une immense région et lui avait donné le nom du roi de France, la *Francescane*. Sans doute avait-il aperçu l'embouchure du Saint-Laurent : qu'il y eût ou non pénétré, celle-ci n'en était pas moins à découvrir, et le vrai découvreur fut Jacques Cartier.

Le navigateur malouin avait hérité des idées de Verazzano : il pensait aborder au pays des épices et de l'or par la mer glaciale du Nord, qu'il supposait praticable trois mois de l'année. Le 31 octobre 1533, il recevait de l'amiral Philippe de Chabot la permission d'armer des navires pour « voyager, découvrir et conquérir à Neuve France, ainsi que trouver, par le nord, le passage au Cathay ». Ainsi reprenait-il la mission confiée à Verazzano. François Ier assignait aussi à cette mission un but plus immédiatement pratique, comme on le voit dans le mandat qu'il adressait, le 12 mars 1534, au trésorier de la marine, lui ordonnant de verser six mille livres au pilote Jacques Cartier qui va « aux Terres Neuves, découvrir certaines îles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver grandes quantités d'or ». Ainsi se mêlaient toujours les différents motifs qui déterminaient alors les explorations ; et à vrai dire la recherche du passage du nord-ouest n'apparaissait guère que comme un moyen d'atteindre plus directement et plus facilement les fabuleux pays de l'or. Un historien de Jacques Cartier, qui est aussi un historien de la marine française, M. Charles de la Roncière, n'a fait qu'exprimer cette vérité quand il a écrit en tête du chapitre consacré au premier voyage de découverte du grand Malouin : « *Jacques Cartier, prospecteur d'or.* »

Le 20 avril 1534, l'expédition quittait Saint-Malo pour les

Terres Nouvelles. La traversée fut courte: en vingt jours Jacques Cartier gagnait Terre-Neuve. Les glaces en défendaient encore les abords aux environs du cap que les Portugais avaient appelé Bona Vista. Cartier abrita ses navires dans le havre Sainte-Catherine pour les y réparer. Il en repartit le 21 mai, se dirigeant vers le nord et naviguant dans des parages familiers aux pêcheurs terre-neuviers qui composaient ses équipages. Mais bientôt l'inconnu allait recommencer. Les cartes donnaient la côte orientale de Terre-Neuve, mais elles ignoraient la côte occidentale, celle qui fait face au continent américain. Terre-Neuve était même figurée comme un archipel.

Le 27 mai, l'expédition se présentait à l'entrée de la baie des Chasteaulx : c'est le détroit de Belle-Isle entre Terre-Neuve et le Labrador. Le nom pittoresque que lui donnait Cartier exprimait l'aspect que présentait le détroit avec les centaines d'icebergs qui se dressaient là, pareils à des forteresses. On imagine ce que pouvait être la navigation dans des conditions pareilles pour les petits navires de bois de Jacques Cartier. Le 10 juin, un havre s'ouvrit devant lui, au milieu d'un essaim d'îlots ; il l'appela le havre de Brest (aujourd'hui golfe de Bonne Espérance). C'est là que fut pour la première fois célébrée la messe sur le continent de l'Amérique du Nord. Cinq jours plus tard, Cartier gouvernait vers le sud, longeant la côte de Terre-Neuve jusqu'au cap Anguille, qu'il découvrit le 24 juin et qu'il appela pour cette raison cap Saint-Jean.

Il se dirigea alors vers l'ouest, découvrit de nombreuses îles et leur donna des noms, longea la grande île qui porte aujourd'hui le nom de Prince-Édouard, doubla le cap qui en forme la pointe septentrionale (aujourd'hui *North Point*) qu'il appela cap du Sauvage et entra dans la baie des Chaleurs qui est une profonde découpure de la côte canadienne. C'était le 8 juillet ; Cartier se croyait à l'entrée du passage qui le conduirait à la Chine. Des barques envoyées à la découverte reconnurent, vingt-cinq lieues plus loin, que l'on se trouvait dans une baie profonde et non dans un détroit. Cette baie était embaumée des effluves des groseillers, des framboisiers et des rosiers, « plus tempérée que la terre d'Espagne ». Il l'appela la baie des Chaleurs ; elle s'appelle aujourd'hui la baie de Gaspé.

Sur le rivage, Cartier fut accueilli par des indigènes fort affables qu'il gratifia de verroteries avec l'espoir qu'ils seraient « faciles à convertir à notre sainte foi ». Une nouvelle considération apparaît ici chez le découvreur : celle de l'apostolat religieux. Elle va désormais tenir une grande place dans l'histoire de la colonisation du Canada, et l'éminent historien de nos missions, M. Georges Goyau, a pu consacrer un livre entier à nous exposer ce qu'il appelle très justement « une épopée mystique ». C'est sur ce même rivage qu'une quinzaine après son débarquement, Jacques Cartier procéda à la prise solennelle de possession du sol de la Nouvelle France par la cérémonie que j'ai cru devoir rappeler avant toute chose au commencement de cet exposé : n'est-ce pas elle, en effet, qui consacre d'une manière pour ainsi dire officielle la découverte du Canada ? C'est cette cérémonie qui sera commémorée le 25 août prochain à l'ouverture des fêtes organisées par le Comité national français et par le Comité canadien pour célébrer le grand événement de l'été 1534.

Le lendemain, 25 juillet, Jacques Cartier quittait Gaspé. Il franchissait le bras méridional du Saint-Laurent, qu'il prenait pour un golfe, entre Gaspé et Anticosti et, doublant les caps Saint-Louis et Montmorency, il entrait dans le détroit de Saint-Pierre, au nord de l'île ; mais les vents et les courants l'empêchèrent de remonter le bras septentrional du fleuve Saint-Laurent, qui l'aurait ramené vers Terre-Neuve.

Cartier décida le retour et, le 15 août, après avoir célébré à terre la messe de l'Assomption, il appareilla pour la France. Le 5 septembre, il jetait l'ancre à Saint-Malo.

Exploration du détroit de Belle-Isle, reconnaissance du golfe du Saint-Laurent, découverte de l'hospitalière côte de Gaspé : tels étaient les résultats, modestes en apparence, de l'expédition. Ils avaient pourtant plus d'importance que la découverte de l'or ou du passage nord-ouest. L'audacieux découvreur, ainsi que le signifiait la croix fleurdelisée, avait travaillé pour son Dieu et pour son roi. Mais sa tâche, à cet égard, était loin d'être achevée.

Il repart pour un deuxième voyage, le 19 mai de l'année suivante. La traversée fut orageuse et longue. Les trois navires de sa flottille, dispersés par les vents, ne se trouvèrent réunis que le 26 juillet, au détroit de Belle-Isle. Après avoir consacré

une quinzaine à l'exploration minutieuse des côtes nord et sud du golfe formé par la barrière de Terre-Neuve, Cartier entre, le 10 août, dans la baie à laquelle il donne le nom du saint du jour, Saint-Laurent (1); le 15, il double la pointe est d'une île qu'il appelle, toujours pour les mêmes raisons, île de l'Assomption (Anticosti); le 1er septembre, il découvre la grande rivière de Saguenay; le 6, l'île aux Coudres; le 14, l'île d'Orléans, « qui est le commencement de la terre et province du Canada ». Déjà s'élargissait ainsi le sens du mot qui, dans le langage des Indiens, désignait un de leurs rassemblements. Le nom de Canada a été successivement étendu à toute la vallée du Saint-Laurent, puis aux provinces maritimes, aux provinces de l'Ouest et s'applique aujourd'hui à l'ensemble du pays compris entre l'Atlantique et le Pacifique et désigné politiquement sous le nom de Dominion ou Puissance du Canada.

Cartier, décidé à passer l'hiver au Saint-Laurent, chercha un « lieu de sauveté pour mettre les navires » et le découvrit bientôt dans la petite rivière que reçoit le Saint-Laurent près de ce village. Il y entra le 14 septembre et l'appela du nom de la fête du jour Sainte-Croix (aujourd'hui rivière Saint-Charles). Il y laissa ses deux plus grands navires, la *Grande Hermine* (120 tonneaux) et la *Petite Hermine* (60) et remonta le Saint-Laurent avec l'*Émerillon* (40 tonneaux). Son projet était d'atteindre « l'autre royaume » indien, Hochelaga, en reconnaissant, tout le long du chemin, les deux rives du fleuve. L'excursion, partie de Stadaconé le 19 septembre, arrivait à Hochelaga le 2 octobre. Les indigènes lui firent joyeuse réception et grande fête. La bourgade était située au pied d'une petite montagne qu'il nomma Mont-Royal ou Montréal. Le 11 octobre, il était de retour à son havre de Sainte-Croix, après avoir, à la hauteur des Trois-Rivières, planté une grande croix aux armes de France avec l'inscription : FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT.

Au cours de l'hiver, son équipage fut décimé par le scorbut, dont il réussit à arrêter les ravages, grâce aux conseils d'un Indien qui lui prescrivit une décoction de feuilles d'épinette blanche. Le 3 mai, Cartier renouvela l'acte de prise de possession de la vallée du Saint-Laurent, et le 6 mai, il mit à

(1) Par la suite, ce nom s'est étendu au golfe et à tout le fleuve.

la voile pour la France. Il rentrait au port de Saint-Malo soixante-neuf jours plus tard, exactement le 15 juillet 1536.

C'est de ce second voyage de Cartier que date la véritable découverte du Canada. Le capitaine malouin avait établi les droits de la France sur la magnifique vallée du Saint-Laurent; Il avait, le premier, reconnu que Terre-Neuve était une île et qu'elle ne se rattachait ni à la côte sud du Labrador, ni, de l'autre côté, au continent asiatique. Enfin, il avait inauguré, parmi les Indiens de Saint-Laurent, une tradition de bons rapports qui allait orienter la politique des futurs colonisateurs.

Le troisième voyage de Cartier (1541) s'annonçait comme la réalisation d'un vaste dessein colonial longuement préparé. Le programme, soumis dès le mois de septembre 1538 au connétable de Montmorency, comportait l'envoi de deux cent soixante-seize « colons de bonne volonté et de toutes qualités, arts et industries », charpentiers, maçons, couvreurs, forgerons, vignerons, orfèvres, que protégeraient trois stationnaires et une forteresse. Le roi François Ier, à peine libéré de sa guerre avec Charles-Quint qui l'avait détourné de tout autre projet, revient à ses plans coloniaux et fait appel d'une part aux armateurs de ses plus grands ports de l'ouest, Dieppe, Rouen, Nantes, La Rochelle et Bordeaux, qu'il invite à se joindre « de corps et de biens » à l'entreprise de Jacques Cartier, d'autre part aux volontaires qui voudraient se consacrer à « l'augmentation et accroissement de nostre sainte foy en divers pays transmarins ». La colonisation n'était pas une simple affaire. Dès ses débuts, elle se présentait sous les deux aspects, matériel et spirituel, qui vont désormais, se complétant l'un l'autre, — et le premier se subordonnant au second, — lui donner son caractère propre. Comme la traite apparaîtra bientôt peu de chose, en comparaison de ce zèle apostolique et civilisateur d'où allait sortir la Nouvelle-France!

Il s'agissait, cette fois, de s'établir définitivement dans le pays, et Cartier, pourvu d'une commission de capitaine général et maître pilote, était chargé de faire passer en Amérique, avec un premier convoi de colons, le chef de la colonie, Jean-François de la Rocques de Roberval. Quelque importante que soit encore sa mission, Cartier n'est plus son maître. Il agit au service et pour le compte de celui auquel le Roi a

confié la nouvelle entreprise et conféré le titre de lieutenant général. Celui-ci, retenu par la difficulté de trouver des volontaires et plus encore par le manque de fonds, ne put quitter La Rochelle qu'un an plus tard, le 16 avril 1542.

Cartier arriva à Sainte-Croix, alla débarquer quatre lieues en amont, à l'embouchure de la rivière du Cap Rouge, où il organisa son quartier général. Il fortifia la place et l'appela, en l'honneur de Charles d'Orléans, Charlesbourg-Royal. C'est là que fit son œuvre la première charrue. « Et ces humbles sillons que Cartier traça à Charlesbourg ont couru vers les forêts vierges, d'abord le long de nos cours d'eau, ces chemins qui marchent, comme les appelait Pascal, puis vers l'ouest, devenu aujourd'hui « le grand pannetier de l'univers » (1). De Charlesbourg, Cartier se dirigea vers le Saguenay, « pays de l'or et des perles », qu'on disait « riche en pierres précieuses ». Mais il se hâta de se replier sur sa base, sans être allé plus loin que le deuxième « saut » du Saint-Laurent (2). Il avait craint le manque de vivres et n'eut pas à regretter ce brusque retour, car il trouva les Indiens menaçants et « fit mettre notre port en ordre »... Le récit s'arrête là, et la suite de la relation est perdue. Nous savons que Cartier ne tarda pas à se rembarquer. En route, à l'escale de Saint-Jean de Terre-Neuve, il rencontra Roberval, qui arrivait enfin et qui lui ordonna de rebrousser chemin. Mais Cartier leva l'ancre pendant la nuit et continua à faire voile vers la France, où il rentra dans son port de Saint-Malo le 21 octobre 1542.

Le brusque retour et la volonté manifeste de se soustraire à l'autorité de Roberval ne peuvent s'expliquer que par deux raisons, dont l'une est sans doute l'échec déjà évident de cette première tentative de colonisation et le découragement provoqué chez Cartier par le retard de Roberval. Mais il est permis d'en entrevoir une autre. Lorsque Cartier appareilla furtivement de nuit pour la France à Saint-Jean de Terre-Neuve, des pêcheurs de Fontarabie, qui se trouvaient près de là, revinrent précipitamment annoncer dans leur pays que le

(1) Inauguration du monument de Jacques Cartier à Paris, le 2 juillet 1934: Discours du sénateur Beaubien, délégué des neuf provinces du Canada.

(2) Les voyageurs du temps désignaient sous le nom de *saut*, qu'on retrouve aujourd'hui encore dans beaucoup de noms géographiques au Canada, les rapides à franchir.

capitaine rapportait dix barils d'or, sept d'argent et sept quintaux de perles et de pierreries. L'or du Saguenay n'était pas une légende, puisque grâce à lui le Canada tient aujourd'hui le second rang dans la production du précieux métal. Mais Cartier n'avait ramassé que du cuivre ou du schiste riche en mica. Une embuscade espagnole lui fut dressée, qu'il esquiva. C'est, selon toute vraisemblance, pour sauver ce trésor illusoire que Jacques Cartier s'empressait de rentrer en France et d'échapper à l'autorité de son chef qui voulait l'obliger à poursuivre avec lui l'accomplissement de la commune mission.

Celui qui en était le chef ne devait pas lui-même tenir très longtemps. Le « lieutenant et capitaine général de par le Roy, en ces pays de « France Nove », — tel est le titre pompeux que se donnait Roberval dans un document daté du 9 septembre 1542 et qui est le premier acte français rédigé en Amérique (1), — se trouvait, avec sa colonie dévastée par le scorbut, dans une condition misérable quand, l'année suivante, Cartier vint, de la part du Roi, le rapatrier avec les débris de son expédition. C'est le quatrième et dernier voyage, contesté d'ailleurs, du célèbre navigateur de Saint-Malo. Les historiens canadiens considèrent, non sans raison, l'insuccès de cet établissement comme une circonstance plutôt heureuse, car les colons de Roberval avaient été, pour la plupart, tirés des prisons du roi. Ceux qui, soixante ans plus tard, devaient fournir à la population de la Nouvelle-France ses premiers éléments, étaient d'une tout autre qualité.

Plus d'un demi-siècle passa : les règnes des quatre derniers Valois. La reprise de la lutte avec Charles-Quint, bientôt suivie des guerres civiles, détournait des expéditions coloniales l'attention des rois de France, retenue tout entière par les nécessités de leur politique européenne ou de la politique intérieure. En 1599, le capitaine dieppois Chauvin, à qui un gentilhomme breton, le marquis Troïlus du Mesgouez, sieur de la Roche Helgomarc'h, avait transmis ses pouvoirs de « lieutenant général en pays de Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Norombègue et île de sable », — ce titre pompeux cachait une réalité plus modeste : le trafic des pelleteries du Saint-Laurent, — fondait le poste de Tadoussac au confluent de ce fleuve et du

(1) Conservé à la Bibliothèque nationale.

Saguenay. C'est le premier poste français au Canada. Chauvin y laissa seize hommes pour faire la traite des fourrures. Mais les Malouins protestèrent contre le monopole donné aux Normands et se réclamèrent de leurs relations presque séculaires avec les sauvages. Chargé de servir d'arbitre, le vieux commandeur de Chastes, gouverneur de Dieppe, ne voulut plus laisser partir de colons avant d'avoir un rapport approfondi sur les Terres-Neuves. L'explorateur auquel il s'adressa allait décider de leur avenir. Avec Champlain une phase nouvelle s'ouvre dans la colonisation française du Nouveau-Monde, c'est-à-dire dans l'histoire du Canada. Après le découvreur, qui avait ouvert les voies et ébauché le dessein, le fondateur entrait en scène pour en commencer la réalisation.

LE « PÈRE DE LA NOUVELLE-FRANCE »

Samuel de Champlain était né en 1567 en Saintonge, à Brouage, village d'aujourd'hui, mais alors un port très fréquenté. Les marins de divers pays y venaient charger le sel, et Nicolas Alain écrivait, en 1494, qu'on y entendait parler toutes les langues. La Popelinière, cinq ans après la naissance de Champlain, le déclarait le port le plus assuré et le plus commode qu'il y eût en Europe. En 1587, un siège d'amirauté et un siège royal y furent établis. Le père de Champlain était officier de marine et le jeune homme entra d'abord dans l'armée ; il figura en qualité de maréchal des logis dans les troupes du général d'Hautmont qui occupaient la Bretagne. En 1598, après la pacification complète de la province, elles furent licenciées. Champlain, se trouvant sans emploi, se mit momentanément sous les ordres d'un de ses oncles, marin au service de l'Espagne. En 1599, il fit un voyage au Mexique dont il a tenu un journal détaillé : *Brief discours des choses les plus remarquables que Samuel Champlain a reconnues aux Indes occidentales*. On a trouvé dans ce récit l'idée d'un canal de Panama. Le séjour de Champlain en Amérique se prolongea jusqu'en 1601 et détermina probablement sa vocation de navigateur.

Il est de retour en France en 1602 et présenté à Henri IV, qui eut vite fait de l'apprécier, puisqu'il lui donna aussitôt une pension. C'est dans l'entourage du roi qu'il rencontre le vénérable doyen de la marine française, cet Aymard

de Clermont, commandeur de Chastes, alors gouverneur de Dieppe, soucieux de ne se prononcer sur ces terres nouvelles qu'en pleine connaissance de cause. De son premier voyage, au cours duquel il explora le Saint-Laurent jusqu'aux rapides au-dessus de Montréal, Champlain rapportait l'idée de la fondation de Québec. Le chef de l'expédition, M. de Monts, l'avait entraîné d'un autre côté, dans la presqu'île qu'on appelait alors la Cadie ou Acadie et qui est aujourd'hui la province canadienne de Nouvelle-Écosse. Elle fut une colonie française, — notre première colonie d'Amérique, — jusqu'au traité d'Utrecht en 1713, et son histoire est fort dramatique (1). Mais Champlain, avec sa merveilleuse intuition de grand colonisateur et une véritable divination de fondateur d'empire, avait compris que la France devait faire du Saint-Laurent son principal moyen de pénétration à l'intérieur du continent et établir sur ce fleuve le grand foyer de la colonisation française dans l'Amérique du Nord.

Le 3 juillet 1608, Champlain débarquait au pied du promontoire où s'élève aujourd'hui la ville de Québec et où il n'y avait encore, comme au temps de Jacques Cartier, qu'un village indien, Stadaconé. C'est le point que, dès son premier voyage, il a choisi pour y poser la première pierre de l'immense édifice colonial qu'entrevoyait son génie. Il aimait ce « commencement du beau et bon pays de la grande rivière ». Du premier coup d'œil, il avait reconnu les avantages de cette situation incomparable, commandant l'entrée du fleuve dont le vaste et fertile bassin est relié par les grands lacs à l'autre grand bassin de ce continent, la non moins vaste et non moins féconde vallée du Mississipi. C'était bien le point où devait être établi le centre de ralliement de toutes les forces que la France pourrait être appelée à disperser sur les différents points de l'Amérique du Nord. C'est là, à l'endroit même où le fleuve se rétrécit, — Québec en algonquin signifie étranglement, — que Champlain établit un magasin au bord de l'eau, trois corps de logis bordés en promenoir et accotés à un fortin entouré de douves profondes. Petits commencements d'une grande chose. C'est de là que la puissance française va rayonner pendant un siècle et demi, et il viendra un moment

(1) Elle a été racontée par M. Émile Lauvrière, *la Tragédie d'un peuple, histoire du peuple acadien*, 2 vol. in-8, Plon, 1930

où la question se posera de savoir si la France ne va pas être maîtresse du continent américain.

Bien vite, en effet, l'exploration française s'était étendue dans toutes les directions. Dès son premier voyage, Champlain avait fait, en 1604, un relevé des côtes de l'Acadie et remonté une partie de la côte du Maine. En 1609, lorsqu'il était parti avec des Hurons et des Algonquins pour aller combattre les Iroquois, un de ses desseins était de faire de nouvelles découvertes. Il avait remonté le cours du Richelieu et pénétré dans le grand lac qui, depuis, porte son nom. Une deuxième campagne en 1610 fut malheureuse, et Champlain éprouva, devant un des forts des Iroquois, — quadruple palissade de poutres entrecroisées à l'épreuve des balles, — un sanglant échec: c'est la bataille dont le lieu a gardé le nom de Cap aux Massacres. Mais à l'ouest, l'attitude des tribus indiennes fut tout autre, et justifia cette politique d'alliances indigènes, qu'on a si facilement reprochée au « père de la Nouvelle-France » parce qu'elle nous a valu, en effet, la redoutable hostilité des Iroquois. Faut-il donc oublier qu'elle eut l'avantage inappréciable de lui ouvrir la route du Saint-Laurent inférieur, d'étendre, par de nouvelles expéditions en 1613 et 1615, son influence dans la direction des Grands Lacs et de préparer enfin la longue série d'alliances indiennes destinées à conduire les Français jusqu'aux montagnes Rocheuses?

Mais l'exploration et la découverte ne faisaient, pour Champlain comme pour Cartier, que précéder l'évangélisation. A peine installé sur les rives du Saint-Laurent et dès qu'il eut assuré l'existence de sa colonie, son premier soin fut de lui donner des missionnaires chargés de la conduite religieuse des Français et de la conversion des sauvages. Quatre Franciscains récollets de la « province » de Saint-Denis, — les Pères Denis Jamet, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis, — partirent de Paris au printemps de 1615, « à pied et sans argent, à l'apostolique, selon la coutume des vrais Frères Mineurs », comme l'écrivait quelques années plus tard l'historien Sagard, et s'embarquèrent à Honfleur, sur le *Saint-Étienne*, commandé par le vieux Pontgravé. Aussitôt arrivés, les Récollets se mirent à l'œuvre. Le Père Le Caron alla évangéliser les Hurons, le Père Dolbeau visita les Montagnais du Saguenay et de Tadoussac, le Père Jamet établit sa résidence

à Québec, où il fit construire une petite chapelle, dans la basse ville, à l'ouest du petit fort de Champlain, sur l'emplacement actuel de l'église Notre-Dame-des-Victoires. Il y célébra la première messe, le 25 juin 1615. La veille, le Saint-Sacrifice avait été offert, pour la première fois sur la terre canadienne, par le Père Le Caron, à l'extrémité est de l'île de Montréal. Le Père Jamet évangélisa les sauvages résidant entre Tadoussac et les Trois-Rivières. Bientôt la tâche deviendra trop lourde pour le petit groupe de pauvres missionnaires ne vivant que d'aumônes: c'est alors que les Franciscains se tourneront vers un ordre plus riche et feront appel aux Jésuites. Robes noires et robes grises, comme on les appela au Canada, rivalisant de zèle et de charité, uniront leurs efforts pour la conquête des âmes et la gloire du nom français.

Cependant la colonisation n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Les marchands des compagnies de commerce, loin de la favoriser, lui étaient plutôt hostiles, comme à une concurrence, et ne se préoccupaient que de se réserver le monopole terrestre et naval de la traite, c'est-à-dire du commerce des fourrures, avec les bénéfices qu'elles en pouvaient attendre. De Québec, de Port-Royal en Acadie, s'élèvent, en 1615 et 1618, des appels suppliants et presque désespérés. Le Père Denis Jamet adjurait les parents français de ne plus pousser leurs enfants à se faire moines et de les envoyer au Canada, la noblesse de ne plus « consommer ses terres en superfluités », et d'aider au peuplement de la colonie, le roi d'y expédier de pauvres diables « d'ailleurs honnêtes hommes », condamnés pour des peccadilles. Le capitaine de Poutrincourt écrivait d'Acadie aux échevins de Paris : « Le nom français s'évanouira d'ici, si on n'y donne ordre. Vous avez le navire pour marque et les trophées de vos ancêtres (1) : laisserez-vous perdre cette gloire ? » En 1617, un Parisien, Louis Hébert, apothicaire de la paroisse Saint-Germain des Prés, qui avait déjà accompagné Champlain en Acadie et fait partie de la petite colonie de Port-Royal, repartit pour le Nouveau-Monde et alla s'établir à Québec avec sa femme et ses trois enfants. Il s'y installa sur le plateau qui forme aujourd'hui la partie est de la ville haute, où la Compagnie lui avait accordé une

(1) Allusion aux armes de la ville de Paris.

concession de dix arpents. Ce fut le premier colon installé dans le pays pour y vivre de ce qu'il cultivait, un vrai colon selon le cœur de Champlain et du Père Jamet, et qui venait avec une âme d'apôtre sur cette terre nouvelle pour « donner un commencement à une peuplade chrétienne ». Un jour le Père Leclerc, historiographe franciscain du Canada, écrira : « Il fut l'Abraham de la colonie, le père des croyants. Sa postérité a été si nombreuse qu'elle a produit quantité d'officiers de robe et d'épée, de marchands habiles pour le négoce, de très dignes ecclésiastiques, enfin un grand nombre de bons chrétiens, dont plusieurs même ont beaucoup souffert et d'autres ont été tués par les sauvages pour les intérêts communs (1). »

En 1620, le duc de Montmorency, auquel le prince de Condé vient de céder contre dix mille écus sa commission de vice-roi du Canada, forme une seconde compagnie marchande, dirigée par deux huguenots, les frères Guillaume et Émery de Caen, et il nomme Champlain son lieutenant général dans la Nouvelle-France. Celui-ci, qui s'était marié quelques années auparavant avec une jeune fille de douze ans et l'avait laissée en France, revient avec elle à Québec où elle se fait admirer et aimer par sa bonté autant que par sa beauté, apprenant l'algonquin, afin de pouvoir instruire dans leur propre langue les enfants indigènes. Plus que jamais la colonisation occupe les pensées de Champlain et va maintenant absorber son activité. Il fait construire le fort Saint-Louis, où il peut loger une garnison capable de faire exécuter ses ordres, et force sa nouvelle Compagnie à envoyer des familles, des graines de semence, diverses provisions. Bientôt même il obtient du roi la fusion des deux Compagnies en une seule, celle de Montmorency, et veille à ce qu'elle remplisse quelques-unes au moins de ses obligations.

Encore quelques années, et les colonies allaient recevoir une impulsion dont Champlain sait faire profiter celle qu'il a fondée et à laquelle il consacre de si vaillants efforts. Parvenu à la direction des affaires en 1624, le cardinal de Richelieu, grand maître de la navigation, conçoit tout un système colonial auquel il assure lui-même des bailleurs de fonds et la protection du roi. A ceux qui s'associent pour le commerce

(1) Voyez Georges Goyau, *les Origines religieuses du Canada*, 1 vol. Bernard Grasset, Paris, 1924, pp. 37-38 et p. 255, notes 80 et 81.

au delà des mers il réserve de nombreux privilèges personnels : s'ils sont nobles, ils ne dérogeront pas; roturiers, ils recevront des lettres de noblesse ou des droits de bourgeoisie dans toutes les villes du royaume. Un concours de circonstances heureuses favorise l'œuvre de Champlain, et il semble que les voies de l'avenir s'ouvrent plus larges devant lui.

L'année 1627, qui est celle de la mort de Louis Hébert, le premier colon, marque un progrès décisif : le 29 avril, était fondée, sous les auspices du cardinal, la compagnie des Cent-Associés, dont les statuts comportaient l'obligation de transporter outre-mer quatre mille colons en quinze ans. Il était entendu, afin d'assurer entre eux la cohésion indispensable au succès d'une entreprise, que tous devaient être catholiques. Malheureusement, des difficultés nouvelles vont sortir de cette dernière clause. Les protestants évincés font appel aux Anglais, de même qu'ils leur demandaient, au même moment, assistance à La Rochelle. De Londres, une division accourt avec les frères Kirke et le Dieppois Jacques Michel. Elle devance dans le Saint-Laurent la flotte des Cent-Associés qui amène au Canada « la fleur de la jeunesse de Normandie ». Un combat inégal s'engage, où la flotte des catholiques succombe après avoir utilisé jusqu'à ses plombs de pêche.

Québec n'a pour sa défense que des missionnaires, des femmes, des enfants, le vieux Pontgravé, — un Malouin comme Cartier, celui auquel quinze ans plus tôt, pour son voyage de 1604, Champlain avait été adjoint, — et quatorze mousquets. Le 19 juillet 1629, Champlain est forcé de capituler : il est emmené en Angleterre où il apprend que, lorsque les Anglais ont attaqué Québec, la paix était signée depuis trois mois entre la France et l'Angleterre. Il passe en France et il négocie avec une admirable ténacité pour se faire rendre sa colonie. Le traité de Saint-Germain (29 mars 1632) restitue à la France le Canada et l'Acadie. Richelieu nomme Champlain son « lieutenant en toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent » et, en fait, le gouverneur incontesté de la Nouvelle-France (1633).

Champlain rentre triomphalement à Québec le 23 mai ; il conduisait une petite flottille portant deux cents personnes tant matelots que colons, les Pères jésuites Ennemond Massé

et Jean de Brébeuf, ainsi que des approvisionnements de toute sorte. Ne négligeant pas le commerce dans lequel il voyait une aide matérielle pour la réalisation de ses grands desseins, il établit un poste de traite sur l'îlot Richelieu en amont de Québec, puis, l'année suivante, aux Trois Rivières (1634) où il envoie La Violette bâtir un fort et commencer un établissement agricole. Ce poste restera vingt ans un des grands marchés de pelleteries de la Nouvelle-France.

Un émouvant témoignage de la foi des Français dans l'œuvre qu'ils avaient entreprise nous est fourni par ce fait, qu'au moment d'évacuer la colonie après la capitulation de Québec, les Récollets avaient « décemment » serré dans une cache leurs ornements en taffetas de Chine, leurs devants d'autel en camelot vert, leurs calices et les avaient laissés derrière eux pour les retrouver au retour. Ils s'étaient ainsi montrés fidèles au serment d'un des leurs, le Père Jamet, qui avait déclaré : « Nous sommes résolus de ne jamais abandonner le dit pays, mais d'y faire tout ce que nous pourrons pour le service de Dieu, du Roi et du bien public. »

Dieu, le Roi, le bien public, tel fut le triple service auquel Samuel de Champlain avait voué pendant plus de trente années son activité et son génie. Il avait du moins la récompense de voir commencer vraiment la colonisation sous la forme qui allait lui permettre de prendre toute son ampleur. Les Cent-Associés avaient imaginé pour remplir, sans bourse délier, leurs obligations envers la couronne de France, une nouvelle organisation qu'on a appelée au Canada le système seigneurial. Une vaste concession de terres était accordée à un sujet du roi, qui se chargeait d'y faire venir à ses frais des colons auxquels il distribuait des lots et d'assumer ainsi pour son propre compte les charges de transport et d'installation incombant aux actionnaires. Le premier seigneur colonisateur, Robert Giffard, reçut, le 15 janvier 1624, la seigneurie de Beauport.

Une autre satisfaction fut accordée, la dernière année de sa vie, au père de la Nouvelle France : il vit fonder le collège de Québec (1635). Suivant ses vœux constamment exprimés, la Compagnie se montrait sévère dans le choix des colons qu'elle envoyait et, d'autre part, beaucoup de personnes pieuses, en France, instruites par les relations de Récollets et de Jésuites,

commençaient à s'intéresser à la colonie. Le marquis de Gamache, père d'un Jésuite, donna six mille écus pour commencer la construction d'un collège, le premier qui ait été établi dans l'Amérique du Nord (1). Cette fondation eut une heureuse influence sur le développement de la colonisation en assurant aux Français qui traversaient l'océan avec leurs familles la possibilité de faire donner à leurs enfants une éducation convenable.

Épuisé par les efforts de sa longue tâche, ce colonisateur de génie touchait au terme de sa féconde carrière. Il avait su lire sur le sol du continent américain le dessin d'un grand empire, aperçu la possibilité de le donner à la France et assuré la réalisation de ce magnifique projet en fondant une ville qui allait devenir le berceau d'une nouvelle nation. Le jour de Noël de l'année 1635, le fondateur de Québec s'éteignait dans le « petit coin caché au bout du monde » dont il avait rêvé de faire « une ville de la grandeur presque de Saint-Denis ». Cette ville compte aujourd'hui plus de cent trente mille habitants; elle est la capitale d'une province dont la population approche de trois millions et représente plus d'un tiers de la population totale du Canada. Et dans la nation née de cette ville, les descendants des colons de la Nouvelle-France tiennent leur place et maintiennent, suivant le mot de Champlain, « avec la langue française, un cœur et un courage français... »

Firmin Roz.

(*A suivre.*)

(1) Les colonies anglaises n'en eurent un que deux années plus tard : le fameux collège Harvard, dans le Massachusetts (1637), qui est aujourd'hui la plus ancienne et aussi la plus fameuse des universités américaines.

HISTOIRE D'UNE CRISE POLITIQUE

LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT

IV [1]

SIX MOIS RÉPARATEURS

Il y a quelque chose de changé en France. Qu'y a t-il de changé ? Depuis six mois nous avons vécu sans crise ministérielle, et le ministère n'a même jamais été menacé. Depuis six mois, nous n'avons pas entendu parler des agitations du Parlement, et s'il y en a eu, comme c'est très vraisemblable, personne ne s'en est occupé. Depuis six mois, il n'a plus été question de nos difficultés financières, qui n'ont pas disparu, mais qui s'atténuent peu à peu, et les rentes françaises n'ont cessé de monter. Depuis six mois, notre diplomatie n'a plus cherché les moyens de s'abaisser et de faire des concessions inutiles; elle n'a pas renoncé à être conciliante, mais elle a renoncé à être défaillante, elle a même été, quand il l'a fallu, claire et ferme. Tout allait fort mal. Tout ne va pas encore très bien. Mais tout va mieux.

Telle est l'impression d'ensemble qu'a faite au peuple français le règne paternel et prudent de M. Gaston Doumergue. Venu de sa paisible campagne qu'il espérait bien ne pas quitter et de laquelle il s'est éloigné par sentiment du devoir, M. Gaston Doumergue est apparu comme un bon rural plein de sagesse et de finesse. Dans les assemblées un peu folles, dans les ministères en désordre, dans la politique chargée d'une atmosphère lourde et empestée, il a fait passer le plus natu-

(1) Voyez la *Revue* des 15 février 1933, 15 décembre 1933, 1er mai 1934.

rellement du monde un peu d'air frais, un peu de méthode et un peu de bon sens. Cela semble un rien. Cela est cependant une petite révolution qui paraissait, il y a six mois, à la fois nécessaire et impossible. M. Gaston Doumergue a tenu cette gageure de la réussir avec douceur et simplicité. Nous ne dirons pas que tout soit accompli et que les résultats obtenus soient suffisants pour garantir le lendemain; nous sommes même loin de cette pensée. Mais nous disons qu'en six mois une étape a été franchie sur la route qui peut mener au salut.

LES DIFFICULTÉS VAINCUES

Quand M. Gaston Doumergue a pris le pouvoir, il ne manquait pas d'augures pour nous adresser d'inquiétants messages. Les uns disaient : « Il ne tiendra pas six semaines. » Les autres, à l'air renseigné, confiaient : « Il ne songe qu'à s'en aller. » D'autres, solennels, s'affligeaient : « Il ne se rend pas compte des difficultés : quand il discernera le problème, il sera excédé. » Et d'autres, jour par jour, allaient colporter les remarques déprimantes : « Vous voyez bien qu'il ne montre pas d'énergie et qu'il ne peut pas faire ce qu'il faudrait, même s'il en avait envie ». M. Doumergue ne s'est pas laissé émouvoir. Il trouvait une situation beaucoup plus grave qu'il ne l'avait imaginé. Il laissa dire et il se contenta de faire de son mieux.

Avec un sûr instinct de ses intérêts, le peuple lui a fait tout de suite confiance. Non pas le peuple des politiciens, des comités, des loges. Mais le vrai peuple de France, celui qui travaille et qui peine, celui qui gagne sa vie et qui épargne quand il peut, celui qui ne s'occupe pas de politique tous les jours et qui suit les événements dans leur ensemble, non dans le détail quotidien. Tous les partis nationaux ont eu à cœur d'aider M. Doumergue, même ceux qui concevaient des doutes sur la portée de l'expérience, même ceux que la constitution du ministère choquait légitimement, même ceux qui ne craignaient pas de lui donner des avertissements. Aucun n'a sur la conscience d'avoir fait quoi que ce soit pour le gêner, et par patriotisme tous ont négligé leurs préférences personnelles, même les plus réfléchies, pour servir l'intérêt national.

Ce consentement de la nation réelle, c'était la grande force de M. Gaston Doumergue, qui se trouvait ainsi très armé pour résister aux politiciens. M. Gaston Doumergue pouvait ce qu'il aurait voulu. S'il avait constitué un gouvernement de dix ministres, dont cinq ou davantage auraient été pris hors du Parlement, s'il avait dissous la Chambre, s'il avait averti les Français de ce qu'étaient devenus le régime parlementaire et l'administration, s'il avait rompu avec l'étatisme, s'il avait réclamé une réforme de la Constitution et procédé à des élections, il n'aurait pas rencontré de résistances sérieuses. L'affaire Stavisky, succédant aux crises ministérielles chroniques, au déficit chronique, aux difficultés financières chroniques, avait jeté le Parlement dans un tel état de discrédit, que personne n'aurait protesté à l'annonce de quelques nouveautés

Mais M. Gaston Doumergue n'était pas pour les changements brusques. On en donne diverses raisons qui servent aussi bien à le louer qu'à le critiquer, selon les circonstances. On invoque son passé radical, qui l'incitait à ménager des amis. On rappelle sa carrière parlementaire, qui l'éloignait des solutions hardies. On trouve même dans sa sagesse et dans son âge l'explication de sa répugnance aux trop vives innovations. Autant d'hypothèses. M. Doumergue ne s'est pas expliqué. Il garde son secret, et c'est bien son droit. Nous avons peine à croire que devant une mission aussi lourde que celle dont il avait la charge, M. Doumergue se soit décidé par de petites considérations. Nous pensons plutôt qu'en conscience, et très naturellement, il a choisi la méthode la plus conforme à son tempérament. La machine de l'État était détraquée. Il n'avait probablement jamais consacré de longues méditations à faire le plan d'une nouvelle. Il n'allait pas improviser au moment du péril. Mais il connaissait fort bien la vieille machine. Il a pensé que le plus simple était de la raccommoder et de la remettre un peu en mouvement : on verrait ensuite.

C'était un dessein d'apparence modeste. Mais c'était un dessein qui lui paraissait sûr. Il fallait la connaissance particulière qu'il avait des rouages pour arriver à un résultat. Il fallait aussi la subtilité et au besoin le tour de main que donnent quarante années de pratique. Car enfin M. Doumergue jouait la difficulté. Il s'adressait à un Sénat qui lui tirait des révérences protocolaires, mais qui était sans chaleur.

Il s'adressait à une Chambre ouvertement hostile. Il demandait des votes qui auraient été refusés avec certitude à tout autre. Il gardait des Chambres qui avaient montré que toute leur science consistait à renverser des ministères et il les priait de le maintenir au pouvoir. Il proposait des mesures absolument différentes de celles que le Parlement croyait aimer, en admettant qu'il aimât quelque chose en dehors de ses petits intérêts électoraux. En le voyant s'avancer débonnaire dans la fosse aux lions, ses amis éprouvaient malgré tout un peu d'inquiétude, et ses adversaires avaient le cœur gonflé de sournoises espérances. Et tout se passait fort bien. C'est à peine si l'on entendait quelques mugissements. M. Gaston Doumergue, lui, restait paisible et de bonne humeur.

PARADOXE SUR LE GOUVERNEMENT

Qu'était-il arrivé? Un événement bien inopiné. La France avait un gouvernement. Pareille aventure est rare depuis trente-cinq ans que dure la domination radicale. La France a eu un grand nombre de ministères et très peu de gouvernements. Ainsi le voulait le glissement de l'État. Dans le système qui s'est installé peu à peu et qui a abouti à la crise politique que nous étudions, le pouvoir appartenait à une oligarchie de parlementaires, qui ne voulait pas de gouvernement. Cette oligarchie, administrée par les comités et les loges, détenait tout. Elle se ménageait en pratiquant une politique de clientèle, en distribuant des faveurs et des places. Elle était maintenue par des puissances occultes à condition de poursuivre une entreprise à la fois antichrétienne, antisociale et finalement antinationale. Lutte contre la liberté d'enseignement, lutte contre la liberté du travail, lutte contre l'armée au bénéfice de l'internationalisme, c'est toute l'histoire de la domination radicale, et c'était la préface du socialisme révolutionnaire.

Les choses étant ainsi, il n'y avait plus place pour des gouvernements. Un gouvernement, c'est avant tout une volonté qui représente l'intérêt général et y subordonne les intérêts particuliers; c'est un arbitrage national entre les tendances diverses, mais un arbitrage indépendant, soumis à la seule considération du bien public, compris dans sa durée et dans sa continuité. Rien ne pouvait être plus contraire au vœu de l'oligarchie qui

avait escaladé le pouvoir. Des ministères au contraire étaient bien commodes : c'étaient les gérants de cette oligarchie, gérants éphémères, contraints à l'obéissance, changeants et changeables, chez qui une conception personnelle, un dessein continu, auraient été les pires défauts. La servilité à l'égard de l'oligarchie était la seule qualité requise.

Quand la fonction ministérielle fut bien rabaissée, elle fut plus courue que jamais. C'est tout naturel. Du moment qu'un ministre n'était plus rien, chacun se sentit capable de remplacer celui qui était en charge. Il y eut dans cet empressement une âpreté telle qu'elle fit oublier l'humilité de la fonction. Pour être modestes, les nouveaux venus n'avaient qu'à consulter la liste de leurs prédécesseurs. Mais c'étaient pour la plupart de petites gens qui, dans le privé, n'auraient exercé une profession que médiocrement. La carrière politique leur accordait des facilités imprévues. Il suffisait d'être parmi les affiliés de l'oligarchie pour prétendre à tout. On ne demandait pas de titre. Le Parlement ayant à peu près détruit l'État devint une fabrique de ministres, et par le moyen des crises ministérielles, accroissait selon son gré la production. Jamais on ne vit tant de secrétaires d'État, et de sous-secrétaires. Jamais on ne vit tant de « Présidents » qui s'affublèrent d'un titre viager, par l'effet d'une ridicule usurpation qui décelait combien la vanité de l'esprit humain l'emportait sur le culte de l'égalité démocratique dont tout le monde se moquait.

A la lumière crue de l'affaire Stavisky, le peuple souverain a pu tout à coup découvrir la figure de quelques-uns de ces grands dignitaires. Notre pays est de mœurs douces et d'esprit mesuré. Il est sceptique et se fâche rarement. Il est au fond optimiste et ne croit pas tout perdu parce que trois douzaines de parlementaires sont connus pour avoir gravement péché. Mais enfin il ne veut pas qu'on se moque de lui. L'affaire Stavisky lui a permis de jeter un coup d'œil sur les bas-fonds des palais nationaux. Les lambris dorés, les tapisseries, les huissiers à chaîne et les voitures à cocarde, c'est le décor. Et qu'est-ce donc qui se trafique derrière cette mise en scène ? Arbitraires, petits coups d'État, dénis de justice, protections coupables accordées à des escrocs, usage scandaleux des fonds secrets qui sont l'argent des contribuables, complicités, oublis opportuns, mensonges, bon plaisir et laisser-aller dans les

jours les plus innocents. Il n'y avait plus d'État : mais il y avait des souverains et multiples. Mais c'est ce qui rend les purifications indispensables. Ce n'est pas nouveau. En rayant quelques avocats politiques, le Palais de justice a accompli l'acte symbolique qui est dans le vœu des Français.

M. Gaston Doumergue, en arrivant au pouvoir, faisait table rase de ce qui existait. Il se comportait comme si les choses n'avaient jamais cessé d'être ce qu'elles auraient dû être. Il était chef de gouvernement. Il gouvernait. Il disait : « Ceci est nécessaire au bien public et je le veux. » Il disait : « Cela est contraire aux nécessités de l'État et je ne le veux pas. » Il disait : « Je n'appartiens à aucun parti, je ne sais plus ce que c'est qu'un parti ; je ne connais que l'intérêt national. » Il disait même : « Vous avez des habitudes qui ne sont pas les miennes et que je ne veux pas prendre. » Et tout cela était exactement le contraire de ce qui se disait et de ce qui se faisait quelques mois auparavant.

Par sa position même, M. Doumergue représentait quelque chose de nouveau. Il n'était pas un affilié des coteries. Il ne recherchait rien ni pour lui ni pour ses amis. Il était indépendant et libre. Les ambitions et les titres étaient pour lui du passé. Il était ancien Président de la République et cela lui suffisait. Il n'était ni député, ni sénateur. Il n'était pas même candidat. Il a donc pu parler un langage très différent du langage habituel, nous dirons même qu'il a pu faire entendre des vérités que l'on ne connaissait plus. A différentes époques de notre histoire parlementaire, il y a eu des dictatures de la nécessité qui ont imposé au Parlement ce que le Parlement était le moins disposé à accepter. Avant la guerre, il y a eu la nécessité de se prémunir contre le danger, et malgré le désordre de la politique radicale, la diplomatie des Delcassé, des Cambon et des Barrère a pu mener à bien un travail de salut public. Pendant la guerre, il y a eu la nécessité de vaincre, et le Parlement s'est incliné devant Clemenceau. Après la guerre, il y a eu la nécessité de sauver le franc, et la Chambre de 1924 s'est accommodée de Raymond Poincaré. En 1934, il y a eu la triple nécessité, après les folies de la Chambre de 1932, de sauver nos finances, de sauver notre politique extérieure, et de sauver la paix publique menacée d'un grave désordre.

M. Gaston Doumergue a accompli un si grand changement

qu'il a fait ce qui s'appelle d'après l'étymologie une révolution. Il gouverne seul avec cinq ou six ministres qui pensent comme lui et qui l'aident de leur mieux. Il n'a pas à proprement parler de ministère, puisque les autres membres du Cabinet comptent peu ou sont des poids lourds. Il obtient des majorités à la Chambre et au Sénat, mais la Chambre a des désirs contraires aux siens, et le Sénat, musée de toutes les erreurs du passé, est pire que la Chambre. D'où M. Doumergue tire-t-il son pouvoir? De la nation, de la nation seule, qui veille sur lui et qui le maintient. Les associations patriotiques qui ont manifesté le 6 février sont aujourd'hui plus représentatives de la volonté publique que les Chambres. Là est le phénomène nouveau qui conduit à une réforme de la Constitution et de l'État. Les réformes de ce genre se font rarement sous la surveillance des spécialistes, scientifiquement ou comme des règlements juridiques. Elles sont l'effet d'un empirisme organisateur. Les lois finissent par consacrer les mœurs : l'instrument protocolaire intervient quand l'état de fait existe. M. Doumergue a créé un état de fait.

RÉSULTATS OBTENUS ET A OBTENIR

On s'habitue vite à la convalescence. On oublie la maladie. M. Doumergue est assez philosophe pour être indifférent à l'injustice de quelques critiques. Il sait que dès qu'un gouvernement agit, il mécontente fatalement quelques-uns, même s'il contente beaucoup d'autres. Il est desservi par tous ceux qui ont fait les ravages qu'il répare, ou n'ont pas su procéder aux améliorations qu'il réussit. Quand M. Renan s'écriait dans un discours célèbre : « Que l'homme est bon, messieurs ! » ce devait être l'effet d'une surprise agréable plutôt que d'une philosophie optimiste. L'homme n'est pas bon. Ce qui justifie la confiance de Renan, c'est que depuis le temps que l'homme est mauvais, il faut qu'il ne le soit pas complètement pour que le mal n'ait pas définitivement triomphé du bien.

M. Gaston Doumergue sait mieux que personne à quels résultats il est arrivé, en dépit de tous les obstacles dressés sur son chemin. Des radicaux même, qui ne lui sont pas particulièrement indulgents, ont établi un bilan qui est significatif. Il est vrai qu'ils croient qu'ils ont collaboré, et c'est

exact, si l'on ajoute que leur collaboration a consisté à approuver tout ce qu'ils avaient combattu et refusé auparavant. On voit de par le monde des malades qui sont persuadés qu'ils ont contribué à la gloire de leur médecin, parce que ne suivant jamais ses conseils qu'en cas de nécessité il n'ont cessé de le faire appeler. Toujours est-il que des radicaux, pris de sagesse, se sont félicités des résultats obtenus par le gouvernement.

La comparaison de février et de juillet est en effet éloquente. Février : désordres et inconnu, pas de budget, l'économie générale très gênée, la monnaie incertaine, les finances publiques menacées, la trésorerie vide, l'or commençant de fuir la Banque de France, la situation extérieure très troublée, nos amis inquiets, l'aventure du pacte à quatre désagréable à nos alliés et mauvaise pour nous-mêmes, l'Allemagne audacieuse et armée, notre défense compromise par les absurdités du désarmement, en somme désarroi et descente rapide sur la pente où s'est engagée à la légère la Chambre de 1932, ses petits ministres et ses grands révolutionnaires.

Juillet : le budget à peu près équilibré, l'or revient à la Banque de France, le franc est solide, la réforme fiscale va permettre d'alléger les charges des contribuables, et facilitera la restauration de l'économie nationale. L'apaisement s'est fait peu à peu dans les esprits, l'espérance renaît. Le ministre de la Guerre remet de l'ordre dans les affaires de la défense nationale. Le ministre des Affaires étrangères visite nos amis et nos alliés, fait entendre des paroles mesurées et claires, ramène l'attention européenne sur cette nécessité de bon sens qui est de subordonner la réduction des armements à la sécurité. L'Allemagne d'ailleurs, par sa tragédie sanglante du 30 juin, par sa sauvagerie trouble, se charge de rappeler au monde ce qu'il y a en elle d'anarchie et de brutalités périlleuses pour tous. L'Europe se souvient que, hors des rêves genevois, il y a des conditions de vie et de paix, des travaux humbles et utiles, des traditions de civilisation, dont la France s'est efforcée, malgré les erreurs de ses gouvernants, de rester le représentant discret et sûr. En vérité, les Français ont lieu d'être reconnaissants à M. Doumergue de l'image qu'il a su donner de notre pays en ces temps difficiles.

Et pourtant à cette gratitude légitime, à ce contentement

sincère et généreux se joignent d'autres sentiments. Il y a encore de l'inquiétude, de l'incertitude ; il y a des regrets. Il y a même un certain malaise qui a été exprimé dans les réunions d'anciens combattants du 8 juillet. Pourquoi ? Nous n'en parlerions même pas s'il ne s'agissait que de quelques réclamations particulières. Qui ne sait que dans une œuvre rapide et nécessaire, comme celle des économies, il y a des imperfections? Qui ne sait que la réduction des crédits ne va pas sans inconvénients pour certains services publics ? Qui ne sait que les opérations de mise à la retraite ne peuvent pas tenir compte de bien des situations spéciales ? Ce sont les rançons inévitables de l'action, quand pendant longtemps les dirigeants ont méconnu leur devoir et quand un gouvernement est obligé de réparer brusquement les dégâts.

Mais ce n'est pas là que réside la cause profonde du malaise. Elle tient toute dans deux observations. Les Commissions d'enquête sur les événements du six février et sur l'affaire Stavisky ont révélé un désordre effroyable. Et cependant il n'y a pas eu de sanctions donnant satisfaction à l'esprit public, et il n'y a pas eu de changement de mœurs. Voilà ce que la nation sent très vivement. Le gouvernement n'a pas pu en cette matière tout ce qu'il a pu par exemple pour les finances. Cela s'explique, si l'on réfléchit que le pouvoir exécutif n'est pas le pouvoir judiciaire. Cela s'explique encore, si l'on se rappelle à quelles conjurations du silence et de l'étouffement se heurte toute volonté gouvernementale d'aller jusqu'au bout. Mais l'opinion publique est en cette affaire très sensible. « Il y a des maux cachés et enfoncés, comme des ordures dans un cloaque, a écrit La Bruyère, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité : on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie ; les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connaître ces maux que de les ignorer. » Or il y a un moment où l'on n'a plus le choix : il faut agir, puisque les circonstances le réclament. « Quand on veut changer et innover, observe encore La Bruyère, c'est moins les choses que le temps que l'on considère : il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple ; et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges, mais

demain ne songez même pas à réformer ses enseignes. »

C'est un peu l'histoire de l'esprit public qui a tout supporté pendant de longues années, les impôts, les abus, la diplomatie défaillante, et l'iniquité même et qui ne veut plus rien tolérer de ces scandales. C'est un sentiment honorable et sain. Notre pays ne vit pas bien avec des scrupules en deuil et des injustices mal lavées. L'œuvre de M. Gaston Doumergue est déjà bienfaisante. Elle ne sera complète que par l'apaisement qui viendra de la justice, et par l'assurance que les erreurs du passé ne reparaîtront pas.

LA CROISÉE DES CHEMINS

M. Gaston Doumergue se trouve ainsi parvenu sous le regard des Français à la croisée des chemins. Quand ils le voient s'avancer délibéré et résolu, ils se persuadent que le chef du gouvernement va s'engager dans une voie nouvelle menant à un avenir meilleur. Quand ils considèrent son cortège et les bagages du régime, ils sont plus hésitants ; ils se demandent si tous ces parlementaires ne tireront pas le président du Conseil vers la vieille route qui, par un détour, ramènerait au point de départ.

Question pathétique, parce que le futur en dépend. M. Doumergue a beaucoup innové en acte. Mais son œuvre est liée à sa personne. Elle tient à lui et ne tient qu'à lui. Elle n'est pas concevable hors de sa présence et sans son intervention. Tant que M. Doumergue est là, il est maître et tout le monde est confiant. Il a su conduire les Chambres, et il les a mises en vacances le 6 juillet. Il a près de quatre mois devant lui pour vouloir et pour agir. Et c'est pendant ce temps d'été et d'automne que va se jouer la partie décisive de M. Doumergue, qui est aussi la nôtre, qui est la partie de la France.

Elle sera gagnée ou perdue selon que le retour aux abus du parlementarisme que nous avons connu sera impossible ou possible. Les Chambres n'ont pas changé depuis six mois. Elle n'auront pas changé dans quatre. Elles sont d'essence cartelliste et révolutionnaire. Elles rongent leur frein. Elles accumulent les regrets et les rancunes. Si elles n'avaient pas eu peur, elles ne se seraient pas montrées dociles. Mais le Palais Bourbon redoutait la dissolution, et le Sénat craignait

les manifestations, dont la garde qui veille aux grilles du Luxembourg ne défend pas les pères conscrits, lesquels n'aiment pas le bruit. Si M. Doumergue n'était pas là pour contenir les forces mauvaises qui sont latentes dans le Parlement, quelle ruée! Et si ces forces mauvaises se déchaînaient, quelle révolte du public, quelle agitation de la rue, quelles démonstrations! Nous entrerions dans une époque de troubles, dont nous n'avons pas besoin!

M. Doumergue a trop de conscience pour se contenter d'être l'homme qui aurait heureusement navigué quelque temps parmi les écueils et qui laisserait ensuite le commandement à de moins sages qui mèneraient très vite au naufrage. Nous ne demanderons pas ce que M. Doumergue fera lors de l'échéance d'automne, ni s'il a l'intention dès aujourd'hui de dissoudre la Chambre, ni s'il veut modifier le règlement et la Constitution, ni comment il compte s'y prendre. Mais disons que toute la nation attend de lui quelque chose de neuf, une règle valable pour l'avenir. C'est ce que le public appelle d'un mot général la réforme de l'État, laissant avec confiance à M. Doumergue le choix de l'heure et des moyens.

Ce qu'il est permis d'indiquer, ce sont les conditions générales d'une rénovation vraie. M. Doumergue a agi sans définir son action. Nous dirons d'un mot que, pour arriver à un redressement durable, il lui faut désormais l'audace d'appeler ce qu'il fait par son nom et de proclamer qu'il rompt avec de mauvaises coutumes. Une des plaies de notre vie publique est cette fausse condescendance qui veut que tout ministre ait l'air de continuer son prédécesseur, même quand il fait le contraire. Notre pays ne guérira que si un homme d'État a le courage d'instruire la nation. Non, la politique de M. Doumergue n'est pas la continuation de celle de M. Briand, ni de celle de M. Boncour, ni de celle de M. Daladier, ni de celle de M. Chautemps. Elle est autre chose. Et c'est précisément parce qu'elle est autre qu'elle donne des résultats. Si elle était la même, elle produirait à peu près autant de maux. Il faut que les Français sachent que la politique comme la médecine, comme l'architecture, comme la morale, a ses règles, qui résultent de l'enseignement de l'expérience. Il faut qu'ils sachent que le socialisme d'État, l'économie dirigée, la législation sociale collectiviste, l'internationalisme, le protectionnisme outrancier

sont des inventions funestes avec lesquelles les meneurs flattent le peuple et qui finalement tournent au détriment du peuple. Les Français sont encore assez intelligents, quoique tout ait été essayé afin d'obscurcir leur esprit, pour comprendre que les théories qui ont été à la mode et qui ont été adoptées à la légère par des politiciens ignorants sont la cause essentielle de nos désordres et de nos maux. La condition de toute guérison est l'abjuration franche des erreurs.

M. Gaston Doumergue est un des rares hommes qui peuvent rendre à notre pays l'immense service de refaire son éducation politique. Il parle un langage simple et droit, qui va aux masses. Il ne s'embarrasse pas du style officiel de convention. Il sait et il comprend l'histoire. Il aime la France. Il a tout pour être l'instrument du destin. Pour le moment, il tient dans ses mains robustes le vase brisé, d'où s'écoulait comme une eau sacrée la force vive de notre pays. Il le tient si bien que désormais tout se passe comme si les morceaux étaient solidement rassemblés. Mais s'il se retirait, on verrait avec désolation que rien n'est arrangé. Le règne de M. Gaston Doumergue serait comme un épisode heureux entre deux séries d'infortunes. Et il ne faut pas que cela soit. Il faut au contraire que le présence de M. Doumergue au pouvoir soit un commencement.

Nous entendions, il y a quelques jours, deux artisans qui parlaient entre eux de M. Doumergue et qui appréciaient avec beaucoup de finesse et de sagesse naturelles son action. Ils le trouvaient honnête et bon. Ils se réjouissaient d'avoir quelqu'un à estimer. « Mais voilà, disait l'un d'eux : il faudrait qu'il fût nommé pour toute sa vie. — Et il faudrait aussi, répondait l'autre, qu'il eût un fils. » Ainsi ces deux citoyens tiraient simplement la leçon des événements et allaient du premier coup au fond de la politique. A la pratique des parlementarismes agités, des ministres éphémères et irresponsables, ils substituaient la notion du chef qui représente avec impartialité et indépendance l'intérêt commun et du chef qui dure. M. Gaston Doumergue, par son expérience, a préparé les esprits aux plus profonds et aux plus heureux changements : tous les vœux de la nation sont pour qu'il nous en donne, après l'espérance, la réalité.

* * *

A SAINTE-HÉLÈNE

II[1]

HUDSON LOWE

PREMIER CONTACT ENTRE L'EMPEREUR ET HUDSON LOWE

Le soir du 14 avril 1816, le nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe, arriva devant Jamestown à bord du *Phaeton*. On espérait à Longwood que sa venue vaudrait aux Français un adoucissement de la captivité. On se faisait de sa carrière et de sa personne l'idée la plus favorable. Bon militaire, ayant eu contact avec des souverains, parlant plusieurs langues, il serait plus déférent que Cockburn, et ne se refuserait pas sans doute à traiter Napoléon en souverain. On l'attendait avec impatience. Quand Bingham, l'après-midi, vint annoncer à Napoléon que le bâtiment portant le gouverneur était en vue, l'Empereur s'habilla devant lui et, demandant sa voiture, arrangea sa promenade pour voir la frégate jeter l'ancre dans la rade.

Le lendemain, Poppleton fit informer l'Empereur que sir Hudson Lowe se présenterait pour lui rendre visite le 16, à neuf heures du matin.

L'heure, inhabituelle, et que de lui-même fixait le gouverneur, déplut à Napoléon. Aussi, quand accompagné de Cockburn, de sir George Bingham (qui venait d'être promu général), et de son état-major, Lowe descendit de cheval devant le petit perron de Longwood, dans une bourrasque de pluie et de vent, Ali lui répondit que l'Empereur, souffrant, n'était pas

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

encore levé. Décontenancé, Lowe salua Montholon et Gourgaud et, après avoir en vain insisté par l'intermédiaire de Poppleton, fit un tour dans le jardin et se résigna à aller à Hutt's Gate, chez Bertrand, pour demander quand « le général Buonaparte » voudrait le recevoir. Une audience lui fut fixée pour le lendemain, à deux heures.

Avec l'amiral et ses officiers, Lowe revient donc. Bertrand les accueille dans le parloir et va prendre les ordres de l'Empereur qui les fait attendre. Noverraz, chargé d'introduire, se tenait devant la porte du salon. Bertrand l'ouvre et lui dit de faire entrer le gouverneur. Le valet obéit, mais quand Cockburn veut suivre, trop fidèle à sa consigne, il lui barre le passage et referme la porte. Mortifié, Cockburn se rassied et, croyant qu'on l'appellera (1), attend dans le parloir avec Las Cases, Montholon et Gourgaud.

A son entrée dans le salon, Lowe salue l'Empereur qui se tient devant la cheminée. Comme Napoléon reste silencieux, il prend la parole :

— Je suis venu, monsieur, pour vous présenter mes devoirs, dit Lowe.

— Vous parlez français, monsieur, je le vois, mais vous parlez aussi l'italien. N'avez-vous pas commandé un régiment de Corses ?

Lowe s'incline.

— Nous parlerons donc en italien.

Quelques phrases sur l'expédition égyptienne d'Abercromby sous les ordres de qui Hudson Lowe a combattu. Puis des questions personnelles. Lowe n'est-il pas marié ? Et comme le gouverneur répond que lady Lowe l'a accompagné à Sainte-Hélène, Napoléon pousse un soupir :

— Ah ! vous avez votre femme ; vous êtes heureux...

— Combien avez-vous d'années de service ? demande l'Empereur.

— Vingt-huit ans.

— Je suis donc plus vieux soldat que vous, j'en ai près de quarante.

— L'histoire, dit gauchement Lowe, parlera de nos services d'une manière bien différente.

(1) Pour toute cette scène : Las Cases, I, 448 ; Gourgaud, 8, 159 ; O'Meara à Finlaison, 22 avril ; Lowe à Bathurst, 21 avril ; *Lowe Papers*, 20115.

Napoléon sourit, ne répond pas. Lowe demande la permission de présenter ses officiers. Bertrand les appelle. L'Empereur leur adresse quelques mots courtois, puis fait un signe de tête pour indiquer la fin de l'audience.

Les Anglais sortent. Cockburn, rouge de colère de n'avoir pas été reçu, proteste auprès du gouverneur. Ils semblent hésiter un instant, puis s'en vont.

Cet affront à l'amiral n'a pas été prémédité. Napoléon ignorait sa présence. L'étourderie de Bertrand a été aggravée par la lourdeur d'un valet. Mais l'Empereur, dans ce moment plein d'humeur contre Cockburn, en paraît enchanté, quand, allant au jardin, ses officiers l'en informent. Il se frotte les mains, rit aux éclats, avec, dit Las Cases, « la joie d'un enfant qui vient d'attraper son régent ».

— Ah ! mon bon Noverraz, s'écrie-t-il, tu as donc une fois eu de l'esprit !

Puis, s'échauffant, et rappelant ses vieux griefs contre Cockburn, il ajoute que l'amiral a gagné à cette absence, car il l'eût apostrophé devant les nouveaux venus et lui eût reproché le peu de générosité de sa conduite.

— Pour un million, conclut-il, je ne donnerais pas cette journée !

Cependant, un peu plus tard, il réfléchit que l'insulte est forte et, à tout prendre, imméritée. Si Cockburn a des torts, dans maintes circonstances on a pu se louer de lui. Il envoie donc Montholon lui présenter des excuses. L'amiral, trop blessé, n'y répond qu'avec froideur.

Napoléon n'a point mauvaise opinion de Hudson Lowe. Il dit à O'Meara :

— Je crois que le nouveau gouverneur est un homme de peu de mots, mais il paraît poli. Toutefois, nous ne pourrons le juger qu'à sa conduite.

Sir Hudson Lowe avait l'âge même de Napoléon (1). Il était petit, mince et roux. La maigreur de sa face accentuait ses traits, grand front, pommettes saillantes, long nez tombant sur une bouche mince, menton pointu. Ses yeux verdâtres et obliques étaient enfoncés sous de forts sourcils. Il avait le teint criblé de taches de son. Il cachait son embarras de façons sous

(1) Il était né le 28 juillet 1769.

une brusquerie militaire. Son pas, ses gestes étaient rapides, saccadés. Il se tenait très droit.

De modeste origine, — fils d'un chirurgien de l'armée, — il avait fait une carrière sans éclat. Enseigne à dix-huit ans, à Gibraltar, il avait pris part à toutes les opérations conduites dans la Méditerranée contre la France durant la Révolution et l'Empire. Il était studieux et plein d'ambition. Encore très jeune, dans ses loisirs il apprend l'espagnol, le français et l'italien. Il est en Corse pendant l'occupation anglaise, tient garnison à Ajaccio, va de là à l'île d'Elbe, puis à Minorque, où il organise un corps de Corses émigrés sous le nom de *Corsican Rangers*. Il les emmène en Égypte. On le retrouve au Portugal, à Naples, en Sicile. A Capri, il devient le chef d'un service de police et d'espionnage. Malgré une défense courageuse, il doit rendre l'île au général Lamarque. Il prend sa revanche aux îles Ioniennes, en est fait gouverneur. En 1812, il reçoit le grade de colonel. Après une mission en Scandinavie et en Russie, en 1813, il se bat à Bautzen. Il y aperçoit Napoléon pour la première fois. Attaché à l'armée prussienne, il suit Blücher à Leipzig et pendant la campagne de France. Il porte à Londres la nouvelle de l'abdication de Napoléon. Il est fait alors chevalier (*knight*) et major général.

Wellington, à qui il a déplu par ses hésitations, l'a fait envoyer à Gênes avant Waterloo. Désigné par lord Bathurst, sur la recommandation de sir Henry Bunbury, pour le gouvernement de Sainte-Hélène, il est d'abord surpris. Cette nomination l'écarte peut-être de plus hauts emplois. Mais on lui donne le *rang local* de lieutenant général pour la durée de sa mission, et il recevra un traitement de 12000 livres (1). Sans famille, sans argent, il accepte; toutefois demeure encore près de six mois à Londres où il se marie avec une charmante femme, Mrs Johnston, veuve et pourvue de deux filles, qui ne lui apporte point de fortune, seulement des relations dans une société distinguée que de loin il admire et qui jusque-là l'ignorait.

Le cabinet anglais, du point de vue même de sa politique,

(1) 300 000 francs or, — au moins trois millions d'aujourd'hui. En outre, sir Hudson Lowe recevait sa solde de lieutenant général : 2 000 livres. A Sainte-Hélène il devait être logé, chauffé, servi, approvisionné aux frais du gouvernement.

avait commis une faute initiale en refusant à Napoléon un traitement de souverain. Il l'aggravait en lui donnant pour geôlier Hudson Lowe. Ce n'était pas un homme méchant, ni dépourvu de qualités. Il était dévoué à son pays, bon administrateur, probe, simple de goûts, même austère; il ne manquait pas d'une certaine bienveillance naturelle. Mais il était par trop médiocre de sentiments et d'idées. Instable, agité, porté déjà au soupçon, les fonctions policières qu'il avait remplies en Méditerranée l'avaient incliné à une défiance extrême, au point qu'il en perdait tout bon sens, s'emportait en des colères imbéciles. Il chérissait la paperasse, entassait les rapports, les lettres, les notes, les moindres feuilles où se trouvait un mot écrit (1). Formaliste, pointilleux, étroit, pédant, vaniteux, maladroit, timide et enragé de l'être, il aimait les consignes et les exécutait strictement. Son éducation petite le faisait manquer souvent aux convenances. Il n'avait ni délicatesse ni tact. Ses compatriotes l'ont peint d'un mot dur et vrai : *Il n'était pas un gentleman* (2). Hudson Lowe ne pensait, n'agissait point en gentleman, c'est-à-dire en homme fier et qui plus qu'à son intérêt, ou son service, tient à son honneur.

TRACASSERIES

Les instructions qu'il avait reçues de lord Bathurst étaient celles mêmes qui avaient été déjà appliquées par Cockburn. « Le général Buonaparte devait être considéré comme un prisonnier de guerre. Lui seraient accordées les commodités de vie compatibles avec la certitude qu'il ne pourrait s'évader ni correspondre avec qui que ce fût, sauf par l'intermédiaire du gouverneur (3). » Mais l'esprit en fut aggravé par des communications de vive voix. Bathurst insista sur la responsabilité qui incombait à Lowe, l'effraya par le précédent de sir

(1) Les papiers de Lowe au *British Museum* seul remplissent 135 volumes in-folio, pour les cinq années relatives à Sainte-Hélène.

(2) Lord Rosebery, 66.

(3) Instructions en date du 18 septembre 1815 : Un acte sera voté le 11 avril 1816 par le Parlement, édictant la peine de mort pour tout sujet anglais « qui délivrerait ou tenterait de délivrer Napoléon Buonaparte ou qui, sciemment et volontairement, prêterait aide et concours au susdit pour échapper et aller vers d'autres lieux ».

Neil Campbell que Napoléon avait si joliment joué à l'île d'Elbe. Anxieux de réduire les dépenses de Longwood en détachant de l'Empereur le plus qu'on pourrait de ses compagnons, il remit à Lowe le modèle d'une déclaration que tous les Français devraient signer, faute de quoi ils seraient renvoyés au Cap et de là en Europe. Bathurst, dans les entretiens qu'il eut avec Lowe avant son départ, n'avait pas dû cacher le dédain, la haine que lui inspirait Napoléon. Il entendait que « ce coquin de Boney » finît ses jours sur l'îlot du Sud-Atlantique, aux moindres frais et sans qu'il en fût parlé. Lowe n'aimait ni les Français ni la France, mais il n'avait pas de Napoléon qu'il avait vu sur le champ de bataille une opinion si basse. Les paroles, les intentions de Bathurst agirent sur lui fortement, le disposèrent envers son prisonnier à une roideur dont lui-même peut-être n'eût pas eu l'idée. Il était à genoux devant le pouvoir. Un mot d'un supérieur lui paraissait une loi.

Il ne perdit pas de temps à exécuter ses ordres. Avant même d'être reçu par Napoléon, il les notifiait à Bertrand. L'Empereur, sitôt instruit, dit à Gourgaud :

— Eh bien! vous savez la grande nouvelle? Il faut aller au Cap ou s'engager à suivre mon sort à perpétuité.

Toute la maison fut consternée. Gourgaud s'emporta : « On veut donc nous ôter l'espérance de jamais revoir nos familles! » Les femmes pleurèrent. Mme Bertrand ne dormait plus. Napoléon garda la chambre. Il voyait la répugnance de ses compagnons à prendre l'engagement qu'on exigeait d'eux. Même les plus soumis, Montholon, Las Cases, hésitaient. Le gouvernement britannique allait-il donc réussir à l'isoler? Hudson Lowe avait envoyé une formule : l'Empereur y était nommé (par ses compagnons, ses domestiques) *le général Buonaparte*. Repoussant cette injure, Las Cases, Montholon, Gourgaud rédigèrent des protestations véhémentes. Quant à Bertrand, excité par sa femme, il refusait tout uniment de rien signer, préférait partir. Deux jours passèrent en allées et venues de Jamestown à Longwood. On négociait avec Lowe, on consultait l'amiral. A la fin, il fallut se rendre devant la sommation du gouverneur. Le grand-maréchal obéit le dernier, sous la menace d'être embarqué dans les huit jours sur le *Phaeton* (1).

(1) Il ne se décida que le 24 avril. L'Empereur, qui le connaissait bien, n'en avait pas douté. « Soyez sûrs, dit-il à Montholon, qu'il parlera sans cesse de

Les domestiques avaient signé un texte dicté par Napoléon. Lowe eut le mauvais goût de passer à Longwood, de les faire comparaître devant lui et de leur demander s'ils s'étaient bien engagés de leur propre gré. Tous l'affirmèrent.

Il avait paru fermer les yeux sur le rejet de son texte. Mais en adressant les engagements à Bathurst, il proposa, peut-être par esprit de représailles, de renvoyer de Saint-Hélène la plupart des officiers de Napoléon. « La manière dont ils manifestent en toute occasion, soit verbalement, soit par écrit, leur opinion sur les mesures que le gouvernement a jugé convenable d'adopter à l'égard de Napoléon lui-même pourrait fournir un prétexte suffisant pour leur éloignement. »

Dans le temps même de ce débat, Longwood regrettait le départ de plusieurs des Anglais qui avaient montré le plus d'égards pour Napoléon et ses amis. Avant de s'embarquer, le colonel Wilks et la charmante Laura vinrent prendre congé de l'Empereur. Ils furent reçus avec grâce. Napoléon fit force compliments à la jeune fille. La veille, Bertrand était allé voir Wilks et lui avait demandé s'il ne voudrait point se charger de transmettre une communication cachetée de l'Empereur à son gouvernement. Le colonel s'était excusé, disant qu'il ne pouvait empiéter ainsi sur les attributions de sir Hudson Lowe et, dans la journée, il avait rendu compte à son successeur de cette insolite proposition.

Dans son salon, en présence de Miss Wilks, de Mrs Younghusband (1), de Las Cases et de Gourgaud, Napoléon causa pendant plus de deux heures avec l'ancien gouverneur. L'Empereur lui parla de l'Inde, de sa lutte avec l'Angleterre, de la paix qu'il avait toujours désirée et que la faction de Pitt avait su rendre impossible. Seul Fox l'avait compris :

— L'Angleterre et la France, dit-il, ont tenu dans leurs mains le sort de l'univers, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! Que de bien nous pouvions faire !

Il avait rarement montré plus de verve et d'éloquence. Il

s'en aller, mais quand viendra le moment de me quitter, il n'en aura pas le courage. » (Montholon, I, 249.)

(1) Mrs Younghusband, femme d'un capitaine du 53e, était une arrière-petite-fille de Cromwell. Elle était remuante et médisante. Elle avait accompagné dans leur visite les Wilks avec qui elle était liée.

insista sur son estime pour la nation britannique. Il en avait donné une preuve éclatante en se rendant à bord du *Bellérophon*. Il reprocha sans aigreur à Wilks de n'avoir pas voulu lui servir de courrier près du Prince-Régent.

— Il n'y a pas d'homme en France qui refuserait de transmettre à son souverain la lettre scellée d'un prisonnier.

— En Angleterre non plus, répondit Wilks, lorsque des ordres spéciaux n'ont pas été donnés.

Il se séparèrent contents l'un de l'autre.

Le jour d'après, Napoléon reçut le capitaine Hamilton, commandant la *Havannah*, frégate sur laquelle s'embarquaient les Wilks. Les Français voyaient en lui un ami. Lui aussi refusa de porter à l'insu de Hudson Lowe une lettre à Londres. L'Empereur, qui l'avait reçu au jardin, chargea le capitaine de dire au Prince-Régent qu'il voulait « la liberté ou le gibet ».

Hamilton s'en alla « décontenancé ». Le surlendemain, on entendit de Longwood le canon qui saluait le départ de la *Havannah*.

— Adieu, Laura, soupira Gourgaud.

L'esprit inquiet de Hudson Lowe avait été frappé par les rapports de Wilks et d'Hamilton. Ainsi Buonaparte essayait par-dessus sa tête de correspondre avec Londres ! L'affaire des déclarations l'avait déjà édifié sur l'état d'esprit de Napoléon et de ses Français. Sa déception était extrême. Arrivé dans l'île, encore gonflé de sa nouvelle promotion, il avait été accueilli à Longwood de façon cavalière par des gens qui, pensait-il, ne le valaient pas. Sa vanité en était blessée. La prétention du général Buonaparte d'être traité en souverain lui paraissait insupportable. Il commençait de se rendre compte des difficultés d'une mission dont il n'avait d'abord aperçu que les avantages. La responsabilité qui chargeait ses maigres épaules lui semblait lourde. L'attitude hautaine des prisonniers, l'insolence même dont l'affront à Cockburn les montrait capables, l'avertissait que Buonaparte et les siens ne se résigneraient jamais à leur captivité. Cet homme, seul dans sa pauvre maison, avec quelques fidèles, lui faisait peur. Il a peur, lui qui dispose de trois régiments d'infanterie, de cinq compagnies d'artillerie, d'une milice, d'une escadre qui croise incessamment autour de l'île, il a peur avec les centaines de

canons qui hérissent les côtes et l'intérieur (1), avec des kilomètres de tranchées, un camp à portée de fusil de Longwood, des corps de garde établis sur toutes les routes, des signaux sur tous les sommets, un arsenal de règlements et d'ordonnances qui font de Sainte-Hélène une forteresse sous l'état de siège. Peur absurde, mais qui ne cessera de le dominer, entretenue par les conseils de son état-major, les imprudences de l'entourage de Napoléon, quantité de menus incidents que sa manie grossit, déforme et qui, si elle l'amène bientôt à se rendre insupportable aux Français, fera de sa propre existence un enfer.

Prenant à la lettre ses instructions, il resserre la vie des habitants de Longwood et renforce leur surveillance. Il fait défense aux marchands de Jamestown d'accorder crédit aux Français. Aucune lettre ou communication, si insignifiante qu'elle paraisse, ne doit plus être reçue d'eux ni leur être remise, sous les peines les plus sévères (2). Les officiers du 53e et leurs femmes qui venaient voir Mme Bertrand à Hutt's Gate sont avisés que leurs visites déplaisent. Le corps de garde prend les noms de ceux qui s'y hasardent encore, et on leur demande un rapport détaillé des conversations qu'ils ont tenues. Le gouverneur augmente le nombre des sentinelles postées autour de Longwood. Enfin il harcèle Bertrand pour obtenir que l'officier d'ordonnance puisse s'assurer chaque jour de la présence de Napoléon.

Cependant, car il a l'esprit sans équilibre et sa conduite montre toujours des contradictions qui le feront taxer de duplicité, il semble vouloir entretenir avec les déportés des relations conciliantes. Il vient voir Las Cases et Montholon, les trouve logés « plutôt dans des bivouacs que dans des chambres », et dit qu'il va donner ordre d'y remédier. Il a apporté quinze cents à deux mille volumes français qu'il mettra à leur disposition, dès qu'ils seront en ordre. En attendant, il envoie la collection des bulletins de la Grande Armée et le recueil des pièces publiées sur l'expédition d'Égypte. L'Empereur prend plaisir à feuilleter ses proclamations.

(1) Le 10 juillet 1816, la garnison de Sainte-Hélène comptait 493 officiers et sous-officiers et 2 291 soldats, soit au total 2 784 hommes. Il y avait plus de 600 pièces de canon. L'escadre comprenait 3 frégates, deux vaisseaux armés et 6 bricks (*Archives de Jamestown*).

(2) Ordre du 11 mai 1816. *Archives de Jamestown*.

Las Cases, qui y a été invité par le gouverneur, va à Plantation rendre visite à lady Lowe. Il la trouve « belle, aimable, un peu actrice ». C'est une grande femme de trente-cinq ans qui s'habille avec élégance, se décollette assez bas, se farde un peu trop. De beaux yeux, des cheveux bruns, un joli cou. Elle est gaie, vive, pleine d'animation. Un boute-en-train qui n'a en tête que bals et dîners. Bavarde, elle plaisante son mari, qu'en trois mois de mariage elle a jugé, va jusqu'à dire que Reade, son chef d'état-major, est le vrai gouverneur.

Reade en effet exerce sur Hudson Lowe une influence profonde, et mauvaise. Tout jeune encore, — trente-trois ans, — il a atteint le rang de lieutenant-colonel, et a été fait chevalier. Pour quels services? Point seulement militaires. Il a pris part aux campagnes d'Égypte et d'Espagne, mais s'est distingué surtout par des missions diplomatiques et de police dans la longue lutte des Anglais contre Murat. Lowe l'a pris à Gênes comme chef d'état-major et dès lors ne s'en est plus séparé.

Tête frisée, visage imberbe, gras et souriant, il ne déplaît pas d'abord. L'Empereur, les premiers jours, l'a trouvé agréable. Il ne tardera guère à changer d'opinion. Reade a peu d'éducation et ses façons doucereuses recouvrent une malveillance infatigable. Il méprise les Français, et, s'il garde vis-à-vis de Napoléon une attitude déférente, s'en venge en poussant de toutes ses forces, en toute occasion, le gouverneur à prendre des mesures plus strictes et à faire peser plus lourdement son autorité sur les reclus de Longwood. Il reproche à Lowe sa facilité, lui rappelle les ordres de Bathurst, l'incline à l'espionnage, réveille sa défiance dès qu'il la voit s'assoupir.

Le major Gorrequer, aide de camp du gouverneur et son secrétaire, son collaborateur intime, ne contrebalance pas le pouvoir de Reade, quoique ses sentiments, semble-t-il, soient plus modérés. C'est un homme fin, ironique et prudent. Il a de perçants yeux noirs, un nez d'aigle, une petite bouche moqueuse. Il sait à merveille le caractère de son chef, connaît ses faibles. Son goût du travail, sa mémoire parfaite, son style rapide, sa connaissance du français l'ont rendu indispensable. Tous les rapports de Lowe à Bathurst ont été établis sur ses minutes. Pourtant il ne cherche pas à jouer un rôle personnel. Au contraire, il s'efface, se contente de suivre au jour le jour le développement d'une situation qui deviendra par la faute des

acteurs vite inextricable et sur laquelle il a porté des jugements que seul peut-être connaîtra l'avenir.

Le 30 avril, Hudson Lowe vint à Longwood. Napoléon était souffrant et ne sortait pas. Il ne voyait guère que Las Cases. Bertrand même n'était pas admis. Inquiet de n'avoir pu l'apercevoir, Poppleton en avait averti le gouverneur. Il se fit annoncer par Montholon qui, ayant pris les ordres de l'Empereur, l'introduisit dans sa chambre.

Napoléon était couché sur son vieux sofa en robe de chambre et pantoufles. Une barbe de deux jours lui donnait mauvaise mine. Des livres étaient par terre autour de lui. Il se souleva un peu lorsque Lowe entra et lui montra une chaise près du canapé. Le gouverneur s'enquit de sa santé et lui offrit les services du docteur Baxter, venu avec lui d'Angleterre pour diriger les hôpitaux de l'île.

— Je ne veux pas de médecins, répliqua l'Empereur.

Lowe déplora le retard de l'*Adamant* qui devait apporter pour Longwood divers objets de commodité. Napoléon répondait brièvement. Il semblait souffrir d'une forte oppression. Il s'éleva avec force contre la convention par laquelle les souverains alliés le déclaraient leur prisonnier.

— Qu'est-ce que cela signifie? Ils n'ont pas l'autorité pour le faire, ni en droit ni en fait. Écrivez à votre gouvernement que je proteste contre cette convention... (1) Il y a du courage à faire tuer un homme, mais c'est une lâcheté de le faire languir et de l'emprisonner ici. L'île est trop petite pour moi, qui chaque jour faisais dix, quinze, vingt lieues à cheval. Le climat n'est pas le nôtre, ce n'est ni notre soleil ni nos saisons. Tout ici respire un ennui mortel! La position est désagréable, insalubre; il n'y a point d'eau, ce coin de l'île est désert; il a repoussé ses habitants.

Hudson Lowe dit que le climat n'était pas malsain et que rien ne serait épargné pour rendre sa résidence plus confortable.

— Qu'on m'envoie un cercueil! Deux balles dans la tête, voilà ce qu'il faut! Que m'importe à moi, si je me couche sur un canapé de velours ou de basin? Je suis un soldat et accoutumé à tout. Mais on m'a débarqué ici comme un galé-

(1) La convention du 2 août 1815 dont il sera parlé plus loin.

rien. Les proclamations défendent aux habitants de me parler !...

Longwood lui déplaisait. Il avait toujours le camp sous les yeux. Les limites étaient trop étroites. Si on refusait de les élargir, il ne demanderait rien d'autre. Hudson Lowe répondit que son gouvernement les avait prescrites, et il lui échappa de dire :

— Voilà ce que c'est de donner des instructions de si loin et sur une personne qu'on ne connaît pas !

L'Empereur protesta contre l'interrogatoire auquel Lowe lui-même avait soumis ses domestiques. Il y voyait une injure. Le gouverneur en rejeta la faute sur Bertrand.

— Ah ! c'est une chose passée, fit Napoléon.

Les formes de l'entretien avaient été polies, presque cordiales. Mais sur rien Lowe n'avait cédé. L'Empereur commençait de penser qu'on obtiendrait moins de lui que de l'amiral (1).

— Quelle sinistre figure que celle de ce gouverneur ! dit-il à Las Cases. C'est à ne pas boire sa tasse de café si on avait laissé un tel homme un instant seul auprès ! Mon cher, on pourrait m'avoir envoyé pis qu'un geôlier...

Le temps humide fit tourner le rhume de l'Empereur en bronchite. Il toussait et crachait si fort qu'on l'entendait dans toute la maison. Il buvait des tisanes, mangeait fort peu, allait de son lit à son canapé, lisait, ne recevait qu'O'Meara et Las Cases. Poppleton, malgré tous ses efforts, n'avait pu le voir par la fenêtre. Il prévint le gouverneur qui, accompagné de Reade, vint à Hutt's Gate faire une véritable scène à Bertrand. Désormais, deux fois par jour, matin et soir, Poppleton devait s'assurer de la présence du général Bonaparte. L'indisposition dont on le prétendait atteint paraissait douteuse. Tandis que M. et Mme de Montholon parlaient de ses vomissements, Marchand assurait que Napoléon avait passé sa nuit à écrire. Bertrand, froid, répondit qu'il rendrait compte à l'Empereur. Avec des expressions déplacées, Hudson Lowe rappela qu'il

(1) Cette scène est racontée avec détails par Las Cases (I, 482) et Hudson Lowe (L. P. 20 115) qui se contrôlent et complètent. Gourgaud n'en fait qu'une brève mention. Montholon la place faussement au 9 mai et, copiant plusieurs passages de Las Cases qui ont trait à l'entrevue suivante du 16 mai, les enjolive à sa façon. Son récit est de haute fantaisie.

défendait toute communication directe des Français avec les marchands de l'île. Aucun visiteur ne serait plus admis à Longwood sans l'autorisation du gouverneur, tandis que jusqu'à présent un mot signé de Bertrand suffisait.

Tracasseries de détail où perçait l'inquiétude de Lowe. Elles ne se fussent apaisées, — pour un temps, — que si Napoléon avait consenti à prendre pour médecin le docteur Baxter, tout au moins en concurrence avec O'Meara. Se placer ainsi à la merci du gouverneur, il n'y pouvait consentir.

— Il faut être fou, répétait-il, pour accepter un médecin des mains de son ennemi !

Plaisantant, il disait que Baxter, — qu'il estimait pourtant, — était un empoisonneur.

Il demanda à O'Meara s'il se considérait comme un médecin de prison imposé par le gouverneur, ou bien comme son médecin privé, remplaçant de Maingault. Dans le premier cas, il renoncerait à ses services, puisque le docteur serait tenu de tout rapporter à Lowe de son état de santé, de sa façon de vivre, de ses entretiens. Il ne pouvait tolérer près de lui un espion. Dans le cas contraire, il continuerait volontiers de recevoir ses soins.

L'Irlandais, qui tenait à sa place, affirma à l'Empereur qu'il se regardait comme son médecin personnel et qu'il garderait une discrétion entière vis-à-vis du gouverneur. Il s'engagea à ne lui répéter aucune conversation, sauf toutefois s'il s'agissait d'un projet d'évasion. Officier et sujet britannique, il ne pouvait s'en rendre complice par le silence. Napoléon admit cette réserve. Et il offrit à O'Meara de lui allouer un traitement de deux cent quarante livres qui viendrait grossir sa solde officielle, fixée à trois cent soixante-cinq livres. O'Meara refusa. Mais il se servira bientôt de cette offre pour tirer de Lowe un supplément de paie.

Son attitude, qui paraissait honorable et franche, plut à Napoléon et accrut la confiance qu'il lui portait. Au vrai, O'Meara était une âme vile qui ne cherchait que le profit. Triple traître à face de brave homme, il va continuer de renseigner le gouverneur sur la vie privée de Longwood, d'écrire à Finlaison, archiviste de l'Amirauté, des lettres gaillardes, parfois même obscènes, sur la maisonnée, enfin de rapporter aux Français tout ce qu'il a appris à Jamestown et à Planta-

tion, qui peut les affliger, les aigrir contre le gouverneur, Sainte-Hélène et les Anglais.

L'absence de tact de sir Hudson Lowe le conduisit à une bévue singulière qui fut vivement ressentie à Longwood. La femme du gouverneur de l'Inde, lady Loudon and Moira, en retournant en Angleterre, fit escale à Sainte-Hélène. Lowe imagina d'inviter à Plantation le « général Bonaparte, pour rencontrer la comtesse » (1).

Bertrand, Gourgaud, étaient pétrifiés de l'inconvenance. Las Cases rougissait d'indignation. Napoléon éclata de rire :

— C'est trop sot, point de réponse !

C'était trop sot en effet. Mais Lowe n'avait pas agi à mauvaise intention. Il croyait être aimable. Et Reade et Gorrequer, s'ils furent consultés, durent trouver sa démarche naturelle. Un abîme d'incompréhension les séparait des Français.

PREMIER ORAGE

Le 6 mai, arriva d'Angleterre l'*Adamant*, porteur des meubles depuis longtemps annoncés à Longwood et de matériaux destinés à la construction d'une nouvelle maison pour Napoléon. Les vieux bâtiments de Longwood, dès l'origine, avaient paru insuffisants. Les journaux libéraux s'en étaient émus et avaient reproché sa mesquinerie au cabinet Liverpool. Celui-ci fit répondre que « Buonaparte étant encore en mer, en septembre 1815, des plans avaient déjà été dressés pour l'établissement d'une demeure confortable et même luxueuse. » On a beaucoup parlé d'un palais de bois. Il n'en fut jamais question. Lowe vint à Longwood (2) consulter les désirs de Napoléon au sujet de la construction projetée. Il y avait dans cette démarche de la prévenance. Mais rien ne pouvait être plus désagréable à l'Empereur que l'idée d'un établissement

(1) Gourgaud, I, 178. — La lettre de sir Hudson, adressée à Bertrand, était ainsi rédigée : « Si les dispositions du général Bonaparte le permettaient, sir Hudson Lowe et lady Lowe seraient heureux de l'honneur de sa compagnie pour y rencontrer la comtesse à dîner lundi prochain à six heures. Ils prient le comte Bertrand d'avoir la bonté de lui faire connaître cette invitation et de leur adresser sa réponse. » *Lowe Papers*, 20 115.

(2) Le 16 mai 1816 et non le 17 mai comme l'a dit par erreur Forsyth (I, 217). — Las Cases, Gourgaud, Montholon, O'Meara, sont à cet égard formels. Pour cette scène ainsi que pour la précédente, les sources essentielles sont Las Cases (I, 570) et les Papiers Lowe (20 115).

définitif. Il préférait et de beaucoup le provisoire de Longwood qui lui laissait du moins l'illusion que son exil s'achèverait bientôt.

Il était trois heures. Napoléon, de mauvaise humeur, s'habilla vite et reçut le gouverneur au salon. Il ne le fit point asseoir. Sa contenance déconcerta le gouverneur qui, tournant son chapeau dans ses mains, dit en phrases hachées qu'il se tenait à sa disposition, soit pour faire édifier un nouveau bâtiment, soit, — ce qui serait peut-être plus pratique, et exigerait moins de temps, — pour améliorer, à l'aide des matériaux venus d'Angleterre, l'habitation actuelle en y ajoutant deux ou trois salons. L'Empereur l'écoute sans dire un mot. Puis une vague de colère l'emporte. Sans répondre à la question que Lowe lui soumettait, il lui jette de violents reproches :

— Que veut votre gouvernement? Me tuer? Êtes-vous venu ici pour être mon bourreau?... Je ne permettrai jamais qu'on entre dans l'intérieur de ma maison !... De quelle manière me traitez-vous? C'était une insulte de m'inviter à dîner et de m'appeler le général Bonaparte. Je ne suis pas le général Bonaparte. Je suis l'empereur Napoléon (1) !...

Il est l'Empereur, c'est vrai. Son pauvre logis, son médiocre entourage, lui prêtent une grandeur pathétique. Mais Lowe ne le voit pas. Il n'a pas égard à tant d'infortune. Il n'excuse pas chez un homme qui fut le maître du monde et qui n'est plus qu'un banni, ces mouvements de violence, cette injustice même qu'un cœur noble eût en silence pardonnés.

— Monsieur, répond-il d'un ton rogue, je ne suis pas venu ici pour recevoir des leçons.

— Ce n'est pas faute d'en mériter, dit l'Empereur.

— Monsieur, je viens pour traiter d'une affaire qui vous regarde plus que moi. Si vous n'êtes pas disposé à en parler, je vais m'en aller.

— Je n'ai pas voulu vous insulter, mais comment m'avez-vous traité ? Ce n'est pas digne d'un militaire.

— Je suis militaire à la façon de mon pays, pour faire mon devoir envers lui... Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, vous n'avez qu'à écrire, j'enverrai votre lettre en Angleterre.

(1) *Lowe Papers*, 20115.

— A quoi bon ? Elle ne sera pas plus écoutée qu'ici!

— Je la ferai publier par toutes les gazettes du continent, si vous le demandez...

— Vous avez offert, m'a-t-on dit, de vos officiers pour m'accompagner dans l'ile, au lieu du capitaine Poppleton. Ce n'est pas la couleur de leur habit qui me gêne. Quand des soldats ont reçu le baptême du feu, ils sont tous les mêmes à mes yeux. Mais je ne puis reconnaître que je suis votre prisonnier. Je ne suis dans vos mains que par le plus horrible abus de confiance...

Il pose alors une question au sujet de la nouvelle maison. Sera-t-elle construite dans l'endroit qui lui plaira ou dans celui que fixera le gouverneur? Hudson Lowe répond que l'affaire devra être décidée de concert.

— Vous auriez mieux fait d'en parler au grand-maréchal.

— Je trouve plus convenable de m'adresser à vous.

L'entretien a baissé de ton. Mais tandis que Napoléon marche de la cheminée aux fenêtres, l'immobilité de Lowe semble le jeter de nouveau hors de soi. Il revient vers le gouverneur:

— Voulez-vous que je vous dise la vérité, monsieur? Je m'attends à tout de votre part. Je crois que vous avez l'ordre de me tuer.

Il le regarde fixement. Lowe réplique, sans baisser les yeux :

— Vous avez dit, monsieur, quand je vous ai vu la dernière fois, que vous vous étiez trompé sur l'esprit du peuple anglais; vous vous trompez tout autant aujourd'hui sur l'esprit d'un soldat anglais.

Ils demeurent un instant muets l'un et l'autre. Hudson Lowe, enfin, dit:

— Monsieur...

Napoléon tourne la tête.

— Je désirerais vous présenter un officier de mon état-major, le lieutenant-colonel Wynyard que j'ai amené avec moi.

— Je ne veux pas le recevoir à présent. Il ne peut y avoir de société entre les geôliers et les prisonniers.

Lowe salue et part, très rouge. Retournant à Plantation, il passe chez Bertrand et se plaint avec force de l'attitude de Napoléon.

— Le général Bonaparte ne se contente pas de s'être créé

une France imaginaire, une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire, comme le dit l'abbé de Pradt, il veut encore se créer une Sainte-Hélène imaginaire.

Cependant l'Empereur disait à Las Cases :

— Eh bien ! la crise a été forte, je me suis fâché, mon cher ! J'ai reçu Lowe avec ma figure d'ouragan. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner et mon émotion doit avoir été vive, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche. C'est un grand signe chez moi et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Il se promena ensuite en calèche. Il avait repris son calme. Mais au bain, il revint sur la scène et dit à Las Cases :

— Mon cher, ils me tueront ici, c'est certain.

Ces mois du printemps européen ont ramené l'automne à Sainte-Hélène. De grandes nappes de brumes souvent coulent sur le sol ou, dressées tout à coup par le vent, vont et viennent sur l'horizon comme des toiles de théâtre. Il pleut. La glaise des chemins se détrempe en une boue où seuls les cavaliers osent se risquer. Fluxions, rhumatismes, maux de gorge, maux de tête éprouvent tour à tour les exilés, sans compter les coliques dues à l'eau chargée de magnésie, et parfois à des aliments douteux que l'art du cuisinier ne peut que déguiser.

La vie des exilés s'allonge, invariable. Travail avec l'Empereur, allées et venues sur la route, rares descentes à la ville, chevauchées sur les pentes du pic de Diane, conversations sans fin, menus conflits. Les petites Balcombe arrivent pour déjeuner ; Betzy fait l'espiègle, grimace derrière Mme de Montholon qui termine une grossesse parfois difficile. Leur père donne un bal aux Briars. Las Cases en revient enchanté, et Gourgaud mécontent d'un manque d'égards.

Les Skelton font leurs adieux. L'Empereur se plaint à eux de Lowe, joue aux échecs avec Mrs. Skelton et lui donne en souvenir une tasse de son service de Sèvres. Le docteur Warden, médecin du *Northumberland*, vient examiner Emmanuel qui est malade. Napoléon lui parle durant deux heures, puis l'invite à faire un tour de calèche avec les Bertrand. L'Empereur est très dispos. Tandis que les chevaux vont leur train d'enfer, il essaie de parler anglais, taquine Mme Bertrand, souffrante ces derniers jours, et qu'il veut

divertir. Il lui passe le bras autour du cou et dit à Warden :

— *This is my mistress* (1) !

Mme Bertrand veut se dégager. Le grand-maréchal éclate de rire. Napoléon demande s'il s'est trompé, et comme on lui dit ce que mistress signifie en anglais, il s'écrie :

— *Oh ! no, no. I say my friend, my love. No, not love, my friend, my friend* (2).

Il est gai ce jour-là. Comme il ne monte plus guère à cheval, ses compagnons l'engagent à reprendre cet exercice, nécessaire à sa santé. Mais il est dégoûté, dit-il, d'avoir à tourner toujours ainsi sur lui-même. Les limites sont trop resserrées ; il se croit au manège, en a la nausée. Enfin, on l'y entraîne. Il va avec Las Cases et Gourgaud jusqu'aux abords du Flagstaff. Ils reviennent en passant sur le front du camp de Deadwood.

Les soldats quittent leurs baraques et font la haie en saluant. Napoléon est enchanté. Mais le gouverneur, quand on l'informe, défend sous peine du fouet qu'à l'avenir pareil hommage soit rendu au prisonnier.

Son tâtillonnage le conduit à maintes sottises. Montholon a pris à son service un domestique persan que laissait derrière lui Skelton. Mécontent que la permission de l'engager ne lui ait pas été demandée, Lowe l'a fait empoigner avec défense de revenir à Longwood. Montholon et sa femme se répandent en invectives contre le gouverneur, devant O'Meara, qui adresse à Plantation un rapport fielleux de l'incident.

Les Bertrand vont à Jamestown rendre visite à lady Bingham. Lowe les rencontre et leur dit, insolent :

— Vous ne connaissez pas bien votre position. Vous vous croyez encore aux Tuileries. Vous pensez pouvoir donner des bourrades comme Napoléon : M. de Montholon vient d'écrire que le vin envoyé par mon gouvernement était celui qu'en France buvait la dernière classe du peuple. Vous croyez que mon gouvernement est comme le vôtre !...

Quand Bertrand lui rapporte l'algarade, l'Empereur fait venir Montholon. Que signifie cette réclamation ? Il hausse les épaules. Ah ! que ce qui l'entoure est mesquin !...

(1) « Voici ma maîtresse. » Warden, 180. Gourgaud, 182.

(2) « Oh ! non, non, je dis mon amie, mon amour. Non, pas mon amour, mon amie, mon amie. »

Les bâtiments destinés aux Montholon, à Gourgaud et à O'Meara enfin s'achèvent. On couvre la maison où doivent loger les Bertrand, à cent vingt mètres de l'Empereur. La comtesse la trouvant trop étroite, le gouverneur fait ajouter une véranda carrée construite en bois, toute en fenêtres sur trois côtés et qui sera un agréable salon. On dispose les nouveaux meubles. Un billard d'acajou est placé dans le parloir. Napoléon ne sait pas jouer. Il se contente en passant de pousser les billes avec la main. Mais il trouve le tapis vert commode pour étaler ses cartes et ses plans. La pièce devient ainsi une sorte de cabinet topographique, tout en restant salle d'attente pour les visiteurs. Dans le salon entrent deux canapés, six fauteuils et six chaises de bois noir, avec des ornements de bronze doré, foncés de velours vert, un tapis, un lustre, une console à dessus de marbre, des rideaux. Dans la salle à manger une table d'acajou, des chaises. Un bureau et un guéridon d'acajou dans la chambre de l'Empereur. Une grande armoire chez Marchand pour y serrer le linge et les effets de son maître. Enfin, pour la librairie que Napoléon décidera d'installer dans la principale chambre occupée par les Montholon, trois corps de bibliothèque en acajou, à rideaux et treillis de cuivre. Les anciens meubles devenus inutiles sont partagés entre les compagnons de l'Empereur.

Le brick *Mosquito*, venu d'Angleterre, apporte des lettres. Napoléon les demande toutes pour les lire. Il en a reçu une de sa mère. « Je suis bien âgée, écrivait Mme Letizia par la main de Fesch, pour faire un voyage de deux mille lieues, je mourrai peut-être en route, mais n'importe, je mourrai près de vous. » L'Empereur paraît ému. Il relit la lettre, pousse un soupir, puis la déchire. Il reprend le *Journal des Débats* dont le gouverneur a envoyé la collection jusqu'au 5 mars, puis un moment après, s'interrompant, il dit à Las Cases :

— C'est de la pauvre Madame. Elle se porte bien et veut venir me joindre (1)...

Le joindre, non. Qu'un des siens, fût-ce sa mère, le voie dans son abaissement, il n'y consentira jamais.

L'honorable John Elphinstone, frère de l'officier blessé à Waterloo, lui adresse de Canton un très beau jeu d'échecs, une

(1) 30 mai 1816. Las Cases, I, 605. Il semble bien que cette lettre soit la première que Napoléon ait reçue de sa famille.

boîte de jetons frappés de la couronne impériale et deux paniers à ouvrage en ivoire. Napoléon reçoit ces objets avec plaisir. Mais il renvoie à Plantation les trois fusils qu'on lui a expédiés d'Angleterre, puisqu'on ne peut chasser qu'au delà des limites et qu'à Longwood on ne trouve en fait de gibier que des rats.

LES COMMISSAIRES

Le 17 juin s'ancre à Jamestown la frégate *Newcastle*, portant à son bord le contre-amiral sir Pulteney Malcolm, désigné pour remplacer Cockburn, et deux des trois commissaires, « nommés pour s'assurer de la présence de Napoléon », le comte Balmain qui représente le tsar Alexandre, et le marquis de Montchenu, envoyé par Louis XVIII.

Le lendemain, de l'*Orontes* débarque le baron Stürmer, commissaire autrichien.

Cette arrivée, depuis longtemps attendue, des envoyés des Puissances, excitait à Longwood une extrême curiosité et de nouveaux espoirs. Napoléon, dont l'imagination galopait toujours, croyait que l'agent de l'empereur François allait lui apporter des nouvelles de Marie-Louise et de son fils, que le commissaire russe avait pour lui un message du Tsar, son ami de Tilsitt et d'Erfurt, avec qui il pourrait dès lors nouer une correspondance. Apprenant la façon dont il était traité à Sainte-Hélène, la générosité d'Alexandre ne le porterait-elle pas à obtenir des Alliés la fin de sa captivité et à lui offrir une retraite décente? Pour le représentant de la France, royaliste chevronné, disait-on, si mal intentionné qu'il fût, c'était toujours un Français. Si loin du pays, les oppositions politiques devaient perdre de leur force. Napoléon saurait l'apprivoiser. Il en avait charmé de plus réfractaires et qui avaient contre lui des motifs personnels d'inimitié. Il y aurait ainsi désormais un petit corps diplomatique accrédité près de lui. Il en rejaillirait de l'éclat sur Longwood. La dignité de l'Empereur s'en trouverait consolidée. Son entourage se réjouissait à l'idée des distractions que lui vaudrait ce renfort de société. Mmes Bertrand et de Montholon pourraient trouver en Mme Stürmer une amie. On ne serait plus condamné à ne voir que des Anglais...

O'Meara fut à la ville en éclaireur. Revenu à Longwood, il dit à l'Empereur qu'il avait rencontré le commissaire français.

— Quelle espèce d'homme est-ce?

— C'est un vieil émigré, le marquis de Montchenu... Comme j'étais au milieu d'un groupe d'officiers, sur la terrasse qui fait face à la maison de l'amiral, il s'approcha de moi et me dit : « Pour l'amour de Dieu, si quelqu'un de vous parle français, faites-le moi savoir ; je suis venu finir mes jours au milieu de ces rochers et je ne connais pas un mot de la langue. »

Napoléon rit beaucoup :

— Bavard, imbécile ! Quelle folie d'envoyer ici ces commissaires sans charge et sans responsabilité ; ils n'auront rien à faire qu'à courir les routes et grimper sur les rochers. Le gouvernement prussien a montré plus de discernement, et il a économisé son argent (1).

Il disait cela, mais en même temps il dépêchait Gourgaud à Jamestown pour approcher Montchenu et voir si vraiment il était la vieille bête qu'on prétendait.

Le rapport de Gourgaud fut encourageant. Chez Porteous, où étaient hébergés les commissaires, il avait trouvé le marquis et son aide de camp, le jeune Gors. Montchenu avait fait l'important, mais ces messieurs montraient beaucoup de politesse.

Napoléon répondit que Gourgaud ne devait pas s'y fier. Peut-être craignait-il qu'il ne se liât trop avec les deux royalistes :

— M. de Montchenu vous considère peu, parce que vous êtes de la canaille.

A quoi Gourgaud répliqua non sans esprit qu' « il était gentilhomme de la façon de l'Empereur, et que cela lui suffisait ».

M. de Montchenu pouvait saluer et dire des riens avec des airs de talon rouge. A cinquante-neuf ans, il n'était qu'un courtisan suranné, un présomptueux débris de Coblentz. Petit, gros, rubicond, les traits assez beaux, il se coiffait à la vieille mode, poudre et longue queue. Il était de très ancienne famille, mais devait son titre de marquis à sa seule libéralité.

(1) La cour de Prusse s'était abstenue de nommer un commissaire.

Napoléon l'avait aperçu à Valence quand il était colonel en second au Mestre de Camp-Dragons. En 1792, il émigra et demeura huit ans en Westphalie. Il revint en France après Brumaire, vécut obscurément à Lyon. Il disait parfois, parlant de l'Empereur : « Quand cet homme sera tombé, je supplierai le roi de me rendre son geôlier. » Il se fût rallié peut-être s'il en avait trouvé le moyen, mais où, sous l'Empire, utiliser ce niais? A la Restauration, il courut à Paris, demanda gratifications, grades, pour prix de sa fidélité forcée, n'obtint rien d'abord. On le vit, à Vienne, réclamer au Congrès pour une affaire de fourrages datant de la guerre de Sept ans. On en rit, mais il se glissa dans les entours de Talleyrand qui d'un coup d'œil perça cette outre sonore. Quand on dut choisir un commissaire pour Sainte-Hélène, il se souvint de lui, et, par une sorte de gageure insolente et amère, le nomma. Montchenu avait aussitôt essayé de tirer de l'aubaine tout le profit imaginable. On lui refusa le cordon rouge, mais il reçut un traitement de 30 000 francs, le grade de maréchal de camp; enfin on lui accorda un secrétaire, jeune garde du corps de vingt-cinq ans, Jean-Claude Gors, qui, pour servir sous si noble chef, se donna de la particule et prit le titre d'aide de camp.

Le comte Alexandre de Balmain qui, voyageant avec eux sur le *Newcastle*, avait montré peu de goût pour leur société, était un homme élégant, aimable, cultivé, disert, plein à la fois de bon sens et d'esprit. D'abord officier, il avait passé jeune encore dans la diplomatie. Il fut secrétaire d'ambassade à Naples, à Vienne, à Londres. En 1813 il rentra dans l'armée et prit part à la campagne d'Allemagne. Il était attaché à la personne de Wellington à Waterloo. Le tsar Alexandre qui goûtait son intelligence et son tact lui confia plusieurs missions. Il n'avait point sollicité celle de Sainte-Hélène, mais l'accepta sans déplaisir et sans trop s'occuper des conditions matérielles de son séjour. L'éloignement ne l'effrayait pas. N'était-il pas assuré par le caractère même de son emploi de demeurer sous les yeux et dans la pensée de son souverain? C'était pour lui l'essentiel.

Le commissaire autrichien, baron Barthélemy Stürmer, avait, comme secrétaire de Schwartzenberg, débuté au Congrès de Châtillon. Il s'éprit d'une petite Française, très jolie, fille

d'un commis du ministère de la Guerre nommé Boutet. Devenue baronne et femme de diplomate, elle tâchait d'oublier la modestie de son premier état. Mais elle n'oubliait pas la France et en secret admirait Napoléon. Son mari, tout soumis qu'il fût à Metternich, ne manquait ni de réflexion ni d'intelligence. Il était doux, poli, instruit, d'apparence un peu lourde, très soucieux de sa carrière, en tout fort Autrichien.

Dès l'arrivée des commissaires, Hudson Lowe leur offrit un dîner à Plantation. Il désirait demeurer avec eux en bons termes, mais ne cherchait pas à faciliter leur mission. Le gouvernement anglais eût préféré de beaucoup se passer de ce contrôle. Lowe pour sa part n'en attendait que des ennuis et des complications. Il craignait, comme Bathurst, que les commissaires ne finissent par s'entendre trop bien avec les Français. Mais puisque le cabinet n'avait pu éviter leur envoi, il allait limiter leur action de son mieux et, s'il se pouvait même, par des moyens obliques, les empêcher de prendre un contact direct avec Napoléon.

Les instructions emportées par les commissaires, et qu'ils communiquèrent au gouverneur, ne concordaient pas. Montchenu et Stürmer tenaient de leurs cours l'ordre de « s'assurer par leurs propres yeux de l'existence de Buonaparte ». Chaque fois qu'ils l'auraient constatée, un procès-verbal serait dressé et envoyé à Paris et Vienne. Il leur était recommandé « de n'avoir ni avec Buonaparte ni avec les personnes de sa suite aucune relation quelconque et d'informer le gouverneur des tentatives qui seraient faites pour en établir avec eux » (1).

Balmain avait des ordres plus larges. Le Tsar lui-même y avait mis la main. Il ne prescrivait pas à son agent de voir lui-même Napoléon. Il ne l'envoyait qu'en observateur : « Votre rôle sera purement passif; vous observerez tout et vous rendrez compte de tout. Vous apporterez dans vos rapports avec les fonctionnaires anglais l'esprit de conciliation analogue aux liens d'alliance et d'amitié qui unissent les deux cours. Dans vos relations avec Bonaparte, vous garderez les ménagements et la mesure qu'exige une situation aussi délicate, et *les égards personnels qu'on lui doit*. Vous n'éviterez ni ne rechercherez les occasions de le voir, et vous vous confor-

(1) *Metternich à Stürmer*, Paris, 31 octobre 1815; *Richelieu à Montchenu*, Paris, 16 décembre 1815.

merez à cet égard strictement aux règles qui seront établies par le gouverneur (1). »

Le Tsar avait souligné : *et les égards personnels qu'on lui doit.* Quand il le saura, Napoléon en concevra d'excessives espérances...

M. de Montchenu avait voulu, le jour même de son arrivée, se faire conduire à Longwood.

— Je ne puis, disait-il, laisser partir le *Northumberland* sans envoyer à ma cour un procès-verbal constatant l'existence de Buonaparte. Cela est de la plus haute importance pour la France.

Hudson Lowe dit au bouillant marquis qu'on ne voyait point Buonaparte à sa fantaisie. Montchenu répliqua qu'il n'y avait qu'à se rendre chez lui avec une compagnie de grenadiers et forcer sa porte au besoin.

Hudson Lowe le fit, pour ce jour, renoncer à si beau projet. Mais le lendemain, Montchenu réclama l'aide de ses collègues :

— Messieurs, je compte sur vous si on m'oblige à user de la force.

Stürmer et Balmain s'écrièrent contre l'extravagant. Vaincu par leur opposition et celle du gouverneur, bon gré, mal gré, il lui fallut se résigner à attendre. Il devait attendre longtemps...

L'envoi des commissaires se fondait sur la convention des Alliés du 2 août 1815. Les commissaires devaient en même temps que leurs instructions la produire au gouverneur. Or, ni Montchenu, ni Stürmer, ni Balmain n'avaient pris soin d'emporter une copie de ce document essentiel. Maudissant leur maladresse, après trois semaines de recherches, ils trouvèrent dans les bagages de Stürmer une page d'un vieux numéro des *Débats* où la convention avait été publiée. On la fit copier aussitôt.

Lowe vint à Longwood le 20 juin pour présenter à Napoléon le nouvel amiral, sir Pulteney Malcolm. Cockburn la veille était parti pour l'Angleterre sur le *Northumberland.* Il ne vint pas prendre congé de l'Empereur. Mais il rendit une visite de forme à Bertrand.

L'Empereur reçut l'amiral Malcolm de la meilleure grâce,

(1) *Nesselrode à Balmain*, Paris, 18/30 septembre 1815.

il désirait produire une impression favorable sur le successeur de Cockburn, pour faire pièce au gouverneur. Avec Lowe même, ce jour-là, il se montra courtois. Il parla marine avec l'amiral, qui lui présenta son état-major, et l'invita à revenir le voir avec lady Malcolm. Il la savait une Elphinstone et la nièce de lord Keith, de qui, malgré Plymouth, il gardait bon souvenir.

L'amiral partit enchanté. Napoléon, de son côté, l'avait trouvé fort à son goût :

— Voilà un homme qui a réellement une physionomie agréable, ouverte, intelligente, franche et sincère, dit-il à O'Meara. C'est vraiment la figure d'un Anglais. En vérité, j'éprouve autant de plaisir à le voir que si c'était une jolie femme. Je n'ai jamais vu un homme de qui j'aie conçu aussi vite une bonne opinion que de ce beau vieillard à l'air martial. Il porte la tête levée et dit franchement et hardiment ce qu'il pense, sans craindre de vous regarder en face.

Allusion à Lowe qui souvent, par embarras, détournait les yeux.

Cinq jours plus tard, l'amiral reparaissait à Longwood avec sa femme. Logés à Plantation, ils vinrent à cheval jusqu'à Hutt's Gate, et là, trouvèrent, envoyée au-devant d'eux, la vieille calèche de l'Empereur. Lady Malcolm y prit place avec Mme Bertrand, tandis que Bertrand et Malcolm les accompagnaient à cheval. Comme à l'accoutumée, les postillons firent galoper leurs bêtes, si bien qu'on pensa verser. Lady Malcolm s'effrayait ; Mme Bertrand la rassura. Elle désirait fort de gagner la nouvelle venue, liée par sa famille avec toute l'aristocratie anglaise. Elle lui confia son isolement, son chagrin. Les mois de Sainte-Hélène lui étaient des années. Lady Malcolm redoutait de voir l'homme dont le nom depuis vingt ans remplissait l'Europe. Mme Bertrand lui dit qu'on ne connaissait pas l'Empereur, qu'il était aimable et bon.

Arrivés à Longwood, ils furent introduits dans le salon. Napoléon fit asseoir lady Malcolm près de lui sur le canapé, et invita les autres à prendre des sièges. La conversation fut vite animée. Napoléon parla de lord Keith, et demanda des nouvelles d'Europe. L'amiral dit que les armées allaient être réduites et l'*income tax* supprimé. Lady Malcolm, interrogée par Napoléon, avoua que Sainte-Hélène lui plaisait, lui rap-

pelait l'Écosse, son pays. Alors il parla d'Ossian, le poète favori de sa jeunesse.

— C'est moi qui l'ai mis à la mode. On m'a même accusé d'avoir la tête emplie des nuages d'Ossian !...

Si l'amiral avait conquis Napoléon par sa beauté militaire, la netteté et la politesse de sa contenance, lady Malcolm, dès cette visite, lui fut aussi agréable, pour des motifs bien différents. Elle était petite, bossue, franchement laide. Plâtrée, fardée, elle s'habillait sans goût, avec un excès de parure et un étalage de couleurs qui la faisaient ressembler à un vieil ara. Mais elle était vive, amusante, pleine d'esprit, très humaine, d'un cœur noble et tendre, qui perçait sous la gaieté de ses mots. Elle regardait de tous ses yeux Napoléon, le trouvait étrangement simple dans son vieil habit de chasse vert, que relevait l'étoile de la Légion. Son air de bonté la frappait surtout. N'était-ce pas lui qui, à Waterloo, avait sauvé son frère? Elle se sentait pour lui pleine de reconnaissance et de respect.

A Longwood désormais ils seront reçus en favoris. Napoléon aura de familiers entretiens avec l'amiral. Il promènera lady Malcolm dans son jardin, badinant pour elle, excitant ses reparties. Ces deux loyaux Anglais n'entreprendront rien contre l'autorité du gouverneur. Mais ils essaieront de rendre par leurs soins la captivité moins lourde; ils voudront adoucir l'aigreur de Lowe, faire comprendre aux gens de l'île l'état d'esprit des proscrits; ils seront les meilleurs amis, les plus attentifs, les plus délicats, que, dans ces années douloureuses, chez des étrangers, ait rencontré Napoléon.

A l'issue de la première visite de Malcolm, Napoléon avait fait demander à Lowe si « les commissaires étaient porteurs de lettres de leurs souverains et quel était l'objet spécial de leur mission ». Le gouverneur répondit qu'ils n'avaient point de lettres et qu'ils ne venaient à Sainte-Hélène « que pour certifier que le général Bonaparte existait, et que sa sûreté personnelle ne courait aucun risque ». Il pria Bertrand d'en informer Napoléon et de lui faire connaître « à quelle époque et de quelle manière il lui serait le plus agréable de voir les commissaires ».

L'Empereur tomba de ses illusions. L'Europe ne lui envoyait

point des ambassadeurs, mais des surveillants! Aucune nouvelle de Marie-Louise et de son fils, pas un souvenir d'Alexandre! Les souverains ne voulaient voir en lui qu'un prisonnier. Allait-il donc se soumettre en recevant officiellement les commissaires? Se résignerait-il à s'entendre nommer par eux, le général Buonaparte? Depuis onze mois il luttait pour garder sa dignité intacte et ce titre d'Empereur qui, s'il ne devait plus lui servir jamais, serait du moins l'héritage de son fils! Mais, s'il leur condamnait sa porte, il brisait tout lien avec l'Europe, dès lors n'était plus qu'à la merci des Anglais... Il balança trois semaines. Son entourage était partagé. Les Montholon, Gourgaud, Mme Bertrand désiraient fort entrer en relations avec les commissaires, profiter de ce qu'ils apportaient d'air européen. Bertrand et Las Cases étaient pour la rigueur, sans compromis. A Malcolm, que Lowe avait chargé d'un sondage, Napoléon exprima son indécision : il voulait bien recevoir les commissaires en tant que particuliers, mais il répugnait à leur donner audience en leur qualité officielle.

— Si je les voyais comme commissaires, ce serait reconnaître que je suis le prisonnier de leurs maîtres, ce que je ne suis point.

Et, s'irritant :

— Que pourrais-je dire au commissaire autrichien, qui vient ici sans un mot de mon beau-père pour me dire que mon fils, — son petit-fils! — est vivant? Un homme qui m'a supplié d'épouser sa fille et à qui j'ai rendu deux fois ses États! Et comment m'adresserais-je au Russe, dont l'Empereur était à mes pieds et m'appelait son meilleur ami? J'ai de ses lettres qui le prouvent, je les ferai voir un jour. Je suis moins embarrassé avec le Français. Louis ne me doit rien... (1).

Cependant les trois envoyés, logés à l'étroit dans la maison Porteous (2), n'ayant pour se distraire que quelques causeries avec les officiers anglais, des allées et venues dans les trois

(1) 25 juillet. *Journal de lady Malcolm*, 41. — *Stürmer à Metternich*, 2 septembre 1816. — *Las Cases*, I, 821.

(2) En attendant que Rosemary Hall, jolie habitation située non loin de Plantation House, fût prête à recevoir le baron et la baronne Stürmer. Balmain devait s'y installer avec eux.

cents mètres de la rue de Jamestown, la vue des bateaux, se morfondaient plus tristement de jour en jour.

Montchenu écrivait à ses amis de France une véritable circulaire où il se lamentait sur la rudesse de l'île. « L'aspect en est hideux. Vous ne voyez que des montagnes sans végétation, de la hauteur de cinq cents à quinze cents toises... Une seule petite ville où il y a une soixantaine de maisons, pas un seul village, quelques chaumières éparses que l'on décore du nom de maisons de campagne, dont une dizaine sont logeables, de très beaux chemins taillés dans le roc, et toujours bordés de précipices effrayants, point de sentiers praticables, voilà, mon cher, le séjour de votre ami... On manque de tout et tout est d'un prix exorbitant. »

Stürmer, quoique plus mesuré, se plaignait à Metternich : « J'ai appris à connaître les difficultés innombrables que l'on rencontre ici de toutes parts dans les moindres choses. La position géographique de l'île qui rend les communications lentes et pénibles, l'isolement où se trouve Bonaparte et tout ce qui lui appartient, le caractère difficultueux de celui de qui tout dépend ici (*Lowe*), sont autant d'obstacles, souvent insurmontables, contre lesquels nous avons à lutter. — La beauté du climat, ce seul point de compensation que nous espérions pouvoir opposer à tant de désagréments, ne mérite pas la moitié des éloges qu'on lui donne... »

Et Balmain : « Sainte-Hélène est l'endroit du monde le plus triste, le plus inabordable, le plus facile à défendre, le plus difficile à attaquer, le plus insociable, le plus pauvre, le plus cher et surtout le plus propre à l'usage qu'on en fait maintenant (1). »

S'ils étaient jetés, — pour combien de temps, ils ne savaient, — sur ce rocher inhumain, au moins les commissaires voulaient-ils y remplir leur mission. Déjà plusieurs semaines perdues : ils s'impatientaient. Ils prièrent par écrit le gouverneur « de leur procurer l'occasion la plus prochaine de voir Napoléon Bonaparte ».

Lowe transmit cette demande à Bertrand. Sans insister d'ailleurs. Il joignit à sa lettre une copie de la convention du 2 août dont il attendait qu'elle confirmât Napoléon dans son intention de refuser les commissaires à titre officiel.

(1) *Balmain à Nesselrode*, 29 juin 1816.

Quant à leur réception privée, il se flattait de les en détourner. Ainsi resterait-il seul en contact avec son prisonnier, maître non seulement de le garder au gré de son inquiétude, mais encore de l'obliger à vivre selon les ordres du cabinet anglais, sans contrôle d'étrangers curieux ou malveillants, sans possibilité non plus, par leur entremise, d'un appel à la tardive générosité de l'Europe.

Un mois passera sans qu'une réponse soit envoyée au gouverneur. Ce ne sera que le 23 août, après la dernière entrevue que Napoléon aura avec Lowe, que Montholon lui adressera une protestation d'ordre général où Napoléon refusait de reconnaître le caractère et la qualité des envoyés européens.

Stürmer et Balmain ne devaient l'apercevoir qu'une ou deux fois, au « bout d'une lunette » (1). Montchenu, resté le dernier, le verra, mais mort.

DES NOUVELLES DU ROI DE ROME

Napoléon s'était montré presque gracieux avec Lowe quand celui-ci était venu à Longwood lui présenter l'amiral. On pouvait observer chez lui dans ce moment une sorte de détente. L'arrivée de six caisses de livres apportées par le *Newcastle* lui avait procuré un vif plaisir. Il était si impatient de les voir ouvertes qu'il y travailla lui-même avec un marteau et un ciseau. Dans sa chambre, les volumes autour de lui s'amassaient sur le sol. Les semaines qui suivront il s'occupera de les classer et ranger dans la pièce que les Montholon vont quitter pour s'installer dans leur nouveau logement, enfin prêt, et dont, malgré les sollicitations de Las Cases, si mal pourvu et qui comptait s'y établir, il décida de faire sa bibliothèque. Avec des planches de sapin on y ménagea des rayons qu'Ali peignit en vert. Promu bibliothécaire, il commença d'établir un catalogue sur une table de bois blanc où s'étalait la grande carte d'Italie du baron d'Albe.

Dans les caisses, l'Empereur avait trouvé la collection complète du *Moniteur*, indispensable pour la rédaction de ses *Mémoires*, auxquels, ces derniers temps, faute de loisir, il

(1) *Stürmer à Metternich*, 11 février 1818.

avait moins travaillé. Il s'en saisit et ne la quitta plus. Point de sortie; le temps d'ailleurs était affreux. Au dîner on ne parla que de lectures. Et la nuit entière passa pour lui à feuilleter des tomes et à dicter des notes à Marchand. Il dit à Las Cases « qu'il s'en était amusé comme d'un roman ».

Une autre joie était venue à Napoléon. Il avait reçu des nouvelles de son fils. Le commissaire autrichien avait amené avec lui à Sainte-Hélène un jeune botaniste attaché aux jardins de Schönbrunn, Philipp Welle. Avant son départ, son chef, Boos, lui avait remis un paquet ouvert contenant une boucle de cheveux blonds avec un morceau de papier sur lequel Mme Marchand, berceuse du roi de Rome, avait écrit pour son fils :

« *Tu trouveras ci-inclus quelques-uns de mes cheveux. Si tu as le moyen de te faire peindre, envoie-moi ton portrait. Ta mère, Marchand.* »

Ruse innocente, venue du cœur d'une pauvre femme pour transmettre à l'exilé, par delà tant de mers, un souvenir de l'enfant perdu. Ces cheveux de soie, si fins, Marchand ne pourra s'y tromper, ne sont pas ceux de sa mère, mais ceux du petit roi.

Informé par un nommé Prince (1) que Welle avait pour lui un message, Marchand descendit de Longwood, accompagné, selon la consigne, d'un soldat qui l'attendit devant la maison Porteous. Le valet de chambre de Napoléon trouva au lit Welle qui lui remit le paquet et lui donna de vive voix des nouvelles de sa mère, et aussi de l'enfant impérial qu'il avait souvent aperçu dans le parc de Schönbrunn, beau, gracieux et brillant de santé.

Marchand revient en hâte à Longwood. L'Empereur prend les cheveux de son fils, les regarde longtemps... Une servante a eu pour lui la pitié que n'ont montrée ni son beau-père, ni sa femme... Il serre précieusement la boucle dans son nécessaire, près d'une mèche de Joséphine qu'Hortense lui avait envoyée à l'île d'Elbe et qui ne l'avait pas quitté depuis.

Les dispositions plus conciliantes de Napoléon vis-à-vis du gouverneur sont marquées dans une réponse que Montholon lui adressa sur son ordre. Hudson Lowe insistait pour savoir

(1) Richard Prince fut peu après, pour ce seul motif, expulsé de l'île par ordre du gouverneur. *Archives de Jamestown*, 1816.

s'il voulait demeurer à Longwood agrandi ou préférait ailleurs un nouveau bâtiment.

« Cette lettre, avait dicté Napoléon, est écrite avec l'intention d'être aimable. Elle contraste avec les ignobles vexations qu'on imagine chaque jour. Cela ne s'accorde pas avec la conversation que j'ai eue avec sir Lowe et dont il est question dans cette lettre. Il ne me reste de cette conversation qu'un souvenir pénible et quelque chose de sinistre... Cette île est fort contraire à ma santé, c'est le pays le plus humide de la terre... On se fait une étude de m'en rendre le séjour encore plus malsain et plus affreux... »

Montholon regrettait que l'Empereur n'eût pas été établi à Plantation House. Ajouter des ailes à Longwood ne serait qu'augmenter une masure. On n'y demandait que des réparations urgentes. Les toitures de « papier goudronné » (1) laissaient la pluie pénétrer chez Las Cases et Gourgaud. Des armoires, des bibliothèques manquaient.

Le gouverneur ordonna aussitôt les travaux nécessaires.

Par des maladresses répétées, il gâta ces rapports meilleurs. Il s'était pour une vétille attiré une affaire personnelle avec Bertrand. Mme Bertrand, sachant par Gourgaud que Montchenu avait vu à Paris sa mère malade, le pria de venir à Hutt's Gate pour lui donner de ses nouvelles. Sa lettre, confiée à Porteous, fut remise par celui-ci au gouverneur. Lowe la retourna à Bertrand avec une mercuriale où il rappelait que toutes les communications destinée à Longwood ou en provenant devaient passer par lui, décachetées. Le morose Bertrand était sujet pourtant à d'âcres échappées. Il lui répondit de la meilleure encre. Les reclus de Longwood ne se soumettraient pas à son visa. Pour l'Empereur, il ne voulait plus recevoir de lettres ouvertes. S'il en arrivait pour lui, Hudson Lowe « était le maître de les brûler ». Le gouverneur répliqua de façon hautaine. Il maintenait ses ordres. Si les compagnons de Bonaparte ne voulaient point y déférer, ils n'avaient qu'à quitter Sainte-Hélène. Les ponts étaient coupés entre le grand-maréchal et lui.

Un autre incident exaspère Napoléon. Il apprend que les

(1) C'étaient en réalité des feuilles de feutre goudronné dont on se servait beaucoup à Sainte-Hélène, qui ne produit ni ardoises, ni tuiles. On les a remplacées aujourd'hui par la tôle ondulée.

deux volumes, richement reliés, de l'ouvrage de l'ami de Byron, J. C. Hobhouse : *Lettres écrites par un Anglais résidant à Paris sous le règne de Napoléon*, envoyées par leur auteur avec cette dédicace frappée en or sur le plat, « Imperatori Napoleoni » (1), ont été confisqués par le gouverneur. Lowe ne réfléchit pas qu'*imperator* veut dire général aussi bien qu'empereur. Ce présent venu d'un Anglais lui semble une trahison : il ne sera point remis. Napoléon, furieux, dit à O'Meara :

— Ce galérien n'a pas voulu que j'aie ce livre, parce qu'il pensait que j'éprouverais quelque plaisir à voir que tous les hommes ne lui ressemblaient pas, et que j'étais estimé par quelques-uns de ses compatriotes. Je ne croyais pas qu'un homme pût être si bas, si vil...

Quand Hudson Lowe se présenta, le 16 juillet (2), pour s'entendre avec Napoléon sur les aménagements de Longwood, il vit tout de suite à l'attitude de l'Empereur que l'entretien serait difficile. Napoléon resta muet pendant les dix premières minutes. Lowe, intimidé, battait le buisson. Tout à coup l'Empereur l'interrompit et, sur un ton assez calme, lui adressa des reproches sur la série de vexations infligée aux Français depuis qu'il était gouverneur. Lowe, disait-il, n'agissait ni dans l'esprit de ses instructions ni selon ses promesses :

— Vous nous faites des compliments dans vos lettres et en même temps vous nous enfoncez des épingles dans le dos.

Il violait le secret des lettres de Longwood, se permettait de dévoiler leur contenu dans ses conversations.

— Il n'y a pas moyen de traiter avec vous. Vous êtes lieutenant général, vous ne devez pas exécuter votre devoir comme une consigne. Songez à votre gloire qui souffrira de la manière dont vous nous traitez.

(1) Hobhouse faisait partie aux Communes de l'opposition libérale. La dédicace complète en latin peut se traduire ainsi :

« A l'empereur Napoléon qui a supporté l'adversité d'une âme égale, l'écrivain anglais J. C. Hobhouse a offert ces volumes dans lesquels il a retracé les récents événements survenus dans la malheureuse France pendant la tentative d'un héros échappé à l'exil pour lui rendre la liberté. »

(2) Les notes laissées par sir Hudson Lowe fixent cette entrevue au 17 juillet. Mais Gourgaud, O' Meara, Las Cases, Montholon lui assignent formellement la date du 16.

Lowe se défendit. L'entourage de Napoléon, disait-il, prenait plaisir à aigrir leurs rapports; il « empoisonnait tout ». Il n'était pas venu à Sainte-Hélène pour chercher la gloire, il n'avait point sollicité cet emploi, mais il ferait tout son devoir.

Comme il revenait aux constructions, l'Empereur haussa les épaules :

— Une nouvelle maison ? Il faudrait six ans pour la bâtir. Dans deux ans il y aura un changement de ministère en Angleterre ou un nouveau gouvernement en France et je ne serai plus ici...

La conversation avait duré deux heures. Toujours debout, Lowe conclut en disant qu'il en référerait à Londres. Napoléon fit un signe de tête. Lowe salua et partit.

Comme il l'avait annoncé, car cet homme mesquin n'est pas déloyal, il adressa à Bathurst un rapport exact. A plusieurs reprises, causant avec O'Meara, Napoléon avait indiqué comme lieux de sa préférence, pour bâtir une nouvelle maison, soit les Briars, soit les environs de Rosemary Hall. Les Briars étaient trop près de la ville, pensait Lowe : il recommandait donc au ministre le choix de Rosemary pour la résidence future de ses prisonniers, si Napoléon était condamné à demeurer toujours à Sainte-Hélène.

Quelques jours après, l'Empereur reçut Malcolm, qui lui apportait la collection du *Journal des Débats* jusqu'au 13 mai. Elle venait d'arriver par le *Griffon* avec des lettres de Madame Mère, de Pauline et de Lucien. Après avoir parlé des événements de France, prorogation des Chambres, insurrection de Grenoble, condamnation à mort du général Bertrand par une commission militaire, Napoléon dit du gouverneur :

— Il n'a pas le caractère d'un Anglais. C'est un soldat prussien. Il est rusé, écrit bien et doit servir d'adroits rapports à son gouvernement... Ses façons me déplaisent au point que s'il venait me dire qu'une frégate est prête pour m'emmener en France, il ne me donnerait pas de joie.

Malcolm le jugeait pointilleux et sans vues. Pourtant il défendit son compatriote. L'intention du gouverneur était bienveillante, s'il péchait par la manière. Napoléon en convint. Mais la manière lui importait d'abord.

Ce qu'il ne peut souffrir chez Lowe, c'est ce maintien rogue, cette affectation de le traiter d'égal à égal, avec juste la nuance

de déférence qu'il croit devoir accorder à l'ancienneté de grade.

— Nous ne pouvons nous entendre, dit-il. Appelez cela de l'enfantillage, si vous voulez, mais c'est ainsi.

Pourquoi ne le laisse-t-on pas se promener à cheval dans toute l'île sans que Poppleton le suive? Il est absurde de craindre une évasion :

— Seul un oiseau pourrait sortir d'ici. A quoi bon ces sentinelles sur la crête des collines? Si la côte est gardée, cela suffit... Lowe n'est pas un général, il n'a jamais commandé que des déserteurs corses... J'aurais préféré être enfermé à la Tour de Londres que dans cette vilaine île. J'y mourrai avant trois ans.

Napoléon parle encore des commissaires, puis de la condamnation de Bertrand qu'il trouve inique, du remariage prochain de l'empereur d'Autriche. L'amiral lui répond avec aisance et liberté. Il demeure jusqu'à la pleine nuit, l'Empereur le retenant toujours...

L'amiral revient à Longwood quand on y essaie une machine à glace de Leslie, envoyée de Plantation de la part du Prince-Régent. L'appareil, défectueux, donne de piètres résultats. L'Empereur casse un thermomètre. « Voilà qui est bien de moi! » s'écria-t-il en riant. Et il entraîne Malcolm pour une causerie sur la marine, dans le jardin.

Arrive le 15 août, fête de l'Empereur. Gourgaud a préparé un bouquet de violettes pour le lui offrir « de la part du roi de Rome ». Napoléon entre dans sa chambre à huit heures, par surprise. Gourgaud lui fait tant bien que mal son petit compliment :

— Bah! dit l'Empereur, le roi de Rome ne pense pas plus à moi qu'à vous!

Ils vont prendre Las Cases et descendent au jardin. Le temps est doux. Les Montholon, puis les Bertrand paraissent avec leurs enfants. Vœux, hommages. Tous, grands et petits, déjeunent sous la tente. La journée passe « en famille ». Le soir, les domestiques ont un grand souper; après quoi, ils dansent...

RUPTURE AVEC HUDSON LOWE

Lord Bathurst, dans ses dépêches, avait enjoint à Lowe de comprimer les dépenses de Longwood de façon à ne pas dépasser 8 000 livres sterling par an. On y parviendrait, disait-il, en diminuant le nombre des personnes de la suite. Bathurst croyait que l'engagement qu'on exigeait d'eux écarterait la plupart. Mais ce moyen n'avait pas réussi. Les serviteurs de Napoléon lui restaient fidèles. Lowe essaya de gagner du temps. Il trouvait bien que les dépenses de Longwood étaient exagérées (elles allaient à 17 000 livres). Mais une réduction si forte lui faisait craindre une tempête. Le ministre insistant à chaque courrier, Lowe, qui redoutait encore plus de perdre sa place, résolut d'agir. Il parla d'abord à Montholon qui, au moins en discours, parut envisager des économies. Napoléon, informé par lui, dit à Lowe (le 16 juillet) qu' « il avait assez d'argent pour subvenir à la totalité de ses besoins, mais qu'il n'en voulait demander en Europe que par lettres cachetées ». Des lettres cachetées, Lowe n'y pouvait consentir. Ce serait pour Napoléon le moyen d'établir une correspondance avec l'Europe, qui sait? par là de préparer sa fuite!...

Jours passant, les dépenses continuent. Le gouverneur veut en finir. Le 16 août, il monte à Longwood, demande à parler à l'Empereur qui le renvoie à Bertrand (1). Bertrand se cache. Lowe revient le lendemain et remet au grand-maréchal un état de comptes en demandant que Napoléon prenne des dispositions pour se procurer des fonds en Europe. Bertrand repond sans aménité. Lowe se crispe :

— Le comte Montholon, dit-il, m'a assuré que le général Bonaparte ne ferait pas de difficulté pour traiter de cette question avec moi.

Bertrand, blessé de se voir opposer Montholon, à qui il parle à peine, rend l'état à Lowe :

— Très bien, donnez ce papier au comte Montholon. Quant à moi, monsieur le gouverneur, je désire avoir avec vous aussi peu de communications que possible, soit de vive voix, soit par lettres.

(1) Il y était déjà venu le 14. Gourgaud écrit à cette date: « Le gouverneur vient dire à Montholon que son crédit est épuisé. Sa Majesté ne le reçoit pas. Ni Bertrand. »

Lowe quitte la pièce en disant :

— Je puis vous assurer, monsieur, que ce désir est chez moi bien réciproque...

Il va se plaindre à Napoléon. L'Empereur ne le reçoit pas. Lowe écrit alors à Montholon qu'il se verra obligé de réduire à 8000 livres par an les dépenses de Longwood, si Napoléon ne consent pas à couvrir le surplus. Et le lendemain, quoique ce soit un dimanche, il reparaît à Longwood. flanqué de l'amiral, à qui il a demandé de l'accompagner pour avoir une explication décisive avec Napoléon.

Profitant d'une éclaircie, car la pluie et le vent tous ces jours-là ont fait rage, l'Empereur allait et venait devant la maison avec Las Cases et Mme de Montholon. Dès qu'il aperçoit Hudson Lowe, il tourne les talons et se dirige vers le petit bois. Un instant après, il revient, Montholon l'ayant averti que le gouverneur insistait pour lui parler. Il accueille l'amiral à la manière habituelle, mais ne dit pas un mot à Lowe. Tous trois marchent dans l'allée centrale du jardin, Napoléon entre les deux Anglais. Mme de Montholon, Las Cases et Gorrequer demeurent à l'écart. Dès qu'il le peut, Lowe s'adresse à l'Empereur :

— Je suis fâché d'avoir à vous importuner, mais la conduite du général Bertrand à mon égard m'oblige à vous entretenir directement des dépenses de votre maison.

Il rappelle ses précédentes démarches. L'incivilité de Bertrand rend leurs rapports impossibles. A qui donc devra-t-il s'adresser désormais pour débattre les affaires de Longwood ?

Les mains derrière le dos, Napoléon marche sur les cailloux de lave sans répondre. Ce pénible silence dure plusieurs minutes (1). Enfin, évitant de s'adresser à Lowe, il se tourne vers l'amiral.

— Le comte Bertrand, dit-il d'une voix sourde et irritée, est un homme qui a commandé des armées et *il* le traite comme un caporal... *Il* nous traite tous comme si nous étions des déserteurs corses. *Il* méritait ce que le maréchal lui a

(1) La scène est retracée par Las Cases (II, 122), O'Meara (I, 90 et s.), Gourgaud (I, 237), Montholon (I, 356), enfin par les deux interlocuteurs de Napoléon : Lowe dans un rapport rédigé aussitôt après la scène et l'amiral dans le *Journal de lady Malcolm*, 55. Tous ces récits concordent.

dit... Les gouvernements ont des emplois pour deux sortes de gens, ceux qu'ils estiment et ceux qu'ils méprisent : *il* est de ces derniers. La place qu'on lui a donnée est celle d'un bourreau.

Le gouverneur, la face envahie de plaques pourpres, réplique :

— Je suis le sujet d'un pays libre, je déteste le despotisme, on veut me salir par la calomnie, parce qu'on n'a pas contre moi d'autres armes. Je ne puis faire autrement que d'exécuter mes instructions.

— Ainsi, dit l'Empereur, le regardant en face, si l'on vous donnait l'ordre de m'assassiner, vous obéiriez?

— Non, monsieur. Les Anglais n'assassinent pas.

— Depuis votre arrivée, nous avons été l'objet de constantes vexations. Vos instructions sont les mêmes que celles de sir George Cockburn, — il me l'a dit, — mais vous les interprétez avec cinquante fois plus de rigueur. Vous êtes intraitable. Vous suspectez tout et tous. Vous ne savez pas vous conduire envers des gens d'honneur. Vous avez l'âme trop basse. Au moins, traitez-nous en prisonniers de guerre et non en convicts de Botany-Bay !...

Comme d'habitude, lorsqu'il est hors de soi, il martèle ses mots, les accompagne de gestes saccadés. Il reprend un à un ses griefs. Lowe a enlevé à Bertrand le droit de donner des laissez-passer pour Longwood...

Malcolm interrompt : ce n'est pas Lowe, mais Cockburn...

— Non, monsieur, c'est *lui* qui vous l'a dit, mais ce n'est pas vrai... Je ne puis écrire un billet sans qu'*il* le voie, je ne puis recevoir une femme sans *sa* permission. Je ne puis recevoir les officiers du 53e... Il n'a aucune sensibilité. Les soldats du 53e, eux, quand ils passent près de moi, me regardent avec compassion... *Il* a retenu un livre qui m'avait été envoyé par un membre du Parlement, et *il* s'en est vanté.

— Comment, je m'en suis vanté ?

— Oui, monsieur, vous vous êtes vanté au gouverneur de l'île Bourbon. Il me l'a dit.

L'amiral de nouveau intervient.

— Sir Hudson Lowe a conservé ces volumes parce qu'ils vous étaient dédicacés avec le titre d'Empereur. Il lui est interdit de vous les donner.

— *Il* m'a envoyé des lettres adressées : *à l'Empereur.*

— Oui, dit Lowe, mais elles avaient passé par le secrétaire d'État, et elles venaient de vos parents ou de vos anciens sujets, non d'Anglais.

— *Il* a commis l'indiscrétion de parler en public du contenu de ces lettres, qui lui arrivent ouvertes. Ma vieille mère m'a écrit qu'elle voulait venir à Sainte-Hélène pour mourir avec moi. Toute l'île en a été informée.

L'amiral proteste : le gouverneur tient de telles lettres pour sacrées.

— Ce n'est pas moi qui en ai parlé, dit Hudson Lowe, ce sont sans doute des personnes de votre maison, par qui toutes choses vous sont faussement représentées. Vous êtes mal environné, monsieur.

Malcolm appuie.

— Oui, vous êtes mal entouré...

— Empereur, reprend Napoléon... je suis toujours empereur ; quand on aura oublié les noms de vos Castlereagh et de vos Bathurst, on se rappellera encore l'empereur Napoléon. Mon corps est en votre pouvoir, mais mon âme est libre. Elle est aussi courageuse que lorsque je commandais à l'Europe... Cette Europe sera juge plus tard du traitement qu'on m'inflige. La honte en retombera sur le peuple anglais.

— Si mon gouvernement n'approuve pas ma conduite, je donnerai ma démission.

— Vous ferez bien, et pour vous et pour moi... Vous voulez de l'argent, je n'en ai pas, si ce n'est entre les mains de mes amis, mais on ne me permet pas de leur envoyer de lettres. Si vous ne pouvez plus me nourrir, mettez-moi à la ration... Si j'ai faim, dit-il en montrant de la main les tentes du camp, j'irai m'asseoir à la table des officiers du 53e, et même j'irai demander à partager la gamelle des soldats. Ils ne repousseront pas, j'en suis sûr, le plus ancien soldat de l'Europe !

Il ajoute après un temps :

— C'est la haine aveugle de lord Bathurst qui vous a envoyé ici. Vous n'êtes pas un général, vous n'êtes qu'un scribe d'état-major !

Ce dernier mot, trop vrai, blesse Hudson Lowe mieux que ne l'ont fait de plus dures insultes. Il perd le sang-froid qu'il a eu quelque mérite à garder :

— Vous me faites rire, monsieur! dit-il.

Napoléon se tourne brusquement vers lui.

— Comment, je vous fais rire?

— Oui, monsieur, la fausse opinion que vous concevez de mon caractère et la rudesse de vos façons m'inspirent de la pitié. Je vous souhaite le bonjour!

Son chapeau sur la tête, sans saluer, il quitte l'Empereur qui s'arrête de marcher. L'amiral lui dit alors, en s'inclinant :

— Il faut que moi aussi, je vous souhaite le bonjour.

Il ne peut demeurer sans désavouer son compatriote et son chef.

Napoléon le salue et le charge de ses compliments pour lady Malcolm. L'amiral rejoint Lowe et tous deux, à cheval, reprennent le chemin de Plantation.

L'Empereur s'est trop emporté. Son antipathie contre Lowe lui a fait passer les bornes. Il le sait : il en convient avec Las Cases et Montholon :

— C'est la seconde fois de ma vie (1) que je gâte mes affaires avec les Anglais : leur flegme me laisse aller, j'en dis plus que je ne devrais. Je ne veux plus voir le gouverneur, il me met trop en colère et j'oublie ma dignité... Mon excuse est de me trouver entre ses mains et sous son pouvoir.

Il ne le verra plus, en effet. Napoléon demeurera fidèle à la consigne qu'il vient de s'imposer. Cinq ans passeront. Lowe essaiera en vain, à plusieurs reprises, de se retrouver en sa présence; il n'y réussira qu'un matin de mai, devant des hommes silencieux et qui pleurent. Cette fois, Napoléon ne le foudroiera plus de ses yeux, de sa voix. Pâle, étendu sur son petit lit de camp, il laissera son geôlier approcher en silence. Et Lowe marchera sur la pointe des pieds, tête nue...

Octave Aubry.

(*A suivre.*)

(1) Il faisait allusion à son entrevue avec lord Whitworth, le 18 février 1803, et qui préluda à la rupture de la paix d'Amiens.

CEYLAN

SOUS LA PLUIE ET LE SOLEIL

La veille de l'arrivée, vers le soir, toutes les étoiles disparaissent. La Croix du Sud se voile. Le grand bateau pique dans le noir. Le vent se lève et de larges houles s'emparent de la mer. Changement de temps... Par le hublot, j'attends en vain la lune. Elle est là, derrière l'écran de nuages, et parfois, comme sous une porte glisse un rayon de lampe, sa furtive blancheur vient à passer sur les flots. L'air est tiède. La nuit opaque et lourde s'avance au bercement des grands rythmes marins, et nous voici la proie d'une obsédante, presque angoissante question : « Que sera l'aurore, demain, sur Ceylan ? » Aurons-nous, ainsi que chaque matin, depuis que nous avons quitté Aden, l'éblouissante salutation de la mer et du ciel, verrons-nous venir à nous, dans les fêtes de l'azur et de l'écume, les rivages du paradis rêvé ?

Le jour se lève gris sur la mer grise. Où donc est l'arrière-plan tant vanté des montagnes roses ? L'horizon est bouché. Une côte basse. Un liseré de verdure sombre. Des cheminées d'usine, des palissades, des murs de brique, des docks, des ateliers, des affiches. La façade du *Custom House* et derrière, le *Grand Oriental Hôtel*, l'immeuble de la *P. et O.* (1).

C'est cela, Colombo ? Hélas ! oui. Mais pour nous mettre à quai, car le paquebot n'accoste pas, voici l'escadrille des chaloupes indigènes qui fond sur nous, se divise, nous encercle et nous prend d'assaut. Sans doute ce ne sont plus les longues

(1) Compagnie de navigation péninsulaire et orientale.

pirogues à balancier, creusées dans un fût de cocotier, que nous ont décrites les vieux voyageurs. Je retrouve là toutefois ces beaux Cinghalais nus, aux formes élancées, jaillissantes, tout en poussée,

> Ces hommes dont le corps est mince et vigoureux

qui m'attendaient, depuis des années, dressés sur le seuil du sonnet de Baudelaire :

> Je vois un port rempli de voiles et de mâts
> Encor tout fatigués par la vague marine...

Oublions les fastidieuses corvées du débarquement, le contrôle des passeports, la visite des bagages, le bureau de change officiel. A peine franchie la barrière de la gare maritime, voici, sculpté dans du bronze clair, un jeune Cinghalais qui s'attelle au pousse-pousse. Le buste lisse et doux surgissant de sa robe verte, les cheveux tordus sur la nuque, il se retourne, sourit et part.

Nous nous installons au plus vieil hôtel de la ville, *le Bristol*, construit naguère par un Suisse dans la principale rue du Fort, cet ancien quartier hollandais devenu le centre des affaires. C'est que j'ai remis mon sort, au débarcadère, entre les mains de l'honorable Thomas, le portier-adjoint, qui a jadis habité Dunkerque et m'a pris sous sa protection. Il a un chignon grisonnant, des yeux limpides, d'une transparence cristalline et mouillée, une figure chiffonnée de vieille femme sous la couronne d'écaille du peigne ancestral ; il parle français, porte en fidèle catholique sur sa veste de piqué blanc la petite médaille des Missions, connaît les magasins et les chauffeurs aux exigences modérées, m'achète les journaux, me procure de la monnaie. Pourquoi chercher ailleurs ?

Dans le hall du *Bristol*, en contre-bas, il fait sombre et frais. Les ventilateurs de la salle à manger tournent à toute vitesse. Elle est ouverte sur le jardin et peuplée d'oiseaux. Boys silencieux et attentifs, petites tables aux nappes empesées surchargées de Sheffield, bruits d'ailes au plafond, reflets sur les palmiers, doux glissements sur le parquet de tous ces pieds nus et bruns...

LE QUARTIER NOIR

Allons d'abord au marché. C'est là qu'on prend contact avec un pays et une race. Le *Pettah*! le quartier noir. Pas de ruelles obscures et sordides comme dans une ville arabe. Mais de vastes avenues accueillantes à la lumière, à la verdure, à l'air marin, bordées de boutiques coiffées de tuiles rouges. Assis sur leurs nattes, les potiers, au milieu de leurs jarres et de leurs amphores, les vanniers, au centre de leurs corbeilles, semblent heureux de leur paisible attente. Pas de cris comme aux marchés du Caire. Les indigènes s'affairent sans bruit. Les chars venant de la campagne, bâchés de feuilles de talipot, passent et repassent silencieusement, traînés par leurs zébus blancs. Les hommes ont l'air d'être des statues vivantes. Le torse nu, élancé, montant comme une tige au-dessus du pagne bariolé, avec leurs hanches étroites, leurs membres minces, leurs longues jambes effilées, ils donnent une impression de légèreté, de distinction suprêmes. Ce sont des corps purs. Les adolescents surtout ont une allure de jeunes dieux. J'essaie de photographier l'un d'eux, un simple porteur de fruits. Il fixe le kodak avec un charmant effroi, mi-amusé, mi-anxieux, à la fois flatté de mon insistance, inquiet de mon appareil où il doit flairer quelque sorcellerie, puis il sourit d'un air taquin, s'évade et tourne, en se cachant malicieusement, autour d'une voiture du marché. Je parviens à le rejoindre et dès lors il se ravise, fait front, rit de toutes ses dents blanches, et offre à l'objectif sa jeune poitrine de bronze, encadrée de deux lourds régimes de bananes.

On n'imagine guère la luxuriante abondance des étalages. Des cataractes de fruits. Ananas, noix de coco, mangues, dourions, pastèques, citrons, oranges, pommes-cannelle, mangoustans, et ces belles papayes côtelées qui ressemblent à nos melons d'eau, d'une chair crémeuse et suave, comme si elle avait baigné dans du lait. Entre les éventaires se faufilent, un pois d'or sur la narine, les femmes drapées dans leurs *saris* rouges ou violets. Elles sont suivies de beaux enfants nus, aux yeux noirs et doux, au gros ventre lustré, ceint d'un fil de de laiton, porteurs d'une médaille ou d'une amulette.

Cette foule circule sans hâte, sans bousculade, sans cla-

meur. Voilà, décidément, un des traits les plus frappants du pays. Rien du vacarme et du désordre des ports levantins. À côté de l'arrivée ahurissante à Alexandrie, comme paraît calme le débarquement à Bombay ou à Colombo ! Pas de cohue vociférante, pas de gesticulations, de disputes, d'éclats, mais une envahissante marée humaine qui, par nappes muettes, prend possession du bateau. L'Arabe crie toujours, le coolie se tait. Mais la vision n'en est pas moins pittoresque et animée.

Ici, au marché, abondent les scènes de genre. Trônant, les jambes croisées, au milieu des fruits et des légumes, les vendeurs se dépensent en sourires persuasifs. Un gros marchand aux sourcils hérissés, à la bedaine ondulante et plissée comme celle d'un magot chinois, brandit à bout de bras ses monstrueux rougets, ses dorades irisées et tous ces étranges poissons des mers du sud. Il est littéralement encerclé de marée, entouré d'un flot d'écailles et de reflets et, avec sa bonne tête de Triton, il a l'air d'un paternel dieu océanique. Tout ce peuple est vif, fin, enjoué, respire la bonhomie, la cordialité, l'entrain, et offre un contraste frappant avec la gravité un peu roide, l'allure sourdement tendue des Hindous de Bombay.

C'est dans ce *Pettah* que nous avons vu les premiers temples hindous. Porches trapus, surmontés de frontons pyramidaux; un amoncellement croulant de sculptures polychromes et grimaçantes, une mêlée inextricable de divinités et de bêtes agitées; un art pléthorique et visionnaire. Quelle opposition, au premier abord, entre ces Tamils qui glissent dans la rue de leur pas sérieux et paisible, portant au front l'étoile d'or bruni, signe de leur race ou de leur caste, et toute cette théologie convulsive, pleine de démons et de danseuses, où les déesses enfourchent des vaches et chevauchent des paons! En revanche, quelle vue reposante offre à l'œil la simple coupole blanche d'un temple bouddhique ! Posée comme une cloche silencieuse au milieu des palmiers, elle apporte à l'esprit étourdi par ce polythéisme truculent quelque chose de pur, de candide et d'apaisant. Il y a là un juste sentiment des proportions, un goût de la forme essentielle, un sens de l'harmonie, de la noblesse et de la grandeur qui conviennent à la douceur méditative de celui que les indigènes appellent « Notre Seigneur Bouddha ».

MOUNT LAVINIA

Il est d'usage à Colombo, le dimanche après-midi, — c'est un dimanche que nous débarquons, — d'aller prendre le thé sur la terrasse de Mount Lavinia ou d'écouter la musique militaire sur les pelouses du *Galle Face Hôtel*, au bord de la mer. Soit! plions-nous aux habitudes du dimanche anglais, et filons en auto à Mount Lavinia.

Je ne décrirai pas cette promenade devenue classique et évoquée par tous les voyageurs d'Indochine qui lui consacrent leur journée d'escale : la traversée des jolis villages de la banlieue, enfouis sous la verdure, avec leur foisonnement de palmes, leurs toits de roseaux, leurs allées de sable rouge, leurs buissons d'hibiscus, leurs haies fleuries ; le grouillement jovial des populations, charmeurs de serpents, porteurs d'eau, marchands de riz, de poisson et de légumes, barbiers accroupis rasant rituellement les tempes de leurs clients, prêtres de Bouddha drapés dans leur robe jaune, une épaule découverte à la manière des sénateurs romains, tenant d'une main leur parasol, de l'autre cet éventail de paille claire ou de papier, en forme de cœur, qui n'est guère qu'une parure.

Sur le promontoire de Mount Lavinia se dresse l'hôtel connu des touristes d'un jour, où Dorgelès place une scène de *Partir*, d'où l'on découvre l'admirable baie. Qui ne l'a vue au cinéma, avec sa côte ourlée de mousse blanche, sa frise de cocotiers chevelus qui frissonnent au vent de mer? Juste au-dessous de l'hôtel barbotent, sur une plage réservée bordée de ciment, — moyennant un ticket et un maillot réglementaires, — les officiers anglais et les fonctionnaires du *Civil Service* dont les anatomies trop roses détonnent dans ce décor de vie primitive.

Mais... mais, à quelques brasses de là, près des pirogues à balancier, se nouent et se dénouent les feux des dieux marins, les étreintes de l'homme antique et de l'eau éternelle. Dans un tumulte joyeux et puéril, plongeant, sautant comme des poissons, les indigènes vont à l'assaut de l'océan. Je m'approche avec mon kodak. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens et mon intention les amuse. Ils font mine de s'éloigner du rivage, puis soudain se rabattent vers moi, à grandes enjam-

bées clapotantes, soulevant l'écume. Pour être plus visibles, certains se hissent sur les épaules de leurs compagnons. Leurs sveltes corps, tout lustrés de mer, se tendent dans leur sobre magnificence, sous le soleil qui sculpte leurs muscles de bronze, joue sur leurs cuisses nerveuses, allume leur crinière mouillée. Les voici, tout près de l'objectif, moqueurs et gentils tout ensemble, se poussant, se dépassant, s'excitant, riant. Clic! Maintenant ils m'appartiennent! Adieu! jeunes héros de l'onde, frères des dauphins et des sirènes, retournez à vos baignades et à vos ébats divins. J'emporte au fond de ma mémoire l'écho de votre joie, la vision de votre bonheur. Dans ce golfe d'une courbe si noble et si pure, vos corps bruns dans l'eau bleue, vos corps bruns sous les verts palmiers, vos corps bruns sur le sable rouge jaillissent comme un hymne de jeunesse à la jeunesse du monde. Comment sauriez-vous qu'il vieillit? Vos pirogues de bois de cocotier sont restées celles de vos ancêtres, vous avez oublié les villes mortes ensevelies sous la jungle, les Bouddhas de pierre grise gardiens de la forêt, sentinelles assises depuis deux mille ans au pied des *dagobas*, et rien ne change dans les images de la côte, du ciel et de la mer. Il faudrait, pour vous décrire, le lyrisme d'un Baudelaire ou la prose ailée d'un Stevenson. Mais comment ne pas être empoigné ici par la splendeur de cette vie animale? On oublie l'Europe « aux anciens parapets », ses agitations, ses calamités, sa crise, son chômage, ses politiciens, ses menaces de guerre; on a le sentiment de mieux respirer, de se retrouver tout d'un coup en harmonie avec toutes les choses, et cet accord inespéré confère à l'être tout entier une indicible euphorie. Le chant de l'âme monte aux lèvres...

Après cela, la fin du dimanche anglais au *Galle Face Hôtel*! Des autos, des autos, des autos, alignées le long de la grande caserne de brique jaune. Le ciel se couvre, les nuages accourent de la montagne, les têtes des hauts cocotiers laissent retomber, dans l'air devenu lourd, leurs chevelures de pleureuses et la foule des promeneurs se colle, comme un essaim de mouches, au cercle de la fanfare anglaise. Il y a là des *burghers*, — ces métis qui descendent des anciens Hollandais de la côte, — des fonctionnaires britanniques, des Cinghalais déguisés, je veux dire habillés dans des confections d'Oxford Street. Çà et là cependant passe une belle Hindoue, noblement

drapée à l'antique, qui ramène ses voiles mauves sur son petit front brun ponctué du signe Tamil. Mais il commence à pleuvoir. Nous revenons à l'hôtel, en longeant à pied les ministères, le Parlement, les baraquements militaires, la poste, le palais du gouverneur. Où sommes-nous donc? Qu'est devenue l'échappée paradisiaque de la côte? Il n'y a plus, sur notre chemin, que des architectures baroques ou néo-grecques, des façades victoriennes dans l'affreux style de Bombay, et, bloquant les trottoirs, des agences de voyages ou des magasins de *curios*. Heureusement, voici sur le seuil du *Bristol* le brave Thomas, avec sa bonne figure de caniche et son jupon vert, qui s'empare de nous et fait miroiter sous nos yeux les perspectives du lendemain...

Où voulons-nous aller? dans la montagne, à Nuwara Elya (prononcer Nourellia), paysage d'Écosse où les Anglais ont établi un sanatorium et un des plus beaux *golfs* de l'Orient? ou plus haut encore, au pic d'Adam qui porte à son sommet l'empreinte sacrée du pied de Notre Seigneur Bouddha? ou même, si nous pratiquons l'alpinisme, jusqu'à la cime la plus élevée, le Pedrotallagalla (2 500 m.), aujourd'hui noyé dans les nuages? Non, grand merci. Nous ne sommes pas venus ici pour geler et les stations d'altitude ne nous tentent pas. Nous préférons la jungle humide et chaude, ses temples en ruines, ses étangs, ses lianes, ses bêtes et ses fleurs étranges. Aussi nous établissons donc, pour une semaine, le programme suivant : laissant de côté le sud-est de l'île, nous visiterons le centre, les anciennes capitales bouddhiques, Kandy, Pollonaroua, Anouradjapoura, et nous reviendrons à Colombo par les palmeraies de la côte occidentale.

DES MONUMENTS DANS LA BROUSSE

Mais, avant de nous mettre en route et pour débrouiller cet itinéraire, passons d'abord au Musée. Il est situé, très agréablement, dans le Victoria Park, au centre de ces jardins jadis plantés de canneliers (*Cinnamon Gardens*) qui sont devenus le quartier des résidences et où habitent surtout les Anglais. Le rez-de-chaussée contient les collections d'ethnographie; le premier étage celles d'histoire naturelle, et dans la cour se trouvent exposés les bas-reliefs et les sculptures venant

des villes mortes de la jungle. Il fallait se documenter un peu sur cette civilisation bouddhique et ce n'est pas la spirituelle *Féerie cinghalaise* qui pouvait nous éclairer sur ce point. Notons d'ailleurs, en passant, qu'à part quelques pages d'André Bellessort et le récit de Jules Leclercq (1), déjà vieux de plus de trente ans, il n'existe aucune relation française sur ces anciens monuments du centre de Ceylan. Et l'on arrive au bord de cette longue et mystérieuse histoire un peu désemparé, si l'on n'a pas lu les auteurs anglais qui l'ont étudiée (2).

Il n'est pas question de la résumer ici. Ce qu'il faut pourtant ne jamais perdre de vue, c'est que ces vieux royaumes cinghalais ont été, pendant des siècles, en butte aux invasions des Tamils venus de l'Inde et que, sous cette pression de l'Asie, ils ont dû se replier peu à peu de la région basse du nord vers le centre montagneux de l'île. C'est ainsi que leur capitale a été ramenée d'Anouradjapoura à Pollonaroua, de Pollonaroua à Kandy et même à Gampola. Au cours d'un dramatique passé, la civilisation s'est transportée d'une ville à l'autre, comme jadis en Égypte de Memphis à Thèbes et à Tell'Amarna.

Mais nous sommes bien mieux armés pour reconstituer cette histoire que celle des Pharaons. En effet, il y a juste cent ans, en 1833, au moment même où le lieutenant anglais Skinner retrouvait la plus ancienne capitale perdue dans la jungle, Anouradjapoura, un autre de ses compatriotes du *Civil Service*, Turnour, — le Champollion de Ceylan, — déchiffrait le livre sacré des Cinghalais, *le Mahawanso* ou « généalogie des Grands ». Écrites en vers *pâli* d'une extrême obscurité, ces annales furent commencées au v[e] siècle après J.-C. par un prêtre bouddhiste et poursuivies par d'autres, de générations en générations, jusqu'à l'occupation anglaise. Elles racontent les événements de chaque règne depuis le débarquement du prince hindou Wijeya, qui fut le premier roi cinghalais (543 avant J.-C.), jusqu'à la déposition du dernier monarque par les troupes de Sa Majesté britannique. Ainsi nous pouvons suivre presque toute l'histoire de Ceylan par la pierre et par le texte. La vieille chronique nous aide à dépister

(1) Jules Leclercq, *Un séjour dans l'île de Ceylan*, Paris, Plon, 1900.

(2) Je signale en particulier G. E. Mitton, *The lost cities of Ceylon*, Londres, Murray, 2[e] édition 1928.

à travers la brousse les villes et les monuments. Ainsi Anouradjapoura, ce chaos de débris épars dans les clairières de la forêt, redevient à nos yeux une capitale plus grande que la Rome antique, où quatre-vingt-dix rois se succédèrent pendant près de dix siècles (1). Ainsi Pollonaroua, plus à l'est, et Kandy, plus au sud, redeviennent, la première aux x[e] et xii[e] siècles, la seconde au xvii[e], les foyers successifs d'une civilisation sans cesse refoulée par la poussée des Indes. N'oublions pas que la « Dent de Bouddha », la relique célèbre dans tout l'Extrême-Orient, fut d'abord vénérée dans les capitales du nord, avant d'être transportée à Kandy où elle est, nous affirme-t-on, aujourd'hui.

Mais notre itinéraire suivra l'histoire au rebours. En allant des montagnes de Kandy vers les plaines d'Anouradjapoura, nous remonterons le cours des siècles. C'est, en effet, aux limites mêmes d'Anouradjapoura, sur la colline de Mihintalé, que descendit des airs, venant de l'Inde, le premier apôtre de Bouddha, le missionnaire Mahinda. Parmi les marches disjointes de cet escalier sacré, nous retrouverons donc, trois cents ans avant notre ère, les premiers pas du bouddhisme dans l'île.

DE COLOMBO A KANDY

En route. Ciel déblayé, air rafraîchi par l'ondée nocturne. Nous prenons une auto et un chauffeur à forfait pour les sept jours que durera, en principe, l'expédition. En sortant des faubourgs de Colombo, nous traversons la belle rivière de Kelanya, pavée de barques plates à toits de roseaux et glissant vers la mer entre des bois de cocotiers. Non loin de là, le temple bouddhique de Kelany abaisse son parvis jusqu'au bord de la route. Sanctuaire datant du fond des âges, et reconstruit en l'an 1300, il est l'objet d'une particulière vénération et, pendant les nuits de pleine lune, coule sans fin vers lui le flot des pèlerins et des porteurs d'offrandes, les hommes vêtus de lin blanc, les femmes de mousselines claires, tous chargés de fleurs et de fruits. Mais aujourd'hui il est désert, en proie aux réparations, ses portes sont fermées, et la coupole blanche

(1) Jusqu'à 729 après J.-C.

de sa *dagoba* se dresse, majestueuse et solitaire, sur sa terrasse foudroyée de soleil.

Bientôt la route commence à monter. De Colombo à Kandy elle s'élève insensiblement jusqu'à une altitude de cinq à six cents mètres, à travers un paysage enveloppant et coupé, où les ravines et les rochers se drapent de verdure et de mousses. Du fouillis des palmiers, des frangipaniers, des papayers, des cacaoyers, des arbres à pain, à vanille, à poivre, à muscade, des hauts bouquets de bambous et des buissons fleuris s'élancent, à une hauteur vertigineuse, d'un jet mince et nerveux, les lisses aréquiers. On dirait des fusées d'argent qui montent, montent de tous les côtés vers le ciel et éclatent soudain, en gerbes échevelées, au-dessus de la forêt palpitante. De place en place, au bord d'un talus défriché, un village égrène ses cases de terre et de planches, largement ouvertes sur la route, avec les spectacles qui nous sont déjà familiers : les femmes allaitant les enfants, les enfants jouant avec les chiens, les chiens courant sus aux autos, les autos arrêtées par le passage des éléphants. Sur le seuil d'une cabane, voici toutefois un tableautin qui eût réjoui Rimbaud : la grand-mère sagement assise, les mains posées sur les genoux et derrière elle, debout et un peu courbée, le regard attentif, les doigts menus fourrageant dans la tignasse grise, sa petite fille qui lui cherche les poux. Dès que l'on s'arrête, soit pour prendre de l'eau, soit pour relever la capote, — car le soleil tape dur, — tout le village accourt à la portière. La conversation s'engage par gestes et sourires, avec quelques bribes d'anglais et force cigarettes. Pas de bousculade, surtout pas, comme en Égypte, cette harcelante poursuite du backschich. Il m'arrive sans doute de donner quelques cents à celui qui aide le chauffeur : le bénéficiaire de cette aubaine bondit, les bras en l'air, danse, crie de joie, brandit la piécette de nickel au-dessus de ses compagnons, et la foule applaudit, heureuse de sa bonne fortune, sans lui porter envie ; les visages rient et les yeux brillent malicieusement. Certains veulent savoir qui nous sommes, d'où nous venons. « *English? — No, not English, but French.* » Ils se répètent l'information, la commentent en cinghalais. Savent-ils exactement ce que cela veut dire ? Se représentent-ils sur une carte du monde un petit hexagone rose, posé comme un tapis au bord de trois mers

bleues ? Non, certes, mais pourtant ils établissent d'obscures différences entre les étrangers ; peut-être apprennent-ils même un brin de géographie, car voici les fillettes qui reviennent de l'école, l'ardoise ficelée à la ceinture.

Un peu plus loin apparaissent des clairières. Ce sont de douces rizières d'un vert pâle qui s'étagent mollement sur des pentes irriguées. Dans ce paysage luxuriant, elles mettent une note reposante et fine et font l'impression d'une eau calme au bord d'un feu d'artifice végétal. Plus loin, à mesure que l'on s'élève, s'ouvrent d'autres échappées. Ce sont les plantations de thé. Par longs alignements réguliers, leurs grosses touffes escaladent les collines, et par delà ces croupes buissonneuses apparaissent peu à peu, se profilant les unes sur les autres, les cimes de la grande montagne : là-bas, tout au loin, le pic d'Adam, plus près cette curieuse table de pierre que les Anglais ont appelée le Roc de la Bible et qui ressemble, en effet, à un gros livre fermé, posé sur l'horizon.

Enfin voici les approches de Kandy, la ville sainte, l'entrée des jardins de Péradenya où nous reviendrons demain, la banlieue indigène encombrée des chars à zébus, et au centre du cirque de montagne le lac, creusé par les anciens rois, dont l'eau verte au couchant se moire entre les balustres de pierre. Comme Bénarès est le centre du brahmanisme, le cœur du bouddhisme est Kandy.

Mais l'auto stoppe à l'Hôtel suisse. Recommandé par un ex-officier allemand, directeur d'une agence de tourisme cinghalais à l'usage des Américains, il est adossé à la colline, au bord du lac. Confort moderne, jazz et skating. C'est mi-soviétique, mi-anglais. D'un côté, la forêt qui surplombe semble crouler sur nous avec tout son poids de verdure : nous sommes cernés, bloqués par les fleurs. Hibiscus, jasmins, poinsettias, géraniums, tout le jardin est étoilé. Comme des voiles qui se déplient, les vagues de parfums passent, frôlent les fenêtres, inondent par moments la chambre. De l'autre côté, le lac avec ses perspectives précieuses de paravent japonais, ses points de vue charmants sur le temple de la Dent et son pagodon chinois. Joli, certes, mais d'une poésie décorative et quasi maniérée qui contraste avec la grandeur religieuse du lieu.

LE TEMPLE DE LA DENT

Le lendemain, — second jour, — visite du sanctuaire de Kandy et des jardins de Péradenya. Qui ne se souvient des « paradis maléfiques » évoqués par Francis de Croisset, avec leurs fleurs de cauchemar, leurs voûtes d'orchidées monstrueuses, leurs orchestres d'insectes déchaînés ? Qui peut oublier d'autre part les pages étincelantes et parfumées d'André Chevrillon sur le temple de la Dent, ses mystérieux offices noyés d'encens bleuâtre et d'ombre d'or, son peuple pressé de fidèles demi-nus montant vers l'oratoire dans la suffocante odeur des jasmins ? Faut-il pourtant l'avouer ? je n'ai eu, ni à Péradenya cette sensation de jardins ensorcelés, ni à Kandy ce sentiment d'exaltation sacrée. Il y a sans doute pour les voyageurs, sinon des grâces d'état, du moins des états de grâce, et ce privilège ne me fut pas accordé.

J'ai vu les choses simplement, prosaïquement peut-être. La nature m'a paru, à Péradenya, plus puissante qu'hypocrite, plus généreuse qu'hostile, et la religion de Kandy manquait plutôt, à mon gré, de recueillement et de piété. Ce qui m'a frappé, le matin, à Péradenya, c'est la formidable poussée qui soulève ces arbres géants, non pas les petites roueries des insectes camouflés en fleurs, les tours de passe-passe de la nature, mais cet immense élan vital qui jaillit de partout, qui dresse, telle une nef prodigieuse, l'allée des « falipots » ou des palmiers royaux et qui projette, à quarante mètres de hauteur. la couronne éphémère des bambous. Mais ce qui m'a, hélas! déçu, l'après midi, au temple, c'est cette atmosphère équivoque de pèlerinage et de tourisme, cette exploitation doucereusement méthodique de la curiosité et de la superstition humaines, ces joueurs de tam-tam qui tendent une main si preste, ces guides qui s'emparent de vous, à peine franchi le seuil aux deux gardiens de pierre, et vous racontent les vicissitudes de la dent sacrée arrachée aux cendres du bûcher de Bouddha.

Moins heureux qu'André Chevrillon, je n'ai pas vu la châsse d'or massif qui renferme la sainte relique. L'histoire rapporte d'ailleurs que les Portugais s'emparèrent en 1560, à Jaffna, de la dent de Bouddha ou de celle qui passait alors pour authentique et que l'archevêque de Goa la pilonna dans

un mortier et en lança les débris à la mer. N'importe ! depuis des siècles elle est encore le point de mire, le centre d'attraction d'un tiers de la population du globe, et de tous les coins des Indes, de la Chine, du Siam et de la Birmanie, les fidèles affluent ici, déposant leurs offrandes de fleurs. C'est là, devant ces corolles de lis, de jasmins, de champaks, cet amoncellement de neige vivante et odorante, qu'on sent se dissoudre son irritation et qu'on se réconcilie avec le temple. On se rappelle cette phrase du *Mahawanso* : « Le roi fit construire une demeure religieuse, ceinte de tous côtés de multiples tentures, couverte d'une étoffe d'or excessivement précieuse. Et, à cause des fleurs parfumées qu'on présentait aux autels, la splendeur de ce lieu était celle d'un grand bouquet. » On oublie les fresques grossières, ces représentations enfantines de l'enfer bouddhique qui courent autour du sanctuaire, les sculptures grimaçantes qui cherchent à agripper, en pleines contorsions, les démons et les monstres de l'époque primitive. On oublie les annexes modernes du sanctuaire, et cette hideuse carcasse de béton gris, à trois étages, qui sera, dit-on, le nouveau temple. Sans résistance, on s'abandonne à la douceur de ces parfums qui, du fond des âges, s'exhalent toujours d'une jonchée de fleurs.

A gauche de l'entrée se voit encore le palais des anciens rois. C'est là, dans cette salle d'audience aux bizarres piliers de bois découpé, qu'ils reçurent, au temps de François Ier, les premiers navigateurs portugais. C'est là qu'à l'époque de Louis XIV ils accueillirent les messagers envoyés par les Hollandais de la côte. C'est là que le dernier d'entre eux fut déposé par les Anglais en 1815. On y a installé le tribunal. Sous la charpente de style hindou-chinois, nous avons vu un magistrat britannique rendre la justice en robe rouge, rabat de dentelle et perruque blanche à marteaux. Spectacle piquant, certes, mais moins anachronique qu'on pourrait le croire : avec son costume du temps des Stuarts, ne fait-il pas songer à quelque légat du XVIIe siècle solennellement reçu à la cour cinghalaise ?

Le soir, dans le jardin de l'hôtel, se prolonge la vision archaïque. On nous annonce, en effet, les danseurs Kandyens. Ce sont eux qui évoluent, au cours de la fameuse procession de Pérahéra, entre les joueurs de tam-tam et les éléphants sacrés.

Ils détiennent la tradition et leurs pères ont dû danser de la même façon devant les envoyés portugais. Je les imagine, sous la pleine lune d'été, au milieu des brasiers de coprah, à côté des énormes bêtes caparaçonnées de brocart rouge et or, comme dans une toile épique d'Albert Besnard. Mais ici l'atmosphère manque. Un maître d'hôtel en habit fait disposer deux rangées de sièges au bord de la véranda, la salle à manger se vide, le flot des touristes américains et des fonctionnaires du *Civil Service* vient s'immobiliser sur les chaises cannées, les plastrons blancs des smokings se bombent sous la rampe électrique. Cela sent l'attraction, les numéros d'après dîner. Attention cependant! les voici qui s'avancent, face à nous, à travers les pelouses.

Encadrés par les joueurs de tam-tam, ils s'approchent sur une ligne, les jambes écartées tendant leurs tabliers de soie, les poings aux hanches, le buste nu, cuirassé de colliers et de plaques ciselées, les bras cerclés d'argent. Leur tête est coiffée d'une sorte de chapeau chinois à sonnettes et pendeloques. Trois pas en avant, trois pas en arrière, la danse commence. Sous la carapace d'acier, le torse et les bras s'agitent, mais les genoux restent ployés, les cuisses arquées solidement. Ils se déplacent tout d'une pièce, et cette marche a quelque chose de véhément et d'automatique. Rien de tendre, de souple, rien de voluptueux, mais au contraire une impression de lourdeur martiale, de pesanteur sacrée. Le battement sourd du tam-tam scande un air nasillard qui rappelle la musique arabe et semble un bien grêle accompagnement. Mais peu à peu ces pas, ces gestes, ces poses se succèdent plus rapidement, ces répétitions s'accélèrent, cette monotonie devient frénétique, un rythme haché et haletant l'emporte dans un tourbillon, et la danse hagarde s'achève en un appel du pied, en un défi, en un éclat.

LE BAIN DES ÉLÉPHANTS

Le troisième jour, hélas! se lève dans la grisaille. Bientôt de gros nuages ballonnés de pluie crèvent sur la montagne. C'est ce qu'on appelle la « saison sèche ». Que serait-ce donc, si nous étions venus au temps de la mousson d'été? En attendant, que faire? faut-il partir, exécuter point par point, quel

que soit le temps, le programme prévu ? Une fois descendus dans la jungle, nous n'aurons plus d'autre ressource que de nous y enfoncer, sans regarder en arrière. Là-bas pas de téléphone, pas d'hôtel, pas même de villages. Des « rest-houses » isolés au cœur de la forêt vierge. Les télégrammes venus des districts du nord annoncent des inondations, des routes coupées, des ponts enlevés par les fleuves. Dans ce pays marécageux s'étendent les immenses réservoirs aménagés jadis par les rois cinghalais pour distribuer l'eau des rizières, et il suffit, pour les faire déborder, d'un brutal orage tropical. Moments d'incertitude et de tergiversation...

Allons toujours au gué de Katugastota. C'est là qu'à trois heures, chaque après-midi, se baignent les éléphants domestiques. Entre des bois de bambous le fleuve limoneux roule ses flots épais. Sur le chemin glissant qui descend à la berge, leurs larges pieds évasés dans la boue, les formidables bêtes arrivent avec une majesté résignée. Stimulées par le harpon, elles entrent lourdement dans l'eau jaunâtre qui se ride et clapote, se couchent sur le flanc, tels de gros enfants endormis et de la trompe qui émerge comme un périscope, jouent avec leur cornac. Comme elles sont placides et débonnaires ! Le monstre, terreur de la jungle, son bain pris et les touristes satisfaits, rentre sagement au village et passe à travers une double haie de parapluies.

Comme l'averse fait pourtant mine de cesser, nous remontons dans l'auto et nous enfilons, à mi-côte, cette corniche boisée, coupée d'échappées sur le lac et les ravins, que les Anglais ont appelée *Lady Horton's Walk*. Admirable promenade ! la forêt vierge secoue ses écharpes de brume. Dans les profondeurs abruptes, les fourrés scintillent de gouttelettes, les fougères arborescentes se parent d'un réseau de perles, toutes les feuilles lustrées, vernies, reluisent sous la pâle lumière que tamise le ciel laiteux. Ce ne sont que reflets, musique et parfums. Les fleurs lavées par la pluie éclatent sur le sable rouge, les oiseaux chantent, les insectes bourdonnent et, dans les futaies, les petits singes gris reprennent à l'envi leur haute voltige. Une fumeuse humidité s'élève des bois. Comme dit Chevrillon, le monde végétal infuse. Tout fermente. Dans le mystère de ces sous-bois argentés, parmi ces monceaux croulants de mousses, de feuillages et de palmes,

chauffe l'étuve de la nature. On sent que la vie jaillit de ce terreau mort, que par toutes les racines, toutes les lianes de la forêt, la sève inépuisable monte à flots jusqu'au cœur des grands arbres. On perçoit le battement de la circulation cosmique. Paradis maléfiques? incantation? magie? délires? Non pas (c'est rapetisser à un conte pour enfants la féerie cinghalaise), mais création continue, poussée universelle, élan vital, divinité partout éparse et partout présente, éternel Devenir. Le sorcier ici est Dieu.

LES TEMPLES SOUTERRAINS

A la suite de cette éclaircie, nous décidons de partir le lendemain, — quatrième jour, — dès l'aube. Direction : droit au nord, le rocher de Sigiri. Première étape : les temples souterrains de Damboulla. Après avoir quitté la région côtière des palmeraies, nous sortons maintenant de la zone centrale des plantations de thé et de caoutchouc et nous entrons dans la jungle. Nous descendons aussi des montagnes dans la plaine et le marais.

De Kandy à Damboulla (c'est bien là notre chance), le voyage s'accomplit de nouveau sous la pluie. Une pluie tiède et giclante qui tambourine sur les feuillages vernissés et rebondit avec un claquement sec sur la capote de l'auto. Il fait d'ailleurs chaud. Vingt-cinq degrés le matin. L'averse ne rafraichit pas l'atmosphère. Elle avive seulement les tons, exaspère les parfums, et la forêt nous enveloppe de brumes odorantes.

Le spectacle change. Jusqu'à présent, nous faisions du tourisme. Kandy ressemble un peu à une ville d'eaux et la couleur locale n'y va point sans quelque apprêt. Si pittoresques que soient les spectacles de la baignade des éléphants et des danses kandyennes, on ne peut toujours se défendre, en les contemplant, de l'impression que laisse une bonne mise en scène. Mais sur cette route de Kandy à Damboulla, le pays se révèle dans ses aspects plus primitifs, plus authentiques. On prend directement contact avec la nature et les naturels. Les villages se font plus rares, les tuiles laissent la place aux toits de roseaux, la case de terre succède à la cabane de planches, les indigènes abandonnent le jupon rayé pour le pagne collant et la route, vide d'autos, n'est plus guère hantée que par de

gros troupeaux de buffles paissant à la lisière des bois. Çà et là un paysan qu'abrite le large éventail d'une feuille de talipot. De chaque côté règnent des fourrés épais, inextricables. Les dernières plantations disparaissent derrière nous. C'est le royaume des fougères et des lianes. Partout des arcs et des ponts de feuillage. Basse, serrée, impénétrable, la jungle s'avance comme une mer ; elle semble déferler, glisser, couler le long de la route, vers la plaine où, débarrassée des rocs, elle pourra enfin s'étaler à son aise.

Le terrain s'abaisse en effet. Nous arrivons à Damboulla vers midi. Au sein d'une clairière surgit un vaste massif de gneiss sombre, creusé comme une falaise, au bord de l'océan. C'est là que s'abritent, dans des cavernes millénaires, les premiers sanctuaires du bouddhisme à Ceylan. Ni Loti, ni André Chevrillon, ni Francis de Croisset n'ont décrit ces temples souterrains. Un sentier rapide, coupé de grandes dalles granitiques, gravit la colline et, finissant en escalier, conduit jusqu'au pied du fameux rocher. Il y a là une sorte de terrasse rectangulaire qui surplombe la jungle et d'où l'on découvre, à travers le défilé des nuées pluvieuses, découpant sa crête en plein ciel, la citadelle de Sigiri. De l'autre côté, serrée, presque aplatie contre la paroi rocheuse, se développe une série de portiques et de chapelles, d'une époque récente et d'un goût médiocre. Avec ses gentils toits de tuiles, ses avancées baroques de pierre blanche qui rappellent le style jésuite (sans doute un souvenir d'une église hollandaise de la côte), ce promenoir a l'air d'un préau de couvent flamand, et l'on ne peut s'interdire de déplorer ces édicules postiches plaqués contre l'ouverture naturelle des temples. Rien de la grandeur austère des *spéos* égyptiens.

Entrons dans le premier. Dès que nous avons franchi la porte, flanquée des deux *dvarpals* traditionnels, figures de divinités gardiennes que surmonte le cobra à sept têtes, nous butons, dans l'ombre mal éclairée par nos torches, contre une forme de pierre qui barre le passage et remplit toute la grotte. C'est un Bouddha couché, taillé, comme les colosses d'Abou-simbel en Nubie, dans le flanc du roc. Il est là, étalé sur une quinzaine de mètres, dormant du sommeil éternel du nirvanâ; il s'appuie sur le coude droit, la main au menton, et sous la plante monstrueuse de ses pieds fleurit un lotus gravé. Mais

quelle est donc cette image de bois debout près de sa tête? C'est le dieu Vichnou qui n'entend pas quitter la place. Curieux mélange de l'ancienne et de la nouvelle religion. Le brahmanisme survit à la prédication bouddhique ; il garde même la priorité, et c'est à Vichnou qu'est dédié ce premier temple, c'est devant lui qu'a lieu, aujourd'hui encore, l'épreuve que nous appelions au moyen âge le jugement de Dieu et qui oblige l'accusé à prêter serment en trempant la main dans l'eau bouillante. Ce sanctuaire fut consacré à la double gloire de Vichnou et de Bouddha par le sage roi Valagam-Bahou qui vivait à Anouradjapoura un siècle avant Jésus-Christ. Les vieilles chroniques cinghalaises racontent que, chassé de sa capitale par une invasion de Malabars, il vint se réfugier dans les grottes de Damboulla et qu'il y vécut longtemps, ignoré et tranquille, jusqu'au moment où il reprit l'offensive, reconquit son trône et transforma en sanctuaire son ancienne retraite.

Beaucoup plus vaste, le second temple (il y en a cinq, mais nous ne visiterons que les deux principaux) s'arrondit, comme un cirque couvert, au cœur de la montagne. On n'a pas, en y pénétrant, cette sensation de gêne et d'oppression que donne le précédent avec son gisant qui obstrue l'entrée, mais au contraire on éprouve l'illusion flatteuse d'être admis dans une grande salle d'audience, où tient séance un cénacle de dieux. On a du recul et de l'air et comme le champ libre devant soi. Les images de la vie remplacent celles du sommeil et du néant, car tout autour de la caverne cinquante statues de Bouddha sont rangées comme en un conciliabule solennel, les unes debout, le bras levé dans l'attitude de la prédication, les autres assises, jambes croisées, dans celle du repos, de la méditation ou de la confidence. Une eau sacrée filtre de la voûte et tombe au centre d'un bassin creusé dans le pavé rocheux, goutte à goutte. Elle a, paraît-il, la même vertu purifiante que celle du Gange. Rien n'est plus impressionnant que ce conclave de statues qui, depuis des siècles, poursuivent, autour d'une *dagoba* souterraine, leurs mystérieux entretiens. Elles sont là, posées côte à côte, vaguement lumineuses sous leur patine d'or, et le grand Bouddha qui trône au plafond dans un nimbe polychrome semble, à la clarté des torches, la projection fantômatique de leur silhouette agrandie.

Les fresques de la voûte et des murs évoquent l'histoire du

bouddhisme dans l'Ile, ici le débarquement du premier roi Wijeya, plus loin la prédication du missionnaire Mahinda sur la colline de Mihintalé, ailleurs l'arrivée de l'arbre sacré, le *bô*, à Anouradjapoura, là enfin le combat singulier qui eut lieu en l'an 164 avant Jésus-Christ, entre le roi Doutougemounou et l'usurpateur hindou Elala, prince de Mysore, en présence de leurs troupes respectives, sous les murs de la capitale. Peintures d'une gaucherie archaïque et d'une exécution maladroite, sans proportions ni perspective, où l'on voit des poissons plus gros que des bateaux, des moines plus hauts que des *dagobas*, mais touchantes par leur naïveté même et qui déroulent sous nos yeux les gestes de la plus ancienne histoire. Ici se perpétue la tradition sans heurt ni rupture. Dans ces décors d'une sincérité primitive et barbare, dans ces caves naturelles à peine entamées par le ciseau (alors que la précision et la rhétorique des sculpteurs triomphaient dans les temples souterrains de l'Inde), les prêtres de Bouddha célèbrent encore aujourd'hui les mêmes rites qu'il y a deux mille ans.

Seulement, pourquoi faut-il qu'ils harcèlent le voyageur de leur mendicité indiscrète? A la porte de chaque temple, la visite terminée, ils nous offrent un registre sur lequel ils nous prient d'inscrire le montant de nos oboles. Cinq temples, cinq donations. On pourrait peut-être concevoir une contribution fixe et globale. Mais ce n'est pas fini. Derrière eux, une quinzaine de gentils garçons, guides, fils de guides, frères de guides, amis de guides, nous tendent la main en nous coulant des regards câlins, et l'on ne sait vraiment comment s'en débarrasser. Le peuple cinghalais n'est pas quémandeur en général, et l'on oublie ici cet obsédant cri de *backschich* qui retentit dans tout l'Orient musulman. Mais l'atmosphère qui entoure un temple semble créer un climat particulier. Les sollicitations y pleuvent aussi serrées que les pluies d'orage. Qu'il soit chrétien, juif, arabe ou bouddhique, un sanctuaire rassemble invariablement toutes les formes de mendicité.

LE ROC DU LION

Nous sommes arrivés, vers trois heures de l'après-midi, au rocher de Sigiri, — le « Roc du lion ». — On abandonne la route principale et on fait un crochet, à l'est, dans la jungle,

pour atteindre la clairière où se dresse ce stupéfiant bloc de granit.

Il a l'air d'une bête de pierre, d'un lion tendu sur ses pattes dans une attitude de défi. Il a trois cents mètres de haut et ses flancs abrupts sortent de la brousse, au-dessus d'un lac sombre, tout mouillés par l'orage et comme palpitants de sueur et de colère. Sa tête portait, il y a quinze cents ans, telle une sinistre couronne, un palais inabordable et réprouvé. La guerre, le temps, la jungle l'ont emporté d'assaut, et de l'antique citadelle il ne reste plus que des murs abattus. C'était le royaume d'un parricide. En l'an 478 après Jésus-Christ, nous dit le *Mahawanso*, le prince Kaasyapa détrôna son père, l'enterra vivant, et pour échapper à la vengeance de son cadet, se réfugia sur ce rocher. Il y construisit son nid d'aigle, y vécut dix-huit ans dans le remords et la pénitence, jusqu'au moment où il se résigna à en descendre pour affronter la bataille qui le perdit.

Regardez de près cette montagne. Elle est forée comme une fourmilière. Le roi qui s'exila là-haut, avec ses femmes, sa cour, sa garde et ses esclaves, s'est emparé d'elle et l'a découpée à sa guise, modelée et comme repétrie, pour la rendre inexpugnable. Rien ne lui résista, ni la forêt, ni le granit. Aux pieds du rocher, voyez ce bloc prodigieux, scié en deux et divisé comme un gâteau. Sur l'une des tranches, à fleur de pierre, il a creusé sa piscine, sur l'autre, rabattue à côté, il a installé sa salle d'audience ou de justice. De tels travaux dépassent l'imagination. Hercule n'est qu'un enfant auprès de ce roi cinghalais. Les Pharaons eux-mêmes n'ont rien fait de plus grand.

Une rampe vertigineuse s'élance au flanc du roc, l'enlace comme un python, coupe ici une gouttière, frôle ailleurs une citerne ou un poste de guet et, de plate-forme en plate-forme, de niche en niche, poursuit sa route au bord de l'abîme jusqu'à la forteresse aérienne. Nous en avons gravi les premières pentes. Elles s'amorcent par un chemin de ronde, collé contre la paroi et séparé de l'à-pic par une muraille qui surplombe le gouffre. A l'intérieur, cette muraille conserve même encore un revêtement de stuc verni d'une finesse d'albâtre, d'une tendre couleur d'ivoire, vestige étonnant d'un art à jamais disparu. On se sent, pour l'instant, protégé du vertige et

presque rassuré. De place en place apparaissent sur la pierre des fresques à demi effacées, d'étranges visages de femmes, de douces fleurs qui éveillent, en cette atmosphère de haine et de mort, un souvenir humain, une note presque émouvante. Et puis, peu à peu, le chemin hésite, trébuche et s'arrête, le mur s'éboule, la galerie se coupe, et l'on ne peut plus continuer sa route que sur des passerelles de bambou, des ponts volants de fer jetés au-dessus du vide.

Alors s'empare du cœur un étrange sentiment, celui que la bataille millénaire recommence et que la citadelle se défend. En cohortes noires et sinistres les nuages arrivent, pressés, du fond de l'horizon. Le vent souffle en tempête et sonne la charge. La jungle prépare son assaut. Péniblement nous débouchons sur la première plate-forme, en face de la porte royale. Le chemin de ronde s'arrête, ou plutôt cède la place à un escalier, et cet escalier, à son tour monte à pic, d'un jet, jusqu'au plateau balayé par la bourrasque. Il passe entre les pattes du lion taillées à même la pierre, mais auxquelles une maçonnerie de géants, comme au Sphinx de Ghizeh, a rajouté des griffes; il se transforme en une échelle de fer et bondit. de crevasse en crevasse, vers le sommet. Sans lui, comment atteindrait-on, par ces coups de vent, le palais maudit du roi Kaasyapa ?

Là-haut, on embrasse l'immense champ de bataille. De tous les côtés à la fois la jungle accourt et déferle en longues vagues moutonnantes. A l'abri des lourdes nuées, des brouillards qui s'enroulent à son front, elle progresse, gagne du terrain, s'insinue, encercle le roc. Restons un instant ici, entre ces forces hostiles. Qui finira par l'emporter, de la montagne ou de la forêt ? La ville jadis construite au pied du rocher depuis longtemps a disparu. Disparu depuis longtemps le palais bâti sur la cime. Il ne reste debout que le roc aux flancs tailladés, le vieux lion de pierre dont est tombée la couronne.

Gagnons toutefois le « rest-house », avant que le soir n'arrive. Mais, la main agrippée aux rampes de fer, comment ne pas s'emplir les yeux du panorama pathétique? A l'horizon les armées de la jungle descendent des montagnes de Kandy. Çà et là, à travers la plaine, de vastes trouées pâles, des lacs voilés de brume, jetés dans les clairières comme des boucliers

d'argent. Ce sont les bassins gigantesques creusés par les rois d'autrefois, ces réservoirs qui retenaient l'eau des irrigations indispensables aux rizières. Là-bas, en effet, dans les lointains envahis par la jungle, dorment depuis des siècles les ruines des cités mortes, Anouradjapoura, l'aînée, celle qui existait déjà avant le Christ, Pollonaroua, la cadette, contemporaine de Charlemagne et de saint Louis. Sans qu'il s'en aperçoive, elles ont un jour disparu du globe. A quelle époque? Comment? Qui le dira? Sans doute furent-elles anéanties sous le choc des invasions hindoues. L'ennemi, croit-on, coupa les canaux, les artères du pays, et c'est ainsi que tout un peuple fut livré à la famine, aux fièvres, à la peste, à la mort.

La nuit tombe tout d'un coup. Pressons le pas à travers ces éboulis. Sur la table du « rest-house » solitaire, allongé à la lisière même de la jungle, un boy apporte une lampe fumeuse. Des mangoustes familières viennent bientôt fourrer leur nez pointu dans les coins de ma valise. Un petit singe à la frimousse noire et ridée, aux yeux rouges, au poil rêche et gris, sautille sur la balustrade de la véranda. On entend mille cris d'oiseaux, mille bruits légers. Les grenouilles coassent au bord des marais; les grillons, par milliers, leur répondent dans l'herbe. Le concert de la jungle commence: c'est le moment de se mettre à table. Menu d'ailleurs excellent: poisson du lac, chevreuil, coq de jungle, omelette au rhum. Ne faut-il pas se restaurer solidement, s'armer pour affronter les fantômes du « roc maudit », et les mystères de la « nuit hantée »?

LA MONTAGNE SACRÉE

Eh bien! non, la forêt fut réduite au silence. L'orage s'est chargé de museler la faune. Un déluge a écrasé la jungle et, flagellées par les lanières de l'averse, les bêtes se sont tapies au fond des fourrés, se sont tues. Pas un cri, pas un craquement de branche. Le matin du cinquième jour risque, dans une lumière blafarde, un regard hésitant. Tout ruisselle, baigné d'humidité gluante et chaude. L'atmosphère moite d'une serre. Autour de nous, les rivières débordent, entrainent leur limon sur les bas-côtés de la route. Les étangs et les rizières s'enflent, menacent de tout submerger. Allons-nous poursuivre

notre expédition à travers les marécages de l'est, jusqu'à Pollonaroua, situé dans un cul-de-sac, au delà du lac Minery? La route contourne et longe l'immense réservoir. Nul doute qu'à l'aller nous puissions passer sans encombre. Mais le lendemain, au retour? Si la pluie persiste, les eaux du bassin vont monter. Dès lors, nous serons irrémédiablement coupés, séparés de tout, isolés au cœur de la jungle inondée. Pour combien de temps?... Or le moindre retard dans notre horaire nous expose à manquer le départ du bateau... Décidément, la prudence l'emporte sur la curiosité et l'esprit d'aventure, et, arrivés au carrefour de Habarana, comme l'averse redouble, nous ordonnons au chauffeur de faire face à l'ouest, de gagner Anouradjapoura et sa sainte colline de Mihintalé.

Tant pis! nous ne verrons pas l'étang fiévreux de Pollonaroua où les crocodiles, pareils à des troncs d'arbres, flottent parmi les lotus et les lis, guettant pélicans et flamants roses; nous n'admirerons pas le *Vatadagé*, le noble temple circulaire aux quatre escaliers convergents montant vers les Bouddhas pensifs, ni le *Jetawanarama*, le puissant hall au portail flanqué de piliers semblables à des bambous, ni le *Sat Mahal Pasada*, cet étrange belvédère qui rappelle la pyramide à degrés de Saqqara. Non, nous n'avons plus qu'une idée, une idée fixe: avancer, avancer, gagner du temps et du terrain, sortir de ce bourbier qui menace de nous enlizer, loin de tout secours et de toute habitation. La jungle fume. L'auto fait gicler des nappes jaunâtres. Parfois la trombe est si violente, si épaisse, qu'on ne distingue plus le chemin. On dirait qu'elle abaisse un rideau devant le demi-jour livide. Nous sommes obligés de nous arrêter, sous peine de déraper dans le marécage. Pas un être humain. De place en place, un buffle perdu qui patauge dans les roseaux et les nénuphars, un singe, un daim qui, cherchant pour s'abriter les coulisses d'un fromager, traversent d'un bond la route. A certains endroits, celle-ci disparaît sous l'eau qui monte jusqu'aux essieux... Enfin, loué soit le seigneur Bouddha, au bout de trois heures d'un voyage incertain, elle sort du marais, s'affermit, s'élève peu à peu, sur une chaussée pierreuse, vers Mihintalé.

Comme nous approchons de la montagne sacrée, s'accomplit le miracle. Les nuages se disloquent, le ciel s'éclaire et la pluie cesse. En vagues diffuses une sourde lumière s'épanche

sur les bois. Comment ne pas évoquer, dans cette atmosphère de brume, de rêve et de poésie, la légende du pieux Mahinda? Il y avait une fois, il y a deux mille trois cents ans, un bon roi cinghalais qui s'appelait Tissa. Un jour qu'il était à la chasse, aux environs d'Anouradjapoura, sa capitale, il s'enfonça, à la poursuite d'un cerf, dans les fourrés de Mihintalé, et là, il se trouva soudain face à face avec un étranger, Mahinda, un saint homme qui, venu des Indes par la voie des airs, était descendu sur la cime de la montagne. Celui-ci lui raconta la vie de son maître Bouddha, lui exposa sa doctrine, et bientôt le roi, touché jusqu'aux larmes, « reçut la lumière de la foi ». Puis il regagna son palais et, nous dit le *Mahawanso*, il amena à la nouvelle religion « quarante mille partisans ». Mais ce n'est pas tout. Quelque temps après débarqua dans l'île la sœur de l'apôtre Mahinda, la douce princesse Sanghamita. Elle apportait de l'Inde une branche de l'arbre sacré, le *bô*, sous lequel Bouddha atteignit le stade de la perfection suprême et elle la remit solennellement au roi Tissa qui la replanta dans sa capitale. « Elle fleurira, dit-il, et verdira jusqu'à la fin du monde. » Prophétie qui se réalise, puisque la bouture sacrée a donné un grand arbre qui, depuis vingt-trois siècles, résiste aux assauts de l'âge. C'est un ficus à tronc blanc et lisse, dont la feuille ressemble à celle du peuplier d'Europe. Des millions de pèlerins, accourus de tous les points de l'Asie, sont venus à Anouradjapoura s'agenouiller sous son ombrage. Tous les temples bouddhiques lui ont emprunté des rejets et aujourd'hui encore ses feuilles sont pieusement conservées par les visiteurs qui les révèrent comme des reliques. Plus vieux que l'arbre de la Vierge de Matarieh, que les séquoias de Californie et les cèdres du Liban, le *bô* de Ceylan passe pour le plus ancien arbre du monde. Voilà dans quelle atmosphère il faut se replacer, lorsqu'on se met à monter les 1 800 degrés de pierre qui gravissent la montagne sainte.

Oh! rien d'épuisant, rien de comparable à l'échelle rocheuse du Sinaï. Non pas un abrupt raidillon, piquant droit vers le sommet, comme au rocher de Sigiri, mais une rampe lente et paisible sous la verte nuit des feuilles, procédant par quatre paliers qui sont autant de reposantes clairières. A droite, à gauche, devant, partout, de hauts piliers de granit, alignés, debout, étranges monolithes, dressés dans la brousse, qui sou-

tenaient jadis les édifices écroulés. Songez que toute une ville s'échelonnait jadis sur ces pentes solitaires. Il y avait là des couvents qui abritaient des milliers de moines, et on imagine ainsi la vie des congrégations perdues dans les hautes vallées du Thibet. Mais ici la forêt étend partout son frémissement et ses reflets. Elle enlace le granit et les ruines, les enveloppe de ses guirlandes et de ses lianes, les drape de ses mousses et de ses lierres, si bien qu'on n'arrive plus à distinguer l'ossature des rochers et les vestiges des monastères. Étreinte prodigieuse d'ailleurs que cette mêlée de la nature et de l'homme! On retrouve ici les impressions de Sigiri. Derrière ces crêtes, d'autres crêtes. Sur ces collines, d'autres collines. La montagne semble se soulever, se boursoufler de protubérances verdoyantes. Le cirque est couronné de coupoles. Ces éminences régulières sont les antiques *dagobas*, ces reliquaires géants, construits par les rois d'Anouradjapoura, dont la maçonnerie est aujourd'hui tapissée de gazon et de mouvants feuillages. Ici encore l'homme apparaît et dresse fièrement sa silhouette héroïque. Il sait sans doute, quand il veut, s'absorber, se fondre dans cette grande nature asiatique où l'attend l'oubli, le divin néant; mais que de fois aussi n'essaie-t-il pas de la dominer, de la vaincre, de la faire servir à ses fins, de l'enchaîner au char de l'épopée et de l'histoire? A Mihintalé naguère, comme à Sigiri, il a tenté de remodeler la nature, et maintenant la nature s'est dégagée de son étreinte, elle a repris ses droits et règne, seule et libre, sur les ruines de ses cités.

Nulle part ailleurs, sinon en Égypte, on ne sent aussi vivement les fluctuations de l'histoire, le rythme de la grandeur et de la décadence des Empires. Au flanc de la montagne est creusée une fontaine où plongent, sculptés à même le roc, les replis du serpent à sept têtes. La vasque en est si pleine que seule émerge de la surface liquide la capuche étalée du *naga* symbolique. Où va cette eau? elle se perd de ravin en ravin, parmi les mousses et les feuilles. Où allait-elle naguère? elle descendait, d'un flot discipliné, par des gouttières de granit, aux paliers successifs de la ville des pèlerinages, et elle s'en allait ainsi alimenter les citernes des monastères. Mais maintenant la jungle a dévoré les pierres. Les canaux sont brisés, les bassins pourfendus. Les ruines elles-mêmes sont ruinées.

Il n'y a plus là-haut, sur une petite place ronde plantée de cocotiers, qu'une aimable dagoba toute blanche. C'est la seule qui subsiste dans sa forme primitive. Elle est restaurée, entretenue, et les prêtres à la tête rasée, drapés de jaune clair, veillent sur son destin charmant. Comme elle est gracieuse, dans sa haute et paisible retraite! On dirait que la bataille entre la nature et l'homme consent à une trêve éphémère. Les arbres l'éventent de leurs chevelures, des ombres joueuses se poursuivent autour de sa coupole et l'on s'attend à voir le doux apôtre Mahinda descendre, le doigt levé, les marches de son escalier.

LES DAGOBAS

C'est une curieuse impression que celle de l'arrivée à Anouradjapoura. Une mer de verdure aux ondulations gazonneuses, piquetée de pilotis. Ce sont les mêmes piliers monolithes que nous avons rencontrés à Mihintalé. On songe à un raz-de-marée qui aurait balayé la ville, n'en laissant subsister que les soubassements cloués sur le roc. Ici et là, tels des récifs drapés d'algues, surgissent les *dagobas*. Il y en a sept, et leur ensemble rappelle un peu le défilé des pyramides de Ghizeh. Toutefois ces grands monuments coniques ne sont pas construits en pierres : ce sont des maçonneries de briques faites avec la terre rouge du pays. Aujourd'hui, sous leur revêtement de verdure, elles ont l'air de collines naturelles assiégées par la jungle.

Elles constituent le trait dominant de ce paysage. C'étaient jadis les reliquaires de Bouddha. Après sa mort, les cendres du saint prédicant avaient été recueillies dans des urnes, et les premières communautés placèrent les précieux vases dans des chambres secrètes au cœur des dagobas. Peu à peu, ces édifices s'agrandirent, s'embellirent, les souverains y attachèrent, comme les Pharaons aux pyramides de Memphis, leur nom et leur prestige. La plus célèbre *dagoba* est celle du *Ruanweli*, bâtie par ce roi Doutougemounou dont les exploits sont racontés sur les fresques de Damboulla, et le *Mahawanso* nous apprend, non sans fierté, que le monarque alla placer lui-même la relique dans la chambre intérieure, en gagnant le sommet par un escalier en spirale. Mais avant d'atteindre ce

couronnement, que de travaux, de peines, d'efforts! Pour préparer les fondations, il fallut creuser le sol jusqu'à cent coudées et déverser dans cette cavité des milliers de moellons que vinrent ensuite piétiner des éléphants chaussés de bottes de cuir! Puis des couches d'argile, de ciment et de grès furent superposées, à leur tour recouvertes de plaques de fer et d'airain, et c'est alors seulement que commença la maçonnerie. Comme elle dévorait des millions de briques et que le peuple appauvri, épuisé par la guerre, ne pouvait les fournir à temps, un miracle se produisit, et dans l'espace d'une seule nuit un dieu se décida à venir au secours des hommes, à fabriquer les briques lui-même...

Ici nous sommes aux confins de l'histoire et du mythe. Anouradjapoura existait déjà cinq siècles avant Jésus-Christ; certains de ses monuments étaient contemporains de Périclès; et Ptolémée la désignait sous le nom d'*Anurogrammum Regium*. Plus grande que Paris ou Londres, elle fut la Rome du bouddhisme, la capitale religieuse de l'antique Asie, et ses temples, ses monastères, ses palais s'étendaient à l'abri d'une enceinte carrée qui mesurait cent kilomètres de pourtour. A une époque où nos ancêtres gaulois vivaient dans des tanières au fond des forêts celtiques, il y avait là une civilisation exubérante, un peuple de marins qui trafiquait avec le Japon, l'Égypte et la Phénicie, et qui couvrait l'île de sanctuaires et de couvents. Au v[e] siècle de l'ère chrétienne, le voyageur chinois Fa-Hian nous décrit encore un temple auquel étaient atttachés trois mille prêtres. Un autre pèlerin du Céleste Empire, Hiouen-Thsang, qui visita la ville au vii[e] siècle, raconte qu'on avait bâti, près du palais royal, une immense cuisine collective où se préparaient les repas pour dix-huit mille religieux. Ne voit-on pas encore, allongées dans l'herbe et creusées comme des pirogues, de gigantesques mangeoires de pierre, sorte de crèches destinées à recevoir les rations de riz que le Roi réservait à l'avidité des moines?

« Les plus grandes rues, rapporte le *Mahawanso*, sont celle de la Lune, celle du Roi, la rue couverte de sable et une quatrième. Et dans la rue de la Lune, on trouve onze mille maisons. La distance de la porte principale à la porte du midi est de seize lieues. » Et de tout cela, que reste-t-il? Des assises cyclopéennes, des légions de piliers en déroute. Si les *dagobas*

ont résisté aux atteintes du temps, les maisons d'habitation, moins solides que les édifices sacrés, la plupart construites en argile et en bois, ont disparu sous les coups des invasions et des orages, sous l'étreinte de la forêt. Quel contraste entre la capitale orgueilleuse d'autrefois et le désert d'aujourd'hui! « Innombrables sont les temples et les palais d'Anouradjapoura; leurs coupoles et leurs pavillons d'or resplendissent au soleil. Dans les rues, c'est une multitude de soldats, armés d'arcs et de flèches. Des éléphants, des chevaux, des chariots, des milliers d'hommes vont et viennent. Il y a des jongleurs, des danseurs, des musiciens de divers pays dont les timbales et les instruments ont des ornements d'or. » Du fond de la vieille chronique se lève tout un passé grandiose et merveilleux. J'évoque l'arrivée des pèlerinages, le départ des armées, les fêtes religieuses et guerrières, et je me retourne vers ces champs de débris, ces prodigieux gisements de granit où ne se voient plus guère, par centaines, que des soubassements de palais, des corniches interrompues, des escaliers sculptés qui ne mènent nulle part.

Quelle mélancolique vision que tous ces seuils démolis, ces perrons fauchés! Au pied des marches s'arrondissent, comme des tapis de marbre, ces dalles en hémicycle que les indigènes appellent pierres de lune. Des frises concentriques y promènent de charmants cortèges d'animaux, des oies, des chevaux, des lions, des taureaux, des éléphants, et de chaque côté de l'escalier, des rampes tordues en robustes volutes se terminent au ras du sol par des monstres fabuleux ou de souriantes déesses. Les uns et les autres gardent encore l'entrée béante des palais détruits, pourris par les moussons, anéantis par les guerres. Mais ce qu'il y a de plus émouvant, en cette fin d'après-midi, ce sont ces grands Bouddhas moussus, rongés, accroupis dans l'herbe qui, dans la pénombre de la feuillée, veillent éternellement sur la ville ensevelie.

Près de la piscine qu'on nomme le bain des éléphants se dresse toutefois encore un monument intact. C'est un petit pavillon de pierre couvert d'une dalle plate monolithe que soutiennent une dizaine de piliers légers. Seul plafond qu'on ait retrouvé jusqu'à présent, il constitue, avec ses larges caissons rectangulaires, ses fermes moulures, un beau morceau d'architecture cinghalaise. D'autres sans doute dorment sous le

gazon, comme des tombes oubliées. Mais devant un tel chaos les services archéologiques sont impuissants. Par où commencer? Il faudrait des millions et des siècles!

Cependant la foi connaît moins d'obstacles que la science. Le lamentable abandon des édifices sacrés a fini par toucher la piété des fidèles et, grâce à des souscriptions organisées dans toute l'Asie, deux *dagobas* ont été défrichées, dégagées complètement de leur gaine de verdure. La plus petite, la *Thuparama*, construite en l'an 307 avant Jésus-Christ par le roi Tissa pour servir de reliquaire à une vertèbre de Bouddha, découpe sa cloche blanche sur une terrasse crénelée. Enveloppée par une triple rangée de piliers qui lui font une garde d'honneur, elle a retrouvé sa robe de stuc poli, son galbe lisse et virginal, ses *dvarpals* souriants, ses baguettes de bois odorant et ses cassolettes d'encens. L'autre, la géante, celle du *Ruanwelli*, n'a pas encore repris tout à fait son aspect primitif. Quarante mille pèlerins se sont rassemblés l'hiver dernier pour fêter l'achèvement de sa coupole ; mais il lui manque encore sa flèche centrale, et elle arrondit aujourd'hui sa monstrueuse calotte de briques comme un ballon trop lourd qui n'arrive pas à s'envoler. Tout en bas, la frise des éléphants qui ornait sa terrasse semble écartelée sous son accablante pesée ; mais les fidèles qui reviennent de l'enclos sacré du *bô* millénaire, s'arrêtent à ses pieds, apportant leurs fleurs, leurs fruits, leurs oriflammes, leurs bâtonnets d'encens, et mettent autour d'elle toute une vie mouvante, chantante et parfumée.

A TRAVERS LES PALMERAIES

Le lendemain, — sixième jour, — le soleil a repris possession du ciel. En quittant Anouradjapoura dans la matinée, nous traversons encore une partie de la jungle et nous longeons de nouveau des fourrés inondés, des étangs piqués de roseaux et de nénuphars. Mais à mesure que nous progressons vers l'ouest, vers la côte, la route se dessèche, s'éloignent les menaces d'embourbement. Avec le beau temps, la vie sort des bois. Les singes sautent de branches en branches; de gros oiseaux rouges, bleus, verts, s'envolent devant nous; un cerf traverse tranquillement la chaussée et du fond des huttes fusent vers l'auto les enfants rieurs. La nature semble fêter le

retour du soleil et sur tous les buissons elle a épinglé des lis de cire écarlate, des orchidées de velours brun ou violet, d'étranges fleurs de chair humide et douce.

A partir de Puttalam, — naguère le centre des plongeurs de perles, — nous avons suivi la mer ou la lagune jusqu'à Chilaw, gros village de pêcheurs où nous nous sommes arrêtés pour le déjeuner. Le « rest-house » n'est séparé de la côte que par le bourrelet d'une dune étroite et j'ai pu assister, de loin, au retour des pêcheurs. Toutes les pirogues filaient comme le vent vers la plage, à une allure de régates, et la marée débarquée, des indigènes l'entassaient dans des couffins suspendus, comme les plateaux d'une balance, à un fléau placé sur leurs épaules. Nous en avons bénéficié : le lunch se compose de trois sortes de poissons et d'énormes crevettes, arrosées de ce lait de coco dont nous apprécions la liqueur opaline et sucrée.

Une fois dépassé Chilaw, la route entre dans les palmeraies qu'elle ne quittera plus jusqu'à Colombo. Partout les fûts élancés de cocotiers et leurs panaches frissonnants. C'est la providence du pays. Le Cinghalais leur demande sa nourriture, sa boisson, ses matériaux de construction, la fibrine qui fait ses cordages et ses vêtements. Il en tire la végétaline et le coprah. Par centaines, les chariots à zébus s'en vont vers Colombo, chargés des grosses noix qui, de chaque côté de la route, jonchent le sol. Magnifiques spectacles que ces palmeraies! On ne se lasse pas de les admirer. Lorsqu'on traverse leurs élégantes colonnades, dont les chapiteaux se mettent à vivre, à bruire, à frémir à l'appel du vent de mer, jetant les mouvantes ombres de leurs aigrettes sur l'écume ensoleillée, elles apparaissent comme le trait le plus typique du paysage cinghalais. On a de la peine à l'imaginer sans elles, et ces beaux arbres semblent l'élément fondamental d'un paysage éternel. Pourtant, qu'on se détrompe! Cette multiplication des cocotiers n'est pas l'œuvre de la nature, mais celle de la colonisation. Ce sont les Hollandais qui, dès leur arrivée dans l'île, refoulèrent la jungle de la côte et concédèrent gratuitement des terres à tous ceux qui voudraient y développer des plantations.

Nous arrivons d'ailleurs chez eux, je veux dire dans la zone de leurs premiers établissements. Voici Negombo, son vieux fort de briques sur ses glacis verts, sa tour à horloge, son

porche à moulures et son canal sous les palmes, encombré de lourds bateaux plats. Ne se croirait-on pas dans quelque paisible bourgade du Brabant ou du Limbourg? Mais cette illusion ne dure qu'un instant. D'autres en effet lui succèdent, sous ce banyan géant qui drape ses retombées comme des coulisses de théâtre, autour d'un sorcier hindou. Notre homme accroupi donne une séance récréative. D'un noyau de mangue, rapidement recouvert de sable, à grand renfort de formules volubiles et de passes tournoyantes, ne fait-il pas jaillir, en moins de cinq minutes, un jeune arbuste aux feuilles fraîches et lisses? Les enfants s'attroupent. Est-ce pour lui? est-ce pour nous? Plus que son panier de cobras, mon kodak pique leur curiosité. Ils arrivent de tous côtés, profilant leurs groupes charmants sur la courbe moirée du port, la frise des cocoteraies et les voiles rouges des barcasses; tous veulent figurer sur mon cliché, avec leurs colliers de verroterie, leurs bracelets d'argent, leurs cotonnades écossaises; jusqu'à un tout petit qui accourt tout nu et bombant son gros ventre, uniquement vêtu d'une ficelle et d'une médaille. (Il est à noter que le bouddhisme a disparu de la côte et que ces populations de l'ouest sont catholiques.)

POINTE DE GALLE

Le septième jour fut, comme dans la Genèse, le jour de repos. Après avoir parcouru le centre et le nord de l'île, nous faisons relâche et nous profitons de cette courte trêve pour prendre contact avec les Français du pays. Ils ne sont pas nombreux. A Colombo, sur deux cent cinquante mille habitants, il y en a quatorze. La qualité d'ailleurs y tient lieu de quantité. Grâce à l'un d'eux, aimable gentilhomme breton qui nous documente et nous reçoit avec beaucoup d'empressement, nous décidons de repartir le lendemain pour le sud et de visiter toute la côte jusqu'à Pointe de Galle.

Pointe de Galle! sans doute le plus vieil entrepôt du monde. Les marins égyptiens, les Grecs et les Romains s'y approvisionnaient des denrées de l'Asie. C'est là qu'au prix de mille aventures et d'une navigation de trois ans, les Phéniciens venaient chercher l'ivoire et l'argent, les paons et les singes, surtout l'or et les pierres précieuses que d'autres vaisseaux y

apportaient de la fabuleuse Ophir. Pointe de Galle, trait d'union dès la plus haute antiquité entre l'Orient et l'Occident, lieu de rencontre entre les jonques de la Chine et les galères de Tyr. Après les Romains, les Arabes; après les Arabes, les Portugais et les Hollandais poussèrent jusque-là leurs comptoirs. De quels prestiges légendaires ne s'entourait point, dans mon imagination, l'antique escale?

On l'atteint en quatre heures d'auto. Quelle route, ou plutôt quelle rue, quelle avenue merveilleuse! Car les habitations se succèdent sans interruption... En bordure de mer, une nef continue de cocotiers, avec des chatoiements de soleil dans les palmes et l'ondulation argentée des vagues sur le rivage. Pendant des lieues, ce ne sont que des palmeraies et des chaumières sous les palmes. Çà et là, des arbres gigantesques comme ce banyan de Kalutara, à mi-chemin, qui rappelle par sa taille les plus hauts séquoias de Californie et permet à l'auto de passer entre ses racines. Partout ce demi-jour vert, cette lueur d'émeraude assourdie où s'entrecroisent de fugitifs scintillements et qui se mêle doucement à la lumière bleue qui vient de la côte. La route est droite, mais à chaque instant change le spectacle. Ici, sur la plage apparue par une échappée de feuillage, la chaîne des pêcheurs tire, dans un rebroussement d'écume, les cordages interminables des filets remplis de poissons; là, au seuil des paillotes, les femmes accroupies tordent pour en faire des cordes la fibre de cocotier; plus loin, c'est le marché local aux monstrueux régimes de bananes, aux couffins frétillant de marée, aux aubergines pourpres et aux papayes blondes; ou encore, c'est la petite école en plein air, avec ses enfants frisés que range en cercle autour d'elle une maîtresse drapée comme une Romaine. A deux reprises, l'auto ralentit pour laisser passer doucement, d'un bord de la route à l'autre, un énorme lézard, bête étrange, moitié mangouste et moitié caïman, et qui est bienvenue des indigènes, parce qu'elle détruit les cobras.

Soudain les coulisses de la forêt s'écartent et, dans le fond du tableau, apparaît une avancée grise : Pointe de Galle. C'est maintenant une ville morte, couchée silencieuse entre ses remparts, morte sans maladie, sans drame, sans assaut, simplement d'abandon, de vieillesse et d'ennui. Elle m'a fait songer à Saint-Augustin, l'ancien port espagnol fondé par les

Conquistadors sur la côte de Floride, dont il ne reste plus guère qu'un fortin de coquillages. Je regarde sa porte bastionnée qui porte le millésime de 1669, l'église réformée dans ce style de la Renaissance flamande qui rappelle quelque pignon de Delft ou de Harlem, les deux ou trois façades patriciennes blasonnées d'oiseaux ou de licornes, et je pense à ces navigateurs de jadis qui rapportaient, dans le *ghetto* d'Amsterdam ou l'atelier d'un Rembrandt, leurs cargaisons d'or, d'écaille, d'ivoire, de plumes et de parfums. Aujourd'hui Pointe de Galle est détrônée, et sans gloire ; à ses pieds, gît sa couronne murale. Les récifs de corail qui, sous les flots de son beau golfe, tendent une barrière perfide, sont la cause de sa ruine. Là où se frayaient aisément la route les galères antiques et les voiliers hollandais, n'osent plus se risquer les grands steamers aux quilles profondes. Aussi, délaissant la plus vieille escale du globe, la pratique Angleterre a-t-elle créé de toutes pièces, pour ses paquebots de la *Peninsular* et de l'*Orient Line*, le port de Colombo. C'est là qu'à la suite d'une décision de la Cité, elle a transporté ses agences, ses docks, ses ateliers, ses banques, etc... A partir de ce moment, Pointe de Galle était condamnée à mourir. Mélancolique vestige d'une héroïque époque, elle reste à l'écart, loin du tourisme, loin des affaires. Nous avons déjeuné à l'unique hôtel de la ville. Il n'y avait, dans la trop vaste salle à manger, qu'un Anglais et une bouteille de whisky. Des boys balançaient mollement, au-dessus de la table, le long éventail des *pankas*; d'autres entrèrent bientôt, de leur pas glissant et furtif, et nous servirent, dans une vieille vaisselle de faïence à fleurs qu'ils extirpaient d'un buffet géorgien. Sans eux on se serait cru dans quelque hôtellerie de Middelbourg ou de Bruges-la-Morte.

UN FRANÇAIS ET SON ILE

Une fois achevé le tour des remparts (qui ne sont guère plus étendus que ceux de Rocroi), nous décidons de pousser notre pointe plus loin, jusqu'à Welligama, l'endroit le plus méridional de Ceylan. On nous a recommandé d'y aller voir le comte de Mauny, notre compatriote, qui y possède une île.

Tel Robert-Louis Stevenson, ce Français de l'Anjou a

renoncé aux artifices de la civilisation et est devenu une manière de roi solitaire. A cinquante mètres de la côte où s'abrite, sous les cocotiers, le village indigène, surgit en effet un îlot de rêve qui, tel un nénuphar, s'épanouit sur le doux miroir de la mer. Du ponton qu'effleure la langoureuse caresse des eaux, un escalier conduit jusqu'au pavillon qui domine le moutonnement des plantes tropicales. C'est une construction octogonale, disposée de façon à multiplier les vues sur la mer et sur la côte. D'immenses baies rectangulaires, sans vitres, l'ouvrent à toutes les brises du large, à tous les parfums de l'île et du rivage, à tous les rayons du ciel. Pieds nus, en *shorts* de coutil blanc, la chemise de cellular largement échancrée, voici le maître de céans. Il nous accueille avec simplicité, nous renseigne avec empressement, répond avec patience à mille questions. « Comment êtes-vous venu vous établir ici? — Et les Anglais? — Et les indigènes de la côte? — Et les requins de la baie? — Et la mousson du Sud-Ouest?... etc. »

Curieux destin, certes, que celui de ce gentilhomme français qui a épousé une Anglaise et n'a jamais réussi à la faire venir dans son île, qui y reçoit, de temps à autre, un prince en voyage ou un roi en exil (Alphonse XIII fut son hôte), qui partage ses loisirs entre ses mémoires, ses lectures et son jardin. C'est lui qui a tout fait ici, dessiné le pavillon, les meubles, les sentiers, les parterres, fabriqué, avec la main-d'œuvre indigène, ces grilles en fer forgé, ces marqueteries, ces nattes, ces guéridons de bois précieux et cette immense table octogonale, placée dans le hall central, sur laquelle je remarque un Proust, le dernier Goncourt, et *le Figaro*. Mais de toutes ses réussites, la plus belle est l'île elle-même. Sur ce rocher abandonné, il a fait pousser un jardin de légende, unissant aux essences équatoriales les plants européens, demandant ses fleurs à la fois à la jungle de Ceylan et aux catalogues de Vilmorin, réalisant, à force d'ingéniosité et de constance, un chef-d'œuvre d'art et de poésie.

Sans doute s'est-il retiré ici pour oublier les déboires et les soucis inhérents à l'humaine faiblesse, les calamités de la civilisation, les crises, le chômage, la politique, les bruits de guerre et de révolution? On le croirait. Mais comme Robert-Louis Stevenson dans les affaires de Samoa, cet homme qui

pourrait vivre si tranquille prend parti dans celles de Ceylan. Il s'est mêlé à la dernière campagne électorale (les Cinghalais ont maintenant un Parlement!) et il nous parle sans tendresse des Anglais et de leur politique d'exploitation, non de participation. Ce qui compte pour eux, c'est le thé, le cacao, le coprah, le caoutchouc. Sans doute Ceylan n'offre pas, au même degré que l'Inde, le spectacle d'un pays tendu, méfiant, inquiet, soulevé par une sourde fermentation, et son peuple de grands enfants s'accommode d'une existence pauvre et bornée au sein d'une nature plantureuse. Sous les caresses de la mer, des palmes et du soleil, l'homme garde une insouciance rieuse et n'a pas cet air sombre qui nous a frappés chez les Hindous de Bombay. Race pacifique et souple qui donne l'impression d'une aimable facilité et ne se laisse pas volontiers entraîner dans l'orbe de guerre civile qui gravite autour d'un Gandhi. Mais cela ne veut pas dire qu'elle soit disposée à tout accepter des Anglais. Du haut de son île solitaire, notre hôte ne s'interdit pas de juger et, tout en nous reconduisant au ponton d'accès, le long des petites criques où nagent les tortues, il ne nous cache point sa sympathie pour ce peuple charmant et puéril qui l'a aidé à créer son petit paradis, et c'est vraiment le mot qui convient à cette île enchantée.

Cette île a un nom. Le comte de Mauny lui a donné le nom de Taprobane, celui que portait Ceylan dans l'antiquité. Taprobane, vocable mystérieux qui évoquait, pour les anciens, une vision édénique, une contrée bénie où durait un éternel âge d'or, Taprobane que les Chinois appelaient l'île des bijoux, les Persans le pays des hyacinthes et des rubis, et que les bouddhistes de Malabar nomment encore la perle au front de l'Inde. Pour nous modernes qui regardons une carte, Ceylan ressemble peut-être davantage à un pendentif suspendu au col de la grande péninsule. Mais ce pendentif lui-même se prolonge et se termine par une perle, qui, telle une goutte irisée, recueille toutes les splendeurs de l'aurore indienne, une plus petite Taprobane qui se balance, parmi les fleurs et les parfums, devant la mer unique et vide qui fuit à l'infini, — une terre d'élection et de beauté qui n'a plus rien devant elle, rien que l'azur, jusqu'au pôle, jusqu'à l'autre bout du monde.

JEAN-MARIE CARRÉ.

SAINTE-BEUVE

ESSAI DE BIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE (1)

I

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Mon berceau fut d'abord posé sur un cercueil (2)

a dit Sainte-Beuve. Et en termes moins poétiques : « Ma mère a perdu mon père la première année de son mariage; elle était enceinte de moi : elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios; eh bien ! j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années et ma disposition à l'ennui (3). »

Le père de l'écrivain, Charles-François de Sainte-Beuve, — il n'était pas noble, — appartenait à une ancienne famille probablement originaire de la Normandie, et dont une branche s'était, au moins dès le XVI[e] siècle, fixée au bourg de Moreuil, dans la Somme (4). Le docteur de Sorbonne Jacques

(1) Voir surtout le *C.-A. Sainte Beuve* du comte d'Haussonville : le *Sainte-Beuve avant les Lundis* et le *Sainte-Beuve* de M. G. Michaut ; le *Sainte-Beuve et le XIX*[e] *siècle* de M. André Bellessort. J'ai des remerciements tout particuliers à adresser à M. Jean Bonnerot, qui a entrepris la publication, copieusement annotée, de la *Correspondance générale* de Sainte-Beuve, laquelle comprendra plus de 4 000 lettres, dont la moitié sont inédites. Il m'a confié tous ses dossiers avec une libéralité dont je ne saurais lui être trop reconnaissant.

(2) *Consolations*, A. M. Auguste Le Prévost (*Poésies complètes*, Michel Lévy, 1863 ; t. II, p. 24.)

(3) A M. de Frarière, 25 juin 1862 (*Correspondance*, éd. C. Lévy, t. I, p. 299).

(4) *Ma biographie* (*Nouveaux lundis*, t. XIII); — *Souvenirs et indiscrétions*; — Fernand Bournon, *les Origines, les premières années de Sainte-Beuve* (*le Livre d'or de Sainte-Beuve*, Fontemoing, 1903, p. 287-297).

de Sainte-Beuve, qui a une petite place dans l'histoire de Port-Royal, était d'une autre branche de la même famille. Les Sainte-Beuve de Picardie étaient des fonctionnaires, de l'administration des finances. Charles-François, qui avait huit frères et sœurs, vint tout jeune, à vingt-cinq ans, vers 1777, chercher fortune à Boulogne-sur-Mer. Employé des aides avant la Révolution, qui lui fit perdre la moitié de son traitement, il rendit d'importants services administratifs. En 1800, il fut nommé préposé en chef de l'octroi de Boulogne, qu'il avait réorganisé, aux appointements de quinze cents francs par an. Quand il mourut, il était conseiller municipal et contrôleur principal des droits réunis. Il avait attendu pour épouser sa femme, qu'il aimait depuis longtemps, d'avoir une situation suffisante. Il avait cinquante-deux ans; sa femme en avait quarante. Au bout de sept mois de mariage, il mourait subitement d'une esquinancie.

C'était un homme doux, d'opinions modérées, — il goûtait Voltaire et, en politique, il eût été girondin, — sobre et « de mœurs continentes ». Il avait l'esprit fin, orné, ingénieux; grand liseur, humaniste à l'ancienne mode, ayant la citation facile, il aimait les rapprochements, les annotations littéraires ou morales et il en couvrait les marges de ses livres ou les premiers chiffons de papier venus : Horace, Virgile surtout étaient ses livres de chevet. « Il put transmettre à son fils, a écrit Sainte-Beuve, les traces acquises des habitudes littéraires qu'il avait contractées depuis longtemps. C'est ainsi que, dès l'enfance, j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot tout ce qu'aimait mon père. Le point où lui-même était arrivé se trouva comme fixé à l'origine dans mon organisation, et ç'a a été mon point de départ. » Il est à croire aussi qu'il tenait de son père et de sa lignée paternelle ses habitudes de travail régulier, consciencieux, méthodique, son constant désir bourgeois d'une certaine sécurité matérielle et quelques-unes des dispositions de prudence foncière et de régularité qui sont celles, en tout temps, des honnêtes et laborieux fonctionnaires.

« Ma mère, a dit Sainte-Beuve, était de Boulogne même et s'appelait Augustine Coilliot, d'une vieille famille bourgeoise de la basse ville, bien connue. » Elle était fille d'une Anglaise, — il y a toujours eu beaucoup d'Anglais à Boulogne,

— et d'un marin. C'était une excellente femme, une bonne ménagère, ordonnée, minutieuse et même un peu tatillonne, religieuse sans raffinement, assez peu lettrée, d'un caractère vif et emporté, un peu timoré aussi, et qui, pardessus tout, redoutait les aventures. Comme elle s'était mariée sur le tard, il y avait en elle un peu de la vieille fille, disposition dont son fils a visiblement hérité. Physiquement, celui-ci était son vivant portrait. « Elle me transmit, a-t-il déclaré, un fonds de constitution solide, saine, avec un coin de décision critique et de fermeté que n'avait peut-être pas au même degré mon père. »

Le ménage s'était installé dans une maison assez spacieuse de la rue du Pot-d'Étain. C'est là que, deux mois et demi après la mort de son père, vint au monde Charles-Augustin Sainte-Beuve, le 23 décembre 1804.

L'ENFANCE A BOULOGNE

Cui non risere parentes... Comme il n'était que trop naturel, le futur critique eut une enfance assez triste. Une sœur de son père, Marie-Thérèse, veuve elle-même et sans enfants, vint rejoindre M[me] Sainte-Beuve et l'aider à élever son fils. En unissant leurs ressources, les deux femmes n'avaient qu'un maigre revenu de trois à quatre mille francs et une petite maison, rue des Vieillards, où elles vinrent habiter en 1809. Entre sa mère et sa tante, dans ce foyer endeuillé et peu fortuné, l'enfant ne connut pas l'épanouissement joyeux qui est le précieux apanage des enfances plus privilégiées. Il fut élevé en serre chaude; et cette éducation craintive et trop exclusivement féminine le rendit timide, sauvage même et, en tout cas, assez peureux : nul doute qu'il ne lui ait dû cette *habitude prématurée de vieillesse* dont il se plaint dès l'une de ses premières lettres (1). Nul doute aussi qu'elle n'ait développé en lui des habitudes de réflexion, de vie intérieure, de vives facultés d'émotion. « Dès mon enfance, confessait-il, je pénétrais les choses avec une sensibilité telle que c'était comme une lame fine qui m'entrait à chaque instant dans le cœur (2). »

(1) Lettre à Sellèque, 10 octobre 1826. *Correspondance*, t. I, p. 6.
(2) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 444 (*M. de Balzac*).

Boulogne, ville militaire et commerçante, avait été, à deux reprises, en 1801 et en 1805, le centre des préparatifs de Napoléon contre l'Angleterre : l'épopée impériale y était plus vivante qu'ailleurs, et les visions qu'elle évoquait hantaient les imaginations juvéniles. Par une réaction toute naturelle, les enfants qui vivent le plus repliés sur eux-mêmes sont souvent ceux qui jouent le plus souvent au soldat. Un jour, en 1811, — Charles-Augustin avait sept ans et il était costumé en hussard, — on le conduisit à une revue que Napoléon passait à Boulogne : il y vit l'Empereur, et ce lui fut une impression inoubliable. La très pénétrante admiration qu'il a toujours professée pour le vainqueur d'Austerlitz doit dater de là, et aussi son goût si curieux, et qui devait persister jusqu'au bout, — rappelons-nous ses articles sur Jomini, — de l'histoire militaire (1). Dans le roman de *Volupté*, dans les *Consolations*, il serait facile de retrouver l'écho encore vibrant de ces belliqueuses rêveries enfantines.

Des rêveries plus profanes et déjà un peu voluptueuses, favorisées d'ailleurs par les premières lectures et les suggestions des textes classiques, ne venaient-elles pas hanter l'imagination et solliciter la sensibilité naturellement ardente de l'enfant? Même si quelque « littérature » s'est insinuée plus tard dans l'expression poétique ou romanesque des confidences à demi voilées qu'il a cru devoir nous faire à ce sujet, il semble bien que tout ne fût pas fiction dans ces confidences mêmes. Enfin, quoi qu'il en ait dit dans ses dernières années, il est certain qu'il a eu une « pieuse enfance ». « J'avais fait une bonne première communion, et, durant les deux ou trois dernières années qui suivirent, ma ferveur religieuse ne s'était pas attiédie (2). » C'est l'Amaury de *Volupté* qui parle ainsi; et Amaury c'est, à bien des égards, Sainte-

(1) Il écrivait à Hortense Allart, le 5 octobre 1845 : « Enfant, j'ai été élevé à Boulogne-sur-mer, ville impériale s'il en fut, en présence des canons et de la flottille; et jusqu'en 1813 j'étais habillé en hussard : vous ne saviez peut-être pas cela? J'ai même assisté dans ce petit uniforme, et âgé de sept ans environ, à une revue, la dernière que Napoléon ait passée sur ces côtes, avant de se diriger pour sa campagne de 1812. J'étais à quelques pas du héros et je n'ai perdu de toute cette journée ni un geste ni un éclair. Toutes mes idées de grandeur se rapportent à ces temps, et depuis lors je n'ai rien vu qui me valût la peine d'être envié politiquement ou militairement. »

(2) *Volupté*, édition Pierre Poux, (*Bibliothèque romantique*), t. I, p. 11.

Beuve, comme, auparavant, Joseph Delorme : « Vers ce temps, une piété fervente qui s'était emparée de lui mêlait quelque chose de grave et d'innocent à ces émotions précoces et empêchait ce cœur enfant de se laisser trop vite amollir aux tendresses humaines. Joseph en effet consacra bientôt aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et il s'imposait, soir et matin, de longues prières qui le rendaient calme et fort (1). » Les lettres à l'abbé Barbe sont là pour nous prouver qu'il s'agit bien ici du jeune Sainte-Beuve en personne.

Le portrait que nous avons de lui à l'âge de neuf ans est bien curieux : « une tête allongée en forme de poire, trop grosse pour son corps, nous dit M. Bellessort : des cheveux d'un blond qui tire sur le roux, fins et durs ; un menton court ; une bouche boudeuse ; des yeux tristes qui vous regardent comme s'ils allaient pleurer ». On lui fit suivre, comme externe libre, les cours de l'institution « toute laïque » de M. Blériot qui était située dans la ville haute, le quartier aristocratique où, entre ses murs d'enceinte, s'entassaient toute sorte de souvenirs d'histoire. L'enfant était plus studieux que joueur : ses petits camarades l'avaient surnommé *le matou*, déjà frappés sans doute par ce qu'il y avait d'un peu félin dans ses manières. Un excellent et candide humaniste, dont il fut l'élève chéri, M. Clouet, lui apprit fort bien le latin. Il lui faisait traduire le quatrième livre de l'*Énéide* et les odes voluptueuses d'Horace, sans se douter du danger que pouvaient présenter ces lectures pour cette jeune imagination précocement sensuelle. « Quand j'expliquais tout haut devant lui les poètes, nous avoue le héros de *Volupté*, il y avait des passages obscurs et suspects pour moi de volupté qui me donnaient d'avance la sueur au front, et sur lesquels je courais comme sur des charbons de feu (2). » A treize ans et demi, sa rhétorique était achevée. Mais il voulait apprendre le grec qu'on ne lui avait pas enseigné. Il supplia sa mère qu'en dépit de l'exiguïté de ses ressources, elle l'envoyât compléter ses études à Paris ; et en septembre 1818, elle partit avec lui pour lui trouver une pension parisienne.

(1) *Vie de Joseph Delorme* (*Poésies complètes*, 1863, t. I, p. 7).
(2) *Volupté*, édition Pierre Poux, t. I, p. 16.

LA JEUNESSE A PARIS

On le plaça comme interne à l'institution Landry, rue de la Cerisaie, au Marais, dont les élèves suivaient les cours du lycée Charlemagne. M. Landry, ancien professeur, mathématicien et philosophe, « était un esprit libre », ce qui veut dire sans doute un peu voltairien, et, ce semble, en relations avec le groupe des idéologues. Escomptant apparemment de profitables succès au concours, il traita l'enfant en « grand garçon », le prit à sa table et lui laissa une grande liberté. On le fit entrer en troisième. Presque toujours premier ou second dans les compositions hebdomadaires, il obtenait à la fin de l'année, succès à noter, le premier prix d'histoire au concours. En rhétorique, il eut comme professeur Dubois, le fondateur du *Globe*, que son « libéralisme » fit destituer en cours d'année, et à qui il avait laissé le souvenir d' « un tout petit enfant, tête ronde et joues roses » qui « se distinguait en français et en vers latins » et qui versifiait déjà : en discours français, il n'eut cette année-là que le premier accessit au concours général, parce qu'il avait « dramatisé un peu trop ». La pension Landry ayant émigré rue Blanche, en 1821, il suivit dès lors les classes du collège Bourbon, où il fit une seconde rhétorique, ce qui lui valut au concours le premier prix de vers latins des vétérans, et, sous Damiron, sa philosophie. Gratifié par le ministre, à la fin de ses études, d'une médaille exceptionnelle, il sortait du collège avec un imposant bagage d'une forte culture classique : par-dessous toutes ses acquisitions ultérieures, il restera jusqu'au bout l'humaniste impénitent dont le talent précoce s'annonce déjà dans les compositions scolaires qui nous ont été conservées de sa studieuse jeunesse.

Pendant ces cinq années d'études, ses dispositions intimes s'étaient singulièrement modifiées. L'Université d'alors, maîtres et élèves, inclinait au « libéralisme » en matière politique et en matière religieuse. Très malléable, très docile, comme il le fut toujours, à subir l'action des divers milieux qu'il traversait, le jeune Sainte-Beuve s'ouvrit largement aux influences qui s'exerçaient autour de lui. Il semble que ce fut en politique qu'il sentit tout d'abord s'ébranler ses convictions premières. Non pas qu'il eût apparemment sur ce point des opinions

tès décidées : mais, dans son entourage familial, on détestait la Révolution et il en avait épousé les tendances royalistes; à Paris, on lui fit voir la Restauration sous un jour moins optimiste.

Puis, ce fut sa religion qui subit les atteintes du scepticisme ambiant. « La religion, écrivait-il le 11 janvier 1819 à son ami de Boulogne, le futur abbé Barbe, la religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler... Je prie intérieurement le bon Dieu, et par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine (1). » Un an plus tard, il disait encore: « Tel tu m'as toujours connu, tel je suis encore aujourd'hui. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour vouloir m'en écarter jamais ; et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me rappeler dans le droit chemin (2). » A Boulogne, pendant les vacances de 1820, nous savons qu'il se confessait et communiait encore.

Ce fut probablement dans les deux ou trois années suivantes, — nous ignorons dans quelles conditions exactes, — que fut opéré le détachement définitif. Nous parlant de ses succès au concours de 1822, il avait dix-sept ans et demi, Sainte-Beuve lui-même nous dit : « Mais j'étais déjà émancipé. En faisant ma philosophie sous M. Damiron, je n'y croyais guère (3). » Cette « émancipation » fut-elle le résultat d'une grave crise religieuse? Il me semble que si tel eût été le cas, le futur auteur du *Port-Royal* eût trouvé moyen de nous le faire savoir. Je doute fort, pour ma part, qu'il ait eu « sa nuit de Jouffroy ». J'imagine qu'il a dû devenir incroyant peu à peu, par une sorte d'infiltration lente des idées ambiantes, que les propos de ses camarades, de ses professeurs, des personnes qu'il entrevoyait, ses propres lectures faisaient péné-

(1) *Nouvelle correspondance*, p. 3.

(2) F. Morand, *les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 111. — La lettre, de janvier 1820, n'a pas été recueillie dans la *Nouvelle correspondance*.

(3) *Ma biographie* (*Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 5). Cependant, dans une lettre à Barbe que la *Nouvelle correspondance* (p. 7) date de 1823, et qui a dû être écrite pendant les vacances de Pâques de son année de philosophie, Sainte-Beuve exposait à son ami, qui tenait pour le droit divin, sa théorie personnelle et toute différente du pouvoir, et il ajoutait : « Elle me semble juste et non en contradiction avec *ce qu'il y a de plus rigoureux dans nos croyances religieuses.* »

trer jusqu'à lui. Ni en lui-même, ni autour de lui, il ne trouvait les contrepoids ou les appuis qui l'eussent aidé à conserver intacte « la foi vive et entière » de son enfance.

Faut-il ici faire intervenir d'autres influences, d'un ordre moins relevé, celles-là mêmes qui expliquent tant d'irréligions juvéniles, et que M. Bourget a jadis si fortement dénoncées dans une page célèbre des *Essais de psychologie contemporaine*? Certaines pages de *Volupté*, qui sont manifestement des confidences, nous autorisent à poser la question. Quand Amaury nous décrit les troubles sensuels qui furent les siens, « de dix-sept à dix huit ans », les découvertes dont il s'avise, et dont il ne parle qu'à mots couverts, il est de toute évidence qu'il n'invente pas, mais qu'il évoque un souvenir personnel. N'a-t-il pas poussé la franchise jusqu'à nous peindre le « désespoir glacé » qui suivit pour lui l'amère constatation de sa disgrâce physique? « Parmi les jeunes gens de ma connaissance, j'étais sans cesse occupé de comparer au mien et d'envier les plus sots visages. Il y avait des semaines entières où je redoublais de déraison, et où la crainte de n'être pas aimé à temps, de me voir retranché de toute volupté par une rapide laideur ne me laissait pas de relâche... Mon doux régime moral ne se rétablit pas ; *mes habitudes saines s'altérèrent*. Cette idée de femme, une fois évoquée à mes regards, me demeura présente, envahit mon être et y rompit la trace des impressions antérieures. *Ma religion se sentit pâlir* (1). » Les « chutes », les pauvres et vulgaires expériences auxquelles, un peu plus loin, le héros de *Volupté* fait des allusions insuffisamment voilées, sont-elles exactement contemporaines de ces rêveries morbides? La chose est assez probable ; mais en pareille matière l'exacte chronologie n'a pas une bien grande importance.

A ces égarements de l'imagination et des sens, la réalité d'un sentiment pur et sain aurait pu arracher l'âme encore flottante du jeune élève de la pension Landry. Or ce sentiment-là, il paraît bien l'avoir éprouvé pour la sœur d'un de ses condisciples du lycée Charlemagne, Nathalie Oudot, celle-là même qu'il a chantée dans l'une des plus jolies pièces des *Consolations*.

Toujours je la connus pensive et sérieuse...

(1) *Volupté*, édition Poux, t. I, p. 18-21.

Un passage de la *Vie de Joseph Delorme* nous donne à croire qu'il l'aima, qu'il fut discrètement et chastement payé de retour, mais que, comme il ne se déclarait pas, on donna la préférence à un autre prétendant : en fait, Nathalie Oudot épousa en 1825 le capitaine Vertel, mais n'oublia jamais le camarade de son frère (1). Pourquoi celui-ci s'est-il montré si réservé? Fut-ce timidité? peur de ne pouvoir suffire, étant sans situation, à l'entretien d'un ménage? désir passionné d'indépendance, attachement à des habitudes déjà enracinées, crainte de « s'emprisonner à jamais dans des affections trop étroites, dans un égoïsme en deux personnes »? Nous ne savons trop; mais, — souvenir probable de cette innocente idylle, — nous le verrons à plus d'une reprise caresser le rêve d'une vie régulière, d'un bonheur bourgeois, d'un amour honnête et partagé dans le mariage.

Les élèves de la pension Landry lisaient les nouveaux livres tout haut en récréation. Le jeune Sainte-Beuve partagea pour les *Messéniennes* l'enthousiasme de ses camarades. Les *Méditations* de Lamartine lui firent l'effet d'une révélation dont toute sa vie il devait garder le souvenir. Ce jour-là il reçut en plein cœur le coup de foudre de la véritable poésie. Il tenait un journal de ses lectures; il y notait ses impressions littéraires ou morales. Le 5 mai 1820, — il a quinze ans et demi, — il écrit : « J'ai lu *René* et j'ai frémi. Je ne sais si tout le monde a reconnu dans ce personnage quelques-uns de ses traits; *pour moi, je m'y suis reconnu tout entier*, et ce souvenir, lorsque j'y pense, seul à la clarté de la lune ou dans les ombres de la nuit, me jette dans une mélancolie profonde, à laquelle je ne tarderais pas à succomber si elle était continuelle et si quelque importun ne venait pas à propos m'arracher à ces sombres et funestes délices que je savoure (2). » Il avait tout naturellement un tour d'imagination et de sensibilité qui le

(1) Henri Lalou, *Charles Vertel, Nathalie Oudot, et Sainte-Beuve* (Paris, Champion, 1913). — Plus tard, en recommandant Mme Vertel à un « cher poète », Sainte-Beuve disait : « Vous comprendrez l'intérêt que je mets à sa situation et à sa demande, quand je vous aurai dit que c'est pour elle, jeune, belle et heureuse, qu'il y a vingt ans j'ai fait, dans *Joseph Delorme*, cette pièce : *Toujours je la connus, pensive*, etc., qui a été jugée la moins mauvaise du recueil. »

(2) Marie-Louise Pailleron, *Sainte-Beuve, à seize ans, d'après des carnets et des documents inédits*, Le Divan, 1927. — Ce « jugement tumultueux » était resté dans le souvenir de Sainte-Beuve, et il le rappelle encore dans une page de *Volupté*, (édition Poux, t. I, p. 221).

prédisposait à accueillir l'idéal romantique ; il rêvait aussi, ses carnets de jeunesse nous l'attestent, de gloire littéraire, et les « nobles larmes d'envie et d'émulation » qu'il versait en secret nous sont un signe que René et Olympio auront quelque jour prochain un émule et un frère cadet dans la personne d'Amaury.

Au reste, il ne se contentait pas des quelques lectures que l'actualité littéraire lui désignait. Avec cette curiosité universelle et cette avidité de lecture qui seront l'un de ses traits distinctifs, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main : les classiques, bien entendu ; Bossuet et Voltaire, Rousseau et Massillon, Montesquieu et Young, Fléchier et Jean-Baptiste Rousseau ; des Mémoires sur la Révolution française, qui l'inclinent à un certain scepticisme historique. Il profitait de la liberté qu'on lui laissait à sa pension pour aller tous les soirs à l'Athénée, au Palais-Royal, entendre des lectures littéraires, suivre des cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle ; il entra en relations avec son compatriote Daunou, se fit présenter à M. de Tracy ; les travaux de Cabanis, de Lamarck lui devinrent assez familiers. Au contact de tous ces idéologues, derniers héritiers de la tradition du XVIII[e] siècle, et dont quelques-uns poussaient jusqu'au matérialisme ou au panthéisme, ce qui pouvait subsister en lui de croyances religieuses ne tarda pas à s'évanouir (1). Il amalgamait ces nouvelles tendances avec une sorte de stoïcisme humanitaire et quasi mystique qu'il nous a vivement dépeint dans une page, évidemment confidentielle, de son *Joseph Delorme* : « Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre

(1) Voici en quels termes, dans une longue lettre à Adèle Couriart, datée du 15 septembre 1857, il « résumait l'histoire de ses phases religieuses » : « Élevé simplement, moralement et dans une religion modérée près de ma mère, en province, je suis venu à Paris à l'âge de treize ans et demi, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études, et très vierge de cœur. Pendant une année, l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée, par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais l'année suivante, le courage humain a pris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais, et je me suis initié moi-même, par toute sorte de lectures, aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucun qui m'effrayât, même par ses absolues négations. » — Ce résumé, rapide et fait de souvenir, n'est qu'à moitié fidèle, et, pour être tout à fait exact, on a pu le voir par ce qui précède, il appellerait plus d'une retouche.

et mystique de la nature qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion. La morale bienveillante de d'Alembert réglait sa vie. Il se serait fait scrupule de mettre le pied dans une église, et, en rentrant le dimanche soir, il aurait marché une heure pour aller jeter dans le chapeau d'un pauvre le produit des épargnes de la semaine. Un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité, et une haine implacable contre les puissants de ce monde partageaient son cœur : l'injustice le suffoquait et faisait bouillir son sang (1). »

Tel était à dix-neuf ans, au moment où il sortait du collège pour entrer dans la vie, le futur auteur du *Port-Royal*. Quand il repassait en lui-même les étapes qu'il avait déjà franchies et les influences successives qui s'étaient exercées sur sa jeune pensée, voici, ce semble, comment il aurait pu faire le point et résumer les multiples acquisitions de sa précoce expérience.

De l'humble milieu familial et provincial où il était né il avait gardé des habitudes de travail modeste et consciencieux, un amour de la vie simple et paisible, l'horreur des excès révolutionnaires, un grand fonds de prudence bourgeoise et de réaliste bon sens. Sa pieuse enfance, prolongée jusqu'à l'adolescence, lui a laissé, avec le goût de la vie intérieure et la curiosité intelligente du monde de l'âme, comme une sorte de nostalgie des choses de la foi. Ne soyons pas la dupe des fanfaronnades d'impiété juvénile qu'ont pu lui suggérer ses réflexions, ses lectures et son entourage, sa rapide initiation scientifique, ses passions naissantes et tout ce que les moralistes chrétiens appellent si justement l'orgueil de la vie. Le vrai Sainte-Beuve est bien plutôt celui qui a dit : « Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela me pénètre, m'attendrit et m'incline insensiblement à croire (2). » Et ce Sainte-Beuve-là, en dépit des changements qu'ont opérés en lui ses cinq années de vie parisienne, nous le retrouverons bientôt.

Sur un point, capital d'ailleurs, la vie qu'il a menée à Paris n'a fait que prolonger et confirmer les dispositions qu'il emportait de Boulogne. L'excellente discipline universitaire d'alors

(1) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, t. I, p. 8.
(2) *Portraits littéraires*, t. III, p. 543.

a fait de lui un humaniste accompli. Il a su autant de latin et beaucoup plus de grec que Voltaire; il a étudié l'antiquité dans les textes, et il l'a vivement et profondément sentie; son goût, comme celui de Racine, s'est formé dans le commerce d'Homère et de Sophocle, de Virgile et d'Horace, et, à l'instar des classiques français, toute sa vie il devait s'en souvenir. Dans son tour d'esprit, dans sa manière d'enchainer les idées, dans les habitudes de sa langue et dans la contexture de son style on retrouve quelques-unes des plus précieuses qualités dont on fait justement honneur à notre classicisme. Son idéal d'art ne sera jamais en contradiction avec celui de la grande tradition classique. Même au plus beau temps de sa ferveur romantique, il ne s'en écartera jamais complètement, et, après d'apparentes infidélités, il s'empressera d'y revenir.

Dans un autre ordre d'idées, le changement avait été profond. A Boulogne, dans le milieu où l'enfant avait vécu et qu'il retrouvait aux vacances, on ne s'occupait guère de politique, et l'on ne songeait pas à réformer le monde. Autant qu'on puisse en reconstituer l'atmosphère, on y avait accepté assez joyeusement l'Empire, et l'on n'y avait pas été insensible à la gloire militaire qu'il faisait rejaillir sur la France. On y avait accepté aussi, et non moins joyeusement, le retour des Bourbons, et il semble, par une lettre à l'abbé Barbe, qu'on y professât couramment la théorie de l'étroite et nécessaire union du « trône » et de « l'autel ». A Paris, dans le milieu universitaire, libéral et voltairien que fréquenta le docile élève de la pension Landry, ces idées n'avaient plus cours : on dut y critiquer avec vivacité les maladresses de la politique intérieure de la Restauration, et il est à croire que la destitution de Dubois y fit scandale. La première lézarde que nous apercevions dans le *credo* primitif du jeune Sainte-Beuve étant précisément d'ordre politique, on peut penser que ce fut par cette brèche que le scepticisme s'insinua dans son esprit. Ses relations avec le groupe des idéologues firent le reste. A leur école, il se pénétra d'idées qui l'écartèrent de l'éclectisme naissant et le rapprochèrent de ce qu'il a lui-même appelé « le XVIIIe siècle le plus avancé » : ses tendances panthéistes et même matérialistes se dessinent; son christianisme s'est évaporé; en politique enfin il s'éprend de l'idéal girondin, qui paraît avoir été celui de son père.

Comment se représenter et comment définir cette personnalité déjà fort complexe, rompue à bien des métamorphoses, et qui accueille si aisément les influences d'alentour? Avant tout, — et c'est un trait sur lequel nous devons appuyer dès maintenant, — Sainte-Beuve, pour lui appliquer une de ses plus justes formules, Sainte-Beuve est une nature *seconde* (1). « Élisée en peine qui cherche son Élie »; ce n'est pas une de ces âmes fortes et dominatrices, — un Pascal, un Voltaire, un Victor Hugo, un Lamennais, un Taine, — qui, même lorsqu'elles s'ouvrent aux « grandes pressions environnantes », se les convertissent « en sang et en nourriture », les transforment en leur propre substance. Son originalité, c'est précisément de n'en point avoir, d'accepter et d'épouser, quitte à en changer, les idées et les tendances d'autrui, les vigoureux partis pris qui s'imposent à lui du dehors, et de les traduire avec une fidélité et une pénétration surprenante.

Au bout d'un certain temps, il est vrai, son sens critique se réveillant, il en apercevait les points faibles et il passait à d'autres amours. Intelligence prodigieusement souple, fine et agile, plus analytique d'ailleurs que synthétique, plus successive qu'intuitive (2), plus apte à saisir les détails qu'à embrasser fortement l'ensemble, il était fait pour entrer dans l'esprit des autres, pour en explorer tous les recoins, plutôt que pour construire d'imposants ou subtils palais d'idées, pour mettre sa marque propre à une doctrine hardiment personnelle. Sa volonté, qu'il avait assez faible et flottante, discontinue elle aussi, soit par nature, soit par suite de l'éducation insuffisamment virile qu'il avait reçue, ne se serait pas prêtée, à défaut de son intelligence, au long effort de pensée et d'action qu'exigent la conception et l'organisation d'un puissant système : dans son scepticisme philosophique il est entré de bonne heure une certaine part d'indécision et de nonchalance.

Il lui manquait aussi, pour remplir toutes ses ambitions de création littéraire, une imagination assez riche ou assez

(1) *Port-Royal*, tome I, p. 440. C'est en parlant de Lancelot que Sainte-Beuve s'exprime ainsi. Mais il est évident, pour qui relit toute la page, qu'il songeait aussi à lui-même.

(2) Il disait de lui-même dans ses *Cahiers* (p. 39) : « J'ai l'esprit étendu *successivement*, mais je ne l'ai pas étendu *à la fois*. Je ne vois à la fois qu'un point ou un objet déterminé. »

puissamment expressive : cette faculté, qui fait les grands poètes ou les grands romanciers, était chez lui un peu pauvre, peu spontanée : elle lui évoque des souvenirs personnels, des choses vues et observées ; elle ne transfigure pas le réel et n'y supplée pas. Les images auxquelles il a recours fréquemment pour traduire ses impressions ou ses idées sont ou très brèves ou, quand elles se prolongent, singulièrement laborieuses, signe d'effort et d'artifice.

Ce qu'il y avait en lui de plus rare peut-être, c'était sa sensibilité : une sensibilité qui s'accompagnait trop souvent d'une sensualité fougueuse et un peu morbide, et dont il ne sut pas réprimer les écarts, mais sensibilité délicate, pénétrante, aisément ombrageuse et vite assombrie, et qui, en amitié comme en amour, se venge de ses déceptions et de ses meurtrissures par des âcretés, des explosions d'amertume et de sanglantes injustices ; et sensibilité qui s'exacerbe facilement parce qu'elle s'allie à un grand fonds de timidité, à une susceptibilité extrême, à une ardeur et une impatience de justice qui ne s'accommodent guère de l'indulgence. Au total, une personnalité intellectuelle et morale qui, si elle n'est pas marquée pour les tout premiers rôles, est assez riche, rassemble assez de contrastes et de curieuses virtualités pour retenir longuement le regard du moraliste et de l'historien.

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE A L'ARTICLE SUR VICTOR HUGO

Cependant il fallait vivre et songer à une profession. Quand Sainte-Beuve nous dit qu'il avait « un goût décidé pour l'étude de la médecine », je crois que son témoignage, un peu tardif, et qu'il a d'ailleurs contredit lui-même, est ici sujet à caution. Sa culture scientifique était nécessairement bien superficielle, et il n'avait pas pu pousser bien loin ses études de physiologie. La vérité est qu'il n'avait qu'une vocation, la vocation littéraire. Mais sa mère n'encourageait pas ce qu'elle appelait irrévérencieusement « ses humeurs véreuses », et ce fut sans doute pour lui être agréable qu'il se décida pour la médecine. Je suis pourtant étonné que, comme tant d'autres, avant et après lui, il n'ait pas songé au professorat : la carrière d'un Villemain aurait pu lui servir de modèle et d'exemple. En avait-il assez des besognes et des servitudes sco-

laires? N'ayant pas le don de la parole, a-t-il redouté une épreuve qu'il a du reste affrontée plus tard? Averti par la destitution de son maître Dubois, a-t-il craint pour son indépendance de pensée? Ce qui est sûr, c'est que tout son passé le préparait à être un homme de lettres, et qu'il en avait dès lors très nettement conscience : on n'en veut pour preuve qu'une page charmante d'un article de 1864 sur Le Play, et qui nous éclaire tous les dessous de ces années décisives :

« On nous apprend, a-t-il écrit, à aimer le beau, l'agréable, à avoir de la gentillesse en vers latins, en compositions latines et françaises, à priser avant tout le style, le talent, l'esprit frappé en médailles, en beaux mots, ou jaillissant en traits vifs, la passion s'épanchant du cœur en accents brûlants ou se retraçant en de nobles peintures ; et l'on veut qu'au sortir de ce régime excitant, après des succès flatteurs pour l'amour-propre et qui nous ont mis en vue entre tous nos condisciples, après nous être longtemps nourris de la fleur des choses, nous allions, du jour au lendemain, renoncer à ces charmants exercices et nous confiner à des titres de Code, à des dossiers, à des discussions d'intérêts ou d'affaires, ou *nous livrer à de longues études anatomiques, à l'autopsie cadavérique ou à l'autopsie physiologique* (comme l'appelle l'illustre Claude Bernard) ! Est-ce possible, pour quelques-uns du moins, et de ceux qu'on répute les plus spirituels et qui brillaient entre les humanistes et les rhétoriciens? On sort du collège et, à peine sorti, on a déjà choisi son point de mire, son modèle dans quelque écrivain célèbre, *dans quelque poète préféré ; on lui porte ses premiers vers ; on devient son disciple, ami,* pour peu qu'il soit bon prince ; on est lancé déjà ; à sa recommandation, peut-être, *un libraire consent à imprimer vos premiers vers;* un journal du moins les insère ; *on y glisse de la prose en l'honneur du saint qu'on s'est choisi et à la plus grande gloire des doctrines dont on a le culte juvénile : comment revenir après cela* (1)?... »

Toute l'histoire vraie des débuts de Sainte-Beuve est décidément dans cette page.

Le voilà donc, à dix-neuf ans, étudiant en médecine. Sa mère et sa tante étaient venues se fixer à Paris et il logeait

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 174-175.

chez elles. Il a probablement exagéré plus tard l'influence que ses études médicales auraient exercée sur la formation de son esprit et sur sa méthode critique. Il est possible que la pratique de la dissection ait fortifié quelques-unes de ses tendances natives, en particulier son goût de l'analyse psychologique. Il est à croire aussi que l'importance qu'il attachera aux questions de physiologie dans les études biographiques et littéraires auxquelles il se livrera dans la suite est un fruit de son initiation à « la médecine expérimentale ». Mais à cela doit se borner sa dette intellectuelle envers la Faculté.

Sa dette morale est plus lourde. Dans ce nouveau milieu, on était volontiers matérialiste, libertin et jacobin. Sainte-Beuve, qui n'avait déjà que trop de pente à être tout cela à la fois, semble s'être mis assez vite à l'unisson : les troubles aveux de *Joseph Delorme* et de *Volupté* ne nous laissent guère de doute à cet égard. Nous savons aussi qu'à cette époque il fréquentait beaucoup Daunou ; et s'il avait conservé quelque attachement aux croyances de sa jeunesse, les conversations anticléricales de l'ex-oratorien n'étaient pas pour l'entretenir. Toujours disposé, par une sorte de curieux mimétisme, à revêtir la livrée des milieux qu'il traversait, il s'empressa d'adopter les idées, les préjugés et les habitudes qu'il voyait professés autour de lui. Il ne poussa pas jusqu'au jacobinisme, mais il se fit girondin avec une ferveur, une naïveté touchantes, et, dans la compagnie idéale et candidement idéalisée de ces hommes d'autrefois qu'il parait des vertus les plus austères, il essayait d'oublier, de fuir quelquefois, les laideurs et les vulgarités sensuelles de sa propre existence.

Cependant il souffrait de cet état de choses ; son penchant à la tristesse, — « une tristesse resserrante », — s'aggravait ; il déversait le trop plein de ses sombres pensées dans des vers qu'il écrivait pour lui-même, et qu'il n'espérait guère pouvoir produire au grand jour (1) ; il souffrait aussi de sa vocation littéraire avortée ; en un mot, il n'était pas heureux. Un jour de l'année 1824, moins d'un an après son entrée à l'École de méde-

(1) Dans une lettre inédite à un inconnu, dont « le talent poétique » lui inspire, dit-il, une « admiration sincère », et auquel il adresse quelques pièces de vers, en lui demandant son avis, — M. Bonnerot date cette lettre de 1824, — il écrivait : « Depuis deux ans surtout, il y a en moi redoublement de rêverie et d'ennui. Quand j'ai le temps, je me console en tâchant de fixer ces vagues tristesses qui me traversent l'âme. »

cine, il va trouver son ancien maître Dubois, et, avec ce besoin de confidences, disons mieux, de confession qu'il tient de ses origines catholiques, il s'ouvre entièrement à lui, *intus et in cute*. Il lui dépeint son état d'âme, son inquiétude, sa tristesse, sa passivité souffrante, ses aspirations vers le mieux, ses rêves d'idéal littéraire et moral et son secret lyrisme, ses chutes prosaïques et leurs lendemains amers. Dubois est ému de ces aveux juvéniles. Il vient de fonder *le Globe* avec quelques amis. Il propose au jeune homme de s'essayer sous sa direction dans quelques menus articles : ce lui sera un « divertissement » salutaire, et non pas une ressource, — les articles étaient payés dix francs cinquante la colonne, — mais un refuge dans l'impersonnel, et un moyen de « soulager son âme ». Sainte-Beuve, qui n'était peut-être pas venu voir son ancien professeur de rhétorique sans quelque arrière-pensée de ce genre, accepta avec empressement et reconnaissance ; et son premier article paraissait le 10 octobre.

Il n'était pas sur tous les points en entière conformité de vues et de tendances avec la majorité des écrivains du *Globe*. D'abord, en sa qualité de matérialiste et de disciple attardé du XVIIIe siècle, il se dérobait à l'influence de Cousin, qui était le dieu de la maison. Il se dérobait aussi à celle de Villemain, que le journal avait « tout à fait épousé ». Mais en religion, en politique et en littérature, il est d'avance acquis aux idées que défendent Dubois et ses collaborateurs. Il combat non seulement l'ultramontanisme, mais le catholicisme lui-même, et il loue dans Voltaire le polémiste irréligieux. Tout en se faisant, à l'occasion, l'apologiste de la Révolution, il s'accommoderait assez bien de la monarchie constitutionnelle, mais à la condition qu'elle applique sérieusement la Charte, et qu'elle sacrifie largement au « libéralisme ». Admirateur respectueux de nos grands classiques, il se défend de nous « condamner à l'immobilité »; mais il se montre peu favorable à la nouvelle école littéraire, et il manifeste une grande sévérité à l'égard d'Alfred de Vigny, et même de Lamartine. Sur ce chapitre, il semble qu'il ait trop fortement subi l'influence du nouveau milieu où il est plongé, et que, sous cette influence, il ait fait quelque violence à ses sentiments personnels. Mais enfin, le premier Sainte-Beuve est beaucoup plus classique que romantique.

Ces petits articles de début n'ont pas, il faut bien le reconnaître, un très grand intérêt. « Je ne suis pas encore officier supérieur, a dit l'auteur lui-même ; j'apprends mon métier. » « A un certain jour, M. Dubois me dit : « Maintenant vous savez écrire, et vous pouvez aller seul. » Ce fut à propos des deux ouvrages de Thiers et de Mignet sur l'histoire de la Révolution que sa personnalité critique commença de se dégager. Dubois s'aperçut assez vite qu'il avait fait un excellent élève. Ayant reçu vers la fin de 1826 les *Odes et Ballades* de Victor Hugo, et étant entré en relations avec le poète dont la candide et charmante simplicité l'avait touché, il chargea Sainte-Beuve de rendre compte du recueil et il dut lui recommander indulgence et sympathie pour « ce jeune barbare » qu'il regrettait maintenant d'avoir laissé quelque peu maltraiter.

Sainte-Beuve s'acquitta excellemment de sa tâche. Les deux articles qu'il consacra au poète dans les premiers jours de janvier 1827 sont le chef-d'œuvre de sa première manière et annoncent un critique de tout premier ordre. Qu'ils aient été « remarqués de Gœthe », comme il l'a rappelé lui-même avec un certain orgueil, c'est ce qui ne doit pas nous surprendre. Et qu'ils aient fait un immense plaisir à Victor Hugo, c'est ce qui est moins surprenant encore. Je ne jurerais pas d'ailleurs qu'en les écrivant, Sainte-Beuve ait obéi uniquement, sans arrière-pensée personnelle, au désir de faire consciencieusement son métier de critique, de rendre pleine et intelligente justice à un homme et à une œuvre qui méritaient d'être signalés à l'attention du public lettré. Ne s'est-il pas dit que ces élogieux articles le mettraient presque sûrement en rapports avec le poète des *Odes et Ballades*, avec le groupe de la *Muse française*, et que, poète lui-même, il pourrait, un jour ou l'autre, bénéficier de ces relations nouvelles? S'il s'est, plus ou moins secrètement, tenu ce raisonnement, après tout fort naturel et très légitime, ses prévisions n'ont pas manqué de justesse, et la réalité devait encore dépasser ses espérances.

L'INITIATION ROMANTIQUE

Le poète et son critique étaient, sans le savoir, voisins l'un de l'autre. Après la publication des articles, Hugo vint voir Sainte-Beuve pour le remercier : il ne le trouva pas. Le

lendemain ou le surlendemain, Sainte-Beuve lui rendit sa visite dans son modeste entresol de la rue de Vaugirard, et il le trouva déjeunant en famille. Mme Hugo est là, douce, aimable, un peu distraite et rêveuse. Victor Hugo, dont les manières sont la courtoisie même, a l'attachante physionomie que nous rend si bien le portrait de Dévéria : un front superbe, olympien, des lèvres fines, des cheveux châtain clair élégamment rejetés en arrière, des yeux brillants et perçants : « il rayonnait de génie et répandait une phosphorescence de gloire », nous dit Théophile Gautier. Petit, laid, d'aspect un peu vieillot, « avec une allure de séminariste », Sainte-Beuve n'a pour lui que son fin et charmant sourire et ses yeux pétillants d'intelligence. Après des compliments réciproques, la conversation en vient vite à la poésie. Hugo se laisse aller à « exposer ses vues et ses procédés d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur ». Sainte-Beuve, qui n'a encore fréquenté aucun cénacle poétique et qui sent combien ses maîtres du *Globe*, « vraiment maîtres en fait d'histoire et de philosophie », sont insuffisants « en matière d'élégie », Sainte-Beuve saisit à merveille l'intérêt des choses neuves qu'il entend pour la première fois, et il se promet bien d'en faire son profit. Mme Hugo demande, à un moment donné, qui est l'auteur d'un sévère article du *Globe* sur le *Cinq-Mars* de Vigny, et Sainte-Beuve ayant confessé qu'il était le coupable, elle se replonge dans sa rêverie, laissant parler son mari.

Une seconde visite achève de convertir Sainte-Beuve aux innovations de l'école romantique. Rentré chez lui, il fait un choix entre ses poésies, et les envoie à Hugo, « ce que, dit-il, je n'avais osé jusqu'alors avec personne ». Le poète lui répond sur-le-champ : « Je veux vous dire que je vous avais deviné, moins peut-être à vos articles, si remarquables d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard, pour un poète. » Et il loue les vers qu'on lui a communiqués, mais de telle sorte que, sans les souligner, il en indique les faiblesses. Sainte-Beuve fut touché jusqu'au fond de l'âme. Il est séduit et conquis tout ensemble. « Hugo, a dit Dubois, avait, dans le commerce intime, de l'attrait et une sorte d'autorité impérieuse qui devait aisément subjuguer Sainte-Beuve, dont l'esprit a quelque chose de féminin et à qui, dans sa mobile et

facile inconstance, *il faut toujours un maître du moment.* »

Car il commençait à se détacher du *Globe*, où il se sentait insuffisamment compris, peut-être trop traité en petit garçon; sa maladive susceptibilité de poète lui faisait trop aisément oublier les services qu'on avait pu lui rendre, et il s'exagérait comme à plaisir les torts réels ou imaginaires que, croyait-il, on pouvait avoir envers lui. De cette disposition Dubois n'allait pas tarder à faire l'expérience. Pour l'instant, tout en poursuivant ses études de médecine, et en donnant des articles au *Globe*, il cultive avec assiduité l'amitié de Victor Hugo. Quelques mois après, ayant déménagé tous les deux, ils se retrouvent voisins rue Notre-Dame des Champs. De part et d'autre, il y eut, dans cette intimité croissante, beaucoup d'élan spontané et, ce semble, au début, fort peu de préoccupations utilitaires : moralement et intellectuellement, Sainte-Beuve et Victor Hugo étaient, si l'on peut dire, deux natures complémentaires; ils s'attiraient par leurs dissemblances. « On se voyait deux fois le jour (1). » C'était la plus fervente des lunes de miel. Hugo mettait en rapports son nouvel ami avec les poètes de son groupe, et ces derniers l'accueillaient et l'adoptaient avec la belle sympathie de la jeunesse; il parlait de lui à Lamartine, qui le traita tout de suite avec une amitié charmante; il lui faisait réciter ses vers. Peu habitué à toutes ces marques de sympathie, Sainte-Beuve s'épanouissait; il était presque heureux.

Il faisait exactement son service comme élève externe à l'hôpital Saint-Louis, où il avait une chambre. Mais bientôt, sa vocation littéraire l'emportant décidément, il laissa sans regret l'étude de la médecine : sa dernière inscription est du 13 novembre 1827. Sur le conseil de Daunou, il avait entrepris, en vue d'un concours académique, des recherches sur la poésie française du XVIe siècle. Ses recherches l'ayant entraîné plus loin qu'il ne pensait, il renonça au concours; mais cette étude de nos vieux poètes lui donna la joie de découvrir une poésie plus libre d'allures, moins uniforme que celle de nos classiques, et qui, sur plus d'un point, devançait les innovations rythmiques de l'école nouvelle. Son romantisme naissant

(1) « Mes deux visites par jour, dont une était pour vous », écrivait Sainte-Beuve à Mme Victor Hugo, le 16 octobre 1829. (G. Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*, p. 42.)

s'applaudissait de ces affinités électives; il se crut autorisé à saluer dans les poètes de la Pléiade des précurseurs de nos romantiques; et dans un grand Ronsard in-folio, dont il fit présent à Victor Hugo, il écrivait pieusement : « Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard, le très humble commentateur de Ronsard, Sainte-Beuve. » Il avait inventé le romantisme des classiques.

Sur cette conversion littéraire vint bientôt se greffer une demi-conversion morale et même politique. Dans le monde de Victor Hugo, où l'on faisait profession de catholicisme et de royalisme, le matérialisme théorique et pratique de Sainte-Beuve, son demi-jacobinisme détonnait un peu. Le poète, dans la première préface de ses *Odes et poésies diverses*, n'avait-il pas déclaré superbement que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses »? Et des propos de ce genre n'étaient pas sans troubler un peu et inquiéter le mobile Joseph Delorme et sans lui remettre en mémoire des convictions qui, naguère encore, avaient été les siennes, et que son ami de Boulogne, l'abbé Barbe, avait fidèlement conservées. Peu à peu, dans ses articles du *Globe*, on le voit se détacher de la « coriace » philosophie du XVIIIe siècle et critiquer assez âprement l'irréligion voltairienne. Il se rapproche alors de Cousin et des éclectiques; il suit avec une ferveur de néophyte les cours privés de Jouffroy, avec lequel il se lie; il découvre Saint-Martin, le philosophe inconnu ; bientôt il va entrer en relations avec Chateaubriand, avec Lamennais.

Assurément il n'est pas converti et il n'a pas renoncé à ce qu'il a lui-même ingénieusement appelé « les faiblesses du roi Salomon »; mais il est ébranlé ; il incline de plus en plus au spiritualisme ; il remet à l'étude le problème philosophique et religieux. Il écrit à son ami Barbe : « Pour mon compte, quoique je voie assez de monde et des gens distingués que j'aime et qui ont de la bonté pour moi; quoiqu'il semble qu'avec un peu de constance et d'activité une carrière assez belle peut enfin s'ouvrir pour moi, j'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs. *Les doutes religieux y sont sans doute pour quelque chose*; et, quoique cet état d'esprit tienne aussi à d'autres causes presque impossibles à analyser, les grandes et

éternelles questions y interviennent fréquemment. C'est le lot de l'humanité (1). »

En politique, l'évolution est moins sensible. Il dira plus de mal des « ultras » que des « vieux révolutionnaires »: le ministère Martignac le satisfait à peu près ; « l'esprit constitutionnel pur, l'esprit de la monarchie selon la Charte », voilà le sien. Hugo doit le trouver un peu tiède. Mais il n'admet pas que la religion soit mêlée à la politique : « c'est une chose de l'âme, une chose de l'individu à Dieu »; le reste est « de la matière », et elle doit s'en désintéresser (2).

Et peu à peu, voici que ces sentiments se précisent encore. Six mois se sont à peine écoulés qu'il écrit à Barbe : « S'il s'est opéré quelque changement qui me concerne, c'est plutôt en moi qu'en dehors de moi; et (je ne dois pas hésiter à te le dire, puisque cela te fera probablement quelque plaisir) mes idées qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du XVIII[e] siècle, *se sont beaucoup modifiées,* et ont pris une tournure dont je crois déjà sentir les bons effets. Sans doute, nous ne serions pas encore, sur beaucoup de points, et surtout en orthodoxie, du même avis, je le crains; pourtant, nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine; et, là même où nous différerions, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irais ailleurs et d'un autre côté. » Il avoue d'ailleurs que « s'il est revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême » à ses idées d'autrefois, « ç'a été bien moins par une marche théologique, ou même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie. Mais peu importe l'échelle, ajoute-t-il, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive. » Enfin, car il dit tout, et il se confesse volontiers, il laisse échapper ce discret aveu : « Je dois te dire encore, que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais le bien; mais c'est déjà quelque chose que je le sente et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même (3). »

(1) *Nouvelle correspondance*, p. 9-10. La lettre est de 1828, probablement de juillet ou d'août.

(2) Lettre à Barbe, 3 janvier 1829 (*Nouvelle correspondance*, p. 11-12).

(3) Lettre à Barbe, 26 juillet 1829 (*Nouvelle correspondance*, p. 13-14).

Moins d'un an après, il fait un pas de plus. Ses « opinions politiques ont peu changé pour le fond » : la situation créée par le ministère Polignac lui semble « grave » mais non désespérée. En matière religieuse et morale, son état d'âme est le suivant : « après bien des excès de philosophie et des doutes, déclare-t-il, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas, qu'en la religion, *en la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission* Mais, hélas ! ce n'est là encore, pour moi, qu'un simple résultat théorique ou d'expérience intérieure ; et je suis loin d'y ranger ma vie et toutes mes actions, comme il conviendrait... Après quelques heures de bonnes résolutions, je suis bien vite retombé en proie aux impressions du dehors, ou, ce qu'il y a de pis, *au vague des passions* que personne, peut-être, n'a ressenti aussi cruellement que moi. » Au reste, il fait peu de cas des choses de la littérature. « Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, *le bonheur, la sainteté* ; et, parfois, quand je me sens une inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentiments selon le type éloigné de l'éternelle beauté (1). » Les prédications, les conseils ou les livres de Victor Hugo et de Lamartine, de Chateaubriand et de Lamennais, n'ont décidément pas été inutiles.

En réalité, Sainte-Beuve était peut-être moins détaché de la littérature qu'il ne voulait bien le laisser paraître. Sa plume d'ailleurs était son gagne-pain, et il lui importait de ne pas la laisser rouiller. Il publiait d'abord dans *le Globe*, puis en volume, son *Tableau historique et critique de la poésie et du théâtre français au* XVIe *siècle* ; et ce livre, plein de talent, de vues très neuves pour l'époque et de solide érudition, est fort curieux : commencé visiblement dans un esprit tout classique, il a été retouché et achevé avec l'intention manifeste d'aboutir à une sorte d'apologie et de justification par l'histoire de la poésie romantique ; et le livre était accompagné d'un volume d'*Œuvres choisies de Pierre de Ronsard*, où cette intention est plus reconnaissable encore. Vers le même temps, il adressait une lettre au *Journal des Débats* pour y prendre la défense du style et de la versification du *Cromwell*, et il rédi-

(1) Au même, 30 mai 1830 (*Nouvelle correspondance*, p. 15-17).

geait, sous l'anonyme il est vrai, un dithyrambique *Prospectus des Œuvres complètes de Victor Hugo* (1). Il est désormais le critique attiré de l'école nouvelle.

A ce rôle d'apologiste et de théoricien du romantisme Sainte-Beuve ne se dérobera pas. En 1829, se fonde la *Revue de Paris*, qui est très favorable à la jeune littérature. On fait appel à la collaboration de Sainte-Beuve : le recueil est « un peu hétérogène », mais, écrit-il, « c'est bien payé, *deux cents francs la feuille* [c'est lui qui souligne] ; c'est, entre nous, ce qui m'a décidé. J'y compte faire du XVIIe siècle. » Il y débutait par un article, fort sévère et d'une inspiration assez romantique, sur *Boileau*. Pour mieux en souligner l'intention moderniste, Véron, le directeur de la *Revue*, « prit sur lui » de le faire paraître sous la rubrique « assez légère » de *Littérature ancienne*. « Grand scandale dans un certain camp (2) ! » D'autres articles suivirent, sur *Mme de Sévigné*, sur *Jean-Baptiste Rousseau*, sur *Le Brun*, sur *Mathurin Régnier et André Chénier*, sur *Corneille*, sur *La Fontaine*, sur *Racine* : le critique exalte ou rabaisse ces divers écrivains, — avec habileté et avec prudence, — suivant qu'ils s'écartent ou se rapprochent de l'idéal classique : il note avec une joie sans mélange ce qui, dans le talent ou dans l'œuvre de quelques-uns d'entre eux, semble peu conforme à cet idéal; avec une ingéniosité extrême il les tire le plus qu'il peut au romantisme. Et toutes ces idées, qui lui sont communes avec l'auteur de la *Préface de Cromwell*, il les exprime dans une langue charmante, imagée, poétique, que la critique ne parlait guère avant lui, qu'il ne parlait pas, lui non plus, avant son entrée au Cénacle (3), et qui est comme le signe extérieur de sa conversion littéraire. Plus tard, caractérisant sa campagne de la *Revue de Paris*, il disait qu'il avait fait alors « de la critique polémique, volontiers agressive, entreprenante du moins, de

(1) Ce prospectus a été publié par Spœlberch de Lovenjoul dans son *Sainte-Beuve inconnu* (Plon, 1901).

(2) *Portraits littéraires*, éditions actuelles, t. I, p. 1.

(3) On ne saurait, je crois, s'exagérer l'influence littéraire et artistique que Victor Hugo a exercée sur Sainte-Beuve : « Je vous dois d'ailleurs, lui écrivait-il le 26 août 1828, et cela m'est bien doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare. Une cathédrale était pour moi une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres.* » (Lettre publiée par G. Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*.)

la critique d'invasion ». Ce n'est peut-être pas assez dire ; ou du moins le mot essentiel manque à cette définition : de 1828 à 1830, Sainte-Beuve a fait de la critique romantique.

Mais ce rôle, un peu trop exclusivement négatif à son gré, ne suffisait pas à son ambition. *Ed anch'io*, se disait-il bien souvent, et quand il entendait Lamartine et Victor Hugo réciter telle de leurs *Harmonies* ou de leurs *Orientales*, il brûlait de marcher sur leurs traces. Hugo l'avait sacré poète, avait salué son « génie ardent » dans une ode grandiloquente ; et Lamartine, qui avait trouvé « ravissants » quelques-uns de ses vers, avait pris en grande amitié « ce jeune homme pâle, blond, frêle et sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes », qu'il se proposait d'emmener en Grèce comme secrétaire de la légation. C'était là plus d'encouragements qu'il n'en fallait pour déterminer l'ancien élève du classique Dubois à en appeler comme poète au jugement du grand public.

« J'ai vendu la première édition de mes Poésies quatre cents francs, à mille exemplaires, à Delangle », écrivait-il à son ami de collège Loudierre, le 6 décembre 1828 ; et le 4 avril de l'année suivante, paraissait, sous l'anonyme, un volume intitulé *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*. En vers et en prose, c'était, sous une fiction assez transparente, et avec quelques menues transpositions, une sorte d'autobiographie, surtout morale, de Sainte-Beuve : autobiographie un peu réaliste par endroits, mais d'une sincérité souvent criante. Le livre eut quelque succès ; on le discuta assez vivement *Le Globe* fut très partagé à son sujet ; le groupe romantique lui fut naturellement très favorable : Cousin et surtout Jouffroy se montrèrent très élogieux. Mais les esprits aristocratiques, Lamartine en tête, manifestèrent quelque sévérité : Mme de Broglie déclara l'ouvrage « immoral », et Guizot, d'un mot qui fit fortune, prononça « que c'était du *Werther jacobin et carabin* ». « Il a fait crier et irrité d'honnêtes gens beaucoup plus qu'il ne m'eût paru croyable », confessait l'auteur (1) ; mais au total, il n'était pas mécontent de la manière dont son recueil avait été accueilli : « il a eu, écrivait-il à Barbe, tout le succès qu'on peut attendre en ce temps-ci ; on en a dit beaucoup de bien et

(1) Lettre à Loudierre, 23 avril 1829 (*Correspondance*, t. I, p. 16).

encore plus de mal ; et, en somme, il s'est vendu. » Au fond, il n'aspirait qu'à récidiver, et il était heureux de s'y sentir encouragé.

« Ce que j'ai voulu dans *Joseph Delorme*, a-t-il dit lui-même, ç'a été d'introduire dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse. » Tentative assurément légitime, et même originale à cette date, mais dont la réussite a été plus que douteuse. Sainte-Beuve n'est pas un poète complet : il n'a que des parties de poète. Sa sensibilité est pénétrante et fine, encore qu'un peu morbide, mais il a le souffle inégal et court. Il a de jolis vers, bien frappés et amis de la mémoire, des attaques heureuses, des strophes et même quelques pièces fort bien venues; mais il n'a pas su ou pu se rendre maître des difficultés du métier poétique : le génie d'un Lamartine ou d'un Musset, l'art d'un Hugo lui font également défaut. A chaque instant, son expression le trahit · des impropriétés, des obscurités, des gaucheries de toute sorte lui sont imposées par les nécessités du rythme et de la rime.

Littérairement donc, il est assez loin d'avoir réalisé tout son rêve. Mais, moralement, il a bien réussi à s'exprimer tel qu'il était dans ces années de la première jeunesse où toute sorte d'influences se disputaient la direction de sa pensée et de sa vie. Sa mélancolie profonde et morne, ses ardentes sympathies démocratiques, ses goûts très simples et ses habitudes d'étudiant pauvre et libertin, les vulgarités et les prompts dégoûts de ses trop faciles amours, ses aspirations à la pureté, à la douceur pacifiante d'un vrai foyer, à l'idéalisme religieux, sa passion de lecture et son amour des livres, ses amitiés et ses admirations nouvelles, — Victor Hugo, Lamartine, Jouffroy, — sa conception du génie critique et ses théories littéraires, les velléités de son naissant romantisme, en un mot tous les traits qui composent la curieuse, mobile, ondoyante et diverse personnalité du Sainte-Beuve de 1828, on les retrouve dans son premier recueil de vers, et pour la peindre au naturel, même si l'on ne disposait que de ce mince volume, il suffirait de les assembler.

Moins d'un an après, « vers la mi-mars 1830 », paraissait sous l'anonyme encore, un nouveau recueil intitulé *les Consolations*. Il était dédié à Victor Hugo : « Mon ami, lui disait le poète, ce petit livre est à vous; votre nom s'y trouve à presque

toutes les pages; votre présence ou votre souvenir s'y mêle à toutes mes pensées. Je vous le donne, ou plutôt je vous le rends; il ne se serait pas fait sans vous. » Des volumes de vers de Sainte-Beuve, ce fut celui « qui obtint, auprès du public choisi de ce temps-là, ce qui ressemblait le plus à un succès véritable » ; les témoignages, qu'avec une très naturelle fierté il a rassemblés dans une édition ultérieure de ses *Poésies* sont, à cet égard, significatifs : Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Béranger, Stendhal lui-même, ne furent pas avares d'éloges; Dumas adressa des vers à l'auteur; d'autres lecteurs ou critiques plus obscurs lui exprimèrent leur « tendre » ou « aimable » sympathie. Il put croire qu'il allait toucher à la haute notoriété, presque à la gloire.

Car il avait l'esprit critique trop aiguisé pour ne pas se rendre compte que ce recueil des *Consolations* était en sérieux progrès sur le *Joseph Delorme*. De fait, les défauts qu'on avait pu relever dans son premier essai poétique, s'ils n'ont pas entièrement disparu du second, s'y manifestent fort atténués; et les qualités qu'on avait justement goûtées chez l'auteur de l'ode *A la Rime*, on les retrouvait plus largement épanouies chez le poète des *Larmes de Racine*. Il y avait dans le *Joseph Delorme* une pièce qui avait été très remarquée et qui avait obtenu l'approbation unanime; c'est celle qui commence par ce vers:

Toujours je la connus pensive et sérieuse,

Cette veine « plus épurée », c'est celle que Sainte-Beuve a développée dans les *Consolations*. Sans trop se flatter, sans nous dissimuler ses « chutes » et ses remords, ses tristes défaillances sensuelles, il nous présente les meilleures, les plus hautes et les plus nobles parties de lui-même. En termes émus, chaleureux, éloquents, il chante l'amitié, l'amour pur, la foi religieuse, cette foi qu'il n'a plus, dont il sait les bienfaits et qu'il aspire à reconquérir et que, par moments, entraîné par ses nouveaux amis, il s'imagine atteindre :

Je leur dis : « Prenez-moi dans vos bras, je veux voir. »
J'ai vu ; Seigneur, j'ai cru, j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
Et, par moments, j'essaie à mes sourds compagnons,
A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms (1).

(1) *A mon ami Leroux* (*Poésies complètes*, t. II, p. 59).

Or, ces « grands mortels » dont il se fait l'humble disciple, il a pris soin de nous les faire connaître. C'est d'abord Victor Hugo : « Par vous, lui dit-il, je suis revenu à la vie du dehors, au mouvement de ce monde et de là, sans secousse, aux vérités les plus sublimes. Vous m'avez consolé d'abord et ensuite vous m'avez porté à la source de toute consolation. » Et c'est aussi Lamartine, qu'il a pris pour confident et dont il nous rapporte les pieuses exhortations. Il les lui rappelle à lui-même :

Oh ! qu'alors sagement et d'un ton fraternel
Vous m'avez par la main ramené jusqu'au Ciel !
« Tel je fus, disiez-vous ; cette humeur inquiète,
Ce trouble dévorant au cœur de tout poète,
Et dont souvent s'égare une jeunesse en feu,
N'a de remède ici que le retour à Dieu ;
Seul il donne la paix, dès qu'on rentre en la voie ;
Au mal inévitable il mêle un peu de joie,
Nous montre en haut l'espoir de ce qu'on a rêvé,
Et, sinon le bonheur, le calme est retrouvé (1). »

Ce calme, il semble bien que Sainte-Beuve l'ait un peu retrouvé, lui aussi. L'inspiration malsaine de certaines pages du *Joseph Delorme* a complètement disparu des *Consolations*. Il y a quelque sérénité dans la tristesse qu'elles expriment. Le poète est apaisé et il est « consolé ». Son rêve de vie simple, qui lui est commun avec les lakistes anglais, a pris corps, et il le formule avec une simplicité pénétrante. Ses remords mêmes n'ont plus l'âcreté qu'ils avaient naguère ; il croit à la pénitence et il croit au pardon. Le salut ne lui paraît plus inaccessible : son âme s'est ouverte à la divine espérance.

De cette curieuse évolution morale, nous avons un autre témoignage. Un ami romantique de Sainte-Beuve, le poète normand Ulric Guttinguer, après toute sorte d'expériences amoureuses, était en voie de se convertir au catholicisme. Cette histoire, qui était un peu la sienne, Sainte-Beuve, en 1830, précisément sur la suggestion et, probablement, avec la collaboration de son ami, avait entrepris de la raconter dans « un grand roman poétique » qui fut interrompu par la Révolution : nous avons la première esquisse de ces pages qui sont

(1) *A M. A. de L.* (*Lamartine*) (*Poésies complètes*, t. II, p. 33).

sans doute l'origine de *Volupté*. Un peu plus tard, Guttinguer reprit le roman pour son propre compte et il le publia sous le titre d'*Arthur*. Il serait assurément excessif de considérer le roman de Guttinguer comme une confession de Sainte-Beuve. Mais celui-ci ne se serait pas si aisément prêté à écrire en quelque sorte sous la dictée de son ami si, dans l'aventure spirituelle du bon Ulric, il n'avait pas reconnu celle de Joseph Delorme.

Dira-t-on qu'il y a dans tout ceci beaucoup de « littérature », et que la lettre imprimée nous gâte un peu la sincérité de cette histoire d'âme? Les *Consolations* sont un volume de vers; *Arthur* est un roman. Qui nous assure que ces effusions religieuses ne sont pas un jeu d'imagination, un simple thème poétique sans rapport avec la réalité profonde de la vie? Est-ce que certaines déclarations ultérieures assez fâcheuses de Sainte-Beuve n'autorisent pas à cet égard tous les scepticismes? A quoi l'on peut répondre que les lettres contemporaines à l'abbé Barbe nous sont un gage très suffisant de la sincérité du poète des *Consolations*. Et si l'on objecte encore que Sainte-Beuve, écrivant à un prêtre, et toujours prêt à prendre le ton de son interlocuteur, a pu forcer sa pensée et vouloir flatter son correspondant, voici peut-être qui achèvera de le justifier à nos yeux. Au printemps de 1830, un jeune poète vaudois, Juste Olivier, va voir Sainte-Beuve et il a avec lui de longues conversations sur les questions religieuses. Il est protestant; et, comme tel, il se montre peu favorable au catholicisme. Sainte-Beuve interrompt brusquement son homélie : « Non, s'écrie-t-il, j'aime le catholicisme : tenez, je l'aime. Il a quelque chose de plus lumineux que le protestantisme qui ou bien est sec, rigide, ou bien est mystique. Il y a, en effet, un mouvement singulier dans le protestantisme d'aujourd'hui. Il n'est plus si sec, il a une tendance à l'amour: il se rapproche du catholicisme. Je pense toujours que le mieux serait de se retirer à la campagne, d'aller à la messe, de faire tranquillement ses pâques et d'avoir une croyance aussi bien éloignée du gallicanisme que du jésuitisme. » Et il cite l'exemple de Manzoni. « Eh bien ! oui, il faudrait vivre comme lui. Il ne sort pas de son Italie. C'est un esprit droit, mais élevé. »

Tous ces témoignages concordent. A la veille de la révolution de Juillet, Sainte-Beuve a totalement répudié « l'impiété

systématique » et la philosophie du XVIIIe siècle; il a même dépassé ce stade intermédiaire où se maintient « le génie d'un maître célèbre », Victor Cousin, qui « a réconcilié la philosophie avec les plus nobles facultés de l'âme humaine »; la religion de sa pieuse enfance lui est remontée au cœur et il y voit le « vrai repos » de sa pensée. Il semble même que les réserves qu'un peu auparavant il avait pu formuler sur quelques points secondaires du credo catholique soient désormais abandonnées par lui, et que l'adhésion de son esprit soit bien près d'être complète. Les exhortations et l'exemple d'un Victor Hugo et d'un Lamartine ont fait tomber les objections de sa juvénile incroyance. Fraternellement accueilli par les Hugo, pour lesquels il éprouve une amitié fervente, il s'est peu à peu dépouillé, à leur contact, de cette intransigeance d'idées abstraites, de cette « sauvagerie » maladive qu'il affectait volontiers naguère; il s'est apaisé, adouci, purifié. Embrigadé dans la petite légion romantique, il a fait le coup de feu contre les adversaires; il a pris une part très active à la bataille d'*Hernani*. Un moment, sur les conseils de son ami Jouffroy, il a songé à préparer sa licence et à faire discrètement poser sa candidature à une chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon. L'affaire ayant échoué, ce qui le désappointa, il s'était retrouvé simple homme de lettres. L'accueil à tout prendre favorable qu'avaient reçu son *Tableau de la poésie au* XVIe *siècle* et ses deux recueils de vers lui avait donné quelque confiance en lui-même, et sa collaboration à la *Revue de Paris*, en lui assurant d'honnêtes ressources, lui avait procuré d'agréables satisfactions littéraires. A vingt-cinq ans, il était classé comme poète et comme critique; il s'apprêtait à écrire un roman...

L'avenir lui paraissait donc plus souriant que jamais. L'amitié, la religion, la littérature s'unissaient pour dissiper son habituelle tristesse. Et plus tard, sa pensée se reportait avec une nostalgie mélancolique à ce qu'il a lui-même appelé « ces six mois célestes de sa vie ».

Les choses en étaient là quand éclata la Révolution de 1830.

VICTOR GIRAUD.

(*A suivre.*)

EN ALLEMAGNE

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

Les lecteurs qui prennent du goût aux chroniques du Bas-Empire, ont dû trouver leur compte dans les derniers événements d'Allemagne. Le III[e] Reich hitlérien a écrit une page de l'histoire de Byzance à ses plus sombres heures. Même atmosphère étouffante de conspirations intestines, de cheminements obscurs, de mines et de contre-mines, de perversités et de crimes, d'assassinats entre des portes.

Les détails d'exécution ont été rajeunis. Au service de la même politique de meurtre, l'hitlérisme met les moyens de la technique moderne : le téléphone, l'avion, l'avion surtout qui joue un grand rôle dans la journée du 30 juin. C'est en avion qu'au milieu de la nuit, du vendredi 29 au samedi 30, Adolphe Hitler quitte Bonn pour aller mettre la main au collet des conjurés de la villa du Tegernsee qu'il surprend non pas en armes, mais en chemise, dans des attitudes aussi peu viriles que singulières chez des conspirateurs à la veille d'un coup d'État. C'est en avion que Karl Ernst, l'*Obergruppenführer* des S. A. de Berlin et du Brandebourg, — un commandement qui équivaut à plusieurs corps d'armée, — est honteusement ramené à Berlin pour y être fusillé, après avoir été arrêté à Bremerhaven au moment où il met le pied sur un bateau qui doit l'emporter aux Baléares.

Tintement des téléphones policiers, ronflement nocturne des hélices, zigzags en éclair du Fuhrer à travers l'Allemagne,

de Rhénanie en Bavière, de Munich à Berlin, toujours par la voie des airs, la seule digne d'un être légendaire qui a contracté alliance avec les forces élémentaires, apparitions foudroyantes en « chéroub » de la justice, ubiquité vertigineuse, comparution des félons tremblant de tous leurs membres indignes devant le maître qu'ils s'apprêtaient à attaquer dans le dos, pattes d'épaules et insignes arrachés avec de grands gestes de théâtre avant la mise au poteau qui sera pour les Judas un châtiment moins dur que le mépris écrasant lu dans l'insoutenable regard du chef trahi, transport à toute vitesse des coupables en autos blindées, — belle atmosphère de cinéma! Rien n'y manque, ni la flaque de sang ni le vent de la vitesse dans la nuit. Tout ce qu'il faut pour séduire le goût de violence, de tumulte et de roman-feuilleton qui est à la base du racisme, surtout chez les jeunes, les plus fermes soutiens du régime. Des « histoires de gangsters » écrira la presse anglaise.

Les « acteurs » du drame. L'expression est devenue cliché. Elle est ici réalité. Ces gens, — Hitler accourant en vol plané, Rœhm jouant les Tibère à Caprée, sur les bords d'un lac bavarois, — tournent un film : la villa du Tegernsee. L'Allemand avoue qu'il veut des émotions, des secousses (*der Deutsche will erschüttert werden*). Le voilà, pensons-nous, satisfait. Ce « dynamisme tragique » dont il a tiré toujours tant de fierté en face de notre pauvre statisme bourgeois a dû trouver ici sa mesure.

Romantisme du meurtre, pathétique de théâtre. Pour bien apercevoir le côté psychologique des derniers événements d'Allemagne, il n'est que de relire les communiqués *officiels* allemands. Reprenons-en les termes et contentons-nous de traduire.

Vingt-quatre heures avant le drame, le Fuhrer est à Essen, en tournée d'inspection des camps de travail, « pour donner extérieurement l'impression de la sérénité la plus absolue et ne pas donner l'éveil aux conspirateurs ». Sous ce masque d'impassibilité se cachent des plans déjà arrêtés dans tous leurs détails.

A deux heures, dans la nuit du vendredi 29 au samedi 30, de Godesberg, l'ordre secret du départ est donné à l'avion qui de Hangelar, le champ d'aviation de Bonn, va s'envoler pour

Munich. « Depuis plusieurs jours déjà, le Fuhrer n'a pas consenti à dormir... La machine prend son vol vers le sud... A l'est le soleil se lève au-dessus de la brume laiteuse qui traîne encore au sol... Au cours du vol nocturne qui l'emporte vers l'inconnu, le visage du Fuhrer est revêtu d'une expression de résolution inouïe (*unerhörte Entschlossenheit*). »

Puis ce sont les événements que l'on connaît par les journaux. L'arrivée à la première pointe du jour dans la villa endormie des conjurés, la villa historique de Wiessee. Rœhm est au lit. Hitler met personnellement la main au collet de l'homme qu'il tutoie, qu'il a toujours défendu, qui a lutté à ses côtés et connu la prison pour lui en 1923, de l'ami de toujours. Rœhm, subjugué par le magnétisme du chef, « se soumet sans un mot ». Nous sommes dans un drame de la jeunesse de Schiller, Fiesque ou Don Carlos.

Ce qui n'est pas du Schiller, c'est la suite. « Dans la chambre contiguë à celle de Rœhm un spectacle éhonté s'offre aux exécuteurs de la justice. » Heines, le sinistre bandit de la Sainte Vehme noire, chef du groupe de Silésie, Heines est au lit, — tous ces conspirateurs sont vautrés, — mais il n'y est pas seul. Nous ne pouvons vraiment pas traduire plus avant L'allemand des communiqués du gouvernement hitlérien a administré absolument la preuve que, comme le latin, « dans les mots il brave l'honnêteté ». Que l'on n'oublie pas qu'il s'agit d'un compte rendu officiel ! Les faits sont ignobles, mais à l'ignominie de la réalité la rédaction officielle ajoute l'intrépidité dans le grotesque. Qu'un gouvernement rende compte dans ces termes d'une opération d'État, c'est ce qui passe l'imagination et pourrait difficilement se voir ailleurs qu'en climat germain !

« La scène répugnante qui se déroula au moment de l'arrestation, poursuit le communiqué, défie toute description. Elle éclaire d'une brusque lueur le caractère de l'entourage de l'ancien chef d'État-major des S. A. et les tares dont nous devons la suppression à l'intrépide décision du Fuhrer. »

Cependant l'exécution morale accomplie, en attendant l'exécution tout court, Hitler repart en auto à toute vitesse vers Munich. Il fait stopper les voitures qui se rendent dans la direction de la villa de la trahison, en arrache de sa propre main les occupants qu'il met séance tenante en état d'arrestation.

Dans peu d'heures, car les événements se déroulent à une allure de vertige, les égarés expieront leur forfait au poteau. Devant le peloton d'exécution, ils crieront : Heil Hitler ! Sous les balles, leur cœur appartient encore à leur Fuhrer.

Rœhm, c'est la tragédie de l'amitié trahie. Un autre communiqué nous parle de l'exceptionnelle et « rare confiance » que lui accordait le Chancelier et des « terribles conflits de conscience » que les déviations toujours plus accentuées, dues à ses « dispositions morales malheureuses et bien connues », font naître dans l'âme du Fuhrer toujours disposé à la bonté, à la confiance, mais que son devoir met maintenant devant la dure nécessité de frapper. Le nom de Rœhm, symbole de félonie, doit désormais être effacé de tous les cœurs allemands, comme sa signature est dès à présent grattée fiévreusement sur « les poignards d'honneur » offerts à chaque membre des S.A. où elle suivait les mots « *Blut u. Ehre* » (Sang et Honneur). Opération d'assainissement à laquelle l'Allemagne hitlérienne s'adonne avec cœur, mais qui ne représente pas une mince besogne. Il n'y a pas moins de deux millions de « poignards d'honneur » qui devront être purgés du nom souillé de leur donateur. « Poignards d'honneur », création significative et trouvaille d'expression du III[e] Reich !

Quant à la fière devise « *Blut u. Ehre* » il n'y a que le premier de ses termes qui se justifie. Du « sang », il y en a partout dans cette affaire, mais l'honneur reste tristement absent.

Ernst Rœhm en avait une conception particulière. Singulier personnage, soldat sans peur, sinon sans reproche, qui avait fait ses preuves pendant la guerre d'où il avait rapporté de cruelles mutilations de la face, homme d'aventures et de coups de main, et qui rêvait pour ses troupes d'une homosexualité guerrière, héroïque et casquée, formule typiquement germanique. On ne peut s'empêcher de frémir à la pensée du rôle qu'un dégénéré de cette envergure, de cette puissance d'action, a joué dans son pays, du rôle qu'avec la complaisance d'Hitler il y a tenu. Trois des plus célèbres gymnases d'Allemagne avaient été débaptisés pour recevoir le nouveau titre d'honneur de « gymnase Ernst Rœhm ». Des adolescents

proclamaient la tête haute, un éclair de fierté dans le regard, qu'ils étaient « Ernst-Rœhm-Schüler ». D'immenses effigies de ce pervers ornaient les dortoirs. C'était Rœhm, l'homme le plus immédiatement, le plus brutalement puissant du III[e] Reich après le chancelier, qui avait lancé le mot d'ordre : *dresser l'Allemagne dans la liberté de bataille et de révolution.* Il s'occupait peu de politique. Sa mission à lui, c'était de forger des volontés d'acier et des cœurs racistes, de donner au mouvement son visage « moral »... C'est du même personnage qu'est la phrase admirable, d'une espèce de romantisme dont le vice où le bouffon dépasse encore l'ignoble : « le doute de la vie m'a mené dans des régions qui font rougir et frémir le bourgeois ».

Ce goût de scandale et de sang, cette âme-cinéma dont nous parlions à l'instant et qui se révèlent si nettement dans les derniers événements d'Allemagne, sont vigoureusement attestés par une correspondance particulière qu'un témoin visuel envoie de Karlsruhe à la *Neue Zürcher Zeitung*. Elle met bien en lumière à la fois ce trait-là et un autre trait essentiel du tempérament germanique contemporain : l'inertie politique. Pétri par la force, par la botte, l'Allemand donne le plus décisif démenti à la définition d'Aristote du Ζῶον πολιτικόν. Il est l'être « apolitique » par excellence. La condition de l'intérêt politique est la possibilité du choix, possibilité incompatible avec le régime du bâillon et du camp de concentration.

Voici en quels termes le correspondant de la *Gazette de Zurich* rend compte de ses impressions de la rue allemande au moment du drame : « Les événements de Munich et de Berlin ont été suivis ici avec une prodigieuse tension dans l'intérêt. Il faudrait remonter aux jours de la déclaration de guerre ou à ceux de la révolution de 1918, pour retrouver pareil visage de la rue. Une différence cependant : alors qu'à ces époques la population dans son ensemble était véritablement engagée par la sensibilité et le cœur dans les événements, aujourd'hui il était impossible de distinguer dans quel sens se portait l'intérêt de la masse. C'était le *goût de la sensation* qui la dominait ainsi que la curiosité. Enfin quelque chose de neuf après tant de mois où il avait fallu ne vivre que de discours et de manifestations ! Le seul mouvement d'intérêt véritable fut provoqué

par la nouvelle de l'exécution de Schleicher. Les autres fusillades furent enregistrées dans la plus totale indifférence et comme s'il ne s'agissait là que de règlements de comptes internes du parti. »

Cette apathie, cette attitude amorphe de la masse allemande devant les fusillades du 30 juin, c'est un des traits qui ont le plus profondément révolté l'opinion britannique. Elle n'aurait pas dû la surprendre. Elle est dans la logique des choses. L'empreinte trop longtemps marquée de la botte du Feldwebel sur le visage d'un peuple explique qu'il ne lui reste plus que la faculté de subir, « d'enregistrer », pour reprendre le terme excellent du correspondant de la *Gazette de Zurich*.

L'Allemand subit la force, mais non dans la résignation, avec une espèce de frisson secret d'admiration. Il mêle de la volupté à la passivité. Nul doute que dans les brasseries, devant leur chope de bière, beaucoup de Munichois et de Berlinois n'aient hoché la tête d'admiration devant les déclarations de Gœring à la presse : *le Fuhrer a agi avec la rapidité de la foudre et vivement réglé les choses... La rébellion entraîne la mort... Agir sans merci.* Ce style télégraphique et militaire, ces formules hachées claquant comme des balles, transportent d'enthousiasme le lecteur germanique. Une espèce de contagion d'héroïsme vient jusqu'à lui. Son « tonus » intérieur s'élève. Il se sent par d'aussi fières attitudes rehaussé dans l'estime de lui-même et lisse sa moustache. Chez nous, l'homme de la rue serrerait les poings et, les dents serrées, dirait : « les brutes ! » Là-bas, il dirait : « Quels gaillards ! » L'Allemand a eu une trop courte éducation de la liberté, — Weimar a été tout de suite une expérience gâchée et salie, — pour distinguer entre autorité et brutalité. Et c'est bien en vain que M. von Papen a tenté tout dernièrement de le mettre en garde, dans son discours de Marburg, contre la confusion entre « vitalité et bestialité ».

* * *

Tout apolitique, tout acritique qu'il est, le peuple de Germanie tirera des faits éclatants des derniers jours certains enseignements.

D'abord touchant le caractère même du régime. Malgré

l'immense mensonge de sa presse qui lui présente le pouvoir comme « plus uni que jamais », — ce sont les termes mêmes du *Völkischer Beobachter* : il y a un degré d'impudence qui touche la maladresse, — il aura peine désormais à adhérer sans réserve au dogme de la *Totalität*. Cet état totalitaire, d'une imposante homogénéité, sans un défaut, sans une paille, révèle tout à coup d'étranges lézardes. Et le point grave : ce n'est pas de l'extérieur que vient la fissure, c'est par le dedans que se décompose le régime. Deux millions de S. A., la garde d'honneur du pays, licenciés, devenus « l'ennemi », c'est toute l'armature de la maison qui craque. La presse à gages a beau minimiser l'événement, parler d'incident (*Zwischenfall*), de « petite action d'épuration » (*Sauberungsaktion*), la gravité des faits éclate. Et les grands chefs que l'on fusille, ce ne sont pas les convertis récents, dont on peut toujours suspecter le loyalisme, ce sont les amis et les fidèles de la première heure, les purs d'entre les purs, ceux qui ont partagé tous les risques du combat, connu la prison, mangé le pain de la misère, alors que la croix gammée était un idéal et pas encore un profit. Avec le « chef d'État-major » Rœhm, les chefs de groupes », — véritables commandants de corps d'armée, — de Berlin, de Silésie, de Bavière, de Poméranie. Jamais n'a été plus vrai le mot sur la « Révolution qui dévore ses enfants ».

A l'odieux dans la haine intestine se joint le ridicule dans le gâchis. Hitler met Papen en *Schutzhaft*. Le Chancelier met sous clé son vice-chancelier. Tout atteste la maison à l'envers et crie le désarroi. La pièce passe du drame au vaudeville, mais se joue toujours au cabanon.

Le peuple d'Allemagne se dira cela. Il se dira autre chose encore; que brusquement un prodigieux abcès se découvre à lui pour crever sous son regard. Sans doute et depuis longtemps, bien des bruits, bien des plaisanteries couraient sur la moralité d'un Rœhm, dont les révélations de Klotz, de Gerlich, de Bell n'avaient rien laissé ignorer, sur les orgies et les beuveries de certains chefs. Mais il y a loin de la légende à la confirmation. Et celle-ci est fulgurante. Ce sont les communiqués officiels qui l'apportent dans des termes à faire rougir le lecteur le plus cuirassé, avec des détails qui font de la révélation, selon les termes dont se servira le

prince Starhemberg, vice-chancelier d'Autriche, la page de turpitudes la plus effroyable de l'histoire d'Allemagne.

Hitler peut bien dire que l'ordre est donné pour que « sans merci soit vidé l'abcès, le bubon », pour que « sans pitié soient extirpés du IIIe Reich les éléments asociaux et morbides ». Il peut bien proclamer sa volonté formelle de voir désormais « toute mère de famille confier son fils aux formations S. A. en toute sécurité d'âme et sans avoir à craindre que son enfant subisse aucun dommage moral ». Il peut bien ajouter, dans la manière énergique et savoureuse qui lui est propre, qu'il veut voir dans « les chefs S. A. des hommes et non de ridicules macaques ». Quelle mère, quel père de famille pourra se sentir rassuré en lisant « *qu'à l'avenir* il ne sera pas toléré que des millions d'êtres innocents soient gâtés par quelques pourris et quelques dégénérés »?

Hitler parle de *l'avenir*, penseront-ils logiquement, mais alors, le *passé*? Des « millions d'êtres jeunes gangrenés »! Les assurances verbales passent. La révélation demeure. Il est des franchises maladroites.



Maladroites également, les déclarations indignées du Fuhrer touchant « les repas de luxe », les « soi-disant dîners diplomatiques », les déplacements des chefs des S. A. dans de « somptueux cabriolets », le budget mensuel de 30 000 marks pour les seuls banquets du « luxueux quartier général de Berlin ». La maladresse de ces déclarations qui, pour beaucoup de naïfs, seront des révélations et pour tous les lecteurs des aveux, n'est pas corrigée par des phrases de propagande et des appels trop manifestes à la popularité : « Il est inadmissible que les sous des pauvres gens soient gaspillés en ripailles. On ne nous a pas invités autrefois aux dîners de luxe. Nous n'avons rien à y chercher. » Ces tirades ne sont pas déplacées dans la bouche de l'homme d'indéniable sobriété personnelle qu'est Adolphe Hitler; elles vont bien aux traits de « l'ascète de la dictature », ainsi que l'ont nommé ses admirateurs. Mais la maladresse n'en demeure pas moins. Il est toujours imprudent d'entr'ouvrir des abîmes. Ce qui restera dans l'esprit du lecteur moyen ce n'est pas la franchise, c'est le scandale.

Il est encore une réflexion très simple que fera le populaire. A savoir que la raison des dernières « épurations » n'est pas l'indignité morale, depuis longtemps publique, de certains meneurs, mais le risque personnel qu'a senti passer le dictateur. Tant qu'ils n'ont été que des misérables, on les a non seulement soutenus, mais mis sur le pavois : « pendant des années, j'ai couvert Rœhm contre les plus graves attaques », avoue Hitler lui-même. Quand ils sont devenus des rivaux, on les a fusillés! Devenue aussi crûment utilitaire, l'opération d'assainissement perd de sa beauté.

* * *

Cette lucidité élémentaire dans l'appréciation des derniers événements, toute la presse allemande à gages est, bien entendu, conjurée pour l'étouffer. Avec une audace dans le mensonge qu'elle avait encore rarement atteinte, elle présente au lecteur « l'univers entier comme fasciné par la grandeur du geste d'Hitler ». Le monde délire d'enthousiasme, de croulantes « montagnes de télégrammes de félicitations », affluant de tous les coins de la planète, « s'entassent dans le bureau du Chancelier »...

Ces grossiers mensonges donneront-ils le change au public allemand? C'est assez douteux, quand l'on sait l'avidité avec laquelle il se précipite sur la presse du dehors pour recueillir quelques bribes d'une vérité qu'il sait étouffée au dedans, la ruée vers les kiosques à journaux anglais, français ou suisses, les marchandages et les surenchères sur les feuilles étrangères circulant fiévreusement de main en main. D'ailleurs, le gouvernement du IIIe Reich, qui hésite rarement quand il s'agit de la mesure cynique et radicale, a pris très vite ses garanties contre l'importation de la vérité en arrêtant en bloc à la frontière la presse étrangère, particulièrement la presse de langue allemande suisse, alsacienne ou autrichienne, dont la diffusion est plus dangereuse.

Les nouvelles filtrent tout de même. L'homme d'Allemagne connaît en gros la réaction de l'étranger. Nulle part elle n'aura peut-être été plus réconfortante qu'en Autriche. Voici en quels termes s'exprimait dernièrement, à Salzbourg, le prince Starhemberg, le chef des « Heimwehren », l'homme chez lequel une opinion, inexactement informée d'ailleurs,

a pu craindre naguère une inclination vers l'Allemagne hitlérienne : « Ce qu'ils font là-bas pourrait nous laisser indifférents, si nous n'étions pas nous aussi des Allemands par la race, mais il n'est pas indifférent que l'honneur d'un peuple entier soit sali et souillé par des chefs indignes. Si à l'heure actuelle, devant le tribunal du monde entier, le peuple allemand fait figure de nation barbare, si les communiqués officiels de son gouvernement constituent la page de turpitude la plus basse qui ait jamais été écrite en langue allemande, nous nous sentons, nous aussi, touchés en notre qualité d'Allemands. Nous nous sentons nous aussi atteints par le destin du peuple d'Allemagne tout entier. Les événements du Reich nous confirment dans notre inébranlable volonté de préserver notre germanisme autrichien si droit, si sain de la purulence qui mine le germanisme d'au delà de la frontière. »

Dans son ensemble, la réaction du monde aura été l'horreur. L'horreur devant l'assassinat. Schleicher abattu à son bureau à coups de revolver dans le dos, sa courageuse femme accourant, percée de balles à son tour et trouvant la force avant d'expirer, durant son transfert à l'hôpital, de dire l'horreur de la scène. Karl Ernst, extrait évanoui de l'avion qui le ramène de Brème, roué de coups avant d'être collé au mur de Lichterfelde. Gregor Strasser, piétiné, écrasé à coups de talon, puis enfoui dans un bois. L'ancien président du Conseil bavarois von Kahr, un septuagénaire, depuis longtemps à l'écart de toute politique, mais sur lequel Hitler assouvit une vieille vengeance, jeté dans une mare des environs de Dachau, comme un chien crevé. Klausener, le chef de l'Action catholique en Allemagne, chrétien éprouvé, privé par une sorte de sadisme d'une sépulture religieuse et livré au four crématoire. Quand sa famille, bouleversée, torturée par l'angoisse de ce drame dans la nuit, voulant au moins avoir le corps, demande de ses nouvelles, le gouvernement condescend à lui faire savoir qu'on lui remettra une urne contenant ses cendres. Il consent à ajouter, sans doute en manière de consolation, que l'ordre d'exécution a reposé sur un « regrettable malentendu ».

Pas d'instruction, pas de procédure, aucune forme légale, pas une heure de délai : le mur. L'assassin se hâte d'ac-

complir son coup. Dans le noir, avant qu'ait pu filtrer un rais de lumière.

Il y a des assassinats auxquels le meurtrier survit rarement. A l'assassinat collectif du 30 juin, le gouvernement du III[e] Reich, du moins dans sa forme actuelle, aura de la peine à survivre. Le « mythe du sang », — on sait la consommation que la littérature de panégyrique du parti a fait de ce *Mythus des Blutes* dans lequel elle faisait tenir toute la substance spirituelle du mouvement, — le « mythe du sang » s'accomplit. Point dans l'orgueil et la lumière, mais dans l'ignominie du meurtre. Il y a des mots vengeurs.

L'Allemagne vient de nous donner le spectacle, non d'une révolution (il y a encore de la noblesse dans le mot) mais d'une convulsion, avec tout ce qui est contenu dans le terme de sauvagerie, d'obscurité, de bassesse pathologique.

Le résultat des derniers événements sera une verticale baisse de prestige de l'hitlérisme dans le monde. Une feuille viennoise, usant d'un de ces mots forgés dont est riche la langue allemande, intitule son éditorial : *Entgötterung* (perte du nimbe de la divinité). A partir de l'instant où elles se souillent de sang, le crépuscule des idoles commence.

M. von Papen, qui, à défaut de fierté, possède de la lucidité, a dit naguère avec justesse que celui qui fait appel à la guillotine meurt lui-même sous le couperet.



Les conséquences à tirer pour nous? Une vigilance redoublée. Qu'Hitler soit de plus en plus, ainsi qu'il semble se dessiner aujourd'hui, le prisonnier de la Reichswehr, de la vieille Prusse militaire et tenace dans ses haines; qu'au contraire, voyant que cette alliance avec la vieille Allemagne du capital et de l'épée lui fait perdre le prestige de révolutionnaire auquel il tient par-dessus tout, il donne un jour un violent coup de barre à gauche pour dériver finalement vers le bolchévisme ainsi que le prophétise la presse russe, — tout peut être appréhendé de ce régime de coups de volant désordonnés, à droite, à gauche, de ce régime d'embardées qui semble celui où il est entré et qui finit aussi mal pour les régimes que pour les autos.

Tous les avenirs proches sont possibles. Ils commandent tous la plus calme possession de nous-mêmes et de notre force. M. Gœbbels a dit naguère, en parlant de la France et de l'impossibilité d'engager avec elle des relations : « on ne dort pas sous le même toit qu'un assassin ». De quel côté sont donc les assassins ? Il est des paroles qui se retournent contre leurs auteurs.

Quelque concession qu'Hitler soit disposé à faire sur le plan international, — et il n'est pas invraisemblable qu'un homme qui sent autant de craquements dans sa barque en fasse, — aucune conversation engageant vraiment l'avenir ne semble possible. « On ne cause pas avec Caliban », nous disait ces jours derniers un de nos amis de la Suisse orientale, admirable connaisseur de l'Allemagne hitlérienne et lucide observateur de ses réactions.

ROBERT D'HARCOURT.

VISITE
AUX ÉGLISES MOLDAVES

Elles sont toutes petites. La plus longue, Saint-Georges de Sucéava, mesure quarante-trois mètres ; on en construirait trois pareilles dans la longueur de Notre-Dame, elle y tiendrait tout entière dans le transept. Leurs lignes sont droites. A l'époque où le style flamboyant exaspère le gothique de Rouen, l'église moldave présente la froideur architecturale dont Byzance a posé le principe, et qui fait valoir le luxe des fresques. Les murs épais forment un rectangle que d'autres murs rectangulaires cloisonnent en trois ou quatre chambres ; vestibule, pronaos, chambre mortuaire, naos. Trois lobes la terminent, ébauchant vers l'autel les formes de la croix. De longues arches se dessinent à l'intérieur sur ces lobes jusqu'au deux tiers de la hauteur ; une rangée d'arches plus basses les surmonte, faisant le tour de l'église. Le grand toit épouse les articulations, ou bien encapuchonne le tout comme une ruche, débordant de plusieurs mètres. Sur ce toit se dressent une tour, qui correspond au naos, et des croix trilobées d'où pendent des chaînes de métal.

Beaucoup de ces églises montrent à nu la brique de construction, d'un rose pâli qui se juxtapose à la pierre en surfaces décoratives, et des lignes de médaillons émaillés éclairent les murs de leur symphonie brillante. D'autres ont été crépies de blanc. Mais l'enchantement, ce sont les églises entièrement enluminées à l'intérieur comme des pages de missels immenses ouvertes sur les cieux. Leurs tons chauds et doux, les ors pâlis, les bleus profonds, les verts, les roses délicats comme

des corolles, racontent l'histoire du Christ et des créatures. Dans les sapins, sur l'herbe des champs, parmi les grandes neiges, offertes à tous, elles disent le drame de la vie et de la mort qui commence au seuil du néant avec la création du monde, et se résoudra dans l'Éternel avec le Jugement dernier. Rien ne les protège. Les bourrasques, le soleil, le gel les ont mordues pendant plus de cent mille jours ; des moines grecs les ont passées à la chaux ; on a repeint sur les premières fresques ; on leur a fait subir d'odieuses « restaurations artistiques » ; des passants les ont signées avec des clous ; elles ont survécu. La commission roumaine des monuments historiques les délivre peu à peu de toutes ces interpolations. Quelques-unes sont même restées intactes depuis les origines. Aucun document semblable n'existe dans tout ce qu'a touché la civilisation byzantine.

L'iconographie de ces églises, dont les spécialistes ont donné de si remarquables études (1), déborde le cadre de cet article. Mais voulez-vous partir un matin de septembre pour découvrir ces grands évangéliaires dans leur écrin de forêts bleues? Voulez-vous lire sur leurs murs comment la tendresse délicate et spirituelle d'une race a transcrit les exégèses? Venez. On se sent accueilli par tous en Roumanie. Le président du Conseil nous prête les autos officielles de six départements. A Putna, les deux jeunes filles du préfet nous apportent d'un geste charmant des gerbes de fleurs. A Patrautzi, la gardienne de l'église nous offrira la confiture et le verre d'eau traditionnels ; l'archimandrite de Neamtz, qui fut évêque d'Husi, nous invitera dans sa petite maison toute blanche au fond d'un jardin follement fleuri, à goûter une « tzuica » (2) fabriquée au couvent, ainsi que du fromage de ses chèvres.

Si ces choses ne vous arrivent pas, ce seront d'autres, aussi exquises. Et peut-être verrez-vous aussi, à Moldovitza, le très vieux gardien que le nom de la France fait pleurer. Je lui promettais sa photographie que je venais de prendre, mais il secouait la tête sans me croire :

(1) En particulier les ouvrages suivants : M. Sorga et G. Bels, l'*Art roumain* (Ed. de Boccard, Paris) ; — *Biserricile Modovenesti* (*Tiparul Cultura Nationala*, Bucureski) ; — P. Henri, *Eglises de Moldavie du Nord* (Libr. Ernest Leroux).

(2) Eau-de-vie de fruits.

— Tant de fois on m'a dit cela, et jamais je n'ai rien reçu...

— Mais cette fois-ci, c'est une Française qui vous fait cette promesse, répondit l'ami roumain qui nous accompagne.

Alors les yeux du vieillard se troublent. Il prend ma main avec dévotion, la serre, la baise.

— Merci ! Merci ! murmure-t-il ardemment, *en français*.

Mais surtout, nous irons pendant des jours sous ce merveilleux ciel moldave, immense, précis, limpide et lointain, comme aux limites de l'Océan. Les nuages ne le troublent pas, ils l'approfondissent. On voit ailleurs des ciels plus colorés, plus dramatiques, mais nul n'offre ce dessin, cette régistration des plans qui se superposent sans se confondre jusqu'au delà des horizons. Les teintes y offrent des délicatesses de fleurs et de perles. Rien ne s'impose, de ce charme insinuant et doux comme un rêve conscient qui jouerait avec des pensées. Et, répondant au jeu des plans célestes, la terre aux larges ondes étage aussi dans les lointains ses plans qui s'entrecroisent, se découvrent et fuient vers l'infini. Rien d'arrêté, rien de flou. Des provinces-miniatures chatoient, quasi transparentes, à l'image des provinces aériennes. Cette clarté changeante et nette délivre chaque détail et le classe à travers les courbes génératrices. Où les artistes du terroir ont-ils puisé leur délicatesse, le goût de l'anecdote, le sens du pittoresque aristocratique, l'amour de la couleur franche et fine, sinon dans cette qualité de la lumière ? C'est le bleu des ciels d'hiver qui teinte les fresques de Voronetz, remarque M. Paul Henri. Le ciel explique les églises. Et l'ingénuité de la campagne les a conservées dans leur atmosphère d'autrefois : maisonnettes voilées de saules, vieux ponts fourbus, jeunes filles qui gardent les moutons en filant la quenouille...

CE QUE RACONTENT LES MURS

Sucevitza... Elle chatoie, sous la lumière du soir blonde comme les maïs. Le parfum des plantes sèches, des fruits mûrs et des résines la baigne comme l'encens de la campagne. Les bruits familiers du village l'isolent dans son tiède recueillement. Des femmes en sortent, vêtues du costume moldave : blouse couverte de fines broderies au point de croix qui

reflètent les forêts d'automne, jupe étroite faite d'un rectangle d'étoffe serrée autour des hanches, de couleur sombre, rayée par endroits de fils rouges. Elles viennent de baiser les icones, elles ont déposé des fleurs. Puis elles s'en vont. Un moine silencieux passe. Et il n'y a plus personne.

Alors nous regardons les scènes représentées sur les murs. Les peintres, venus de Hongrie ou de Pologne, ont respiré l'air d'ici et se sont refait une âme roumaine qui humanise les canons de l'art religieux byzantin. Cette race de conteurs émaille de saillies les sombres traditions. Voyez ce coin du Jugement dernier. Des morts font sauter les couvercles des tombes, d'autres sont revomis par les animaux qui les ont dévorés : une main, un pied, une tête, un torse émergent de la gueule du lion, du poisson, du serpent, et autres anthropophages. Le Juge tient la balance, mais que de marchandages ! Les anges tirent d'un côté, les diables de l'autre. Ceux-ci ont un crochet pour harponner les âmes, une ligne pour les pêcher ; ils déposent leur charge pour courir plus vite, ils trichent, ils se cachent pour peser sur le plateau de la balance. Les anges, grands innocents, auraient fort à faire, si le brave coq campagnard ne chantait juste à point : alors s'enfuient les esprits des ténèbres.

Dans chaque église de nouvelles imaginations représentent les diables et leurs facéties. Ils deviennent des chauves-souris, des hippocampes, des monstres écailleux qui ont des visages aux coudes et aux genoux, voire à l'endroit où les humains s'asseyent. Cette fantaisie de l'anecdote anime encore les conteurs religieux d'aujourd'hui : à Saint-Démètre de Suceava, un petit tableau du XIXe siècle illustre l'enfer avec la plus curieuse verve. On y arrache la langue du bavard ; l'ivrogne et le cabaretier sont gavés d'eau, celui qui a dormi pendant la messe tourne sur l'axe d'une roue ; le diable armé d'une cuillère puise l'or de l'avare dans un gros sac et le fait avaler au coupable assis sur un gril. D'autres sont coupés, sciés, tenaillés, déchiquetés, entraînés par les cheveux dans la gueule du gouffre, tandis que des nuées de petits démons pareils à des hippocampes volètent dans une ronde infernale.

Et quelles expressions sur les visages ! Férocité ? Oh ! que non ! Personne ne croit un mot de ces contes, pas plus qu'on ne croit au cheval à sept cœurs. Mais on aime à inventer,

à broder, même à avoir peur, un tout petit peu, pour que la vie paraisse plus douce. Cet esprit inventif se manifeste non seulement dans le merveilleux chrétien, mais dans les scènes d'histoire ; il les anime d'une vérité à la portée de tous qui force la réflexion. On voit à Moldovitza le Jugement de Jésus par Pilate. Une femme désigne du doigt l'apôtre Pierre qui renie son maître avec de grands gestes de protestation. Au-dessus d'une tour, plus éclatant que le feu, dans sa couleur orangée, criarde comme sa voix d'énergumène, le coq se dresse, cou tendu. Tout cela est traditionnel, — sauf la couleur de cet oiseau impossible : une trouvaille. Mais ce qui ne l'est pas, ce sont quelques Juifs assis auprès du feu et se chauffant les mains : indifférence des comparses qui ne savaient pas et vivaient leur vie quotidienne, dans la fraîcheur de l'aube. Plus loin, Jésus est condamné. Le manteau, la couronne d'épines, le roseau sont là. Pilate se lave les mains. C'est connu. Mais où a-t-on vu ces visages scandalisés de Pharisiens qui discutent, les uns avec des gestes indignés, les autres attentifs et retors ?

Outre l'esprit anecdotique des Moldaves, ces fresques montrent leur générosité pleine de bon sens qui est la forme supérieure de la justice. Les mauvais prêtres y sont précipités en enfer, comme chez nous, mais, — inspiration contraire à nos croyances, — les Sages de l'antiquité y sont introduits au royaume des élus. D'autres scènes entr'ouvrent à travers la destinée de grands trous obscurs, comme ces vingt-quatre échelons du Ciel que gravissent péniblement des hommes de toutes conditions, avec l'aide des Anges, tandis que des malheureux choient dans le gouffre, ou encore ce motif symbolique reproduit sur les arcs des portes intérieures : une main démesurée qui tient une poignée d'hommes minuscules, — les âmes dans la main de Dieu. J'ai vu à Slatina, éclairée par un cierge, une petite scène traditionnelle, mais particulièrement angoissante ici : d'un tronc d'arbre émerge un homme nu. Deux souris rongent la base de l'arbre, une blanche et une noire. L'enfer est au pied, le ciel en haut. L'homme prie, les yeux levés avec supplication. Deux animaux attendent, à droite et à gauche : le loup et la licorne, ceux de Dante. Vu à travers les ressauts de la flamme, ce tableau qui pose une pareille énigme sur la destinée humaine est un des plus

inquiétants souvenirs de ce voyage à travers les symboles.

Mais l'ombre de l'enceinte monte le long des fresques. Il est temps d'entrer dans le sanctuaire, déjà sombre malgré les pans de lumière taillés en éventail par le biseau des petites fenêtres. Ici encore, pas un centimètre qui ne soit peint : draperies, arabesques, personnages, grands tableaux bibliques. Sur les murs du pronaos, trois cent soixante-cinq scènes, juxtaposées selon le principe des images d'Épinal, illustrent la vie du saint de chaque jour. Dans le naos est peinte la vie de Jésus, mais ici les tons s'obscurcissent : la fumée des cierges a posé sur les visages un voile. Au centre de la coupole principale, une immense figure du Christ, humaine et souffrante, regarde dans l'éternel, de ses yeux hallucinés. Il faut la méditation que permettent les offices cachés et interminables pour lire cet évangile par l'image dont la précision détaillée dépasse de loin ce qu'offrent les vitraux et les sculptures de nos plus riches cathédrales ; mais dès que l'on entre, on se sent envoûté par cette innombrable présence.

LE SOUVENIR D'ÉLISABETH

Et si l'on baisse les yeux vers les dalles, on trouve toute la tristesse de l'Histoire. A droite gît la pierre tombale du fondateur Erémie Movila, ciselée à l'italienne. Une fresque votive le représente avec sa famille : figure de prince oriental, barbe noire, manteau lourd, couronne d'or. D'une main il tient la croix à trois branches, de l'autre l'église qu'il tend à la Vierge pour qu'elle l'offre au Seigneur. Debout, sa mère, sa femme, ses sept enfants le suivent. Tous sont couronnés comme lui. Tous sont raides, graves et magnifiques. Tous ont été dispersés et massacrés; seule une de ses filles repose sous une dalle en face de lui. Mais de sa femme Élisabeth, dont le beau visage paraît plus pensif que les autres sur la fresque, il reste mieux ici qu'un nom et des cendres : un pendentif du lustre renferme un coffret d'argent, le gardien l'ouvre, en sort des boucles soyeuses, châtain doré : un rayon dans l'ombre des fresques. Prise par les Turcs en 1616, tandis qu'elle luttait pour conserver le trône à son fils Constantin, Élisabeth se coupa les cheveux et les envoya au monastère, pour que quelque chose d'elle reposât auprès d'Erémie dans la tombe.

Désormais la figure de la princesse hante ces lieux. C'est elle que nous retrouvons dans le musée où l'on nous montre les trésors d'art religieux. Parmi les objets du culte est conservée une « Épitaphe » qu'elle broda pour recouvrir l'autel dans l'église qu'édifia son mari. C'est une grande nappe entièrement travaillée de soies et d'ors divers, qui représente le Christ mort. La Vierge le soutient, les Apôtres et les Anges le pleurent avec des gestes de supplication. Les visages ont des expressions humaines et torturées. Les vêtements retissés à l'aiguille sur ce tableau sont fins comme ceux des contes, et riches comme eux, sertis de perles ainsi que les auréoles. La broderie est elle-même rebrodée d'arabesques lilliputiennes, en fil d'araignée. A force de regarder cet ouvrage imprégné de méditation, d'angoisse, d'espoir et de prière, l'Épitaphe apparait entre les doigts de celle qui l'a brodée. Ici, dans les appartements réservés au Seigneur dans le monastère, où l'horizon s'arrête aux sapins qui dentellent le ciel ? Ou bien dans une demeure-forteresse comme celle de Zamca, près de l'ancienne capitale, sur le promontoire fouetté par les vents de l'Ukraine? Dans une pièce blanchie à la chaux, dont les murs sont voilés de tapis, Élisabeth modèle le corps du Christ. Hier, des marchands génois sont venus lui offrir des perles. Chaque semaine ils viennent à Suceava et dans les demeures des boïards. Ils arrivent de Stamboul, de Trébizonde, d'Alexandrie, chargés des soies, des draps d'or, des perles et des épices qu'ont apportés à travers les déserts les caravanes de Cathay ou du golfe Persique. Ils savent que la Moldavie a gardé le goût de la munificence à travers les désastres, et leur commerce est prospère.

Élisabeth a plongé la main dans le coffret, les perles ont ruisselé entre ses doigts. Elle en retient quelques-unes dans sa paume, les examine, hésite, les dispose en cordon sur les dessins de l'Épitaphe... Le coffret est acheté : de quoi payer une province, mais le Sauveur sera content. Élisabeth espère; elle prie en brodant. Les jours s'écoulent. Les fenêtres étroites se ferment sur la campagne multicolore, puis toute blanche... Les jours s'allongent de nouveau. Le Christ est terminé. Les grosses perles luisent doucement autour des têtes sacrées, et le long des manteaux de toutes petites, pareilles à des grains de mil. Une à une il a fallu les percer pour les coudre... Les

années passent. Érémie Movila est mort, son frère empoisonné, sa dynastie brisée, sa femme captive. L'Épitaphe repose sur l'autel, invisible à tous; offerte à Dieu seul, sauf l'unique jour de l'année où elle sort du sanctuaire : le vendredi saint, à l'office du soir. Alors les prêtres la portent en procession, tendue à un mètre du sol. Les paysans sont venus, de toute la région : ceux de la vallée, couverts du boléro de cuir, et ceux de la montagne, qu'enveloppe la houppelande de toisons brutes. Il fait nuit. Groupés dans la cour à la lueur des torches qui jettent un reflet de feu sur les fresques, ils prient. Voici les moines : leurs chants somptueux et tragiques inspirés de Byzance montent vers le ciel. Voici les croix d'or trilobées, incrustées de pierreries ; et les encensoirs, et les livres saints, tout ce qui repose aujourd'hui dans les vitrines du musée. Voici l'Épitaphe. Alors les paysans se prosternent. Puis ils passent, selon le rite, sous le drap qui représente le cadavre du crucifié.

Telle est encore, dans les églises roumaines, la cérémonie du vendredi saint.

ÉTIENNE LE GRAND

Si le souvenir d'Élisabeth imprègne le monastère de Sucevitza, Étienne le Grand règne à Putna. Son église a été détruite par les Cosaques et rebâtie au XVIIIe siècle ; mais il y est enterré, et cela suffit à faire du royal monastère le pèlerinage historique de toute la Roumanie.

Dans le musée, dorment les icones-talismans que ce croyant à la façon de Clovis emportait à la guerre pour que le Christ lui donnât la victoire : le triptyque représentant Jésus, la Vierge et saint Jean ; les croix d'or, et celle qui fut ciselée dans le bois de la Vraie Croix. Sous les tentes de peau, parmi les tapis, les armes et les étendards, il faisait dresser un autel où il les déposait à la garde des soldats d'élite. Chaque jour on disait la messe devant elles, et devant elles il faisait prêter serment. Il leur attribuait ses victoires. Puis quand cette foi qui renverse les armées dut abdiquer en face des défections politiques, Putna en recueillit peu à peu les souvenirs : doigt du conseiller Daniel, crâne du patriarche de Constantinople, autographes et sceaux des rois. On y voit aussi des vêtements

d'apparat, parmi lesquels le manteau de cour en velours pourpre que l'on devait ressortir pour le couronnement du roi actuel Charles II, — si on l'avait couronné, — et les bijoux de Marie, femme d'Étienne, et le voile mortuaire où est brodé le visage de la princesse, les yeux clos. Puis, reculant dans l'histoire, voici les objets quasi légendaires : ce livre sacré connu dans les archives chrétiennes sous le nom d'*Evangeliarum Putnanum*, vieux de sept siècles, et ce travail de broderie et de perles qui date de mille ans, dit la tradition, le « *Dernier sommeil de la Vierge* », plus fin que les miniatures, évalué vingt-cinq millions de lei (quatre millions de francs), — dans la mesure où il n'est pas absurde de chiffrer l'effrayante valeur d'un pareil ouvrage.

Ces trésors tentent moins les cambrioleurs vulgaires, — et pour cause, — que les rapaces de large envergure : chefs de hordes, rois, gouvernements. Et ce n'est pas toujours la valeur matérielle du butin, mais sa vertu morale et surtout divine, qu'ils ont cherché à s'approprier pour s'en faire une égide. Les Cosaques ont enlevé à Putna le sabre et la couronne du prince, — en or, il est vrai, — parce qu'ils redoutaient la parole prophétique : « Un jour, on entendra l'épée d'Étienne le Grand résonner dans la tombe. » On emporta plusieurs fois les grands saints du royaume : tel le célèbre Jean de Suceava, enlevé par les Polonais de Sobieski en 1686, puis restitué par traité et réinstallé solennellement dans son église, où il repose en paix depuis ; tel encore saint Démètre, dont le corps fut ravi par les Bulgares à la métropole de Bucarest en 1917. Meilleur patriote, il refusa de passer la frontière : il fut impossible à ce moment-là de soulever le cercueil, de sorte que les voleurs épouvantés le rapportèrent incontinent. D'autres pillards se contentent de reliques plus modestes : tel le pied de saint Étienne, premier martyr, conservé jadis au monastère de Secu. Les moines l'ont remplacé dans le reliquaire par un pied en bois sculpté ; on le vénère toujours, néanmoins la relique a passé de l'église à la sacristie.

C'est à la vigilance des seuls moines que l'on doit d'avoir conservé ces trésors. Ils aimaient avec vénération ces livres qu'ils avaient copiés, enluminés pendant toute une vie, dont ils avaient ciselé, incrusté de pierreries les couvertures ; ces archives où ils avaient consigné les actes des rois ; ces encen-

soirs, ces lampes offertes par un prince ou un métropolite en souvenir d'une illustre réception. Quand approchait l'ennemi, les murs fortifiés ne suffisaient pas toujours. Les moines creusaient la terre à la bêche, la nuit, sans lumière, dans quelque coin insoupçonné. Ils enveloppaient les objets précieux dans des tissus et des peaux de moutons, les enfermaient dans des coffres et les enfouissaient là. L'envahisseur jurait, menaçait, rançonnait, quelquefois tuait, mais les moines priaient Dieu, et ils offraient en excuse toutes les volailles de la communauté, tout le vin des celliers : les objets sacrés demeuraient introuvables. La vague passée, ils reprenaient la pioche, ils exhumaient les trésors, les essuyaient, enlevaient une moisissure au coin d'un parchemin, et dans le chœur on chantait l'action de grâces. Puis la vie recommençait jusqu'à l'invasion suivante. Si les voisins étaient sûrs, ou si on les croyait tels, on leur confiait aussi les richesses menacées : on en chargeait les chariots à bœufs, ou bien des cavaliers les emportaient la nuit dans leurs vêtements. Mais cette confiance a été parfois trompée ; elle vient de coûter au monastère de Neamtz ce qu'il avait de plus précieux : en 1917, devant l'invasion allemande, le prieur a joint ses pièces rares au trésor que la Roumanie déposait chez les Russes. Elles ne sont jamais revenues.

CHAQUE ÉGLISE A SON VISAGE

Pendant cinq jours nous avons visité une trentaine de ces monuments. En tout autre pays un tel pèlerinage serait devenu terriblement fastidieux au bout de vingt-quatre heures. Mais ici la campagne est reposante ; et dans ce cadre que rien n'a falsifié, la vérité si diverse de chaque petite église entretient une joie émue. Même dans le quatuor des églises enluminées, Voronetz, Moldovitza, Homor, Sucevitza, si ressemblantes au premier abord, chacune éveille des harmonies distinctes sous les fantaisies de la lumière : leurs variations individuelles jouent avec celles des matins et des crépuscules, elles acquiescent ou les contredisent. Le soir insinuait une chaleur vivante dans les fresques de Sucevitza, comme pour en ressusciter les tragédies. Plus grave, plus reculée dans l'histoire, Voronetz s'argente dans la clarté du matin qui pose sur ses

ors un lustre mat, quasi légendaire. Moldovitza, bonne enfant, offre ses couleurs toutes franches en plein midi, dans son enclos inhabité. Ses moines de jadis l'ont abandonnée. Simple église de village, elle n'a pas de trésor; sur un coin de fresque, Noé s'y enivre comme un brave homme. Au milieu d'un pré, parmi les bottes de foin qui répandent une odeur amère, Homor s'efface dans le brouillard qui fane ses murs et fait ressortir au nord de grandes plaques moisies.

Nous avons vu de petites chapelles toutes blanches comme des pâquerettes, dont le crépi cache peut-être des fresques précieuses, comme celles que nous découvrons un soir à demi exhumées, au Paraclis (1) de Bistritza. Quelques-unes sont très pauvres, malgré leur princière origine, elles se fissurent parce qu'on n'a pas d'argent pour les raccommoder. Celle de Dolhesti nous baigne de vie champêtre. Nous grimpons dans le clocher par une vague échelle de bois qui aboutit à une trappe; nous frottons le bronze des cloches qui rend un beau son racé, tout vibrant d'harmoniques. Surprise inattendue à la descente: tout le village est accouru : fouillis de costumes blancs, ceintures tricolores, broderies vives, faces brunes, nez en l'air, yeux écarquillés pour voir ce qui va sortir de la trappe. Puis, dehors, nous rencontrons un baptême. La maman porte le bébé, la marraine tient un cierge allumé et l'abrite de la main en allant doucement pour que l'air ne l'éteigne pas, car ce serait signe de malheur. On ne peut baptiser un enfant n'importe quel jour en Roumanie. Le danger n'est pas de le tremper dans l'eau glaciale de l'hiver, comme le veut la religion orthodoxe s'il naît à cette saison. Mais il faut attendre un jour très calme, où les brises du ciel soient clémentes aux toutes petites âmes, frêles comme la flamme du cierge.

Slatina, au contraire, nous laisse une impression de grandeur austère, parce que nous l'atteignons à la tombée de la nuit, et que les moines passent comme des fantômes. L'église pâle se détache sur des sapins noirs. Il fait très sombre à l'intérieur. Un moine lève un cierge qui projette de brusques pans d'ombre sur les grandes silhouettes des fresques. Nous distinguons à peine que ces peintures sont modernes, les authentiques ayant disparu dans un incendie. Les attitudes

(1) Chapelle privée dans les appartements du seigneur.

ont gardé la raideur et les visages la fixité byzantines, mais la flamme fait courir sur leurs traits ses frissons fantastiques.

Et puis voici les églises animées par les offices du matin. Sur l'ombre des fresques s'avivent les costumes paysans. Des hommes se tiennent debout, humbles devant le Seigneur, les vieux surtout, ceux dont les mèches ont blanchi et les boléros noirci. Ils se signent souvent, du signe de croix oblique ; ils se jettent la face contre terre, sept fois de suite. On entre, on sort, on va baiser l'icone du jour, ou la main d'un prêtre qui passe. La porte de l'iconostase s'ouvre, l'officiant sort de l'autel pour donner la communion, avec une cuillère, à tous ceux qui s'agenouillent devant lui, sans ordre, sans rite. Une maman apporte son bébé, un tout petit qui ne marche pas. « Laissez venir à moi les petits enfants », a dit Jésus. Mais celui-ci ne veut pas y aller ; il détourne la tête, il se débat, il donne un coup dans le ciboire. Alors on le maintient de force ; le prêtre introduit enfin sa cuillère dans la bouche convulsée, et on emporte l'innocent qui hurle de fureur.

A SAINT-JEAN DE SUCEAVA

C'est au monastère de Suceava, devant le cercueil de saint Jean le Nouveau, que se manifeste la religion populaire la plus pittoresque, mais aussi la plus émouvante, lorsqu'au delà des formules on pénètre la foi qui l'inspire. Cela ressemble à un coin de foire parce que des vieilles piaillardes vendent à l'entrée toute une bimbeloterie ; parce que des paysans sont venus de toutes les provinces, et aussi des tziganes olivâtres aux yeux bridés, pareils à ceux qui déferlent à chaque mois de mai vers nos Saintes Maries de la Mer avec leurs ours, leurs ânes et leurs singes. Ces croyants ont suspendu là des ex-votos hétéroclites : vêtements, régimes de maïs, filigranes de mariées, icones en fer-blanc, fleurs en papier qui cachent un peu les grandes fresques. Mais cette première impression s'efface tout de suite devant le respect des attitudes, le sérieux des visages.

Dans son grand cercueil d'argent ciselé, le saint n'est point tombé en poussière comme le prince d'Argès dont les cendres gisent parmi ses bijoux intacts sur les dalles de sa tombe. Quand le prêtre soulève le voile qui le recouvre, apparaît un

visage desséché, noir, patiné sur les reliefs par les millions de doigts qui l'ont frôlé pendant quatre siècles. C'est avec un respect mêlé de tendresse et d'angoisse que des hommes, des femmes, des enfants s'approchent pour baiser de leurs lèvres vivantes ces lèvres lignifiées. C'est avec une sorte de volupté qu'ils écrasent leur corps souffrants contre le reliquaire; s'ils osaient ôter leurs vêtements dans ce saint lieu, ils toucheraient le métal de leur chair nue.

Quand on a saisi certains regards, on ne voit plus ce que ces pauvres offrandes ont de mesquin, ni ce qui dans ces rites peut révolter nos raffinements, on voit sans effroi le prêtre puiser d'une eau douteuse dans une écuelle rouillée et la faire boire à la ronde. On sourit avec sympathie lorsqu'il asperge si copieusement les fidèles avec le reste du liquide qu'un enfant douché glapit comme un petit fauve. Et l'on a les larmes aux yeux quand on voit déballer d'un mouchoir noué aux quatre coins les petits objets apportés de la maison pour leur faire toucher le corps du saint : un foulard, la cuillère de bois taillée au couteau dont se sert l'incurable qui ne viendra jamais ici. On accepte et l'on gardera la petite image que vous tend le prêtre pour vous protéger. On sort pour acheter un cierge et on revient l'allumer parmi les autres : les très gros, qui brûleront tout le jour et toute la nuit, et les tout petits, à un leu (quinze centimes), fins comme une herbe, que la chaleur ploie tout de suite. Leurs points d'or piquettent les grisailles des fresques. Dans les stalles les moines nasillent leurs psalmodies toujours recommencées, hors du temps, hors de l'humanité, hors même de l'amour divin, réduites à un rythme obsédant et rapide.

Saint Jean de Suceava représente une aspiration nationale. Si des milliers de fidèles font, pour le prier, des jours de marche, même en plein hiver, c'est qu'il y a toujours dans l'âme roumaine un besoin religieux profond. Ce sentiment est souvent masqué par des remous de surface : un certain snobisme détache de la religion beaucoup d'intellectuels, de même qu'il tend à les standardiser selon le modèle occidental. Mais le sens religieux est tissé dans l'âme même de la race. Sans doute aime-t-elle la vie, épicurienne, païenne, l'amour avec tous ses raffinements, toutes ses voluptés, toutes ses douleurs plus chères que la paix; mais cette mélancolie

ardente qui la ronge, l'exalte, brise le vernis latin pour délivrer les instincts thraces ; le *dor*, qui tend vers l'impossible toutes les forces de sa jeunesse, trouve Dieu en face de son angoisse. Cette souffrance de l'inachevé, de l'éphémère, Dieu seul peut l'assouvir, qui est l'Éternel. Cette tendresse inquiète, Dieu seul peut la rassurer, qui est la Toute-Puissance. Sans doute Dieu ne sera-t-il point le compagnon de toutes les heures : il faut à ces natures des êtres de chair et de sang. Il ne sera point le but, car le Roumain est trop sensible aux joies de la terre, à la volupté des parfums, des couleurs, du chant et de la danse, d'une intelligence aiguisée aussi, et en même temps pas assez mûre, pour accepter tout simplement ce qu'il ne comprend pas et qui lui fait mal. Mais Dieu est la prière. Il est l'offrande propitiatoire. C'est pourquoi dans chaque maison paysanne il y a des icones sur les murs, avec des serviettes brodées et des fleurs en papier. C'est aussi pourquoi, dans la campagne, vivent toujours ces grandes icones nationales : les églises dédiées par les princes aux heures d'épreuve : « Moi, Stéfan, voïvode, par la grâce du Seigneur prince de la terre moldave, et fils de Bogdan, j'ai bâti ce temple au nom du Saint faiseur de miracles... »

M. VESSEREAU.

EDMOND POTTIER

L'archéologie française est de nouveau en deuil. Après Salomon Reinach, son compagnon de Myrina et son ami, Edmond Pottier, vient de mourir. Par cette nouvelle perte, la science nationale n'est pas seule frappée : le renom de tels savants est mondial, et leur œuvre est aussi connue à l'étranger que dans leur propre pays.

Edmond Pottier était, depuis presque un demi-siècle, le maître de la céramographie antique. Il faisait autorité ; on venait le voir, on le consultait de partout, parce qu'il était un grand savant, et aussi parce qu'il était un homme aimable et bon. Le savant, le membre de l'Institut ne manquera pas d'être loué comme il convient dans des notices documentées : c'est à l'homme qu'on aimerait à rendre d'abord ici un hommage ému, à sa douceur, à sa sérénité, à sa mesure hellénique, à cette politesse exquise des manières qui sait rendre parfois si délicieux le commerce des natures supérieures, à ces qualités éminentes du cœur et de l'esprit que l'approche de la quatre-vingtième année n'avait nullement émoussées.

Sa longue vie s'était déroulée régulière et droite depuis ses débuts à l'École d'Athènes. C'était l'époque où le bon helléniste, Albert Dumont, dirigeait les jeunes pensionnaires vers l'étude des collections athéniennes. L'apanage d'Edmond Pottier fut la série des lécythes blancs funéraires, ces élégants vases attiques décorés en bistre ou ocre sur fond blanc selon la plus moderne des techniques grecques. Ce premier travail devait le mener à son magistral catalogue des vases du Louvre, puis à ce grand recueil des vases antiques du monde, digne pendant du *Corpus* des inscriptions, qui avait pris naissance outre-Rhin.

Pendant ses années athéniennes, Edmond Pottier avait voyagé beaucoup et avec profit, à Lesbos, à Chypre, à Beyrouth.

Il avait pris une part active à l'exploration de l'Asie mineure; surtout, il avait été un des heureux fouilleurs de la nécropole de Myrina, dont, grâce à lui, les charmantes figurines, écho familier du grand art hellénistique, sont un des attraits des collections parisiennes. « Le musée du Louvre, écrit M. G. Radet dans sa précieuse monographie sur l'École d'Athènes, ne saura jamais tout ce qu'il doit à l'industrieuse finesse d'Edmond Pottier, à son ferme sang-froid, incomparable dans les alertes où d'autres que lui se seraient effarés. »

Le musée du Louvre lui doit surtout d'avoir accepté, après un court stage dans les Facultés de Rennes et de Toulouse, d'y entrer comme attaché à une époque où, selon le mot prêté à Héron de Villefosse, il fallait pour y vivre être millionnaire ou poète. Au Louvre il a offert généreusement son temps et sa vie, ses dons de professeur, ses talents d'organisateur. On lui doit le meilleur de la présentation actuelle des collections de vases antiques. Il ne limita d'ailleurs pas son activité au département de la céramique grecque, et l'on sait la variété et l'importance de sa collaboration au *Dictionnaire des antiquités* ou à la *Revue archéologique*, dont il fut un des directeurs et qu'il venait de remanier tout récemment. L'Orient aussi n'avait cessé de l'attirer; la Susiane, les Hittites lui ont inspiré de précieuses mises au point, et il avait le premier comparé l'art des céramistes grecs à celui des dessinateurs japonais.

Il fut en France l'évergète et le génie tutélaire des chercheurs provinciaux. C'est à lui qu'est dû le renom justifié de l'acropole languedocienne d'Ensérune, colline sacrée de la France méditerranéenne : il fit lui-même plusieurs fois des sondages dans la nécropole de M. Mouret, et Mme Edmond Pottier ajustait et réparait les vases découverts avec un talent digne des plus grands éloges. Entre temps, il écrivait, pour se distraire de ses travaux, ces petits articles charmants sur telle ou telle acquisition du Louvre, comme sur cette coupe d'Éléonte dont la devise est tout un programme épicurien, digne du poilu qui l'avait trouvée pendant la guerre aux Dardanelles : « Bois et ne t'en fais pas ! »

Avec une finesse de jugement et une sûreté de goût hors de pair, Edmond Pottier possédait un rare don d'évocation. Il savait faire voir et faire aimer les choses. Il savait aussi parfaitement, — et c'est un art difficile, — se concentrer, s'élever au-

dessus du détail pour présenter au public une facile et pourtant substantielle moelle, légère à digérer quoique pleine de saveur et d'enseignements : témoin ses études si claires et si vivantes sur les peintres ou les modeleurs grecs, qui ne furent pas écrites pour les « professionnels de l'archéologie ».

Mais sa plus belle création, celle qui lui assurera la reconnaissance des érudits et des amateurs du monde entier, c'est ce grand *Corpus*, source précieuse d'études et de comparaisons, où chaque vase est désormais classé avec son état civil et sa photographie. Il a dirigé lui-même jusqu'à la dernière heure de sa vie la publication de cet inépuisable répertoire, dont une cinquantaine de fascicules ont déjà paru par les soins des conservateurs des musées de tous les pays ayant adhéré à l'Union académique internationale.

Ce grand travailleur est mort presque à sa table de travail. Jusqu'aux derniers mois, on le trouvait toujours à son bureau de la conservation du Louvre, tout en haut du petit escalier en vis aux marches innombrables et aux portes grinçantes : il était là, simple et accessible à tous, prêt à rendre service et, comme l'a écrit G. Radet, « habituelle providence des Athéniens ». Sa bonté profonde s'exprimait dans la courtoisie de l'accueil comme dans la ponctualité du correspondant, heureux qu'il était de donner son temps, ses conseils, ses pensées si claires, avec la générosité des belles âmes. Il était la délicatesse et l'obligeance mêmes, le premier à annoncer une bonne nouvelle comme à consoler d'un échec.

Si l'on surprenait souvent dans ses yeux une nuance de tristesse, c'est qu'il songeait à son fils unique, mort bravement et en volontaire dans la grande tourmente. On doit à cette immense douleur quelques belles pages de consolation humaine, dédiées à la mémoire de ce fils : « à toi, cher enfant, cher ami, qui n'est plus et dont nous ne reverrons jamais le doux visage ». Loin de conserver de cette terrible épreuve, comme il arrive parfois, une amertume, ce père meurtri avait élargi pour ainsi dire son sentiment paternel et il traitait en fils ceux dont l'âge lui rappelait son cher disparu. Aussi est-ce une douleur filiale qu'éprouvent ceux qui l'ont ainsi connu et aimé, en pensant qu'ils ne le reverront plus.

ROBERT DEMANGEL.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LE SONDAGE EN MER ET DANS L'AIR

La première question qui se pose au navigateur comme à l'aviateur est de savoir où il est. Il faut qu'il fasse le point. Il doit pour cela connaître trois nombres, trois grandeurs : la longitude, la latitude et la distance verticale du sol. La longitude et la latitude fixent la position du voyageur sur la carte; il n'est pas absolument nécessaire qu'elles soient connues avec une extrême précision ; les méthodes employées d'ailleurs s'y opposent. En revanche, c'est pour le navigateur une question de vie ou de mort que de savoir combien de mètres d'eau ou combien de mètres d'air se comptent sous la quille de son bateau ou les ailes de son avion. Il est nécessaire de sonder pour ne pas « se mettre au sec » ou pour ne pas s'écraser sur le sol.

Par beau temps, il suffit de regarder pour savoir où l'on est. Mais, aujourd'hui, les horaires des transports sont impératifs. On ne choisit pas son heure pour partir, encore moins pour arriver. Quand le bateau quitte le quai et que l'avion décolle, il ne sait pas si, au moment d'atterrir, il ne se trouvera pas noyé dans la brume. Il ne sait pas si, pris par le mauvais temps et dévié de sa route, il n'ira pas se cogner contre un rocher ou contre une colline.

Il faut donc qu'il connaisse exactement la distance qui le sépare de la terre ferme. Et la mesure doit être précise. Il suffit à un bateau d'avoir sous lui quelques décimètres d'eau pour pouvoir passer ; l'avion, qui descend d'abord en pente

douce, qui touche presque le sol, se relève, et en bondissant roule sur le terrain, doit faire sa manœuvre avec beaucoup de précision, de façon à n'attaquer le sol que sous des angles très faibles. L'aviateur doit à chaque instant apprécier sa hauteur, pour couper l'allumage au moment voulu, descendre lentement en vol plané, redresser l'avion, se poser.

Ainsi la question du sondage est-elle étroitement liée à celle de la sécurité. De tous côtés on a cherché à réaliser des appareils donnant par des procédés simples et automatiques la distance au sol. Physiciens et techniciens ont apporté des solutions intéressantes qui tendent maintenant à se généraliser et dont nous voudrions donner les principes et les résultats.

LE SONDAGE EN MER

Le plus simple procédé, et le plus ancien, consiste à lancer un caillou ou un morceau de plomb au bout d'une ficelle, et à sentir à la main quand il touche le fond. L'appareil est simple, mais l'appréciation de la sonde l'est beaucoup moins. Ensuite le bateau marche et la ficelle s'incline. Enfin, par les grands fonds, il faut un certain temps pour la dérouler. Or, dans les passes dangereuses, c'est de manière presque continue qu'il faudrait être renseigné sur la profondeur.

Le procédé moderne est le sondage sonore. Il consiste tout simplement, à produire du bateau un écho sur le fond de la mer. Plus celui-ci sera bas, plus l'écho mettra de temps à revenir : la mesure de ce temps donnera la mesure de la profondeur.

Il y a donc ainsi trois opérations à faire : produire un son déterminé, recevoir son écho, mesurer le temps écoulé entre l'émission et la réception. C'est maintenant que les difficultés commencent. Quel son allons-nous produire ? Il faut d'abord qu'il soit extrêmement rapide pour qu'il soit fini quand l'écho arrivera. Or le son se propage très vite dans l'eau de mer. Sa vitesse y est en effet de 1 500 mètres à la seconde. Si le son est produit à la surface de l'eau et si le fond de la mer est à 1 500 mètres, il faudra donc une seconde pour descendre et une seconde pour revenir, soit en tout deux secondes. Si le fond est à 150 mètres, il faudra deux dixièmes de seconde. S'il

n'est qu'à 15 mètres, il faudra 2 centièmes de seconde. Pour les tout petits fonds, la durée de l'émission doit donc être inférieure à ce temps-là pour ne pas chevaucher sur l'écho. D'où l'idée d'utiliser une détonation. On fera éclater une petite capsule de fulminate de mercure. Le bruit est extrêmement violent. Le procédé conviendra donc pour sonder aux très grandes profondeurs, par exemple pour les fonds de trois ou quatre mille mètres qui se trouvent dans l'Océan Pacifique ou dans l'Atlantique, ou au pôle Nord.

Ce procédé a été préconisé en Allemagne par Behm. Mais il n'est pas très recommandé de jouer avec du fulminate. De plus, chaque sondage revient cher et l'explosion est toujours trop forte et ébranle le bateau.

Il n'est pas nécessaire de dépenser tant d'énergies pour sonder. Un bon coup de marteau appliqué sur la coque suffit largement à produire le bruit nécessaire. Le « sondage au marteau » a été préconisé par les Anglais et les Américains qui l'utilisent sur beaucoup de leurs bateaux. Une maille de la coque est renforcée et porte une sorte d'enclume contre laquelle vient frapper une masse de fer. Celle-ci est déclenchée par un ressort qui se détend brusquement. On peut aussi tirer une balle de fusil dans la mer. Le choc de la balle contre l'eau produira le son violent et brusque voulu. Cette fois, il n'est pas nécessaire d'avoir un appareil d'émission spécial. Chaque sonde coûtera une cartouche et c'est tout.

Toutefois l'instant du choc n'est naturellement pas très bien défini et le bruit peut un peu traîner. Le procédé conviendra donc aux grands fonds où la précision demandée n'est pas très grande et où l'écho met un certain temps à revenir.

La solution « élégante », comme disent les mathématiciens, est fournie par les ultra-sons.

Le « départ » n'est obtenu, ni par une détonation, ni par un choc, mais par la vibration ultra-rapide d'une plaque à la fréquence de 40 milles par seconde. A cette fréquence, l'oreille n'entend absolument rien. L'émission est donc discrète. De plus, elle est dirigée un peu comme le faisceau lumineux d'un projecteur, tandis que la détonation ou le choc produisent des sons qui se propagent sphériquement dans toutes les directions. L'ultra-son part donc verticalement vers le bas et se

réfléchit juste à l'aplomb du navire. On peut donc obtenir avec lui la sonde exacte, sur la verticale même où l'on se trouve.

Par les autres procédés au contraire on recueille l'écho provenant de la réflexion de toute l'onde sphérique, on a une sorte de sonde moyenne. Si le fond est plat, la différence est négligeable. Mais si le fond est accidenté, l'ultra-son seul permettra de le suivre et de l'étudier en détail. Les roches solitaires, les détails des passages étroits, parfois même les épaves peuvent être décelés.

Le moyen de production des ultra-sons est peut-être une des plus belles trouvailles de la physique moderne. Elle est due à M. Langevin. Elle illustre à quel point une découverte qui semble d'abord une simple curiosité de laboratoire peut avoir des conséquences pratiques insoupçonnées. Elle met en œuvre une propriété extrêmement curieuse des cristaux de quartz, — propriété découverte par les frères Curie, — et qui se nomme la *piézoélectricité*. Comprimons un cristal de quartz convenablement taillé : nous recueillerons des charges électriques opposées sur les faces comprimées; réunissons les faces par un fil conducteur, un courant électrique passera. Réciproquement, intercalons dans ce fil une source de courant électrique, des charges apparaîtront sur les faces du cristal. Il se comprimera. Intervertissons le sens du courant : il se dilatera.

Le projecteur ultra-sonore constitué par une lame de quartz entre deux dalles d'acier jouera donc le rôle d'une membrane dont les vibrations suivront le rythme du courant électrique qui les engendrera. Utilisons-nous une source alternative de fréquence 40 000 ? le quartz vibrera à la fréquence de 40 000 et le « projecteur » donnera l'ultra-son 40 000 complètement inaudible, et dirigé verticalement vers le fond de la mer.

MESURE DE LA DURÉE DE L'ÉCHO

Détonations, chocs, sources sonores ou ultra-sonores, nos procédés d'émission sont nombreux et nous avons en somme l'embarras du choix. Malheureusement, l'écho arrive vite : une fraction de seconde suffit au son pour revenir. L'oreille distinguera bien les deux « tops » rapprochés de l'émission et de

l'écho, mais ne pourra jamais apprécier exactement l'intervalle de temps qui les sépare. Il faut donc avoir recours à des artifices pour mesurer des dixièmes ou des centièmes de seconde.

On remplacera d'abord l'oreille par un microphone ; celui-ci, dès qu'il recevra le son de la source, provoquera l'allumage d'une petite lampe. L'artifice consiste alors à déplacer très rapidement cette lampe. Fixons-la par exemple à l'extrémité d'un bras mobile comme l'aiguille d'un cadran d'horloge, mais une aiguille qui ferait par exemple un tour à la seconde. En passant devant une division du cadran, — disons midi, — l'aiguille déclenche elle-même le départ du coup: et la lampe s'allume. Elle s'allumera de nouveau quand l'écho arrivera et illuminera une autre division du cadran. On lira donc directement le temps un peu comme on lit l'heure sur une montre.

C'est qu'il est essentiel qu'un appareil nouveau rappelle en quelque façon un appareil ancien. L'utilisateur n'aime pas qu'on change trop ses habitudes. Il est toujours séduit par les analogies. Il n'aime pas à éduquer de nouveaux réflexes. Les inventeurs qui se disent méconnus sont souvent ceux qui n'ont pas tenu compte de cette loi du moindre effort; elle a cependant le mérite de faire simplifier les solutions et de mettre à la portée de tous, — des plus ignorants et des plus maladroits, — l'usage et l'interprétation des appareils les plus compliqués.

C'est dans cet esprit que l'on a réalisé des enregistreurs traçant directement sur une bande de papier, qui se déroule lentement, une coupe du fond de la mer, tel que le sondage permet de la connaître. Cette fois, aucune mesure, aucun calcul à faire, aucune attention à maintenir : il suffit de regarder. A mesure que le navire avance, on voit s'inscrire le profil du fond, les grandes plaines, les vallées, les falaises, les pics isolés. On détermine la largeur des passes et leur profondeur, on précise leur irrégularité, leur sécurité ou leur danger.

Le marin le plus primitif comprend où il est. Cependant à côté des petits fonds et des fonds moyens dont la connaissance est si utile à la navigation, nous savons qu'il existe de véritables abîmes marins, dont la répartition et la profondeur intéressent au plus haut degré tous ceux qui cherchent à se

faire une idée de la configuration du globe. Dans les régions du pôle Nord, par exemple, n'émerge aucun continent. Dans ces régions peu fréquentées, on ne peut guère demander des observations qu'à des pêcheurs ou à des navigateurs, qui n'ont que faire d'appareils précis et délicats.

Une maison allemande a réalisé pour eux des petites torpilles minuscules, de quelques centimètres de long, qui sont jetées à la mer au moment du sondage. Elles descendent verticalement et un moulinet placé à l'arrière rend leur vitesse de chute uniforme : quelques mètres à la seconde. En arrivant au fond, un percuteur placé à l'avant fait détoner une charge explosive et une onde sonore monte vers le haut, mais cette fois avec la vitesse du son dans l'eau. Il suffit de regarder alors sur une montre ordinaire le temps écoulé entre le moment où l'on a lancé le petit projectile et celui où l'on entend le bruit de l'explosion. Il peut représenter pour les grands fonds une dizaine de minutes qui se mesurent ainsi facilement à quelques secondes près. La lecture d'un tableau donne directement la profondeur d'eau.

LE SONDAGE EN AVION

Suivant le principe d'analogie qui règle nos actes comme nos pensées, on a d'abord cherché à transporter sur les avions les mêmes méthodes que celles qui sont employées sur les bateaux. La vieille sonde à ficelle a même été essayée malgré tous les dangers qu'elle présente : enroulement sur l'hélice, accrochage des arbres ou des passants. Au-dessus de l'eau, elle présente évidemment moins de danger et l'on a d'abord essayé de l'utiliser pour les hydravions. Mais en admettant même que le dispositif fonctionne, il est certain que la durée de l'opération, — la descente et la remontée du fil, — sera longue, et l'avion qui marche vite a besoin de connaître à chaque instant sa hauteur.

On a donc eu recours au sondage par le son. Explosion, sifflet, notes pures, l'Aviation a eu recours aux mêmes procédés d'émission que la Marine. Toutefois, elle ne peut utiliser les ultra-sons qui sont trop vite absorbés par l'air. Elle se trouve avantagée sur un point : la vitesse du son dans l'air est cinq fois plus faible que dans l'eau. L'écho mettra cinq fois

plus de temps à revenir. Les bruits du départ et du retour, qui étaient tout à l'heure presque indiscernables, vont pouvoir maintenant se différencier et s'apprécier à l'oreille.

A 150 mètres d'altitude, l'écho reviendra en une seconde. A 1 500 mètres d'altitude, il mettra déjà dix secondes, ce qui est considérable. Une montre possédant une bonne trotteuse permettra donc de faire une mesure acceptable. Mais sera-t-il facile d'entendre l'écho ? Au fond, toute la question est là.

Et c'est parce que cette difficulté n'est pas encore parfaitement résolue, que les installations de sondeurs n'ont pu se généraliser sur les avions et que trop de ceux-ci, surpris par la brume ou la nuit, manquent encore leur atterrissage et viennent s'écraser contre des collines.

DIFFICULTÉS DU PROBLÈME

Si le principe d'une méthode, comme celle du sondage par écho, est en somme très élémentaire, sa mise au point est souvent difficile, parce que la technique manque de données. Or, celles-ci ne peuvent lui être fournies que par les laboratoires ; dégagés de toutes préoccupations immédiates d'installation, seuls ils peuvent sérier les difficultés, mesurer l'importance des relations de cause à effet, fixer les domaines où toute réalisation serait vouée à un échec certain, indiquer les possibilités de succès.

Ces longues et silencieuses études de laboratoire sont toujours inconnues du grand public. C'est pourtant elles qui doivent précéder toute réalisation technique sérieuse, éviter les déboires, ce que les gens du métier nomment « les loups » et conduire directement à la solution, la bonne, la meilleure, l'unique, celle qui s'impose d'elle-même, qui satisfait d'emblée l'utilisateur et, le cas échéant, fait la fortune du constructeur.

Mais ce travail de recherches initiales présuppose souvent d'autres recherches, ou plutôt d'autres connaissances. Si nous entendons difficilement l'écho, c'est que nous sommes gênés par le bruit même de l'avion. Ce bruit, quel est-il exactement? voilà sans doute la première difficulté à résoudre. Il faudrait d'abord étudier ce problème en soi. Il s'y rattache d'ailleurs beaucoup d'autres questions connexes : diminution du bruit en général, et inversement écoute de ces bruits, par exemple

en vue de la détection des avions par le son, problème militaire d'une importance capitale.

Ceci constitue ce que l'on pourrait appeler la morale de notre sujet. Si la recherche scientifique était vraiment organisée, ces problèmes fondamentaux devraient d'abord être résolus. Ensuite, les physiciens pourraient s'attaquer à des problèmes secondaires, comme précisément celui de la réception et de l'écoute d'un son particulier très faible noyé au milieu de sons parasites très forts, mais déjà connus. On pourrait appeler ce problème celui de la filtration. Remarquons qu'il est lui aussi très général. Il se pose dans toutes les questions de téléphonie et de télégraphie où la « friture » rend pénible la réception. Il se pose pour le cinéma parlant où il s'agit de reproduire uniquement la voix d'un acteur, abstraction faite de tous les bruits qui sont autour. Tous les essais que l'on a pu faire pour résoudre ces difficultés ont été vains, tant qu'on n'a pas su, dans une transmission quelconque, arrêter certains bruits et en laisser passer d'autres.

Ainsi, il y a une véritable hiérarchie dans les problèmes de physique. Ils dépendent les uns des autres en allant souvent du plus général au particulier. Leur solution suppose non seulement une organisation, mais un programme. Les nations qui posséderaient l'une et l'autre, sont assurées d'acquérir un jour la supériorité technique avec toutes les conséquences qu'entraîne son emploi judicieux : bien être organisé, activité industrielle, balance favorable du marché, puissance militaire. Mais celles qui laisseront la solution de ces problèmes primordiaux à la fantaisie ou à l'empirisme seront toujours en retard d'une expérience ou d'un appareil ; à certaines heures capitales de leur existence, cela pourrait leur être fatal.

LES RÉALISATIONS

Disons tout de suite qu'en ce qui concerne précisément le sondage en bateau et en avion la France se classe bonne première. Ces problèmes, étudiés depuis plus de dix ans conjointement avec ceux plus généraux dont nous avons parlé, ont permis de débrouiller toutes les difficultés et de construire des appareils bien au point et bien adaptés.

Les sondeurs marins sont actuellement montés sur tous les

grands paquebots. Ils ne constituent pas un luxe, mais une nécessité. Les transatlantiques qui font le service entre le Havre et New York sont très souvent dans la brume. Il faut alors stopper et attendre plusieurs heures qu'elle se lève. Désormais, le sondeur permet de se repérer, de suivre le chenal et d'arriver à l'heure prévue.

Les bateaux poseurs de câbles sous-marins utilisent également le sondeur pour connaître dans tous ses détails la profondeur et la forme des fonds. Ils peuvent éviter ainsi les crevasses, les rochers abrupts où les câbles se cisaillent. De plus, le sondeur fonctionnant en marche, la profondeur s'inscrit au fur et à mesure que l'on navigue. Pour relier par câble l'Algérie à la France, l'étude des fonds demandait autrefois de longs mois. Quelques jours suffisent aujourd'hui. D'où une économie considérable qui paie largement non seulement l'achat des appareils, mais même tous les frais d'études préliminaires.

Les bateaux de guerre de tous les pays, qui peuvent être appelés à naviguer dans des régions dont l'hydrographie est incomplète, ou dans des passages que l'on sait dangereux, sont actuellement pourvus de sondeurs. Ils sont d'une utilité évidente pour les sous-marins qui peuvent avoir besoin de se poser sur le fond.

Il n'est pas jusqu'aux bateaux de pêche qui n'utilisent le sondage par le son. L'application était imprévue. Mais les poissons vivent toujours sur des fonds déterminés. Cela tient à la fois à la salinité, à la température de la mer qui varie avec la profondeur et aussi à la nature des algues qui dépendent du nombre de mètres d'eau qui se trouvent au-dessus.

Le long des côtes de France et d'Angleterre, par exemple, s'étend jusqu'à quelques centaines de kilomètres un vaste plateau où les fonds ne dépassent point trois cents mètres. Ce plateau continental s'avance vers l'Amérique et se termine assez brusquement par de hautes falaises sous-marines. C'est à cette limite que certains poissons se rassemblent ; au delà, le pêcheur sait bien qu'il ne trouvera rien. Aussi presque tous les grands chalutiers de Boulogne et de Dunkerque sont-ils maintenant munis de sondeurs. Sachant exactement où ils se trouvent, ils ont pu même faire de curieuses remarques sur la

répartition des poissons, leur groupement, leur migration, leur vie en général. Bien plus, certains patrons de chalutiers ont même affirmé avoir pu sonder sur des bancs de maquereaux. Ceux-ci émigrent en tournant autour de la Grande-Bretagne et nagent alors fortement serrés les uns contre les autres. Les sons ou les ultra-sons se réfléchiraient sur la couche épaisse ainsi formée et dont la densité est différente de celle de l'eau. On raconte ainsi des histoires de coups de filet imprévus et miraculeux.

Le sondage en avion n'est malheureusement pas encore généralisé : que d'accidents cependant ne pourra-t-il pas éviter! Mais les appareils sont prêts, — ou presque, — et l'on peut espérer les voir bientôt normalement utilisés.

Ainsi les progrès de la technique, que l'on accuse si souvent d'être la cause indirecte de tant de nos malheurs, nous apportent ici une sécurité précieuse. A l'homme intrépide qui veut quitter la terre ferme, pour se confier aux milieux fluides de l'air ou de l'eau qui ne sont pas faits pour lui, les appareils de sondage par le son donnent ce que l'on pourrait presque appeler un sens nouveau : celui de la distance au sol.

François Canac.

LES LIVRES D'HISTOIRE

SOUVENIRS ET MÉMOIRES

S'il est vrai, comme la remarque en a été faite récemment, que la littérature historique retrouve en ce moment auprès du public une faveur réservée longtemps aux œuvres d'imagination proprement dites, ce sont surtout, semble-t-il, les *Souvenirs* et *Mémoires* qui sont appelés à profiter de ce retour de fortune. Ils présentent, en effet, l'avantage de joindre aux graves enseignements du passé l'attrait de témoignages personnels, parfois celui d'une confession, d'un plaidoyer, ou même d'une aventure. Parmi les publications de ce genre qui se sont multipliées au cours des derniers mois, il convient de réunir dans une étude à part : le troisième volume des *Mémoires* de Caulaincourt, dont on a déjà eu l'occasion de signaler ici la haute valeur historique; le récit qu'a laissé M. Noulens de son ambassade en Russie en 1917-1918, et enfin celui qu'a ébauché M. Allizé de la mission remplie par lui à Vienne, aussitôt après la grande guerre. Les deux derniers ouvrages se rapprochent par la similitude des titres et des sujets, et tous trois par leur puissant intérêt dramatique. Ils nous font assister, en effet, à trois grands drames de l'histoire contemporaine, dont l'un se déroule dans le cerveau d'un conquérant déchu, l'autre dans les agitations d'un bouleversement révolutionnaire, et le dernier, enfin, dans les profondeurs d'une conscience nationale.

(1) *Mémoires du général de Caulaincourt*, publiés par M. Jean Hanoteau, t. III, 1 vol. in-8 ; Plon. — Joseph Noulens, *Mon ambassade en Russie soviétique*, 1917-1919, 2 vol. in-12, Plon. — Henry Allizé, *Ma mission à Vienne*, 1 vol. in-8, Plon.

*
* *

Le premier s'est enrichi bien après son dénouement d'une péripétie inattendue, très propre à ajouter à la curiosité des lecteurs des *Mémoires* de Caulaincourt. On se rappelle que le texte en avait été établi sur une copie postérieure à la mort de l'auteur, les Allemands ayant fait sauter, en 1917, le château où se trouvait déposé le manuscrit original. Au mois d'août dernier au moment où la reconstruction de cet édifice touchait à sa fin. l'on eut l'idée de fouiller le grenier d'une ferme voisine, où avaient été entassés après l'explosion les objets hétéroclites dispersés au souffle de la dynamite. La surprise fut grande d'y découvrir, sous un amas de ferrailles, une caisse en fer-blanc, à peine endommagée, et contenant le document que l'on croyait perdu. La comparaison avec la copie ne révéla entre les deux versions que des différences assez minimes pour faire l'objet d'une liste de variantes, sans que l'éditeur, M. Jean Hanoteau, crût devoir procéder à un remaniement du volume en cours d'impression.

La troisième et dernière partie des *Mémoires* dont l'original a passé par de si singulières vicissitudes, embrasse la période comprise entre le Congrès de Châtillon (février 1814) et le départ de Napoléon Ier pour l'île d'Elbe (avril). L'auteur y retrace l'histoire de son rôle comme négociateur entre l'Empereur et les souverains alliés : mission ingrate entre toutes, puisqu'elle a consisté à conseiller successivement à l'un de se montrer accommodant avant la lutte suprême, aux autres de ne pas abuser de leur victoire finale. A défaut de révélations au sens propre du terme, il nous apporte beaucoup de précisions nouvelles et de notations vécues sur les événements qui signalent l' « agonie de Fontainebleau », sur l'atmosphère dans laquelle ils se déroulent, sur l'attitude souvent équivoque qu'y ont eue certains serviteurs de la fortune napoléonienne, — Talleyrand, Marmont et même Ney, — enfin, sur l'épisode qui apparaît comme le plus « sensationnel » d'une douloureuse histoire. Il s'agit de cette tentative de suicide à laquelle Napoléon se laissa entraîner dans la nuit du 12 au 13 avril, et dont les circonstances et même la date nous étaient jusqu'ici imparfaitement connues. Caulaincourt fait revivre, avec un singulier relief, la suite d'émotions par lesquelles il passe, lorsqu'il est appelé à 3 heures du matin auprès de son maître pour recevoir ses dernières volontés, et qu'il le voit succes-

sivement impatient de constater les effets du poison qu'il vient d'absorber; puis soulagé malgré lui et sauvé au petit jour par d'incoercibles vomissements ; enfin, au cours de la matinée suivante et par un de ces revirements qui lui sont familiers, complètement réconcilié avec l'existence par une lettre reçue de Marie-Louise.

Quelque saisissante que puisse paraître cette évocation, ainsi que d'autres du même genre, c'est ailleurs et dans l'ordre psychologique qu'il faut chercher le principal intérêt des *Mémoires* de Caulaincourt. En nous apportant des témoignages relatifs aux sentiments intimes de Napoléon Ier pendant la crise décisive de sa carrière souveraine, ils nous permettent de pénétrer le fond même de sa nature comme la cause profonde de sa chute. Alors que, pendant la période ascendante de sa fortune, son génie avait été caractérisé par le souci constant de proportionner ses ambitions à ses moyens, sa décadence semble avoir été marquée et causée par un penchant croissant à ne rien vouloir retrancher des unes à mesure qu'il voyait diminuer les autres. C'est ce dont témoigne sa répugnance à consentir aux sacrifices nécessaires pour ajourner ou éviter la catastrophe finale. Après la retraite de Russie, l'évacuation volontaire de l'Espagne lui aurait valu la disposition d'une armée de 100 000 hommes, suffisante pour transformer en victoires écrasantes les succès éphémères de la campagne de Saxe. Après Leipzig, la renonciation à la possession de l'Italie lui eût permis d'en retirer l'armée d'Eugène pour l'employer à la défense de la France. S'il eût accepté, comme les Alliés le lui offraient encore à Francfort (novembre 1813), les Alpes et les Pyrénées comme frontières de l'Empire, il aurait pu conserver la ligne du Rhin, provinces rhénanes et Belgique comprises.

Le même déséquilibre des vues se manifeste et le paralyse pendant tout le cours de cette campagne de France, où il prodigue, d'autre part, toutes les ressources de son génie militaire. Dans une page trop oubliée de ses *Mémoires*, Guizot nous le représente, en 1814, comme « flottant constamment entre la nécessité de couvrir Paris et sa passion de reconquérir l'Europe, voulant sauver à la fois son trône et son ambition ». Tout le récit de Caulaincourt semble l'illustration de ce jugement lapidaire ; les mots d'« illusion » ou même d'« aveuglement » reviennent à chaque instant sous sa plume pour qualifier l'attitude de l'Empereur aux principaux tournants de la campagne de 1814. Ce

dernier se résigne-t-il à aller traiter de la paix au Congrès de Châtillon ? Il interrompt les pourparlers engagés au premier prétexte, se croyant assuré de pouvoir rejeter les armées alliées jusque sur le Rhin par l'effet foudroyant d'une manœuvre sur leurs lignes de communication. La prise de Paris vient-elle déjouer ce calcul ? Il se figure n'être arrivé que quatre heures trop tard pour l'empêcher et s'en console bientôt en affirmant la possibilité de rétablir encore la situation militaire. La défection de Marmont paraît-elle enfin porter le dernier coup à ses espérances? Elles rebondissent aussitôt pour se raccrocher à une combinaison nouvelle, dont l'existence, révélée autrefois par des documents des Archives russes, trouve une confirmation dans le témoignage de Caulaincourt. Il s'agirait de partir pour le Midi avec les troupes restées fidèles, de rallier au passage celles d'Augereau et même de Soult, et d'aller à travers les Alpes rejoindre l'armée d'Eugène pour former dans l'Italie du Nord un grand royaume, où l'Empereur se flatte que personne ne viendrait le forcer. Projet à la fois grandiose, éphémère et chimérique, dont les perspectives égarent un instant son imagination et peuvent séduire à distance celle de ses admirateurs. Il est plus d'un passage des *Mémoires* de son Grand Écuyer, où ils trouveront des sujets de réflexion de ce genre.



Ce sont des spectacles tout différents que nous présente M. Noulens en faisant revivre les souvenirs d'une mission diplomatique remplie un siècle plus tard, et qui a pris par moments le caractère d'une véritable odyssée. Mis en lumière par l'énergique activité qu'il avait déployée six mois avant les événements de 1914 au ministère de la Guerre, il se voit offrir à l'improviste (24 mai 1917) la succession de M. Paléologue comme ambassadeur à Pétrograd ; il accepte par patriotisme (5 juin) ce poste de confiance et, après un voyage pittoresque à travers l'Angleterre et la Scandinavie, y arrive dès le milieu de juillet : c'est pour y devenir le témoin impuissant et le juge sévère de la double série de capitulations qui amènent successivement le gouvernement de Kerensky à se faire chasser du pouvoir par le coup d'État du 7 novembre 1917, puis celui de Lénine à céder aux exigences allemandes par le traité de Brest-Litowsk (3 mars 1918). Avant même que cet acte n'ait été signé, M. Noulens et ses col-

lègues alliés, jugeant leur présence inutile et une agression allemande imminente dans la capitale russe, cherchent une voie de retour vers leur pays par la Finlande (février-mars 1918). Ayant trouvé le chemin barré par la guerre civile entre blancs et rouges, ils reviennent en arrière et à portée de Pétrograd, à Vologda, pour tenter de ramener dans la mesure du possible les détenteurs du pouvoir soviétique à la cause de l'Entente. Ils y restent jusqu'à ce que les vexations des autorités locales les forcent de partir pour Arkhangelsk (juillet), où vient précisément de débarquer un petit corps franco-anglais, et d'où leur permettra de partir la nouvelle de l'armistice du 11 novembre.

Ce simple rappel des déplacements de M. Noulens suffit à faire voir combien sa mission a été mouvementée. Il a apporté à la retracer autant de talent qu'il avait montré de dévouement pour la remplir ; et dans son livre l'intérêt du récit n'est jamais inférieur à celui du sujet lui-même. Cet intérêt tient sans doute d'abord à l'impression de vie qui s'en dégage ; mais il se concentre surtout sur les personnages que met en scène l'auteur, sur les thèses qu'il soutient, sur les idées mêmes qu'il se contente de suggérer.

Sur les personnages, d'abord. Il nous donne d'eux, tantôt des esquisses vivement enlevées, comme, par exemple, celles de M. Paul Cambon ou des membres du corps diplomatique de Pétrograd ; tantôt des portraits plus profondément fouillés, et dont plusieurs atteignent un saisissant relief : tels ceux de Kerensky, qu'une incoercible verbosité destinait à « faire tenir tout l'art de gouverner dans quelques mots à effet »; de Lénine, dont « la tête volumineuse et les yeux bridés » produisent une profonde impression sur ceux qui l'approchent ; de Trotzky, dont l' « air de domination et de confiance en soi » trahit « un absolutisme cruel ». A côté de ces grands premiers rôles de la Révolution, il est des figures qui présentent l'attrait du mystère, comme celle de Boris Savinkof, cet ancien révolutionnaire devenu le plus redoutable antagoniste des bolchévistes, destiné plus tard à se rallier à eux et à être leur victime. Il en est même aussi qui mettent comme une note comique dans une sombre tragédie : par exemple celle de l'ambassadeur américain à Pétrograd, qui transporte dans ses hautes fonctions le sans-façon de manières et l'inexpérience diplomatique d'un marchand de grains de Saint-Louis.

Si cette série de portraits contribue à animer le récit, les considérations de l'auteur sur la politique dont il a été l'instru-

ment, et en partie l'inspirateur à Pétrograd, méritent également de retenir l'attention. Elle a eu à évoluer à travers trop d'écueils et de passions parfois opposées pour ne pas prêter à certaines critiques. On lui a fait d'abord grief de n'avoir pas su, avant Brest-Litowsk, grouper tous les éléments nationaux encore nombreux en Russie dans un vaste mouvement de libération populaire contre les bolchévistes. A quoi M. Noulens répond que la tentative eût été chimérique, le désir de la paix à tout prix exerçant à ce moment un irrésistible empire sur toutes les classes de la société. Un autre reproche tout opposé, et tout récemment formulé encore, a été adressé à ses collègues et à lui : c'est de s'être refusés à accueillir les offres de collaboration qui leur venaient de Trotzky, même après Brest-Litowsk, ainsi que sa demande d'instructeurs militaires destinés à préparer une guerre de revanche contre l'Allemagne. C'eût été, en réalité, un jeu de dupes que de se prêter à ces avances, qui avaient pour objet intéressé la création d'une sorte de garde prétorienne et pour pendant d'autres du même genre à l'adresse des Puissances centrales.

Après s'être ainsi efforcé de justifier la ligne de conduite suivie par son gouvernement, M. Noulens n'en est que plus à l'aise pour reconnaître et déplorer les erreurs principales de la politique interalliée en général : du côté des États-Unis, envoi d'un télégramme de sympathie de M. Wilson aux Soviets (mars 1918), et surtout opposition constante à cette intervention militaire japonaise qui resta limitée à Vladivostok, mais qui, poussée plus avant, aurait pu, à un moment donné, retourner la situation; du côté des Franco-Anglais, envoi tardif à Arkhangelsk d'un petit corps de débarquement dont la présence suffisait à éveiller certaines susceptibilités nationales, mais dont l'effectif était trop faible pour faire dériver le cours des événements.

A côté de développements suivis, il convient enfin de signaler dans le livre de M. Noulens certains sujets de réflexion, épars dans le récit, mais dont le rapprochement finit par prendre la valeur d'une véritable démonstration. Telles sont les observations de détail qui se rapportent à cette psychologie de la nation russe dans laquelle on peut chercher l'explication de toute son histoire pendant et depuis la Grande Guerre. Elle semble caractérisée dans les classes populaires par certains mots qui reviennent comme un refrain à chaque page du livre de M. Noulens : apathie, résignation, passivité, inertie, torpeur. Quant aux classes dites diri-

geantes, elles se trouvent paralysées dans leurs velléités d'action, et par une foi mystique en la bonté foncière du paysan russe, et par cette croyance fataliste que les choses s'arrangent toujours d'elles-mêmes et que le mieux finit par sortir de l'excès du mal, et enfin par une instabilité d'humeur et de décision qui invite au découragement et interdit la discipline. « Somme toute, a l'occasion d'écrire à ce propos M. Noulens, menchévistes et socialistes de gauche étaient aussi ingouvernables qu'hors d'état de gouverner. » Et leurs faiblesses s'aggravaient d'une susceptibilité à l'égard des conseils étrangers qui rappelle la plaisante boutade de Joseph de Maistre que « le Russe est l'homme du monde qui voit le mieux ce qui lui manque, mais qui pardonne le moins qu'on l'en avertisse ».

Au cours de ses remarques sur le caractère national, il arrive à l'auteur de citer une brochure de Michelet, parue en 1857, bien oubliée maintenant, et qui contenait à cet égard certaines vues prophétiques. Emporté par son ardente imagination, l'historien s'est toutefois peut-être trop exclusivement attaché à mettre en relief ce qu'il trouvait de primitif et d'impulsif au fond de l'âme slave. On pourrait, comme conclusion, rapprocher de ses remarques un portrait plus nuancé, tracé il y a plus d'un siècle par un délicat moraliste qui s'est révélé en la circonstance comme un pénétrant observateur politique, et dont bien des traits semblent devoir s'appliquer à la Russie révolutionnaire autant qu'à la Russie tsariste : « La politesse dans les manières, écrivait Joubert dans ses *Pensées*, et la barbarie dans les mœurs ; la faiblesse par l'ignorance et la présomption par le succès ; des vices qui ont mille ans et seront éternels, parce qu'ils sont de race, d'habitude et de climat ; des vertus qui n'ont qu'un jour et dureront peu, parce qu'elles sont de culture et non d'essence ; un peuple, enfin, dont on a fait ce qu'il ne peut pas être et qui est condamné à redevenir ce qu'il était : tels sont les Russes. »

* * *

L'ouvrage posthume de M. Allizé ne représente pas, comme celui de M. Noulens, un tout complet, mais seulement un fragment de *Mémoires* dans lesquels le regretté diplomate comptait évoquer les souvenirs d'une longue et brillante carrière. Même sous sa forme inachevée, son livre emprunte un puissant intérêt d'actualité aux événements dont Vienne a été récemment le théâtre.

M. Allizé y fut envoyé comme premier représentant officiel du Gouvernement français (mars 1919) auprès de la nouvelle République d'Autriche. S'il était préparé à cette tâche par son long séjour à Munich (1910-1914), elle ne s'en révélait pas moins à lui comme particulièrement ingrate. Il se mit néanmoins à l'œuvre avec ardeur. Mais, quelques semaines plus tard, l'Autriche était invitée à envoyer en grande hâte à Saint-Germain une délégation pour prendre connaissance des conditions de paix qui lui étaient faites. Le chancelier Renner, qui la présidait, dut, en arrivant, insister à deux reprises, pour obtenir, avec un grand retard, la communication promise ; encore eut-elle lieu en deux fois (2 juin-21 juillet). Elle apportait, d'ailleurs, à ceux qui l'attendaient une immense déception. Sur ce point, il faut laisser la parole à l'auteur, avec la responsabilité de ses appréciations : « Ces conditions, écrit M. Allizé, dépassaient à tous les points de vue la dureté à laquelle pouvaient s'attendre les pires ennemis de la nouvelle Autriche... Quel paradoxe notamment que d'avoir établi le traité de Saint-Germain sur les mêmes bases que le traité de Versailles, c'est-à-dire d'avoir prévu pour un État de 6 millions d'habitants des clauses de même nature que pour un État de 50 millions, et d'avoir introduit des clauses navales pour un État qui n'avait plus de frontières maritimes ! »

Ce projet de traité devait d'ailleurs être amélioré sur des points de détail avant la signature du texte définitif (10 septembre). Mais l'opinion autrichienne ne se remit jamais du « profond découragement » et de l'« impression d'accablement » que lui en avait fait ressentir la première communication. Elle commença à tourner ses espérances vers l'Allemagne et à considérer comme la suprême ressource de la nécessité cet *Anschluss* qui, aussitôt après l'armistice, ne lui paraissait présenter que la valeur d'un expédient. Ainsi se trouva forgé le premier anneau d'une chaîne dont la rupture a souvent été escomptée depuis, sans pouvoir être complètement opérée, et dont l'autre extrémité se trouve en ce moment entre les mains du chancelier Dollfuss.

ALBERT PINGAUD.

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Polichinelle,* ballet en deux actes et six tableaux, scénario de Mme Claude Seran, musique de M. Nabokof. — Concours du Conservatoire.

Le grand succès que vient d'obtenir, à l'Opéra, un ballet en deux actes et de forme classique est d'un heureux augure. Il montre que ce genre, qu'on croyait épuisé, peut prendre une vie nouvelle, et que ce théâtre, qui est notre Conservatoire de la danse, offre des ressources incomparables à qui sait en user.

Pulcinella, que nous appelons Polichinelle, est né à Naples, où il est demeuré populaire jusqu'à nos jours avec sa souquenille blanche, son haut bonnet, son nez postiche. Sous cet aspect, qui ne nous est pas familier, Diaghilev nous l'avait montré dans le ballet qui porte son nom italien. Ballet à effectifs réduits, comme tous ceux qu'il donnait alors, faisant de nécessité vertu, mais d'un vigoureux caractère, où les mélodies de Pergolèse, retaillées par Stavinsky, ajoutaient à l'insouciante gaieté du personnage une âpreté savoureuse, et la complication de l'intrigue touchait au fantastique.

Passant de Naples à Venise, Polichinelle ne s'affuble pas encore de la double bosse en sac à malices pour jouet d'enfants ou théâtre de guignol, mais débarrassé de son masque grotesque il a pris figure humaine et n'est pas insensible, sous sa défroque de cirque, à l'élégance d'alentour. C'est un joyeux farceur qui tient à l'existence, un peu couard à l'occasion, mais alerte et plein d'audace quand il n'y a pas de danger, fort capable de plaire, et plus étourdi que brutal. Tel du moins le présente Mme Claude Seran, qui est digne de foi, puisqu'elle invoque le témoignage des deux artistes qui ont rendu célèbre le nom de Tiepolo.

Inspirés par les peintures de l'un, les estampes de l'autre, les décors composés par M. Pruna, ainsi que les costumes, et exécutés par M. Mouveau, ont un coloris vif et doux, une ordonnance claire, une variété ingénieuse. La scène tour à tour ouvre aux évolutions de la danse une spacieuse perspective, ou se ferme d'un rideau blanc qui ne laisse passer qu'un rang de personnages et sert d'écran à leur pantomime en contre-jour que la musique continue de soutenir, pendant que par delà un autre tableau se prépare. Le procédé du changement est si rapide que l'entr'acte lui-même ne laisse pas plus de quelques minutes l'orchestre silencieux. C'est ainsi que l'attention demeure constamment en éveil devant ce défilé d'images qui retrace une vie du berceau à la tombe et même au delà, puisque le héros ressuscite au dénouement.

Il n'est plus au berceau, mais il vient d'en sortir, ce marmot qui, aux premiers accords, passe devant la scène, prélude d'existence et déjà commencement de danseur. Une cloche d'osier protège ses pas menus mais attentifs à la cadence. Des pierrots blancs et noirs, bons ou mauvais génies, lui font en gambadant cortège, et quand le rideau s'ouvre, le voilà grandi, devenu un gamin qui promet, car il trouble la sieste du perruquier son père et joue un mauvais tour au gentilhomme venu pour se faire mettre de la poudre, qui se fâche et distribue les coups de canne à toute la famille. Scène de pantomime, réglée par M. Serge Lifar dans ce mouvement trépidant dont les ballets russes des dernières années avaient pris la manie, ici parfaitement à sa place, et exécuté avec une précision légère qui n'a rien à redouter de la comparaison. Cet hommage rendu et cette preuve faite, c'est la danse qui reprend ses droits, avec une fertilité d'invention, une richesse de composition et une force de style qui renouent la tradition des maîtres.

Après de brillants débuts à l'Opéra, dans le ballet de Beethoven *les Créatures de Prométhée*, M. Lifar avait fait sur la même scène des créations intéressantes, mais qui ne s'imposaient pas avec la même autorité. Par la faute des sujets, qui étaient minces, de la musique, qui n'était pas toujours dansante, peut-être aussi parce qu'il se souvenait trop encore des ballets russes, sa chorégraphie avec des traits fort vifs ne prenait pas assez d'ampleur ni d'harmonie, et les prophètes de malheur, qu'on rencontre partout, même au foyer de la danse, allaient répétant que cet artiste trop marqué par son origine ne s'acclimaterait jamais au goût de notre pays. Mais cette fois l'argument se prêtait fort bien aux figures de la

danse. La musique de M Nabokof, facile et abondante, a de jolis accents quand elle veut bien ne pas forcer le ton. Dans les moments pathétiques, elle cède à un emportement un peu brutal ; on voudrait plus de verve et d'esprit, des accords plus discrets, un orchestre moins chamarré. Exagérations juvéniles qu'il est heureusement permis de ne pas prendre au sérieux. Il y a de la joie en cette musique ; la danse s'en inspire, et reste libre d'y ajouter la finesse, car elle y trouve, avec l'appui de rythmes nets, des idées claires, mais dont le sens n'est pas si rigoureux qu'on ne puisse le commenter de plus d'une manière. Celle que M. Lifar a choisie a rallié tous les suffrages.

Le ballet russe sacrifiait de plus en plus la correction des pas à l'expression du geste, poussée finalement jusqu'à la contorsion, pendant que le ballet français tendait à se figer dans une virtuosité impassible. Ce ne sont pas les artistes qui manquaient, mais bien plutôt les œuvres. Aucun musicien ne proposait plus à l'Opéra un de ces ballets dramatiques où, au siècle dernier, une Taglioni, une Fanny Elssler, se montraient aussi émouvantes que belles. On pouvait maintenir au répertoire *Coppelia*, reprendre avec succès *Silvia* ou *Giselle*, mais en suivant une chorégraphie depuis longtemps fixée. L'invention ne pouvait s'exercer. Sans doute, un maître de ballet tel que M. Léo Staats, par exemple, eût tiré un excellent parti d'un texte aussi avantageux que *la Vie de Polichinelle*. Mais l'art n'est fait que du réel, non du possible. Cette aubaine est échue à M. Lifar, et il en était digne, comme l'événement l'a montré.

Le petit vaurien a fui la maison paternelle pour suivre un cours de danse à bon marché sans doute, bien qu'il ait un excellent maître. La classe n'a trouvé d'abri qu'entre les murs nus et moisis d'une cave ou d'un magasin vide, sous le jour triste d'un soupirail grillé, mais c'est M. Peretti qui, la pochette au bout du bras, trace en se jouant le modèle d'entrechats irréprochables, devant une jeunesse en culottes courtes ou jupes sommairement bouffantes, qui, le nez en l'air, observe la leçon. L'élève Fenonjois, qui a la taille et l'âge du rôle, l'imite avec une gaucherie feinte, mais bientôt tombe en extase devant sa camarade Micheline Bardin, qui vient de quitter l'école de l'Opéra pour entrer au deuxième quadrille et montre avec une grâce un peu puérile encore une précision déjà digne de ses aînées. Ce n'est pas un des moindres attraits du ballet que cette collaboration variée, qui s'étend à tous les degrés

de la hiérarchie dansante et fait sortir du rang des talents inédits.

Le mariage est vite bâclé, devant le rideau ; un moine barbu donne sa bénédiction au jeune couple qui part en triomphe pour un bonheur conjugal de courte durée. Sur cette place de Venise, avec l'enfant qui leur est venu, ce ne sont plus que des forains misérables. Polichinelle s'ennuie et sa femme s'afflige. M. Lifar et Mlle Simoni prennent désormais possession des deux rôles et chacun danse à son tour, le premier les bras ballants, la tête penchée, sa compagne levant au ciel de petits poings nerveux, sans arrêter le tournoiement que la musique suscite, d'une cadence légère et pourtant accusée, l'un et l'autre admirables de rythme et d'expression.

L'action se corse au second acte et le spectacle s'amplifie. L'arène d'un cirque s'ouvre, avec les spectateurs debout dans le fond de la scène et sur la droite la loge aux belles dames devant qui Polichinelle, après quelques entrées bouffonnes, ira faire sa révérence. Mais d'autres soins l'occupent, car déjà Mlles Grellier et Dynalix, d'une souplesse délicieuse, ont fait voir quelques tours de leur façon, ne craignant même pas d'aller jusqu'au grand écart où elles trouvent moyen de demeurer charmantes. Et voici la belle acrobate à qui il a donné son cœur. Impossible de se tromper à la sollicitude dont il l'entoure, l'aidant à s'élever au bout de ce fil qui descend du cintre pour l'attirer entre ciel et terre, par un secours presque inutile à la svelte Mlle Didion, de qui la grâce heureuse et docile trouve dans les airs comme son élément naturel. Celui qu'elle n'a pas repoussé ne peut cacher sa joie ; il suffit à M. Lifar, pour nous en rendre témoins, de quelques bonds splendides, et la salle retentit d'un applaudissement unanime.

Ils ont pris rendez-vous dans la campagne, pour un pas de deux agile et délicat qui ne s'en tient pas aux figures compassées du ballet traditionnel, main sur le cœur, bras arrondi pour soutenir la pirouette de coquetterie ou l'attitude consentante, mais va sans déformer la danse jusqu'à la tendresse véritable, les yeux dans les yeux et les bras noués au cou pour accrocher ce doux fardeau. L'épouse irritée trouble la fête, et la querelle avec sa rivale devient bientôt si vive, que le mari, d'abord honteux, revient pour s'en mêler. La colère le gagne à son tour, et comme sa femme ne veut rien entendre, d'un geste irréfléchi qu'il regrette aussitôt, il la jette pour la calmer dans un puits qui se trouve là. On l'en retire sans autre dommage que sa robe trempée, mais le délit n'est pas moins flagrant. Polichinelle, malgré son chagrin et sa contrition,

est arrêté, chargé ignominieusement sur un baudet, livré à la justice.

Devant le rideau, il sera fusillé par un détachement de noirs soldats, et là encore, en quelques instants, M. Lifar, par des mouvements de la plus intense concision, montre la terreur du condamné, ses sursauts de désespoir, le tremblement qui s'empare de lui, avant la décharge que déjà il n'entend plus qu'à peine, et le spasme mortel. L'émotion est portée à son comble par une véhémence scandée qui est la poésie du geste. C'est à tort qu'on sépare, dans les nomenclatures du ballet classique, les emplois du danseur et du mime, réservant d'ordinaire celui-ci aux artistes qui n'ont pas ou n'ont plus les moyens de réussir dans l'autre. Le meilleur des danseurs doit être aussi le meilleur mime. M. Lifar en donne l'exemple, suivi par les artistes qui l'entourent, avec une intelligence et un zèle dont nous voyons les beaux effets.

Polichinelle est mort. La place du marché sur le bord du canal est bien triste sans lui, mais soudain se ranime, car il a reparu : Polichinelle ne peut mourir. Autour de lui se pressent gaiement ceux qu'il a divertis, offensés, implorés ou raillés, et celles qu'il a rendues heureuses ou jalouses, réconciliées par la joie de le revoir. Le mouvement sans arrêt mais sans cohue, en lignes distinctes et suivies, se propage jusqu'au fond de la scène et projette en avant les groupes qui jaillissent, tourbillonnent et s'éparpillent pour se reformer encore, de plus en plus rapides et toujours en cadence. Polichinelle a bien mérité ce triomphe. Un ballet réussi vaut mieux qu'un opéra manqué. C'est trop peu dire encore. Le ballet a ses beautés qui ne cèdent en rien à celles du théâtre parlé ou chanté, car la danse classique est un art qui peut en son langage traduire les passions humaines, et devient alors un grand art.

***

Les concours du Conservatoire ont attiré l'affluence coutumière dans la salle célèbre, incommode et sonore, seul vestige du bâtiment abandonné qui donne encore son nom à une rue voisine. C'est une épreuve pour les juges, plus encore que pour leurs justiciables, d'écouter quarante-neuf jeunes filles qui quarante-neuf fois de suite viennent jouer la même ballade de Chopin. Mais que dire de ces auditeurs bénévoles qui se disputent les places et quand ils y sont y restent, inexpugnables, pour leur plaisir ?

Cette ballade en sol mineur a l'allure d'un récit légendaire. Elle

chante noblement la douleur, la pitié, le courage, et s'exalte soudain en un emportement fougueux d'arpèges et d'octaves, où peinent les mains mignonnes. Une vingtaine de concurrentes se sont montrées capables d'exécuter correctement le morceau, sans perdre l'équilibre aux endroits périlleux. Cinq ou six en ont compris le sentiment. Deux se sont distinguées. Mlle Bentéjac, qui ajoute un style sûr à une virtuosité accomplie, a obtenu le premier des prix. Mlle Madeuf, à qui l'on pouvait pardonner quelques notes accrochées en faveur de son interprétation émouvante et de son sens exquis de la sonorité, n'a pas même eu un accessit. La première, qui va sur ses vingt ans, était déjà parvenue jusqu'au second prix l'année dernière. L'autre, à quatorze ans, concourait pour la première fois. Il n'est pas de concours où l'on ne soit obligé de tenir compte, dans une certaine mesure, de circonstances extérieures, telles que les limites d'âge. Le règlement du Conservatoire prescrit en outre qu'à une récompense décernée ne puisse succéder qu'une récompense supérieure. On devine enfin l'embarras du jury devant des candidates qui obtenaient des notes presque égales, pour l'habileté du mécanisme, et ne se séparaient que par des qualités de compréhension et d'expression, beaucoup plus difficiles à traduire en chiffres.

Les concours des instruments à archets ont témoigné d'un enseignement solide. Ceux des instruments en bois et en métal ont été, comme de coutume et peut-être plus encore que les années précédentes, un délice. Nos orchestres n'auront que l'embarras du choix pour recruter des flûtes d'une justesse parfaite, des hautbois qui ne seront jamais criards, de tendres clarinettes, des bassons vigoureux, des trompettes brillantes, des cornets agiles, des trombones vibrants, et des cors dont l'éclat s'adoucit ou se cuivre sans se troubler jamais. Le saxophone, qui n'est pas seulement l'instrument favori du jazz mais a ses virtuoses et sa place marquée dans l'orchestre moderne, n'a pas encore acquis droit de cité au Conservatoire. On a supprimé la classe des instruments à percussion, dont l'importance est grande et ne cesse de s'accroître à mesure que notre musique prend plus de goût au rythme, mais on maintient la classe de danse, qui fait double emploi avec celles de l'Opéra. La seule différence est qu'on y entre plus tard, mais ce n'est pas un avantage, il s'en faut de beaucoup. L'étude de la danse, si l'on veut former des artistes, doit être commencée dès le jeune âge, comme celle du violon. Les articulations qui doivent prendre

du jeu ne sont pas les mêmes, mais il faut dans les deux cas profiter d'une souplesse qui se perd quand le corps est formé. Une seule élève, sur les dix que cette classe a présentées au concours, peut espérer une carrière de danseuse, et c'est la plus jeune. Mlle Charonnat, qui sort du Conservatoire avec un premier prix bien gagné, a quatorze ans, l'âge d'entrer, à l'Opéra, dans le deuxième quadrille. L'émulation qu'elle y rencontrera pourra développer sa vivacité de mouvement que gêne encore une discipline trop rigide. Mais pourquoi enseigner des semblants d'entrechats et des bonds de sauteuses à la corde, les jambes repliées sous la jupe, à des jeunes filles qui n'arriveront jamais à une exécution correcte, car elles ont seize ans, dix-huit ans et même vingt-quatre ans ? Les hautes études de la danse ne sont pas possibles au Conservatoire. Un enseignement élémentaire y serait fort utile, au contraire, et devrait être imposé à tous les élèves, qu'ils soient chanteurs, comédiens ou instrumentistes, non certes pour en faire autant de danseurs, mais comme un exercice de grâce qui mettrait leurs corps en équilibre, leurs gestes en mesure.

La harpe chromatique a cessé désormais de rivaliser, au Conservatoire, avec la harpe à pédales qui n'a que sept cordes à l'octave, mais par ce mécanisme peut hausser chacune d'elles, en deux mouvements, d'un demi-ton ou d'un ton. C'était assurément une grande facilité pour l'exécutant, comme pour le compositeur, de trouver en permanence à leur disposition les douze notes marquées par les touches blanches et noires de nos pianos. Mais cet avantage ne pouvait être acquis qu'au détriment de la sonorité, qui s'alourdissait, parce que les cordes plus nombreuses étaient aussi plus rapprochées ; il fallait donc, pour restreindre l'amplitude de la vibration, qui risquait de les mettre en contact, augmenter la tension et la pression sur le bâti, de construction plus résistante : la harpe devenait ainsi une sorte de piano sans clavier et perdait sa douceur lumineuse, sa gravité limpide.

L'épreuve était disputée entre dix jeunes filles, et pour chacune d'elles nous avons vu tour à tour apporter sur la scène un instrument doré ou vernissé de noir, dont le socle se hérissait de pédales épineuses. Les mains qui effleurent les cordes, les bras infléchis de part et d'autre, et le pied attentif aux leviers qu'il presse ou qu'il libère peuvent plaire au regard. C'est pourquoi, peut-être, tant de belles dames, dans les salons du premier Empire et de la Restauration, jouaient sur la harpe tant de romances, de ballades et de

barcarolles. Il n'est aucunement interdit d'ajouter au sentiment de la musique le plaisir des yeux. Mais depuis longtemps déjà la harpe trouve plutôt son emploi dans les rangs de l'orchestre où ses grâces sont perdues. C'est pourquoi les hommes s'en étaient mêlés, non sans succès, et c'est ainsi que la classe a pour professeur M. Marcel Tournier, artiste remarquable, auteur de cette *Féerie* qui était le morceau du concours et où les ressources de l'instrument sont utilisées par un délicat musicien. Mais nous n'avons pas lieu de nous plaindre : les dix concurrentes ont joué correctement, quatre ont montré du goût, entre lesquelles M[lle] Borot se distingue par une finesse qui lui a valu à juste titre le premier prix.

Comme de coutume, les concours des classes lyriques et dramatiques ont suscité une curiosité plus vive encore que ceux des classes instrumentales, mais procuré au public une satisfaction moins complète. Il faut faire en cette déception la part du préjugé. Quand un clarinettiste, un violoniste ou un pianiste s'avance pour réciter à son tour la leçon prescrite, on se sent à l'école et on ne lui demande rien de plus que d'être un bon élève, qui travaille avec fruit et avec goût. Mais devant ces jeunes gens et ces jeunes filles qui ont choisi eux-mêmes leur scène ou leur air célèbre, on se croit au théâtre, et la comparaison que l'on fait entre leur interprétation et celles d'artistes en renom ne peut tourner à leur avantage.

Mais cette cause n'est pas la seule. Il faut avouer que la méthode rationnelle pour l'enseignement du chant, appelée en souvenir de ses grands maîtres du siècle dernier la méthode italienne, n'est plus guère pratiquée de nos jours, pas même en Italie. C'est une observation que je faisais ici le 15 novembre dernier, à l'occasion de spectacles italiens que venait de donner l'Opéra-Comique. Un aimable correspondant, à qui je m'excuse de rendre une réponse aussi tardive, déplorait l'erreur d'un enseignement, ou plutôt d'un entraînement, qui veut former des « athlètes du chant », plutôt que des chanteurs. L'erreur est funeste, en effet ; mais pourquoi ces athlètes, sinon pour lutter, sur nos scènes lyriques, avec un orchestre qui depuis Wagner s'est enflé sans mesure et, sauf de rares exceptions, oppose au chant une barrière difficile à franchir, surtout quand il est conduit, comme c'est trop souvent le cas, par un chef incapable de le modérer ?

Les grandes voix résistent ; les autres s'étiolent, ou se brisent. M[lle] Chellet, qui a obtenu un premier prix d'opéra-comique en chantant l'air de Rosine, dans *le Barbier de Séville*, ne manque

pas d'esprit, mais la vocalise est pour elle un tour de force dont elle n'arrive à se tirer que par un travail excessif, et sa jolie voix en demeure meurtrie. La chanteuse légère est aujourd'hui un oiseau rare. Le chanteur capable d'exécuter correctement un trait rapide devient introuvable. C'est pourquoi il est malaisé de reprendre, et impossible de maintenir régulièrement au répertoire les œuvres de Mozart, de Rossini, et les opéras de l'époque romantique. Même les rôles de Marguerite dans *Faust*, de Juliette dans *Roméo et Juliette*, de Gilda dans *Rigoletto*, d'Ophélie dans *Hamlet* sont d'ordinaire chantés avec un éclat intempestif qui en détruit la grâce.

MM. Rouquetty et Gourgues n'ont pas, ou tout au moins n'ont pas encore, de grandes voix. Ce sont, pour l'instant, deux ténors de demi-caractère, le premier plus tendre et l'autre plus sonore, tous deux fort agréables. Les rôles de Siegmund et de Lohengrin, qu'ils avaient choisis, dépassent quelque peu les moyens dont ils disposent ; c'est pourquoi, sans doute, le jury n'a voulu leur attribuer que deux seconds prix d'opéra, le premier prix n'étant pas décerné dans leur catégorie.

Mlle Woelfert n'est pas entièrement à son aise, elle non plus, dans le rôle de Sieglinde qui lui a valu un premier prix. Son souffle est un peu court, sa voix égale et ronde porte des traces de fatigue, plus sensibles encore au concours d'opéra-comique, dans un air de *la Tosca* qui fut récompensé d'un second prix.

Seule, Mlle Schenneberg ne fut pas inégale au personnage qu'elle devait figurer de Waltraute, la sombre Walkyrie qui annonce la tristesse des dieux. Sa voix de mezzo est étendue et résistante, avec un reste d'âpreté qui s'effacera par l'exercice, et lui a permis d'atteindre à un style soutenu, parfois même à une émotion profonde. Un air de *Miarka*, d'une exécution beaucoup plus aisée, avait déjà permis d'apprécier les mêmes qualités d'expression et de puissance. C'est à juste titre que cette jeune chanteuse destinée au théâtre a obtenu la première des récompenses aux concours d'opéra et d'opéra-comique.

On plaignait naguère les élèves obligées de jouer *Cinna* en veston, *Andromaque* en robe de ville. A vrai dire, ce n'est pas autrement qu'on travaille au théâtre, les costumes n'étant apportés d'ordinaire que pour la dernière répétition : un bon acteur doit être assez pénétré de son rôle pour en placer l'accent et le geste sans secours extérieur. Les gens du métier savaient s'y reconnaître,

sans tenir compte de l'anachronisme ; mais les autres, qui formaient la grande majorité du public, s'en égayaient. Aujourd'hui, les magasins de la Comédie-Française et de l'Odéon fournissent à Oreste sa chlamyde, à Mathan et à Joad leurs ornements sacerdotaux, à la Clytemnestre ou Klytaimnestra des *Erinnyes* plusieurs aunes de cotonnade rouge, à Phèdre les voiles qui lui pèsent, et le concours de tragédie n'en est pas devenu meilleur.

Il fallait s'y attendre, mais ce n'est pas un motif pour désespérer. N'est pas tragédien qui veut, et les grands artistes en ce genre ont toujours été rares. Mais l'étude de la tragédie est très utile au comédien, car elle lui apprend à serrer la pensée, à surveiller la forme, et lui rend à peu près les mêmes services que l'exercice de la versification au prosateur.

Les neuf élèves présentés à ce concours ont tous une bonne diction ; leurs mouvements ne sont pas maladroits. L'un d'eux paraît doué. C'est M. Murzeau, qui a donné d'excellentes répliques à des camarades dans les rôles de Néron et du jeune Horace et joué avec une sincérité touchante, mais en ne ménageant pas assez les effets, la scène de la folie d'Oreste au dernier acte d'*Andromaque*. Ce qui manque le plus à cet enseignement, c'est l'explication raisonnée des textes, telle qu'on la pratique en nos lycées, et il faudrait donner pour adjoint au maître un professeur de l'enseignement secondaire.

Les comédiens et les comédiennes se sont partagé trois premiers prix, quatre seconds prix, et plusieurs accessits. En un répertoire aussi étendu, la lutte est inégale. Il est plus facile de briller dans le rôle de Figaro qu'en celui du Misanthrope. M. Barré méritait son premier prix, car il a donné beaucoup de verve au premier de ces personnages. M. Murzeau, qui n'a eu qu'un second prix, a pourtant joué l'autre avec plus de finesse. M[lles] Casadesus et Delamare doivent leurs premiers prix à Marivaux, qui ne leur demandait que de l'adresse, de la coquetterie et du caprice. M[lle] Aldona, qui n'a pu dépasser en comédie son second prix de l'an passé et n'a qu'un accessit en tragédie, avait été Junie et Camille avec des moyens un peu faibles encore et la sensibilité requise par Racine et Musset. Un talent personnel a parfois quelque peine à se dégager et se laisse distancer par l'élégance apprise. Mais il prend sa revanche plus tard. Il en est ainsi dans tous les concours et ce sera la consolation de ceux et de celles dont le palmarès de celui-ci n'a pas comblé les vœux.

Le poème de Mme Claude Orly, choisi pour le concours de Rome, proposait aux candidats une légende hindoue qui prêtait au développement musical. Le premier prix a été attribué à M. Bozza, qui a du mouvement et le sens de l'orchestre, mais devra se montrer plus sévère et moins sujet aux réminiscences dans le choix des idées. MM. Jean Hubeau et René Challan, titulaires des deux seconds prix, sont tous deux fort habiles, le premier avec plus de discrétion, le second avec plus de facilité. Mlle Henriette Roget, ayant obtenu cette récompense l'an passé, ne pouvait recevoir que le premier prix et en paraissait digne, car sa composition était certainement la plus riche de musique et la plus expressive, avec un trait d'orientalisme qui dépassait le pittoresque et touchait au sentiment. Je ne sais pour quel motif cette musicienne de grand talent a été évincée.

La société de la *Sérénade*, toujours fidèle à son goût raffiné, a donné, pour finir la saison, un de ses plus intéressants concerts. La *Messe des pauvres* est un des nombreux ouvrages que Satie, même quand le succès lui fut venu, s'obstinait à laisser inédits, découragé par une trop longue injustice. Elle ne comprend qu'un *Kyrie* à deux voix, suivi de pièces d'orgue ; on y retrouve, devenu évangélique, cet esprit de simplicité dont l'auteur détenait le secret, et qui atteint, surtout dans les trois derniers épisodes, *Chant ecclésiastique*, *Prière pour les voyageurs* et *Prière pour le salut de mon âme*, à l'émotion poignante. Sous le masque railleur qu'il s'était arrangé pour aller dans le monde, qui pouvait croire Erik Satie capable de faire oraison avec tant d'humilité, de contrition, de ferveur ? La *Sonate pour orgue*, qu'on entendait pour la première fois, est une des plus récentes compositions de M. Darius Milhaud ; vigoureusement pensée, solidement écrite, elle passe, en ses trois morceaux, de l'ardeur intrépide à la douceur qui reste grave et ne s'amollit pas : c'est l'œuvre d'un noble musicien. D'agréables pièces pour piano de M. Rieti et de charmantes mélodies de M. Sauguet achevaient la partie moderne du concert, où les maîtres anciens étaient représentés par Schubert et Bach, et dont M. André Fleury, à l'orgue, M. Jacques Février, au piano, Mme Madeleine Vhita et M. de Warlich, pour le chant, furent les remarquables interprètes.

Louis Laloy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

APOLOGIES POUR LE 30 JUIN

Certains gouvernements autoritaires éprouvent parfois plus que d'autres le besoin de ménager l'opinion publique et d'apaiser l'émotion de leurs partisans. Depuis les journées sanglantes du 30 juin, l'équipe nationale-socialiste, qui a frappé si rudement ses adversaires et ses rivaux, cherche à présenter aux nations étrangères et aux Allemands eux-mêmes le massacre de ces hommes qui comptaient la veille encore parmi les chefs du parti nazi, sous un jour moins odieux et plus rassurant. De là, une savante gradation de discours : Rudolf Hess, Gœring et enfin Hitler lui-même, — destinés à établir la légende officielle de la brutale tragédie.

Rudolf Hess, ministre du Reich, confident et ami du Fuhrer, ouvre le feu, — si l'on ose ainsi parler d'un discours où domine la note pacifique ; il parle à Kœnigsberg aux anciens combattants qui, en tous pays, sont particulièrement opposés à toute aventure de guerre, et c'est pour leur répéter qu'Hitler c'est la paix et pour faire appel aux anciens combattants de toutes les armées, avec une insistance particulière, à ceux de France, en faveur de l'entente et de la concorde. Après l'holocauste qui les prive de chefs aimés, il est nécessaire de rallier les vieux soldats de la guerre. Avant la visite de M. Louis Barthou à Londres, il faut alimenter les journaux anglais qui soutiennent la politique allemande et leur fournir un thème commode à développer. A quoi bon de nouvelles conventions, de nouvelles précautions de sécurité, en face d'un Reich qui ne demande que paix et qui tend la main à ses anciens adversaires ? Rudolf Hess a soin d'ajouter que les revendications allemandes subsistent intégralement. Or, les revendications allemandes, c'est la destruction de l'Europe de 1919, c'est la revision des frontières et, par suite, la

guerre ou la capitulation des vainqueurs. Nous connaissons l'antienne, nous admettons même qu'elle soit sincère, mais elle ne modifie pas la politique générale du troisième Reich.

Avec Gœring, le 11 juillet, la note change. Le ministre président de Prusse entonne une sorte d'apologie philosophique du coup de force du 30 juin. Il parle à Berlin devant le ministre de la Justice du Reich, les procureurs, les chefs de la police ; il leur donne une directive. Le Fuhrer entend faire régner l'ordre, l'ordre absolu. Les procureurs devront défendre l'État par tous les moyens et « considérer toute attaque contre l'État comme une attaque contre le Fuhrer ». C'est plutôt la formule inverse que l'on attendrait ; ici, non seulement le Fuhrer s'identifie à l'État, mais il est au-dessus de l'État. Pour défendre le Fuhrer et l'État, tous les moyens sont bons. « Nous ignorons la maxime excessive d'après laquelle tout peut crouler, à la condition que le droit subsiste. Pour nous, le peuple et non pas le droit est à l'origine des choses. Au commencement était le peuple. C'est lui qui s'est donné le droit et l'État. Droit et volonté, a dit le Fuhrer, sont identiques; mais personne ne peut attribuer à ce droit un caractère ennemi de l'État. »

Ces phrases sibyllines sont riches de toute une doctrine, qui certes n'est pas une révélation, puisque c'est celle de tous les pouvoirs sans limites, de toutes les tyrannies. La grande idée de loi, celle que Platon a éloquemment formulée dans la célèbre prosopopée du *Phédon*, celle que le christianisme a enrichie de substance divine, celle dont a vécu l'Occident européen, Gœring la jette délibérément par dessus le bord de la galère raciste. Le Peuple, ou plutôt le *Volk* hitlérien, dont notre mot peuple ne traduit pas adéquatement la valeur, est au-dessus des lois et de la morale ; son intérêt est la fin suprême ; au-dessus de tout aussi est l'intérêt du parti qui prétend s'identifier avec le Peuple, le représenter, l'incarner. La Russie soviétique connaît l'atroce « justice de classe ». L'Allemagne a maintenant la justice de parti, celle qui tue sans jugement au nom de cette entité philosophique qu'on appelle le Peuple.

Gœring ne se contente pas d'expliquer le massacre des chefs du national-socialisme par ceux qu'ils avaient élevés au pouvoir, il en fait l'apologie. « L'acte des dirigeants, en ces journées, a été la personnification suprême de la conscience et du droit chez le peuple ; aussi, depuis que cette action a été légitimée par une

loi, aucune autorité ne peut-elle plus prétendre à l'examiner après coup. » Ici, c'est le principe de la rétroactivité des lois, banni de toutes les sociétés civilisées, dont Gœring fait l'un des fondements du droit hitlérien. L'autorité se substitue à la justice. Une loi, émanée du pouvoir exécutif, dispense du jugement par les tribunaux réguliers et légalise après coup l'assassinat. On cite parmi les victimes, d'anciens assassins de la Sainte-Vehme aristocratique : étrange retour des choses d'ici-bas !

Écoutons encore l'édifiant Gœring : « Personne n'avait le droit de troubler la pureté de cette action et d'agir de son propre chef pour des motifs personnels contre l'autorité du Fuhrer... De même, on devrait poursuivre avec la dernière rigueur toute diffamation. » C'est-à-dire que les parents ou amis des victimes n'ont pas le droit de se plaindre, ni de chercher à établir l'innocence des morts. « Il ne saurait y avoir qu'une seule conception du droit, celle fixée par le Fuhrer lui-même. » C'est le bouquet ! Voilà le Fuhrer devenu créateur du droit. C'est le despotisme asiatique dans toute son ampleur. C'est le retour le plus caractérisé à ces temps du paganisme, quand le christianisme n'était pas encore venu se dresser, au nom des droits de Dieu, en face de tout absolutisme humain, séparer ce qui appartient à César et ce qui appartient à Dieu, et fonder ainsi les droits sacrés de la personne humaine sur la filiation divine de l'homme et son rachat par le Christ crucifié. Comment s'étonner que l'hitlérisme s'attaque à toutes les formes du christianisme ? Entre les deux doctrines, l'incompatibilité est radicale ; le fossé se creuse chaque jour davantage. Si l'humanité a jamais réalisé un progrès certain et durable, c'est bien celui-là. Allons-nous donc le voir bafoué, oublié ?

Encore une attaque violente et inconvenante de Gœbbels contre les correspondants de presse étrangers, coupables d'avoir révélé quelques faits qui étaient exclus de la vérité officielle, et puis voici venir, après les disciples, le maître. Le chancelier Hitler a éprouvé le besoin, pour apaiser les esprits et répandre la version gouvernementale du massacre, de convoquer le Reichstag en session extraordinaire à seule fin d'entendre son apologie *pro domo sua*. La représentation solennelle eut lieu à huit heures du soir, le 13 juillet, à l'Opéra Kroll, devant une salle comble. Le gouvernement avait déjà remplacé les députés assassinés ; les nouveaux venus étaient naturellement parmi les plus zélés à applaudir. Nulle trace, d'ailleurs, d'une résistance ou même d'une curiosité quel-

conque. La discipline est parfaite et l'assemblée obéit au doigt et à l'œil. *Ruere in servitutem.* Ainsi les empereurs de Rome faisaient applaudir leurs pires forfaits par des sénateurs avilis qui mettaient leur gloire à trouver les plus basses formules d'adulation. Il est bon, à notre époque, de relire souvent Tacite.

Le discours de M. Hitler fut lu d'un bout à l'autre mais non sans art et sans passion ; c'est un habile plaidoyer. A la vérité, il ne nous apporte aucune précision sur le complot. Il reste dans le vague ; les cris de son indignation remplacent les raisons de ses violences : langage d'un maître qui n'a pas de comptes à rendre à ses sujets ou embarras d'un chef de clan qui vient d'abattre des rivaux gênants ? L'imprécision des attaques, l'art de faire planer la terreur sur tous les groupes, la brutalité des conclusions, font penser à certains discours de Robespierre. C'est d'abord un tableau des ennemis de l'État dénombrés en quatre groupes. Au premier rang les communistes contre lesquels, dit-il, il est prêt à mener « une guerre intérieure de cent ans ». Le second groupe, ce sont les hommes politiques incapables que la révolution du 30 janvier 1933 a écartés du pouvoir. Le troisième, qui semble englober Rœhm et ses complices, ce sont « les aventuriers révolutionnaires et déracinés qui ont perdu en 1928 leur place dans la société ». Ils voudraient faire de la révolution un état permanent. Ce qui implique que M. Hitler, lui, met fin à la révolution. Le quatrième groupe semble être celui des conservateurs ; on leur reproche surtout d'être oisifs, de critiquer, de clabauder contre le gouvernement, et ainsi de répandre une inquiétude dangereuse. « Les bavardages isolés au sujet d'une nouvelle révolution, d'une nouvelle insurrection, ont pris une telle intensité qu'il eût fallu que les dirigeants eussent l'esprit bien léger pour ne pas s'en alarmer. » Les S. A. allaient s'abâtardissant ; on les détournait de leur destination ; les nouveaux chefs n'étaient pas dignes de leur fonction.

Et voici apparaître le monstre : Rœhm. On le charge de tous les péchés « du cénacle aux dispositions spéciales ». Hitler dépeint sur un ton désolé les tentatives qu'il fit pour avertir et ramener la brebis égarée, et il en arrive au complot. Il dit que Rœhm entra en relations avec le général von Schleicher par l'intermédiaire d'un « aventurier corrompu », qu'il désigne par son initiale, von A. Il s'agit de von Alvensleben, vice-président du Herrenclub, membre très en vue de l'aristocratie prussienne et

militaire. Sur le rôle de Schleicher, rien, si ce n'est cette affirmation : « Schleicher fut l'homme qui fixa les intentions de Rœhm... Il était prêt à redevenir vice-chancelier. On admettait que je resterais moi-même chancelier, du moins pour l'instant. » Un peu plus loin, le Fuhrer dit que Rœhm s'était résolu à le faire assassiner, mais il n'en apporte aucune preuve. Et c'est un tel « complot » qui exigeait le sang de soixante-dix-sept personnes !

Ce complot, le voici enfin. « Pour lui (Schleicher), il fallait grouper dans une même main l'armée et toutes les organisations nationales. » Voilà le grief contre Schleicher : c'est le grief du général von Blomberg et du clan dominant de l'État-major, bien plus que celui d'Hitler. Lui, docile, exécute. Voici l'aveu. « Jamais je n'aurais pu consentir à remplacer le général von Blomberg par le chef d'État-major Rœhm. Les organisations politiques du parti sont des institutions politiques qui n'ont rien à voir avec l'armée. » Tel est le nœud de l'affaire : question militaire, exigence de von Blomberg. Ainsi s'expliquent les félicitations du président Hindenburg. Rœhm fomentait avec les S. A. une nouvelle révolution. Schleicher « la préparait sur le terrain politique extérieur aussi bien personnellement que par son courrier. Le général von Bredow et Gregor Strasser étaient initiés ». Puis, c'est un récit de la nuit tragique. « Je n'ai pas voulu exposer le nouveau Reich à la trahison comme l'ancien. J'ai donné l'ordre de fusiller les principaux coupables de cette trahison et de cautériser les abcès de notre empoisonnement intérieur et de l'empoisonnement étranger jusqu'à brûler la chair vive. » C'est le massacre. Hitler donne le chiffre des morts : soixante-dix-sept, mais il tait les noms.

Qu'entend-il par l'empoisonnement étranger ? S'agit-il seulement de corser son réquisitoire contre les morts ? Il ajoute : « Quand trois traîtres conviennent d'une rencontre avec un homme d'État étranger et qu'ils mènent à bien cette rencontre, quand ils écartent les domestiques et qu'ils donnent des ordres rigoureux de cacher cette rencontre, je fais fusiller de tels hommes, même s'il était exact qu'au cours de cette entrevue, on n'ait parlé que du temps qu'il fait, de numismatique et d'autres choses semblables. » Que signifie ce langage ? Le correspondant de *la Libre Belgique* assure qu'il s'agit de l'ambassadeur de France et donne des détails sur la maison, celle d'un certain Regentanz, où aurait

eu lieu l'entrevue. D'après nos informations, cette affirmation malveillante ne correspond à aucun fait précis. L'attitude de M. François-Poncet a été de tous points correcte et il ne s'agit que d'une insinuation tendancieuse ou d'un argument à l'usage d'une opinion émue et troublée. Serait-il donc interdit à un ambassadeur de rencontrer, sous peine de mort pour son interlocuteur, un personnage ayant un rang élevé dans l'État, un ancien chancelier? Nous espérons que les explications que le gouvernement français ne manquera pas de réclamer mettront fin à un incident inconvenant.

Les correspondants de journaux, notamment M. Philippe Barrès, dépeignent l'aspect prodigieux d'une telle séance, la servilité spontanée des représentants et du public, les hurlements féroces d'une horde de loups flairant le sang, les basses adulations des amis des victimes : scènes de révolution, atmosphère de guerre civile. La séance était présidée par Gœring. Le général von Blomberg, ministre de la Reichswehr, y assistait ; mais M. von Papen était absent. Singulière situation que la sienne. Sa vie probablement et certainement son maintien à la vice-chancellerie ont été imposés au Fuhrer par le président Hindenburg. On se représente mal la figure qu'il peut faire à côté d'Hitler qui a fait assassiner ses collaborateurs et l'a fait surveiller lui-même comme un suspect. Entre ces deux hommes, qu'un étrange destin a associés, la force ou la ruse décidera. Von Papen a pour lui le vieux et fragile maréchal, certaines sympathies militaires et aristocratiques, son influence dans la Sarre, sa qualité de catholique qui rassure, dans une mesure qui diminue chaque jour, l'épiscopat et le Vatican. Quant à Hitler, il a pour lui son prestige de Fuhrer, l'habitude séculaire en Allemagne d'une discipline aveugle et sa popularité.

Sa popularité ? On la dit intacte, accrue même par son acte de vigueur. Mais le moyen de le savoir ? Sans doute, devant la force brutale, le Germain trouve naturel de s'incliner. Comment imaginer cependant que l'apaisement soit complet parmi ces Chemises brunes des S. A. qui voyaient en Hitler, aussi bien qu'en ses lieutenants assassinés, des chefs de révolution ? Romantisme et millénarisme se développent très vite dès que les esprits allemands se mettent à fermenter. Grâce au nazisme et à leur uniforme, une tourbe d'aventuriers, de pauvres diables, de chômeurs, étaient devenus les maîtres de la rue ; de là venait la popularité d'Hitler. Ont-ils donc mérité d'être punis, puisqu'on

leur retire l'uniforme ? On dit déjà que le Fuhrer va être obligé de le rendre aux S. A. en se contentant d'expulser quelques agités et quelques indignes. Il faut remettre à l'honneur la Chemise brune. Contre les chefs de la milice, les dénonciations pleuvent et le nouveau chef d'État-major, Lutze, s'en plaint et menace de sévir. Gœring, parlant à Halle le 20 juillet, éprouve le besoin de surenchérir sur son chef : « La trahison, dit-il, avait une ampleur gigantesque. » Aveu bien dangereux, si le peuple allemand était capable de réflexion ! Exagération manifeste plutôt, qui montre le besoin qu'éprouvent les chefs du gouvernement de faire avaler à l'opinion désemparée un forfait qui, à mesure qu'on en connaît mieux les détails barbares, révolte davantage la conscience des peuples civilisés.

M. BARTHOU A LONDRES ET LE PROJET DE PACTE ORIENTAL

Le voyage de M. Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, à Londres, les 8, 9 et 10 juillet, a été, pour la politique française, l'occasion d'un succès qui ne saurait porter ombrage à personne, puisqu'il n'a d'autre objet que le renforcement de la sécurité de toutes les Puissances sans exception et le règne de la paix. Ce succès, M. Barthou le doit sans doute, pour une part, à l'horreur que les drames du 30 juin ont soulevée en Angleterre, mais il le doit surtout à sa loyauté franche et nette, à sa dialectique persuasive, à la dextérité de sa méthode. Le ministre des Affaires étrangères était accompagné de M. Piétri, ministre de la Marine, qui a entamé avec le Premier lord de l'Amirauté des pourparlers au sujet de la Conférence navale de 1935. Le succès de M. Barthou est d'autant plus méritoire que l'opinion britannique, celle en tout cas des milieux travaillistes et libéraux, est de plus en plus rebelle à tout ce qui pourrait engager l'Angleterre dans les affaires du continent. La veille même de l'arrivée des ministres français, M. Baldwin, qui fait fonctions de Premier ministre en l'absence de M. MacDonald, avait rassuré les inquiétudes de l'opposition en affirmant que le séjour de M. Barthou ne serait l'occasion d'aucune négociation pouvant conduire à des engagements nouveaux, mais d'une simple confrontation des points de vue des deux gouvernements et de leurs intérêts communs. C'est bien dans cet esprit que M. Barthou, à Genève, avait accepté l'invitation de M. MacDonald.

La politique française reste fidèle au cadre de Genève et à l'esprit de la Société des nations. Dans ce cadre et dans cet esprit, elle propose de réaliser des ententes régionales de garantie mutuelle. L'une de ces ententes est depuis longtemps en négociation en Europe orientale sur l'initiative du gouvernement soviétique. Sa réalisation serait, pour ainsi dire, l'apport de l'U. R. S. S. pour son admission dans la Société des nations. Il s'agit, non pas d'une alliance, mais d'une coopération pour la paix et d'une assistance mutuelle en cas d'agression ou de menace. L'Allemagne serait invitée à y entrer. On a prononcé à cette occasion le mot de « Locarno oriental » ; M. Barthou a précisé, dans son excellent discours de Bayonne du 15 juillet, que Locarno est un traité de garantie des frontières, tandis que le pacte oriental en négociation sera un traité d'assistance mutuelle. Mais si un État signataire est menacé dans ses frontières, n'est-ce pas précisément le cas où jouera le pacte ?

Il sera temps, lorsque le pacte sera signé, d'en étudier la valeur intrinsèque. Ce qui importe avant tout, c'est qu'il a été l'occasion d'un accord complet avec l'Angleterre. Sir John Simon, non seulement a déclaré approuver la méthode proposée par son collègue français, mais il a aussitôt prescrit à ses ambassadeurs à Rome, à Berlin et à Varsovie d'engager les gouvernements auprès desquels ils sont accrédités soit à appuyer la politique française, soit, pour ceux qui y sont géographiquement intéressés, à adhérer au pacte. M. Mussolini a aussitôt fait connaître son approbation sans réserves dont il a indiqué les raisons à Berlin et à Varsovie. C'est là encore un résultat dont la politique française est en droit de se féliciter. L'entente rétablie entre Paris, Londres et Rome, c'est la paix assurée et la collaboration éventuelle préparée. M. Barthou a tenu à spécifier, dans son discours de Bayonne, que l'adhésion de l'Angleterre et de l'Italie à la méthode d'organisation de la sécurité proposée par lui n'avait été payée d'aucune concession dans le domaine du désarmement. Mais la question du désarmement reste fonction de la sécurité ; tout ce qui accroît la sécurité est donc de nature à faciliter une reprise des négociations sur la réduction des armements.

Il s'agit, pour le moment, de savoir si l'Allemagne et la Pologne qui, à l'heure où nous écrivons, n'ont pas encore fait connaître leur réponse, prendront la responsabilité de faire échouer la négociation engagée. L'Allemagne, en refusant son adhésion à un pacte dont

elle est la bénéficiaire dans la même mesure que les autres signataires, négligerait une belle occasion de montrer cet ardent désir de paix dont M. Rudolf Hess parlait le 8 juillet à Kœnigsberg. Il semble que l'on ait espéré à Berlin faire dépendre l'adhésion du Reich de l'obtention de certains avantages en matière d'armements et d'égalité des droits. Sir John Simon et M. Barthou ont répondu par avance à cette prétention : le pacte oriental doit être accepté sans conditions. Les Allemands affirment qu'ils se sentent menacés dans leur sécurité ; la France leur offre un pacte d'assistance mutuelle que l'Angleterre et l'Italie les engagent vivement à accepter ; la réponse du Reich sera la preuve de ses intentions pacifiques. Pour l'instant, le point capital, c'est le rétablissement d'une cordiale collaboration entre l'Angleterre, l'Italie et la France : par là, il y a quelque chose de changé en Europe.

LA DÉPOSITION DE M. TARDIEU ET SES SUITES

Au moment où M. Gaston Doumergue, ayant lu, au début de juillet, le décret de clôture de la session parlementaire, venait de partir pour prendre à Tournefeuille quelques jours de repos, un incident de l'affaire Stavisky est venu troubler sa tranquillité d'ailleurs bien relative. L'un des ministres d'État qui collaborent avec le président du Conseil, M. André Tardieu, était appelé, bien tardivement d'ailleurs, à déposer devant la Commission d'enquête parlementaire. Il avait été, dès le début de l'affaire, l'objet d'attaques extrêmement violentes de la part des journaux radicaux-socialistes, sous prétexte que, sur l'un des talons des chèques Stavisky, on avait cru lire quelques signes que l'on pouvait interpréter, la malveillance aidant, comme formant le nom de M. Tardieu. L'inspecteur Bony avait, dès l'origine, accrédité cette lecture. M. Tardieu était donc en droit de se défendre et sa situation ministérielle ne devait pas, au contraire, le lui interdire. Mais comment démontrer son innocence sans indiquer la source et la raison des calomnies ? M. Tardieu, avec son tempérament énergique et combatif, prit l'offensive et chargea à fond. Ramassant, avec une force de dialectique écrasante, tous les faits connus, les rapprochant, les confrontant, il établit les responsabilités de M. Camille Chautemps et démontra que celui-ci savait et qu'il a tout fait pour étouffer la vérité. Complicité? Tout au moins camaraderie politique, intérêts de famille et de clan parlemen-

taire. Il s'agissait de sauver le parti, ou du moins quelques personnalités du parti, et, pour les sauver, on a compromis le parti tout entier. Dix-sept de ses membres, députés ou sénateurs, que M. Tardieu énumère non sans une visible satisfaction, ne sont-ils pas actuellement arrêtés ou prévenus ? Mais le parti radical-socialiste, c'est la République, du moins les radicaux-socialistes le disent-ils et peut-être le croient-ils. Les coupables, en particulier, ont intérêt à accréditer cette assimilation dangereuse et fausse.

L'effet produit, devant la Commission et bientôt après dans les milieux parlementaires et dans le pays, fut formidable, d'autant plus que le talent de M. Tardieu, sa verve, son implacable précision donnaient à son argumentation une force démonstrative qui entraînait ceux-là mêmes qui voulaient douter. Une confrontation suivit entre M. Tardieu et M. Chautemps où le président du parti radical-socialiste chercha à faire dévier le débat sur le terrain politique. M. Tardieu, dit-il, a rompu la trêve, et ce fut, le lendemain, le mot d'ordre de toute la presse de gauche. C'est là, selon nous, une argumentation tendancieuse dont l'effet est surtout de prouver avec quelle adresse vigilante M. Chautemps cherche à couvrir sa famille, son parti et sa loge. Quand on se souvient de sa déclaration ministérielle, de sa promesse de faire toute la lumière et qu'on la confronte avec son attitude, comment ne pas approuver, au moins sur le fond, le réquisitoire de M. Tardieu ? Reste donc une question d'opportunité. Peut-on reprocher sérieusement à un homme attaqué et vilipendé de se défendre en attaquant ? Ce qui se passe à la Commission n'est pas du domaine de la politique. Comment incriminer un homme qui, ayant prêté serment de dire toute la vérité, dit tout ce qu'il croit nécessaire, et comment nier que la déposition de M. Tardieu n'éclaire l'affaire Stavisky d'un jour sinon nouveau, du moins éclatant ?

Le ministère Doumergue, qui a rendu au pays et au régime d'éclatants services, qui a apaisé plus de conflits et réglé plus de difficultés que le public ne le sait, dont la politique extérieure a brillamment redressé la situation, est alourdi dans sa marche heureuse par un compagnon de route qu'il n'a pas choisi et qui est l'affaire Stavisky. Celle-ci est elle-même suivie, comme d'une ombre funèbre, du cadavre broyé du conseiller Prince. Tant qu'un nettoyage énergique n'aura pas fait justice, le redressement complet ne sera pas possible ni le complet apaisement. Ah ! si, quand il est arrivé de Tournefeuille, le président Doumergue

avait groupé autour de lui une équipe d'hommes indépendants de la politique dont la mission première aurait été la lumière et la justice, sans ménager ni les personnes ni les partis, quelle force n'aurait-il pas aujourd'hui pour remettre le pays d'aplomb et procéder à la reconstruction de l'État ! Comment l'apaisement se ferait-il dans les esprits tant que les amis de Stavisky encombreront les marches du pouvoir et tant que les mânes de M. Prince ne seront pas elles-mêmes apaisées ? La France ne peut pas être, comme l'Allemagne, un pays où l'on tue impunément. Sans doute, comme l'a si bien dit M. Doumergue, la France a besoin, avant tout, d'apaisement et de concorde. Mais il ne peut pas y avoir apaisement tant que justice n'est pas faite.

La tempête parlementaire soulevée par la déposition de M. Tardieu n'a pas troublé la sérénité du pays ; il veut que M. Doumergue continue à tenir le gouvernail ; il n'aurait pas compris qu'un incident d'ordre judiciaire privât les Français d'un gouvernement bienfaisant. M. Chéron est allé à Tournefeuille porter au Président l'écho des délibérations du Conseil de cabinet. M. Doumergue, interrompant ses courtes vacances, est revenu dans la nuit du 23 au 24 juillet. Un communiqué, publié à la suite du Conseil de cabinet et du Conseil des ministres du 24, remet tout au point : M. Tardieu n'a pas prétendu attaquer dans son ensemble le parti radical-socialiste qui donne ses voix au gouvernement; les ministres restent à leur poste. L'autorité de M. Doumergue a tout apaisé. M. le Président de la République, inaugurant à Aurillac un monument à Paul Doumer, s'est fait l'éloquent interprète du sentiment national quand il a dit que le pays se félicite du redressement national qui ne doit sous aucun prétexte être interrompu. Voilà ce qui importe : c'est la situation économique et financière, c'est, comme l'a dit en d'excellents et pénétrants discours le maréchal Pétain, ministre de la Guerre, la mise au point de la défense nationale et de l'instruction militaire. C'est ce que M. Doumergue a merveilleusement compris. D'avoir contemplé ses roses et repris contact avec la bonne terre de France, « le sage de Tournefeuille » est revenu plus sage encore.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant: René Doumic.

ts
et
ce
nb
e-
ky
es
ce
ue
ie,
de.
est

de
ou-
ris
er-
ter
et.
ans
du
out
ble
les
out
llac
du
du
être
que
nts
au
'est
voir
de
ore.

LE JUGEMENT DES TÉNÈBRES

II (1)

BIEN que je ne me fusse pas départi un instant de l'allure courtoise que méritait Thornby, j'avais dû laisser paraître sur mon visage quelque doute au sujet de son récit. Il était clair que l'homme avait glissé sur certains détails, éludé bien des explications qui laissaient à l'auditeur un certain trouble, voire un malaise réel. Aussi bien, pour amadouer le docteur Thornby, je lui avais envoyé des livres dont l'un contenait un minuscule cachet de cette poudre blanche que m'avait donnée l'infirmier sénégalais de Bammako. Quelques jours après je le revis et voici le discours qu'il me tint :

« J'étais bien sûr de ne pas vous revoir, monsieur, et j'avais donné des ordres pour que l'on ne vous laissât pas rentrer ici. Je voulais éviter qu'un jour vous puissiez raconter des choses sur Clara et sur moi. Mais je dois proclamer que vous avez été mieux qu'un gentleman...

« Merci pour le petit paquet que vous m'avez fait porter. Entre les feuillets d'un livre... Ah! vous êtes fin, vous! Vous êtes malin... Je n'y aurais pas pensé. Où vous l'êtes-vous procurée? Comme moi à l'infirmerie de Bammako ou de Ségou. Ah! très bien... Quelle merveilleuse nuit j'ai eue grâce à vous. J'ai revu Clara... Mais une Clara lumineuse, légère, dégagée de toutes les petites vilenies, une Clara sans Norton

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

ni Ashantis, une Clara qui marchait sur le faîte des arbres de la forêt comme sur une pelouse. Une douce et majestueuse musique de Bach accompagnait sa voix... Encore merci!

« Maintenant, je vais vous dire les événements qui ont suivi, et comment la haine des hommes m'a amené ici. Je pouvais croire que l'on me laisserait la paix et que nos affaires ne regardaient personne. Je comptais sans la haine, cette haine qui gâte l'existence de l'humanité entière et que Clara m'avait fait oublier.

« Donc, après l'accident, je condamnai la porte de notre chambre. Pauvre Clara! Elle souffrait terriblement. Je lui administrai tout ce que je pus pour calmer sa douleur. Elle était admirable, acceptant son destin. L'atmosphère, je suis porté à le croire, l'affectait comme il affaiblit le moral de tous ceux qui ont une bilieuse ou une fièvre jaune et auxquels la mort est indifférente. Elle parlait peu, mais pour me faire des recommandations puériles au sujet de ce qui adviendrait après elle... Je protestais contre ses paroles et leur mauvais présage, mais je pleurais comme un enfant. Car je savais mieux que personne que la blessure était grave...

« Maintenant, écoutez bien. Je ne suis pas un parleur professionnel, mais je vais essayer de vous raconter... Tenez, il devait être..., mettons cinq heures. A ce moment, j'entends l'appel de mon nom. C'était Norton. Je sors sur la véranda. Il me crie :

— Vous n'avez pas entendu un coup de revolver, ce matin, de votre côté?

— Non! dis-je.

— Pourtant, riposte cet imbécile, les boys prétendent qu'un coup de feu a été tiré chez vous tout juste avant le lever du soleil.

— Ça peut être! que je crie en colère. Mais je ne l'ai pas entendu...

« Ce damné lapin s'en va, mais ne se tient pas pour quitte. Un moment après, comme j'étais rentré auprès de Clara, voici qu'on sonne de nouveau, en bas de l'escalier qui était fermé par un petit portail à claire-voie. Je sors et je vois cet idiot de Norton. Je lui crie :

— Que voulez-vous?

— Ne souhaitez-vous donc pas jouer au bridge ce soir?

Tout est prêt. Vous êtes en retard tous les deux. Et ici l'on n'a guère autre chose à faire que d'être à l'heure.

« Il voulait être jovial, cet idiot. Je lui réponds :

— Que Dieu vous guérisse du bridge pour ce soir! Ma femme est souffante.

— Ouvrez-moi, j'ai besoin de vous parler.

— Je ne vous ouvrirai pas! Nous voulons rester seuls, c'est notre droit!

— Bon, dit-il.

« Et cet imbécile s'en va sur ses grandes jambes. On aurait mieux dit encore un oiseau-trompette, vous savez bien, cette sorte de grues couronnées, bêtes et prétentieuses. Et le voilà qui fait tourner son stick comme s'il allait monter à cheval.

« Je pensais en avoir fini avec lui et rentrai voir Clara. Je lui arrangeai ses pansements et lui renouvelai sa provision de poudre blanche. Elle était insensible et j'en remerciai Dieu. Qu'avions-nous fait là!...

« Moins d'une heure après, on sonna encore au petit portail. Avant d'aller répondre, je regardai encore Clara. Elle dormait ou paraissait dormir. En tout cas, elle ne se plaignait pas. A la voir si tranquille, il me semblait que la fatalité avait interrompu son cours, que rien n'était arrivé, que j'allais continuer de la soigner et la remettre sur pied comme après une grosse fièvre. Dans le fond de ma pensée, je me disais aussi que cela nous servirait de leçon et qu'on cesserait de fréquenter les gens qui empêchent les autres de vivre en paix. Je ne croyais pas que la fièvre pût se déclarer, puisque je l'avais écartée pour le moment. Je ne voulais rien croire, sinon qu'elle était là, que nous étions là, enfermés dans cette chambre, loin du monde; peut-être hors du monde... Et puis, je la vis pleurer, tout doucement. Et puis sa figure se crispa au moment où la sonnette du petit portail se fit encore entendre.

« Je ne prévoyais pas encore tout ce qui pouvait, tout ce qui allait m'arriver, et c'est dans un sens analogue que je m'explique maintenant pourquoi les êtres humains civilisés, quoiqu'encerclés par les lois et leurs défenseurs, se laissent aller à faire du massacre : ils n'imaginent pas la suite logique de leurs actes.

« Pourtant, je fus saisi par une crainte, non d'avoir des

histoires, mais d'être dérangé. Cela se changea en rage lorsque j'entendis la voix de Norton. Ce n'était plus la voix du bellâtre aux longues jambes et à la mâchoire carrée, à la mâchoire de cheval, mais celle du fonctionnaire qui ordonnait qu'on lui ouvrît les portes.

« Lorsque je sortis, je vis ce damné lapin en train de monter l'escalier, suivi de deux *policemen* indigènes. Il avait forcé la porte, qui d'ailleurs n'était pas fermée à clef.

— Que désirez-vous? lui dis-je. Je vous ai déjà averti que ma femme était malade et que nous tenions à rester tranquilles...

« Il ne m'écouta point.

— Au nom du Roi, me dit-il, il faut que je visite votre maison, et que j'entende Mrs Thornby, — ou la dame que vous appelez Mrs Thornby.

— Comment osez-vous douter? lui dis-je.

— Je sais! fit-il simplement, mais avec un ton d'une arrogance incroyable.

« Il arrivait à m'impressionner, ce lapin fuyant. Je fus saisi, glacé par la stupeur, privé de mouvements. J'ai le cœur solide, mais pourtant je me sentais devenir raide, automatique. Si bien que je ne pus l'empêcher d'aller tout droit à la salle à manger qu'il connaissait bien.

— Voulez-vous, monsieur, me dit-il, regarder si Mrs Thornby peut nous recevoir...

« Comme je ne bougeais pas, il s'avança vers la porte qui faisait communiquer la salle à manger avec la chambre à coucher. J'étais devenu insensible, privé de sang et de nerfs. Vous savez, cher monsieur, que nos juges en Angleterre prétendent ignorer le crime passionnel et qu'un meurtre volontaire (hormis le cas de défense légitime) s'appelle toujours un crime. Vous savez également que celui qui tente de se suicider est considéré, lui aussi, comme un criminel et qu'il risque, s'il en réchappe, d'être pendu ou tout au moins d'être condamné aux travaux forcés. Vous savez ça, n'est-ce pas?

« Eh bien! prenez encore un verre de ce gin et fumez une cigarette française...

« Je vous disais qu'il y avait donc péril de justice autant pour Clara que pour moi. Alors, pourquoi ai-je répondu tout de suite, aux questions de Norton : « C'est moi qui l'ai tuée! »

J'aurais pu invoquer l'accident banal qui arrive à l'homme qui démonte ou manipule simplement un pistolet automatique. Mais je crois bien que je prenais plaisir à le braver, à lui crier en face que j'étais seul à disposer de cette femme, de cette existence humaine, et que lui, avec ses complets bien taillés, son stick de faux cavalier et ses souvenirs de polo, avec ses prérogatives de fonctionnaire chargé du pouvoir royal au centre de la forêt, ne pouvait rien sur elle ni pour elle.

« Il insista, s'approchant du lit de Clara, n'osant la toucher, l'examiner, arrêté par mon attitude. Il m'avait demandé certaines choses, assez loin de Clara. Il voulut les faire préciser plus près de celle qu'il jugeait n'être pas ma femme. Il était pâle, très pâle, non point par l'effet de l'émotion, j'en suis assuré, mais à cause d'une grande colère qui était en lui contre moi.

— Alors, dit-il en écrivant des mots sur un calepin, c'est vous, docteur Thornby, qui avez tiré sur cette dame et qui l'avez blessée ?

— Oui, monsieur, répondis-je.

« En cet instant même, Clara, qui n'avait pas bougé, comme si elle dormait, Clara qui n'avait pas poussé un soupir ni proféré une parole, se souleva légèrement, ouvrit tout grands les yeux, qu'elle fixa bien brillants sur Norton.

— Et moi, dit-elle aussi fort qu'elle le pouvait, je vous dis que cet homme est le plus damné menteur que Dieu ait laissé vivre sur cette terre de misère ! Cet homme ment, comme il a toujours menti ! C'est moi qui me suis tuée avec son revolver !...

« Je demeurai confondu. Elle s'accusait ! Sentait-elle qu'elle allait mourir ? Je ne retrouvai plus mes pensées en déroute. Je balbutiai :

— Non, non, c'est bien moi, monsieur, qui l'ai tuée !

— Vous savez bien, répliqua-t-elle plus faiblement, que c'est moi qui ai tiré... Dieu vous punira de ce mensonge, Ralph !...

« Ce fut le dernier mot qu'elle prononça devant nous

« Monsieur, excusez-moi. Je me sens mal à l'aise. Excusez-moi. Demain, vous descendrez à Las Palmas. C'est une délicieuse ville. Vous la connaissez bien, me dites-vous. Mais on ne connaît jamais assez les belles choses, ces coins de paradis

où j'aurais dû vivre avec Clara au lieu d'aller m'emprisonner avec elle dans la haute forêt. »

***

« Ah ! vous avez pensé à moi. Vous êtes le seul homme qui, en possession de la lumière, de cette belle lumière des Canaries, ayez pensé à moi... Vous ai-je dit, l'autre soir, que ce Norton aurait prétendu m'emmener en prison ? Il voulut me faire saisir par ses deux *police*. Je refusai naturellement. Il fallait avant tout que je soigne Clara. Alors, il laissa les indigènes en armes sur ma véranda, pour me garder.

— Vous serez inculpé de meurtre, me dit-il en me quittant.

— Pourtant, vous avez entendu Mrs Thornby, lui dis-je.

— Ce n'est pas une raison, déclara-t-il en descendant l'escalier.

« Je ne sais ce qui m'a retenu de casser sa stupide tête, avec une canne ou une chaise, car il avait emporté l'automatique encore chargé. Si je dois être pendu après la décision du Banc du Roi, au moins ce serait pour avoir fait quelque chose d'utile.

« Hélas ! monsieur, Clara mourut dans la nuit, après avoir perdu connaissance. Le pire de tout, c'est que je ne fus même pas seul pour attendre son dernier soupir. Cet homme, qu'un mauvais destin nous avait envoyé, tenait encore à traverser notre route. Il vint, avec une espèce de médecin ashanti qui devait essayer de sauver ma propre Clara. Comme si quelqu'un avait pu la sauver mieux que moi ! De voir ces deux brutes penchées sur le corps meurtri et sur l'esprit endormi de ma pauvre chère femme, j'ai cru que j'allais aggraver mon cas. Je ne sais pourquoi une lâcheté que je ne me connaissais pas m'envahit au point de me faire avaler ma colère. Je ne tuai pas ces deux hommes. Pourtant, j'aurais bien pu les détruire, surtout Norton. Ensuite, je n'aurais eu qu'à avaler un des poisons de la pharmacie.

« Mais, ce soir-là, j'avais pris une forte dose et je voyais tout lumineux. Et puis, l'orage avait éclaté. Une sensible fraîcheur nous venait de la forêt. Je me voyais libéré de tous ces actes terribles, libéré du passé, de Norton que je haïssais et surtout

de cette prison verte dont les murailles nous cachaient tout l'horizon.

« Avant votre arrivée, par le hublot, je surveillais les monts et les pics de la Grande Canarie, et la mer me paraissait tout de suite plus harmonieuse, moins inhumaine, à cause de ces mouvements de la terre. La mer est plus vivante et, même dans ses colères, moins sinistre que la haute forêt. Je n'ai jamais entendu parler de marins tristes. Mais peut-être en existe-t-il ?

« Je vous disais donc que Clara mourut cette nuit-là. Heureusement que Norton était parti. Gardé dans notre chambre par les deux *police* qui allaient et venaient sur la véranda, je voulus leur parler, dans la nuit, longtemps après le départ de Norton et de son médicastre. Mais les indigènes agirent comme s'ils ne comprenaient pas l'anglais. Moi, je ne parlais pas leur ashanti de malheur... Alors, je suis demeuré seul, à tourner autour de ce lit où gisait ma Clara. Je m'asseyais près d'elle, lui prenant sa pauvre main trop chaude. Elle ne me parlait pas et je ne savais plus l'interroger. Seulement, par instants, elle tentait de me serrer les doigts.

« Et ce sont de tels signes, faits dans le silence de notre chambre, qui m'ont donné le courage de survivre. D'ailleurs, j'avais besoin de défendre sa conduite et, si elle devait mourir, sa mémoire, contre cet homme absurde...

« Au dehors, la nuit vivait, comme elle vit là-bas. Vous la connaissez, n'est-ce pas ? cette nuit où grouillent, remuent, s'élèvent et meurent tous les ennemis de la lumière... Il me semblait entendre les sorciers, retournant des bords de leur lac sacré, les mains humides encore de leurs ablutions, mâchonnant des incantations omises, tous conjurés contre ma vie et contre mon honneur. J'entendais aussi toutes les bêtes de brousse en marche vers la maison, la panthère et l'hyène et tout ce qui préfère la nuit au jour. Et le chien de la cour, et les chiens des maisons voisines, et le chien de Norton, tous ces chiens bâtards qui hurlaient pour écarter la mort de leur propre peau et l'envoyer dans notre chambre !

« Ce fut vers onze heures du soir qu'elle mourut dans un petit spasme. Comme si son corps acceptait le destin, il ne s'était pas révolté. Je n'ai jamais vu de mort plus douce. Une heure peut-être avant de me quitter, elle murmura :

— Je vais vers les lumières, Ralph ! Ne tardez pas à venir m'y rejoindre. Ralph ! Je sais que j'ai pu être folle de temps en temps, mais vraiment je ne saurais demeurer là-bas sans votre présence...

« Vous n'avez jamais vu pleurer un homme, monsieur ? Eh bien ! j'ai terriblement pleuré. J'y mêlais autant de rage que de pitié, que de misère déchaînée. Ce que j'avais cru être un cauchemar était donc une réalité. Elle était morte. Je m'en aperçus mieux encore au bout d'une heure, lorsque ses mains devinrent froides et ses paupières fixes. Ce fut pour moi comme une espèce de fin du monde...

« Et les pas des *police* qui veillaient dehors ! Pourquoi ne me suis-je pas tué ? Je crois, je suis même sûr que, dans le fond de mon âme, je rêvais de vengeance. Si Norton ne m'avait pas enlevé mon automatique et les quelques couteaux et armes indigènes fixés au mur, je serais allé le tuer. Mais il avait pris ses précautions, ce fils de chienne ! Alors, je pensais bien que je devais rester pour venger Clara...

« J'espère que vous ne croyez pas que je l'ai tuée ? Ce n'est pas parce que je ne vous ai pas dit exactement comment la balle est partie que vous devez penser que je... Le secret est entre elle, Dieu et moi...

« Encore un verre ?... Non ? Alors, partez, monsieur, bonsoir... Vous êtes vraiment très bon, très bienveillant à mon égard. Mais je suis fatigué. Revenez demain, si le pont du navire ne colle pas trop fort à vos pieds. Bonne nuit, monsieur ! »

Je sentais fort bien que Thornby se doutait que je ne croyais guère à sa confession. Mais il m'en avait trop dit pour qu'il me fermât désormais sa porte. Et puis, il tenait à ses petites doses. Je le revis le lendemain soir.

* * *

« Comment, me dit-il, puis-je encore évoquer les jours qui suivirent ? Ce n'est point par délectation morose, ni pour m'excuser, moins encore pour essayer d'attirer sur moi votre pitié. Ne croyez pas non plus que l'aide matérielle, — je devrais plutôt dire immatérielle, — que vous m'apportez soit une cause suffisante pour me faire parler de moi et de mes affaires privées à un homme qui m'était étranger il y a un

peu plus d'un an. Mais vous vous êtes montré si fraternel envers moi... Et Clara vous aimait beaucoup... Et puis les deux Français de Nohina se sont révélés des hommes, de vrais hommes au moment de ma grande détresse.

« Prenez un premier verre, monsieur, je vais vous raconter ce que je pourrai ce soir, avant votre repas. Il fait meilleur. Le vent est tiède. Vous le sentez par le hublot ouvert, n'est-ce pas?

« Donc, après la mort de Clara, Norton me fit emmener de ma maison, après avoir tout mis sous scellés, selon la loi. Il m'installa dans un pavillon. Quand je dis : il m'installa, c'est une façon de parler, car il m'évita le plus possible, m'envoyant des communications écrites, me faisant faire des commissions par ses *clerks* qui parlaient tous parfaitement l'anglais. Heureusement qu'on ne m'avait pas privé de ma garde-robe et que, à toutes fins utiles et surtout pour le cas d'un voyage assez long, j'avais aménagé les doublures de mes vêtements. Quelques enveloppes étaient également garnies. Grâce à cette précaution, je suis resté capable de soutenir l'épreuve et, jusqu'à l'arrivée de mon avocat, la lutte contre les ténèbres.

« Je ne sais plus le temps que j'ai passé dans cette espèce de prison, gardé le jour, enfermé la nuit. J'avais beau écrire lettre après lettre au gouverneur, lui demandant d'être cité devant son tribunal : je demeurais toujours là. Heureusement, vos deux compatriotes me furent à ce moment d'un très grand secours. Ainsi que je vous l'ai dit au début, en vous parlant de Nohina, ils étaient factoriens dans la partie commerciale de la ville. Ils se montrèrent à mon égard mieux que deux gentlemen, comme vous le verrez.

« Vous êtes, vous Français, de bien curieux hommes. On vous croit légers, futiles, simplement amateurs de femmes et de bonne cuisine, et vous pouvez vivre des années loin de vos foyers en vous nourrissant de rien du tout, de mets que nous ne pourrions supporter. On vous juge avares, alors que j'ai pensé que vous gardiez jalousement l'argent parce qu'il peut vous donner la liberté d'agir à votre guise, ce qui est sans doute le plus précieux des biens. On vous dit bavards, et je me suis aperçu que ce n'était que pour fourvoyer vos interlocuteurs et les mettre hors du chemin qui mène à votre jardin secret. On vous prétend logiques, et voilà que vous vous

enflammez pour des causes désespérées, pour des causes perdues d'avance, pourvu qu'elles touchent votre sens de l'idéal et de la liberté.

« C'était le cas, et c'est ce qui arriva justement à vos deux compatriotes. Ils ne nous fréquentaient presque pas, ils ne m'appelaient guère quand ils étaient malades, s'en remettant au sulfate de soude, au boldo et à la quinine. Eh bien ! lorsqu'ils ont appris la façon dont Norton me traitait, ils ont demandé à me voir. Vins, cigares, cognac, ils m'apportèrent tout cela en cachette. Ils firent mieux encore, lorsque Norton et les officiels me livrèrent à la justice des nègres, à la justice des ténèbres...

« Mais laissez-moi me reposer un peu. J'étouffe à la pensée d'une telle abomination ! Prenez un autre verre... Peut-être préférez-vous votre cognac, celui que m'apportaient vos compatriotes, dans ce pays de malheur où le ciel est frère de l'enfer...

« Voici donc comment se produisit la plus grande abomination de l'Empire, de notre Empire si orgueilleux, de notre Empire si fier de sa force et de son commerce. Vous pourriez croire que je fus déféré à un tribunal anglais, puisque nous étions en colonie anglaise. Eh bien, non ! Sur les rapports de Norton, que je n'ai pas lus en entier, qui m'accablaient sans tenir compte des deux témoins noirs, lesquels avaient entendu Clara prétendre qu'elle s'était tiré le coup de revolver, ni du propre témoignage de Norton, je fus déféré au tribunal indigène !...

« Vous croyez que je plaisante ? Évidemment, ça n'arriverait pas chez vous, dans vos colonies. On dit que vous êtes très près de l'indigène, que vous vous mélangez à lui facilement. Mais je suis certain que vous ne supporteriez pas qu'un des vôtres soit jugé, surtout pour une telle affaire, par un personnel composé de nègres ou de jaunes. Tandis que nous ! L'excuse officielle de cette abomination fut que Nohina se trouve en pays de protectorat et sous des conventions spéciales.

« Vous n'avez pas d'Ashantis, vous autres. C'est nous qui avons pacifié ces terres où vivent environ deux millions de ces nègres intelligents, mais orgueilleux. Vaincus par nos armes, ils consentent seulement à nous supporter. Et encore avec peine, c'est-à-dire que les familles princières nous haïs-

sent toujours pour la bonne raison que nous les empêchons de pressurer leurs sujets, devenus leurs simples administrés. Ça doit se passer de la même façon chez vous, n'est-ce pas? car les hommes se ressemblent dès qu'on touche à leurs intérêts privés. Quant au peuple des campagnes, il marche, comme partout, avec ceux qui s'engraissent de son travail et qui le trompent. Sur le papier, ces nègres ont fait la paix avec nous; mais elle n'est pas dans leur cœur. Pourtant nous les avons enrichis, nous leur avons montré la manière d'exploiter rationnellement leurs terres. Ils produisent maintenant une telle récolte de cacao qu'ils peuvent fournir la moitié du chocolat consommé par le globe entier. On a trouvé dans leur sous-sol des diamants et du manganèse. En un mot, nous les avons terriblement enrichis. Tout ça, vous l'avez appris. Ça se dit jusque chez vous, n'est-ce pas? Vous avez pu voir qu'ils usent beaucoup de l'automobile et que les familles ashantis qui possèdent une voiture sont très nombreuses. Ce sont de bons clients pour Ford et consorts. Tout ça, je le répète, vous l'avez constaté par vous-même.

« Mais vous êtes également persuadé, comme moi, que ce sont tout de même des nègres... Ces nègres, lors de la pacification, avaient profité de la couardise de certains de nos officiers. Pour les réduire plus vite et avec moins de risques, ceux-ci leur avaient promis qu'ils vivraient sous le régime du protectorat en gardant leurs lois et leurs tribunaux. Il fut même spécifié, dans les traités, que tout crime commis sur leur territoire amènerait son auteur devant leurs juges.

« Voilà où tous les rapports envoyés par Norton et les courriers reçus par lui avaient abouti. Il avait réussi à me faire considérer comme un criminel, sans tenir compte de ce qu'il avait entendu déclarer par la mourante, sans tenir compte de ce que les deux *police* avaient entendu, et à m'amener ainsi devant un tribunal de nègres!

« Entrer en accointance avec les Ashantis, leur inspirer une conduite et des décisions qui me fussent nuisibles, vous pensez bien que cette canaille n'y manqua pas. Et les nègres, eux, ne demandaient pas mieux que d'assouvir leurs vieilles rancunes...

« Ce fut alors que les deux Français, ainsi que mes compatriotes libres qui habitaient l'escale, prirent littéralement feu.

Presque d'heure en heure, je savais par les uns ce que faisaient les autres, leurs démarches et leurs protestations. Aucun de ces gentlemen ne pouvait supporter l'idée qu'un homme blanc fût jugé par des nègres. Ils criaient que c'était la fin de tout si on en arrivait là, et qu'il vaudrait mieux abandonner une fois pour toutes le pays...

« Ce qui n'empêcha pas l'affaire de se produire. En effet, les Ashantis n'avaient pas, de leur côté, perdu de temps. Ils tenaient une belle occasion de venger leur orgueil abaissé ; ils ne se privèrent pas d'en user et d'exploiter la situation. Réunions autour du lac sacré, incantations des sorciers, discours des anciens étudiants de nos universités, tout eut lieu. Nous étions sur le sentier de la guerre. Et c'est pour éviter une émeute que l'on croyait devoir être sanglante, une révolte dont les Ashantis menaçaient le pays si les traités n'étaient pas strictement observés en ce qui me concernait, que les autorités anglaises me livrèrent à la justice de ces maudits !

« Voilà où nous menait la faiblesse de nos représentants officiels. Tout simplement à la perte de la lumière, comme vous allez le voir.

« Mais prenez un verre. Ce que je vais vous dire ne peut être supporté qu'après que l'on a absorbé un tonique. Croyez-moi, cela n'a jamais fait de mal, parole de médecin !

« Donc, après bien des interrogatoires faits par Norton, — et son air de morgue froide contrastait ridiculement avec l'obséquiosité qu'il me montrait du temps de Clara, — après bien des interrogatoires absurdes, tous consignés sur des papiers, la question n'avançait pas beaucoup. Comment aurait-elle avancé? Nul autre que Dieu et moi ne savait la vérité. Et puis, Norton écartait presque les dépositions des deux témoins, les *police* dont je vous ai parlé. Le pire, c'est que l'un de ces deux gaillards prétendit, au dernier moment, ne rien avoir entendu !

« Afin d'amadouer les autres Blancs de l'escale, pour calmer leur esprit, on avait fait courir le bruit que l'on me déférait au tribunal indigène justement pour que je sois plus sûrement acquitté. Sur l'affirmation de mes compatriotes libres et des vôtres, je me laissai aller à cet espoir. Cela me redressait un peu et compensait dans une certaine mesure mon humiliation ou plutôt l'humiliation infligée à toute la race blanche.

Mais je sais aujourd'hui que c'est ce démon de Norton qui avait fait répandre cette information parmi les comptoirs et les bungalows, afin d'éviter un soulèvement des passions. Ce que l'on savait des juges indigènes inclinait à croire que la chose était vraie. Mais vous allez voir que ces gens-là, que ces fils des ténèbres savent dissimuler leurs sentiments avec la même facilité que l'enfant tète sa mère sans le moindre apprentissage.

« Je me présentai donc devant le tribunal indigène, un lundi matin. Ça se passait sous une grande paillote, comme si j'avais été un cheval qu'on amène à la foire pour être vendu!... Au centre était un vieux chef ashanti, gros, lourd, à cheveux rares et à barbe blanche. De chaque côté, il avait fait asseoir sur des chaises quatre assesseurs qui étaient des chefs moins importants, mais tous affiliés à sa secte, à une sorte de société secrète, dite de la « Terre indépendante ». Sur le côté, comme s'il était spectateur, se trouvait Norton qui était à la fois témoin et contrôleur de justice et représentant du pouvoir exécutif.

« Je ne vous dirai rien de plus à propos de ce crétin. Mais je vais vous renseigner sur les juges noirs. Vous y retrouverez quelques échantillons de certains petits potentats colorés qui doivent exister de vos côtés comme chez nous, vaniteux, rageurs, ignorants, prétentieux et, comme je vous le disais, furieux de ce que nous les empêchions d'opprimer leurs peuples à leur guise, furieux aussi de ne pouvoir exercer leurs rapines sur les voisins.

« Celui du centre, le président, était une de ces basses canailles qui touchent trois fois l'impôt : une fois pour la Couronne, une fois pour eux et une autre fois pour leurs séides. De plus, il m'avait souvent demandé des médications qui n'avaient rien à voir avec son état de santé. Cet homme possédait en toute propriété beaucoup trop de femmes et il comptait sur moi pour lui redonner de la jeunesse. Comme je lui avais refusé ce ridicule service, il m'en avait gardé une rancune terrible, bien qu'au cours de ce jugement il ne cessât de me regarder avec une feinte bienveillance. Son parler était même onctueux. Mais de cette huile dont on graisse les couteaux !

« Quant aux autres, ils eussent mérité la potence et la corde

dans un pays moins formaliste que le nôtre. Ils avaient tout fait, excepté le bien. Eux aussi auraient bien voulu devenir mes clients spéciaux. Mais vous pensez bien que je ne m'étais jamais occupé de leurs affaires intimes...

« Et puis, je m'étais abstenu d'agir comme certains blancs, qui mènent en visite, auprès des chefs noirs, leur propre épouse. Pour satisfaire une curiosité que je juge déplacée, je n'aurais jamais procédé de la sorte. Vous qui avez connu Clara, me voyez-vous emmenant la *lumière même* dans le tourbillon des ténèbres?

« Le plus terrible, pour un homme comme vous ou moi, pour un homme qui essaye toujours de mettre les choses et les hommes à leur juste place, ce fut l'obligation de supporter la vue de ces magots ventrus qui siégeaient avec une importance dont vous n'avez pas idée. Encore s'ils avaient été seuls! Mais ils étaient venus accompagnés de leurs vassaux, de leurs esclaves : car ils tenaient à faire montre d'une puissance que l'on aurait pu croire passée. Le président suait la graisse en même temps que la sueur que provoquait une journée humide et chaude, terriblement chaude. Ses gros yeux blancs avaient l'air de se vomir hors de leurs alvéoles. Les assesseurs, de leur côté, tournaient gravement leurs yeux de bœufs vers le public, lequel assistait à l'audience sous chaque auvent et même en dehors de la vaste paillote, et que des cordes retenaient mieux encore que la milice mobilisée à cet effet. Ils portaient tous sur leur face cet air de naïve férocité qui caractérise les fétichistes, comme la ruse et l'apathie marquent les noirs islamisés. Vous avez remarqué tout ça aussi bien que moi, n'est-ce pas? au cours de vos voyages...

« Derrière eux se dressaient les porte-cannes, vous savez bien, ces hautes cannes de commandement qui remplacent les sceptres de nos rois. Et ces cannes couvertes de feuilles d'or, surmontées de sujets sculptés et plaqués d'or pur, animaux-totems de leur famille, leur donnaient assez grand air, à ces fils de singes! D'ailleurs, ils ont des manières, ces nègres, savez-vous, rien que pour se saluer! On dirait que Rome a passé par là, autrefois, ou qu'ils ont rapporté ça d'un très ancien esclavage.

« Derrière chaque juge, un jeune garçon agitait un éventail tressé, contre les mouches et la chaleur. Ce que voyant, un

des deux Français dont je vous ai parlé m'en donna un pareil afin que je pusse supporter la chaleur. Ce qu'il ne savait pas, c'est que j'avais pris, avant de venir, une bonne dose de forces...

« L'affaire ne dura pas longtemps. Juste deux matinées. Norton s'était arrangé pour que je n'eusse pas d'avocat. Je dus présenter moi-même ma défense. Personne ne fut admis à parler pour moi. Je ne le regrette pas. Qui aurait pu évoquer comme moi l'immortelle lumière qu'était Clara, et son affection, et l'accord qui existait entre nous ? Et pourtant, vous le comprenez maintenant, rien n'était régulier.

« Norton fut encore plus canaille et bête en cette occasion que jamais. Si vous aviez pu le voir agir, comme s'il était placé devant un miroir, faire des effets de jambe, s'écouter parler! Devant le tribunal, il prétendit qu'il n'avait pas entendu Clara me disculper et prendre la balle à sa charge. Et sur les deux *police*, l'un répéta qu'il n'avait pas compris les paroles de ma bien-aimée. Un seul témoigna en ma faveur. Je crois bien que j'avais soigné sa fille malade, mais je n'en suis pas certain.

« Le plus curieux, c'est que de nombreux témoins indigènes se présentèrent pour témoigner contre moi. Je ne les connaissais pas, mais ils prétendirent que je me saoulais et que je battais Clara. Ils prétendirent toutes les sortes de folies que peut vomir l'antre des ténèbres... Les Blancs se présentèrent à leur tour afin de témoigner en ma faveur. Alors les juges firent semblant de dormir ou demandèrent sans cesse de quoi boire, comme si c'étaient eux qui parlaient.

« Ce fut alors que je vis clair dans le jeu des Ashantis, soutenus par Norton. Tout ça n'était que comédie. L'occasion d'une revanche était admirablement propice. Et c'est nous qui la fournissions... L'offensive des ténèbres, pour courtoise et calme qu'elle fût, n'en était pas moins une offensive préméditée, voulue de toute l'âme noire de ces nègres, avec la complicité de l'idiot qu'on appelait M. le Royal Commissioner. Un mot d'ordre était venu de tous les potentats évincés en Afrique par notre civilisation... Et nous, entre hommes de la même race, nous favorisions cet état d'esprit, cette revanche des ténèbres... Ce Norton et ceux qui le laissaient faire, là-bas, dans la capitale, sur la Côte, étaient encore plus bêtes que canailles!...

« Quand tout fut fini, alors que tout le monde avait parlé de notre intimité, en public, sous une paillote à bétail, alors que les passions des Blancs et des Noirs s'étaient affrontées au centre de cette forêt maudite, voilà que le tribunal de ces nègres se retira. Au bout d'une heure, les magots ventrus et luisants revinrent, très graves, très solennels, pour dire devant tous les Ashantis et les Blancs de l'escale que j'étais coupable et que je serais pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Heureusement que j'avais consulté mes lumières et que je m'attendais au pire ! Je ne sais ce que Dieu pense de moi aujourd'hui. Mais, ce jour-là, j'ai su qu'il avait permis que la lumière fût condamnée par les ténèbres !... Vous entendez bien, monsieur, les lumières jugées et condamnées par les ténèbres ! Vous comprenez bien tout le malheur contenu dans ces mots ?...

« Oh ! vous restez muet ! Vous ne me croyez pas ? Vous pensez que je suis un imposteur, que peut-être je méritais cette sentence ? Ah ! vous aussi, vous acceptez que les lumières soient torturées par les ténèbres ! Sortez, monsieur ! Sortez et ne revenez plus me voir. Ce jugement des ténèbres est donc beaucoup plus terrible que je ne le pensais !... »

De jour en jour, Thornby se persuadait beaucoup mieux que je doutais de sa non-culpabilité. Ma réserve le lui confirma sans doute. De là, cette colère qui me frappa par sa soudaineté et sa violence et que j'accueillis avec calme : je savais qu'il me ferait appeler.

Après une abstention de ma part qui dura deux jours, il m'avait réclamé auprès du médecin du bord. Celui-ci m'avait supplié de ne pas contrarier son malheureux collègue. Cela n'était pas dans mon dessein, bien au contraire. J'étais persuadé que je ne savais pas tout, et je voulais vraiment tout savoir. Dès qu'il m'aperçut, il reprit, en s'excusant :

« Pourquoi vous êtes-vous encore tenu à l'écart ? Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Vous ai-je heurté, insulté ? J'en suis désolé, monsieur. Mais si vous voulez bien chercher ce qui est caché dans votre poche et me le donner, je vous dirai tout aujourd'hui. Nous sommes par le travers de l'Europe. Voici le Portugal, bientôt la France, ensuite notre Ile, monsieur, notre Angleterre... Vous allez me quitter, prendre le

train de Liverpool pour Londres, et puis continuer vers Paris. A qui pourrai-je parler en confiance? Qui pourra m'écouter sans avoir la prétention de me juger?

« Je regrette vraiment de n'être point catholique ; je me serais confessé à un prêtre. Cela me ferait du bien. Si vous me promettez, vous qui ne connaissez personne dans mon milieu et qui allez quitter aussitôt notre pays, vous qui ne serez jamais appelé en témoignage, si vous me promettez d'être muet comme une tombe, je répondrai aux questions qui s'agitent dans le fond de votre conscience et que vous n'osez me poser ouvertement. Car vous êtes un honnête garçon et un gentleman. Et moi, il faut que je dise tout à quelqu'un... Et ce sera à vous, bien sûr. Avec votre sensibilité de Latin, vous me comprendrez mieux que les gens de chez nous. Et puis, vous avez été ici mon grand bienfaiteur. Qui a fait pour moi ce que vous avez fait? Pas même le médecin du bord qui a toujours peur de se compromettre.

« Auparavant, je voudrais vous raconter les événements qui se déclenchèrent dès que la sentence fut prononcée. J'aurais dû vous le dire avant-hier, mais la colère m'a fait perdre la tête. Excusez-moi encore une fois...

« Ce fut un tumulte, que la police et les gardes ne réussirent pas à calmer. Les indigènes, pourtant experts à maîtriser devant nous leurs émotions, ne purent contenir leur joie. Des clameurs s'élevèrent, des approbations. Pensez-donc ! un Blanc, un *white man* était condamné à mort par leur tribunal ! C'était la première fois que la chose arrivait depuis leur défaite, la première fois qu'une telle possibilité de revanche se présentait à eux. Les masques noirs tombaient, masques de douceur ou d'obséquiosité auxquels nous étions habitués. Chaque face était devenue un de ces masques grimaçants dont usent les sorciers et que collectionnent les gens de Londres, de Paris et de Berlin.

« Mais ils avaient compté sans les Blancs. Dans mon trouble du début, et sous l'empire des lumières, je ne m'étais pas aperçu du nombre de ceux-ci. Il y avait là, tout autour de la paillote (debout pour ne pas se mélanger aux nègres), non seulement vos deux compatriotes, non seulement les factoriens anglais et quelques commis de notre escale, mais encore d'autres Blancs venus des escales voisines, de Koumassi la

grande ville, et d'ailleurs. Toutes leurs faces rouges ou pâles étaient là, soudain multipliées. Ils étaient venus en auto. J'ai remarqué leurs voitures en sortant de cet endroit de malheur, car j'étais tout à coup devenu lucide comme si la lumière de mon esprit se répandait à nouveau pour lutter contre l'oppression des ténèbres.

« Tous ces gens, qui ne me connaissaient que de nom ou qui ne m'avaient été présentés qu'une fois, au hasard d'une tournée ou d'un voyage, firent bloc autour de moi. Ils se mirent à crier qu'ils n'acceptaient pas cette comédie, que si l'Empire voulait se dégrader c'était l'affaire de ses fonctionnaires, et que si l'on touchait à un seul cheveu de ma tête il y aurait du sang versé plein les rues.

« Certains me vinrent voir dans ma prison, énumérant leurs armes, comptant leurs cartouches. On ne chasserait plus l'éléphant ni la panthère, mais l'homme. Vous savez bien par vous-même (et par votre frère, lequel tint tête pendant tout un jour à un village entier de la Volta blanche qui voulait le tailler en pièces), vous savez bien qu'ici le cerveau s'échauffe vite. Eh bien! Norton et le Gouvernement avaient voulu éviter du trouble parmi les nègres, préférant trahir leur propre sang et le sacrifier à leur tranquillité, et voici que tout se dérangeait, que tout le mécanisme de leur administration, de leur pouvoir, allait se détraquer.

« Ce fut un rude spectacle. Gardé par quatre *police*, je pouvais le contempler du haut de ma petite véranda. Les échos m'en arrivaient aussi, heure par heure. Ça n'allait pas tout seul. Figurez-vous que les commis indigènes des postes se mirent à démolir le télégraphe ou à le fausser. Pourquoi ? Parce que mes amis, les anciens et les nouveaux, groupés pour la défense de notre race et de notre prestige, câblaient partout, à la Côte et à Londres, pour empêcher l'ignominie, pour dénoncer l'illégalité du jugement rendu contre un accusé privé de défenseurs, avec des témoignages truqués. Ils ne voulaient pas que le clan des Blancs portât, jusqu'à la fin de tout, le poids de cette erreur, de cette monstruosité. Ils étaient vraiment tous unis contre les ténèbres.

« Ah! les ténèbres réagirent. Tout ce peuple de sournois s'agita dans l'ombre, sous les branches basses de la forêt, autour du lac sacré, dans l'antre et les paillotes des sorciers.

Les *clerks*, que nous avons élevés dans les collèges et les universités, que nous avons dressés à l'européenne avec des complets de toile empesée, des faux-cols, le breakfast et le five o'clock tea, les *clerks* n'étaient pas les moins déchaînés. Ce sont eux qui maintenant veulent prendre le pouvoir, — contre les vieux de chez eux qu'ils prétendent trop arriérés, — munis des armes que leur a fournies notre science.

« Pour câbler en Angleterre, alerter les journaux et les comités de défense, il fallut porter les télégrammes par voitures vers la Côte, dans la grande ville d'Accra d'où le câble part directement. Ils avaient coupé les fils du télégraphe dans la brousse. Nous étions isolés. Ils avaient même abattu des arbres pour empêcher la circulation. Ah! si vous saviez jusqu'où peut aller la puissance malfaisante des ténèbres!

« Heureusement que les vrais Blancs, ceux qui travaillent, qui produisent et qui ont de l' « efficience », luttaient pour moi, demandaient par câbles chiffrés que l'on suspende la sentence, que l'on attende un avocat de Londres qui devait venir pour que l'on reprît l'affaire. Ils luttaient vraiment contre les ténèbres. Ils luttaient pour moi... pour moi qui n'en étais pas digne !

« Car c'est bien moi, monsieur, qui ai tué Clara... Je l'avais avoué à Norton. Elle m'avait démenti, prenant la chose à sa charge, avec tout le péril... Mais elle mentait pour me sauver... C'est moi qui disais la vérité... Et il y avait du remords dans mon aveu, tout autant que de la colère... C'est moi qui ai tué Clara... Si je ne suis pas un criminel, je suis tout de même un meurtrier... Pardon, Clara !... »

La suite de cette confession, de cet aveu, ne fut que douleur, sanglots, phrases incohérentes au milieu desquelles je profitai d'un moment ou Thornby était abîmé dans sa peine pour sortir. Ma présence eût été une offense. Je revins le lendemain, à l'appel pressant de Thornby et lui demandai tout de suite pourquoi et comment il avait tué.

« Vous me demandez, monsieur, pourquoi je l'ai tuée? Vous avez raison. La mort n'est pas un remède. Peut-être aussi pensez-vous, comme nos juges anglais, qu'aucun cas d'amour ne vaut le sang versé. L'amour est positif, le meurtre est négatif. Je n'ai guère d'excuses. Je vais quand même essayer, sinon de me disculper, du moins d'expliquer mon acte. J'exa-

gère lorsque je dis : expliquer, car sur le moment, et même longtemps après, je ne pus arriver à concevoir comment se produisit l'événement.

« Naturellement, vous pensez bien que, cette terrible nuit du samedi au dimanche, je l'ai traversée dans un état de mon esprit et de mon cœur bien difficile à rappeler. Je vous ai raconté, je crois, que j'avais bu. Il faut bien que je vous dise vrai : j'avais aussi consulté les lumières avec le reste d'un flacon. Ah ! monsieur, passer toute la nuit près d'une femme que l'on chérit dans son âme et que l'on adore dans tout son être, alors qu'on croit être certain, tout d'un coup, qu'elle a appartenu à un autre ! Et par cette nuit lourde, chargée de tout le poids des nuits noires qui écrasaient la forêt ! Car je ne suis pas seul responsable : nous étions tous les deux égarés dans ce monde obscur. C'est un terrible monde, monsieur, que celui de la forêt ! Surtout lorsqu'arrive la nuit ! Dans nos pays d'origine, la nuit est pour nous le terme d'une journée bien remplie. Après le travail, on retrouve ses amis, sa famille. Les distractions ne manquent pas. On dirait même que tous les plaisirs des hommes y sont destinés à la nuit. Dans la forêt, c'est tout autre chose. Au début, nous ne nous en apercevions pas, occupés entièrement l'un de l'autre. Mais ensuite, ce fut comme si l'on nous avait séparés de la vie universelle... (1) Aussi je dis bien : *nous étions tous les deux égarés*, car ma pauvre Clara fit tout ce qu'il fallait, comme vous allez l'entendre, pour me faire perdre la tête.

« Vous vous souvenez de ce que je vous ai confié, au début du voyage : ce soir-là, je n'ai pas dîné. Mais j'avais soif, très soif, une de ces soifs qui dépassent le désir ordinaire de la Côte. Alors, je suis allé directement dans notre chambre, où le boy alluma la lampe à pétrole, et là j'ai vidé la bouteille de whisky, celle de gin et une autre encore. C'est alors que Clara vint me rejoindre et qu'elle se mit à se déshabiller... Il était neuf heures, peut-être davantage, je ne sais plus. Les lampes étaient éteintes sur les vérandas de la petite ville, sauf sur la véranda de Norton que je voyais distinctement lorsque j'ouvrais ma porte.

(1) Je ne suis pas de l'avis du docteur Thornby : les nuits d'Afrique furent surtout pour moi, hormis pendant les crises de fièvre, le magnifique repos de mon être. Il est vrai que je n'avais pas encore l'âme tourmentée.

« Car il veillait lui aussi. Il n'osait pas venir chez moi, ne voulant pas risquer le mauvais coup que j'eusse été en droit de lui envoyer s'il avait osé monter malgré moi : mais il surveillait. Cela me tortura le cœur et les nerfs. Un homme autre que moi surveillait Clara, prenait soin de Clara! Alors qu'un seul homme aurait dû me la disputer ce soir! Mais Peter, son mari, était trop loin. Et il ne donnait plus de ses nouvelles. Peut-être ses lettres se perdaient-elles quelque part entre l'Angleterre, l'Australie et la Côte Ouest de l'Afrique. Mon esprit se dérégla, mes nerfs devinrent fous. Je ne voyais plus droit. Surtout que les bouteilles étaient vides et que j'avais toujours soif. Et voilà que Clara se déshabillait.

« Maintenant qu'elle est morte, je puis bien vous confier ce que je ne confierais jamais à un compatriote : Clara était une des plus merveilleuses créatures que Dieu eût faites de ses mains. Elle se présentait, habillée, à la manière de toutes les femmes. Avez-vous remarqué, dans la vie courante, comme les vêtements trompent? Les hommes qui portent le mieux l'habit de soirée sont souvent fort disgracieux au bain; tandis que le corps parfait de l'athlète ne s'accommode guère de la coupe de nos vêtements. Ainsi était Clara.

« Il me sembla que je découvrais de nouveau sa beauté, comme si je l'avais oubliée. Cette sensation emplit notre chambre que j'avais refermée à clef. Ce fut une maladie soudaine qui se glissait sous mes tempes, dans ma poitrine. Je crus fléchir et fus obligé de m'asseoir.

« Ah! je l'ai souvent reconstituée, cette nuit, au cours des nuits atroces qui suivirent, lorsque je me débattais contre Norton, contre les Ashantis, contre ces nègres de malheur, lorsque mes lumières luttaient contre les ténèbres et que le jour m'avait abandonné... Si Clara se fût alors jetée sur moi, la bouche pleine d'invectives; si elle avait alors usé de ces termes bas et grossiers qu'elle employait lorsque la truculence de son théâtre la dominait, la rendant si drôle; si elle m'avait dit que j'étais le plus couard des hommes par le fait que je redoutais la concurrence d'un autre homme; si elle s'était jetée à mes genoux, me demandant pardon; si elle m'avait pris la tête entre ses beaux bras, mes joues serrées très doucement entre les deux creux de ses coudes; si elle m'avait joué une de ces grandes scènes que Shakespeare lui avait enseignées; si elle

avait agi tout autrement, je suis certain aujourd'hui, autant qu'un homme de mon espèce et dans ma situation peut en être assuré, que les choses ne se seraient pas passées comme le destin l'a voulu pour nous éprouver.

« Mais cette fille fantastique, — jamais je ne retrouverai une Clara sur le chemin de ma vie, si ma vie dépasse le nœud d'une corde, — cette fille au caractère unique ne le prit pas sur ce ton-là. Elle mit une bonne heure, peut-être plus, à faire sa toilette. Elle ne parlait pas. Elle allait, venait, passant devant moi, me frôlant de sa manche soyeuse. Mais ses gestes disaient tout ce que sa voix taisait. A travers la chambre, elle déplaçait de l'inconnu, tout un mystère, tout le mystère de son cerveau et de son cœur. Et pendant que je pensais que j'aurais voulu ouvrir son crâne pour y lire la vérité, elle vaquait, avec une innocence et une tranquillité feintes, à ses petites occupations de femme, déplaçait un objet de toilette, en rangeait un autre. Par moments, elle ouvrait un magazine reçu de Londres, s'arrêtait longuement aux pages du théâtre, relevait le papier pour m'obliger à voir qu'il s'agissait d'actrices et d'acteurs qu'elle connaissait...

« Enviait-elle leur situation, la vedette qu'ils occupaient dans ses théâtres préférés? Avait-elle regret de la place qu'on lui accordait auparavant dans les journaux, de son ascension interrompue par moi et notre amour? Je croyais l'avoir sauvée : se croyait-elle au contraire perdue? C'est à ces sentiments troubles, d'un intérêt qui touchait à son métier, que je m'arrêtai. On s'arrête toujours au pire dans ces cas-là, et je ne vous souhaite pas, monsieur, de passer par de telles épreuves!...

« En tout cas, elle ne parlait pas, agissait comme si elle se parait pour une fête, me laissant dans cet effroyable état du volcan dont le cratère va sauter d'un moment à l'autre. Et je demeurais là, impuissant à parler, incapable de demander à Clara des explications. Si j'avais pu, si j'avais osé me mettre en colère, je crois aussi que les événements eussent été conjurés. Trop de diplomatie peut amener des catastrophes. Mais je me souvenais que Clara me confiait toujours, — avec quel dédain de la bouche et des yeux! — que son mari manquait de *cant*, qu'il n'observait pas les règles du jeu social...

« Alors, cela me réduisit au silence. Et quel silence! Ce

doit être le silence qui est imposé dans un des cercles de l'enfer, le plus ténébreux...

« Toutes les minutes de cette nuit, je vous les explique en médecin, en homme habitué à disséquer les menues parties d'un corps, à surveiller les frémissements du plus petit nerf. Pardonnez-moi, j'ai également besoin que vous me compreniez, sinon que vous m'excusiez, puisque je suis décidé à tout vous dire...

« Voilà donc où nous en étions lorsque Clara me parla de sa voix très ordinaire, de cette belle voix profonde que vous avez entendue.

— Ralph, ne croyez-vous pas que la lampe chauffe beaucoup? Elle devient intolérable, ne trouvez-vous pas?

« Je ne répondis pas un mot. Ma gorge était serrée. C'est tout ce qu'elle trouvait à me dire! Il est vrai que nous n'en étions pas arrivés là tout d'un coup. Depuis quelques mois déjà, — pour préciser, c'est depuis le cinquième mois de notre retour à Nohina, — les choses n'allaient pas tellement bien entre nous. Elle se prenait à beaucoup parler de Londres, non point pour s'en moquer et lui préférer notre solitude ainsi qu'il lui arrivait sur le bateau et dans les premiers temps d'Afrique, mais pour admirer les gens qui demeuraient là-bas, qui vivaient la vie d'Europe, notre bonne vieille vie d'Angleterre. On aurait pu croire qu'étant née en Australie, elle serait mieux acclimatée à ce pays de Gold Coast. Mais non! Elle affirmait que le climat d'Australie était autrement sec, autrement régulier et supportable que celui du pays ashanti.

« Je la croyais sans peine, car la pluie monotone et lourde transformait souvent notre clairière en un vaste aquarium dont les arbres figuraient les algues et autres plantes marines. Mais, — je le sais maintenant, — il se glissait surtout dans l'âme de Clara d'autres regrets dont je ne puis parler et que je ne définis encore que d'une manière assez trouble. Du moins, si je les définis, je ne veux pas y croire, car ils meurtrissent mon amour-propre...

« Cependant, de mois en mois, à partir de la fin des pluies, au moment où les plantes profitent de l'eau qui est tombée à torrents pour avoir des fleurs et des fruits, au moment où les oiseaux se hâtent de bâtir leurs nids, — tant l'autre saison pluvieuse est proche, — c'est alors que le trouble s'était

insinué dans l'âme de Clara. On s'aperçoit de tout cela après coup, pas sur le moment, parce qu'on interpose sa propre personnalité entre la femme que l'on aime et soi, n'est-ce pas? Mais aujourd'hui je ne me fais guère d'illusions.

« D'ailleurs, si j'avais été plus perspicace, je me serais aperçu que Clara recourait moins à nos lumières. Elle prétextait des lourdeurs de tête, des suffocations. Peut-être avait-elle raison. Au fond... nous ne savons jamais. J'avais beau l'appeler : elle ne répondait plus comme avant. Et je pensais qu'un peu de repos lui permettrait de reprendre nos avenues lumineuses... Ah! si je pouvais perdre la mémoire de ce passé!

« Je vous disais donc qu'elle m'avait demandé d'éteindre la lampe, de ce même ton qu'elle prenait quand elle m'invitait à me coucher. Pourquoi ai-je entendu la chose comme une moquerie? Suis-je normal en cela? Vous savez peut-être, — à votre âge on commence à savoir ces choses-là, bien que chez d'autres hommes une telle notion se développe plus tôt, — vous savez que dans certaines circonstances graves de l'amour, on réagit de deux manières. C'est-à-dire que l'on peut subir deux espèces de défaites : ou l'on conçoit de l'aversion pour la femme que l'on aime et qui vous a trahi, ou l'on reprend avec ardeur ce qui vous avait un instant échappé ou qu'un autre allait saisir.

« Je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela par le menu, cher monsieur, mais je sens que vous vous penchez sur ma peine. Apprenez donc que, dans cette nuit-là, dans cette nuit dont je garderai le souvenir même jusqu'à ma mort naturelle si je réchappe à cette triste aventure, sachez donc que, cette nuit-là, je subis également les deux défaites... Tout ce que vous pourrez penser à ce sujet sera au-dessous de la vérité!

« Inutile de vous dire que je ne dormis pas un instant. A plusieurs reprises, mon esprit fut absent de cette chambre ardente, mais à aucun moment je ne fermai véritablement les yeux pour perdre connaissance. Si j'avais pu quitter la terre, un instant, fuir mes rêves et mes obsessions, mourir et renaître, il est certain que rien ne serait arrivé.

« Le pire de tout est que si je sortais sur la véranda, je revoyais, en face, de l'autre côté de la place, entre les arbres, la véranda de l'autre, de ce crétin de Norton, illuminée. Lui aussi, il veillait. Je l'aperçus à deux ou trois reprises

qui arpentait sa véranda. D'autres fois, je ne voyais que ses deux lampes de veille et le dessin des balustrades. Où se cachait-il alors? Peut-être rôdait-il en bas, le long de mes piliers ou des palissades de ma cour...

« Avec ça, les chiens qui hurlaient... Et les cris d'oiseaux que je n'avais jamais remarqués!... Je n'entendais plus que ça!... Et le ciel tout noir qui écrasait la forêt entière, les bungalows, et nous-mêmes... Car l'orage était toujours là et n'en finissait pas d'éclater!... Tout s'en mêlait... Et quand je rentrais, un peu saisi par la nuit africaine qui vous laisse désagréablement intacte la moiteur de la peau, c'était pour me replonger dans une atmosphère qui, aujourd'hui, me fait horreur.

« C'est alors qu'un fond de la nature de Clara m'apparut que j'ignorais jusque là. Ne m'avait-elle pas avoué qu'elle méprisait son mari pour son manque d'idéal, de ce je ne sais quoi qui nous met au-dessus de la bête?...

« J'avais rallumé la lampe. Je l'éteignis et la rallumai plusieurs fois. Nous devenions incohérents, à chaque instant davantage. Clara passait de l'amour exaspéré au dégoût de tout mon être. Il lui arrivait même de se cacher la face dans les mains pour ne plus me voir. Et j'en vins à me convaincre peu à peu que, pour elle, je n'étais plus seul dans cette chambre...

« Les premiers chants des coqs du village ne nous arrêtèrent pas sur cette pente fatale, glissante au possible. Très nettement aujourd'hui, mais dans un halo à l'heure de l'événement, je me rends compte que l'équilibre était rompu. Ce dont je suis le plus assuré maintenant, c'est que Clara, comme moi plus tard et comme il m'arrivera un jour, subissait l'attirance du danger, l'attirance invincible de la mort...

« Ne croyez pas que ce soit là une supposition gratuite. J'ai connu très personnellement un homme qui fut assassiné. Peu de temps avant sa mort, il parlait de la possibilité du meurtre dont il serait la victime. Eh bien! il ne fit pas un geste pour écarter le péril, alors qu'il en était averti avec précision. Décidément, l'âme est aussi mal connue que le corps humain. Moi-même, qui suis médecin, tant de secrets me sont cachés que j'en demeure confondu...

« Ne vous impatientez pas. J'ai fini. C'est vers le matin que ça arriva. Clara devint folle. Tout un mécanisme d'exaltation morbide, — je m'en rends compte à ce jour seulement, — se déclencha. J'étais las, tremblant. Mon cœur flanchait.... « Il fallait dormir! » me direz-vous. J'y ai bien pensé. Mais le sommeil, je vous le répète, ne venait pas. Je me trouvais dans la situation d'un homme qui garde un prisonnier de marque en passe de lui échapper. Il m'apparaissait que mon sentiment et que toute ma vie dépendaient de Clara, qu'ils seraient détruits si elle quittait le rayon de mes actes, de ma pensée. Alors, comment aurais-je pu dormir?...

« Donc, le matin arrivait. Les coqs se mirent à faire les idiots, comme tous les matins, comme s'il n'y avait pas ce matin-là quelque chose de changé dans l'univers. Je me rapprochai de la table qui me servait de secrétaire et j'ouvris un tiroir. C'est là qu'était ma réserve de ce que vous savez, de ce que vous possédez en ce moment et qui fait de moi votre esclave, votre chien...

« Lorsque Clara me vit, aperçut le flacon que je débouchais, alors que je mettais la dose de poudre blanche sur la partie dorsale de la base de mon pouce, là, voyez-vous, là... dans ce petit creux, pour la lui faire humer à fond comme d'ordinaire, Clara partit d'un rire aigu, d'un rire convulsif, de ce rire qui vous a amusé parce que vous ne l'avez pas longuement subi, mais qui aurait pu faire de vous un assassin.

— Oh! oh! s'écria-t-elle brisant notre silence, croyez-vous que Jim Norton m'offrirait...

« Et elle éclata de ce rire moqueur qui aurait fait damner tous les hommes du monde. Alors, je ne sais pourquoi, je saisis mon pistolet automatique dans le tiroir. Elle riait toujours, de son même rire.

— Je suis bien sûre que vous n'êtes même pas capable de me tuer! s'écria-t-elle.

« Et elle riait toujours, de plus en plus fort... Ah! si j'avais été à Londres, dans un pays civilisé, je me serais enfui auparavant... Mais là, séquestré par cette forêt, écrasé par cette température inhumaine, miné par toutes les sorcelleries de ce monde obscur, j'étais perdu dans les ténèbres, j'étais devenu inhumain...

« Je tirai dans sa direction, uniquement pour la faire taire, je vous le jure ! uniquement pour lui couper ce rire de folie...

« D'un soubresaut, Clara sursauta, s'assit sur le lit, puis se laissa retomber tout doucement, sur le côté, tordue, recroquevillée.

— Ah ! Ralph ! gémit-elle, qu'avez-vous fait ? Ralph ! qu'avez-vous fait ?

« Ce gémissement d'un enfant qui souffre me fit l'effet du grand jour qui se déclare soudain dans l'obscurité. Le métier y fut certes pour quelque chose, mais je vis alors tout ce que j'avais fait et aussi tout ce qui me restait à faire. Malheureux que j'étais, je l'avais blessée au flanc droit, à l'endroit le plus sculptural de son corps merveilleux !

« Vous savez le reste, monsieur, et je ne vous répéterai pas ce qui advint, les piqûres de morphine, le gardien de nuit qui frappa à la porte pendant que je soignais Clara, pendant que je lui faisais les premiers pansements et que je renvoyai, mes courses de la chambre à mon bureau et à la salle qui contenait la pharmacie... Je fermais, chaque fois, la porte à clef et je m'effaçais dans l'escalier pour que ce maudit chien de Norton ne me vît pas...

— Oh ! Ralph ! gémissait tout doucement Clara. Qu'avez-vous fait de moi ? Pauvre Ralph !

« C'est tout ce qu'elle trouvait à me reprocher.

« Et moi, je pleurais, je sanglotais et je travaillais à la sauver... Tandis qu'elle me répétait, avec une sombre résolution dans la voix, avec les beaux accents de cette voix que vous avez entendus :

— Ralph ! Dépêchez-vous ! Faites vite ! Avant que le jour ne nous éclaire, portez vite le pistolet dans la poche d'un boy endormi...

« Vous le voyez, monsieur, elle voulait à tout prix me sauver... Elle ne songeait qu'à me sauver... Je suis une misérable chose !

« Pourtant, monsieur, vous êtes bien assuré que, si je vous apparais comme un meurtrier, je ne suis pas un criminel. Vous savez maintenant que je ne voulais pas la tuer, que je suis l'homme du monde le plus malheureux d'avoir tué cette magnifique créature... Mais ce que vous savez aussi, c'est

que je ne pouvais pas discuter de ça en présence des ténèbres, que je ne pouvais pas être jugé sur ce point-là par les ténèbres...

« Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas? Ah! je le savais d'avance. Et c'est pourquoi je me suis confié à vous, monsieur. C'est pourquoi je ne vous ai rien dissimulé, de même que vous dites tout au confesseur dans votre religion catholique.

« Maintenant, je ne crains plus rien. Le secret ne pèse plus sur ma conscience. La vérité, je vous l'ai dite toute nue, toute vraie; et si j'ai oublié des détails, c'est que je les tenais pour inutiles à la manifestation de cette vérité, c'est que je les jugeais hors de l'aveu que je devais vous faire, que je suis content de vous avoir fait... *et que je ne ferai plus à un juge quelconque, à un homme de loi, à un homme quelconque respirant par son nez, voyant par ses yeux et entendant par ses oreilles.* Je me moque d'eux! Par la pensée, je converserai avec vous, lorsque vous serez en France ou en Afrique, je m'entretiendrai avec vous d'un sujet qui m'est cher, de notre secret...

« Allez, monsieur, j'ai confiance en vous. Elle vous aimait un peu. Qui sait si le drame n'eût pas eu lieu à cause de vous si vous aviez été tous les soirs à notre table de bridge? Je ne le crois pas. Vous êtes tout de même un autre homme que ce Norton de malheur. Ou alors, vous seriez bien peu de chose. Mais ne parlons pas de bêtises. Excusez-moi. Je suis fatigué ce soir. Tant de choses me heurtent, m'ont secoué, que je me sens le cerveau vide. Laissez-moi seul, sans crainte. Ça va mieux. Grâce à vous...

«Avant que vous ne quittiez le navire, mon avocat essaiera de vous faire parler. Soyez sur vos gardes. Il a été très bien. Un véritable ami. Mais il reste tout de même avocat, homme de loi, comme nous disons en anglais. Des câblogrammes chiffrés l'avaient alerté. Il ne demanda rien pour venir. Il monta dans un avion de votre ligne Toulouse-Dakar et vint me rejoindre ici par voiture. Il a pris beaucoup de peine pour moi et il est certain de faire reviser ce jugement abominable. Aussi, n'entamez pas sa conviction, je vous le demande.

« Bonsoir, monsieur. Nous sommes près d'arriver. Ce sera

bientôt la fin de mes épreuves ou de ma vie. Merci de ce que vous avez fait pour moi, merci de m'avoir écouté... Si vous retournez en Afrique, allez à Nohina. Promettez-le moi! Parce que, voyez-vous, le pire de tout est que je ne sais pas au juste où elle repose. Ah! je suis bien puni... ! Car je n'ai jamais vu sa tombe.... »

Avant de prendre congé du docteur Thornby, je lui posai cette question :

— Devant le juge du Banc du Roi, que plaiderez-vous? Coupable ou non coupable?

— Non coupable!

Ce furent les derniers mots que je lui entendis prononcer.

*
* *

L'occasion ne s'offrit plus à moi d'écouter le docteur Thornby. Toute la provision d'héroïne qui me restait, je la lui avais laissée. On serait bien à temps, pensais-je, de le désintoxiquer lorsqu'il serait acquitté. Et s'il devait être pendu... Pour le moment, j'avais cru agir correctement en lui offrant ce stimulant artificiel qui pouvait lui permettre de réagir contre l'abattement, contre les abandons d'une âme sans ressort.

Sur le pont, aux dernières heures de la traversée, au moment où l'approche des terres donne de l'euphorie aux passagers comme à l'équipage, M. Amherst, l'avocat de Thornby, m'interrogea avec cette discrétion habile qui caractérise nombre de gens bien élevés d'outre-Manche. Mes entretiens secrets avec Thornby, le mieux-être qu'après mes visites il avait constaté chez son client, n'avaient pas manqué de l'intriguer. Comme j'étais le seul Français à bord, il fut rassuré lorsqu'il sut que je me dirigeais aussitôt vers la France et que je reviendrais volontiers déposer en faveur de Thornby si, un jour, mon témoignage pouvait paraître utile. J'appris de lui quelques nouveaux détails sur celui qu'il appelait : le Docteur.

— Une extraordinaire nature, me confia-t-il. J'ai remonté dans sa vie jusqu'au collège. Une intelligence remarquable. Mais moins de volonté que d'intelligence. Savez-vous que ses communications au Collège royal des Sciences et aux Univer-

sités sont marquées de la plus grande autorité... Ses relations étaient très belles à Londres ; sa fugue avec la défunte Mrs Evans avait été critiquée par certains milieux ; mais il n'a pas perdu l'estime de ses amis. Nous étions et nous sommes plus que jamais décidés à le sauver. D'ailleurs, même si nous mettons à part sa personnalité, nous pouvons difficilement supporter que, sous couleur de protectorat, un tribunal indigène puisse condamner un des nôtres, surtout en dehors des règles. Pas d'avocat, des témoignages capitaux écartés ou détournés de leur sens : voilà qui est suffisant pour amener une revision. Nous portons l'affaire devant le Banc du Roi. D'ailleurs on ne pouvait le pendre sur place. C'eût été l'occasion d'une guerre civile...

Je donnai mon adresse à l'avocat, le suppliant de me faire savoir le résultat de ses démarches et la décision du juge du Banc du Roi, pensant que nos journaux n'auraient guère le loisir de publier cette information, encore moins les détails de ce procès. Au surplus, ce qui, en Angleterre, paraît une atteinte à l'honneur de la race risque encore, chez nous, de passer inaperçu.

Un matin, je reçus de Londres une lettre de l'avocat Amherst. Thornby, le docteur Thornby, était libre. Le jugement des Ashantis était non seulement cassé, mais les dernières paroles de Clara Evans avaient sauvé Thornby. Peut-être aussi, dans le plus caché de sa conscience, le juge du Banc du Roi avait-il pensé que le prestige de l'Empire ne pouvait être sacrifié. L'accusé était donc libre et soigné dans une maison de repos.

C'est tout ce que je sus pour l'instant. Je croyais bien que tout était fini, que l'affaire était classée, lorsque je reçus à la fin de l'an dernier, de Ségou-Sikoro, sur le Niger, une lettre de mon beau-frère, jeune ingénieur aux Travaux d'irrigation du Soudan. Il m'écrivait qu'un médecin anglais spécialisé dans les maladies contagieuses, peste et fièvre jaune, s'était un matin présenté aux bureaux de la Direction. Introduit, il fut reconnu par les ingénieurs plus anciens. C'était le docteur Thornby, déjà venu en mission, dix-huit mois auparavant, pour le compte de son gouvernement et dont la femme avait fortement attiré l'attention du personnel et des colons souda-

nais. « Il déclara tout de suite qu'il cherchait du travail sur les chantiers, offrant son expérience des tropiques et des maladies spéciales de ces pays. Comme on lui demandait pourquoi il n'allait pas plutôt en Gold Coast ou en Nigeria, il se mit à trembler. On crut à un accès froid et on lui donna une chambre à l'hôpital européen. Lorsqu'il fut installé, bien qu'il se trouvât en état de faiblesse, il manifesta quelque joie de revoir un infirmier sénégalais qu'il avait connu à son premier passage. Dès qu'il fut remis, comme il ne pouvait obtenir d'emploi parmi nous, il acheta une petite voiture d'occasion chez un commerçant de Ségou qui rentrait en France. Assisté d'un boy-cuisinier, muni d'essence et de quelques provisions, il nous quitta, un matin, allant vers l'Est, vers le Tchad, *car il n'est pas*, nous assura-t-il, *de pays plus propice au monde pour accueillir et garder un homme qui n'aime vraiment que la lumière...* Nous avons suivi, un moment, par-delà le fleuve, la poussière que soulevait sa voiture. Et puis, tout a disparu... »

ANDRÉ DEMAISON.

L'ARMÉE DE L'AIR
GARDE DU PAYS

« La prochaine guerre éclatera comme un coup de foudre. »
Maréchal Pétain, 22 juillet 1934.

Le 15 juin dernier, à la Chambre des députés, et le 28 au Sénat, le Parlement a adopté à une impressionnante majorité le projet de loi portant ouverture de crédits extraordinaires pour la défense nationale et, en particulier, des crédits que le général Denain, ministre de l'Air, réclamait avec énergie pour la rénovation de notre flotte aérienne.

C'est par 420 voix contre 171 que la Chambre a manifesté sa volonté de donner au pays l'armée aérienne indispensable à sa sécurité. Quant au Sénat, c'est à la presque unanimité de ses membres (276 voix contre 11) que la Haute Assemblée, au milieu de vifs applaudissements, a décidé de suivre son rapporteur général M. Marcel Régnier, lorsqu'il a proclamé l'urgente nécessité de voter les crédits demandés et de faire confiance au général Denain pour appliquer une nouvelle politique de l'air.

Ainsi apparaît l'un des faits dominants qui ont marqué la fin des travaux de la session d'été de 1934.

L'état d'incertitude dans lequel l'Europe reste plongée, l'inanité de quinze années d'efforts pour parvenir à une entente entre les peuples, la volonté lourde de menaces de l'Allemagne de recouvrer sa puissance militaire d'avant-guerre, la manière brutale dont elle s'est retirée de la Société des nations afin de mieux échapper à sa contrainte, enfin l'hésitation des anciens alliés de 1914 à reconstituer le front moral cependant

indispensable à la sauvegarde de la paix, telles sont les raisons qui ont obligé la France, malgré son désir de conciliation reconnu du monde entier, à ouvrir les yeux et à constater que sa position demeurait singulièrement dangereuse.

En face de cette situation, le Parlement a pris ses responsabilités. Il a décidé d'écouter les voix autorisées qui lui ont démontré, avec chiffres à l'appui, que l'heure n'était plus aux théories nébuleuses, mais aux pressantes réalités. Vivre ou mourir, assurer la paix de l'Europe en assurant la sécurité française ou courir le risque d'une catastrophe presque fatale en continuant, à la suite d'une inconcevable aberration, de s'offrir désarmés et les mains tendues à d'anciens ennemis assoiffés de revanche, dont la jeune génération, faisant écho à celle des anciens combattants, ne cesse de chanter : « Nous battrons victorieusement la France ! » et de clamer le *Horst Wessel*, tel était le dilemme dans lequel le Parlement se trouvait enfermé. Il n'a pas commis l'erreur mortelle qu'on pouvait redouter. Avec un immense soulagement, l'opinion a appris que les crédits nécessaires à la défense nationale étaient votés.

A quelles fins vont être employés les 980 millions de la première tranche de ces crédits extraordinaires réservés à l'armée de l'air ? Ce sera l'objet de la présente étude.

LA RÉNOVATION DE NOTRE FLOTTE AÉRIENNE

Plusieurs articles ont été publiés sur ce sujet, certains confus, alourdis de chiffres, difficiles à saisir pour un public non initié, d'autres entachés d'erreurs ou même tendancieux, dévoilant, de la part de leurs auteurs, certes avertis des questions aéronautiques, mais à l'esprit pacifiste bien connu, le désir inavoué de faire échouer le projet de loi portant ouverture des crédits de défense nationale. L'un de ces articles, paru dans une publication de premier plan, pourrait se résumer dans les formules suivantes :

Il est inutile pour la France de se constituer une flotte aérienne militaire. La caractéristique des progrès dans la technique de la construction aéronautique étant de suivre une marche perpétuellement ascendante et d'une évolution extrêmement rapide, la nation, qui aura fait de lourds sacrifices pour

construire une flotte aérienne, devra, si elle a l'esprit de logique, profiter de l'instant où cette flotte se trouvera momentanément supérieure à celle de l'adversaire pour prendre une offensive préventive. Or, cette initiative ne sera jamais le fait de la France, c'est contraire à son tempérament. Dès lors, pourquoi se constituerait-elle une flotte aérienne qui ne lui servirait jamais à rien, puisque ses ennemis, déterminés, eux, à choisir le jour de l'attaque, attendront pour l'écraser l'heure de leur propre supériorité.

Que faire alors? conclut insidieusement l'auteur. Rien, ou tout au plus reprendre, comme il l'insinue, la seule ligne de conduite possible, selon lui, c'est-à-dire rouvrir les pourparlers de Genève, poursuivre des chimères et, une fois de plus, jouer l'agneau de la fable?

Nous ne discuterons pas cet article, les faits s'en chargeront. Ces faits, nous nous contenterons de les exposer avec le maximum de clarté et dans toute leur rigoureuse exactitude. Au milieu de ce fatras d'écrits plus ou moins inspirés ou plus ou moins avertis, il importe que l'opinion soit éclairée.

Nous ne trahirons aucun secret en affirmant que, bien que son personnel soit un personnel d'élite dont l'instruction militaire et professionnelle la classe au premier rang des aviations militaires, le matériel dont dispose *actuellement* l'armée de l'air française ne lui permettrait qu'imparfaitement de remplir ses différentes missions en temps de guerre. Tout le monde le sait, nos adversaires éventuels mieux que personne. Par suite de circonstances dont nous n'entreprendrons pas le vain procès, nos escadres aériennes ne sont équipées *aujourd'hui* qu'avec des avions de types démodés et de plusieurs années en retard sur ceux de la plupart des Puissances étrangères. Il y a un effort important à entreprendre pour remédier à ce retard. L'aviation française peut-elle l'accomplir par ses propres moyens? Dispose-t-elle de ressources financières suffisantes? Toute la question est là.

Son budget annuel s'élève à environ quinze cents millions, total régulièrement absorbé à chaque exercice pour ses dépenses courantes obligatoires et le renouvellement à un rythme normal de son matériel. Il lui serait impossible d'y prélever les crédits nécessaires à la rénovation de sa flotte aérienne militaire. Voilà pourquoi le général Denain, ministre

de l'Air, ex-chef d'état-major général de l'armée de l'air, mieux informé que quiconque d'une situation qui exige un vigoureux redressement, a mis sur pied depuis environ un an, et rendu récemment public, un « plan triennal de rénovation de notre flotte aérienne ». Il faut entendre par là que le ministre s'est fixé un délai maximum de trois années pour transformer et renouveler complètement le matériel, l'équipement, l'armement et l'infrastructure de notre aviation militaire, afin que notre flotte soit de qualité égale et même supérieure à celles de nos adversaires éventuels.

C'est un milliard supplémentaire par an pendant trois ans que le général Denain a estimé nécessaire et réclamé aux Chambres et que celles-ci viennent de lui accorder pour la première tranche de 1934-1935. Ainsi sera comblé le retard initial qui affecte aujourd'hui notre armée de l'air et il suffira dans l'avenir, pour assurer à celle-ci à la fois l'entretien annuel et le rajeunissement constant de son matériel aérien, d'utiliser (si la politique du ministère de l'Air est bien conduite) les seules ressources du budget normal, sans être contraint de faire à nouveau appel à des crédits extraordinaires pour rétablir une situation comme aujourd'hui compromise.

Reste à savoir maintenant si, au moment où le pays ploie sous des charges accablantes, il était réellement urgent et d'une telle urgence de lui demander un sacrifice supplémentaire pour rénover rapidement notre flotte de l'air. Poser cette question, c'est poser tout le problème de la sécurité aérienne.

PEUT-ON ÉVITER AU PAYS D'ÊTRE BOMBARDÉ?

Là encore l'opinion est dans le vague. Depuis quelques années, on lui a jeté en pâture tant d'articles divers, on l'a si souvent tour à tour inquiétée, rassurée, terrifiée, chloroformée, qu'elle ne sait plus que penser.

En cas de guerre, les populations situées en dehors de la zone des opérations seront-elles exposées aux coups de l'adversaire ? La question est superflue. C'est l'évidence même. Aucune comparaison n'est possible, de ce point de vue, avec la guerre de 1914-1918. Les progrès réalisés par l'aviation depuis quinze ans sont tels qu'en ce qui concerne la France, aucune parcelle de son territoire ne se trouverait à l'abri des attaques

aériennes venues de l'Est. Comme il faut admettre que l'ennemi n'hésitera pas à violer, une fois de plus, les conventions internationales, il faut admettre aussi qu'il n'hésitera pas davantage à bombarder les villes ouvertes. Conclusion : toutes les villes françaises sont menacées, au choix de l'ennemi.

Avons-nous les moyens d'empêcher les avions de venir bombarder nos villes ?

Grave question toujours controversée. Sans discuter les arguments des deux partis, nous dirons, nous, qu'à l'heure actuelle, avec les moyens actifs dont on dispose, artillerie de défense anti-aérienne, aviation de chasse de jour, aviation de chasse de nuit, projecteurs, et les moyens passifs, postes de guet, réseaux de renseignements, extinction des lumières, ballons de protection, camouflages, etc..., il n'est pas possible, il ne sera sans doute jamais possible, d'empêcher de passer une aviation de bombardement résolue à atteindre ses objectifs. On pourra la gêner, lui abattre quelques avions, on ne l'arrêtera pas. On l'arrêtera d'autant moins dans l'avenir que l'aviation travaille précisément avec ténacité à acquérir les méthodes et les moyens propres à lui permettre de voler par mauvais temps, par la pluie, par la brume, par nuits nuageuses et à déjouer ainsi à la fois la défense active et la défense passive. En l'état actuel de la science, une flotte aérienne équipée en appareils de P. S. V. (1) et de radiogoniométrie peut, dès aujourd'hui, se rendre, sans voir jamais le sol, mais sans en être vue, à plusieurs centaines de kilomètres de sa base au-dessus de l'objectif qu'elle doit atteindre et connaître exactement l'instant où elle le survole.

Donc, nous n'empêcherons pas l'ennemi de venir bombarder nos villes. Il faut être bien pénétré de cette vérité. Si l'ennemi veut passer, il passera. Il déversera sur nos cités ses tonnes de projectiles incendiaires, de gaz toxiques à croix bleue, à croix verte, à croix jaune, ou chargés de cultures microbiennes. Rien ne l'arrêtera.

Rien ?... Si, une seule chose : *la certitude des représailles.*

S'il sait que nous pouvons d'abord aller détruire *au nid*, dans ses bases, ses propres escadres, s'il sait que la peine du talion, œil pour œil, dent pour dent, lui sera immédiatement

(1) Pilotage sans visibilité.

appliquée, s'il sait que ses habitants seront intégralement soumis du fait de notre aviation aux mêmes atrocités que celles que nous aurons subies du fait de la sienne, il s'abstiendra. Tant que l'ennemi saura que la balance sera égale et que les produits dont nous disposons seront aussi meurtriers, et *dans tous les domaines*, que les siens, tant qu'il saura que ses moyens de se soustraire aux effets de nos projectiles ne seront pas supérieurs à nos propres moyens de nous soustraire aux effets de ses projectiles à lui, il se cantonnera dans une prudente expectative.

Mais, si par malheur le fléau de la balance penche en sa faveur, si les procédés d'infernale destruction sortis de ses laboratoires s'avèrent plus efficaces que les nôtres, il n'hésitera pas à les mettre en œuvre. Ce sera pour lui la certitude de la victoire, la certitude de nous écraser, ce sera pour lui cette onzième chance sur dix qu'il exige aujourd'hui pour se lancer dans l'aventure d'une nouvelle guerre, lui qui, il y a vingt ans, avait accepté de se jeter dans celle de 1914, avec seulement neuf chances sur dix, proportion qu'il jugeait alors largement suffisante.

La crainte des représailles est la seule arme *actuelle* contre l'aviation. Il importe de ne jamais s'écarter de cet axiome. Son efficacité ne saurait être mise en doute. A ceux qui en voudraient discuter, il nous paraît opportun de rappeler un fait, assez mal connu, qui jette, de ce point de vue, un jour particulier sur la mentalité de nos anciens ennemis :

Après la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, au cours des livraisons de matériels de guerre allemands, des stocks de bombes d'avions, dites *elektron-bombes*, furent saisis. Les caractéristiques de ces projectiles, d'un modèle alors inconnu, étaient les suivantes : très légères, elles pesaient 1 kilo 500 et avaient la propriété, au moment de l'impact, grâce à la fusion du manganèse, de dégager la température extrêmement élevée de 3 500 degrés. C'étaient donc des bombes essentiellement dangereuses, susceptibles d'enflammer des matières même très rebelles à l'incendie.

Mais grande fut la surprise, au moment de leur découverte, de constater que l'ennemi avait négligé d'en faire usage. Il y avait là, cependant, de quoi ravager par le feu, en quelques raids d'avions, Londres et Paris. Quelle était la raison d'une

abstention aussi insolite ? Quel mystère pouvait-elle cacher?

On rapporte, et il a été établi, qu'en septembre 1918, une séance secrète s'était tenue au sein du Conseil suprême, afin de décider si ces projectiles, d'une invention toute récente, seraient ou non utilisés. Les armées allemandes reculaient alors sur toute la ligne, ayant perdu tout espoir de vaincre.

Le général Ludendorff voyait dans les *elektron-bombes* une chance de salut inespérée. Selon lui, leur emploi à outrance contre Paris et Londres aurait un effet foudroyant. Il renverserait la situation en abattant le moral des Alliés, malgré les succès grandissants de leurs troupes de terre. Paris et Londres réduits en cendres, la panique serait telle que les populations française et anglaise imploreraient la paix à n'importe quel prix. Que compteraient les victoires du sol au regard des catastrophes aériennes ? Et l'Allemagne, échappant aux tenailles qui l'écrasaient, serait sauvée.

Le général Hindenburg, lui, était d'un avis diamétralement opposé. Erreur de psychologie, affirmait-il. Quel malheur que les *elektron-bombes* n'aient pas connu le jour six mois plus tôt, alors que les armées allemandes étaient en pleine offensive, en plein succès! Le raisonnement du général Ludendorff eût été juste à cette époque. Aujourd'hui, non. Les Alliés étaient maintenant trop près de la victoire. Ils le savaient. Leur moral était chauffé au rouge. Ils disposaient d'un réservoir de troupes pratiquement inépuisable. Les Américains débarquaient à la cadence de 10 000 hommes par jour : rien n'endiguerait cette vague. Le fait de détruire Londres et Paris, loin d'arrêter les vainqueurs, ne ferait que les exaspérer et Dieu sait jusqu'où les conduirait leur élan, Dieu sait les conditions dont ils accableraient l'Allemagne à l'heure inéluctable de la défaite et de la signature de la paix!

Discussion ardente qui divisa en deux camps les membres du Conseil suprême. Finalement, l'avis du général Hindenburg prévalut. Pour cette fois, l'Allemagne fit preuve de psychologie. Les elektron-bombes ne furent pas utilisées. *La crainte des représailles avait joué.*

Cette leçon est à méditer. Elle ne doit pas être oubliée. Un tel fait illustre mieux que n'importe quelle dissertation la réalité d'une situation qui sera aussi vraie dans l'avenir qu'elle l'a été dans le passé.

Nous ne serons pas attaqués tant que nous aurons en main l'arme des représailles capable de rendre à égalité, et au besoin avec usure, les coups de l'ennemi. Si nous ne l'avons pas, tout est à craindre. La ceinture fortifiée de nos frontières de l'Est ne suffira pas à nous garantir. Celle-ci, certes, est nécessaire, mais elle est aussi insuffisante. La sécurité contre l'invasion par le sol n'est qu'une partie de la question. L'invasion par le ciel est aujourd'hui la plus mortelle des menaces.

Alors, cette arme des représailles, notre seule sauvegarde, la possédons-nous? Nous revenons ainsi au point de départ de cette étude. Et nous répondons de nouveau : « Nous ne la possédons pas, — pas encore. » Le dire ne suffit pas, il faut le démontrer. Un examen comparatif, objectif et sincère, rapide et dépouillé de tous les chiffres inutiles, de nos forces aériennes et de celles des principales Puissances va le permettre.

LES FLOTTES AÉRIENNES ÉTRANGÈRES

Tout d'abord, un principe, sur lequel il convient d'attirer l'attention du public peu habitué à réfléchir à ce problème, doit être posé : *en aviation, encore plus qu'ailleurs, le nombre ne signifie rien, la qualité signifie tout.*

Supposons, en effet, que nous possédions de nombreuses escadres de bombardement, mais équipées d'avions de vieux modèles incapables d'aller loin et de transporter un poids sérieux de bombes. Quelle figure ferions-nous au regard d'une Puissance ennemie disposant d'escadres sensiblement moins nombreuses, mais équipées d'avions modernes, susceptibles de pénétrer profondément à l'intérieur de notre territoire et d'écraser notre capitale et nos principales villes sous une avalanche de projectiles les plus meurtriers?

On répondra qu'il convient de posséder d'abord la qualité et ensuite le nombre. Ce n'est pas entièrement exact. Ce serait la solution idéale; elle est difficile à atteindre. Là, comme partout, un facteur joue : les possibilités budgétaires. Avec un budget limité, — et tous les budgets sont limités, — cette solution est même impossible. Il faut choisir : ou entretenir une flotte nombreuse équipée de types médiocres et vite périmés parce qu'ils sont rarement renouvelés, toutes les ressources étant absorbées par le seul entretien, ou posséder une flotte

moins nombreuse mais soigneusement équipée de types fréquemment renouvelés au rythme des plus récents progrès de la technique aéronautique.

La nécessité de recourir à la seconde solution est évidente. Ce principe posé, nous pouvons (en nous affranchissant des considérations d'effectifs dominées, nous venons de le voir, par les considérations de qualité) aborder notre étude des valeurs comparées des forces aériennes des principales Puissances.

Si nous regardons la valeur du matériel *actuellement en service* dans les trois catégories jusqu'alors observées pour notre aviation militaire, aviation lourde de défense (bombardement), aviation légère de défense (chasse), aviation de coopération (renseignement et travail en liaison avec les autres armes), nous constatons, — et les précisions que nous donnons plus loin l'établissent, — que nous n'avons guère que du matériel périmé, les types de nos avions remontant pour la plupart à dix ans, et que le reste est à l'avenant, armement, équipement, instruments de bord, munitions. Nous n'avons rien de moderne. Notre aviation de bombardement ne va pas loin et emporte peu de poids. Notre aviation de chasse ne va pas vite et aurait souvent quelque peine à rattraper ses adversaires. Notre aviation de renseignement, elle non plus, ne va pas assez vite pour se permettre des reconnaissances profondes en territoire ennemi.

Mais, dira-t-on, nos escadrilles sont nombreuses et notre personnel est d'élite? Oui, c'est une dangereuse consolation. Il ne faut pas qu'elle nous aveugle.

Jetons les yeux autour de nous. Alors que l'on nous a si souvent accusés de provoquer la course aux armements, que font nos voisins, que possèdent-ils? Voici des chiffres.

En Angleterre, l'aviation de bombardement est, pour 50 pour 100 de ses effectifs, de type absolument moderne, avec ses avions *Hawker-Hart*, *Fairey-Gordon*, *Westland-Wallace*, *Handley Page-Heyford* dont les vitesses oscillent entre 260 kilomètres-heure pour les moins vites et 390 kilomètres-heure pour les plus rapides. L'aviation de chasse est, pour 33 pour 100, moderne avec ses excellents *Fury* qui font du 340 kilomètres-heure et demain ses *Super-Fury* qui feront peut-être les 400 kilomètres annoncés. L'aviation de renseignement est

en totalité moderne avec ses *Audax* dont la vitesse atteint 300 kilomètres.

En Italie, l'aviation de bombardement dispose d'une excellente flotte homogène de types *Savoia* et *Caproni*, tous avions de gros tonnage et de grand rayon d'action, atteignant respectivement le 200 et le 210 kilomètres-heure. Le type *Savoia* est de plus aisément perfectible, comme l'a démontré le dernier et magnifique voyage de l'escadre du maréchal Balbo. L'aviation de chasse est remarquable et moderne, pour 30 pour 100 de ses effectifs, avec ses *C. R. 30* qui développent 360 kilomètres-heure et demain ses *C. R. 32* qui développeront 380 kilomètres.

En Russie, l'aviation de bombardement est équipée en gros avions quadrimoteurs du type $T\ B_3$ dont le tonnage et le rayon d'action sont encore inégalés. Ces avions sont susceptibles de transporter 2 000 kilos à 2 000 kilomètres de leurs bases. L'aviation de chasse est entièrement moderne avec ses avions I_5 qui font du 300 kilomètres-heure et, depuis le mois de mars dernier, ses I_{15} qui avoisinent les 400 kilomètres-heure.

Aux États-Unis, l'aviation de bombardement est équipée en multiplaces *Glenn L. Martin* qui transporteraient 1 000 kilos à 1 000 kilomètres de leurs bases à une vitesse voisine de 300 kilomètres-heure. L'aviation de chasse est dotée de types *Bœing P 26* qui atteignent 370 kilomètres-heure.

Enfin, l'Allemagne.

L'Allemagne n'a pas d'aviation militaire, mais l'aviation militaire n'est qu'un mot. Rien ne ressemble plus à un avion militaire qu'un avion commercial ou privé, rien ne ressemble davantage à un pilote militaire qu'un pilote civil soigneusement entraîné et instruit dans un club ou une compagnie.

La mobilisation de ses flottes commerciale, sportive, ou de démonstration, équipées d'appareils tels que ceux qu'elles possèdent actuellement, permettrait à l'Allemagne de mettre rapidement sur pied une redoutable flotte de guerre, où les trois catégories d'arme sont dès aujourd'hui prévues.

L'aviation de bombardement serait dotée, pour 33 pour 100 de ses effectifs, de types modernes, avec les *Junkers 52*, les *Dornier Wal* et *Superwal*, tous de gros tonnage et de grand rayon d'action, dont les vitesses atteignent de 250 à 300 kilo-

mètres-heure, avec des moteurs sans compresseur, et seraient susceptibles d'atteindre des vitesses nettement supérieures avec des compresseurs. L'aviation de chasse serait de même, pour 33 pour 100 de ses effectifs, absolument moderne avec ses *Arado-Heinkel*, dont la vitesse avoisine le 350 kilomètres-heure. L'aviation de renseignement, moins bien partagée, ne disposerait d'avions modernes que pour 20 pour 100 de ses effectifs; encore ceux-ci seraient-ils de types excellents avec les *Heinkel 45* et les *Heinkel 46* qui, les uns et les autres, atteignent 320 kilomètres-heure.

Il convient de signaler, en outre, les avions à fins multiples, le trimoteur *Ju 52* et le *Heinkel 70* qui peuvent, au cours d'une mission, transporter, le premier trois tonnes à 250 kilomètres-heure à 1 000 kilomètres de ses bases, le second 500 kilos à 350 kilomètres-heure à également 1 000 kilomètres de ses bases.

Telles sont, ramenées à leurs chiffres essentiels, les caractéristiques des principales aviations étrangères. Ajoutons, qu'en ce qui concerne le jeu des proportions entre les trois catégories, pour toutes les Puissances ainsi passées en revue, c'est l'aviation de bombardement qui l'emporte, et de loin. A elle seule, celle-ci représente la moitié au moins du total des moyens aériens de ces différentes nations.

LA FLOTTE AÉRIENNE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI

Quels sont les chiffres de l'aviation française, dont nous venons de dire qu'elle ne disposait que d'un matériel médiocre?

Notons tout d'abord que son aviation lourde de défense (bombardement) représente, non la moitié, comme pour les autres Puissances, de son aviation totale en ligne, mais seulement *le sixième*. Si l'on tient compte de l'ensemble de ses moyens aériens, réserve de guerre comprise, cette proportion s'abaisse immédiatement au dixième. Il convient de le souligner pour répondre aux calomnies d'adversaires qui se sont trop longtemps acharnés à dénoncer nos soi-disant visées d'agression.

Quant au matériel français *en service jusqu'à ce jour*, voici des précisions. Il n'y a aucun inconvénient à les révéler, elles appartiennent au domaine public.

Notre aviation de bombardement est encore équipée avec des *Amiot 122* et des *Lioré-Olivier XX* dont les vitesses moyennes, les rayons d'action et les tonnages en projectiles atteignent respectivement 140 et 160 kilomètres-heure, 300 et 400 kilomètres, et 600 et 800 kilos.

Quant à notre aviation de chasse, elle ne compte, dans la plupart de ses unités, que des monoplaces de type absolument périmé tel que le *Nieuport 62*, dont la vitesse n'arrive pas, à plein régime, à dépasser 250 kilomètres-heure. Il est juste toutefois de signaler que quelques-unes de nos escadrilles sont équipées avec des *Morane 225* qui atteignent 330 kilomètres à l'heure, vitesse encore insuffisante pour un monoplace.

Notre aviation de coopération (renseignement et liaison avec les autres armes) n'est pas mieux partagée. Elle utilise des stocks de *Potez 25*, et même de vieux *Bréguet XIX*, qu'il faut user par raison d'économies, mais dont les vitesses comprises entre 170 et 180 kilomètres-heure ne leur permettraient pas, dans le ciel ennemi, d'échapper à leurs adversaires et partant d'accomplir leurs missions. Il est vrai de dire que depuis quelques mois des types nouveaux, le *Bréguet 270*, le *Potez 39*, le *Mureaux 113*, ont fait leur apparition dans certaines de nos escadrilles. Ils atteignent des vitesses qui s'échelonnent entre 215 et 315 kilomètres-heure, progrès appréciable pour des appareils destinés au survol du champ de bataille.

Si l'on compare ces chiffres avec ceux donnés plus haut pour les aviations étrangères, on est bien forcé de convenir que, pour peu qu'on néglige d'y apporter remède, la situation, se prolongeant, menacerait de devenir plus qu'inquiétante. A la considérer de plus près, on constate qu'elle s'aggravait du fait qu'alors que la totalité de notre territoire est justiciable de l'aviation de bombardement de l'adversaire, notre aviation lourde de défense serait incapable de porter la riposte chez l'ennemi, ses villes importantes et son économie étant trop éloignées de nos bases.

En outre, l'infériorité de notre matériel aéronautique a été *jusqu'à ce jour* encore augmentée par l'insuffisance de l'équipement de nos avions. Qu'il s'agisse des instruments de bord destinés à libérer les équipages des servitudes atmosphériques, des appareils de T. S. F. ou de radiogoniométrie, des systèmes

d'intercommunications, des appareils photographiques de reconnaissance, qu'il s'agisse même de l'armement d'attaque ou de défense, nous devons reconnaître que nous n'avons en mains, là aussi, que du matériel à faible rendement et vétuste. Cette situation est d'autant plus grave que partout, à l'étranger, s'intensifie l'effort aérien.

L'EFFORT AÉRIEN DANS LE MONDE

L'Angleterre, jusqu'alors confinée dans sa formule aujourd'hui surannée de suprématie maritime, a enfin ouvert les yeux. Elle affirme sa volonté d'égalité avec la Puissance aérienne continentale la plus forte et, passant des intentions aux actes, vient de brusquement tripler son budget de l'Air et d'augmenter de 10 pour 100 les effectifs de sa flotte aérienne par la création de 7 escadrilles nouvelles, pour la seule année 1934. Et lord Baldwin vient d'annoncer officiellement que cette augmentation serait portée à 41 escadrilles avant le 1[er] janvier 1939.

L'Italie suit cet exemple. Le département de l'Air a reçu un milliard de lires hors budget et décide de créer 20 escadrilles équipées en avions légers estafettes et 3 escadrilles coloniales.

La Russie, à l'aide de son deuxième plan quinquennal, poursuit un effort intense et a, entre les exercices 1933 et 1934, augmenté ses escadres aériennes de 30 unités nouvelles. Son équipement industriel est sans rival, lui permettant de construire, dès aujourd'hui, 280 avions par mois.

Aux États-Unis, un crédit de un milliard deux cents millions vient d'être réservé pour rénover un matériel aérien dont nous avons vu cependant que les types en service comptent parmi les plus modernes.

En Allemagne, sous l'impulsion du général Gœring, aviateur de guerre, ancien chef des célèbres escadrilles *Tango*, vieil adversaire de nos *Cigognes*, et aujourd'hui vice-chancelier du Reich, l'effort est sans précédent. Le budget de l'Air a bondi de 240 à 1 200 millions de francs et ne s'applique qu'à des dépenses productives visant le matériel et l'infrastructure. Le peuple allemand, malgré les difficultés économiques de l'heure, travaille en pleine fièvre ; il achète des matières premières à l'étranger, des moteurs (180 moteurs à compresseurs de 500

à 700 chevaux) et même des avions; il crée de nouvelles entreprises aéronautiques (5 en deux ans); il équipe la zone démilitarisée de Rhénanie en terrains d'aviation (15 terrains créés ou aménagés, 7 terrains agrandis), enfin il procède, avec la méthode et la ténacité qui le caractérisent, à la reconstitution de ses cadres de l'Air, en organisant des escadrilles dites sportives, mais où la discipline, l'étude du vol de groupe et des missions de guerre, figurent en tête des programmes. On peut estimer qu'un tel effort poursuivi pendant dix-huit mois permettrait à l'Allemagne de mettre sur pied une flotte aérienne dont le tonnage ferait la plus redoutable des armes offensives.

LA FLOTTE AÉRIENNE FRANÇAISE DE DEMAIN

Cette étude serait incomplète si elle se limitait au tableau assez sombre de l'état de notre flotte aérienne. Mais le présent est plus près du passé qu'il n'est de l'avenir, surtout en matière d'aviation. Le temps va vite. Aussi a-t-on pu remarquer qu'au cours des précédentes pages, nous avons intentionnellement souligné les expressions : *actuel*, *aujourd'hui*, *jusqu'à ce jour*. Nous n'avons encore rien dit de l'avenir ni même du proche avenir. Cet avenir, nous l'avons dans la main. C'est dans un ardent sentiment d'espérance que nous en abordons l'exposé.

Depuis le 28 juin, nous avons de l'argent devant nous : 980 millions, répétons-le. Mais l'argent n'est rien, si l'on n'a rien à acheter. Avons-nous donc quelque chose à acheter? Avons-nous, chez nous, des types nouveaux d'avions et de moteurs dignes de la rénovation de notre flotte aérienne et susceptibles, une fois construits en série, de remplacer tous les vieux types usés et démodés? Sans hésitation, nous répondons oui.

La fameuse politique dite « politique des prototypes » poursuivie durant quatre ans par le département de l'Air, puis récemment abandonnée, politique coûteuse si âprement attaquée par les uns, si passionnément défendue par les autres, a tout de même porté ses fruits. Beaucoup de prototypes conçus dans les bureaux de dessin et les laboratoires, puis réalisés en usines n'ont rien donné, mais, dans le nombre, certains se

sont révélés de premier ordre, comme, parmi les scories, se révèle le pur métal au sortir de la gangue.

Ces quatre années d'efforts n'ont pas été perdues. La France possède aujourd'hui, dans toutes les branches de la construction aéronautique, des prototypes d'avions immédiatement utilisables et qui vont placer son aviation au premier rang de l'aviation mondiale. Il suffit de les commander en série.

Que ce soit pour le bombardement, ou pour la chasse ou la coopération, que ce soit même pour la nouvelle formule, — et qui n'est pas une formule d'incertitude et d'attente, quoi qu'en ait dit l'auteur de l'article dont nous parlions au début de cette étude, mais une formule dûment étudiée, une formule juste, à laquelle déjà se rallient plusieurs grandes Puissances, — la formule des multiplaces de combat, des multiplaces de bombardement et des multiplaces mixtes, propres aussi bien à des missions de bombardement qu'à des missions de reconnaissance et de combat, l'armée de l'Air française va pouvoir immédiatement s'équiper avec du matériel de première valeur.

En ce qui concerne le bombardement, trois types de multiplaces sont actuellement en construction en série. Deux sont orientés plus spécialement vers le bombardement, le *Bloch 200*, à équipage de quatre hommes, dont la vitesse est voisine de 300 kilomètres-heure, le plafond de l'ordre de 9 000 mètres et qui transporte à charge maxima 1 500 kilos de bombes à 1 000 kilomètres de ses bases, l'*Amiot 140*, à équipage de 4 ou 5 hommes, dont la vitesse atteint 300 kilomètres-heure, qui plafonne comme le *Bloch* à 9 000 mètres et peut transporter 2 980 kilos de bombes à 1 000 kilomètres de ses bases.

Le troisième est plus spécialement orienté vers les grandes reconnaissances offensives : le *Bréguet 413*, à équipage de quatre hommes, dont la vitesse atteint 300 kilomètres-heure, plafonne à l'altitude de 9 000 mètres et peut accessoirement emporter 1 400 kilos de bombes à 1 000 kilomètres de ses bases.

Bien entendu, ces trois avions sont puissamment armés et défendus par leurs feux sans aucun angle mort. Ils ne redoutent pas le combat et l'engagent au besoin au cours de leurs missions.

Ces simples chiffres établissent qu'avec son aviation de

bombardement, la France tient dès maintenant sous sa riposte la totalité des territoires des adversaires qui voudraient l'attaquer.

En ce qui concerne la chasse, un avion, dont les essais ont été concluants, est en train de sortir de nos usines et va bientôt équiper nos escadrilles, c'est le *Dewoitine 500*. Susceptible d'être armé, soit d'un canon placé dans l'axe du moteur et tirant à travers le moyeu de l'hélice, soit de deux mitrailleuses placées dans les ailes, il atteint une vitesse supérieure à 370 kilomètres-heure, susceptible d'être encore améliorée; il s'élève en 6 minutes à l'altitude de 5000 mètres, plafonne à 11000 mètres et dispose d'un grand écart de vitesse qui le rend d'une remarquable maniabilité dans le combat.

Quant à la coopération (renseignement et liaison avec les autres armes), trois types nouveaux, déjà cités, commencent dès à présent à être en service et certaines de nos escadrilles les possèdent déjà. Ce sont d'abord le *Bréguet 270* et le *Potez 390*, plus particulièrement destinés à l'observation et aux liaisons avec les autres armes. Leurs vitesses oscillent entre 210 et 220 kilomètres-heure, très suffisantes pour évoluer au-dessus du champ de bataille. Ils sont capables de couvrir de 600 à 800 kilomètres et disposent d'un armement (en général 3 mitrailleuses) qui leur permettrait de remplir leurs missions en résistant dans de bonnes conditions aux attaques des avions ennemis cherchant à leur interdire l'accès de la zone des opérations. Ils peuvent, au besoin, emporter 12 bombes de 10 kilos en vue d'attaquer les troupes et les organisations du sol.

C'est enfin le *Mureaux 113*, avion de premier ordre, destiné aux reconnaissances à grand rayon d'action, dont la vitesse dépasse 300 kilomètres-heure avec un moteur à compresseur (1). Comme les deux premiers, cet avion dispose d'un armement puissant qui, en plus de sa vitesse, lui permettra, soit de déjouer les attaques des adversaires lancés à sa poursuite, soit d'y résister avec succès.

Une seule chose est à regretter, c'est que ces trois avions

(1) Cet avion, au mois de juillet dernier, avec l'équipage commandant François, lieutenant Génin, s'est attribué la Coupe Bibesco sur le trajet de 2000 kilomètres de Paris-Bucarest à la vitesse de 315 kilomètres-heure, remarquable pour un biplace de reconnaissance.

ne soient que biplaces et non triplaces, formule qui se prête mieux au combat.

Nous ne parlerons, ici, que pour mémoire des appareils et instruments de bord. Depuis quelques mois, un effort vigoureux a été entrepris pour moderniser des méthodes désuètes et doter nos équipages des plus récents progrès. Cessant de se cantonner exclusivement dans les recherches et les réalisations techniques des laboratoires et ateliers de l'État, les services responsables, sous l'impulsion d'un homme énergique et clairvoyant, l'inspecteur général Dumanois, ont fait le plus large appel au commerce et aux études de l'extérieur. Que ce soit dans le domaine de l'électricité avec la T. S. F., la radiogoniométrie, et les intercommunications, dans le domaine de l'optique avec la photographie, ou le domaine des appareils de navigation, ou encore dans celui de l'armement ou des parachutes, des améliorations considérables ont été déjà réalisées. Elles se complètent chaque jour et les crédits mis à la disposition du département de l'Air vont permettre de les pousser encore davantage.

Voici donc la situation résumée en quelques brèves pages. L'opinion avait un droit · être renseignée. Elle a aussi un devoir : exprimer sa volonté, s'associer à l'effort du pays, car il en est pour l'aviation comme pour la marine, un peuple ne devient un grand peuple marin ou un grand peuple aviateur que s'il en a la ferme volonté et s'il se forge la mentalité nécessaire.

L'EFFORT QUI S'IMPOSE

En face de certaines aviations voisines qui actuellement s'organisent ou s'accroissent avec une rapidité inquiétante, la défense nationale exige que cet effort soit accompli, que cette mentalité soit la nôtre.

Entretenir une flotte aérienne puissante, sinon par des effectifs pléthoriques, du moins par des qualités techniques sans cesse renouvelées (1), tenir cette flotte toujours en haleine et

(1) Renouvellement qui, — après l'exécution complète du plan triennal, — s'opérera à l'aide du seul budget normal au rythme annuel d'un septième, permettant d'avoir ainsi une flotte dont les éléments les plus vieux n'auront jamais plus de sept années d'existence.

prête à intervenir immédiatement en s'appuyant sur des réserves soigneusement instruites (1), est une lourde servitude. Elle nous est imposée par notre situation géographique et des circonstances indépendantes de notre volonté. Depuis quatorze siècles notre territoire est envahi et ravagé périodiquement. En cent ans, il ne l'a pas été moins de quatre fois. Nous avons dû, et devons encore, élever des fortifications le long de notre frontière, comme on élève des murs de clôture autour de sa maison menacée. Seuls, les gens animés de mauvaises intentions peuvent en prendre ombrage. Ce n'est pas par plaisir que nous avons été chaque année obligés d'investir des sommes énormes dans notre armement et nos ouvrages de défense. Ces sommes n'ont pas été perdues, puisqu'elles assurent la sécurité de la France.

Mais le progrès ne ralentit jamais sa marche. La science a ouvert des perspectives jadis insoupçonnées. Autrefois, le sol et la mer étaient les seules routes d'invasion. Aujourd'hui, le ciel est devenu la plus commode, la plus rapide, la plus courte, celle qui conduit le plus sûrement et le plus profondément à l'intérieur du pays que l'on veut envahir, celle qui permet de le frapper droit au cœur. C'est une vérité première qui intéresse au plus haut point la France. Marchant de pair avec la découverte de l'aviation, d'autres découvertes scientifiques, ardemment recherchées par certains peuples, ne font qu'augmenter sa situation périlleuse.

Récemment, dans un article sensationnel de la revue *Nineteenth Century*, M. Wickham Steed, ancien rédacteur en chef du *Times*, dont on ne peut mettre en doute la sûreté d'information, ne dénonçait-il pas les préparatifs de guerre bactériologique auxquels se livreraient nos voisins de l'Est ? Malgré l'article 171 du traité de Versailles, il est certain que la perspective de la guerre aérochimique et microbienne est froidement envisagée par certains peuples. M. Bergendorf n'écrit-il pas : « La guerre aérochimique des gaz donnera aux nations les plus cultivées, — au sens scientifique du mot, — une arme supérieure qui leur conférera la suprématie mondiale, voire même l'empire du monde » ?

Et dans sa juste angoisse, le professeur Langevin s'écrie :

(1) Plan d'armement de l'armée de l'Air.

« A l'heure actuelle, il suffit de cent avions, emportant chacun une tonne d'obus asphyxiants, pour couvrir Paris d'une nappe de gaz de vingt mètres de hauteur. L'opération peut être faite en une heure. » On croit rêver en évoquant de telles scènes et l'imagination, elle-même, se révolte.

Rechercher de telles armes, faire alliance avec les forces de l'ombre, les microbes et les gaz, renier les signatures les plus sacrées, dépassera toujours l'entendement français. Mais le doute n'est plus permis. Ce n'est pas impunément que l'on manipule des produits aussi subtils. Il arrive que leurs émanations traversent jusqu'aux portes les mieux fermées, même celles de certaines Sections Secrètes de l'étranger. Leur fabrication ne reste pas inconnue, puisqu'elle a causé des accidents retentissants. Il est déjà monstrueux de se livrer à de telles études. Quant à l'éventualité de mettre en œuvre leurs résultats, il nous est moins que jamais permis d'avoir d'illusions à ce sujet.

Un jour viendra peut-être où la paix régnera sur l'Europe et sur le monde : tous les Français le souhaitent ardemment. Mais, pour l'heure, l'homme n'a réussi qu'à étendre sa puissance de destruction pour en porter les limites au plus loin du ciel. Plus que quiconque la France est menacée. Elle doit le savoir. Elle doit comprendre que le plus sûr moyen, pour elle, d'écarter le péril est de faire preuve d'énergie, de travailler résolument à forger la seule arme capable d'arrêter les avions, les bombes, les gaz et les microbes de l'ennemi : l'Armée de l'Air française, garde aérienne permanente du pays.

Elle a compris. Elle travaille.

René Chambe.

A SAINTE-HÉLÈNE

III [1]

LA LUTTE

NOUVELLES RESTRICTIONS

Après sa dernière scène avec Lowe, Napoléon avait dicté, à Montholon une longue protestation, qui, adressée au gouverneur, devait atteindre le ministère anglais et, au delà de lui, l'opinion européenne. L'Empereur y ramassait tous ses griefs, généraux et particuliers. La lettre fut signée par Montholon et expédiée le 23 août 1816 à Plantation House. Napoléon s'en disait très content. Il se la fit relire à plusieurs reprises. Ali la copia pour la faire passer en Europe.

Le cabinet britannique redoutait toujours l'évasion. Ses craintes étaient entretenues par des avis chimériques, parfois anonymes qui, lui arrivant de toutes parts, dénonçaient de prétendus complots, financés par Joseph Bonaparte ou d'anciens dignitaires impériaux pour enlever Napoléon. L'ex-roi d'Espagne, retiré aux États-Unis, pensait pourtant beaucoup plus à s'y ménager une vie fastueuse qu'à courir des aventures nouvelles, dût-il y ramasser en passant la couronne du Mexique. Et quant aux grands serviteurs de l'Empire, s'ils ne pouvaient rentrer en grâce auprès des Bourbons, ils désiraient du moins s'en faire oublier.

Mais la peur ne raisonne guère. Et Bathurst et ses acolytes, Bunbury et Goulburn, avaient peur. Aussi envoyaient-ils lettres sur lettres à Lowe pour lui recommander de bien

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

ouvrir ses yeux et ses oreilles et lui signaler qu'au Brésil une expédition de secours s'organisait, qu'une personne avait déjà été gagnée par Napoléon à Sainte-Hélène, qu'un Américain nommé Carpenter équipait un voilier dans la baie d'Hudson pour délivrer les captifs. Si l'on est anxieux à Londres, Lowe, sur qui pèse la responsabilité, doit l'être bien davantage. A la lettre, il ne dort plus. Que Napoléon, en effet, par une ruse quelconque, parvienne à tromper sa surveillance et à s'échapper, le gouverneur est perdu, ruiné, sa carrière finit dans une impasse honteuse. Or, il voulait réussir dans la mission qu'il avait acceptée. Elle l'honorait, croyait-il, devant l'Angleterre et l'Europe. Car, à aucun moment, il n'a imaginé que ce rôle de geôlier pût avoir de l'odieux. Qu'est Napoléon pour lui, sinon un rebelle qui a bouleversé son époque et qu'il s'agit d'empêcher de nuire?

Lowe tenait à son emploi, non seulement pour l'avenir qui pourrait s'en suivre, mais aussi pour l'existence si large que, dans le présent, il lui assurait. A Sainte-Hélène, n'était-il pas un petit souverain pourvu d'un pouvoir presque absolu, d'une résidence agréable, d'un magnifique traitement? Cette fuite de Napoléon à laquelle il pense sans trêve, s'il réfléchissait, il se persuaderait que matériellement elle est impraticable pour un homme de son âge et de sa capacité physique. Peut-être le captif eût-il pu atteindre, mais de nuit seulement, en évitant les cordons de garde, les abords de Prosperous Bay. Mais c'était un long chemin, abrupt, périlleux. Un homme de près de cinquante ans, lourd, peu habitué à la marche dans des fondrières et des rochers, y voyant mal, car Napoléon, on l'oublie trop, était myope, se fût sans doute tué ou blessé gravement dans ce terrible chaos. Admettant que, par un bonheur inouï, il atteignît la mer, comment le navire qui l'attendrait au large échapperait-il à l'incessante ronde des bricks anglais? Et il était ridicule de penser à un enlèvement de haute lutte par un parti d'hommes décidés...

***

Cependant Bathurst envoyait de Londres, par l'*Eurydice*, des ordres encore plus rigoureux. L'officier de service devait désormais s'assurer deux fois par jour de la présence du général Bonaparte à Longwood. Toute communication directe

avec les habitants devait être empêchée. Pour diminuer les moyens d'action du prisonnier (et en même temps réduire ses dépenses), quatre *au moins* de ses compagnons seraient embarqués pour l'Europe. Ceux qui demeureraient seraient astreints à signer la formule uniforme de soumission qu'ils avaient remplacée par des déclarations « d'un ton insolent ». S'ils refusaient, Lowe les expulserait aussitôt.

Bathurst comptait sur ce refus. Le secrétaire militaire de Lowe, Gorrequer, vint d'abord tâter Bertrand. Il dit au grand maréchal que « d'après les dernières instructions reçues de Londres le gouverneur pouvait autoriser lui et sa famille à partir pour le Cap, sans tenir compte de leur déclaration antérieure, en raison de la grossesse de Mme Bertrand ». Bertrand déclina l'offre : il devait tout à l'Empereur, il ne voulait pas l'abandonner. Gorrequer insista : Bertrand avait rempli son engagement de rester un an à Sainte-Hélène; il pouvait partir. Le grand-maréchal demeurait inébranlable. Gorrequer parla à Mme Bertrand. La pauvre femme n'était que trop tentée. Elle refusa par crainte du mal de mer dans sa position. Elle redoutait en outre qu'une fois au Cap, on ne lui permît pas de se rendre en Angleterre.

Ce même jour, Lowe se présentait à Longwood. Napoléon, qui souffrait des dents, ne voulut pas le recevoir. Il dit à O'Meara :

— Il vaut mieux que nous ne nous voyions pas pour le moment; qu'il parle à Bertrand ou qu'il m'envoie le colonel Reade, je le recevrai et l'écouterai sans colère si sa mission est déplaisante, parce qu'il ne fera qu'obéir à ses ordres.

Mis au courant par le médecin, Lowe insista. En vain. Il eut l'idée saugrenue, tout en protestant de ses intentions conciliantes, de réclamer des excuses de Bertrand, et même des excuses de Napoléon.

Hudson Lowe veut des excuses de l'Empereur! Des excuses de l'ancien maître de l'Europe à l'ancien colonel des *Corsican Rangers*... Napoléon sourit avec mépris... Le gouverneur lui dépêche alors sir Thomas Reade. Napoléon le reçoit au jardin (1). Un extrait des instructions de lord Bathurst lui est traduit par Las Cases. L'Empereur demande si les quatre

(1) Le 4 octobre. Reade a laissé une minute détaillée de cet entretien. (*Lowe Papers*, 20 116).

personnes qui doivent être éloignées de lui sont ses officiers. Reade ne peut ou ne veut répondre. Napoléon regarde Las Cases et dit en italien :

— Dans peu de temps on m'enlèvera tous les autres et un de ces matins on m'assassinera.

Allant et venant dans l'allée, par deux fois, il murmure :

— Quelle rage de persécution!... Mais plus on me persécutera, mieux cela sera pour le monde.

Las Cases croit que la menace d'un exode général ferait céder Lowe. Mais si Lowe ne cède pas, l'Empereur restera-t-il seul?... Le 8 octobre, le gouverneur adresse à Bertrand la formule à signer par tous les Français. Comme encore une fois ils ont substitué à « Napoléon Buonaparte » « l'empereur Napoléon », il refuse leurs feuilles. Dans ce vain, misérable débat sur des formes, il obéit à Bathurst. C'est Bathurst qui veut humilier Napoléon et décourager ses serviteurs. Mais on sent qu'en exécutant ses ordres, Lowe n'est pas fâché de venger sa propre injure...

L'Empereur défend qu'on signe. Sir Hudson vient à Longwood et, se tenant dans la maison maintenant achevée où les Bertrand vont s'installer dans quelques jours, il fait comparaître un à un devant lui les officiers de Napoléon. Bertrand, agité, « essaie en vain de l'impressionner ». Las Cases se perd dans « le labyrinthe » de ses phrases. Montholon fait le diplomate. Tous trois refusent de signer une déclaration qui implique la déchéance de l'Empereur. Gourgaud, plus naïf, dit « qu'il signerait sans attacher d'importance à l'absence d'un titre, mais qu'il doit obéir à la consigne reçue ».

Le soir, à la veillée, chez l'Empereur, arrive un ultimatum du gouverneur : ceux qui ne se seront pas soumis, doivent se préparer à partir sans délai pour le Cap (1). Napoléon, qui lisait tout haut *Don Quichotte*, essaie de garder son calme et veut reprendre sa lecture. Un moment après, il ferme le livre :

— On ne peut pas lire de pareilles fadaises en de telles circonstances (2).

(1) Seraient seuls exceptés de cette mesure : le grand-maréchal et sa femme, en raison de la grossesse avancée de Mme Bertrand, Cipriani, Marchand, le cuisinier et un autre domestique. (*Lowe Papers*, 20116, inédit.)

(2) Gourgaud, I, 250. Montholon, I, 420. Le récit de Las Cases est très romancé.

Tous sont atterrés. Mme de Montholon, pourtant courageuse, pleure. Le pénible silence est tout à coup rompu par la voix de Gourgaud :

— Je vais signer !

Il aime mieux céder que d'abandonner l'Empereur. Il va vers la porte. Montholon l'imite. Napoléon les regarde et ne les arrête pas. Son orgueil aussi a fléchi. Il sait bien qu'il ne pourrait ici vivre seul.

Les trois Français passent chez Poppleton (qui, ayant reçu des camarades, s'est grisé). Ils lui remettent les formules. A minuit, cette angoisse a pris fin. Le lendemain, à son tour, Bertrand envoyait sa déclaration. Tous les domestiques avaient signé, hormis Santini.

Ayant triomphé sur ce point, Lowe passa aux autres chefs des restrictions. Il désigna pour quitter l'île, Piontkowski et trois domestiques, Santini, Rousseau et Archambault jeune.

Le départ de Piontkowski, inutile, suspect à tous, ne pouvait gêner ni peiner Napoléon. Quoi qu'ait affirmé plus tard le Polonais, l'Empereur ne lui confia aucun message pour l'Europe ; il le tenait en trop mince estime. Cependant, par pitié, il lui conféra *ad honores* le grade de chef d'escadrons et lui donna une année de solde. Les trois domestiques reçurent un livret attestant leurs bons services, deux ans de gages et une pension du tiers de ces gages jusqu'à leur mort (1). Le second piqueur, Archambault cadet, et l'argentier Rousseau qui se proposaient, une fois en Angleterre, de gagner les États-Unis, furent chargés par Napoléon de porter de ses nouvelles à son frère Joseph. Il pourrait, croyait-il, les prendre à son service. L'huissier Natale Santini reçut une véritable mission. Ce Corse olivâtre, aux cheveux drus, avec qui l'Empereur parlait toujours en dialecte, adorait son maître, se fût fait hacher pour lui. A l'île d'Elbe, comme Cipriani, il avait été un agent de la petite police opposée par Napoléon à l'espionnage des Puissances. Sa haine contre les Anglais, surtout contre Lowe, était âpre et brûlante. Patient chasseur, battant les environs de Longwood avec son fusil, il rêvait de le trouver un jour au bout de son canon. Sans doute n'eût-il pas manqué sa vendetta.

(1) A acquitter par la famille de l'Empereur, en particulier par le prince Eugène sur les 800 000 francs qu'il avait en dépôt.

Napoléon le sut. Un soir à dîner, il apostropha rudement Santini :

— Comment, brigand, tu voulais tuer le gouverneur! Misérable! qu'il te revienne de pareilles idées et tu auras affaire à moi, tu verras comme je te traiterai!

Et s'adressant à ses officiers :

— Ce drôle allait nous faire là une belle affaire! Il m'a fallu toute mon autorité pour le retenir.

Napoléon dut donner lui-même à Santini ordre de ne pas signer la déclaration, afin que le gouverneur le désignât pour partir. Puisqu'on n'avait pas encore réussi à envoyer en Europe la protestation du 23 août, Santini l'y porterait.

Écrite en caractères très fins sur un morceau de satin blanc emprunté à une robe de Mme de Montholon, il la cousit dans la doublure de son habit. Pour plus de sûreté, quoique presque illettré, il apprit ce long texte par cœur, en deux jours, et le récita sans faute à Napoléon qui dit, en lui tirant l'oreille :

— *Con la tua aria di non saper far niente, credo bene che reusciraï* (1)!

Les instructions de l'Empereur étaient simples :

— Si tu peux arriver jusqu'à Londres, tu le feras imprimer. En Angleterre, tu trouveras de braves gens; il y en a beaucoup qui ne partagent point à mon égard les préventions de leur gouvernement. Va les trouver, ils t'aideront.

Les quatre déportés quittèrent Sainte-Hélène, le 19 octobre, sur le *David* qui devait les conduire au Cap. Ils y seront détenus un mois, à la citadelle, et n'arriveront à Portsmouth que le 12 février.

Depuis le 10 octobre, les limites où Napoléon pouvait se mouvoir sans le contrôle d'un officier anglais étaient réduites de douze à huit milles. Il ne disposait plus que du plateau de Longwood-Deadwood, de la route de Hutt's Gate jusqu'au canon d'Alarm Signal. Deux pauvres promenades. Sa chaîne était raccourcie d'un tiers sans raison véritable, avec une soudaine brutalité.

Bien plus, il lui était désormais interdit d'entrer dans aucune maison, de parler à aucune personne qu'il pourrait rencontrer, hors la présence d'un officier anglais.

(1) « Avec ton air de ne savoir rien faire, je crois bien que tu réussiras. » (Santini, 43.)

Les sentinelles, qui jusqu'alors ne se rapprochaient pas avant neuf heures du soir, seraient désormais postées autour du jardin de Longwood dès le coucher du soleil. Elles envelopperaient la maison depuis neuf heures jusqu'au lever du jour (1).

Toutes correspondances de Longwood avec les habitants de l'île, comme pour l'extérieur, devaient être soumises par Poppleton à l'examen du gouverneur.

La question des dépenses d'entretien n'a pas été résolue depuis près de deux mois, malgré de longues palabres entre Montholon et Gorrequer. La somme de 8 000 livres sterling fixée par le gouvernement lui paraissant à lui-même insuffisante, Hudson Lowe a déclaré qu'il prendrait sous sa responsabilité de l'élever à 12 000 livres en attendant de nouvelles instructions de Bathurst. Napoléon de nouveau propose de payer sa dépense entière à condition qu'il lui soit permis de demander des fonds en Europe par lettres scellées. Il ne veut pas que le gouvernement britannique connaisse les dépositaires des sommes qu'il y a en réserve, il est persuadé qu'on les saisirait. Il serait dès lors à la merci de ses ennemis.

Lowe repousse l'offre. Il se borne à promettre que lui-même et lord Bathurst liront seuls ces demandes. L'Empereur hausse les épaules. Puisque ce *sbirro siciliano* n'entend rien, il va lui donner une leçon, et, par-dessus sa tête, une leçon à l'Angleterre dont toute l'Europe retentira : pour se procurer des fonds et maintenir son train, il fera vendre son argenterie.

Ce problème des dépenses de Longwood a pendant un siècle soulevé des controverses irritées ; on peut l'envisager aujourd'hui sans parti pris.

La somme que Lowe proposait de leur affecter, 12000 livres, soit 300000 francs-or, était-elle suffisante pour entretenir la maisonnée française sur un pied décent ? Sans aucun doute, à la condition que le coulage fût réduit. Il était

(1) Pendant le jour, la surveillance des prisonniers était assurée par quatre-vingt-deux hommes postés en piquets autour des limites de douze milles. Quatre sentinelles gardaient le parc de Longwood. Seize hommes étaient à Longwood Gate, et vingt-trois aux écuries. Ces chiffres sont ceux de novembre 1817 (*Lowe Papers*, 20225). Ils n'ont que très légèrement varié durant la captivité. Chaque soir, un quart d'heure après le canon d'Alarm Signal, vingt-huit sentinelles entouraient le jardin. A neuf heures, seize étaient postées tout contre la maison. Quarante-deux étaient à Longwood Gate, et quatorze aux écuries. Il faut y ajouter vingt-quatre hommes et un officier, pour le service des télégraphes optiques.

extrême. Sous la direction de Montholon, gourmand, exigeant, qui veut que la table soit pourvue à profusion, s'est installé un gâchis magnifique et par trop impérial. Bertrand a essayé un instant d'y remédier. Sentant derrière Montholon la coalition de la livrée, effrayé d'avance de la lutte à soutenir, il recule et se tait. Gourgaud montre plus de courage. D'honnêteté stricte, il s'exaspère des voleries qu'il sent partout dans la maison. Il essaie d'ouvrir les yeux de l'Empereur, que Montholon s'entend à fermer.

— Il y a trop de gaspillage, lui dit-il. Il est impossible que l'on boive dix-sept bouteilles de vin (1), ou que l'on mange quatre-vingt-huit livres de viande et neuf poulets par jour : c'est donner prise contre nous.

Et il ajoute avec bon sens :

— Dans notre position, prendre le moins possible est ce qu'il y a de mieux.

Napoléon approuve. Il pense à donner à chaque domestique une somme fixe pour se nourrir : huit francs aux Français, trois francs aux autres. Sa table dès lors très réduite pourrait être surveillée de près. Montholon fait abandonner l'idée pour la raison que « l'Empereur mènerait ainsi un train trop bourgeois ».

La solution était là pourtant. Car ne s'atténuera jamais le pillage de l'office. Seul Marchand gardait de l'ordre et comptait. Ces valets, trop nombreux (2) pour une demeure si exiguë, ont connu la plupart l'énorme dépense des palais

(1) Gourgaud (*Journal*, I, 213). Les quantités de vin fournies au total étaient, par jour, de : 9 bouteilles de Bordeaux, 24 bouteilles de vin du Cap, 6 bouteilles de Téneriffe, 1 de Graves, 1 de Constance, 1 de Madère. Par mois, 14 de Champagne et 4 de Porto. Les autres fournitures de vivres étaient dans ces proportions : par jour, 30 livres de mouton, 46 livres de bœuf, 6 poulets, 30 œufs, 2 livres de jambon, 2 livres de lard, 5 livres de beurre, 11 livres de sucre, 6 livres de poisson, 10 livres de fruits, 20 livres de légumes, 60 livres de pain, 2 gallons et demi de lait, 2 livres de café. Par semaine, 8 canards, 2 dindons, 2 oies, 1 cochon de lait. Ces provisions s'appliquaient à 38 personnes dont 5 enfants. L'officier d'ordonnance et l'officier de garde anglais, de même que les soldats anglais qui servaient comme domestiques étaient nourris à part (*Lowe Papers*, 20145).

Les quantités ci-dessus furent encore augmentées par la suite. Ainsi quand il n'y eut plus que 28 personnes à Longwood, dont 4 enfants, la fourniture de viande de boucherie seule monta à 96 livres par jour.

(2) Après le départ d'octobre 1816, ils étaient encore douze Français, secondés par huit individus de l'île, dix soldats, deux Chinois. Au total, trente-deux serviteurs pour huit maitres. D'assez nombreux Chinois étaient en outre employés aux jardins, mais ils n'étaient pas nourris par Longwood.

impériaux ; ils voient un déshonneur à se restreindre. Le désordre où ils se complaisent les paie un peu de l'exil. Il est accru par les vols des fournisseurs et la mauvaise qualité de certaines provisions qu'on ne peut garder.

Pourvoyeur général, Balcombe a-t-il abusé de son monopole ? Sans doute, et avec lui ses commis qui alimentaient Longwood, aux prix maxima, par quantités irrégulières, au hasard d'un ravitaillement incertain et que les besoins imprévus des navires qui faisaient relâche tarissaient parfois. La vie avait toujours été chère à Sainte-Hélène, en raison de sa population trop nombreuse et de son sol ingrat. Elle l'était devenue bien davantage par l'afflux des troupes envoyées pour garder Napoléon.

Il n'était pas si démuni d'argent qu'il ne pût pendant quelque temps au moins payer le supplément de dépenses que l'Angleterre se refusait à solder. Les deux cent cinquante mille francs en or emportés de France étaient intacts. Mais ils avaient été jusque-là dissimulés aux Anglais. Les produire éveillerait de nouveaux soupçons chez Lowe. Du reste, l'Empereur voulait les garder « comme trésor de guerre » pour faire face à toute éventualité. Avant de toucher à cette réserve, il pouvait emprunter à Bertrand et Las Cases qui tous deux, à Sainte-Hélène comme à Londres, avaient des fonds. Plus tard, il s'en servira pour payer des dépenses personnelles, les indemnités de ses officiers, les gages de ses serviteurs. Mais dans ce moment il ne veut pas y avoir recours. La parcimonie de Bathurst lui fournit une occasion trop belle d'exciter l'indignation, la pitié du monde. Il ne la laissera pas échapper. Il convoque Balcombe et l'avertit qu'il va lui faire envoyer une partie de son argenterie. Balcombe la vendra pour lui. Ce qu'on en tirera aidera à couvrir sa dépense.

Comme le pourvoyeur se récrie, Napoléon lui dit :

— De quel usage peut être la vaisselle plate, lorsqu'on n'a rien à manger dedans ?

Il donne l'ordre de prendre une partie (le quart environ) de son argenterie, à la vérité très abondante, d'en ôter les aigles et de la marteler. Cipriani la remettra dans cet état à Balcombe qui la convertira en numéraire et inscrira la somme au crédit de l'Empereur (1).

(1) L'argenterie brisée fut prise en compte par le pourvoyeur à qui Cipriani

Lowe fut très dépité. Que penserait-on à Londres? Ne lui reprocherait-on pas de n'avoir rien fait pour empêcher Napoléon d'en venir à cette extrémité? Mais que pouvait-il? Quand, pour la troisième fois, Cipriani descendit à Jamestown porter de l'argenterie martelée, le gouverneur le fit appeler au château.

— Quel besoin avez-vous de tant d'argent? lui demande-t-il.

Cipriani, que la sombre humeur de Lowe réjouissait, répond simplement :

— Pour acheter de quoi manger, Excellence.

Lowe bondit :

— Comment, est-ce que vous n'avez pas assez de vivres?

Cipriani assure que les quantités accordées ne suffisent pas pour l'entretien de la maison et qu'il doit acheter beaucoup en surplus.

— Pourquoi tant de beurre et de volailles? répète le gouverneur, déconcerté.

Il avait informé Bathurst. Effrayé à son tour de l'éclat qu'allait faire cette nouvelle, l'ancien empereur des Français réduit à vendre son argenterie pour ne pas mourir de faim, le ministre capitula. Non seulement il approuva Lowe d'avoir porté l'allocation de huit mille à douze mille livres, mais il l'autorisa à faire en sus toutes autres dépenses qui lui paraîtraient raisonnables. Enfin il cédait sur un point capital : il admettait que Napoléon envoyât en Angleterre une lettre *scellée* à un banquier pour obtenir les fonds dont personnellement il aurait besoin. La concession parut dangereuse à Hudson Lowe. *Il n'en informa point Napoléon.* L'Empereur aura donc recours pendant plus d'une année encore à des expédients.

A cette époque même, et tout irrité qu'il fût par les restrictions, Napoléon a témoigné d'un désir d'apaisement. Maintes difficultés provenaient du maintien de son titre impérial. Ce titre n'est pas pour lui vanité, mais nécessité politique. Si l'on veut méconnaître ce qu'il a été, c'est à lui de s'en souvenir. Il proposa cependant un compromis, sans doute par lassitude.

la porta en trois fois : le 15 octobre 1816 : 952 onces; le 15 novembre : 1 227 onces; le 30 décembre : 2 048 onces; pour un total de 1 063 livres 14 sh. soit un peu plus de 26 000 francs. (*Lowe Papers*, 20 221.)

Le 16 octobre 1816, au lendemain de la triste soirée où furent signées les déclarations, il chargea O'Meara de remettre au gouverneur une note où il déclarait « qu'il était toujours disposé à prendre un nom qui entrât dans l'usage ordinaire ». Il balançait entre : colonel Muiron ou baron Duroc. Muiron, son aide de camp, avait été tué à Arcole en le couvrant de son corps. Et Duroc, mort à Bautzen, était son confident le plus sûr.

— Qu'est-ce qu'un nom? disait-il au docteur. Cela ne m'importe pas. J'ai fait assez de bruit dans le monde, plus peut-être qu'un autre homme n'en fera jamais, peut-être trop... Je vieillis et j'aspire à la retraite (1).

Par ce moyen Longwood et Plantation pourraient faire trêve. Les rapports de société seraient facilités. Lowe mesura toute l'importance d'un tel changement. Il avisa lord Bathurst, le 18, de l'intention de Napoléon « de renoncer au titre impérial ». Le lendemain, il se rendit chez Bertrand et eut avec lui une conversation assez amicale. Mais la décision appartenait à Londres. Bathurst, fort gêné, n'osa pas répondre par un refus catégorique. Il écrivit à Lowe (2) : « Je ne vous donnerai probablement point d'instruction au sujet de la proposition du général Bonaparte. Il semble dur de la refuser, mais il pourrait naître bien des embarras d'un assentiment formel. En conséquence, *vous n'encouragerez pas le renouvellement de cet entretien*. Comme la proposition n'a pas été faite par autorité, il n'est pas besoin d'une réponse officielle. » Pure hypocrisie. Non seulement Napoléon lui-même avait remis une lettre à O'Meara, mais le gouverneur avait tenu sur ce sujet une conférence avec le grand-maréchal. Bathurst repoussait par le glissement, le silence, une solution qui eût infiniment adouci le sort de Napoléon. De toutes les duretés du ministre anglais, c'est celle qui trouve le moins d'excuse. La sûreté du prisonnier n'était plus en jeu. Napoléon n'en restait pas moins captif et sous la main anglaise. Mais sa détention perdait de l'odieux. Napoléon eût échappé à de multiples vexations, à son isolement, pour une part à l'ennui. Son entourage, plus libre, eût moins pensé à déserter. Les commissaires auraient été reçus à Longwood. Rapprochement de grande conséquence pour

(1) *O'Meara à Finlaison*, 23 décembre 1816.

(2) Le 14 décembre 1816 (*Lowe Papers*, 20 117).

l'avenir, car Balmain et Stürmer, surtout Balmain, mis en contact fréquent avec Napoléon, auraient, par leurs rapports à Pétersbourg et Vienne, pu incliner avec le temps leurs cours à des mesures moins rigoureuses. Sans doute était-ce là ce que Bathurst voulait empêcher avant tout...

Lowe obéit : il se tut. L'Empereur, ses deux tentatives ayant échoué, ne pouvait insister encore. Le conflit douloureux sur le *titre* se prolongera jusqu'à la fin de sa captivité...

L' « ENLÈVEMENT » DE LAS CASES

Le 25 novembre 1816, Napoléon, assis sur un tronc d'arbre, au tournant de l'allée qui conduisait au bas du jardin, devisait avec Gourgaud, Las Cases et Montholon. Il venait de recevoir l'amiral Malcolm, retour du Cap, qui lui avait apporté des journaux anglais et français et une caisse de belles oranges. Il était de bonne humeur. Ali lui ayant présenté cinq de ces oranges sur une assiette avec du sucre et un couteau, l'Empereur en donna une à Las Cases pour son fils et se mit à couper les autres en tranches qu'il mangeait ou distribuait à ses amis.

— J'ai fait avec Bertrand, disait-il, de la fortification toute la journée. Aussi m'a-t-elle paru très courte.

Il se leva et marcha un peu dans le jardin. Le vent, quoiqu'on fût au printemps, devenait froid. L'entretien roula sur l'amiral, sur Piontkowski qui avait voulu se faire passer au Cap pour un des familiers de l'Empereur. Agacé par cette idée, Napoléon, d'un signe, donna congé à Montholon et Gourgaud et rentra chez lui avec Las Cases.

Dans les deux pièces d'entrée, il marche un moment de long en large, parlant à bâtons rompus. Quand tout à coup il s'arrête et va à une fenêtre. Il a vu une petite troupe de cavaliers, panache au vent, entrer dans l'enclos. Il distingue le gouverneur, accompagné de Bingham, de Reade, du capitaine Blakeney, du nouvel inspecteur de police Rainsford et de deux dragons. Abrité derrière sa persienne, Napoléon voit Lowe et Gorrequer faire halte, tandis que les autres se dirigent vers la maison. Presque aussitôt, Gentilini vient annoncer que sir Thomas Reade demande le comte de Las Cases.

— Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet animal, dit l'Empereur.

Et comme Las Cases s'éloigne, il ajoute :

— Surtout, revenez promptement.

Un quart d'heure après, Marchand entre, bouleversé. Il informe l'Empereur que Reade vient d'arrêter Las Cases pour correspondance clandestine avec l'extérieur, que tous ses papiers ont été saisis dans sa chambre par Rainsford. Napoléon court à la persienne et voit son confident emmené par Reade et un des soldats dans la direction de Hutt's Gate.

Peu après, Emmanuel suit son père, escorté par Blakeney et Rainsford, qui emporte deux malles pleines des papiers saisis.

Longwood s'agite et bruit comme une ruche attaquée. Napoléon appelle ses officiers. Qu'a pu faire Las Cases pour donner prétexte à cet enlèvement ? Le chambellan lui a demandé, voilà quelques jours, la permission d'écrire à Lucien Bonaparte et à son amie lady Clavering par le truchement de James Scott, jeune domestique mulâtre que le gouverneur lui a retiré et qui va partir pour l'Europe avec un nouveau maître. L'Empereur lui a répondu « que ce serait une folie », et n'y a plus pensé. Las Cases lui aura désobéi et il a été dénoncé par Scott au gouverneur...

Irrité de « cette sottise », il plaint pourtant Las Cases et veut le tirer de ce mauvais pas. Il ordonne au grand-maréchal de se rendre aussitôt à Plantation House pour réclamer son compagnon :

— Allez, ne perdez pas de temps. Ce pauvre Las Cases doit souffrir cruellement.

Bertrand n'obéit pas. Las Cases, pense-t-il, n'a que ce qu'il mérite en se mêlant de pareilles intrigues. Il dit à Gourgaud :

— Ah ! j'ai au cœur bien d'autres inquiétudes que celles que me cause Las Cases !

Il est bouleversé par une lettre de Mrs Skelton, que le gouverneur lui a montrée tout à l'heure, et qui annonce la mort de sa belle-mère, Mme Dillon. Il ne songe qu'à retourner près de sa femme, dont la grossesse s'achève et à qui il veut cacher la nouvelle.

Les Montholon ont pris aisément leur parti de l'aventure de Las Cases. Seul Gourgaud, qui a bon cœur, quoiqu'il déteste le favori, paraît touché.

Après le dîner, à quatre couverts, Napoléon passe chez lui et se déshabille. O'Meara, revenant de Jamestown, se fait

annoncer. Il sait l'événement. Sur la route il a rencontré le gouverneur qui lui a dit, ironique :

— Vous trouverez votre ami Las Cases en sûreté.

A Jamestown, O'Meara a appris quelques détails sur l'affaire; elle fait le sujet de toutes les conversations. Las Cases a en effet écrit deux lettres qui, recopiées par son fils Emmanuel sur des morceaux de taffetas, ont été glissées dans la doublure d'une veste de James Scott, pour être portées par celui-ci en Angleterre. Le jeune mulâtre ayant tout raconté à son père (1), celui-ci, effrayé du risque qu'il court, est allé prévenir Hudson Lowe. Le délit commis par Las Cases est flagrant : le gouverneur a là un bon motif pour le renvoyer en Europe. En attendant, il a été conduit avec son fils dans le petit cottage du major Harrison, à Hutt's Gate, et mis au secret.

Napoléon est confondu de la légèreté de Las Cases :

— Comment un homme de tant d'esprit a-t-il pu se fier à un esclave, qui ne sait lire ni écrire, qui ne connaît personne en Angleterre et à qui le gouverneur, à moins d'être un *coglione*, un *sciocccone*, n'aurait jamais permis de quitter l'île? Cela est incompréhensible. Il faut que Las Cases ait perdu tout bon sens!

Il affirme au docteur qu'il ne connaît rien de ces lettres. Elles doivent être pour lady Clavering ou pour le banquier de Las Cases, qui a quatre ou cinq mille louis à Londres. Il est très mécontent : Las Cases avait tous ses papiers, Lowe les a pris; qu'en fera-t-il?

— Quelle certitude ai-je, continue-t-il en s'échauffant, que le gouverneur ne viendra pas, sous quelque prétexte, lorsque j'aurai à peu près fini mon histoire, s'en emparer aussi? Il faut que je brûle tout ce que j'ai écrit!... Cela me servait d'amusement dans cette triste demeure et cela aurait pu être intéressant pour le monde, mais avec ce *boja*, il n'y a ni sécurité ni garantie. Il viole toutes les lois. La joie rayonnait dans ses yeux quand il est venu, parce qu'il avait trouvé un nouveau moyen de nous tourmenter. Comme il entourait la maison avec son état-major, j'ai cru voir des sauvages de la mer du Sud dansant autour de prisonniers qu'ils vont dévorer (2).

(1) John Scott, père du domestique de Las Cases, était un blanc.
(2) *O'Meara à Finlaison*, 29 décembre 1816. Gourgaud, I, 279.

Le lendemain, vers midi, Bertrand se décide à aller à Plantation réclamer Las Cases. Il n'obtient rien : il a dû être peu éloquent (1). Du moins rapporte-t-il des précisions. Des deux lettres de Las Cases, que Hudson Lowe lui a montrées, la première, résumé des événements écoulés après le départ de Malmaison, était adressée à Lucien Bonaparte ; la seconde, inutile et imprudente pour les quelques défenseurs que Napoléon peut avoir à Londres, était destinée à lady Clavering. Toute la journée, l'Empereur est absorbé. Le journal que tenait Las Cases le préoccupe. N'est-il pas compromettant? Ali le transcrivait au net. Il le fait venir, l'interroge. Ali répond qu'il rapporte tout ce qui est arrivé de remarquable depuis l'embarquement sur le *Bellérophon*, qu'il contient diverses anecdotes sur les Anglais.

— Comment est traité l'amiral Cockburn ?

— Comme cela, sire. (Avec un geste qui veut dire ni bien ni mal.)

— Est-il dit que je l'avais appelé *requin*?

— Oui, sire. Mais que Votre Majesté sait sa probité et ne peut lui refuser son estime.

— Et sir George Bingham ?

— Il en parle très bien ainsi que du colonel Wilks.

— Parle-t-il de l'amiral Malcolm ?

— Oui, sire.

— Dit-il que j'ai observé qu'il avait la physionomie d'un véritable Anglais?

— Oui, sire, il le traite fort bien.

— Il ne dit rien du gouverneur?

Ali ne peut s'empêcher de sourire.

— Il en parle beaucoup, sire.

— Répète-t-il que j'ai dit : « C'est un homme ignoble », et que sa figure était la plus basse que j'aie jamais vue?

Ali dit qu'oui, mais que souvent ses expressions étaient plus modérées.

— Dit-il que je l'ai appelé « sbire sicilien »?

— Oui, sire.

— C'est son nom, fait l'Empereur (2).

(1) Il semble avoir été extrêmement tiède dans cette démarche. *Notes Gorrequer*, 26 novembre 1816 (*Lowe Papers*, 20 117).

(2) O'Meara, I, 222.

* * *

Les papiers de Las Cases avaient été triés devant lui par Lowe. On y trouva les récits des campagnes d'Italie, avec notes et documents annexes, la correspondance échangée entre Napoléon, Cockburn et Lowe, un volumineux *Journal*, divers projets et copies, enfin ses papiers personnels, lettres de famille, testament, etc... On en fit plusieurs paquets que le jeune Emmanuel scella de la bague de son père. Les fragments d'histoire militaire et la correspondance officielle furent renvoyés à Napoléon. Ils le furent d'ailleurs en plusieurs fois, si bien que l'Empereur resta persuadé « qu'on ne les lui rendait qu'à mesure qu'ils étaient copiés ». Par Bertrand, il fit réclamer le *Journal*. Las Cases, qui avait permis à Lowe de le parcourir, le réclama de son côté, « comme lui appartenant en propre ». Le gouverneur préféra le garder jusqu'à la décision de lord Bathurst.

Napoléon envoyait Gourgaud et Montholon à Hutt's Gate pour apercevoir Las Cases et recueillir des nouvelles. Après deux jours passés dans la cabane de Harrison, il avait été transféré à Ross Cottage, chaumière de plaisance où Balcombe avait aménagé un parc à volailles. Lui et son fils se trouvaient dans un faible état de santé, surtout Emmanuel qui depuis plusieurs mois éprouvait des palpitations violentes et chez qui O'Meara et le docteur Baxter, médecin en chef de l'île, envoyé par Lowe, craignaient la rupture d'un anévrisme. Ils étaient très surveillés, mais le lieu était assez agréable. De cette petite maison, située en face de Longwood, qui n'en était séparée que par plusieurs crêtes et précipices, on pouvait suivre, à la lorgnette, les allées et venues des gens de l'Empereur.

Les deux reclus étaient bien traités. Hudson Lowe, qui venait presque chaque jour pour examiner les papiers de Las Cases ou répondre à ses lettres, s'enquérait de leurs besoins.

Las Cases ne put se tenir d'adresser au gouverneur une protestation emphatique. Il le fit le 30 novembre, dans des termes qu'on doit peser :

« Par suite d'un piège, selon toutes les apparences, tendu par mon valet, j'ai été enlevé de Longwood et tous mes papiers saisis... Sans connaître encore quels peuvent être vos

projets sur ma personne, je me suis imposé déjà moi-même le plus grand des sacrifices... Il y a peu de jours encore, vous m'eussiez arraché jusqu'aux dernières soumissions par la crainte de me voir éloigner de l'empereur Napoléon; *aujourd'hui vous ne sauriez plus m'y faire revenir. On m'a souillé en me saisissant presque à sa vue.* Je ne saurais plus désormais lui être un objet de consolation, ses regards ne rencontreraient plus en moi qu'un objet flétri et des souvenirs de douleurs. »

Qu'est-ce à dire? En quoi Las Cases est-il déshonoré par son arrestation? Craint-il, s'il revenait à Longwood, que l'Empereur et ses compagnons ne lui fissent de trop vifs reproches sur sa légèreté? N'est-ce pas plutôt que, sous sa rhétorique, il suit un dessein précis, ferme et dès longtemps préparé? N'a-t-il pas voulu, en confiant si naïvement ces lettres inutiles à un esclave, provoquer un éclat qui oblige Lowe à l'éloigner de Sainte-Hélène?

Depuis plusieurs mois, le petit chambellan, longtemps si patient, si épanoui dans la soumission, pliait sous le poids de sa chaîne. Il n'en pouvait plus; il était trop malheureux.

Détesté de Montholon et de Gourgaud qui l'appelaient l'*Extase*, chaque jour brimé par eux, anxieux de la santé de son fils, lui-même se portait mal, souffrait d'étourdissements et souvent de coliques. Il était toujours vu avec amitié par Napoléon, mais il ne jouissait plus de l'intimité particulière qui lui avait fait trouver si doux le séjour aux *Briars*. Surtout il ne recevait plus ce paiement suprême de demeurer l'historiographe exclusif de Napoléon. Gourgaud, Montholon, Bertrand même avaient aujourd'hui leur part de rédaction. Le grand dessein, pour lequel il avait tout quitté, — l'histoire totale de son règne retracée par le héros, — il sentait bien à présent qu'il devait y renoncer. Son journal tenu depuis l'abdication, et qu'il avait enflé des épanchements et des saillies de l'Empereur, exigerait déjà, pour l'impression, cinq ou six volumes. Las Cases ne doutait pas de leur prodigieux intérêt, il croyait que cette publication dont il tirerait prestige personnel, sinon fortune (car l'argent ne le préoccupait guère), servirait assurément la cause de Napoléon près de la France, amènerait même peut-être un revirement de l'opinion du monde en sa faveur.

Pour lui, s'il parvenait à regagner l'Europe, un nouveau

rôle pourrait donc s'offrir, bien propre à tenter ce serviteur dévoué, mais avide de renommée : devenir l'ambassadeur de Napoléon, le héraut de ses plaintes...

Las Cases écrivait trop. Il parlait trop aussi. Dans les conversations qu'il tint avec Lowe et Gorrequer, il se laissa entraîner à des appréciations dont le gouverneur put ensuite tirer argument. Surpris par les prévenances de sir Hudson, il lui dit ainsi que tout lui apparaissait maintenant sous un jour nouveau. « A Longwood, on voit les choses à travers un voile de sang. » Il s'exprima librement sur l'Empereur : « Il faut le considérer *comme un vrai malade*, on doit lui passer beaucoup de choses; il s'exprime avec chaleur, il est naturellement vif, c'est l'âme la plus fière ; souvenons-nous du nombre d'années où il a été souverain (1). »

Ces rencontres fréquentes donnèrent à leurs rapports un tour imprévu. Ils en vinrent à une discussion courtoise sur la façon dont Lowe pourrait concilier ses devoirs avec une compréhension plus large de la position de l'Empereur. Sir Hudson demanda à Las Cases de « lui préparer une note suggérant les amendements qui lui paraissaient nécessaires », et il promit de l'examiner de bonne foi. Il était, disait-il, « peiné de la triste situation des Français à Longwood, mais ils la rendaient pire qu'elle n'était réellement ; quand il cherchait à l'améliorer, c'étaient eux qui s'y opposaient ».

Il semble que Lowe ait été sincère. Il craignait le retentissement qu'aurait le retour de Las Cases en Europe et les reproches que pourrait lui adresser le ministère, à propos d'une mesure dont lui-même sentait l'excès. Elle ne servirait qu'à rappeler sur Sainte-Hélène l'attention du monde qu'il était de l'intérêt anglais d'engourdir.

Déjà, le 4 décembre, il est venu à Longwood remettre à Bertrand des papiers de Napoléon. Il a ensuite avec O'Meara un long entretien. Il prie le docteur d'expliquer sa conduite. Ses actions ont toujours été mal interprétées. Ce n'est pas sa faute si ses ordres sont plus rigoureux que ceux de Cockburn. Et il exprime le vœu d'un accommodement (2)...

Le lendemain lady Lowe, en grand équipage, vient rendre visite à Mmes Bertrand et de Montholon. L'Empereur est sur-

(1) *Minutes Gorrequer*, 16 déc. 1816 (*Lowe Papers*, 20 117).
(2) *O'Meara à Lowe*, 7 décembre (*Lowe Papers*, 20 117).

pris de cette visite. Le gouverneur a-t-il voulu donner le change, *gettar la polvere negli occhi* (1) ?

— Elle a mal choisi son temps. Son mari l'envoie au moment où il traite Las Cases avec tant de barbarie ! Rien de plus insultant que d'ajouter l'ironie à l'injustice !

Napoléon a été profondément affecté par l'arrestation de Las Cases. Son principal confident disparu, il voit quelle place il tenait dans ses habitudes. Son regret, son chagrin, il les montre trop à ceux qui restent. Bertrand boude. Montholon prétend que l'Empereur veut négocier l'échange de Las Cases contre Gourgaud et lui. Pour Gourgaud, il est furieux : « L'Empereur ne nous voit pas, parce qu'on lui a ôté son Las Cases ; les derniers venus sont les plus aimés ! »

Il ne sort guère de son intérieur, ne travaille plus, ne s'habille pas. Il refuse de recevoir les Malcolm, et aussi un haut magistrat de l'Inde, M. Strange et sa femme. D'ailleurs, il est souffrant. Il a la fièvre, des maux de tête, une agitation nerveuse qui le prive de sommeil. O'Meara lui conseille l'exercice. S'il n'en veut prendre, dit-il, « il sera bientôt attaqué d'une maladie sérieuse ».

— *Tanto meglio !* répond l'Empereur, *più presto si finira e non mi si tormentira più !* (2)

Pensant ne plus revoir Las Cases, il dicte pour lui une affectueuse lettre d'adieu. Écrite par Marchand, elle n'a pas encore été signée par Napoléon quand, le soir du 12 décembre, après dîner, l'Empereur prie Gourgaud d'aller la chercher et de la lire tout haut devant les Montholon. Il leur demande ce qu'ils en pensent. Gourgaud répond aussitôt que « ce style louangeur et tendre ne convient pas à l'Empereur envers M. de Las Cases qu'il ne connaît que depuis dix-huit mois et qui ne lui a fait aucun sacrifice, ni donné de grandes preuves de dévouement ». Et, se montant, il ajoute que « jamais Sa Majesté n'a écrit une lettre pareille à un ancien et meilleur ami tel que Duroc ou Lannes » (3).

Napoléon se lève, irrité. Il ne demande pas conseil, dit-il, sur ce qu'il doit faire. Il veut seulement savoir quel effet une telle lettre produira sur Hudson Lowe. Mme de Montholon,

(1) « Jeter de la poudre aux yeux ». (O'Meara, I, 247.)
(2) Tant mieux : plus tôt cela finira, plus tôt je cesserai d'être tourmenté.
(3) Gourgaud, I, 314.

les coudes sur la table, dit que la lettre est fort bien et que Gourgaud a tort. Gourgaud lui réplique avec insolence. Napoléon se promène de long en large dans le salon. Montholon, pour calmer Gourgaud, murmure, naïvement cynique :

— Tant mieux que la lettre soit ainsi, cela prouve que Sa Majesté nous en écrira de semblables.

L'Empereur s'assied, demande une plume et, avant de signer la lettre, par esprit de contradiction y ajoute ces mots inusités : *Votre dévoué*. Il charge Montholon de la porter à Poppleton.

Napoléon ensuite commence une partie d'échecs avec Montholon. Bientôt calmé, il dit à Gourgaud :

— Allons, Gourgaud, jouez une partie, cela vous remettra. Pourquoi paraissez-vous toujours fâché?

Le jeune homme débonde sa rage :

— Sire, j'ai un grand défaut, c'est d'être trop attaché à Votre Majesté. Ce que j'ai dit ne m'est pas dicté, comme on le suppose, par la jalousie : je ne saurais être jaloux d'un homme qui n'a rendu aucun service à Votre Majesté. Mais j'ai cru de mon devoir de vous dire que cette lettre *n'est pas digne de vous*! Il semble que vous soyez abandonné ici et que nous soyons tous des zéros. Je vois bien que, dans ce monde, il ne faut jamais dire la vérité aux souverains et que les intrigants et les flatteurs sont ceux qui réussissent le mieux.

L'Empereur l'interrompt :

— Je veux qu'un jour Las Cases soit votre meilleur ami.

— Jamais, je le déteste !

— Ah ! Gourgaud, cela n'est pas généreux...

— C'est Tartuffe : un jour Votre Majesté elle-même le reconnaitra.

Napoléon hausse les épaules et dit amèrement :

— Que voulez-vous? Qu'il me trahisse? Qu'il dise du mal de moi? Eh! mon Dieu ! Berthier, Marmont, que j'avais comblés, comment se sont-ils conduits ? Je défie aucun individu de m'attraper. Il faudrait que les hommes fussent bien scélérats pour l'être autant que je le suppose...

L'enragé réplique encore... Et Napoléon, excédé, prend le parti de s'en aller.

DÉPART DE LAS CASES

La peur de Lowe, son désir d'éviter un éclat, vont le pousser à une démarche significative.

En réponse à une des lettres dont Las Cases l'assassine, il lui propose de retourner à Longwood où Emmanuel pourra recevoir les soins quotidiens d'O'Meara, en attendant que des instructions arrivent d'Angleterre au sujet de leur départ. Las Cases refuse. Tout ce qu'il demande, c'est d'être transféré en un lieu où l'assistance d'un docteur pourra être immédiate. « Il ne veut pas retourner à Longwood, il ne le doit pas, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur. » Cet ordre, il sait que, par fierté, Napoléon ne le donnera pas.

La lettre qu'il a reçue de l'Empereur, quel plus bel *exeat* ? Il craint, s'il revenait à Longwood, de ne plus pouvoir en sortir, d'y être, comme Napoléon, prisonnier à vie. En termes pressants, presque suppliants, il insiste près de Lowe pour quitter l'île le plus tôt possible.

Napoléon est stupéfait quand il apprend que Las Cases a reçu permission de revenir près de lui et n'en veut pas profiter. Il demeure incrédule, malgré les assurances d'O'Meara :

— S'il le peut, pourquoi ne revient-il pas ?

Il ajoute « qu'il voudrait voir une lettre de Las Cases lui-même déclarant qu'il était autorisé à revenir (1) ».

Las Cases écrit à Bertrand. Mais Lowe qui, même bien disposé, n'oublie jamais de se montrer maladroit, prétend corriger les termes de cette lettre. Las Cases se cabre. Sur les instances du gouverneur, il finit par informer le grand-maréchal, non sans embarras, qu'il a repoussé l'offre de Lowe. L'Empereur prie Bertrand d'écrire qu'il souhaite de le revoir, puis se ravise. Il est déçu. Une de ses dernières illusions sur les hommes vient de tomber.

Bien qu'il dise qu'il « ordonnera à ses trois généraux de partir, afin d'être indépendant, parce qu'alors il ne craindrait plus de les voir tourmentés par le gouverneur pour se venger de lui », il semble redouter d'être dans l'avenir de plus en plus isolé. Voyant autour de lui ces visages mornes et ces yeux

(1) *O'Meara à Lowe*, 21 décembre (*Lowe Papers*, 20117).

qui se mesurent, car Montholon et Gourgaud, naguère alliés contre Las Cases, en sont déjà aux couteaux tirés, il cherche à les pacifier, à leur rendre courage. « Ils sont très bien ici, leur dit-il, même très heureux : ils peuvent se promener partout à cheval, accompagnés d'un officier. Ils ont une bonne table. Si l'on se plaint, c'est qu'il faut toujours se plaindre. Ils ont la liberté de s'en aller quand ils voudront. Ils se sont couverts de gloire autrefois, ils seront bien reçus partout, auront des sujets de conversation pour le reste de leur vie (1) ... »

***

Las Cases avait demandé à Lowe, en raison de la santé d'Emmanuel, la faveur d'être embarqué directement pour l'Angleterre. Bertrand, au nom de Napoléon, avait lui aussi insisté. Lowe qui, là, a un pouvoir discrétionnaire, ne veut rien entendre. Il faut, pour gagner du temps, et préparer l'opinion à Londres, que Las Cases passe d'abord par le Cap. Cette quarantaine atténuera le danger de son retour. Il espère d'ailleurs que la perspective de ces mois de mer et d'attente découragera Las Cases, l'inclinera vers la rentrée à Longwood. C'est le connaître mal.

En réponse au grand-maréchal qui a réclamé pour Las Cases l'autorisation de venir prendre congé de l'Empereur, Lowe déclare que l'entrevue ne pourra avoir lieu qu'en présence d'un officier anglais. C'est la rendre impossible, il le sait. Il entend empêcher Napoléon de donner à Las Cases un message pour l'Europe.

Le 29, Bertrand vint à Plantation et de là, flanqué de Lowe, de Reade et de Gorrequer, fut au château de Jamestown où Las Cases, sur sa requête, avait été amené avec son fils depuis le 24. Le grand-maréchal les embrassa tous deux.

— Eh bien ! Las Cases, lui dit-il, vous allez donc partir?

Las Cases demanda des nouvelles de l'Empereur. Bertrand répondit qu'il avait été souffrant, mais qu'il allait mieux. Las Cases, qui depuis le matin attendait son embarquement, parlait de façon confuse et exaltée. Il semblait dans une hâte fébrile. Bertrand, à mi-voix, car Lowe et Gorrequer étaient présents, le conjura de renoncer à son projet:

(1) Gourgaud, I, 342.

— Pourquoi ne pas rester et revenir à Longwood ? Quelle difficulté y a-t-il à cela ?

— Il y a une grande difficulté et un grand inconvénient. J'ai pris cette décision parce que je crois que je dois agir ainsi.

— Mais si l'Empereur vous priait de rester ?

— Je resterais, parce que son désir serait pour moi une loi.

Bertrand ne put que lui répéter ce que Napoléon avait dit à lui-même et à O'Meara : « qu'il laissait Las Cases à sa propre inspiration, qu'il le verrait rester avec plaisir, partir avec plaisir (1) ».

Près de se séparer de ce compagnon que pourtant il n'aimait pas, Bertrand se sentait ému. Il insista en son nom personnel. Las Cases ne céda point. Il avait offert pour l'usage de l'Empereur une somme de quatre mille louis qu'il avait en Angleterre. Bertrand le pria de préparer treize lettres de change à son ordre. Balcombe les ferait toucher; elles serviraient à payer les gages des domestiques à Longwood et quelques autres dépenses. Il reviendrait les chercher le lendemain.

Il revint en effet, accompagné de Gourgaud, dont toute la haine fondait en pitié. Las Cases remet à Bertrand, « du consentement de Lowe », les lettres de change contre un reçu de l'Empereur, qui lui donne le moyen de se faire rembourser par le prince Eugène. Enfin il glisse dans la main du grand-maréchal, au premier moment d'inattention des officiers anglais, le collier d'Hortense à lui confié par l'Empereur sur le *Bellérophon* et qu'il n'a pu restituer avant de quitter Longwood.

Lowe permet aux Français de déjeuner ensemble au château, sous la surveillance de Poppleton, qui sait mal leur langue et ne comprend plus rien dès qu'ils parlent vite. Le gouverneur ne l'ignorait pas. Mais sans doute veut-il laisser Las Cases sous une bonne impression. Quand Las Cases et son fils eurent embrassé le grand-maréchal et Gourgaud, il les conduisit jusqu'à la porte du château et leur dit adieu courtoisement. Les officiers, « pour leur faire honneur », les accompagnèrent jusqu'à la barque qui devait les conduire au

(1) Las Cases, II, 554. — Rapport Gorrequer sur l'entretien de Las Cases avec Bertrand, 29 décembre 1816. (*Lowe Papers*, 20 117.)

Griffon. De son aveu, Las Cases « se jeta avec empressement dans le canot ». En traversant la petite baie, il passa près de l'*Orontes* qui, arrivant du Cap, allait repartir pour l'Europe. A son bord étaient Piontkowski et les trois serviteurs. Ils le saluèrent à la main. A trois heures le *Griffon* leva l'ancre...

« SIR HUDSON LOWE REGNANTE »

Le jour de l'an 1817 fut mélancolique. L'Empereur, la veille, paraissait « accablé » (1) ; il fit prévenir qu'il déjeunerait seul chez lui et recevrait ses compagnons à quatre heures.

Gourgaud le matin distribua aux enfants Bertrand et Montholon, venus lui souhaiter la bonne année, des jouets achetés à Jamestown après l'embarquement de Las Cases. Ce départ, qui rendait aux Français l'exil plus sensible, les rapprochait dans une triste douceur. Ils s'adressèrent des vœux ; Montholon et Bertrand dirent à Gourgaud :

— Allons, du courage, plus de chagrin!

Gourgaud offrit à Mme Bertrand une boîte à thé de la Chine à l'intérieur de laquelle il avait écrit : « Puissent ses années égaler ses vertus et devenir plus nombreuses que ces feuilles de thé. » Ils furent promener, puis se rendirent chez l'Empereur.

Il les accueillit avec bonhomie, donna à la petite Hortense une bonbonnière qui lui venait de Pauline : il assura qu'elle avait coûté cinquante louis. Gourgaud reçut une lorgnette, cadeau de la reine de Naples. Ensuite, faisant apporter une malle envoyée par Elphinstone, Napoléon distribua aux deux femmes les schalls, les soieries, qu'elle contenait. Déjà le matin il avait adressé à chacune d'elles une tasse et une assiette du grand service de Sèvres. Bertrand eut un jeu d'échecs, Montholon une croix de mosaïque, les jeunes Napoléon et Tristan une timbale, O'Meara une tabatière d'or.

Le temps était mauvais, si brumeux qu'on n'apercevait pas le mât à signaux du camp de Deadwood. Les enfants jouaient aux billes dans le salon. Ils sautaient et chantaient. Napoléon les regardait avec plaisir. Il fit une partie d'échecs avec Bertrand. Le dîner fut annoncé à neuf heures. Les enfants

(1) Gourgaud, I, 365. « Je suis comme dans un tombeau », dit l'Empereur à Bertrand.

y prirent part. Leur animation éclaira la soirée qui finit tôt.

Las Cases disparu, Napoléon se vit forcé de changer d'habitudes. Il dicta davantage à Gourgaud et Montholon. Parfois même il avait recours à Mme de Montholon. Cependant il ne se sentait plus grand goût au travail. Las Cases le lui avait facilité. Il trouvait moins d'empressement chez les autres. Il en prenait de l'humeur. Quelquefois encore il lui poussait comme un feu soudain d'activité; il dictait une partie de la nuit. Mais ensuite il passait plusieurs jours dans une espèce de torpeur. Cependant Montholon et Gourgaud attendaient ses ordres et n'osaient sortir, de crainte que l'Empereur ne les appelât pendant leur absence. Cette inaction assommait les deux jeunes gens.

Napoléon était en meilleure santé. Ses récentes incommodités, oppression, maux de tête, avaient disparu. Malcolm qui vint le voir le 11 janvier le trouva « maigri et les yeux un peu enfoncés, mais de bonne humeur et paraissant dispos ».

Lowe était satisfait du train des choses. Le départ de Las Cases, pensait-il, adoucissait l'air. Gourgaud s'était toujours montré civil vis-à-vis des Anglais. Bertrand était annulé; Montholon dirigeait la maison. Les rapports avec lui seraient plus aisés. Aussi écrivait-il bientôt à Bathurst: « Rien ne semble plus tranquille que les hôtes de Longwood ».

N'ayant plus là d'emploi pour le moment, son inquiétude s'était reportée sur les commissaires. Il avait appris que le botaniste Welle, amené par Stürmer, avait remis à Marchand une boucle de cheveux du roi de Rome. Son émotion fut forte. Stürmer déjà lui était suspect. Il le soupçonnait d'être porteur d'instructions secrètes de l'empereur François à l'adresse de son gendre. Il crut que Welle n'avait transmis message et souvenir que du consentement de Stürmer. Il voulut l'éloigner et insista près de Stürmer pour le faire partir pour le Cap ou l'Angleterre. L'envoyé de Metternich refusa de haut. Une correspondance déplaisante commença entre lui et le gouverneur. Welle, herborisant dans l'île, se vit interdire le plateau de Longwood et les côtes. A ce moment Stürmer, averti par Balmain, car les domestiques à Longwood avaient parlé et les nouvelles faisaient vite le tour de l'île, questionna le botaniste et sut de lui qu'il avait remis dès son arrivée un pli à Marchand. Il le tança d'importance et consulta Malcolm

qui lui conseilla une franche explication avec Lowe. Elle eut lieu, fut vive. Stürmer ne put empêcher que Welle ne comparût devant le gouverneur siégeant en conseil, qui le soumit à un interrogatoire serré. Lowe pourtant ne prononça pas de punition. Welle, ses plantes rassemblées, n'avait plus que peu de semaines à passer dans l'île. Il quitta Sainte-Hélène le 1er mars.

Avec Montchenu, les choses étaient d'abord allées au mieux. Le marquis, campé chez Porteous avec Gors, dînait le plus qu'il pouvait à Plantation. Il faisait la cour à lady Lowe qui s'amusait du fantoche. Il empruntait de l'argent au gouverneur, car, consterné par la cherté du logement, des vivres, des moindres objets venus d'Europe, il trouvait trop minces ses appointements et pleurait misère à chaque courrier pour Paris.

Puis les affaires se gâtent. Lowe fait surveiller Montchenu et à l'occasion rappelle à la discrétion le bavard. Quand Lowe, outrant son rôle, prend prétexte de l'incident Welle pour informer les commissaires que, selon l'acte du Parlement, ils doivent se tenir durant leur séjour à Sainte-Hélène pour justiciables des lois anglaises, au cas où ils procureraient à Napoléon des moyens de correspondance ou d'évasion, Montchenu proteste avec vigueur. Le commissaire de France ne pouvait être déféré en aucun cas à un tribunal britannique. Il se tenait pour un ambassadeur! Lowe lui rabat le caquet et le vieux parasite baisse pavillon.

Parmi les trois envoyés des Puissances, seul Balmain impose à Lowe. Il est distingué, a de l'humour, il sait garder ses distances. Aussi le gouverneur le ménage-t-il davantage. Mais il ne se méfie pas moins de lui. Et Balmain n'éprouve aucune sympathie pour cet homme qui voile ce qu'il pense, qui chicane, se colère sans raison, et, s'il est honnête au fond, ne le paraît pas toujours...

LA MOTION DE LORD HOLLAND

Napoléon avait reçu du gouverneur un exemplaire du volume que Warden, le chirurgien du *Northumberland*, s'était hâté de publier dès son retour en Angleterre (1). Sous forme

(1) *Lettres écrites à bord du Northumberland et à Sainte-Hélène.* Ce livre fut édité à Londres au début de 1816. O'Meara le remit le 6 mars 1817 à Napoléon.

de lettres adressées à une amie, dans un style prétentieux, mais non sans pittoresque, il décrivait l'Empereur durant la traversée et les premiers temps de son séjour à Sainte-Hélène. Il lui prêtait des déclarations, des confidences sur nombre d'événements qu'à la vérité Napoléon n'avait pu lui faire, mais dont Warden avait pris la trame dans ses conversations avec les officiers de l'Empereur (1). Celui-ci, comme d'ailleurs tout son entourage, jugea le livre inconvenant. Il dit à O'Meara :

— Le fond en est vrai, mais il a fort mal compris Las Cases; il a rapporté cent choses à tort et à travers. Il a eu tort de me faire parler, car il a mis dans ma bouche des expressions indignes de moi et qui ne sont pas de mon style. Les trois quarts de ce qu'il prétend m'avoir entendu dire ne sont jamais sortis de ma bouche.

Cependant il ne pouvait s'empêcher de penser que l'intention de Warden n'était pas mauvaise, et que le retentissement de l'ouvrage, dont les éditions se succédaient, serait favorable à sa cause. L'ancien pamphlétaire, qui chez lui ne fut jamais qu'assoupi, se réveille. Il ne tardera pas, en cachette d'O'Meara et même de Gourgaud, à dicter à Bertrand des lettres qui répondront à celles de Warden. M[me] Bertrand les traduira en anglais. On les fera imprimer à Londres sous le nom de *Lettres du Cap*. Elles passeront ainsi pour l'ouvrage de Las Cases qui, dans sa quarantaine australe, aura voulu défendre l'Empereur contre la calomnie et les faux.

On ne se doutait point alors à Sainte-Hélène que la situation du captif venait d'être portée devant l'opinion anglaise, par un débat public à la Chambre des lords. L'événement était dû à l'action du plus humble de ses serviteurs, Santini. Après son séjour forcé au Cap, le petit Corse était arrivé en février 1817 à Londres. Sans savoir un mot d'anglais, il se démena si bien qu'il finit par atteindre sir Robert Wilson, le chevaleresque colonel qui avait sauvé Lavallette sitôt après son évasion. Santini lui récita la protestation dictée à Montholon par l'Empereur. Wilson, qu'une cause noble tenta toujours,

(1) Comme l'a fait très justement observer lord Rosebery (*La dernière Phase*, 28) : « Napoléon ne savait pas l'anglais, Warden ne savait pas le français, leur interprète était Las Cases. » Leurs entretiens furent par conséquent très limités.

s'enflamme, court avec Santini chez lord Holland. A eux trois, aidés du douteux Maceroni, ancien officier de Murat réfugié à Londres, et, sans doute aussi, de Piontkowski, ils rédigent en français et en anglais une brochure intitulée ; *Appel à la nation anglaise sur le traitement éprouvé par Napoléon Buonaparte dans l'île de Sainte-Hélène.* Le succès en est éclatant. Sept éditions s'enlèvent en dix jours. Le 18 mars, lord Holland, l'un des chefs du parti libéral, interpelle lord Bathurst à la Chambre haute « en vue de préserver la réputation du Parlement et du pays de la tache qui l'atteindrait, si un traitement dur et sans générosité était imposé à Napoléon Buonaparte ».

Dans son discours aux Lords, Holland ne peut revenir sur le principe même de la détention. Il s'est opposé au bill qui l'a consacrée. Mais ce bill est acquis. Seulement, pour l'honneur anglais, il veut s'assurer que les mesures prises à l'égard du captif ne sont pas inhumaines. Il trace alors un exposé complet des plaintes de Napoléon.

Bathurst lui répond en donnant lecture des instructions adressées à Lowe. Il explique les restrictions par la crainte d'une fuite. Longwood n'est pas un lieu malsain ni triste. Bonaparte et les siens y sont traités avec largesse. Bassement, il tente d'égayer ses auditeurs en dénombrant les diverses bouteilles de vin allouées aux prisonniers. Tous ces Français, Napoléon compris, sont des ivrognes, semble-t-il dire, et l'on aurait tort d'accorder la moindre attention à des plaintes que ne justifie ni la conduite du gouverneur, ni la situation matérielle des prisonniers.

Les Lords approuvent Bathurst. On s'y attendait. Mais l'opinion anglaise se montre soucieuse. Le retentissement du débat s'élargit par ondes. Toute la presse européenne en parle. L'attention du monde se reporte sur Napoléon (1).

La famille de l'Empereur reprend courage. Elle envoie à Bathurst des lettres que le ministre s'engage (vis-à-vis de lord Holland) à faire tenir à Longwood. Mais, triste revanche,

(1) Le gouvernement de Louis XVIII s'en inquiétait. Son ambassadeur à Londres, le marquis d'Osmond, demanda au ministère britannique de renforcer la surveillance des captifs. « J'en ai entretenu lord Bathurst, écrit-il au duc de Richelieu ; il croit impossible de rien ajouter aux mesures de sûreté prises dans l'île. » *Osmond à Richelieu*, 12 septembre 1817.

il les fait passer par le Cap. Quand elles arriveront à Napoléon, elles seront vieilles de cinq, de six mois.

Toutefois, on ne saurait le nier, la campagne commencée par Santini, poursuivie par Holland et ses amis libéraux, va obliger Bathurst, et partant Lowe, à plus de prudence, plus de ménagements aussi vis-à-vis de leur prisonnier. Désormais provisions, livres, vêtements envoyés par la famille impériale ou par lady Holland, arriveront sans difficulté à Longwood. Trop d'officiers de marine, de magistrats anglais ont déjà vu Napoléon à Sainte-Hélène. Leurs récits lui marquent presque tous de la sympathie ; beaucoup désapprouvent la rigueur de sa détention. Le secret où Bathurst a voulu tenir les exilés se fissure. Les geôliers sentent peser sur eux trop de regards pour qu'ils puissent les aveugler tous.

Napoléon connut en même temps l'*Appel* de Santini et les discours de Holland et de Bathurst par trois journaux que Lowe envoya à Longwood. Il s'en félicita d'abord :

— Eh bien ! ce Santini fait des merveilles ! Il n'aurait pourtant pas dû parler autant des vivres, car cela fait qu'on ajoute moins foi à ses paroles...

Peu après, cette dernière impression l'emporta :

— C'est un ramassis de niaiseries : quel avantage y a t-il à dire qu'il faut que je tue des pierrots pour mon déjeuner ? Ces détails sont pitoyables (1) !

Il approuva la motion de Holland. La réplique de Bathurst était d'une insigne duplicité.

— Presque tous les ministres sont des menteurs, dit-il à O'Meara. Talleyrand est leur caporal, puis viennent Castlereagh, Metternich et Hardenberg... Je suis bien aise, ajouta-t-il, de voir le ministre anglais justifier sa conduite envers moi à la face du Parlement de sa nation et de l'Europe entière par des mensonges. Mais le règne du mensonge ne durera pas toujours !

Il prépara tout de suite une réponse à Bathurst :

— Ce sera un bel ouvrage, expliqua-t-il à dîner. Ce lord est une bête, un ignorant, qui ne sait ce qu'il dit. Il va voir comme je le travaille : je le foudroie. Cela fait voir l'avantage d'un bon logicien sur un imbécile.

(1) Montholon, II, 130. O'Meara, III, 93.

Et il ajouta :

— Cela fera grand bruit en Europe. Il ne faudra mettre aucun nom. J'écrirai : *approuvé. Napoléon.*

FAUSSES NOUVELLES

L'amiral Plampin, successeur de Malcolm, monta à Longwood le 5 septembre 1817, et présenta à Napoléon de la part du gouverneur une brochure anonyme qui avait paru au début de l'année et qui portait pour titre : *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue.* L'Empereur lui-même paraissait y disserter sur les principaux faits de sa vie. C'était un audacieux pastiche, dont l'auteur jusqu'à présent n'est pas connu avec certitude (1). Il était bourré d'erreurs, d'invraisemblances ; il méconnaissait souvent le caractère, la pensée, la carrière de Napoléon. Il lui faisait renier la Révolution. Mais dans l'ensemble régnait un certain ton de chef, une brièveté héroïque qui imposait la conviction. Le succès du *Manuscrit* avait été du premier jour immense, non seulement à Londres, mais à Paris. Talleyrand, Marmont, Fontanes, Molé ne doutaient pas qu'il ne fût de leur ancien maître. Le gouvernement de Louis XVIII le fit saisir ; mais il ne put empêcher qu'on ne le copiât et répandît dans un mystère qui en augmentait la valeur. Les diplomates de la Sainte-Alliance prirent des mines préoccupées.

Quand il feuilleta la brochure remise par Plampin, Napoléon n'y vit qu'une imposture sans importance. Il dit pourtant qu'il l'annoterait (2). Tout prétexte était bon à son activité sans emploi.

Pendant plusieurs jours, à Longwood, on parla du *Manuscrit*, on en chercha l'auteur. Bertrand pensait qu'il avait été écrit par Benjamin Constant ou Mme de Staël. Mme de Montholon ajoutait à ces noms celui de Sieyès. Napoléon croyait

(1) On pense qu'il fut peut-être un Genevois, voyageur et lettré, Lullin de Chateauvieux, ami de Mme de Staël, qui aurait écrit cette brochure par amusement et l'adressa, anonyme, à Murray. Celui-ci écrivait dans l'avertissement placé en tête de la brochure : « Un air de mystère entourait cet envoi. Que l'écrit soit de Buonaparte ou d'un ami confidentiel, doit être laissé au jugement du lecteur. »

(2) Gourgaud, II, 291. Il le fit en effet. Ces notes se trouvent dans le trente-deuxième volume de la *Correspondance.*

qu'il sortait de la plume de Rœderer. Au bruit de l'alizé, réunis dans le salon sous la faible lumière des bougies, les exilés se jetaient des noms autour desquels flottait toute l'atmosphère de leur vie passée, l'air perdu de la France. Malgré les jours, les mois si longs, la peine et l'aigreur de leur vie, l'espoir de la retrouver les traversait encore (1). Le 25 septembre au soir, Bertrand accourt chez Gourgaud :

— Grandes nouvelles, les catholiques d'Irlande sont émancipés ; on regarde cela comme un triomphe de notre parti. Les royalistes ont été massacrés à la Guadeloupe et à la Martinique. En France, tout le monde veut ravoir Napoléon. Montholon a appris tout cela de Balcombe, à qui le gouverneur a dit de venir demain l'apprendre à l'Empereur et ensuite d'aller dîner à Plantation.

Gourgaud doute. Mais Bertrand, taciturne à l'ordinaire, est si joyeux, paraît si sûr !

Le lendemain, l'Empereur, dans la salle de billard, sa lorgnette à l'œil, inspecte la route où doit paraître le pourvoyeur.

— Vous savez les nouvelles ? dit-il à Gourgaud. Il faut qu'il y en ait de bien bonnes pour que le gouverneur nous envoie Balcombe. Le malheur de la Guadeloupe va peut-être amener un massacre à Paris. Peut-être Lowe a-t-il appris que Napoléon II est monté sur le trône ; alors on ne peut plus me contester mon titre d'Empereur.

Sans crainte de déplaire, Gourgaud répond :

— Pourquoi choisir un homme comme Balcombe ? Pour montrer cette prévenance, il faudrait que Lowe eût bien changé. N'est-il pas l'ennemi de l'Empereur ?

Balcombe tarde. Enfin vers deux heures il paraît. On le voit se diriger vers la maison de Bertrand. Il y reste longtemps. L'Empereur s'impatiente. Comment ne lui apporte-t-on pas tout de suite les nouvelles ? A trois heures Bertrand entre. Il n'a pas couru cette fois. Balcombe n'a apporté qu'un vieux journal où l'on parle de légers désordres à la Martinique.

Napoléon change de visage. Il veut voir Balcombe. Quand

(1) Gourgaud note le 6 août dans son *Journal* : « Le bruit court que nous allons à Malte » ; et le 22 août : « Mme Bertrand a vu un aspirant du *Conqueror* ; selon lui, l'Empereur ne tardera pas à remonter sur le trône ; beaucoup de gens en Angleterre le pensent. » (II, 242-259.)

il l'a reçu et congédié, Gourgaud le retrouve frissonnant de colère (1).

— On ne plaisante pas avec ceux qu'on assassine ! Il est infâme de faire circuler de pareilles nouvelles. (Il met sa jambe sur la table.) J'ai enjoint à Balcombe d'informer Lowe que je suis atteint du scorbut...

LA SANTÉ DE L'EMPEREUR

Dans sa lutte tenace, à la corse, contre le gouverneur, se servait-il là d'une supercherie, et voulait-il, par la menace de la maladie, obliger Lowe à baisser pavillon ? Peut-être exagérait-il la gravité de certains symptômes. Mais sans être profondément atteinte encore, la santé de Napoléon dans la seconde moitié de 1817 s'était altérée. L'année précédente, il avait éprouvé de nombreuses mais légères indispositions, dues le plus souvent au brouillard et au vent. Pour cet homme du midi, ami d'une température sèche, pareille atmosphère était détestable. Pendant les mois d'hiver, de mai à septembre, les vêtements, les cuirs, le bois, les moindres objets se couvrent de moisissures ; en quelques jours les armes se rouillent. On était obligé, pour pouvoir s'en servir, de passer un instant au four les cartes à jouer. L'Empereur y avait gagné divers malaises : rhumes, névralgies, fièvres, maux de gorge, fluxions, coliques. A la vérité, durant son règne, il avait eu souvent de ces incommodités. Lui-même n'y attachait pas grande importance. Après quelques jours de diète, où il ne prenait que de l'*eau de poulet*, sa panacée, et se tenait au chaud sans s'habiller, il était guéri.

Vers la fin de mars, ses jambes enflèrent. Ce symptôme chez lui n'était pas nouveau ; il l'avait éprouvé à Moscou. En septembre, cette affection s'aggrava. Le 27, O'Meara en avertit Lowe, ajoutant que les gencives de l'Empereur étaient molles et saignaient aisément. Il avait perdu presque tout appétit.

Flanqué de Reade et Gorrequer, Lowe monta le lendemain

(1) Gourgaud, II, 327-328. « Bertrand m'a raconté plus tard que jamais il n'avait vu l'Empereur aussi en colère qu'aujourd'hui. Balcombe en était décomposé. » Pour se calmer, l'Empereur, à son dîner, « but bouteille ». C'était un de ses remèdes. Il ne paraît en avoir usé à Sainte-Hélène que deux ou trois fois.

à Longwood. Il offrit de faire venir le médecin-inspecteur Baxter en consultation. Bertrand répondit que la santé de l'Empereur n'était devenue mauvaise que par le défaut d'exercice, causé par les restrictions. La tente dressée dans le jardin n'ayant pas résisté à la pluie et au soleil, Lowe proposa de faire élever un pavillon de bois où Napoléon pourrait se promener à l'abri de l'air. Bertrand répondit deux jours après : il refusait comme dérisoire la baraque offerte par le gouverneur et demandait la levée des restrictions. « La question est dans ces deux mots : voulez-vous ou non tuer l'Empereur? Si vous persistez dans votre conduite, vous aurez vous-même prononcé l'affirmative, et malheureusement le but sera probablement atteint après quelques mois d'agonie (1). »

Napoléon veut effrayer Lowe et par là obtenir un changement de résidence, qui sait? peut-être revenir en Europe, être interné à Malte. Qu'il souffre pourtant n'est pas douteux. Mais l'exagération est probable. O'Meara, le 1er octobre, dans un bulletin adressé au gouverneur, prononçait le mot redouté d'*hépatite chronique* (2).

Cette hépatite, O'Meara n'osait l'attribuer ouvertement au climat. Mais il entendait bien qu'elle lui était imputable. Et Lowe ne doutait pas de son intention. O'Meara avait-il raison? Qu'était donc le climat de Sainte-Hélène? Meurtrier comme beaucoup l'ont prétendu? En internant Napoléon sur ce rocher, les Britanniques avaient-ils espéré l'y faire mourir? C'est là pur enfantillage. Jamais les Anglais, même Bathurst, n'eurent pareille idée. Ce qu'ils avaient voulu, c'était mettre pour toujours leur terrible adversaire hors d'état de bouleverser l'Europe et de menacer l'existence de l'Angleterre.

Le climat de Sainte-Hélène n'a pas changé. Aujourd'hui comme il y a cent vingt ans, c'est celui d'un navire à l'ancre,

(1) *Minutes Gorrequer*, 30 septembre 1817. *Lowe Papers*, 20 120.

(2) « Ce matin, le général Bonaparte s'est plaint d'une douleur sourde dans la région de l'hypocondre droit et d'une sensation analogue dans l'épaule droite. Aucune d'elles n'étant très vive, si cette douleur continue ou s'accroit, il y aura tout lieu de croire à une crise d'hépatite chronique. » 1er octobre 1817. *Lowe Papers*, 20120, *inédit*. Le 5 octobre, autre bulletin, celui-là formel : « Une enflure sur le côté droit est évidente à la vue et au toucher, mais je ne suis pas en mesure de déterminer si elle procède d'un gonflement du foie, ou si elle lui est extérieure... Il est bien probable qu'il s'agit d hépatite chronique. » *Lowe Papers*, 20 120, *inédit*.

souffleté sans trêve par la mer et par l'alizé. Point malsain à présent, il ne l'était pas davantage en 1815. Cependant la mortalité était très élevée (1). Comment expliquer une telle contradiction ? Tout simplement, — et il est extraordinaire qu'on ne s'en soit pas avisé plus tôt, — par le défaut d'hygiène de l'époque. A Sainte-Hélène il était meurtrier. L'eau mauvaise, rare, amenée des sources du pic de Diane par des rigoles mal couvertes, était souillée par les bestiaux. Des marécages emplissaient le fond des vallées où les moustiques pullulaient, propageant diverses formes de paludisme. Enfin les noirs tirés d'Afrique avaient apporté la dysenterie. De nombreux soldats anglais en mouraient. Presque tous les compagnons de l'Empereur, à des époques variables, en furent atteints. Lui-même, au début, en souffrit quelques jours.

Consécutives ou non à la fièvre, nées d'une alimentation médiocre et trop carnée ou de la moiteur de l'air, les maladies du foie étaient fréquentes alors à Sainte-Hélène. En décembre 1816, Montchenu écrivait au duc de Richelieu : « La mortalité est devenue la mode principale depuis quelque temps. L'engorgement du foie est la maladie la plus commune. Le comte de Balmain en est déjà atteint, mais il a été pris à temps. » Et Stürmer à Metternich, le 10 janvier 1817 : « Quantité d'Anglais souffrent d'obstruction du foie et de maladies inflammatoires... il n'y a pas de jour où il n'y ait un enterrement. »

Plus qu'un autre, Napoléon était enclin aux affections hépatiques. Son teint d'or durant la campagne de France et les Cent Jours, aussi bien que son empâtement depuis 1810 montrent qu'il souffrait déjà de troubles fonctionnels du foie. Comme sa mère qui, avant la Révolution, — et elle n'était point riche, — avait fait le voyage de Vichy. Comme tous ses frères et sœurs qui, à des moments divers de leur vie, se sont révélés des hépatiques. Le genre de vie qu'il menait à Longwood, sa réclusion presque constante dans de petites chambres surchauffées, ses bains terribles de deux, trois heures en une eau brûlante où les autres ne pouvaient laisser la main, ses repas irréguliers et rapides, où les éléments végétaux

(1) Les chiffres de décès que j'ai relevés pour la période de 1815-1821 dans les archives de Jamestown n'admettent à cet égard aucune discussion. Parmi les troupes stationnées à Sainte-Hélène, les décès atteignaient annuellement 40 pour 1 000, chiffre très supérieur à ceux de tous les pays tempérés.

entraient pour une trop faible part, ne pouvaient qu'aggraver ces dispositions. Il avait beaucoup grossi. Dans son énorme face exsangue, ses yeux enfoncés brillaient. Baxter, chef du service de santé à Sainte-Hélène, et qui avait plusieurs fois causé à titre privé avec Napoléon, écrivait à Lowe le 28 septembre « que du premier jour qu'il avait vu le général Bonaparte, il avait pensé qu'il souffrirait bientôt d'hydropisie, en raison de son visible relâchement musculaire et aussi de la vie sédentaire qu'il menait... L'enflure des chevilles, ajoutait-il, marque le début de l'hydropisie et indique l'affaiblissement général du système » (1).

Perplexe, le gouverneur se résigne à revenir sur les restrictions, à allonger la chaîne. Si Napoléon consentait à monter à cheval et à reprendre ses promenades de jadis, il ne serait pas long à se rétablir, affirment O'Meara et Baxter. Il permet donc l'accès de la nouvelle route par Woody Ridge, revenant ainsi à peu près aux anciennes limites. Il se résout à d'autres concessions : quant aux sentinelles qui, jusqu'à neuf heures du soir, ne dépasseront pas l'enceinte du jardin ; quant aux visites, une liste devant être dressée des personnes autorisées à se rendre à Longwood du consentement de Napoléon ; quant à la correspondance avec les habitants de l'île, que facilitera l'officier d'ordonnance. De plus, il renonce à imposer dans ses rapports avec Longwood le nom de *général Bonaparte*. Il emploiera désormais celui de Napoléon Bonaparte. Enfin il offre, pour la saison d'été, de louer à l'usage de l'Empereur et de sa suite la maison de miss Mason, située sur un coteau riant et ombragé, dans un doux paysage abrité du vent.

Ainsi Hudson Lowe transige, sur presque tous les points. Mais il le fait sans grâce et, selon sa coutume, en ergotant. Ses avances irritent Napoléon plus qu'elles ne l'apaisent. Il commande à Bertrand de répondre que, s'il ne supprime pas entièrement les restrictions d'octobre 1816, il ne sortira pas davantage de Longwood : « Ma santé souffre surtout des insultes qu'il me faut endurer à tout moment de l'homme pervers qui commande sur ce pays. » Il ne veut pas de demi-mesures. Il exige que Lowe désavoue complètement ses ordres de l'an passé. Tout doit être rétabli comme du temps de Cock-

(1) *Lowe Papers*, 20156.

burn, notamment la libre communication avec les habitants.

Sur l'offre du cottage de miss Mason, aucune réponse n'est donnée.

Cependant O'Meara soumettait l'Empereur à une médication étrange : bains chauds d'eau de mer, purgatifs, mercure, frictions. Napoléon était mauvais malade. Gâté par Corvisart, ne croyant ni à la médecine ni aux médecins, il se montrait capricieux, rétif, exigeant. Les remèdes dont il ne connaissait pas la saveur, il les rejetait. Il y avait toujours en lui comme une arrière-peur du poison.

Il exigea qu'O'Meara ne communiquât plus de bulletins de sa santé au gouverneur qui ne lui eussent été soumis d'abord à lui-même, et que, dans ces bulletins, il fût qualifié d'Empereur. Si O' Meara s'y refusait, il ne le recevrait plus. Il ne pouvait, dit-il, se faire à l'idée d'être insulté par son médecin.

— J'ai perdu le trône pour un point d'honneur, je perdrai plutôt cent fois la vie que de consentir à me dégrader en consentant à être nommé d'après la fantaisie de mes oppresseurs (1).

Lowe trouva un biais : O' Meara ne lui transmettrait plus de bulletins écrits, mais il conférerait à intervalles rapprochés avec Baxter, qui suivrait ainsi la maladie et rédigerait chaque fois une consultation pour le gouverneur. La responsabilité de Lowe serait donc sauvegardée. Car le gouverneur se défiait d'O'Meara et ne donnait guère plus de crédit à sa science médicale qu'à sa fidélité.

Depuis longtemps il savait qu'il renseignait en Angleterre, par l'entremise de Finlaison, les personnages officiels. Il parut fermer les yeux, l'Empereur ne voulant admettre près de lui aucun autre médecin. O'Meara lui fournissait d'ailleurs sur la vie intérieure de Longwood, l'état physique, les propos, l'humeur de Napoléon des notes précieuses.

Pourtant à plusieurs reprises il lui avait adressé des reproches. O'Meara les reçut mal et par deux fois offrit sa démission. L'antipathie croissante qu'il éprouvait maintenant pour le gouverneur le faisait glisser à une sympathie décidée pour Napoléon. Trouvait-il aussi que son intérêt, — car il aimait l'argent, — serait plutôt de servir désormais le captif?

(1) O' Meara, IV, 37.

Comme tous ceux qui l'entouraient (et l'Empereur ne faisait rien pour les détromper), il lui croyait des trésors immenses. D'abord il avait refusé de lui un supplément de solde. Mais aux derniers jours de septembre 1817 il paraît probable qu'il accepta une somme substantielle, qui l'aida à passer du côté des Français.

Les choses traînèrent ainsi quelques semaines. Napoléon n'allait mieux ni plus mal. Il sortait de nouveau dans le jardin. Ses jambes étaient moins lourdes. Mais il éprouvait des palpitations. Comme il se refusait toujours à voir Baxter, O' Meara rendait compte au médecin-inspecteur des alternatives de son état. Lowe en instruisait à son tour les commissaires.

Le 25 novembre, la manie policière de Lowe fit éclater une scène entre lui et O' Meara. Le gouverneur lui rappela qu'il devait l'informer des conversations qu'il avait avec Napoléon. L'Irlandais prit feu, peut-être à dessein, et lui déclara qu'il ne jouerait pas le rôle d'un *mouton*. Il oubliait que, depuis deux ans, il n'avait point fait autre chose. Lowe lui commanda de sortir. Le 18 décembre, nouvel orage. O' Meara devant Gorrequer avoue qu'il a pris vis-à-vis de Napoléon l'engagement de ne rien révéler de leurs entretiens, sauf dans le cas où il serait question d'un projet d'évasion. Lowe l'accable d'injures, le traite d'homme sans honneur, et de nouveau le chasse. S'il ne l'embarque pas aussitôt pour l'Angleterre, c'est qu'il n'ose pas priver son captif du seul secours médical qu'il veuille accepter. Mais il informe lord Bathurst, afin qu'il le délivre au plus tôt d'un ennemi sans scrupule et qu'il sent mortel.

OCTAVE AUBRY.

(*A suivre.*)

EN ESPAGNE

III [1]

TOLÈDE

J'ai, devant moi, déployé, le plan de Tolède. J'y vois, figurées en grisaille, les pentes rocheuses entre lesquelles coule le Tage dont la courbe enserre presque à demi la table granitique qui supporte la ville prolongée au nord par ses trois faubourgs de Santiago, de la Antequeruela et de las Covachuelas.

Sur le plan, les monuments, les églises, les maisons, sont indiqués en rouge; les rues et les places en blanc. La nomenclature est en lettres noires. J'y lis des noms qui me sont d'avance presque familiers et au bas de la feuille, en plus gros caractères, celui de l'illustre cité dont on ne prononce pas sans une certaine émotion les syllabes évocatrices qui suscitent dans l'esprit des images. Tour à tour y apparaissent le Toletum des Romains et des rois visigoths, le Tolaïtola des Maures, le Toledo, conquête d'Alphonse VI de Castille, que foula le pas guerrier du Cid, Tolède la royale et l'archiépiscopale qui dresse vers le ciel d'Espagne ses tours et ses clochers, encore vivante de tous ses passés successifs et qu'animent tant d'ombres diverses : colons de Rome, barbares christianisés, cavaliers arabes aux cimeterres courbes et aux turbans enjoaillés, chevaliers aux épées cruciales et aux cimiers héraldiques, prélats à pourpre cardinalice, gens de cour et gens de justice, lettrés et savants, artisans, tisseurs de soie et de laine,

(1) Voyez la *Revue* des 1er novembre 1933 et 1er juin 1934.

armuriers, forgeurs de lames, jardiniers de la vega, muletiers de la montagne, tous ceux dont les vies innombrables firent, de siècle en siècle, de Tolède, le trésor d'art et d'histoire qu'elle est encore aujourd'hui.

La voici, étalée sous mes yeux en sa configuration linéaire, et bientôt, elle va surgir à ma vue en sa réalité matérielle. Ce qui n'est, sur cette feuille légère, qu'un lacis de traits va devenir formes et couleurs, prendre ses dimensions, son relief. Ce nom : Tolède, que j'ai répété si souvent, ne sera plus pour moi une simple sonorité et ne me représentera plus une simple valeur imaginative. A la Tolède fictive dont j'ai rêvé va se substituer une Tolède réelle. Entre elles deux l'accord se fera-t-il, et s'il y a désaccord, ce désaccord sera-t-il une déception? Qu'elles sont dangereuses, ces villes célèbres qui ont passionnément excité nos curiosités et suscité fièvreusement nos rêveries, ces villes qui furent nos désirs et nos attentes! Autour d'elles se groupent mille souvenirs de lectures, rayonne une atmosphère à la fois attirante et mystérieuse. Elles nous sont à la fois si présentes et si inconnues! Nous accueilleront-elles? Nous repousseront-elles? Nous parleront-elles ou resteront-elles muettes? Elles nous proposent une énigme ; nous aideront-elles à la deviner? Nous diront-elles leur secret? Elles ont chacune le leur. Tolède nous confiera-t-il le sien? Et j'interroge avec anxiété ce plan devant moi déployé et qui se fait de moins en moins distinct à mesure que la lumière décroît et que la journée s'achève.

Le train venant de Madrid, où nous avons pris place, a dépassé Aranjuez. La saison est trop peu avancée pour s'y arrêter. Il faut à ses arbres et à ses eaux la parure de l'été. Si le sévère Escurial, séjour de méditation et de solitude, s'accommode d'un ciel gris, Aranjuez, lieu de royal loisir, a besoin d'heures lumineuses, et puis j'ai cette même hâte de saluer l'âpre Tolède sur son rocher, que celle qui me poussait jadis vers Venise et sa lagune. Aujourd'hui, j'ai délaissé la molle Brenta pour le Tage tortueux, la souffleuse de verre pour la batteuse d'enclume, la dentellière pour l'armurière. Je retrouve les impatiences de ma jeunesse en ce train trop lent qui traverse des campagnes sans grand intérêt que je regarde, par la portière du wagon, s'obscurcir de crépuscule. Le soleil vient de se coucher. Des nuages singuliers s'allongent à l'occi-

dent. Ils ont la forme de longs poissons au dos sombre et au ventre lumineux, puis, peu à peu, un de ces nuages prend l'aspect d'un dragon ailé et griffu et, dans sa gueule étrangement ouverte, apparaît la scintillation de la première étoile du soir.

La nuit est tout à fait venue quand nous arrivons à Tolède. Les « mozos » courent le long du train pour prendre les valises. A celui qui se charge de la mienne, je dis le nom de l'hôtel que j'ai choisi. Il me conduit jusqu'à l'auto qui attend devant la gare. L'air nocturne est vif et froid. Je sais que le pont que nous traversons est le pont d'Alcantara. J'entrevois la tour qui le défend et l'arc baroque qui s'ouvre à sa tête. L'auto gravit de fortes rampes qui aboutissent à d'étroites rues. C'est dans l'une d'elles qu'est l'hôtel. La chambre que l'on me propose est propre, mais glaciale. L'hôtelier m'avoue que le calorifère est éteint, mais il m'indique aimablement un autre hôtel qui doit être encore chauffé. On va m'y mener et me voici en route sur le pavé pointu de petites rues caillouteuses, pleines de monde. Il y a aussi affluence sur une grande place que je traverse. Mon nouveau gîte est à quelques pas. Dès l'entrée dans le vaste hall, une bouffée de chaleur me rassure. La chambre où l'on m'installe est pourvue d'un radiateur. Avant de m'endormir, je feuillette un instant le guide et je tombe sur cette mention : « Hôtel C... cher pour ce qu'on y trouve. »

Ma première sortie est pour aller à la poste. L'hôtel C... est à quelques pas du Zocodover. Elle est assez laide, cette grande place irrégulière avec, à son centre, un maigre jardinet. Quelques maisons à arcades la bordent, magasins, cafés. Des autos stationnent. Comment peuvent-elles circuler dans les rues anguleuses, resserrées comme des couloirs, par lesquelles je gagne le bureau de la Poste restante ? Il est situé sur une placette où poussent quelques arbres rabougris. Un employé indifférent et courtois, à travers un guichet, me tend mon courrier. Une fois hors du bureau, je vais au hasard, en flânant à travers l'échiquier de « calles » qui s'enchevêtrent, se coupent, tantôt montantes, tantôt descendantes, mais toutes au dur pavé et aux trottoirs étroits, longeant le plus souvent des façades sans pittoresque. Parfois, par l'ouver-

ture d'une porte, on aperçoit un patio où luit la faïence des « azulejos », de fabrique moderne, aux teintes crues. Parfois, çà et là, encastré dans un mur plus ancien, quelque débris de sculpture. De ces « calles », certaines sont commerçantes et fréquentées ; d'autres, sans boutiques, sont à peu près désertes. Dans les premières, Tolédans et Tolédanes vont à leurs affaires ; dans les secondes, des passants discrets se glissent mystérieusement. De petits ânes, lourdement chargés, martèlent d'un sabot sec le cailloutis des montées et des descentes, car le plat terrain est rare à Tolède. Cela ne semble pas gêner les promeneurs habitués à ces « calles » abruptes et à se plaquer aux murs lorsque quelque charrette frôle de ses roues le mince trottoir où, du reste, on vous cède poliment le pas.

J'ai marché ainsi longtemps dans cette Tolède encore matinale, entrevue en sa vie quotidienne de petite ville de province, dont l'aspect serait décevant si elle n'était pas ennoblie des marques de son magnifique et haut passé que l'on y rencontre dans le lacis compliqué de ses rues, d'où parfois une échappée donne vue sur l'âpre campagne tolédane. Parfois, au fond du ravin, on aperçoit le Tage aux eaux rapides, mais on est vite repris par le dédale des étroites rues qui enserrent les églises et les couvents où persiste l'âme de la Tolède médiévale que résume son énorme cathédrale. J'y ai été ramené plusieurs fois et j'ai rôdé autour d'elle sans y entrer. Ce matin, je suis tout à la Tolède des « calles » aux durs pavés que les petits ânes foulent de leurs sabots sûrs, et où posent leurs larges pieds ces prêtres robustes aux mentons bleuis par le rasoir, ces prêtres à visages de toreros que l'on rencontre fréquemment et à qui ne manque, pour sembler tout à fait espagnols, que le long chapeau ecclésiastique de don Basile.

Avant d'aborder la Tolède catholique, c'est vers la Tolède musulmane que je me dirige. Les Maures ont occupé pendant quatre siècles le plateau rocheux qui fut un des principaux points d'appui de leur domination. L'émir de Tolède avait pour suzerain le kalife de Cordoue, mais après la conquête d'Alphonse VI, l'influence arabe continua à se faire sentir dans les mœurs comme dans les arts. Que reste-t-il encore aujourd'hui de la Tolède mahométane ? De la place du Zocodover qui a conservé son nom mauresque, descendons vers le pont

d'Alcantara dont le vocable décèle son origine par ses syllabes, et prenons la route qui passe sur la rive droite du Tage. Le mur d'enceinte, construit par les Maures, existe encore avec ses défenses crénelées et ses tours. Elle n'est ni très haute ni très rébarbative cette muraille, mais elle fait bien avec sa belle couleur fauve et comme recuite. Entre deux de ses tours s'ouvre la *Puerta del Sol*, de ce style « mudejar » où se marque dans l'architecture de l'Espagne chrétienne la persistance des influences arabes. On ne les constate plus guère dans la *Puerta Visagra* que l'on rencontre plus loin en suivant l'enceinte. Edifiée par Charles Quint, cette première *Puerta Visagra*, « l'actual », ainsi la nomme-t-on, montre sculptée en sa pierre l'aigle impériale. tandis que la *Puerta Visagra Antigua* à laquelle on arrive ensuite est un très ancien ouvrage arabe. Elle est fort belle, avec son arc en plein cintre et sa voûte en berceau. Franchissons-la et nous voici à la chapelle de *Santo Cristo de la Luz*. C'est le monument le plus purement mauresque de la Tolède musulmane. Cette petite mosquée a été assez peu modifiée après la conquête espagnole. L'inscription de sa façade principale assigne à sa construction la date respectable de 922. Ses six nerfs reposent sur des arcs en fer à cheval. Ses colonnes proviennent d'une église visigothe. Dépouillée de tous ornements, elle vaut par une sorte d'élégance robuste en sa nudité sévère que rompent seuls quelques restes de fresques. Malgré son adaptation en chapelle, au temps d'Alphonse VI, elle demeure bien une « mezquita ». Que le cheval du Cid, selon la légende, s'y soit agenouillé devant un mur où l'on découvrit un crucifix et une lampe miraculeuse brûlant encore depuis l'époque des Visigoths, le coursier du Campeador n'a pas chassé le souvenir de la cavale coranique Al-Borah qui emportait les fidèles au paradis de Mahomet! *Santo Cristo de la Luz* est avec la *Puerta Visagra Antiqua* et les vieux murs de l'enceinte le vestige le plus arabe de Tolède, puisque l'*Alcazar* des émirs tolédans ne garde plus de traces de leur résidence. Reconstruit et incendié à plusieurs reprises, les diverses façades de l'Alcazar en font un édifice composite dont les styles différents rappellent les règnes d'Alphonse le Sage et des Rois catholiques et dont le nom seul évoque les temps de la domination arabe.

En ces temps Tolède dut avoir d'autres mosquées que celle

qui est devenue l'église de *Santo Cristo de la Luz*. La plus grande, la mosquée principale, « Mesdjed-al-djami », fut démolie par saint Ferdinand pour faire place à la cathédrale. Ce fut aussi une mosquée qui devint l'église de Santo Tomé, mais elle a conservé la belle tour qui fut son minaret. Celui de l'église Santiago del Arrabal, construite sous Alphonse VI dans le style mudejar, subsiste également, mais, de ce style, les deux spécimens les plus intéressants sont *Santa Maria la Blanca* et la *Sinagoga del Transito*. Allons vers elles après nous être arrêté à la *Casa de Mesa*. Une vieille femme nous introduit dans la vaste salle vide au beau plafond à caissons. Les murs blancs inscrivent dans leur plâtre d'élégantes et riches arabesques. Une frise d'azulejos décore le bas des grands panneaux couverts d'entrelacs et de caractères décoratifs. On serait bien là, un jour d'été, à rêver devant ce mystérieux grimoire de lignes et de signes, mais l'été ne pèse pas encore sur Tolède ; l'air d'avril y est vif et le vent souffle presque aigrement dans la cour où *Santa Maria la Blanca* élève sa façade insignifiante.

Un autel exhaussé de quelques marches et surmonté d'un rétable occupe le fond de la nef centrale dont les arcs en fer à cheval reposent sur des piliers octogones à pilastres. Leurs bases sont encerclées d' « azulejos ». Les chapiteaux sont décorés d'ornements où domine la pomme de pin. Quatre nefs latérales accompagnent la nef centrale. L'édifice est éclairé par des œils-de-bœuf et recouvert d'un plafond plat. Tout n'est pas blanc dans *Santa Maria la Blanca*, mais l'impression de blancheur domine. L'église est déserte, à l'heure où nous la visitons. Elle est silencieuse en sa mystérieuse élégance, en sa solitude secrète. Primitivement synagogue, elle ne devint chrétienne qu'au début du xve siècle, puis elle connut des sorts divers : asile de filles repenties, caserne, magasin ; aujourd'hui, restaurée, elle offre aux pas son pavement lisse, au regard ses lignes et ses courbes, à l'esprit son blanc charme oriental, à la rêverie son lointain passé judaïque, mauresque et christianisé.

Christianisée aussi, consacrée à San Benito, et plus tard à la mort, la *Sinagoga del Transito* est restée plus hébraïque que sa blanche voisine. Sa nef unique est ornée de frises, d'arabesques, d'inscriptions en caractères hébreux. Versets et sentences bibliques s'y lisent encore à la lumière qui tombe par

les baies grillées, pratiquées au haut des murs. Remise à l'ordre de Calatrava, la vieille synagogue, construite en style mudejar par le rabbin Meïr-Abdul, conserve encore quelques tombeaux de chevaliers que marque l'emblème de la croix fichée et tréflée. En leurs grands manteaux blancs, ils s'agenouillèrent sur ces dalles. Peut-être s'y vint-il prosterner ce capitaine Romero, si magnifiquement peint par Greco en son portrait du musée de Madrid, Greco dont la maison s'élève non loin d'ici; mais nous n'irons pas aujourd'hui encore rendre visite au Crétois : d'autres visites nous appellent avant que nous franchissions une des huit portes de la haute cathédrale qui domine Tolède de sa masse imposante et de ses deux tours inégales.

Dans les villes inconnues, j'aime à errer aux côtés d'un compagnon imaginaire avec qui je converse en pensée et, de ces compagnons de voyage, j'en ai eu d'illustres et de charmants qui ont daigné répondre à mon appel. Je les choisis d'accord avec les lieux auxquels se rattache leur souvenir. Que de fois, à Rome, j'ai suivi Stendhal en ses promenades! Il me semblait entendre sa voix ironique me conter une anecdote ou me confier un de ces « petits faits vrais » dont il était friand. Il me parlait de ses amours, de ses peintres préférés, de sa passion pour la musique, de lui-même aussi, car son ombre même est égotiste. Quelquefois, je le remplaçais par un héros de ses romans. Son Fabrice del Dongo me conduisait à Parme et me présentait à la duchesse Sanseverina. A Naples, le bel Alphonse de Lamartine me vantait la grâce des filles d'Ischia et le nom de Graziella chantait harmonieusement sur ses lèvres éloquentes. A Venise, je ne quittais guère ce vaurien de Casanova. Il ne tarissait pas sur ses aventures. Je le voyais dans le casino du cardinal de Bernis, soupant avec la religieuse de Murano, et j'assistais à son évasion des Plombs.

Je pourrais dresser une longue liste de ces compagnons imaginaires, mais à Tolède je me trouvais un peu dépourvu. Nulle figure ne s'imposait à ma pensée, avec laquelle je fusse en quelque familiarité. Le Greco, mais il appartenait à Maurice Barrès, à qui il avait révélé « le secret de Tolède ». Ce fut durant ces hésitations que le hasard me fit passer dans la Calle de Cervantes et entrer dans la pittoresque cour de la

vieille Posada de la Sangre. A peine eus-je pénétré que m'apparut le glorieux blessé de Lépante, le père immortel de don Quichotte et de Sancho Pança. Rossinante et l'ânon étaient sûrement côte à côte dans l'écurie, comme au temps où Cervantes avait séjourné dans cette auberge au cours de sa vie malchanceuse. N'était-ce pas lui qui s'avançait vers moi, le Manchot, avec son maigre et long visage, lui, le railleur attendri des nobles chimères dont il partageait l'illusion qu'il corrigeait de toute sa douloureuse expérience de la dure réalité, lui, le sage entre les sages dont le génie était fait de bon sens et d'héroïsme, et avec lui c'était toute l'Espagne qui venait à moi, l'Espagne des grands et des petits, des orgueilleux et des humbles, la somptueuse et sobre Espagne, celle des dévots et des galants, des bacheliers et des duègnes, des barbiers et des racleurs de guitares, des pédants et des bretteurs, des Dulcinées et des Maritornes, l'Espagne et ses contrastes, l'Espagne de son temps et de tous les temps, l'Espagne éternellement vivante et que l'on connaît mieux lorsque l'on a lu Cervantès que lorsqu'on a visité ses villes, gravi ses sierras, parcouru ses routes, contemplé ses paysages, observé ses mœurs, interrogé ce que son spectacle révèle de son âme profonde. Maintenant j'ai pour errer dans Tolède ce compagnon imaginaire à qui j'aime confier ma rêverie et mon silence.

Tolède ne s'offre pas au nouveau venu. Elle ne se livre que peu à peu. Elle est plus condescendante qu'accueillante. Elle est âpre. Ses rues raboteuses sont peu propres à la flânerie et la flânerie ne s'y laisse pas distraire par des pensées étrangères. A Tolède, on est tout à Tolède. Elle s'impose à vous et vous acceptez volontiers son autorité. Comme Venise, elle ne vous passe pas au doigt son anneau magique, mais elle vous enserre le poignet d'un cercle lourd où s'incruste une figure liturgique. De Tolède on ne subit nul enchantement, mais elle dégage un charme sévère, et bientôt on commence à l'aimer. J'ai éprouvé ce sentiment à l'ancien *hôpital de Santa Cruz*. Pourquoi là plus particulièrement? je l'ignore. Les sentiments ont en nous des naissances secrètes, puis vient un moment où nous nous apercevons de leur présence. Ce moment, le hasard le suscite. Tel aspect, telle image nous rend sensibles à ce qui était encore incertain au fond de nous-mêmes. Il en

fut ainsi pour moi de cet ancien *hôpital de Santa Cruz*. Sa haute et riche façade dresse son portail de marbre et de pierre où se lisent les armoiries de son fondateur, le cardinal Pedro de Mendoza, mais, à l'intérieur, l'édifice à demi ruiné est aux mains des restaurateurs. Le grand escalier, au plafond mauresque, conduit à des salles vides qui, un jour, abriteront le musée provincial, mais je les aime mieux ainsi en leur misère, derrière la façade hautaine qui les masque orgueilleusement.

Cette impression d'un sentiment naissant, de ce premier lien qui se forme entre un lieu, un monument, une ville et le passant qui n'était jusqu'alors qu'un regard curieux et intéressé, cette impression d'entente je l'ai aussi éprouvée, l'autre matin, devant la maison de style mudejar appelée l'*Alcazar del Rey Pedro* dont le vieux portail est encastré dans le mur du *Convento de Santa Isabel*. La matinée était belle et douce. Le soleil éclairait les vieilles pierres qui soudain se sont mises à chanter. Voix jeunes, voix fraîches, un peu rauques, ces voix me parvenaient d'au delà l'antique muraille dont elles traversaient l'épaisseur et je les écoutais, troublé par leurs cadences. Soudain je me sentais très heureux d'être là, en cette lumière matinale, en cette Tolède dont j'avais rêvé longtemps, d'être là, comme accueilli par le chœur invisible de ces voix tolédanes.

Si Tolède est la « Rome espagnole », elle ne compte pas autant d'églises que la Rome latine. Elles sont nombreuses cependant, celles devant lesquelles j'ai passé au cours de mes promenades, et leurs noms chantent une longue litanie : San Andrès, San José, Santa Leocadia, San Nicolas, San Vicente, San Juan Bautista, Santo Domingo el Antiguo, Santo Domingo el Real, Santo Tomé, Santiago del Arrabal et celle-ci San Juan de los Reyes.

San Juan de los Reyes est à la pointe que pousse vers l'est le plateau tolédan. De l'éminence qu'il forme la vue est étendue et belle. Au bas de l'escarpement, le Tage coule sous le vieux pont Saint-Martin, défendu par ses deux tours. Au loin la Vega, la Sierra de San Bernardo et la Sierra de Gredos. C'est en ce lieu élevé, choisi pour leur sépulture, que les Rois catholiques fondèrent un couvent et firent construire l'église

dont le portail offre leurs initiales, l'F de Fernando, l'Y de Ysabel. L'Église est en ce moment en réparation. Nous parcourons sa nef vide et nous parvenons au transept. Aux murs s'étalent d'énormes écussons aux armes des « reyes », accompagnés de leurs emblèmes, le nœud gordien et le faisceau de flèches. Ces écussons monumentaux sont tenus par des aigles et flanqués de figures qu'abritent des dais aigus, tout cela sculpté dans une pierre calcaire très blanche et fait grand effet. Elle est vraiment héraldique et royale, d'un art minutieux et délicat en sa surcharge et en son exubérance, cette décoration magnifique et vaine, car les Rois ne reposent pas sous les dalles de l'église tolédane. C'est à Grenade, après la conquête, qu'ils ont voulu leur chapelle sépulcrale. Tolède n'a gardé d'eux que leurs écussons demesurés, soutenus par des aigles de bestiaire coiffées d'étranges bonnets et qui nous regardent d'un œil féroce, comme si elles allaient faire claquer leurs becs furieux, hérisser leurs plumes hostiles, ouvrir leurs ailes et tourbillonner follement sous la coupole qui surmonte de sa légèreté aérienne les arcs élevés de la croisée.

Aujourd'hui, il fait très beau et c'est presque une journée d'été. A sa chaleur précoce j'imagine ce que doit être Tolède sous un accablant soleil d'août, qui chauffe ses vieilles pierres et calcine son rocher brûlant ; mais août est encore loin de ces premiers jours d'avril où le temps est favorable à une promenade hors la ville. Nous nous sommes laissé tenter par une des autos qui stationnent sur la place du Zocodover et nous voilà lancés à vive allure à travers les étroites rues de Tolède. Il faut aux chauffeurs tolédans une rare adresse et une longue habitude pour n'y pas mettre en pièces leurs voitures, leurs clients et eux-mêmes : pentes abruptes, montées à pic, tournants dangereux, croisements à angles droits, rencontres d'autres voitures, de charrettes, de files d'ânes, nécessitant d'audacieuses marches arrière. Tout cela semble n'être qu'un jeu pour ces casse-cou du volant que n'arrêtent pas les plus étonnants virages.

Après diverses courses dans Tolède, nous avons gagné le vieux pont Saint-Martin et nous sommes arrivés à l'ermitage de *Nuestra Señora de la Cabeza* et, de là, à un point d'où l'on a une vue magnifique sur la ville. Soutenue par ses assises

rocheuses, étalée sur son plateau bossué, elle apparait en son âpre et tragique beauté, en son ensemble à la fois et son détail, très proche et très lointaine et comme reculée au fond des âges. Elle forme une sorte de composition, une espèce de jeu de lignes et de teintes, un sujet préparé pour la gravure. Elle est fauve et bistre en sa splendeur sans éclat, avec on ne sait quoi de guerrier et de monacal. Est-ce bien là Tolède en sa réalité matérielle, en sa représentation graphique? Quoi! est-ce dans ce lieu étrange que je vis depuis plusieurs jours, où, tout à l'heure, je vais rentrer, où je rencontrerai des passants, où j'entendrai des voix, où il y a des boutiques, des cafés? Cette Tolède que j'aperçois en cette lumière de jour finissant est-elle bien la même que celle où je serai, dans quelques instants, un touriste qui a sa chambre à l'hôtel, qui va chercher des lettres à la poste restante, et qui bientôt aura repris sa route loin de l'antique cité dont il emportera en sa mémoire l'image ineffaçable?

LA CATHÉDRALE

S'il n'y a qu'une porte au Paradis, il y en a huit à la cathédrale de Tolède. Par laquelle entrerons-nous? Sera-ce par la *Puerta del Pardon*, par la *Puerta de los Escribanos* ou par la *Puerta de la Torre*? Mais elles sont rarement ouvertes... Heureusement il nous reste encore la *Puerta de la Presentacion*, la *Puerta de Santa Catalina*, la *Puerta del Reloj*, qui s'appelle aussi la porte de l'Enfant perdu et la porte de la Foire. Laquelle choisirons-nous? Préférerons-nous la *Puerta Llana* ou la *Puerta de los Leones*. Elle est bien belle, celle-là, avec son perron où veillent six lions soutenant des écussons armoriés, et ses vantaux de bronze. Poussons-les. Nous voici à l'extrémité du transept. On est saisi soudain par une impression de grandeur et de majesté. Mais gagnons par une des nefs latérales le départ de la nef centrale. Ses grands piliers ronds cantonnés de colonnettes reposent sur un pavement de dalles de marbre blanc et noir et soutiennent une voûte puissante. La lumière pénètre par de riches vitraux, mais la cathédrale de Tolède ne s'offre pas à la vue dans son ensemble. L'œil est arrêté par le chœur, le « Coro », auquel s'ajoute au delà du transept la Capilla Mayor.

On y a prodigué la dorure à sa voûte, à ses arcs, au haut de ses piliers. Ce n'est que statues, colonnes, dais, anges musiciens. On marche sur une mosaïque de marbre blanc et rouge vers le maître autel peint et doré que surmonte un rétable superposant ses cinq étages où sont représentées des scènes du Nouveau Testament en figures de grandeur naturelle. Et l'on se demande si les graves gisants, couchés sur les sarcophages des tombes royales à droite et à gauche du maître autel, ne regardent pas avec envie les exercices aériens et acrobatiques de ces saints équilibristes.

Une des plus singulières beautés de cette Capilla Mayor est la magnifique grille qui la sépare du transept. Trois marches mènent à son soubassement où grondent quatre mufles de lions. Deux figures, engaînées en des colonnes de fer, veillent des deux côtés de la porte pratiquée dans la grille, qui dresse ses barreaux rigides et fuselés jusqu'à une frise où sont forgés des bustes que surmonte une étonnante décoration d'écussons, de rinceaux, d'arabesques qui enchevêtre ses divers motifs. Le marteau a travaillé le métal avec une prodigieuse habileté et une prestigieuse élégance. On dirait l'œuvre de dentellières infernales, de quelque Arachné cloîtrée en son labeur de flamme et de feu, dont nous avons sous les yeux la sombre splendeur refroidie.

C'est aussi une fort belle grille qui sépare le chœur du transept. Domingo de Cespedes qui la cisela est, comme Francisco de Villalpando, qui cisela celle de la Capilla Mayor, un grand forgeron. Sa grille érige ses hautes lances jusqu'à une frise décorée de vases, de figures et d'ornements. Derrière cette grille le chœur, avec son autel, ses trois lutrins en fer et en bronze doré dont l'un est formé d'un grand aigle aux ailes déployées sur lesquelles repose l'antiphonaire. De chaque côté du chœur s'alignent les deux rangées de stalles, l'inférieure et la supérieure. Elles sont sculptées en noyer que les « entalladores » ont entaillé de médaillons, orné d'incrustations, enrichi de colonnes et de dais en jaspe et en albâtre, de figures en relief sur les dossiers. Il faut les imaginer, ces stalles, non pas vides mais occupées, lorsque, aux heures des grands offices, au temps où un clergé infini animait la vaste cathédrale, l'archevêque siégeait dans sa stalle sous le dais surmonté de la Transfiguration du Christ. Aujourd'hui nous sommes

à peu près seuls en ce chœur vide où nos pas résonnent dans le silence.

Si la cathédrale de Tolède a huit portes, elle ne contient pas moins de vingt-six chapelles sans compter sa Capilla Mayor. C'est par la chapelle Mozarabe que l'on commence leur visite. Derrière sa belle grille, sous sa coupole, elle atteste la survivance du rite visigoth où s'évoque le souvenir de la plus antique Tolède; mais, en cette immense cathédrale, comment s'attarder? Chacune de ses nombreuses chapelles renferme quelque curiosité. La chapelle de Saint-Eugène a sa grille d'Enrique de Egos, la chapelle de l'Esprit Saint a la sienne de Domingo de Cespedes. La chapelle de Saint-Ildefonse a ses tombeaux où gisent des Albornoz, un Mendoza et un Borgia. Dans la chapelle de Santiago, six tombeaux gothiques sont ceux des Luna, dont celui d'Alvaro de Luna, grand maître de l'Ordre de Saint-Jacques. Dans la chapelle des Rois nouveaux reposent les descendants de Henri II de Transtamare qui assassina son frère Pierre le Cruel. Dans la chapelle de Saint-Pierre s'élève le monument de son fondateur l'archevêque Sancho de Rojas, et la chapelle de Saint-Jean n'est pas plus à négliger que la petite chapelle de la Descension de Nuestra Señora. Après avoir égrené ce chapelet de chapelles, allons nous reposer un peu dans les cloîtres avant de revenir à la salle capitulaire, à la sacristie, au vestiaire et au trésor.

Elle est fort belle cette salle capitulaire que précède une antichambre à pavement de marbre et à plafond « artesonado ». On y pénètre en passant sous un portail de style mudejar. Aux murs, tableaux, portraits d'archevêques. Stalles sculptées. On s'y assoirait volontiers, car la promenade de chapelle en chapelle est fatigante, mais il faut gagner la sacristie, où se trouve *le Partage de la Sainte Tunique* par le Greco, puis l'ancien Vestiaire et sa riche collection d'anciennes chasubles. Elles sont exposées dans des vitrines bien éclairées où est mise en valeur la beauté de leurs tissus, de leurs broderies, mais ce n'est pas ainsi qu'il faudrait les voir, étalées en leur immobile splendeur, en leur paresseuse magnificence. Elles sont faites pour vêtir les officiants, pour ennoblir les gestes liturgiques et les agenouillements rituels, pour reluire aux feux des cierges de l'autel, à travers les fumées de l'encens. En les regardant, je songe aux somptueuses cérémonies qui,

à certains jours, doivent remplir l'immense cathédrale toute éclatante de lumières, de dorures, de marbres, l'animer du grondement des orgues et du chant des voix, y rassembler tout son haut et bas clergé : prêtres, chanoines, chantres, sacristains, bedeaux, évoluant devant la foule des fidèles, en sa pompe sacerdotale que domine du haut de son trône archi-épiscopal le cardinal de Tolède, primat d'Espagne. Mais aujourd'hui les rutilantes et harmonieuses chasubles sont enfermées en leur vestiaire, et la cathédrale serait à peu près déserte sans un groupe de visiteurs rassemblés devant la chapelle de Saint-Jean où l'on a accès au Trésor.

Deux chanoines, dont chacun en possède une clef, nous en ouvrent la porte à lourdes et prudentes ferrures, tandis que les sacristains allument les ampoules électriques. Leur clarté brutale fait étinceler les orfévreries étagées dans une vaste armoire vitrée. La grande « custodia » en argent, exécutée pour le cardinal Ximenès, y groupe ses innombrables statuettes autour de sa monstrance faite de l'or que rapporta Christophe Colomb de son premier voyage. D'énormes globes en argent représentant les quatre parties du monde, y voisinent avec un *Enlèvement des Sabines* et une *Mort de Darius* en argent repoussé, attribués à Benvenuto Cellini. Les chanoines en camail rouge nous considèrent d'un œil soupçonneux et d'un air de profond ennui. J'aimais mieux le petit prêtre maigre, aux beaux yeux, qui, tout à l'heure dans le vestiaire, nous faisait admirer ses chasubles en mêlant à son espagnol quelques mots de français. Mais la journée s'avance, l'immense vaisseau s'obscurcit, tandis que s'enflamment les vitraux de ses verrières et de ses roses. Nous n'avons que le temps d'aller jeter un regard sur le « Transparent » qui, derrière le rétable de la Capilla Mayor, dresse un bizarre entassement de figures, du baroque le plus extravagant. Le marbre s'y prête aux attitudes les plus saugrenues, aux gesticulations les plus absurdes, aux contournements les plus paradoxaux qu'éclaire une lumière filtrée par une ouverture dans la voûte. Que de talent et quel art dépensés par Narciso Tomé qui sculpta cette étrange apothéose de ballet, cette mise en scène d'opéra sacré, et qu'il est reposant à regarder le bon et brave saint Christophe qui dresse, près de la Porte des Lions, sa stature débonnaire et colossale !

LE GRECO

C'est à côté de la Synagogue del Transito que se trouve la *Casa del Greco*. Il habita au Palais du marquis de Villena maintenant disparu. Ce qu'on appelle la Casa del Greco était la maison de la veuve de ce seigneur, restaurée de nos jours par le marquis de la Vega Inclan. On y entre par une belle vieille porte sculptée dont les ventaux sont ornés de ferronneries et elle offre au visiteur de claires salles donnant sur une cour intérieure et sur un petit jardin. Si ces pièces ne furent pas celles où vécut Domenico Theotocopuli, nous sommes cependant dans le quartier de Tolède qui fut le sien. Le paysage qu'on en découvre, ses yeux l'ont contemplé. Ce fut là qu'il peignit, qu'il rêva, qu'il pria sans doute souvent, le pinceau à la main, s'arrêtant de peindre pour songer à la terre lointaine d'où il était venu, à sa Crète natale, à ses années errantes qui, de l'île du Labyrinthe, le conduisirent à Venise, et de Venise à Rome, de Rome à Tolède où il se fixa, car Tolède le prit et le garda. Si espagnol qu'elle le fit par son puissant sortilège, elle n'effaça pas en lui son origine hellénique. S'il cessa d'être Theotocopuli, il resta « El Greco » et signait ses tableaux de son nom crétois en y employant les caractères de sa langue maternelle. Il y a du Levantin dans le portrait qu'il a peint de lui-même, dans ce long visage au long et gros nez charnu, à la large bouche barbue, au front dénudé, aux yeux caves, aux vastes oreilles. On dirait aussi bien quelque marchand candiote, faisant du commerce dans l'Archipel, que l'étonnant visionnaire qu'atteste une des tendances de son art en son effort de la représentation de l'invisible.

Que nous soyons ou non chez Greco, le lieu est propice pour y songer à lui. Il y a là, tout à côté, un petit musée qui contient quelques-unes de ses œuvres, dont la singulière *Vue de Tolède*. Elle est très soigneusement exécutée, et, avec un peu d'attention, on y distinguerait les églises dont il a composé les rétables et qui conservent un certain nombre de ses tableaux : San Domenico el Antiguo, la cathédrale, la chapelle San José, San Vicente, San Juan Bautista et Santo Tomé où, dans une toile célèbre, saint Étienne et saint Augustin ense-

velissent magnifiquement le comte d'Orgaz, revêtu de son armure damasquinée, en présence d'une grave assistance de seigneurs tolédans, tandis qu'au-dessus de cette scène terrestre s'en déroule une céleste à laquelle, dans un ciel tumultueux de nuées et de draperies, prennent part le Christ, la Vierge et saint Jean-Baptiste, l'intercesseur des âmes. A ces Greco de Tolède se joignent dans mon souvenir ceux du musée du Prado, à Madrid, ceux du Louvre, ceux de Bayonne, et tous ceux que je ne connais que par des reproductions.

De toute cette œuvre du Greco, quelle impression se dégage-t-il? Je ne suis ni critique d'art, ni esthéticien. Je suis un passant qui regarde, sent, compare, réfléchit et entend bien rester franc vis à vis de lui-même. Je prends Greco tel qu'il est, peintre de la vie réelle, peintre de la vie surnaturelle, réaliste et mystique, et je ne m'interdis pas de préférer l'un ou l'autre. Je vois ce qu'il me fait voir et j'en conserve des images. En cela je me conforme à mon dessein. Ne sont-ce pas des images que je suis venu chercher en Espagne ? C'est un voyage visuel que j'y fais. Je ne prétends pas en rapporter autre chose. Je ne lui demande rien de son état social, politique, économique, religieux. Je ne veux d'elle que ce qui se présente à mes yeux. A Tolède, pas plus qu'ailleurs, je n'y viens découvrir un « secret ». Que Tolède garde le sien, que Greco garde le sien ! Réelles ou peintes, je ne leur demande que des images

La tour de l'église de *Santo Tomé* s'élève haut en son élégante et puissante carrure. La porte franchie, à droite de l'entrée, le sacristain venu à nous tire un long rideau de serge et une scène étrange apparaît. C'est l'enterrement miraculeux du comte d'Orgaz. Les deux Saints ensevelisseurs, en leurs ornements sacerdotaux, l'un tête nue, l'autre mitré, se penchent superbement sur le cadavre. A droite, deux prêtres, dont l'un lit des prières dans un livre. A gauche, un Franciscain et, près de lui, un page à figure de fille. Derrière, une rangée d'hommes dont on ne voit que les bustes, les cous pris dans le blanc linge de la « golilla », les visages, et, de certains, les mains qui, sur le deuil des vêtements noirs, ressemblent, en leur contournement effilé, à des anémones, à des étoiles de mer. Il règne en cette toile étonnante un écrasant silence. On

perçoit la respiration de ces bouches muettes. Avec quelle gravité ces Tolédans, en leur foi tranquille, assistent-ils au miracle! Aucune surprise sur ces longues faces attentives et recueillies dans une commune prière.

A la scène miraculeuse, mais terrestre, s'en superpose une autre, céleste celle-là, qui forme la partie supérieure du tableau. Soutenu par de vastes draperies flottantes et comme gonflées d'un vent surnaturel, se presse et s'étage un grouillement de figures de grandeurs différentes: anges emplumés, angelots aux courtes ailes, saints barbus, parmi lesquels saint Pierre, tenant ses clefs et saint Jean-Baptiste en sa maigreur ascétique. Son corps, au torse émacié et anormalement allongé, aux jambes dégingandées, se termine par une tête trop petite. Une Vierge couverte d'un ample manteau lui fait face. Tous deux sont là au pied d'un Christ en vêtement blanc, un Christ microcéphale extraordinairement disproportionné, qui domine toute la composition où le minuscule se mêle au demesuré.

Est-ce le même homme qui a peint cette assemblée céleste et tumultueuse où les corps ont des proportions arbitraires et qui a groupé, en grave rangée, les pieux personnages, témoins du miracle? Est-ce la même main qui a dessiné le magnifique cadavre en armure qu'ensevelissent ses saints protecteurs et ce saint Jean squelettique, ce Christ à la tête et au corps désaccordés? Est-ce la même palette qui a fourni au pinceau les couleurs boueuses et ternes, les tons durs et froids de la scène supérieure et la belle, solide, riche coloration en noirs profonds et en blancs mats que relèvent des ors discrets et somptueux, qui donne à la partie basse du tableau sa sourde, sa majestueuse harmonie? Singulière disparate qui déconcerte, qui a créé ce que l'on pourrait appeler le problème du Greco et qui témoigne chez le mystérieux Crétois d'une dualité que les critiques se sont évertués à expliquer.

Cette dualité, l'*Enterrement du comte d'Orgaz* l'atteste, et sa présence rend particulièrement caractéristique le tableau justement célèbre de l'église de Santo Tomé. Je suis resté longtemps devant l'œuvre si instructivement double et j'ai revu en pensée les nombreuses toiles, d'inspiration religieuse, de Greco, devant lesquelles je me suis arrêté, tant à Tolède qu'à Madrid, et, à mesure qu'elles reparaissaient dans mon souvenir, je constatais la déception qu'elles m'avaient causée.

Certes je ne me sentais pas indifférent au pathétique effort du visionnaire pour atteindre la représentation de l'invisible, et donner une forme au surnaturel, à sa mysticité passionnée où s'unissait la subtilité théologique du Byzantin à la foi ardente de l'Espagnol. Cet effort, Greco l'avait accompli avec un héroïque parti pris qui l'avait amené à l'allongement des proportions, à l'étirement des lignes, à un système de déformation expressive, dû peut-être à une particularité de son optique, mais poussé à l'extrême avec une volonté systématique; et sur cette vision déformée et arbitraire l'artiste avait répandu une gamme de mornes couleurs, de teintes pauvres, une lumière d'éclipse, de limbes, d'apocalypse.

De ce Greco-là, n'avais-je pas le droit de m'éloigner tout en le respectant et en respectant ce qu'il avait apporté de nouveau et de personnel dans la peinture religieuse et dans l'art de peindre? Devant l'*Enterrement du comte d'Orgaz*, je me sentais autorisé à négliger la partie céleste de la toile, à ne pas me mêler à ce désordre de draperies et de nuées qu'enjambait un saint Jean-Baptiste dégingandé et que dominait un Christ atteint de gigantisme. C'est en bas que je me réfugiais pour assister à la mise au tombeau du comte qui, en son armure, était comme le symbole de la vieille Espagne chevaleresque. Là, il me semblait prendre place parmi les spectateurs de l'événement miraculeux. Comme j'aimais leur gravité taciturne! Mon regard allait de l'un à l'autre et j'ajoutais des compagnons à leur confrérie. N'étaient-ils pas bien des leurs ce *Cavalier avec la main sur sa poitrine* du musée du Prado et ce *Capitan Julian Romero*, agenouillé, la fraise au cou, les mains jointes en son grand manteau blanc de Chevalier de Saint-Jacques?

Le portraitiste des trente portraits de l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*, des huit portraits du musée du Prado, du cardinal Tavera, de Diego et d'Antonio de Covarrubias, c'est à lui que va mon admiration, et Greco a fixé bien d'autres admirables images humaines. Celles du terrifiant grand Inquisiteur Don Fernando Nino de Guevara, et du cardinal Gaspar de Quiroga ne sont pas à Tolède, mais qui les a vues, même reproduites, ne les oublie plus. Le Guevara vous poursuit, à travers ses lunettes aux larges cercles d'écaille, d'un regard impitoyable et le Quiroga à la longue barbe blanche vous

scrute de ses yeux sérieux. Des huit effigies madrilènes chacune hante le souvenir. « Portraits d'inconnus » note d'eux souvent le catalogue, mais ces inconnus nous deviennent vite familiers. Derrière leur masque de chair Greco évoque leur âme secrète, et leur silence semble nous raconter leur vie. Leurs traits nous disent leurs travaux et leurs amours, leurs ambitions, leurs haines, leurs vertus et leurs péchés. C'est pour les siens que prie en sa pénitence le Capitan Julian Romero. Est-ce un geste de contrition que fait la main que pose sur sa poitrine ce cavalier au visage ardent et passionné? Jure-t-il de ne la plus porter sur la garde de l'épée et de n'en plus tirer la lame que pour de justes causes, celles de Dieu, de son Roi ou de son honneur?

Il est allé bien haut dans les régions mystiques, il est allé bien profond dans les âmes ce Candiote qui apprit en Crète le rudiment de son métier chez quelque peintre d'images saintes, imbu des vieilles traditions byzantines. L'élève en a emporté avec lui quelques-unes. Les effigies qu'il peindra plus tard auront quelque chose de hiératique et il donnera au visage humain certaines disproportions involontaires ou intentionnelles ; mais il rendra de ses visages la vie expressive et profonde. Peu à peu, à Venise, à Rome, il se débyzantinisera. A Venise, Tintoret lui apprendra le mouvement, et le prodigieux Vénitien sera pour beaucoup dans la transformation du futur Tolédan ; mais où Tintoret réussit, de par la puissance de son génie, Greco échouera le plus souvent par l'infirmité du sien. Greco en ses plus extatiques et en ses plus dramatiques compositions ne peindra rien qui égale *le Miracle de Saint Marc* et la *Crucifixion* de la Scuola de San Rocco. Sa grande œuvre sera l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*, et elle est le témoignage de sa dualité.

Je suis resté longtemps devant cette toile, car elle retient par une sorte de force secrète, d'attrait mystérieux. Elle résume les deux tendances du peintre double en qui l'un est inégal à l'autre. Tous deux ont leurs partisans et chacun tient son Greco pour le vrai Greco. Je le veux bien, mais qu'on me laisse le droit de préférer, et j'en use. Je parcours encore une fois des yeux tout le tableau, sa scène céleste, sa scène terrestre. Aux images surnaturelles qu'il nous offre, je préfère les beaux gestes funéraires, les poses rituelles, le fait humain

que j'accepte miraculeux, et que contemple la hautaine rangée des hidalgos aux maigres et graves visages qui attendent la fin de l'ensevelissement ; mais le cercueil une fois refermé, dites les dernières prières, éteintes les cires, je ne me séparerai pas d'eux. J'ai des questions à leur poser et, quand ils défileront, je me joindrai à leur troupe. Je marcherai à leur côté quand, à travers les rues de Tolède, ils regagneront leurs logis. En leur noble courtoisie ne me permettront-ils pas d'y pénétrer avec eux ? Et ils me céderont le pas pour en franchir le seuil.

Je voudrais les visiter un à un et les interroger sur eux-mêmes et sur lui, sur celui à qui ils doivent de vivre et qui a fixé à jamais leurs traits. Si taciturnes qu'ils soient, ils ne refuseront pas de me répondre. Je les questionnerai sur leur vie, sur leurs occupations, sur leurs goûts, sur leurs plaisirs, sur leurs amours, car la beauté des femmes doit faire luire d'un ardent et âpre désir ces regards d'hommes âgés ou jeunes qui ont aimé ou péché... Peut-être mes curiosités les feront-ils sourire ? Il y a sans doute parmi eux des amants audacieux, des amants timides, des amants scrupuleux, des amants cruels, des amants délicats, des amants avides. Il en est qui languissent pour de nobles dames, il en est qui se contentent de la complaisance des servantes. Il en est qui s'en tiennent aux charmes de l'épouse qu'ils ont choisie devant Dieu. Celui-ci va-t-il me faire asseoir à sa table où luira dans un flacon quelque vieux vin espagnol ? Celui-là me chantera-t-il quelque rauque chanson en s'accompagnant sur la guitare ? Cet autre me lira-t-il quelque sonnet obscur ou galant, car il en est certes parmi eux de lettrés et d'érudits.

J'en ai avisé un au long visage ascétique que termine une barbe en pointe et qu'éclairent des yeux fiévreux. Il a de la distinction et de la hauteur. Je suis sûr qu'il a été des amis particuliers de Greco. Que me dira-t-il de lui ? Greco avait-il ce caractère violent et querelleur qu'on lui prête, cette humeur indépendante jusqu'à l'insolence qu'on lui attribue ? Son goût pour la solitude allait-il jusqu'à l'hypocondrie ? Avait-il une fille comme on l'a cru, outre le fils qu'on lui connaît ? Sur tout cela mon compagnon va-t-il me renseigner ? Est-il vrai que Greco entretenait des musiciens pour jouer pendant ses repas ? Mais il était dit que mes curiosités seraient déçues.

Tandis que je m'attarde en rêverie devant le tableau célèbre, le sacristain, las de ma longue station, est venu tirer le rideau de serge qui voile la toile et s'éloigne avec un bruit de clefs. Son pas décroît sur les dalles de l'église déserte. Il faut partir. Derrière la tenture retombée, continuent à s'accomplir les miraculeuses funérailles du comte d'Orgaz. Aucun des assistants n'a quitté sa place pour venir à moi, même celui que j'avais choisi comme interlocuteur ; mais peut-être sont-ils trop hautains, ces hidalgos, pour se déranger en faveur d'un humble passant ou trop bons chrétiens pour s'occuper d'un vieux païen comme moi, pas si païen cependant, car, en sortant de l'église Santo Tomé, je suis allé revoir à l'église San Vicente la tendre, la céleste, la vivante *Assomption de la Vierge* qui est un des Greco que j'aime pour la longue et divine figure virginale qui s'élève, toute étirée en son élan, comme aspirée par en haut, qui monte dans un flottement de draperies, dans un tumulte d'envols angéliques, soutenue et comme poussée par l'immense aile de l'ange dont les deux pieds nus délivrés du sol palpitent, on dirait, de l'impatience du ciel.

MAURICE BARRÈS ET LE SECRET DE TOLÈDE

Hier, avant de m'endormir, je me répétais ces quatre mauvais vers qui m'étaient venus à l'esprit et qui m'étaient demeurés en mémoire :

Tolède a son ravin, Venise a sa lagune
Et la molle Brenta est sœur du Tage altier ;
L'une souffle le verre et l'autre bat l'acier
Et leur sort est déchu de sa haute fortune.

Comment Venise s'était-elle reliée à Tolède dans ma rêverie ? Sans doute par l'intermédiaire du Greco qui fut l'élève de Titien et du Tintoret et à qui Venise servit d'étape entre sa Candie natale et sa Tolède d'élection. Sans doute aussi le souvenir de Barrès y fut-il pour quelque chose. Comment n'aurais-je pas pensé à lui durant ces heures tolédanes, comme j'ai souvent pensé à ses heures vénitiennes durant les miennes. Venise et Tolède, l'Italie et l'Espagne ont tenu une grande place dans la vie de jeunesse romantique de l'auteur de l'*Homme libre* et de *Du sang, de la volupté et de la mort*. Il leur

doit quelques-unes des plus belles pages de son œuvre. Il a subi fortement leur attrait. Il s'y est nourri de mélancolie et de passion. Il y a retrouvé certaines parties de lui-même. Il a appris d'elles l'exaltation et elles lui ont donné son lyrisme en suscitant en lui des élans profonds. Ce fut peut-être à l'Espagne qu'il se sentit le plus conforme. Les dures et sèches flammes espagnoles lui convinrent mieux que les molles et langoureuses tiédeurs italiennes ; Tolède, Séville, mieux que les lacs lombards et la lagune adriatique, que le vol lourd des colombes des Iles Borromées et que les courtes ailes captives du Lion de Saint-Marc. Fut-ce le fait de lointains atavismes sarrazins? — car les Maures conquérants pénétrèrent, dit-on, jusqu'en son Auvergne originaire, — mais la nature lui donna un teint et des traits à l'espagnole. Il y eut en lui une sorte de hauteur dédaigneuse, de morgue intellectuelle qui sentait son hidalgo. Il avait dans l'esprit des espaces de sécheresse et de stérilité qu'il cultivait avec les soins et les ingéniosités d'un jardinier de la « vega » tolédane ou des vergers grenadins. Sa pensée se plaisait aux arabesques compliquées et aux spectacles un peu morbides. « Amateur d'âmes », il les aimait torturées et il célébrait leurs tortures sur un certain ton d'emphase liturgique et de cruauté assez inquisitoriale. Tout cela fut d'un Barrès romantique, de celui dont, dans le beau portrait de lui que fit Zuloaga, le visage olivâtre se détache sur un fond à la Greco qui a pour horizon une vue de Tolède.

Je viens de relire sur place le livre où il a cherché, à travers le Greco, à pénétrer *le Secret de Tolède* et j'y ai retrouvé les beautés dont j'avais gardé le souvenir, car j'ai conservé du goût pour le Barrès d'Italie et d'Espagne. Je le préfère au Barrès revenu vers sa lourde Auvergne et son « aigre » Lorraine, au Barrès de la terre et des morts, de la politique et du nationalisme. En renonçant à son égotisme juvénile et aux motifs d'exaltation qu'il trouvait dans les climats romantiques d'une Venise ou d'une Tolède, en se consacrant à des tâches nationales, en se limitant à ses âmes lorraines et auvergnates, Barrès a sacrifié beaucoup de lui-même ; mais en ce renoncement il a gardé une certaine nostalgie des pays qui lui avaient inspiré maints beaux thèmes voluptueux et passionnés. S'il a bouché ses oreilles aux « musiques de perdition », il n'a cessé d'en entendre l'appel intérieur, mais s'il a cédé encore une

fois à l'attrait d'être encore celui qu'il avait été, si son vieux démon romantique l'a conduit vers les pays du Levant, il crut bon de donner à ce retour vers son passé le prétexte d'une « enquête ». Le Barrès qui rêva dans le *Jardin sur l'Oronte* ne fut-il pas le même qui écouta chanter les jets d'eau du Généralife, le Barrès dont j'évoque dans les rues de Tolède la haute et mélancolique figure et dont il me semble entendre, sur le dur pavé en pente où retentit le sabot vif des petits ânes, le long pas nonchalant de promeneur à la recherche de Greco et des persistances qui font à l'impériale Tolède son atmosphère de chrétienne et de musulmane?

AVILA

Comme Tolède, Avila est religieuse et chevaleresque. Maures et chrétiens se sont longtemps disputé Avila, mais l'empreinte chrétienne y a effacé l'empreinte musulmane. Les murailles aux neuf portes, qui ceignent Avila de leurs quatre-vingt-six tours, ne sont pas sarrazines : elles sont castillanes. Fauves, elles surveillent de leurs créneaux le plateau sévèrement nu sur lequel repose la ville, au centre d'un horizon que bornent de hautes sierras. Un triple escarpement fait un socle à Avila. Avila est une petite ville épiscopale. Avila est une cité de Dieu. Dieu s'y est choisi une sainte. Du souvenir de sainte Thérèse, le nom d'Avila est resté tout brûlant d'amour divin : Thérèse, mystique châtelaine des « Châteaux de l'âme » !

On mange assez mal à l'hôtel d'Avila. J'ai encore dans la bouche le goût affreux de certaines petites olives, noires, huileuses et nauséabondes, lorsque je pénètre dans la vaste et majestueuse cathédrale, à l'aspect de forteresse, dont l'énorme abside en hémicycle, adossée à la muraille d'enceinte, avance au dehors sa robuste protubérance crénelée. Massive et militaire, la cathédrale d'Avila est construite en granit rougeâtre et comme veiné de fibrilles de sang. Avec ses trois nefs, ses forts piliers, sa haute voûte d'une couleur tragique, elle a un caractère assez rébarbatif et assez farouche, malgré ses riches stalles de chœur, le rétable de sa capilla mayor. En de nombreux tombeaux sous des dalles armoriées, dorment les morts des vieux siècles. Mes pas résonnent dans le silence. Je suis

le seul visiteur des nefs et des chapelles, de la sacristie et du cloître de cet âpre sanctuaire. Non loin de la cathédrale, San Pedro est proche du couvent de Santo Tomé dont l'église, d'un gothique fleuri, contient un beau mausolée, celui du prince Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. Sculpté par un ciseau florentin, le jeune prince y repose en sa molle grâce adolescente. Mais il y a encore d'autres églises à Avila : San Secundo dont le plafond de bois s'appuie sur des colonnes de granit, San Vicente où le sarcophage de saint Vincent et de ses sœurs Sabine et Cristeta porte de curieux bas-reliefs.

Elles ne sont pas toutes enfermées dans son enceinte, ces églises d'Avila, car la ville a débordé hors de ses vieux murs. Nous en ferons le tour avant d'aller au couvent de l'Encarnacion où sainte Thérèse fut religieuse et prieure ; mais, en errant à travers Avila, notre attention est attirée par un étrange édifice qui dresse devant nous son portail sculpté, d'une singulière et curieuse richesse, d'une ornementation exubérante et pompeuse. Après les sévérités du roman et les hardiesses du gothique, le style plateresque, dans lequel est construite cette Casa de Polentinos, cause une surprise qui n'est pas désagréable. Art de décadence certes, mais art qui a son attrait en sa redondance et son ingéniosité. La *Casa de Polentinos* en offre un remarquable exemplaire, mais ce palais baroque n'avait rien qui le destinât à devenir une école militaire. C'est cependant ce qu'il est maintenant, et un aimable et courtois officier se propose à nous en faire les honneurs. A sa suite nous parcourons des salles fort bien aménagées, salles d'études, salles de réunion, salles où sont exposés des modèles d'équipements et de matériel militaires, aux murs desquelles sont inscrites des sentences exaltant les devoirs du métier des armes, salle enfin où sont rassemblés des souvenirs de campagnes, des fanions, des étendards, des drapeaux et où, après avoir salué le portrait du roi Alphonse XIII, nous prenons congé de l'aimable et élégant officier qui nous a servi de guide inattendu.

Une journée à Avila est vite passée, mais Avila a des autos fort convenables. En voici une qui nous fera faire commodément le tour de la muraille d'enceinte, qui nous arrêtera devant ses portes fortifiées, qui nous mènera à la « Croix de pierre »

d'où l'on a sur la ville une vue d'ensemble et nous conduira ensuite au couvent de l'Encarnacion. Le rio Adaja franchi, une brève montée aboutit à la Croix. Il fait beau ; l'air est pur et vif. A nos regards, dans l'âpre paysage qui l'entoure de sa solitude sévère, Avila se recule au fonds des temps. Corsetée de ses murs fauves où saillissent ses tours guerrières, crénelée, méfiante, héroïque, Avila redevient une ville médiévale, prête à l'assaut et au siège, une ville du Romancero, d'où s'élève en le silence des âges la voix forte et rude du passé, et ne conte-t-on pas que certaines de ses tours appartiennent à des familles nobles qui s'engagent par serment à venir, en cas de besoin, les défendre, les armes à la main, contre les entreprises de l'Infidèle ?

Ce n'est pas contre l'Infidèle que la sainte d'Avila a mené sa croisade. C'est à des âmes croyantes qu'elle s'en est prise, et ce sont elles qu'elle a voulu faire participer au feu divin qui la brûlait. Par la pénitence redoublée, par la prière acharnée, par les macérations de la chair, par l'exaltation de l'esprit, elle voulut les mener à une union plus intime, plus ardente avec Dieu, unir plus passionnément ces servantes du Christ avec leur Maître. Leurs Carmels lui paraissent des asiles de tiédeur et ce fut à y raviver la flamme de la foi que s'employa la Réformatrice qui mêlait à ses extases de visionnaire, à sa mysticité délirante, les vues les plus pratiques et les plus politiques sur les choses du siècle.

Le *Convento de l'Encarnacion* est situé à quelque distance d'Avila, dans un lieu isolé. Nous avons sonné à la porte. Elle s'ouvre facilement aux visiteurs que l'on conduit aux deux chapelles sans grand intérêt consacrées à la Sainte. Des chapelles on passe dans un long couloir, dont les petites fenêtres donnent sur la campagne. En face d'une de ces fenêtres, une ouverture grillée laisse voir l'intérieur d'une cellule. C'est dans cette cellule, à travers cette grille, que sainte Thérèse communiquait avec le dehors, à moins que quelque couvent à fonder ou à réformer ne l'appelât à quelqu'un des nombreux voyages qu'elle accomplit par toute l'Espagne. Là, à la grille de ce réduit, on pouvait parler à celle qui entendait, en ses extases, la voix des anges et les divines paroles du Christ et qui marcha si loin et si haut sur le « Chemin de la perfection ».

La porte du couvent de l'Encarnacion s'est refermée. La journée s'avance. Devant nous Avila profile sur le ciel ses murailles et ses tours, une partie de sa fauve enceinte guerrière. N'est-elle pas l'image de ce « Château de l'âme » dont Thérèse fut la mystérieuse châtelaine, et dont elle détenait les clefs ?

BURGOS

De ses tours qui s'effilent en flèches, de ses clochetons aigus, de ses pinacles, la cathédrale de Burgos domine la ville au dur nom, éclatant et sourd, que borde le Rio Arlanzon. On pénètre dans Burgos par l'*Arco de Santa-Maria*. La vieille porte fortifiée, flanquée de deux tours à créneaux et couronnée de tourelles, dresse une sorte de rétable architectural, orné de statues en des niches et surmonté d'une statue de la Vierge. A l'intérieur est installé un petit musée, qui contient des tombeaux, quelques tableaux, des vitrines d'émaux et d'ivoires, des inscriptions romaines ou arabes. Le gardien qui me fait visiter les salles m'adresse un long discours, et l'espagnol qu'il parle est si net, d'une si belle sonorité, qu'il me semble presque le comprendre. De l'Arco, une courte rue mène à la Plaza de Santa-Maria où la cathédrale dresse son imposante façade.

La cathédrale de Burgos est la cathédrale des tombeaux. Il n'est pas une des chapelles du majestueux édifice qui n'en contienne un ou plusieurs, les uns sévères, les autres richement ornementés. Dans le chœur, tombeau du fondateur, de l'évêque Mauricio ; dans la chapelle de la Présentation, tombeau du chanoine Gonzalo de Lerma ; chapelle de la Visitation, mausolée de l'évêque Alonso de Cartagena : dans le déambulatoire, tombeau de l'archevêque Enrique de Peralta ; d'autres encore dans la chapelle de Santiago ; dans la chapelle du Connétable reposent Pedro Hernandez de Velasco, comte de Haro et sa femme doña Mincia de Mendoza. Plus loin, la sépulture du chroniqueur Pedro Fernandez de Villegas, et dans la chapelle de Santa Ana, celles de l'évêque Luis Osorio de Acuña et de l'archidiacre Bernardo Diaz de Fuente Pelayo. Diego de Santander et Don Gonzalo de Burgos ont leurs monuments dans le cloître et, dans la chapelle du Corpus Christi qui lui est contiguë, Juan Cuchillo, Miguel Esteban del Huerto del Rey,

sa femme Uzenda, le comte et la comtesse de Castañeda ont les leurs, tandis qu'au mur est scellé le célèbre et vénérable « Coffre du Cid » qui renferma, en nantissement d'un prêt, fait par Rachel et Vidas, israélites de Burgos, du sable et la parole jurée du Campeador.

Nous avons erré longtemps dans la vaste église si richement tumulaire, dont le transept est surmonté par l' « octogone ». Sur quatre énormes piliers repose la coupole, le « cimborio ». Ses nervures forment une magnifique étoile. Nous avons longé la double rangée de stalles du chœur, au milieu duquel se dresse une de ces hautes grilles, comme savent les ciseler magnifiquement les forgerons d'Espagne Celle qui ferme la chapelle du Connétable est plus belle encore et s'accorde avec le riche style plateresque du lieu. A chaque pas, des statues, des tableaux retiennent l'attention dans cet immense vaisseau, où chaque époque a laissé sa marque, où l'on passe du gothique au plateresque, du plateresque au churriguiresque, dont la chapelle de Santa Tecla, en sa décoration coloriée, est un bien étonnant spécimen.

C'est dans la partie gauche du transept que se trouve l'escalier doré « l'Escalera dorada » par lequel on monte à la Puerta de la Coronaria. D'un premier palier, où l'on accède par des marches de marbre, se détache une double rampe à balustrades de fer doré dont l'éventail ouvert se referme pour aboutir au sommet de l'œuvre de Diego de Siloé. Nous sommes restés longtemps devant elle. Qu'attendions-nous ? Que là-haut, la Puerta Coronaria s'ouvrît pour quelque royal cortège qui descendrait mystérieusement les marches de l'Escalier doré et que la vieille cathédrale accueillerait de son luxe liturgique ? Mais la porte n'est pas ouverte, l'Escalier monumental est resté vide avec son fer et ses dorures.

La cathédrale a comme essaimé dans Burgos de nombreuses églises et nous allons de l'une à l'autre, un peu au hasard de la promenade. Elle nous mène d'abord à San Nicolas où sont les tombeaux gothiques des Malunda et des Pilanco, puis, de là, à San Esteban et à Santa Agueda où Alphonse VI prêta serment au Cid sur la croix, le verrou et l'Évangile, et enfin à San Gil. Il ne nous reste plus qu'à aller à la Cartuja de Miraflores et au Real Monasterio de las Huelgas.

La *Cartuja de Miraflores* occupe le sommet d'une colline dénudée à peu de distance de Burgos. Un jeune moine silencieux et souriant nous introduit dans le préau, où, parmi les parterres d'un jardinet, coule la fontaine dont l'eau si froide fut chantée par Théophile Gautier dans *España*. De là nous pénétrons dans l'église et nous sommes attirés par les riches dorures du maître autel dont le rétable est dû à Gil de Siloé et à Diego de la Cruz. Le crucifix qui en forme le centre est surmonté du pélican symbolique. En des niches se dressent des figures de saints et de saintes. L'ensemble de la composition est assez confus et d'une ordonnance très archaïque. Devant le maître-autel se voit le mausolée de marbre de Jean II et d'Isabelle de Portugal. Leurs statues sont couchées sur la base octogonale du monument. Celle de l'Infant Alonso, mort à l'âge de seize ans, est agenouillé en prière, les mains jointes, devant un livre posé sur une sorte d'autel drapé. La longue effigie du mince adolescent est placée dans un enfoncement encadré de riches et fines sculptures et qui a un peu l'aspect de la scène d'un théâtre abritée par un « manteau d'arlequin ». On dirait une allusion au court rôle joué par ce fils de rois sur le royal tréteau. Il est probable que cette allusion était dans l'esprit de Gil de Siloé quand il sculpta cette touchante et juvénile figure dont la grâce un peu gauche n'est pas sans charme et qui met une présence de jeunesse en ce lieu où tout nous dit qu'en face de l'éternité, il n'y a ni jeunesse ni vieillesse et que tout se confond en elle de ce qui est éternellement transitoire.

L'emplacement où fut la maison du Cid est marqué par un monument qui ne manque pas de caractère en sa simplicité. Sur un soubassement de pierre adossé à un vieux mur, s'élève, entre deux pyramides élancées, une sorte de stèle. Stèle et pyramides supportent trois écussons armoriés. Rien d'autre. Le « Solar del Cid » est dominé par les ruines du castello où fut célébré le mariage de Rodrigue avec Chimène. Dans le silence, il me semble entendre vibrer les vers héroïques de Corneille, gronder ceux où, dans la seconde *Légende des siècles*, Victor Hugo fait du Cid exilé une sorte de sublime « ronchonneur » et je me répète les magnifiques et rudes tierce-rimes où José-Maria de Heredia a chanté d'après le Romancero *le*

Serrement de mains, *la Revanche de Diego Laynez* et *le Triomphe du Cid*.

Pour aller au *Real Monasterio de las Huelgas*, l'auto traverse le Rio Arlanzo sur le Puente de Malatos. Dans le lit à demi à sec de la rivière, une file de laveuses agenouillées battent le linge avec vigueur. Bientôt on arrive au monastère. Il a bel et sévère aspect avec son robuste portail roman pratiqué dans un haut mur à créneaux. De là on aperçoit l'église et sa tour carrée construite dans le style cistercien, car Las Huelgas est un couvent de cisterciennes nobles. L'église est précédée d'un porche gothique, « l'atrio de los caballeros », où reposent dans des sarcophages de nombreux chevaliers des ordres de Santiago et de Calatrava. J'en remarque deux entre autres. Sur le couvercle du premier, le gisant est représenté sous la forme d'un squelette. Une rangée de saints personnages sont sculptés sur la paroi. Le second est un long coffre de pierre richement ornementé de rinceaux et de blasons. De là on accède à l'église qui est vide, car ce n'est pas l'heure de l'office. Derrière une double grille, est le chœur réservé aux religieuses, le « coro de las Señoras », car, filles nobles, même sous le voile et dans la clôture, elles demeurent, non pas « sores » mais « señoras doñas ». Il fait froid dans l'église du *Real Monasterio de las Huelgas*. A travers la double grille qui ferme le chœur des religieuses passe un souffle glacial. Mais ne sortons pas sans avoir salué, suspendue à gauche du chœur, la bannière prise sur les Maures à la bataille de Las Navas. C'est une d'étoffe orientale, richement décorée d'arabesques et de caractères arabes où s'inscrit au centre, dans un double carré, une belle rosace dans laquelle s'insère un octogone à décoration géométrique.

C'est la dernière journée que nous passerons à Burgos avant de reprendre la route de France. Je suis sorti le matin et, par la Plaza Prim et la Plaza Mayor, j'ai gagné la calle de la Paloma qui conduit à la cathédrale. Je veux revoir, dans la sacristie de la chapelle du Connétable, la Madeleine repentante de Giampedrino, attribuée faussement à Léonard de Vinci. C'est une agréable peinture, un peu molle, un peu fondue, mais la sainte a une douce figure, de beaux cheveux, de beaux bras nus et son gracieux repentir n'est peut-être pas tout à fait

détachée du péché. Mais laissons la charmante pécheresse et allons revoir dans la Capella del Santissimo Cristo, le Christ en croix à qui elle doit son nom et qui y est ardemment vénéré.

Il est hideux et terrible, ce Christ de Burgos, fait de bois et de peau de buffle, et articulé ! Attaché à la croix par ses mains saignantes et percées, ses maigres bras distendus soutiennent son long corps dont le torse décharné se marbre de meurtrissures et de filets de sang. Une sorte de jupon d'étoffe voile la nudité du divin Supplicié. Ses pieds reposent sur un socle bizarre où se voit la couronne d'épines et d'où pendent des œufs d'autruche. Sa tête à cheveux humains incline vers l'épaule droite sa douloureuse et tragique misère. Est-ce le Dieu de l'Évangile ou quelque idole barbare, le Dieu de la catholique Espagne ou le fétiche de quelque peuplade sauvage, ce mannequin peinturluré avec une foi naïve et féroce ? Quelle consolation, quelle exaltation des croyants peuvent-ils recevoir de cette hideuse figuration, de ce cadavre enjuponné et sanguinolent, grotesque et hideux, qui ressemble plutôt à celui d'un criminel châtié qu'à celui du Juste injustement crucifié ?

Sur la dalle, une femme est agenouillée, la tête couverte d'une dentelle noire, les bras pendants le long du corps, les mains ouvertes dans un geste de supplication extasiée, les yeux fermés en un jeune visage qui n'est pas sans beauté. Elle ne m'a ni vu, ni entendu ; elle est toute à une présence hors de laquelle rien n'existe pour elle et, de cette présence divine, la hideuse figure de peau et de bois a été l'intermédiaire grossier. Je me suis éloigné sans bruit. Devant le Christ de Burgos, j'ai cru voir, prosternée en une forme vivante, la Prière...

HENRI DE RÉGNIER.

SAINTE-BEUVE

ESSAI DE BIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE

II (1)

EXPÉRIENCES SENTIMENTALES

Au moment des trois glorieuses, Sainte-Beuve était absent de Paris ; il était en Normandie, chez son ami Guttinguer. Il s'empressa d'accourir. La Révolution, qui l'avait un peu surpris, avait réveillé en lui ses ardeurs girondines, et « il ne demandait qu'à marcher ». Au *Globe*, on était très divisé : les uns, devenus subitement gouvernementaux et conservateurs, voulaient s'en tenir aux résultats acquis. Tel était Dubois, avec lequel, peu après, Sainte-Beuve eut le duel assez ridicule que l'on sait, sous un parapluie, car il voulait bien, disait-il, être tué, mais il ne voulait pas être mouillé. Les autres, comme Pierre Leroux, ne souhaitaient que d'aller de l'avant. Sainte-Beuve resta avec eux, et continua plus active sa collaboration au journal : il y mit des articles politiques et littéraires. L'un de ces articles, sur Victor Hugo, était pour revendiquer le poète « au nom de la France nouvelle », pour le « déroyaliser » en un mot. « Dans un détroit difficile et toujours assez périlleux à franchir, je faisais, a-t-il dit, comme le pilote côtier qui donne son coup de main, et qui aide le noble vaisseau à doubler l'écueil ou à trouver la passe. »

SAINTE-BEUVE ET VICTOR HUGO

Jusqu'alors, Sainte-Beuve et Victor Hugo étaient unis par la plus tendre amitié. Pourtant un observateur très informé et très perspicace aurait pu déjà prévoir que les choses ne dure-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

raient pas ainsi, toujours. D'abord, les deux poètes étaient d'un tempérament trop différent pour que, tôt ou tard, on ne vît pas percer entre eux certaines divergences. Hugo était un *primitif*, et tout ce que ce mot enveloppe de qualités et de défauts mêlés, il le possédait à un très haut degré : puissance et rudesse, naïveté et inconscience, despotisme et générosité, grandiloquence et incuriosité psychologique. Sainte-Beuve au contraire, l'homme par excellence des « coteaux modérés », était la finesse même. Nature un peu féminine, incroyablement souple et ployable en tous sens, délicat à ses heures, mais ombrageux, irritable, susceptible, d'une subtilité un peu perverse, il était né pour subir des influences et pour en souffrir. Son premier mouvement était de s'incliner devant les supériorités qu'il rencontrait ; mais, n'aimant pas à être dupe, à la première faiblesse qu'il constatait, il leur faisait payer assez chèrement les hommages, d'ailleurs sincères, qu'il leur avait tout d'abord rendus. Son clair bon sens boulonnais ou picard ne l'abandonnait jamais. Même au plus fort de sa ferveur romantique, il se garde de tout excès. Ses plus vifs éloges sont accompagnés, en sourdine, de quelques discrètes réserves. « Que M. Hugo se garde surtout de l'excès de sa force », disait-il dans son premier article sur les *Odes et Ballades*, et, un peu plus tard, il n'a pas hésité à critiquer *Cromwell*.

Quelles que fussent ses réserves intérieures sur le mouvement romantique et, peut-être, les menues piqûres d'amour-propre que, çà et là, il pouvait ressentir dans ce milieu jeune et exubérant, il ne s'y trouvait pourtant pas dépaysé et, tout au contraire, il y était à l'aise, il s'y épanouissait sans contrainte. Une autre raison d'ailleurs, toute sentimentale celle-là, l'y retenait. « Je n'ai jamais, a-t-il dit, aliéné ma volonté et mon jugement, hormis un instant, dans le monde de Hugo, et par l'effet d'un charme » Ce charme, nous savons trop, par lui, qui le lui a dispensé (1). Mme Victor Hugo avait une chaude beauté de brune qui l'eût fait prendre volontiers pour une Espagnole ou une Orientale. Grande, élancée, la

(1) Voir sur tout ceci Émile Faguet, *Amours d'hommes de lettres*; — G. Michaut, *Essai sur le livre d'amour de Sainte-Beuve* et *Pages de critique et d'histoire littéraire*; — Christian Marechal, *la Clef de « Volupté »*; — Gustave Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*; et Louis Barthou, *les Amours d'un poète*.

tête hardiment plantée sur de sculpturales épaules, de beaux grands yeux de velours, une opulente et superbe chevelure noire, avait-elle, moralement, tout ce qu'il fallait pour être la femme d'un grand poète impérieux et un peu solennel? Elle était bonne, aimable et simple. Elle aimait son mari, d'une affection calme et sans complication, et elle l'admirait fort, d'une admiration peut-être plus conventionnelle que très avertie. Sainte-Beuve a osé dire, et écrire, d'elle, — ce qu'un galant homme ne saurait lui pardonner, — qu'elle « n'avait jamais eu d'esprit (1) ». Elle était très candidement pieuse. Visiblement un peu lasse de ses quatre maternités successives, elle était souvent distraite et elle avait une pente à la rêverie. A la première visite de Sainte-Beuve, il fallut l'avertir quand celui-ci, l'ayant saluée « trois fois », se leva pour partir.

Timide et gauche, un peu embarrassé de sa personne, — et de sa laideur, — Sainte-Beuve n'était pas un personnage bien séduisant. Son long nez, ses cheveux roux, raides et fins, sa tête pâle, ronde, peu régulière et presque trop grosse pour son corps, sa mine un peu contrite, sa parole heurtée, jetée et sautillante, il aurait eu tout pour déplaire sans la vivacité de son regard et la grâce de son sourire. Dominé et comme envoûté par Victor Hugo, pour lequel il éprouva bien vite une admiration et une affection presque sans bornes, il ne parait pas avoir prêté tout d'abord une très grande attention à la jeune femme : il dut être intimidé et la sentit un peu lointaine. Il est à croire qu'il s'est peint lui-même alors dans ce passage de *Volupté* : « Je me trouvais encore, après six mois de liaison, dans un grand vague d'opinion sur elle, dans une suspension de sentiments, qui, bien loin de tenir à l'indifférence, *venait plutôt d'un raffinement de respect et de mon scrupule excessif de m'interroger à cet égard*. Présent, je la saluais sans trop lui adresser la parole, je lui répondais sans presque me tourner vers elle, je la voyais sans la regarder : ainsi l'on fait pour une jeune mère qui allaite son enfant devant vous (2). »

Hugo était d'un caractère très jaloux : il ne permettait pas qu'on appelât sa femme par son nom de baptême. Cette parfaite discrétion de son nouvel ami dut lui paraître très rassurante et, naïf et inexpérimenté comme il l'était, il eut l'impru-

(1) *Mes poisons*, p. 6.
(2) *Volupté*, édition Poux ; t. I, p. 53.

dence d'attirer Sainte-Beuve à son foyer, et il vit si peu malice dans les entretiens, même tête à tête, de sa femme avec le « Werther carabin », que la pièce liminaire des *Consolations* qui évoque l'un de ces entretiens, et que le poète avait écrite sur les marges d'un vieux *Ronsard*, est précisément celle que Victor Hugo fit admirer à Lamartine, lors d'une visite de ce dernier rue Notre-Dame des Champs (1). Or, que dit cette pièce, qui est datée de mai 1829, et qui est adressée *à Madame V. H.*?

Vers trois heures, *souvent*, j'aime à vous aller voir;
Et là, *vous trouvant seule*, ô mère, ô chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et *votre époux absent* et sorti pour rêver,
J'entre pourtant; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir; nous causons...

Et le poète « ouvre son cœur » à son amie et lui confie les tristesses de sa vie; elle lui répond « par des mots d'amitié »; puis, « revenant à elle », elle avoue qu'elle est la plus heureuse des femmes, mais que cependant, « à certains moments et sans savoir pourquoi, il lui prend des accès de soupirs et de larmes », et que plus elle est heureuse, « plus aussi elle se sent ce besoin de pleurer ». Et la pièce se termine par de belles considérations religieuses.

Une autre pièce du même recueil, datée de juillet 1829, et adressée *à Madame V. H.*, a quelque chose de plus intime encore.

Un nuage a passé sur notre amitié pure,

dit le poète. « Un mot dit en colère » par lui a été mal interprété; on a paru douter de la constance de son affection; on a parlé d'irréparable; il proteste avec chaleur; et il conclut, rasséréné :

Mais quand on vit, *qu'on s'aime*, et que *l'un a pleuré*,
On pardonne, on oublie et tout est réparé.

Il faut croire, puisqu'il a laissé imprimer ces vers, que Victor Hugo n'a pas pris ombrage de l'amitié, décidément

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er novembre 1933, l'article de M. Chesnier du Chesne sur *Lamartine et Sainte-Beuve*.

assez tendre, qui avait fini par s'établir entre sa femme et Sainte-Beuve. Plus tard, celui-ci, dans ses *Cahiers*, n'a pas craint d'écrire : « S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous dans la conversation le nom de sa femme; pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux, il ne voit aucune indélicatesse, mais seulement une ruse très permise à cela (1). » Si ces lignes sanglantes ont jamais été justes, je doute qu'elles s'appliquent à cette période de la vie des deux écrivains; et j'aime mieux croire que Victor Hugo, très absorbé d'ailleurs par son travail, très confiant et candidement imprudent comme nombre de jeunes maris, n'a pas vu l'inconvénient qu'il y avait à laisser se multiplier les visites d'un ami, même très cher, mais jeune, ardent, libertin, et peut-être moins scrupuleux et en tout cas beaucoup plus expert que lui-même dans les choses de l'amour. « Dans tout le temps de ma belle jeunesse, j'ai toujours été ne désirant, n'appelant rien tant de mes vœux, n'adorant que la passion sacrée (2). » Pour un jeune ménage, l'homme qui a pu dire cela de lui-même n'était assurément pas de tout repos.

Au reste, et quoique avec Sainte-Beuve on ne puisse jurer de rien, je ne crois pas que dès la première heure, il ait, de propos délibéré, songé à se faire aimer de Mme Hugo. Sa timidité, sa profonde amitié pour le poète des *Orientales*, un reste d'honnêteté aussi, tout devait le retenir sur cette pente, s'il avait la faiblesse de s'y laisser entraîner dans un de ces rêves dont les meilleurs ne sont pas toujours exempts. Je suis très tenté de penser que son amitié pour la jeune femme de son meilleur ami, reflet d'abord un peu pâle de celle qu'il éprouvait pour le mari, fut assez longtemps aussi « pure » qu'il nous l'a dit en vers. Mais il ne faut pas tenter le diable, dit un commun proverbe. Et il faut bien avouer que, par naïveté, inexpérience, semble-t-il, ou je ne sais quoi encore, Victor Hugo et sa femme, chacun à sa manière, l'ont imprudemment tenté. Car ouvrons le *Livre d'amour*. Un jour, — il précise, c'était « bien près de deux années » après la première entrevue, donc, vers la fin de 1828, — Sainte-Beuve va voir les Hugo. Mme Hugo est seule; il entre, il s'assied; ils causent. Et

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 4-5.
(2) *Lundis*, t. XIII, p. 172 (article sur *Alfred de Musset*).

Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière.
Un moment, au miroir, d'une main en arrière,
Debout, tu dénouas tes cheveux rejetés :
J'allais sortir alors, mais tu me dis : « Restez! »
Et, sous tes doigts pleuvant, la chevelure immense
Exhalait jusqu'à moi des senteurs de semence.
Armée ainsi du peigne, on eût dit à la voir,
Une jeune Immortelle avec un casque noir.
Telle tu m'apparus, d'un air de Desdémone,
O ma belle guerrière! et toute ta personne
Fut divine à mes yeux. *Depuis ce jour, tout bas...*

Si les choses se sont exactement passées ainsi, comme c'est probable, qu'est-ce à dire, et que signifie ce geste de Mme Hugo? Coquetterie à demi innocente et presque involontaire? Vague désir d'échapper à la monotone routine de la vie quotidienne? Mouvement de mauvaise humeur à l'adresse du mari trop souvent absent? Témoignage spontané de sympathie familière pour l'ami délicat et discret qui savait écouter sa plainte? Ou simplement, impulsion irréfléchie, sans signification précise, comme nous en avons tous? On ne sait. La psychologie de Mme Hugo nous échappe un peu : sans doute nous la connaîtrions mieux, si les trois cent trente-quatre lettres qu'elle a écrites à Sainte-Beuve, à partir de 1831, n'avaient pas été détruites. Sous cette eau dormante y avait-il de secrets remous? Ce calme apparent cachait-il et recouvrait-il un désir de nouveauté, un besoin d'émotion, une certaine curiosité inquiète et peut-être un peu perverse, qui trouvaient plus à se satisfaire dans les confidences attristées, dans le charme intelligent de l'ami insinuant, prévenant et subtil que dans les propos autoritaires et trop connus de « l'époux-Roi »? Ce qui semble sûr, c'est qu'à partir de ce jour-là Sainte-Beuve a pu croire qu'on faisait vers lui les premiers pas; il a dû se sentir encouragé dans un sentiment qui s'était peut-être peu à peu formé dans la pénombre de sa conscience et qu'il osait à peine s'avouer à lui-même. Jusqu'alors auprès d'Adèle il n'était que le plus timide et le plus humble des amis.

Posant sur sa beauté son respect comme un voile,
Il l'aimait sans désir.

Désormais, il en sera un peu autrement. Les torts ultérieurs de Sainte-Beuve sont assez graves pour qu'on puisse ici lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

Il faut du reste lui rendre cette justice qu'il s'efforce tout d'abord de lutter loyalement contre le sentiment qui l'envahit, et qu'il dissimule. Il travaille, il espace ses visites, il cherche d'autres satisfactions sensuelles ; peut-être est-ce à ce moment-là qu'il commence à s'ouvrir aux idées religieuses ; il voyage et les lettres qu'il échange avec le ménage Hugo sont empreintes de la plus vive, mais de la plus simple amitié ; pour « s'apaiser », il songe à s'expatrier, et il s'en ouvre à Villemain. Enfin, à la veille d'*Hernani*, il envoie à Victor Hugo une lettre assez étrange : il ne fera pas, pour la *Revue de Paris*, l'article sur *Hernani*, bien qu'il trouve la pièce « une œuvre admirable » ; il déplore que le poète s'engage dans une voie où il devra se plier à toute sorte de compromissions, et où il va « compromettre sa chasteté lyrique ». Et la lettre se termine par ce *post-scriptum*, plus bizarre que tout le reste : « Et madame ? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux ; celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier ; *cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue* ; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant !!! » Ces dernières lignes auraient dû être pour Victor Hugo un trait de lumière : elles n'avaient pu être écrites que par un amoureux jaloux. Il ne semble pas qu'il les ait comprises, et Sainte-Beuve s'étant d'ailleurs constitué, pendant la bataille d'*Hernani*, son « fidèle Achate », les relations des deux poètes n'en ont pas été altérées.

A ce moment-là, Mme Victor Hugo se savait-elle aimée de Sainte-Beuve ? Celui-ci, dans le *Livre d'amour*, nous dit qu'elle mit longtemps à s'en apercevoir, que la révélation qu'elle en eut lui fit l'effet d'un coup de foudre qui alluma dans ses veines un « incendie effréné », et que « six mois de tourments » en furent pour elle la première conséquence. Notons qu'elle attendait son quatrième enfant, la petite Adèle, qui naquit le 28 juillet 1830, et dont Sainte-Beuve fut le parrain. Les Hugo ayant déménagé, il les voit moins souvent, s'absente

à deux reprises pour aller en Normandie ; il fait effort, leur écrit-il, pour « calmer ses mauvaises passions, régler ses désirs, ses pensées » ; il est nerveux, inquiet, amer. « J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie, écrit-il le 6 juillet à Victor Hugo ; je ne puis plus pleurer ; j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur. Quand on est ainsi, il faut se cacher, tâcher de s'apaiser ; laisser déposer son fiel, sans trop remuer le vase ; s'accuser devant soi-même, devant un ami comme vous, ainsi que je le fais en ce moment. » Deux mois après, écrivant à Victor Pavie, il est plus explicite encore : « Ah ! mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu, car je souffre d'horribles douleurs d'âme. Toute ma poésie refoulée, *tout mon amour sans issue* s'y aigrissent et me dévorent. *Je suis redevenu méchant.* Oh ! quand on est haï, que vite on devient méchant ! Je ne suis pas haï, ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon mal et mon crime, c'est *de n'être pas aimé* comme je voudrais l'être, aimant. » Probablement Mme Hugo a dû se montrer peu encourageante, et Sainte-Beuve, humilié et impatient, souffre de cette vertueuse résistance. Dans un article du *Globe* sur Diderot, dans une nouvelle préface de son *Joseph Delorme* il épanche tour à tour, sous une forme à peine voilée, son besoin de tendresse et ses douloureuses déceptions intimes.

Victor Hugo, lui, semble ne se douter de rien. Pourtant il est inquiet. Au début de décembre 1830, il va trouver Sainte-Beuve, et il a avec lui une explication décisive. Sainte-Beuve confesse qu'il aime Mme Hugo. Hugo paraît avoir été, à son ordinaire, extrêmement bon, candide et généreux. « Vous avez eu, lui écrit Sainte-Beuve quelques jours après, la bonté de me prier de venir toujours comme par le passé ; mais c'était de votre part compassion et indulgence pour une faiblesse que vous pensiez soulager par cette marque d'attention ; je n'y puis consentir ; j'en éprouverais moi-même trop de torture, si, vous, vous en éprouviez seulement quelque gêne. Elle est donc tuée irréparablement, cette amitié qui fut de ma part un culte, il ne nous reste plus, mon ami, qu'à l'ensevelir avec autant de piété qu'il se peut. » Il disait encore : « Que ferais-je désormais à votre foyer, quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glisse entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que Mme Hugo ne peut effleurer mon regard sans

avoir consulté le vôtre ; il faut bien se retirer alors, et c'est une religion de s'abstenir. » Et, s'exaltant peut-être plus que de raison, il allait jusqu'à écrire : « Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage ; *des envies de vous tuer, de vous assassiner par moments en vérité* ; pardonnez-moi ces horribles mouvements, mais pensez à ceci, vous que tant de pensées remplissent, pensez au vide que laisse une telle amitié. »

Sainte-Beuve est presque tout entier dans cette lettre : avec son ardente et sincère amitié pour Victor Hugo, avec sa passion naissante, sa sombre tristesse, son clair bon sens aussi et son désir du mieux. Hugo lui répond le lendemain : « N'ensevelissons point notre amitié : gardons-la chaste et simple, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre ; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. *Ma femme a lu votre lettre.* Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. Songez *qu'après tout*, vous n'avez pas de meilleur ami que moi. » « Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent, lui disait-il encore le 24 décembre. *Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir.* Rien n'est rompu. » En somme, Victor Hugo, devenu un peu plus prudent, approuve Sainte-Beuve de ne plus venir rue Jean Goujon et il compte sur le temps pour le guérir. Ils font tous deux assaut de bons procédés : Sainte-Beuve, au jour de l'an, envoie des jouets à la petite Léopoldine ; Hugo recommande Sainte-Beuve à Buloz. Il souhaiterait un article de lui sur *Notre-Dame de Paris* ; Sainte-Beuve, qui a toujours peur d'être « exploité », et qui s'enfonce de plus en plus dans le saint-simonisme, le lui refuse en deux lettres qui ne sont ni très franches, ni très obligeantes. Victor Hugo, toujours généreux, et qui ne peut faire son deuil d'une si rare amitié, va trouver Sainte-Beuve, l'invite à dîner et le ramène à son foyer (avril 1831). Et ils vont essayer tous deux d'être l'un pour l'autre ce qu'ils étaient avant 1830.

Or, trois mois après, Sainte-Beuve reçoit une lettre pathétique de Victor Hugo : « Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié.

Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, c'est une torture... *L'obligation qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes,* me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois... Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est elle cicatrisée ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. » A cette lettre Sainte-Beuve répondit avec une dignité attristée et soumise, mettant simplement en garde son ami contre les écarts de son imagination. Très ému par la réponse de Sainte-Beuve, Victor Hugo lui écrit une lettre touchante de confiance, de gratitude, d'effusion amicale : « Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul*, je ne suis plus heureux. *J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous.* J'ai beau me redire tout ce que vous me dites, et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi ; je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. *Vous êtes un des deux.* Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi. » (7 juillet 1831.)

Dans toute cette douloureuse aventure, quel a été le rôle de Mme Hugo? Si l'on s'en tenait aux lettres qui nous sont parvenues, simples épaves d'une correspondance qui dut être fort active, il aurait été assez passif et très effacé : elle écrit, d'accord avec Hugo, une lettre tout simplement amicale à Sainte-Beuve, au moment de son duel avec Dubois; elle ne le voit qu'en présence de son mari, et nous ne sachons pas qu'elle désapprouve l'attitude de ce dernier. Seulement, ne sont-ce pas là des apparences un peu trompeuses? Adèle a lu les lettres passionnées de Sainte-Beuve à Hugo, et elle n'ignore donc pas les sentiments tumultueux qu'elle inspire. De plus, nous savons Victor Hugo très jaloux et très violent. En interrogeant sa femme, ce qu'il n'a pu manquer de faire, a-t-il été aussi adroit, aussi tendrement délicat, aussi doux et aussi prudent qu'il aurait fallu l'être dans une conjoncture aussi

embarrassante ? N'y aurait-il pas eu entre les deux époux des scènes terribles, des mots irréparables ? Acculée par la lourde, la brutale insistance de son mari, Adèle n'a-t-elle pas été entraînée à des aveux, à des déclarations qui, peut-être, dépassaient la réalité actuelle de sa pensée et de ses sentiments, mais qui allaient engager tristement l'avenir (1) ? Ce sont là des questions que pose inévitablement le mot tragique de Victor Hugo à Sainte-Beuve : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. » Notons enfin que l'une des premières pièces du *Livre d'amour*, *l'Enfance d'Adèle*, est datée du 9 août 1831, qu'elle est donc postérieure d'un mois à cette lettre de Victor Hugo : et comme il est probable que le poète ne l'a pas gardée pour lui, Adèle n'a donc pas beaucoup tardé à accueillir les hommages de Sainte-Beuve.

Or, je sais bien que le *Livre d'amour* est un peu sujet à caution. Le *Livre d'amour* est assurément une bien vilaine action ; mais comme, s'il n'était pas véridique, il serait une action abominable, on peut admettre, je crois, que les faits qu'il articule sont très suffisamment exacts. On peut y suivre, presque jour par jour, comme dans un journal intime, l'histoire des amours de Sainte-Beuve et de Mme Victor Hugo. On y verra celle-ci trompant la surveillance du « sombre époux », du « lion jaloux » qui la tient enfermée, rejoignant « l'ami » fidèle qui l'attend, correspondant secrètement avec lui grâce à la complicité d'une « tante Espagnole ». Amours qui sont restés assez longtemps platoniques : les deux amoureux ne rêvent que de « bonheur permis », et il suffit apparemment à Adèle de contempler la disgracieuse figure de son poète, et comme il le dit en un vers dont il n'a pas senti le ridicule,

Mon visage assidu, délice de tes yeux.

Mais le platonisme n'a qu'un temps, surtout quand il est professé par un Sainte-Beuve. Il est à croire qu'il ne dut pas

(1) Voici ce que je veux dire. Si Adèle, poussée à bout, a fini par dire à son mari qu'elle ne l'aimait plus, — ce qui, *alors*, n'était peut-être pas strictement vrai, — elle a pu, pour ne pas se déjuger, se croire comme tenue d'accepter la tendresse de Sainte-Beuve. Et d'autre part, Victor Hugo a été si bouleversé par ce détachement même irréel de sa femme, si profondément démoralisé, qu'il ne s'est pas fait scrupule, deux années plus tard, de chercher des consolations auprès de Juliette Drouet.

venir à bout en un jour des résistances de son Adèle et qu'il dut, en libertin peu scrupuleux qu'il était, recourir, pour en triompher, à toute sorte de stratagèmes qui font plus d'honneur à son ingéniosité qu'à sa franchise. Il semble bien qu'il ait surtout spéculé sur la pitié qu'il savait exciter, et aussi sur une certaine religiosité dont il tirait perfidement parti, et que ce furent là ses deux principaux moyens de séduction (1). Et tandis que le « noble époux infidèle » se laisse ravir par une « Phryné », sa femme a perdu le droit de lui adresser des reproches. Six ans durant, ce roman se prolongea. Mais un jour vint où la lassitude fut la plus forte, et en 1837, quelque effort que fît le poète pour retenir ou pour ramener celle qui l'avait aimé, « son Adèle » lui échappait, lui laissant, avec une âpre tristesse, le souvenir du « seul et vrai succès » de sa vie. « La santé de Mme Hugo m'inquiète fort, écrivait-il à Guttinguer, le 20 juin 1837. Je n'ai qu'à grand peine et à de très longs intervalles de ses nouvelles directes et vraies. Hélas! l'autre soir, par ce ciel si beau, j'allais à travers la foule, en hurlant et pleurant comme un cerf blessé. » Ce cher et douloureux souvenir, il a tenu à le perpétuer dans un recueil d'assez mauvais vers, qu'il a eu l'impudeur d'imprimer en vue d'une publication à demi clandestine. Comme le disait un jour Cousin, Sainte-Beuve, décidément, n'était point gentilhomme.

Les lettres qu'ils avaient échangées au mois de juillet 1831 et qui auraient pu clore dignement une regrettable aventure, n'avaient du reste pas interrompu les relations entre Victor Hugo et Sainte-Beuve. Celui-ci, en même temps qu'il lui prenait secrètement sa femme, multipliait les bons offices auprès du poète, sans doute avec l'arrière-pensée qu'il lui devait bien quelques compensations : il écrit sur lui, dans la *Revue*, un article biographique, il en fait un autre sur les *Feuilles d'automne*, un autre sur les romans (2), il s'emploie pour le

(1) Voyez notamment les deux lettres de Sainte-Beuve à Mme Victor Hugo publiées par M. Louis Barthou dans son livre sur *les Amours d'un poète* (p. 85-95), et dont la seconde est certainement datée de 1832 : « Mon Adèle chérie, combien vous avez été bonne et belle hier! et que cette demi-heure dans cette chapelle laissera en moi d'éternels et délicieux souvenirs! »

(2) Dans un exemplaire de l'édition originale de *Notre-Dame de Paris*, Sainte-Beuve avait inséré une page où il avait écrit ceci : « Victor Hugo est un homme chez qui tout est fortement prononcé : les traits du profil, le timbre et les arti-

succès de *Marion Delorme*, du *Roi s'amuse*, de *Lucrèce Borgia*, de *Marie Tudor*. Tous deux continuent à s'écrire des lettres très tendres; ils se voient assez souvent et dînent ensemble au café. Brusquement, en avril 1834, on ne voit pas bien pour quelles raisons, au moins apparentes, ils rompent. Et, en 1835, un article venimeux de Sainte-Beuve sur les *Chants du crépuscule*, où le critique s'arrogeait impudemment le droit de signaler et de condamner la liaison du poète avec Juliette Drouet, faillit amener un duel entre eux. Après quoi, il y eut, semble-t-il, des essais de reprise sans lendemain. Au fond, tout au fond, même quand ils se déchaînaient extérieurement l'un contre l'autre, les deux écrivains s'aimaient encore. A l'annonce de la publication sous le manteau du *Livre d'amour*, Victor Hugo prépare une terrible réponse en vers, qui n'a été connue qu'après sa mort. Il est heureux pour la mémoire de Sainte-Beuve qu'elle n'ait point paru de son vivant. Quelques excuses, quelques circonstances atténuantes qu'il aurait pu invoquer, elle n'aurait assurément point paru imméritée.

DANS LA « RATIÈRE » SAINT-SIMONIENNE

« Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (saint-simonisme, Lamennais, *National*), je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef; encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser nuance par nuance, je ne donnasse ma langue aux chiens. » C'est à Émile Zola qu'en 1867 Sainte-Beuve faisait cette confidence. Sans vouloir relever le défi, il faut bien suivre quelques-uns de ces croisements.

« J'avais le cœur malade, a-t-il dit encore, en proie à la passion, et pour me distraire ou m'étourdir, je jouais à tous les jeux de l'esprit. Je m'y portais ardemment, très sincèrement sur l'heure, sans arrière-pensée ni calcul; mais c'était ainsi (1). » Le grand trouble de sensibilité qui avait accompagné l'éclosion de sa passion amoureuse avait exalté toutes

culations de la voix; sa mémoire retient tout; il tombe de suite sur le mot et l'image propres. Son défaut est d'être trop prononcé. Il a trop d'ongles, son profil est d'un Sicambre et son estomac d'un carnivore. »

(1) *Portraits contemporains*, t. I, p. 170.

les énergies de sa nature, les plus hautes comme les moins nobles. Son intimité avec les Hugo l'avait, nous l'avons vu, rapproché du catholicisme, beaucoup plus sérieusement qu'il ne l'a, avec une puérile et mensongère vanité, prétendu plus tard (1). Il est assez probable que ses velléités religieuses lui ont été un titre très sérieux à la sympathie de Mme Victor Hugo, et que celle-ci s'est imaginé un peu naïvement qu'elle pourrait être l'instrument de sa conversion. Jeu dangereux auquel se prêtait Sainte-Beuve, lequel écrivait à Victor Hugo : « C'est par elle (Mme Hugo) et vous que je suis revenu à croire au bien moral. » Pourtant à ce pieux dessein il opposait encore certaines résistances, que nous fait entrevoir la dernière pièce des *Consolations*. Le catholicisme officiel lui paraissait trop aristocratique et trop politique : il l'aurait voulu plus démocratique et plus social.

Or, ce double caractère, voici qu'il le trouvait dans une religion nouvelle qui se constituait presque sous ses yeux, et dont les adeptes, après les journées de Juillet, venaient précisément d'acquérir *le Globe*, abandonné par les doctrinaires. Le fondateur de cette religion, ce bizarre personnage de Saint-Simon, était mort en 1825. Il avait laissé des disciples, Enfantin, Bazard, qui étaient animés d'une grande flamme de prosélytisme : ils firent d'utiles recrues parmi les rédacteurs de l'ancien *Globe*, Pierre Leroux, Lerminier entre autres. Sainte-Beuve se laissa enrôler assez aisément. « Mes relations, que je n'ai jamais désavouées, a-t-il écrit, avec les saint-simoniens, restèrent toujours libres et sans engagement aucun. Quand on dit que j'ai *assisté* aux prédications de la rue Taitbout, qu'entend-on par là ? Si l'on veut dire que j'y ai assisté comme Lerminier, en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse ; et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. » Il s'est laissé prendre plus sérieusement qu'il ne veut bien le dire : ses lettres et articles

(1) « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » (Lettre à Hortense Allart, 12 juillet 1863. *Correspondance*, t. I, p. 322.) Sincérité, au début peut-être ; mais, assez vite, duplicité : le roman de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo ne justifie que trop cet aveu à Hortense Allart.

d'alors en témoignent. Il était détaché du Cénacle que la Révolution avait d'ailleurs dispersé. Sa foi girondine s'était réveillée et il avait quelque rancune contre ceux de ses anciens amis du *Globe*, qui, s'étant endormis simples journalistes, s'étaient réveillés ministres : l'hostilité des saint-simoniens à l'égard de l'éclectisme n'était pas pour lui déplaire, et il critiquera avec âpreté cette philosophie individualiste qui se désintéresse avec tant de désinvolture des intérêts et des destinées de l'humanité générale, et qui méconnaît ou dédaigne cette portion souffrante et laborieuse de l'humanité que le « nouveau christianisme » a entrepris de soulager. Surtout il éprouvait le besoin d'une croyance religieuse, et il croyait trouver dans la doctrine saint-simonienne l'entière satisfaction des instincts supérieurs que le catholicisme avait réveillés en lui sans les satisfaire complètement (1).

L'initiation ne se fit pas en un jour. « Sainte-Beuve est d'une tristesse navrante, écrivait Victor Pavie à son père, le 28 décembre 1830. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme et finira par endosser l'une ou l'autre de ces soutanes. » « Je ne suis pas plus saint-simonien, écrira-t-il lui-même de Belgique à Paul Foucher en février 1831, que quand vous m'avez vu l'être, avec modération, sang-froid et une croyance pour l'avenir mêlée de scepticisme pour le présent. » Pourtant, d'assez bonne heure, il donnait des gages à l'Église nouvelle dont Enfantin était le pape, et, dès le 5 novembre 1830, celui-ci affirmait qu' « on pouvait déjà tout à fait compter sur lui ». Dans des articles assez durs sur Jouffroy, il rend hommage au « génie de Saint-Simon » ; il déclare que « la solution dont dépend le bonheur de l'humanité est trouvée et existe quelque part », et il reproche à son ancien ami de ne pas « se dévouer à répandre la solution nouvelle ». C'est lui qui rédige la profession de foi saint-simonienne du nouveau *Globe* ; et bien que cette profession de foi ait été signée par Pierre Leroux, qui « n'a fait qu'y changer deux ou trois mots et y mettre un ou deux pâtés d'encre », il est à

(1) Il écrivait à Buchez en avril 1830 : « En attendant que quelque chose de satisfaisant pour moi m'apparaisse au dehors, je suis de mon mieux mon progrès individuel, me rattachant au catholicisme en tout ce qui ne choque pas directement l'esprit du siècle. Au reste, rien de fixe encore dans mon esprit. Je cherche une loi et ne l'ai pas encore trouvée. »

croire qu'elle reflétait assez exactement les idées personnelles de Sainte-Beuve. Dans un article enthousiaste sur le saint-simonien Eugène Rodrigues, n'écrivait-il pas, en guise de conclusion : « *On se jettera en larmes dans les bras de Saint-Simon* ; on se hâtera vers l'enceinte infinie où l'humanité nous convie par sa bouche, et où l'on conviera en lui l'humanité ; *on courra aux pieds de l'autel aimant et vivant*, dont il a posé et dont il est lui-même la première pierre (1) »? Et le 3 avril 1831, il écrivait enfin à Victor Hugo : « Il est possible que j'entre plus avant dans le saint-simonisme. Mais est-ce donc une barrière entre nous ? Si je devenais tout à fait saint-simonien, je deviendrais meilleur, croyant en Dieu, moral, aimant les hommes. Si je suis si méchant, si passionné, si inégal, c'est que je suis livré aux caprices de mon misérable cœur (2). »

Il n'est pas entré plus avant dans le saint-simonisme. Les dissentiments des deux chefs, dont l'un, Bazard, dut donner sa démission, les extravagances du « père » Enfantin, ses théories bouffonnes où la folie mystique s'associe étroitement à un singulier dévergondage d'imagination, ses exhibitions grotesques, son exode à Ménilmontant, tout cela allait bientôt porter à la secte un coup mortel. Sainte-Beuve n'attendit pas pour quitter le navire qu'il fît eau de toutes parts. Il était très sensible au ridicule et son clair bon sens l'avertissait, quand il était sur le point de faire fausse route. Il se délia sans tapage. Vers la fin de l'année 1831, il est entièrement détaché du saint-simonisme. Ce stage d'ailleurs ne lui avait pas été inutile, et il reconnaissait volontiers le profit d'intelligence qu'il avait retiré de son contact avec ces illuminés. « Cher maître, écrivait-il en 1847 à Enfantin, je suis bien touché de votre bienveillant souvenir ; vous avez raison de ne pas douter de celui que je vous ai toujours gardé. Vous êtes un de ceux

(1) *Premiers Lundis*, t. II, p. 59.

(2) Dans une autre lettre à Victor Hugo, également publiée par M. G. Simon et datée du 13 mars, il disait encore : « C'est dans ces dispositions morales que les idées saint-simoniennes me sont survenues : distraction persistante ; je m'y suis livré ; le rapport qu'elles avaient avec mes variations et mes égarements était déjà un lien ; j'ai cru y voir un dernier progrès, une assiette, un couronnement à une vie si agitée et toujours croulante. J'ai par moments beaucoup de doutes, non pas sur tel ou tel point en particulier, mais sur tous ces systèmes généraux qu'on croit répondre à la loi des choses, *et j'ai des quarts d'heure de scepticisme absolu et universel.* »

auprès de qui j'ai le plus appris. » Et dans une autre lettre datée de 1859 au même Enfantin, il précise sa dette : « Cher maître, lui disait-il, j'ai toujours présentes les journées où je vous ai vu à l'œuvre, et où il m'a été donné par vous de comprendre tant de choses que les vieilles écoles n'enseignaient pas. Je vous ai dû de comprendre l'importance de ce principe d'autorité si méconnu par le libéralisme courant et vulgaire ; de comprendre le principe religieux autre part que dans les formes consacrées et amorties... Vous m'avez ouvert des jours dans l'histoire, vous m'avez appris à honorer cette industrie qui est la gloire du présent, et vers laquelle mes études et mes amis ne me portaient pas. » Peut-être en effet aurait-il moins bien parlé de Saint-Cyran et de Proudhon, s'il n'avait pas connu Enfantin.

DANS LE SILLAGE DE LAMENNAIS

Si, en quittant ce dernier, il ne fut pas désemparé, tant était grand alors son désir ou son besoin d'une croyance, c'est qu'il tenait en réserve un autre prophète. Cet Élisée en peine avait déjà trouvé son Élie. A en croire ses déclarations tardives, c'est l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* qui aurait fait les premiers pas. « Je dois dire, a-t-il écrit dans *Ma biographie*, quoique cela paraisse disproportionné aujourd'hui, que c'est l'abbé de Lamennais qui, le premier, demanda à Hugo de faire ma connaissance. » Et encore : « Je n'avais pas été le premier à le rechercher au début de notre liaison. » Et enfin : « Lamennais m'avait fait force avances depuis 1830, après mon recueil des *Consolations*, dans le monde de Victor Hugo d'abord, puis lorsqu'il fut à la tête de l'*Avenir*. » Le malheur est que nous avons une lettre de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe, datée de 1828, — probablement du mois d'août, — où nous lisons ceci : « J'ai presque vu, il y a quelques mois, l'abbé de Lamennais chez Victor Hugo, mon voisin et ami bien cher. J'eusse été heureux de faire la connaissance de l'illustre écrivain, et je ne désespère pas que l'occasion s'en représente encore. » Si Lamennais, ce qui est possible après tout, a témoigné le désir de connaître le jeune critique, dont lui avait parlé Victor Hugo, on voit que ce désir était parfaitement réciproque, et il est à croire que les deux écrivains n'ont pas

attendu deux ans et la publication des *Consolations*, pour entrer en relations directes et bien vite cordiales. Que Sainte-Beuve ait été profondément séduit, comme du reste tous ceux qui l'approchaient, par cette originale et intéressante personnalité de Lamennais, c'est ce qui paraît l'évidence même. On peut même se demander si, dès lors, l'influence de ce prêtre ardent et éloquent n'aurait pas contribué à le rapprocher du catholicisme. « De son côté, nous dit une note des *Portraits contemporains*, il n'avait cessé de m'exhorter directement ou indirectement à me fixer, à *croire*. » Il ne semble pas que ces exhortations aient été trouvées indiscrètes.

Quoi qu'il en soit, la révolution de Juillet, la fondation de l'*Avenir* les avaient rapprochés encore. Un catholicisme démocratique et social, comme celui dont Lamennais venait de se faire l'apologiste, n'était-ce pas, au moins autant que le saint-simonisme, précisément la religion dont Sainte-Beuve avait le plus souvent rêvé ? Quant à Lamennais, tel que nous le connaissons, il s'était, dès la première heure, pris d'une vive sympathie pour ce jeune homme intelligent, modeste, insinuant, délicat, respectueusement admiratif ; il voyait en lui une conquête à faire ; il l'engagea à venir le voir à Juilly. Et au mois de mai 1831, dans la vieille demeure qui avait abrité Malebranche, Sainte-Beuve alla faire un séjour, — nous allions dire une retraite, — qui lui fut très salutaire. « Je viens de passer quelques jours à Juilly, écrivait-il peu après, auprès de M. de Lamennais, où j'ai puisé du calme et un éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène. » Et, quelques jours après, il écrivait à Lamennais lui-même une lettre toute débordante de gratitude, de tendre et respectueux attachement : « Allez, lui disait-il, ce que vous m'avez lu et ce que j'ai senti en vous pratiquant a bien réveillé en moi tout ce que le christianisme avait pu m'inspirer autrefois de sentiments tendres et de respects soumis. *C'est bien là la vraie et l'unique religion*, et c'est là l'important et aussi le difficile ; *il resterait à en faire la règle de sa vie*, l'arbitre souverain de ses habitudes et de ses penchants ; mais dans les distractions, dans les séductions journalières de la vie même la plus simple qu'on puisse mener à Paris, *la lutte entre une foi naissante et des penchants fougueux*, des habitudes enracinées n'est pas égale : il arrive alors qu'après quelques bonnes réso-

lutions, quelques tentatives de sacrifice, on s'étourdit et que, rentré dans le tourbillon des plaisirs et de la curiosité, on se croit presque heureux parce qu'on s'échappe à soi-même. »

Nous avons la réponse de Lamennais à cette confession véritable. Invoquant son propre exemple, il conseille à son jeune ami de prendre une résolution ferme, et il l'engage à s'isoler du « tumulte étourdissant du monde ». Et les confessions se succèdent, de plus en plus intimes et précises. Deux mois plus tard, le 3 août, dans une lettre où il annonce que Buloz lui a demandé pour sa jeune *Revue* un article sur Lamennais, Sainte-Beuve ouvre à ce dernier un jour discret sur sa propre vie d'amoureux passionné : « Je suis tout à fait revenu, lui dit-il, au calme de l'intelligence, à la lucidité et à l'apaisement des idées. S'il y a encore *une portion de moi-même en proie à des émotions peu harmonieuses*, c'est qu'il y a dans ma vie des précédents accomplis *dont les conséquences se poursuivent*; c'est à mes yeux un devoir de les accepter : *oserai-je vous dire que c'est parfois encore une douceur?* L'essentiel, c'est que dorénavant la pensée religieuse ne s'éloigne plus de moi, et que, même à cet état vague et flottant sous lequel elle m'environne, *elle me pénètre de plus en plus* (1). »

« Admirable d'élévation et d'audace d'esprit », Lamennais paraît à Sainte-Beuve bien supérieur à ceux qui l'entourent. « Hors lui et l'abbé Gerbet, écrit-il à Victor Pavie, son entourage est peu de chose; Lacordaire et Montalembert ont du talent, mais emphatique et déclamatoire : ce sont de forts élèves. » Le 18 décembre 1831, il confie à son ami Barbe qu'il est « toujours en voie vers les idées » religieuses, qu'il a beaucoup vu Lamennais à Paris, car ils sont voisins, que celui-ci lui « marque une amitié touchante ». « Imagine, ajoute-t-il, que M. de Lamennais voulait m'emmener à Rome. J'en eusse été comblé; mais des raisons impérieuses et durables me retiennent ici. » On le voit, l'intimité entre les deux écrivains aurait pu difficilement être plus grande.

L'article annoncé a paru dans la *Revue* du 1er février 1832 : c'est l'un des plus pénétrants, des plus émus qu'ait écrits

(1) Georges Goyau, *le Portefeuille de Lamennais*, la Renaissance du livre, 1930, p. 99, 101. — Les lettres de Lamennais à Sainte-Beuve ont été publiées par Forgues dans la *Revue contemporaine*, du 25 août 1885.

Sainte-Beuve, et il dut ravir d'aise l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*. Celui-ci était alors à Rome. Quand il revint en France, encore sous le coup de la condamnation dont il était l'objet, il courut s'enfermer à la Chênaie.

A son passage à Paris, il avait vu Sainte-Beuve, qui l'avait trouvé très surexcité, tandis que Lacordaire, par contraste, lui avait paru très calme et déjà soumis. Nous ne savons pas très bien quelle impression fit, sur-le-champ, à Sainte-Beuve l'encyclique *Mirari vos*. Je serais très tenté de croire qu'il en fut assez affecté et même profondément déçu dans ses velléités et ses espérances religieuses. Un mot de son article sur les *Paroles d'un croyant* nous permet, semble-t-il, de mesurer l'étendue de cette déception : « Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, nous sommes trop chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps, déjà si compromis humainement. » En conséquence, bien loin de pousser Lamennais à la révolte, il s'efforçait plutôt de le calmer, de le contenir. « J'aurais voulu, a-t-il écrit, un Lamennais devenu catholique et libéral, comme au lendemain de *l'Avenir*, mais ayant la force de demeurer tel sous le coup même des encycliques et malgré l'appel et l'attrait de la démocratie : je l'aurais désiré s'enfermant pendant quelque temps dans un religieux silence, et n'en sortant depuis qu'à de rares intervalles par des écrits de réflexion et d'éloquence où il aurait tout concilié, tout maintenu du moins, où il n'aurait rien sacrifié, où il serait resté opiniâtrément le prêtre de la tradition antique et des espérances nouvelles (1). » Il avait compté sans le tempérament impulsif et passionné de Lamennais, sans la virulence de son instinct démocratique.

En attendant, il restait en étroites relations avec le solitaire de la Chênaie, et il lui écrivait des lettres très affectueuses et très confiantes. Il lui exprime tout son regret de se sentir éternellement voué à la critique : « J'aurais préféré, certes, écrit-il, la vie de l'art, en rattachant l'art à une philosophie religieuse de plus en plus inspiratrice, en faisant autant que possible de la poésie un acte de foi, une prière,

(1) *Portraits contemporains*, t. I, p. 374-375.

une aspiration sous une forme plus ou moins ardente. » Une autre fois, en lui annonçant son prochain roman de *Volupté*, dont « le titre est bien vilain », mais dont « les idées sont purement chrétiennes, et même plus par moments, avoue-t-il, que je ne le suis », il se désole de ne pouvoir se rendre à la Chênaie : « Un tel pèlerinage en ces lieux de piété et de science, en cette bibliothèque de dix mille volumes au fond des bois et de la verdure, auprès de M. Gerbet et de vous, s'écrie-t-il, serait tellement selon mon cœur que j'ose à peine me dire et que je n'ose vous dire, à vous si vénéré et dont l'amitié a pour moi des mots si tendres, que je crains bien de n'y pas aller, que je ne le puis, que je n'irai nulle part ailleurs (oh! si j'allais quelque part, ce serait là), que je ne vous verrai pas cet été encore; que je n'ose vous le dire, et voilà cependant que je vous le dis... »

Un peu plus tard, Lamennais, venu à Paris, a chargé Sainte-Beuve de la publication des *Paroles d'un croyant*. Celui-ci, avant de porter le manuscrit à l'imprimeur, en retrancha deux lignes qu'il jugeait trop dures pour Rome; et quand l'incendiaire petit volume eut paru, en 1834, il lui consacra un article quelque peu gêné, mais fort élogieux. Lamennais approuva tout, la coupure et les quelques discrètes réserves de l'article. Et quand le roman de *Volupté* eut vu le jour à son tour, il adressa à son jeune ami une longue et curieuse lettre où, non content de souligner l'inspiration chrétienne de l'ouvrage, « la bonne odeur de christianisme » que l'on y sent, il s'en appliquait à lui-même quelques passages, « comme un avertissement de frère qu'on lui donnait personnellement ». « Nous glissons si aisément et si vite, confessait-il, et si loin sur la pente de notre caractère! Il est sûr qu'il y a dans le mien *une certaine impétuosité opiniâtre* et blâmable que je ne me suis pas assez appliqué à réprimer. » Sainte-Beuve a pu croire un moment que ses conseils ou ses suggestions seraient écoutés et suivis, que le fougueux tribun s'en tiendrait à ce coup d'éclat, et qu'il n'irait pas jusqu'à la révolte ouverte.

S'il a eu cette illusion, elle n'a pas dû être longue (1). Les

(1) Il écrivait à Victor Pavie le 1er septembre 1836 : « M. de Lamennais prépare, dit-on, un livre des *Plaies de l'Église*, mais je ne le vois pas : il m'a planté là et je m'en suis consolé. L'amitié est une grande chose, mais quand elle manque pour si peu, la liberté où l'on rentre a son prix, et je l'éprouve à son égard. »

efforts qu'il avait pu faire pour arrêter Lamennais sur la pente où il glissait furent, on le sait, tout à fait vains. Après les *Paroles d'un croyant*, les *Affaires de Rome*, en 1836, vinrent consommer la rupture avec le Saint-Siège. Sainte-Beuve en fut plus profondément attristé que surpris. Déjà, en septembre 1833, dans une lettre à Victor Pavie, il marquait très nettement ses craintes et sa désapprobation : « Oh! que je hais, s'écriait-il, ces rôles d'agitateur, de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler!... Vous, prêtre, vous, sage, qu'êtes-vous devenu ? *C'est que vous n'étiez au fond ni prêtre, ni sage* ; c'est que vous n'étiez qu'un artiste admirable... ; c'est que, si vous avez l'avantage, comme talent, de ne pas vieillir, vous avez l'inconvénient, comme esprit, de ne pas mûrir (1). » Mais après les *Affaires de Rome*, la déception, la tristesse se font jour, publiquement, sous une forme singulièrement émouvante : « Rien n'est pire, sachez-le, osait-il écrire dans son article sur le livre, que de *provoquer à la foi* les âmes et les laisser là, à l'improviste, en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. *Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez* et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, *sont demeurées gisantes le long des fossés!* L'opinion et le bruit flatteur, et de nouvelles âmes plus fraîches, comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent. Mais je vous dénonce cet oubli, *dût mon cri paraître une plainte!* »

L'écho de cette plainte se retrouvera jusque dans le *Port-Royal*, ce livre qui avait eu l'entière approbatiou de Lamennais : « Et hier, *sous nos yeux*, n'avons-nous pas vu de chers et tendres disciples rompant, après douze années de communauté, avec le prêtre le plus éloquent ? *J'en puis parler : cela a été public ; les blessures ont saigné et crié devant tous...* » N'allons, certes, pas jusqu'à dire que Sainte-Beuve a été l'un de ces « chers et tendres disciples », et que, si Lamennais n'avait pas rompu avec Rome, il fût devenu l'un d'eux. Mais qu'il ait été « provoqué à la foi » par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, et que, sous son influence, « Élisée en peine qui cherche

(1) Th. Pavie, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, 1887, p. 168.

son Élie », il se soit sérieusement approché du christianisme, qu'il ait même été une de ces « âmes espérantes » dont il a parlé, c'est ce qui est l'évidence même.

En fait, la défection de Lamennais l'avait laissé très désemparé. Il avait vu dans l'auteur des *Paroles d'un croyant* une sorte de prophète de l'avenir et il avait mis dans ses doctrines une foi entière. N'étant plus « porté » par lui, mais ayant d'autre part un grand besoin de croire, il ne sait plus où se prendre, et on le voit chercher un peu partout des guides spirituels : il revient à ce Saint-Martin qu'il avait déjà découvert et utilement pratiqué naguère ; il s'éprend de Port-Royal, et en particulier de ce délicieux M. Hamon, dont il devait plus tard si joliment parler. Mais rien de tout cela ne le satisfait pleinement (1). Le salon de l'Abbaye-aux-Bois se trouva fort à point pour accueillir et apaiser cette conscience errante.

DU « NATIONAL » A L'ABBAYE-AUX-BOIS

Si lié qu'il eût été avec Lamennais, Sainte-Beuve, ce qui peut surprendre, n'a jamais collaboré à *l'Avenir*, mais il a collaboré au *National*, ce qui, de la part d'un ami de Lamennais, peut paraître aussi un peu surprenant. Ce fut, semble-t-il, l'œuvre du hasard. « C'est en 1831, nous dit Sainte-Beuve, que Carrel, me sachant libre du côté du *Globe*, me fit proposer par Magnin d'écrire au *National*. J'y entrai et y restai jusqu'en 1834, y ayant rendu quelques services qui ne furent pas toujours très reconnus. » Au fond, la seule pensée qui fût commune à Sainte-Beuve et aux autres rédacteurs du *National*, c'était une ardente animosité contre la monarchie de Juillet. Cette animosité, — qui n'était pas, notons-le, pour déplaire à

(1) Il écrivait à son ami Guttinguer le 3 octobre 1836 : « Ce n'est pas de prendre les résolutions qui me manque, c'est de les tenir. Saint-Martin et son christianisme intime me va. Mais où trouver à se soutenir sous ce grand nuage qui parfois s'obscurcit à travers une vie active mêlée et rude ? De tous côtés la vie m'est dure et étroite. J'ai beau y songer : j'y vois peu de jour. *Si je savais en conscience quelqu'un, pape ou prêtre, à qui je pusse livrer ma volonté, il y a certes des moments où j'irais lui tout remettre.* Mais j'ai bien tout pesé : je sens que c'est encore à moi, à mon intelligence, si meurtrie qu'elle soit, à ma volonté et à ma persévérance, si lasses que je les éprouve souvent, à aller, à se tenir, à choisir, à continuer enfin cette triste route au milieu de toutes les chutes et rechutes dont elles ne se relèvent que plus meurtries, plus lasses, et en rougissant. Morne courage. »

Lamennais, ni même à Chateaubriand, — Sainte-Beuve, en toute occasion, l'a manifestée dans les termes les plus violents : ses rancunes de girondin pauvre et qui n'avait pas pris part à la « curée » s'exhalaient sans la moindre précaution oratoire. S'il n'a pas conspiré contre le nouveau régime, il a été plus qu'indulgent aux conspirateurs, et sa mère, paraît-il, s'alarmait de ses relations suspectes.

Mais, au *National*, on n'était pas tendre pour ceux qu'on soupçonnait de quelque sympathie pour les idées religieuses. La publication du roman de *Volupté* fit froncer bien des sourcils. Peu après, quand on lut dans la *Revue*, sous la signature de Sainte-Beuve, un article très favorable à Ballanche, ce fut une levée de boucliers : on cria à la trahison. Carrel, pris pour arbitre, se récusa. Exaspéré par cette explosion de fanatisme, Sainte-Beuve quitta le journal pour n'y plus rentrer.

En 1829, il avait été présenté par Villemain à Chateaubriand, et celui-ci, toujours sensible au talent, s'était montré fort aimable ; il avait accueilli avec faveur les *Consolations*. La Révolution de 1830 interrompit les relations des deux écrivains, et pendant deux ou trois ans, Sainte-Beuve était resté sans voir Chateaubriand. Son ami Jean-Jacques Ampère le ramena à l'Abbaye-aux-Bois. Il y fut admirablement reçu et il s'y sentit tout à l'aise : il s'y rendait deux ou trois fois par semaine. Il a vivement décrit « l'attrait que ce monde de Mme Récamier avait pour tous ceux qui y étaient une fois entrés. L'esprit, le cœur, le talent, l'amour-propre, tout en vous y trouvait des points d'appui multipliés, de fins et flatteurs encouragements, de légers avis enveloppés d'éloges. Rien n'était oublié de ce qui pouvait plaire et mettre de la douceur dans les moindres choses. Comment ne pas se rendre aux marques d'un intérêt si suivi, si motivé ? » Il se rendit sans difficulté. Le charme exquis de la maîtresse de maison, la qualité des habitués, l'intérêt supérieur et la liberté des conversations qui se tenaient autour du « glorieux vieillard », et qu'il alimentait de sa bonne grâce et de sa verve, les adroites et ingénieuses flatteries dont on payait son assiduité personnelle et ses complaisances de journaliste, tout était fait pour séduire Sainte Beuve dans ce milieu dont la fine distinction répondait aux plus heureuses dispositions de sa nature.

Il s'y dépouilla de quelques-unes de ses intransigeances. Sur deux points essentiels il est visible qu'il ne tarda pas à subir l'influence apaisante et modératrice du célèbre salon.

D'abord, en politique. Bien qu'à l'Abbaye-aux-Bois on fût peu favorable à la monarchie de Juillet, on avait conservé d'amicales relations avec quelques-uns de ceux qui s'étaient franchement ralliés au nouveau régime, notamment avec l'ancien « triumvirat de la Sorbonne ». Cela facilita beaucoup, pour Sainte-Beuve, ce que Leroux appelait « son rapprochement avec les doctrinaires ». Sa mésaventure du *National* l'avait d'ailleurs détaché du parti républicain et il ne pouvait se dissimuler que la dynastie nouvelle se fortifiait de jour en jour. De plus, sa situation matérielle était assez précaire : « Je te l'avouerai, écrivait-il le 1er février 1835 à son ami Barbe, je ne vis que de ce que j'écris ; et, sans ma mère, qui y met beaucoup du sien, je ne suffirais pas aux dépenses croissantes et cependant modérées auxquelles je suis, par degrés, porté. » Naguère, il avait refusé assez fièrement à Lerminier, qui l'en pressait, de laisser poser sa candidature à un poste universitaire, probablement à une suppléance au Collège de France, et cela, tout en « souffrant de ne rien être, car on en souffre toujours par instants ». Aujourd'hui, il était moins réfractaire à l'idée d'une position régulière et officielle : Ampère lui ayant proposé de se faire suppléer par lui à l'École normale, il accepta avec empressement : Mme Lenormant, la nièce de Mme Récamier, l'aboucha avec Guizot, qui fut « très poli et obligeant », mais refusa l'École, et, pour une nomination dans une Faculté, réclama « un livre qui fût un témoignage pour lui et une pièce justificative devant son public universitaire ». A titre de compensation, on le nomma secrétaire du comité des travaux historiques ; et bien qu'au bout d'un an, « voyant que la place tournait à la sinécure », il ait donné « respectueusement » sa démission, il n'est plus dès lors un ennemi irréconciliable du pouvoir.

En religion également, — car, en dépit des encycliques, il n'a pas encore renoncé à croire, — il revient à des sentiments plus calmes. A l'Abbaye-aux-Bois, on était de la religion du *Génie du Christianisme* : religion moins âpre, moins spécifiquement démocratique que celle de Lamennais, et dont Sainte-Beuve paraît s'être accommodé quelque temps. Les articles

qu'il écrit en 1834 sont d'une inspiration très suffisamment chrétienne. A propos d'un livre d'Aimé Martin, dont la philosophie est un écho du Vicaire savoyard, il dira, par exemple : « Nous portons un jugement tout autre que le sien sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, ses sacrements et ses mystères, sur la sainteté des vierges, sur le célibat des prêtres. Nous croyons qu'il y a dans la nature un reste de mal qu'il faut attaquer par le sacrifice et contre lequel la nature est infirme sans une sorte de grâce (1). » Et c'est le moment où il essaie de retenir Lamennais dans l'orthodoxie et de neutraliser l'effet des *Paroles d'un croyant*. Bien mieux, c'est le moment aussi où il s'efforce de convertir George Sand et de lui rendre le goût de la prière (2) : « son âme frôleuse de confesseur laïque » se complaît visiblement à ce rôle de direction spirituelle. Au reste, ce zélé confesseur de la foi ne fera pas difficulté d'avouer que, simple apologiste du dehors, il n'est qu'un chrétien de désir. Le 1er février 1835, il écrivait à l'abbé Barbe : « Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus et que nous traitions déjà, il y a tant d'années, le long de nos grèves en vue de la mer (comme saint Augustin ou Minutius Félix à Ostie), mes sentiments sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. Je ne m'écarte pourtant guère de cette vue plus ou moins prochaine. » Et il ajoutait confidentiellement, après avoir décrit cet « état d'âme » : « Il y a dans ma vie certaines circonstances réelles qui tendent à le faire durer. »

Ces circonstances allaient-elles se modifier dans les mois qui suivirent ? Ou bien, tout simplement, la position d'équilibre instable qu'avait choisie Sainte-Beuve ne pouvait-elle durer indéfiniment ? Et faut-il donner raison aux moralistes qui affirment qu'en matière de vie spirituelle, qui n'avance pas recule ? Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin de l'année 1835, l'auteur de *Volupté*, comme pour désavouer les tendances édifiantes qui s'étaient fait jour dans son roman de 1834, publiait, sous ce titre *Du génie critique et de Bayle*, un article qui était une véritable profession de foi d'un scepticisme à peu près

(1) *Premiers Lundis*, t. II, p. 267.
(2) Voyez les lettres de George Sand dans la *Revue de Paris* de novembre 1896.

absolu. « Chacun apporte dans sa jeunesse sa dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme : chez quelques-uns cette dose se renouvelle sans cesse... Quand cela va trop loin et dure obstinément, *c'est presque une infirmité sous l'apparence de la force*, c'est une véritable incapacité de mûrir... Première disposition admirable pour exceller au génie critique, qui ne souffre pas qu'on soit fanatique, ou même trop convaincu, ou épris d'une autre passion quelconque. » Donc, pas d'art à soi ; et pas de dogme à soi, tout dogme étant une borne qui limite la curiosité de l'esprit : « Il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. » Il est clair qu'ici, tout en définissant le « génie critique » de Bayle, Sainte-Beuve parle en son propre nom. Il n'est pas loin de considérer la foi comme « une infirmité de l'esprit » ; il a pris son parti de ne pas croire ; il est tout près de souscrire au mot de Montaigne que le parfait scepticisme est un mol oreiller à une tête bien faite.

Une lettre un peu postérieure, datée du 1er octobre 1836, à son ami Barbe, nous fait pénétrer plus directement et plus à fond dans ses dispositions morales. « Humainement, lui dit-il, je suis triste de n'avoir pas plus de résultat, ni de perspective matérielle de position, de fortune. En effet, je suis, sur ce premier point, comme au premier jour de mon début ; mon indépendance y gagne » ; mais il laisse entendre que ceci ne compense pas cela. Et il poursuit : « Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle ; j'ai le sentiment de ces choses ; mais je n'ai pas ces choses mêmes, et bien des raisons s'y opposent. Je m'explique pourquoi je ne les ai pas, j'analyse tout cela, et, l'analyse faite, je suis plus loin de les avoir. C'est là une souffrance, et qui se redouble de la précédente. Une foi bien fondée serait une guérison à tout. *Plus j'y pense, plus (à moins d'un changement divin et d'un rayon) plus donc je ne me crois capable que d'un christianisme, si je l'osais dire, éclectique* ; choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme. Mais que faire sous ce grand nuage sans limites ? et comment s'y guider, les jours où le soleil de l'imagination ne l'éclaire pas et où tout devient brouillard ? Je

sais tout ce qu'on peut m'opposer; mais, pourtant, je ne me sens pas capable jusqu'ici d'aller sincèrement au delà. »

Cette confession douloureuse et évidemment sincère précédait de peu de jours la publication, par Lamennais, des *Affaires de Rome*. La lecture de ce livre de rupture ne pouvait qu'augmenter en Sainte-Beuve le trouble et la confusion dont il vient de nous faire l'aveu. Il sent alors plus vivement que jamais la séduction qu'ont excercée sur lui le prêtre éloquent dont il est maintenant obligé de se séparer et la conception religieuse dont Lamennais s'était fait l'apologiste. Au moment de les quitter, il éprouve une sorte de déchirement. Mais, par une réaction bien naturelle contre ces intempérances dogmatiques, successives et d'ailleurs contradictoires, il se trouve rejeté à l'autre pôle de la pensée, dans ce scepticisme dont, à l'exemple et à l'école de Bayle, il a déjà accueilli les engageantes promesses. Tel est manifestement le sens de l'article qu'il a consacré aux *Affaires de Rome*. Après l'avoir ramené jusqu'au seuil du catholicisme, Lamennais l'en a finalement détaché, peut-être pour toujours; et, — le ton des articles qui ont suivi le prouve surabondamment, — l'influence de l'Abbaye-aux-Bois n'a pas suffi pour l'arrêter sur les chemins de l'incroyance.

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE

Les livres d'un homme de lettres font partie intégrante de sa vie intérieure: ils la reflètent et, dans une certaine mesure, par une sorte de choc en retour, ils la déterminent. Ils sont le résultat de son expérience intime, et l'expérience passée, en se précisant par l'écriture, entraîne et oriente l'expérience future. Cela, même quand l'écrivain fait effort pour demeurer rigoureusement impersonnel. A plus forte raison quand, comme un Sainte-Beuve, il a conçu l'œuvre littéraire comme une confession perpétuelle. On ne saurait raconter la vie de ce dernier sans tenir largement compte de ses écrits.

Et d'abord de ce curieux, original et subtil roman d'analyse qu'il a publié en juillet 1834 sous le titre équivoque de *Volupté*. Œuvre à demi manquée, car Sainte-Beuve n'a pas les dons essentiels du romancier, mais extrêmement intéressante, et qui retiendra toujours l'attention des amateurs

d'âmes. Sous une forme un peu romanesque, parmi toute sorte de transpositions, assez faciles à percer à jour, c'est, essentiellement, une autobiographie morale qui n'est pas sans analogie avec les *Confessions* de saint Augustin : le ton, les procédés de style, l'intention apologétique apparentent les deux œuvres, et il me paraît évident que le livre célèbre de l'évêque d'Hippone a inspiré celui de Sainte-Beuve et lui a servi de lointain modèle. Il s'est inspiré aussi des *Confessions* de Rousseau, du *René* de Chateaubriand, et de l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Mais ces imitations livresques n'enlèvent pas à l'œuvre du dernier venu son cachet d'originalité réelle. Sainte-Beuve s'y peint à nos yeux tel qu'il est, sans complaisance, avec sa mobilité d'humeur et sa volonté inconsistante, avec son besoin d'émotions sentimentales, et son penchant à la volupté, ou même à la sensualité, avec sa curiosité d'esprit et ses aspirations religieuses, avec ses chutes lamentables et sa maladive duplicité d'âme. En s'analysant avec une impitoyable lucidité, il se juge et il se condamne. A ceux qui lui seraient le plus sévères, il fournit des raisons de lui témoigner peu d'indulgence. Peut-être se sait-il trop gré de sa sincérité et s'applaudit-il d'une complexité qui lui semble un signe d'une grande richesse intérieure. Mais, sous cette réserve, il faut avouer que, même dans la littérature religieuse, il n'y a guère de confessions d'une aussi criante vérité.

Il suit de là que, pour connaître Sainte-Beuve *intus et in cute*, comme il aimait à dire, c'est ce livre avant tout qu'il faut lire, relire et presser en tous sens. Certains aveux que nous déroberait la correspondance, même si elle était complète, ne sont que là ; et, par exemple, nous ignorerions combien l'Amaury de la réalité a souffert de sa laideur, — sentiment qui explique, pour une large part, sa future animosité à l'égard de Chateaubriand et de Lamartine, — si l'Amaury de la fiction ne nous en avait pas fait la naïve confidence. Beaucoup d'autres détails intimes nous sont révélés par cette voie à peine détournée. Si Sainte-Beuve avait parlé directement, en son propre nom, aurait-il osé dénoncer si fortement cette vicieuse disposition morale qui devait être dans sa vie la cause initiale et profonde de presque toutes ses faiblesses, cette recherche immodérée de la sensation, ce besoin de jouissances inédites auquel il n'a pas su imposer le frein d'une

volonté forte, éprise d'idéalisme et de moralité. Pour se dérober aux tentations et se fuir soi-même, son héros, Amaury, finit par se résoudre à entrer au séminaire. Sainte-Beuve a-t-il voulu nous laisser entendre par là que seule la religion est capable de nous arracher à l'obsession de certaines images et de certains entraînements ? Il est possible. En tout cas, c'est là un remède auquel il s'est finalement refusé d'avoir recours.

Les confessions qui ne sont pas suivies de résolutions viriles ont peut-être, au point de vue moral, plus d'inconvénients que d'avantages ; elles ajoutent la conscience à la faute et rendent la faute moins innocente ; elles invitent au piétinement sur place. Ce fut le cas de la confession de Sainte-Beuve : il est resté jusqu'au bout l'être de volupté qu'il a représenté dans son roman, et il l'est même devenu de plus en plus. Il était d'ailleurs encouragé à persévérer dans son être, et dans sa « disposition maladive », par l'accueil très sympathique qu'avait reçu son livre de la part des lecteurs les plus qualifiés pour l'apprécier.

Et il s'est senti encouragé aussi à ne pas déserter son poste de poète ou d'écrivain d'imagination qui avait ses secrètes préférences. « Je pense avec la joie d'un poète que je laisserai après moi de véritables talents sur la terre », lui avait écrit Chateaubriand après la lecture de *Volupté*. Il fallait essayer de mériter cet éloge. Ne pouvant publier les vers, trop intimes, qui composent le *Livre d'amour*, il crut retrouver le succès fort honorable que lui avaient valu les *Consolations* en donnant au public ses *Pensées d'août*. Mal lui en prit. « Un accueil tout à fait hostile et sauvage », — allusion sans doute à un article très dur de Gustave Planche, qui l'irrita fort, — lui fut cette fois réservé. Les gaucheries et les maladresses de l'exécution, — et elles sont considérables, — furent soulignées sans indulgence par la critique ; on ne voulut pas voir l'intérêt, l'originalité et la légitimité même d'une tentative poétique que d'autres allaient reprendre. Sainte-Beuve avait rêvé d'acclimater en France une poésie intime, familière, toute démocratique en quelque sorte, et qui, à la manière des lakistes anglais, revêtirait d'un peu de beauté et d'émotion les modestes aventures de la commune humanité. Partant de cette idée fort juste qu'il n'est pas d'humble vie, de destinée manquée qui n'offre à la sympathie intelligente l'attrait d'une poésie cachée,

il s'était efforcé de dégager cette âme de poésie des vulgarités ambiantes et de l'exprimer en des vers subtilement ingénieux. Il manifestait ainsi l'instinct secret qui l'avait toujours incliné sur les obscurs mouvements de la vie intérieure et les besoins de l'âme populaire. Le malheur est que ce généreux idéal a été traduit d'une façon singulièrement défectueuse : des vers laborieux, obscurs, pleins de chevilles, d'un prosaïsme douloureux; des phrases entortillées et qui ne savent comment finir, voilà qui n'était pas fait pour rehausser dans l'estime des lettrés les très méritoires vertus d'un Doudun, d'un Marèze, d'un « Monsieur Jean, maître d'école » (1). Et comme dans ce recueil des *Pensées d'août*, les pages le mieux venues étaient celles où le poète, oubliant qu'il était poète, redevenait tout simplement un critique, — telles l'*Épître à Villemain* et l'*Épître à Patin*, — découragé par son échec, Sainte-Beuve, de proche en proche, se trouvait rejeté vers la critique.

Il ne s'en était d'ailleurs jamais détaché, et, tout en essayant de se faire un nom comme romancier et comme poète, il multipliait les articles dans les journaux et les revues, surtout dans la *Revue des Deux Mondes*, dont il est devenu le critique attitré : cela, pour vivre d'abord, car la littérature d'imagination ne nourrit guère son homme, mais aussi, bien qu'il affectât de ne voir dans la critique qu'un « pis-aller », parce que son goût et son tempérament l'y portaient. Il a pris fort au sérieux son métier de critique, et il s'est si bien mis tout entier dans les études littéraires ou historiques que l'actualité lui suggérait, que l'examen s'en impose à qui veut pénétrer dans la connaissance intérieure de Sainte-Beuve.

Tout d'abord, on l'y voit flotter entre le romantisme, qu'il n'a pas encore pleinement répudié, le saint-simonisme, qui l'attire, l'opposition libérale, sinon républicaine, tout au moins girondine, et le mennaisianisme, au sein duquel se

(1) A propos de ce poème, Sainte-Beuve écrivait à Villemain : « J'ai voulu, je l'ose dire, rétablir la question après *Jocelyn*. L'illustre auteur, en enserrant subitement dans son parc magnifique nos petits *cottages*, a fait acte de haute poésie : même quand il essaie du *réel*, il surabonde; c'est un roi qui se fait berger : la soie sous la souquenille. Ce genre de Voss ou de Crabble, que je voudrais établir chez nous, a été dépassé dans *Jocelyn*. Mon pauvre et maigre magister veut y revenir » (2 septembre 1837. Lettre publiée par F. Chambon dans le *Livre d'or de Sainte-Beuve*.)

concilieraient aisément les aspirations diverses de sa pensée et de son cœur. Il est alors beaucoup moins préoccupé de littérature pure que du problème religieux et social ; et c'est ce qu'il indique nettement, en 1832, dans la préface du premier volume de ses *Critiques et Portraits littéraires*. Parlant des articles qu'il avait écrits après 1830, « ceux-ci, disait-il, ont avant tout une signification morale et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée ». Et il opposait à l'article *Boileau*, « où l'art et la facture poétiques sont principalement en jeu », l'article sur l'*abbé de Lamennais*, « *où la question humaine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards, autant que l'auteur l'a pu et osé faire* (1). » Sainte-Beuve est alors, comme on l'a très bien dit, « à la recherche d'une croyance » ; et, si consciencieuses et fidèles qu'elles soient, ses analyses psychologiques et morales laissent très clairement voir où vont ses sympathies personnelles, dans quel sens s'orientent ses convictions commençantes.

Mais Lamennais a été désavoué par Rome et il en vient à une révolte ouverte contre l'autorité devant laquelle il s'inclinait si respectueusement naguère. Désemparé par cette volte-face, désabusé de tous les dogmatismes dont il a éprouvé l'étroitesse et l'inconsistance, Sainte-Beuve renonce pour lui-même à la découverte d'une vérité doctrinale qu'il sent devoir lui échapper toujours. A défaut de cette vérité doctrinale qui se dérobe, il estime qu'il y a pour l'intelligence critique un emploi honorable et utile encore. Puisqu'il y a des œuvres et qu'il y a des hommes, pourquoi ne pas tout simplement exposer les unes et essayer de comprendre les autres? Et comme les œuvres ne sont pas nées toutes seules, en vertu d'une sorte de génération spontanée, comme elles sont les filles des hommes, pourquoi ne pas étudier le mystère de leur éclosion ? Pourquoi ne pas rechercher ce que leur père a laissé passer en elles de sa personnalité intime? On introduira par là dans la critique un élément de vie et de vérité qui en renouvellera la notion. Naturellement, cette sorte de recherche est plus facile et plus tentante à pratiquer sur les écrivains vivants que sur ceux du passé ; mais, bien

(1) *Critiques et portraits littéraires*, édition originale, in-8 ; Renduel, 1832 ; t. I.

loin de le leur reprocher, il faut encourager ceux qui s'y livrent. « Dès qu'on cherche l'homme chez l'écrivain, *le lien du moral au talent*, on ne saurait étudier de trop près, de trop bonne heure, tandis et à mesure que l'objet vit. » Sainte-Beuve ainsi se justifie d'avoir, dans cette période de sa vie littéraire, surtout pratiqué la critique des contemporains.

Il semble que la critique ainsi conçue, toute préoccupée de comprendre et d'expliquer, n'ait aucun mérite à être impersonnelle et objective ; et, en effet, à partir de 1833 environ, la critique de Sainte-Beuve s'efforce d'être telle, et elle l'est, au moins relativement, surtout quand on la compare à ce qui l'a précédée. Mais quoi ! Sainte-Beuve est Sainte-Beuve, et il ne saurait, la plume en main, se désintéresser de lui-même. Il ne peut se tenir, même en parlant des autres, en retraçant leur « biographie psychologique », — le mot qui, depuis, a fait fortune, est de lui, — de nous confier les idées ou les sentiments qui l'agitent. Quand Lamennais, en 1836, lance son brûlot des *Affaires de Rome*, il ne se contente pas d'analyser le livre et d'en rendre froidement compte ; il « crie », nous l'avons vu, la douleur personnelle qu'il éprouve à voir l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* se renier lui-même dans le meilleur de son œuvre. Sainte-Beuve ici se trahit ; et la biographie objective cède le pas à l'autobiographie morale.

A mesure pourtant qu'il avance en âge et qu'il se détache des idoles et des croyances de sa jeunesse, ces aveux, ces confidences, ces échappées sur sa vie intérieure deviennent de plus en plus rares. Il a fini par s'apaiser, par prendre son parti du scepticisme auquel ses déceptions l'ont pour ainsi dire acculé. Il éprouve un réel plaisir de dilettante à passer d'un sujet à un autre et d'un écrivain à un autre écrivain. Après un poète un historien ; après un romancier un dramaturge ; après un homme politique un philosophe : cela sans suite, sans parti pris, au hasard de la fantaisie ou de l'actualité. Si différents qu'ils soient entre eux, il les embrasse tous dans la même impartialité et la même bienveillance ; il entre dans leur pensée avec le même désir d'en saisir les plus fines nuances et d'en traduire fidèlement les multiples aspects ; il reconstitue avec un égal bonheur leurs divers systèmes ; il met son point d'honneur à être un interprète exact, consciencieux des théories les plus opposées, des personnalités les plus

contradictoires, et, sans jamais se prononcer sur la vérité relative ou absolue des doctrines, il se joue à travers ces contradictions mêmes ; et l'agilité d'intelligence qu'il déploie pour faire saillir les oppositions et pour les rendre dans leur franchise originale lui est une jouissance dont s'enchante son délicat épicurisme.

Prédisposé comme il l'était au scepticisme, Sainte-Beuve n'était pas sans subir, comme nous le faisons tous, l'influence un peu déformante de la profession qu'il exerçait. Pour peu qu'on n'y prenne garde, le métier de critique devient assez aisément une école de scepticisme. A étudier, comme doivent le faire les critiques professionnels, des œuvres de toute provenance, des esprits venus de tous les coins de l'horizon, à être ballottés d'une théorie à une autre, d'un système à un autre système, on en vient très facilement à se dire que toutes ces doctrines se valent, sont également spécieuses et fausses, et que la vérité absolue, — ou même relative, — n'existe nulle part. Pour réagir contre cette tentation, il faut avoir par devers soi une forte et haute doctrine dont on a éprouvé la justesse et la bienfaisance et à laquelle on rapporte ses impressions et ses jugements. Ce critérium intérieur, qu'il avait, sans succès, essayé d'acquérir, manquait à Sainte-Beuve. Il s'en consolait en se laissant aller au plaisir de comprendre et d'exposer les doctrines les plus différentes ; et son scepticisme initial s'aggravait en cours de route au spectacle, sans cesse renouvelé, des contradictions doctrinales qu'il rencontrait. Si bien qu'un beau jour, ayant trouvé sur son chemin un autre maître de scepticisme dans la personne de Pierre Bayle, il s'empressa de lui faire fête et de se mettre à son école. Bayle lui apparut la personnification et le modèle presque idéal du « génie critique ». Cet homme qui n'avait pas d'art à soi ni de doctrine à soi, qui avait fait le tour de tous les systèmes, et qui, de ce long voyage à travers les erreurs humaines, avait rapporté l'intime conviction que tout est vanité et illusion dans les constructions doctrinales de l'humanité pensante, cet homme lui parut détenir le secret de la suprême sagesse.

Et cependant, quand il s'interroge sincèrement lui-même, il n'est pas pleinement satisfait, il y a en lui des coins de sensibilité meurtrie. Il a semé sur sa route des amitiés, que les nouvelles n'ont pas remplacées, et dont la perte l'a fait souffrir.

Il a connu « la passion sacrée », et cette passion coupable, après l'avoir comblé de délices, un peu par sa faute, un peu par celle des circonstances, s'est retirée de lui, lui laissant au cœur un vide inexprimable, et peut-être d'obscurs remords. Il a rêvé de conquérir une croyance, et un moment il a eu l'illusion de toucher au port mystique où tant d'autres ont trouvé le repos : ce mirage s'est évanoui comme les autres, mais sous ses airs de souriant scepticisme, il est resté inquiet, nostalgique, secrètement épris de vie spirituelle. Il avait désiré la gloire littéraire, la haute renommée de l'artiste créateur, et, sinon la fortune, tout au moins la sécurité matérielle et cette honnête médiocrité qui écarte l'inquiétude du lendemain : il menait, à très peu près, la vie d'un étudiant pauvre; sa poésie et sa prose romanesque n'avaient pas eu le franc succès qu'il avait ambitionné ; et il avait dû se rabattre sur la critique, se condamner pour vivre aux travaux forcés du journalisme, à la production hâtive et régulière, aux articles rapidement conçus et lestement troussés. Même dans cet ordre d'idées plus modestes, il souffrait de n'avoir pu encore donner toute sa mesure. Il se sentait mûr pour une œuvre de longue haleine, pour un monument d'histoire qui le classerait à son rang. En étudiant les écrivains jansénistes, il avait eu l'idée d'un grand livre à écrire, d'une « histoire littéraire du Port-Royal », et, dès 1834, il s'en était ouvert à Lamennais; il aspirait, de plus en plus, à « prendre congé du présent pour quelque étude moins mobile, pour quelque œuvre plus recueillie ». Mais les loisirs lui faisaient cruellement défaut, et il s'en plaignait avec amertume. Pour toutes ces raisons réunies, il éprouvait quelque lassitude, un vague besoin de se dépayser, de se recueillir, de quitter, au moins pour quelque temps, les occupations et les habitudes de sa vie parisienne. Le hasard allait lui offrir précisément ce qu'il cherchait et l'occasion, toujours souhaitée, d'instituer une expérience nouvelle.

VICTOR GIRAUD.

(*A suivre.*)

CHOSES VUES A BERLIN

DU 3 AU 7 JUILLET

Eh bien ! mais tout est calme ! Voici, en approchant de la gare de la Friedrichstrasse, les beaux arbres du Zoo, d'où sort un minaret de tableau à musique, les façades de Charlottenbourg, les allées où les cavaliers font leur exercice matinal, les bras chargés de corbeilles d'hortensias, comme pour un concours de balcons fleuris, les rames de métro jaune et rouge qui emportent à leurs occupations leur petit monde d'employés, le nez dans leurs journaux, bien sagement assis dans leurs wagons, *Raucher*, *Nichtraucher*, tout un Berlin de Jean Giraudoux, tranquille, domestique et un peu « conte des frères Grimm », à la fois très grande ville et un peu grand village, et par là-dessus le fronton du *Theater des Westens*, avec son inscription classique d'un bourgmestre ami des arts : ARTIS COLENDÆ CAVSA CONDIDIT MDCCCCVI F. BRVCKMANN.

J'ai beau épier les visages : expressions vissées, à peu près aussi naturelles que celles d'un masque contre les gaz. C'est vrai que l'ordre règne à Berlin : trafic normal, point d'estafettes armées ni de patrouilles dans les rues. Et cependant, sans qu'il y paraisse, le « petit état de siège » dont parlait Laforgue au temps de l'empereur Frédéric, est plutôt renforcé. Extérieurement, calme parfait. Absolument rien d'insolite, n'était cette grande maison en bordure du Tiergarten, à l'angle de la Standartenstrasse, la plus luxueuse villa de ce Pall Mall ou de cette Avenue du Bois berlinoise, et qui a aujourd'hui un air de saisie et de déménagement, sous la garde d'un piquet de la Police noire ; c'était le quartier général des sec-

tions d'assaut, le château du capitaine Rœhm, redouté dans toute l'Allemagne, un endroit où l'on a fait une rafle samedi et probablement fusillé dans les caves; je ne vous conseillerais pas de trop vous y attarder ou de poser à ce sujet une question indiscrète.

Hormis ce détail, la vie suit son cours ordinaire. Une délégation française est arrivée ce matin pour débattre les conditions d'un accord commercial. Au même hôtel des *Linden*, à l'angle de la *Pariser-Platz*, sont descendues dimanche Leurs Majestés Siamoises, continuant leur tour d'Europe; rien n'a été changé au programme des réceptions. Le dîner officiel de soixante couverts prévu pour le 1er juillet au château de Charlottenburg n'a pas été décommandé. Les souverains s'y sont rendus avec leur politesse d'ultra-civilisés, en feignant de ne se douter de rien et en affectant d'ignorer qu'ils se trouvaient chez Barbe-Bleue. Peut-être après tout se sentent-ils moins loin de chez eux qu'on ne pense. Un de mes amis me soutient qu'à Berlin, c'est déjà l'Orient : il faut convenir que le lacet de soie est de meilleur goût que ces flaques de sang.

UNE SOIRÉE A *RIENZI*

Pour finir ma journée, où aller? Le hasard fait qu'on joue *Rienzi* à l'Opéra.

Rienzi, le dernier des tribuns, est un poème curieux, tout ce qu'il y a de romantique, selon les idées humanitaires de 1848 : c'est le « *qualis artifex pereo* » du génie, de l'élu de Dieu, choisi dans les rangs de la multitude pour ramener la paix et l'amour dans le monde, et sacrifié à la haine des prêtres et des grands. C'est déjà le Chaste, le Pur, inaccessible aux faiblesses de la chair, sans autre affection que celle de sa sœur, le héros vierge dont le type traverse tout le théâtre de Wagner, celui qui sera plus tard Siegfried et Parsifal. Il meurt, victime de ceux qu'il a voulu sauver, dans l'incendie du Capitole : et voilà ce grand thème de la purification et de l'anéantissement, de l'embrasement du Walhall,l'ébauche du « mystère » qui se formulera dans le chœur sacré de Montsalvat : « *Erlœsung dem Erlœser*, Rédemption au Rédempteur. »

La pièce est parfaitement chantée par Willy Stœring (Rienzi) et Liselot Ammermann, Irène ravissante, d'une voix aussi

touchante qu'elle est belle de traits et d'attitudes. Les grandes scènes équestres et militaires du III, avec leurs échafaudages de chœurs, d'ovations et de fanfares un peu foraines, sont naturellement des choses qui font sourire : mais quel diable au corps! Quel démon du théâtre ! Le public est morne, sérieux, sans aucun abandon ; chacun est là pour soi, sans égard pour le voisin. Je ne sais ce qui se passe quand, les lumières éteintes, chacun se croit seul dans la nuit avec le poème ; dès que les lustres se rallument, je ne trouve autour de moi que des faces murées.

C'est curieux et un peu gênant, cette impression obscure et comme négative : la pièce fait long feu, on dirait qu'elle se joue dans le vide, tant on redoute tout ce qui pourrait prendre l'apparence compromettante d'une manifestation. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui manquent, pour trouver, si on le voulait, les allusions les plus piquantes :

Banditen, sagt mir, gibt es noch Rœmer ? (1)

Rien que ce mot-là, partout ailleurs, mettrait le feu aux poudres. Dans la scène suivante, le tribun monte au Capitole et reçoit des adresses de félicitations : comment ne pas penser à celles dont les journaux sont pleins et qui pleuvent, dit-on, sur la table du Fuhrer? Vient ensuite un divertissement dans le goût de la Renaissance, représentant le Viol de Lucrèce ; encore une scène qui peut faire songer à d'autres plus récentes. A la fin de cet épisode, les nobles profitent du tumulte pour assassiner Rienzi. Celui-ci échappe par miracle et pardonne à ses assassins. Cette scène de la clémence de Rienzi, qui est le sommet de la pièce, doit pourtant évoquer quelque chose, par contraste, sous ces fronts obturés. Il devrait y avoir de quoi faire éclater la salle. Il n'est pas possible que le même rapprochement, comme une étincelle électrique, ne jaillisse dans tous les esprits Mais il y a refus, parti pris de faire semblant de ne pas comprendre. Le milieu n'est pas conducteur.

Je songe à ces soirées un peu folles de *Coriolan*, pleines d'une griserie de fronde et de bataille, où Shakespeare se trouva inquiéter le Parlement et faire une sorte de prélude de prise de la Bastille. Ah ! le public allemand est vraiment

(1) Bandits, répondez-moi : reste-t-il des Romains ?

bon enfant : et celui de Berlin passe pour le moins facile et le plus « mauvaise tête » du Reich. Quelle extraordinaire atonie! Quelle passivité! Décidément la liberté n'a pas le même sens ici qu'en France. Impossible de déchiffrer le jugement que chacun se réserve de former sur les événements dans le secret de sa conscience. On n'est attentif qu'à n'en rien trahir, comme sous le regard d'une police et d'une délation permanente. Je n'avais jamais mieux senti ce que c'est que de vivre sous l'éteignoir. Et ce spectacle finit par paraître assez tragique. On parle de ces poisons que connaissent les Indiens, qui vous font périr lentement, sous un masque impassible, parce que le venin paralyse les nerfs qui servent à exprimer la sensibilité : c'est l'empoisonnement au curare.

PSYCHOLOGIE D'UN DRAME

Avec tout cela, il est clair que, sous cette surface muette, il n'est question partout que de l'affaire du 30. Les explications de Gœbbels ne convainquent personne. Personne ne croit sérieusement à l'existence d'un complot. Des gaillards comme Rœhm et Heines, le chef de la Sainte-Vehme de Haute-Silésie, auraient mieux pris leurs précautions : ce n'étaient pas de ces oiseaux qu'on aurait eus au nid. Les liaisons de tous ces personnages avec le général von Schleicher ne sont nullement démontrées. Et Mme von Schleicher, qu'était-elle dans la conspiration ? Le gouvernement se borne à des accusations sans preuves. Son récit ne tient pas debout. Aucune liste des exécutions n'a été publiée (1). Les rumeurs démentent les rumeurs. Force est de recueillir et de grouper des indices, de faire des recoupements, de procéder à tâtons comme dans une caverne.

Le pivot de l'affaire, c'est un homme d'une audace vrai-

(1) Le 4 juillet, le chef du bureau de la Presse à la Wilhelmstrasse disait aux correspondants de journaux étrangers en parlant des morts : « Vous pouvez hardiment aller jusqu'à la trentaine. » Le lendemain, M. de Neurath, ministre des Affaires étrangères, avouait 46 victimes. On sait que dans son discours au Reichstag, le 13 juillet, le chancelier en confessait 77. Il semble qu'on ait fusillé à Lichterfelde jusqu'au 7 juillet, bien qu'Hitler ait proclamé le 2 le retour au régime normal. On attend encore aujourd'hui (29 juillet) une liste nominative, comme on attend toujours les documents saisis à la maison de Liebknecht, avant l'incendie du Reichstag, qui avaient été promis au public « dans le plus bref délai ».

ment colossale, Hermann Gœring, ministre de l'Air, président du Reichstag, et organisateur de la police secrète, c'est-à-dire chef du Guépéou allemand. Pour qui se rappelle le coup de l'incendie du Reichstag, c'est signé : on retrouve les mêmes empreintes digitales. Mais les débats interminables du procès de Leipzig, qui suivit, montrèrent qu'il valait mieux, pour certaines opérations, éviter le grand jour. Cette expérience dégoûta pour jamais Herr Gœring de la procédure.

On n'a plus à faire le portrait de cet homme farouche, un des *as* de l'aviation allemande pendant la guerre, le commandant de la fameuse escadrille Richthofen, qu'il refusa de livrer aux Alliés, après l'armistice, et qu'il réussit à ramener en bon ordre en Bavière. Intrépide, massif, l'encolure d'un taureau (il pèse cent kilos), type d'aventurier et de casse-cou, tout le monde connaît ses évasions, ses blessures, sa vie errante de meneur et de proscrit, son mariage romanesque avec une Suédoise. Depuis que je suis ici, je n'entends parler que des frasques et des loufoqueries de cet inquiétant personnage. On s'égaie encore de la réception qu'il fit, il y a un mois, au corps diplomatique, qu'il avait convoqué dans sa villa de Schorfheyde, sorte de Chequers allemands, à cent kilomètres de Berlin, dans un pays de landes, de forêts et d'étangs, vaste domaine mis par l'État à la disposition du président du Reichstag, et où son *dada* est de réacclimater le bison. Après s'être fait attendre une heure, le ministre parut vêtu de peaux d'ours, en Siegfried, appuyé sur un javelot, un coutelas à la ceinture, déclarant indigne d'un brave d'attaquer un animal autrement qu'à l'arme blanche. On voit qu'il fait une différence entre l'homme et les bêtes. C'est pourtant lui qui a rétabli, pour la peine capitale, l'usage de la hache. En même temps, il interdit la vivisection. Cet être incohérent est encore déséquilibré par l'usage de la drogue. C'est un fait qu'il a subi plusieurs cures de désintoxication. Je laisse à penser de quoi est capable cet Hercule morphinomane.

A l'origine de tout, il y a le désastre économique. Hitler s'était fait fort, en prenant le pouvoir, de faire disparaître le chômage. Ces promesses peuvent faire l'objet de beaux mouvements oratoires, mais les faits ont le tort de se moquer du lyrisme. Les remèdes improvisés par une équipe d'empiriques ne firent qu'aggraver la crise. On envisage pour le mois pro-

chain une amputation des salaires et une réduction des heures de travail. Dès le début, les gens raisonnables signalaient le danger de mesures imprudentes. Gœbbels, le ministre de la propagande, l'intellectuel du régime, celui qu'on appelle le Docteur, un pied-bot et un raté de la littérature, entreprit une campagne contre les défaitistes : ses cris n'eurent d'autre effet que de semer la panique de plus belle. On le fit taire ; mais l'angoisse subsista, et le Docteur demeura ulcéré.

Cependant, à ces difficultés déjà inextricables s'en ajoutaient d'autres non moins gênantes dans l'intérieur du Parti. Le danger de ces lames de fond qui portent un homme au pouvoir, c'est qu'il est bientôt débordé : le Fuhrer commençait à l'éprouver à ses dépens. Les centaines de mille hommes de l'Allemagne brune, la masse d'appétits et d'espérances confuses qui avaient fait sa force, étaient à présent sa faiblesse. Cette cohue devenait turbulente ; elle ne faisait que compromettre l'Allemagne et la mettre en mauvaise posture devant l'étranger, dans les négociations délicates du désarmement.

Le plan était d'attendre le début de l'automne et la fin des récoltes, qu'on escomptait mauvaises ; on profiterait de ce moment critique pour poser au Fuhrer, devant le Congrès des Sections, une sorte d'ultimatum, le sommer d'achever son œuvre ou de se démettre. Il est difficile de dire dans quelle mesure c'étaient là des projets arrêtés ; plutôt qu'une mutinerie, c'étaient propos de vieux camarades, comme Rœhm, à qui leurs services permettaient de garder leur franc-parler. L'homme de la Ruhr, le chef de cette guérilla légendaire, l'organisateur des troupes brunes, pouvait se croire un peu le maître de la maison et avoir le droit de dire son mot. On a prétendu qu'il armait, et qu'il s'était mis secrètement d'accord avec l'étranger, ce qui paraît peu vraisemblable. En tout cas, il restait à Hitler la ressource de le confondre, ou celle de prendre lui-même la tête des mécontents. Il se borna à prendre une demi-mesure. Il mit les sections en congé pour un mois à partir du 1er juillet, avec défense de se rassembler et de porter l'uniforme. Rœhm, dans une semi-disgrâce, était aux arrêts à Munich, sous prétexte de santé, et tuait le temps à sa manière, en faisant la noce avec sa bande dans sa villa de Wiessee.

Le malaise ne faisait que croître. Le Fuhrer se sentait profondément découragé. Son astre pâlissait. Il n'était plus l'idole des foules. A Dresde, il rencontra un accueil glacial. Au contraire, le cinglant discours du vice-chancelier von Papen, à Marburg, le 17 juin, contre les extrémistes et le chantage à la révolution, eut un retentissement immense. Trois jours plus tard, le 20 juin, au Derby de Hambourg, Papen fut acclamé par le public des tribunes; le boiteux Gœbbels fut réduit à mendier les applaudissements de la pelouse.

Hitler est, comme tous les orateurs, prodigieusement impressionnable et sensible aux caresses ou aux blessures de l'amour-propre. Il a un besoin maladif d'ovation et d'amour, une âme de divette. Déjà la série de déconvenues qu'il venait d'essuyer, l'impression qu'il avait de la désaffection des foules, lui donnaient le soupçon d'une cabale ou d'une conspiration.

Dans cet état d'inquiétude et de nervosité, il devenait une proie facile pour tous les cauchemars. Pour le mener où l'on voulait, il suffisait de lui faire peur.

Trois attentats assez mystérieux, dont on ne parle qu'à mots couverts, se succédèrent coup sur coup, à quelques jours d'intervalle. Vers le 15 juin, le Fuhrer se rendit aux obsèques de Mme Gœring, dont les restes, transportés de Suède par avion, venaient d'être rendus par la famille à son mari. Il y eut une cérémonie funèbre à Schorfheyde. Au retour, dans un endroit désert de cette grande nappe forestière, une fusillade éclata. On battit les fourrés, on ne trouva personne. La chose s'ébruita. On répandit alors que les prétendus coups de feu étaient des cailloux arrachés par la vitesse des roues à la chaussée et qui seraient venus frapper la carrosserie. Mais quelqu'un qui connaît la route, toute sablonneuse en cet endroit, sourit de cette explication. Ce qui parut surprenant, c'est que les projectiles ne visèrent que la voiture de tête, celle que monte toujours le Fuhrer. Par hasard, ce jour-là, il suivait dans la seconde voiture; la première était occupée par Himmler, le chef de la police secrète, l'âme damnée de M. Gœring.

On a moins de détails sur le second attentat, le classique fil de fer tendu en travers de la route. Le troisième se serait produit le 29 juin à Essen, où le Fuhrer passait une revue : un coup de revolver blessa près de lui M. Hirrl, commissaire

au Volontariat du Travail, qui l'accompagnait dans sa tournée. M. Hirrl a reparu à Berlin le lendemain, le bras en écharpe. L'auteur du coup était un enfant presque idiot, qui avoua d'un air stupide qu'il avait « reçu l'ordre de tuer M. Hitler ».

Celui-ci se retira bouleversé, décidé à répondre par un coup de tonnerre. Sur la terrasse de Godesberg, aux bords du Rhin, dans cette soirée du vendredi 29 juin, la plus longue de l'année, tandis qu'une fanfare lui donne l'aubade et parcourt le village avec une retraite aux flambeaux, il demeure absorbé, jusque passé minuit, dans une méditation profonde. Auprès de lui, Méphisto l'observe et se garde bien de dire un mot. Le Docteur regarde l'orage qui lentement s'accumule, le nuage qui avec la nuit assombrit le visage du chef. Tous les soupçons, les perfidies, les chagrins, les rancunes amassés ou adroitement semés depuis des mois cristallisent soudain, s'organisent en une masse homogène, sans autre issue qu'un geste de violence.

C'est ce travail des ténèbres que Gœbbels contemple en silence. Lorsqu'à deux heures du matin, aux premières lueurs de l'aube, l'avion s'approche pour emporter Hitler vers la Maison-brune de Munich, le Fuhrer n'y monte pas seul : derrière lui s'embarque son démon.

DER GEFÜHRTE FÜHRER (1)

Dans un des premiers cafés de Berlin, le barman s'est éclipsé discrètement vendredi et n'a reparu que mardi matin derrière son comptoir, avec sa veste blanche, parmi ses verres et ses *shakers*. Selon les gens renseignés, ce pacifique artiste en *cocktails* est un chef de S. S. (2), cette garde d'élite qu'on réserve (c'est le cas de le dire) pour les coups de torchon. Il avait donc reçu, dès le 29, son ordre de mobilisation. On aime à penser que c'est lui qui aura expédié Alvensleben et quelques autres aristocrates du cercle de Schleicher et de Papen, qui étaient également des clients de la maison. Ainsi, on était sûr d'éviter des méprises toujours regrettables, comme celle qui est arrivée à Munich, où l'on a eu à déplorer la mort du musicographe Jimmy Schmidt, tué par erreur à la place

(1) Le meneur mené.
(2) *Stoss-Staffel*, échelon d'attaque, troupe d'élite.

d'un homonyme. Il est rassurant de songer que le délicieux barman, en servant les habitués, a tout le temps de bien connaître ceux qu'il sera chargé de supprimer la prochaine fois.

Autre menu fait. La jeune cuisinière d'un de mes amis a tendresse de cœur pour un beau gaillard des S S. qui lui fait la cour. Ce garçon n'a pas reparu à la cuisine de trois jours.

— *Es gibt viel Arbeit* (1), explique la tendre amante.

Tout concourt à montrer que le branle-bas avait commencé à Berlin dès le vendredi soir, et que le coup de feu d'Essen et divers autres détails faisaient partie d'un scénario arrêté à l'avance, comme le canevas du *Putsch* et la liste des personnages qu'on voulait y impliquer. L'essentiel était de faire vite et de provoquer chez le Fuhrer un accès de folie, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Son nom couvrirait tout. La fable du complot n'était, pour le machiniste resté dans la coulisse, qu'un prétexte élastique, une fantasmagorie commode pour liquider de vieilles affaires et régler des comptes arriérés.

Quel que soit le sens politique de l'opération, sens extrêmement obscur, qui semble être un épisode de la rivalité entre l'armée et les milices, un duel de Rœhm et de la Reischswehr, mais compliqué de drames et de vengeances secondaires, il apparaît surtout qu'Hitler a été manœuvré; un jouet à demi conscient entre des mains plus puissantes que les siennes. Le dictateur n'a rien conduit. Il a cru faire un coup de force et n'a montré que sa faiblesse. Une fois de plus, le *Führer* a été *der Geführte*.

On ne sait pas au juste quelle part personnelle il a prise à la « répression ». Les récits diffèrent. Il ne paraît pas établi qu'il ait tiré lui-même. Il semble qu'à Munich il n'ait pas quitté le premier étage de la Maison-brune, et qu'il se soit borné à dégrader les officiers suspects, qu'un peloton d'hommes sûrs abattait ensuite dans les caves.

C'est le major Busch, des S. S., qui se chargea du nettoyage de Wiessee, fracassa la tête de Heines dans son lit, d'un coup de browning à bout portant, et ramena Rœhm prisonnier à la Maison-brune. On ne rapporte rien du tête-à-tête des deux anciens amis. Le plus mal à l'aise sans doute ne fut pas le capitaine. Entre cet homme dissolu et trivial, mais plein de

(1) Il y a beaucoup de travail.

cran, et le chancelier du Reich qui le sacrifiait, ce n'est pas le chancelier qui avait le beau rôle. Gœbbels a eu la lâcheté de salir sa mémoire. On conduisit le prisonnier dans une cave, où on lui donna vingt-quatre heures pour réfléchir, entre une corde et un revolver; on lui laissait le choix entre ces deux genres de mort. Mais c'eût été s'avouer coupable et tirer d'embarras ses bourreaux : il n'avait aucune raison de leur rendre ce service. Un Rœhm ne se suicide pas.

— Faites vous-même, dit-il froidement à Busch, qui entrait le lendemain et s'étonnait de le trouver vivant.

Cet apache était un homme.

ICH HATT'EINEN KAMERADEN

Hitler lance dans la presse des bulletins de victoire et il a arraché au président Hindenburg une lettre de satisfaction où le vieux maréchal félicite son chancelier d'avoir sauvé la République. Le Fuhrer se proclame le maître de la situation. Il s'est fait donner un blanc-seing par ses collègues du Conseil qui n'ont pas hésité à légaliser son action et à ajouter que ces mesures de salut public épargnaient au pays les horreurs de la guerre civile. Ce n'est pas sûr. Après quoi, pour montrer que l'incident est clos, le Conseil arrête une série de décrets véritablement paternels sur l'hygiène et sur l'urbanisme, dont l'un concerne la prophylaxie de la psittacose, et un autre nomme Gœring grand-veneur. Ces gens n'ont pas le sens de l'humour.

Et le public? Sans doute, on s'étonne de son apathie. L'Allemand est facile à vivre. Il est accoutumé à subir sans discuter les ordres supérieurs. Il a peu de vie politique. La réalité met longtemps à pénétrer jusqu'à son cerveau. Je crois qu'on aurait tort pourtant de trop se fier à l'apparence. Il se produit lentement un certain travail des esprits. Peut-être tardera-t-il un peu davantage dans les provinces. Ce ne sont ici que mes notes de Berlin.

Jeudi matin, nous avons vu, affichée dans toute la ville, une proclamation du Fuhrer. Cette ordonnance, flanquée d'une colonne autoritaire, rappelle les Tables de la Loi. Elle fulmine en termes véhéments des ordres impérieux. On y lit des imprécations contre le luxe, les oisifs, les critiques, les mauvais

esprits, les voitures insolentes, et cette mercuriale se termine par un hymne à la concorde et à la paix. Ce document baroque souffle pêle-mêle, comme l'esprit de l'auteur, la colère et l'idylle, la menace et l'amour, la haine et la petite fleur bleue. Je l'ai lu avec intérêt, mais je n'ai vu personne s'arrêter pour en faire autant. Cet air-là est trop connu : on n'écoute plus la chanson.

La réaction se dessine. Tout d'abord, on l'a vu, ce fut une impression de stupeur. On demeurait assommé, comme d'un coup de massue. Pour plusieurs, ce fut comme un écroulement. On m'a cité le trait d'un promeneur qui, le 30 juin au soir, dans une allée du Tiergarten, dévorait le journal et le nom des premières victimes. En lisant celui d'Heidebreck, un des héros de la guerre, un des rares décorés de l'ordre « Pour le mérite » (ils ne sont pas une centaine), un nom si glorieux qu'on l'a donné à un village, l'inconnu ne put retenir un cri et se laissa tomber sur un banc.

Second temps : le souci de l'opinion du monde. Si peu que l'Allemand ait l'habitude de réfléchir, si fort qu'il ait le respect de ses maîtres, il ne pouvait lui échapper ce qu'il y avait d'écœurant dans cette tuerie. Un jeune ouvrier décorateur qui travaille chez un de nos amis ne put s'empêcher de lui dire :

— Qu'est-ce qu'on va penser de nous à l'étranger?

Il faut ajouter chez les plus simples des sentiments d'humanité. L'Allemand a beau n'avoir pas nos habitudes juridiques, il n'en était pas moins choqué par ce forfait, les femmes surtout. « Pourquoi leur refuser des juges? songeaient-elles. Pourquoi ne pas les laisser parler? »

Autre cri du cœur, un peu égoïste, mais qui traduit bien la lassitude et le découragement de ce peuple si malheureux :

— Nous n'aurons donc jamais la paix?

Je rassemble ces traits furtifs et ces infiniment petits, qui sont presque les seules choses que nous puissions saisir : ce sont, si vous voulez, les impressions du chœur. Je n'ignore pas qu'on pourrait y opposer des propos tout contraires, comme celui du fils d'une des victimes, gamin de quatorze ans, à qui on demandait ce qu'il pensait du meurtrier de son père : « *Er ist trotzdem unserer Führer* (1)! » dit ce jeune Spartiate. Je ne

(1) « Tout de même, c'est lui le chef. »

prétends pas résoudre en quelques lignes l'énigme allemande.

Cependant, tout ce sang, ces cadavres, ce massacre d'amis, Rœhm, Strasser, cette inexplicable démence étonne et scandalise. Il y a toujours dans le cœur humain quelque chose qui parle pour les victimes, je ne sais quoi qui demande grâce et supplie qu'on pardonne. Ceux-ci étaient-ils de si grands pécheurs? Quel était donc leur crime? D'autre part, ce qu'on a révélé des mœurs de quelques-uns de ces misérables, Hitler, ne l'ignorait pas! c'était la fable du pays. Hitler l'avait souffert. Il l'avait toléré. D'où lui venait ce transport soudain et ce zèle de moralité? C'est ce que disait un jeune nazi à quelqu'un de ma connaissance :

— Ernst est coupable, puisqu'on le tue. Soit, mais pourquoi est-ce lui qui, il y a huit jours, bénissait nos drapeaux?

Tout cela trouble. On doute. La foi est entamée. L'idole n'est plus intacte. Pour commencer, personne ne croit plus un mot de ce qui s'imprime en Allemagne. On se jette pour apprendre la vérité sur la presse étrangère. Les ballots à peine arrivés sont vendus en quelques minutes. Les journaux suisses ou autrichiens sont interdits pour quinze jours.

Mais il y a un fait plus grave et qui commence à se sentir. Le Fuhrer vient de faire deux choses : il vient de massacrer les siens et il les a déshonorés. Peut-être a-t-il cru se donner l'attitude d'un Brutus. J'ai entendu chez une bonne femme cette exclamation presque comique : « Pauvre Hitler! Le voilà qui a perdu tous ses amis. » On le plaint, et il est à plaindre, bien que ce soit autrement que ces bonnes âmes l'entendent : chez cet homme qui ne dort pas, je voudrais bien savoir les revenants de ses insomnies. On l'a vu quelques instants reparaître depuis son crime à la fenêtre de la Wilhelmstrasse : il avait vieilli de dix ans.

Quoi qu'il fasse, les ombres ne le lâcheront plus. Certains cadavres seront vengés. Et surtout il en est un qui ne ressuscitera pas : quand le Fuhrer se laverait les mains, quand il justifierait son crime, comme un acte de dévouement épouvantable à la patrie, il reste une tache indélébile sur le Parti qu'il représente : c'est la pureté, c'est l'honneur de la cause qu'il incarnait, c'est l'image idéale que le peuple voyait en lui, c'est tout cela qu'il a brisé.

Avec tous ses défauts grossiers, son génie trouble, ses igno-

rances de primaire et de demi-lettré, cette créature inculte n'en portait pas moins une musique. Cet étrange enchanteur savait un *lied* où l'Allemagne s'accordait. A ces hommes, si effroyablement maltraités par leurs maîtres, hébétés de misère et à bout de malheurs, il apportait un rêve. C'était la bonne nouvelle d'une grande Allemagne primitive et profonde, d'une Allemagne pastorale, sans castes, égalitaire, laborieuse, amicale, d'une grande famille paisible où tous n'auraient qu'un même sang, qu'une âme et une voix. Il développait depuis dix ans ce thème de la fraternité allemande, qui n'est autre en son fond que celui de l'*Hymne à la joie*. C'était le secret de son pouvoir, cet appel religieux qui était devenu, dans un registre populaire, le refrain qui scandait les défilés *nazis*, le rythme de la vie et l'air national de la nouvelle Allemagne : « J'avais un camarade... »

Son camarade ! Le Fuhrer vient de l'assassiner. En vain fait-il appel désormais à la loyauté, au dévouement, au noble lien qui unit les braves. Quelqu'un lui répondra toujours : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

UNE TOMBE

Mon aimable confrère Georges Blun a tenu aujourd'hui à faire une singulière expédition. Il nous emmène, Philippe Barrès et moi, au cimetière de Lichterfelde, où il a appris qu'on a porté avant-hier les restes du général et de Mme von Schleicher. Il y a huit jours exactement qu'on les a massacrés. Il s'agit de découvrir leur tombe.

Lichterfelde, le Saint-Cyr allemand, où se trouve l'École des Cadets : c'est dans la cour de cette caserne qu'ont eu lieu la plupart des exécutions. Ernst y a été apporté, ligoté, de Brême par avion, et fusillé les menottes aux mains, parce qu'on avait oublié la clef là-bas.

Le cimetière est un vaste enclos en dehors du village, dans la grande plaine sablonneuse et monotone du Brandebourg ; la moitié de l'enceinte est encore un terrain vague. Deux allées qui se coupent à angle droit divisent le quadrilatère. A l'intersection des allées un génie accoudé, sous la colonnade d'un *tempietto* en rotonde, abrité par un bouquet de trembles, rappelle les bibelots que les âmes sensibles, au temps d'Hubert

Robert, se plaisaient à élever dans leurs parcs à l'Amitié ou à la Rêverie.

Il va sans dire qu'il n'est pas question d'interroger le concierge et de demander à ce fonctionnaire la moindre indication sur les nouveaux hôtes qu'il vient de recevoir, encore moins de consulter le registre des entrées : ce serait éveiller la méfiance de cet honnête homme. Le plus simple est d'aller devant nous en nous fiant à notre flair. Peut-être trouverons-nous chemin faisant, parmi les âmes pieuses qui viennent s'occuper des leurs, quelque simple de cœur que notre question n'effraiera pas et qui sera disposé à parler.

Extraordinaire, ce cimetière, où presque rien ne rappelle la mort, où l'on sent que le premier soin a été de dissimuler les tombes : on avance dans une allée fleurie, entre des plates-bandes et des écrans d'arbustes, qui forment un rideau continu, une sorte de protection végétale contre les défunts ; on dirait un jardin public, un lieu de promenade et de silence, sans tristesse, où le grand souci est de ne pas effrayer les vivants. Tout est parfaitement propre, aligné, bien tenu ; une quantité de jardiniers, coiffés de cloches de paille, sarclent, émondent, râtissent, promènent des arrosoirs.

Ainsi nous errons à l'aventure dans ces étranges Champs-Élysées. Mais il est inutile d'espérer un renseignement. Les jardiniers ne savent rien, n'ont rien vu, rien remarqué. Un vieux couple nous inspire confiance : au seul nom de ce que nous cherchons, les deux vieux se troublent, perdent la mémoire. Deux ou trois autres tentatives n'ont pas plus de succès ; notre question met les gens en fuite. On nous tourne les talons, en nous regardant de travers. Le nom de Schleicher est *tabou*. C'est celui d'un traître, d'un paria, d'un pestiféré. Ces deux syllabes répandent une petite terreur, comme si elles pouvaient communiquer une maladie contagieuse. Même mort, ce malheureux est encore dangereux à connaître. Ce détail en dit long sur la démoralisation et la servitude allemandes. Que ne peut-on se permettre avec un peuple où les vivants n'osent pas plus respirer que les morts ?

En désespoir de cause, nous sortions pour remonter en voiture sans avoir rien trouvé, dans ce lieu désolant, que le mutisme, la timidité, la crainte. C'était presque plus beau ainsi. Mais Georges Blun n'est pas homme à en démordre au

milieu d'une chasse et à rentrer bredouille. Il avise, à la porte du cimetière, deux jeunes filles, qui semblent y être employées. Ces demoiselles, plus hardies ou qui ne lisent pas de journaux, ne font aucune difficulté de nous répondre.

Sous un bois de bouleaux, une allée mal tracée dans le gazon, encore dépeuplée, solitaire : une fosse creusée à la hâte, en cachette, recouverte de planches, sur lesquelles se fanent une douzaine de couronnes déjà empoussiérées de sable ; pas une stèle, pas une croix, pas une inscription, pas un nom : c'est là.

Cette tombe clandestine, ce peu de terre accordé de mauvais cœur, comme on rend après l'exécution le cadavre d'un guillotiné, voilà tout ce qui reste de l'ancien chancelier du Reich, le général von Schleicher. L'Allemagne aime à cacher la trace de ses crimes. Toujours le même mélange de férocité et de dissimulation. Elle ne lâche pas facilement sa proie. Elle redoute jusqu'aux morts. Elle n'a jamais livré aux réclamations des siens le corps de van der Lubbe, le pseudo-incendiaire du Reichstag, de peur d'une autopsie ou d'une indiscrétion. Un cadavre en sait parfois trop long et peut dire bien des choses.

On n'est tranquille qu'avec les morts. Peut-être Hitler en a-t-il cru un peu légèrement le proverbe, et ferait-il mieux de ne pas s'y fier. Il y a dans la mort une puissance étrange, une force d'attraction, un mystère qu'on n'exorcise pas. Schleicher n'est pas mort seul : sa femme l'a suivi aussitôt chez les ombres. Il faut dire aussi la mort du général von Bredow. Le soir du 30 juin, quand on savait déjà la fin de Schleicher, Bredow fut aperçu vers six heures avec des amis dans un café. Bredow était cet esprit vigoureux, ce témoin morose, clairvoyant, qui perçait à jour la comédie humaine, et dont on vient de publier en français les terribles cahiers, *De Weimar au chaos*. Quelqu'un le supplia de se cacher : « Au moins ne rentrez pas chez vous. Venez coucher à la maison. » Il haussa les épaules. Qu'avait-il vu dans cet instant ? Il se leva et rentra chez lui, stoïquement, sachant ce qui l'attendait, de l'air dont il aurait dit : *Finis Germaniæ*...

Ainsi mourut volontairement le général von Bredow, fidèle à son ami, car sa mort est une sorte de suicide. Mais il est, — Hitler le sait-il ? — plus d'une manière de se suicider.

LOUIS GILLET.

LA FRANCE AU CANADA

II [1]

LE « MIRACLE CANADIEN »

L'œuvre de Cartier et de Champlain avait été continuée par une lignée d'explorateurs, de colonisateurs et de civilisateurs qui, durant tout le XVIIe siècle et les soixante premières années du XVIIIe, avaient vraiment implanté outre-mer le génie de la vieille France et préparé l'expansion de la puissance française sur le continent. Cette expansion prenait son point de départ et gardait son point d'appui dans notre colonie du Saint-Laurent, si justement appelée la Nouvelle-France. Aussi est-ce là que se livra la lutte suprême entre la France et l'Angleterre pour la maîtrise de l'Amérique du Nord. Notre avenir sur le continent dépendait du Canada : en le perdant, nous devions tout perdre, mais, par lui, le meilleur de ce que la mère-patrie avait là-bas semé, allait y croître et survivre. C'est cette survivance même, avec toutes ses conséquences historiques, qu'on a pu appeler le miracle canadien. Comment s'est-il préparé? Comment s'est-il accompli ? Quels sont aujourd'hui ses effets dans le Dominion britannique où Canadiens-Français et Canadiens-Anglais s'accordent pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte, par un marin de France, des « terres neuves du Canada »?

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

LA PRÉPARATION

La race française manifesta, dès son apparition sur le territoire du nouveau monde, une force de rayonnement qui ne cessa de s'exercer en même temps dans l'ordre spirituel et dans l'ordre matériel. Missionnaires et religieuses donnent les premiers une âme à ce jeune corps de la colonie naissante. Après les Récollets et les Jésuites, que nous avons vus partir dès le temps de Champlain, ce furent les Sulpiciens en 1640, les Ursulines de Tours et les Hospitalières de Dieppe, venues de France une année auparavant, la Congrégation de Notre-Dame, fondée au Canada même en 1659 par Marguerite Bourgeois, de Troyes en Champagne. Cette communauté religieuse, la première qui soit née sur le sol canadien, s'était installée non pas à Québec, mais à Montréal, l'autre ville-mère, dont les origines ne font pas moins d'honneur aux colonisateurs français que la fondation de Champlain.

La fondation de Montréal avait pour objet principal la conversion des sauvages et pour initiateur un ancien élève de ce collège de La Flèche, où avait été élevé Descartes et où maintenant, dans ces années cornéliennes d'exaltation héroïque, « la seule pensée du Canada donnait aux âmes un élan (1) ». L'idée de mission s'y était implantée avec le P. Massé qui, à son retour d'Acadie, en était devenu le « ministre » et y faisait lire sans doute la *Relation* de son compagnon le P. Biard, imprimée dès la fin de 1615. Dans ce collège de Jésuites, l'appel des Franciscains à la collaboration de l'Ordre avait suscité une grande joie. Quelle ne dut pas être la surprise du P. Chauveau lorsqu'il reçut la visite du receveur des finances de la ville, M. Jérôme Le Royer de la Dauversière, qui venait lui soumettre l'idée d'instituer un ordre de religieuses hospitalières sous le patronage de saint Joseph et d'établir sur le Saint-Laurent, fort en amont de Québec, un hôpital qu'elles desserviraient? Le lieu choisi n'était alors qu'une île inculte et déserte, et M. de la Dauversière, marié, père de quatre enfants, semblait céder à une imagination vraiment trop aventureuse.

(1) Georges Goyau, *les Origines religieuses du Canada*, 1 vol. Bernard Grasset, 1926, p. 124.

Dix ans passèrent, durant lesquels il poursuivit son dessein, rencontra l'un après l'autre tous ceux qui allaient l'aider à le réaliser et finalement, en 1640, M. Olier, le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, avec qui l'accorda aussitôt cette pensée du Canada dont l'emprise était alors si forte sur les âmes avides de servir Dieu. L'idée allait prendre corps, et elle devait être féconde. Ce songe d'un mystique, en effet, « beaucoup d'hommes politiques eussent pu l'envier : bâtir en ces parages une cité qui durât, c'était commander trois grandes vallées, qui toutes trois menaient fort loin : celle du Saint-Laurent, qui descendait vers Québec et conduisait vers l'ouest jusqu'au lac Ontario ; celle de la rivière des Outaouais [Ottawa], route du lac Huron et de la baie d'Hudson ; celle de la rivière Richelieu, qui du côté du sud offrait une voie directe vers la Nouvelle-Amsterdam [New-York] et l'Atlantique (1) » : merveilleux carrefour pour une colonie française qui, de là, pouvait essaimer comme en éventail. En attendant, elle servirait d'appui à l'œuvre des missions et de rempart contre les Iroquois.

Aussitôt, MM. Olier, de la Dauversière et quatre autres fondent la *Société de Notre-Dame de Montréal*. Celle-ci s'assura la propriété de l'île et confia le commandement de l'expédition à un gentilhomme champenois, Paul de Chomedey de Maisonneuve, officier d'une grande piété et d'une bravoure incomparable, qui guerroyait depuis l'âge de treize ans mais s'était toujours réservé une retraite spirituelle au milieu de la vie des camps, consacrant ses soirées à l'étude et à la méditation. Le 2 février 1642, fête de la « Purification de la Très Sainte Vierge », vulgairement appelée Chandeleur, eut lieu en l'église Notre-Dame de Paris le baptême de la ville à naître. Elle reçut le nom de Ville-Marie. Les parrains étaient MM. Olier et La Dauversière. Le 18 mai suivant, la première messe était dite sur l'emplacement de la petite ville par le P. Vimont. Au sommet de la colline voisine, le Mont-Royal, dont elle devait prendre le nom (Montréal), le gouverneur, M. de Maisonneuve, alla dresser une croix qu'il avait tenu à porter lui-même sur ses épaules : ce rude soldat était, lui aussi, un mystique. Il apporta au service de son œuvre la même ardeur de

(1) Georges Goyau, ouvr. cité, p. 130.

foi qui animait sa piété. Lorsque le gouverneur du Canada, lui conseillant une autre place moins écartée et moins dangereuse pour son établissement, lui proposait de choisir l'île d'Orléans, il répondit : « Il est de mon honneur et vous trouverez bon que j'y monte, quand tous les arbres de cette isle se devraient changer en autant d'Iroquois. »

Contre les attaques de ces barbares, M. de Maisonneuve voulait dresser une digue « et les dégoûter de passer plus outre », aider de « bons hommes plein de cœur », Angevins, Manceaux, Poitevins et Bretons, à s'installer dans la colonie et à y prospérer. Il trouva bientôt le zélé concours d'une infirmière bénévole, Jeanne Mance, venue l'année précédente à Québec et qui fit construire, grâce à la générosité de Mme de Bullion, un hôpital clos d'une palissade. La chapelle servit aux offices paroissiaux jusqu'au jour où le culte fut assuré par les Sulpiciens. Ceux-ci ajoutèrent bientôt le temporel au spirituel, lorsqu'ils reçurent la seigneurie de Montréal avec droit de justice et nomination du gouverneur. Ils élevèrent alors un bastion et un fort qui prit le nom de fort des Messieurs de Saint-Sulpice, afin de pourvoir à la défense de la colonie sur laquelle s'étendait leur autorité. C'est alors que fut fondée dans le plus grand dénuement la Congrégation de Notre-Dame, et que trois religieuses hospitalières de La Flèche vinrent prendre la direction de l'hôpital fondé par Jeanne Mance. Cette même année 1649 vit aussi l'arrivée du premier évêque de Québec, Mgr de Laval. La vie spirituelle du Canada allait désormais avoir un chef.

François de Montmorency-Laval, d'une illustre famille, avait été nommé, l'année précédente, vicaire apostolique de la Nouvelle-France. Il sortait du nouveau séminaire des Missions étrangères, récemment fondé à Paris. Ce grand seigneur était un ascète. Détaché de tous les biens de fortune, il avait sacrifié tous les avantages que pouvait lui offrir la naissance pour ne servir que les intérêts spirituels. Mais il les servait avec une fermeté, une entente des affaires, une persévérance qui devaient rendre fructueux son long épiscopat. Il unissait à un zèle de saint une âme de chef. Il sut lutter et commander.

Deux autorités se trouvaient dès lors en présence, qui représentaient les deux grandes forces de la civilisation : l'idéal et l'intérêt. Le gouverneur ne représentait guère que les intérêts

de sa Compagnie, dont il était souvent l'un des principaux membres. Une grave question le mettait aux prises avec l'évêque. D'un côté en effet le clergé paroissial, les missionnaires, les colons, voulaient interdire la vente de l'eau-de-vie aux Indiens, dont la passion pour les liqueurs fortes et l'abus qu'ils en faisaient, conduisaient aux pires conséquences. Mais, d'autre part, ceux qui pratiquaient la traite des fourrures estimaient que, sans le trafic de l'eau-de-vie, il était impossible de commercer avec les Indiens. Ceux-ci, pour se procurer des boissons, ne manqueraient pas d'aller porter leurs pelleteries aux Anglais et aux Hollandais, habiles marchands, auxquels les scrupules des Français n'auraient d'autre effet que de laisser le champ libre. A Ville-Marie, Maisonneuve avait de lui-même pris des mesures efficaces pour interdire la vente de l'eau-de-vie aux sauvages. Mais à Québec les autorités religieuses se heurtèrent au mauvais vouloir des gouverneurs d'Argenson et d'Avaugour, et Mgr de Laval porta la cause devant le Roi. Cet appel au Roi devenait indispensable pour une autre raison encore : la nécessité d'un secours plus efficace dans la lutte des colons contre les Indiens. Le Roi répondit et, en 1663, le Canada passait du régime des Compagnies à celui du gouvernement royal, qui ouvre l'ère des grands gouverneurs comme Frontenac et des grands intendants comme Talon. Les uns et les autres allaient marquer d'une plus forte empreinte française la colonie.

On a appelé Talon, qui avait été choisi par Colbert, le Colbert du Canada. Il prit en mains la grande œuvre de son développement, tâche compliquée et difficile que les Compagnies s'étaient montrées incapables de réaliser. En 1663, la population ne dépassait pas deux mille âmes, et l'on ne comptait pas plus de cinq cents « habitants » ou colons sédentaires (c'est le nom que gardent aujourd'hui encore les cultivateurs dans les campagnes de la province de Québec). Les autres étaient les commerçants de fourrures et leurs employés : population flottante dont la plus grande partie ne venait au Canada que pour y faire de l'argent et s'en retournait le dépenser dans la mère-patrie.

Depuis que le Roi avait assumé l'exercice du pouvoir à la mort de Mazarin (1660), il avait envoyé au Canada une moyenne de quatre à cinq cents colons par année, recrutés surtout dans les provinces du nord et dans celles de l'ouest,

à l'exception de la Bretagne. Le premier recensement, en 1667, n'accusait encore qu'une population de 3918 habitants, sans compter les deux cents soldats de la garnison. Dès son arrivée, à l'automne de 1667, l'intendant presse les envois et veille à la qualité des éléments qui les composent. Il obtient que les artisans y soient en proportion convenable pour assurer les besoins d'une colonie naissante. Il favorise l'immigration des familles complètes, recrutées et transportées aux frais des seigneurs, installées, comme des cellules sociales complètes, autour de son manoir, cette cellule centrale, et développant sur ses terres la vie d'un organisme naturel. Ce sont là les vrais colons, ceux qui doivent désormais constituer le fond de la population et préparer la race des Canadiens-Français.

Une autre mesure excellente fut d'établir, en aussi grand nombre que possible, dans la colonie, les officiers auxquels on distribue des seigneuries et les soldats licenciés qui deviennent leurs censitaires. Ainsi presque tout le régiment de Carignan, un des plus beaux de la monarchie, resta au Canada. Le Roi s'occupa même de trouver des épouses aux colons; il fit rechercher, dans les orphelinats de Paris et les paroisses de Normandie, des jeunes filles choisies parmi les plus instruites, les plus honnêtes et les plus robustes : on savait leur inspirer le désir d'émigrer au Canada, et chaque année il en partait des convois. De sérieux encouragements étaient donnés à la fondation et à l'accroissement des familles. En 1669, le Roi décida qu'une gratification de cinquante livres serait accordée le jour du mariage, comme étant son présent de noces; les familles de dix enfants vivants recevaient trois cents livres, celles de douze enfants quatre cents livres. Avant son second et définitif départ, Talon concéda quarante-huit seigneuries, destinées à enraciner au sol les officiers qui s'étaient distingués par leurs services au Canada et qui acceptaient de s'y fixer. Ils encadraient quatre cents de leurs soldats devenus laboureurs. Où aurait-on pu trouver de meilleurs éléments pour former l'armature sociale de la Nouvelle-France ?

En même temps que l'intendant Talon assurait ainsi au Canada l'ordre et la prospérité d'une province royale, un grand gouverneur, Frontenac, organisait sa défense, imposait à tous le respect de l'autorité qu'il représentait, et faisait briller à Québec l'éclat d'une petite cour.

De haute taille, avec un air imposant, une démarche fière, l'allure d'un mousquetaire Louis XIII, beaucoup de décision, une ardente passion du pouvoir et une exceptionnelle puissance de travail, Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, était arrivé en 1672, tout disposé à jouer au roi de cette capitale. Il était entouré d'une maison militaire et faisait venir de France, comme gardes du corps, vingt carabiniers à cheval que des corsaires hollandais capturèrent. Mais le faste n'était à ses yeux que le signe de la grandeur de sa tâche, pour laquelle il s'enthousiasmait : « Rien ne m'apparut si beau et si magnifique que la situation de Québec, qui ne pourrait être mieux postée quand elle devrait devenir un jour la capitale d'un grand empire. » Dans la partie décorative de son rôle, il était secondé par sa femme, une ancienne « Précieuse » du Marais parisien, Anne de la Grange, amie de Mme de Sévigné, confidente de Mme de Maintenon et que, suivant l'usage des surnoms dans cette société, on avait appelée « la Divine ». Sous cette influence, le château Saint-Louis devenait un agréable salon, où l'on jouait Corneille, Racine et Molière.

Mais le gouverneur général était aussi un homme d'État. Si sa politique, dans les affaires civiles et religieuses, s'attachait à reproduire les usages et les coutumes de la métropole, dans les relations avec les indigènes ou les Anglais elle ne considérait que les intérêts et l'avenir de la Nouvelle-France. Aussi fut-elle marquée par une grande extension des territoires français en Amérique du Nord, souvent accomplie et toujours préparée par ceux qui formaient, avec les missionnaires, l'avant-garde de la découverte et de la colonisation : les coureurs des bois.

Le coureur des bois, tel que nous le montre le Canada du XVIIe siècle, est une figure bien française, mais parfaitement adaptée au milieu. C'est cette faculté d'adaptation qui explique son succès. Elle suppose l'audace et l'endurance, qualités entre toutes appréciées des Indiens, le goût de l'aventure, un entrain capable de résister à tous les déboires et une énergie permettant de supporter toutes les difficultés. Les coureurs des bois, fort nombreux, — ils étaient environ huit cents en 1672, — ne tardèrent pas à devenir les intermédiaires naturels entre les Français et les sauvages et formèrent ce qu'on a appelé, d'une expression très juste, une race de raccordement.

Leur influence sur les Indiens était utilisée par les gouverneurs, qui les faisaient coopérer plus ou moins directement à leur politique indigène. Si beaucoup ne sont que des aventuriers ou même des contrebandiers prêts à tout faire pour assurer le succès de leur trafic, d'autres, au contraire (et ceux-là seuls doivent retenir ici notre attention), se trouvèrent mêlés aux découvertes, aux expéditions et aux traités. Tels sont, à l'époque de Frontenac, Nicolas Perrot et Du Lhut. Le premier pénétra dans la région des Grands Lacs dès 1665 au service des missionnaires, puis, fixant son centre d'affaires au fond de la Baie Verte, sur les bords du lac Michigan, là où se trouve actuellement Chicago, il rayonna, pendant vingt ans, bien au delà des limites actuelles du Canada et fut le principal découvreur de l'État de Wisconsin, qu'il parcourut de l'est à l'ouest et du nord au sud. Greysolon Du Lhut se fixa au milieu des Sioux, qui chassaient au sud du lac Supérieur et vers les sources du Mississipi. Par le grand Lac occidental, il restait en communication avec le Sault-Sainte-Marie et la route de l'Outaouais; par le poste que son frère, La Tourette, avait fondé au Nipigon, il pensait incliner vers les Grand Lacs français le mouvement commercial indigène de la baie d'Hudson.

En même temps, nous nous rendions maîtres du territoire de cette baie. En 1686, le gouverneur Denonville envoyait un parti de quatre-vingt-dix hommes, afin de reprendre les postes occupés par les Anglais. Trois frères, qui devaient jouer un grand rôle dans l'histoire des colonies francaises d'Amérique, les sieurs d'Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt, tous les trois fils de Charles Lemoine d'Iberville, prenaient part à cette expédition. En dix ans, les d'Iberville achevèrent la conquête des territoires de chasse de l'extrême-nord. La baie d'Hudson tout entière, à l'exception du fort Albany, était au pouvoir des Français.

Les coureurs des bois, en particulier Du Lhut et son frère La Tourette, avaient préparé l'extension rapide de la Nouvelle France vers l'ouest. Avec Joliet, un Canadien né à Québec en 1645, et Cavelier de la Salle, celle-ci déborda largement la vallée du Saint-Laurent et la région des Grands Lacs pour se développer sur le territoire des États-Unis actuels. Mais c'est de notre colonie du Saint-Laurent que sont partis les deux

grands découvreurs de la vallée du Mississipi, et elle n'était pour eux que le berceau d'un vaste empire français en Amérique, un premier établissement d'où devait rayonner la domination française sur le nouveau continent. C'est du Canada aussi, leur pays natal, que partirent les La Verendrye, ces prodigieux explorateurs, — le père, ses quatre fils et un neveu, Christophe Dufrost de la Jemmeraye, — qui, de 1727 à 1749, parcoururent le Manitoba, la Saskatchewan et ne s'arrêtèrent que devant les contreforts des montagnes Rocheuses, après avoir pris possession, au nom du Roi, des pays découverts.

Ainsi, pendant plus de deux siècles, l'œuvre des découvreurs s'était poursuivie au Canada et dans tout le reste de l'Amérique du Nord. Les historiens américains eux-mêmes, et en particulier le plus grand de tous, Francis Parkman, lui ont rendu un magnifique hommage. Dans un cours professé à la Sorbonne, et qui est devenu plus tard un volume, *les Français au cœur de l'Amérique*, M. John Finley aboutissait à cette conclusion que si la souveraineté française a été éliminée de l'Amérique du Nord, il n'en est pas de même de l'empreinte dont elle a marqué le nouveau continent. C'est au siège même de cette souveraineté, c'est-à-dire au Canada, que l'empreinte fut naturellement la plus profonde. Il n'est donc pas étonnant que lorsque la dernière phase de la lutte entre la France et l'Angleterre sur le nouveau continent s'acheva par la défaite de 1759 et le traité de Paris de 1763, le petit peuple canadien, trop faible numériquement et militairement pour se défendre contre l'emprise de ses nouveaux maîtres, ait été assez fort pour lui résister. C'est de cette résistance victorieuse que nous allons retracer à grands traits l'histoire, indiquant ainsi comment s'est accompli le miracle canadien.

L'ACCOMPLISSEMENT

Les Canadiens étaient bien résolus, en changeant d'allégeance, à ne pas changer d'âme. Ils étaient animés de cette volonté de vivre qui se manifeste chez un peuple comme chez un individu par la tendance à persévérer dans son être, c'est-à-dire à rester ce qu'il est, ou plutôt à se développer dans son propre sens, conformément à sa nature et à ses traditions.

Ce peuple-là se trouvait, pour l'instant, aux prises avec des difficultés qui paraissaient presque insurmontables. Les désastres de la guerre l'avaient réduit à la plus grande misère. Le dernier intendant du régime français, Bigot, avait émis une monnaie de papier assez ingénieusement conçue, qui avait pu quelque temps faire illusion, mais que les Canadiens furent obligés de sacrifier à vil prix entre les mains des spéculateurs. Les miliciens, c'est-à-dire tous les hommes valides, avaient été retenus loin de leurs champs et les récoltes se ressentaient de cet abandon. Les ressources de toute sorte étaient donc singulièrement réduites. Enfin, les rapports étaient difficiles avec les quelques centaines d'Anglais, venus pour la plupart des colonies voisines, « soldats licenciés ou individus de médiocre éducation, dont l'unique ambition était de faire fortune », d'après le témoignage du plus autorisé de leurs compatriotes, le nouveau gouverneur de Québec lui-même, James Murray, qui s'exprimait avec sincérité quand il écrivait en 1766 : « Je me glorifie d'avoir fait tout en mon pouvoir pour gagner à mon royal maître l'affection de ce peuple honnête et courageux, dont le départ du pays, si jamais il avait lieu, serait une perte irréparable pour l'Empire. »

Les hostilités avaient cessé en Europe au mois de novembre 1762. Le 10 janvier 1763, le traité de la paix était signé à Paris par les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. La France y abandonnait définitivement à l'Angleterre l'Acadie, la Canada et ses dépendances, se réservant le droit de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve ainsi que la propriété des îles Saint-Pierre et Miquelon. L'Angleterre reconnaissait la liberté de la religion catholique selon le rite de l'Église romaine « en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne ». Cette réserve autorisait par avance toutes les restrictions et par conséquent retirait ce que la clause en question paraissait accorder. Les Canadiens gardaient le droit absolu de disposer de leurs biens comme ils l'entendaient. Quant aux lois, coutumes et usages établis, il n'en fut pas question au traité. Rien non plus n'y garantissait explicitement la survivance de la langue française.

Le traité de Paris fut publié dans la province au mois de mai 1763. Il ne fut pas mal accueilli par le peuple qui, jouissant d'une tranquillité relative, paraissait s'accommoder assez

bien du régime nouveau. Plus menacés dans leurs intérêts présents, ou plus clairvoyants sur les dangers et les épreuves que réservait l'avenir, le clergé et la noblesse manifestèrent plus d'inquiétude. Plusieurs prêtres, d'origine française, quelques familles nobles et bourgeoises, en tout à peine trois cents personnes suivant les historiens les plus sûrs, retournèrent dans la mère-patrie, tandis que d'autres, partis en 1760, revinrent au Canada.

Peu à peu la situation intérieure s'améliorait et se modifiait. L'agriculture recevait une impulsion assez forte des officiers et soldats licenciés, qui apportaient dans les campagnes où ils s'établirent l'appoint de méthodes nouvelles et productives. De son côté, la noblesse canadienne qui, dans la proportion des deux tiers, était restée au Canada, se trouvait confinée sur ses terres, puisque la constitution nouvelle, exigeant de tous les fonctionnaires de l'État le serment du *test*, écartait les catholiques des principales charges de l'État. Entre toutes les classes de la société, c'est l'Église canadienne qui était la plus éprouvée par le nouveau régime. D'abord, elle se trouvait décapitée : l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, était mort en 1760 et n'avait pas été remplacé. Ce fut seulement en 1766 qu'un nouvel évêque fut nommé à Québec avec l'assentiment du ministère anglais, mais à la condition qu'il ne prendrait pas de titre officiel.

Sous le régime français, la population ne participait en aucune mesure au gouvernement du pays. Après la conquête, la petite minorité anglaise, qui apportait avec elle au Canada des habitudes de *self-government*, se préoccupa aussitôt d'y établir un gouvernement représentatif comme dans les colonies voisines, celles qui formèrent, quelques années plus tard, les États-Unis d'Amérique. Mais, dans une Chambre élue, la majorité n'aurait pu être représentée, et les Canadiens catholiques, qui formaient presque toute la population, n'auraient eu d'autres droits politiques que de désigner par leur vote des Anglais protestants auxquels eût été confié le mandat de les gouverner. Dans ces conditions, le projet de gouvernement ne pouvait guère aboutir. Les querelles qu'il suscita, les intrigues et cabales qu'il provoqua, ne servirent qu'à rendre manifestes les intentions du petit groupe des Anglais à l'égard de ce peuple canadien sur lequel ils prétendaient exercer

leur hégémonie de vainqueurs afin d'en préparer par tous les moyens la soumission d'abord, en attendant l'assimilation.

Or, c'était précisément cette soumission et surtout cette assimilation que les Canadiens ne voulaient pas accepter. Le gouvernement de Londres, sagement conseillé par ses représentants dans sa nouvelle colonie, résolut d'adopter des mesures plus justes et plus libérales à l'égard de ses nouveaux sujets. Il en comprit même la nécessité quand la révolution américaine, qui se préparait depuis la loi du timbre (1765), éclata à la fin de 1774. Dans des circonstances aussi critiques, l'Angleterre avait tout intérêt à ménager les Canadiens. Le Parlement anglais se hâta de voter l'*Acte de Québec*, qui réorganisait le gouvernement de cette province, établissait un Conseil législatif d'où les catholiques n'étaient pas exclus, non plus que des autres fonctions publiques, leur assurait le libre exercice de leur religion et rétablissait les lois civiles françaises.

Il n'y avait, en effet, point de temps à perdre, car déjà le Congrès américain avait envoyé aux Canadiens un message par lequel il les engageait fortement à se joindre aux autres colonies pour défendre avec elles leurs droits et leurs libertés. Les Anglais du Canada n'étaient pas insensibles à l'appel de leurs frères des colonies de l'Atlantique. Une sympathie de race les rapprochait naturellement de ces rebelles. Mais les dirigeants des Canadiens-Français, noblesse terrienne et clergé, ne se souciaient pas d'exposer leur religion et leurs traditions nationales en s'associant au sort d'une république anglaise et protestante en formation; ils réussirent à maintenir presque toute la population française dans la neutralité. C'est alors que le Congrès américain résolut d'attaquer l'Angleterre au Canada; il fit marcher ses troupes contre cette colonie anglaise qui ne voulait pas se joindre à lui, et ce fut une situation paradoxale que celle des Français du Canada amenés ainsi à se battre pour l'Angleterre. S'ils avaient répondu à l'appel de leurs voisins, si le Canada s'était joint aux treize colonies révoltées qui allaient devenir indépendantes et former les États-Unis d'Amérique, il serait aujourd'hui américain. Son destin, à ce tournant de l'histoire, fut sauvegardé par les Canadiens-Français.

Mais les conséquences de ces événements se retournèrent d'abord contre eux. Le Canada n'échappait à l'américanisation,

si l'on peut dire, que par l'anglicisation. Il y avait, en effet, dans les colonies révoltées, des milliers de colons anglais qui refusaient de prendre les armes contre leur roi et qui, à mesure que la guerre se prolongeait, abandonnaient leurs foyers pour en fonder de nouveaux à l'abri du drapeau britannique. Ces « Loyalistes de l'Empire Uni », comme on les appelait, inauguraient l'immigration anglo-saxonne, modifiaient la proportion des divers éléments en présence au Canada et aggravaient ainsi la menace que la domination anglaise constituait déjà par elle-même contre l'existence nationale des Canadiens-Français. Si le Canada puisait une force nouvelle dans une immigration dont l'apport allait contribuer dans une large mesure au développement social, intellectuel et politique du pays, la proportion de l'élément anglais ne cessait de croître, rendant chaque jour plus difficile à l'élément français de se maintenir et de résister.

Celui-ci pourtant restait encore de beaucoup le plus nombreux, et le gouvernement représentatif établi dans ces conditions, eût mis les Canadiens-Anglais en minorité. Leur nombre s'était accru surtout dans la partie occidentale de la province de Québec : le gouverneur, lord Dorchester, proposa donc de la dédoubler en deux provinces, dont chacune recevrait une constitution adaptée au caractère de son peuple. Les auteurs de ce plan avaient eu surtout en vue de protéger les vainqueurs contre la supériorité numérique des vaincus ; aussi ne trouvait-il d'opposition qu'auprès de certains Anglais qui avaient caressé l'espoir d'imposer les lois, les institutions et la langue de l'Angleterre aux Canadiens-Français ; mais il était soutenu par les Canadiens-Anglais et les Canadiens-Français dont le désir était que chacun des deux groupes pût vivre librement et maître chez lui. Ce sont ces vues plus sages et plus généreuses qui prévalurent auprès du gouvernement de Londres, et il en résulta l'Acte constitutionnel de 1791, qui apportait les changements proposés par lord Dorchester.

La nouvelle organisation divisait la province de Québec en deux parties et, faisant revivre le vieux nom abandonné en 1763, appelait l'une Haut-Canada, formée presque exclusivement de loyalistes de l'Empire-Uni (c'est aujourd'hui l'Ontario) et l'autre Bas-Canada ou Canada français (aujourd'hui Province de Québec). La population du premier n'était que de

20 000 habitants, tandis que celle du Canada-Français s'élevait à 125 000. Chacune des deux provinces était administrée par un gouverneur, un conseil exécutif et deux assemblées législatives l'une nommée par la couronne et l'autre élue. Cet ensemble correspondait au roi, au cabinet et aux Chambres, (Lords et Communes). L'usage des deux langues était reconnu dans les débats parlementaires du Bas-Canada et la rédaction de leurs procès-verbaux. Les catholiques continuaient à jouir de la liberté religieuse. La propriété et les droits civils dans le Bas-Canada seraient régis par les lois civiles du Canada français; mais au criminel la loi anglaise serait en vigueur dans les deux Canada. Lord Dorchester était gouverneur général non seulement de ces deux provinces, mais aussi des autres colonies anglaises de l'Amérique du Nord : Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, île Saint-Jean, Cap-Breton. Le nouveau régime, sans grouper encore sous un gouvernement central toutes les provinces d'Amérique, contenait déjà implicitement l'idée de la Confédération à laquelle on devait aboutir en 1867. Il allait favoriser le développement et l'évolution parallèle des deux Canada, en attendant que de nouveau ils se trouvent aux prises dans un conflit de races et de traditions.

A vrai dire, à l'intérieur même du Canada français, ce conflit ne cessa jamais de se manifester, prenant la forme tantôt d'une opposition entre le Conseil législatif nommé par la couronne et l'Assemblée législative élue par le peuple, tantôt, comme de 1808 à 1811, d'un antagonisme entre cette assemblée des représentants et le gouverneur, quand celui-ci, comme Sir James Craig, s'acharnait contre les droits et libertés des Canadiens. Craig fit rayer de la liste des officiers de la milice le président de l'Assemblée, Panet, dont l'attitude à la Chambre lui avait déplu, et quatre autres députés, saisir les presses du *Canadien* (1), qui faisait campagne pour l'incompatibilité des fonctions judiciaires avec le mandat législatif et arrêter six des principaux députés, coupables d'avoir soutenu cette mesure. Il entreprit de faire passer une loi en vertu de laquelle la nomination des évêques et des curés serait désormais une pré-

(1) Le premier journal imprimé entièrement en français au Canada. Il avait été fondé en 1806, par les chefs du parti français dans la législature, avec la devise : « Nos institutions, notre langue et nos lois. » *Le Canadien* était l'organe officiel de la pensée et de la politique des Canadiens-Français.

rogative royale. L'évêque, Mgr Plessis, refusa de donner son approbation à ce projet et déclara au gouverneur qu'aucun membre de l'Église catholique ne pourrait reconnaître la suprématie religieuse du roi. A quoi le gouverneur répondit : « Et nous, nous ne reconnaissons point l'Église catholique. » Sir James Craig, pendant les quatre ans de son gouvernement, fit tout ce qui était en son pouvoir pour entraver l'évolution politique du peuple canadien et contrecarrer les avantages que celui-ci pouvait retirer de l'Acte constitutionnel. Il avait même voulu la réunion des provinces, qui eût permis d'assujettir les Canadiens-Français au parti anglais. Il avait trouvé devant lui des hommes comme Panet, Pierre Bédard et Joseph Papineau, auxquels leur habileté parlementaire et leur action sur le peuple donnaient une force irrésistible. Son échec fut complet.

Mais son successeur, un général d'origine suisse, Sir George Prévost, était un esprit pondéré et pourvu de sens pratique. Parlant le français comme langue maternelle et tout à fait familier avec les mœurs françaises, il se trouvait ainsi naturellement préparé à comprendre les Canadiens-Français. Il sut, dès son arrivée à Québec, se les attacher en témoignant une entière confiance dans leur loyauté. Plusieurs entrevues avec Mgr Plessis l'amenèrent à placer le clergé et la religion catholique dans une situation convenable et conforme aux traités. Il obtint de la Chambre tout ce qu'il demanda pour la sécurité du Canada dans les circonstances critiques où le mettaient de nouveau les événements.

En 1812, en effet, les États-Unis entraient en guerre contre l'Angleterre qui maintenait des « ordres en conseil » préjudiciables à la navigation américaine et aussi ce droit de visite si exaspérant pour les Américains. La perspective d'envahir et peut-être conquérir le Canada séduisait fort les populations de l'ouest et tout un groupe de jeunes hommes d'État entreprenants, comme Henry Clay, du Kentucky, que la Chambre des représentants venait de porter à sa présidence. Ils réussirent à faire prévaloir auprès du président Madison leur politique belliqueuse. Les Américains avaient entièrement méconnu la valeur des Canadiens et la ferme détermination de rester fidèle à l'Angleterre qui animait ce petit peuple de quatre cent mille âmes, répandu sur un vaste territoire et

sans unité nationale. Comme au temps de la guerre d'indépendance, les Canadiens-Français demeurèrent fidèles à leur nouvelle allégeance et ne se montrèrent nullement disposés à soutenir les Américains contre les Anglais. Un de leurs officiers, le major de Salaberry, fut parmi les plus vaillants et les plus habiles défenseurs du Canada dans cette guerre anglo-américaine, et sa victoire de Chateauguay sur des forces quinze fois supérieures en reste un des plus beaux exploits.

Pour la colonie anglaise du Saint-Laurent, le résultat immédiat de la guerre était nul. Mais, avec sa population composée en grande partie de Canadiens-Français, elle avait montré, elle aussi, comme le jeune peuple américain, qu'elle était capable de résistance et bien résolue à garder, vis-à-vis de ce voisin puissant, toute son indépendance. Déjà il apparaissait que le Canada ne serait pas américain. Dans quelle mesure les deux éléments principaux qui restaient en présence continueraient-ils à s'opposer ou finiraient-ils soit par s'accorder, soit par se fondre ? Telle était la question.

Malgré tant de preuves de fidélité données par les Canadiens-Français à la couronne britannique, le parti anglais n'entendait pas désarmer. L'accroissement continu de la population anglo-saxonne, dû surtout à l'immigration, encourageait ses espérances et exaltait ses prétentions. La constitution de 1791 n'avait plus pour lui de raison d'être, puisque la supériorité numérique allait bientôt cesser d'appartenir aux Français. Le Haut-Canada, qui en 1812 ne comptait que 75000 habitants, était passé à 157000 en 1824 et atteignit le chiffre de 470000 en 1841. Le Bas-Canada suivait une progression analogue, qu'il devait surtout à sa forte natalité : de 225000 habitants en 1812, il passait à 430000 en 1824 et 630000 en 1841.

Le régime constitutionnel de 1791 n'était pas réellement le régime parlementaire. Ni le Haut-Canada, ni le Bas-Canada, ni les autres provinces n'avaient encore réussi à instituer chez elles un gouvernement responsable. Les abus de pouvoir étaient fréquents, les Chambres réduites à un rôle très effacé et les difficultés sans cesse renaissantes entre gouvernants et gouvernés. Les vingt-cinq années qui précèdent l'Acte d'union des deux Canada en 1840 sont remplies par une agitation d'autant plus légitime qu'elle n'avait pour objet que de faire

appliquer à ces provinces anglaises les principes mêmes du régime anglais tel que le pratiquait la métropole. Cette position faisait la force des Canadiens-Français, et ce fut leur suprême habileté de s'appuyer sur elle. Dans le Bas-Canada, l'agitation en vue d'un gouvernement responsable prit le caractère d'une lutte entre Français et Anglais. Les Anglais, qui formaient à peu près un cinquième de la population, occupaient presque tous les sièges dans les deux conseils du gouvernement, et cette minorité gouvernait le pays parce que le pays n'avait pas de moyen légal de lui demander compte de ses actes. Les Canadiens-Français voulaient que leur influence fût proportionnée à leur nombre et ne pouvaient obtenir ce résultat que par le contrôle des Chambres sur l'exécutif, auquel s'opposaient, en contradiction avec leurs propres principes, les Canadiens-Anglais. La lutte politique se trouvait ainsi coïncider avec le conflit des races. Un jour vint où les griefs du Bas-Canada s'exprimèrent avec tant de force, dans les quatre-vingt-douze résolutions préparées par Louis-Joseph Papineau et soumises à l'assemblée de Québec par Elzéar Bédard en 1834, que le gouvernement britannique, à qui elles avaient été présentées l'année suivante, envoya une commission d'enquête. Le rapport, inspiré d'un esprit très conservateur et même réactionnaire, fut défavorable aux Canadiens-Français. Le parlement impérial ayant réglé sur lui sa conduite, toutes voies régulières se trouvèrent ainsi fermées et un soulèvement éclata. C'est la rébellion de 1837.

Elle fut réprimée avec fermeté. Les troubles, d'ailleurs, s'étaient limités au district de Montréal. Ni la ville de Québec, ni celle de Trois-Rivières n'avaient pris part à ces désordres. C'est que là, encore une fois, le clergé catholique du Canada-Français avait montré son loyalisme. A Montréal même, l'évêque, Mgr Lartigue, dans une lettre pastorale, s'était nettement prononcé contre les déclarations des chefs des « Patriotes ». L'influence de l'Église, de même que celle des seigneurs, se rangeait du côté du gouvernement.

Le mouvement insurrectionnel eut pour effet de hâter la solution que redoutaient les Canadiens-Français. La suzeraineté politique des Anglais dans une province où ils étaient en si faible minorité ne pouvait se maintenir indéfiniment. Ils l'avaient compris, et s'étaient attachés dès lors à réunir de

nouveau les deux provinces, avec un système de représentation établi de manière à donner à la minorité anglaise ainsi renforcée un contrôle de la législature unique. L'union se fit, et elle se fit contre les Canadiens-Français, avec représentation égale pour les deux provinces, malgré l'inégalité de la population, partage égal de la dette entre elles, alors que celle-ci provenait presque tout entière du Haut-Canada, reconnaissance exclusive de l'anglais comme langue officielle. Établie par le parlement britannique, elle reçut la sanction royale le 23 juillet 1840. Elle avait incontestablement pour but d'accroître la prépondérance de la province anglaise jusqu'à l'absorption ou assimilation complète du Canada français. Cette politique devait non seulement échouer, mais même se retourner contre ceux qui l'avaient conçue. Les Canadiens, en effet, avec une patience et une persévérance inlassables, se servirent des libertés constitutionnelles dont les Anglais entendaient bien disposer contre eux, et fondèrent sur elles leur indépendance. Leur conduite à cet égard nous offre le spectacle d'une action politique dont la continuité et l'habileté font le principal intérêt de l'histoire canadienne pendant les vingt-cinq années qui vont suivre et qui ont décidé de l'orientation de cette histoire.

Le rôle essentiel fut joué par un homme dont on a pu dire avec raison qu'il s'était trouvé assez clairvoyant pour saisir la situation, assez énergique pour la dominer. « Louis-Hippolyte Lafontaine, âgé de trente-trois ans, orné d'un galbe qui lui donnait un faux air de Napoléon, doué d'un sens juridique profond et armé d'une volonté de fer, se posa tout de suite en chef. Il s'arcbouta à l'Acte d'union. Profitant d'un article dont le fond était déjà inclus dans l'acte constitutionnel de 1790, il le retourna contre les assaillants. Quatorze ans plus tard, quand il rentrera sous sa tente, ses compatriotes confesseront qu'ils lui doivent leur délivrance. Le pays tout entier lui rendra grâces d'avoir arraché à l'Angleterre, pour en gratifier à jamais le Canada, les institutions politiques dont s'honore « la plus républicaine des monarchies (1) ».

Malgré tous ses défauts, en effet, l'Acte d'union ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire constitutionnelle du Canada. Un

(1) Chanoine Émile Chartier, *le Canada d'hier et d'aujourd'hui* (*la Revue canadienne*, numéro de juin-juillet 1920).

principe de la plus haute importance était acquis : celui du gouvernement responsable, c'est-à-dire dont les membres sont tenus de rendre compte à la Chambre, non seulement de leurs actes officiels, mais encore des conseils donnés au gouverneur en leur qualité de ministres. D'autre part, il reconnaissait aux représentants du peuple le droit de contrôler les recettes et les dépenses publiques. Les Canadiens voyaient ainsi consacrer les droits que, depuis quatre-vingts ans, ils prétendaient avoir acquis en devenant sujets de l'Angleterre. A l'ouverture de la session de 1849, à Montréal, un grand gouverneur, lord Elgin, prononça le discours du trône en anglais et en français, donnant ainsi au principe de l'égalité officielle des deux langues, que Lafontaine avait fait voter par le parlement canadien en 1847, la consécration de la couronne britannique. En vain Papineau, qui teintait de radicalisme français son état d'esprit combatif du temps de la rébellion, dénonçait maintenant l'Acte d'union et les tendances conciliatrices de ceux qui l'acceptaient comme la nouvelle charte canadienne : les dispositions générales, manifestement changées depuis douze ans sous l'influence de l'évolution constitutionnelle, ne correspondaient plus à celles du tribun de 1837. Elles se reconnaissaient, au contraire, dans les paroles de Lafontaine, dans sa défense de la politique opposée, celle qui consistait à tirer de l'union tous les avantages qu'elle pouvait assurer aux Canadiens-Français.

L'éducation aussi jouait son rôle dans le développement de l'esprit national. Le temps était passé où elle manquait à la fois de maîtres et de livres, où dans l'externat des Ursulines de Trois-Rivières, une vieille grammaire, d'âge centenaire et toute en lambeaux, était fixée sur un lutrin au milieu de la classe, chaque élève venant à son tour pour apprendre la leçon, « avec défense de toucher au livre vénéré et fragile, le droit de tourner les pages n'appartenant qu'à la maîtresse (1) ». Depuis 1841, il n'est presque pas d'année qui ne soit marquée par la création d'un collège ou quelque autre progrès en ce sens. L'Université Laval, à Québec, est inaugurée en 1854 ; la Société historique de Montréal est fondée en 1858 par Jacques

(1) *Le Français au Canada*, par M. l'abbé Lionel Groulx, p. 47 (Librairie Delagrave, Paris, 1932). Il faut lire dans ce livre, pour estimer à sa valeur la résistance canadienne, tout le chapitre intitulé : « Les démolitions de la conquête ».

Viger, archéologue distingué et premier maire de la ville, la Société archéologique et numismatique en 1862. C'est aussi l'époque où se produit, avec l'école de Québec, un premier épanouissement de littérature canadienne, dont il faut chercher l'origine dans la publication de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau en 1845. Des relations, interrompues depuis un siècle, se renouent avec la mère-patrie. En 1855, le Canada prend officiellement part à l'Exposition universelle de Paris. La France, voulant rétablir des liens commerciaux avec son ancienne colonie, confie une mission d'études préliminaires à l'amiral de Belvèze. L'entrée de la *Capricieuse* dans les eaux canadiennes provoqua des manifestations enthousiastes qui témoignèrent de la fidélité des Canadiens aux souvenirs de leurs origines. Leur poète national, Octave Crémazie, écrivit à cette occasion un poème où s'exprime avec force ce sentiment.

L'œuvre de Lafontaine fut reprise par Georges-Étienne Cartier. Lafontaine avait tiré de l'union législative tout ce qu'elle pouvait assurer de garanties et de libertés aux Canadiens-Français; Cartier comprit que seule l'Union fédérale permettrait de les étendre et de les consolider. Après l'avoir préparée par une « politique de chemins de fer » dont le but était de rattacher par le lien économique toutes les parties, même les plus distantes, de cet immense pays, il la réalisa par ce pacte d'après lequel la juridiction d'un parlement central règle toutes les questions communes à toutes les provinces, tandis que chacune des provinces fédérées règle ses propres affaires dans son parlement local. Ainsi se trouvent établies l'égalité ethnique et linguistique entre Français et Anglais, l'autonomie provinciale, l'union interprovinciale et fédérale. « Du point de vue national, le pacte de 1867, conclu entre des alliés et des égaux, a fait du Canada un pays qui n'est ni anglais ni français, mais anglo-français. Il l'était par sa composition ethnique, il l'est demeuré par sa constitution politique (1)... » Sous un régime anglais, ce résultat peut être considéré comme une victoire française. Il était dû surtout à un Canadien-Français, Cartier, qui avait trouvé la collaboration d'un Canadien-Anglais, John A. Macdonald. Désormais les provinces, tout en

(1) Chanoine Émile Chartier, article cité.

étant soumises en commun à une politique générale de la Confédération, conservent une assez large mesure d'autonomie pour sauvegarder leurs propres intérêts. Et la vieille province française de Québec en a, plus largement que toute autre, profité.

LES CONSÉQUENCES

Tout d'abord, l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique*, qui organise, sous sa forme actuelle, la « Puissance du Canada », reprend, pour l'appliquer au « Dominion » réunissant les provinces nées du morcellement de la Nouvelle-France, le nom de la plus ancienne, de cette province-mère que fut le Canada français. C'est cette vieille province de Québec qui sert de base au calcul pour la représentation des autres provinces à la Chambre fédérale. Elle est, en effet, représentée elle-même par un nombre fixe de députés, soixante-cinq, et chaque province en élit un nombre qui doit être dans le même rapport avec le nombre soixante-cinq que sa population avec celle de la province de Québec. Une province, par exemple, dont la population serait égale à un cinquième de celle de Québec, aurait droit à quinze députés, tandis qu'une autre, dont la population la dépasserait d'un cinquième, serait représentée à la Chambre d'Ottawa par quatre-vingts députés. Enfin la langue de la province de Québec, la langue française, est officielle, au même titre que la langue anglaise, pour tous les actes du gouvernement et du Parlement du Canada. Ce sont là des effets généraux du « miracle canadien », inscrits dans la Constitution, qui les reconnaît ainsi et leur donne la sanction la plus officielle. Il y en a d'autres, en cours de développement et, si l'on peut dire, en pleine action, dont il importe, par conséquent, non plus de fixer les formules statiques, mais de favoriser le dynamisme.

Les Canadiens-Français ne sont pas restés enfermés dans les limites de leur territoire original. Ils ont, nous l'avons vu, exploré l'ouest; dans une certaine mesure, ils l'ont aussi colonisé. Ils ont été des pionniers dans le développement des « provinces des prairies », qui fut un des traits dominants de la période contemporaine. Et là encore, en ne se laissant pas assimiler, ils servent efficacement la cause du Canada tout

entier. La migration des cultivateurs de l'Est ne saurait suffire, en effet, à peupler ces vastes régions. Il a donc été fait appel à l'immigration. A côté d'un nombre toujours croissant de colons britanniques, il en est venu d'autres, de l'Europe septentrionale, centrale et même orientale : des Allemands, des Scandinaves, des Polonais. Le peuplement s'effectuait donc de la même manière que de l'autre côté de la frontière, dans les États agricoles de l'Union américaine; et il ne faut pas s'étonner qu'il y ait, entre les deux populations, de très grandes analogies. A vrai dire, si, sur la côte du Pacifique, la Colombie britannique garde son caractère anglais ; si, à l'autre extrémité du continent, dans les provinces de l'Est, ce même caractère reste celui de l'Ontario et des provinces maritimes, tandis que l'immense province de Québec, garde son caractère français, au centre, les provinces des prairies, plus jeunes et qui correspondent au *middle-west* américain, participent assez largement de son caractère : elles s'américanisent. Là encore, c'est le Canadien-Français qui résiste le mieux à l'assimilation.

On l'a bien vu dans l'affaire des écoles du Manitoba. Quand la province fut fondée, en 1860, une grande portion de la population, venue de la province de Québec, appartenait à l'Église catholique; elle avait ses écoles, qu'elle conserva et multiplia selon ses besoins. Mais les Anglais ayant dirigé de ce côté une immigration constante des leurs, tandis que les Canadiens-Français, au lieu d'aller dans l'Ouest, passaient aux États-Unis, les protestants se trouvèrent bientôt les plus nombreux, et en 1890 la législature provinciale du Manitoba vota une loi qui organisait un système général d'écoles publiques, sans égard aux différences de langue et de religion. L'école est le grand moyen d'unification. Les catholiques s'opposèrent à ce changement et demandèrent au gouverneur général d'intervenir : résistance à l'Assemblée provinciale, crise ministérielle à Ottawa, désorganisation des partis et, finalement, retour au pouvoir des libéraux (1896) qui en étaient écartés depuis dix-huit ans. Un compromis, d'après lequel l'instruction religieuse est assurée aux enfants, à certaines heures, dans les écoles publiques, conformément aux désirs exprimés par les parents et ceux-ci pouvant exercer un certain droit de regard sur les livres de classe, ne donna point satisfaction aux catholiques. Soutenus par leurs évêques et appuyés sur l'Association d'éducation des

Canadiens-Français du Manitoba, ils continuent de défendre avec une extraordinaire énergie les deux causes étroitement solidaires de leur culture française et de leur foi catholique. Ils jouent ainsi efficacement, ainsi que dans l'Alberta et la Saskatchewan où le même problème se posa quelques années plus tard, leur rôle de minorité active et pourront, à mesure qu'ils se développeront, contribuer de plus en plus largement, avec le Canadien anglais qui devrait apprécier ce concours, à déterminer le caractère national de ces provinces, leur caractère canadien.

Car il y a maintenant, — et c'est la suprême conséquence du miracle canadien, — une mentalité canadienne en formation dans ce pays « où, depuis cent cinquante ans, vivent sans se comprendre et sans s'assimiler les descendants de deux races aux aspirations distinctes, aux mentalités diverses, aux états d'esprit différents ». Ces deux races peuvent aujourd'hui s'accorder dans l'action politique. Il faut un autre accord, plus profond, plus intime, pour que se réalise enfin une action commune en vue d'un idéal commun. C'est ce qu'a exprimé, avec un sens aigu de la vérité historique et de la vérité psychologique, un des plus brillants entre les jeunes hommes d'État de la province de Québec, l'honorable Athanase David, secrétaire provincial dans le gouvernement actuel (2). L'unification de la mentalité canadienne dépend de l'unité des aspirations canadiennes, et cette unité n'est possible que si elle est déterminée par un idéal commun d'unité nationale, fondée elle-même sur le mutuel respect des origines respectives, de la langue qui fait partie du patrimoine légué par les ancêtres, des traditions qui sont comme la substance même de l'âme, de la religion, enfin, qui en est le sanctuaire...

Ce n'est donc pas en renonçant à leur personnalité, c'est-à-dire à leur héritage, que les Canadiens-Français entendent se montrer bons Canadiens et servir cette patrie canadienne à la formation de laquelle ils ont tant de part et qu'ils se sont montrés aussi capables que personne de gouverner. L'honorable Ernest Lapointe a été, de l'aveu de tous, un des grands ministres du précédent cabinet, du ministère Mackenzie King. L'honorable Rodolphe Lemieux a présidé avec la plus haute

(1) Voir le livre déjà cité de M. l'abbé Lionel Groulx, *le Français au Canada*.
(2) Voir *la Revue canadienne*, février 1920.

distinction la Chambre des communes à Ottawa. Le sénateur Dandurand a représenté dignement le Dominion à Genève et a été appelé à la présidence de la Société des nations. Et ce n'est pas, enfin, l'effet du hasard que le plus grand homme d'État canadien peut-être jusqu'à ce jour, Sir Wilfrid Laurier, premier ministre fédéral pendant quinze années consécutives, ait été un Canadien-Français. A la tête du gouvernement dans le Dominion, il voulut être, au-dessus des oppositions de races, un Canadien, comme il sut être aussi, au-dessus des divisions de partis et des querelles intestines, un chef aux visées nationales et pacificatrices, avec l'unique pensée du bien commun de la nouvelle nation qu'il dirigeait. Il n'a pas seulement donné un exemple, que d'autres suivront : il a attesté, par ses idées et par son action, cette vitalité française qui, après avoir créé le Canada, reste une de ses grandes forces. Et c'est à elle, à cette force bienfaisante, que le premier ministre actuel du Dominion, le Très Honorable R. B. Bennett, a voulu rendre un solennel hommage dans son message, à l'occasion de ce quatrième centenaire de Jacques Cartier par lequel nous avons ouvert et nous devons clore nos remarques sur la France au Canada : « Ses petits navires, arrêtés à Gaspé, où il plantait la croix fleurdelysée, étaient en quelque sorte chargés mystérieusement des lourdes et glorieuses destinées de la race française sur ce continent. Aujourd'hui le Canada tout entier, dans l'unité de la confédération de ses provinces, peut se réjouir de constater que ces destinées de la race française sur cette terre bénie continuent de s'épanouir pour le bien de la nation canadienne. Il est en mesure d'observer que Cartier lui a laissé en héritage un patrimoine précieux qu'il veut voir grandir et prospérer. »

Nobles paroles, et combien riches de signification! Elles suffisent à effacer le souvenir des mauvais jours, permettent d'évaluer le chemin parcouru, montrent et ouvrent les voies de l'avenir.

FIRMIN ROZ.

UN INVENTEUR OUBLIÉ

N.-J. CONTÉ

La renommée ne dispense pas toujours ses faveurs avec une stricte équité ; il lui arrive parfois d'exalter au delà de leur réelle valeur certains hommes qu'ont pu servir des circonstances tout extérieures, et d'en laisser d'autres un peu dans l'ombre, qui, davantage, eussent mérité d'être mis, aux yeux de la postérité, en pleine lumière. Dans cette seconde catégorie se peut classer Conté, grand inventeur, dont, pour bien des gens, le nom n'évoque guère aujourd'hui que le souvenir un peu vague d'un certain fabricant de crayons, sans même, en général, que l'on se fasse une juste idée de l'extraordinaire innovation que ce fabricant a su réaliser en cette industrie. Mais il semble qu'on ait à peu près oublié le reste de ce qui doit encore compter à son actif et qui est bien loin d'être négligeable. Sans doute estimera-t-on qu'il peut y avoir quelque intérêt à faire un peu revivre l'histoire de cet homme d'une exceptionnelle valeur, histoire d'ailleurs non dépourvue de pittoresque, et même touchante par bien des côtés.

L'ENFANCE DU PETIT PAYSAN BAS-NORMAND

C'est dans le petit village de Saint-Céneri, tout proche de Sées (1), que Nicolas-Jacques Conté vint au monde, le 4 août 1755, au sein d'une modeste famille de cultivateurs qui, depuis

(1) Simple écart de la commune d'Aunou-sur-Orne, qu'il ne faut pas confondre avec Saint-Céneri-le-Gerei, voisin d'Alençon.

quelque deux cent cinquante ans, faisait toutefois valoir son bien propre, ce qui peut passer pour constituer une manière de petite noblesse. De l'union de ses parents devaient naître, lui compris, trois fils et trois filles, lourde charge pour la mère restée veuve de bonne heure.

Pour sa part, le petit Jacques ne se sentait nullement attiré par les travaux rustiques ; des idées bouillonnaient en sa jeune cervelle ; il était comme obsédé du besoin de s'instruire ; certain instinct que ne saurait expliquer son atavisme purement rural, le poussait aussi vers les choses de l'art. Les maigres ressources de sa mère n'auraient pu l'aider à satisfaire de telles aspirations. Par bonheur, une circonstance toute providentielle vint y pourvoir.

Parmi les religieuses de l'ordre de Saint-Augustin fixées à l'Hôtel-Dieu de Sées, notre petit Conté avait plusieurs tantes auxquelles, du reste, par la suite, devaient se joindre deux de ses sœurs. Ces excellentes femmes, soucieuses d'assurer à leur neveu le bienfait d'une éducation aussi soignée que possible, le présentèrent à leur supérieure pour obtenir l'autorisation, vu son tout jeune âge, de le garder auprès d'elles. La supérieure, Mme de Prémeslé, noble dame, de fine intelligence, d'esprit cultivé, que frappa l'air éveillé de l'enfant, acquiesça bien volontiers à la demande des tantes, en conférant au petit bonhomme, pour justifier sa présence dans la maison, l'emploi d'aide-jardinier. Tout en s'acquittant consciencieusement des devoirs de sa modeste charge, Jacques eut la possibilité, grâce à la bibliothèque bien fournie de la communauté, de se plonger avec ardeur en diverses études où ses remarquables facilités lui permirent de progresser rapidement. Non seulement il possédait une bonne tête apte à se bien meubler de précieuses connaissances, mais il était encore doué d'une exceptionnelle adresse manuelle que, de très bonne heure, il sut mettre à profit.

C'est ainsi que, dès l'âge de neuf ans et sans posséder d'autre outil que son couteau, il était parvenu à confectionner un violon dont des artistes purent se servir, ce qui déjà apparut comme une sorte de prodige. Cinq ans plus tard, alors qu'il n'avait encore que quatorze ans, ce devait être bien autre chose.

Un peintre avait été chargé de décorer la chapelle de

l'Hôtel-Dieu. Le jeune aide-jardinier suivait avec une avide curiosité le travail de l'artiste qui, tombé gravement malade, dut renoncer à sa tâche. Timidement, Conté s'offrit à la continuer. On le mit à l'épreuve. Il exécuta un premier panneau qui, à la stupéfaction générale, ne fut pas jugé inférieur, tout au contraire, à ceux du professionnel. Invité à poursuivre cette exécution, il peignit finalement une vingtaine de panneaux. « On fut, comme l'a dit son principal biographe (1), émerveillé du coloris brillant qu'il y avait mis et de la justesse d'expression des différents personnages; on peut dire qu'il avait tout deviné d'un coup, dessin, couleur et perspective. » Une telle réussite sembla définitivement fixer sa voie : il serait peintre. Mais cet éclatant succès eut pour lui une autre heureuse conséquence, celle de faire naître entre lui et une jeune fille de la noblesse du pays, Mlle de Brossard, grande admiratrice de son œuvre, une tendre idylle qui, malgré l'opposition de la famille de la jeune fille, aboutit à un mariage dont les suites furent des plus heureuses, le ménage étant toujours resté depuis lors un modèle de parfaite union et d'inaltérable affection réciproque.

LA CARRIÈRE DU PEINTRE

Si bien doué que, pour ses débuts, se fût montré Jacques Conté, il ne se dissimulait pas que, pour pleinement réussir dans l'art de la peinture, les conseils d'un maître lui étaient indispensables, et c'est pourquoi il se rendit à Paris en 1776. Ce fut Greuze qui devint son maître; très vite le célèbre peintre s'attacha à ce disciple d'une rare qualité à qui il ne cessa de témoigner la plus entière estime en même temps que la plus chaude affection. Au reste, « le talent de l'élève, comme sa manière, avait beaucoup de rapport avec le talent et la manière du maître : naturel, naïveté, couleur se ressemblent, en effet, chez les deux artistes ».

En même temps, Conté se faisait initier à l'art de la minia-

(1) François Jomard, l'un des polytechniciens qui avaient suivi Bonaparte en Égypte, plus tard membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) qui a publié en 1852 une biographie de Conté, sans nom d'auteur, où ont été puisés la plupart des éléments du présent article, et d'où sont extraits, sauf indication contraire, tous les passages mis ici entre guillemets.

ture par Hall, alors en pleine réputation, qu'il avait connu chez Greuze.

Se sentant bien en possession de son métier, notre jeune artiste revint en 1779 à Sées pour s'y établir peintre de portraits. Tout de suite, ce fut pour lui la vogue; en grand nombre, les commandes affluèrent vers lui, et son petit ménage connut dès lors une honnête aisance. Mais il ne tarda pas à épuiser le cercle de clientèle que pouvait lui offrir sa province. Seul, Paris était en mesure de fournir un aliment permanent à l'exercice continu de sa profession. D'autres idées avaient en même temps, comme on va voir, germé dans son cerveau, et ce n'était encore que dans la capitale du royaume qu'il lui était possible d'espérer atteindre à leur réalisation. Aussi, emmenant femme et fillette, transporta-t-il définitivement, en 1785, ses pénates à Paris.

Dans cette situation nouvelle, la fortune continua de lui sourire. Très vite les commandes se multiplièrent, émanant même de personnages du plus haut rang, comme la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, dont il fit le portrait à plusieurs reprises.

Ce fut la Révolution qui vint brusquement mettre fin à une carrière si bien commencée, attendu que l'art du portrait, principalement alimenté jusque là par une clientèle aristocratique, subit, du fait des événements, une rude atteinte et n'arriva plus, suivant la locution populaire, à « nourrir son homme ». Force fut à Conté de chercher un autre emploi de son activité. Or, par un curieux retour des choses, les mêmes circonstances qui avaient nui si sensiblement à ses intérêts d'artiste firent naître pour lui d'excellentes occasions d'exercer la nouvelle forme qu'il avait été amené à donner à son activité. Mais pour mieux saisir le mode suivant lequel s'est ainsi profondément transformée l'orientation de sa carrière, il nous faut remonter un peu en arrière.

PREMIÈRES INVENTIONS

La soif de connaître, nous l'avons déjà vu, s'était révélée de bonne heure chez Conté. Elle se portait surtout sur les matières de science et plus particulièrement sur celles qui entrent dans le cadre de la mécanique, de la physique et de la chimie.

De bonne heure aussi, dans cette voie, il commença à voler de ses propres ailes. Dès le temps de sa prime jeunesse, en vue d'une opération d'arpentage, exécutée d'ailleurs à titre gracieux pour un grand propriétaire des environs, il improvisa un procédé et un instrument nouveaux qui lui fournirent des résultats d'une remarquable exactitude.

Un peu plus tard, la nouvelle de la découverte des frères Montgolfier enflamma son imagination ; alors que, comme portraitiste, il résidait encore à Sées, il se livra à des expériences d'aérostation au moyen de ballons de sa façon. Il amorçait ainsi, sans s'en douter, une part importante de son activité future.

Mais ce fut surtout après son installation définitive à Paris que s'accentua son évolution vers les sciences. Là, il avait sous la main toutes les ressources nécessaires au développement de ses connaissances, et, tout en continuant de consacrer ses journées à son métier de peintre qui faisait vivre sa petite famille, il se réserva ses soirées pour ses études de sciences. Est-il besoin de dire qu'étant donnée son étonnante faculté d'assimilation, il y progressa avec une extrême rapidité? Bientôt même la seule culture par le livre ne lui suffit plus; il lui fallut le commerce des savants eux-mêmes, des savants dans leurs laboratoires. Par sa haute et souple intelligence, sa remarquable aptitude à concevoir des idées nouvelles, et non moins aussi, par le charme de son caractère, la modestie de son allure, il eut vite fait de gagner de solides sympathies dans les milieux scientifiques. Au nombre des amis qu'il y rencontra dès la première heure, on peut citer les physiciens Le Roy, Charles (destiné à devenir le vieux mari de l'Elvire de Lamartine), Vandermonde, les chimistes Guyton de Morveau, Fourcroy, Vauquelin.

Lorsque la Révolution l'eut forcé à abandonner la carrière de peintre de portraits, son activité se tourna du côté des applications des sciences mécaniques et physiques, où il eut sans doute l'intuition qu'un bel avenir devait l'attendre ; un vaste champ, en effet, s'ouvrait là devant son esprit exceptionnellement inventif.

Comme entrée de jeu, il imagina et exécuta de ses mains un outil destiné à la frappe des monnaies, qui donna des résultats parfaits; puis ce fut un projet, admirablement

combiné, de transformation de la machine de Marly, et, dans un tout autre genre, l'invention d'un procédé de blanchiment des toiles, très supérieur à celui qui était alors en usage, et qui eut un plein succès.

A dater de là, Conté apparut à ceux de ses contemporains qui étaient aptes à le juger, comme un inventeur-né à qui, en toute occasion, on pouvait avoir recours sans risquer de courir à un échec. C'est à cette époque que se présenta une circonstance qui devait le conduire à une de ses plus mémorables réussites, celle à laquelle son nom devait rester plus spécialement attaché, et qui concerne la fabrication des crayons.

LES CRAYONS CONTÉ

Nous avions jusque là été, sous ce rapport, tributaires de l'Angleterre qui, de toute l'Europe, et particulièrement dans le Cumberland, possédait le sol le plus riche en plombagine. Les événements politiques nous ayant privés dès 1795 de la ressource que représentait pour nous cette importation britannique, il fallut aviser au moyen d'y suppléer. Lazare Carnot, instruit de ce dont nous étions déjà redevables à Conté, n'hésita pas à le charger de résoudre ce problème singulièrement ardu. Pareille tâche eût pu faire reculer tout autre que notre Conté. Il ne s'agissait pas seulement, en effet, d'improviser une substance propre à tenir lieu de plombagine, mais encore d'inaugurer un mode pratique et rapide de fabrication des crayons, alors qu'une telle industrie avait jusque là été chez nous totalement inexistante. Mais Conté, bien sûr d'avance que sa recherche ne serait pas vaine, s'y attela sans désemparer.

La plombagine, ou mine de plomb (où il n'y a d'ailleurs pas trace du métal de ce nom), telle qu'elle se trouve à l'état naturel dans le sol anglais, n'est autre qu'une variété terreuse de graphite, carbone pur cristallisé dans le système hexaédrique. Il s'agissait de doter le graphite provenant des mines de l'Europe continentale (celles des Alpes ou de la Bohême, par exemple) des caractères physiques de la plombagine, au moyen de manipulations appropriées. Conté y parvint en faisant un mélange de graphite pulvérisé et d'argile parfaitement purifiée, c'est-à-dire exempte de chaux et de sable. Ce mélange, additionné

de noir de fumée ou de quelque matière colorante, après avoir été chauffé en vase clos, puis calciné dans un creuset, était transformé en bouillie et finalement coulé dans des rainures pratiquées dans des planches que l'on empilait en les serrant fortement les unes contre les autres à l'aide de machines à vis spéciales. Détachées de ces rainures par voie de dessiccation, ces mines artificielles étaient passées à l'étuve, puis soumises dans des creusets bourrés de charbon, et à couvercle luté, à un dernier chauffage plus ou moins poussé suivant le degré de dureté qu'on voulait leur conférer. Elles étaient enfin enrobées dans des gaines cylindriques en bois de cèdre, formées de deux parties solidement collées l'une sur l'autre dans toute leur longueur, après que la mine du crayon avait été logée dans l'entaille ménagée à cet effet dans la plus épaisse de ces deux parties.

En huit jours, Conté avait entièrement mis au point son procédé de fabrication et se trouvait en mesure de livrer des crayons de qualité parfaite et de moindre prix que les crayons précédemment achetés en Angleterre. Suivant le mot si juste et si frappant de son historiographe, « il avait suffi de lui commander une découverte ». C'est là le plus étonnant. Les inventeurs, en général, s'attaquent à des problèmes, puisés dans un cercle limité, vers lesquels les orientent leurs tendances personnelles; notre Conté, lui, s'appliquait, sans distinction d'espèce, à tous ceux dont la solution lui était demandée.

Et voici, au surplus, à ce propos, un trait de son caractère qui mérite d'être noté : peu soucieux de ses intérêts privés, il n'aurait eu cure de faire breveter son invention, s'il ne lui avait été fait violence pour l'y résoudre.

LA CRÉATION DE L'AÉROSTATION MILITAIRE

Depuis le temps où il s'était, dans son pays, livré à quelques essais de lancement de ballons, il n'avait cessé de s'intéresser à ces engins alors dans toute leur nouveauté. Le gonflement des ballons au moyen de l'hydrogène, substitué à l'air chaud par le physicien Charles, avait constitué un très notable progrès. Conté s'attacha à perfectionner davantage l'art nouveau; il le put, grâce à la fondation, à Meudon, d'un établis-

sement spécial, grandement développé depuis lors, dont, tout à l'origine, la direction lui fut très heureusement confiée. Il lui fallut peu de temps pour que ses recherches se couronnassent de succès : préparation en grand, très économique, de l'hydrogène pour le gonflement des ballons; amélioration des tissus de leur enveloppe; invention de vernis imperméables sans action sur le gaz; tous ces très sensibles perfectionnements apportés à la fabrication des ballons sortirent, pour ainsi dire, simultanément du cerveau de notre homme qui très vite se plaça ainsi à la tête des spécialistes de la technique de l'aérostat; il y consacra d'ailleurs un excellent traité, le premier en date de tous ceux qui ont été écrits sur ce sujet.

Malheureusement, au cours de ses expériences sur l'action des gaz et des vernis, il fut victime d'un grave accident : une explosion qui le priva d'un œil, ce pour quoi, sur tous les portraits faits postérieurement de lui, il est représenté avec un bandeau sur l'orbite de l'œil perdu.

Entre temps, il trouvait encore le moyen de poursuivre d'autres recherches de grand intérêt. L'une d'elles, se rattachant à son premier métier, eut pour objet de composer des couleurs très solides et presque inattaquables pour la peinture à l'huile, le pastel, la miniature et même l'émail. Une autre aboutit à l'invention d'un baromètre d'un type nouveau, mesurant la pression par le poids du mercure qui s'écoule du tube le renfermant, lorsque la pression atmosphérique diminue; l'instrument se montra particulièrement apte à la détermination des altitudes.

Mais, à la suite des progrès réalisés à Meudon, qui permettaient de recourir aux ballons comme moyen permanent d'observation sur les champs de bataille, ces engins furent, dès 1795, régulièrement introduits dans le matériel des armées en campagne; pourvu du grade de chef de brigade d'infanterie, Conté se vit alors conférer le commandement de tous les établissements aérostatiques, y compris l'École d'aérostiers qu'il avait fondée à Meudon.

Cette circonstance devait avoir une influence majeure sur la suite de sa carrière en faisant de lui un des principaux collaborateurs de Bonaparte en Égypte.

PENDANT L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

C'est, en effet, en lui conférant le titre de chef du corps des aérostiers que le général en chef avait attaché Conté à l'armée d'Égypte. Mais les circonstances devaient par la suite l'amener à étendre considérablement ses attributions. Aérostation mise à part, le génie inventif de notre homme allait avoir, en ce pays neuf, de perpétuelles occasions de se manifester, et cela, d'ailleurs, pour des besoins aussi bien d'ordre civil que d'ordre militaire.

Bien des problèmes lui furent posés à la demande de l'armée. S'agissait-il de préserver les fusils de la rouille qu'une abondante rosée y déposait en vingt-quatre heures? Conté, à qui Kléber s'était adressé à ce sujet, supprimait ce grave inconvénient par un procédé de bronzage très commode et très expéditif. Fallait-il soustraire la ville d'Alexandrie à la menace d'une destruction par la flotte anglaise ? Conté improvisait en deux jours, dans l'ilot du phare, des fourneaux à boulets rouges grâce auxquels l'ennemi était tenu à l'écart. Le besoin se faisait-il sentir pour le commandement au Caire d'avoir rapidement des nouvelles d'Alexandrie et de Syrie? Conté imaginait un système simple et ingénieux de télégraphie optique, d'un facile établissement. La fabrication du pain pour l'armée fut grandement améliorée par ses soins grâce à l'invention d'une machine pour le lavage des grains; il alla même jusqu'à instaurer une fabrication de sabres, de tambours et de trompettes.

Encore lui avait-il fallu, pour en arriver là, suppléer au manque de machines et d'outils, ceux qui avaient été apportés de France ayant été détruits dans la maison Caffarelli lors de l'émeute du Caire (30 vendémiaire an VII). Force fut donc à cet homme extraordinaire de fabriquer machines et outils sur des plans conçus par lui, et en ne se servant que de moyens de fortune. Aussi Bonaparte, qu'émerveillait le génie inventif du chef des aérostiers, n'hésita-t-il pas à étendre ses attributions au point de faire de lui le directeur général de tous les travaux de mécanique intéressant l'expédition.

Sans s'effrayer le moins du monde de l'énorme tâche que lui imposait une telle charge, Conté fit, pour ainsi dire, sortir

de terre les innovations les plus diverses : il éleva des moulins à vent, inconnus en ce pays, pour la mouture du blé, construisit des poudreries pourvues de machines de sa façon, fabriqua des instruments de chirurgie pour les hôpitaux, des lunettes et des compas pour les ingénieurs, des loupes et des microscopes pour les naturalistes, des machines pour la frappe des monnaies et pour les impressions typographiques, établit des filatures de laine, des manufactures de drap munies de métiers de son crû, grâce à quoi les troupes ne manquèrent pas d'habits, des fonderies d'acier, des fabriques de cartons et tissus vernis, etc., et, tout cela, ce que l'on ne saurait trop admirer, avec un outillage et par des procédés improvisés par lui au fur et à mesure des besoins ; c'est à peine croyable et cela est pourtant strictement exact. « Conté, a dit Napoléon, parlant de l'expédition d'Égypte, Conté, qui était à la tête des aéronautes, homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie. »

Au surplus, dans les instants de répit que lui laissaient d'aussi absorbantes occupations, Conté savait encore se livrer à des travaux d'ordre scientifique. Avec le baromètre de son invention, cité plus haut, il détermina avec une remarquable précision la hauteur de la grande pyramide de Gizeh (139 mètres au lieu de 138). Membre de l'Institut d'Égypte, il y faisait de temps en temps des lectures relatant ses recherches personnelles, une, entre autres, sur la mesure de l'inflammabilité de la poudre au moyen d'un appareil de son invention. Il recueillit aussi de curieuses observations sur les procédés techniques des Égyptiens qui, encore bien que tout primitifs, ne laissaient pas de reposer sur quelques idées originales que nul plus que lui n'était en mesure de démêler de prime abord.

Évoquant, dans la biographie qu'il lui a consacrée, toutes les formes prises par l'activité de ce grand laborieux, Jomard a pu dire : « Il serait impossible de tracer un tableau complet de ce que Conté a fait en Égypte pendant les trois années et demie qu'a duré l'expédition française ; il passait continuellement d'une opération à une autre ; tous les jours c'était un besoin nouveau, une nécessité imprévue ; il était prêt à tout

appel. Jamais on ne le vit reculer devant une demande, une commission imposée, une invention à faire ; c'était toujours l'homme à qui, plusieurs années auparavant, l'on avait commandé des découvertes et qui avait obéi. »

Plus convaincu que personne de l'éminence des services rendus par Conté, le Premier Consul lui fit demander, au retour de la campagne, quelle récompense il en pouvait désirer. « Je désire, se contenta-t-il de répondre, que ceux qui ont servi sous mes ordres reçoivent de l'avancement. » Combien touchant chez ce grand homme cet oubli de soi-même! Quel brave cœur uni à une si belle intelligence !

Bonaparte, toutefois, ne l'oublia pas et, lorsqu'il fonda la Légion d'honneur, Conté fut l'un des premiers qu'il inscrivit parmi ses membres ; or on sait ce qu'aux yeux du créateur de l'ordre représentait une croix accordée pour d'autres titres que ceux qui se pouvaient acquérir sur les champs de bataille.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Rentré en France, Conté se ressentit de l'excès de fatigue que lui avait causé son écrasant labeur sous un climat par lui-même débilitant. Depuis lors, sa santé resta toujours assez précaire, mais cela ne fut pas pour mettre un frein à son activité d'esprit. De son cerveau, en état de perpétuelle gestation, continuaient à sortir de nouvelles inventions.

L'une d'elles fut provoquée par l'impression de l'important ouvrage publié sous le titre *Description de l'Égypte*, contenant tout le bilan scientifique et artistique de l'expédition, ouvrage dont les planches étaient d'une grandeur inusitée. L'exécution à la main des teintes uniformes ou dégradées que comportaient ces planches offrait des difficultés très pénibles à surmonter. Conté se proposa d'y substituer le jeu d'une machine dont il conçut immédiatement le projet, tout aussitôt réalisé de ses propres mains. Cette machine, véritable chef-d'œuvre de mécanique, mise au point du premier coup, eut un éclatant succès et ne cessa depuis lors d'être constamment réemployée, non seulement pour les besoins de la gravure, mais aussi pour la fabrication et l'impression des étoffes et toiles peintes.

Citons encore, parmi les dernières inventions de ce prodi-

gieux innovateur, une machine à broyer le plâtre, l'emploi de la force des vagues de la mer comme moteur pour élever l'eau dans les marais salants, des machines d'irrigation, une machine hydraulique sans piston ni soupape, un procédé de dressement des surfaces planes sur les matières les plus dures, un système de télégraphie de campagne fondé sur l'emploi de ballonnets captifs, etc.

Quelle fertilité d'imagination, doublée d'une extraordinaire habileté manuelle, car, on ne saurait trop le répéter, pour la réalisation de ses idées, Conté n'hésitait pas à mettre lui-même constamment la main à la pâte, ce qui faisait dire de lui par Monge : « Conté a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main. »

Non content d'avoir pour lui-même acquis tant de connaissances et si diverses, ce grand inventeur avait encore le souci de les répandre le plus largement possible pour permettre à d'autres d'en tirer parti à leur tour.

Ayant, dès son origine remontant à 1794, pris une part prépondérante à l'organisation du Conservatoire des Arts et Métiers, il s'ingénia, après son retour en France, à développer cette organisation complétée par l'institution d'un enseignement populaire.

Membre du bureau consultatif des arts et manufactures, il eut la charge de formuler des avis sur tous les projets qui y étaient soumis. « Il connaissait si bien tout ce qu'on avait fait dans les arts qu'on pouvait s'en rapporter sans crainte à ses décisions; d'ailleurs, son intégrité, son désintéressement, aussi bien que ses lumières, étaient une garantie parfaite de l'équité de ses jugements. »

Il prit encore, en 1802, une part de premier ordre à la création, décidée par le Premier Consul, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, à laquelle il se dévoua, suivant son habitude, sans compter.

Non moins important fut encore le rôle joué par lui dans la fondation des écoles d'arts et métiers.

Le seul regret qu'il nous ait laissé, — et cela peut expliquer l'oubli relatif dans lequel il est tombé, car c'est surtout par leurs écrits que les hommes revivent en notre mémoire, — tient à ce qu'il s'est trop abstenu de rédiger lui-même l'exposé de ses idées. Près de cinquante ans après sa mort,

Jomard a pu dire : « Il écrivait peu, sûr apparemment que tout était bien écrit dans sa tête ; mais s'il eût fait autrement, bien des idées heureuses, neuves et originales, nous auraient été conservées ; elles ont péri avec lui et sont perdues sans retour. »

Seulement âgé de cinquante ans, il succomba, le 6 décembre 1805, à une rupture d'anévrisme.

De sa personne morale, Jomard a tracé ce beau portrait : « Conté était doué d'une belle âme, d'un cœur sensible autant que délicat, d'un caractère égal et serein ; sa douceur était inaltérable ; cet homme, que Berthollet appelait en Égypte l'âme de la colonie, la colonne de l'expédition, cet homme à conceptions vives et rapides, était en même temps celui des bonnes actions. Ferme et intrépide dans le danger autant qu'actif, persévérant et infatigable dans ses opérations et ses recherches scientifiques, il a réuni toutes les qualités, toutes les vertus privées et publiques qui font l'esprit éminent, le génie supérieur et l'homme complet. »

Légitimement fiers d'un tel compatriote, les habitants de Sées lui ont, en 1852, élevé une statue sur une des places de leur ville. Souhaitons que, dans le musée Bonaparte, présentement en voie d'organisation au Caire, grâce à l'insigne patronage et à la munificence de S. M. le roi Fouad Ier, le souvenir du cher grand homme soit évoqué comme il mérite de l'être. Ce sera là de quoi réjouir sincèrement tous les cœurs français.

MAURICE D'OCAGNE.

LE MARÉCHAL LYAUTEY

Thorey, 29 juillet. — Lyautey ! ce nom qui disait plus que tout autre la vie, la jeunesse du cœur et de l'esprit, l'imagination, le fluide, l'activité ! Et voilà que nous roulons à travers les longues côtes lorraines, toutes dorées par le bel été, pour aller saluer une dernière fois le Maréchal sur son lit de mort ! Déjà s'élève sur l'horizon la colline de Sion-Vaudémont, que domine la haute lanterne des morts de Maurice Barrès. Le village de Thorey se blottit à son pied.

Le Maréchal repose sur son lit, son beau visage, hier encore rayonnant d'intelligence, apaisé pour la première fois ; la moustache en bataille, comme toujours, avec la couronne d'argent de ses cheveux en brosse. Il est revêtu de la grande tenue bleue, barrée du cordon pourpre de la Légion d'honneur, les longues mains fines jointes sur son épée, le bâton de maréchal à son côté. Sur ses jambes, son burnous noir d'Aïn Sefra et du Maroc, qui fait penser au manteau de Marengo sur le lit de mort de l'Empereur.

Au-dessus de son lit, ses fanions de commandement et de nombreuses photographies : ses parents, ses officiers, ses amis. Thorey est rempli de trophées et de souvenirs de cette longue vie d'action. Autour du lit, la Maréchale, grande Dame douloureuse et courageuse, le frère, les neveux et nièces Pierre en tête, quelques intimes, la bonne sœur qui l'a soigné, le prêtre qui lui a donné les derniers Sacrements. Chacun s'isole dans sa prière et dans les replis de sa mémoire.

L'heure est venue de déposer le Maréchal dans son cercueil. Nous descendons dans la grande bibliothèque du rez-de-chaussée, les hautes fenêtres sont ouvertes sur le parc. C'est la cité des livres, des cartes et des dossiers. Le Maréchal s'y

tenait plus volontiers qu'au salon, car un des traits de sa personnalité était une ardeur au travail incessante, défiant le sommeil, s'appliquant à tout avec une passion qui n'a pas été dépassée.

Le Maréchal aimait Thorey : c'était son œuvre, sa chose. Il avait hérité d'une petite maison de village ouvrant sur la rue par une porte étroite. Il y avait ajouté cette vaste maison à allure de château, avec un rez-de-chaussée et des chambres dans le style de Lorraine et un grenier marocain, où il pouvait avoir l'illusion d'être encore à Fez ou à Rabat. Il aimait Thorey pour un autre motif. Il était toujours resté fidèle à sa province natale; mais quand il eut le tragique crève-cœur de quitter le Maroc, il lui fallut une retraite. Il la trouva à Thorey. Il y eut la douceur, la consolation de l'accueil franc et cordial des braves gens du village et des environs, qui ce matin envahissent peu à peu le parc, et vont défiler longtemps, silencieux et émus, devant son cercueil. C'est qu'aussi jamais grand chef, jamais aristocrate ne fut plus bienveillant, plus affectueux pour les modestes et les petits.

Au reste, jeune officier, il avait été attiré vers les problèmes sociaux, séduit par les cercles d'ouvriers de son grand ami Albert de Mun. Capitaine, il avait écrit dans la *Revue*, son fameux article sur *le Rôle social de l'officier* ; il y montrait que l'officier ne devait pas seulement instruire ses hommes, mais s'occuper d'eux au point de vue moral et arriver à se faire obéir joyeusement. Il voulait qu'au sortir du régiment les hommes quittant les casernes rentrassent chez eux meilleurs, plus formés, plus conscients de leurs devoirs envers la Patrie, qu'ils en étaient partis.

Tant de souvenirs nous envahissent!

Le capitaine Lyautey dans la cour de Saint-Cyr, à cheval à la tête d'un escadron du 4e Chasseurs, dont la fanfare sonne les refrains avec lesquels la cavalerie française est entrée jadis dans les capitales de l'Europe.

Le colonel Lyautey, à un de ses retours de Madagascar, à un déjeuner chez le prince d'Arenberg, président du Comité de l'Afrique française, attirant l'attention de tous les convives en exposant l'intérêt passionnant, le charme captivant de la vie coloniale.

Le général Lyautey au Château-Neuf d'Oran, racontant son commandement d'Aïn Sefra, ses démêlés et ses succès avec les Béni M'Guil et les Douï Ménia, l'affaire de Berguent, quand il fut sauvé par le gouverneur général Jonnart, ouvrant ses dossiers pour lire d'admirables lettres de son grand ami Melchior de Vogüé ou une de ses vieilles lettres du Tonkin de 1896. Sa voix ardente, un peu rauque, lisait : « Le village est reconstruit ; les rizières renaissent ; on a drainé une source jusque dans le poste ; le potager est planté. C'est la vie après vingt années de mort. Et cela c'est la joie, la grande joie. Concevoir, ordonner, créer. Ah ! que ce concret est loin des paperasses, loin du travail anonyme et triste. Mon Dieu : je n'aurai donc jamais un cercle à commander, à créer, à féconder à défaut d'un État, et je sens que ce serait une telle plénitude de vie ! » Quelle prophétie !

Le Maroc de 1912 ! L'arrivée à Fez, la ville mystérieuse dont les hautes maisons dominent les rues étroites. Il y a six semaines, on s'y massacrait. Le général entre à Fez le 24 mai ; il est logé dans le Dar Ménéhbi, au cœur de la vieille ville. Le lendemain 25, au matin, il remet ses lettres de créance au sultan Moulay Hafid. Le soir, la fusillade éclate dans les jardins : on croit d'abord que ce sont des coups de feu tirés sur des maraudeurs ; mais les feux de salve et finalement le canon se font entendre. C'est un assaut des tribus insurgées contre le Sultan. Les vieilles murailles de Fez ne peuvent être défendues. Les coups de feu retentissent dans les rues de plus en plus près. Le général fait rassembler ses bagages avec un bidon de pétrole à côté. La nuit fut longue et sanglante. La situation resta critique jusqu'au 1er juin, où une action vigoureuse mit en déroute les insurgés, dégagea la ville et les alentours.

L'incendie à peine éteint à Fez se rallume à Marrakech, où des Français sont prisonniers du fanatique El Hiba. Mangin le bat, s'empare de la ville et délivre les prisonniers.

Tels sont les débuts tragiques du commandement du général Lyautey. L'ennemi repoussé, le terrain dégagé, il pose immédiatement les principes de politique indigène sur lesquels il veut fonder l'autorité de la France : le respect de la personnalité de Sa Majesté le Sultan, le respect de la religion et des coutumes, le bon accord avec les autorités indigènes,

la fermeté lorsqu elle est nécessaire, comme la clémence lorsqu'elle est possible, la fidélité à la parole donnée, la démonstration par les faits que la présence des Français est pour les populations un bienfait.

Moins de deux mois après son arrivée, célébrant à Fez la fête nationale par la revue des troupes rentrant de colonne et le soir au Dar Glaoui, il nous lançait ces mots : « Tous les Français doivent oublier ce qui peut les séparer ou les diviser, communier dans le même amour de la chère patrie, dans la même foi en ses destinées. » Il ajoutait : « Seules sont viables les œuvres dont le début a passé par l'épreuve. Les mauvais jours, les tornades, les cyclones n'auront pas manqué à la première navigation du bâtiment dont nous formons l'équipage. Aussi est-ce en toute confiance qu'appelé par le gouvernement de la République au grand et périlleux honneur d'en tenir le gouvernail, je regarde les trois couleurs qui flottent à son mât. »

L'abdication et le départ de l'ancien sultan Moulay Hafid, l'élection du bon et loyal Moulay Youssef, dont le fils, le sultan Si Mohamed, a traversé hier toute la France pour venir s'incliner devant la dépouille mortelle de son grand ami. C'était ainsi que lors d'une grave maladie du Maréchal, les ulémas de Fez, les prêtres musulmans, étaient venus en procession lui assurer qu'ils adressaient leurs prières à Allah pour sa guérison.

Le général s'installe à Rabat, dans l'ancienne maison d'un consul ; les services travaillent dans des baraques de bois : le village nègre ! Déjà l'équipe se forme auprès du grand patron. Le général a amené avec lui des officiers d'élite qui le suivent depuis longtemps : Poeymirau, Berriau, Canonge, Delmas... Il a arraché au Conseil d'État, pour organiser le Protectorat civil, Paul Tirard, qui depuis eut la lourde et éminente charge de représenter la France en Rhénanie occupée. Les grands services : Finances, Justice, Travaux publics, Agriculture, Assistance... s'organisent. L'usine de la Résidence générale commence à marcher ; elle ronflera sans défaillance pendant treize années. Les plans s'établissent, les chantiers sont ouverts, le général partage ses voyages entre les postes militaires de l'avant et les travaux. Il anime, il décide tout. Si les plans de Casablanca, ville et port, sont gigantesques, si des villes comme

Kénitra, comme Fedhala surgissent du sable, les vieilles villes marocaines, qui recèlent tant de joyaux de l'art musulman, sont conservées et respectées. On n'abîme ni Fez, ni Marrakech ; les villes françaises s'élèveront à côté. C'est que le général est aussi grand artiste que chef militaire et homme de gouvernement.

Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut quitter Rabat pour aller voir ses troupes, ses chères troupes, comme il les appelle toujours. Il a tout de suite donné comme mot d'ordre sa fameuse formule : « Montrer la force pour ne pas avoir à s'en servir ». Il transforme d'après ses doctrines, fruit de ses réflexions et de ses expériences du Tonkin, de Madagascar et d'Aïn Sefra, l'instruction et les méthodes des officiers des Affaires indigènes, qui seront et sont encore les grands agents de pacification.

1913 est marqué par un bond important vers les montagnes de l'Atlas habitées par la population berbère que les anciens sultans n'ont jamais pu soumettre. Khenifra, la capitale des fameux Zaïan, est occupée. En 1914, nouveau progrès. Le Maroc est réuni à l'Algérie, de Fez à Oudjda.

Et la Grande guerre éclate.

Quelle secousse, quel danger pour l'œuvre naissante, pour le Maroc français, vieux de deux ans, en dehors de la Chaouia! Le général Henrys et moi, nous vîmes le général Lyautey à Rabat le 2 août : il était admirable de calme, de perspicacité et de résolution.

L'heure décisive fut celle où le Gouvernement, dans la nécessité où il se trouvait de réunir la totalité de ses forces pour faire face à l'invasion, télégraphia au général l'autorisation d'abandonner le Maroc intérieur en regroupant ses troupes à la côte et de ne conserver la communication avec l'Algérie, que si cela lui paraissait possible. Le général Lyautey répondit qu'il enverrait toutes les troupes qui lui étaient demandées, mais qu'il n'évacuait rien et conservait entière et intacte l'armature extérieure du Maroc.

Là fut le trait de génie qui restera dans l'Histoire.

En plein mois d'août à Fez, un notable ne disait-il pas : « Pour que le Maroc reste tranquille, il ne faut pas enlever un seul bataillon » ? — Et le général envoya sur le front les

deux vaillantes divisions marocaines. — Le notable ajoutait : « Pour que le Maroc ne bouge pas, il faut encore une autre condition, c'est que la guerre ne dure pas longtemps! » Imagine-t-on ce qui se serait passé, si les bataillons refluant sur la côte pour s'embarquer, avaient été suivis des tribus soulevées! Le Maroc pouvait sauter. Alors, qui sait si l'incendie n'eût pas gagné les autres pays de l'Afrique du Nord! En prenant sa clairvoyante et énergique décision d'août 1914, le Maréchal a contribué directement à sauver la France.

Pendant toute la guerre, alors que l'élite de ses troupes est au front, il fait face à tout. Il organise à Fez, à Rabat, à Casablanca des foires et des expositions. Il jette à tous des formules qui sont comprises : « la politique du sourire; un chantier ouvert vaut un bataillon ». Et c'est un Maroc non seulement intact mais agrandi et développé qui salue en 1918 la victoire de la France.

Jusqu'au jour où il quittera le Maroc, le pays ne cessera de se développer. Casablanca est devenue une ville immense. Sur cette côte, où les bateaux restaient quelquefois trois mois sans pouvoir débarquer, le port est un des plus grands du monde. Là où il n'existait que de mauvaises pistes, des milliers de kilomètres de routes et de chemins de fer sillonnent le pays. Le mouvement commercial n'a cessé de monter.

Mais il était écrit qu'un jour viendrait où le Maréchal et la Maréchale, qui par sa bonté et son universelle bienfaisance s'était associée si étroitement et si heureusement à l'œuvre de son mari, devaient connaître l'amertume cruelle de quitter le Maroc. Le Maréchal en souffrit durement, d'autant plus durement que sa vigueur intellectuelle et morale était toujours la même. La preuve éclatante en fut donnée lorsque le Gouvernement lui confia le Commissariat général de l'Exposition coloniale. Ce fut sa dernière joie. Le bâtisseur de villes et d'empires se retrouva dans son besoin d'activité, dans sa joie de créer. L'Exposition fut un immense succès, qui fit comprendre à des millions de visiteurs la puissance, la richesse et le rayonnement de la France.

Onze heures! Le long et émouvant défilé se termine. Pour tous ces braves gens Celui qui repose dans le cercueil est « leur Maréchal ».

Un bataillon de tirailleurs algériens rend les honneurs. Il en est parmi eux qui portent la médaille du Maroc, gagnée sous ses ordres. Derrière le cercueil, derrière la famille, en tête du cortège, les deux hommes qui partagent aujourd'hui la lourde succession du Maréchal : le Résident général, ambassadeur Ponsot, et le Commandant supérieur des troupes, général Huré.

Messe et absoute dans la petite église de Thorey, dans un recueillement absolu, et l'auto funèbre roule vers Nancy, son cher Nancy, — car le Maréchal ne prononçait jamais le nom de sa ville sans un accent particulier. La traversée de Nancy est impressionnante. Malgré l'heure tardive, malgré la chaleur, les rues sont bordées d'une foule modeste et populaire, silencieuse et pensive, tous les hommes chapeau bas.

Nancy, 2 août. — La France a fait au Maréchal les funérailles grandioses que sa vie de dévouement au pays méritait. L'affluence, le recueillement de la population, — qui ne se commandent pas, — ont manifesté hautement le deuil national.

Le pensée s'élève vers Celui qui est entré dans l'histoire et dans la légende. Lyautey l'Africain ! Lyautey le Marocain ! Le Maréchal disait volontiers que s'il avait pu accomplir son œuvre, c'est parce qu'il était resté treize ans à la même place. Il est permis de dire aujourd'hui que cette œuvre si hautement française et humaine, cette œuvre immense, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de la France contemporaine, est due à son génie, servi par la puissance de travail et le goût de l'action.

Le Maréchal portait au doigt une bague dont la devise en anglais dit : « la joie de l'âme est dans l'action ». Le secret de sa vie glorieuse est là. Belle et longue vie, où l'homme a réalisé, — rare bonheur, — tout ce qu'il a entrepris. Mais ce bonheur, dans l'inquiétude, le tourment du but poursuivi et la passion qu'il mettait à l'atteindre, le Maréchal ne l'a jamais goûté.

Aujourd'hui seulement le grand travailleur connaît le repos dans la gloire.

GÉNÉRAL GOURAUD.

ESSAIS ET NOTICES

LES VERRIÈRES DE CLERMONT-FERRAND

La cathédrale de Clermont-Ferrand est le premier et le plus noble des édifices gothiques d'Auvergne. Elle fut commencée en 1248, la même année que celle de Cologne. L'architecte Jean Deschamps fut chargé de l'ouvrage. Son plan ressemble à celui d'Amiens. C'est toutefois un artiste très personnel, plein d'idées délicates qui sont sa signature dans les trois monuments qu'il a exécutés : les cathédrales de Clermont, de Limoges et de Narbonne. La façade et les flèches sont de Viollet-le-Duc. En dépit de cet ornement postiche, l'ensemble est d'un beau caractère ; la lave du pays, qui a servi à le construire, lui donne une unité, l'imposante rigueur, la nudité du fer.

En 1262, un grand événement se passa dans la cathédrale, alors en pleine construction : le fils aîné de saint Louis, Philippe le Hardi, y épousa Isabelle, fille du roi d'Aragon, Jayme le Conquistador. Le jeune prince ne manqua pas de s'intéresser à l'église qui était sa paroisse de mariage. On peut présumer que c'est lui qui donna les verrières que nous y admirons encore et auxquelles M. H. du Ranquet vient de consacrer un remarquable ouvrage sous ce titre : *les Vitraux de la cathédrale de Clermont-Ferrand* (1). Ainsi s'expliquent les castilles et les fleurs de lys semées sur les bordures. Ce genre

(1) *Les vitraux de la cathédrale de Clermont-Ferrand*, par M. H. du Ranquet, 1 vol. in-fol., illustré de dessins et de planches en couleurs ; Paul Vallier édit., Clermont-Ferrand, 1932.

de cadeaux était une munificence coutumière dans la famille de saint Louis, comme Louis XIV offrait plus tard à ses cousins les rois d'Europe, des tentures des Gobelins. La ceinture de verrières qui met sa fête nocturne autour du chevet de l'austère église et en fait une corbeille de feux, est un souvenir de noces princières.

Avec celles de Chartres, de Bourges, du Mans et de Lyon, les verrières de Clermont-Ferrand sont le plus bel ensemble qui subsiste du XIIIe siècle. Il est évident que ce sont des œuvres parisiennes. Le système des médaillons, les galons un peu maigres et diamantés qui les encadrent, la palette de rouges, de jaunes et de bleus vifs, tout rappelle le style des verriers parisiens : ces verrières sont les sœurs de celles de la Sainte-Chapelle. Le style a l'élégance classique du Psautier de saint Louis. Une foule de détails montrent que l'auteur des dessins ne peut être qu'un homme du Nord : l'inclinaison des toits, toutes les fois qu'il s'agit de représenter un édifice, au lieu des combles bas et des terrasses du Midi; la manière de gréer une voile, dans les scènes de navigation, etc. Toutes ces preuves s'ajoutent aux présomptions déjà exposées, et corroborent la date assignée à ces belles verrières par M. du Ranquet.

La crasse de six siècles qui s'y était accumulée les avait obscurcies et rendues à peu près opaques. Plusieurs panneaux, remplacés par des verres blancs, au XVIIIe siècle, avaient été remontés au petit bonheur et brouillés en un puzzle inextricable. Une restauration s'imposait. Elle était commencée en 1914. L'État accordait cent vingt mille francs, crédit qu'il fallut majorer de beaucoup par la suite. L'évêché, le département, les fidèles y contribuèrent. Un artiste s'y dévoua. C'était un officier d'artillerie démissionnaire, M. Gaudin, qui s'était passionné pour l'archéologie, et s'était mis en tête de ressusciter l'art du vitrail. Mobilisé pendant la guerre, sa femme continua l'ouvrage, veilla à tout, tint bon enfin, secondée par M. Ruprich-Robert, architecte des monuments historiques, jusqu'au retour de son mari.

Il fallut commencer par déposer toutes les verrières, les démonter pièce à pièce et les remonter ensuite, après un nettoyage et des bains prolongés d'eau pure, en remplaçant les vieux plombs que l'âge avait pourris; il fallut remettre en

ordre les panneaux bouleversés au XVIIIe siècle, çà et là remplir une lacune, reconstituer un texte lisible. On profita de l'occasion pour photographier chaque scène et en faire des dessins précis. D'après ces documents, une jeune artiste, Mlle de Costigliole, exécuta des aquarelles d'une exactitude irréprochable, qui reproduisent parfaitement la couleur des originaux : il était naturellement impossible d'en reproduire sur le papier les effets aussi changeants que les nuances du jour, mais on a au moins le thème chromatique, la gamme colorée sur laquelle joue la lumière. M. Henry du Ranquet, auteur d'une excellente monographie de la cathédrale, entreprit un savant commentaire iconographique. Texte et planches furent réunis en un bel in-folio, sorti des presses de Paul Vallier, imprimeur de la famille de M. Émile Bourgeois. Tout s'exécuta à Clermont même ; on trouva sur place le personnel d'érudits, d'artistes, de graveurs et de typographes nécessaire à l'ouvrage. On voulut que cet acte de piété envers les autels de la patrie se fît avec les seules ressources de la patrie. C'est un exemple qui fait honneur à l'antique métropole de l'Auvergne.

On ne résume pas un tel ouvrage : tout le charme vient de la foule des rapprochements et de la précision des analyses. On n'imagine pas le nombre de renseignements sur le costume, le mobilier, les mœurs, que l'auteur est parvenu à tirer de l'examen attentif de ces petites scènes. Il y reconnaît une illustration à peu près complète de la vie privée des Français au XIIIe siècle : et quelquefois ces mœurs n'ont pas changé jusqu'à nos jours. La manière de porter un fagot, au bout d'une double perche passée sur les épaules, et dont on peut poser à terre l'autre extrémité, pour se délasser un moment et reprendre haleine, est encore en usage ; ce spirituel dessin d'un vitrail de Clermont pourrait être un croquis de François Millet pour *la Mort et le bûcheron.*

On retiendra de même vingt observations amusantes, soit sur le petit contrevent de l'ermitage de la Sainte-Baume, soit sur la danse de Salomé. On se rappelle que dans le conte de Flaubert, se précipitant sur les mains, les jambes en arc et les talons touchant les cheveux, elle enivre Hérode : cette culbute hardie achève de tourner la tête du tétrarque. C'est ainsi qu'est représentée à Rouen et à Semur la danse de perdition.

A Clermont, la jeune acrobate exécute dans cette position la danse des poignards, et elle en montre même une variante très difficile : à la force des poignets, l'équilibriste, à la renverse, se hisse sur la pointe des couteaux. C'est dommage que l'auteur d'*Hérodias* n'ait point connu cet exercice d'adresse sauvage.

A cette époque du XIIIe siècle, l'époque de Jean de Meung, de Joinville, le vitrail cesse d'être symbolique ; on ne trouve plus à Clermont, non plus qu'à la Sainte-Chapelle, les savantes allégories et les nobles emblèmes des vitraux de Chartres et de Saint-Denis. L'âge des idées pures est passé. On entre dans le domaine de l'histoire et de la prose. C'est le règne de l'anecdote. Il est impossible de discerner un plan et un programme comme ceux qui font des vitraux de Chartres un tissu de brillants mystères, une translucide théologie. Le peintre se borne à illustrer les vies de saints, la Légende dorée, particulièrement les récits des saints personnages dont la cathédrale possédait des reliques. En feuilletant ce recueil, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la jolie scène que nous rapporte Grégoire de Tours, où la femme de Namatius, évêque de Clermont, un livre sur les genoux, dans la vieille basilique de Saint-Étienne, lit aux peintres les épisodes qu'ils devaient peindre sur les murs.

Du reste, ces récits, sous une forme touchante, sont toujours un enseignement ; ce ne sont point des sermons abstraits, mais ce sont toujours des leçons. Les scènes de l'Enfance du Christ ou celles de la Passion, celles de la vie de saint Jean-Baptiste, la parabole de l'Enfant prodigue, que nous lisons aux vitraux de Clermont, contiennent l'essence de l'Évangile : que faut-il de plus que ce viatique ? Tout le christianisme est là. Il y a encore l'histoire de sainte Madeleine, ce modèle de l'amour et de la pénitence, celle des saints populaires, comme saint Georges et sainte Marguerite, et sainte Agathe, la sainte de Catane, ces chevaliers invincibles, ces jeunes filles héroïques, en qui le moyen âge admirait des martyrs aussi nobles que Rodrigue ou Polyeucte ; leurs histoires lointaines, là-bas, en Arménie, en Cappadoce, où luttait la France des croisades, faisaient rêver : elles étaient le roman des humbles. Elles formaient ce que Barrès appelle le capital cornélien de la France. C'étaient surtout des saints patrons, les vieux

apôtres du pays, les anciens évêques, les colonnes de la Gaule, saint Austremoine et saint Bonnet, saint Privat, saint Caprais, et l'enfant-martyr, sainte Foy, cette fillette intrépide dont l'exemple rendit cœur aux Pontifes, les anima à braver la mort.

C'était une merveilleuse chose pour le peuple que ces présences surnaturelles : c'étaient là ses amis, sa famille. On était nourri de ces histoires ; elles remplissaient la pensée, puisqu'on n'en connaissait pas d'autres. L'homme vivait dans la société de ces compagnons éternels. Cette imagerie sacrée lui tenait lieu de toute autre science. M. du Ranquet dit ingénieusement que le vitrail au moyen âge était le journal, le cinéma : on avouera que c'était autre chose pour la vie spirituelle, d'avoir ces images radieuses et ces gloires à contempler, plutôt que la bousculade de niaiseries et de faits-divers qui jaillissent sur l'écran et ajoutent chaque jour au désordre de l'intelligence.

La compagnie des saints était d'un exemple plus haut que celle des grands hommes qui encombrent de leurs statues les places de province. C'étaient bien des Élus, mais d'une autre espèce, tout de même, que ceux dont les noms sortent des urnes municipales et de la publicité modernes. On est heureux parfois de se laver de ces poussières et de se recueillir dans une chapelle, à la lueur des vitraux qui émaillent d'ombre une cathédrale, comme on méditerait sur un grand reliquaire.

PIERRE TROYON.

LE MOUVEMENT POÉTIQUE

Je ne sais si la presse a signalé comme il convient la publication des premiers volumes des *Œuvres* de M. Paul Valéry (1). Le troisième tome, qui réimprime l'*Album de Vers anciens, la Jeune Parque* et *Charmes*, est conforme à la plus récente collation des *Poésies* (1931). Mais il contient en outre deux poèmes nouveaux et deux essais en prose relatifs à la poésie. De ces deux poèmes, *Pour votre « Hêtre suprême »* et *la Caresse*, le premier, formé de sept strophes d'octosyllables, n'est qu'une pièce de circonstance, de tour assez mallarméen mais qui rappelle çà et là le mouvement du *Platane* et du *Serpent* ; le second est une petite merveille, qu'on s'étonne de n'avoir pas vue figurer, dès 1922, dans *Charmes* entre *les Pas* et *la Fausse Morte* ; il avait paru dans *les Écrits nouveaux*, en juin 1918 ; on nous saura gré de la reproduire ici :

Mes chaudes mains, baigne-les
Dans les tiennes... Rien ne calme
Comme d'amour ondulés
Les passages d'une palme.

Tout familiers qu'ils me sont,
Tes anneaux aux longues pierres
Se fondent dans le frisson
Qui fait clore les paupières.

Et le mal s'étale, tant,
Comme une dalle est polie,
Une caresse l'étend
Jusqu'à la mélancolie.

Sensualité suprême, suavité incomparable, dont on ne trouverait l'analogue que chez un Debussy ou un Chausson, et qui, à elle seule, détruirait la légende de l'insensibilité valéryenne !

(1) *N. R. F.*

Le volume s'achève sur les notes subtiles du *Calepin d'un Poète* et de *Poésie pure*, remarques écrites en vue d'une conférence. Remarques particulièrement importantes en ce qu'elles semblent trancher le célèbre débat inauguré par Henri Bremond.

Lorsque nous vîmes inscrite sur l'affiche de l'Opéra, parmi les ballets de Mme Ida Rubinstein, une *Sémiramis* de M. Paul Valéry, nous pensâmes à l'*Amphion* représenté l'an dernier sur la même scène et aux strophes somptueuses de l'*Air de Sémiramis*. S'il est vrai que le nouveau « mélodrame » n'est pas sans rapport avec le premier (qui tenait lui-même d'*Eupalinos* et du *Cantique des Colonnes*), l'atmosphère en est assez différente de celle du poème qui porte le même titre. Je n'ai pas assisté à la représentation et ne puis donc juger cette œuvre que d'après le livret récemment publié, en une luxueuse plaquette (1). A vrai dire, il faut quelque imagination au lecteur pour reconstituer une intrigue du reste sommaire et où la puissante musique de M. Honegger a sans doute plus de part que le texte. Mais la description des décors et des jeux de scène est à la fois si précise et si poétique, qu'une telle reconstitution, appuyée sur le poème des *Vers anciens*, se fait fort aisément.

> Mon cœur m'a conseillé de telles solitudes,
> Et j'ai placé si haut mes jardins suspendus,
>
> Que mes suprêmes fleurs n'attendent que la foudre
> Et qu'en dépit des pleurs des amants les plus beaux,
> A mes roses la main qui touche tombe en poudre :
> Mes plus beaux souvenirs bâtissent des tombeaux.

Je crois que ce livret en trois actes, dont seul le dernier contient des paroles exprimées, n'est précisément intelligible que par sa correspondance scénique, et donc purement visuelle, avec le poème que je viens de citer ; il n'est pas inutile de savoir, à ce propos, que celui-ci a été par la suite incorporé à *Charmes*, et qu'il a repris, dans l'édition collective des poésies, sa place primitive ; surtout il ne faut pas oublier que trois strophes, parmi les plus belles, ont été intercalées, lors d'une refonte de l'*Album* et qu'elles correspondent plus explicitement au symbole ici incarné par l'héroïne :

(1) *N. R. F.*

J'ai voulu être si grande que les hommes plus tard ne pussent croire que j'ai véritablement existé... Être si puissante et si belle qu'ils me dussent tenir pour une créature de l'esprit. La plus grande gloire n'est-elle point celle des Dieux, qui se sont faits inconcevables?

Et n'est-il pas permis d'ajouter que les grands poètes participeront un jour de ce privilège de surhumanité ?

***

Mme Gérard d'Houville a rendu compte, dans sa chronique sur les *Spectacles* du 15 mai dernier, de deux ballets joués par Mme Ida Rubinstein, à l'Opéra, *Diane de Poitiers*, de Mme de Gramont, musique de M. Jacques Ibert, et *Perséphone*, de M. André Gide, musique de M. Stravinsky. Au cours de son analyse, elle notait, à propos du second, que « dans le raccourci chanté et mimé du ballet, on comprend mal ; de plus, le texte ne parvient que très imparfaitement à l'auditeur ». Si Mme Gérard d'Houville a reçu depuis la plaquette de M. Gide, elle doit estimer n'avoir rien perdu. Pour ma part, sans avoir assisté à ce spectacle, il m'est permis de juger le livret, puisque l'auteur a pris la peine de le publier par deux fois (1). Or, il faut confesser qu'à la lecture, l'impression est déplorable. Quel beau sujet, cependant! M. Gide, qui, comme presque tous les écrivains, a débuté par des vers, avait eu de bonne heure la sagesse d'y renoncer en faveur d'une prose souvent d'une incontestable valeur lyrique. On pouvait justement espérer que les *Poésies d'André Walter* (1892) auraient été une tentative sans lendemain, dont l'échec reçut, par la publication postérieure des *Nourritures terrestres*, une belle compensation. Ce n'était, d'ailleurs, ni du vers régulier ni du vers libre, mais un délayage, d'une forme invertébrée, pour rendre des sentiments assez inconsistants. Or, *Perséphone* est écrite en octosyllabes ou en alexandrins presque orthodoxes mais entièrement dépourvus de musique, bourrés de chevilles, de réminiscences, de plagiats et de prosaïsmes dignes de M. Scribe. Veut-on quelques exemples ? Le choix est facile. Voici, d'abord, une platitude, qui rappelle fâcheusement, et le plus mauvais vers des *Stances* :

(Ainsi que nous l'apprend un poème immortel)

(1) *N. R. F.*, 1er mai, et plaquette in-16.

et un burlesque anachronisme de « mélo » (« ... nous autres, chevaliers du moyen âge... ») :

... Comment elle te fut ravie [*à Demeter*],
C'est ce que nous raconte Homère.

Et que penser de ces deux emprunts, le premier à Charles Van Lerberghe, textuel *(la Chanson d'Ève)* :

C'est le premier matin du monde,

le second, à M. Vincent Muselli *(Orphée)*, où l'on peut au moins voir une réminiscence :

Redemander partout Perséphone perdue
[Lamentent aux échos Eurydice perdue]?

Cueillons enfin, çà et là, des laisses où l'académisme lutte sans résultat avec un mirliton et une gaucherie que pourraient revendiquer les librettistes professionnels :

Ici rien ne s'achève,
Ici chacun poursuit,
Chacun poursuit sans trêve
Ce qui s'écoule et fuit.

. . . .

Tu n'arrêteras pas le cours de la saison.
La nuit succède au jour et l'hiver à l'automne.

. . . .

Je n'ai pas besoin d'ordre et me rends de plein gré
Ou *non point tant* la loi *que* mon amour me mène.

Dans la dédicace à son interprète, qui figure en exergue du « mélodrame », l'auteur nous apprend que son projet remonte à plus de vingt ans : raison de plus pour que soit nécessaire une mise au point sans indulgence, — et aussi une mise en garde à l'usage des thuriféraires aveugles d'un écrivain qui, dans tous les domaines, même extra-littéraires, se croit tout permis, — et se trompe.

***

La notoriété de M. Fernand Mazade ne semble pas jusqu'ici s'être étendue au delà du cercle des spécialistes de poésie. Cela est profondément injuste, mais s'explique malheureusement par des raisons très simples et toutes à son honneur. M. Mazade n'a

pour ainsi dire écrit qu'en vers ; et il faut bien reconnaître qu'au moins depuis le milieu du siècle dernier, la plupart des poètes en renom durent une bonne part de ce renom soit à la partie plus directement accessible, disons anecdotique, de leur œuvre, soit à des préoccupations où l'art et le talent n'avaient que faire. De plus, M. Mazade s'est toujours tenu à l'écart des cénacles littéraires, tant par dignité que par crainte de gaspiller son temps, d'émousser sa faculté poétique, voire de devenir un poète de salon.

Son œuvre commença de voir le jour relativement tard, puisque son premier livre ne parut qu'en 1912, à l'âge de la pleine maturité. Cette œuvre est aujourd'hui considérable, pour ne prendre que la partie déjà éditée, bien que, parmi les quinze recueils dont beaucoup sont introuvables, on n'en compte à vrai dire que quatre ou cinq méritant le nom de volumes. Il faut bien observer que la diffusion des plaquettes n'est qu'un pis-aller, que la faible audience sur laquelle les poètes sont en droit de compter les oblige parfois à démembrer des livres dont la composition et le plan sont arrêtés, mais qui, tels quels, ne rencontreraient pas d'imprimeur. Je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait le cas de M. Mazade : le placement d'importants ensembles comme *De Sable et d'Or*, *la Sagesse*, *l'Élégie italienne*, parue l'an dernier, enfin ce *Premier Cahier des Amours* (1), attesterait la tendance inverse. Il est vrai que ce placement est tout d'un coup et miraculeusement devenu naturel et facile, M. Marcel Péguy ayant pris le brusque parti de publier ou de republier toute la production de cet excellent poète.

Dans *les Amours*, dont voici le premier cahier et qui en occuperont encore deux autres, nous trouvons l'essence même de la poésie mazadienne, faite de puissante douceur et de lumière voilée : pareille à ce ciel provençal d'où elle est partie, elle se montre tour à tour évidente et secrète, ardente et brumeuse. Certaine clarté, en effet, ne s'impose pas d'emblée au regard ni à l'intellect ; les mots, la syntaxe, le dessin mélodique même sont simples en apparence, mais lourds de symboles lentement dégagés ; obscurité, pénombre, sans hermétisme mais non sans mystère.

Maintenant, je me dis que beaucoup trop d'ivresse,
Trop d'atours et trop de détours,
Trop d'allégresse et de tristesse et de paresse
Auront compliqué nos amours.

(1) *Cahiers de la Quinzaine*, 30, rue Monsieur-le-Prince.

En vain demandez-vous de l'huile pour les lampes
Dont vous ne cherchez plus l'ardeur.
Le sang bleu que je vois vaciller à vos tempes
N'a plus soif du sang de mon cœur.

Vos baisers ont déjà la fadeur de la cendre
Nous nous regardons sans nous voir :
Et je cueille, aux derniers replis d'un rêve tendre,
Un renouveau qui n'a qu'un soir.

Ce lyrisme se dérobe à tout commentaire précis. Ce n'est point, en effet, une poésie d'idées, mais de symboles incessamment renouvelés et comme jumeaux, engendrés les uns par les autres et fondus dans les grands thèmes éternels de l'amour et de la mort.

***

Jules de Montmorot, poète et humaniste bourguignon, né en 1830 et mort en 1891, s'éprit sur le tard de la langue et de la poésie italiennes. Il occupa durant une quinzaine d'années les rares loisirs d'une vie éloignée du milieu littéraire, où il eût pu se tailler une place enviable, à traduire en vers un très grand nombre de sonnets, de Dante à Carducci. On voit combien l'italianisme était encore à la mode sous le Second Empire et quels emprunts avaient faits aux lyriques transalpins nos poètes romantiques. Certaines imitations de Sainte-Beuve, le sonnet d'Arvers, surtout les admirables quatorzains de Musset dans *le Fils du Titien*, en sont les plus marquants exemples. Il convient de rendre hommage, en même temps qu'à la persévérance du traducteur, à l'exceptionnel résultat poétique de cette tentative que son audace même risquait fort de trahir et qu'un habile procédé de transposition sauve de la platitude fréquemment inhérente à une fidélité excessive. Qu'il me suffise de transcrire comme spécimen du talent et de l'élégance raffinée de Jules de Montmorot ces deux tercets adaptés de Jacopo Sanazzaro, qui vraiment, par leur personnel accent, nous apportent un élément de beauté toute française :

Quand ce lien charnel qui m'attache à la terre
Sera brisé, j'irai dans un monde où j'espère
Une pérennité de bonheur et d'amour...

Ainsi réjouis-toi, pauvre âme désolée!
Si tels sont ici-bas tes plaisirs d'exilée,
Lesquels dans ta patrie auras-tu donc un jour?

Comme le dit M. Pierre de Nolhac dans sa belle étude, *le Sonnet italien*, placée en tête du premier volume de ces *Sonnets d'Italie* (1), « on trouvera dans cette anthologie des fleurs qui ne sont point fanées et des poètes qui ne sont point trahis ». Déjà, pour les italianisants, elle constitue un précieux recueil, en son idiome original, de cette

Chose italienne où Shakspeare a passé
Mais que Ronsard a fait superbement française,

selon Verlaine. Mais la souplesse, le charme simple des transcriptions la rend tout à fait digne de figurer sur les rayons privilégiés de maint amateur de poésie.



Il me souvient d'avoir lu pour la première fois le nom de M. Henry Dérieux au bas d'un article du *Mercure de France*, consacré à Charles Guérin. La ferveur unie à la précision qui caractérisait cette étude décelait immédiatement un poète. Aussi fut-ce sans étonnement que j'appris qu'il était l'auteur de ce beau recueil de jeunesse, publié en 1912 chez Grasset, sous le titre un peu mélancolique : *le Regard derrière l'Épaule*. On trouve en particulier dans ce premier livre un bien émouvant poème dédié à la mémoire de l'auteur du *Cœur solitaire*; et ce poème fait un heureux écho à la célèbre élégie où Guérin rendit un inoubliable hommage à son ami Francis Jammes.

Il y a précisément une fort belle pièce dédiée à M. Jammes dans *le Regard sur le Monde* (2), que nous donne aujourd'hui M. Dérieux après sept années de silence. Cette amitié entre poètes, surtout entre aînés et cadets, est chose infiniment précieuse et touchante en soi et prouve, au surplus, que la poésie n'est pas un vain mot à une époque où les mots tendent à perdre leur valeur au profit de tant d'actes inutiles. Si les qualités d'âme de M. Henry Dérieux sont demeurées les mêmes, si sa sincérité s'avère toujours indéniable, son art a fait de notables progrès dans le sens de la sobriété. Son évolution ressemble sous plus d'un angle à celle de

(1) R. Helleu, à Paris, et L.-S. Olschki, à Rome, 2 vol.
(2) Bibl. des *Marges*, 147, boulevard du Montparnasse.

ce jeune maître à qui les poètes doivent plus qu'on ne pense depuis quelque vingt-cinq ans : ses deux *Regards* accusent des différences analogues à celles qui séparent *le Cœur solitaire* du *Semeur de Cendres.*

« Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi... »
Avec la même flamme, avec le même émoi
Que l'on ouvre, au printemps toujours neuf, sa fenêtre,
Francis Jammes, poète éternel, ô mon maître,
Pour la centième fois peut-être j'ai relu
Ce vers qui rit au seuil de ton poème élu
Comme une rose au front d'un rustique treillage.

Le Regard sur le Monde est un livre de saine maturité, mais aussi d'espérance et d'amour : ce n'est plus, comme jadis, le passé, mais le futur qui occupe le poète ; ce n'est plus le vain regret de la jeunesse et des illusions disparues, mais le désir de connaître et d'aimer, — non point en analyste et en jouisseur, mais en artiste et en croyant, — cet habitacle dont la beauté est, selon la définition stendhalienne, « la promesse du bonheur », plus tard, beaucoup plus tard peut-être, et ailleurs. Aussi, malgré des moments d'inquiétude et de découragement, cette œuvre s'avère-t-elle forte et sûre. J'appuierai ce dire en trancrivant les nobles stances que M. Dérieux place sur les lèvres du Sauveur :

Ne voudras tu jamais goûter à ces délices
Sans fin où se fondraient ton cœur et ta raison?
Sur la table voici mes divines prémices :
Ne franchiras-tu pas le seuil de la maison?

. . . .

C'est bien à ce banquet qu'à jamais te convie,
Par delà le temps éphémère et décevant,
Mon corps qui s'est offert en rançon pour ta vie,
Mon corps qui du tombeau t'enlève au ciel, vivant.



Y a-t-il une religion de la Muse ? Et, si elle existe, ses rites sont-ils d'ordre purement intellectuel ? Il semble bien que tous les arts poétiques passés, présents ou futurs soient caducs s'ils ne sont pas en même temps des arts de croire et d'aimer. Deux ou trois poètes modernes ont tenté de se maintenir dans une pareille transe, de fondre dans le timbre du poème leur fièvre humaine, et de conférer à celle-ci la durée par la magie du rythme. Déjà M. Edmond Haraucourt avait proclamé, dans l'admirable tierce-rime de *Héro et Léandre*, que

Le verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée...

Et, plus récemment, on retrouvait dans les papiers de Pierre Louys ce testament de poète qui a pour titre : *Pervigilium Mortis*, tout empreint du souci de mêler intimement et sans fin à l'amour la poésie où son exaltation s'est incarnée.

C'est dans cette lignée que je placerai le *Pervigilium Veneris* de M. Marc-Georges Mallet (1). Il importe de dire que l'auteur s'est borné à reprendre le titre de la fameuse élégie de Catulle et que le thème est ici entièrement original. M. Mallet est déjà l'auteur de recueils vigoureux et tendres, comme *la Ronde des Déesses*, *Cette Nymphe imprévue attentive à la fuite* et *Odes pour Cressida*. C'est précisément à l'héroïne troyenne ressuscitée par Shakespeare qu'est dédiée sa dernière œuvre, sous le masque de Troïlus, ou plutôt à l'évocation dont elle est l'objet au dernier acte du *Songe d'une Nuit d'Été*.

Je ne puis mieux assimiler ce beau dialogue qu'à un concerto pour deux violons. Et peut-on concevoir prélude plus insinuant que ces stances ?

C'est l'heure où les sommets portent toutes les roses.
Le cœur émerveillé contient son battement.
L'azur a découvert le mystère des choses,
Imprimant à la vie un divin mouvement.

Ce mouvement, qui est le mot même dont je me servirai pour désigner la première partie du poème, il se prolonge sinueusement jusqu'à la fin du premier morceau :

Laisse ma lèvre boire à la fleur fugitive,
Mais qu'un rythme pareil nous berce désormais...

Le temps fera chérir ces mots fervents que j'aime,
Assemblant la beauté des poèmes, demain.

Et Cressida trouve alors des accents dignes de cet appel qui l'emporte et la soulève au-dessus d'elle-même dans le ciel de l'extase poétique :

J'ai gardé pour toi seul ma bouche solitaire :
Penche tes yeux encor sur mes yeux si j'ai peur,
Entends la vie au ciel accompagner la terre...
C'est le rythme d'un dieu qui frappe sur mon cœur.

(1) *La Presse à Bras*, 19, avenue d'Orléans.

* * *

C'est encore les *Cahiers de la Quinzaine* qui ont accueilli les *Cophetuesques* de M. Alphonse Métérié. Il ne me paraît pas possible que les lecteurs, — à quelque confession spirituelle qu'ils appartinssent, — qui ont ouvert, voilà plus de dix ans, *le Livre des Sœurs* et *le Cahier noir* aient échappé au frisson particulier dont ce lyrisme est parcouru. Le poète y livrait une âme ingénue, éclairée d'un sourire triste ; c'était là, selon le beau vers de Samain dédié à la mémoire de Marceline,

> Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

Mais aucun attendrissement vulgaire, aucune mièvrerie factice n'affadissaient ces chants candides et nuancés d'une ironie moins cruelle que celle de Heine, de Corbière ou de Laforgue, — qui sont les vrais maîtres de M. Métérié, avec la douloureuse muse des *Pauvres Fleurs* et le naïf enchanteur du *Deuil des Primevères.*

Une élégie du *Livre des Sœurs* nous donne la clef de ce nouveau recueil, écrit de 1907 à 1924. Ce poème est inspiré de la célèbre toile de Burne-Jones, *King Cophetua and the Beggar Maid* :

> O roi Cophetua de cette étrange image
> Qui, dit-on, ressemblez avec votre air de mage
> Au roi dépossédé que je suis quelquefois...

Reprenant ce thème romanesque, M. Métérié, conquis naguère, comme bien des poètes de son âge, par le charme un peu suranné des héroïnes préraphaëlites, a composé un livre légendaire et mélancolique où passe l'ombre de ce prince, son frère physique et moral.

La première partie est en prose, — une prose très souple, assez voisine de celle de Musset et dont le climat est un peu celui de la *Confession.* C'en est une, en effet, celle de l'enfant d'un autre siècle, mais aussi d'un exilé qu'afflige un malaise incurable et qui promène ce malaise dans une Italie de convention, peuplée de souvenirs littéraires. Les *Mémoires de Cophetua,* mêlés de vers et de prose rythmée, sont assez proches du style des *Complaintes* et des *Fleurs de Bonne Volonté* ; l'ironie voulue, toutefois, y cède souvent le pas à la simple tristesse.

> Il n'est plus rien ? Si! Princesse,
> Si tout s'évapore et cesse,

Il y a pour les cœurs purs
La Princesse des azurs ;
Il y a dans la lumière
Son image prisonnière
Qui répand sur les destins
L'éclat des premiers matins...

Les *Feuillets perdus*, qui occupent les quarante dernières pages du volume, constituent apparemment un recueil de poèmes fugitifs et sans lien avec ce qui précède. Mais que nous importe ? C'est encore la même âme aimante et délicatement désolée qui chante et nous parle. Il faut lire la très belle *Guirlande pour Tess d'Uberville* en se souvenant du culte des jeunes hommes de naguère, d'Alain-Fournier surtout, pour le chef-d'œuvre de Thomas Hardy. Et nous ne saurions oublier non plus les aveux, les regrets, les amours sans remède du roi légendaire, lorsque M. Métérié nous les livre en un si harmonieux envoi :

Et maintenant, si tout condamne
Tes rêves purs, Cophetua,
Si ton étoile, — hélas ! Peau d'Ane
Elle-même, ô Dieu ! la tua, —
Sans honte et presque sans tristesse,
Souris à ton ange moqueur ;
O prince, tant de petitesse,
Mais tout ce grand ciel dans ton cœur...

* * *

Dans la présentation au public des *Chants du Prisme* (1) de M. Henri-Philippe Livet, M. André Fontainas rappelle plaisamment la définition du mot *prisme* que donne le dictionnaire : « Polyèdre ayant deux faces égales et parallèles appelées bases... » Et il ajoute, plaisamment encore, qu'« on n'a jamais observé de bonne foi qu'*un prisme ait chanté* ». M. Livet, comme la plupart des jeunes poètes dignes de ce nom, s'est abreuvé aux sources du symbolisme ; et M. Fontainas le sait mieux que personne, qui fit partie de la phalange héroïque et tient avec une compétence éprouvée la rubrique de poésie au *Mercure*, après M. Henri de Régnier et Pierre Quillard. Or, l'une des tendances du mouvement symboliste se rattache à la théorie des correspondances, que Baudelaire n'a fait que reprendre de Swedenborg et d'Hoffmann. Nous avons

(1) R.-A. Corréa, 8, rue Sainte-Beuve.

accoutumé d'admettre, presque à l'égal d'une vérité immanente, certains rapports entre les organes des sens, que d'ailleurs plus d'un cliché usuel a depuis longtemps enregistrés : une couleur éclatante, une musique colorée, etc. Le prisme que fait chanter M. Livet et qui, plutôt qu'une figure géométrique, présente le chatoiement des sept couleurs, ou encore, pour parler plus subjectivement, est l'âme du poète sur quoi la lumière se décompose, — ce prisme nous paraît donc tout naturel.

M. H.-P. Livet a publié, il y a trois ans, un premier volume dont l'importance n'a pas échappé à la critique clairvoyante. Ces *Palmes*, harmonieusement balancées dans l'azur, c'était à la fois l'offrande d'un grand et lucide amour de la nature et les prémices d'un tempérament poétique déjà sûr de ses moyens d'expression :

Forêt fraîche, senteur mystique de la terre
A l'heure pâle et bleue et calme, chers oiseaux
Doux à mon cœur tremblant d'homme et d'enfant, mystère
Autour des bancs herbeux comme de vieux tombeaux,

Je vous bois, instants délicats, telle une larme,
Comme un calice d'âme à l'éternel parfum,
Et j'écoute tomber, dans l'immobile charme,
Les gouttes de la courte averse après sa fin.

Le soleil luit sur les cailloux d'un or fidèle,
Le soir évente la vallée et les rameaux.
Et le bonheur gagne son nid à tire d'aile
Pour s'endormir dans la paix verte des ormeaux.

Un sentiment résume et caractérise ce nouveau déploiement de beautés visuelles et sonores : la sérénité. La nature n'est ici ni une mère, ni une marâtre, moins encore une amante, mais une sœur toujours prête à refléter et à reconnaître sa lumière, ses voix et ses parfums dans l'hymne qu'elle a fait jaillir d'une âme privilégiée.

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ASSASSINAT DU CHANCELIER DOLLFUSS

Le national-socialisme se développe et sévit selon la loi de ses origines. Ses doctrines ne peuvent aboutir qu'à des drames sanglants : après le massacre du 30 juin, voici l'assassinat du 25 juillet. Il est l'œuvre exécrable des nazis d'Autriche, inspirés, dirigés, appuyés par le gouvernement du Reich.

Le chancelier Dollfuss gênait l'expansion de l'Allemagne raciste non seulement parce qu'il a consolidé l'indépendance de l'Autriche, mais encore parce qu'il représentait, en face de la révolution hitlérienne, la tradition d'une autre Allemagne libérée du prussianisme, plus civilisée, plus humaine. A ce double titre, il était depuis longtemps condamné à mort par un parti de fanatiques qui a fait de l'assassinat un moyen de gouvernement. Les temps de violence prévus par Georges Sorel, les temps durs souhaités par le germanisme comme le climat nécessaire à son épanouissement, sont venus. Communisme et national-socialisme, issus d'une même origine et qui ont entre eux des affinités évidentes, ont introduit en Europe des mœurs de sang. Les nations qui gardent le sentiment du droit et le respect de la dignité de l'individu humain ne doivent pas agir comme si elles étaient entourées de peuples pacifiques et civilisés ; ce n'est pas un âge d'or où nous plongeons, c'est un âge de fer. On commence à s'apercevoir, même en Angleterre, que l'Allemagne est entre des mains violentes et sanguinaires. Le dernier frein vient de disparaître avec le président Hindenburg.

Les Allemands d'Autriche s'étaient habitués, sous le principat des Habsbourg, à une politique de maîtres dont ils partageaient, depuis 1867, les prérogatives avec les Magyars. L'effondrement de la dynastie et de l'empire laissa le peuple d'Autriche

désemparé et incapable de trouver le chemin de ses destinées. Un homme s'est rencontré qui entreprit de lui rendre confiance en son avenir et de lui assurer sa place parmi les États indépendants. Engelbert Dollfuss était né en 1892, en Basse-Autriche; très petit de taille mais doué d'une énergie peu commune, il puisait, — comme son prédécesseur Mgr Seipel, — dans une foi catholique éclairée par de fortes études philosophiques, théologiques et sociologiques, la force d'âme qui permet d'entreprendre et la confiance qui mène au succès. L'avenir de son pays ne lui apparaissait ni dans le socialisme révolutionnaire qui prétend tout mesurer à la toise marxiste, ni dans un anéantissement de l'Autriche historique dans la masse du germanisme prussianisé ; s'inspirant des doctrines de l'école catholique sociale d'Autriche, il voulut fonder un État indépendant, catholique et corporatif. En face de l'Allemagne matérialiste, il affirme la primauté du spirituel; il déclare qu'il s'inspirera des enseignements sociaux du Saint-Siège ; c'est là son originalité et c'est son honneur ; ne serait-ce pas aussi la raison de sa mort? Tout en maintenant l'indépendance de l'Autriche, il est prêt à s'entendre avec une Allemagne fidèle à des traditions qu'il considère comme celles du germanisme authentique et non point altéré par des infiltrations orientales ou écrasé par le caporalisme prussien. Cette œuvre, avec l'appui de l'Europe occidentale, et dans le cadre des traités, Dollfuss, devenu en mai 1932 chancelier d'Autriche, l'a réalisée. Par là, il a sauvé, comme l'a dit si justement le président Miklas, non seulement son pays, mais la paix de l'Europe.

Si Dollfuss a été parfois obligé de se défendre en employant les mêmes armes que des adversaires sans scrupules, s'il lui a fallu, comme Richelieu, briser un parti qui était devenu un État dans l'État, qui avait ses armes et ses bastions de sûreté, et qui pactisait avec l'étranger, il n'a cessé d'être l'homme de la paix et du rapprochement entre les peuples. Il rêvait pour son petit pays un rôle d'apaisement et d'ententes. Dans le dernier article qu'il ait publié dans le *Sunday Dispatch* et qui prend la signification d'un testament politique, il écrit ces lignes si nobles : « Les nations sont des liens nécessaires entre l'homme et l'humanité ; mais elles ne remplissent leur mission divine que dans la mesure où elles maintiennent et développent cette liaison organique. Pour nous, Autrichiens, l'universalisme a toujours été une conception familière. De par sa position géographique, l'Autriche

a eu pour destinée d'agir comme facteur de rapprochement entre les peuples du Danube. Elle a rempli cette tâche avec succès. Rester fidèle à cette mission historique est son devoir, non seulement envers elle-même et envers le peuple allemand, mais encore envers toute l'Europe. » Il y a, dans ces paroles, plus qu'un programme, une doctrine politique dont le chancelier Dollfuss apparaît aujourd'hui comme le martyr.

Il était depuis longtemps menacé ; les racistes d'Allemagne et ceux d'Autriche le poursuivaient d'une haine qui s'exaspérait de ses succès mêmes. En ces derniers temps, la campagne de violences et d'attentats redoublait. Le centre de cette propagande agressive était à Munich. On y préparait ostensiblement l'insurrection qui devait emporter celui que l'on considérait comme un traître au germanisme raciste. Plus les derniers événements avaient ébranlé la confiance en Hitler, plus l'annexion de l'Autriche apparaissait comme le seul succès qui fût capable de réveiller l'enthousiasme du peuple allemand. Des envois d'armes étaient signalés à chaque instant ; un convoi avait été récemment saisi en Suisse par les autorités de Saint-Gall. La T. S. F. de Munich avait repris sa campagne d'excitations et de calomnies. Des attentats commis tant par des nazis que par des socialistes révolutionnaires et des communistes avaient amené de nombreuses arrestations. M. Karwinsky, ministre de la Sûreté, déclarait que, depuis le 12 juillet, des bombes et des grenades étaient apportées d'Allemagne sous l'œil bienveillant des autorités de la frontière et distribuées impartialement aux nazis et aux communistes.

Le chancelier était sur le point de se rendre à Riccione, en Italie, où il devait passer quelques jours avec le Duce ; sa femme et ses enfants étaient déjà les hôtes de M. Mussolini. A l'entrevue de Venise, il se confirme qu'Hitler avait promis de cesser ses menaces et sa propagande contre l'Autriche dont l'indépendance est un article fondamental du programme politique de l'Italie. Cette visite de caractère privé empruntait donc aux circonstances un grand intérêt politique ; elle devait apparaître comme une confirmation de la volonté de l'Italie, d'accord avec la France et l'Angleterre, de maintenir à tout prix l'indépendance de l'Autriche et de ménager entre les États de l'Europe danubienne de plus faciles relations économiques. L'irritation, dans la presse allemande et parmi les nazis d'Autriche qui comprenaient que le succès devenait de plus en plus improbable pour

eux, allait croissant. Si l'on était décidé à risquer le tout pour le tout, il fallait se hâter.

Le 25 juillet, ce fut l'attentat et la tentative de révolution naziste : l'attentat réussit, la révolution échoua. Ce qui apparaît tragique, c'est que le chancelier, qui se savait menacé et qui connaissait l'audace de ses ennemis, ait cependant succombé. Les détails atroces de l'assassinat sont connus ; pour la honte du national-socialisme, ils appartiennent à l'histoire. Le 25 juillet, à onze heures du matin, le conseil des ministres, réuni à la Ballplatz, délibérait quand le chancelier reçut un rapport l'avertissant qu'un *putsch* se préparait ; des conjurés se proposaient d'enlever d'un seul coup de filet tout le gouvernement. M. Dollfuss conseilla à ses collaborateurs de regagner en hâte chacun son ministère afin d'être prêts à tout événement. Lui-même demeura dans son cabinet, avec M. Fey et le ministre de la Sûreté. Quelques instants après arrivaient les conjurés au nombre de 144 hommes ; ils étaient déguisés en soldats de l'armée et de la police ; leur chef, un ancien sous-officier du nom de Holzweber, portait un uniforme de capitaine chamarré de galons et de décorations. Sans doute le poste militaire de garde et les agents de service les prirent-ils pour un renfort qui leur était envoyé ? Toujours est-il qu'ils occupèrent les issues du ministère, firent prisonniers les soldats et la police, et envahirent les bureaux. Un conjuré nommé Planetta tira trois coups de pistolet automatique sur le chancelier qui tomba pendant que les deux ministres et les fonctionnaires de la Ballplatz étaient gardés à vue et menacés de mort en cas de résistance. Lorsque les forces du gouvernement, alertées par le ministre de l'Instruction publique, M. Schuschnigg, entourèrent la Chancellerie, on ignorait au dehors que le chancelier fût blessé et agonisant. C'est ce qui explique les pourparlers que les forces d'ordre entamèrent avec les insurgés et la promesse de la vie sauve qui leur fut faite sous la condition qu'il n'y eût pas mort d'homme. Peut-être aussi est-ce l'explication de l'étrange attitude du ministre d'Allemagne qui, à l'encontre de tous les usages diplomatiques, se laissa attirer sur le lieu de l'attentat afin d'assurer la retraite des conjurés.

Il apparaît avec clarté que cette invraisemblable équipée de faux soldats et de faux agents de police n'aurait pu obtenir un commencement de succès si elle n'avait trouvé de hautes complicités : celle d'abord de M. Rintelen, ancien gouverneur de Styrie

qui, au moment où M. Dollfuss fut appelé à la Chancellerie, avait cru que ce haut poste ne pouvait échoir qu'à lui-même et qui avait gardé à l'égard du chancelier une amère rancune ; devenu ministre d'Autriche à Rome, M. Rintelen était à Vienne quelques jours avant l'attentat dont il fut le véritable organisateur et dont il devait être le bénéficiaire ; son ministère, où les nazis et les traîtres avaient une large place, était tout prêt dans la coulisse ; deux hauts fonctionnaires de la police, dont les conjurés invoquèrent les noms pour pénétrer à la Chancellerie, étaient de ses amis ; toute une clientèle de hauts fonctionnaires, actuellement sous les verrous ou destitués, le suivait. Lorsqu'il apprit que le chancelier était mort mais que le complot avait échoué, M. Rintelen se tira un coup de revolver, avouant ainsi son abjecte trahison ; mais la blessure, quoique très grave, n'était pas mortelle et le procès de Rintelen éclairera sans doute les origines et les responsabilités du complot. Le chef de la bande et l'assassin de Dollfuss, régulièrement jugés, ont été pendus le 2 août.

Parmi les complicités, la plus évidente est celle du national-socialisme allemand, c'est-à-dire du gouvernement lui-même, puisque le gouvernement du Reich se confond avec le parti nazi. Le succès du coup d'État était si bien attendu en Allemagne que, dès que la nouvelle de l'insurrection eut été lancée, l'agence nationale-socialiste entonna un chant de triomphe. « Tout le peuple autrichien s'est soulevé et l'armée autrichienne est aux côtés du peuple. Tel est le grand spectacle dont nous sommes témoins. Le germanisme en Autriche célèbre ce soulèvement contre le gouvernement de Dollfuss qui depuis longtemps exerçait envers le peuple une dictature sans fondement légal. Le germanisme en Autriche célèbre son triomphe. » Quand on sut que le soulèvement se réduisait à un lâche assassinat, quand on apprit que le gouvernement, quoique privé de son chef, était maître de la situation, que M. Rintelen avait tenté de se suicider, on se hâta de donner l'ordre à la presse de ne pas reproduire ce compromettant factum. M. de Neurath, le président Hindenburg se hâtèrent d'envoyer d'hypocrites condoléances. A mesure qu'arrivaient de l'étranger les nouvelles de la formidable réprobation qui, de toutes parts, s'élevait contre l'Allemagne, le gouvernement comprit qu'il fallait jeter du lest et changer d'attitude. M. Rieth, qu'on aurait félicité si le mauvais coup avait réussi, fut rappelé et M. von Papen désigné pour le remplacer comme ministre du Reich à Vienne,

sans même que le gouvernement autrichien ait été consulté. Tant de zèle ne peut que paraître suspect. Le coup qui a frappé l'Autriche dans son chef est venu d'Allemagne; l'enquête qui se poursuit le montre avec une évidence croissante. Les larmes de crocodile de ceux qui n'ont cesser de représenter l'héroïque chancelier Dollfuss comme un traître au germanisme ne sauraient tromper personne.

Le Président de la République d'Autriche, M. Miklas, a sauvé par son sang-froid la situation. Il s'est hâté de reconstituer le gouvernement ; les tentatives de soulèvement des nazis, particulièrement en Styrie et en Tyrol, ont été étouffées par l'armée et la police. L'Autriche s'est retrouvée autour du cercueil du chancelier plus unie, plus sûre d'elle-même. Les obsèques de M. Dollfuss ont donné à tous les témoins l'impression du deuil de tout un peuple ; la grande voix du cardinal Innitzer, fidèle écho de l'indignation et de la douleur de Pie XI, a sonné le ralliement de toute l'Autriche catholique autour de l'œuvre nationale du chancelier assassiné. En donnant son sang, M. Dollfuss a mis le sceau à son ouvrage.

Pourtant, ne nous y trompons pas, la situation reste dangereuse. Les balles qui ont frappé M. Dollfuss ont détruit une force difficile à suppléer. On ne saurait douter de la volonté et de l'énergie du nouveau chancelier M. Schuschnigg, ni du dévouement de M. Fey et du prince Stahremberg ; mais possèdent-ils l'envergure nécessaire à un rôle si difficile ? Les conjurés avaient trouvé parmi les fonctionnaires d'inquiétantes complicités. Le gouvernement ne se laissera-t-il pas duper par les manières doucereuses de la nouvelle politique allemande ? Le ministre d'Autriche à Berlin ne devrait-il pas être mis en congé ? La désignation de M. von Papen, dont le chancelier Hitler est bien aise de se débarrasser, apparaît comme une provocation à l'opinion autrichienne ; pourtant, on se demande si le gouvernement n'aura pas la faiblesse de donner son agrément à cette scandaleuse nomination. Il serait vraiment temps, en présence de tant de fourberie et de brutalité, de montrer par des actes que l'Europe regarde l'Allemagne hitlérienne comme un danger public et qu'elle est résolue à l'empêcher de nuire. L'*Osservatore romano*, organe du Vatican, écrivait, au lendemain du crime : « L'assassinat du chancelier est un défi jeté à l'Europe et au monde civilisé. »

Ce défi, l'Europe l'a-t-elle relevé comme il convenait ? La

Société des nations, dont ce devrait être le devoir essentiel de protéger l'indépendance des petits États, s'est-elle manifestée ? L'Italie a pris une heureuse initiative et elle l'a prise en plein accord avec les Puissances qui ont signé, comme elle, la déclaration du 17 février, qui affirme la nécessité de l'indépendance de l'Autriche pour l'ordre européen. L'attentat contre M. Dollfuss atteignait directement M. Mussolini dans ses amitiés, puisque le chancelier s'apprêtait à partir pour Riccione, et dans ses intérêts, puisqu'il s'est constitué le protecteur de l'indépendance autrichienne. En apprenant l'attentat, il télégraphiait au vice-chancelier, prince Stahremberg, sa douleur et son indignation : « L'indépendance de l'Autriche est un principe qui était défendu et sera défendu par l'Italie avec encore plus d'acharnement en des temps exceptionnellement difficiles. » Et il ajoutait que « tout le monde civilisé a déjà frappé par sa condamnation morale les responsables directs ou lointains de l'assassinat ». Ce sont bien les paroles qu'il fallait dire et dire tout de suite. M. Mussolini leur a donné toute leur portée en concentrant d'importantes forces militaires à la frontière du Brenner. Il est naturel qu'une telle initiative ait été prise par le gouvernement royal d'Italie, puisque, seule des grandes Puissances qui en ont garanti l'indépendance, l'Italie a une frontière commune avec elle. Personne n'est fondé à en prendre ombrage. La presse italienne s'est souvent plainte que l'Italie ne soit pas traitée en grande Puissance ; c'est qu'elle-même n'agissait pas en grande Puissance et se rangeait du côté des fauteurs de désordre en se déclarant pour la revision des frontières de 1919. Aujourd'hui que l'Italie pratique une politique de grande Puissance, c'est avec satisfaction qu'il sied de le constater et de l'en féliciter.

La presse italienne a pris un ton extrêmement sévère à l'égard de l'Allemagne et du national-socialisme. « Il s'est mis hors la loi politique et civile », écrit le *Giornale di Genova*. Le *Popolo di Roma* du 27 dit excellemment : « L'Europe est fatiguée de vivre dans un état indescriptible de tension par la volonté d'une poignée d'exaltés. L'Europe est forcée de reconnaître qu'elle n'aura pas la paix tant qu'un parti comme le national-socialisme à la tête d'un grand pays fera de l'excitation à la guerre une spéculation politique. » Le lendemain, le même journal concluait : « Ou bien Hitler a manqué à la parole donnée, ou bien il n'a pas pu la tenir. Les deux hypothèses sont graves. Le monde a besoin de dictateurs, mais non d'hommes qui mentent et

encore moins de chefs impuissants. » Enfin, le *Messagero* du 28, dans un article inspiré de haut, écrit cette phrase cinglante : « On ne traite pas deux fois sur un pied de parité morale avec celui qui a manqué avec tant de cynisme aux lois de l'honneur. Il n'y a pas un gouvernement qui n'ait aujourd'hui le droit de reprendre, à l'égard de l'Allemagne, sa pleine et entière liberté d'action. » Le fascisme condamnant le nazisme, c'est un jugement historique, c'est l'Italie se séparant, comme il y a vingt ans, de l'Allemagne affolée et coupable.

L'Angleterre a frémi d'horreur en présence de l'ignoble attentat et sir John Simon s'est fait l'éloquent interprète de son indignation ; mais il s'est contenté d'affirmer que l'Angleterre considérait toujours la déclaration du 17 février comme le fondement de la paix et de l'ordre en Europe ; il n'a pas estimé que de nouvelles garanties de l'indépendance de l'Autriche dussent être réclamées du gouvernement hitlérien. A tout événement, les diplomaties de Londres, Rome et Paris sont restées et restent en contact étroit. La véritable réponse de l'Angleterre a été le discours prononcé le 31 juillet aux Communes par M. Baldwin faisant fonction de Premier ministre, pour justifier le renforcement de l'aviation britannique. L'Angleterre ne prendra pas de nouveaux engagements, mais elle connaît toute la portée des accords de Locarno : « Aujourd'hui, quand on parle des défenses de la Grande-Bretagne, on ne pense plus aux falaises de Douvres. La pensée va jusqu'au Rhin. C'est là que se trouve aujourd'hui notre frontière. » Ces paroles, approuvées par 404 voix contre 60, ont eu dans le monde entier un salutaire retentissement. Les mesures militaires de l'Italie, la déclaration du gouvernement britannique sont des actes auxquels l'interview pacifique qu'Hitler a donnée au *Daily Mail* ne changera rien. Cette conversion subite et intéressée de l'Allemagne des nazis en est au contraire la conséquence. Ce bloc enfariné ne trompera personne. Mais il serait dangereux de s'endormir, car, en Autriche, la situation n'est pas encore stabilisée et le courageux Dollfuss n'est plus là.

LA MORT DU PRÉSIDENT HINDENBURG

Les émotions fortes sont funestes aux vieillards ; elles n'ont pas manqué au président Hindenburg. Au jour anniversaire de la déclaration de guerre, vingt ans après, le maréchal Hinden-

burg, élu président du Reich le 26 avril 1925 au suffrage universel, direct et secret, est mort. Jusqu'à ses derniers jours, le robuste soldat, — il meurt à quatre-vingt-sept ans, — n'a pas cessé de s'acquitter de ses fonctions avec un haut sentiment de sa dignité et de l'intérêt de son pays ; il a joué un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit généralement, soit que lui-même ait gardé toute sa lucidité, soit que son fils, le colonel Hindenburg, et le secrétaire d'État Meissner, secrétaire de la Présidence, aient suppléé à sa sénilité. Il avait pris Hitler comme chancelier sur le conseil de von Papen, et il l'a plus d'une fois regretté. C'est lui qui a exigé du Fuhrer qu'il renonçât aux articles du programme nazi imprégnés de socialisme démagogique, lui encore qui s'efforçait d'atténuer les mesures antisémites et surtout la guerre au christianisme, lui enfin, qui, en imposant au Fuhrer la dissolution des sections d'assaut, a indirectement précipité le drame du 30 juin. Il fut, surtout, préoccupé de l'intérêt de l'armée, et c'est ce qui explique qu'ayant, sur ce point, obtenu ce qu'il voulait, il ait adressé à Hitler le fameux message de remerciement. Son influence a été modératrice et sage. Avec lui achève de disparaître la vieille Allemagne, la génération qui, avec Guillaume Ier, Bismarck, Moltke et Roon, a fait l'Empire et l'unité par le fer et par le feu. Cette œuvre, il l'a vue s'effondrer. Il ne s'est pas aperçu que ce sont les mensonges échaufaudés pour supprimer les responsabilités allemandes et les conséquences de l'agression et de la défaite qui ont autorisé la propagande des nazis et leur irruption au pouvoir.

Sa mort supprime le puissant frein qui retardait le glissement du nazisme vers la démagogie et arrêtait le débordement de la mystique raciste. Seuls, la Reichswehr et ses chefs peuvent encore servir de contrepoids à la toute-puissance du Fuhrer. L'armée a gagné, le 30 juin, la première manche ; mais la lutte n'est pas terminée et la mort du vaincu de 1918 a été aussitôt mise à profit par Hitler pour renforcer son pouvoir. Par un acte de sa volonté souveraine, il a supprimé les fonctions de président du Reich et s'est nommé lui-même Fuhrer du Reich, c'est-à-dire chef suprême et unique, avec le droit de désigner son « représentant ». L'histoire du troisième Reich commence vraiment. Adolf Hitler est plus maître, plus empereur et plus roi que ne le fut jamais le cabotin sinistre qui achève de s'embourgeoiser dans la solitude de Doorn. La république allemande, dont le nom n'a jamais été officielle-

ment prononcé, est morte. L'armée et la marine ont prêté serment « au Fuhrer du Reich et du peuple allemand ». Après le feld-maréchal prussien, c'est l'ancien caporal, c'est l'Autrichien Hitler qui devient le maître.

Le nouveau pouvoir qu'il s'est attribué sera soumis le 19 août à un plébiscite où les Allemands des deux sexes seront appelés à se prononcer par oui ou par non. Le Reichsfuhrer se déclare « profondément pénétré de la conviction que tout pouvoir émane du peuple et doit être confirmé par le peuple dans un vote libre et secret ». On ne saurait concevoir aucun doute sur l'issue de cette consultation populaire ; il ne serait d'ailleurs pas prudent, même au scrutin « secret », de voter « non ». Mais maintenant qu'a disparu l'utile contrepoids que représentait pour lui le président Hindenburg, Hitler sera-t-il assez fort pour résister aux instances de son propre parti et ne pas reprendre l'exécution, au dedans comme au dehors, du programme national-socialiste de 1922 ? Quel prétexte invoquer pour se dérober ? Si Rudolf Hess devient vice-chancelier, Gœring, Frick, Gœbbels et les autres ne seront-ils pas ulcérés? Les victimes du 30 juin avaient des amis qui n'ont pas oublié. Pour les pouvoirs absolus, il arrive que les difficultés commencent quand disparaissent les obstacles ou les freins. A la date du 1er août, les S. A. qui avaient été mises « en permission » reprennent le service de la milice. Quel est leur état d'esprit ? Une nouvelle forme de pouvoir absolu apparaît avec la mort de Hindenburg et le coup d'État du 2 août : le nouvel empire est fait. Que recèle-t-il dans ses flancs ? En Allemagne, il faut toujours parier pour la discipline et l'ordre. Mais ne convient-il pas d'ajouter: et pour la guerre ?

La *Revue* rend hommage, sous d'autres signatures, au mort illustre d'aujourd'hui, le maréchal Lyautey. Pourtant, la chronique politique ne serait pas complète si elle ne mentionnait à sa date la disparition de l'un des plus grands fondateurs d'empire qui aient paru depuis les Romains. Qu'il nous soit permis de joindre ici le cri de notre douleur personnelle au deuil de la France qu'il a si bien servie et de l'humanité à qui il faisait honneur.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant · RENÉ DOUMIC.

HUITIÈME PÉRIODE. — CIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-DEUXIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er juillet

Pages.

Les deux cahiers de Pauline, deuxième partie, par Colette YVER 5
Chez le roi Alexandre Ier, par Claude EYLAN 40
L'Alger que j'ai connu. — II. *L'Alger colonial*, par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française 53
La psychologie du peuple suisse, par M. Gonzague de REYNOLD 80
Histoire de Richelieu. — III. *L'entourage*, par M. Gabriel HANOTAUX et M. le duc de LA FORCE 91
Les trois grosses dames d'Antibes. Texte français de Mme E.-R. Blanchet, par M. Somerset MAUGHAM 126
Suffrage universel et suffrage social, par M. Bernard LAVERGNE. . . . 142
Les fouilles de Crète, par M. Robert DEMANGEL 159
L'espionnage pendant la grande guerre, par M. Albert PINGAUD. 181
Littératures étrangères. — M. T.-S. Eliot et les faux dieux, par M. Louis GILLET. 199
Une nouvelle Académie polonaise, par M. KADEN-BANDROWSKI 205
Revue musicale, par M. Louis LALOY 217
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . 229

Livraison du 15 juillet

A Sainte-Hélène. — I. *Des Briars à Longwood*, par M. Octave AUBRY . . 241
Les deux cahiers de Pauline, dernière partie, par Colette YVER. 283
La Sarre et les accords de Genève, par M. Frédéric ECCARD 314
L'Alger que j'ai connu. — III. *Figures d'hier et nouvel Alger*, par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française. 328
Silhouettes étrangères. — M. Nicolas Politis, par VERAX. 345
Ouessant, par Mme Yvonne PAGNIEZ 354
M. Rose, secrétaire du grand roi, par M. Edmond PILON. 380

Pages.
Le docteur Schmidt et la vie des anguilles, par M. Louis JOUBIN, de l'Académie des Sciences . . . 401
Poésies, par M. Fernand GREGH . . . 424
Le déjeuner de M. Rochebilière, par M. Léo LARGUIER . . . 432
Le centenaire de la Société de l'histoire de France, par M. le duc de LA FORCE, de l'Académie française . . . 447
Spectacles, par Gérard d'HOUVILLE . . . 453
Correspondance, par M. Alexandre VARENNE . . . 466
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 470

Livraison du 1er août

Le jugement des ténèbres, première partie, par M. André DEMAISON . . . 481
La France au Canada. — I. *La découverte*, par M. Firmin ROZ . . . 516
Le glissement de l'État. — *Six mois réparateurs*, par *** . . . 536
A Sainte-Hélène. — *Hudson Lowe*, par M. Octave AUBRY . . . 548
Ceylan sous la pluie et le soleil, par M. Jean-Marie CARRÉ . . . 587
Sainte-Beuve. — I. *Les années d'apprentissage*, par M. Victor GIRAUD . . 622
En Allemagne. — Le crépuscule des idoles, par M. Robert d'HARCOURT . 652
Visite aux églises moldaves, par Mlle VESSEREAU . . . 664
Edmond Pottier, par M. Robert DEMANGEL . . . 678
Questions scientifiques. — *Le sondage dans l'air et en mer*, par M. François CANAC . . . 681
Les livres d'histoire, par M. Albert PINGAUD . . . 691
Revue musicale. — *Polichinelle*, par M. Louis LALOY . . . 699
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 710

Livraison du 15 août

Le jugement des ténèbres, deuxième partie, par M. André DEMAISON . . . 721
L'armée de l'air, garde du pays, par M. René CHAMBE . . . 752
A Sainte-Hélène. — III. *La lutte*, par M. Octave AUBRY . . . 771
En Espagne. — *Tolède*, par M. Henri de RÉGNIER, de l'Académie française. 808
Sainte-Beuve. — II. *Expériences sentimentales*, par M. Victor GIRAUD . 838
Choses vues a Berlin (*juillet 1934*), par M. Louis GILLET . . . 873
La France au Canada. — II. *Le « miracle canadien »*, par M. Firmin ROZ . 888
Un inventeur oublié : N.-J. Conté, par M. Maurice d'OCAGNE, de l'Institut . 912
Le maréchal LYAUTEY, par M. le général GOURAUD, de l'Institut . . . 925
Essais et notices. — Les verrières de Clermont-Ferrand, par Pierre TROYON . . . 932
Le mouvement poétique, par M. Yves-Gérard LE DANTEC . . . 937
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 949

Paris, 1934. — Imprimeries Renouard. 19, rue des Saints-Pères. — 60734.

1
6
6
8
7
2
2
4
8
1
1
9
10
21
52
71
08
38
73
88
12
25
32
37
49